









627

LA FILLE DU BANDIT

PAR

A. DE LAMOTHE





C. BLÉRIOT, ÉDITEUR, 59 QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS.

M-74017
F-77957

33749

LA

FILLE DU BANDIT

SCÈNES ET MŒURS

DE L'ESPAGNE CONTEMPORAINE

PAR

ALEX. DE LAMOTHE



PARIS

LIBRAIRIE DE CH. BLÉRIOT, ÉDITEUR

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

INTRODUCTION

A une époque plus heureuse que celle où nous vivons, alors que la France monarchique, puissante et respectée, plaçait des Bourbons sur tous les trônes de l'Europe, Louis XIV, faisant ses adieux au nouveau roi qu'il envoyait à l'Espagne, lui adressait ces paroles demeurées célèbres :

« Mon fils, il n'y a plus de Pyrénées. »

Ces mots historiques n'étaient pas prophétiques : jamais les Pyrénées n'ont paru plus hautes que de nos jours, jamais l'Espagne n'a été plus inconnue.

Ce n'est pourtant pas qu'une foule d'écrivains sérieux ou frivoles, historiens ou romanciers, voyageurs fantaisistes ou savants explorateurs n'aient eu la prétention d'en éclairer tous les mystères ; malheureusement, cette multiplicité d'écrits n'a produit que confusion.

De là les idées aussi absurdes que disparates répandues et soutenues sur l'Espagne.

Pour l'un, c'est le pays du bolero et de la cachucha, la terre classique des castagnettes et du *farniente*, des combats de taureaux et des processions ; tout y est divertissements et plaisirs, insouciance et frivolité.

Pour l'autre, tout Espagnol est un mendiant plein de morgue, se drapant dans ses haillons et exigeant l'aumône l'escopette à la main ; rien n'est hideux comme la sileté dans laquelle grouille toute une population abrutie par la paresse ; rien n'égale l'ignorance et la stupidité des générations qui se succèdent dans des mesures de boue, comme dans les ruines splendides, mais déshonorées, de la civilisation arabe.

Pour les libres penseurs, c'est bien autre chose ; et devant ceux-là ne parlez pas des Espagnols, si vous ne voulez voir évoquer tous les sinistres souvenirs de l'Inquisition, le sombre Philippe II, les bûchers de Tolède, les moines débauchés et fourbes, les mystères sanglants des palais d'une noblesse hautaine et tyrannique.

Parmi ces gens-là, il y a une conspiration permanente pour flétrir, ridiculiser, amoindrir le peuple qui, seul de nos jours, a su conserver sa foi religieuse et politique.

Les Espagnols se soucient peu de ces sottises et de ces calomnies : ils ont été le premier peuple du monde, et ils ont la conscience qu'ils peuvent le redevenir, car ils ont conservé intacts leur courage, leur mépris de la mort, leur fierté, leur amour de l'indépendance et leur foi.

Sans doute il y a parmi eux des esprits soi-disant avancés, des libérâtres, des gens pour qui la religion est une gêne qu'ils veulent secouer. — Une surprise a mis ces hommes au pouvoir ; mais, en dépit des efforts de tout ce qu'il y a de mauvais en Europe, en dépit de l'or des sociétés secrètes, des loges maçonniques et des canons prussiens, il se pourrait bien qu'avant peu ils perdissent cette puissance usurpée.

Les carlistes espagnols ne sont pas de ceux qui s'aplatissent devant un 28 juillet, un 2 décembre ou un 4 septembre.

Don Carlos de Bourbon, le roi légitime, s'est souvenu de l'exemple de son aïeul Henri IV.

Exilé, il a franchi la frontière, tiré l'épée, et, élevant son drapeau, appelé à lui ses fidèles, et ses fidèles se sont levés, peu nombreux d'abord, quinze ou seize sans armes, juste assez pour exciter les méprisantes railleries de la presse républicaine.

Mais, en descendant la montagne, l'avalanche a grossi ; les échos de Biscaye et de Navarre ont répété le cri du roi : « Dieu et la Patrie. » Les montagnards ont décroché leurs

escopettes et se sont réunis en bandes ; les bandes sont devenues des bataillons, les bataillons des régiments, les régiments des armées.

Aujourd'hui, don Carlos de Bourbon est à la tête de près de cent mille hommes, dont quatre-vingt mille au moins sont armés et équipés ; l'étranger leur refusait des armes, ils sont allés les chercher dans les places ennemies ; ils n'avaient pas d'artillerie, ils en ont fondue ; pas d'argent, et ils ont plus de crédit que le gouvernement républicain aux abois.

On se moquait de ces brigands en haillons qui, traqués par les gendarmes, n'avaient pas même un rocher pour s'abriter, une pierre pour reposer leur tête. A l'heure qu'il est, ils sont maîtres de places fortes, d'où, avec toute sa jactance, tous ses illustres généraux, toutes ses armées modèles, tous ses canons Krupp fournis par ses amis les Prussiens, le gouvernement national de Serrano n'a pas pu les déloger.

Il suffisait d'une poignée de carabineros pour faire rentrer sous terre cette tourbe de bandits en haillons, et voilà que tour à tour, honteusement, ont pris la fuite, devant l'armée royale, Cabrinetti, Villa Padierna, Moriones, Serrano lui-même, et après lui Concha, Concha le foudre de guerre, Concha dont le nom devait devenir un épouvantail pour les générations futures, et qu'en pleine déroute de son armée une balle carliste a envoyé avec toutes ses vanteries prendre possession de six pieds de terre.

Quelle sera l'issue de la lutte du droit contre l'usurpation, de la justice contre la trahison, de la religion contre l'impiété ? Dieu seul le sait ; mais, quoi qu'il arrive, il n'en restera pas moins dans l'histoire une magnifique page pour le prince qui en a appelé au peuple espagnol contre un gouvernement assez faible pour ne pouvoir plus se défendre, assez humble pour tendre les bras à l'étranger en implorant son secours.

En commençant le roman de *la Fille du bandit* longtemps avant la bataille de Somorostro, je ne doutais pas que la Providence ne réservât des succès encore inespérés à la cause carliste ; mais c'était moins l'histoire épique de cette guerre que je me proposais d'écrire que de faire connaître, par une peinture fidèle des mœurs espagnoles dans les différentes provinces et par l'exacte description des villes les plus importantes ou des sites les plus curieux, la vraie physionomie d'un pays dont l'unité, comme celle d'une mosaïque, consiste surtout dans le rapprochement heureux des fragments les plus divers.

Si j'ai fait suivre à mes personnages de l'extrême sud à l'extrême nord une route que j'ai moi-même parcourue pendant deux années d'études et d'observations, c'est pour montrer les différences profondes qui existent entre chaque royaume, soit dans le caractère, soit dans les mœurs de leurs habitants, différences qui expliquent jusqu'à un certain point les jugements portés à la légère sur l'ensemble de la nation par des écrivains qui ne l'avaient vue que par un côté.

Au moment où les carlistes sont attaqués avec tant d'acharnement par des plumes vénales, corrompues ou tout au moins ignorantes, j'ai voulu, en traçant dans le personnage d'el Oso le type du vrai partisan de l'autorité légitime, montrer que même sous l'écorce la plus rude peut se cacher un grand cœur et faire connaître sous leur vrai jour ces hommes énergiques, à la foi robuste, à l'âme fortement trempée, qui savent mourir, mais non pas transiger avec leur conscience.

Depuis deux ans, ces intrépides partisans luttent sans défaillance. Pourquoi le cacherais-je ? mes vœux sont avec eux, car, en vivant parmi les Espagnols, j'ai appris à les estimer, à les admirer même, et je suis persuadé que le salut de l'Espagne est attaché au triomphe de leur cause.

Dieu protège don Carlos de Bourbon et lui donne la victoire !

A. DE LAMOTHE.

LA FILLE DU BANDIT

SCÈNES ET MOEURS

DE

L'ESPAGNE CONTEMPORAINE

PAR

A. DE LAMOTHE

CHAPITRE PREMIER

LA MATINÉE DU VENDREDI SAINT



Il était dans la première quinzaine d'avril ; la journée commençait à peine ; un léger brouillard, transparent comme un voile de gaze, flottait au-dessus des herbes humides de la vaste plaine qu'arrose la Guadalquivir et, glissant lentement sous le souffle à peine sensible de la brise, allait se suspendre aux arbres dont sont garnies les rives plates et marécageuses de ce puissant cours d'eau, sans

lequel la riche plaine de l'Andalousie ne serait bientôt plus qu'un désert poudreux et brûlant.

Le soleil n'avait pas encore paru, mais il était proche, et la nature faisait ses derniers préparatifs pour le recevoir.

Du côté de l'orient, une large bande fauve frangée de pourpre, et sur laquelle se détachait en noir la dentelure en forme de lame de scie des hauts sommets de la Sierra-Nevada, pavaisait les bords de l'horizon.

Un peu plus loin, de petits nuages roses attendaient, respectueusement immobiles, l'apparition de l'astre roi dans le ciel blanchissant, et déjà des rayons d'or, envoyés comme des courriers pour faire faire place dans l'immensité à leur resplendissant souverain, jaillissaient de derrière un pic élevé et s'épanouissaient en gerbes de lumière.

Deçà et de là, la terre, commençant à sortir de son repos, secouait à la fois le sommeil et le silence.

Invisibles dans le brouillard, les tauraux, se soulevant paresseusement, s'appelaient par de longs mugissements; les chiens faisaient entendre leurs aboiements, les coqs dans les fermes s'époumonaient à crier aux laboureurs: « Voici l'heure d'atteler vos mules et de partir pour les champs; » les fauvettes et les pinsons, secouant leurs plumes sous la verte

feuillée, saluaient le lever de l'aurore par quelques notes aiguës, prélude de chants plus harmonieux, et, du milieu des joncs, de gros oiseaux déployant leurs ailes énormes montaient en tournoyant dans la brume, comme pour aller au-devant du jour.

En ce moment, la porte d'une petite maison comme celle que rêvait Jean-Jacques Rousseau, aux contrevents verts et aux murs blanchis à la chaux, s'ouvrit brusquement pour laisser passer un homme de taille moyenne, enveloppé dans une cape sombre ramenée avec soin sur sa bouche, la tête couverte d'un chapeau de feutre à bords plus larges que d'habitude en ce pays, et armé d'un solide gourdin caché à moitié sous son manteau.

Un conspirateur d'opéra-comique n'aurait pas adopté un autre costume, et certainement il n'eût pas porté non plus un nom plus tragique, car l'homme au manteau s'appelait ou du moins se faisait appeler *el Osso* (l'ours), ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût aussi connu dans le public sous le nom d'*el Bandito* (le bandit).

Ses traits énergiques et sombres, la vivacité de son regard rendu plus terrible encore par le fron-

cement habituel d'une énorme paire de sourcils, de nombreuses cicatrices adhérent dans tous les sens sa peau ridée comme un morceau de vieux cuir, auraient du reste largement suffi à autoriser les soupçons de l'homme le plus indulgent.

Et Osso venait à peine l'apparaître sous l'épaisse tonnelle disposée au-devant de la maison pour en défendre le rez-de-chaussée contre les ardeurs du soleil d'Espagne, lorsqu'un gros chien couleur amadou, comme la cape de son maître, sauta à bas du banc de pierre sur lequel il avait passé la nuit et vint se frotter en grognant aux jambes du promeneur matinal.

Celui-ci parut ne faire aucune attention à cette manœuvre significative; aussi le chien, peu discret, se dressant tout à coup, appliqua-t-il sans plus de façon ses pattes velues sur la poitrine du bandit.

Mal lui en prit.

Au lieu de la caresse réclamée, il reçut une tape sur le museau, accompagnée d'un: « A bas, Marron! » des plus péremptoires.

L'animal était habitué à ce genre de réception, il retomba lourdement sur ses pieds, secoua la tête avec un reniflement sonore et remonta sur son banc, où il s'allongea en bâillant.

Pendant quelques minutes, *el Osso* demeura immobile dans l'ombre, où du dehors il était impossible de l'apercevoir, tira de dessous son manteau un de ces longs couteaux à lame à la fois tranchante et aiguë, que tout Andalou porte passé dans sa ceinture, et qui entre ses mains est une arme terrible, soit qu'il s'en serve pour frapper, soit qu'il la lance de loin avec une adresse incroyable; prit dans la poche de son gilet la moitié d'un cigare et, la plaçant dans la paume de sa main, en découpa quelques rondelles finement tranchées qu'il pulvérisa ensuite en les broyant et d'un seul coup de doigt roula en fine cigarette avec cette dextérité que jamais fumeur français n'a encore pu égaler.

Un instant après, un coup sec se fit entendre, une étincelle jaillit sous le briquet, et un point



plus ou moins lumineux, suivant que le fumeur aspirait ou chassait lentement la fumée par ses narines, apparut sous la tonnelle comme la lueur d'un vert luisant égaré dans les pampres obscurs.

Le museau entre ses pattes, Marron s'était remis à roffler.

Le fumeur s'avança alors lentement jusqu'à l'extrémité de son jardin, enclos d'une épaisse haie vive de grenadiers sauvages et de ces énormes aloès dont les fleurs bien connues se suspendent, comme une rangée de gros grelots blancs lavés de rose, aux bras les plus élevés d'une hampe gigantesque nue à sa base, mais dont le sommet rappelle singulièrement par sa disposition le chandelier à sept branches.

Là, il s'arrêta au bord d'un chemin creux, qui, longeant sa propriété, d'un côté se dirigeait vers Séville, et de l'autre allait se perdre dans les immenses pâturages du Guadalquivir.

Tout était encore ombre et silence dans la plaine, où, sur les bords de son beau fleuve, la reine de l'Andalousie apparaissait dans le brouillard comme une masse noire aux formes indéfinies, piquée çà et là de quelques points lumineux par les becs de gaz, dont la flamme bleuissante semblait prête à s'évanouir.

Comme tout vrai fumeur espagnol, el Osso savourait lentement sa cigarille, tantôt avalant la fumée, tantôt la rejetant par les narines en deux minces filets, et continuait à regarder dans le vague les ombres dont le soleil allait faire des réalités.

Pour assister au spectacle toujours nouveau du réveil de la nature, il lui eût été difficile de choisir une position plus convenable.

La seule éminence qui se trouvât entre la plaine marécageuse et la ville était précisément, je ne dirai pas la colline, mais le renflement sur lequel, au milieu d'un fouillis d'oliviers gris et tordus, d'orangers verts et lustrés, de touffes de myrtes et de vignes folles lançant d'arbre en arbre leurs longs rameaux enchevêtrés, se dressait sa petite maison blanche et coquette, s'abritant sous un léger toit de chaume comme une bergère sous un chapeau de paille en été.

Dans cet Eden d'un plantureux désordre, les fleurs foisonnaient partout, tellement mélangées qu'on eût pu, dans la saison, ramasser à brassées les bouquets tout arrangés par le caprice du printemps.

Sans être vaste, l'enclos était suffisant, et du haut du mamelon descendait tout d'une coulée dans la plaine, en côtoyant le chemin.

Dans le bas, consacré à ce que l'on appelle la grosse culture, pas un arbre, pas un arbuste, mais des carrés de blé alignés avec autant de régularité que les bataillons d'un régiment de chasseurs de Calatrava se présentant les armes les uns aux autres, et précédés par un triangle d'avoine, qui, formé en coin et plumets au vent, s'avancait bravement, les pieds dans l'eau, jusqu'à l'extrême limite de l'héritage.

Au-dessus du champ, mais au-dessous du bois d'orangers, un potager étalait au soleil couchant ses plates-bandes encadrées de rigoles en terre battue, dans lesquelles, chaque soir, une noria versait en filets d'argent l'eau nécessaire pour étancher la soif des plantes altérées.

Un proverbe écloé dans le Midi prétend que les habitants des pays chauds boivent la glace et mangent le feu.

Pour se convaincre de la vérité de cet axiome, il aurait suffi de regarder une rangée d'alcarazas suspendus sous des palmiers abritant la grande roue de la noria, et savamment exposés à ce courant d'air qui, produisant l'évaporation sur les flancs poreux des bouteilles, entretient le liquide intérieur à un degré de fraîcheur voisin de la congélation.

En revanche, l'ail, l'oignon, le piment et la moutarde tenaient la plus large place dans le potager.

En France, on sèvre les enfants avec de la soupe au miel; dans les Indes, avec des purées de gingembre relevées de quelques pincées de poivre de Cayenne.

Les Espagnols, qui ne sont ni Français ni Indiens, déjeunent d'une cigarette de papier et dînent d'une figue et d'un piment ou d'une tête d'ail et d'une orange: c'est le système des compensations.

En ce moment, et Osso achevait donc son premier repas en aspirant les dernières bouffées de la cigarette, qui brûlait au ras de ses lèvres, lorsque le disque du soleil, effleurant les noirs sommets de la Sierra-Nevada, secoua sa crinière de rayons, remplît le ciel de clarté, et du haut de la montagne fit rouler sur la plaine une avalanche de lumière.

Rien au monde n'est saisissant comme cette prise de possession presque subite de la terre par le soleil dans les contrées où il règne en maître et où, dans sa fougue emportée, il semble décligner de se faire précéder par l'aurore ou accompagner par le crépuscule.

Ce fut un changement complet de décor.

Percés, troués, déchirés par des flèches lumineuses, les brouillards du matin s'évanouirent en fuyant rapidement, et, sur le sol, une main invisible déroula, avec la rapidité de la pensée, un riche manteau de velours vert galonné d'or par le Guadalquivir et constellé de rubis, de diamants, d'émeraudes ou autres pierres étincelantes, que la brise faisait papilloter dans les eaux fauves du fleuve ou trembler à l'extrémité de chaque feuille.

Du même coup de baguette, Séville avait jailli de l'ombre et s'était fait lumière; ses maisons blanches, badigeonnées trois ou quatre fois par an, suivant la mode arabe, se découpaient, comme à l'emporte-pièce, sur un fond de lumière poudroyante dans lequel se profilaient avec une incroyable netteté ses nombreux clochers, les mille aiguilles de sa cathédrale et cette giralda de briques roses à trois étages, bijou de l'art oriental couronné par l'art chrétien d'une lanterne à jour surmontée d'une Victoire, girouette colossale qui, au gré du vent, étend vers tous les points de l'horizon sa palme triomphante.

A cet éblouissant tableau, la nature a mis pour cadre une couronne d'orangers et de palmiers; les hommes, une enceinte crénelée de hautes murailles et cette belle *torre del Oro*, qui se dresse, silencieuse et pensive, entre le fleuve et les jardins féeriques de San Telmo, au milieu des épais ombrages d'une promenade que la reine Christine

baptisa de son nom, mais à laquelle est demeuré celui de *parco de las Delicias* (promenade des Délices).

Si sombre et si sérieux que fût le bandit, si habitué qu'il dût être à un semblable spectacle, il était enthousiaste, ou, si l'on préfère, poète, comme tous ses compatriotes, au moins à certaines heures, et, immobile dans sa cape brune, les mains appuyées sur son bâton, il demeurait plongé dans une rêverie profonde, quand une voix fraîche, argentine comme les grelots suspendus à la veste écarlate d'une *manola*, fit résonner à ses oreilles le dicton si connu :

Quien no ha visto à Sevilla
No ha visto maravilla.
(Qui n'a pas vu Séville
N'a pas vu une merveille.)

« *Ay de Dios!* est-ce toi, Carmen? Je ne t'avais pas entendu venir, fille de mes yeux! » répondit le rêveur avec un accent de tendresse toute paternelle; mais aussitôt il ajouta d'un ton grave :

« *Ave Maria purissima.* »

— *Sin peccado concebida*, reprit la jeune fille en baissant les yeux, comme honteuse que sa première parole eût été une parole profane.

— Je commençais à craindre que tu ne te fusses oubliée, continua el Osso en jetant à terre le bout de sa cigarette, qu'il éteignit sous la semelle de corde de son *alpargata*, sandale en toile blanche; la fonction de la cathédrale n'a fini que bien tard, et j'avais peur que tu ne fusses fatiguée.

— Fatiguée! seigneur père, fit la jeune fille avec un joyeux sourire et en faisant claquer ses doigts comme des castagnettes; c'est à peine si le soleil descend de la sierra, et la *Fille du révérend José Cardero* n'a pas encore chanté sa première chanson.

— Que dis-tu là, fille? reprit el bandito avec une gravité sévère; qui donc oserait sur terre chanter pendant ces trois jours de deuil consacrés au souvenir de la douloureuse Passion de Sa Majesté, mort en croix pour nos péchés?

Puis, comme Carmen, un peu confuse de son étourderie, se taisait, il ajouta avec un soupir :

« Autrefois, nos pères valaient mieux que

nous, et pas plus tard qu'hier, dans le sermon



que le révérend père André Caspero prêchait dans le *patio de la Narangeria* (cour des Orangers), il nous rappelait qu'en signe de tristesse tous les chrétiens passaient les trois derniers jours de la semaine sainte sans manger, et que le vendredi ils faisaient jeûner les animaux dans leurs étables et les enfants dans leurs berceaux. Ah! l'Espagne d'alors ne ressemblait pas à l'Espagne d'aujourd'hui: elle croyait en Dieu, obéissait à ses rois légitimes et ne faisait pas venir de l'étranger des.... »

Cinq coups lents et sonores frappés sur le timbre de la merveilleuse horloge connue sous le nom de *la Fille du révérend Cardero* s'envolèrent un à un dans l'espace.

El Osso, sans achever sa phrase, quitta son large sombrero et recita à haute voix l'*Angelus*.

Plusieurs voyageurs, qui des prairies montaient vers la ville en courant, s'arrêtèrent également et se découvrirent en faisant le signe de la croix.

En France, cela pourrait paraître extraordinaire à certaines gens; en Espagne, où cette scène se renouvelle trois fois le jour, au moins parmi les habitants de la campagne, personne ne songe à s'en étonner.

« Soyez avec Dieu! dirent les voyageurs en passant.

— Et qu'il accompagne Vos Seigneuries! » répondit el Osso.

Ils continuèrent leur chemin vers Séville, où, de tous les côtés, se rendait une foule de campagnards, les uns à pied, d'autres à califourchon sur la croupe de petits ânes gris nerveux et pleins de feu, d'autres enfin à cheval, portant derrière eux des femmes au teint bruni ou de belles jeunes filles aux grands yeux noirs, et remarquables surtout par l'abondance luxuriante d'une admirable chevelure disposée avec goût et dont les épaisses nattes, retenues par un peigne d'écaille,

venaient se perdre, sur leur cou, dans les plis d'une longue mantille noire.

« *Valga me Dios!* s'écria el Osso, nous arriverons les derniers et nous ne trouverons plus de place pour assister à la fonction; cours achever de te préparer, pendant que je vais seller la Coronella: nous gagnerons ainsi un peu de temps.

— Il ne me manque plus que mon livre de messe et mon éventail; ce ne sera pas long à prendre, répondit Carmen. Aujourd'hui, les toilettes ne sont pas difficiles à faire: pas un ruban, pas une broderie, pas même une fleur dans les cheveux.

— Quand le Seigneur Dieu veut bien mourir pour nous, c'est bien le moins que nous portions son deuil, fit el Osso en retournant vers la maison. Fernando est-il de retour?

— Je ne l'ai pas vu, seigneur père. »

Le bandit fit un mouvement d'épaules significatif, et s'éloigna en grondant.

« Pauvre frère! murmura Carmen, toujours le même! Le père va le gronder encore aujourd'hui; je l'avais bien prévenu de ne pas accompagner le señor Ramon cette nuit: il devrait être pourtant de retour; il me l'avait bien promis... Peut-être



est-il allé nous attendre chez ma cousine Manola... Ah! et les fleurs que je lui avais pro-



Vue de Séville. — Giralda et cathédrale.

mises pour le monument : j'allais les oublier. »

Et, légère comme un oiseau, elle courut vers le parterre, fourrageant à la hâte de beaux œillets doubles et cassant des branches d'orangers pour en faire un gros bouquet.

« Encore quelques rameaux de grenadiers, ajouta-t-elle, et Manoelita sera contente. »

Elle se rapprocha alors de la haie pour achever sa gerbe.

A peine avait-elle cueilli quelques rameaux chargés de fleurs éclatantes, que, de l'autre côté du buisson, deux hommes vêtus de cuir et solidement assis sur ces hautes selles arabes à larges

étriers dont les pasteurs font usage dans la plaine du Guadalquivir, passèrent au galop, soufflant, de distance en distance, dans des trompes rustiques en écorce dont le son ressemble à un beuglement sourd.

A ce signal bien connu, les gens à pied se mettaient à courir jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un endroit où ils pussent sortir du chemin et se jeter derrière les murs ou dans les vignes, les autres piquaient leurs ânes ou leurs chevaux et leur faisaient prendre le galop.

C'était un sauve-qui-peut général.

Quiconque a habité l'Andalousie n'en est pas revenu, surtout s'il y a passé l'été en y faisant



Deux chiens gris se ruèrent sur le taureau. (Page 12.)

des promenades matinales, sans avoir été témoin de quelqu'une de ces paniques.

Plus tard, il est permis d'en rire; mais, dans le moment, la position des promeneurs est toujours peu agréable et parfois très-périlleuse.

Quelques mots d'explication sont nécessaires pour bien faire comprendre au lecteur la cause de l'effroi subit occasionné par le son lugubre des trompes parmi les pieux Andalous qui, de ce côté de la ville, se rendaient alors aux offices du vendredi saint.

Tout le monde connaît la passion des Espagnols et surtout des Andalous pour les courses de taureaux; mais ce que peu de personnes savent, c'est que les animaux destinés à figurer dans les joutes sanglantes des arènes sont nourris et élevés dans des déserts, ou dans de vastes enclos, le plus loin possible de la présence de l'homme, afin que leur férocité ne soit en rien diminuée par le contact de leurs ennemis naturels.

Quelques pâtres à demi sauvages, armés de

lances et de frondes, vivant en plein air comme leurs firmiches élèves et protégés contre leur fureur par des sortes de cages en madriers, établies comme refuges de distance en distance, veillent seuls sur eux.

Plus la ganaderia ou parc aux taureaux est isolée, plus les animaux sont méchants, plus grande est sa réputation : celle du duc de Véraguas a une renommée hors ligne, et les bêtes de combat s'y payent à prix d'or.

Pour que les taureaux soient féroces, il leur faut non-seulement ce qu'on pourrait appeler l'éducation première et la pureté de la race, mais la chaleur.

C'est pour cela que les courses n'ont lieu qu'en été et le plus souvent à deux heures après midi; celles du soir, à la clarté des torches, ne sont qu'un divertissement que les vrais amateurs (les aficionados) trouvent fade et digne tout au plus d'amuser des enfants et des étrangers.

Il en est de même des courses d'hiver, fournies par de jeunes taureaux ou *novillos*, dont les cornes garnies de grosses boules de bois font l'effet de mouches à la pointe d'un fleuret.

On ne les tue pas les novillos, ils ne peuvent pas tuer; ce jeu n'est, en somme, qu'une comédie; on y va pour rire, mais on ne s'y passionne en aucune manière comme pour la grande, la véritable course des taureaux d'été, *toros de muerte*.

Les courses d'été recommencent à Séville le lundi de Pâques.

Deux ou trois jours auparavant, les toreros vont choisir dans la ganaderia les animaux qui leur paraissent réunir les conditions voulues; les pâtres les séparent de leurs compagnons et les amènent, de nuit, jusqu'à un bâtiment contigu aux arènes, et au centre duquel se trouve une grande cour entourée de hautes murailles, dans laquelle les toros de muerte mangent et se reposent jusqu'à la matinée qui précède leur entrée dans le cirque.

Il est facile de comprendre que dix taureaux farouches ne se laissent pas conduire avec la même docilité qu'un troupeau de moutons, et

qu'au risque de paraître ridicule, il vaut encore mieux escalader un mur ou au besoin se hisser à la force du poignet sur un arbre, que de se rencontrer face à face avec eux dans un chemin creux.

Pour éviter des accidents qui sans cela se renouvelaient à chaque instant, l'autorité a publié un règlement ordonnant, sous des peines sévères, que les convois de taureaux n'aient lieu que la nuit; qu'ils soient précédés de pâtres à cheval annonçant à son de trompe le passage du troupeau sur les routes, et qu'enfin ils soient escortés de gardiens armés en nombre suffisant pour maîtriser les féroces animaux et poursuivre au besoin ceux d'entre eux qui tenteraient de s'échapper.

Carmen connaissait tous ces détails, et le son des trompes ne l'étonna que parce qu'au moment où elles retentissaient dans le chemin, le soleil était déjà levé, et qu'à cette heure les taureaux auraient dû être enfermés dans la cour des arènes.

La haie était touffue, le chemin creux, la maison proche; elle ne s'effraya donc pas, et acheva de réunir ses fleurs en une grosse gerbe, pour les emporter.

Dès elle se retirait, lorsque des cris furieux mêlés à de farouches beuglements éclatèrent au bas du mamelon et la firent se retourner; un nuage de poussière roulait rapidement derrière la haie, s'élevant comme une épaisse fumée à travers laquelle on voyait scintiller le fer des lances, ou plutôt de ces fourches de fer avec lesquelles les pâtres ont l'habitude de saisir la corne des animaux pour diriger leur course ou les piquer aux naseaux s'ils essayent de se retourner contre eux.

Soudain, elle poussa un cri de terreur et demeura comme fascinée.

A vingt-cinq ou trente pas au-dessus du gros de la troupe, et dans une trouée de la haie, elle venait d'apercevoir une énorme tête noire, surmontée de cornes formidablement aiguës, un muffle terminé par des naseaux ouverts, blancs d'écume et soufflant avec fureur.

Le taureau ne l'avait pas encore aperçue, son cri la trahit, les yeux féroces de l'animal s'arrê-

tièrent sur les fleurs rouges que la jeune fille tenait dans ses bras, son regard s'alluma de colère. d'un seul élan il franchit le talus, et, courbant sous son poids les arbrisseaux, il tomba dans l'enclos, debout sur ses jarrets nerveux, se fouettant les flancs avec sa queue, la tête courbée, les cornes en avant et creusant le sol avec fureur de son sabot dur comme l'acier.

« A moi ! » cria Carmen avec désespoir en fuyant vers le bois.

A cet appel suprême, un beuglement sourd répondit seul, et, comme un ressort qui se détend, le taureau bondit en avant, la tête basse, balayant

le sol de son fanon, et faisant voler autour de lui les cailloux broyés sous ses pieds.

La jeune fille éperdue détourna la tête, elle vit auprès d'elle la tête du monstre, sentit sur sa joue son souffle brûlant, et affolée de terreur se laissa tomber.

Emporté par son élan, le taureau fit encore deux ou trois bonds avant de pouvoir se retourner, mais il était de la race de ceux que les toreros appellent *colants*, c'est-à-dire qui s'attachent à un seul ennemi sans que rien puisse les distraire : il tourna sur lui-même et se prépara à charger de nouveau.



Arrivée des taureaux. (Page 60.)

L'Andalouse s'était relevée et courait vers un olivier pour s'abriter derrière son tronc noueux : au moment où elle allait l'atteindre, elle vit une forme brune qui, bondissant à travers les broussailles, tombait sur la tête du taureau.

C'était Marron, le brave et intrépide dogue, qui, bravant tout danger pour sauver sa maîtresse, venait d'enfoncer ses crocs dans l'oreille du redoutable animal.

Furieux de cette attaque imprévue, celui-ci cherchait à se débarrasser de l'assaillant, en le secouant avec rage et en s'efforçant de le piétiner.

Le chien serrait toujours, rien ne lui aurait fait lâcher prise, malheureusement un mouvement furieux déchira l'oreille, et Marron, lancé en l'air, alla tomber à dix pas dans une touffe de

myrtes, un lambeau sanglant entre ses crocs.

Délivré de lui, le taureau s'élança de nouveau.

L'épaisseur du tronc de l'arbre le séparait seul de la jeune fille.

Elle était perdue, elle le sentit, et, prête à défaillir, elle fit un signe de croix en fermant les yeux.

Au même instant, un son aigu comme le sifflement d'une balle résonna à son oreille et fut suivi d'un bruit sec, semblable à un coup de bâton appliqué avec force.

Elle rouvrit les yeux, et vit le taureau à demi étourdi, reculant instinctivement, les naseaux sanglants.

Du côté de la maison, el Oso accourut, son escopette à la main.

« Fille, couche-toi, que je puisse tirer ! » cria-t-il.

— Non, señor, ne tirez pas, laissez-moi faire, il n'y a plus de danger, répondit du bord du chemin un petit homme trapu tout vêtu de cuir qui venait de franchir la haie; voilà qui vaut mieux que toutes vos balles, » ajouta-t-il en faisant tourner sa fronde.

Une seconde pierre fendit l'air en sifflant, et vint frapper entre les cornes avec tant de force l'animal étourdi, que celui-ci tomba en beuglant sur les genoux.

En même temps, deux chiens gris se ruèrent sur lui, le coiffèrent, et par leurs morsures cruelles le forcèrent à se relever et à les suivre, son muflie touchant presque la poussière, sur laquelle il laissait une longue trace de sang.

Quand les *picadores* (cavaliers armés) arrivèrent la lance au poing, tout était fini, et, après quelques mots échangés à la hâte avec el Osso, ils se retirèrent au galop pour rejoindre leur troupeau et tâcher d'éviter d'autres accidents.

« *Caramba !* fit le petit homme à la fronde, la *senorita* a vu de près les cornes de *Mariposa*, et, sans la protection de Notre-Dame del Pilar (il souleva son chapeau calanais), elle n'aurait pas assisté à la résurrection de Sa Majesté au saint jour de Pâques. Louée soit la Vierge bénie ! »

Pâle comme un mort, el Osso serrait son escopette avec fureur, ses yeux flamboyaient, il aurait pour un rien fait feu sur les *picadores*.

« Es-tu blessée, *niña* ? » s'écria-t-il d'une voix tremblante d'émotion.

— Non, petit père, la Vierge del Pilar et ce brave père m'ont sauvé la vie. »

Ces quelques mots firent tomber sa colère, et s'approchant il tendit la main au bouvier, puis, enlevant Carmen, il la serra contre sa poitrine, comme s'il eût voulu l'étouffer.

« *Curai !* fit le *ganadero* en riant, vous allez briser les os à cette petite colombe; allons ! au revoir, señor; et vous, *senorita*, je suis bien aise qu'il ne vous soit pas arrivé de mal, et je mettrai un cierge au monument aujourd'hui même à l'honneur de Notre-Dame.

— Et tu iras boire un verre d'*amontillado* à

notre santé, reprit le bandit en posant sa fille pour tirer de la poche de son gilet un *douros*.

— Merci, señor, je ne bois que l'argent que je gagne par mon travail, » répliqua fièrement le paysan en repoussant la pièce; puis il ajouta : « Si la *senorita* veut m'honorer d'une des fleurs qu'elle a cueillies, je me tiendrai pour assez récompensé. »

Carmen avait attaché un ceinturon à son corsage, elle le tendit à son sauveur avec un de ces sourires dont les Andalouses ont gardé le secret.

Le père était un sauvage; mais avec une promptitude d'esprit que n'aurait pas eue un gentilhomme de cour, il arracha la *navaja* de sa ceinture, d'un seul coup ouvrit à sa veste de cuir une boutonnière, dans laquelle il passa la fleur, et, faisant tourner son chapeau calanais, il s'enfuit vers son troupeau en criant :

« Mille grâces, belle *senorita* ! Pedro Lopez baise les pieds de Votre Seigneurie. »

L'instant d'après, il disparaissait derrière la haie, franchie d'un seul élan.

Marroa, qui jusque-là s'était tenu à l'écart, comme honteux de n'avoir pas réussi dans son héroïque entreprise, s'avança à son tour, boitant, l'oreille basse et les babines ensanglantées.

El Osso n'avait pas assisté à son combat.

« Arrière, lâche paresseux, lui cria-t-il, ce n'est pas à présent que tu aurais dû te montrer.

— Oh ! père, voilà qui est bien mal le récompenser, s'écria la jeune fille en passant sa blanche main sur le poil rude du brave animal; c'est lui qui le premier a attaqué le taureau et m'a donné en l'arrêtant le temps de fuir jusqu'ici.

— Comment ! il l'a vraiment attaqué !

— Et saisi à l'oreille, père.

— Mordu à l'oreille et lâché, oh ! ce serait pis encore.

— Ce n'est pas lui qui a lâché, mais l'oreille qui lui est restée entre les dents.

— *Valga me Dios* (que Dieu me soit en aide) ! rugit le bandit, tout le monde aujourd'hui aura fait son devoir, excepté moi, » et, saisissant son escopette par le canon, il fit le geste de la briser.

— Ah ! fit Carmen, voici Fernando.

— Voilà le seul coupable, gronda el Osso, dont les yeux s'allumèrent.

— Père, souvenez-vous que c'est aujourd'hui que Sa Majesté a voulu mourir sur la croix pour les pécheurs, s'écria l'Andalouse en lui jetant ses bras autour du cou. Ne vous emportez pas un jour saint comme celui-ci.

— C'est bien, mais dis-lui qu'il ne vienne pas avec nous; en ce moment, je ne répondrais pas de moi; reçois-le, je vais finir de me préparer; qu'il aille passer sa journée à boire ou à jouer, suivant son habitude, puisqu'il est assez mauvais chrétien pour s'amuser un vendredi saint; mais qu'il n'ose pas se présenter devant moi, car je te le dis, j'ai le sang aux yeux, et je ne répondrais pas de ma main. »

Carmen savait qu'il n'y avait rien à objecter; elle garda le silence, de peur de faire éclater un orage, et, ramassant précipitamment ses fleurs, s'avança vers la haie, pendant que le bandit, l'épée sur l'épaule, et suivi du fidèle Marron, remontait vers la maison sans retourner la tête.

Il n'avait pas encore fermé la porte derrière lui, quand deux cavaliers apparurent à la barrière du jardin, que, sans se donner la peine de l'ouvrir, l'un d'eux fit franchir à son cheval, tandis que le second, mettant pied à terre, attachait sa monture à l'un des poteaux et, s'appuyant d'une main, sautait légèrement par-dessus l'obstacle.

« *Pobrecita!* quelle frayeur tu m'as faite, s'écria le premier en se penchant sur sa selle vers la jeune fille, que son compagnon sautait avec une grâce mêlée de fatuité; j'en ai tout le sang au cœur; ces maudits taureaux, qui aurait pu croire qu'ils entreraient dans l'enclos, et comment ont-ils pu t'apercevoir? »

— Je ne sais, frère, mais il y en a un qui m'a si bien vue, que peu s'en est fallu qu'il....

— Oui, c'est ce que m'a dit Pedro; sans Marron, il paraît....

— Sans Marron et surtout sans Pedro, car c'est lui qui m'a sauvée, j'étais perdue.

— Et c'est Mariposa qui a fait le coup, zézaya l'élégant; sur mon honneur, *senorita*, je vengerai

cet affront, je tuerais cette bête féroce de ma main, je lui plongerai mon épée dans le cœur, et je veux qu'il vienne tomber à genoux et mourir à vos pieds, en face de votre balcon, en présence de toute la fleur de nos beautés sévillanes.

— Bravo, Ramon, bravo! voilà qui est parlé en gentleman de l'épée.

— J'espère, *senor espada*, que vous ne ferez pas cela, répondit la jeune fille en rougissant; je ne suis pas assez grande-dame pour que le taureau vienne s'agenouiller devant moi.

— Il y a les reines de la fortune, mais il y a aussi les reines de la beauté, répliqua Ramon avec une galanterie tout espagnole, et personne, je crois, ne sera assez hardi pour vous contester cette royauté.

— Le vendredi saint n'est pas un jour à compliments, *senor Ramon*, répondit Carmen avec une froideur hautaine, et moi je ne les aime en aucune saison. » Puis, se tournant vers son frère :

« Fernando, ajouta-t-elle, tu m'avais promis d'être de retour avant le jour, mon père est très-mécontent.

— Et je serais bien rentré si je l'avais pu; mais demande à Ramon, ces taureaux sont des bêtes terribles, trois fois ils nous ont échappé, il a fallu les poursuivre, et par toi-même tu as pu voir s'ils sont faciles à conduire.

— Si le soleil brille lundi, il y aura une course dont on parlera longtemps en Espagne, interrompit Ramon; c'est un choix superbe dans la meilleure des *ganaderías* et, ou je me trompe fort, où notre fameux picador Francisco ne sera pas de force à en tenir un seul deux secondes au bout de sa lance.

— Certes! ce serait beau en effet, s'écria l'Andalouse, se laissant aller à la passion fouguese que les Espagnoles du Sud ressentent pour les jeux sanglants de l'arène; oui, bien beau, car Francisco a un bras de fer.

— Ce qui sera plus beau encore, ce sera de voir Mariposa avec un nœud à vos couleurs se...

— Don Ramon, je vous ai déjà prié de ne plus parler de cela, dit la jeune fille, dont les narines se gonflèrent de dépit, pendant que ses sourcils

mais se contractaient comme pour faire briller davantage le feu de ses regards; je n'aime à être un sujet de raillerie pour personne, touchez-le-vous pour dit.

— Señorita, vous êtes bien sévère pour...

— Pour vous comme pour les autres, señor don Ramon.

— Si, cependant, vous me permettiez de m'excuser...

— Alors, rentrons, Fernando, suis-moi, j'ai quelque chose à te dire. Dieu vous conduise, señor don Ramon! fit Carmen.

— Caramba! fit le torero en pirouettant sur son talon, pendant qu'elle s'éloignait accompagnée de son frère; le proverbe qui dit tel père tel fils aurait bien pu ajouter: telle fille. Celle-ci a tout le poil planté à rebours, comme son père el Osso, et vrai, c'est dommage, car, dans Séville, je n'en connais pas une aussi jolie... ni aussi riche... mais bah! je viens bien à bout des taureaux, et leurs cornes sont plus à craindre que l'éventail d'une... Ah! qu'est-ce que ceci?

Il s'avança de quelques pas dans l'enclos, vis-à-vis de l'ouverture faite par Mariposa à la baie, et ramassa sur le sol un de ces petits foulards de satin bleu lamé d'or que les jeunes filles aiment à se nouer autour du cou en guise de cravate.

Le torero regarda autour de lui, et s'assura qu'il ne pouvait être aperçu ni de Fernando ni de sa sœur, qui, avant de se séparer, causaient entre eux vivement, mais presque à voix basse.

Ramon chiffonna vivement le mouchoir, qu'il fit disparaître dans les plis de sa large *facha*, sorte de ceinture rouge ou bleue que les Espagnols s'enroulent cinq ou six fois autour du corps, mais que le torero portait en soie rayée jaune et amarante, sa couleur favorite, et, retournant à la barrière, il bondit sur son cheval, auquel il fit prendre au galop le chemin de Séville.

« Mon père est donc bien irrité, disait en ce moment Fernando à sa sœur.

— Et il y a de quoi, Fernando; tu sais bien qu'il n'aime pas que tu fréquentes don Ramon, et voilà que justement tu t'échappes de nuit, un jour consacré, pour aller courir avec lui; puis tu te mon-

tres un vendredi saint, sur une route fréquentée, en costume de *majo*, en poulaines brodées, avec une ceinture éclatante, une bague de diamant passée à ta cravate et un œillet rouge dans la ganse de ton chapeau, un jour où tous les chrétiens sont en deuil et où leurs Altesses suivent, tête nue et à pied, la fonction de...

— Tout cela est vrai, ma Carmencita; mais tout le monde, hier, était en habits de fête, toi comme les autres et mon père aussi; c'est l'habitude du jeudi saint; je n'ai pas eu le temps de changer de costume avant le soleil levé, parce que les taureaux se sont échappés; tu vois qu'il n'y a pas de ma faute. A présent, je vais me mettre en noir, et j'ai encore le temps d'arriver pour prendre place dans la confrérie des Pénitents bleus, à laquelle j'appartiens; tu verras si je ne suis pas un bon chrétien. Où serrez-vous pour voir passer la fonction?

— Mon père a promis à ma cousine Manolita de me conduire chez elle; il sera au mirador avec nous.

En Espagne, on appelle mirador un balcon vitré faisant saillie, de manière à permettre de voir le spectacle de la rue comme d'une loge de théâtre le spectacle de la scène.

Ces balcons, le plus souvent ornés plutôt que défendus par une grille de fer curieusement ouvragée, et qu'aux jours de fête on pavoise de tentures aux vives couleurs, sont, en toute saison, garnis de fleurs et forment, à une certaine hauteur, une série de gracieuses corbeilles de plantes tropicales, au milieu desquelles aiment à s'encadrer les élégantes Sevillanes.

« Écoute, Carmen, reprit le jeune homme; tu es une bonne sœur, et tu sais que mon père a confiance en toi; tu me montreras à lui quand je passerai avec mon grand cierge de cire jaune. Il sera satisfait de ma dévotion, et alors tu profiteras de ses bonnes dispositions pour lui expliquer la cause de mon retard. Veux-tu être mon avocate?

— Tu sais bien sans que je te le dise, picaro, que je ne demande pas mieux; mais comment pourrai-je te reconnaître? Avec vos longues

robes bleues et vos bonnets pointus, vous vous ressemblez tous comme les arbres d'une forêt.

— J'aurai un mouchoir à la main et, en passant devant la maison, je ferai un signe comme cela.

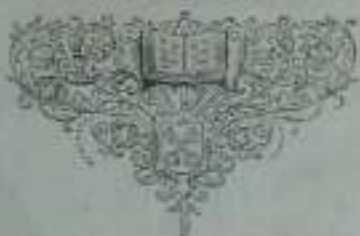
— Voilà qui est convenu. Allons, je parlerai pour toi; mais ne te montre pas ici, et attends, pour rentrer, de nous avoir vus partir. Mon père est dans la cour, où il fait seller la Coronella.

— Tu es une perle, Carmencita de mon âme;

plaiside bien en ma faveur; je te promets d'être plus sage une autre fois. »

Ils se séparèrent, elle continuant son chemin, lui demeurant dans le bois d'oliviers jusqu'à ce qu'ils fussent partis pour l'office.

Alors, il rentra à son tour, passa le moins de temps possible à sa toilette, et, remontant à cheval, piqua des deux pour arriver le premier à la ville, quoique en prenant un chemin plus long.





Vue de Mejjim. Mejjim avec son peloton.



Tirait la langue de son fusil, commandait - Fier. (Page 14.)

CHAPITRE II

LE FRÈRE ET LA SŒUR



u fond, Fernando était un brave garçon, plein de cœur, respectant son père et chérissant sa sœur, âgée de seize ans et plus jeune que lui de quatre ans; mais si le cœur était bon, la tête, comme cela arrive trop souvent, laissait fort à désirer; grand danger pour un jeune homme de

vingt ans, riche, beau, brillant même, ami du plaisir, et déplorablement faible de caractère, passionné pour la chasse, les aventures, et par-dessus tout pour les courses de taureaux.

Le malheur de Fernando était de n'avoir pour ainsi dire pas connu sa mère, morte un mois jour pour jour après la naissance de Carmen.

Le caractère d'el Osso était trop sombre et trop

despotique pour pouvoir façonner et diriger son fils; lui-même l'avait reconnu, et, dès qu'il l'avait pu, c'est-à-dire aussitôt que l'enfant eut atteint sa huitième année, il l'avait confié aux soins du révérend père Isidro, alors vicaire d'Alcala de los Reyes, et depuis devenu premier aumônier de l'hôpital de la Sangre, à Séville.

Fernando avait passé six années sous la direction du vicaire, homme d'un grand sens et d'une non moins grande piété; il avait grandi dans le presbytère, véritable oasis d'orangers et de palmiers verdoyants, au pied de la Sierra-Moréna, où prenaient leur source les petits ruisseaux qui l'arrosaient.

L'enfant était aussi docile qu'intelligent; séquestré du reste du monde, dont il ne voyait que le ciel bleu, à travers un feuillage opulent, peuplé de rossignols, qui ne se taisaient ni jour ni nuit, il n'avait connu de la religion que son calme suave, de la société que son excellent maître et quelques camarades d'étude, de jeux et de prières, de fêtes que celles de l'Église, solennelles et recueillies, en sorte que ses premières années s'étaient écoulées doucement, comme les eaux d'un ruisseau paisible, parce qu'il roule sans obstacle sur un lit de sable fin, limpide, parce que du dehors aucun orage n'est venu le troubler.

Quatre fois par an son père venait le voir.

Ces visites étaient plus pour lui une terreur qu'une joie. El Osso arrivait à époques fixes, celles du paiement de la pension, toujours sévère, monté sur un grand cheval sec et maigre, comme son cavalier, le long fusil passé en bandoulière sur une grossière cape brune, le sombrero enfoncé sur les yeux, ses grands éperons sonnants, la voix rude et impérative.

Le petit solitaire comparaisait devant lui comme un coupable devant son juge; le bandit lui serrait la main à la briser, et cette torture préalable, seule marque d'amitié qui lui fût donnée, précédait un interrogatoire sévère.

El Osso était sobre pour le parler comme pour le boire, et s'adressait surtout au vicaire.

L'enfant était-il sage, appliqué, bon chrétien? Si l'abbé rendait bon témoignage:

« Bueno! » répondait le père en passant à une autre question.

L'inquisition terminée, le bandit faisait signe à l'inculpé d'approcher: il lui palpaît les bras, pour s'assurer de la puissance de ses muscles, examinait ses dents, le faisait marcher, trotter, courir, puis, le saisissant par une épaule, il l'appliquait contre un mur, tirait la bague de son fusil, commandait: Fixe! et le mesurait avec la rigoureuse précision d'un genarme auquel un conscrit cherche à dissimuler le millimètre qui le fera déclarer bon pour le service.

« Bueno! disait-il encore, va t'habiller. »

Cet ordre faisait frissonner Fernando de la tête aux pieds, car el Osso n'aimait ni les taches, ni les déchirures, et quel est le collégien qui se sente la conscience parfaitement pure à cet endroit?

Il faut cependant rendre cette justice au terrible examinateur, alors même qu'il en apercevait quelqu'une, il se contentait de gronder, mais sans se servir de la terrible bague autrement que pour montrer au coupable le corps du délit, puis sans mot dire il le poussait devant lui, et ils sortaient.

Le dîner en famille, c'est-à-dire en tête à tête avec son redoutable inspecteur, suivait de près la revue d'habillement.

Sur un signe, Fernando accompagnait son père à la posada de *las Tres-Pilares*.

Le menu du repas ne variait jamais, en sorte que l'enfant savait d'avance à quoi il devait s'attendre; aussi ne s'attendait-il pas à des friandises.

El Osso n'admettait pas que la gourmandise dût être encouragée.

Deux écuelles placées vis-à-vis l'une de l'autre attendaient les convives. Après avoir récité à haute voix le *Benedicite*, le bandit s'asseyait sur un escabeau, toujours l'escopette à l'épaule, comme s'il se fût tenu prêt à repousser l'attaque d'une compagnie de *guardias civiles*, qui sont les gendarmes d'au delà des Pyrénées, et avec le manche de sa navaja frappait sur la table.

Le posadero ou aubergiste connaissait ce signal; l'instant d'après, on le voyait apparaître, apportant trois plats, qu'il déposait sur la nappe.

Dans le premier nageaient, dans de l'eau fortement vinaigrée et poivrée, quelques bouchées de pain flottant, comme des bouchons gris, avec des tranches d'oignon cru.

C'était le *gaspacho*.

Dans le second fumait un morceau de jambon bouilli, posé sur un tas doré de *garbansos* ou pois chiches, si durs qu'ils eussent pu servir de munitions pour l'escopette.

Ceci s'appelait le *puchero*.

Le troisième consistait en une salade de piments, prétendu doux, mais en réalité capables de faire soulever des cloches sur la langue, et abondamment arrosés de cette huile rance qui fait le désespoir des étrangers et la joie des naturels.

Une bouteille de terre poreuse, laissant transsuder l'eau, et un flacon de vin violet épais à couper au couteau, flanquaient ces plats.

Le père se servait, servait son fils, se versait un verre de vin, lui versait un verre d'eau, allumait une cigarette, mangeait les *garbansos* qu'il piquait un à un à la pointe aiguë de sa navaja, et fumait un *papelito* sans prononcer une parole.

Pour le dessert, Fernando avait le droit de boire un second verre d'eau, qui, avec les grâces, remplaçait toute autre espèce de friandise.

Puis *el Osso* disait : *Vamos!* qui signifie : Allons-nous-en, payait le *posadero* en passant, et ramenait son fils au vicaire.

De la journée, c'était assurément le plus beau moment pour l'écolier, qui, en rentrant, savait qu'il en avait juste pour trois mois avant de goûter les plaisirs d'une nouvelle sortie.

Tout était donc pour le mieux, quand tout à coup le vicaire, qui n'avait rien demandé, fut nommé aumônier de l'hôpital de la Sangre.

Il fallut se quitter.

Ce jour-là, Fernando perdit une seconde mère, mais cette fois pour ne plus en retrouver, et, faute de mieux, son père le plaça comme externe dans une pension de Séville pour y achever ses études.

La campagne d'*el Osso* était trop éloignée pour

qu'il pût songer à faire faire deux fois par jour un semblable trajet à son fils, alors âgé de quatorze ans; il le confia donc aux soins de son beau-frère, don Raphaël Murillo, et continua à vivre retiré dans sa ferme.

Don Raphaël était un riche bourgeois, retiré du commerce de la draperie, où il avait fait fortune, vivant largement, grand amateur de son repos, aimant l'élégance, les visites, les promenades et, par-dessus tout, les courses de taureaux.

Excellent chrétien, du reste, recteur de la confrérie des Pénitents bleus, et l'un des membres influents du conseil de fabrique de la Trinité.

Au point de vue du bien-être matériel, Fernando ne pouvait assurément rien trouver de mieux que sa condition nouvelle, et il s'y habitua si bien que bientôt il eût cessé non-seulement de regretter Alcalá de los Reyes, mais même d'y penser.

En arrivant à Séville, il avait une sorte de rusticité naïve et des habitudes de simplicité qui cadraient mal avec les goûts de don Raphaël. Celui-ci, se souciant fort peu que son neveu, destiné à hériter d'une fortune considérable pour un pays où la vie ne coûte à peu près rien, embrassât la carrière d'avocat ou de médecin, mais désirant, avant tout, que le fils de sa sœur devint ce qu'il appelait un cavalier accompli, obtint facilement d'*el Osso* l'autorisation de lui faire prendre des leçons de danse, d'équitation et d'escrime, lui inculqua des goûts de frivolités, et, sous prétexte de lui faire perdre ses manières d'enfant de chœur, le conduisit aux courses de taureaux et ne manqua pas de lui faire lier connaissance avec plusieurs toreros de renom.

Fernando avait alors quatorze ans. En France, c'eût été encore un enfant; mais le soleil d'Andalousie mûrit rapidement les hommes et les fruits; il s'enthousiasma pour les jeux de l'arène, les passes brillantes des toreros et surtout pour la gloire naissante d'un tout jeune *banderillero* du nom de Ramon Espeleta.

Certes, nul ne pouvait contester à ce héros du cirque l'audace, le sang-froid, une agilité peu

commune et la beauté des formes qui le faisaient appeler par la foule el Apollo, mais autant l'excitateur était séduisant chez lui, autant l'intérieur était bas et dégradé.

Ignorant et vicieux, don Ramon jouait déjà le rôle d'un don Juan blasé; dans ses intrigues, la passion même entraînait moins que le calcul; ses actes comme ses paroles n'étaient que mensonge, et à la façon du serpent il n'avancait vers son but que par des tours et des détours; prodigue pour la débauche, avare parce qu'il avait besoin d'or, insolent avec ses inférieurs, obséquieux avec ceux

qu'il croyait pouvoir lui être utiles, irréligieux parce que les lois chrétiennes lui auraient imposé un frein, il feignait de ne pas croire pour ne pas obéir, et, pour se faire un piédestal au milieu de ses dupes, se posait en héros de la libre pensée.

Attentif à étudier les hommes, il s'était introduit chez don Murillo en flattant sa vanité. Ce fut là qu'il se rencontra avec don Fernando; il devina en lui une proie et s'y attacha pour le perdre.

A partir de ce jour, les deux jeunes gens devinrent inséparables, d'autant plus inséparables que,



Il l'introduisait dans des horchaterias. (Page 20.)

pour ne pas effaroucher son nouvel ami, le torero se garda bien de se montrer à lui tel qu'il était; ce ne fut que peu à peu qu'il souleva un coin du masque, en décochant quelque raillerie légèrement sceptique, non pas sur la religion, que personne ne respectait plus que lui, affirmait-il, mais sur le clergé, son ambition, ses ruses pour arriver à la domination, son ignorance, les minuties de certaines pratiques, bonnes tout au plus pour des femmes, mais honteuses pour des esprits élevés; peu à peu aussi il l'introduisit dans des cafés honnêtes d'abord, puis dans des *horchaterias* où se réunissaient d'ordinaire les toreros et les comédiens; il l'habitua degré par degré aux conversations légères, et lui fit faire son apprentissage à

des tables de jeu, où l'on n'exposait au hasard de la fortune que quelques pièces de monnaie.

Il fit pour lui comme les pêcheurs, qui, voulant tendre leur filet à coup sûr, lancent plusieurs jours de suite l'appât pour attirer les poissons et les enhardir à s'approcher.

Le candide élève du révérend père Isidro mordit à l'appât et y prit goût; il ne pouvait pas en être autrement.

L'étude lui devint fastidieuse, et la piété lui sembla s'affaiblir; il n'en fit rien paraître pourtant, car il craignait son père, mais cette crainte même fut un mal pour lui; elle l'habitua à dissimuler.

Son oncle faisait, on le sait, fort peu de cas des livres; il ne s'inquiéta pas de s'informer si l'en-

fant qui lui était confié continuait à travailler avec le même zèle, et, se trouvant flatté des progrès qu'il faisait en élégance et en galanterie, il en fit le plus grand éloge à son père, qui n'entendait pas grand'chose à la littérature et au droit.

Fernando continua donc, et, grâce aux conseils et à la direction de son ami, dont la renommée grandissait chaque jour, et qui déjà s'essayait dans le premier rôle de l'arène, celui d'espada, mérita bientôt d'être cité comme un des plus hardis et des plus élégants cavaliers de Séville.

Cependant l'époque des examens approchait; deux mois auparavant, l'étudiant essaya de se préparer sérieusement à l'épreuve qu'il allait avoir à subir. Il était trop tard, il échoua.

El Osso ne s'en serait toutefois pas fort irrité, car il ne regardait le collège que comme une école de discipline faite pour apprendre aux enfants à obéir, si en même temps le bruit n'était arrivé à ses oreilles que son fils avait, dans une maison de jeu, perdu une assez forte somme.

Don Ramon para le coup en faisant contracter par son ami un emprunt à un usurier, qui escompta à un prix fort élevé sa confiance dans la solvabilité future de son débiteur, mais donna au trop faible jeune homme la facilité de jouer son père en niant sa dette.

L'aventure avait pourtant fait du bruit, et don Murillo, moins crédule que son beau-frère, se hâta, sous un prétexte quelconque, de l'engager à reprendre son fils près de lui.

Fernando rentra donc vers dix-huit ans dans la maison paternelle, mais n'en continua pas moins à fréquenter ses nouveaux compagnons, à faire des dettes en cachette, et à tromper son père, pour lequel il ressentait malheureusement plus de crainte que d'affection.

S'il n'acheva pas de se perdre aussi vite qu'il semblait qu'avec sa faiblesse et les entraînements mauvais de don Ramon il aurait dû le faire, c'est qu'il rencontra dans la solitude de la Palmeria un véritable ange gardien, dans la personne de sa sœur.

Carmen avait alors seize ans; c'était une grande jeune fille, d'une beauté tout orientale, brune,

avec d'admirables cheveux d'un noir d'ébène, la taille souple et ondulante d'une Almée, le regard tantôt vapoureux et presque éteint, tantôt s'allumant et lançant des éclairs, de grands yeux sarrasins, coupés en amande, ombragés par de longs cils soyeux; dans la démarche, quelque chose d'indolent et de majestueux tour à tour; le profil d'une pureté toute grecque, la main finement modelée, le pied petit et cambré, une voix douce et musicale, mais s'animant facilement et que l'émotion faisait vibrer.

Pieuse par nature et par éducation, modeste, malgré sa beauté, dont elle seule semblait ne pas s'apercevoir, elle laissait percer à travers l'insouciance enjouée de sa jeunesse un fonds de gravité et de réflexion peu ordinaire, surtout dans les pays chauds, où les ardeurs du sang prennent facilement le dessus et se traduisent le plus souvent par les accès d'une gaieté bruyante ou d'une excessive vanité.

Malgré sa sévérité, el Osso, sans se l'avouer, était sous le joug de sa fille, comme le serpent sous celui du charmeur; sa grâce, sa franchise, et peut-être plus encore une ressemblance frappante avec une femme qu'il n'avait cessé de regretter, avaient dompté le fier et sombre bandit.

Personne du reste, soit parmi les parents, soit parmi les serviteurs de la senorita, n'échappait à cette influence. Souvent, les jeunes filles se jalourent, et aucune ne songeait à en vouloir à Carmen d'une supériorité qu'elle semblait ignorer absolument, d'une fortune dont elle ne se servait que pour faire des heureux.

Les paysans des environs l'appelaient la Santa de las Palmas, la Sainte des Palmiers; d'autres, el Angel, l'Ange: le titre de sainte ne leur suffisait pas.

C'était en effet l'ange gardien de Fernando; elle le chérissait tendrement, le chapitrait avec douceur, quelquefois même, en vertu de cette autorité que donne l'affection, lui parlait sévèrement, mais ensuite elle se faisait son avocate auprès de son père, le défendait avec chaleur, et à chaque nouvelle étourderie lui obtenait un nouveau pardon.

Malgré sa légèreté, son frère écoutait ses avis.

et ses reproches; elle était sa confidente et son juge; avec elle, il ne cherchait pas à s'excuser, et promettait sincèrement de s'amender.

Le vent emportait ses promesses, c'est vrai, mais il ne les emportait pas toutes, et à chaque nouvelle blessure le pauvre malade venait humblement montrer sa plaie et réclamer un peu de baume pour la cicatriser.

Si el Osso était fier de la beauté de sa fille, ce qu'il aimait et admirait surtout en elle, c'était la fermeté de son caractère, la sûreté de son jugement et l'inflexibilité de ses principes religieux et politiques; par ce côté, il se sentait revivre en elle, et répondait à son beau-frère Murillo, qui le félicitait d'avoir pour fille une jeune personne aussi brillante :

« Ce qui me rend heureux, c'est que sous sa mantille elle porte un cœur plus fier que moi sous ma cape. Carmen est un vrai Espagnol. »

Dans la pensée du bandit, ces mots avaient un sens qu'aucun autre que lui ne pouvait comprendre, sauf peut-être le révérend père Antonio, de l'ordre des capucins, un pieux missionnaire qui, après avoir arrosé de ses sueurs Java et Bornéo, était revenu par obéissance consacrer le reste de ses forces, usées par le travail, à diriger dans les voies de la perfection les religieuses du couvent de Sainte-Marie des Grâces, et à former à la vertu le cœur des jeunes filles confiées à leurs soins.

C'était en effet dans cette sainte maison que Carmen avait reçu sa première éducation, qu'elle s'était développée dans une atmosphère de recueillement et de travail, et s'était peu à peu épanouie en conservant tout son parfum.

Une fois sortie du couvent, elle n'avait pas, comme les oiseaux, oublié le chemin du nid dans lequel leur faiblesse s'est abritée; souvent elle y était retournée se prosterner au pied du tabernacle, d'où, pour la première fois au jour solennel de sa première communion, son Créateur, cachant les splendeurs de sa majesté sous les apparences d'une blanche hostie, était venu reposer sur ses lèvres et descendre dans son cœur, tendu, pour le recevoir, des blanches voiles de l'innocence et illuminé par les clartés de la foi et de l'amour.

Le père Antonio lui avait appris que ce Dieu est la force de la faiblesse, l'aliment spirituel dont l'âme chrétienne ne peut pas se passer sans languir et succomber, et, fidèle à sa promesse, plusieurs fois dans l'année elle aimait à s'agenouiller à ce banquet réparateur, où le Créateur se donne à sa créature, pour la combler de ses dons.

L'ancien missionnaire aimait la vertu; mais, comme saint François, il voulait qu'elle fût aimable, et qu'elle ne se renfermât pas en elle-même, ainsi qu'une fleur qui se replie pour ne laisser apercevoir que des piquants; il faut, disait-il, qu'une chrétienne fasse aimer la religion par les parfums qu'elle répand, et qu'elle prouve à ceux qui vivent autour d'elle que la piété n'est pas la tristesse et la morosité.

Carmen suivait docilement ses avis; elle s'habillait ainsi qu'il convenait à sa position, prenait part aux *tertulias*, réunions joyeuses de famille, où la conduisait sa tante, en compagnie de Manoelita, sa compagne préférée, assistait aux fonctions religieuses et aux réjouissances publiques du haut de son mirador, et deux ou trois fois l'an accompagnait son père à ces fameuses courses de taureaux, genre de spectacle qui, en Espagne, est loin d'être frappé de la sorte de réprobation qui en France pèse sur lui; mais partout avec elle elle portait son innocence et sa douce gaieté.

Enveloppée dans sa mantille noire ramenée sur son front et cachant presque entièrement son visage comme le voile d'une femme arabe, sans fleurs dans les cheveux, sans bijou au cou, sans grelots d'argent à sa basquine de velours noir, Carmen semblait entièrement plongée dans les graves méditations de la semaine sainte.

Assise sur la croupe de la Coronella, une superbe mule rasée jusqu'au milieu du corps, et qui semblait vêtue mi-partie poil et mi-partie cuir, d'une main elle se tenait à la selle haute, dans laquelle s'enchâssait son père, et de l'autre jouait d'un éventail d'ébène sans aucun ornement, véritable dentelle de ciselures représentant des fleurs ou des animaux s'enroulant en capricieuses arabesques, et s'en servait tantôt pour s'éventer, tantôt pour

abriter son visage contre les rayons obliques du soleil levant.

Le costume de son père n'était pas moins sévère, et il n'y avait pas jusqu'à la selle brodée de la Coronella qui ne disparût sous une housse noire assez longue pour cacher les franges éclatantes, ainsi que les pompons multicolores qui font, comme on le sait, partie essentielle du harnachement d'une mule andalouse.

Sérieux et réfléchis, le père et la fille n'échangeaient entre eux que de rares paroles, et, à l'Ave Maria des groupes qu'ils rencontraient sur la route, ne répondaient que par les mots d'usage : *Sin peccado concebida*.

A mesure qu'on approchait de Séville, les chemins se remplissaient de plus en plus de voyageurs, marchant d'un pas hâté, et de cavaliers distribuant des aumônes, tous portant l'empreinte d'un solennel recueillement. Quant à la campagne,



elle paraissait entièrement déserte; les portes et les fenêtres des fermes continuaient à demeurer closes, malgré l'heure déjà avancée de la matinée, tandis que dans les champs on n'apercevait ni un attelage ni un travailleur.

A la porte, ou plutôt à chacune des portes de la ville, qui n'en compte pas moins de quinze, l'affluence grossissait considérablement. Le silence

n'en était que plus frappant, plus saisissant pourrait-on dire, car s'il y a toujours quelque chose d'émouvant dans un deuil, quelle qu'en soit la nature, l'émotion atteint à son comble lorsque ce deuil se revêt d'une majesté toute divine et est porté par tout un peuple.

Or en Espagne, le vendredi saint est un de ces jours dont on n'oublie plus l'immense et grandiose tristesse, quand on l'a vu une fois, surtout à Séville, la folle andalouse d'ordinaire si brayante, si joyeuse, si hagarée, si ardente au plaisir.

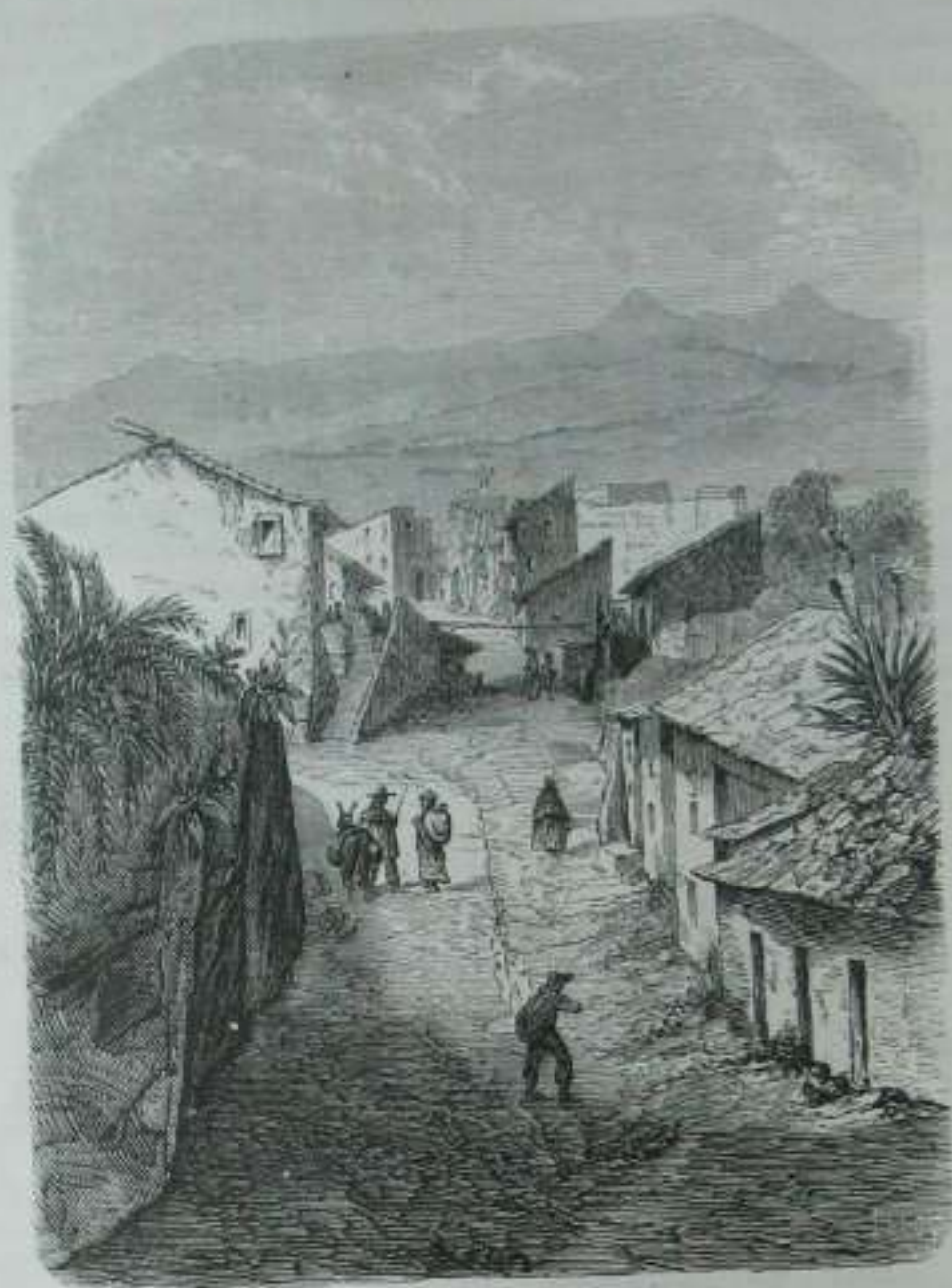
Encore le jeudi saint, si elle n'avait plus le chant joyeux des vingt-cinq coches carillonnant dans sa giralda, elle avait du moins ses balcons et ses miradors tendus d'étoffes brillantes comme des capes de banderilleros, ses maisons enguirlandées de fleurs, ses rues jonchées de verdure, ses costumes les plus brillants, sa foule en habits de fête, les chants pittoresques de ses *ciegos* accompagnant leurs séguidilles ou chansons nationales sur la guitare ou la mandoline.

Ce jour-là, Séville célèbre un mystère d'amour, les chants se mêlent aux parfums des fleurs, à l'éclat des lumières, au scintillement des ostensoirs, aux sons ininterrompus des trompettes et des tambours.

Minuit soigne : le vendredi saint commence, les lumières s'éteignent, la musique se tait, la foule s'écoule, les balcons se dépouillent, la mort remplace la vie.

Au matin, quand le soleil apparaît à l'horizon, la ville n'est plus qu'un tombeau; les murs sont nus, les églises muettes; des crépes funèbres voilent les drapeaux, qui, inclinés au haut des monuments, semblent se pencher pour pleurer; ni chevaux ni voitures dont l'acier fasse jaillir des étincelles des pavés; tout le monde est à pied, tout le monde en deuil : c'est l'égalité devant la douleur; les sentinelles portent l'arme renversée, et les tambours, drapés de noir, ne font plus entendre que des roulements lugubres.

Arrivé à la porte de San-Fernando, el Oso mit donc pied à terre, en même temps que, sans son aide et avec la légèreté d'un jeune chat, Carmeu sautait à bas de sa monture; passa à son bras la



Alcala de las Reyes, près de Séville.

bride de la Coronella, qu'il se hâta, avant d'entrer dans la ville, d'attacher dans la cour d'une auberge déjà encombrée de mules et de chevaux, la recommanda au garçon d'écurie, et, longeant le jardin embaumé de l'Alcazar, un fouillis de merveilles de l'art arabe malheureusement cachées à tous les yeux, au milieu de l'enceinte de hautes murailles, indigne écrin de ce féerique bijou sculptural, se dirigea, par une série de pe-

tites rues aussi courtes qu'étroites, vers la place du Triomphe, véritable oasis d'orangers en fleurs, au centre de laquelle s'élève une croix monumentale flanquée de fontaines dont, à travers l'éternelle verdure des arbres, on entend le frais gazouillement, et l'on voit s'épancher les eaux en cascades de cristal dans des vasques de marbre blanc.

Au-dessus de cette verdure, l'immense cathé-



Au moment où elle allait plonger sa main dans le bénitier en sursaut. (Page 21.)

drale, toute baignée de lumière, se dresse et se découpe dans le ciel bleu, s'appuyant, comme un guerrier sur sa lance, sur la Giralda, tour de briques à la teinte rose, surmontée d'une autre tour de 120 pieds de hauteur, ajoutée après-coup par les chrétiens triomphants.

Sans se mêler à la foule, qui s'écoulait sans bruit vers les portes de l'église et disparaissait dans ses vastes nefs, comme un fleuve dans la mer, sans jamais la remplir, le bandit contourna le monument, traversa la place de la Constitu-

tion, et, s'enfonçant dans la rue de las Sierras une des plus belles de Séville, vint sonner discrètement à une lourde porte massive hermétiquement fermée, au-dessous d'un élégant mirador dont des nattes de jonc déroulées cachaient la grille aux capricieuses arabesques.

Du dehors, la maison paraissait déserte, comme ses voisines; cependant, quelqu'un attendait ce signal, car un judas plaqué dans l'épaisseur de la porte découvrit, en s'ouvrant, une série de petits trous ronds disposés de manière à permettre de

reconnaître le visiteur avant d'ouvrir, et, au même moment, une main fine souleva légèrement la natte du balcon.

Ce mouvement fut suivi d'un petit cri de joie aussitôt réprimé, et une charmante tête de jeune fille apparut entre les rideaux, répondant par un gracieux sourire au signe d'amitié de Carmen, pendant que la porte, roulant lourdement sur ses gonds, s'entre-bâillait juste assez pour donner passage aux deux arrivants.

El Osso s'effaça pour laisser passer sa fille, car, en Espagne, une femme a toujours le pas sur un homme, fût-il son père, et tous deux entrèrent dans le patio de la maison de don Raphaël Murillo.

Ce patio ou cour intérieure, qu'on pourrait aussi appeler salon en plein air, se retrouve dans presque toutes les maisons de Seville. C'est plus qu'un souvenir de la civilisation mauresque : c'est une nécessité imposée par le soleil, dont l'ardeur rendrait étouffantes les pièces intérieures.

Généralement, ces salons d'été affectent la forme d'un atrium circulaire, séparé de la rue par un vestibule ouvert et une élégante grille, capricieusement ajourée, sur laquelle on ne rabat la porte d'entrée qu'au moment où la famille se sépare pour se livrer au sommeil.

Jusqu'à-là, l'intérieur de la maison est visible à tous les yeux.

Tout autour du patio régnait une sorte de cloître élégant, formé de colonnettes géminées supportant, sur une série d'arcades surbaissées, une galerie vitrée faisant corridor au premier étage.

Au centre de la cour, pavée de marbre noir et blanc disposé en damier, gazouillait un jet d'eau jaillissant d'une touffe de nelombes du Japon et de calles aux grandes fleurs blanches roulées en cornet. Un velarium en toile peinte des Indes ombrageait le salon, aux angles duquel des rosiers et des chèvrefeuilles s'enroulaient autour des colonnes; des lanternes vénitienes aux couleurs vives se balançaient à des cordons de soie, formant au-dessous du velarium une croix de Saint-André; des meubles élégants remplissaient le salon, des tableaux de prix en décoraient les

murs, revêtus de ces briques à reflets dorés que l'on nomme *azulejos*, et, sous la galerie, un piano entr'ouvert semblait attendre qu'une main agile vint parcourir son clavier encore frémissant.

Les deux Espagnols se serrèrent la main avec les formules usitées en pareil cas et une énergie en rapport, sans doute, avec la force de l'amitié qui les unissait; de leur côté, les deux cousines se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et se comblèrent mutuellement de ces expressions hyperboliques de tendresse usitées en Espagne, où rien ne se passe sans un luxe effrayant d'adjectifs sonores, où *bien* se dit *parfaitement*, et *très-bien*, *divinement*, où un portefaix traite son camarade de seigneur, et où le paysan qui jamais ne s'est assis que sur la croupe d'un âne galeux se laisse, sans s'étonner, décerner le titre de seigneur cavalier.

On comprend, avec de semblables habitudes, avec quelles exclamations de terreur, d'effusion et de joie, Manoelita écouta, en l'interrompant mille fois, le récit que lui fit Carmen de l'aventure qui, une heure auparavant, avait failli lui coûter la vie.

La senora dona Paquita, une puissante Andalouse déjà sur le retour, et qui de son ancienne beauté ne conservait que le souvenir, entra, sur ces entrefaites, vêtue comme un catafalque de capilla mayor, enveloppée dans une mantille de soie surchargée de bandes de velours, seule élégance tolérée par la solennité du jour, et se donnant bruyamment de l'air avec un éventail monumental.

Les saluts, les révérences, les poignées de main et les embrassades recommencèrent; puis, au récit fait cette fois par Manoelita, l'opulente senora ne manqua pas de pousser toute sorte d'exclamations, de rouler les yeux, de lever les bras au ciel, de serrer Carmen contre sa vaste personne, en l'appelant fille de mon âme, trésor de ma vie, *pobrecita*, Carmencita, ma chérie, album de grâces, lumière de mes yeux.

Dieu sait combien de temps eût coulé encore à pleins bords ce fleuve de tendresses émues si el Osso, qui craignait avec juste raison de manquer

l'office, n'eût fait remarquer qu'il était temps de se rendre à la cathédrale.

Pour rien au monde dona Paquita n'eût voulu arriver en retard; elle cessa de parler, jeta du côté de la glace un coup d'œil rapide, pour s'assurer que sa mantille l'enveloppait avec la majesté convenable à une personne de son rang, et, satisfaite de cet examen, frappa dans ses mains.

A ce signal, deux femmes de chambre, formant l'escorte d'honneur de l'ex-drapière, accoururent, l'une portant le livre d'heures de dona Paquita, l'autre le paillason sur lequel, à défaut de chaises, les *senoras* élégantes ont l'habitude de s'agenouiller dans l'église.

Pendant ce temps, Manoela s'occupait avec Carmen à ranger les fleurs que celle-ci avait apportées et qui avaient failli lui coûter si cher.

« A quoi bon les mettre dans l'eau, demanda la fille d'el Osso, puisque la fonction aura lieu dans quelques heures? »

— Ce soir à la nuit, ma chérie, répondit sa cousine, en continuant à immerger les tiges dans la vasque.

— En es-tu sûr, Manocita? Hier soir le révérend père Bernardo a annoncé en chaire que les moines bleus....

— Oui, oui, hier soir, mais ce matin tout est changé; mon père a signé de sa main le *bando* que tu pourras lire sur la porte de la cathédrale.

— Et que dit-il ce *bando*?

— Que la confrérie du *Dernier-Soupir*, dont font partie les Pénitents bleus, aura l'honneur d'ouvrir cette année le *Santo Entierro* et ne sortira par conséquent de la cathédrale que ce soir, pour rentrer de nuit à la clarté des flambeaux; ce sera magnifique.

— Oh! vraiment, le *santo entierro* sortira cette année, s'écria Carmen toute palpitante de joie; vous entendez, seigneur père.

— Parfaitement, répondit le bandit.

— Vous me conduirez pour le voir, petit père?

— Ce sera inutile, *senorita*, fit don Murillo avec un orgueil qu'il ne chercha même pas à dissimuler; nous avons décidé que la fonction défilera par la rue de *las Sierpes*, incontestablement la plus belle de la ville, pour rentrer à la cathédrale, et j'espère que le *senor don Pedro*, votre honoré père et notre illustre ami, voudra bien me permettre de vous offrir une place à mon *mirador*, dont vous serez le plus bel ornement.

— Oh! cela va sans dire! s'écria Manoela; moi, d'abord, e ne te lâche pas, tu es ma prisonnière sur parole.

— Vous entendez, *padrecito*.

— Oui, fille de mon âme, fit el Osso en souriant.

— Ce pauvre Fernando! murmura la jeune fille.

— Pourquoi le plains-tu? demanda la fille de dona Paquita.

— Il croyait que la fonction aurait lieu ce matin.

— Eh bien! elle aura lieu ce soir! Est-ce qu'il aurait pris l'habitude de se coucher avec le soleil?

— Méchante! fit Carmen en mettant le doigt sur sa bouche, tu sais bien que non.

— Moi, je n'en sais rien, mais d'autres le disent, et don Ramon, le beau torero....

— Allons, mes enfants, partons, interrompit la *senora* dona Paquita; Antonio, ouvrez la grille. *Senor don Pedro, faites-moi la faveur de votre bras.* »

C'était une belle occasion pour el Osso de débiter une phrase galante; il se contenta de répondre :

« Je suis aux ordres de Votre Seigneurie. »

CHAPITRE III

LA CATHÉDRALE



est que se présente à la mer un bâtiment de haut bord tout pavoisé, dont le grand mât domine les mâts de misaine, d'artimon et de

beaupré, avec cet ensemble harmonieux de voiles, de focs, de bonnettes, de pavillons et de flammes, ainsi vu à une certaine distance, apparaît la cathédrale de Séville, dont la tour et le beau transept s'élèvent au-dessus des nefs et des chapelles, des tourelles, des clochetons et des chapiteaux.

Telles sont les premières lignes du volume consacré par l'historien don Juan Bermudez à la description de cette église vraiment merveilleuse.

Et, en effet, quel que soit le côté par lequel un voyageur arrive dans la capitale de l'Andalousie, le premier point qu'il aperçoit dans la vaste plaine du Guadalquivir, c'est la statue triomphante de la foi, qui, peu à peu, monte vers le ciel, portée sur sa *giralda* comme un pavillon au haut de son mât, et que suit en grandissant avec elle toute une végétation de pointes d'aiguilles et de clochetons, jusqu'au moment où se dé-

couvre enfin la nef immense, semblable à un puissant vaisseau voguant à pleines voiles sur



Place du Triomphe et Giralda.

un océan de toits rouges, de verdure et de blanches maisons.

Si, vue du dehors, la cathédrale produit de loin

un effet aussi saisissant, sa grandeur, la prodigieuse élévation de ses voûtes jetées avec une hardiesse inouïe à 117 pieds au-dessus du parvis, et son incomparable richesse sculpturale, émeuvent, étonnent, effrayent même celui qui, pour la première fois, pénètre dans son enceinte.

Les Arabes ont eu beau ciseler leur Alcazar, ils n'ont pu arriver qu'à en faire un bijou. La cathédrale a pour elle la majesté.

Les poètes ont souvent comparé nos cathédrales gothiques à une épopée de pierres.

Exagérée pour beaucoup de monuments, cette comparaison est ici au-dessous de la réalité.

Ce n'est pas une épopée, mais dix poèmes que le génie de plusieurs générations d'artistes a écrits avec le burin, le ciseau, l'aiguille ou le pinceau, dans la cathédrale de Séville.

Chaque art y a enfanté des chefs-d'œuvre, et



L'Alcazar de Séville.

lorsque, après une longue contemplation, l'esprit se demande ce qu'il doit le plus admirer, il hésite entre les statues de pierre et de bois incorruptibles dues au ciseau des Montané, des Ortiz et des Drancari, les cent dix-sept stalles du chœur fouillées avec une merveilleuse habileté, les grilles de fer ouvragées avec une richesse d'ornementation dont rien ne saurait donner une idée, le splendide retable et les orgues qui le couronnent, les verrières à travers lesquelles les rayons du soleil se teignent en passant des couleurs de l'arc-en-ciel, les ostensoirs incomparables, les tapisseries sur lesquelles une aiguille enchantée fait revivre les scènes principales des livres saints,

et ces tableaux dont l'œil ne peut détacher son regard et qu'a signés Murillo.

Il semble qu'une pareille profusion de merveilles devrait nuire à la vue d'ensemble du monument ; il n'en est rien, la voûte est trop élevée, le vaisseau trop vaste et les nefs latérales trop nombreuses, pour que les faisceaux de lumière adoucie qui, à travers les larges baies, tombent sur le pavé de marbre, puissent dissiper la nuit sainte qui enveloppe le visiteur, quand, de l'océan de chaude lumière qui baigne la cathédrale, il se plonge dans ce crépuscule éternel et recueilli, dont les voiles mystérieux semblent ne se soulever que lentement, pour laisser entrevoir suc-

ceivement toutes les richesses du temple chrétien.

Les yeux, à demi aveuglés par les violentes clartés du dehors, ne s'arrêtent pas sur les détails à peine entrevus ; rien ne les sollicite, rien ne les distrait ; ils s'élèvent naturellement vers la voûte magnifiquement simple, ou s'égarent dans cette forêt de colonnes qui vont s'enfonçant, sans jamais finir, dans les ombres des nefs latérales, où de loin en loin brillent, comme une étoile dans la nuit, les lampes suspendues çà et là, moins pour éclairer le monument que pour permettre d'en sonder les profondeurs.

Ainsi vue, le caractère saisissant de la cathédrale est la grandeur, on pourrait dire l'immensité.

Notre-Dame de Paris, écrit un célèbre voyageur, se promenait la tête haute dans la nef du milieu, qui est d'une élévation épouvantable ; des piliers gros comme des tours, et qui paraissent frères à faire frémir, s'élançant du sol ou retombent des voûtes comme les stalactites d'une grotte de géants ; le retable ou maître autel, avec ses escaliers, ses superpositions d'architecture, ses files de statues entassées par étage, est à lui seul un édifice immense ; le cierge pascal, haut comme un mât de vaisseau, pèse deux mille cinquante livres ; le chandelier de bronze qui le supporte est une espèce de colonne Vendôme ; les orgues ont les proportions gigantesques de la colonnade basaltique de la *caverne* de Fingal, et pourtant les ouragans et les tonnerres qui s'échappent de leurs tuyaux semblent des murmures de séraphins ou des gazouillements d'oiseaux sous ces ogives colossales.

Écrasé par tant de grandeur, calmé par cette fraîcheur qui tombe des voûtes comme une rosée invisible, l'homme se trouve si peu de chose, qu'il se courbe avec respect sur les dalles de marbre ; en présence de ce qui l'entoure, il sent sa petitesse, son néant même, et comprend que dans le temple de Dieu il n'a qu'à se prosterner et adorer.

Au moment où *el Osso*, arrivé à la porte d'*el Lugartó* (du lézard), ainsi appelée à cause d'un crocodile suspendu par des chaînes de fer à l'arcade de pierre, put enfin dégager son bras de

celui de dona Paquita pour la laisser passer la première, la cathédrale offrait un aspect à la fois plus saisissant et plus mystérieux que d'habitude.

Les hautes verrières, sur lesquelles on avait rabattu de longs stores noirs, et les lampes éteintes, plongeaient dans une obscurité presque complète l'immense vaisseau envahi par la foule, dont on entendait sans la voir le murmure discret et confus comme celui d'un grand fleuve coulant à travers les roseaux, pendant que du fond des ténèbres et du pied de l'autel, dont l'œil pouvait à peine entrevoir les contours indistincts, s'élevait avec un bruit de sanglots la solennelle psalmodie des versets sacrés.

A ce chant grave et lugubre succéda la célébration de l'office du vendredi saint. Quelques rares lumières brillèrent autour de l'autel tendu de noir, catafalque immense couronné par un crucifix, sombre calvaire au bas duquel, à la tremblante clarté des torches, trois prêtres en robes blanches lisaient alternativement à haute voix, mais avec des intonations différentes, le récit de la Passion.

A chaque fois que douce et calme s'élevait la voix du divin Accusé, on entrevoyait dans l'ombre une longue ondulation de têtes qui s'inclinaient comme les épis sous le vent. A chaque fois que retentissait le rugissement du peuple juif amenté pour le déicide, les sanglots éclataient de toutes parts, quelquefois mêlés à des murmures et à des exclamations indignées.

Les ardentes imaginations du Midi sont ainsi faites : elles apportent la passion dans tout et partout, d'un souvenir font une réalité, persuadant facilement à ceux qui s'abandonnent à leurs illusions qu'ils sont acteurs eux-mêmes dans le spectacle qu'ils voient se dérouler sous leurs yeux.

Enveloppé dans sa cape et appuyé à un pilier, *el Osso* serrait les poings avec rage, *Carmen* pleurait, doucement agenouillée près de *Manoelita*, son amie, et dona Paquita, assise sur ses talons, poussait de véritables soupirs, comme si elle eût assisté aux scènes dramatiques de l'atrium d'Hérode ou du palais de Pilate.

Aussi, au moment où le prêtre prononça cette suprême parole qui rachetait le monde par la mort d'un Dieu : *Consummatum est!* d'un seul et irrésistible mouvement toute la foule en deuil se prosterna dans la poussière en se frappant la poitrine, et pendant quelques instants les blanches dalles de marbre disparurent sous un suaire vivant.

L'office continua ensuite dans un profond recueillement jusqu'au moment où le célébrant, prenant la croix, découvrit lentement le Christ, voilé sous une étoffe violette, pour le présenter à la multitude; alors les portes de la grande sacristie s'ouvrirent, il se fit un mouvement subit dans l'immense assemblée des fidèles; des crécelles retentirent bruyamment, une longue file de Pénitents, coiffés de hauts bonnets pointus, les reins ceints d'une corde et portant des torches de cire jaune, s'avancèrent sur deux lignes en psalmodiant des chants funèbres.

En même temps, mille étoiles de feu s'allumant à la fois, depuis la voûte jusqu'au pavé, formèrent comme une cascade de lumière, inondant de son éclat une construction gigantesque, haute de cent vingt pieds, et qui, remplissant tout l'espace compris entre quatre énormes piliers, s'élève en se rétrécissant à chacun de ses quatre étages, peuplé d'un monde de statues et affectant la forme d'un temple grec porté sur d'innombrables colonnes blanches à chapiteaux dorés, éclairés par cent quatorze lampes et quatre cent cinquante-trois torches.

Cette illumination soudaine n'avait rien d'inattendu, chaque année elle se renouvelle au même jour; mais chaque année le passage des ténèbres à ces splendeurs éblouissantes produit le même effet.

C'était la vie reprenant sa puissance, la joie succédant au deuil, l'annonce du triomphe au moment où l'enfer réunissait ses forces pour achever la défaite de l'Homme-Dieu, le cri vainqueur du christianisme demandant à la mort : « O mort! où donc est ta victoire? »

Et la procession, se déroulant comme un serpent de feu entre les mille colonnes de la cathé-

drale, s'avança vers le monument, car c'est ainsi que se nomme le tombeau, pour y déposer jusqu'au lendemain la croix, symbole de la rédemption.

Après quelques moments de joyeuse émotion, le silence se rétablit, et l'office s'acheva dans la majesté de la tristesse.

Alors la foule s'écoula, grave et recueillie, pour prendre son premier repas de midi et retourner ensuite aux églises entendre la prédication de la Passion, adorer la croix et méditer sur le sanglant mystère de la Rédemption, jusqu'à l'heure où sortirait de la cathédrale la célèbre procession *del Sacro Entierro*.

Tout entière à ses exercices de piété, Carmen ne s'était souvenue du danger auquel elle avait échappé le matin que pour remercier Dieu de l'avoir préservée; mais elle avait entièrement oublié don Ramon, lorsque, au moment où elle allait plonger sa main dans le bénitier en sortant, un jeune homme, qui se tenait près d'elle depuis le monument, lui présenta vivement l'eau bénite. La jeune fille leva les yeux et reconnut le torero.

Si don Ramon était physionomiste, il put lire dans le regard de la jeune fille que sa politesse lui était peu agréable, mais ou il ne le vit pas, ou il feignit de ne pas le comprendre, car, avec la même galanterie, il en présenta successivement à dona Manuela et à sa mère.

« Je suis vraiment charmée, dit naïvement celle-ci au bandit, dont elle s'était emparée de nouveau en franchissant le seuil de la cathédrale, que notre ami se convertisse.

— Quel ami? demanda el Osso, qui crut de son devoir de répondre à cette remarque.

— Don Ramon Espeleta, fit la grosse dame. En le voyant aussi bien tourné, je me disais qu'il était vraiment dommage qu'un cavalier si accompli ne fût pas un bon chrétien.

— En effet, il ne passe pas pour un modèle de piété et de conduite, gronda el Osso.

— Vous êtes sévère, don Gomez, très-sévère, fit la dame en s'appuyant sur le bras de son cavalier malgré lui, comme pour donner du poids à ses paroles.



Le maître autel de la cathédrale de Seville.



Non, non, à l'ennemi d'abord. (Page 36.)

— Je le souhaite, répliqua sèchement le bandit.

— Allons! allons! les jeunes gens sont des jeunes gens; et puis qui sait si ce n'est pas la jalousie qui invente toutes sortes de ridicules histoires sur son compte? »

Et Osso fronça le sourcil; mais il se souvint à temps qu'on était au vendredi saint et se contenta de remarquer que le temps était on ne peut plus favorable à la procession du soir.

« Ces Biscayens sont tous les mêmes, pensa dona Paquita, et ce n'est pas pour rien qu'ici on

n'appelle mon beau-frère que l'Ours. Vraiment, je ne comprends pas notre pauvre Catalina d'avoir épousé un pareil butor. Il est vrai qu'elle en est morte de dépit; je le comprends... Quelle brute que cet être-là!... »

Elle poussa un soupir à faire tourner un de ces moulins à vent contre lesquels ferraillait le seigneur don Quichotte de la Manche, ouvrit et ferma son éventail avec désespoir et n'adressa plus la parole jusqu'à la porte de sa maison à son incivil cavalier.

La cependant elle ne crut pouvoir pas se dispenser à l'inviter à dîner, quoique, ajouta-t-elle en minaudant par habitude, un dîner de vendredi saint ne soit guère proposable, même à un proche parent.

« Une poignée de pois chiches bouillis dans l'eau est un plat que je préfère à tous les ragoûts, répliqua el Oso, et je serais très-honoré de m'asseoir à votre table, mais il faut que je retourne à la campagne pour reconduire la Coronella, qui pourrait bien recevoir quelque mauvais coup à la posada si je l'y laissais tout le jour au milieu de bêtes qu'elle ne connaît pas. Viens-tu, Carmen ? »

— Non, non, elle reste, s'écria Manuela, j'ai besoin d'elle pour orner le balcon avec les fleurs qu'elle m'a apportées. N'est-il pas vrai que tu restes, Carmencita ? »

La belle Andalouse regarda son père.

« Fais comme tu l'entendras, répondit celui-ci. Je viendrai te prendre ce soir, à l'heure de la fonction; il fait beau et nous rentrerons ensemble à pied. »

— Si cependant vous aviez besoin de moi, padrecito ?

— Non, pas le moins du monde; reste, puisque cela te fait plaisir. Je vous la recommande, dona Paquita.

— Ne craignez rien, frère; nous veillerons sur elle comme un avaré sur un diamant de prix, fit la senora avec un geste théâtral, et je pense que vous avez confiance en ma prudence.

— En votre prudence et encore plus en votre amitié pour elle, dona Paquita. Adieu, *chiquita* (petite fille), » ajouta le bandit en rejetant sur son épaule son manteau brun, comme s'il eût craint de n'avoir pas suffisamment chaud.

Il est vrai que le proverbe castillan dit : « Garde toujours ton manteau; ce qui pare le froid pare aussi le chaud. »

Et, poussant la grille derrière lui, il s'éloigna d'un pas grave, en battant le briquet pour allumer une cigarilla.

A moitié chemin de la cathédrale, il se croisa avec son beau-frère, qui, attardé par ses fonctions de recteur des Pénitents-bleus, sortait de la sa-

crinie, où il était allé changer de costume, et se hâtait de rentrer pour dîner, car ce jour-là, par dévotion, il n'avait pas voulu prendre sa tasse de chocolat, bien que les règlements de l'Église espagnole permettent ce léger aliment aux personnes qui jeûnent.

Il était si pressé, qu'il n'aperçut même pas el Oso.

A quelques pas derrière lui marchait un beau jeune homme, qui, probablement moins dévot, quoique lui aussi sortit de l'église, salua le bandit, en soulevant avec une grâce parfaite son petit chapeau calanais, sorte de tambour de basque en velours que les majos portent sur l'oreille avec une désinvolture toute particulière.

El Oso se contenta de toucher le bord de son sombrero, et une expression de mécontentement se peignit sur ses traits en reconnaissant don Ramon, auquel il attribuait, non sans motif, les légèretés de Fernando.

Cette rencontre fut la dernière, et, un instant après, il sortait de la posada, monté sur la Coronella, qui, fort heureusement, n'avait reçu de ses voisins ou de ses voisines ni coups de pied ni morsures.

Pendant les quelques heures libres que laisse aux fidèles le vendredi saint, entre l'office du matin, les prédications et la grande procession du soir, le meilleur moyen possible d'utiliser le temps sera de faire connaître au lecteur quel était cet el Oso, autrement dit el Bandito, et pour quelles raisons, étant né dans les provinces du Nord, il se trouvait établi, à l'autre extrémité de l'Espagne, dans les environs de Séville.

Don Pedro Gomez y Ruiz, surnommé el Oso en mémoire de son père, fameux cabecilla qui, pendant les guerres de l'Empire, s'était fait une célébrité par son courage et sa férocité dans les montagnes de la Biscaye, avait alors cinquante ans.

Né en 1822 à Orduna, petite ville absolument basque, au milieu des montagnes, il n'avait que onze ans encore lorsqu'à la mort de Ferdinand VII éclata de nouveau une terrible guerre civile entre les partisans de la reine Chris-

line et ceux de don Carlos, prince que le testament vrai ou supposé du feu roi excluait du trône d'Espagne.

Malgré les blessures dont il était criblé et les fatigues inouïes qu'il avait endurées dans la guerre contre les Français, el Osso le cabecilla avait encore une âme d'acier dans un corps de fer; il fit appel à ses anciens compagnons, presque tous habitants, comme lui, d'Ordana, véritable forteresse ou plutôt nid d'aigle perché sur les hauteurs escarpées de la Sierra-Salvada, décrocha sa terrible escopette, coiffa son baret blanc à gland bleu, et, arborant au milieu de la place publique son drapeau jaune et rouge, glorieux haillon haché par les balles, mais sur lequel on pouvait lire encore ces quatre mots magiques qui ont été, dans tous les temps, la gloire et le salut de l'Espagne : DIOS Y EL REY (Dieu et le Roi), il fit, en son nom propre et au nom de ses trois lieutenants, le serment solennel que jamais, eux vivants, la ville n'ouvrirait ses portes aux *christinos*.

Mais il n'était pas homme à les attendre, et, le soir même, les *alpargatas* aux pieds, la botte au front, l'escopette à l'épaule et deux pistolets dans la ceinture, il partait avec sa petite troupe pour défendre les défilés, s'emparer des passages et semer d'embuscades les routes par lesquelles il supposait que l'ennemi devait se présenter.

L'exemple d'el Osso produisit dans la Navarre et les pays basques l'effet d'une trainée de poudre; en quelques jours, chaque rocher devint une forteresse, chaque bourgade une place forte, et la lutte commença, terrible, acharnée, sans grâce ni merci, avec toute la fureur qu'y apportent les citoyens d'une même patrie quand ils tournent leurs armes les uns contre les autres. On sait quelles furent les péripéties de cette guerre fratricide, où l'Espagne versa en abondance son sang le plus généreux; les exploits du curé Merino, de Zumalacaregui et de Cabrera sont devenus légendaires. Ce n'est pas ici le lieu de les retracer.

Tant que les carlistes n'eurent à défendre leur cause que contre des armées vingt fois plus nom-

breuses que la leur, la victoire demeura incertaine; comme ces géants dont parle la Fable et qui, foudroyés, retrouvaient leur force et leur courage, en touchant la terre, leur mère, les volontaires de don Carlos semblaient puiser dans leurs montagnes une invincible énergie.

Mais l'or enfanta la trahison, et la trahison triompha de leurs efforts; ils furent obligés de se soumettre, après une résistance inouïe de plusieurs années et au moment de toucher à la victoire.

El Osso ne vit pas la conclusion de la guerre par le traité de Bergara, si funeste à son parti.

Il mourut dans sa gloire et put s'ensoleiller dans un dernier triomphe.

Fidèle à sa promesse de ne pas coucher dans un lit tant qu'il n'aurait pas vu son roi assis sur le trône, pendant sept années, de 1833 à 1839, il parcourut les montagnes, tantôt victorieux, tantôt fugitif, toujours combattant.

Sa femme, vaillante comme lui, suivait la bande avec Pedro, son fils, grimpant les montagnes les plus escarpées, s'enfonçant dans les défilés les plus sauvages, ici préparant la cuisine, là ramassant les blessés, les cachant au fond des cavernes et pansant leurs blessures; excitant le courage des hommes par son courage de femme, au besoin, dans les périls extrêmes, faisant le feu comme un vieux soldat, et apprenant par son exemple à Pedro, son fils, que, pour sa foi religieuse et politique, il n'y a pas de périls capables d'épouvanter un cœur espagnol.

Né d'aussi indomptables parents, formé à une aussi rude école, l'enfant était devenu rapidement un homme; à quinze ans, c'était déjà un vétéran de la montagne, et les vieux partisans, bronzés par le soleil et la poudre, ne le nommaient entre eux qu'*el Ossito*, le Petit Ours.

Endurci à la fatigue, sombre et résolu, couchant sur la terre nue, vivant pendant plusieurs jours de quelques poignées de *bellotas*, glands doux que produit une espèce de chênes particuliers aux provinces basques, il n'avait d'autre passion que la lutte, d'autre souci que la victoire.

Un événement terrible l'arracha tout à coup à cette vie de combats et d'aventures.

Un jour qu'avec son père, embusqué dans un vallon dominé par de hautes montagnes, il attendait une colonne ennemie annoncée par des espions, un paysan des environs d'Orduna arriva haletant, couvert de sang et criant : *Trahison! trahison!*

Un régiment tout entier, guidé par un traître à travers des sentiers connus des chevriers seuls et des contrebandiers, avait escaladé la montagne à revers et s'avavançait contre la ville.

Le chemin était ouvert, d'autres troupes suivaient.

« C'est impossible, vociféra el Osso, la troupe n'aurait pu passer que par le sentier de la *desperanza*, et mon cousin Ortheaguyry s'est chargé de le garder.

— Par la *Virgen de las Nieves*, c'est lui qui nous a vendus!

— Tu mens, s'écria le fougueux cabecilla, s'élançant vers lui le pistolet au poing; où sont tes preuves? »

Le père portait une veste de cuir, il l'ouvrit, et un flot de sang coula de sa poitrine.

« Crois-tu aux balles des christinos? » dit-il en s'asseyant pâle sur une pointe de rocher.

El Osso poussa un rugissement de bête fauve, et, bondissant à travers les rochers, il s'écria :

« *Dios y el Rey!* frères, à l'ennemi!

— *Dios y el Rey!* » répondirent les volontaires en gravissant la montagne au pas de course.

Arrivés au sommet du plateau, ils entendirent le crépitement de la fusillade et virent les christinos qui, à coups de hache, essayaient d'enfoncer les portes.

Alors, déployant leur drapeau, ils poussèrent un cri terrible, et sans brûler une cartouche tombèrent comme une avalanche sur les assiégeants.

Ce fut une effroyable mêlée où, pendant quelques instants, on n'entendit que le cliquetis du fer contre le fer, le bruit sourd des baïonnettes perçant les poitrines, le râle des mourants, le rauquement furieux des combattants; puis il y eut

un mouvement de recul des assiégeants, attaqués par une nouvelle troupe sortie de la ville, un ébranlement général, une sorte de dislocation du bataillon christinos, dont les soldats séparés ne tardèrent pas à lâcher pied et à prendre la fuite à travers les rochers.

Seul un groupe compacte résistait encore, presque tout composé d'officiers qui s'étaient ralliés autour de leur colonel.

El Osso s'élança vers eux, d'une main brandissant son épée, de l'autre élevant son drapeau.

Une balle plongeante le frappa à l'épaule et sortit par le côté en traversant la poitrine. Il tomba un genou en terre, fit encore feu deux fois avec ses pistolets, puis s'affaissa sans lâcher son drapeau.

On voulut le relever.

« Non! non! à l'ennemi d'abord! » cria-t-il.

Les christinos qui ne se rendirent pas furent impitoyablement massacrés, mais la victoire avait coûté cher aux royalistes.

Ils voulurent rapporter leur chef dans sa maison; fidèle à son serment, il s'y refusa et se fit déposer au pied d'un arbre, où un prêtre lui donna les secours de la religion.

El Ossito s'était rapproché, et, agenouillé près de son père, pleurait en lui baisant la main.

« *Hombre!* gronda celui-ci d'une voix éteinte, tu pleures quand Dieu donne la victoire à notre roi. Je ne te reconnais plus. »

Ensuite il demanda sa femme.

Personne ne lui répondit, mais il comprit, car il sourit tristement et dit :

« Nous ne nous sommes jamais séparés; que Dieu miséricordieux daigne nous unir dans sa gloire! »

Alors, passant la main sur la tête de son fils :

« Pedro, ajouta-t-il, sois toujours fidèle à ton Dieu et à ton roi légitime; ce drapeau est à moi, je te le lègue; il est teint du sang de ton père; défends-le au prix du tien, et ne t'en sépare jamais. »

En ce moment, un sergent, s'approchant, demanda à son commandant ce qu'il ordonnait au sujet du traître qui venait d'être arrêté.



Un Cosa attendait aux villages ennemis munis de munitives par ses espions, (Page 304)

« Grâce à Dieu, je ne suis plus votre chef, répliqua el Osso, et ce n'est pas à celui qui va paraître devant son juge à juger les autres; qu'on le conduise au général commandant la province. »

Puis, se sentant affaibli, il demanda à être appuyé contre l'arbre et à être laissé seul avec le prêtre.

Alors il embrassa son fils et lui dit :

« Va prier près de ta mère; tu nous feras ensuite réunir dans la même tombe. Adieu ! Souviens-toi de mes dernières paroles; sois toujours chrétien et carliste. »

Quelques minutes après, pendant que, les yeux fixés sur un crucifix, il écoutait el Padre assis près de lui, il changea de couleur et poussa un profond soupir.

Le cabecilla el Osso avait cessé d'exister.

Le lendemain, après une messe funèbre, son corps fut déposé dans la tombe, à côté de celui de sa femme, tuée raide par une balle au commencement de l'action.

Deux ou trois jours après la mort du cabecilla, la petite troupe, longtemps victorieuse, mais à présent décimée par l'ennemi, se repliait une dernière fois sur Orduna, dont, après une résistance héroïque, elle était forcée d'ouvrir les portes à Espartero, duc de la Victoire, qui se contenta de faire fusiller une partie de la garnison pour le bon exemple, et d'envoyer le reste de la troupe avec la chaîne au cou et les fers aux mains aux présides de l'Afrique, lieu de déportation d'autant plus sûr que, cerné par les Arabes Rifécens, ennemis mortels des Espagnols, il n'offre aucune chance d'évasion aux forçats enfermés dans son enceinte.

Plus heureux que ses compagnons d'armes, el Osito, devenu el Osso à son tour, avait pu passer la frontière de France et pénétrer sur ce territoire autrefois célèbre par son hospitalité grande et généreuse; mais les temps avaient changé: Charles X, le roi légitime, chassé par les ingrats auxquels, comme royal cadeau d'adieu, il avait légué les États de la régence d'Alger, était allé demander successivement à l'Angleterre et à l'Allemagne un refuge pour sa vieillesse. Arrêté par les gendarmes comme factieux, le fidèle soldat

de don Carlos se vit obligé de rendre ses armes, et fut interné par mesure de sûreté dans la petite ville de Périgueux.

Trop fier pour mendier, trop pauvre pour se courir avec les faibles secours qu'il recevait ses compatriotes chargés d'une nombreuse famille, il demanda au travail les ressources qui lui manquaient, et pendant deux années voyages de ville en village, de village en hameau, colportant sur ses épaules une lourde balle de ces chaussures de toile à semelles de corde, à la fois légères et résistantes, qu'en Biscaye on appelle alpargatas.

Enfin, un jour vint où le gouvernement d'Isabelle seconde, devenue reine de toutes les Espagnes, se sentit assez fort pour publier une amnistie; el Osso avait soif de sa patrie, la nostalgie s'était emparée de lui, et les médecins carlistes, exilés comme lui, déclarèrent que contre cette maladie il n'y avait qu'un remède possible, l'air des Pyrénées espagnoles.

Le fils du cabecilla sentait qu'en ce moment une nouvelle prise d'armes était impossible; le roi don Carlos venait de se réfugier en France avec sa famille, à la suite de la grande trahison de Maroto; toutes les bandes étaient dispersées; il fit donc sa soumission et rentra dans sa patrie.

On le fouilla à son retour, comme on l'avait fouillé la première fois qu'il avait passé la frontière; il n'avait pas d'armes, elles étaient restées aux mains des gendarmes français; en revanche, il possédait quelques napoléons, fruit de son travail; les gendarmes espagnols considérèrent, paraît-il, comme bonne prise cet argent et s'en emparèrent.

La confiscation n'était pas précisément très-légale; mais avec un bandit, qu'est-il besoin d'y regarder de si près? Les agents de la sûreté publique ne lui laissèrent pas même de quoi acheter du pain. Heureusement c'était en été, et à cette époque, la nature, dans les montagnes de Biscaye, donne leur pain quotidien à ceux auxquels les hommes le refusent.

El Osso ramassa sous les chênes une poignée de glands doux, en fit son dîner; quand il eut soif, il puisa avec le creux de sa main de l'eau

dans un ruisseau gazouillant à travers les rochers : cela suffit pour étancher sa soif.

Ce fut ainsi qu'il arriva jusqu'à Orduna.

Là, il retrouva sa maison et n'eut aucune peine à y rentrer, les portes et les fenêtres étant ouvertes et l'intérieur entièrement dégarni.

Après la défaite des carlistes, le traître auquel el Osso mourant avait fait grâce de la vie s'était empressé de se faire nommer alcade de sa petite ville, dignité qui correspond à peu près à celle de maire en France.

Sa trahison, qu'il qualifiait impudemment de loyaux services, valait bien cette récompense.

Ensuite, il avait obtenu de faire comprendre dans le bando de proscription le jeune Osso qu'il espérait être mort, mais dont, pour plus de sûreté, il mettait la tête à prix comme celle d'une bête féroce en le déclarant bandit.

C'était une précaution bonne à prendre de la part d'un magistrat qui, ne se sentant pas la conscience parfaitement tranquille vis-à-vis de son parent, pensait avoir quelques raisons d'éviter avec lui une discussion en tête à tête fort désagréable, pour ne pas dire autre chose.

Toutes ces mesures prises, le nouvel alcade trouvant la maison du proscrit beaucoup plus confortable que la sienne propre, et pensant qu'il était plus séant pour un homme de son rang d'avoir la plus belle habitation du village, se l'adjudgea sans plus de façons, y transporta ses pénates et s'y installa commodément, avec femme, enfants et serviteurs. Les *christinos* n'avaient eu garde de ne pas piller la maison du *cabecilla*; Otcheaguyry y fit transporter ses meubles, garda ceux qui n'étaient pas trop détériorés, brûla les autres faute de pouvoir les vendre, et, sans doute pour orner sa nouvelle demeure, fit afficher sur le montant de la porte le fameux bando, qu'y colla son appariteur, comme pour bien montrer que la maison du bandit était devenue, grâce à la présence de Sa Seigneurie l'alcade mayor, le sanctuaire de la justice.

Rien, depuis deux années, n'avait troublé la sérénité de son âme, et il n'avait pas même entendu parler de son cher cousin, lorsque tout à coup parut le décret d'amnistie qui permettait

à tous les exilés de rentrer dans leur patrie.

L'alcade fut atterré de ce qu'il appelait cette faiblesse du gouvernement; mais ne doutant pas que si el Osso vivait encore, il n'arrivât bientôt pour recueillir l'héritage paternel, il fit rapporter ses meubles à son ancienne maison, y laissa son fils, et, sous prétexte de soins à donner à sa précieuse santé altérée par les travaux et les soucis de l'administration, partit immédiatement avec sa femme pour les bains de Panticosa, petite ville perdue dans les gorges pyrénéennes et admirablement posée non-seulement pour prendre les eaux, mais aussi et surtout en cas de nécessité pour chercher un refuge de l'autre côté de la frontière.

El Osso trouva donc sa maison abandonnée et vide; il s'y réinstalla tant bien que mal, et, aidé par de vieux amis de son père, s'occupa tout d'abord à faire purger sa contumace, car, en dépit de l'amnistie, le jugement qui le condamnait à mort existait toujours, et un semblable jugement est toujours dangereux.

Ce fut l'affaire de quelques semaines et d'une centaine de douros, après quoi il fut réintégré dans la possession de ses propriétés, séquestrées par le nouveau gouvernement, rendit jusqu'au dernier maravedis l'argent que lui avait prêté son oncle Pedro Gutierrez, frère de sa mère, carliste timide mais excellent chrétien, et attendit patiemment le retour de l'alcade.

Celui-ci ne se pressait pas.

Sans doute l'air d'Orduna ne convenait plus à ses poumons, car il écrivit à son suppléant pour lui annoncer que son absence se prolongerait quelques mois encore, par suite d'un voyage à Madrid, où il se voyait obligé de se rendre pour défendre les intérêts de ses administrés.

La lettre se terminait par un paragraphe confidentiel dans lequel il recommandait à son correspondant de surveiller activement le bandit et d'employer tous les moyens possibles pour lui rendre le séjour de sa patrie insupportable.

Une occasion favorable se présenta bientôt d'adopter à l'égard d'el Osso un système de persécutions inauguré par des dénonciations d'autant plus perfides qu'elles étaient anonymes.



El Oso, peucét, oúportait sur ses épaules une lourde balle. (Page 34.)



Chaque village avait formé un campement particulier. (Page 42.)

Le mois de septembre touchait à sa fin, et la fête de Notre-Dame approchait.

Or, chaque année, à pareil jour, quand la guerre civile ne désolait pas la contrée, les habitants d'Orduna, de Berguenda, de Medina del Tolar et de Villareayo, se donnaient rendez-vous sur le vaste plateau de *Ranchería*, pour y discuter le prix de la paume ou pelota.

Cette fête ou cette lutte dure trois jours pleins, et la victoire y est disputée avec un incroyable acharnement.

C'est un honneur très-grand pour un village d'être vainqueur, une honte non moins grande pour le village vaincu.

Aussi les champions sont-ils choisis parmi les jeunes gens les plus forts, les plus agiles et les plus adroits, et l'élection du chef de chaque bande ou quadrille cause autant d'agitation dans chaque bourgade qu'en soulevait autrefois dans les plaines de Volá l'élection d'un roi de Pologne.

Orduna n'avait que deux candidats possibles : l'un, le fils de l'alcade, plutôt soutenu par le parti

du gouvernement que par les qualités physiques qui, en semblable occasion, font tout le mérite d'un chef de bande; l'autre, el Osso, son parent et son ennemi, combattu vivement par l'administration isabélisme, mais désigné aux suffrages de toute la population par sa vigueur, son agilité extraordinaire et sa prodigieuse habileté soit à recevoir la balle sur sa raquette, soit à la renvoyer avec la vigueur d'un catapulte.

Il n'en fallait pas davantage pour révolutionner le pays, les esprits s'échauffèrent, des menaces furent proférées des deux côtés, et la dispute menaçait, d'un moment à l'autre, de dégénérer en une véritable bataille, où les longs couteaux et les bâtons ferrés auraient joué un rôle sanglant, lorsque la veille même du vote, au grand étonnement des carlistes et plus encore de ceux qu'ils appelaient avec mépris les *soumis*, le fils de l'alcade retira tout à coup sa candidature, ne demandant, pour toute faveur, que de faire partie du quadrille commandé par el Osso.

Ce désistement inattendu, en jetant la confusion dans les rangs des *soumis*, assura au bandit ou simplement au proscrit (car au delà des Pyrénées ces deux mots ont une signification identique) une majorité telle que, sauf quelques voix de mécontents éparpillées sur cinq ou six concurrents de la dernière heure, elle fut presque une unanimité.

Ce succès, dû à ce que beaucoup considèrent comme un effet du hasard ou de la pusillanimité, mais qui n'était, en réalité, que le résultat de la politique machiavélique de l'alcade absent, fut suivi d'une autre faveur non moins inespérée.

D'après l'usage, les chefs de parti de chaque commune tiraient entre eux au sort pour savoir qui choisirait les couleurs sous lesquelles chaque quadrille devait lutter.

Là encore, le nom d'el Osso sortit le premier, et, en vertu de cette primauté, il choisit pour sa bande le béret blanc des royalistes avec la ceinture verte, qui signifie espérance.

Les jeunes gens de Medina del Tolar, venant au second rang, adoptèrent le béret bleu avec la

ceinture jaune et rouge, qui est la couleur du drapeau.

Le quadrille de Villarcayo prit le béret brun avec la ceinture bleue, et celui de Berguenda, n'ayant pas de choix à faire, se vit forcé de se contenter de la boina rouge avec ceinture jaune.

Les couleurs adoptées, on s'occupa du choix du terrain; au centre du plateau, un carré de 200 pas sur chaque face fut tracé à la charrue, et une ligne surmontée du drapeau blanc, bleu, brun ou rouge planté à chaque angle, puis on divisa l'intérieur du camp par deux lignes qui, partant du milieu de chaque face, le divisaient en quatre carrés parfaitement égaux.

Ces dispositions occupèrent tout le jour qui précéda la fête; le soir fut consacré aux danses et aux réjouissances de toute sorte. Les habitants des quatre villages étaient venus camper sur le plateau dans un pittoresque désordre où, cependant, il était facile de distinguer la nationalité des assistants, soit à la couleur du ruban dont les jeunes Biscayennes avaient attaché les longues tresses de leurs cheveux, soit à celle de la rosette que chaque homme portait à la boutonnière de sa veste.

Chaque village avait formé un campement particulier, enfermé par une double ligne de ces chariots criards à roues pleines trainés par de grands bœufs blancs auxquels la toison peinte en jaune, que les conducteurs leur attachent sur les épaules, donne une apparence fantastique de tureaux à crinières de lion.

Ça et là, de petits chevaux de montagnes, secs, nerveux, aux sabots d'acier, aux veines faisant fortement saillie, avec de grosses têtes et de longues crinières pendantes, paissaient en liberté, broutant sur les pentes rapides la pointe d'arbrisseaux rabougris cramponnés aux crevasses du rocher.

Des femmes en *bayeta*, ou jupon court à bandes éclatantes, et la tête couverte de fichus triangulaires dont la pointe retombe sur le cou, ramassaient le menu bois nécessaire pour cuire le frugal repas de leurs seigneurs et maîtres qui, l'escopette sur l'épaule, vêtus de larges culottes de

toile, et la capote de drap ouverte de manière à laisser voir un gilet écarlate à boutons d'argent couvrant à peine le haut de la poitrine, fumaient paresseusement leurs papéritos, le dos appuyé à un rocher ou à un tronc d'arbre.

A la nuit tombante, une foule de petits feux s'allumèrent, comme par enchantement, et le plateau en parut tout fleuri. Alors l'animation redoubla, puis les jeunes filles étendirent sur le sol les *esteras* ou nattes en sparterie, qui, au besoin, servent soit de nappes pour le repas, soit de toit à peu près imperméable pour les chariots. Les enfants apportèrent l'eau dans des vases de terre, chaque tribu se distribua en groupes à demi-couchés autour des festins d'une sobriété à étonner même des Spartiates. Il se fit un demi-silence, auquel succéda bientôt un murmure confus, festonné de frais éclats de rire; puis, soudain, les guitares catalanes, petit ressort en fer que le musicien, après l'avoir placé entre ses dents, fait vibrer, soit avec le bout du doigt, soit au moyen d'une plume, s'éveillèrent de tous côtés comme des oiseaux à l'aurore; les *esteras* se roulèrent avec rapidité, des mains frappèrent dans des

maines bastant vivement la mesure, et, à la clarté des feux de bivac, au son de la guitare, des castagnettes et du tambourin, des couples s'élançèrent, bondissant avec une légèreté incroyable et une gaieté pleine d'entrain.

Ce n'était pourtant encore qu'un prélude, car, au moment où, du haut d'un tertre placé là comme pour servir d'estrade, un long et osseux Biscayen, qui, à lui seul, formait tout un orchestre, apparut, d'une main tenant le galoubet national à trois trous, et de l'autre la bagueite dont il se servait pour frapper en mesure le long tambourin suspendu à son bras gauche, il se fit un mouvement général de la foule, qui vint se masser autour d'un large espace réservé, en face du musicien, aux danseurs et aux danseuses des divers villages.

Ce fut une fusion aussi instantanée que pacifique de tous les partis.

L'homme aux instruments souffla dans son galoubet, frappa son tambourin, et, emportés par le mouvement vif, précipité, entraînant du *zorico*, jeunes hommes et jeunes filles se mirent à tourbillonner avec une incroyable agilité.



CHAPITRE IV

UNE PARTIE DE PAUME ET SES SUITES



Il faut avoir vécu en Espagne, et surtout dans les petites villes de la Biscaye, pour se faire une idée de la passion que les Basques apportent au jeu de paume ainsi que de l'incroyable agilité qu'ils y déploient. Pas plus qu'en Andalousie

il n'y a de grande fête sans combat de taureaux, pas plus, dans cette partie du royaume qu'on appelle les Provinces, il ne peut y avoir une réunion quelconque sans qu'aussitôt s'organise un jeu de balle ou, comme l'on dit depuis Saint-Sébastien jusqu'à Pampelune, de *pelota*.

Chaque village a son local réservé aux amateurs, une place rectangulaire fermée habituellement de trois côtés par de hautes murailles, et à l'extrémité libre de laquelle viennent s'asseoir les femmes et les vieillards, les unes pour admirer l'habileté des concurrents, les autres pour les juger sévèrement, décider sur les coups douteux, et souvent aussi, ne pouvant plus manier la raquette ou saisir une balle au vol, s'associer à la

partie en pariant pour un contre tel ou tel joueur.

En général, le champ du jeu est trop restreint pour permettre l'usage de la raquette : c'est avec la main qu'on lance la balle de cuir, de la grosseur d'une orange moyenne, contre le mur, avec la main qu'on la reçoit quand elle rebondit.

Une fois partie, la pelote ne doit plus toucher la terre, et, chaque fois que cela arrive, le joueur malhabile perd un point. La lancer de manière à la faire manquer à un rival, la relever quand elle rase le sol, tantôt la faire rebondir avec mollesse en ayant l'air d'employer toutes ses forces pour tromper les joueurs de la partie adverse, ou au contraire la renvoyer avec force quand ils se rapprochent, telle est la suprême habileté.

C'est un jeu de vigueur et de ruse exigeant sang-froid, coup d'œil infailible, souplesse sans égale, pour lequel un simple spectateur, enivré de la furie des joueurs, ébloui par leurs sauts prodigieux, leurs bonds insensés, leur incomparable habileté, finit par se passionner, au point que souvent l'homme le plus sage, entraîné par l'exemple, finit par prendre parti pour tel ou tel



Au son de la guitare, des castagnettes et du tambourin. (Page 45.)

quadrille et exposer son argent dans des paris que tôt ou tard il payera bien cher.

Ce jeu de la pelote n'est pourtant rien encore en comparaison de celui de la balle à la raquette, dans lequel, chaque année, les villages voisins viennent se disputer le prix.

Là, comme dans les anciens tournois de la chevalerie, la fleur des combattants est seule admise, et le prix disputé d'une manière vraiment héroïque.

Dès le point du jour, les quatre quadrilles, pré-

cedés par les fifres et les tambourins, étaient venus se placer dans le carré désigné par le sort.

Les jeunes gens, en léger pantalon de toile blanche, la ceinture serrée autour des reins, la boma ou baret gracieusement posé sur l'oreille, les bras nus jusqu'au coude, les uns s'appuyant sur leurs fortes raquettes, les autres soupesant dans leurs mains les paumes, toutes égales en poids et en volume, que les juges de la lutte venaient de leur distribuer, écoutaient dans des

attitudes pittoresques les dernières recommandations de leurs chefs.

La foule, écartée pour ne pas gêner les mouvements, se tenait, massée en quatre groupes, à l'extrémité de chaque camp.

Dans cette célèbre partie, rendue plus intéressante encore par le renom des joueurs qui y prenaient part, étaient engagés des paris qui, peut-être, eussent fait rire, par leur minime importance, un lord habitué à hasarder mille livres sur la tête ou plutôt sur les jambes d'un cheval favori, mais très-considérables pour les rudes montagnards, plus accoutumés à manier des quartos ou des piécettes que des quadruples ou des onces d'or.

Le silence était profond; l'inquiétude et l'espoir se peignaient tour à tour avec une sauvage énergie sur tous ces visages secs et bronzés.

Le siffre retentit; tous les joueurs demeurèrent immobiles, et le président de la commission lut à haute voix le règlement du jeu.

Pour gagner un point, il fallait envoyer une paume de l'autre côté de la ligne de démarcation du camp, en lui faisant traverser de part en part le carré défendu par un parti rival, mais à une hauteur déterminée qui ne devait pas dépasser les épaules des joueurs.

Chacun était libre de frapper du bras droit ou du bras gauche à sa convenance, soit avec la raquette, soit avec la main, jamais avec le pied.

Nul ne devait dépasser la ligne de son carré; si la paume tomboit à plus d'un mètre de cette ligne, le coup était perdu pour le quadrille sur le sol duquel il touchait la poussière. A moins d'un mètre, il était porté au préjudice de celui qui avait lancé la balle.

Ces règles étaient connues de tous, et tous, levant la main, jurèrent de les observer loyalement.

Cela fait, chacun prit son poste de manière à n'être pas gêné par ses voisins.

Seuls, les quatre chefs s'avancèrent au milieu du camp, et plongèrent la main dans le sac que tenait le juge pour en tirer un numéro.

Ce fut à Pepe Zoreguibery, du quadrille des bleus, qu'échut le n° 1, et, par conséquent, le droit d'envoyer la première paume.

Peu importait l'ordre des trois autres, puisque le droit de lancer la balle suivante appartenait au parti qui a perdu le premier point.

Tous se mirent en garde, attendant le *Anda!* qui est le *Laissez aller!* prononcé par le président.

Il se passa une minute pendant laquelle les cœurs cessèrent de battre.

La paume dans la main gauche, la raquette ramenée en arrière, le chef du quadrille de Medina del Tolar regardait fixement le camp de Villarcayo.

Le juge baissa son bâton et cria : « *Anda!* »

Pepe tourna rapidement sur lui-même, on entendit un coup sec, et la balle partit en sifflant, à dix centimètres du sol, dans la direction du quadrille de Berguenda.

C'était un beau coup; mais, si rapide qu'il fût, la raquette d'un bécot brun saisit la balle au vol et la chassa dans la direction des bécots blancs. Cette fois, elle rencontra la main gauche d'el Osso, qui, la faisant dévier, la frappa de sa raquette avec tant de force, qu'elle alla donner en pleine poitrine d'un jeune homme de Villarcaya, pris au dépourvu, et tomba à ses pieds.

« *Viva el Osso! viva Pedro!* » vociférèrent avec un indescriptible enthousiasme les habitants d'Orduna.

Il y eut un moment de répit, puis la lutte recommença. La seconde passe fut plus émouvante encore que la première : pendant près de trois minutes, la paume ricocha de raquette en raquette, rapide comme la pensée, tantôt rasant le sol, tantôt effleurant l'épaule des joueurs. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu un point aussi chaudement disputé; les *vivat!* se croisaient dans tous les sens, les spectateurs battaient des mains avec fureur, les joueurs bondissaient comme des chamois, l'admiration n'avait plus de bornes, lorsque tout à coup aux bravos succéda un immense éclat de rire, accompagné de huées d'indignation; la paume, frappée par un bras maladroit, s'enlevait à une prodigieuse hauteur et, décrivant une immense parabole, allait rouler sur le plateau, en dehors de la ligne marquée par les poteaux.

C'était le fils de l'alcade qui venait de faire ce coup d'insigne maladresse.

El Osso blêmit de colère.

« Maudit maladroît! fit-il; retire-toi, si tu ne sais pas tenir la queue d'une raquette!

— Chacun peut faire une faute, répondit le Biscayen.

— Dans tous les cas, n'en fais pas deux, » répondit le bandit en serrant les dents.

Puis, ramassant une troisième paume, il se mit en garde en s'écriant :

« Attention! »

Et le jeu recommença jusqu'au moment où la foule battit des mains en criant :

« Vivent les bonnets blancs! »

Cette fois, ce fut le parti de Medina del Tolar qui perdit.

La quatrième reprise fut à l'avantage du quadrille de Villarcaya et au détriment des joueurs de Berguenda.

Son chef ne tarda pas à prendre sa revanche; il avait aperçu le fils de l'alcade occupé à rattacher une de ses abarcas aux sandales de cuir; la paume, qu'il lança dans la direction de ce triste champion, rasa son épaule, traversa le camp des blancs, et alla retomber en dehors de la ligne.

Cette fois, el Osso ne put contenir sa colère; d'un élan il se précipita sur son cousin, l'enleva dans ses bras nerveux et, le secouant avec fureur, le jeta en dehors du camp en rugissant :

« Va-t'en, chien maudit! et si tu rentres, je te brise la tête! »

Le fils de l'alcade avait un couteau dans sa poche, il se releva tout meurtri, ouvrit son arme et se rua sur son chef, qui, d'un coup de raquette, le désarma en lui brisant le poignet droit.

Alors celui-ci prit son couteau de la main gauche et voulut se jeter encore sur son ennemi; mais, en ce moment, tout le village était indigné contre le maladroît qui compromettait l'honneur d'Orduna. Un groupe de jeunes gens se saisit de lui et l'entraîna, au milieu des huées et des malédictions.

La partie, un moment interrompue, reprit avec un nouvel acharnement; on eût dit que les trois quadrilles des bruns, des rouges et des bleus,

sentant que les blancs avaient perdu un joueur, animaient contre ces derniers leurs efforts.

De son côté, el Osso et ses compagnons se multipliaient pour faire face à l'orage; ils perdirent un point encore, mais un seul, et firent si bien, qu'en dépit de la trahison du fils de l'alcade, car c'était bel et bien une trahison ourdie par le crocuneux magistrat pour déshonorer celui qu'il avait commencé par voler, Peïro sortit vainqueur de cette joute mémorable.

Le prix fut adjugé aux bérêts blancs, et, chose rare, la supériorité avec laquelle il fut remporté fit taire toutes les réclamations des villages rivaux, voire même de Berguenda, qui cependant ne perdit que d'un point.

Déclaré vainqueur, le proscrit n'en paya pas moins cher son triomphe, et, si l'alcade lui accorda quelques semaines de répit, ce ne fut que pour laisser aux habitants d'Orduna le temps d'oublier la reconnaissance qu'ils devaient à l'habile chef auquel ils devaient la victoire.

Un jour, au moment où le fils de l'ancien partisan, qui était venu à Bilbao vendre quelques charges de blé, se préparait à repartir, un alguazil, escorté de deux gardes civils, l'arrêta au nom de la loi, comme prévenu de tentative de meurtre sur la personne de don Raphaël Orcheaguyry, fils de l'alcade d'Orduna.

L'accusation était on ne peut plus mensongère, mais elle fournissait un prétexte suffisant aux rigueurs de la justice, et, en attendant un procès que l'alcade se proposait, par ses intrigues, de faire traîner en longueur, el Osso fut jeté en prison comme le dernier des criminels.

Deux mois s'écoulèrent, pendant lesquels son ennemi, revenu en toute hâte, suborna des témoins et travailla si bien à perdre l'accusé dans l'esprit des juges, déjà prévenus contre lui, que les efforts de ses amis et la bonté de sa cause furent également impuissants à le faire acquitter.

Le tribunal prononça contre lui une condamnation à trois mois de détention, aggravée par deux cents réaux d'amende à payer en faveur de la prétendue victime.

El Osso, persuadé qu'il n'avait rien à attendre



Il se rua sur son chef, qu'il d'un coup de raquette le désarma. (Page 47.)

de la justice des hommes, et assuré que tant qu'il demeurerait à Orduna il serait poursuivi par les tracasseries de l'alcade, subit sa peine sans réclamer, paya l'amende, vendit par procuration la maison paternelle et son héritage à son oncle Pedro Guttierrez, frère de sa mère, acheta plusieurs mulets et prit le chemin de l'Andalousie, pour y exercer entre Séville et Madrid le commerce fatigant mais lucratif d'arriero.

Ce fut en cette qualité qu'il fit nombre de voyages, traversant et retraversant cette immense

chaîne de la Sierra-Morena, que la nature a posée comme une puissante barrière entre la Manche aux vignobles sans fin et les riches plaines méridionales qu'arrose le Guadalquivir.

A partir de ce moment, le sort, qui jusque-là avait semblé s'acharner contre lui, commença à lui sourire.

Outre que son état de muletier, libre, indépendant, toujours actif, plaisait à sa nature et à son caractère, il devint pour lui une source de profits d'autant plus considérables, que l'argent qui lui



El Oso regarda Anna d'un air de doute; (Page 54.)

restait, lui permit de faire le commerce pour son propre compte et à des conditions exceptionnellement avantageuses.

A cette époque, des relations d'affaires, en l'introduisant dans le comptoir de don Raphaël Murillo, lui avaient fait connaître la belle et simple Catalina, sœur de la femme du drapier.

En dépit de son humeur un peu sombre et de son amour passionné pour la liberté, le partisan commençait à trouver sa solitude profonde et à désirer pour abriter sa tête autre chose que la

voûte bleue du ciel ou les poutres callatées de foin des ventas et des posadas de la montagne, où, enveloppé dans son manteau amadou, il dormait d'un œil, le dos appuyé contre la muraille, pendant que ses mules mangeaient à la hâte leur ration quotidienne ou se reposaient quelques heures après une rude montée.

« Si je me mariais, pensa-t-il, je n'en continuerais pas moins ma vie de muletier tant que cela me conviendrait; mais au moins, au retour de chaque voyage, je pourrais aller dormir dans une

maison à moi, où je trouverais quelqu'un qui me ferait bon accueil et à qui je pourrais dire : « Tiens, voilà l'argent que j'ai gagné pour meubler notre maison ou acheter un nouveau morceau de terre, pré ou olivette. » J'aurais le cœur plus content, parce que je ne travaillerais plus pour moi seul. Et puis, quand je serais fatigué de monter ou de descendre la Sierra, rien ne m'empêcherait de détacher mes *abarcas* et de venir me reposer dans ma maison tant qu'il me plairait, de regarder pousser mon blé, mûrir mes oranges ou mes figues, et fumer paisiblement mon *papelito* sous la voûte verte de mes treilles couvertes de raisins. Oui, plus j'y pense, plus il me semble que la *senora Catalina* est la perle qui irait à mon doigt.

« Pourtant, pas de bêtises, mieux vaut attendre que mal faire ; je prendrai deux mois pour réfléchir. »

Les mois s'écoulèrent, et *Osso* paraissait plus sombre que jamais.

« Vrai, lui dit un soir son associé, le semillant don Raphaël, je crois, *senor* muletier, que vous avez la maladie des Anglais ? »

— Qu'est-ce que la maladie des Anglais ?

— La paralysie de la langue qui les empêche de parler, et du cœur qui les empêche de jouir de ce don de Dieu que nous appelons la vie.

— Peut-être, fit-il.

— Dernièrement, continua le drapier, il y avait ici un de ces vieux de vingt ans qui se meurent de trop de santé et n'ouvrent la bouche que pour bâiller ; les bank-notes gonflaient son portefeuille et les souverains crevaient les poches de son gilet. Votre Grâce sait-elle ce qu'il est devenu ?

— Non, et je ne m'en soucie guère.

— Eh bien, il y a trois jours, il s'est fait conduire par le guide José à l'endroit le plus escarpé du ravin de *Despena-Perros*.

— Il a bien fait, si cela l'amusait.

— Une fois là, il s'est assis sur la mousse, a mangé un poulet froid, une couple d'oranges, peigné ses favoris rouges, puis il a écrit quelques mots sur une feuille de papier, l'a remise à José, en lui disant : « Voici pour le *corregidor*, et

« voici pour toi, a-t-il ajouté, en lui mettant dans la main deux pièces d'or. A présent, bonsoir, je m'en vais, » et paf, il a piqué une tête dans le lit du torrent, à deux cents mètres de profondeur.

— Exprés ?

— Exprés.

— Alors, il était fou ?

— Non, il s'ennuyait.

— Ce n'est pas une raison !

— Pour un chrétien, non ; mais pour un hérétique à favoris rouges, c'est différent.

— Pauvre âme, murmura *Catalina*, si seulement il avait eu une femme et des enfants, il n'aurait pas ainsi sauté dans l'enfer.

— La *senorita* a peut-être raison, grogna le muletier en roulant une cigarette.

— Eh ! cela arrive quelquefois, même à une femme, s'écria la jeune fille en partant d'un éclat de rire.

— Bien plus souvent qu'à nous autres hommes, » répliqua le drapier, toujours galant, et il souligna cette gracieuse remarque d'un sourire adressé à sa jeune, mais déjà puissante moitié.

Dona Paquita daigna approuver d'un majestueux mouvement de tête.

Et *Osso*, le sourcil froncé, continuait à rouler sa cigarette si près de son nez, qu'on eût dit un myope contemplant la pointe de ses dix doigts.

« Que dites-vous de tout cela, *senor* ? » lui demanda aimablement don Raphaël en se campant agréablement, un poing sur la hanche.

— Moi, rien, comme vous voyez.

— A quoi donc pensez-vous, si je ne suis pas trop indiscret, vous paraîsez soucieux.

— Oubrez ! je songeais à la *Capitana*, ma meilleure mule de tête ; elle boîte depuis deux jours, et je crois qu'elle a une fourmière dans le sabot.

— Est-ce une maladie dangereuse ? demanda *Catalina* avec intérêt.

— Non, pas dangereuse, *senorita*, mais souvent longue, répliqua le muletier, et en ce moment cela me gêne d'autant plus que j'ai un voyage pressé à faire à la *Carolina*. »

Ce fut au tour de *dona Paquita Murillo* à étouf-

fer un bâillement, la belle drapière ayant un goût infiniment plus prononcé pour les frivolités que pour les affaires sérieuses.

El osso ne le remarqua pas, ce n'était pas précisément à la Paquita qu'il pensait en ce moment, et il continua à parler de ses mules et de son commerce.

Jamais il n'avait fait une semblable consommation de paroles.

Ses lèvres devaient en être étourdiées.

Lui, savait bien ce qu'il faisait ; avant de s'engager dans un sentier inconnu, il sondait le terrain.

De muletier il était devenu diplomate.

« Allons ! murmura-t-il en sortant, c'est bien réellement ce qu'il me faut, il n'y a plus à hésiter. »

Et au lieu de retourner à sa *quadra*, écurie où il logeait ses mules, l'arriero se dirigea vers la cathédrale, traversa la place du Triomphe, et, ouvrant une petite porte simplement fermée par une cheville à laquelle pendait un petit bout de corde, il gravit résolument les premières marches d'un escalier intérieur conduisant à la plate-forme de la *Gimila*.

Comme on le sait déjà, la *Giralda* est le nom que porte la tour arabe servant de clocher à la cathédrale de Séville.

Cette tour renferme plusieurs petites chambres, dans l'une desquelles logeait à cette époque une vieille femme bien connue par les Sévillans sous le nom d'Anna la Campanara, mot qui signifie la Clochetière.

Cette Anna, mère du sonneur de cloches, était une grande femme, sèche comme un parchemin, brune comme une gitana, osseuse comme un squelette, mais encore vive et gaie malgré ses soixante-dix ans, négociatrice plus habile qu'aucun diplomate, ayant ses entrées partout, aimée de tous et jouissant, comme marieuse, d'une réputation hors ligne.

Les Andaloux sont trop indolents pour se marier eux-mêmes.

Jusqu'au sacrement exclusivement, c'est l'affaire des marieuses, ce sont elles qui portent les pro-

positions, débattent les clauses, aplanissent les difficultés ou les tournent.

La négociation terminée, les futurs époux n'ont plus qu'à se rendre à l'église, où ils trouvent les cierges allumés, les bagues dans le plat d'argent et les cousins au pied de l'autel.

Lorsque Pedro arriva, Anna, assise sur un escabeau, s'occupait à préparer son diner.

Cette occupation n'a en Espagne, surtout dans le peuple, rien de bien absorbant.

Vers deux heures après midi, la ménagère prend un oignon, une poignée de piments rouges et un morceau de pain, coupe le tout par petits morceaux, qu'elle jette dans un mortier pour achever de les concasser, puis vide le mélange dans une grande écuelle de terre remplie d'eau fortement vinaigrée, y ajoute du poivre et se croise les bras.

Son gaspacho est terminé et son diner aussi, il ne reste plus qu'à servir.

Anna, qui avait marié la moitié de Séville, en connaissait tous les habitants et se regardait comme leur mère ; la brusque apparition d'el Osso ne la troubla pas.

« Bonjour, fils, lui dit-elle en continuant à battre ses oignons, assieds-toi là, j'ai fini. »

L'arriero se jeta sur un escabeau avec la physiologie bouleversée d'un malheureux client auquel un dentiste répond en souriant : « Je suis à vous. »

« Anna, j'ai besoin de vous, commença-t-il, pressé de se débarrasser de l'affaire qui lui pesait sur le cœur.

— Un moment, fils, un moment, par la Vierge del Pilar, tu es vif comme la poudre d'une escopette, donne-moi au moins le temps de verser mon vinaigre.

— Vous connaissez sans doute dona Catalina ?

— Valga me Dios ! s'écria la marieuse en riant, ces jeunes gens sont tous les mêmes : ils croient que dans le monde il n'y a que leur Catalina, leur Paquita, leur Ampora, leur Assomption, leur... ; mais il y en a dix, cent, mille Catalina à Séville, sans parler du faubourg de Triana : il y a Catalina Ormero, Catalina Calderon, Catalina de Aguilar, Catalina...

— Bon ! Il est inutile de les nommer toutes ;

je veux parler de la senora Catalina Alarcon, sœur de...

— Paquita Murillo, demeurant dans la rue de las Sierpes, fille de Fernando Alarcon et de Manuela Roubio; c'est moi qui les ai mariés, il y a quelque trente-cinq ans. Son oncle, Jose Roubio, vit encore; il demeure à Malaga, où il s'est marié, étant encore enseigne de vaisseau, avec une Anglaise, miss Flora Larington, Lardington, Parington. Ces diables de noms...

— Tout cela m'est égal, interrompit l'Espagnol, impatienté de ce flux de paroles inutiles, et je suis pressé.

— Alors, tu ne veux pas de renseignements sur la famille.

— Je sais qu'elle est honorable, et cela me suffit; je désire me marier, et dona Catalina me conviendrait.

— Très-bien, mon fils. Catalina est, en effet, une charmante personne; mais, pour se marier, il faut être deux, et es-tu bien sûr de lui convenir à elle.

— *Hombre!* grommela el Osso, je n'y avais pas pensé; c'est vrai; et il demeura comme tout étourdi de cette découverte.

— Allons, continua la vieille femme avec un accent de compatissante bonhomie, si tu n'y as pas pensé, elle n'y a pas songé non plus; je me charge de ton affaire, et j'espère qu'elle réussira. Mais les affaires sont des affaires, et, avant de causer, il faut que je connaisse à fond le terrain, pour ce qui est de ta fortune du moins, car, pour le reste, je suis au courant.

El Osso regarda Anna d'un air de doute.

« Oh! fit-elle, tu veux que je te conte ton histoire; en voici le commencement. »

Et elle lui retraça l'histoire de ses premières années.

« Comment avez-vous pu apprendre tout cela, commença-t-elle? »

— Mon métier est de m'instruire, fit-elle, et crois-tu que je n'ai pas pris des renseignements sur un jeune arriero propriétaire de ses mules, ayant assez d'argent pour faire lui-même le commerce, un peu bourru, mais bon dans le fond,

économique sans être avare, ni buveur ni joueur, bien planté et bien portant, qui est venu s'établir ici. Par la Vierge del Pilar! il y a plus d'un an que je me dis: « Il faudra établir ce garçon. »

« Ça, voyons, quelle est ta fortune au juste? »

— Huit mules de premier choix avec leur harnachement complet.

— Et que tu estimes?

— L'une dans l'autre, à cinq mille réaux.

— Nous disons donc d'abord deux mille douros.

— Cent arrobas (1) de bon vin de Xérès.

— Amontillado (2)?

— Amontillado.

— Ensuite?

— Autant d'huile d'olive. »

L'inventaire détaillé continua ainsi jusqu'à la fin; en somme, el Osso se trouvait alors possesseur de plus de vingt mille douros, soit environ cent huit mille francs.

« C'est tout au plus si la senorita possède la même fortune, remarqua Anna; comme argent, tu pourrais prétendre à mieux.

— Tant mieux! on verra que je ne la demande pas pour ce qu'elle a, mais pour ce qu'elle est.

— Voilà qui est bien parié! s'écria Anna, va mettre un cierge à la chapelle des âmes, et fais dire une messe demain matin pour que la Vierge del Pilar te favorise.

— J'y vais à l'instant, répondit el Osso en se levant, et, comme toute peine mérite un salaire, il y aura dix doublons (3) pour la mère Anna si elle me donne une bonne réponse.

— Combien me donnes-tu de jours?

— Huit.

— Ce sera fait avant; tu pourras revenir d'ici à trois ou quatre.

— Je n'y serai pas; cette nuit même, je pars pour Grenade.

— Dieu te conduise, fils!

— Et que sa sainte Mère demeure avec vous! » répondit l'arriero.

(1) L'arroba de vin égale 16 litres.

(2) On n'estime, en Espagne, que le Xérès amontillado, c'est-à-dire qui a subi une seconde fermentation.

(3) Le doublon vaut 26 fr. 50.



Dona Paquita Murillo.

Le lendemain, pendant qu'avec ses mules il gravissait les pentes abruptes de la Sierra de la Ronda, la vieille Anna, en grand costume d'ambassadrice, se présentait à la calle de las Serpes et demandait à parler en particulier au señor don Raphaël Murillo.

Quelques instants après, le drapier sortait précipitamment de son cabinet pour appeler sa femme, la belle Paquita.

Il n'eut pas loin à aller pour la trouver, car elle se tenait l'oreille collée à la porte, et, en ouvrant, il faillit la renverser.

La conférence secrète recommença aussitôt.

Après une heure et plus, l'ambassadrice partit, et Catalina fut aussitôt appelée.

Malgré son air bourru et son nom malsonnant, el Osso plaisait à la jeune fille par la franchise de son caractère, sa parfaite loyauté, ses goûts sim-

ples, son activité infatigable et la solidité de ses principes religieux.

Paquita aurait désiré un beau-frère plus élégant et surtout plus galant, un de ces majos à pantalon collant qui, sanglés dans leur lajas ou ceinture de soie aux couleurs voyantes, le chapeau calanais sur l'oreille, les favoris bien peignés, le jour savent faire piaffer un cheval à longue crinière et à queue balayant le sol dans les contre-allées de las Delicias, le soir dans les patios nonchalamment accoudés sur le dossier de la chaise d'une élégante senora, lui débiter des compliments alambiqués, et la nuit, sous son balcon, venir chanter quelque langoureuse séguedille en s'accompagnant sur la guitare; mais elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'après tout l'arriero, tout inculte qu'il était, ne manquait ni de jeunesse ni d'une certaine beauté virile que donne la force du corps jointe à l'énergie du caractère.

Quant au drapier, tout en reconnaissant modestement la supériorité de ses avantages physiques et intellectuels sur le montagnard basque, comme avant tout il était homme de négoce, il se réjouissait de resserrer les liens qui l'unissaient à un associé également intelligent et heureux, et se disait qu'un semblable mariage était à la fois un coup du sort pour Catalina et pour lui.

Tout était donc décidé lorsque Pedro revint de son voyage, et, comme il était homme expéditif en tout, le mariage fut célébré quelques semaines plus tard, lorsque toutes les formalités exigées par l'Eglise eurent été remplies. En Espagne, en effet, au moins jusqu'à ces derniers temps, les époux ne contractent leur union qu'au pied de l'autel, sans avoir à comparaître devant aucun témoin en habit noir et en écharpe qui, ses lunettes sur le nez, leur lit je ne sais quels articles du Code pour leur apprendre qu'ils sont à l'avenir deux forçats enchaînés de par la loi et soumis par elle à la haute surveillance de la police.

Quelques années s'écoulèrent pour el Osso et sa jeune femme dans un bonheur plein de calme et que vint augmenter la naissance d'un premier enfant.

L'arriero n'en continuait pas moins sa vie active et laborieuse comme auparavant; mais, à chaque voyage, il venait se reposer avec délices dans sa chère petite maison de campagne de las Palmas, propriété patrimoniale de Catalina, véritable nid de verdure posé dans un fouillis d'arbres, d'arbustes et de fleurs.

Sa fortune prospérait rapidement; sa terre s'arrondissait ou plutôt s'allongeait, en descendant pas à pas, pour ne pas dire acquisition par acquisition, vers le Guadalquivir. Déjà elle y touchait presque, et l'arriero, sans regarder trop loin devant lui dans l'avenir, voyait approcher le terme qu'il avait fixé à son ambition pour vendre ses mules et passer de la vie errante de muletier à l'existence paisible de propriétaire, quand un malheur inattendu vint de nouveau briser ses projets et lui rappeler cruellement que, pour l'homme, la terre n'est qu'un lieu d'épreuves et de chagrins.

La mort frappa la douce et bonne Catalina quelques mois à peine après la naissance de Carmen, son second enfant.

Ce fut pour Pedro un coup terrible et auquel il ne résista que par la force surhumaine dont le chrétien trouve la source dans la religion.

Son devoir était de vivre pour les innocentes créatures que le Ciel avait confiées à ses soins.

Il le comprit, et, pour remplir ce devoir, il se raidit de tout son courage de chrétien contre sa douleur.

Désormais, la vie de muletier était incompatible avec les soins qu'un père doit à ses enfants et la responsabilité que leur naissance lui fait contracter en face du Ciel.

Il vendit donc ses mules, réalisa du mieux qu'il put ses marchandises, se retira de l'association qu'il avait contractée avec son beau-frère, et vint ensevelir son immense chagrin dans cette verte oasis où il avait rêvé du paradis terrestre.

Soldat d'abord, puis proscrit, puis muletier, le partisan se fit laboureur; il fallait à son indomptable énergie un travail qui pût fournir à son activité un élément constant. Il se courba sur la

terre et l'arrosa de ses sueurs; elles engraisserent ses champs; ses récoltes doublèrent, et sa fortune, à laquelle il ne songeait plus, continua à s'accroître.

Mais la violence qu'il se faisait à lui-même ne put pas arrêter les ravages du chagrin intérieur qui le minait. Son caractère devint plus sombre, sa volonté plus dominatrice, ses cheveux grisonnèrent sur ses tempes comme le gazon qui blanchit dans le voisinage d'un cratère.

A cinquante ans, il en paraissait soixante par les rides profondes qui sillonnaient son visage; sa peau bronzée avait quelque chose de l'éclat du bronze florentin; ses yeux enfoncés et brillants, sa maigreur et par-dessus tout la courbe de son nez mince et étroit, le faisaient ressembler à un vieil aigle solitaire.

Voulant être ferme, il fut trop sévère avec son fils, et, comme l'anguille que l'on serre trop avec la main, Fernando lui échappa.

Il le comprit trop tard pour changer de con-

duite, trop tôt pour pouvoir s'illusionner, et son caractère s'en aigrit encore davantage.

Sa seule consolation était Carmen; elle le conduisait par la douceur, et il lui obéissait comme ces lions d'Afrique qu'un enfant traîne après lui avec un ruban.

Il l'aimait doublement, parce qu'elle était sa fille et parce qu'elle lui rappelait sa chère Catalina; mais déjà il souffrait à cause d'elle en pensant que le temps approchait où il faudrait qu'il la mariât, non pas qu'il fût jaloux de son affection, comme cela arrive quelquefois, mais parce qu'il tremblait pour son bonheur.

En somme, el Osso était, pour nous servir d'une expression moderne espagnole, l'*intransigent* du devoir, une de ces âmes fortement trempées dont l'espèce se perd dans ces siècles d'amoilissement, mais dont il reste encore de nombreux représentants parmi ces vaillants montagnards qui combattent, groupés autour du drapeau sur lequel ils ont écrit : *Dieu, la patrie et le roi!*





El Osso, mulerías, traversait la Sierra de la Ronda. (Page 51)

CHAPITRE V

LA PROCESSION DU SACRO ENTIERRO

Le soir approchait quand el Osso revint à la ville; sur les routes désertes, on ne rencontrait aucun voyageur; les fenêtres, closes dans les faubourgs et au voisinage des portes, donnaient à la ville, d'ordinaire si bruyante, la physionomie désolée d'une cité dont tous les habitants se seraient entuis; et, le long des Delicias, on n'entendait aucun autre bruit que le clapotement mélancolique des eaux du Guadalquivir, sur la surface lauve desquelles s'allon-

geaient en tremblant les grandes ombres des platanes, de la tour mauresque et des navires aux vergues pendantes.

A cette heure, à Séville, le vendredi saint, on ne voyage plus : on attend.

La vie a abandonné les extrémités du corps pour se concentrer autour de la cathédrale, qui est le cœur.

Toute l'activité, toute l'animation est là, là seulement, circonscrite par l'itinéraire tracé d'avance pour le passage de la procession.

Mais, en cet endroit, elle déborde.

La foule est immense; elle s'étouffe dans les



Une cohorte de Juifs entourait le Christ et les deux larrons. (Page 62.)

rues, des deux côtés elle s'entasse sur des estrades, s'accroche à toutes les grilles, se presse à tous les balcons, grimpe jusqu'à sur les toits. C'est une marée humaine dont les vagues ondulent avec un murmure sourd, un océan de têtes qui s'efforcent de se dépasser pour mieux voir.

Il n'y a pas, dans cette multitude, que des Sévillans, hommes, femmes, vieillards ou enfants: les campagnes environnantes, les villages, les petites villes ont envoyé leur contingent; d'heure en heure, les bateaux à vapeur ont apporté de

Cadix, de Puerto Santa Maria et de San Lucar, des masses de curieux, et l'on y compterait par centaines, s'il était possible de compter quelque chose dans cet entassement, des étrangers attirés de tous les points du monde par les solennités de la semaine sainte.

El Osso connaissait trop bien Séville pour essayer de se frayer un passage à travers cette masse compacte; au lieu de prendre le chemin ordinaire pour arriver à la rue des Sierpes en traversant la place du Triomphe et en passant

devant le palais de l'ayuntamiento, il tourna la lonja ou bourse, s'enfonça dans un dédale de petites ruelles, et arriva bientôt à une impasse bordée par de hautes murailles dans lesquelles, de distance en distance, s'ouvraient les portes débâchées des jardins, dont les branches, dépassant les murs et s'avancant les unes vers les autres, formaient de ce lieu désert une sorte d'allée sans issue.

L'Espagnol s'approcha de l'une de ces portes, et tira le cordon d'une sonnette.

Un tintement métallique lointain se fit entendre; puis un bruit de pas lourds sur le sable, et une voix d'homme cria de l'intérieur :

« Quien es ? »

— Gomez y Ruiz, » répondit el Osso.

On ouvrit aussitôt.

Sans dire une parole, Pedro traversa le jardinet, puis le patio, où gazouillait dans la solitude le jet d'eau destiné à entretenir la fraîcheur dans ces cours-salons, et, prenant l'escalier, monta à la galerie supérieure.

Dans une pièce voisine attenant au mirador ou galerie vitrée suspendue au-dessus de la rue, plusieurs personnes causaient à demi-voix, ainsi que cela se fait dans l'antichambre d'un malade.

La sainteté du jour le voulait ainsi.

Cependant, quoique dans cette réunion rien ne fût de nature à blesser le sentiment chrétien de l'arrivant, bien que piano et guitare demeurassent silencieux et que les éclats de rire habituels ne fussent que simples chuchotements, el Osso s'arrêta tout à coup pour prêter l'oreille, et fronça le sourcil.

Il venait de reconnaître la voix de don Ramon, l'élégant torero, parlant à une senora, et, sans doute, lui faisant des compliments, car la dame se récriait d'un petit ton fâché, à travers lequel on reconnaissait la satisfaction intérieure d'une coquette :

« Vous êtes un affreux flatteur, señor caballero ! »

— Belle conversation pour un vendredi saint, pensa le bandit. Vrait je ne sais pas où Raphaël a la tête d'inviter chez lui ce beau muguet de las Delicias.

Quelqu'un montait l'escalier; il ne voulut pas se laisser surprendre ayant l'air d'écouter aux portes, et, jetant son manteau sur l'appui de la galerie, il entra aussitôt.

Son oreille ne l'avait pas trompé. Don Ramon, le coude sur la hanche, le pantalon noir collant sur la jambe, la cravate passée dans une bague de jayet, les cheveux partagés sur le front, avec la petite tresse professionnelle servant à rattacher à la nuque la coiffure en astrakan des toreros, débitait de charmantes fadeurs à dona Paquita, qui, à demi couchée dans son fauteuil, écoutait en minaudant les propos du galant cavalier.

L'ex-drapier rivalisait à sa manière en grâces et en esprit avec don Ramon en faisant l'aimable avec d'autres senoras, qui, se cachant derrière leurs éventails, prêtaient beaucoup plus d'attention aux propos du jeune homme qu'aux compliments surannés de don Raphaël.

Comme toujours, dans ces tertulias, le torero jouait tout son jeu; plus profond politique et plus rusé que la plupart des jeunes gens de son âge, il semblait uniquement préoccupé de plaire aux femmes d'un certain âge, et laissait les papillons imprudents se brûler les ailes auprès des senoritas.

Il n'était pas homme à perdre son temps dans un salon auprès d'une honnête jeune fille, mais il tendait ses filets autour de leurs mères, et cherchait à gagner leurs bonnes grâces en s'insinuant par une respectueuse galanterie dans l'intérieur de la forteresse.

Peu lui importait que dona Murillo fût ridicule et passée; il se disait que le meilleur moyen de se rendre maître d'une place était d'emporter d'assaut la citadelle qui la protège.

Et c'est pour cela qu'il traçait ses lignes de circonvallation et resserrait le blocus autour de la ridicule Paquita, dans l'espérance que s'il pouvait gagner à sa cause les parents de la brune et piquante Manoelita, il pourrait, faute de mieux, obtenir un jour la main et surtout les doublons de la fille du drapier.

Ce n'était pas la seule bourse qu'il convoitait; aussi partageait-il ses faveurs entre quatre ou

cinq riches familles, se réservant de frapper successivement à toutes les caisses, en commençant par les mieux garnies.

Evidemment, il avait peu d'espoir de réussir auprès de l'aristocratie; si euphonique que fût le nom d'Espeleta, il connaissait trop bien les idées de la grandesse espagnole pour se figurer de faire agréer sa demande par un duc de Medina-Cœli, de Veraguas ou de Fernan-Nunez. Aussi, comme le renard de la fable, affectait-il un profond mépris pour cette caste orgueilleuse assez inepte pour ne pas mettre sur le même rang l'épée des descendants du Cid et celle d'un torero.

Volontiers il eût dit des filles de duc : « Ce sont des raisins verts et bons pour les goujats. »

Dans les sociétés bourgeoises comme dans les tertulias des financiers, il les criblait d'épigrammes et de railleries, et se posait en esprit indépendant avec une légère teinte de libéralisme, quoique, pour les besoins de la cause, il prétendit être monarchiste et religieux.

Avec ses camarades du cirque et dans les cafés, il se montrait, au contraire, sceptique en religion et républicain en politique; au fond, comme tous ses pareils, il n'était que vicieux et ambitieux.

Mais être et paraître sont deux, et, comme il avait à dissimuler sa véritable nature, il modifiait son langage et sa tenue suivant le milieu dans lequel il se trouvait.

El Osso, qui le détestait instinctivement et qui craignait sa funeste influence sur Fernando, le peignit, un jour, en deux mots d'une énergie pittoresque.

« Je t'assure, lui disait Murillo, que don Ramon est un jeune homme plus sérieux que tu ne le penses, et que, sous son apparente frivolité, il cache un grand bon sens joint à beaucoup d'esprit. Je le vois souvent; eh bien! je puis t'affirmer qu'il n'a pas son pareil pour dire à chacun des choses aimables.

— Oh! charmant, charmant en vérité! fit dona Paquita.

— *Demonio!* je le crois bien, s'écria le bandit impatienté; c'est un gaillard qui s'y entend et

qui change ses étrilles suivant les ânes auxquels il veut faire le poil. »

Pour un muletier, ce n'était pas trop mal trouvé.

Dona Murillo ne fut pas de cet avis; elle leva les yeux au ciel et poussa un soupir de profonde commisération, arraché du fond de sa poitrine par la vulgarité de son beau-frère.

Parler si irrévérencieusement de don Ramon, le type accompli du majo, quel crime!

Il était si beau, l'ovale de son visage si parfait, ses favoris si bien taillés, ses cheveux d'un noir si lustré! Un peintre eût trouvé peut-être les lèvres un peu trop plates et trop minces; mais quels yeux taillés en amande, quel nez grec finement profilé, quelle taille admirablement prise, quelle souplesse toute féline dans la démarche: de l'acier sous du velours!

Puis, nul ne portait avec plus de grâce un élégant costume, nul ne montait un cheval comme lui; il avait une voix ravissante d'expression, et, lorsque dans une tertulia il chantaient languissamment assis en s'accompagnant sur la guitare, il charmait tellement l'assemblée, qu'une mouche, si impudente qu'elle fût, n'aurait pas osé voler.

Pour la sentimentale drapière, don Ramon était le héros de ses rêves.

Malgré tous ces avantages physiques, ce visage d'Adonis de bronze inspirait peu la sympathie; régulièrement beau, il n'était pas agréable.

L'expression de la lèvre était sarcastique jusqu'à l'insolence; le regard manquait de franchise et faisait éprouver la même sensation de froid que la lame d'un poignard.

Evidemment, cet homme ne pouvait pas être bon.

Au repos, l'œil était voilé; mais dans l'occasion il brillait d'un éclat extraordinaire et vous transperçait.

On dit que la prodigieuse audace du torero dans les courses tenait à sa puissance de fascination sur les taureaux; il les domptait du regard avant de les frapper avec l'épée.

Par sa nature, il tenait du tigre et du serpent. C'était moins de sang que d'or qu'il avait soif;

mais ceux qui l'avaient vu de près, ailleurs que dans les tertulias, au jeu par exemple, où il passait ses nuits, ne pouvaient pas douter que ce ne fût une de ces natures mauvaises qui ne reculerait pas même devant le crime pour assouvir leurs passions.

Souvent, après avoir perdu, il provoquait une querelle perfide pour se soustraire au paiement de la dette, et le débat se terminait presque toujours par un de ces duels au couteau, si communs chez les fanfarons andalous.

Un proverbe dit : « Tout ce qui luit n'est pas or. » Rien n'est plus vrai que cet adage appliqué à l'existence d'un torero.

Cet artiste de l'épée porte un costume brillant des plus vives couleurs, ruisselant d'or, de paillettes et de broderies ; son manteau est de soie, sa veste du cachemire le plus fin ; quand il descend dans l'arène et la traverse flamboyant sous les rayons du soleil, trente mille mains répondent à son salut par leurs applaudissements ; son nom est dans toutes les bouches, son portrait à toutes les vitrines ; les mille trompettes de la Renommée proclament ses hauts faits, et les poètes chantent sa gloire sur tous les tons.

Mais, malgré toutes ces apparences, le métier est peu lucratif, en réalité ; les costumes sont chers, pour ne pas dire ruineux ; l'or, facile à gagner, est encore plus facile à perdre, il coule entre les doigts au café et au jeu.

Sauf quelques rares exceptions, le torero, blessé ou devenu vieux, finit par l'indigence, et souvent par l'hôpital.

Don Ramon savait cela, et comme il n'avait pas encore reçu un maravedis de ses parents, par la bonne raison qu'il ne les connaissait même pas, il comptait escompter sa réputation naissante au profit de sa fortune.

Un coup d'épée est bientôt donné, mais un coup de corne non moins vite reçu ; il fallait donc se hâter.

C'était pour cela qu'il songeait à se marier, et qu'il faisait la cour à dona Murillo, pour arriver à obtenir la main, soit de Manoela, qui passait pour une riche héritière, soit celle de Carmen,

non moins riche et beaucoup plus belle que la fille de l'ex-drapier.

En gagnant les bonnes grâces de la señora Paquita, il était certain de se faire inviter aux tertulias ou réunions intimes, et comptait sur ses avantages physiques pour réussir dans ses projets.

En habile politique, et afin de ménager une seconde corde à son arc, il s'était fait l'ami de Fernando, puis peu à peu était parvenu à dominer entièrement le faible jeune homme.

Sans s'en douter, le trivole don Murillo avait prêté les deux mains à cette intrigue.

Entre les deux cousines, le torero avait quelque temps hésité ; mais maintenant, sans en avoir l'air, c'était du côté de Carmen qu'il portait toutes ses visées.

Non pas qu'il fût sérieusement épris de la jeune fille, dont du reste il admirait la grâce et la distinction, mais parce qu'il pensait que la fortune de Murillo pourrait bien finir par aller grossir sa dot.

Voici comment :

Manoela, l'insouciant et rieuse Manoela, devenait sérieuse chaque fois que le mot mariage était prononcé devant elle, et déjà beaucoup de prétendants s'étaient vus refuser sa main.

L'amie de Carmen, la fille du galant drapier et de la coquette dona Paquita, l'Andalouse passionnée pour les combats de taureaux, ne voulait pas se marier, et à toutes les prières de son père et de sa mère elle répondait :

« C'est inutile, je sens en moi quelque chose qui me dit : « Manoela, un jour tu entreras au couvent. »

— Mais enfin, ma fille, tu n'y penses pas, toi qui aimes tant le monde et le plaisir, toi faite pour y être heureuse, tu songerais à nous quitter ?

— C'est vrai, j'aime la liberté et le plaisir, je serais très-malheureuse s'il me fallait m'enfermer aujourd'hui derrière des grilles, mais ces dispositions changeront, et, je vous le répète, je sens qu'un jour j'entrerai au couvent. »

Cette réponse avait été faite si souvent, qu'elle était arrivée aux oreilles de don Ramon Espeleta, et lui donnait fort à réfléchir.

Si dona Manuela se décidait réellement à la retraite, outre que le temps passé à l'attendre était temps perdu, sa fortune se partagerait tôt ou tard entre Fernando et Carmen, qui, déjà riche, deviendrait un superbe parti.

Il s'agissait de ne pas la laisser échapper.

Déjà, dans l'entourage de Carmen, le torero était assuré du concours de don Murillo, de la senora Paquita et de Fernando, mais ce n'était là que les approches de la place assiégée, dont la

plus redoutable citadelle, el Osso, n'était pas encore entamée.

Faire capituler l'arriero n'était pas chose facile, don Ramon le savait et, sous les apparences du respect le plus profond, dissimulait sa haine secrète pour le père de son ami.

El Osso, de son côté, admirait don Ramon comme torero, mais le méprisait comme homme.

Comme on le voit, ils n'étaient pas prêts à s'entendre.



Le débat se terminait par un duel au vauteur. (Page 60.)

Au moment où le rude Espagnol entra dans le salon, il jeta autour de lui un rapide coup d'œil, serra distraitement la main que lui tendait sa belle-sœur, répondit par un *servidor* laconique au salut obséquieux du torero, et, s'approchant de Raphaël Murillo, lui demanda où étaient les jeunes filles.

« Elles achèvent d'enguirlander le mirador, répondit celui-ci avec son emphase habituelle; les fleurs sont avec les fleurs. »

Puis se retournant vers une senora aussi sèche que sa femme était corpulente :

« Il y en a pourtant encore qui n'ont pas quitté le salon. »

— Toujours galant ! » s'écria la dame maigre en faisant papillonner son éventail.

Sans prendre part à la conversation, el Osso se rapprocha du mirador.

Tout un groupe de jeunes filles achevait de le parer.

La rue présentait un aspect étrange et semblait pavée de têtes humaines, au-dessus desquelles de distance en distance faisaient saillie les miradors suspendus comme des lustres en verdure.

Soudain, à l'extrémité de ce fleuve humain, il se fit un grand mouvement, la foule se divisa comme les eaux de la mer sous la baguette de Moïse; trois gardes civils à pied, le sabre nu mais renversé, apparurent, et mille voix s'élevèrent, criant : « L'Exaltation ! l'Exaltation ! »

En un clin d'œil, chaque mirador se rempli de spectateurs se penchant pour mieux voir.

Cette année, l'Exaltation, ou plutôt la confrérie de Notre-Seigneur de l'Exaltation, ouvrait la marche, et formait comme la première avant-garde de la grande procession.

Ses Pénitents étaient peu nombreux, et ses passos peu riches; les confrères avancèrent lentement, vêtus de sacs noirs, ceints d'une corde, et portant des torches de cire jaune; puis, au-dessus de la foule, un brancart drapé de noir comme un catafalque, porté par des hommes cachés par les draperies flottantes, se montra au détour de la rue, animé d'un mouvement invisible, et surmonté de trois crois déjà plantées sur le calvaire encore désert, mais derrière lequel on voyait, entre les Pénitents, se diriger une cohorte de Juifs entourant le Christ et les deux larrons.

Un second passo, groupe de grandeur naturelle, terminant ce premier défilé, représentait la Vierge en pleurs, accompagnée de saint Jean et des saintes femmes.

Ils passèrent lentement, silencieusement, comme une vision funèbre, et disparurent, laissant derrière eux comme un sillage ouvert l'allée devenue libre.

Une autre confrérie, celle de Notre-Dame de la Délivrance, lui succéda bientôt, ayant, elle aussi, ses deux passos, mais entourés cette fois d'une centaine de nègres, esclaves rachetés par les missionnaires, et portant à la main de lourdes chaînes brisées.

Un quart d'heure s'écoula encore, et le soleil avait déjà disparu derrière l'horizon, lorsqu'un immense murmure de la foule annonça l'arrivée de la véritable procession, celle du *Santo Entierro*, la plus ancienne de Séville, puisqu'elle date de la conquête même de cette ville sur les Maures, et la plus noble, puisque son chef ou *hermano mayor* n'est autre que le roi de toutes les Espagnes.

Quatre brillants cavaliers portant la tunique jaune, la cuirasse dorée et, par un singulier anachronisme, le casque des chevaliers du moyen âge à panache flottant, s'avançaient les premiers, suivis d'un magnifique héraut d'armes vêtu d'une robe noire galonnée d'or, et portant brodées

sur un écu les armes de la confrérie, qui sont une crois rouge sur champ de sable.



Derrière ces cavaliers, file par file, se déroulait le long cortège des Pénitents ou Nazaréens, bleus, noirs, blancs ou violets, vêtus uniformément, sauf la couleur d'une longue robe serrée à la taille par une ceinture de cuir, coiffés de hauts bonnets pointus hauts de trois à quatre pieds, comme ceux dont les peintres affublent les figures d'astrologues, et tenant, les uns des cierges en cire rouge à quatre mèches enflammées, et les autres une petite bannière en taffetas de la même couleur que leur robe, avec une crois rouge au milieu.

Beaucoup des principaux habitants de Séville appartiennent à ces confréries; mais, comme le disait Carmen à son frère, il eût été plus facile de distinguer un olivier parmi plusieurs milliers d'autres, que de reconnaître le parent le plus proche à a milieu de ces *hermanos*, dont une longue pièce d'étoffe taillée en pointe et retombant jusqu'à la poitrine ne laissait apercevoir que les yeux brillant sinistrement à travers les deux trous ronds du masque.

Comme pour donner un caractère plus lugubre encore à ce défilé de fantômes, chaque corporation de Nazaréens se faisait précéder de deux Pénitents portant de longues trompettes dont, par

intervalles, ils tiraient de longs mugissements, et d'un orchestre qui exécutait des airs funèbres.

Déjà les blancs et les violets avaient passé; et Osso, appuyé au mur, le front découvert, paraissait plus sombre que d'habitude; il pensait que Fernando manquait probablement à son poste dans la confrérie des Pénitents bleus, à la procession de laquelle il avait pourtant été convoqué par l'hermano mayor, et, aux yeux de l'austère chrétien, cette négligence de ses devoirs était presque une désertion.

Penchée sur le balcon, Carmen, sans jeter les yeux sur son père, devinait ce qui se passait au fond de son âme, et attachait anxieusement son regard sur la longue file de Nazaréens bleus qui, croisant deux à deux leurs torches comme des épées, s'avançaient en psalmodiant d'une voix grave et caverneuse.

Son frère avait-il été fidèle à sa promesse? se trouvait-il à son rang? Le cœur de la jeune fille battait; elle avait confiance en la parole donnée, mais pourtant le signal convenu n'avait pas lieu.

Soudain, elle se releva les yeux remplis de joie, et de l'éventail fit signe à son père.



Et Osso se pencha en avant.

« Fernando vient de nous saluer en passant, lui dit-elle rapidement à l'oreille.

— En es-tu sûre?

— Tenez, continua-t-elle, le voici, » et du doigt elle désigna un Nazaréen qui remettait dans sa robe un mouchoir blanc.

La physionomie du bandit s'éclaira; ses lèvres murmurèrent une prière, et, faisant un signe de croix, il reprit son immobilité première.

Au même moment, il se fit un mouvement général dans la multitude, et tous les fronts s'inclinèrent comme des épis sous le vent.

Le premier passo arrivait.

L'effet en est toujours saisissant.

Il représente le Calvaire avec la croix, mais déjà veuve du divin Crucifié. Sur les deux bras, viennent s'appuyer les échelles qui ont servi à détacher le corps de la victime morte par amour, et au-dessus flottent deux banderoles, l'une blanche, l'autre noire, avec cette devise en lettres d'argent :

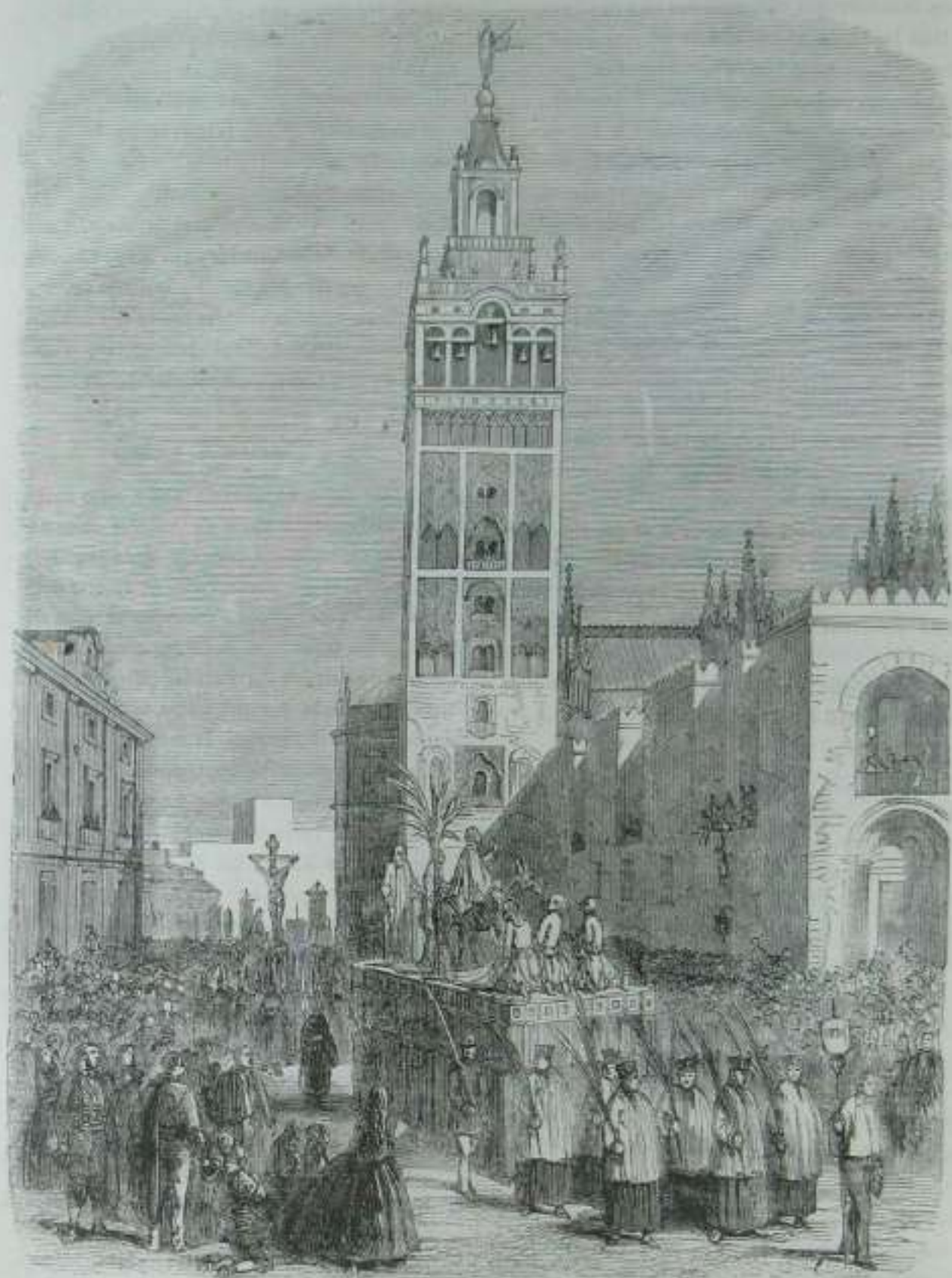
LA MORT À TRIOMPHE DE LA MORT.

Au pied de la croix se voit assise cette Mort, que le Rédempteur vient de vaincre en mourant. C'est un squelette complet et de grandeur naturelle, qui d'une main soutient sa tête pensive, et de l'autre laisse s'échapper sa faux désormais sans puissance. A sa gauche, rampe et se traîne le serpent du Paradis terrestre, ayant dans sa gueule la pomme fatale, symbole de la première faute d'où naquit la mort.

Il faut avoir vu cette montagne désolée glisser lentement, comme portée par un océan humain, avec sa grande croix s'élevant à la hauteur des balcons, et ses banderoles de deuil flottant au vent, pour comprendre l'impression profonde qu'excite sa vue sur une population profondément catholique.

Toutes les paroisses de la ville, avec leurs croix et leurs bannières, forment cortège à l'immense catafalque; le deuil immense s'allonge, se déroule, se replie sur lui-même.

Puis, comme si les milices du ciel étaient descendues sur la terre pour se joindre au convoi douloureux du Dieu supplicié, arrivent par bataillons nombreux de beaux enfants revêtus du brillant costume des anges, et marchant sous les ordres des princes du paradis: de saint Michel, au casque et à la cuirasse d'or, brandissant sa lance et son glaive; de Gabriel, avec sa branche



Procession de Nazarens à Seville.



De braves gitanas pétrissant la pâte des briquets. (Page 68.)

de lis ; de Raphaël, dont une brillante étoile fait resplendir le front.

Les saints et les prophètes, chacun avec ses attributs, viennent grossir le cortège ; ici, marchent les douze sibylles, représentées par douze jeunes filles, revêtues des costumes étranges que leur prête la tradition ; les docteurs ; les fondateurs d'ordres ; les apôtres ; les évangélistes ; toute la cour céleste.

Puis, seule et fermant la marche, sainte Véronique voilée et portant déployé entre ses mains

le tissu de fine laine blanche sur lequel est empreinte l'effigie sanglante du Sauveur.

Le second passo suivait de près.

Après l'instrument du supplice, le corps du supplicié.

Sur une estrade jonchée de fleurs et escortée de quatre hérauts d'armes, magnifiquement vêtus de velours de soie avec les armes de Castille, les tours et les lions brodés sur la poitrine, reposait une chaise transparente, un sépulcre de cristal laissant voir à demi enveloppé dans son suaire le

corps sanglant du Sauveur, chef-d'œuvre de sculpture en bois, peint par l'incomparable Montanez.

Cette fois, la foule ne s'inclina pas; elle se précipita à genoux, se frappant la poitrine et éclatant en sanglots.

Chaque année se renouvelle, à pareil jour, cette explosion de douleur; chaque fois elle n'est que le résultat d'une douleur aussi vraie que profonde.

Ceux qui traitent de semblables solennités de parades grotesques sont plus à plaindre qu'à blâmer, ils ne comprennent pas la foi et ils ne peuvent pas la comprendre, le cœur leur manque.

Le dernier passo, celui de la Vierge et des saintes femmes, parut enfin. Ce groupe, exprimant admirablement la douleur, est, lui aussi, composé de statues peintes et vêtues de riches étoffes constellées de pierreries. A lui seul, le manteau de la Vierge a coûté plus de cinquante mille francs.

Il est peu probable que, pour monter au Calvaire, la Mère des douleurs fut ainsi vêtue, mais le peuple espagnol, comme toutes les nations favorisées par le soleil, aime le luxe et l'ostentation, et il lui faut de la soie, du velours, de l'or

et des diamants dans les pompes religieuses.

Le capitaine général et les principales autorités en costume d'apparat, mais tête nue et le crêpe au bras, accompagnaient ce dernier groupe, suivi d'une partie de la garnison portant les armes renversées, les drapeaux voilés, pendant que les tambours drapés de noir faisaient entendre de cinq en cinq minutes de funèbres roulements.

Le défilé était terminé, et pendant que la fin du cortège disparaissait dans le lointain, toute la foule, quittant précipitamment les places qu'elle occupait, se précipitait à flots pressés vers la cathédrale pour assister au retour de la procession.

Les invités de don Murillo suivirent le mouvement général; les femmes s'enveloppèrent dans leurs mantilles, les hommes dans leurs manteaux, et avec un empressement qui n'exclut ni la gravité, ni le recueillement, allèrent assister au chant final du *Miserere*, chant de douleur qui, commencé au milieu des flots de lumière répandus par les torches innombrables des Nazaréens, se continue dans un décroissement continu de clarté, pour s'achever dans des ténèbres épaisses que percent à demi de loin en loin quelques lampes funèbres suspendues à la voûte et laissant à peine entrevoir la multitude prosternée sur les dalles de marbre.





Une toile peinte représentant. (Page 58.)

CHAPITRE VI

L'INVITATION

Un changement subit avait, du jour au lendemain, transformé l'aspect de Séville.

Les fêtes religieuses de la semaine sainte venaient de s'achever. Au deuil et à la tristesse avaient succédé le triomphe et les réjouissances.

Dès le samedi matin, les cloches, éveillées par le *Gloria in excelsis*, célébrant la résurrection du Sauveur, avaient jeté aux quatre vents la grande

nouvelle; les autels s'étaient parés de fleurs, les orgues immenses avaient mêlé leur tonnerre aux accents joyeux de l'*alleluia*, et depuis trois jours, la foule, passant brusquement du silence douloureux à la plus bruyante allégresse, se pressait, en habits de fête, dans les neiges ruisselantes de lumière, d'où elle se répandait en flots gaiement tumultueux sur les places, dans les rues pavoisées, puis, le soir, dans les allées ombreuses de las Delicias, encombrées d'équipages et de brillants cavaliers.

Partout résonnaient les gaitaces ; partout, sur des trépieds de fer dressés en plein vent, de brunes gitanas, bohémiques aux yeux noirs pleins de flammes, en robes à triples volants, un ceillet rouge dans leurs cheveux d'ébène et les épaules couvertes d'un châle aux couleurs voyantes, pétrissaient la blonde pâte des beignets qu'elles jetaient ensuite dans des bassins d'huile bouillante. Ici, des calesinas à caisse jaune ornées de peintures plus ou moins allégoriques et à grandes roues rouges, soulevaient derrière elles un nuage de poussière ; là, mollement poussées par l'aviron, des barques chargées de musiciens promenaient sur le Guadalquivir leurs sérénades languissantes.

A la porte d'une ménagerie, une grande toile, grossièrement coloriée, représentait Adam et Eve dans le paradis terrestre, commandant en souverains maîtres à tous les animaux de la création. Bateleurs et charlatans appelaient, à grand renfort de trompettes, de tambours et de cymbales, l'attention des promeneurs sur les merveilles de leurs baraques ; des charlatans vantaient, non moins bruyamment, les merveilles de leurs panacées, et des tentes de toile blanche, plantées le long du rempart, offraient aux danseurs des salles de verdure voisines toutes les séductions des boissons glacées, depuis l'acide *agraç* jusqu'à l'onctueux *horchata de chufa*.

Le dimanche de Pâques, après les lugubres cérémonies de la semaine sainte, n'offre en Espagne rien de particulier au point de vue religieux ; les offices s'y célèbrent comme dans toutes les autres villes chrétiennes, mais sans aucune pompe qui ait, comme le monument ou la procession du Sacro Entierro, son caractère national.

Il faut arriver au lundi qui le suit pour assister à un spectacle, tout profane il est vrai, mais dans lequel se révèle, au point de vue le plus pittoresque, le peuple andalou.

Depuis la première semaine d'octobre jusqu'à cette époque, Séville a été privé de courses de taureaux ; ce jour-là, les portes de ses arènes se rouvrent, et la foule, après un long jeûne de ses plaisirs favoris, s'y précipite avec une fureur qui tient du délire.

Dès le samedi saint, car aucune affiche de spectacle ne saurait être tolérée le vendredi du grand deuil national, d'immenses pancartes de papier rose, entourées d'un encadrement dont les nombreux compartiments représentent les diverses péripéties du drame annoncé, attirent l'attention de nombreux groupes à chaque carrefour.

Les promesses de l'affiche étaient alléchantes : six taureaux sortis de la célèbre ganaderia du duc de Veraguas devaient y entrer en lice contre la fleur des toreros sévillans.

Plusieurs amateurs distingués avaient déjà visité les animaux enfermés dans l'*Penejero* ; et dans les tertulias, comme autour des tables des cafés et des *horchaterias*, il n'était question que de la beauté de leurs formes, la pureté de leur race, leur férocité hors ligne.

Le Mariposa était surtout l'objet de toutes les conversations et de nombreux paris ; l'aventure de Carmen s'était ébruitée, et chacun la contait à sa manière en la surchargeant de broderies, avait fait du taureau une sorte de monstre d'une vigueur irrésistible, franchissant les murs les plus élevés avec une légèreté sans pareille, capable à lui seul de mettre en fuite un bataillon de chasseurs de la reine et qui, certainement, non-seulement eût tué Carmen, son père et toute sa famille, mais fait subir le même sort à tous les vaqueros, en dépit de leurs frondes et de leurs lances, si la beauté de la jeune fille n'eût dompté sa fureur à tel point qu'il s'était agenouillé devant elle et s'était laissé reconduire, comme un agneau, par la blanche main de la fille d'el Osso.

La légende faisait bien quelques légers accrocs à la vérité, mais elle plaisait par son caractère, à la fois poétique et chevaleresque, et, comme tout ce qui plaît, elle fut facilement adoptée.

Naturellement, chacun voulait voir, de ses yeux, le taureau généreux sur lequel l'*Étoile d'Andalousie*, journal à la fois politique, industriel et littéraire, publia un sonnet que le barbier poète André Sutcheta, jouant sur le nom de Mariposa qui signifie papillon, avait composé sous le titre du Papillon et de la Rose.

Les âmes sensibles demandaient qu'on fit

grâce de la vie à Mariposa ; d'autres, au contraire, qu'il fût mis à mort en l'honneur de la fille d'el Osso.

La composition de la quadrilla qui devait combattre ce jour-là excitait aussi à un haut point les esprits.

Son chef, ou primera espada, n'était autre que don Ramon Espeleta, un torero d'avenir, mais qui jusque-là n'avait occupé que la seconde place après Dominguez, son professeur dans le noble art de la tauromachie.

Dominguez avait été une des plus célèbres épées des courses espagnoles et n'avait pas même cessé de combattre, malgré les nombreuses blessures qu'il avait reçues ; mais, cette fois, son nom ne paraissait pas sur l'affiche, où s'éta- lait, en majuscules orgueilleuses, celui de don Ramon Espeleta.

Les partisans du vieux jouteur s'en indignaient, c'était une injustice, disaient-ils ; sans doute, Ramon avait du brillant, mais il manquait de science. Dominguez, au contraire, était un classique pur ; chaque passe de sa muleta témoignait



de son respect pour la tradition, son coup d'épée était irréprochable, sa retraite marquait la décadence de l'art.

Les romantiques s'insurgèrent contre ces discours, leur devise était : « Place aux jeunes ! » et ils citaient el Tatto, qui, dès ses débuts, avait éclipsé le célèbre Cucharès. L'art, disaient-ils, n'est que le voile derrière lequel s'abrite la timidité ; aujourd'hui, il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace.

Don Ramon se réjouissait de ces discussions, un homme dont on discute le mérite est par cela même déjà célèbre, et l'animation engendrée par la querelle des classiques et des romantiques ou, pour parler la langue moderne, car les mots se transforment rapidement, des conservateurs et des progressistes, lui donnait l'assurance que toutes les places disponibles aux arènes seraient remplies depuis la première jusqu'à la dernière.

Jamais il n'avait tant tenu à avoir de nombreux spectateurs.

Il voulait sortir de l'impasse dans laquelle il se trouvait engagé, et avait ourdi un plan qui, s'il n'était pas très-honnête, ne manquait pas, il faut l'avouer, d'une certaine habileté.

Le matin même du jour de Pâques, vers midi, il se présenta à la porte de don Raphaël Murillo et sonna à la grille.

L'ex-drapier, assis sur une chaise à bascule, sous la galerie de son patio, lisait, en attendant sa femme et sa fille, la gazette du jour.

En Andalousie, pendant tout l'été on vit pour ainsi dire dans la rue.

Au tintement de la sonnette, don Raphaël leva la tête, et reconnaissant son protégé s'avança pour ouvrir lui-même la grille ajourée.

Son visage était souriant.

« Ah ! s'écria-t-il, soyez le bienvenu, señor don Ramon ; je lisais précisément un article qui vous concerne, et dont l'auteur fait un éloge mérité de votre personne.

— L'auteur de l'article est bien bon de s'occuper d'un inconnu comme moi, et vous bien indulgent pour ma personne, répondit le torero avec une modestie affectée.

— Inconnu ! s'écria le drapier en tendant la main à son hôte ; allons donc, señor Espeleta, votre

nom est aussi connu dans la province que celui de la Giralda; ce matin encore, je l'ai lu dix fois sur les murs d'ici à la cathédrale, et nous sommes tous impatients d'aller applaudir demain à vos brillants coups d'épée. Dès que ma femme sera rentrée, je me propose de courir chercher des billets, car il faut s'y prendre d'avance quand le programme de la course porte votre nom.

— Vous me comblez, señor Murillo, et je ne me serais jamais figuré que vous puissiez avoir pour moi tant de bonté; cependant, comme j'avais pensé que peut-être il vous serait agréable de voir ce Mariposa, qui a mis en danger la précieuse vie de votre charmante nièce, la señora Carmen, j'étais venu précisément pour vous offrir, si vous daignez les accepter, quelques places d'où vous pourrez commodément assister à la corrida.

— C'est une attention vraiment pleine de galanterie et dont je vous suis mille fois obligé. Mais entrez donc, señor, et faites-nous la faveur d'accepter avec nous sans façon une tasse de chocolat, ou tout au moins quelques fruits et un verre d'eau parfumée avec des azucarillos que je viens de recevoir de Malaga.

— Mille grâces, señor; mais vous savez, la veille d'une course, nous avons mille petits préparatifs à terminer. Tenez, voici les billets.

— Une loge de palco! s'écria le marchand; mais ce n'est pas une attention, c'est un cadeau royal.

— J'aurais voulu trouver quelque chose de plus digne de mon protecteur et des señoras qui me feront l'honneur de paraître à cette course; malheureusement, il n'y a pas grand choix à faire; cependant, j'ai réussi à me procurer le n° 3, tout à côté de la loge de l'ayuntamiento et de celle de la sérénissime duchesse de Montpensier; c'est juste en face du toril, et vous pouvez y disposer de vingt places.

— C'est trop, c'est trop, vraiment je ne puis pas accepter.

— J'espère que vous voudrez bien ajouter le comble à vos faveurs, continua le torero, en me mettant aux pieds de votre parent don Pedro

Gomez et de la señorita Carmen, que je serai particulièrement heureux de voir orner de sa présence une course à laquelle le danger qu'elle a couru donne aux yeux de tout Séville un prix inestimable.

— Don Pedro avait déjà promis à Manuela d'y conduire Carmen; ils y viendront positivement; mais attendez-les quelques instants; ce matin, ils déjeunent avec nous, et vous pourrez vous-même leur faire cette gracieuse et galante proposition.

— Ce serait pour moi un grand honneur, señor, malheureusement je suis attendu à la noveria de Bermudez par quelques amis auxquels je donne un déjeuner, et qui déjà doivent s'étonner de mon retard. Votre très-humble serviteur, don Murillo, je vous baise les mains. »

Et saluant avec une grâce parfaite, don Ramon se retira précipitamment.

Dix minutes plus tard, el Osso arrivait de l'église, en compagnie de dona Paquita et des deux jeunes filles; presque au même instant, l'élégant Fernando sonnait lui aussi à la grille.

Depuis l'aventure du vendredi saint, le pauvre garçon faisait tout son possible pour rentrer dans les bonnes grâces de son père.

Ce jour-là, il aurait cependant de beaucoup préféré aller prendre sa part du déjeuner auquel l'avait invité Espeleta; mais sur le conseil de sa sœur Carmen, il avait renoncé à ce plaisir pour venir prendre place à un repas de famille auquel il était pourtant loin de trouver de grands charmes.

El Osso, sans vouloir témoigner le plaisir que lui causait cette soumission, en fut vivement touché, car il en comprenait le mérite et se montrait, contre son habitude, d'une humeur charmante.

Dona Murillo, près de laquelle il fut presque attentif en la ramenant de l'église, s'attribua toute la gloire de ce changement. « Vraiment, se dit-elle, c'est chose admirable que l'influence d'une femme élégante et spirituelle sur un homme, fût-il un ours; pour une demi-heure que ce rustre m'a donné le bras, le voilà tout métamorphosé. »

Sur quoi, pendant que Manuela donnait ses derniers ordres pour le service, la puissante senora alla réparer, avec l'aide de sa camériste, le désordre que sa mantille avait pu occasionner dans l'harmonie de sa coiffure, remplacer par des fleurs nouvelles les fleurs flétries par la chaleur dans la cathédrale, et corriger les plis faits à sa robe de soie en s'agenouillant sur ses talons, suivant l'habitude espagnole, qui ne tolère ni bancs ni chaises dans l'intérieur des églises.

Toujours simple et serviable, Carmen, sans se soucier de sa toilette, s'occupait à aider sa cousine.

Quand le déjeuner eut réuni la famille autour de la table, où, au milieu de corbeilles de fleurs, reposait sur un lit d'œufs filés un de ces délicieux jambons d'Alpujatas, conservé pendant deux ans dans la neige de la montagne, et flanqué de piments doux, d'œufs frits et d'un puchero ou macédoine de viandes de diverses espèces et de riz, la conversation tomba naturellement sur la course qui devait avoir lieu le lendemain.

Fernando avait vu le taureau, et en racontait des merveilles.

Don Raphaël souriait mystérieusement.

La drapière réservait son admiration pour don Ramon, le brillant et beau torero, et déclarait que, quant aux taureaux, c'était, dans une course, ce qui l'intéressait le moins.

« Quant à moi, fit el Osso, je déclare que mon admiration est pour celui qui fait bien son devoir, homme ou bête, peu m'importe. Qu'un taureau fasse une belle attaque, qu'il désarçonne un picador ou renverse un espada, je bats des mains, et crie : « Bravo, taureau ! » qu'au contraire le picador reçoive sans broncher le choc de la brute, qu'un banderillero lui plante avec audace les flèches près des oreilles, qu'un espada lui porte un beau coup d'épée, je bats des mains, et je crie : « Viva el picador, viva el banderillero, viva el espada ! » La justice avant tout, et vive le courage !

— Et toi, qu'en dis-tu, demanda Manuela à son amie; serais-tu disposée à applaudir aux coups de cornes de Mariposa ?

— Pourquoi pas, s'il fait bien son devoir, répondit la jeune fille; moi, je suis comme mon père, j'aime le courage.

— Sans garder rancune à la bête féroce qui t'a si lâchement attaquée ? demanda dona Paquita.

— Aucune rancune, ma tante. Mariposa a vu en moi un ennemi, il m'a attaquée; j'eusse été un homme armé qu'il en eût fait de même, c'est sa nature, et il a suivi son instinct.

— Alors tu trouves qu'il a bien fait ?

— Ni bien ni mal; mais qui a bien fait, c'est Marron, notre chien, qui, par amour pour moi et uniquement pour me secourir, a attaqué un ennemi vingt fois plus fort que lui et, blessé une première fois, est revenu à la charge.

— Eh ! hija, il me semble que tu oublies ton père ? remarqua don Raphaël.

— Jamais un acte de courage de mon père ne pourra m'étonner, fit-elle fièrement, et d'ailleurs, en cette occasion, il n'a fait que ce que moi, sa fille, j'aurais fait comme lui s'il eût été à ma place et moi à la sienne. »

A cette réponse héroïque, le bandit se redressa et dit avec orgueil :

« Bien, fille, tu es une vraie Espagnole.

— Oh ! je ne suis pas la seule ! » murmura Carmen, un peu honteuse de poser en héroïne, et elle serra la main de sa cousine comme pour dire :

« Tu es aussi Espagnole que moi.

— Tout cela est fort beau, reprit don Raphaël avec son mystérieux sourire, mais il me tarde d'être à demain pour assister à la course.

— Il y aura un monde fou, et vraiment je ne sais où nous pourrons nous caser; on s'étouffe aux places couvertes, et je doute que nous puissions trouver des places au premier rang.

— Le fait est que les tabloncillos doivent être déjà tous pris, dit Fernando; ce matin, on faisait queue à tous les bureaux de billets.

— Cependant des gens comme nous ne peuvent pas aller s'asseoir sur les gradins découverts, s'écria piteusement dona Murillo; un siège de pierre n'est pas doux pour y passer deux heures, et être encadré entre les deux gros pieds d'un



Les sonneurs de cloches à Séville.

paysan assis au gradin supérieur n'offre aucun agrément.

— Aussitôt après déjeuner, Fernando tâchera de nous procurer le nombre de tabloncillos nécessaires, fit le bandit, trois au moins pour les dames; quant à nous, s'il n'y a pas moyen autrement, nous nous placerons à la barrera.

— Je tâcherai de voir don Ramon, répondit le jeune homme, peut-être pourra-t-il nous procurer des sièges plus commodes.

— Comme des balcons, par exemple, » fit le drapier.

On appelle balcons de grandes loges situées au-dessus des tabloncillos ou degrés couverts qui y sont adossés, et dans lesquelles chacun peut louer une ou plusieurs places.

* Oh! quant à cela, n'y comptez pas, repartit vivement le frère de la belle Carmen; la veille d'une corrida et surtout de la première, il serait plus facile de se faire nommer député aux Cortès que de trouver pour or ou pour argent trois places dans une loge.

— Il me semble pourtant que, pour plaire à certaines personnes, un galant cavalier pourrait



Voyons, que m'a donnez-vous, don Ramon? (Page 76.)

bien.... mais nous ne sommes plus au siècle de la galanterie, soupira dona Paquita, dont un gros soupir interrompit la phrase.

— Et qui sait, s'écria don Raphaël avec un clignement d'œil, qui sait si don Ramon ne nous prouvera pas qu'il existe encore de vrais chevaliers?

— Dans cette occasion, je suis assuré du contraire, fit Fernando.

— Est-ce aussi ton opinion, Carmencita? demanda le drapier.

— Je ne me suis jamais assez occupée de ce monsieur, répondit la jeune fille, pour m'être formé une opinion à ce sujet.

— Ingrate! murmura Manola à l'oreille de son amie, et elle éclata de rire.

— Et toi, Pedro?

— Qu'il tue bien le taureau et qu'une autre fois il ne risque pas de faire tuer ma fille, c'est tout ce que je lui demande, répondit froidement el Osso.

— Eh bien! je suis bien aise de vous prouver

à tous qu'il n'y a, à cette table, que ma femme et moi qui ayons bien jugé don Ramon. Si les conducteurs de taureaux ont mis en danger la vie de notre chère Carmen, ce jeune homme a voulu en même temps réparer leur faute et reconnaître nos bontés pour lui : pas plus tard que ce matin, il est venu ici m'apporter ceci, en me priant, pour toute faveur, de le déposer, avec ses respects, aux pieds de ces dames. »

Et d'un geste solennel, tirant de sa poitrine le précieux billet, il le jeta sur la table.

Dona Paquita l'ouvrit d'une main tremblante et le parcourut du regard.

« Oh ! s'écria-t-elle, rouge de joie et d'orgueil, il n'y a qu'un don Ramon en Espagne, pour mettre à notre disposition une loge tout entière, la loge la plus voisine de celle de la duchesse ! »

Il y eut une véritable explosion d'étonnement.

Si maître qu'il fût de lui-même, le bandit ne put pas même dissimuler le sien.

« C'est surprenant, gronda-t-il entre ses dents.

— Non, c'est aimable, répliqua la drapière.

— Et désagréable, continua le bandit comme se parlant à lui-même, rien n'est incommode comme de parader.....

— Les hommes peuvent se mettre en arrière, interrompit la drapière, qui ne demandait qu'à se placer au premier rang. Manuela, il faudra avertir la peinadora, pour qu'elle vienne nous coiffer de bonne heure; je mettrai ma robe de velours bleu et ma basquine soufchée. Mon Dieu ! je suis bien que c'est un peu voyant, mais il faut bien s'y résigner : cela fera plaisir à don Ramon.

— Et à d'autres, ajouta le bandit en haussant les épaules.

— Pas à la Gonzalez assurément, dit dona Paquita, cette grande sèche qui, depuis que son mari a été nommé membre du conseil provincial, affecte des airs de princesse; quand de son tabloncillo elle nous apercevra commodément assises dans une loge à nous, elle en crèvera de dépit.

— Nous pourrions lui envoyer un éventail de papier pour empêcher le soleil de fondre la peinture de son visage, ricana superbement l'ex-drapier, concurrent malheureux du señor Gonzalez.

— Quelles fleurs mettras-tu dans tes cheveux ? demanda Manuela à sa cousine.

— Une branche de grenadier double. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce qu'il faut que nous soyons mises comme deux sœurs ; moi, j'aurai une robe de mousseline blanche.

— Et le châle ?

— Bleu et jaune.

— Comme les pointes que ton père nous a fait venir des Philippines ?

— Précisément.

— Avec le nœud pareil dans les cheveux ?

— C'est convenu.

— Qu'y a-t-il de convenu ? fit Fernando.

— Oh ! quelque chose de très-important, répliqua la ricieuse Manuela; nous nous pavions en bleu et jaune demain.

— C'est la couleur affectionnée de ma sœur, dit-il; moi, je préfère blanc et incarnat.

— La couleur des taureaux de Veraguas; on croira, cousin, que c'est vous qui donnez la course.

— Si je ne la donne pas, au moins aurai-je le plaisir de la voir de près.

— Vous ne serez pas dans la loge ?

— J'y viendrai dans les entr'actes; mais, pendant la course, ma place est à la barrière.

— Avec les toreros ?

— Toujours.

— Savez-vous une chose, cousin ?

— Laquelle, belle señorita ?

— Que si vous êtes curieux, vous n'êtes pas galant. »

Il se mit à rire, et, le déjeuner étant terminé, il roula une cigarette et sortit.

La conversation continua, toujours futile, entre les dames; el Osso, plus bourru que jamais, prit sur la cheminée le dernier numéro du journal *las Novedades*, et s'assit dans un coin pour lire.

Au point de vue politique de l'ancien partisan, les nouvelles étaient bonnes; le désaccord entre le roi et son cabinet s'accroissait de plus en plus, et la sourde agitation du nord de l'Espagne faisait

présager dans un avenir prochain de graves événements.

« Bravo ! bravo ! pensa le bandit ; avant longtemps la poudre parlera de nouveau dans la montagne, et un sourire significatif plissa ses lèvres.

— La feuille parle-t-elle de la course ? demanda le drapier.

— Je ne le pense pas, répondit Pedro. C'est le journal de Madrid.

— Je n'ai pas encore eu le temps de le lire. Y a-t-il quelque chose d'intéressant ?

— Pas encore, mais cela pourrait le devenir.

— Vraiment ?

— Oui, il paraît que Macaroni I^{er} commence à trouver que le trône de Charles-Quint n'est pas taillé à la mesure de sa petite personne. »

Don Raphaël Murillo appartenait à la classe de ces conservateurs satisfaits qui s'accommodent de tous les pouvoirs, à la condition que ceux-ci ne touchent pas à leur bien-être personnel, et l'épithète malsonnante employée par son beau-frère lui fit faire la grimace.

« Le roi don Amédée, dit-il, vaut bien autant qu'Isabelle seconde.

— En Espagne, nous n'avons pas besoin d'étrangers, gronda le bandit, et la monarchie de Ferdinand le Catholique se suffit à elle-même sans qu'il soit besoin d'aller chercher des princes italiens.

— Oh ! par la Virgen del Pilar, voilà ces cavaliers aux prises, sans respect pour le saint jour de Pâques, s'écria dona Paquita ; ils ne peuvent pas passer un quart d'heure ensemble sans faire de la politique à coups de poing. Laissons-les se chamailler, et passons au patio ; là, du moins, nous pourrions causer de choses plus intéressantes. »

Par choses plus intéressantes, la coquette et corpulente Espagnole entendait parler de courses et de toilettes.

Les deux jeunes filles sortirent avec elle, laissant don Raphaël et son beau-frère renouveler sur la politique leurs querelles, plus violentes pour la forme que pour le fond, car l'ex-drapier tenait trop peu à ses opinions du moment pour les défendre avec un grand acharnement.

Et Osso se serait, au contraire, fait couper par morceaux plutôt que de céder en quoi que ce soit sur ce terrain ; mais, avec son beau-frère, il savait que, comme don Quichotte, il combattait contre des moulins à vent, et si, en ce moment, il avait provoqué son parent au combat, c'était moins, il faut l'avouer, pour l'honneur du drapeau que pour le plaisir d'exhaler la mauvaise humeur à laquelle il était en proie depuis l'invitation malencontreuse du torero don Ramon.

En ce moment même, assis ou plutôt nonchalamment étendu sur trois chaises, dont l'une portait ses pieds et l'autre lui servait d'accoudoir, l'élégant majo, un diamant au doigt, la cigarette à la lèvre, surveillait en causant avec sa petite cour, composée de sept ou huit jeunes aficionados groupés devant une neveria de la place Neuve, le mélange savant de bière, d'orangeade glacée et de citron, qu'un garçon de café composait, suivant ses instructions, dans une immense coupe de cristal.

« Eh ! bonjour, amigo, s'écria-t-il en apercevant Fernando qui débouchait de la rue voisine, asseyez-vous et acceptez un verre de cerveza au limon, fait d'après ma recette particulière ; il n'y a, sans modestie, rien de meilleur dans le monde ; est-ce vrai, don Gabriel ?

— Divinissime ! répondit le jeune homme interpellé.

— Don Ramon a le génie des boissons glacées, dit un autre.

— Et encore plus celui de la galanterie, murmura tout bas le frère de Carmen à l'oreille du torero ; mon père, mon oncle et ces dames m'ont chargé de vous témoigner de nouveau toute leur reconnaissance.

— Chut ! donc, mon excellent, ne parlons pas de cela, c'est moi qui suis leur obligé, répondit sur le même ton l'élégant torero ; j'espère que votre ravissante sœur honore la course de sa présence.

— Certainement, avec toute la famille ; je puis même vous dire le costume qu'elle portera.

— Vraiment ?

— Positivement.

— Vous êtes un ami précieux, Fernando; quelles seront ses couleurs?

— Tenez-vous réellement beaucoup à le savoir?

— Plus certainement que vous ne sauriez le comprendre!

— Oh! la bonne occasion de vous rançonner, s'écria gaiement Fernando en se relevant; voyons, faisons nos conditions, ces senores seront témoins de notre marché.

— Quel marché? firent les étourdis.

— Pardon, senores, ceci est mon secret, dit Ramon d'un air mystérieux.

— Il vous l'a donc déjà dit?

— Pas encore. Mon secret pour le moment est la nature même de celui que je lui demande.

— Mais alors, comment saurons-nous qu'il vous l'aura confié?

— Par ma parole, *messieurs*, reprit Fernando (il dit ce mot en français pour se donner du cachet). Voyons, que me donnez-vous, don Ramon?

— Amigo, faites votre prix.

— Non, non, je vous passe la parole,

— Un verre de cervoise à la glace?

— Vous m'en avez déjà offert un pour rien.

— Mon porte-cigarettes?

— Fi donc! c'est un souvenir.

— Ma canne à bout d'ambre, c'est-il assez?

— Pas encore!

— Ce Fernando est plus tenace que le vieux Moïse, le marchand de dattes de Tétouan, s'exclama don Gabriel.

— La bague de ma cravate, et je garantis le diamant comme de la plus belle eau.»

Fernando secoua la tête.

« Ah çà, tu veux donc lui demander son

âme, fit un des majos en faisant tourner son chapeau calanais au bout de son stic.

— La moitié du prix de la course, payable dans les vingt-quatre heures? dit le torero.

— Peste! pour ce prix-là, je te dirai tous les secrets de la terre, moi! s'écria Gabriel.

— Tu n'aurais pas de quoi payer le quart de tes dettes, riposta Ramon.

— Aussi ne m'en servirais-je pas pour les payer.

— Qu'en ferais-tu donc?

— Je me donnerais du crédit pour en faire de nouvelles.»

Tous les débauchés applaudirent.

« Moi, je veux plus que cela, dit Fernando.

— Tout le prix de la course, alors?

— Non, je n'ai pas besoin d'or.

— Prête-m'en donc, je te promets de ne pas te le rendre, fit Gabriel en se versant un verre de bière au limon.

— Ma foi, mon cher, faites votre prix alors, reprit don Ramon; que vous faut-il?

— Une place à la barrière intérieure?

— C'est défendu.

— Parbleu! si c'était permis, je ne la demanderais pas.

— Vous risquez de vous faire mettre en prison.

— Non, si vous m'autorisez.

— Mais j'ai toujours refusé.

— Eh bien, vous ferez exception à la règle.

— C'est impossible! soyez raisonnable.

— Si c'est impossible, je me résigne, mais je garde mon secret.

— Allons, Fernando, soyez raisonnable.

— C'est à prendre ou à laisser.

— N'en parlons plus.

— N'en parlons plus. Au revoir, senores.

— Vous partez?

— Oui! mon père et ma sœur m'attendent pour retourner à la campagne.

— Et nous ne nous reverrons plus?

— Naturellement, jusqu'après la course! Dieu vous conserve, don Ramon.

— Adieu! seigneur cavalier.



Fernando secoua la tête.

« Ah çà, tu veux donc lui demander son

— Au moins, vous viendrez tous à la course ? demanda le torero.

— Vous pouvez toujours compter sur ma tante et sur don Murillo, » répondit ironiquement le jeune homme en s'éloignant.

Cette phrase, lancée comme une flèche de Parthe, souleva un tonnerre de bravos.

« Écoutez, don Fernando, s'écria le torero en se levant, un mot seulement, écoutez.

— Le marché tient-il ?

— Demonio ! il le faut bien ; dites-moi ce que je vous ai demandé.

— Et j'aurai la place ?

— Quoi qu'il arrive, vous l'aurez. »

Fernando lui glissa alors deux mots dans l'oreille.

« Bien, fit l'espada, vous pouvez compter sur la barrière.

Rarement les chefs de quadrilles aiment à introduire de simples aficionados ou amateurs parmi leurs hommes au moment d'une course de taureaux. Ces jeux sanglants demandent adresse, sang-froid, rapidité ; la moindre distraction, une indécision, de si courte durée qu'elle soit, peut causer la mort d'un torero auquel on n'aurait pas porté secours juste à l'instant opportun.

Les élégants de ces coulisses d'un nouveau genre ne peuvent, on le comprend, que distraire les combattants, les troubler, leur faire manquer leur entrée en scène, et par conséquent compromettre, par leur ridicule manie de se montrer là où le public n'est pas admis, l'existence des autres et souvent même la leur.

Facile pour tout le reste, trop facile même et beaucoup trop bon vivant dans l'habitude de la vie, don Ramon était, jusqu'à ce jour, demeuré inflexible sur l'article de la prohibition de la barrière, et contre ses refus aussi absolus que souvent répétés étaient venues échouer et les supplications de l'amitié, et les séductions tentées par les plus grands personnages.

Jamais, à qui que ce fût, ami ou protecteur, il n'avait cédé.

Ce que nul, parmi ses plus intimes amis ou ses plus utiles protecteurs, n'avait pu obtenir à force

d'instances, Fernando se le faisait accorder haut la main et ne paraissait pas même s'en étonner.

Ce fut une explosion d'étonnement parmi les majos.

« Est-il heureux ce Fernando ! s'écria Gabriel. Il a trouvé je ne sais où un *Sésame ouvert-toi*, et n'a qu'à dire : « Je veux, » pour se faire octroyer une faveur que le duc de Medina-Cœli n'aurait pas osé demander à notre vaillant espada et que n'aurait pas obtenue Dominguez, l'illustre vétéran de la tauromachie.

— Le temps est lourd aujourd'hui, voudrait-il par hasard faire de l'orage ? interrompit Ramon, après avoir renvoyé vers le ciel en mince filet la fumée blanche de son papelito.

— Ne voyez-vous pas qu'il plaisante, senores, reprit le jeune comte de Fonseca, en se balançant sur sa chaise ; je parie une once que sa permission est une plaisanterie.

— Ne pariez pas, don Benito, vous perdriez, fit le torero.

— Bah ! je vous fais le pari à vous-même.

— Si vous voulez me faire cadeau d'une once, vous êtes libre, reprit froidement le torero ; bonsoir, messieurs.

— Quoi ! bonsoir ? Ne voudriez-vous pas me gagner vingt doublons ce soir au monte ?

— Ce sera pour un autre jour ; aujourd'hui, j'ai affaire, et le temps presse.

— Par les cornes du diable ! il faudra que nous éclaircissons ce mystère, messeigneurs, reprit don Raphaël en regardant avec stupéfaction don Ramon s'éloigner ; je vais tâcher de rejoindre Fernando ; toi, Juan, suis Ramon, regarde où il entre, à qui il parle. Que chacun fasse son devoir, nous ne pouvons pas admettre qu'un ami nous mystifie de cette manière ; en chasse, messeigneurs, et ce soir, à la nuit, rendez-vous général à l'orchateria de los Tres-Hermanos, sur la place de la Cebada.

— Dans cette saison, il n'y a personne aux Tres-Hermanos, fit observer Benito.

— Raison de plus pour y aller ; là, au moins, nous ne serons pas dérangés. Allons ! en chasse !

— Deviner ou mourir, s'écrièrent tous les

jeunes gens en levant héroïquement leurs cannes vers le ciel ; deviner ou mourir ! » et ils se dispersèrent dans diverses directions.

Vers dix heures du soir, le plus attardé des chasseurs de secrets entra dans le patio ombragé d'orangers, au milieu duquel un vaste bol de punch achevait de s'éteindre, en jetant sur les jeunes fous assis autour de la table les dernières lueurs de ses flammes bleues.

C'était une vraie mise en scène d'opéra, dans laquelle un chœur de brigands, vêtus de velours et portant des chapeaux enrubannés, conspiraient dans une grotte à demi éclairée par les feux de bivac, et chantent à pleins poumons, afin, sans doute, de ne pas être entendus des gendarmes et des voltigeurs envoyés à leur poursuite.

« Qui vive ? » cria la sentinelle qui, drapée dans son manteau, veillait à la grille, sans autre arme que sa cigarette.

— Chasseur de mystères, répondit le dernier venu.

— Bravo ! entre vite, nous l'attendons. »

Quelqu'un plongea la cuillère dans le punch, et une soudaine clarté inonda la patio.

Vérification faite, il n'y avait pas un seul intrus.

« Voyons, seigneurs cavaliers, quelqu'un de vous a-t-il découvert le secret ? » demanda le président.

Personne ne répondit.

« Voilà qui va mal, fit Benito ; mais peut-être tous nos renseignements réunis nous mèneront-ils à la découverte ; je propose que chacun fasse sa déposition à son tour.

— Bien pensé, s'écria Raphaël ; en qualité de président, je donne la parole à l'ami Juan, il la passera à son voisin de gauche.

— Señores, selon les ordres de notre illustre président, j'ai suivi don Ramon : nous avons traversé ensemble la place del Duque, la rue de Triana, les Sierras, l'allée de Valence et la rue del Candilejo, où il s'est arrêté au n° 17 et est entré.

— N° 17. Chez Calderon, le tailleur à la mode ? fit don Castro.

— N'interrompez pas, dit sévèrement Raphaël.

— Il y est resté cinq ou six minutes, est redescendu, a pris la direction de la place aux Herbes, s'est jeté dans une voiture et, avant que j'eusse pu le rejoindre, a disparu.

— Est-ce tout ?

— Pas encore. Sans perdre de temps, je suis revenu chez Calderon, que j'ai trouvé lisant les coutumes d'Andalousie de notre charmant écrivain don Fernan Caballero ; le brave homme a cru que je venais lui commander un nouveau costume et a fait la grimace.

— Mauvaise entrée en matière, murmura Benito.

— Je m'en suis aperçu, et d'un ton dégagé je lui ai dit : Eh bien, Calderon, je me range ; vous ne vous en doutez pas, et cependant cela est si vrai, que je viens vous demander ma note. »

Les conspirateurs éclatèrent de rire.

« Continuez, homme rangé, reprit Raphaël.

— Le mot a eu un effet magique ; le tailleur s'est précipité pour m'offrir un siège, m'a demandé qui j'épousais, et aurait divagué pendant vingt-quatre heures si je ne l'avais pas arrêté en lui disant : Le bruit court que don Ramon se range lui aussi ; heureux coquin, je parie qu'il est venu vous porter quelque billet de banque.

— Des billets de banque ! Ah ! señor don Juan, pas même des billets pour la course ; le mécréant ne voulait-il pas me faire travailler aujourd'hui, jour de Pâques, pour lui faire une cape bleu et jaune.

— Bleu et jaune ?

— Oui, señor, une cape comme jamais espada n'en a portée ; certainement, j'en ai fait de tout bleu ou tout jaune, mais bleu et jaune, et cela pour la course de demain, il est fou le pauvre jeune homme, tout à fait fou, et de plus il ne paye pas.

— Et puis ? fit un des jeunes écerclés.

— Mon sac est vidé.

— C'est peu, dit-on à la ronde.

— C'est beaucoup, señores, » reprit gravement Raphaël en se recueillant.

Les dépositions continuèrent.

Une des plus intéressantes fut celle de Ramirez,

auquel un barbier en renom avait confié que le torero faisait la cour à Manoela.

Enfin, le tour de don Raphaël arriva.

« Messieurs, dit-il, je crois que nous sommes sur la voie ; j'ai eu la bonne chance de rencontrer Fernando, et, comme il est léger comme une alouette, je lui ai arraché le fameux secret révélé par lui à notre ami.

— Bah ! fit-on de toutes parts, et quel était ce secret ?

— Vous voulez le savoir ?

— Evidemment.

— Eh bien, señores, voici ce qu'il a dit dans le tayau de l'oreille de Ramon :

« Demain, ma sœur Carmen sera en jaune et « bleu à la course »

— Pas autre chose, s'écria Benito.

— Pas autre chose ; mais cela, paraît-il, a suffi pour que notre illustre allât se commander une cape aux mêmes couleurs.

— Bravo, cria-t-on de toutes parts, buvons à don Ramon Espeleta et à la señora Carmen Ruys y Gomez. »

Les verres s'emplirent à la ronde, et les toasts furent portés au milieu des éclats de rire.

Don Ramon, avec ses airs mystérieux, avait atteint son but : la fille d'el Osso serait compromise.





Cette disposition particulière offre une perspective sans pareille. (Page 52.)

CHAPITRE VII

LA COURSE DES TAUREAUX



voûtes de ses cathédrales, il faut prendre part à ses divertissements favoris et aller s'asseoir avec elle sur les gradins de ses amphithéâtres, véritables

en tous les spectacles que présente Séville, celui des combats sanglants du cirque est le plus émouvant.

Pour bien connaître le peuple espagnol, surtout dans les provinces du Sud, il ne suffit pas d'assister à ses touchantes et magnifiques cérémonies religieuses et de suivre la multitude sous les

colisées, dont chaque lundi le sable de l'arène est rougi de sang. A Séville, à Cadix, à Malaga, à Puerto Santa-Maria, à Madrid, les courses de taureaux ne sont pas seulement un plaisir, mais une passion violente.

Ce jour-là, pour applaudir un espada en renom, les plus graves députés abandonnent leur siège aux Cortès, et le dernier des mendiants vend ou engage le peu qu'il possède pour se procurer une place sur les gradins de pierre, sous le feu dévorant d'un soleil impitoyable.

Aussi, dans chaque ville un peu importante, après la splendide cathédrale, chef-d'œuvre d'architecture, prodige de richesses inouïes, la plaza de toros tient-elle le premier rang.

Celle de Séville n'est certainement pas la plus grande parmi les édifices de ce genre, mais elle est incontestablement la plus belle : vaste polygone de trente côtés, dont le premier étage est



Au musée des Antiques. (Page 52).

en pierre et le second en bois ; elle présente, à l'extérieur, une belle façade ; à l'intérieur, une haute et longue suite d'arcades supportant un entablement sur lequel s'appuie le toit et reposant sur le dernier palier d'un escalier circulaire de marbre, s'abaissant marche par marche ou gradin par gradin jusqu'au niveau de las tablas, cercle de bois peint en rouge sang de bœuf et entourant un cirque rond de 67 mètres de diamètre, orné d'une couche épaisse de sable fin, et doré.

En 1865, un violent orage abattit entièrement une partie des galeries, et rasant mur extérieur, toit et colonnes sur treize pans du polygone, ouvrit une large brèche, à travers laquelle, à la hauteur du second étage, apparut, baignée dans l'azur du ciel, la merveilleuse cathédrale, appuyée sur sa tour arabe comme un guerrier sur sa lance.

Cette disposition particulière ouvre une perspective sans pareille et forme un tableau des plus grandioses, surtout pour celui qui le con-

temple du haut des gradins peuplés d'une foule étincelante et diaprée des plus vives couleurs.

Les Andalous sont un peuple artiste par nature, et, pour ne pas effacer l'admirable tableau, ils laissèrent la brèche béante.

Deux ouvertures seulement, deux portes aux robustes vantaux de chêne, s'ouvrent en face l'une de l'autre dans l'épaisse cloison de bois qui s'arrondit autour de l'arène : la première, percée juste en face du balcon, ou loge de l'ayuntamiento, communique avec la pièce obscure ou toril, étroit corridor dans lequel les taureaux de combat sont, dans la matinée, enfermés l'un à la queue de l'autre, mais séparés par de fortes traverses de bois pour les empêcher de se blesser ou de se ruer tous à la fois dans le cirque; la seconde, pratiquée au-dessous de la loge même des autorités, et donnant accès au matadero ou écorchoir, dans lequel un superbe attelage de six mules, couvertes de plumets, de grelots, de housses voyantes et de pompons, entraîne au triple galop les cadavres gisant sur le sable.

Pendant la course, ces portes sont fermées, mais un étroit bourrelet régnant le long des tablas, à deux pieds environ du sol, permet aux chulos pressés de trop près de les franchir et de venir tomber dans le corridor ménagé autour de l'arène, et où se tiennent les toreros avant leur entrée dans la lice ou après leur sortie.

Tel est l'aspect intérieur de la plaza de toros, à Séville, vers laquelle, le lundi de Pâques, attirée par son goût prononcé pour les spectacles qui s'y donnent, par les promesses des affiches et la réputation de Ramon Espeleta, qui, en ce jour, devait se mesurer avec son rival, Antonio Rodriguez, affluait une multitude bruyante et animée.

L'arène, qu'achevaient de peigner avec leurs râteliers, pour en enlever jusqu'au moindre caillou, les garçons de toril, était en partie envahie par des enfants tapageurs jouant entre eux aux taureaux et par des amateurs en élégants costumes de majos, se promenant la cigarille aux lèvres et à la main la canne d'olivier cerclée de noir, avec de brillants toreros en culotte de satin et en veste de velours surchargée de broderies, venus

là pour se montrer dans leurs riches habits et regarder le coup d'œil toujours curieux de la foule gravissant les degrés comme une marée montante aux vagues de mille couleurs.

En face du toril, un banderillero, doré sur toutes les coutures, les bas de soie bien tirés et sa cape de soie rose sur le bras, causait avec un picador au large chapeau et au pantalon de cuir fauve dont la jambe droite était bardée de fer.

Ailleurs, un groupe de lions sévillans, la cravate négligemment passée dans une bague ornée d'une émeraude ou d'un diamant, le coude sur la hanche et les reins cambrés dans leur large ceinture aux couleurs voyantes, se montraient, en les appelant par leurs prénoms, les beautés en renom ou les piquantes manolas qui, un œillet noyé dans les flots de leur chevelure d'ébène, la veste de velours noir ouverte sur un gilet d'écarlate, venaient s'asseoir à l'ombre des palcos, à demi voilées par leurs mantilles blanches, un bras arrondi comme l'anse d'un vase antique, et de l'autre main faisant papilloter leurs éventails diaprés comme les ailes d'un papillon.

Mais ni les grands yeux de Pepita, dont les minces paupières étaient si largement fendues, qu'on les eût dit noircies avec du henné; ni la



En face du toril, un banderillero.

fière beauté de Juanita la Morena; ni les cheveux d'or de dona Blanca, la riche héritière de Valence; ni la toilette tapageuse d'Ampara la Danseuse ne

captivaient en ce moment l'attention des jeunes étourdis réunis autour de don Raphaël, l'intime ami d'Espeleta, et leurs regards se tournaient sans cesse vers la loge encore vide contiguë à celle dans laquelle se pressaient déjà, sur leurs bancs, les membres de l'ayuntamiento de Séville autour du gouverneur civil et du corregidor ou préfet de la ville.

La foule bariolée grossissait sans cesse, s'éta-geant, drue et serrée, autour de l'arène, sur laquelle le soleil versait des torrents de lumière éblouissante; de cette ruche humaine s'élevait un bourdonnement confus brodé de frais éclats de rire, de lazzis qui allaient se croisant, de quolibets lancés par les heureux spectateurs assis à l'ombre à ceux qui n'avaient pour se défendre contre les morsures brûlantes de l'astre-roi que des éventails ou petits drapeaux de papier peint sans cesse en mouvement. Puis, se détachant en note aiguë sur cet accompagnement sourd, les cris perçants d'*Agua fresca!* et de *Naranjas!* poussés de minute en minute par les femmes qui, un alcaraza à chaque épaule, escadaient les bancs, et les marchands d'oranges, qui, avec une merveilleuse adresse, envoyaient à travers l'espace le fruit parfumé, juste dans la main ouverte pour le recevoir, ou attrapaient au vol la pièce de monnaie lancée du dernier rang des bancs.

Cependant, malgré les plaisanteries, les moqueries à l'adresse des habits noirs ou des toilettes ridicules, les bousculades, les disputes et le bouquet d'artifice des *andalousades* — en France, nous dirions *gasconnades* — éclatant de toutes parts, les dix mille spectateurs entassés dans la brûlante étuve commençaient à s'impatienter. Déjà les pieds battaient une mesure précipitée, et quelques vociférations contre la lenteur des autorités qu'il fallait jeter aux chiens, contre le corregidor auquel les plus ardents proposaient d'attacher les banderilles, commençaient à se faire entendre.

Les membres de l'ayuntamiento ne s'inquiétaient ni ne se formalisaient, il est vrai, de ces provocations peu parlementaires : au cirque, le peuple

a le droit de tout dire, il est chez lui, et peut manifester à son aise.

Soudain, dans le groupe des élégants que l'on pourrait appeler la *quadrilla* de don Raphaël, il se fit un mouvement extraordinaire; tous les regards des jeunes élégants se portèrent vers la loge tout à l'heure vide, et au balcon de laquelle venaient s'asseoir les deux plus ravissantes Andalouses dont jamais guitares eussent célébré la beauté et accompagné les séguitilles chantées sous leurs balcons dans le silence de la nuit.

Toutes deux portaient la mantille blanche, le rouge orillet dans les cheveux, et, cachant la veste à grelots de filigrane, un châle rayé bleu et jaune croisé sur la poitrine et dont les pointes allaient se nouer sur la hanche.

Quelques applaudissements se firent entendre, car, en Espagne, on applaudit à la beauté comme au courage; mais, par une juste compensation, des sifflets éclatèrent quand, escaladant lourdement les bancs du fond de la loge pour se montrer, elle aussi, vint se placer ou plutôt tomber à côté des jeunes filles une grosse femme en veste écarlate brodée d'or, une gerbe de fleurs criardes dans les cheveux, et agitant avec fureur, pour donner un peu d'air à son visage empourpré, un éventail colossal qu'on eût dit fait avec les plumes d'une hécatombe de perroquets.

Ne prenant pour elle que les bravos, la peu modeste senora eut la malencontreuse idée de remercier de la main. Pour le coup, ce fut un éclat de rire universel; la foule, distraite par cet épisode, se tourna en masse vers la loge, et les quolibets commencèrent à tomber comme une averse.

« Viva dona Vesuvio! » criait l'un, comparant la grosse dame colorée à une éruption de volcan.

— *Pintura! pintura!* vociféraient les autres.

— Au musée des Antiques! hurlait un des polissons qui grouillaient dans l'arène.

— Non, répondit un plaisant des gradins au soleil, qu'on l'envoie à l'exposition des nourrices!

Toutes ces plaisanteries n'étaient pas de nature à rafraîchir le sang de dona Murillo; elle tournait à l'apoplexie.

Manuela baissait les yeux en déchirant son gant; Carmen regardait la foule impitoyable d'un air suppliant.



Picador.

Derrière elle, les bras croisés sur la poitrine, el Osso fronçait le sourcil.

Sous prétexte d'aller serrer la main à un ami, don Raphaël Murillo s'étoit esquivé.

Fort heureusement pour sa femme, une fanfare éclata en ce moment.

A l'instant même, la loge fut oubliée.

La porte de l'arène s'ouvrit, laissant passage à un demi-escadron de gardes civils à cheval, sabre nu, et qui, précédés de deux alguazils montés sur de superbes chevaux andalous à queue traînante, se déployèrent en rideau et s'avancèrent, chassant devant eux le public.

Au bout de quelques minutes, quand tout fut déblayé, les soldats se retirèrent, laissant derrière eux l'arène entièrement vide, et semblable, sous les rayons du soleil, à un disque fauve enchâssé dans un cercle rouge.

Quelques instants s'écoulèrent; puis un des alguazils rentra à cheval. Comme toujours, l'apparition de cet homme en costume du moyen âge, portant la fraise, le justaucorps noir, avec le petit manteau de même couleur attaché aux épaules, les bottes à l'écuyère et le chapeau à plumes, souleva une tempête de huées.

C'était dans l'ordre: les huées à l'alguazil font partie du programme: le cavalier ne s'en émut pas autrement. Il salua l'autorité et fit un signe.

Tous les regards se portèrent vers l'entrée du cirque, dont les deux battants étaient large ouverts.

Comme les gladiateurs antiques avant de mourir, les toreros entrèrent, accueillis par des applaudissements frénétiques.

Quatre centaures au visage bronzé, montés sur des chevaux dont les yeux étaient bandés, ouvraient la marche, assis et comme enchâssés dans leurs hautes selles arabes, la lance droite sur le pied, la veste de velours bleu, orange, vert ou incarnat, ouverte sur la poitrine pour découvrir un gilet surchargé, comme elle, de broderies, de paillettes, de passequilles, de franges, de boutons, la cravate bariolée négligemment nouée autour de leur cou musculeux, la tête couverte d'un sombrero gris aux ailes raides et vastes, enjolivé d'énormes paquets de faveurs.

Les chulos ou capeadores les suivaient deux à deux, petits, minces, sveltes, admirablement découplés, en costume de figaro, avec la montera penchée sur l'oreille, et l'éblouissante capa, leur seule arme contre les cornes et la fureur du taureau, jetée sur le bras; puis les banderilleros,



Capadour.

comme eux en culotte de satin, bas de soie, souliers à boucles, veste historiée de dessins et de ramages d'or et d'argent scintillant au soleil, et



Banderilleros.

balançant en marchant des flèches barbelées enjolivées de découpures de papier rose, vert et blanc.

Puis enfin, marchant les derniers, Antonio Rodriguez, un maître dans le noble art de la tauromachie, un classique du cirque, l'air sérieux, la démarche assurée, le teint d'une pâleur olivâtre avec des yeux pleins de mobilité, et Ramon Espeleta, son élève autrefois, aujourd'hui son rival, jeune, souple, plus haut de taille, et admirablement proportionné.

Plus âgé, puisqu'il avait au moins quarante-cinq ans, Rodriguez portait un costume plus sévère que celui de son rival, et particulièrement fait pour exciter le taureau par sa couleur pourpre sombre.

Espeleta, le torero romantique, avait choisi la couleur bleue pour la culotte chamarrée de broderies, et écarlate pour la veste, dont l'étoffe disparaissait presque complètement sous un

fouillis phosphorescent d'arabesques entrelacées. Il paraissait soucieux, et son regard, d'une fixité singulière, avait quelque chose de clair, d'aigu et de froid comme la lance d'une épée.

Ses partisans, ou pour mieux dire les compagnons de sa vie dissipée, s'attendaient à le voir vêtu de bleu et de jaune, et grande fut leur déconvenue en ne remarquant dans son costume rien de plus particulier que sa richesse; cependant ils ne saluèrent pas moins son entrée par des vivats frénétiques, auxquels ils ajoutaient son nom, pour que Rodriguez, le carliste, ne fût pas tenté de croire qu'une partie de cette ovation, organisée surtout par la faction républicaine, s'adressait à lui.

D'un pas toujours égal, et sans avoir l'air de s'apercevoir de ce qui se passait autour d'eux, les hommes des deux quadrillas et leurs chefs s'avancèrent presque jusqu'au pied de la loge de l'ayutamento, saluèrent profondément les auto-

rités, s'inclinèrent à droite et à gauche, puis sortirent de l'arène ou s'éparpillèrent le long des tablas, pendant que les quatre picadores, traversant le cirque au galop, allèrent se poster à dix pas environ de la barrière, deux de chaque côté et à distance à peu près égale.

La grille fantôme qui, jusque-là, avait accompagné l'entrée des toreros, cessa aussitôt, et le clairon donna le premier signal.

A cet appel, un alguazil traversa de nouveau la place, reçut dans son chapeau la clef que le corregidor lui jeta du haut du balcon, et, poursuivi par les huées, alla la porter au portier du toril, qui ouvrit aussitôt, pendant que le pauvre diable, éperonnant son cheval, se hâta de se réfugier dans le corridor interdit au public, mais où, par faveur spéciale de son ami don Ramon, le jeune et vain don Fernando, son chapeau calanais sur l'oreille et un lorgnon dans l'œil, à la française, se pavanaît au milieu des chulos bariolés et fumait avec eux des cigarilles sous les yeux de ses amis.

En ce moment, personne, il faut le dire, ne songeait à lui; tous les yeux, tournés vers la caverne sombre qui faisait tache en face du balcon de l'ayuntamiento, cherchaient à y découvrir dans les ténèbres l'ennemi encore invisible dont on entendait déjà le sourd renâclement.

Soudain une masse d'un brun fauve tirant sur l'acajou s'élança d'un bond furieux de cette nuit profonde, et, étonnée du tumulte causé par les hourras, éblouie par le grand jour, s'arrêta une seconde, se battant les flancs avec sa queue, creusant la terre de son dur sabot, et promenant autour d'elle un regard à la fois superbe et féroce.

Assurés sur leurs larges étriers, la lance en arrêt, le corps penché en avant, les picadores attendaient immobiles.

Le taureau aperçut el Moreno, et, rapide comme l'éclair, fondit sur lui.

On entendit un éclat de bois qui se brisait; les cornes de la bête furieuse plongèrent dans le poitrail du cheval à demi soulevé par le choc, et qui, achevant de se cabrer, retomba lourdement

contre les tablas, entraînant avec lui son cavalier dans sa chute.

« Bravo, taureau! bravo, Cordova! » rugit la foule.

Incapable de se relever seul, le picador désarçonné faisait tous ses efforts pour s'abriter sous le cadavre sanglant de son cheval comme sous un bouclier.

Mais Cordova, comme s'il eût deviné que son principal adversaire n'était pas encore puni de son audace, soulevait le cheval inerte pour trouver l'homme.

Sans les chulos, celui-ci était perdu.

Ils accoururent, poussant des cris, faisant voltiger leurs capes, harcelant leur terrible ennemi, comme dans le ciel bleu un vol de timides oiseaux harcèle le faucon tournoyant.

Fatigué de ces clameurs, le taureau releva son muse ensanglanté et les regarda.

Il n'en fallut pas davantage pour les faire reculer précipitamment.

Alors il se remit à sa vengeance.

Ils revinrent plus insolents que jamais.

Pour en finir, Cordova chargea le bataillon, qui, s'évanouissant tout à coup, le laissa en face du second picador Juan Perez.

Le taureau s'arrêta, renifla la terre, fit deux ou trois pas en avant, regardant fixement l'homme qui le regardait, puis, baissant de nouveau la tête, se rua sur lui.

Cette fois le bois de la lance plia sans rompre, et ce fut au tour de Cordova de chanceler; un moment pourtant il essaya d'arriver jusqu'au cheval en appuyant sur la pointe de la lance, dont le bout acéré le piquait au défaut de l'épaule.

Enfin, fatigué de son impuissance, il renonça, et retourna au grand trot vers la porte du toril, qu'il essaya d'enfoncer à coups de cornes.

Toujours impartiale, la foule cria: « Vive Perez! »

Fièrement campé sur sa selle, l'hercule basané releva sa lance et salua.

Harcelé par les chulos, qui lui avaient arraché son ennemi vaincu, humilié par la défaite

qui avait suivi de si près sa première victoire, le taureau ne fit plus que de fausses attaques sur les picadores qui, quittant la barrière, venaient lui présenter le combat; une seconde fois pourtant il chargea Perez, reçut une nouvelle blessure et s'enfuit, secouant son cou puissant rayé de filets de sang.

Ce fut alors un orage d'injures, une grêle d'épithètes déshonorantes.

La trompette sonna de nouveau, et les picadores sortirent, laissant les chulos jouer avec la bête farouche.

Deux ou trois fois, les voyant sans armes, celle-ci les chargea à fond de train, frappant de grands coups qui se perdaient dans le vide ou ne rencontraient que des étoffes légères voltigeant devant ses yeux.

Fatigué de ces tromperies, Cordova alla s'accouler à la porte du toril, dédaignant toutes les provocations.

La colère des spectateurs ne connaissait plus de bornes. « Les banderilles de feu ! criaient les uns. — Les chiens ! » hurlaient les autres. Et ils lui montraient le poing, le traitant de lâche, de brute, de canaille, d'infâme même !

Rien n'y faisait.

Pour la troisième fois, la trompette sonna.

Cette fois, de nouveaux adversaires se présentèrent, légers, audacieux, agitant de chaque main une longue banderille au-dessus de leur tête, ployant les jambes et se relevant par défi.

Sans même les regarder, Cordova s'était remis, à coups de cornes, à démolir la porte.

« Fuego ! fuego ! feu ! feu ! » hurlait la foule indignée.

Un chulo saisit le lâche par la queue et la lui tira fortement; l'insulte était trop grave : le taureau se précipita sur l'insolent, qui, serré de près, n'eut que le temps de poser le pied sur le bourrelet et de franchir la barrière.

Quand l'animal furieux se retourna, entre lui et la porte du toril, il aperçut un banderillero les bras élevés et s'élança de nouveau tête baissée; le torero le laissa arriver à quelques pouces de sa poitrine, se pencha entre ses cornes aiguës et,

pirouettant sur lui-même avec la rapidité de la pensée, se jeta de côté, lui laissant piquée aux deux côtés du cou une paire de banderilles de feu, qui, éclatant successivement, l'entourèrent de fumée et de flamme.

A la fois déchiré par le fer barbelé, brûlé par les morsures du feu, aveuglé par la colère, le monstre, exaspéré, bondissait avec fureur, poussant de rauques beuglements et se ruant sur l'insaisissable nuée qui tournoyait autour de lui.

En ce moment, l'intrépide majaro lui planta au-dessous des oreilles une nouvelle paire de flèches, et, posant son pied sur le front de l'animal à l'instant où celui-ci relevait la tête pour le frapper, se fit lancer en l'air en battant un entrecôt.

Si les gradins eussent été de bois, ils auraient croulé sous les trépignements frénétiques; et, de l'autre bout de Séville, les rares habitants demeurés chez eux durent entendre le bruit sourd d'une immense clameur.

Le corregidor fit alors un signe, auquel répondit un double coup de clairon, et Antonio Rodriguez entra.

D'une main, il tenait une épée nue à lame brillante; de l'autre, un morceau d'étoffe écarlate roulée sur un bâton comme un drapeau autour de sa hampe.

Il jeta autour de lui un regard superbe; les chulos s'écartèrent; et lui, traversant l'arène d'un pas calme et mesuré, s'avança sous la loge du corregidor, salua et demanda la permission de tuer le taureau.

Cette permission lui fut accordée.

Il salua de nouveau, alla se placer à vingt pas de la barrière, déploya sa muleta ou drapeau rouge, grand deux fois comme un mouchoir, fit ployer sur le sable la lame de son épée et attendit.

Pendant ce temps, ses chulos manœuvraient pour lui amener le taureau; penché sur la barrière en dehors du cirque, Espeleta regardait son rival.

La pose d'Antonio était d'une correction admirable, son costume d'un goût parfait; le vieil



Le bois de la lance pila sans rompre. (Page 86.)

athlète eût mieux aimé se faire tuer que de manquer à une règle de son art.

Le taureau, moins artiste, arrivait par le mauvais côté, il fallait le replacer.

Rodriguez étendit sa muleta de la main gauche avec une admirable nonchalance, Cordova s'élança furieux sur la tache rouge et la dépassa.

Alors, sans se retourner, l'artiste prit la muleta de la main droite, l'étendit de nouveau et se laissa charger par derrière; l'animal, furieux, bondit; Rodriguez fit une légère inflexion de corps sans que ses pieds quittassent leur position, et le taureau, dont la corne avait en passant effleuré le bras de l'espada, alla tomber sur les genoux, dix pas en avant.

Quand il se retourna en se relevant, il était placé.

Un tonnerre de bravos salua cette manœuvre savante.

Don Ramon applaudissait lui-même avec rage.

Il n'y avait plus qu'à donner le coup mortel, quand un œillet lancé d'un balcon vint tomber aux pieds de l'illustre épée, en même temps qu'une voix fraîche criait :

« Seigneur don Antonio, une petite chose pour une senorita. »

Une petite chose, cela signifiait : « Risquez votre vie pour nous amuser. »

Antonio fit un signe imperceptible, passa la muleta à un chulo, dont il prit la cape de soie rose, et, la laissant flotter derrière lui, s'enfuit comme épouvanté par le taureau, qui, le voyant courir à travers l'arène, se précipita sur ses traces.

Soudain, le fuyard se retourna et croisa ses



Jamais peut-être torero ne s'était trouvé dans une position aussi critique. (Page 91.)

bras sur sa poitrine en le regardant; stupéfait de cette audace, Cordova s'arrêta, frémissant.

Alors, souriant, Antonio marcha vers lui, secoua sa cape devant le muse du taureau, et, par un mouvement brusque, s'en drapa d'une manière élégante, irréprochable, puis, faisant un saut de côté pour éviter une charge furieuse, retourna lentement reprendre son poste de combat.

Ce trait d'audace, connu sous le nom de jeu à la navarra, manque rarement son effet sur la

masse des spectateurs; ils applaudirent à outrance. Espeleta applaudit aussi, mais ce fut avec un sourire d'ironie méprisante que, se penchant à l'oreille de son ami don Fernando, il lui dit :

« Musée des Antiques, amigo; ces gens-là ont momifié l'art.

— Oui, pas fort! murmura le frère de Carmen, voici qui vaut mieux. »

En ce moment, après avoir replacé le taureau et s'être posé tout à fait en face de lui, Antonio, d'une main agitait doucement sa muleta et de

l'autre tenait son épée presque horizontale, la pointe à la hauteur des cornes.

Ce moment est toujours solennel, car c'est celui où l'un des deux combattants doit mourir; il est rare que ce soit l'homme, mais cela peut arriver, on pourrait dire doit arriver un jour, car il est bien rare qu'un *primera espada* ne finisse par être tué ou tout au moins estropié pour le reste de ses jours.

Un instant, quelques secondes à peine, mais qui furent un siècle, les deux rivaux se mesurèrent du regard: l'un, menaçant de ses cornes; l'autre, de son épée.

Enfin Rodriguez se découvrit, Gordova baissa la tête et se lança en avant; ses cornes n'étaient pas à un pouce de la poitrine de l'espada, quand, prompt comme l'éclair, l'homme riposta par un coup d'épée.

Le taureau tomba foudroyé.

Les applaudissements éclatèrent de nouveau avec frénésie, non-seulement sur les gradins, mais dans les tribunes et jusqu'aux barrières, placées les plus rapprochées du cirque et auxquelles ne manquent pas de venir s'asseoir les vrais amateurs.

Don Ramon était trop connaisseur pour ne



Le taureau tomba foudroyé.

pas être jaloux de cette belle estocade, connue dans l'école taumachique sous le nom de *ESTOCADA A VUELA PIES*; mais, pour n'avoir pas l'air

d'en éprouver du dépit, il joignit ses applaudissements à ceux de la multitude et, franchissant les tablas, alla lui serrer la main et le féliciter vivement aux yeux du public.

Après un moment passé par le vainqueur à ramasser les cigares et l'argent lancés par ses admirateurs et à leur renvoyer les mouchoirs et les chapeaux jetés en témoignage de chaleureuses félicitations, Antonio sortit de l'arène, appuyé sur le bras de son élève Ramon Espeleta, pendant que les attelages de mules traînaient au matadero à grand renfort de cris et de coups de fouet les cadavres du cheval et du taureau.

Cela fait, d'autres garçons passèrent rapidement le râteau sur l'arène, apportèrent des paniers de sable pour étancher le sang, et lorsque tout fut réparé, la quadrilla de don Ramon, dont c'était le tour de combattre, s'éparpilla dans l'arène; la trompette sonna et le second taureau fit son entrée.

Elle ne fut pas brillante: c'était un animal de belle apparence, bien armé, d'une grande légèreté, mais couard, faisant même d'attaquer, puis reculant devant la pointe de la lance, et qui avait l'air beaucoup plus disposé à retourner à ses pâturages qu'à défendre courageusement sa vie.

De semblables taureaux sont peu propres à faire briller la force ou l'adresse d'un torero, en même temps qu'alors ils sont les plus dangereux, parce que souvent ils joignent la dissimulation à la lâcheté, et chargent inopinément au moment où l'on s'y attend le moins.

Le public, qui n'entre pas dans ces détails, chargeait de malédictions *chulos* et taureau, sans oublier le *duc de Veraguas*, propriétaire de la ganaderia d'où sortait ce lâche animal, portant à l'épaule une touffe de faveurs à ses couleurs; s'en prenait de sa déconvenue aux alguazils, aux gardes civils, au *corregidor*, à l'espada, qui n'avait pas même encore paru; lançait des oranges, ce qui est le signe du plus suprême mépris; imitait le chant du coq, ébranlait le plancher des loges à coups de canne ou de talon, et, criant, sifflant, miaulant, faisait le plus insupportable *charivari*.

Cet effroyable tumulte durait encore quand le clairon appela don Ramon; il entra pâle de colère, serrant d'une main convulsive la poignée de son épée et jetant sur le misérable taureau des regards furieux.

Quelques rares applaudissements, dont Raphaël donna le signal, l'accueillirent à son entrée, mais ne firent que redoubler l'acharnement des siffleurs.

Le torero était hors de lui; aussi, quand il eut obtenu la permission de tuer le taureau, d'un geste écartant tous les chulos, il marcha droit au lâche animal, qui s'éloigna en trottant comme une vache qu'un pâtre conduit à coups de gaulle.

« Eh! l'ami, combien veux-tu de ton veau? » cria une voix.

Espeleta tressaillit comme s'il eût marché sur une vipère, la couleur de son teint était verdâtre et cadavéreuse; il se mit à la poursuite du taureau, lui piquant la croupe avec la pointe de son épée, le harcelant sans relâche, jusqu'à ce qu'enfin celui-ci se retourna.

Alors, d'un mouvement rapide, Ramon détacha sa ceinture, l'enroula autour de ses jambes pour s'ôter la possibilité de reculer, traça autour de lui un cercle sur le sable avec la pointe de son épée, et, ramassant une poignée de terre, la lança dans les yeux de l'animal, qui, ne voyant plus qu'un adversaire devant lui, s'avavançait lentement, se battant les flancs de sa queue, et bien résolu à avoir raison de cet insolent ennemi.

Jamais peut-être torero ne s'était trouvé dans une position aussi critique, seul au milieu du cirque, les jambes liées, à dix pas d'un taureau que nul à cette heure ne pouvait ni détourner ni distraire.

Un silence de mort avait remplacé le tumulte, tous les cœurs battaient avec force; d'un mouvement spontané, les spectateurs, hommes et femmes, s'étaient levés, retenant leur souffle, les yeux fixés sur le cercle fatal tracé sur la poussière.

Soudain un cri d'angoisse et de terreur s'échappa de toutes les bouches: le taureau venait de s'élançer; mais, au même moment, un éclair

passa entre le croissant de ses cornes, on ne vit plus qu'une masse confuse, puis, à travers le sable soulevé par l'impétuosité du monstre, le torero étendu sur le sol, et, à quelques pas au delà, emporté par son impulsion, le taureau qui s'abattait sur ses genoux, poussant un beuglement douloureux, et tombait lourdement sur le flanc.

« Muerto! muerto! » crièrent plusieurs voix.

Les chulos s'élançèrent par-dessus les barrières, des femmes s'évanouirent, déjà le tumulte et le désordre se mettaient dans l'assemblée, quand un des chulos, agitant sa cape, s'écria:

« Il n'est qu'étourdi, il n'est pas blessé. »

Alors, ce fut une explosion de bravos, de cris, de trépignements, des hurlements, des vociférations, un véritable délire, un vertige général qui dura quelques minutes et redoubla avec plus de fureur encore lorsque l'espada, que les chulos avaient emporté, reparut dans le cirque, appuyé sur le bras de son collègue Antonio, et pâle encore, mais déjà parfaitement remis, salua modestement la foule pour la remercier de l'intérêt qu'elle lui portait.

Au moment où sa popularité était le plus en danger, c'est ainsi que, par un acte d'audace désespéré, il l'avait non-seulement reconquise, mais doublée et solidement assurée.

La troisième course fut brillante, mais passa presque inaperçue; les spectateurs se réservaient pour la rentrée de leur favori, et, malgré ses brillantes estocades, le vieux Rodriguez ne recueillit qu'une insignifiante moisson de bravos.

Enfin, les trompettes annoncèrent l'entrée du quatrième taureau, ce Mariposa, déjà célèbre dans une partie du cirque, et surtout parmi les dilettanti de l'arène, par le danger qu'il avait fait courir à la belle Carmen.

C'était un animal superbe, noir d'ébène, avec un fanon énorme, un mulle carré, des yeux rouges et flamboyants, des jambes sèches et nerveuses, et tous les caractères distinctifs d'une bête de race. A la manière hardie dont il était sorti du toril et dont, debout et aspirant l'air avec ses naseaux sanglants, il secouait non plus

une touffe de rubans piquée entre ses épaules avec une aiguillette, mais un léger tissu aux couleurs voyantes, comme un fichu de jeune fille. Les connaisseurs en avaient conçu la plus haute estime, et déjà les paris commençaient à s'ouvrir, lorsque Manola, tirant son amie par la manche, lui dit : « Regarde donc, Carmencita, quelle est la marque de la ganaderia de ton taureau ? »

Carmen n'avait pas remarqué le tissu soyeux ; elle le reconnut au premier coup d'œil, et rougit de dépit.

« Tu ne le savais pas ? poursuivit la fille de don Murillo.

— Certes non, et c'est cet étourdi de Fernando qui....

— Bravo, taureau ! rugit la foule, bravo ! »

D'un premier et irrésistible élan, Mariposa venait de découper le cheval du picador de droite, et, s'élançant avec furie sur celui de Juan, le soulevait à la pointe de ses cornes, puis le broyait contre la barrière, au sommet de laquelle Juan Perez, désarmé, s'accrochait de toutes ses forces pour éviter une mort certaine.

En moins de dix minutes, quatre chevaux gisaient morts ou expirants sur le sable ; les chulos, épouvantés, n'agitaient que de loin leurs capes pour éloigner le terrible animal de la porte par laquelle les picadores, montés sur des chevaux



Mort du taureau.

de rechange, devaient faire leur entrée, et ceux-ci, tout froissés et meurtris, hésitaient à affronter de nouveaux chocs.

« Vive Mariposa ! En prison les picadores ! Le feu aux courais ! » rugissait la multitude.

Salmeron se décida à rentrer, mais timidement et se glissant pour ainsi dire le long des tablas.

Ce jeu ne lui réussit pas, le taureau l'aperçut, fondit sur lui comme la foudre, prit le cheval sous le ventre, d'un premier coup lui fit tomber les jambes de devant sur le rebord des tablas, et d'un second, le soulevant par la croupe, l'envoya rouler avec son cavalier dans le couloir de refuge, à deux pas à peine de Francisco.

Les applaudissements redoublèrent.

Seul, el Osso demeurait sombre ; lui aussi avait remarqué le mouchoir et l'avait reconnu.

En ce moment, seul dans l'arène, Mariposa, comme s'il eût deviné le dessein de ses ennemis, se tenait devant la porte derrière laquelle se tenaient les picadores, à cheval, pour leur en barrer le passage.

Un chulo se dévoua, il sauta dans le cirque, agitant sa cape, et détourna l'attention du taureau, qui se rua sur lui. Peu s'en fallut qu'il ne fût atteint ; heureusement il eut le temps de franchir la barrière. Mariposa se retourna, aperçut les picadores déjà à leur poste, chargea le premier et le désarçonna, puis se lança à la poursuite d'un chulo venu au secours du cavalier démonté, l'atteignit vers le centre du cirque et le renversa avant d'avoir pu le frapper.

L'homme essayait de se relever, lorsque le taureau se retourna contre lui.

Cette fois, il était perdu, quand, au péril de ses jours, le picador Juan Perez poussa son cheval au galop, et, passant près de la bête furieuse, la frappa de sa lance à l'épaule.

L'insolence de cette attaque sauva le chulo, mais le cheval de Juan Perez paya de sa vie le courage de son maître, qui eut encore l'heureuse chance de tomber sous lui, assez près des barrières pour pouvoir être sauvé.

Sept chevaux râlaient sur le sable, quand le clairon retentit, et les banderilleros firent leur entrée.

L'un d'eux réussit à planter une paire de ban-



Un attelage de mules traînait le cadavre du taureau. (Page 90.)

derilles, mais vit la mort de près, car d'un coup de cornes le taureau lui déchira sa veste à l'épaule et fit sauter sa monture.

Alors, malgré les réclamations et les hurlements des affectionnés, l'alcade donna le signal de la mort.

Jamais, ou presque jamais du moins, espada n'avait eu à combattre un adversaire plus redoutable, jamais le duel entre l'adresse et le courage n'avait été aussi dangereux.

La porte s'ouvrit, Espeleta parut, souriant, et traversa l'arène.

Le taureau le regardait, grattant le sable avec fureur. Ramon le cloua sur place d'un de ces regards dont la puissance magnétique produisait sur les animaux les plus féroces un effet prodigieux, et, continuant sa route, vint s'arrêter, non pas devant la loge de l'alcade, mais sous le balcon où s'appuyaient Carmen et sa cousine.

A l'apparition du torero, deux incidents avaient singulièrement frappé l'attention de la foule. Il est d'usage que d'un bout à l'autre d'une course son vêtement, eût-il été taché de

sang, ou même légèrement déchiré par une estafilade, l'espada reparaisse chaque fois avec le même costume; or, sans motif explicable, don Ramon en avait changé; en second lieu, la cape de soie dont il se débarrasse aussitôt après avoir salué est toujours d'une seule couleur, et celle qu'il portait sur son bras en ce moment avec une sorte d'affectation était, au contraire, mi-partie bleu et jaune, comme l'écharpe du taureau.

Chacun remarquait cette répétition calculée des deux couleurs dans la cape, dans la ceinture, et jusque dans le costumè, puisqu'à la veste écarlate avec laquelle l'espada avait paru jusque-là dans le cirque, il avait substitué une veste jaune couverte de broderies d'argent d'une fraîcheur et d'une richesse extraordinaire.

Don Raphaël et ses amis riaient de l'ébahissement du public, et, fixant leurs lorgnettes de spectacle sur la loge réservée, en face de laquelle ils avaient eu soin de se poster, attendaient avec impatience le moment où le mystère serait expliqué.

La physionomie de Carmen était empreinte

d'une vague inquiétude; celle d'el Osso se rembrunissait, et son front plissé se chargeait d'orage.

Manoela ne paraissait qu'étonnée, ainsi que son père, don Murillo, qui, avançant la tête, roulait de gros yeux effarés, pendant que dona Paquita, soupçonnant une galanterie de son illustre et aimable protégé, découvrait par un sourire qu'elle supposait gracieux sa large denture en touches de piano et rajustait avec coquetterie les plis de sa mantille.

Au moment où, s'arrêtant sous le balcon, don Ramon s'inclina en soulevant sa montera, tous les yeux se portèrent sur le groupe assis dans la loge, et la ressemblance frappante des couleurs choisies par les jeunes filles avec celles que portait le torero fut une révélation subite saluée par mille acclamations.

Une seule équivoque pouvait subsister encore : les deux cousines étant vêtues de même, à laquelle des deux s'adressaient les hommages du galant espada ?

Lui-même prit soin de la dissiper.

« Señora Gomez y Ruiz ! s'écria-t-il, daignez permettre à l'humble admirateur de votre beauté d'aller au péril de sa vie attacher celle de l'animal féroce dont la fureur brutale a mis, il y a quelques jours à peine, vos précieux jours en danger. Je demande comme une faveur inestimable l'autorisation de vos gracieuses lèvres de punir comme il le mérite le farouche Mariposa ou de rougir le sable de mon sang en cherchant à vous venger. »

Et jetant en l'air sa montera comme pour montrer qu'il était résolu à mourir ou à accomplir son vœu, il se débarrassa de sa cape; puis, cachant son épée sous les plis rouges de sa muleta, il marcha droit au taureau.

« Insolent ! » rugit el Osso en montrant le poing.

Sa voix se perdit dans le tumulte; seules, quelques personnes voisines l'entendirent, et Carmen, se retournant, lui dit d'une voix suppliante :

« Mon père, je vous en prie, pas de scandale !

— Oh ! fit-il, cela ne se passera pas ainsi, et je

ne permettrai pas à un mauvais drôle de jeter de la boue sur l'honneur de ma famille.

— Pas ici, mon père, pas ici, je vous en prie.

— Amigo ! vous vous emportez comme une soupe au lait, reprit Murillo, qui, connaissant le caractère violent de son beau-frère, redoutait une scène violente; ce n'est après tout qu'une galanterie bien innocente et autorisée par les règlements des courses.

— Chacun a son avis, moi je trouve que cette galanterie est une insolence, et je la châtierai.

— Attendez au moins la fin de la course; en provoquant ce jeune homme à présent, vous ne réussiriez qu'à vous faire mettre en prison.

— Je n'attendrai rien.

— Il a son épée.

— J'ai mon couteau.

— Mon père, mon oncle, je vous en supplie ! » firent les deux jeunes filles.

El Osso ne répondit rien, mais il quitta la loge; un moment après, on le vit debout près de la porte par laquelle sortent les combattants.

Sa fille le regardait, pâle comme une morte, abandonnant sa main à Manoela, qui la serrait en pleurant.

Paquita agitait son éventail avec fureur, en répétant : « En vérité, je ne sais quelle mouche le pique ! tant de bruit pour une galanterie ! »

Au milieu de l'arène, Espeleta jouait avec le taureau furieux; admirable de sang-froid et d'audace, il lui faisait des passes avec sa muleta, et s'amusait de lui comme si c'eût été un chien sautant à travers un cerceau.

Chacune de ses prouesses lui valait un tonnerre d'applaudissements.

« Enfoncé, Antonio, répétait don Gabriel, dont les mains sortaient de ses gants crevés par les claquements frénétiques.

— Bravo, Ramon ! bravissimo ! » criait Fernando, penché à mi-corps sur la barrière, et tout fier de l'hommage public rendu par son ami à la beauté de sa sœur.

La main crispée autour du manche de sa navaja, le bandit dévorait Espeleta des yeux.

« Fais donc vite, disait-il entre ses dents, finis, je suis pressé! »

Comme s'il l'eût entendu, le torero, jugeant qu'il en avait assez fait pour humilier son rival, abandonna le taureau à ses chulos, et alla se placer au-dessous de la loge de Carmen, pour y attendre Mariposa et lui porter le coup mortel.

La quadrilla, admirablement commandée, fit merveille en cette circonstance; non-seulement les chulos conduisirent le taureau à l'endroit voulu, mais le placèrent dans la position la plus favorable.

Alors, profitant du moment où l'attention générale était concentrée sur le torero, el Osso sauta dans le couloir, de manière que don Ramon ne pût lui échapper.

« Mon Dieu, ayez pitié de moi! » murmura Carmen en fermant les yeux.

L'épée haute, le corps effacé, le jarret tendu avec grâce, Espelleta se préparait à donner d'une manière brillante sa première et dernière estocade.

Soudain, un cri immense se fit entendre, et, par-dessus la barrière, el Osso vit un corps tournant dans le vide.

Par une feinte inattendue, Mariposa avait trompé son ennemi, et, lui enfonçant sa corne dans la cuisse, l'avait lancé à deux mètres de hauteur, puis, se précipitant de nouveau, venait de lui traverser l'épaule.

Une confusion épouvantable régnait dans le cirque: les femmes s'évanouissaient, d'autres poussaient des cris d'effroi. « Bravo, taureau! rugissaient les aficionados quand même. — La media luna! vociféraient les peureux, demandant que l'on employât cet instrument, lance en forme de croissant avec lequel on coupe les jarrets des animaux trop dangereux. — Antonio! Antonio! » hurlaient les autres, pendant que les chulos, agi-

tant leurs capes, essayaient de détourner le monstre, ivre de fureur.

En ce moment, Antonio, le rival de Ramon, entra, son teint olivâtre tirant sur le vert, par suite de la puissante émotion qui l'agitait.

Il ramassa l'épée gisant sur le sable, se rapprochant de la barrière le plus possible, car il ne se sentait pas maître de lui, et se plaça en face du taureau, qui, apercevant un nouvel assaillant, fondit sur lui.

Dans les règles de l'art, l'espada ne doit frapper le taureau qu'obliquement à la naissance du cou pour lui percer le cœur.

Pour la première fois de sa vie, Antonio Rodriguez le frappa à la base du crâne, entre les deux premières vertèbres: c'est le coup ignoble par excellence, le coup du cachetero ou valet de boucher.

Mariposa tomba foudroyé; personne n'applaudit; mais il n'y eut pas de huées, tant on était ému.

Les chulos soulevèrent le corps de leur chef et l'emportèrent sanglant à travers l'arène, jonchée de cadavres de chevaux et qu'il arrosait de son sang.

El Osso était toujours à la porte, il vit don Ramon, dont une pâleur mortelle couvrait les traits décomposés, ferma sa navaja et le salua comme on salue un cadavre, fût-il celui d'un ennemi.

Puis, remontant rapidement à la loge avant que le public s'occupât encore de Carmen, il lui fit un signe et partit avec elle et Manoela, qui ne voulut pas abandonner son amie.

Ils allaient sortir de la ville, quand une bruyante et enthousiaste clameur arriva jusqu'à eux.

Un nouveau taureau venait d'entrer, et la foule, oublieuse de son favori, applaudissait son rival.



Mariques venait de découler le cheval du picador de droite. (Page 92.)

CHAPITRE VIII.

LES DEUX LETTRES



ÉTANT la population de Séville est avide des combats sanglants du cirque, autant elle abandonne avec insouciance les victimes que le sort a frappées.

Il y avait trois semaines à peine qu'au milieu d'un inexprimable désordre don

Ranton avait été emporté sanglant du milieu du

cirque, et les suites de sa terrible blessure le retenaient encore sur son lit de douleur, que déjà ses plus enthousiastes admirateurs, oubliant leur idole, ne songeaient même plus à lui, alors qu'ils se précipitaient aux courses des taureaux pour y applaudir avec fureur aux exploits d'Antonio Rodriguez, demeuré sans rival.

La gloire est une fumée qui s'évanouit si vite !

Le pauvre Espeleta en faisait en ce moment la



Et Osso le salua comme on salue un cadavre. (Page 95.)

dure expérience; ses amis le regardant sans doute comme perdu pour les tournois tauromachiques, le délaissaient cruellement, et dans sa fierté vaniteuse le blessé souffrait plus vivement de son isolement que de sa plaie à peine cicatrisée à son côté.

De Carmen, dont toute la ville avait parlé pendant huit jours, et sur laquelle, dans chaque tertulia, on avait, durant cette semaine, brodé des histoires de toute sorte au sujet de la fameuse

devise portée par le taureau et par le torero, il n'en était plus question.

Une aventure galante est chose si ordinaire en Espagne, surtout à Séville, que vraiment ce serait s'exposer à se faire taser de radotage que de vouloir en défrayer plus de deux ou trois tertulias. Le silence s'était si bien fait sur toute cette aventure désagréable, qu'el Osso lui-même, tout en gardant à Espeleta une de ces rancunes qu'un montagnard biscayen tient en réserve jus-qu'à la mort

ou à la vengeance, ne songeait plus à tirer sa terrible navaja pour se faire justice, et regardait son honneur comme à demi lavé par le sang déjà répandu dans le cirque.

Depuis la disparition de don Ramon, dont son ami Fernando, quoiqu'il lui eût fait pendant les premiers jours quelques visites, paraissait ignorer même le lieu d'habitation, celui-ci avait paru se ranger sérieusement, ne sortant que le jour pour faire à travers la campagne quelques promenades à cheval, ne découchant plus, et paraissant s'absorber dans la lecture des journaux hostiles au roi Amédée, les seuls auxquels il fût permis de franchir la barrière du domaine de la Palmeria.

Carmen avait, elle aussi, repris son train de vie accoutumée, n'allant à Séville que pour les offices, s'occupant tout le jour du soin de la maison ou du jardinot, et le soir, après souper, lisant à haute voix, à la clarté d'une bougie posée dans un lourd chandelier de cuivre ciselé et reluisant comme de l'or, les détails donnés par les feuilles politiques sur les mouvements des carlistes dans les Provinces, où, sans attendre l'entrée du roi légitime don Carlos, ils avaient repris les armes et commençaient à faire parler la poudre, sous les ordres d'audacieux cabecillas.

Pendant cette lecture de famille, el Osso, penché sur une carte détaillée de ses chères Provinces, plaçait et déplaçait des épingles pour indiquer les positions ou les mouvements, grondait dans ses moustaches, poussait des exclamations ou interrompait sa fille par des dissertations stratégiques, très-savantes sans doute, très-patriotiques aussi, mais qui n'intéressaient à peu près que lui, à en juger, du moins, par les bâillements dissimulés de Fernando et les grôgnements plaintifs de Marron, qui, les deux pattes de devant appuyées sur la table, allongeait la tête vers sa maîtresse comme pour la supplier de mettre un terme à la lecture.

Vaines prières, car el Osso n'eût pas permis à sa fille de sauter une ligne, et celle-ci était si heureuse de voir son père rajeunir, pour ainsi dire, en se retrouvant sur le théâtre de ses an-

ciens exploits, qu'elle ne faisait aucune attention à la mine piteuse de son cher Marron.

La gazette achevée, le bandit ne se levait pas encore, il promenait son doigt sur la carte, en indiquant à ses enfants la route à suivre par les cabecillas, les postes dont ils devaient s'emparer; il leur traçait tout un plan de campagne, et faisait à lui seul sa petite guerre, battant les amédéistes ici, les surprenant là, les tournant par la droite, les abordant à la baïonnette par la gauche, et, à défaut de boulets, faisant pleuvoir sur ces chiens maudits une grêle de *caramba*, de *demonio*, de *rayos de trueno* et autres exclamations, qu'il escortait de coups de poing sur la table, comme un capitaine de vaisseau appuyant ses couleurs d'un coup de canon.

La bataille gagnée, on allait se coucher.

On a beau être carliste, il faut bien dormir.

Mais avant, la prière se faisait en commun, allongée d'un *Pater*, d'un *Ave* et d'une oraison pour le succès des armes royales; alors seulement, le bandit, enfonçant son sombrero et s'enveloppant dans sa cape comme s'il se fût préparé à partir pour se joindre aux bandes, rentrait dans sa chambre à coucher, en disant :

« Allons, allons, enfants, bon espoir ! Sa Seigneurie la Virgen del Pilar va nous débarrasser de tous ces étrangers qui croyaient nous dévorer aussi facilement que leur macaroni ; nous aurons bientôt un roi espagnol. Bon espoir ! et *fuera el Italiano* (à la porte l'Italien) ! »

Dans sa chambre, il veillait encore longtemps, si longtemps que Carmen, qui était sa voisine, en fut inquiète et se leva pour voir à travers les fentes ce qu'il faisait.

Elle l'aperçut, ouvrant une cassette de fer dont il portait toujours la clef sur lui, et en retirant une étoffe rouge et jaune qu'il étala sur son lit.

C'était son vieux drapeau, le drapeau teint du sang de son père, et sur lequel étaient écrits en gros caractères ces mots, devise du véritable Espagnol : DIOS, PATRIA, Y REY (Dieu, la patrie, et le roi).

Carmen connaissait cette relique, et après avoir vu son père la contempler avec amour, puis la

baiser avec respect avant de la remettre dans son écrin, elle se recoucha tout émue, et s'endormit en récitant un rosaire pour le repos de l'âme du vieux cabecilla martyr et pour le triomphe de la cause légitime.

Dans sa chambre, don Fernando veillait aussi, mais ce n'était ni pour se prosterner devant un drapeau arrosé du sang des défenseurs de la monarchie nationale, ni pour réciter un rosaire.

Sa porte, soigneusement fermée à double tour en dedans, le prévenait contre toute surprise, et les jointures de la cloison, qui avait joué sous l'action de la chaleur comme toutes les cloisons en Espagne, aveuglées avec du papier, le mettaient à l'abri de tous les regards indiscrets.

Sans doute l'œil de Dieu pouvait le voir; mais le jeune élégant, devenu à demi sceptique dans la mauvaise société qu'il fréquentait, oubliait cet invisible témoin de toutes nos actions, de toutes nos pensées.

Trop timide pour oser afficher en présence de son père des idées qui l'eussent exposé à des reproches violents, il était obligé de se contenir toute la soirée, d'écouter avec un feint intérêt l'histoire de ces grossiers paysans de la Biscaye assez arriérés pour croire en Dieu et demeurer fidèles à leur roi, de prier des lèvres pour le succès des carlistes, dont il rougissait lorsque ses prétendus amis lui parlaient de son grand-père le cabecilla et lui demandaient si lui ne partirait pas bientôt pour rejoindre, dans les stériles montagnes des environs d'Osma, les sauvages incendiaires qui, par l'assassinat et l'incendie, s'opposaient avec fureur aux progrès de l'Espagne moderne dans la liberté, la tolérance et la civilisation.

Cette contrainte morale lui pesait; aussi, dès qu'il se trouvait seul, à l'abri de son père qu'il craignait et de sa sœur qu'il aimait trop pour l'affliger, prenait-il sa revanche.

Sa bougie, entourée d'un abat-jour qui en dissimulait la lumière, permettait à peine de distinguer dans une demi-obscurité le grand christ blanc dans les bras duquel était passée la palme béate rapportée de l'église le jour des Rameaux;

il soulevait une planche mobile placée au bas de son bahut, retirait du fond de la cachette un livre broché dont les pages, écornées et salies, indiquaient la provenance, et s'enfonçait dans son lit. Là, appuyé sur son coude, il passait de longues heures à lire avec passion le mystérieux volume rapporté par lui du cabinet de lecture ou *libreria* d'el señor Alphonse Narcisse, ex-coiffeur à Paris, dans la rue peu aristocratique du Pas-de-la-Mule, et qui, obligé, à la suite de certains désagréments avec la police, de se réfugier en Espagne, était devenu le fournisseur clandestin de la jeunesse progressiste.

Moins heureux qu'el señor Benito, un des compagnons d'Espeleta, don Fernando ne savait pas assez de français pour pouvoir lire dans cette langue les productions malsaines de la littérature corruptrice qui, depuis tant d'années, pervertit notre malheureuse nation, mais il la savourait dans des traductions qui, grâce aux bienfaits de la révolution, se multipliaient en Espagne.

La boutique du señor Narcisse regorgeait de ces poisons; on y trouvait, à côté de l'infâme mensonge appelé *Histoire de l'Inquisition de Llorente*, cette autre œuvre de turpitude qui porte le nom de *Mystères de la papauté*. Les romans les plus immoraux y coudoyaient la *Vie de Jésus*, par el señor Renan, membre de l'Institut, les *Misérables* de Victor Hugo, des recueils d'anecdotes scandaleuses, des pamphlets calomnieux, de véritables hottées d'ordures ramassées en France et en Italie par des spéculateurs en corruption.

Fernando buvait à longs traits ces poisons mortels, et mordait avec délices à ces fruits défendus, moins peut-être encore par attrait pour ces productions immondes que par orgueil pour être aussi savant dans le mal que ses tristes compagnons, faire acte d'émancipation et se poser en esprit fort.

Comme on le voit, à la casa de las Palmas, chaque chambre avait ses mystères.

El Osso, dans sa rude franchise, ne soupçonnait rien; c'était fort heureux, car, au premier indice, un orage terrible eût éclaté. Carmen con-

naisait le secret de son père, et, s'apercevant bien des changements notables qui s'opéraient chez son frère, priaït pour lui avec ferveur sans pouvoir entièrement deviner la cause du mal auquel il était en proie, et que longtemps elle avait attribuée à la fâcheuse fascination exercée sur lui par le torero.

Don Ramon n'était pourtant plus, au moins pour le moment, en état de nuire à qui que ce fut.

Après avoir reçu les premiers secours que nécessitait son état à l'ambulance du cirque, il avait été transporté à sa maison, près de la porte de Triana; puis, comme, malgré son élégance et ses prodigalités, il se trouvait sans ressources et sans crédit chez des fournisseurs qui le croyaient perdus pour sa profession et le savaient incapable d'en remplir aucune autre, il s'était fait, dès qu'il l'avait pu, conduire nuitamment, et sans en avertir aucun de ses anciens compagnons, à l'hôpital de la *Sangre*, administré par ces bons religieux qui, dans tous les pays, consacrent leur vie au service de leur prochain souffrant, sans s'informer si ceux qui viennent leur demander asile ne sont pas des ennemis ameutant contre eux les populations par les plus honteuses calomnies, et prêts, à la faveur de la première révolution, à les déposséder de leurs biens, à les maltraiter et à les chasser de leur patrie.

Personne ne s'était douté de ce changement de domicile; les amis du blessé avaient bien autre chose à faire qu'à venir, chaque matin, prendre des nouvelles d'un estropié que probablement ils ne reverraient plus, ou qui, s'ils fussent allés le voir, aurait pu leur emprunter quelques douros que jamais il ne leur aurait rendus.

Les plus polis s'étaient pourtant présentés à sa porte le lendemain et le surlendemain de l'accident; on leur avait répondu qu'un moine veillait auprès du mourant.

Moine et mourant sont deux mots qui sonnent mal à l'oreille d'un libertin: ils n'étaient pas revenus.

Les autres avaient envoyé leur carte cassée à l'angle et sur laquelle ils avaient, en deux ou

trois lignes, exprimé la vive douleur qu'ils éprouvaient du terrible accident et leur immense désir de voir se rétablir promptement la précieuse santé du *diño torero*, honneur de l'Espagne et *hombre incomparable* de sa patrie *désolée*.

C'était tout.

Don Ramon savait à quoi s'en tenir sur l'immensité de ces regrets, et avait eu, en lisant les cartes, un sourire amer.

« Don Fernando est-il venu, lui aussi? demanda le malade au religieux.

— Je ne sais qui vous voulez dire, mon frère.

— Don Fernando Gomez y Ruiz.

— Le fils du bandit?

— Précisément.

— Je ne l'ai pas vu, et l'on ne m'a remis que ces cartes.

— Il n'aura pas osé, pensa le torero; son père doit être, et avec raison, furieux contre moi. Sans cela, bien sûr il ne m'aurait pas abandonné, celui-là. »

En effet, le jeune *majo* n'était pas encore assez corrompu pour se montrer égoïste à ce point, et c'était pourquoi le blessé, qui connaissait bien le cœur humain, disait: « Il ne m'aurait pas abandonné, celui-là »; mais, dans les circonstances actuelles, le frère de Carmen n'avait pas cru devoir venir rendre visite au torero, qui avait si publiquement compromis sa sœur.

Par affection pour elle et par respect pour son père, il s'était abstenu.

Le lendemain, une nouvelle carte arriva; elle était imprimée sur papier magnifique, de grande dimension, et ornée d'un superbe écusson surmonté d'un tortil de baron.

Ce fut un domestique en livrée qui la présenta au malade.

Sur cette carte, le baron de Tarifa exprimait lui aussi la violence de ses regrets au sujet de la blessure de son *muy querido amigo* (très-cher ami) et le *désespoir* où il était de ne pouvoir venir lui-même, à cause d'une partie de plaisir à laquelle il était invité et où l'on boirait au prompt rétablissement du très-illustre *Espeleta*, la fleur de la tauromachie espagnole.



L'hôpital de la Sangre était administré par des religieux. (Page 100.)

Don Ramon jeta la carte sur sa table.

« Que faudra-t-il répondre au seigneur baron ? » demanda le laquais.

— Que je me porte bien, et que je lui souhaite beaucoup de plaisir, » fit le malade.

Le domestique sortit.

« Frère, dit alors le torero, voulez-vous me donner ce qu'il faut pour écrire ? »

— Vous êtes trop malade pour cela, mon enfant.

— Oh ! deux mots seulement.

— Voulez-vous que j'écrive pour vous ?

— Je n'osais pas vous le demander.

— Je suis à vos ordres, frère.

— Voulez-vous avoir alors la bonté d'écrire ceci au milieu d'une page blanche :

« Don Ramon Espeleta a l'honneur de prévenir ses nombreux amis qu'il vient de partir pour ses terres, afin d'y remettre sa santé. »

Le moine le regarda étonné.

« Écrivez, je vous en prie. »

Pour satisfaire au caprice du blessé, le moine écrivit.

« Maintenant, je vous prie de prendre quatre pains à cacheter et d'afficher ce papier sur ma porte en dehors. »

Le moine obéit encore, mais en disant :

« A présent que j'ai accédé à votre désir, pourriez-vous m'expliquer le motif de cette affiche ? »

— Oh ! très-volontiers, mon frère, reprit le torero d'une voix hypocritement émue ; la maladie est une bonne conseillère envoyée aux pécheurs par la divine Providence ; je sens le vide des affections mondaines et je veux profiter de ma convalescence pour faire une retraite à l'hôpital de la Sangre, si votre pieux directeur daigne m'y recevoir.

— Ce sera très-volontiers, mon cher frère ; seulement, il faudrait indiquer sur le papier le lieu où.....

— Non, non, les visites m'y poursuivraient et je ne veux pas être dérangé, je vous demande donc le secret ; à la nuit, je prendrai une voiture et vous me conduirez, après avoir prévenu le révérend père directeur.

— J'irais immédiatement, si je ne craignais de vous laisser seul.

— Que cela ne vous arrête pas, je n'ai besoin de rien, et je me sens envie de dormir. »

L'infirmier prit son capuchon et sortit en fermant la porte.

« Et de deux ! murmura don Ramon avec son méchant sourire. Le naïf *padre Isidro* va me nourrir comme un coq en pâte dans son hôpital sans qu'il m'en coûte rien, et quant à toi, mon petit baron, que l'occasion se présente, et je me charge de l'arranger de la bonne manière. »

Puis il se disposa à dormir.

Il y avait une heure qu'il sommeillait à demi quand le bruit d'un pas lourd résonnant dans l'escalier le réveilla.

Le moine ne pouvait pourtant pas être de retour.

« Qui diable cela peut-il être ? quelque homme de ma quadrilla peut-être ? un porteur de bottines vernies ne ferait pas ce bruit-là. Quelque ennuyeux, un créancier, que sais-je ? Pourvu que ce butor de moine ait bien fermé la porte ! »

Les pas se rapprochaient, lourds et réguliers.

Tout à coup, à la porte même, le visiteur inconnu s'arrêta sans frapper.

« Bon ! pensa le malade, mon affiche produit son effet.

— *Hombre !* s'écria une voix rude, ce n'était pas la peine de monter. »

Et du même pas lourd et régulier, l'homme redescendit en grommelant quelque chose.

Don Ramon l'écoutait s'éloigner et répétait à mi-voix :

« Allons donc, ce n'est pas possible, il ne serait pas venu, cependant c'est bien cette voix ; ma foi, il faut que je le sache ! »

Et faisant un effort, il se leva et marcha jusqu'à sa fenêtre, ouverte sur le patio.

Il nes'était pas trompé, c'était bien el Osso qui sortait.

Pourquoi donc était-il venu ?

Le torero se creusa longtemps la tête sans le comprendre.

Ce fut le révérend père Isidro qui, quelques semaines plus tard, lui donna l'explication de cette visite.

« Il vous croyait mourant, lui dit-il, et, comme vous l'aviez offensé, il ne voulait pas vous laisser quitter la terre sans vous apporter son pardon.

— Mais alors, ce n'est pas un homme, s'écria Ramon ; à sa place, je n'aurais certes pas agi ainsi.

— Parce que vous n'êtes pas encore chrétien, mon enfant, tandis qu'el Osso l'est depuis longtemps. »

Cette réponse fit réfléchir le jeune homme.

« La partie n'est pas perdue, » pensa-t-il.

El Osso n'avait rien dit de sa démarche à ses enfants, et son fils ignorait quelles pouvaient

être les terres où s'était retiré son ami, ses recherches à Séville n'ayant jusqu'alors abouti à rien.

La maison avait repris son train ordinaire, et il n'était plus question depuis longtemps du totero, lorsqu'un matin, pendant que Carmen s'occupait, suivant son habitude, dans sa petite chambre, un tintement de sonnette se fit entendre sous son balcon et une voix appela : « Senora Gomez y Ruiz. »

La jeune fille posa son ouvrage et courut à la fenêtre, pensant que ce fut quelqu'un de ses chers pauvres.

C'était Navarette, le marchand de fleurs et d'oranges, bien connu dans Séville, où il allait par les rues, criant tout le jour sous les miradors sa marchandise embaumée.

Carmen crut qu'il venait, comme cela lui arrivait parfois, renouveler sa provision à la Palmeria.

« Nous n'avons pas grand'chose aujourd'hui, fit-elle; mon père a envoyé Mateo à la ville ce matin porter une charge de limons, et... »

— Si je voulais emporter ce qui vous reste, je pourrais bien aller encore chercher quelques charriots, belle senorita, fit le colporteur; mais je ne viens pas pour cela, ajouta-t-il en frappant sur la croupe de son âne, dont la charge était presque complète, je désirais parler au senor Gomez, votre honoré père.

— Que lui voulais-tu? Il n'est pas ici, et je ne pense pas qu'il rentre avant une heure.

— Lui remettre une lettre dont m'a chargé pour lui le révérend padre Isidro.

— Laisse-la-moi, je la lui donnerai. Tu viens de la Sangre?

— Oui, senorita, et toutes ces fleurs en viennent aussi. Faites-moi l'honneur d'accepter cette rose; vrai, elle est digne d'une princesse, et dans vos cheveux noirs elle brillera comme un diamant dans une bague d'or.

— Merci, amigo, mais je ne veux pas te dépouiller de ce que tu as de plus beau.

— Le plus beau est pour la plus belle, senorita, et je me tiendrai pour plus que payé si Votre

Grâce veut bien se parer de l'humble présent de son serviteur.

— Alors, je prends ta rose, mon bon Navarette; mais toi, tu prendras ce bouquet.

— Et personne, pour or ni argent, n'en aura une fleur, répondit le colporteur.

— Qu'en feras-tu donc?

— Je le garderai comme une relique de la Santa de las Palmas et je l'attacherai quand-il sera sec à côté du rameau béni que ma pauvre sœur Dolorès a mis au chevet de son lit.

— Comment va-t-elle, cette bonne Dolorès?

— Oh! Seigneur Dieu! comment voulez-vous qu'elle aille! Depuis son malheur, on ne peut pas l'ôter du bord de l'eau. A Cadix, elle passait ses journées sur le sable de la mer, tout habillée de deuil, une couronne de fleurs dans les cheveux et un morceau de filet à la main. Je suis allé la chercher. Ici, c'est la même chose; il y a des jours qu'elle ne veut pas quitter la rive du Guadalquivir, comme si elle s'attendait à voir son défunt mari sortir du fleuve, à l'embouchure duquel il s'est noyé; d'autres fois, on la dirait presque guérie. Oh! c'est bien triste, senorita! Mais, quoiqu'elle ait perdu l'esprit, elle vous aime de toutes ses forces et se jetterait au feu pour vous.

— Pauvre Dolorès! Dis-lui de venir me voir.

— Merci pour elle et pour moi, trésor de bonté; je le lui dirai, et elle viendra. Ah! voici la lettre. Dieu vous ait en sa sainte garde, senorita! Arri, Zapatera! arri!

L'âne secoua ses grelots, agita son panache et se remit en route.

La jeune fille posa le papier sur sa table et, s'approchant de son miroir, essaya dans ses cheveux la belle rose que venait de lui donner Navarette avec une galanterie tout espagnole.

Elle achevait de la placer, en se souriant naïvement dans son miroir, lorsque deux coups secs, frappés avec un bâton sur le banc de pierre de la tonnelle, la firent tressaillir, et en même temps une autre voix cria fortement :

« Le senor don Pedro Gomez y Ruiz. »

Il y avait dans l'accent avec lequel fut pro-



C'était Navarette, le marchand de fleurs. (Page 105.)

noncé ce nom quelque chose de trop impératif pour qu'il fût possible de croire que le nouvel arrivant fût un mendiant; aussi Carmen, quittant aussitôt son occupation, s'avança-t-elle doucement vers la fenêtre avant de répondre, ne sachant qui pouvait interpeller ainsi son père.

« Le señor Gomez ou quelqu'un, fit de nouveau la voix; allons, dépêchons!

— Qui appelle? demanda la jeune fille, que l'épaisseur des pampres empêchait de voir l'étranger.

— Ah! c'est vous, señorita, répondit en s'avançant vers le balcon un homme qu'à son costume, à sa boîte et à ses poudreuses alpargatas il était facile de reconnaître au premier coup d'œil pour

un tacteur de la poste; j'apporte une lettre pour votre père.

— Une lettre encore?

— C'est la première, señorita; vous voudrez bien la lui remettre. »

Et il la lui tendit en disant :

« Dieu vous conserve, señorita, et toute la maison!

— Que la Vierge vous soit en aide! Attendez une minute, je vais vous ouvrir; vous boirez un verre de vin.

— Mille grâces, señorita, je n'ai pas le temps, il me faut aller à San-Miguel.

— Rien qu'un verre de vin,

— Ce sera pour une autre fois, je suis déjà en



La jeune fille essaya de voir à travers l'enveloppe. (Page 105.)

retard; mais, avec votre permission, je cueillerai une orange en passant; il fait si chaud.

— Prenez-en deux, prenez-en quatre si vous le voulez.

— Merci, señorita, une me suffira bien. Soyez avec Dieu, et que la lettre que je viens de vous porter ne contienne que de bonnes nouvelles!

Carmen ne répondit pas; elle était occupée à lire le timbre placé sur l'enveloppe; et si mal frappé qu'elle ne put le déchiffrer.

Sous l'enveloppe un peu grossière, on sentait quelque chose de dur, comme un carton.

La jeune fille essaya de voir à travers le jour ce que cela pouvait être.

« Que regardes-tu donc avec tant d'attention? fit tout à coup Fernando, qui, son papelito aux lèvres et une mince baguette d'olivier jaune entourée d'un ruban noir, comme aiment à en porter les cavaliers sévillais quand ils vont à pied, revenait indolemment du fond du jardin

— On a apporté deux lettres pour mon père, répondit la jeune fille, rougissant un peu en se voyant prise en flagrant délit de curiosité.

— Deux lettres dans une seule matinée ! Carai ! c'est plus qu'il n'en reçoit d'ordinaire en toute l'année. D'où peuvent-elles venir ?

— Une de Séville et la seconde de la province.

— De quelle province ?

— C'est ce que je ne puis pas déchiffrer.

— Fais voir. »

Elle lui passa l'enveloppe, qu'il prit, tourna, retourna, et finit par lui rendre, en disant :

« Par les cornes du diable ! si je puis y distinguer une seule lettre.

— *Ave Maria !* ne jure donc pas toujours comme un païen, Fernando, reprit Carmen.

— C'est si sale et si grossier, que cela doit arriver en ligne droite de las Provincias (1), et je ne serais pas étonné que cette écriture illisible fût celle de quelque balourd carliste.

— Je ne sais ce que tu as ce matin, mais tu parles bien mal, fit Carmen, qui rougit encore, mais cette fois de dépit ; les soldats du roi légitime valent bien, je pense, ceux de Macaroni premier et dernier.

— Allons, *hermanita* (petite sœur) de mon âme, ne te fâche pas et rattache cette belle rose qui pend sur ta joue comme pour lui donner un baiser, répondit Fernando en riant ; je ne suis pas un fougueux carliste comme mon père et je ne crois pas qu'il y ait en moi l'étoffe d'un cabecilla, mais je suis encore moins amédéiste.

— Pourquoi dis-tu des sottises alors ?

— C'est une revanche, lumière de mes yeux ; ces héros de la montagne et des garbansos (pois chiches) me font passer des soirées si mortellement assommantes, qu'il est bien juste que je profite de l'occasion de rire à leurs dépens quand nous sommes tous deux seuls.

— Parle pour toi si tu veux, moi je sais Espagnole, et je ne ris ni de la religion ni de la fidélité.

— Bon, ne te fâche pas, ma belle héroïne ; je te promets de ne plus rire, et j'essayerai même de ne plus bâiller ; tu dis que la seconde lettre est de Séville ?

— Il me semble même connaître l'écriture.

— Fais voir. »

Elle alla la chercher sur la table et la lui tendit.

« Parbleu ! je la connais bien moi aussi, s'écria le jeune homme, je l'ai vue assez souvent quand je demeurais à Alcalá de los Reyes ; elle vient du révérend père Isidro.

— Précisément, je le pense, du moins, car c'est Navarette qui l'a apportée de l'hôpital de la Sangre.

— Remets-la vite à sa place, il me semble entendre dans le chemin creux hennir la Coronella.

— Et voici Marron qui franchit la haie. »

Le frère et la sœur se séparèrent ; quelques instants après, el Osso, après avoir lui-même bouchonné sa monture, rentra dans sa maison, à la porte de laquelle Carmen l'attendait, assise sur le banc de pierre, ses lettres à la main.

« Deux lettres à votre adresse, señor padre, » s'écria la jeune fille en s'avançant au-devant de lui.

Le front du bandit se rembrunit ; sans répondre, il prit les lettres et fit un signe de croix en disant :

« Que le Seigneur nous garde de fâcheux accidents ! »

Toute sa vie il avait eu pour ces carrés de papier transportés par la poste une aversion instinctive.

« Pour une bonne nouvelle qu'on reçoit par hasard, répétait-il, il y en a dix mauvaises, que vous n'auriez jamais connues sans cette misérable invention. »

Puis, en général, toute lettre demande une réponse, effort pénible pour l'ex-arriero, qui professait pour le papier, l'encre et les plumes une insurmontable antipathie.

Un moment il hésita sur ce qu'il avait à faire, tourna et retourna cette fâcheuse correspondance

(1) Les provinces basques ; les autres provinces sont désignées sous le nom de reynos ou royaumes : royaume de Valence, royaume de Grenade, etc.

dans sa main, puis il l'enfonça dans sa poche sans vouloir la regarder, et entra brusquement en grondant entre ses dents : « Dinons d'abord, nous aurons bien le temps d'apprendre ensuite ce qu'il y a là dedans. »

Heureusement, la table était mise et le dîner servi ; quand el Osso était de méchante humeur, il ne faisait pas bon être en retard, fût-ce d'une minute.

Il se servit une cuillerée de garbansos et les trouva mal cuits, se versa un verre d'eau glacée et déclara qu'elle était plus que tiède ; une délicieuse *tortilla* (omelette) ne trouva pas grâce devant lui, et Marron ayant eu l'imprudenc d'en venir demander sa part, emboursa un coup de pied pour prix de sa gourmandise.

Pour comble d'infortune, le café sentait réellement la fumée ; il n'en fallut pas davantage pour faire déborder la coupe.

Carmen et son frère étaient habitués à l'orage, ils le laissèrent passer sans s'émouvoir, et le bandit, après s'être dégonflé à loisir, sortit de table d'autant plus calme, qu'intérieurement il se sentait honteux de son ridicule emportement.

Il alluma sa cigarette, donna en passant une petite tape d'amitié à Marron, dont la queue se remit à frétiller, répéta deux ou trois fois qu'il faisait chaud, puis, après cet exorde par insinuation, il se rassit, fouilla sa veste, jeta les malencontreuses lettres sur la table et dit : « Voyons donc. »

Longtemps il hésita pourtant encore pour se décider à en ouvrir une la première.

Pourquoi finit-il par se décider pour la blanche plutôt que pour la grise ?

Assurément il n'eût pas pu le dire, mais ce fut elle qu'il ouvrit d'abord.

L'écriture de l'adresse était toute différente de celle de l'intérieur ; avant d'en commencer la lecture, il alla à la signature et demeura stupéfait.

Au bas de la troisième page, il venait de lire ces mots écrits en toutes lettres :

« Votre humble serviteur qui vous baise les mains (1). »

« RAMON ESPELETA. »

« *Hombre! caramba! valga me Dios!* » Ce fut une véritable décharge d'exclamations accentuées de coups de poing.

« Qu'y a-t-il donc, seigneur père ? » se hasarda à demander Carmen.

— Il y a le nom de cet insolent ! » rugit le bandit en appuyant la pointe de sa navaja sur la signature.

Fernando, debout derrière son père, avait lu ce nom et prudemment battait en retraite vers la porte.

« L'insolent ! oser m'écrire après avoir fait une insulte à ma fille devant toute la population de Séville, rugissait el Osso ; je le châtierai comme il le mérite ; voyons ce qu'il ose me dire. »

Et, d'une voix courroucée, il commença la lecture de la lettre provocatrice.

A la troisième ligne sa colère commença à baisser par degrés. Don Ramon, bien loin de l'insulter, confessait humblement sa faute, dont il n'avait pas mesuré les conséquences ; il ne s'était aperçu de l'imprudenc qu'il avait commise qu'au moment de son entrée dans le cirque, lorsqu'il avait vu la *senora Gomez*, à laquelle il ne songeait qu'à rendre hommage en tuant de sa main le taureau qui avait mis ses jours en danger, pâlir en écoutant le serment qu'il lui faisait de la venger. « Alors, désolé de ce que j'avais fait, ajoutait-il, j'ai voulu mourir pour expier ma faute ; sans hésiter, j'ai sacrifié, en m'offrant sans défense aux cornes du taureau, ma réputation et ma vie. La divine Providence n'a pas voulu de mon sacrifice ; elle me réservait une punition plus terrible, celle de vivre en proie au chagrin d'avoir offensé une famille que je respecte jusqu'à la vénération, et de traîner après moi le remords éternel d'un acte plus imprudent que coupable, puisque ma volonté n'y a été pour rien. »

(1) Formule ordinaire des lettres adressées à des supérieurs par leurs inférieurs.

El Osso fit une pause et regarda autour de lui.

Fernando ne souffla pas un mot en faveur de son ami ; Carmen avait la physionomie triste.

Il repoussa son grand couteau pointu ouvert sur la table et continua sa lecture.

Le torero repentant terminait sa lettre en racontant son transfèrement à l'hôpital de la Sangre, moins pour s'y faire soigner, car il ne tenait plus à la vie, devenue pour lui un fardeau, que pour rompre avec des habitudes de dissipation, se recueillir et profiter, pour son salut, des saints avis des pieux religieux. Le père Isidro avait déjà opéré en lui un grand changement ; il se sentait, sous sa direction, devenir un homme nouveau, et il serait véritablement heureux dans son malheur si le *senor don Gomez y Ruiz* daignait avoir pitié de sa douleur et lui apporter un pardon qu'il implorerait à genoux de lui et de toute sa famille.

Tant d'humilité et un si grand repentir auraient pu paraître suspects à un homme moins loyal et moins bon chrétien que le bandit, mais celui-ci avait la crédulité des belles âmes.

La lettre terminée, il se leva, alluma un nouveau papelito, et son menton dans une main, ce qui chez lui était le signe d'une grave préoccupation, il se mit à arpenter la chambre avec agitation.

Puis s'arrêtant tout à coup :

« Que ferais-tu à ma place, demanda-t-il brusquement à Carmen.

— J'irais, répondit-elle.

— Cependant il nous a fait une grave injure... oui, très-grave... une injure qui mériterait...

— Les Juifs en avaient bien fait de plus grandes à Celui que tout chrétien doit s'efforcer d'imiter. »

Le bandit se promena encore, puis tout à coup il s'arrêta, fit, avec son pouce, le signe de la croix sur sa bouche et sur son cœur, et dit :

« Tu as raison, fille ; dans une heure je partirai, j'irai consulter le vénérable père Antonio à Sainte-Marie de Grâce, je verrai ensuite le révérend père Isidro, et suivant ce qu'ils me conseilleront je ferai. »

Puis, tout joyeux de la victoire qu'il venait de remporter sur ses passions, il se rapprocha de la table en disant :

« Après tout, cette lettre n'est pas aussi mauvaise qu'elle en avait l'air ; voyons ce que dit l'autre. »

C'était le tour de la grise ; il fit avec la pointe tranchante et aiguë de sa navaja une fente à l'enveloppe et en retira comme d'un portefeuille le contenu, c'est-à-dire une lettre pliée en quatre d'où s'échappa une photographie.

C'était celle d'un soldat du génie en tenue de campagne, sac au dos, carabine à l'épaule, manteau roulé, longues guêtres noires, sandales de corde aux pieds, pic à la main, bonnet de police crânement posé sur l'oreille.

Sa physionomie s'éclaira et ses yeux pétillèrent.

« Hein ! connaissez-vous ce soldat ? fit-il joyeusement.

— Peppe ! répondirent à la fois Carmen et Fernando : c'était le costume qu'il portait quand il passa ici pour s'embarquer à Cadix, à l'époque de l'expédition du Maroc.

— Il ne portait pas la barbe à ce moment, observa Carmen.

— Tu as raison, mais elle lui va bien, c'est une belle figure de soldat ; il l'aura laissé pousser là-bas.

— Il me semblait qu'il avait quitté le génie pour l'infanterie, dit Fernando ; aujourd'hui il doit être gradé, alors il ne l'était pas.

— Homme ! je le crois bien, il ne venait que de s'engager, s'écria el Osso ; et ce n'est qu'au retour de la campagne, où il s'était distingué, qu'il permuta pour entrer au 17^e régiment de ligne.

— Le régiment des chasseurs de Madrid, fit Carmen.

— Comment sais-tu si bien cela, Nina ?

— Je vous l'ai entendu dire il y a deux ans, *padrecito* ; et comme Peppe est de notre famille, quoique je ne l'aie vu qu'une fois, je me souviens de lui et de ce qui le regarde.

— Caramba ! je le crois qu'il est notre parent ; son grand-père Pedro Gutierrez était frère de



On ne peut l'ôter du bord de l'eau. (Page 102.)

ma pauvre mère et habitait tout près d'Osma ; son père Manoël y demeure encore ; c'est mon plus proche parent, mon seul cousin germain, un bon chrétien et un bon royaliste qui m'a rendu dans les temps de fameux services, quand ce misérable, que Dieu a puni depuis, me persécutait de toutes ses forces.

— Il me semble qu'à sa place j'aurais préféré continuer à servir dans le génie, s'écria Fernando; le costume est bien plus flatteur.

— Oui, mais son régiment était désigné pour les Philippines, et Peppe, qui n'a plus que son père presque toujours malade, a trouvé que les Philippines sont trop loin des Pyrénées; il a demandé à changer avec un camarade pour demeurer sur le continent, et on l'a envoyé tenir garnison à Alicante; du moins, c'était là qu'il était l'année dernière, quand mon cousin Manoël m'écrivit pour la dernière fois; peut-être m'annonce-t-il aujourd'hui qu'il est mort ou malade, car ces maudites lettres.

— Si vous la lisez, padrecito.

— Tiens, lis-la-moi toi-même, hija; ce cher cousin a une écriture qu'il est impossible de lire quand on n'a plus des yeux de vingt ans. »

Carmen obéit avec empressement.

La lettre commençait par ces mots :

« Mon très-cher et estimé cousin,

« Je t'écris d'Osma pour t'annoncer une surprise qui, j'espère, te sera agréable... »

« *Aye de Dios!* ce n'est pas l'habitude, interrompit el Osso, deux lettres auxquelles il n'y a

rien à dire; caramba! la troisième nous les verra payer. »

« Peppe, continua Carmen, qui cette année a été élevé au grade d'alferez (porte-drapeau), vient de quitter Malaga avec son régiment, toujours commandé par le brave Martinez, pour se rendre par étapes à Séville, où il va tenir garnison. Je tremblais qu'il ne fût envoyé dans les Provinces, où l'armée n'est pas bien vue, tu sais pourquoi, et où il était bien décidé à donner sa démission, plutôt que de combattre contre les bandes qui se refortifient autour de nous. Dieu! merci! il est envoyé à l'autre bout de la Péninsule, et va demeurer près de toi. Je te le recommande, il est brave, bon chrétien et a d'excellentes opinions. Je n'ai pas besoin de te prier d'être un père pour lui. Je suis sûr d'avance que tu le recevras comme je recevrais ton fils. On dit que vous avez un parti républicain là-bas; prémunis-le contre les pièges de ces faux Espagnols. Ici nous ne faisons que commencer; mais si le commencement est petit, nous avons l'espoir que la fin sera grande. Je pourrais te donner des détails, je me tais, par prudence, en t'avertissant de ne rien croire de ce que publient les feuilles italiennes de Madrid; je vais bien ou à peu près; Pepita, qui se porte bien aussi, me charge de ses amitiés pour son cousin et sa cousine, qu'elle espère vivement connaître un jour.

« Je t'envoie, par la présente, le portrait de Peppe à son retour du Maroc; il ne l'a pas fait faire depuis.

« Ton vieux cousin,

« MANDEL GUTIERREZ. »



CHAPITRE IX

LE COUSIN PEPPE



'ÉTAIT un brave et beau garçon que ce petit cousin Peppe, dont la venue remplissait

d'avance de joie le bandit, qui cependant se montrait dans l'habitude de la vie si peu hospitalier.

Il est vrai qu'outre ses qualités morales le jeune Gutierrez avait, aux yeux d'el Osso, d'autres qualités non moins appréciées.

Petit-fils du vieux Gutierrez, compagnon de son père et longtemps cabecilla sous les ordres du fameux Zumalacareguy, ce général légendaire qui à lui seul valait une armée, fils de Manoël Gutierrez, auquel l'ex-arriero portait une véritable amitié, Peppe était né à Osma, dans la maison même vendue par Pedro; le sang qui coulait dans ses veines et le lait qu'il avait sucé en naissant étaient du sang et du lait de carliste et de catholique.

Sa patrie en faisait un compatriote, sa famille

un proche parent, son éducation un coreligionnaire et un ami.

Il n'en fallait pas tant pour qu'el Osso le regardât presque comme son enfant.

Peppe, du reste, était bien digne de son affection, et la parenté avec un jeune homme de sa sorte ne pouvait être que flatteuse.

Carré d'épaules, le jarret nerveux, d'une taille au-dessus de la moyenne, il portait fièrement le costume militaire, dont la sévérité élégante convenait parfaitement à la mâle expression de son visage, hâlé par le soleil d'Afrique.

L'œil grand et calme s'ombrageait de longs cils qui en veloutaient le regard; son front carré accusait la fermeté, et son nez mince et recourbé, un peu long pour l'ovale de son visage, donnait à sa physionomie une expression singulière de douce gravité.

Assurément il ne ressemblait ni à el Osso ni à ses enfants; moins sombre que le vieux partisan, il n'avait pas plus son galbe heurté et énergique que la beauté un peu efféminée de Fernando et l'admirable pureté de lignes du profil gréco-stabe de Carmen.

Toutefois un étranger, en le voyant pour la première fois dans la maison du bandit, n'aurait pas manqué de remarquer en lui un certain air de famille accusant entre eux des liens de parenté.

Comment, fils de carliste et carliste lui-même, Peppe était-il devenu soldat d'Isabelle d'abord, puis ensuite d'Amédée? Il est nécessaire de l'expliquer.

En Biscaye, il y a beaucoup de familles nobles, ayant leur généalogie parfaitement en règle et pouvant faire remonter leur filiation sans trop de difficulté jusqu'aux temps les plus reculés de la monarchie.

Les Guttierrez, comme les Gomez y Ruys leurs alliés, prétendaient, peut-être non sans quelque probabilité, car la certitude en pareil cas existe rarement, se rattacher

chacun à un capitaine du roi Pélage, alors que presque tout le reste du royaume appartenait aux rois maures, fondateurs de l'empire si brillant, mais si éphémère, à la tête duquel se distinguèrent tous le calife Haroun al Raschid.

Mais de même que pour beaucoup d'autres familles de l'aristocratie vascongado, la richesse n'était nullement en rapport avec l'illustration.



C'était celle d'un soldat du génie en tenue de campagne. (Page 108.)

Les grands coups de lance des Gomez et des Guttierrez pouvaient avoir puissamment contribué à affranchir les royaumes de Castille et de Léon, d'Andalousie, de Valence et de Grenade, mais à coup sûr ces preux chevaliers n'avaient travaillé que pour la gloire et point augmenté leur fortune personnelle; probablement même ils l'avaient singulièrement écornée par patriotisme, et, comme dit le proverbe espagnol :

« Si Dieu habitait dans leur cœur, le diable logeait dans leur bourse. »

Les Provinces ne sont ni vastes ni fertiles, et l'on y rencontre plus facilement des gorges agrestes, des montagnes stériles, des forêts sauvages et des rochers inaccessibles, que de plantureux domaines et de grasses prairies.

Plus la noblesse y était nombreuse, plus les fiefs étaient morcelés et leurs propriétaires dans un état voisin de la médiocrité. Les rois, qui se servaient d'eux volontiers quand il s'agissait de combattre les ennemis de la couronne, les oublièrent volontiers au jour des récompenses; on les regardait comme trop hautains, trop fiers, trop attachés à leurs coutumes et à leurs fueros, et il importait à l'autorité royale d'amoindrir des vassaux turbulents



Le vieux curé trait autour de lui son jeune auditoire. (Page 115.)

par nature et intraitables toutes les fois qu'il s'agissait de leurs droits.

Aussi, pendant que dans le reste des Espagnes on trouvait des grands seigneurs cinq fois princes, vingt fois ducs et soixante fois marquis, comme les ducs de l'Infantado, des courtisans et des favoris dont les colossales richesses dépassaient souvent la fortune même des rois, à peine rencontrait-on en Biscaye quelques familles vraiment puissantes, tandis que la plupart, en dépit

de l'illustration attachée à leurs ancêtres et de la grandeur des services rendus, possédaient pour tout avoir quelques hectares de rochers, avec de misérables masures se groupant, au sommet d'un pic entouré de précipices, autour des murailles sombres d'un vieux château fort à demi démantelé.

Personne ne porte la pauvreté avec autant de dignité stoïque qu'un hidalgo espagnol, et beaucoup de grands seigneurs des autres nations

pourraient aller prendre des leçons de grand air auprès de ces mendiants espagnols qui, drapés dans leurs haillons, d'un regard réclamant l'aumône, non comme un secours, mais comme un tribut.

Ni les Gomez ni les Guttierrez n'en étaient là; mais, quoique dans leur arbre généalogique figurassent don Jaime Guttierrez parmi les compagnons du Cid Campador, et don Pedro Gomez y Ruiz comme chef d'une des galasses de Fernand Cortez dans son expédition d'outre-mer, alors qu'il fit la conquête du Mexique, le pays de l'or et des pierres, aucun des membres de ces deux familles ne se trouvait à la tête d'une fortune suffisante pour lui permettre de vivre dans l'oisiveté.

Si el Bandito faisait exception à cette règle ordinaire, c'est que, par le commerce, il avait singulièrement accru ce qui lui restait de l'héritage de son père; en sorte que l'on peut dire que le plus clair de son avoir, il le devait à la persécution à laquelle il avait été en butte.

Demeuré dans son pays, il aurait hérité de son père d'une petite maison et de quelques arpents de terre. Trop fier pour déroger par l'industrie, il se serait fait agriculteur et aurait demandé son pain quotidien aux récoltes péniblement arrosées de ses sueurs dans ces champs ou dans ces étroites banquettes soutenues par des murailles en pierres sèches qui donnent à chaque montagne, sur le versant espagnol des Pyrénées, l'aspect d'un immense escalier s'élevant depuis la plaine jusqu'aux limites cultivables de la montagne.

Au lieu de cela, il était parti, secouant sur Osma la poussière de ses sandales, et, arrivé en Andalousie, où personne ne le connaissait, il s'était fait arriero et, par son activité intelligente, avait plus que triplé les quelques milliers de vieux douros avec lesquels son cousin lui avait payé l'héritage paternel.

Bien des années s'étaient écoulées depuis; possesseur de deux héritages, le cousin Guttierrez s'était marié dans son pays avec une jeune fille de Villacaya et avait eu de nombreux enfants, devenus successivement ses auxiliaires dans ses travaux.

Malheureusement, si chacun d'eux apportait en naissant une nouvelle paire de bras pour faire, plus tard, fructifier le sol, il apportait aussi un surcroît de dépense et une bouche à nourrir, si bien que, lorsque le treizième, qui était une fille, vint au monde, le *senor don Guttierrez*, en faisant son calcul, arriva facilement à ce résultat, qu'une fois lui mort et le majorat, c'est-à-dire la vieille tour, le jardin attenant et le haut pâturage, où alors paissaient une vingtaine de chèvres sous la garde de Peppe, donné à don Luis, l'aîné de ses fils, il ne resterait à partager entre les douze autres cohéritiers qu'une vingtaine d'hectares de terres fort médiocres, incapables de nourrir leur nouveau propriétaire.

Cette solution du problème était peu consolante.

Que faire?

La guerre civile étant terminée, pas moyen de prendre une escopette, faute de mieux, et d'aller faire la guerre de partisans.

C'était une carrière fermée.

Les ordres religieux, supprimés en grande partie, n'offraient pas non plus de débouchés.

Restait l'armée; mais le vieux Guttierrez avait des préventions insurmontables contre ceux qu'il appelait encore les *christinos*, et servir le gouvernement de l'usurpatrice Isabelle lui semblait une souillure pour de fidèles partisans du seul roi légitime don Carlos de Bourbon.

Peut-être ses petits-fils, qui n'avaient pas vécu à l'époque de la dernière guerre civile, eussent-ils été plus accommodants, mais aucun d'eux n'osait rompre en visière avec les idées arrêtées de leur aïeul, et comme, après tout, on peut, quand on est sobre, vivre de peu, ils tâchaient de faire rapporter le plus possible à leur terre patrimoniale, en attendant les événements.

Grâce au révérend père Miguel Estevan, curé d'Osma, un vieux carliste lui aussi, qui avait connu Merino, ce temps ne fut pas entièrement perdu; ce brave homme réunissait, le soir, les enfants du village à la cure pour les instruire.

Sa littérature n'était pas très-étendue, mais son enseignement était solide, et, au besoin, il le fai-

sait pénétrer dans les cerveaux les plus étroits au moyen d'une baguette magique coupée à un châtaignier voisin, et qu'on appelait la *catarina*.

Appliquée deux ou trois fois dans la paume de la main de l'enfant paresseux, elle produisait des merveilles.

A huit ans, le moins bien doué des enfants du *senor Guttierrez* lisait couramment, écrivait passablement, récitait son catéchisme sans broncher de la première à la dernière ligne, mieux qu'un sergent instructeur sa théorie, et, le dimanche, chantait au lutrin des psaumes en latin dont il ne comprenait pas un traitre mot, mais qu'il savait être écrits dans la langue de l'Église catholique, apostolique et romaine, et, par conséquent, dignes du plus grand respect.

En été, la classe se faisait sous la voûte d'un grand chêne à glands doux dont une moitié des branches tordues, passant par-dessus la muraille de clôture, ombrageait les humbles tombes perdues dans l'herbe du cimetière, et l'autre moitié faisait auvent sur la place à la porte de l'église. Le vieux curé, assis au pied de l'arbre, le dos au tronc, son chapeau et sa *catarina* posés sur le gazon, à portée de sa main, interrogeait gravement son jeune auditoire, rangé en demi-cercle autour de lui, garçons à droite, filles à gauche, commandait le respect par sa gravité, intéressait son auditoire par ses explications à la portée de tous, captivait l'attention par ses histoires et ses anecdotes.

En hiver, la cuisine servait d'école, et la leçon se prenait avec accompagnement de la musique monotone des garbansos qui chantaient dans la marmite de terre.

Elle n'en était pas moins sérieuse pour cela.

De même, quoique les Cortès n'eussent discuté aucun projet de loi rendant l'instruction populaire obligatoire et gratuite, le bon curé ne se faisait pas payer pour ses peines, qu'il regardait avec juste raison comme un devoir de son ministère, et les parents des écoliers savaient prendre les mesures nécessaires pour que leurs enfants fussent exacts aux leçons, au lieu d'aller faire

l'école buissonnière dans la montagne et dénicher les oiseaux le long des chemins creux.

Pour ce qui est de l'histoire du pays, le vieux *cabecilla* en faisait son affaire; c'était lui qui la racontait le soir à ses petits-enfants, à sa manière, et certes on ne peut pas dire qu'il péchât par flatterie pour le gouvernement de la reine Isabelle. Les prophètes d'Israël ne parlaient pas avec plus de mépris de la reine *Jésabel* ou de la funeste *Athalie*; en revanche, il parlait d'*el rey* (*el rey* ne pouvait être que *don Carlos*) avec un attendrissant respect; puis il dissertait sur l'antiquité de las *Provincias*, leurs privilèges, leurs fueros, et alors, au souvenir de la grandeur de son pays, son front sévère s'illuminait d'une auréole d'enthousiasme, il redevenait jeune, les rides s'effaçaient sur son visage, et l'on sentait que, transformé par son ardent patriotisme, il serait prêt encore, si l'occasion s'en présentait, à coiffer la botna, à décrocher son bon fusil et à déployer dans la montagne le drapeau des vieilles bandes carlistes.

De tous ses petits-enfants, *Pepe* était celui sur lequel les paroles du vieillard produisaient le plus d'effet; tout était soldat en lui; au récit des batailles épiques racontées par son aïeul, ses oreilles se dressaient, comme celles d'un cheval de bataille quand le vent apporte jusqu'à lui les sons du clairon appelant au combat. Il connaissait par cœur tous les épisodes des campagnes du curé *Merino*, du brave *Villareal* et du célèbre *Zumalacareguy*.

Plus il grandissait, plus la passion des armes s'emparait de lui, subjuguant, pour ainsi dire, toutes ses autres facultés; son caractère devenait étrange, son goût pour la solitude irrésistible.

Le vieux curé, dont il était le meilleur élève, lui avait donné un jour un gros livre intitulé: *Vie des héros illustres de l'Espagne*; l'enfant, qui pouvait avoir alors quinze ans, en avait fait son bréviaire; ce livre ne le quittait pas, il le lisait et le relisait quand il était seul sur quelque pic au milieu de ses chèvres, puis, la tête appuyée sur son coude et laissant errer ses regards dans le vague, il s'abandonnait à de profondes rêve-

ries. Sans s'en douter, l'enfant avait ce que l'on pourrait appeler le *mal du pays*; jeté par sa naissance et par la volonté de ses parents en dehors de la vie militaire, il se trouvait forcé à vivre contrairement à sa vocation.

Il en souffrit d'abord silencieusement, renfermant son mal en lui-même; puis, pour s'étourdir, il changea brusquement de manière de vivre et se livra avec emportement aux plaisirs de la chasse, des danses de village et du jeu de paume.

Deux ans plus tard, il avait, par son agilité et son adresse, acquis une supériorité incontestable dans les exercices de corps, si fort en honneur chez les montagnards, et le renom, bien mérité, du plus intrépide *chercheur de querelles* des sierras pyrénéennes.

Pour comprendre la valeur de ce titre, dont tout enfant de la montagne se montre si fier, il faut savoir que les hauts sommets neigeux de la grande chaîne qui, parallèle à la France, étend ses rameaux vers la Galice, sont habités non pas seulement par des chamois et des isards complètement inoffensifs, mais aussi par des ours gris doués d'un caractère peu endurant et d'une force peu commune, porteurs de riches fourrures dont Bilbao fait un commerce considérable et que les Anglais recherchent avidement.

Rarement, même lorsqu'ils sont affamés, ces ours attaquent l'homme que jamais ils ne dévorent, et pourvu que le sentier dans lequel on les rencontre soit assez large pour permettre de leur céder le pas, ils ne se détournent pas de leur route, et à peine daignent-ils saluer d'un grognement des ennemis dont ils méprisent la faiblesse.

Mais malheur à l'imprudent qui oserait leur disputer le passage; dans ce cas, leurs yeux gris s'allument d'un éclat phosphorescent, ils se redressent sur leurs pattes de derrière, marchent droit au provocateur et, d'un seul coup de griffe, l'assomment ou le précipitent tout étourdi dans quelque abîme.

Personne n'ignore à quel péril on s'expose en manquant de respect à ces seigneurs de la sierra; aussi presque tous les montagnards s'empres-

sent de s'écarter respectueusement de la route, sauf quelques chasseurs intrépides, qui, tentés par le double appât de la fourrure et de la chair de l'ours gris, non-seulement ne lui rendent pas les honneurs dus à sa puissance musculaire, mais osent même le relancer jusque dans ses retraites les plus inaccessibles pour le provoquer au combat et s'enrichir de ses dépouilles.

Dans ce cas, les hardis chasseurs, au nombre de deux seulement, les pieds chaussés d'alpargatas de corde pour ne pas glisser, les épaules défendues par une épaisse peau de mouton, sans autres armes qu'un long couteau affilé passé dans la ceinture et un bâton noueux recourbé en forme de masse, s'enfoncent dans la montagne, bravant tous les dangers, couchant sur le roc nu ou sur la neige glacée, n'ayant pour boisson que l'eau de neige fondue, pour nourriture que quelques galettes de maïs ou une poignée de bellotas enfermées dans une sorte de bissac en toile, appelé *alforja* et noué autour des reins.

De ces deux compagnons, chacun a son rôle distinct. L'un est le *querelleur*, l'autre l'*égorgeur*.

On va voir que l'office du premier est à la fois le plus important et le plus dangereux.

L'ours est enfin découvert, il n'a aucune raison pour se cacher, il se sent fort, il se sent chez lui, il est énorme; il s'avance d'un pas lourd et impassible vers les deux chasseurs, qui, l'un à la suite de l'autre, viennent en sens opposé dans le sentier suivi par Sa Seigneurie.

L'égorgeur est le premier; il s'écarte et cède le pas au redoutable promeneur, qui poursuit sa route, mais bientôt s'arrête avec un grognement de surprise mêlée de colère.

Au lieu de se ranger respectueusement, le chercheur de querelle, l'*afrontador*, continue à occuper le milieu du sentier.

Un second grognement l'avertit une dernière fois.

Mais lui, loin de laisser le chemin libre, pousse l'impudence jusqu'à oser lever son bâton en signe de menace.

C'en est trop.



Quelques lectures de rochers avec de remarquables inscriptions. (Page 113.)

L'ours, irrité, se dresse et, ouvrant ses bras velus, va droit à l'insolent pour le châtier.

L'homme marche sur lui les bras ouverts, et, appuyant sa tête avec force sous le cou de son ennemi pour éviter ses morsures, l'étreint de toutes ses forces.

Alors le double étau se referme, et les deux lutteurs, collés l'un à l'autre, ne font plus qu'un seul bloc.

En vain l'animal furieux veut se débarrasser de cet audacieux adversaire, dont les os craquent sous sa puissante étreinte, la tête de l'insulteur l'empêche de baisser la sienne, et ses griffes aiguës labourent inutilement la peau de mouton, dont elles arrachent des lambeaux.

En ce même moment, l'égorgeur s'approche traîtreusement, son long poignard à la main, choisit à loisir la place où il veut frapper, et inclinant légèrement la lame, longue de plus de cinquante centimètres, la plonge jusqu'à la garde entre le cou et l'omoplate du monstre, de manière à arriver jusqu'au-cœur.

L'affronteur ne lâche pas prise pour cela, un dernier coup de griffe pourrait changer sa victoire en défaite; il tombe avec son rival dessus ou dessous, peu importe, mais l'étreignant toujours des bras et des jambes, jusqu'à ce qu'un coup de sifflet l'avertisse que l'animal est bien mort.

Alors, suivant que le chemin est plus ou moins praticable, les deux chasseurs ou transportent leur butin jusqu'à un endroit où ils pourront charger son cadavre sur un cheval, ou le dépouillent de sa fourrure, le dépècent, mettent de côté les fameux jambons connus dans le monde entier, les pattes énormes, découpent quelques tranches succulentes pour en faire leur repas, et, chargés de ces dépouilles opimes, reprennent le chemin de leur village.

C'était ce genre de chasse qu'affectionnait Peppe et auquel il se livrait avec ardeur en compagnie d'un de ses frères, Luis, devenu, lui aussi, un des plus habiles égorgeurs d'Oma et des villages environnants.

La cuisine de la famille y gagnait en abon-

dance, et, quoique naturellement morose, le vieux cabecilla, qui cependant eût préféré la chasse aux cristinos, comme il le faisait dans sa jeunesse, voyait avec plaisir des exploits qui, en soutenant par les profits qu'en retiraient les hardis compagnons l'honneur de sa maison, les formaient merveilleusement à cette vie de fatigues, de privations et d'aventures, sans laquelle il est impossible de devenir, à un moment donné, un chef de partisans.

Une circonstance inattendue devait bientôt fournir à Peppe l'occasion de perfectionner son éducation pour le rude métier des armes, qui, jusque-là, lui avait été si impérieusement fermé par le veto formel de son aïeul.

Rarement, si ce n'est pour ses expéditions de chasse, le jeune Biscayen s'éloignait de son village.

Le premier mardi de chaque mois, il descendait pourtant en compagnie d'un ou deux de ses frères et de son père jusqu'à Orduna, distant d'environ dix kilomètres par le chemin de fer, dont la station la plus proche est Izarra, mais beaucoup plus rapproché par la montagne.

Ce jour-là était jour de marché, et les paysans affluaient de toutes parts, les uns conduisant leurs porcs dans de lourdes charrettes, dont les roues mal graissées remplissaient de leurs gémissements les chemins à pente raide et rocailleuse, les autres apportant leur maïs ou leurs châtaignes dans des sacs, derrière lesquels ils chevauchaient gravement sur la croupe de leurs ânes maigres et d'apparence chétive, mais sûrs et infatigables.

Quoique peu considérable, puisqu'elle ne renferme que 2,300 habitants, Orduna est cependant, par sa position, sur une voie ferrée et à la fin du versant de la montagne, près de la frontière castillane, un point de réunion d'une certaine importance.

Clé naturelle d'une vallée qui se prolonge en s'ouvrant en éventail jusqu'à Bilbao, la vieille cité, prise et reprise plusieurs fois pendant les guerres civiles, si fréquentes en Espagne, a, malgré sa décadence, une apparence guerrière et montre encore avec orgueil les ruines de ses

épaisses murailles crénelées, flanquées de tours massives qui se drapent dans leur manteau de lierre et que n'habite plus qu'une garnison de chouettes et de hiboux.

De cette enceinte, fortifiée comme une place de guerre par des réduits et des boulevards, et percée de six portes aux massives hermes de fer, rayonnent encore les routes de Bilbao et de Burgos, de Vittoria et de Loza.

Les portes ont croulé sous les boulets et sous les années, plus destructives encore que le canon; mais l'ancien couvent des Franciscains montre encore sa masse imposante, et par les six routes arrivent par longues files, au jour de marché, des vendeurs de la plaine et de la montagne, pour exposer leurs marchandises sur une grande place carrée, entourée de vastes galeries à l'italienne, formant une sorte de cloître dont les magasins occupent le fond, et à l'un des angles duquel se dresse la lourde construction qui, après avoir jadis servi de douane, a passé à l'usage vulgaire d'entrepôt des denrées.

Telle quelle, la place ne manque pas de cachet et présente un aspect des plus pittoresques lorsqu'elle est animée par l'agglomération des montagnards et des bestiaux, les bruyantes exclamations des vendeurs, les contestations, les rires ou les disputes, le braiment des ânes et le grognement des porceaux.

A Orduna, comme dans beaucoup de villages de France, il est rare qu'un marché se conclue autrement que la bouteille à la main; aussi, dès le matin, les cabaretiers ont-ils établi sur des tréteaux leurs tables, où s'empilent des galettes de maïs, des bellotas ou des châtaignes grillées à côté de grands pichets de vin, qu'un Espagnol ne boit qu'en le versant de haut, non pas dans un verre, il n'y en a pas, mais dans sa bouche, où le filet empourpré tombe avec une telle précision que jamais il ne s'en perd une goutte.

La boutique du barbier est plus fréquentée encore; du matin au soir, elle est littéralement assiégée. On n'y vient pas seulement pour s'y faire raser, mais surtout pour y apprendre les nouvelles, critiquer les actes du gouvernement et discuter

les mesures à prendre pour défendre envers et contre tous les privilèges des Provinces.

Si une discussion s'élève trop violente entre un carliste et un libéral, la porte n'est pas loin: les deux adversaires sortent sur la place, roulent leurs capes autour du bras gauche, tirent leurs couteaux, et un duel commence.

Duel peu dangereux, car les juges, pris dans la galerie, ont décidé qu'on se battra loyalement, sans tirer au ventre ou au visage et sans porter de coup mortel.

Une ou deux gouttes de sang, une éraflure légère, et aussitôt le cri *Basta* (assez) retentit: le vaincu s'éloigne au milieu des huées, et le vainqueur, rallumant sa cigarette, qu'il a posée derrière son oreille, vient présenter, comme si rien ne s'était passé, son menton à la savonnette du figaro.

Mais lorsque deux ennemis plus sérieux se rencontrent, quand il y a entre eux une vieille haine, les choses se passent différemment: loin de discuter, ils ne s'adressent pas la parole, se mesurent du regard, se provoquent du geste, en laissant tomber sourdement et presque à voix basse une de ces injures mortelles qu'un Basque ne pardonne pas.

Quelque temps après, dans un sentier de la montagne, les passants trouvent un cadavre dont une balle a brisé le crâne ou un couteau percé le cœur; chacun pourrait nommer le meurtrier, mais pas une voix ne s'élève. On emporte le cadavre pour l'enterrer en terre sainte, et, sur le bord du chemin, au sommet d'un monticule formé de pierres ramassées dans le voisinage, on dresse une de ces petites croix sinistres qui indiquent le lieu où le crime a été commis, et que les guides montrent en disant aux étrangers qui leur demandent ce que signifie ce symbole:

« La, señor, il y a eu une *main irritée*. »

Ces *maines irritées*, qui se rencontrent partout où un assassinat a rougi la terre, et surtout dans les lieux déserts, dans les défilés sombres, au bord des torrents ou aux angles abrupts des chemins, donnent au paysage un aspect sinistre.



Quand il était seul sur quelque pic au milieu de ses chèvres. (Page 115.)

Un matin, en arrivant sur la place du marché, Peppe, qui, avec son père et son frère Luis, conduisait un âne chargé de quartiers d'ours et de fourrures sanglantes, remarqua avec étonnement une agitation inusitée dans la foule, qui se serrait compacte autour d'une table, sur laquelle un homme debout déclamaît plutôt qu'il ne lisait un papier imprimé.

La voix de l'orateur ne pouvait pas arriver distinctement jusqu'à l'endroit où ils se trouvaient; mais chaque fois qu'il s'interrompait, il y avait une explosion de cris furieux, et les auditeurs les plus rapprochés agitaient frénétique-

ment leurs escopettes en vociférant : « Vengeance! vengeance! *Muerte à los Mauros!* »

Vainement Peppe interrogea ses voisins; ils n'en savaient pas plus que lui.

Il courut à la boutique du *barbero* : la boutique était vide.

Enfin, l'homme descendit; la foule se dispersa bruyamment, et, au même instant, une demi-douzaine d'enfants portant des paquets de proclamations s'élancèrent de la *aduana* ou maison de la douane en glapissant d'une voix aiguë :

« *Relacion de los sangrientos acontecimientos del Rif* (Relation des événements sanglants du



Les Maures n'attendent pas la charge à l'arme blanche (Page 126).

Rif). *Quien quiere? A cuarto! a cuarto* (Qui en veut? A un sou! à un sou)!

En un instant, tous les *papelitos* furent enlevés.

Le Rif est cette côte rocheuse, escarpée, semée d'écueils et affreusement stérile, qui, de l'autre côté du détroit de Gibraltar, court parallèlement à l'Espagne.

Nominativement soumise à l'empereur du Maroc, dont elle borne les États du côté de l'Eu-

rope, elle est habitée par une population fanatique, indomptable, vivant de rapine et de pillage, bandits sur terre, pirates sur mer, fourbes, cruels, à demi nomades, et portant aux Espagnols, en particulier, une haine sans cesse excitée par le voisinage des *presides* ou établissements pénitenciers que ceux-ci ont fondés à Ceuta et à Melilla, sur la côte africaine.

Construite sur les pentes abruptes de l'ancienne Abyla et reliée au Maroc par un isthme étroit

couvert de fortifications. Cesta n'est qu'une place forte, moitié bague, moitié citadelle, habitée par deux mille forçats, gardée par deux mille deux cents soldats, et défendue par cent quatre-vingts canons, forces imposantes, à peine capables d'assurer sa sécurité au dedans, mais inefficaces pour protéger, même à portée de mousquet, les Européens assez téméraires pour franchir les lignes au delà desquelles, cachés derrière les rochers ou blottis dans les buissons, se tiennent en embuscade les féroces Rifféens.

Il est facile de comprendre combien, dans ces conditions, la position des Espagnols était précaire.

Les officiers commandant la garnison se trouvaient aussi prisonniers que les déportés, plus peut-être, car ceux-ci se savaient protégés et pouvaient dormir en paix la nuit dans leurs dortoirs.

Pendant ce temps, les postes se succédaient sur la plate-forme de la tour, servant d'observatoire, et de nombreuses patrouilles sillonnaient la ville. Aux remparts, les artilleurs veillaient, pour ainsi dire, la meche allumée.

L'Espagne était pourtant en paix avec l'empereur du Maroc, et depuis quelque temps aucun ennemi ne se montrait au dehors.

Le calme régnait si profond, que quelques officiers, avec la permission du gouverneur, se hasardèrent à franchir les lignes.

Ils ne rencontrèrent pas un ennemi.

La confiance devint générale; les Rifféens avaient sans doute renoncé au blocus.

Dès lors, les Espagnols se gardèrent moins et écrivirent en Espagne qu'il n'y avait plus rien à craindre.

Sur cette assurance, un navire parti d'Algesiras vint pêcher tout près de la côte.

Là, encore, aucun ennemi ne se montrait.

Mais, pendant la nuit, des barques sortirent silencieusement de derrière les rochers, surprirent l'équipage endormi, le massacrèrent tout entier et pillèrent le navire.

Le lendemain, le voyant toujours amarré au

même endroit, cinq ou six officiers sortirent pour aller le visiter.

Les guetteurs les virent s'enfoncer dans un vallon et gravir un coteau couvert d'oliviers.

Ils avaient promis d'être de retour avant la nuit, aucun d'eux ne revint; seulement, le lendemain matin, la garnison aperçut avec horreur six têtes sanglantes plantées au bout d'autant de piques fichées en terre à l'entrée de l'isthme; de l'autre côté, le brick avait disparu dans un épais tourbillon de flammes rougeâtres.

À la première nouvelle de cet odieux attentat, le gouvernement espagnol demanda prompt et sévère satisfaction à l'empereur Abder-Rhaman.

Celui-ci répondit par une déclaration de guerre, et beaucoup d'Espagnols résidant à Tanger, Mogador et Tétuan furent massacrés.

C'était cette nouvelle que le gouvernement faisait publier à son de trompe par tous les journaux et distribuer à milliers d'exemplaires dans les provinces basques.

Il avait ses raisons pour cela.

Les Basques, quoique braves jusqu'à l'excès, détestent le service militaire, et en temps de paix il est plus que difficile de réunir le contingent dû par les montagnards et dont ils trouvent mille moyens de ne pas faire partie.

Non pas qu'ils aient peur, mais parce qu'ils regardent le costume militaire comme une livrée indigne d'un homme libre, et qu'à l'horreur qu'ils professent contre tout ce qui de près ou de loin ressemble à de la servitude, ils joignent cette idée, fausse ou vraie, peu importe, que l'obligation du service militaire est une violation flagrante de leurs privilèges, un article spécial de leurs fueros stipulant que tout habitant de las Provincias ne peut être contraint à s'éloigner de ses chères montagnes qu'au cas d'une invasion étrangère sur le sol sacré de la patrie.

Ajoutez à cela que l'opinion carliste est celle de la grande majorité des familles, et que, se sentissent-ils invinciblement portés vers la carrière des armes, peu de jeunes gens auraient à cette époque consenti à servir un gouvernement que leurs pères avaient combattu de toutes leurs forces.

jusqu'à la honteuse paix de Bergara, amenée par la trahison du général carliste Maroto.

Mais si entêtés qu'ils soient dans leur esprit de parti ou dans ce que certains écrivains appellent leur égoïsme provincial, les Biscayens sont encore plus chatouilleux sur le point d'honneur et prêts à se lever en masse pour venger une injure faite au nom espagnol.

L'effet produit à Orduna par la nouvelle du crime des Riffiens fut immense; les montagnards, exaspérés, agitaient leurs bâtons en vociférant leur terrible *Muerte a los estrangeros*, et le vieux juif de Tétuan, qui fait à Madrid le commerce des dattes dans la rue San-Jeronimo, fut fort heureux de ne pas être venu vendre ses denrées ce jour-là sur la place d'Orduna.

Il est probable qu'il y aurait laissé son turban et peut-être sa peau; les plus modérés ne parlaient de rien moins que de marcher sur le Maroc et d'*acuchillar* (larder de coups de couteau) le scélérat Abder-Rhaman.

Rien ne se vendit à cette foire; les pourceaux arrivés le matin et qui n'en pouvaient mais de la trahison des Riffiens furent reconduits à la montagne à grands coups de gaule, comme s'ils eussent trompé dans le crime.

Les ânes ne furent pas épargnés et reçurent une bonne provende de coups de talon de la part de leurs cavaliers, pressés de rapporter dans les villages la funeste nouvelle.

Lorsque le soir on la raconta dans la maison des Guttierrez, l'ancien cabecilla, malgré ses soixante-dix ans sonnés à l'église d'Osma, poussa un vrai rugissement de tigre blessé.

« *Hombre!* criait-il en frappant du pied, si j'avais seulement vingt ans de moins, je serais déjà parti. *Valga me Dios*, continua-t-il en posant sa patte velue sur l'épaule de Peppe, que n'ai-je pas ton âge, *chico!* je tirerais assez de sang à ces chiens d'infidèles pour laver la tache qu'ils ont faite au drapeau espagnol.

— Que mon père y consente, et je m'engage dès demain, répondit Peppe en frémissant.

— Et moi aussi, fit Luis.

— Et moi aussi, répéta Carlos.

— Et nous aussi, crièrent tous les autres, dont le dernier aurait eu fort à faire pour porter à vingt pas la lourde escopette de son aïeul.

— Bravo, *chicos* (enfants), vociféra le vicil athlète, il y a du vrai sang de montagnard dans vos veines; et toi, fils, que dis-tu?

— Je consens pour Luis et pour Peppe, répondit le père.

— Pour moi aussi, *padrecito*, s'écria Carlos, le troisième.

— Tu n'as pas l'âge, *hijo* (fils), on ne te prendrait pas.

— C'est vrai, fit le cabecilla.

— Mais je suis fort, moi aussi.

— Tu n'as pas l'âge, répéta le père.

— Je leur dirai que je suis vieux.

— *Chiquito*, murmura la mère, on ne te croirait pas. »

L'enfant avait douze ans à peine; il ferma le poing avec rage et répondit :

« Que le roi légitime revienne demain, et l'on verra si je ne ferais pas un soldat. Il ne demande pas l'âge celui-là!

— Juana, interrompit le père, voici deux douros, tu les porteras ce soir même au *senor curé* pour qu'il dise la messe demain pour lui et pour Peppe à l'autel de la Vierge de Cavongada, afin qu'elle les protège; puis, pendant la nuit, tu prépareras leurs *alforgas* (sacs), où tu mettras pour chacun deux bonnes chemises neuves, une paire d'alpargatas et une médaille qui aura passé la nuit sur l'autel : c'est tout ce qu'il faut pour leur route.

— Quand partent-ils? demanda timidement Juana.

— Nous partons demain, après le déjeuner, fit Manocel Guttierrez; je les accompagne à Bilbao.

— Déjà! murmura la pauvre mère.

— Comment, déjà! répliqua le fougueux cabecilla; il y a huit jours que l'Espagne a été insultée, et il y a déjà huit jours que le Maroc devrait brûler comme un feu de paille. »

Juana baissa la tête, fit un signe de croix, décrocha sa mante et sortit pour obéir aux ordres de son seigneur et maître.

Le lendemain, après la messe, à laquelle assista toute la famille, l'aveul donna sa bénédiction aux deux volontaires, qui déjeunèrent à la hâte pen-



Les deux volontaires sortent du village. (Page 124.)

dant que leur mère achevait de coudre à leur veste un scapulaire de laine brune, auquel le seigneur curé avait attaché des indulgences particulières.

« Que Dieu vous protège et vous ramène, enfants! fit-elle, en leur remettant leurs habits. Chaque jour, pendant votre absence, je réciterai le rosaire à votre intention. »

Et elle les embrassa comme une mère sait embrasser ses enfants partant pour la guerre.

« Surtout pas de quartier aux mécréants, interrompit le vieux Gutierrez, tous à mort : *Muerte a todos!* »

Un quart d'heure après, ils étaient sortis du village, la boina en tête, et descendaient gaillardement la côte, quand ils entendirent encore une voix qui leur criait :

« *Muerte a todos!* »

Ils se retournèrent et, au sommet d'un rocher, virent l'aveul qui, debout, la main levée vers le ciel, semblait appeler la colère divine contre les païens qui avaient osé insulter l'Espagne.

A Bilbao, beaucoup de volontaires les avaient

déjà précédés. Les deux frères furent incorporés dans un régiment du génie, instruits pendant quelques jours à peine, puis embarqués avec les bataillons de guerre pour aller attendre à Cadix, lieu de rassemblement de l'armée, l'ordre de passer en Afrique.

On sait quelles furent les suites de cette brillante campagne, terminée par la bataille de Castillejos, à laquelle Prim, que la faveur de la reine Isabelle avait élevé au rang de général de division, dut son titre de marquis; mais ce que l'on ignore, jusqu'à ce qu'un ordre du jour du commandant de l'armée l'eut fait connaître à toute l'Espagne, ce fut le brillant fait d'armes accompli par le soldat du génie Peppe Gutierrez, natif d'Osma.

Postés sur un plateau élevé qu'on appelle *pena del Infierno* (la roche d'Enfer), les soldats marocains, couchés à plat ventre et à l'abri des balles, semaient avec leurs longues carabines la mort dans les rangs des artilleurs.

A tout prix il fallait les déloger de cette position, qui compromettait le salut de l'armée.

Trois fois deux compagnies de *cassadores*, chaussés d'espadilles et coiffés de ce petit schako de feutre gris auquel le capitaine Ros a donné son nom, s'élançèrent à l'assaut de cet escarpement; trois fois ils furent repoussés et contraints de redescendre, décimés par un feu meurtrier.



Croix de la main irritée.

Une compagnie du génie se trouvait là, elle reçut ordre de tenter l'escalade à son tour.



Ce jour-là était jour de marché à Ostuna. (Page 118.)

Ce n'était pas facile sous la pluie de plomb et de pierres qui tombait de l'escarpement.

L'officier qui dirigeait l'attaque s'élança le premier dans le sentier pour enlever ses hommes; à peine eut-il fait vingt pas, qu'il tombait raide

mort et qu'autour de lui plusieurs soldats dégringolaient, grièvement blessés.

Il y eut un moment d'hésitation.

« Camarades, cria Peppe, faites comme moi, » et, plongeant sa baïonnette dans un des fagots

dont on avait fait un grand tas pour fortifier le camp, il grimpa, lui premier, couvert de ce bouclier improvisé, qui certes n'eût peut-être pas arrêté une balle, mais le protégeait contre les pierres, et, grimpant avec l'agilité d'une chèvre, arriva le premier au sommet du rocher, suivi de ses camarades, dont la plupart avaient imité son exemple.

Suivant leur habitude, les Maures n'attendirent pas la charge à l'arme blanche ; abandonnant le plateau, ils se précipitèrent dans les ravins et disparurent en un clin d'œil, pour aller s'embusquer plus loin ; mais pendant ce temps, l'artillerie, libre de ses mouvements dans la plaine, dirigeait son feu sur leur cavalerie régulière, qui, hachée par les boulets, tourbillonna en désordre sous cet ouragan de feu, se débanda et prit honteusement la fuite, laissant le champ de bataille couvert de ses morts et de ses blessés.

Une heure après, la bataille était gagnée complètement par les Espagnols, auxquels cette victoire ouvrait, presque sans coup férir, les portes de Tétuan.

Peppe y fit son entrée avec les galons de *sargiente*, gagnés sur le rocher del Infierno, et, à la revue d'honneur qui suivit la prise de possession de la ville, recevait de la main même du général Odonnel, digne appréciateur de sa courageuse conduite, la croix d'Isabelle la Catholique, décoration qui ne pouvait être mieux placée que sur la poitrine d'un soldat combattant les infidèles.

Luis Gutiérrez, non moins brave que son frère, mais moins heureux, ne se montra pas jaloux des distinctions accordées à Peppe et fut le premier à l'en féliciter avec une sincère effusion.

Du reste, peu guerrier par vocation, il ne se souciait nullement d'un grade auquel, si on le lui eût donné, il se fût empressé de renoncer après la guerre, pour retourner à ses montagnes et rentrer dans sa famille.

Pour Peppe, il en fut tout autrement, il était né soldat ; la fortune le favorisait, et, à la conclusion de la paix, il obtint sans trop de peine de son oncle et de son père, flattés de l'honneur qui

en rejaillirait sur leur famille, la permission de continuer à servir dans l'armée.

Seulement, comme il était ambitieux, dans le sens honorable de ce mot, et qu'il n'ignorait pas combien est lent l'avancement dans une arme d'élite comme le génie, il obtint la permission de permuter avec un sergent du régiment de Madrid favorisé par un parent haut placé, et passa sous le commandement de Martinez, nouvellement promu au grade de capitaine, récompense tardive des plus brillants états de service.

Malheureusement, la paix conclue avec le Maroc laissait l'Espagne en paix, et il fallut bon gré mal gré que Peppe, qui ne rêvait que batailles et avancement, se trainât oisivement de garnison en garnison, à Valence, à Carthagène, puis à Alicante et à Malaga.

La levée de bouclier ou *pronunciamento* de Prim contre le gouvernement de la reine Isabelle, qui cependant avait toujours été pour lui une protectrice, ne fit pas sortir Peppe de son repos.

Abandonné de tous ses partisans, le général ambitieux et ingrat vit forcé de fuir en Portugal, puis en France, où il alla nouer de nouvelles intrigues contre sa patrie.

Les malheurs de l'Espagne allaient, hélas ! recommencer.

Un jour, l'Europe apprit avec étonnement que, profitant de l'absence de sa souveraine, la capitale s'était insurgée, et que les généraux, au moins en grande partie, s'étaient déclarés pour la révolution.

Isabelle seconde prit à son tour le chemin de l'exil, tandis que Prim, revenu triomphant, se faisait proclamer président de la République espagnole.

Peppe venait d'être élevé au rang d'alferez ou lieutenant porte-drapeau ; un instant il songea à donner sa démission et à repartir pour la Biscaye, où les carlistes commençaient à s'agiter.

Il en écrivit à son père.

« Attends, lui répondit celui-ci, le jour viendra bientôt. »

Ceux de la République espagnole, sauvée par

une lettre héroïco-burlesque de Victor Hugo, étaient en effet comptés, si bien comptés, que la pauvre Espagne, ruinée en rien de temps, discréditée partout, à bout de ressources et conduite par son dictateur, comme un aveugle de la Manche par son chien, prit sa guitare sous son bras et alla chanter sous tous les balcons des palais de l'Europe ses larmoyantes seguidillas en mendiant un roi.

L'Italie en jeta un dans sa scibile, et Amédée premier vint essayer à sa tête la couronne rétrécie de Charles-Quint, mais encore trop lourde pour lui.

Dès lors, le schisme fut consommé et la Péninsule se trouva divisée en une foule de partis : amédécistes, tendant la main au pouvoir pour en recevoir de l'argent ; républicains, conspirant

pour lui en extorquer ; alphonisistes et isabélites, regrettant l'ancien ordre des choses ; carlistes, souhaitant avec ardeur la restauration du roi légitime et s'indignant de courber la tête sous le joug d'un étranger.

Le feu couvait sous la cendre, le volcan commençait à fumer, et, comme Peppe, tout le monde attendait, lorsque, premier éclair de l'orage, la révolte des noirs aux Philippines fut le signal de la tempête.

Il fallait se hâter de réprimer cette insurrection menaçante ; des troupes furent embarquées à la hâte, et le régiment de Madrid reçut l'ordre d'aller remplacer, à Séville, les bataillons partis avec la garnison de Cadix.

Tel était le petit cousin qu'el Osso attendait à la casa de las Palmas.





A tout prix il fallait les déloger de la roche d'Enfer. (Page 122.)

CHAPITRE X

LOYAUTÉ ET DIPLOMATIE



Depuis longtemps le bandit ne s'était montré aussi satisfait qu'après la lecture de ces deux lettres, dont l'arrivée l'avaient mis tout d'abord de si méchante humeur.

« *Hija!* fit-il en se levant, puisque c'est toi qui es ici l'*ama de las olivas*

(la maîtresse des olives), fais débarrasser la petite chambre qui est auprès de la mienne, afin qu'on puisse y dresser un lit.

— Un lit dans ce *quartito* (tout petit réduit) !

— *Hombre!* qui n'a qu'un *quartito* ne peut pas disposer d'une salle comme le Congrès des députés, et la *Palmeria* n'a jamais songé à rivaliser avec ce palais du roi à la *Corte Madrid*, qui



Parlant de vous avoir fait attendre. (Page 132.)

renferme, dit-on, autant de pièces qu'il y a de jours dans l'année.

— Et vous voulez y mettre un lit ?

— *Caramba!* Qu'est-ce donc que cela a de si étonnant ? Pour moi, je ne vois pas la raison qui te fait ouvrir les yeux comme le portail principal de la cathédrale aux jours des grandes fêtes. Les chambres sont faites pour les lits.

— Et les lits pour les chrétiens, père; cela, je le sais.

— Eh bien! alors, qu'est-ce qui te paraît si extraordinaire ?

— C'est que je ne comprends pas pour qui sera ce lit, puisque nous avons chacun le nôtre.

— Même Peppe ?

— Le señor Peppe couchera ici ?

— Peppe n'est pas un señor pour nous, c'est un ami et notre plus près parent; il couchera ici ou n'y couchera pas, partagera nos repas ou ne les partagera pas, à son gré; mais toujours il aura

le droit de regarder ma maison comme sienne, et tout ce que je possède sera à sa disposition. »

De la part d'el Osso, une semblable déclaration était au moins étonnante, car on connaissait son amour pour la solitude, et la Palmeria se trouvait trop près de Séville pour que les devoirs de l'hospitalité, vertu essentiellement espagnole, pussent le contraindre à offrir un lit à un voyageur ou même à un parent; mais comme il était de ces hommes auxquels leurs enfants ne se hasardent pas à faire d'observations, ni Fernando ni Carmen ne se permirent de témoigner aucun étonnement de l'exception faite si gracieusement en faveur de leur cousin Peppe.

« Toi, continua le vieil Espagnol, en appuyant un doigt sur l'épaule de son fils, je pense que je n'ai pas besoin de te recommander d'être gracieux avec notre parent. Tu connais mieux que moi ce que Séville renferme de curieux, et tu lui en feras les honneurs.

— Avec le plus grand plaisir, seigneur père!

— Comme lieutenant, il aura sans doute des loisirs; je pense donc qu'il sera bon de lui faire visiter aussi les environs, cela l'intéressera, car l'Andalousie ne ressemble pas à nos Provinces.

— Et il arrivera juste à temps pour la grande feria, s'écria Carmen; nous irons ensemble nous y promener en compagnie de Manuela.

— Nous verrons cela plus tard, reprit el Osso en tirant amicalement l'oreille du pauvre Marroa, qui, charmé de ce retour inespéré de la bienveillance de son maître, se mit à japper joyeusement et à bondir autour de lui. Maintenant, adieu, enfants, et au revoir! reprit el Bandido. Je vais savoir ce que me veut ce pauvre fou d'Espeleta à l'hôpital de la Sangre. Fernando, pendant mon absence, tu iras surveiller la rizière, où j'ai donné l'ordre de remettre l'eau.

— Je n'y manquerai pas, père.

— Tu feras dire en même temps à el Coco de venir au commencement de la semaine prochaine pour réparer la noria. »

Ces instructions données, don Gomez sortit pour aller à la quadra ou écurie attenante à sa maison, fit seller un cheval, et, sans plus se précoc-

uper de l'ardeur dévorante du soleil de mai que d'un simple clair de lune, partit pour Séville, où don Ramon attendait, non sans inquiétude, le résultat de sa lettre toute diplomatique.

Après avoir compromis la fille, il s'agissait en effet, non pas seulement d'obtenir le pardon du père, mais de le gagner, et peu à peu de le conduire par une petite pente bien douce à donner son consentement à un mariage qui faisait tomber les douros du vieux carliste dans l'escarcelle du torero.

C'était une entreprise difficile à mener à bonne fin; mais outre que Carmen n'était pas, après tout, à dédaigner, il était si nécessaire de se procurer une bonne dot pour vivre dans l'oisiveté et les plaisirs, que l'enjeu valait bien la peine de chercher à se mettre les atouts dans la main pour gagner la partie.

Or, rien n'était encore désespéré, et, en comptant sur ses doigts, le señor Espeleta se croyait en droit de concevoir de légitimes espérances. Fernando lui était acquis, c'était un auxiliaire qui pouvait être utile en temps et lieu, quoique probablement sa voix au conseil ne fût pas prépondérante.

Et d'un.

La tante Paquita et l'oncle Raphaël Murillo donneraient aussi leur coup d'épaule pour le présent, leur fortune peut-être pour l'avenir, ce qui valait plus encore.

Et de deux.

Le bon révérend père Isidro, trop saint pour soupçonner la ruse dans son prochain, avait donné en plein dans la conversion du pécheur; on continuerait à faire l'hypocrite avec lui, à parler de retour à une vie régulière; on lui insinuerait doucement qu'un mariage avec une jeune fille pieuse serait le plus sûr moyen de se prémunir contre les entraînements de la jeunesse; on écouterait avec toutes les apparences de la contrition et du ferme propos ses homélies les plus soporifiques; évidemment il entrerait dans le complot et appuierait la demande de toute son autorité de prêtre et d'homme d'expérience.

Et de trois.

Carmen, ainsi circonvenue, ne résisterait pas. Espeleta se trouvait trop beau, trop séduisant, entouré de trop d'illustration, pour avoir la moindre crainte d'une longue résistance.

Modestement, il se croyait irrésistible, et la froideur hautaine qu'en maintes circonstances lui avait témoignée la jeune fille n'était qu'une excitation de plus au triomphe.

Et de quatre.

Restait le bandit.

Ah! celui-là était le plus difficile à emporter.

« De vive force il ne fallait pas y penser; un ours n'est pas un ennemi qu'on jette facilement par terre, mais on peut le prendre en lui faisant avaler des gâteaux au miel. S'il est fort, il est stupide. Il lui faut la grosse flatterie, les hommages obséquieux, les respects exagérés, la flagornerie à outrance. Si je demande sa fille, c'est surtout pour avoir le bonheur de le posséder comme père, de me laisser guider aveuglément par ses conseils, de lui obéir avec un respect tout filial. Le rustre est capable de croire toutes ces belles phrases. Je les accompagnerai de protestations d'un retour complet au catholicisme, j'entrerai dans la confrérie dont il est dignitaire, je me dirai carliste jusqu'au bout des dents, je lui ferai part de mon désir d'aller me fixer dans son ex-château d'Osma, une vieille tour à hiboux à demi écroulée; je déplorai mes égarements passés, enfin je mentirai tant et si bien, qu'il faudra bien que ce butor finisse par se prendre au traquenard, et alors.... »

Voilà ce que pensait don Ramon Espeleta et ce dont il causait avec ce qu'il appelait sa conscience, quand le saint aumônier de l'hôpital de la Sangre ouvrit sa porte, en disant :

« Mon fils, remerciez Dieu, et suivez-moi; le senor don Gomez y Ruiz est dans ma chambre, je lui ai parlé de vous, et je puis vous assurer que, touché des sincères témoignages de votre repentir, il est tout disposé à vous pardonner.

— Le ciel soit béni, mon très-révérénd père, je suis à vous à l'instant et ne vous demande que la permission d'achever la récitation de mon rosaire.

— Non, mon enfant, vous le terminerez plus tard, venez promptement, le plus pressé est de venir chercher votre pardon.

— Heureusement qu'il n'y a ici aucun de mes amis pour me voir et m'entendre, pensa Espeleta; mais c'est égal, que je tienne la dot entre mes mains, et je prendrai ma revanche. »

Et Bandito attendait, en effet, dans l'appartement du révérend père.

« Comme chrétien, je dois lui pardonner, se disait-il en se promenant à grands pas; qu'il n'en demande pas davantage; et Osso peut pardonner, mais oublier une insulte, jamais, jamais, jamais. »

Lorsque le senor don Gomez y Ruiz s'était posé à lui-même un ultimatum de cette nature, autant eût valu essayer de détachiner une montagne que de vouloir le faire changer de résolution.

Le bon père Isidro, qui innocemment travaillait pour le compte du torero, dont on aurait pu l'appeler le *complice sans le savoir*, venait d'ouvrir le premier le feu contre le bandit.

« Ecoutez, mon révérend, je suis venu pour lui pardonner, puisqu'il se repent, avait répondu et Osso à ses paternelles exhortations.

— Mon fils, il ne suffit pas d'être miséricordieux pour le coupable, il faut passer l'éponge de la charité sur le

— Dans ce cas, mon père, je me suis dérangé pour rien, je vous baise les mains et je repars.

— Non certes! non! c'est une tentation du diable, mon fils; restez, restez, je vais conduire le pécheur repentant devant vous.

— Il est bien entendu que je lui pardonnerai pour cette fois, mais sans oublier, reprit l'obstiné bandit, et s'il recommence, gare à lui! Caramba! la fille de Gomez n'est pas une de celles que l'on insulte impunément.

— Ne vous emportez pas, frère, je vous en supplie, » murmura le pauvre abbé en sortant précipitamment.

Bientôt après, il rentra, suivi de don Ramon, pâle, maigri, l'air humble, la physionomie re-

penante et marchant difficilement en s'appuyant sur un bâton.

Peut-être le blessé n'était-il ni aussi malade ni aussi souffreteux qu'il voulait bien le sembler, mais, comme la senora Paquita Murillo, il comptait sur son entrée pour faire sensation.

Ce jour-là, il aurait voulu paraître moribond.

A la vue de ce jeune homme qu'à la dernière course il avait vu si brillant, ruisselant d'or et de broderies, le costume collant et la démarche si assurée, el Bandito demeura stupéfait.

L'homme qu'il avait devant les yeux ne pouvait pas être l'espada tant acclamé, il paraissait plutôt un vieillard infirme, la tête enfoncée dans une gorra de drap gris et grossier comme la longue houppelande de même étoffe qui, l'enveloppant à la façon d'un suaire, pendait jusqu'à ses talons.

Voûté et la tête basse, il n'avancait qu'avec difficulté, d'un bras s'appuyant sur une béquille, de l'autre soutenu par le bon abbé, dont la physionomie exprimait une craintive pitié.

« Pardon de vous avoir fait attendre si longtemps ! murmura le blessé en levant un humble regard sur celui qu'il avait offensé. Votre Grâce



Condamné aux prisons en tenue de guerre. (Page 138.)

voit avec quelle difficulté je me traîne, et....

— *Valgame Dios!* s'écria le bandit ému, comment, révérend père, ne m'avez-vous pas dit dans quel état se trouve el senor Espeleta. C'est une barbarie de l'avoir fait venir ici, je serais bien allé moi-même le trouver.

— C'est au coupable à se présenter devant son juge, fit don Ramon avec un triste sourire, et, aujourd'hui, éclairé par le calme et la réflexion, je sens trop vivement combien, bien malgré moi et simplement par une imprudence que je ne saurais assez déplorer, j'ai été criminel d'oser adresser à la senora Gomez ce que je croyais moins encore un hommage à son incomparable beauté qu'une satisfaction légitime pour le danger que lui avait fait

courir le féroce taureau auquel.....

— *Basta! basta* (il suffit) ! seigneur Espeleta, asseyez-vous, interrompit le bandit en lui avançant une chaise; ce serait une cruauté de vous tenir debout plus longtemps, et ce que nous avons à nous dire ne nécessite pas tant de formalités.

— Au lieu de m'asseoir, je voudrais pouvoir m'agenouiller devant vous, reprit le torero, vous



Une aumône pour l'amour de Dieu. (Page 134.)

répéter que mes terribles blessures ne sont rien auprès de la douleur que je ressens d'avoir offensé un caballero pour lequel je professe un respect infini, et une señora qui.....

— Encore une fois, cela suffit, señor Espeleta; je suis Espagnol, et, je ne vous le cache pas, si les cornes de Mariposa ne vous avaient pas mis dans le triste état où vous êtes, il est probable, il

est même certain que ma navaja aurait vengé plus sérieusement encore l'affront public fait à ma fille; mais je suis chrétien, remerciez-en le ciel; vous vous excusez, je dois pardonner et je vous pardonne, voici ma main en signe de réconciliation; maintenant, señor, nous n'avons plus rien à nous dire. Que le Seigneur vous guérisse promptement, je le désire de tout mon cœur!

— Señor caballero, répondit Ramon, en appuyant respectueusement ses lèvres sur la main que lui tendait le père de Carmen, permettez-moi, après vous avoir rendu grâce pour vos miséricordes infinies, de vous adresser encore une humble prière.

— Parlez, fit el Osso en fronçant le sourcil.

— Je ne sais si jamais je guérirai, j'en doute même; mais les suites de mes blessures, quelque pénibles qu'elles puissent être, ne seront jamais aussi intolérables (*insufribles*) que le remords qui dévore ma poitrine; ce n'est pas vous seul que j'ai offensé, daignez donc mettre le comble à vos bontés en me permettant, dès que je le pourrai, de me traîner jusqu'à votre *hacienda* (domaine) pour implorer aussi en votre présence le pardon de la señora Gomez y Ruiz.

— Avec mon pardon, je vous apporte le sien, señor Espeleta; tenez-vous pour satisfait, et que Dieu vous ait en sa sainte garde!

— Je crois votre parole, señor, mais malgré cela je serais si heureux d'entendre des lèvres mêmes de la señorita...

— Non, señor, non; tout est pardonné, restons-en là; nous ne nous connaissons pas, continuons à ne pas nous connaître; ma fille ne vous gardera pas rancune, vous redeviendrez ce que vous étiez auparavant pour elle, un indifférent; ne vous occupez plus d'elle, nous ne nous occuperons plus de vous; adios, señor don Ramon. Mon révérend père, je vous baise les mains (*beso sus manos*). »

Et enfonçant son large chapeau sur sa tête, el Bandito sortit brusquement de la chambre, pour mettre fin à une conversation qui déjà commençait à lui faire bouillir le sang.

« Ah! mon père, vous le voyez, s'écria Ra-

mon en s'emparant de la main du père Iaidro, comment voulez-vous que je me convertisse quand je vois à quel mépris je dois m'attendre de la part de ceux qui se disent bons chrétiens?

— Allons, mon enfant, ne vous désespérez pas le señor Gomez est d'une nature brusque et emportée, c'est vrai, mais il est excellent au fond, et je me charge d'arranger votre affaire.

— Hombre! je crois que cette canaille voulait me tendre un piège, se disait de son côté le bandit en trottant sur la route poussiéreuse de la Palmeria; c'était d'abord seulement pour demander pardon, et puis voici qu'il me demande de l'introduire dans ma maison; que j'enferme le loup dans la bergerie, rien que cela! Qu'il ose y venir, caramba! c'est moi qui le recevrai comme.....

— *Una limasna por lamor de Dios* (une aumône pour l'amour de Dieu)! » gémit en ce moment, du bord de la route, une voix chevrotante.

El Osso arrêta sa monture et, se retournant à demi sur sa selle, vit un homme d'une quarantaine d'années qui, une alforja ou bissac sur l'épaule, une guitare sous le bras et son chapeau à la main, sortait du fossé et s'avancait vers lui.

« Un pauvre *quartito* (petit sou) pour un malheureux soldat blessé, que ses infirmités empêchent de travailler! » continua le mendiant.

Tout en se fouillant, pour jeter dans le sumbrero du blessé une pièce de monnaie, le bandit jeta un coup d'œil sur le prétendu soldat.

Sa physionomie prévenait peu en sa faveur, et, sans être le moins du monde clairvoyant, on y voyait l'empreinte bien marquée du crime et de la paresse.

« Ou as-tu servi? lui demanda el Osso.

— Dans le régiment de Madrid, répondit l'écumeur de grandes routes; j'ai fait toute la campagne et j'ai été blessé en sauvant la vie à mon capitaine à l'assaut del Seralho; une balle m'a traversé l'estomac et ôté toutes mes forces. Ah! señor caballero, il se commet bien des injustices dans ce monde!

— Si tu as sauvé un officier, tu dois avoir une pension.

— Je devrais l'avoir, comme le dit Votre Grâce, mais c'est un autre qui l'a eue pour moi et la croix aussi, pendant que j'étais à l'hôpital; quand je suis sorti, j'ai bien essayé de réclamer, mais vous savez, je n'étais pas protégé, et le récompensé se trouvait le propre neveu du sergent de ma compagnie; on m'a chassé comme un chien, et voilà, pour avoir bien servi mon pays, à quoi j'en suis réduit. Heureusement qu'il y a encore de bons chrétiens qui ont pitié de mon triste sort, en sorte que.....

— Et tu t'appelles ?

— Melchior Zarandon, pour vous servir. »

El Oso laissa tomber un réal dans le chapeau et s'éloigna.

« Que le Seigneur vous récompense, seigneur cavalier ! que saint Jacques de Compostelle, saint Vincent Ferrier, saint Christophe et Notre-Dame del Pilar vous soient en aide ! » cria le blessé, qui, en retournant s'asseoir sur le bord de son fossé, ajouta :

« A la bonne heure, voilà un imbécile comme il en faudrait beaucoup; je boirai son réal à sa santé ce soir avec les camarades. Oh ! mais quel nom lui ai-je dit ? diable ! il faut s'en souvenir pour quand il repassera : Melchior Soton, Sodon, non, Zarandon; c'est bien cela, soldat au régiment de Madrid. Quel imbécile ! Enfin, si tous les autres camarades ont la même chance que moi, le capitaine sera content. »

Et, riant d'un mauvais rire, il se coucha à l'ombre d'un buisson, attendant que quelques nouveaux voyageurs vinssent à passer pour se relever et crier :

« Bonnes âmes chrétiennes, ayez pitié d'un pauvre soldat infirme ! »

Et cela jusqu'au soir, heure à laquelle il redescendait au faubourg de Triana, séparé de Séville par le Guadalquivir, village étrange, véritable cour des Miracles, rendez-vous général de tous les mendiants, qui, après avoir terminé leur journée de lucrative paresse, viennent apporter à la caisse commune leur butin et partager entre

eux l'argent extorqué frauduleusement à la pitié.

Les mendiants, en effet, fourmillent partout en Espagne, mais surtout à mesure que l'on avance vers le sud.

Il semble que plus la nature se fait prodigue, plus l'homme se fait paresseux.

Il faut si peu de chose pour vivre dans un pays où un mauvais manteau troué tient lieu de maison, où la chaleur rend pour ainsi dire le vêtement une inutilité et la nourriture un luxe, où les arbres prêtent leur ombre pour le *farniente*, où les fruits les plus exquis s'offrent à la main.

A quoi bon travailler, puisque le travail n'est pas une nécessité; la mendicité a bien plus d'attrait, et s'y livrer est bien plus commode.

Voilà ce que pensent beaucoup d'Espagnols, et voilà pourquoi à Séville ils forment une armée.

Le faubourg de Triana est à la fois leur place de guerre et leur ville de sûreté; la police n'oserait pas plus y pénétrer que celle de Londres dans le quartier de Saint-Gilles; ils y grouillent, ils y pullulent, ils y boivent, y dansent, s'y disputent, s'y battent, y jouent, y font des orgies; personne n'a rien à y voir que leur capitaine.

Car cette armée a un règlement et un chef, le chef dont parlait Melchior Zarandon et dont tous reconnaissent l'autorité, depuis le gitano de dix à douze ans, qui à Triana vague dans les rues sans ombre de vêtement et ne s'habille que pour aller mendier et voler de l'autre côté du pont, jusqu'au vieil aveugle, dont le poste quotidien, sous la voussure du portail de la cathédrale, est un des plus lucratifs.

Dans cette phalange de gueux dignes du pinceau de Callot et dont Murillo a immortalisé quelques types, règne un ordre réel dans un désordre apparent.

Il y a le bataillon des aveugles et le bataillon des boiteux, le bataillon des infirmes, celui des fiévreux, celui des estropiés, des tondeurs de chiens et des joueurs de guitare, des veuves et des orphelins.

Au capitaine à former les groupes et à les disposer stratégiquement : un aveugle et deux infirmes sous le porche d'une église; un joueur de



Les mendicants de Séville. (Page 133.)



Fernando patrouillait dans la rizière. (Page 139.)

guitare, un aveugle, deux veuves et deux fiévreux à l'angle d'une rue, aux pieds d'une madone; d'autres aux *Delicias*; d'autres à la place des Taureaux; une compagnie tout entière est réservée pour le siège des diligences; les enfants perdus sont jetés le long des routes.

Melchior Zarandon appartenait à cette troupe d'élite; mais peu désireux de se faire connaître sous son vrai nom, il en changeait suivant les circonstances et jouait le rôle de *coscon* ou soldat

malheureux, tantôt sur un chemin, tantôt sur l'autre.

Qu'il eût servi, le fait était vrai, et même il avait fait une partie de la campagne du Maroc, mais pas dans le régiment de Madrid; quant à l'acte d'héroïsme qu'il s'attribuait avec modestie, c'était tout simplement un bon et gros mensonge.

La vérité est qu'il s'appelait José Cabral et qu'à vingt ans, à la suite d'une dispute dans laquelle il avait joué du couteau avec un peu trop d'ha-

bileté, il avait disparu de Cadix, sa patrie, pour venir, sans doute touché par la grâce, s'établir avec un sien compagnon, revêtu comme lui d'une robe d'ermite, dans un bois très-épais, sillonné par la route qui traverse la célèbre sierra de la Ronda.

La forêt, déserte et silencieuse, coupée de rochers et de précipices, était on ne peut plus favorable au recueillement et à la prière; mais, dans ce monde, il y a des gens qui doutent toujours de la vertu, et parmi les plus sceptiques se trouvent particulièrement les gardes civils, nom que portent les gendarmes de l'autre côté des Pyrénées.

Or, il arriva précisément qu'à l'époque de la plus grande ferveur des pieux solitaires, deux diligences furent arrêtées dans la montagne et trois ou quatre négociants attaqués et volés.

Il n'en fallut pas davantage pour donner l'éveil à la police, et une belle nuit, sans avis préalable, l'ermitage fut enveloppé de soldats et la porte brutalement enfoncée.

Les deux solitaires dormaient paisiblement dans leur cellule pauvre et modeste, dont quelques poignées d'herbe, une cruche et une petite table boiteuse, sur laquelle se trouvaient quelques racines flétries, formaient tout le mobilier.

Cette pauvreté touchante, pas plus qu'une image pieusement collée au mur, n'inspira le respect aux gardes civils, qui se jetèrent sur les ermites, leur mirent les menottes et commencèrent à fouiller le misérable logis.

Naturellement ils ne trouvèrent rien, et déjà frère Jose leur reprochait avec douceur leur manque d'égards pour des hommes de Dieu, quand le brigadier eut la mauvaise pensée de tâter le sol avec la pointe de son sabre, à l'endroit même où était disposé le grabat.

Frère Jose avait interrompu son homélie et paraissait agité; mais ce fut bien pis quand il entendit résonner une planche; cette fois, il pâlit singulièrement et murmura même ces mots:

« Nous sommes perdus! »

En effet, par un miracle qu'il ne put jamais

s'expliquer, et encore moins expliquer à la justice, il se trouva que cette planche recouvrait une cachette et que cette cachette contenait non-seulement des masques noircis, ainsi que des armes, tromblons, pistolets et le reste, mais encore des objets volés aux voyageurs, dont plusieurs eurent l'indélicatesse de reconnaître le compagnon de Jose comme l'un des assassins du mayoral Perrico, qui, en tombant, avait arraché le masque du brigand.

Les dénégations obstinées des pieux cénobites ne purent pas détruire l'effet produit par les dépositions des témoins. L'assassin de Perrico, condamné à mort, fut *garroté*, c'est-à-dire étranglé, sur la grande place de Malaga, et l'innocent Jose condamné à vingt années de présides ou travaux forcés, à Mélila.

Il y finissait son temps, lorsqu'eut lieu l'expédition du Maroc. L'Espagne, qui avait besoin d'hommes et était bien sûre qu'aucun des volontaires ne désertait, sous peine d'avoir le cou coupé par les Rifécens, arma deux ou trois bataillons de condamnés, les revêtit d'un uniforme particulier, qui n'était pas celui de l'armée, et les envoya au combat.

Ce fut sous ce costume que le seigneur don Jose Cahral eut, bien malgré lui, l'honneur de servir son pays.

La guerre terminée, il rentra en Espagne, où Séville lui fut assignée comme résidence, sous la surveillance de la police.

Vingt ans de travaux forcés avaient achevé de lui rendre le travail odieux. Pour s'en exempter, il se fit recevoir dans la confrérie des mendiants en qualité de *coscon*, c'est-à-dire de soldat malheureux, prêta serment sur la navaja de se conformer aux statuts de l'ordre, jura obéissance absolue au capitaine ou roi de la haute pègre et, en attendant mieux, se résigna à aller fumer des papelitos à l'ombre, le long des routes, costumé en mendiant, sa besace à l'épaule et criant à chaque passant:

« Un quartito por lamor de Dios! »

L'emploi n'était pas digne de lui, mais le capitaine, qui se connaissait en hommes, lui avait

promis de l'avancement pour la prochaine occasion.

Don Gomez, que le visage patibulaire de ce mendiant avait désagréablement frappé, l'oublia cependant avant d'être arrivé à la Palmeria, où il trouva dona Carmen en train de faire préparer la chambre du cousin Peppe, et Fernando à pied putageant dans la rizière comme un véritable propriétaire agriculteur qui dirige la culture de ses domaines.

Cet empressement à obéir à ses ordres acheva d'effacer dans l'esprit du bandit toutes les impressions fâcheuses qu'il avait rapportées de sa promenade; aussi le soir après souper, où il déclara excellents les mêmes garbansos réchauffés que le matin il avait trouvés détestables, se trouva-t-il de si bonne humeur, qu'après la lecture de la gazette, il développa sa carte sur la table en disant :

« *Pues, vamos!* allons, approchez, mes enfants; nous allons examiner là-dessus le chemin du cousin Peppe. »

Quoi! pas même une dissertation sur les cartistes? Fernando ne pouvait en croire ses oreilles; mais voyant son père appuyer le doigt sur la partie sud de la Péninsule, il se rapprocha tout joyeux.

« C'est une route que vous devez connaître, père, fit Carmen, qui n'était pas moins satisfaite que son frère de se sentir pour ce jour-là dispensée de son cours de stratégie.

— Hombree! si je la connais, et les sentiers aussi; j'y ai laissé les semelles d'assez de paires d'alpargatas pour faire un tapis de corde à cette chambre, et de fers à mules pour en fabriquer de quoi armer un bataillon de ces bonnes escopettes que l'on fabrique en Catalogne avec les vieux fers à demi usés sur le rocher.

— Alors vous deviez savoir le nom de tous les rochers?

— Je savais celui de chaque arbre, répondit el Bandito en souriant, car l'idée de refaire par la pensée un voyage d'arriero lui donnait comme un regain de jeunesse, et je suis certain que si j'y retournais encore aujourd'hui, je reconnaitrais à leur air de famille ceux qui ont poussé depuis.

— Tout n'est pourtant pas montagnes de ce côté-là? demanda Fernando.

— Carat! je le crois. Rien que la plaine de Malaga a soixante-sept kilomètres; et quelle plaine! Le jardin de San Telmo (1), où habitent leurs Altesses, et qui se couvre pendant trois mois chaque année de fleurs tombées des oranges comme les montagnes se couvrent de neige, ne serait rien auprès de cette terre de promesse: le café, la canne à sucre, le coton vous y poussent comme aux Philippines; le riz y graine à verser. Rien que dans la province, j'en sais quelque chose, moi qui allais y faire mes chargements, on récolte, bon an mal an, un million d'arrobas (2) de vins secs ou doux, autant d'arrobas (3) de raisins secs muscats, quatre cent mille de *pasas largas* (4), trois cent mille de figues sèches, quinze cents caisses de mille citrons chacune, un million d'arrobes d'huile, des garbansos exquis, des piments à montagnes, du maïs, des grenades, des oranges, du riz, des olives...

— Oh! pas si bonnes que celles de Séville, interrompit Fernando.

— Meilleures, au contraire. Pourquoi dis-tu cela?

— Ce n'est pas moi qui le dis, père, c'est la chanson :

Ay tres cosas en Sevilla,
Tres cosas muy bonitas,
Ay acetunas....

(Il y a trois choses à Séville,
Trois choses excellentes,
Il y a les olives, etc.)

— Valga me Dios! avec tes chansons, fit le bandit en haussant les épaules; les olives de Séville sont les meilleures, n'est-ce pas? et c'est sans doute pour cela qu'à Séville même, quand vous demandez de la première qualité, des ace-

(1) Saint-Elme, résidence du duc de Montpensier, à Séville.

(2) Arroba de vin, onze litres.

(3) Arroba de raisin, douze kilogrammes.

(4) Raisins secs, longs, appelés *pasas* dans le midi de la France.

tunas de la reina, on vous les fait payer un ochavo (deux maravedis) de plus, en vous disant qu'elles arrivent de Malaga.

— Cependant.....

— Il n'y a pas de cependant, tout le monde sait cela, et le révérend père Isidro aurait dû te l'apprendre, à Alcalá de los Reyes, à l'époque où je lui payais dix douros par mois pour t'instruire. »

Si patriote qu'il fût, le jeune Sévillan n'osa pas continuer la discussion et se contenta de faire à sa sœur une moue significative.

« Oui, c'est un vrai grenier d'abondance, poursuit el Osso, et à côté la mer qui lui sert de vivier; aussi la ville est-elle fort riche, avec des églises qui... Peppe vous contera tout cela, lui qui est artiste, comme vous dites; moi, ce dont je me souviens encore avec le plus de plaisir, ce sont ces prairies en pente, à gazon court et sec, exposées au soleil, où les Malaguénais étalent grappes par grappes leurs beaux raisins dorés pour les faire sécher; c'est si bien rangé, que toute la pente en est ouatée comme de grosses perles d'ambre.

— Combien c'est intéressant de voyager! murmura Carmen.

— Un peu de patience, hija; tu voyageras peut-être à ton tour quand tu seras mariée; moi, je viens des Provinces; qui dit que tu n'y retourneras pas?

— Ce n'est guère probable, fit-elle en souriant.

— Dieu le sait! » dit gravement le bandit.

Le frère et la sœur se regardèrent sans comprendre.

« De Séville à Malaga, d'après les nouvelles mesures *afrancesadas* (à la française), poursuit el Osso, en appuyant d'une manière significative sur ce mot, pour témoigner de son mépris pour le système métrique, les employés du gouvernement comptent 191 kilomètres, et nous autres *atrasados* (attardés) seulement 32 *leguas* (1) espagnoles; en supposant que notre parent soit parti hier, il aura passé la nuit à la Pizarra, aura

dîné à Alora, sur le penchant de la sierra del Hacho, et en laissant de côté la sierra de las Cabezas sera entré dans la plaine d'Antequera pour gagner Bobadilla, où il est sans doute déjà arrivé.

« De mon temps, c'était une rude journée que celle d'Alora à Bobadilla, et plus rude encore celle de Bobadilla à la Roda; près de Bogante, il y avait une montée. *Al de mi vida!* les mules le connaissaient le passage del Huesco; pour celles qui portaient des charges, ce n'était rien encore; mais pour celles qui tiraient le coche, quelle affaire.

« Zagal, mayoral, delantero (2) descendaient du siège, et ailes donc, à coups de pierres, à coups de bâton, à coups de fouet: « Arri! Coronella, Zagal patera, Morena (2); arri! demonio! anda, anda, « anda [marche]! » et les bergers, laissant là leurs troupeaux, accouraient, faisant claquer leurs fouets et criant eux aussi: « Arri! arri! anda, « Coronella; anda, Zapatera; arri! arri! »

« Et tout l'attelage, dix, douze mules superbes, rasées à mi-corps, pomponnées, fumantes, l'œil allumé, vous enlevaient au galop la montée, traînant après elles le coche, qui bondissait sur les rochers, craquait et cahotait en secouant les voyageurs et les faisant sauter comme dans un panier à salade.

« Ah! le beau temps que celui-là, et dire qu'ils ont tout gâté avec leurs chemins de fer à la française et leur progrès que je voudrais voir à tous les diables.

« A la descente, c'était plus beau encore: avant de se lancer, on arrosait les roues pour les empêcher de flamber, les hommes faisaient leur signe de croix, et les femmes sortaient leurs rosaires; le zagal, qui n'avait plus rien à faire, roulait un papelito et s'accrochait à l'arrière comme il pouvait sur le marchepied.

« — Ohé! señores, y êtes-vous? criait le mayoral.

« — Nous y sommes.

(1) Zagal, homme qui excite les mules; mayoral, cocher; delantero, postillon.

(2) Noms donnés aux mules: Coronelle, Savetière, Brunette, etc.

(1) La lieue espagnole vaut 5500 mètres.



Anda, Anda! à coups de pierres, à coups de bâton, à coups de fouet. (Page 140.)

« — Ça va bien. Vamos con Dios (à la grâce de Dieu)!

« Et se penchant en avant, d'un coup de fouet il cinglait ses mules, au même moment où le delantero enfonçait ses éperons dans le ventre de sa monture.

« Oh! alors il fallait voir, *rayo de Dios!* Quelle furie! tout cela partait comme l'éclair, chaque sabot faisait feu sur le rocher, les pierres volaient, le coche bondissait, les voyageurs se sentaient secoués comme des souris qu'on veut étourdir dans une ratière, et les bergers, les mains ap-

puyés sur leurs bâtons, regardaient la diligence qui descendait comme une avalanche de poussière en diminuant de grosseur à chaque tour de roue, jusqu'à ce qu'elle ne parût plus grosse que comme une noix là-bas, là-bas, au fond du précipice, où c'était miracle qu'elle arrivât sans accident.

« Ah! quel temps que celui-là!

— Assurément, ce devait être très-émouvant, mais c'était aussi bien plus dangereux et bien moins rapide qu'avec les chemins de fer, osa dire Fernando, car enfin, à certaines côtes, comme à

Panocorro par exemple, on était obligé de mettre des bœufs pour hisser la lourde voiture au sommet de la montagne.

— Le temps perdu à la montée se rattrapait à la descente! s'écria le bandit avec indignation.

— Mais les accidents, mais le commerce...

— Les accidents, fit el Osso en haussant les épaules, il n'y en avait pas trois par semaine à chaque voyage, et quels accidents? Quelque jambe rompue, rien de plus habituellement; d'ailleurs, cela forçait les gens à demeurer chez eux, dans leurs pueblros (villages), au lieu d'aller se corrompre dans les villes; les femmes ne couraient pas comme aujourd'hui, et les hommes, qui n'avaient pas la facilité de se faire transporter honnêtement comme des figues molles dans un panier, apprenaient à monter à cheval, le sombrero sur l'oreille et l'escopette à l'épaule; quant au commerce, les arrieros s'en chargeaient, et il allait si bien, qu'on montre encore, dans la sierra Morena, un sentier qui doit son nom de *camino de la Plata* (chemin de l'Argent) aux convois de mules qui y passaient, portant leurs charges d'or en lingots venant des grandes Indes, et envoyés à Madrid pour y être convertis en onces et en doublons. L'Espagne n'était pas dans le progrès, il est vrai, et les étrangers qui, grâce aux bienfaits de la civilisation, nous envoient, à l'heure qu'il est, des princes pour nous gouverner, s'estimaient alors bienheureux quand nos rois légitimes daignaient les honorer de leur protection.

Peut-être y aurait-il eu à répondre à cette sortie patriotique, mais elle était trop clairement dirigée contre Fernando, dont les opinions modernes choquaient visiblement son père, pour qu'il se permit de continuer une discussion dans laquelle, alors même qu'il eût eu cent fois raison, son devoir était de se taire.

Carmen, elle aussi, gardait un prudent silence, ne voulant pas jeter de l'huile sur le feu, et pendant un moment il y eut dans la conversation un arrêt dont le bandit, qui heureusement se trouvait dans de bonnes dispositions, profita pour

en revenir tout naturellement au voyage par étapes du cousin.

Cela le conduisit à parler de la sierra au pied de laquelle se trouve Bobadilla, et qui fait partie de cette grande chaîne de montagnes connue sous le nom générique de sierra Nevada, immense paravent déployé depuis le golfe d'Almeria jusqu'au détroit de Gibraltar et qui, abritant contre les vents du nord l'extrémité sud de la Péninsule, la rend par son climat comparable aux contrées les plus chaudes de l'Afrique septentrionale.

Il est difficile de parler longtemps sierra, surtout lorsqu'il s'agit de la Ronda, sans aborder le chapitre des brigands, chapitre, il faut le dire, des plus curieux dans les annales intérieures de l'Espagne, où, à la suite des guerres civiles entre carlistes et christinos, bon nombre de partisans de l'une et de l'autre cause, ne pouvant se résoudre à abandonner une vie aventureuse et pleine à la fois de charmes et de dangers, se retirèrent dans les montagnes, s'y établirent, recrutèrent des compagnons et se taillèrent à la pointe de leur épée un petit royaume, dont la capitale était une caverne, l'armée des hommes audacieux et souvent féroces, et les alliés naturels les bergers et les paysans.

El Osso en avait connu plusieurs, et, chose qui pourrait paraître étrange à qui ne connaît pas le caractère espagnol, poétique et passionné sous une apparence positive et froide, il était intarissable sur ce sujet, et, quoique très-bon chrétien, laissait percer dans ses narrations une secrète prédilection pour les rois de la montagne.

Il est vrai que tous, sans exception, se trouvant, à quelque opinion qu'ils appartenissent, en opposition et même en guerre ouverte avec un gouvernement qu'il détestait, il se sentait tout naturellement porté à excuser leurs brigandages et à admirer leur adresse, leur courage, ainsi qu'une certaine générosité chevaleresque qui, de l'autre côté des Pyrénées, semble avoir toujours été l'apanage des bandits.

Les gorges profondes et tourmentées qu'il faut traverser et le dédale de montagnes désertes cou-

vertes de forêts épaisses qu'il est nécessaire de traverser pour arriver de Bobadilla à la Roda, ne pouvaient manquer de ramener le vieil Espagnol sur le terrain de ses histoires favorites.

Aussi, à la première phrase qu'il prononça en posant la pointe de son couteau sur certain pâté de montagnes connu dans le pays sous le nom de *reyno de Jose Maria* (royaume de Jose Maria), Carmen et son frère jetèrent-ils un regard inquiet sur le coucou, dont l'aiguille marquait neuf heures, comme pour le prendre à témoin qu'ils n'étaient pour rien dans la prolongation exceptionnelle de la veillée.

Mais toute protestation eût été inutile; l'écluse était liché, il fallait que le torrent s'écoulât.

« Lorsque, par l'injustice de mon mauvais parent, l'alcade d'Osma, j'eus été obligé d'abandonner la province pour venir m'établir à Séville, où j'embrassai aussitôt la noble et indépendante profession d'*arriero*, les communications étaient moins sûres qu'aujourd'hui, et il n'y avait pas encore de postes de gardes civils établis le long des routes dans la montagne, pour protéger les voyageurs et les muletiers contre les seigneurs du grand chemin.

« On ne parlait que d'assassinats commis, de vols à main armée, de maisons prises d'assaut, de propriétaires enlevés et conduits dans les cavernes pour y être rançonnés; des récits effrayants circulant partout augmentaient la terreur; les habitants des villes n'osaient plus sortir hors des remparts, et ceux de la campagne se barricadaient dans leurs maisons percées de meurtrières comme des forteresses.

« J'étais jeune alors, pas marié, isolé dans le pays, ambitieux et plein de courage.

« Plus le métier d'*arriero* présentait de dangers, plus il donnait de bénéfices.

« Je ne songeais donc pas à y renoncer; mais quoique habitué à braver bien des périls, je ne voulais pas non plus m'y exposer sottement; et, ne sachant à qui m'adresser, je m'ouvris sur mes projets à la *senora Villaqui*, une vieille *mesonera* (maîtresse d'auberge), dans la *posada* de laquelle j'étais descendu.

« Elle secoua la tête d'un air de dire: « *Pobre-cito*, tu ne sais pas à quoi tu l'exposes, » puis, après un moment de réflexion:

« — De quel côté veux-tu conduire tes attelages?

« — Que ce soit de droite ou de gauche, peu m'importe.

« — Tu sais, sans doute, que tu risques ta peau?

« — Elle ne vaut pas grand'chose.

« — Tu n'as pas de parents?

« — Non.

« — Ni de métier?

« — Pas davantage.

« — Si tu t'engageais dans l'armée?

« — Je ne veux pas servir le gouvernement.

« — Pourquoi?

« — Je méprise les usurpateurs.

« — Tu n'es pas le seul, *hijo*, fit-elle en me serrant la main; alors, entre dans la marine.

« — Mauvais métier, on s'y noie sans même gagner de l'eau pour boire.

« Elle se mit à rire et dit:

« — Tu tiens donc à faire fortune?

« — Oui.

« — Place-toi chez un banquier.

« — Hombree! je veux gagner de l'argent, mais honnêtement.

« — Tu es un brave garçon, mais le métier que tu choisis est bien dangereux.

« — Je le sais.

« — Eh bien! écoute, moi je ne puis pas te enseigner, mais va trouver de ma part *el tío Miguel*.

« — Qu'est-ce que l'oncle Miguel?

« — Un de mes anciens clients, un *arriero* de cinquante ans, franc comme un *douro* à colonne, bon chrétien, actif, intelligent et homme de bon conseil.

« — Où demeure-t-il?

« — Tout près de la porte de la Carne, une petite maison peinte en bleu avec un beau pied de vigne ombrageant l'entrée et une croix blanche sur la porte. Tu lui diras que tu viens de ma part.



Je vis un homme assis, son manteau aux épaules. (Page 145.)



Pendant qu'Apollinaire lisait la lettre. (Page 150.)

« — Mil gracias, señora ! j'y vais tout de suite.

« — Va, avec Dieu, mon fils.

« Je partis aussitôt, et à peine avais-je fait trois cents pas en dehors de la porte de la Carne, qu'auprès de l'entrée de la maison bleue avec sa croix et sa vigne, je vis un homme assis, son manteau sur les épaules et un bâton à la main, qui se reposait au bord de la route et paraissait plongé dans de profondes réflexions.

« Sa physionomie était à la fois douce et intelli-

gente, et le costume qu'il portait celui d'un arriero à son aise, au moins à en juger par la finesse de sa veste de velours noir, la fraîcheur de sa ceinture de soie et l'élégance de ses *poulaines* (guêtres) de cuir brodées en poil de sanglier.

« — *Ave Maria purissima !* dis-je en m'avancant.

« — *Sin peccado concebida !* répondit-il.

« — Pourriez-vous me dire, caballero, si c'est bien ici que demeure el tío Miguel ?

« Ce nom le fit sourire.

« — Oui, señor, me dit-il; que désirez-vous de lui.

« — Je viens de la part de la señora Villaqui.

« — Ah! fit-il, la tía Villaqui, une vieille connaissance; j'espère qu'elle est en bonne santé?

« — Très-bonne, grâce à Dieu; elle m'a adressé à vous pour en avoir un conseil.

« Il me regarda fixement sans prononcer une parole, et sans doute mon air lui convint, car, son examen terminé, il m'engagea à venir m'asseoir sous son berceau de verdure, où je lui racontai l'objet de ma visite.

« Il m'écouta attentivement, loua mon projet et me demanda si j'étais en fonds pour acheter des mules ou si je voulais simplement me louer comme conducteur.

« Je lui montrai mon bolsillo gonflé d'onces et lui racontai mon histoire.

« Cette confiance lui plut, et, séance tenante, il fut décidé que nous tous rendrions ensemble à la célèbre foire de Mairena pour acheter des montures. J'allais le quitter, lorsqu'il me dit :

« — De quel côté voulez-vous faire le trafic, Cadix, Badajoz ou Portugal?

« — Par toute l'Espagne, de Gibraltar à Saint-Sébastien, et de Valence à Alcantara.

« — Hombre! fit-il en riant, je vois, caballero, que vous n'êtes pas fort au courant; rien qu'en licences, vous vous ruineriez.

« — Comment! en licences! il en faut donc plusieurs? Je croyais qu'il suffisait de celle del gobierno?

« — D'ici à Cadix, c'est possible, et à condition de ne pas faire de mauvaise rencontre.

« — Cadix ne vaut rien, il y a la concurrence par le Guadalquivir.

« — Parfaitement.

« — Je préfère Madrid par la sierra Morena, Malaga par la Ronda, Gibraltar par...

« — Oui, vous préférez les perdrix aux moineaux, et Malaga à Cadix; seulement, ni pour Madrid, ni pour Malaga, la licence du gouvernement ne peut vous servir.

« — Et pourquoi?

« — Parce qu'il y a les sierras à traverser.

« — Et les sierras ne sont pas à l'Espagne?

« — Elles sont à l'Espagne, mais pas au gouvernement de Christine. Dans la sierra Morena, le vrai roi s'appelle Apollinaire, et dans la Ronda il se nomme Jose Maria; à la Nevada, il y en a un troisième, dans la sierra de Tolède un quatrième, et dans les autres d'autres encore, qui se moquent des gardes civils et auxquels il faut payer d'avance un droit de passage, si l'on ne veut pas s'exposer à avoir la peau trouée d'une balle ou tout au moins à se voir confisquer mules et chargement.

« Ces paroles me donnèrent à réfléchir.

« Lui riait sous cape, les mains appuyées sur son bâton, et me laissait faire.

« Je n'hésitai pas longtemps.

« — De tous les rois de la sierra, lui dis-je, quel est celui qui a la plus mauvaise réputation?

« — Jose Maria.

« — Le maître de la sierra de la Ronda?

« — Le maître absolu.

« — Bueno, c'est par là que je vais commencer.

« Il me regarda, comme ne comprenant pas.

« — Oh! lui dis-je, en répondant à sa muette interrogation, c'est bien réfléchi et bien décidé; si Jose Maria est le plus craint, la route qu'il commande est sans doute la moins fréquentée, et par conséquent celle sur laquelle il y a le plus à gagner; indiquez-moi où je pourrai le trouver, j'irai m'entendre avec lui.

« — Par la Virgen del Pilar! s'écria le tío Miguel, tu n'es pas un *cobarde*, et tu me plais; c'est moi qui te présenterai à Jose, nous n'aurons pas long voyage à faire pour cela; c'est demain mercredi, viens me trouver mardi à la place del Duque, quand la fille à Jose Cardero (1) chantera trois heures de vêpres; je serai assis près de la fontaine, chez le barbier Bellafior, et je te promets de te faire parler au roi de la montagne.

« Je le remerciai vivement, nous nous serâmes mutuellement la main, puis je rentrai chez

(1) L'horloge de la Girafa.

la mesonera Villaqui, à laquelle je contai mon histoire.

« — Je savais bien que le tio ferait cela pour toi, me répondit-elle sans s'étonner. »

El Osso en était là de son récit, auquel, pour demeurer dans le vrai, nous devons ajouter que Carmen et Fernando, qui avaient entendu vingt fois cette narration, n'apportaient qu'une médiocre attention, lorsque le coucou, envoyé lui aussi de la prolixité du conteur, pecluda par un grincement de rouages et un battement d'ailes des moins harmonieux à l'avertissement qu'il se proposait de donner à toute la famille d'avoir à se retirer pour aller dormir.

« Le lendemain donc, à l'heure convenue, continua le bandit, je.... »

— Coucou! coucou! coucou! » répéta par dix fois l'oiseau d'une voix à la fois si suppliante et en même temps si irritée, que le narrateur s'arrêta net, jeta un regard consterné sur l'horloge et, donnant un grand coup de poing sur la table, se leva précipitamment en s'écriant :

« Carai! dix heures déjà! nos pauvres *criados*, qui ont tant travaillé à la rizière, doivent tomber de sommeil; c'est vergogne de leur faire perdre ainsi leur repos, Carmen, avertis-les pour la prière.

La jeune fille sortit aussitôt, puis rentra, accompagnée des serviteurs, hommes et femmes, qui, tête nue, s'agenouillèrent devant un grand christ



Payans se rendant à la fure de Mirena. (Page 146.)

suspendu à la muraille et devant lequel, chaque soir, le maître de la Palmeria récitait à haute voix la prière commune.

Une demi-heure plus tard, quand le coucou sortit de sa cage pour tancer vertement les retardataires, l'obscurité régnait dans la chambre déserte et le silence le plus profond à la Palmeria.



CHAPITRE XI

LES ROIS DE LA SIERRA



e chapitre que nous commençons sous ce titre est d'une nature tellement romanesque et rentre si peu dans les habitudes de la vie civilisée, telle que nous la comprenons,

qu'avant de commencer l'histoire de Jose Maria, il paraît indispensable de prévenir le lecteur contre ses propres impressions.

Le récit placé dans la bouche d'el Osso ressemble à une fiction inventée à plaisir, il n'est pourtant que le tableau exact des faits qui, chaque jour, se passaient en Espagne au commencement du règne d'Isabelle II, et recommencent à se pro-

duire fréquemment depuis que l'état d'agitation et de guerre civile dans lequel est retombée la Péninsule désarme tout pouvoir régulier et rend la loi une lettre morte dont personne n'a plus souci.

Jose Maria et Apollinaire, pas plus que Nicolas Jordan, ne sont des mythes; ils ont vécu, l'un d'eux vit probablement encore, comme ont vécu Cartouche et Mandrin, et leur légende, tout incroyable qu'elle puisse paraître, est écrite en lettres de sang sur les routes effrayantes de la Ronda, affirmée par les croix sinistres plantées au bord des précipices de la sierra Morena.

Favorisés moins encore par la nature du sol, couvert d'épaisses forêts et embarrassé de rochers dont les grottes nombreuses leur servaient à la fois de forteresses, de magasins et de refuge, que par leurs intelligences avec des bergers et des espions; craints des paysans, toujours menacés par eux de ruine ou de mort; semant autour d'eux un or facile à gagner; braves jusqu'à la témérité; chéris du peuple, que leurs hauts faits remplissaient d'admiration; pour peu que la fortune

Les favorisat, les chefs de brigands se faisaient une telle autorité, que, quittant la montagne, leur royaume incontesté, ils osaient se montrer dans les villes vêtus de velours et de soie, superbement montés, armés jusqu'aux dents, et venaient braver l'autorité impuissante jusqu'au milieu de ses gardes et de ses gendarmes.

C'était la féodalité de l'audace remplaçant la vieille féodalité des comtes et des barons sortis de leurs châteaux pour se faire courtisans.

Quelques-uns, les plus célèbres, avaient une légende épique brodée de tobes les arabesques de l'imagination andalouse. Possédant une garde d'élite dans la montagne, dans les villes ils avaient leurs clients. Redresseurs des torts, ils rendaient des arrêts sans appel, forçaient un maître de mauvaise foi à payer son serviteur, un alcade à ouvrir la prison d'un innocent, signaient des sauvs-conduits pour des ministres et des généraux; sans pitié pour leurs ennemis, ils affichaient envers les dames la plus exquise courtoisie, les entouraient de soins délicats pendant que leur troupe dévalisait le coche, les faisaient reconduire jusqu'au pied de la sierra, et ne dépouillaient jamais si complètement un voyageur qu'ils ne lui laissassent assez d'argent pour continuer son voyage jusqu'à la ville voisine.

Après quelques tentatives infructueuses pour s'emparer d'eux et en faire un exemple, le gouvernement, fatigué de mettre au grand jour sa faiblesse et de perdre ses meilleurs soldats, ou s'adressait à la trahison pour les vaincre, ou traitait avec eux de puissance à puissance.

Dans ce dernier cas, et cela s'est vu, ils licenciaient leur armée, qui ne tardait pas à se reformer sous un autre capitaine, allaient toucher leur or et, devenus riches, s'établissaient en bons bourgeois là où il leur plaisait et se faisaient recevoir dans un *ayuntamiento* où, grâce à la considération dont ils jouissaient, ils ne tardaient pas à se voir élever aux premières dignités.

Tout cela peut paraître étrange, fabuleux même, et cependant tout cela est rigoureusement vrai.

Qui n'a connu Apollinaire, à Madrid? Certes

il ne s'y cachait pas, puisqu'il demeurait au palais de la reine et faisait partie de sa maison.

C'était un grand gaillard basané, taillé en hercule, un peu obèse peut-être, très-bon vivant, toujours souriant, bon homme dans le fond, avec une physionomie si bonasse dans sa vieillesse, qu'on eût dit celle d'un portier de couvent.

Or, cet Apollinaire n'était autre qu'un ex-roi de la sierra Morena, où, pendant dix années, il avait, à la tête d'une véritable armée de brigands, brûlé des maisons, rançonné des villages, pillé diligences et chaises de poste, assassiné des voyageurs en quantité, tenu tête à des régiments, séquestré des otages enlevés au cœur de Séville, et s'était à force de crimes acquis une telle célébrité, que pour faire taire leurs enfants les mères n'avaient qu'à dire :

« Je vais appeler Apollinaire. »

Ses premières armes dans la montagne, il les avait faites comme contrebandier, et avait préludé à ses autres meurtres par l'assassinat de plusieurs douaniers.

Le métier ne lui paraissant pas suffisamment lucratif, il se fit chef de brigands, et, sa réputation de férocité aidant, il eut bientôt une armée, d'autant mieux disciplinée que la première désobéissance était punie d'un coup de poignard ou d'une balle dans le crâne.

On le savait, et l'on obéissait.

Les premières années tout alla bien, si bien que peu à peu les voyageurs même les plus audacieux, qui n'ignoraient pas qu'une escorte ne servait absolument qu'à faire tuer un plus grand nombre d'hommes sans donner la moindre sécurité, finirent par abandonner le chemin de la sierra, où, suivant le dicton andalou, n'aurait pas passé même un *pajaro volando* (un oiseau au vol) sans y laisser des plumes.

Bientôt les *arrieros* firent de même, et, de proche en proche, il se fit un tel isolement autour de la terrible forteresse, que la garnison, pressée par la faim, se vit contrainte à pousser ses excursions jusque dans la plaine pour se procurer des vivres.

Les gardes civils, appuyés par des détachés

ments d'infanterie, sortirent aussitôt des villes; de part et d'autre on se tendit des embuscades, et les engagements furent nombreux; il est vrai que, trahies par les paysans, les troupes régulières se faisaient battre régulièrement; tandis qu'admirablement servis par leurs espions, les brigands n'avaient presque jamais le dessous.

Cependant, comme ils n'étaient pas cannibales, les cadavres des soldats n'ajoutaient rien à leur maigre ordinaire, et quelques fusils, ainsi qu'une demi-douzaine de gibernes ramassées sur le champ de bataille, ne donnaient pas au capitaine le moyen de payer à ses compagnons leur solde déjà singulièrement arriérée.

Sa troupe était mécontente, aussi Apollinaire commençait-il à ne pas trop savoir comment les choses tourneraient, quand la Providence lui vint en aide de la manière la plus inespérée.

Un matin, une sentinelle signala un cavalier portant l'uniforme de courrier du palais et qui, aussi assuré que si la sierra eût été la grande cour d'honneur du palais *del Oriente* (1), montait au trot les rampes magnifiques de la route splendide que les Français ont taillée au flanc de la montagne.

Le capitaine ne pouvait en croire ses oreilles; il prit sa lunette, monta sur une énorme pierre et vit le cavalier qui, en ce moment, allumait un papelito.

Cette quiétude était bouffonne.

Apollinaire pensa qu'il avait affaire à un fou.

Toutefois, comme une pareille incartade ne pouvait être tolérée, il fit poster ses hommes et continua à regarder.

Le courrier montait toujours; à mi-côte, il mit pied à terre pour ne pas fatiguer sa monture.

Un quart d'heure se passa, car la route, pour s'élever jusqu'au sommet, décrit d'interminables lacets.

Arrivé à un certain point qui surplombe l'abîme, au fond duquel gronde un torrent, l'étranger, en se retournant, sans doute pour admirer le

paysage, vit sur la route, au-dessous de lui, six hommes armés qui montaient lentement en la suivant.

Plus haut, dix autres hommes l'attendaient, appuyés sur leurs carabines.

Cela lui était bien égal, il ramassa une pierre, battit le briquet et alluma un puré.

Apollinaire regarda ses compagnons, tous se mirent à rire.

Le cavalier n'était plus qu'à vingt-cinq pas à pied, la bride passée au bras.

« Buen día! señor caballero, lui cria le capitaine d'un air moqueur, vous vous promenez matin.

— Dieu soit avec vous, seigneur capitaine! répondit gravement le cavalier; il fait joliment froid ici.

— Pourrait-on, sans indiscretion, vous demander où vous allez, señor mío?

— A Séville, capitaine, pour vous servir; y a-t-il loin?

— Cela dépend! vous avez sans doute une licence?

— Parbleu, j'ai ma commission, courrier de la reine.

— Dieu garde Sa Majesté! Vous n'avez pas d'autres papiers?

— Une lettre ouverte que je suis chargé de remettre.

— Vous plairait-il de la montrer, fit Apollinaire en tirant un pistolet de sa ceinture.

— Comment donc, capitaine, mais certainement! »

Celui-ci jeta un regard significatif sur ses hommes, qui barrèrent la route, et prit la lettre que l'inconnu lui tendait.

Pendant qu'il la lisait, le courrier resserrait les sangles de son cheval et allongait les étriers.

« Voici votre lettre, señor courrier, fit le capitaine; je m'incline avec respect devant les pieux désirs de Sa Majesté, que Dieu garde! Bon voyage, señor; je vais vous donner un guide pour vous conduire par des raccourcis qui vous feront gagner une bonne heure au moins.

« Holla! Perrico, monte à cheval et escorte ce

(1) Palais habité par la reine à Madrid.

gentilhomme. Dieu vous garde, caballero ! n'oubliez pas de mettre mes plus humbles respects aux pieds de Son Eminence.

— Je n'y manquerai pas, señor capitán. A l'honneur de vous revoir ! »

Et les hommes s'étant écartés sur un nouveau signe de leur chef, le courrier partit au grand trot.

Le brigand le regarda s'éloigner, puis, quand il eut disparu derrière un rocher, partit d'un bruyant éclat de rire.

Personne ne comprenait rien à cette scène.

« Vive Dieu ! mes enfants, s'écria le capitaine, le ciel a eu pitié de notre détresse et nous envoie une fortune.

— Comment cela, commandant ?

— Par la main de Sa Majesté ; hijos, nous boirons à sa santé ; lieutenant, faites défoncer le baril du meilleur de cet excellent vin de Malaga dont nous avons fait provision il y a deux mois.

— Hourra ! crièrent les soldats.

— Puis vous ferez porter de bons matelas dans la caverne de *los Tres-Picos* ; toi, Mariano, qui es bon tireur, tu vas tuer lièvres, perdrix et chevreuils ; toi, Luis, tu iras pêcher des truites et des écrevisses, et toi, Ventura, tu vas aller à la Carolina louer de la vaisselle et chercher un cuisinier ; nous aurons des hôtes de qualité, señores, demain ou après-demain au plus tard, Son Eminence l'archevêque de Séville et deux chanoines de la capilla mayor.

— Hourra ! vivat ! vociférèrent les brigands.

— Pardon, capitaine ! mais est-ce pour rire ? demanda le lieutenant.

— *Rayo de Dios !* rugit Apollinaire, me prendrais-tu pour un bouffon ? »

Et il fit craquer la batterie de son pistolet.

Le lieutenant devint livide et ne demanda pas d'autre explication.

Quant au capitaine, satisfait de l'effet produit, il remit son pistolet dans sa ceinture, renvoya ses hommes et retourna dans le bois en sifflant la *Cucharra*.

Le soir, à l'heure du dîner, le lieutenant vint faire son rapport.

Tout était prêt.

Mariano avait tué un chevreuil et huit perdreaux, Luis rapporté deux anguilles énormes et une truite de dix livres ; la caverne de *los Tres-Picos* était confortablement meublée, et Ventura avait ramené de la Carolina un mulet chargé de vaisselle avec le cuisinier de la *venta* (auberge) des *Armes d'Espagne*.

« Bueno ! s'écria Apollinaire ; dinons joyeusement, et puisque vous avez obéi, je vous conterai l'aventure pour vous récompenser. »

Or, cette aventure n'était autre chose que ceci :

La reine Isabelle avait eu autrefois pour directeur l'archevêque de Séville, et le regardant comme un excellent conseiller, digne de toute sa confiance, lui avait écrit de sa propre main pour le prier, de la manière la plus pressante, de se rendre auprès d'elle, à Madrid, avant l'ouverture des *Cortes* (Chambres), qui devait avoir lieu avant huit jours.

Elle ne doutait pas que ce voyage ne présentât aucun danger pour un haut dignitaire de l'Église, dans un pays aussi essentiellement catholique que l'Espagne, et se tenait pour assurée que les brigands, à la vue du prélat, abaisseraient leurs carabines pour demander sa bénédiction.

Pressé par la faim, le roi de la sierra Morena en avait pourtant décidé autrement.

L'archevêque était un saint vieillard qui partageait la croyance de sa souveraine ; il n'hésita pas à se mettre en route et fit prévenir le *gobernador civil* de Séville qu'il partirait le lendemain.

Celui-ci accourut aussitôt au palais archiépiscopal et supplia Sa Grandeur de vouloir bien le prendre avec lui ; il avait affaire à la *Corte* et ne pouvait voyager plus sûrement que protégé par la robe violette de Son Eminence.

L'archevêque hésita un peu, puis consentit.

Son Excellence le gouverneur proposa alors une escorte de cinquante gardes civils, toute la force dont il pouvait disposer ; l'archevêque sourit, montra son anneau pastoral et répondit :

« Voici qui vaut mieux. »

Le gouverneur n'insista pas, il savait bien que



Il avait d'abord été contrebandier. (Page 141.)

dans la montagne cinquante hommes attendus d'avance par des brigands et obligés de suivre une route bordée de précipices ne peuvent absolument servir de rien.

Trois cochés furent préparés, deux pour les bagages et les gens de service, le troisième pour Monseigneur, le gouverneur et les deux chanoines.

Pour éviter toute surprise, le courrier qui avait apporté la missive royale reçut l'ordre de partir en éclaireur.

Il pouvait être trois heures du soir, le lendemain, quand les vedettes signalèrent son approche.

Depuis le matin, les brigands bivaquaient au bord de la route; ils prirent les armes.

C'était une fausse alerte.

Le courrier revenait seul. Apollinaire fronça le sourcil.

« Si le coup est manqué, je brûle la cervelle à cette brute, » grondait-il entre ses dents.

Le courrier traitait toujours avec son calme habituel.

« Salut, seigneur capitaine! » s'écria-t-il.

— Dieu vous garde, caballero! eh bien, cette bénédiction?

— Vous avez bien fait de rassembler vos hommes, ils en auront tous leur part. Son Éminence est en route.

— Viva Dios! quelle consolation pour nos âmes! Descendez donc un peu, caballero; j'ai là tout près une petite provision d'excellente eau-de-vie, nous en bairons ensemble une *copita* (petit verre).

— C'est que cela me retardera.

— Bah! la voiture n'est pas en vue, elle ne peut monter la côte qu'au pas, il y en a donc encore au moins pour deux heures. De plus, señor, je



Le lieutenant fit apporter une bouteille de vin vieux. (Page 150.)

veux demander une faveur à Votre Grâce.

— *A la disposition de usted señor capitano!*
Que puis-je faire pour votre service?

— Je voudrais vous charger d'une lettre pour
Sa Majesté, que Dieu garde!

— Ah! je comprends, fit le courrier en mettant
pied à terre, vous voulez vous rendre.

— C'est étonnant, quelle perspicacité vous avez,
señor courrier.

— Oh! nous autres employés du gou-

vernement, nous devinons facilement cer-
taines choses, fit le cavalier avec un sourire
fin.

— Que voulez-vous? la vie est si dure dans les
bois, il faut...

— Avez-vous votre lettre?

— Elle n'est pas écrite encore, j'avais quelques
détails à vous demander.

— Hombro! mais il me sera impossible d'at-
tendre, mon cheval s'impatiente.

— N'ayez pas peur, un de mes hommes le tiendra.

— Et vous avez ce qu'il faut pour écrire ?

— Parfaitement ! nous avons souvent des lettres à envoyer, des avis à donner ; aussi ai-je toujours mon secrétaire à ma portée.

— Vous êtes un homme de précaution.

— Il faut bien. Juan, apporte une bouteille d'aguardiente (eau-de-vie) et deux verres ; asseyez-vous donc, señor ; tenez, voici une pierre couverte de mousse, vous y serez comme dans un fauteuil.

— Ne faites pas attention.

— Comment donc ! un employé de gouvernement ! permettez que je vous serve.

— Après vous, señor.

— Vous m'offenserez.

— Alors, par obéissance.

— Son Éminence ne s'est pas mise seule en route ? demanda le capitaine en remplissant deux verres. Un homme de cette qualité ?

— Il a pris deux chanoines avec lui.

— Pas plus ?

— Si bien, quelqu'un encore.

— Ah ! son secrétaire ?

— Mieux que cela.

— Le grand vicaire de la cathédrale ?

— Mieux que cela.

— Je ne devine pas. A votre santé, señor courrier !

— A la vôtre, señor capitaine !

— Eh bien ! comment trouvez-vous cette eau-de-vie ?

— Un nectar digne des dieux.

— Pas mauvaise, hein ?

— Divine.

— Encore un verre.

— Pour vous obliger.

— A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle un buen caballero ; mais, dites-moi donc, et ce quatrième personnage ?

— Vous me promettez le secret ?

— Sur mon baptême.

— C'est le gobernador civil.

— Pas possible ! s'écria Apollinaire stupéfait.

— C'est la vérité ; il avait besoin de venir à la Corte, et comme il savait bien qu'avec Son Éminence il ne risquait rien, il lui a demandé une place dans la voiture. Vous êtes joué, amigo.

— Ah ! oui, et bien joué ! Quel renard ! Me voilà pris comme un rat dans une souricière.

— N'en dites rien aux autres.

— Parbleu, ils se moqueraient de moi.

— Croyez, capitaine, que je n'y suis pour rien.

— J'en suis persuadé, señor ; enfin, ce qui est fait est fait : pardon, je vous quitte un instant pour écrire la lettre ; voici mon lieutenant qui causera avec vous.

— Faites, capitaine, mais dépêchez-vous.

Apollinaire s'éloigna et fit signe à un brigand remplissant le rôle d'escribano et portant un coq de corne en sautoir comme signe distinctif de ses fonctions.

C'était un ancien secrétaire du ministère de la Gobernacion.

La lettre écrite sous sa dictée, Apollinaire la signa et la plaça sous une enveloppe, scellée de son sceau, deux poignards en croix.

« Je la remettrai moi-même à Sa Majesté, qui sera bien charmée de votre soumission, » fit le courrier en plongeant la missive dans son portefeuille, et, après une dernière poignée de main, il partit au trot, ravi de la pensée que, pour la bonne nouvelle dont il s'était chargé, il recevrait probablement une bonne gratification.

Il n'était pas à un demi-kilomètre, que le son d'une corne retentit dans les rochers.

La première des trois voitures apparaissait au pied de la montagne : c'était celle du prélat, qui, pour ne pas être incommodé par la poussière, passait le premier.

Six belles mules noires harnachées de pompons rouges et violets, avec profusion de grelots d'argent, tiraient gaillardement le coche, lourdement chargé.

Derrière, à trente pas l'une de l'autre, suivaient deux voitures plus simples.

En un instant les brigands furent sous les armes ; suivant sa tactique habituelle, leur chef les avait partagés en trois bandes, deux pour couper

le chemin en avant et en arrière, la troisième, plus considérable, rangée le long de la route pour agir sous ses ordres.

Il pouvait être sept heures du soir, et déjà les sierras, dont les cimes étincelaient sous les rayons du soleil couchant, plongeaient leurs pieds dans les ombres, quand les voitures arrivèrent au haut de la montée.

Par mesure de précaution, les brigands s'étaient mis sur le visage des masques d'étoffe noire.

« Halte ! » cria le chef en s'adressant au mayoral. Soldats, présentez les armes ! »

L'archevêque fit tomber la glace de sa voiture, et étendant le bras donna sa bénédiction.

« Allez ! » dit-il au cocher.

— Halte ! » répéta le capitaine, et deux de ses hommes se jetèrent à la tête des mules.

Mais le cocher n'était pas homme à supporter patiemment une pareille insulte.

« Anda (marche) ! » cria-t-il au delantero, et en même temps il cingla d'un coup de fouet le visage du brigand le plus rapproché de lui ; les mules, effrayées, se cabrèrent, renversèrent ceux qui voulaient les retenir et partirent au galop.

« Feu ! » rugit Apollinaire, furieux.

Trois mules tombèrent, mortellement blessées, et au milieu d'elles le mayoral imprudent, qu'une balle du lieutenant jeta en bas de son siège, le crâne brisé.

« Misérables assassins, osez-vous bien !... » s'écria un chanoine, sortant le corps à demi à travers la portière.

— Que personne ne remue, sous peine de mort ! répondit Apollinaire, dont les hommes avaient braqué leurs carabines sur les voyageurs. Allons, enfants, enlevez les bagages ! »

En un clin d'œil, les traits des chevaux furent coupés, les malles enlevées, puis chargées sur les mules, les domestiques débarrassés de leurs montres et de ce qu'ils avaient de précieux ; ensuite, comme ils étaient au haut de la côte, Apollinaire leur abandonna deux mules et une voiture pour gagner la ville la plus proche, et les renvoya.

Libre de ses actions, il s'approcha alors, le

sombrero à la main, de la principale voiture, ouvrit la portière, abaissa le marche-pied, et, s'excusant sur la dureté du temps, invita les voyageurs à descendre.

Ils obéirent.

Seul, le gobernador civil fut fouillé ; on ne lui laissa pas un maravedi ; cependant, à la prière de l'archevêque, il ne lui fut fait aucun mal.

Suivis des mules chargées du butin, les quatre prisonniers entrèrent dans le bois et furent conduits à la caverne de los Tres-Picos, pour y être retenus prisonniers, avec les plus grands égards.

Apollinaire vint le lendemain les y visiter, s'informer de leur santé et leur demander s'ils étaient satisfaits de leur ordinaire ; incidemment, il fut question de rançon ; l'archevêque proposait dix mille douros (cinquante mille francs), le chef répondit qu'il verrait dans quelques jours, et ne reparut plus.

Les otages ne savaient que penser.

Pendant ce temps, le señor courrier était arrivé à Madrid ; il courut au palais, obtint de voir Sa Majesté et lui remit la lettre du capitaine.

C'était non pas une soumission, mais un traité de paix ; le brigand informait la reine Isabelle qu'il avait en son pouvoir Son Éminence l'archevêque, deux chanoines et Son Excellence le gouverneur civil ; qu'il serait heureux de rendre ces excellents serviteurs à sa gracieuse souveraine, au service de laquelle il ne désirait rien tant que de se consacrer lui-même ; mais que la rigueur des temps, les tracasseries d'une police toujours injuste et la responsabilité dont il était chargé vis-à-vis de ses compagnons l'obligeaient à prendre, avant de faire sa soumission, certaines précautions indispensables ; qu'en conséquence, il osait lui proposer sa soumission complète, ainsi que celle de sa bande, aux conditions suivantes : 1° grâce pleine et entière pour lui et ses partisans ; 2° deux cent mille réaux pour la rançon de Son Éminence le seigneur archevêque, autant pour le gouverneur civil, vingt mille pour les deux chanoines, et 3° pour lui-même, Apollinaire, une position ho-

norable à la cour, comme par exemple celle de premier cocher de Sa Majesté.

La lettre se terminait par l'assurance que les illustres otages seraient traités avec tous les égards dus à leur rang pendant quinze jours, au prix de mille réaux par jour; gardés étroitement et soumis au régime du pain et de l'eau pendant quinze autres jours, puis, si les négociations n'aboutissaient pas au bout d'un mois, pendus tous les quatre, pour l'exemple, le long de la route de la sierra.

À la lecture de cette audacieuse épître, la reine (que Dieu garde!) entra dans une grande colère, fit mettre le *senor* courrier en prison comme complice des brigands, et envoya chercher en toute hâte ses ministres de la justice et de la guerre.

Sa Majesté ne parlait de rien moins que d'envoyer dix régiments pour s'emparer des bandits et les faire brancher haut et court.

Les ministres ne furent pas de cet avis et conseillèrent prudemment à leur souveraine de parlementer.

Elle résista d'abord, puis céda, puis paya la rançon exigée, puis signa la nomination du *senor* don Apollinaire au poste qu'il désirait de cocher en chef.

Les conventions furent exécutées loyalement de part et d'autre, et trois semaines plus tard le peuple madrilène put voir Isabelle II, assise dans un coche de gala, dont Son Eminence occupait le devant, se rendre en grande pompe à Atocha, escortée par le gouverneur civil, caracolant à la portière du carrosse, dont le cocher, doré sur toutes les coutures et coiffé d'un tricorne galonné, n'était autre que le célèbre chef des brigands de la sierra Morena.

Ce qu'était Apollinaire dans cette chaîne de montagnes, Jose Maria l'était à la même époque dans la Ronda; non-seulement les gardes civils n'osaient plus le traquer au milieu de ses rochers, mais personne, soit à Malaga, soit à Séville, ne se fût hasardé à mettre la main sur lui pour l'arrêter.

Jeune, élégant et beau, il avait la passion de

parader, ne manquait aucune fête, aucune *memoria*, assistait aux processions et causait aux *rejies* (grilles) en pleine rue, comme s'il eût eu la conscience parfaitement nette et que personne n'eût eu le droit de lui demander compte de ses actions.

El Osso, qui s'entendait en courage, avait conservé pour ce chef de bande une véritable admiration; aussi n'attendit-il pas la soirée du lendemain pour continuer son histoire.

« A propos de la Ronda, dont Peppe doit à l'heure qu'il est être sorti, fit-il le jour suivant, pendant le déjeuner qui, par les fortes chaleurs, se servait en plein air sous l'ombre de la tonnelle, je vous disais hier que c'était là que j'avais fait mes premières armes, et j'en étais resté à ma première entrevue avec le fameux chef Jose.

« Comme vous pouvez le penser, je ne manquai pas au rendez-vous, et cinq minutes avant l'heure fixée j'entrais dans la *barberia* de Bellafior.

« El tío Miguel y était déjà, et comme il n'était pas homme à perdre son temps, je le trouvai installé dans un grand fauteuil de cuir de Cordoue, une joue déjà rasée, l'autre barbouillée de savon, causant affaires avec deux ou trois *arrieros* qui attendaient leur tour.

« Il y avait là beaucoup de clients que le barbier, en attendant de les expédier, amusait en leur racontant tous les cancons de la ville, et Dieu sait s'ils y pleuvaient!

« Comme j'étais étranger, ne trouvant aucun intérêt à des aventures dont je ne connaissais ni les héros ni les victimes, je cherchais à me distraire en examinant les caricatures innombrables qui, collées au mur, tapissaient la boutique, lorsque tout à coup toutes les conversations s'arrêtèrent, la porte s'ouvrit, et une voix à la fois ferme et harmonieuse dit :

« — *Ave Maria!* *senores* caballeros, Dieu vous garde!

« — *Sin peccado concebida*, répondit Bellafior; soyez le bienvenu, caballero.

« Je me retournai tout étonné, et je le fus plus encore en voyant devant moi un *majo* des plus



Trois mille hommes, moralement blessés. (Page 155.)

élégants, en chemise de soie, gilet pailleté, veste de velours noir à manches de velours orange toutes garnies de boutons d'argent, large pantalon de cheval galonné, bottes molles de maroquin rouge et vert, la cape rayée sur l'épaule, des pistolets damasquinés passés dans la ceinture, et sous le bras un large tromblon dont la gueule évasée pouvait bien vomir à la fois deux poignées de balles.

« — Eh ! bonjour, tío Miguel, fit l'inconnu en tendant la main à l'arriero ; voici longtemps qu'on ne vous a vu dans la montagne ; est-ce que vous êtes retiré du commerce ?

« — Pas encore, señor Jose Maria, pas encore, et j'ai même aujourd'hui une nouvelle licence à vous demander.

« — Ah ! et pour qui ? demanda négligemment le chef en posant son arme dans un coin et en enlevant sa cravate pour se faire raser.

« — Pour ce caballero, répondit mon protecteur en me montrant du doigt.

« Je portai la main à mon sombrero.

« Jose me rendit mon salut.

« — Combien de mules ? me dit-il.

« — Je ne sais pas encore, señor.

« — Alors, vous commencez le métier ?

« — Je ferai mon premier voyage après la foire de Mairena.

« — Bien, votre nom ?

« — Pedro Gomez, pour vous servir.

« Il tira un carnet de sa poche, écrivit quelques mots et me dit :

« — Ce sera un douro par mule et par voyage, à payer d'avance à mon trésorier.

« — Où cela, señor capitán ?

« — Oh ! ne vous mettez pas en peine, fit-il en riant ; d'ici à Malaga, vous êtes sûr de le rencontrer.

« — Faut-il payer à chaque voyage ?

« — Si cela vous arrange, vous pouvez prendre un abonnement pour tant de voyages par mois ou par an ; ne perdez pas ce papier, et montrez-le à la première réquisition que vous fera n'importe qui dans la montagne, pourvu qu'il porte à sa veste une manche de cette couleur.

« Puis se retournant :

« — Pourrez-vous bientôt me faire passer, señor barbero ?

« — Il y a encore ces caballeros, capitaine.

« — C'est juste ; cependant, comme je suis pressé, je serais heureux si l'un d'eux consentait à me céder sa place.

« — Permettez-moi de vous offrir la mienne, je suis le premier, dit un garde civil que je n'avais pas remarqué.

« — Avec reconnaissance, señor, reprit le chef de briganda, et si jamais je puis vous rendre service, ce sera de tout cœur.

« — Mille grâces, capitaine !

« Et tío Miguel avait fini, il se leva, et don Jose prit sa place.

« — Eh bien, quoi de nouveau dans la *leal y royal ciudad* ? demanda le brigand, en tendant le menton, que Bellafior barbouilla de savon.

« — Rien de bien neuf, señor : une tertulia à la *casa de Pilatos*, un enlèvement dans la *rue del Candilejo*, et un suicide aux allées de *las Delicias*.

« — *Hombre !* un suicide, voilà une chose affreuse pour un chrétien et un Espagnol ! s'écria Jose avec indignation.

« — Aussi n'est-ce pas un Espagnol, señor, mais un Anglais.

« — Oh ! un *heretico* ! le diable n'y gagne rien, il était bien sûr d'avoir son âme.

« On continua à causer. Bellafior travaillait de la langue et du rasoir ; quand il eut fini, don Jose se leva, se rafraîchit le visage, rajusta sa cravate, jeta sur la table une pièce de quatre réaux, reprit son tromblon et sortit.

« — Il paraît qu'il va en campagne, dit alors quelqu'un.

« Je demandai pourquoi.

« — Habituellement il n'est pas armé, me répondit-on.

« Je vis qu'en Andalousie, c'était pire que dans nos montagnes, et je me rappelai ce que me répétait mon père :

« — Du temps du roi légitime Ferdinand, une femme seule aurait pu voyager d'un bout à

l'autre de l'Espagne avec tous ses bijoux étalés dans une corbeille. »

Fernando regarda sa sœur et ne put réprimer un sourire.

« Vous n'avez pas vu cela, vous autres qui êtes nés sous le gouvernement sans force des *christinos*, reprit le bandit ; mais vous le verriez si don Carlos de Bourbon remontait sur le trône de ses ancêtres. »

Puis, voyant que personne ne répondait, il reprit :

« A la foire de Mairena, j'achetai six mules, de belles et bonnes bêtes qui, l'une dans l'autre, me coûtèrent bien quatre mille réaux la pièce (mille cinquante francs) ; je pris une commission pour Malaga, je complétais le chargement avec des marchandises payées comptant au *senor don Raphael*, qui n'était pas encore devenu mon beau-frère, et je partis avec l'oncle Miguel, après avoir fait dire trois messes et placé deux cierges devant l'autel de saint Jacques de Compostelle, le patron des voyageurs.

« Nous étions pressés, et nous prîmes la route la plus courte, qui est celle que suit Peppe, en passant par Mairena del Alcor, où j'avais acheté mon équipage, Marchena, Osuna, petite ville qui appartient au duc de ce nom, le plus riche propriétaire de l'Espagne, et Pedrera, au pied de la chaîne d'Estepa, où nous commençâmes à nous enfoncer dans la montagne.

« Jusque-là, nous n'avions rencontré personne ; mais à la première halte que nous fîmes à la *venta del Rosario* (l'auberge du Rosaire), pendant que nous déchargions les mules dans le *corral* (cour intérieure) de l'auberge, nous vîmes entrer trois hommes armés jusqu'aux dents et portant tous la veste à manches jaunes des brigands de Jose Maria.

« Celui des trois qui avait un cordon orange autour de son *sombrero*, et qui était le chef, plaça ses deux camarades en faction près de la porte, puis, après m'avoir jeté un coup d'œil peu rassurant, s'adressa au *mesmero* (aubergiste), qui accourait tout empressé, et lui dit en me montrant du doigt :

« — *Quien es* (qui est-il) ?

« — *No le conosco* (je ne le connais pas), *senor teniente* (lieutenant), répondit don Placido ; c'est la première fois qu'il s'arrête à la venta.

« Alors le *teniente* se tourna vers moi, et de sa voix qui n'avait rien de gracieux répéta :

« — *Quien sois usted* (qui êtes-vous) ?

« — Mon compagnon, pour vous servir, *senor Rojas*, fit tout à coup *el tio Miguel*, caché par une montagne de ballots qu'il était en train de décharger.

« — Ah ! c'est toi, Miguel ; j'espère que ce compagnon est en règle.

« — Il est en règle, *senor tesorero*.

« Je m'avançai alors et présentai le papier.

« Le brigand le lut, puis dit :

« — C'est bien ; combien de mules ?

« — Six, pour vous servir.

« — C'est six douros à verser, fit-il en se redoucissant singulièrement ; je vous invite à déjeuner avec moi ; après le repas, je te signerai la quittance.

« — A vos ordres, *senor teniente*.

« — Je serai ici dans une heure, répondit-il. *Mesonero*, que tout soit prêt ! tu entends ? Nous serons cinq ; *es caballeros* nous régaleront. Tu sais ce qu'il me faut : une *tortilla* (omelette), une salade de *cascox* (espèce de piments doux), du *jamon con dulce* (jambon aux œufs) et du riz à la valencienne.

« — Vous serez servi suivant vos désirs, *seigneur lieutenant*, répartit l'aubergiste, qui, un moment auparavant, nous avait assuré n'avoir d'autres provisions à nous donner que celles que nous portions avec nous.

« — Il m'esemble, dis-je à mon camarade, que le *seigneur trésorier* ne se refuse rien.

« — Quand les autres payent, fit celui-ci en riant ; pour l'obtention de chaque licence, c'est l'habitude.

« — Et que l'aubergiste a singulièrement approvisionné son garde-manger depuis notre arrivée !

« — Parbleu ! ce sont les brigands qui font sa fortune.



Il causait aux rejas en pleine rue. (Page 156.)

« A l'heure dite, les trois *naranjeros* reparurent; la table était mise, et nous fûmes servis avec une promptitude qui n'est pas dans les habitudes des cabarettiers.

« Au dessert, le lieutenant fit apporter une bouteille de vin vieux qu'il voulut solder de sa poche.

« Nous la bûmes à la santé du capitaine don José, le roi de la sierra.

« Ensuite, je payai contre quittance, et nous nous séparâmes, eux pour retourner à leurs montagnes, nous pour aller nous assurer, à l'écurie, que le *mozo de quadra* (garçon d'écurie), de mine

plus que suspecte, n'avait pas profité de notre absence pour voler à nos chevaux leur ration d'avoine.

« Deux heures plus tard, nous nous engageâmes avec nos mules dans les défilés profonds et sauvages de la sierra d'Espera.

« De la venta del Rosario à Bobadilla, nous rencontrâmes les brigands au moins vingt fois, perchés sur la pointe des rochers, d'où ils surveillaient la route, ou postés dans les endroits les plus propres à l'attaque. Ils se laissaient devancer plus qu'ils ne se faisaient voir, et j'aurais plaint une escouade de carabiniers, de douaniers ou de



Pas avec ces raisins, mais avec cette orange, s'écria l'officier. (Page 156.)

gardes civils qui aurait eu la malencontreuse idée de se promener dans ces parages.

« Jose Maria ne se montra nulle part ; il dédaignait la sierra et ne se mettait guère à la tête de sa bande que lorsqu'il s'agissait de faire un grand coup ou de combattre les troupes envoyées contre lui.

« A Malaga, je le rencontrai deux fois : la première, à cheval, caracolant sur un magnifique andalou harnaché à la manière arabe et balayant

de sa longue queue les allées de l'Alameda, promenade des élégants ; et la seconde, assis, sans armes apparentes, devant une *neveria* (café), dans la calle Hermosa, à dix pas à peine de l'alcade, qui, le nez plongé dans son verre d'horchata de chufa, faisait semblant de ne pas s'apercevoir de la présence du capitaine.

— Il me semble, interrompit Carmen, que, dans une ville comme Malaga, il n'aurait cependant pas été impossible de faire arrêter le señor Jose-

— Lui, ne pensait pas ainsi, paraît-il, reprit el Osso avec un accent qui témoignait qu'il n'était pas sans admiration pour l'audace et le sang-froid de ce chef de brigands, si peu ainsi, continua-t-il, que, pendant que le représentant de l'autorité se cachait derrière sa *bebida helada*, Jose, sa manche jaune bien en évidence, examinait les passants, répondait aux saluts de ses nombreuses connaissances, humait à petites gorgées avec son *barquillo* (1) son verre d'horchata et semblait narguer à plaisir le gouvernement de la reine.

— Ce qui n'a pas empêché que comme presque tous les autres, sauf Apollinaire, reprit Fernando, il n'ait fini par la *garrote*.

— Voilà ce qui te trompe! jamais el verdugo (le bourreau) n'a serré le cou de ce fier caballero, répondit el Osso. Certes, ce n'était pas un bon chrétien, quoique après sa mort on ait trouvé sur sa poitrine un scapulaire de Nuestra Señora del Pilar; mais si l'on peut justement lui reprocher quelques vols à main armée et pas mal d'assassinats, il est certain qu'il était trop rusé pour tomber dans une embuscade, et trop fier pour ne pas se faire tuer bravement plutôt que d'aller réciter son *Credo* en place publique, au pied d'un poteau, avec le collier de fer au cou.

— Comment a-t-il donc fini? demanda Carmen.

— Par la trahison, et voici de quelle manière :

« Il y avait à cette époque, à Marchina, un certain Antonio Rojas, très-habile graveur, qui, sans appartenir à la bande des *naranjeros*, s'était, sous la protection de Jose, établi dans la vieille tour qui s'élève encore aujourd'hui au milieu des ruines du château des ducs d'Arcos, et y fabriquait en grand de la fausse monnaie.

« Arrêté à Ossuna un jour de marché, il fut conduit à Séville et enfermé au Saladero pour y attendre son jugement. L'affaire traînait en longueur, parce qu'aucun juge ne voulait prononcer dans une affaire où était impliqué, sinon un

homme de la troupe du roi de la sierra, au moins quelqu'un auquel on pouvait supposer que Jose portait intérêt.

« Les mois se passaient, et le procès ne commençait pas. Rojas, de son côté, s'ennuyait de ne rien faire.

« — Écoutez, señor (1), dit-il un jour au géôlier Pablo la Fuente, j'ai une proposition à vous faire.

« — Laquelle, caballero?

« — Je trouve le temps long à ne rien faire, et je désirerais travailler.

« — Il y a un atelier d'alpargatas dans la prison.

« — Mauvais métier, et auquel je ne suis pas habitué; je préférerais reprendre le mien.

« — Et quel est celui de Votre Seigneurie?

« — Fabricant de douros.

« — Faux monnayeur!

« — Faux monnayeur, si vous voulez.

« — Eh bien, vous voulez faire de la fausse monnaie ici?

« — Pourquoi pas?

« — Parce que...

« — Parce que n'est pas une raison.

« — Je le sais bien, mais la loi...

« — Je me moque de la loi; vous savez que don Jose est mon parent?

« — On le dit.

« — Donc, je n'ai rien à craindre de la loi; et si vous vouliez me rendre mes outils, qui ont été déposés ici comme pièces de conviction, je pourrais passer utilement mon temps sans que...

« — Mais moi, *hombre!* je ne suis pas parent du capitaine, et si j'étais pris...

« — *Demonio!* qui voulez-vous qui aille supposer que je puisse avoir un atelier ici? Vous ne risquerez rien, et comme c'est vous que j'emploierai pour mettre en circulation les faux douros, je vous payerai un beau droit de commission, qui vous permettra de donner une éducation convenable à vos enfants.

(1) Gâteau rond en forme d'ovale avec lequel on aspire les boissons glacées.

(1) Si incroyable que cette anecdote puisse paraître, elle s'est passée il n'y a que quelques années à Madrid; les noms seuls sont changés.

« — Le fait est que j'en ai sept et que ma paye est bien modique.

« — Vous voyez bien que j'ai raison.

« Le geôlier se gratta la tête.

« — J'ai aussi remarqué, continua le tentateur, que les vêtements de votre *senora* ne sont pas d'une entière fraîcheur.

« — Des haillons, *senor*, des haillons; c'est une honte qu'une *senora* qui descend par les femmes du grand Pizarro soit mise ainsi.

« — C'est ce que je me disais en la voyant, et puis, voyez-vous, *senor*, il ne vous serait pas désagréable de fumer de temps en temps de véritables trabucos de la Havane, un fameux tabac, hein!

« — Ah! soupira Pablo, ces cigares à *medio quarto* (2 centimes) sont si mauvais!

« — Détestables même, tandis que les trabucos, c'est un plaisir des dieux.

« — Vous auriez besoin de tous vos outils?

« — De quelques-uns seulement; je n'imiterai que le douro.

« — Il va sans dire que si vous vous laissez surprendre, je n'y serai pour rien.

« — Innocent comme l'enfant qui vient de naître.

« Le pauvre imbécile se laissa gagner, rendit les outils et écoula les produits de l'industrie de son prisonnier.

« Tout alla bien pendant un mois; puis, sottement, après boire, il parla dans un cabaret, la police fit une descente, et tout fut découvert.

« Cette fois, le procès s'instruisit rapidement; le geôlier imprudent partit pour les présides; quant au faussaire en récidive, il fut condamné à l'unanimité à être garrotté sur la place de la Cebada la semaine suivante.

« Alors, il vit bien que son affaire était mauvaise, et, ne sachant à qui s'adresser, il écrivit à Jose Maria, en implorant sa protection.

« Jose, qui était alors tout-puissant, envoya au tribunal un petit billet ainsi conçu:

« Défense, sous peine de mort, de garrotter
« Rojas. »

« Les juges ne savaient que faire.

« L'un d'eux, plus rusé que les autres, eut une idée.

« — Laissez-moi agir, dit-il, et vous verrez, je vais faire d'une pierre deux coups.

« Les autres ne demandaient pas mieux; il se rendit à la prison et se fit conduire auprès du prisonnier.

« Là, il prit sa voix sévère pour lui annoncer que la justice ne se laisserait pas intimider, que d'ailleurs Jose Maria ne s'intéresserait pas à lui, et qu'il ne lui restait qu'à se mettre en paix avec Dieu et à faire choix d'un confesseur pour le préparer à la mort.

« Le condamné ne savait rien de l'intercession du capitaine et se laissa intimider.

« C'était justement ce que voulait le juge, qui, le voyant bien préparé, lui fit entendre que tout espoir n'était pas perdu, mais que, pour obtenir la vie sauve, il fallait mériter cette faveur par un service signalé rendu à l'Espagne et au gouvernement.

« Rojas s'empoigna à cette espérance comme un noyé à une planche et demanda quelles conditions le tribunal mettait à son pardon.

« Le juge lui expliqua alors que s'il voulait la vie, il fallait qu'il s'engageât à livrer Jose mort ou vivant.

« Ce fut au tour du faux monnayeur à se récrier.

« — Tu es libre, lui répondit le juge: ou mercredi tu seras garrotté, ou tu vas signer l'engagement de nous débarrasser de Jose Maria. Voici l'engagement, signe.

« Ils discutèrent longtemps; enfin Rojas, après s'être fait faire une promesse par laquelle non-seulement il lui serait fait grâce de la vie, mais aussi de la prison, et qu'il recevrait, en outre, un cadeau de quatre mille réaux, signa le papier fatal.

« Le juge mit l'écrit dans sa poche, en lui disant:

« — Maintenant, fais attention; si tu ne tiens pas ta promesse, je remettrai ton papier à Jose Maria, et tu sais comment il punit les traîtres.

« — Je le sais, répondit Rojas; faites-moi délivrer.

« — Ce soir, le geôlier laissera la porte de ta cellule ouverte, et tu l'arrangeras pour avoir l'air de t'évader; il ne faut pas que l'on puisse nous soupçonner de connivence.

« La nuit venue, Rojas s'échappa de prison, ce n'était pas difficile, gagna la montagne, et le lendemain alla se mettre à la disposition du capitaine, auquel il raconta sa délivrance miraculeuse.

« José sourit.

« — J'avais écrit, dit-il, aux juges en ta faveur, et je savais bien que les geôliers trouveraient moyen de se débarrasser honnêtement de toi, de manière à ne pas paraître t'obéir. Malheureusement pour eux, toute la ville a pu lire le billet qu'avec la pointe de mon poignard j'ai cloué à la porte de leur tribunal.

« L'infâme Rojas comprit alors, mais trop tard, dans quel piège sa honteuse frayeur l'avait fait tomber, et, se sentant perdu si le capitaine découvrait son abominable marché, il feignit la plus grande reconnaissance et, à force de prières, obtint d'être enrôlé dans la bande des *naranjeros*, dont il revêtit le costume.

« Quelques semaines s'écoulèrent. Jamais José Maria n'avait été si puissant; aux portes même de Séville, il enleva en plein jour le fils du riche banquier Garcia, dont il se fit payer la rançon six mille duros; il imposa une amende de mille pesetas (francs) à un propriétaire, pour avoir refusé le salaire légitime d'un berger; tout semblait lui sourire, et on pouvait le regarder comme le seul roi de l'Andalousie. Lorsqu'un matin des voyageurs trouvèrent son cadavre percé de plus

de dix coups de couteau, dans un bosquet, près de la porte de Carmona.

« Ce fut un deuil universel, augmenté par la joie insultante de la police.

« Il était évident que le vaillant chef était tombé sous le poignard d'un traître; mais personne n'aurait pu soupçonner qui cela était, si Rojas ne se fut trahi par son empressement à aller toucher les quatre mille réaux, prix du sang de son bienfaiteur.

« Le misérable ne jouit pas longtemps de son crime. Il voulait partir pour Madrid, sachant bien qu'il ne se trouvait plus en sûreté à Séville; il n'en eut pas le temps.

« Un soir, quatre hommes masqués envahirent sa maison, bâillonnèrent sa femme et enlevèrent ce scélérat, dont, après lui avoir coupé la langue et arraché les yeux, ils suspendirent la tête sanglante à une branche d'olivier, juste au-dessus de la place où sa main traîtresse avait frappé José.

« Mais cette légitime vengeance ne pouvait pas remplacer le capitaine, sa bande se dispersa, et....

« Tout beau, Marron; qu'as-tu donc à gronder ainsi?

— C'est quelqu'un qui arrive, répondit Carmen; j'entends des pas dans le sentier.

— Un militaire, ajouta don Fernando; je vois à travers les feuilles son pantalon bleu et son sabre.

— *Valga me Dios!* c'est notre cher Peppe! » s'écria el Osso en se levant précipitamment, et les bras ouverts il s'avança au-devant du nouvel arrivant.





José María.

CHAPITRE XII

TROIS MOIS DE BONHEUR

« ne t'attendais pas sitôt, *hombre!* chico (1), s'écria le bandit, je ne t'attendais pas sitôt.

— Soyez tous avec Dieu ! répondit le jeune homme en portant militairement la main à son *ros gris*; bien, *dia padrino*. Bonjour, cousine ! bonjour, cousin ! Nous avons doublé l'étape, et nous ne faisons que d'arriver.

— Ce matin ?

— Il n'y a pas deux heures.

— En effet, reprit Fer-

mando, j'entends les tambours et les clairons.

— Ce sont les troupes qui rentrent au quartier ; moi je suis venu tout droit.

— Et bien tu as fait, *hijo*.

— Sans déjeuner peut-être ? dit vivement Carmen.

— Bah ! je dînerai de meilleur appétit.

— Oh ! une tortilla n'est pas longue à faire.

— Je ne veux pas de tortilla.

— Une tranche de jambon sautée ?

— Non. *Por Dios, sobrina* (cousine), demeurez donc ici, et ne vous inquiétez pas de moi.

— Il faut bien que tu manges cependant, dit el Osso.

— Moi je ne le trouve pas nécessaire, et d'ailleurs, dans ce pays de bénédiction, il n'y a qu'à étendre la main pour faire un repas.

(1) Chico, terme d'amitié dont l'équivalent en français est le mot petit.



— Oui, avec ces raisins qui seront mûrs dans un mois, n'est-il pas vrai ?

— Pas avec ces raisins, mais avec cette orange, tenez, s'écria galement l'officier en se levant pour cueillir une superbe orange portugaise à peau jaune comme de l'or et à chair rouge comme du sang. On ne peut rien trouver de meilleur.

Et il y mordit à pleines dents.

« Au moins, cousin, vous rendez justice à notre pays et à ses productions, fit Fernando, Sévillan forcené.

— Superbe, magnifique, sobrino ! des fruits exquis, une terre qui ne demande qu'à donner, des vignes sans parcelles, un ciel bleu, un soleil d'or et la table toujours mise par la nature !

— Oui, c'est cela, gronda le bandit ; tais-leur bien des compliments à ces habitants du plat pays, dont la terre n'est que poussière pendant six mois, le soleil d'or une rôtissoire et les marais un foyer à peste ; nos Pyrénées, à la bonne heure ! voilà où l'on respire le bon air, où les hommes sont robustes et actifs, et où l'on ne connaît pas ces mendiants paresseux qui grouillent ici comme la vermine sous leurs manteaux troués.

— Eh bien ! voilà un joli tableau, s'écria Carmen en riant ; pour mon père, il n'y a que les Pyrénées au monde ; dites-moi donc, mon cousin, sont-elles réellement si belles.

— Si elles sont belles, les Pyrénées ! s'écria Peppe. Il faut les avoir habitées pour les connaître ; tenez, moi qui vous parle, j'ai encore le cœur et les yeux pleins de leur magnificence. Que de fois, en gardant mes troupeaux sur les cimes tapissées d'un gazon plus fin que le velours, plus vert que l'émeraude, j'ai vu le soleil descendre et s'étendre au fond du golfe de Gascogne, derrière les monts Cantabres, dont les lignes hardies se découpaient nettement sous un ciel d'une pureté infinie.

« Ces montagnes plongeaient leur pied dans une brume lumineuse et dorée qui flottait au-dessus des eaux. Les lames se succédaient azurées, vertes, quelquefois avec des teintes de lilas,

de rose et de pourpre, et venaient mourir sur une plage de sable ou caresser les rochers. Le flot montait contre l'écutil et jetait sa blanche écume, ou la lumière décomposée prenait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, tandis que de çà et de là jaillissaient des gerbes capricieuses, avec toute l'élégance de ces eaux que l'art arabe faisait jouer dans les vasques de marbre des palais mauresques de l'Alcazar et de l'Alhambra.

— Et la voix des cascades gémissant comme une prière sans fin ! interrompit le bandit, transporté d'enthousiasme. Et ces blocs énormes s'écroulant les uns sur les autres depuis la cime des montagnes jusqu'au fond des précipices, où se tord et rugit un geyser écumant ! ces grands lacs purs comme le cristal, encadrés dans la mousse ! ces glaciers debout dans leurs manteaux blancs, avec leur couronne de diamants que le soleil fait briller de tous ses feux ! et ces troupeaux sans nombre éparpillés dans la bruyère ! et ces grands sapins bleus qui se courbent en gémissant sous la tempête ! et ces vieilles tours qui, depuis des siècles, regardent l'horizon ! ces chamois qui bondissent ! et ces grands aigles qui planent, leurs ailes immobiles, comme des rois de l'air ! Parlez-moi de tout cela, hijo !

— Comme si nous n'avions pas de montagnes, nous aussi : sierra Morena, sierra Nevada, sierra de la Ronda et sierra de la Cabras ; sans parler de ce rocher unique au monde qu'on appelle Gibraltar, répliqua Fernando, piqué au vif. De Malaga ici, le cousin Peppe a pu s'en apercevoir.

— Et mes jarrets s'en souviennent, répondit l'officier en souriant ; chaque pays a son beau côté, et d'ailleurs les Provinces, comme l'Andalousie, appartiennent également à l'Espagne.

— Voilà qui est bien parlé, cousin, et en récompense acceptez cette tasse de café pendant qu'il est encore chaud.

— Du café récolté, comme les oranges, dans notre terre à poussière, fit Fernando. Avez-vous aussi ces fruits dans les Pyrénées ?

— Nous avons les *bellotas* (glands doux), que vous ne connaissez même pas ici, répliqua el Osso.

— Belle nourriture ! murmura l'Andalou.

— C'était celle des fils de Pélagé, des hommes libérés de la caverne de Cavongada, de ceux qui furent les sauveurs de l'Andalousie asservie par les infidèles.

— Quel dommage que nous n'ayons pas été prévenus du jour de l'arrivée du régiment ! interrompit Carmen, désireuse de changer le terrain d'une conversation déjà trop animée ; nous serions allés vous voir entrer.

— Auriez-vous les goûts militaires, cousine ?

— Pourquoi pas ? je suis Espagnole et fille de soldat.

— Cousine aussi.

— Cousine de poète.

— Comment ! de poète ? je n'en connais pas dans la famille.

— C'est de vous que je veux parler !

— Moi ! poète ? Je n'ai jamais fait un vers.

— Quand vous parliez de la Biscaye tout à l'heure, il me semblait entendre réciter une tirade de notre fameux Martínez de la Rosa.

— Ou lire une page des poétiques descriptions de notre charmante écrivaine Fernand Caballero (1), ajouta Fernando.

— Charmante est le mot ! j'ai lu sa *Gaviata*, sa *Famille Alvareda* et son *Pobre Doctores* ; elle écrit comme chante le rossignol.

— Et comme lui, elle chante sous l'ombre des orangers.

— Demeure-t-elle réellement à Séville ?

— Au palais de San Telmo, fit Carmen ; Fernand Caballero et la Giralda sont nos deux gloires.

— On pourrait y ajouter le divin Murillo, reprit Peppe.

— Seriez-vous peintre comme vous êtes poète, cousin ?

— A peu près de la même manière ; je manie assez bien la plume pour écrire une lettre d'affaire et suffisamment le crayon pour faire le croquis d'un arbre ou le portrait d'un chien.

(1) Fernand Caballero, pseudonyme d'une femme auteur qui a écrit des pages charmantes et pleines d'observations sur les mœurs et les coutumes de l'Andalousie.

— Pris sur parole, sobrino, s'écria la jeune fille ; vous vous êtes vanté d'être capable de faire le portrait d'un chien : si vous tenez à conserver mon amitié, vous dessinerez celui de Marron.

— Qu'est-ce que ce Marron ?

— Cette bonne grosse bête que j'ai l'honneur de vous présenter.

— Et qui me montrait les dents tout à l'heure.

— Parce qu'il ne savait pas que vous étiez un parent ; ne riez pas ; je l'aime beaucoup.

— Pour cela, mais pour cela seulement je voudrais être à sa place ; mais dites-moi, cousine, est-ce sa beauté ou son intelligence qui lui a valu ce bonheur ?

— Son courage et sa fidélité.

— Caramba ! ce sont de belles qualités.

— Sans lui, fit el Osso en passant la main sur la tête du chien, tu n'aurais pas retrouvé ici ta cousine.

— Des brigands sont venus vous attaquer ?

— Non, mais un taureau la poursuivait, et ma sœur était perdue si Marron ne se fut jeté résolument au-devant de la bête furieuse, dit Fernando.

— *Valgame Dios !* je n'en avais rien su ; quand cela est-il arrivé ?

— Ici même, le matin du vendredi saint de cette année, reprit le bandit ; cette année, les taureaux ont failli nous coûter cher.

— Et ils ont coûté cher aussi au pauvre Espeleta ; j'ai lu dans le *Journal de Malaga* qu'il avait été estropié à une course sous le balcon d'une jeune senora, à laquelle sans doute...

— Nous y étions, et c'est le même taureau, se hâta d'interrompre le bandit, pendant que Carmen, rouge comme une cerise, cherchait à dissimuler son embarras en caressant Marron, qui, appuyant sa tête velue sur ses genoux, se laissait faire en remuant la queue.

— Connaissez-vous la senorita ? continua indifféremment Peppe.

— Oui, répondit el Osso en fronçant le sourcil. Les journaux de Malaga se sont donc occupés de cette affaire.



Les vieilles tours qui, depuis des siècles, regardent l'horizon. (Page 166.)

— Oh! beaucoup! Cet Espeleta devait venir donner une course; est-il mort? On n'en parle plus.

— Non, il se remet, au contraire; mais personne ne s'intéresse beaucoup à lui, c'était un triste personnage.

— Tous ces toreros sont, en général, peu intéressants; des viveurs et des débauchés.

— Vous êtes sévère pour nos illustrations de cirque, señor Peppe, fit l'ami de don Ramon; il y en a pourtant dans le nombre qui seraient dignes de plus d'indulgence.

— C'est possible; je n'en connais aucun, bon ni mauvais; je n'aime pas à voir couler le sang.

— Cette croix nous dit pourtant que vous n'en aviez pas peur à l'assaut del Serailho, reprit avec



L'arrêt aux vautours. (Page 174.)

autant d'adresse que d'amabilité la belle cousine.

— Ah! vous avez appris cela?

— Nous avons aussi des journaux à Séville, répondit-elle avec un charmant sourire, et de plus nous recevons des lettres d'Osma, ce qui n'empêche pas que je ne désire beaucoup entendre de votre bouche le récit de la bataille.

— A charge de revanche, cousine, lorsque je saurai de la vôtre les détails de votre combat avec le taureau.

— Mon combat n'a rien d'héroïque, c'était une fuite.

— C'est souvent plus dangereux que de marcher en avant.

— Et toujours moins honorable, n'est-il pas vrai?

— Cela dépend; il y a des retraites glorieuses.

— Même des fuites, reprit Fernando en éclatant de rire du soin que prenait le cousin de la

bravoure de sa sœur; la fuite du péché par exemple. »

Cette andalousade fit hausser les épaules au bandit.

« Laisse ta sœur conter son aventure et Peppe nous faire le récit de sa belle campagne du Maroc, dit-il; c'est plus intéressant que tes jeux de mots.

— A la condition que mon cousin s'engagera sur l'honneur à faire le portrait de Marron...

— *Hombre!* laisse donc! il ne sait pas plus dessiner que toi.

— Ah! mais, pardon, père; pour entrer dans le génie, fit Fernando en renvoyant une bouffée de tabac, il est nécessaire.....

— Alors tu es peintre, réellement? reprit le bandit avec un accent dans lequel perçait une pointe de dédain.

— Peintre, pas le moins du monde.

— A la bonne heure; ici, depuis qu'ils ont eu un Murillo, ils ont la rage de tout barbouiller en rouge et en vert: c'est une des maladies du pays.

— S'il ne peint pas, il dessine, insista l'Andalou.

— Est-ce vrai?

— Au régiment, nous étions obligés de prendre des leçons, avoua le lieutenant.

— On vous faisait faire des chiens?

— Des chiens, des chevaux, des arbres, des hommes, un peu de tout.

— A quel bon?

— Pour nous exercer et pouvoir tracer ou relever des fortifications, des casernes, des citadelles, des modèles de canons, tout ce qui touche à la guerre.

— Ah! comme cela, je le comprends, grogna l'arriero en s'adouissant; vous dessiniez pour être utiles; ici, ils font des chiens pour faire des chiens, et pas autre chose. »

Le rude montagnard était trop positif pour admettre que sans se rabaisser un Espagnol pût faire de l'art pour l'art.

Du reste, il faut lui rendre cette justice, entre un tableau de Velasquez, le portraitiste des rois, et la grossière image de saint Christophe collée au

mur de sa chambre, il aurait été fort embarrassé de décider laquelle des deux peintures l'emportait sur l'autre en mérite.

S'il n'eût suivi que son instinct, peut-être eût-il donné le prix au saint Christophe, dont les couleurs tranchaient bien plus vivement.

Tous les préliminaires étant arrêtés, Carmen fit le récit de son aventure avec Mariposa, et après elle le jeune officier raconta d'une manière aussi modeste qu'intéressante toute sa campagne du Maroc.

Entre les deux narrations et les explications qu'elles entraînaient, une grande partie de la journée s'écoula.

Il fallut ensuite visiter jusque dans ses moindres détails le jardin, les bois et les cultures de la Palmeria.

En sa qualité de propriétaire, el Osso ne fit pas grâce à son parent d'un seul pied d'olivier.

La revue fut complète.

Le pauvre Fernando baillait à s'en démonter les mâchoires.

A l'écurie, il prit sa revanche: qualités et défauts de chevaux, maladies et remèdes, selles et harnais, tout y passa; mais encore le père et le fils faillirent se disputer, le vieil arriero ne tenant qu'à la force des animaux et le majo à la pureté de leurs formes.

La discussion continuait encore que déjà ils étaient de retour sous le berceau de vigne; en sa qualité d'officier d'infanterie, Peppe ne s'inquiétait guère de ces savantes dissertations que pour les trouver un peu longues.

Carmen, rappelée par ses fonctions d'*ama de llaves*, qu'en France nous appelons maîtresse de maison, présidait en ce moment à l'ordonnance d'un repas un peu moins frugal que celui dont le matin s'était contenté Peppe. Marron ne montrait plus les dents à l'étranger depuis que sa maîtresse avait bien voulu le lui présenter; mais en chien défiant et qui ne se livre pas au premier abord, il s'était assis en face de lui, le regardant fixement, comme s'il eût voulu l'étudier à fond avant de lui accorder son amitié.

L'occasion ne pouvait se présenter plus favo-

table : le chien posait sans le savoir, et Peppe, qui avait sa parole engagée, profita de cette bonne volonté.

Il tira de sa poche son carnet de voyage, prit son crayon et, sur une page blanche, esquissa la tête expressive de l'animal.

Son ébauche touchait à sa fin, quand el Osso, auquel son fils venait de céder beaucoup moins par conviction que par déférence, aperçut le dessin.

Telle était la ressemblance de la copie avec l'original, que, malgré son profond dédain pour un art aussi futile, il ne put retenir une exclamation de surprise.

« C'est comme si on lui avait coupé la tête ! s'écria-t-il avec une naïve admiration ; tout y est, sauf la couleur du poil, roux sur le chien, gris dans le portrait ; on dirait qu'il me regarde, qu'il ouvre les narines pour sentir et qu'il va se passer la langue sur les babines. Il porte les oreilles droites comme cela quand il écoute, et son poil frise de la même manière. »

Fernando, plus connaisseur et surtout plus beau parleur, ne tarissait pas en éloges exagérés comme l'on en prodigue dans le midi de l'Espagne.

À l'entendre, c'était une œuvre de maître, un croquis digne du peintre Madrazo, le célèbre portraitiste de Madrid ; il y avait la même correction de dessin, avec une pointe de fantaisie, comme dans les œuvres de Goya.

En même temps, il indiquait quelques retouches, une ombre à marquer ici, trop d'empatement par là ; quel est l'amateur qui ne donne pas des conseils ?

Peppe crayonnait docilement, mais tout en faisant à part lui ses réserves, et il se hâtait, car à travers la fenêtre ouverte on entendait chanter dans la poêle la fameuse *tortilla*, dont l'odeur annonçait qu'elle ne tarderait pas à paraître sur la table.

L'artiste donnait son dernier coup de crayon quand sa cousine sortit de la casa.

Il avait travaillé pour elle, elle s'était parée pour lui ; sa robe blanche lui allait à ravir, sa

veste de velours faisait ressortir l'élégance de sa taille, et un œillet ponceau artistement posé dans ses cheveux contrastait par sa couleur éclatante avec le lustre bleuâtre des nattes épaisses qui se tordaient librement sur son cou.

Avant qu'il eût caché le dessin dont il voulait lui faire une surprise, le bandit s'était écrié :

« Regarde-moi cela ! ma Carmencita, et dis-moi si les Biscayens sont plus maladroits que les Andaloux ! »

La supériorité des Biscayens en tout et pour tout était sa marotte, comme celle de beaucoup de patriotes à outrance de chaque reyno de la Péninsule.

« Il pourrait faire le portrait de la Coronella, et même le tien s'il le voulait. »

— Oh ! quant à cela, non, répondit-il, la senora Coronella est trop laide et ma cousine trop belle. »

Ce furent des éclats de rire de Carmen et de son frère.

L'officier en demeura un peu interdit.

Il fallut qu'el Osso lui expliquât gravement qu'il ne s'agissait pas de la senora coronella, c'est-à-dire de la femme du colonel, mais de la Coronella ou la Colonelle tout court, une mule noire attachée dans l'écurie.

L'équivoque était facile. Peppe en rit comme les autres.

Mais la curiosité de Carmen était en éveil ; bon gré, mal gré, il fallut lui montrer le dessin.

La jeune fille le trouva si charmant, qu'elle s'en empara en poussant des cris de joie, et embrassa Marron sur ses deux grosses joues velues, n'osant pas embrasser son cousin.

Celui-ci aurait préféré se passer de ce témoignage de reconnaissance par procuration ; il dut s'en contenter pour cette fois, et le dîner étant servi, on alla se mettre à table.

La glace était à demi rompue ; on causa gaie-ment de tout, mais surtout de la famille, du vieux cabecilla, de la guerre de l'Indépendance, des courses de taureaux et du jeu de prisme, des chasses à l'ours dans la montagne aux pays basques et de la chasse aux caïllés en Andalousie,

quand ces pauvres oiseaux, après avoir traversé d'un vol toute la largeur du détroit, pour passer d'Afrique en Europe, viennent s'abattre, excédés de fatigue, sur le rivage, où les attendent leurs ennemis.

Le nombre qu'on en tue chaque année à cette époque paraîtrait incroyable en France.

A vrai dire, c'est moins une chasse qu'une cueillette, et Fernando ne manqua pas de dire à cette occasion qu'il n'y avait au monde que l'Andalousie où les coilles tombassent, mais il est vrai pas encore rôties, dans la bouche des habitants.

Dans une seule matinée avec son ami don Ramon, il en avait tué ou plutôt ramassé cent vingt-cinq.

« C'est à peu près ce que je rapportais dans la saison, quand, avec un de mes frères, j'allais à la chasse aux champignons, répondit Peppe en riant. Les ours ne se cueillent pas si aisément.

— Si j'avais une chasse à faire, observa Carmen, je préférerais celle à l'ours; du moins, il y a des émotions.

— Dans le genre de celles de ta chasse au tau-reau, répondit l'Andalou, et ce serait le gibier qui se mettrait à la poursuite du chasseur.

— Le fait est qu'en pareille circonstance, je crois bien que je céderais le pas à Sa Seigneurie velue, et au besoin même je ferais comme ces matelots qui, serrés de près sur les glaces, jettent l'un après l'autre leurs gants et leur bonnet pour avoir le temps de se sauver.

— Dans tous les cas, ce serait encore moins ridicule que l'aventure de ce traître d'Ortcheaguyry, avec lequel vous avez eu dispute au jeu de paume, padrino.

— Que lui est-il donc arrivé à ce scélérat? fit el Osso en palissant au souvenir de son ennemi. Vit-il encore? Ton père m'avait écrit que quelqu'un qu'il avait outragé lui avait planté jusqu'au manche son couteau dans le ventre.

— Il est mort il y a plus de dix ans, et la croix de la main irritée qui marque la place où il est tombé se voit de la fenêtre de notre campagne; mais avant sa punition, il lui arriva une aven-

ture qui l'avait rendu la risée du pueblo... Vous connaissez la route qui passe sur le plateau, entre Pancorvo et Buitrago, sur la route de France?

— Il me semble y être, un sol argileux rouge comme la brique, où ne pousse pas une plante, et de tous côtés de gros rochers qui sortent de terre et servent de retraite à des milliers de vautours gris, dont la tête blanche termine un long cou dépouillé de plumes, semblable à un long bras qui a pris un bain de sang.

— C'est tout à fait cela! Eh bien, imaginez-vous, il y a quelques années, quinze peut-être, que les bergers des environs, fatigués des rapines de ces vautours, qui venaient attaquer jusque sous leurs yeux leurs agneaux, s'adressèrent aux municipalités des deux *consejos* pour les prier de prendre des mesures contre de semblables déprédations; sans quoi, ils se verraient obligés de désertier les pâturages.

« Les municipalités tirent un bon revenu de leurs herbages, elles s'effrayèrent, et pour éviter la ruine imaginèrent de mettre à prix chaque tête de vautour.

« Or, le jour même où le bando fut publié à Buitrago, le fils de l'alcade arrivait de Burgos, d'où il rapportait une bonne somme d'argent; il lut le bando, et comme, en passant sur la route, il avait vu des troupes de quarante ou cinquante vautours s'acharnant autour de la carcasse d'un cheval mort sans que le bruit de la voiture et les cris des voyageurs pussent seulement les déranger, il se dit: « Voilà une bonne occasion de gagner une centaine de duros, ce sera tous les jours cela de plus dans ma caisse. »

— L'avare! s'écria el Osso, il n'en avait donc jamais assez?

— Il le pensait du moins, et le voilà qui, sans revenir à Osma, emprunte une vieille canadière à une de ses connaissances à Buitrago, met par précaution son argent dans sa faja et retourne à l'endroit où il avait vu les vautours.

« La curée était finie, et les oiseaux, partis, se reposaient sur les rochers des environs. Le tout n'était pas de les regarder, il fallait les approcher,



Il esquiva la tête expressive de l'animal. (Page 171.)

mais bah! ces gros voleurs sont comme les corbeaux, ils sentent la poudre.

« Il avait beau se cacher, ramper, se tenir immobile; quand il arrivait à cent pas, le vautour ouvrait ses ailes et, lourdement, allait se poser cent pas plus loin.

« Le soir vint; il était rompu; comme il rentrait à Buitrago, il rencontra un berger dont les

vautours avaient tué encore un agneau; ils se mirent à causer, et le berger, qui était forienx, lui dit qu'il n'y avait d'autre moyen pour surprendre cette vermine que de creuser un trou, se blottir dedans pendant la nuit après avoir mis un appât à petite distance, et, quand le matin les gourmands arrivaient, tirer sur le tas.

« L'agneau n'était pas vendable; son maître

en fit cadeau au chasseur, lui creusa un trou, arrangea le piège, et voilà Orcheaguyry qui vous passe la nuit dans la fosse, avec trois quartos de pain pour son dîner et une poignée de bellotas.

« Le lendemain matin, il était à l'affût, bien éveillé par une courbature, quand il entend tout à coup un grand bruit d'ailes et voit un vautour tomber du ciel sur l'agneau; deux minutes après en arrive un second, puis un troisième, puis un quatrième, et en l'air il y en avait plus de dix qui tournoyaient prêts à s'abattre.

« Il se tient coi, passe l'épingle dans la lumière de son fusil chargé d'une poignée de chevrotines, et attend encore.

« Tout à leur affaire, les vautours ne voyaient rien, n'entendaient rien; ils travaillaient du bec et des griffes, plongeant leurs cous dans la carcasse déchiquetée pour en retirer les entrailles qu'ils se disputaient, et faisaient un grand tas comme des moutons qui se serrent en rond tête contre tête pour se mettre à l'abri du soleil.

« Alors le voilà qui se lève, et pan sur la meule vivante! les plumes volent comme un tourbillon, les ailes s'enchevêtrèrent dans les ailes, c'est une mêlée de tous les diables.

« Rien ne l'empêchait de courir dessus et de les assommer avant qu'ils eussent pu prendre leur vol; au lieu de cela, l'imbécile s'amuse à recharger, et les voleurs en profitent pour gagner du large.

« Quand il arriva enfin, de tous les morts, il n'en restait plus qu'un; les autres n'étaient que blessés, et s'ils ne guérissent pas, ce ne fut pas lui qui les eut.

« Un seul vautour pour une nuit de souffrance, c'était peu; il est vrai que le mort était énorme; il le chargea sur ses épaules pour l'emporter; *madre de Dios!* il pesait presque une arrobe.

« Que faire? Son fusil le gênait; il lui vint une idée: il défit sa faja, attacha l'oiseau par les pattes, passa sa ceinture en bandoulière, et le voilà parti pour porter son trophée au consejo et recevoir sa pièce de monnaie.

— Il l'avait bien gagnée, s'écria Carmen.

— Je ne dis pas, cousine, mais il ne la tenait

pas encore; de l'endroit où il était à Buitrago, il y a bien une lieue, et ses jambes, raidies par l'immobilité, ne lui obéissaient qu'à demi; ce qu'il sut pour arriver, je ne pourrais vous le dire; enfin, le voilà à la porte du pueblo.

« Il allait entrer dans le village et se croyait au bout de ses peines, quand, *ay de Dios!* il reçoit sur la tête un coup de bec à faire briller tous les cierges du paradis; il y porte la main, v'lan, un second coup, et en même temps un bruit d'ailes qui l'aveugle et l'étourdit.

« Ma foi, il ne pensait plus qu'à se défendre, et le voilà qui défait sa ceinture pour mettre l'animal à la raison; mais celui-ci, qui n'était pas mort du tout, profite de l'occasion, lui allonge un second coup de bec et, au moment où dix personnes accouraient au secours du chasseur, s'envole en emportant la faja liée autour de ses pieds et l'argent qu'elle contenait.

« On en rit encore à Buitrago; et à Osma, où le pauvre diable passa plus de quinze jours sans oser se montrer, on ne dit plus d'un homme qui s'est laissé sottement attraper que c'est un renard pris au piège par une poule, mais qu'il a chassé le vautour.

— *Hombre!* » voilà qui était bien mérité, fit le bandit, pendant que ses enfants riaient de la déconvenue du *maldito sobrino* (le cousin maudit).

Il y avait longtemps qu'un repas n'avait été aussi gai à la Palmeria.

Malheureusement, la nuit vint trop tôt interrompre la conversation, et Peppe, forcé d'assister à l'appel de huit heures, dut interrompre ses récits pour regagner sa caserne; mais ce fut en promettant de revenir le plus tôt qu'il pourrait.

« Comment trouves-tu le cousin? demanda el Osso à sa fille quand il se fut éloigné.

— Charmant, répondit-elle.

— Et toi, Fernando?

— Un verdadero caballero.

— Mieux que cela, fit le père, un verdadero Biscainô (un vrai Biscayen). »

Dans la bouche du bandit, c'était le superlatif de l'éloge.

« Sans compter, reprit le jeune majo, qu'il ne manque pas d'élégance et qu'il est *artiste jusqu'au bout des ongles*.

— Que dis-tu ? demanda el Osso, qui n'avait pas compris ces mots d'« artiste jusqu'au bout des ongles », dits en français, non sans une certaine prétention, par l'ami du progrès et de la civilisation.

— C'est la manière des Français de dire un *verdadero artista*, répondit le jeune homme.

— La langue espagnole n'a rien à emprunter aux idiomes voisins, elle est assez riche pour se suffire, gronda el Osso ; moi je parle l'idiome de mon pays, la langue *vascongado* (le basque), qui est la plus ancienne du monde, et aussi le castillan, et je n'aime pas les *afancesados* (1).

— Tant mieux, s'il est artiste ! reprit Carmen, toujours prête à faire évanouir toute ombre de discussion ; nous lui montrerons nos monuments, ainsi que nos musées, et il nous les expliquera.

— Bien dit, fille, répartit le bandit ; moi, je causerai avec lui du pays et je lui expliquerai nos cultures ; sérieux comme il est, je suis certain que cela l'intéressera.

— Et moi, s'écria Fernando, je le conduirai à la grande feria (2) de San Isidro, aux courses de taureaux et à la chasse ; je veux le réconcilier avec notre Andalousie.

— Ce ne sera pas difficile, reprit Carmen ; il a trop d'esprit et de bon sens pour ne pas aimer tout ce qui est bon.

Telle était la première impression produite à la Palmeria par la visite du cousin Peppe, arrivé comme un étranger, reparti quelques heures après comme un vieil ami de la maison.

Le nord de l'Espagne commençait à être en feu, et peu de semaines se passaient sans être signalées dans les bulletins officiels du gouvernement hispano-italien par quelque grande victoire remportée par les armédistes sur les rebelles.

victoires stériles lorsqu'elles n'étaient pas négatives et qui n'empêchaient en aucune manière les carlistes de prendre racine et de se fortifier dans ces âpres montagnes, sanctuaire inexpugnable de la foi catholique et monarchique. Aux Philippines, on se battait aussi, et Madrid, sans cesse agité par des conspirations, faisait pressentir par de sourds grondements l'éruption prochaine du volcan, dont la lave révolutionnaire devait emporter, au milieu des ruines, le trône de l'étranger implanté par force sur les débris de celui de Ferdinand de Castille et de Charles-Quint.

Seule l'Andalousie demeurait calme et comme endormie au bord de son beau fleuve, sous l'ombrage luxuriant de ses palmiers et de ses orangers.

Il y avait bien eu quelques troubles à Malaga, mais ils avaient été de courte durée, la fusillade qui avait ensanglanté les rues de la ville, à la suite d'une émotion populaire, s'était tue ; on avait emporté les cadavres et lavé le sang qui teignait les pavés rouges, et si la multitude se ruait ardente parfois encore, c'était non pour renverser



le pouvoir, mais pour escalader les gradins de la place des Taureaux et venir applaudir avec frénésie aux brillantes estocades des espadas chamarrés d'or et de broderies.

A Séville, le calme était complet : les rossignols chantaient à plein gosier leurs plus brillantes *seguedillas*, sous les voûtes ombreuses et parfumées du parc de San Telmo ; les bateaux pavoisés promenaient leurs concerts sur la surface argentée du Guadalquivir ; les cloches chantaient joyeuses dans leur cage aérienne de la Giralda ; le jour les bruyantes castagnettes,

(1) Ceux qui copient les Français, terme de mépris fort usité en Espagne, où certains gens imitent par genre les Français, aussi ridiculement que certains Français singent chez nous les Anglais.

(2) Foire célèbre qui se tient chaque année à Séville.



Déguisés en moines ou pèlerins. (Page 176.)

signal du *bolero*, la nuit les discrètes guitares résonnaient sans jamais se taire, et, comme un immense paravent développé à la porte d'un malade, la longue chaîne de la sierra Morena, amortissant les inquiétantes rumeurs du reste de l'Espagne, interceptait les échos révolutionnaires des discours déclamés par d'ardents tribuns dans la salle du Congrès.

Sous ce calme apparent, la propagande antireligieuse et antisociale faisait pourtant, au moins dans la population ouvrière des villes, de rapides progrès. Les clubs, organisés dans l'ombre, ourdissaient en silence leurs funestes complots, et des colporteurs de mensonges et de corruption, déguisés en mendiants, en marchands, en moines, en pèlerins ou en colporteurs, parcouraient les campagnes pour y répandre, à l'aide de brochures, de pamphlets, de romans immondes et de journaux clandestins, un poison d'au-

tant plus subtil, qu'il s'infiltrait surtout dans les masses ignorantes et crédules.

Parmi les hommes pervers qui, dans un intérêt égoïste, travaillaient ainsi à la démoralisation du pays et avaient, comme tous les révolutionnaires, voué la haine la plus profonde au catholicisme, don Ramon Espelata était celui peut-être qui suivait avec le plus d'acharnement le progrès du mal et hâtait de ses vœux avec le plus d'ardeur le moment fatal où son pays, gangrené jusqu'à la moelle des os, tomberait en dissolution, pour se jeter à la curée de cette pourriture et ramasser dans la ruine publique l'or dont il avait soif.

Affilié à l'Internationale, non pas en qualité d'ouvrier, mais comme agent de désordre et membre important de la société occulte de *los descamisados* (les sans chemises), malfaiteurs de la pire espèce, mendiants de jour, voleurs de nuit,



Le noble hidalgo combattait à coups d'épée. (Page 163.)

scélérats à toute heure, il s'ennuyait mortellement à l'hospice de la Sangre et, malgré sa ténacité ambitieuse, n'aurait pas tardé à jeter le masque d'hypocrisie au moyen duquel il avait gagné la confiance du révérend mais trop peu soupçonneux Padre, si deux motifs impérieux ne l'eussent forcé à continuer à ronger son frein en silence.

Depuis son accident, les amis riches sur lesquels il comptait le plus l'avaient abandonné, de telle

sorte que, ne pouvant plus vivre, faute de ressources, il se voyait contraint de profiter de la charité des bons religieux qu'il abhorrait de toute la force de sa perversité.

En second lieu, malgré l'échec complet de sa diplomatie contre la rude franchise du bandit, il espérait toujours, grâce à l'intervention puissante de son crédule protecteur, obtenir la main, c'est-à-dire la fortune de dona Carmen et celle de son frère, l'ami Fernando, un niais dont il ne serait

pas difficile de se défaire en lui faisant susciter une dispute par un habile joueur de coucou.

Cette dernière spéculation, à laquelle il n'avait pas songé en premier lieu, il faut le dire, lui était venue dans les longs loisirs de sa retraite, et c'était cette pensée pieuse qu'il caressait en égrenant d'une main distraite, à la grande édification de son pieux directeur, les nombreuses dizaines des nombreux rosaires dont la récitation remplissait ses journées.

De temps en temps, un ami auquel il avait découvert sa retraite par un billet pressant que lui-même avait remis à un faux mandiant, à l'adresse du *senor Juan Olympio*, venait passer quelques heures avec lui.

Cet ami, dont le vrai nom était *Jordano Bruno*, autrefois lieutenant du célèbre *Jose Maria*, mais qui, depuis la mort de son chef et l'exécution de plusieurs de ses camarades, avait trouvé prudent, en attendant des temps meilleurs, de changer de costume, de domicile et même de personnalité, se laissait rarement arrêter par les scrupules de sa conscience.

Il la traitait sans façon; aussi lorsque le malade, assez remis déjà pour descendre se promener dans le jardin de l'hôpital, afin de causer en liberté avec son confident, lui eut conté, frémissant de colère, sa dernière entrevue avec le bandit, don *Olympio* se contenta-t-il de hausser les épaules.

« Cependant, poursuivit *Ramon* avec amertume, j'ai fait le dévot avec le révérend Père, qui, persuadé d'air comme roc de la ferveur de ma conversion, m'a certainement chaudement recommandé.

— Pas assez cependant, paraît-il, poursuivit l'ami avec un léger ton de persiflage.

— Je me suis humilié devant cet ours mal léché, je me faisais honte à moi-même, je me suis excusé jusqu'à la bassesse, ne demandant, pour prix de mon repentir, que la permission de pénétrer dans son antre de la *Palmeria*. Que crois-tu qu'il m'a répondu?

— Qu'il aimait à vivre seul.

— Mieux que cela; à moi, *Ramon Espeleta*, ce *Biscayen* de tous les diables a osé me dire qu'il daignait pardonner, mais qu'il se réservait de ne pas oublier.

— Et tu ne lui as pas cinglé le visage avec ton rosire?

— Cingler le visage, c'est bientôt dit; cette brute, il m'aurait ouvert le ventre avec sa navaja de trois pieds.

— Eh bien, à présent, que comptes-tu faire avec ce grossier personnage, avec ce mal-appris et ce drôle?

— Je n'en sais rien.

— Moi, je le supprimerais.

— Il faudrait pouvoir.

Cette fois, don *Olympio* haussa les épaules, et du bout de sa baguette décapita un superbe lis blanc.

« Oh! je comprends bien, fit *Espeleta*, mais...

— Pas plus difficile que cela, cher ami, et si tu veux seulement m'avancer cent douros, j'en fais mon affaire.

— Cent douros, je ne les ai pas en ce moment.

— Emprunte-les à crédit.

— Je ne les trouverais pas.

— Tu comprends, cependant, que je ne puis pas travailler pour rien. Si tu m'en donnais cinquante comptant, tu es un ami, et ma bourse est si plate, que je consentirais.

— Tu le ferais pour vingt-cinq, tu le ferais pour rien, que tout cela n'avancerait pas mes affaires en ce moment; d'ailleurs, ou je me trompe bien, ou le temps n'est pas loin que la république sociale me permettra de régler mes comptes avec mes créanciers et avec mes débiteurs. Et *Osso* est du nombre de ces derniers, et il me payera ses insultes, capital et intérêts.

— Oui, mais en attendant?

— En attendant, je me guéris de mes blessures.

— Et lui, marie sa fille.

Don *Ramon* fit un haut-le-corps et le regarda.

« Sa fille, la belle *Carmen*, reprit don *Olympio*.

— Tu plaisantes, sans doute ?

— Quelquefois, mais pas aujourd'hui.

— Fernando me l'aurait dit.

— Tu le vois donc encore ?

— Il est venu en cachette, il n'y a pas huit jours ; et, d'après ce qu'il m'a conté, j'ai bien vu qu'il espère toujours m'avoir pour beau-frère.

— Ce serait pourtant dangereux pour sa santé, ricana le brigand.

— Dans tous les cas, continua Espeleta, cela prouve qu'il n'était pas, au moins à sa connaissance, question de mariage pour sa sœur.

— Il y a huit jours, c'est possible ! aujourd'hui, les choses ont changé et le vent souffle d'un autre côté.

— Explique-toi donc, *veinte mil demonios* ! car je veux bien aller au plus profond de l'enfer si je comprends un seul mot de ce que tu me racontes.

— Peste ! comme tu prends feu ! on dirait que ce n'est pas seulement à la bourse de la *senorita* que tu en veux ; et, au fait, je ne sais rien de positif ; mais voici quatre ou cinq jours que je rencontre partout, à la promenade comme à l'église, dona Carmen au bras d'un bel officier du régiment de Madrid, tu sais, celui qui arrive de Malaga, un régiment que nous travaillons ferme et qui.....

— Seule avec un officier ?

— Eh ! non pas seule, quel homme !

— Avec qui encore ?

— Avec *el Osso*, qui semble tout rajeuni et a la figure souriante d'un beau-père la veille d'une noce ; avec le beau Fernando.....

— L'imbécile !

— Avec encore l'oncle don Raphaël Murillo, en costume de ci-devant jeune homme, les mains gantées, le.....

— Un autre crétin !

— Avec la Manoelita, toujours un peu pâle, et sa rouge maman, la massive Paquita.

— Tout cela ne signifie rien, interrompit don Ramon en feignant une tranquillité qu'il était loin de ressentir ; c'est sans doute quelque parent ou quelque connaissance auquel ils font les hon-

neurs de la ville ; jamais le carliste *el Osso* ne donnera la main de sa fille à un officier amédéciste.

— Chat ! voici le révérend père qui vient vers nous, dit à mi-voix Olympio.

— Oh ! l'ennuyeux personnage ! murmura le torero entre ses dents.

— Mon fils, vous commettez une véritable imprudence de vous promener si longtemps ! s'écria le bon prêtre en s'avançant vers le blessé. Je suis sûr que vous vous fatiguez ! et, tenez, vous avez le visage tout pâle et tout troublé.

— Je rentre à l'instant, mon révérend, mais j'avais besoin de prendre l'air, et je m'oubliais à parler à ce cavalier des grâces si abondantes dont Dieu m'a comblé.

Olympio se retourna pour dissimuler un sourire.

« Qui aime bien châtie bien, reprit le révérend, et il est certain que si votre blessure a été dommageable à votre corps, elle a été encore plus profitable à votre âme.

— C'est précisément ce que me disait mon ami, fit don Juan en prenant un air de componction.

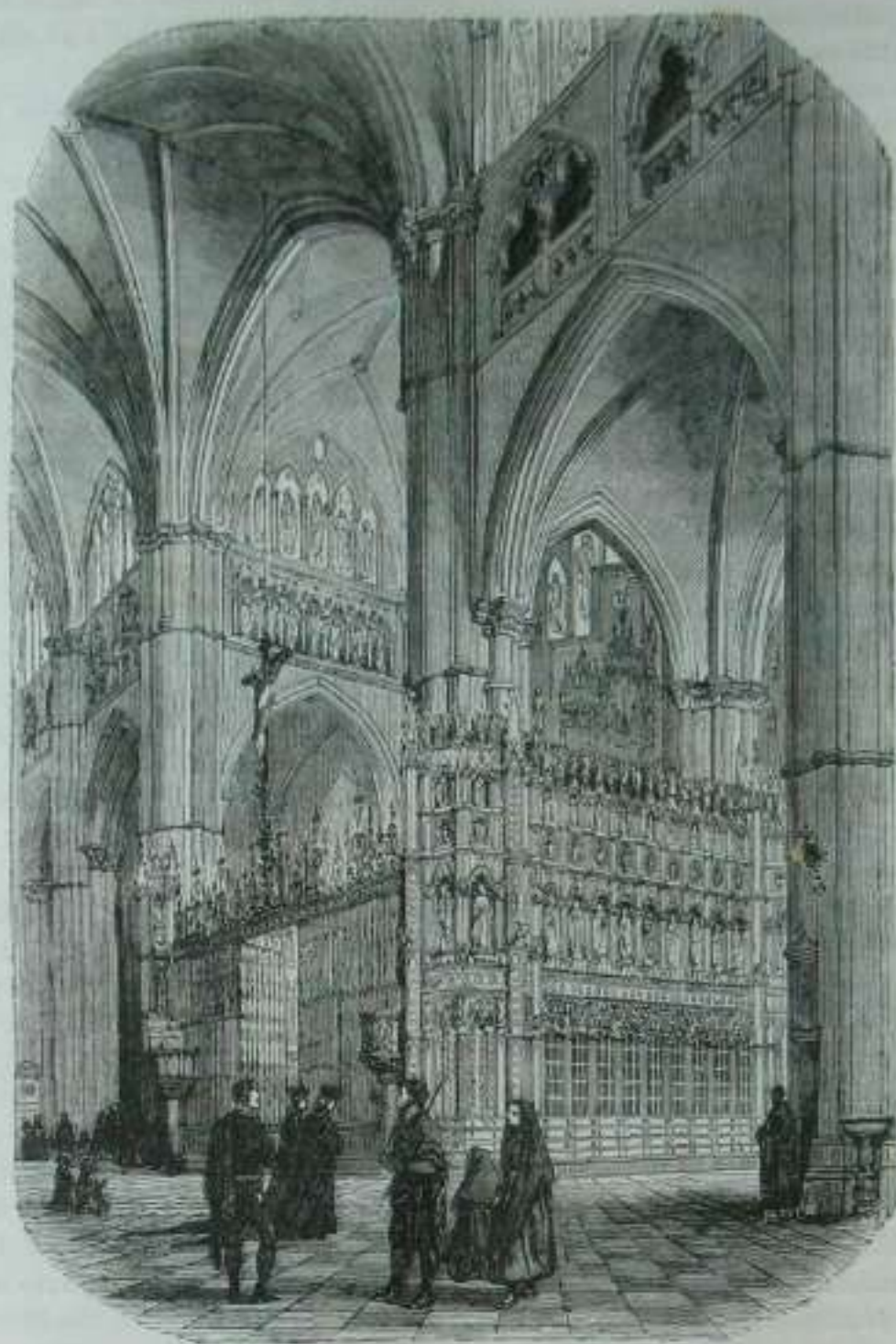
— Si ce seigneur cavalier veut assister à nos pieux exercices, continua le père Isidro en s'adressant au nouveau converti, vous pouvez le faire entrer avec vous à la chapelle, car voici l'heure de réciter le chapelet.

— Mille grâces pour cette faveur, dont je vous demanderai la permission de profiter une autre fois ! se hâta de répondre l'ex-lieutenant de Jose Maria ; mais une affaire pressante me force à me rendre en ce moment à la place du Triomphe, d'où il me sera facile d'aller, suivant mon habitude, faire mes dévotions à la cathédrale.

— En effet, la place et l'église se touchent.

— Au revoir donc, cher ami, et que Dieu vous conserve !... Mon révérend père, je vous baise les mains.

— Que la paix du Seigneur soit avec vous, caballero !... Mon enfant, voulez-vous vous appuyer sur mon bras ?



La Capilla Real de la cathédrale de Séville. (Page 181.)

— Je remercie votre charité, » fit le torero, qui pensait au bel officier et se disait : « Il faut cependant que j'éclaircisse cette affaire, et, ma foi, si c'est un rival nous le supprimerons, comme dit don Juan.... Cela me coûtera peut-être un

peu cher, mais la dot de Carmen en vaut la peine. »

En disant à son ami qu'il avait plusieurs fois rencontré Carmen avec un officier du régiment de Madrid, Jordano Bruno n'avait pas menti.

Presque chaque jour, en effet, Peppe, aux heures dont son service peu chargé lui permettait de disposer, tantôt allait se délasser en famille à la Palmeria, où il était reçu comme un fils et un frère, tantôt il visitait avec ses parents les nombreux monuments de Séville : son merveilleux Alcazar, œuvre mi-sarrasine, mi-catholique, où, sur les murailles brodées à jour, se détachent en lettres arabes les premières lignes du *Credo* des chrétiens ; le palais de Pilate, avec ses grandes portes de mosaïques, ses murs revêtus d'azulejos et son splendide patio flanqué de magnifiques statues romaines ; le palais de l'ayuntamiento ; les archives sans pareilles de la Lonja, et les tours, et les remparts, et les rues fertiles en souvenirs, et avant tout cette prodigieuse cathédrale, dont la vie d'un homme ne suffirait pas à analyser les beautés sans nombre.

Certes, el Osso était loin d'être instruit ; jamais il n'avait étudié ; mais son patriotisme le faisait s'intéresser à toutes les gloires de l'Espagne, et, oubliant son dédain pour les artistes, il écoutait avec une admiration étonnée les explications et les récits de son jeune parent, qui, profitant de ses loisirs de garnison, avait étudié l'histoire de son pays et celle des artistes célèbres qui ont élevé dans toute la Péninsule de colossales églises, de splendides palais, ou les ont enrichis de leurs chefs-d'œuvre.

Douée d'une imagination ardente, imprégnée de mysticisme et de poésie, Carmen se sentait pour ainsi dire transportée par un examen plus attentif des objets dont, jusqu'alors, elle n'avait compris qu'instinctivement le mérite.

La douce Manolita, plus froide et moins poétique, admirait de confiance. Fernando pensait aux taureaux, mais suivait par politesse, don Raphaël pour se donner des airs de connaisseur et d'homme de progrès.

Quant à la senora Paquita, elle ne songeait ni à Velasquez, ni à Murillo, ni à la Giralda, ni à la Capilla Real, des carrés de toile et des blocs de pierre, mais elle regardait le costume brodé du lieutenant qu'elle avait accaperé, et, toute resplendissante de soie, de velours et de bijoux, se disait : « Que je dois être belle au bras de ce beau jeune homme ! »

Aussi, bien qu'en eût dit don Olympio, n'était-ce point la senorita Carmen sa cousine, mais bien la senora Murillo, que Peppe avait le fatigant honneur de traîner à la remorque.

Trop courtois pour se plaindre, il se consolait en s'adressant spécialement à sa belle cousine, tout oreilles pour l'écouter, tout yeux pour regarder statuette et tableaux, colonnes ou monuments.

Le soir, à la Palmeria, les sujets de conversation ne manquaient pas : les visites du jour ; ce beau musée de la Charité, incomparable écrin dans lequel Murillo a enchâssé comme un diamant sans prix son saint François entre dix-neuf autres toiles qui toutes sont des chefs-d'œuvre ; les découvertes faites dans la cathédrale ; les légendes arabes, les grands épisodes de la guerre des Maures, une épopée de trois siècles ; les souvenirs du Maroc, de l'Andalousie et de la Biscaye ; les chasses, les combats ; et jusqu'à ces récits de famille qui semblent à mesure qu'ils s'éloignent prendre plus de parfum.



La catchoucha au son des castagnettes. (Page 183.)

CHAPITRE XIII

LE PRINTEMPS A SÉVILLE



Nord; à Séville, c'est le printemps. Pâques en donne le signal par les grandes cérémonies de la semaine sainte et l'inauguration des courses de taureaux; mai les continue par sa foire, et juin les termine par sa fameuse procession del Corpus, la plus célèbre du monde.

Le hasard avait donc singulièrement favorisé le jeune officier en le conduisant dans la capitale de l'Andalousie.

Il y était arrivé presque à l'heure de son réveil; déjà le déménagement des salons d'hiver était terminé, les jets d'eau gazouillaient dans les patios encombrés de fleurs, de meubles, de tableaux et de lanternes vénitiennes, qui, le soir, quand seules les rejas sont fermées, font de chaque rue une longue galerie à jour, illuminée *a giorno*.

Les cloches chantaient dans le ciel bleu, les rossignols dans les bosquets; sous les ombrages, bruissaient les castagnettes, marquant

l'été est la saison des fêtes, dans les pays du

de leur crépitement saccadé la mesure d'une catchoucha dansée avec une grâce fougueuse par quelque manola sévillane et son partenaire en petit chapeau calanais. Puis, quand le soir fleurissaient à la voûte azurée les brillantes étoiles d'or, le frémissement des guitares soupirant sous les balcons se mêlait au parfum des orangers.

« Avouez, disait un soir Fernando, en revenant avec son cousin d'une tertulia à laquelle dona Paquita avait invité le jeune officier, que nos coutumes andalouses ne ressemblent en rien à celles de vos montagnes basques, et qu'il y a bien plus de poésie dans le sud de l'Espagne que dans le nord.

— Vous croyez, cousin ? fit Peppe en souriant.

— A en juger, du moins, par ce que dit mon père.

— Mon Dieu, cela dépend de ce que vous appelez poésie. Chez nous, il n'y a, il est vrai, ni castagnettes ni guitares; les orangers ne fleurissent pas en pleine terre, et le climat est trop froid pour que l'on puisse songer à passer la moitié de l'année en plein air dans des patios; mais, outre que nos montagnes vertes en été, blanches en hiver, avec leurs avalanches qui bondissent, leurs torrents qui écument et leurs glaciers qui étincellent, ne manquent pas de grandeur, à défaut de courses de taureaux, nous avons nos chasses à l'ours, où il faut lutter corps à corps, poitrine contre poitrine, sans espoir de *chulos* qui viennent distraire l'ennemi, et où il faut vaincre ou mourir.

— Je croyais que vous aviez aussi des courses de taureaux?

— Quelquefois, à Bilbao, à Barcelone ou à Vittoria; franchement, elles ne valent pas les vôtres, et je ne les aime pas.

— Ici, vous n'en êtes pas non plus très-friand.

— C'est vrai, je n'aime les combats que sérieux; or, avouez-le, Fernando, vous qui êtes un affectionné, croyez-vous qu'entre l'espada et le taureau le duel soit à armes égales?

— Il n'y a pas d'années qu'il n'y ait des toreros blessés, et dernièrement Espeleta...

— A eu une distraction qui lui a coûté cher c'est vrai, mais ce n'est là qu'un accident, et toute cette mise en scène ne produit l'effet d'une brillante charlatanerie.

— Comment donc les voudriez-vous?

— Je les voudrais comme autrefois, au temps de la chevalerie.

— Au temps de la chevalerie, dites-vous?

— Certainement. Autrefois, les courses de taureaux ne ressemblaient pas à ce qu'elles sont aujourd'hui; quand le roi des Espagnes donnait une fête, un chevalier monté sur son cheval de bataille, la lance au poing, l'épée au côté, entraît par une porte dans l'arène; en face entraît un taureau, cornes en avant, fanon balayant la terre.

« Ni *chulos* ni *banderilleros* entre deux.

« — Laissez aller! criait le héraut.

« Et, se mesurant du regard, les deux ennemis, l'un baissant sa lance, l'autre ses cornes, fondaient l'un sur l'autre et se chargeaient avec furie.

« Le cheval n'était pas un de ces *caballos de toro* qu'un gitano de Triana vend pour deux douros et que son cavalier dédaigne de défendre, c'était un ami et un compagnon, il avait poursuivi les infidèles et soulevé dans son galop furieux la poussière sanglante des champs de bataille de *Santa Fe* ou de *las navas de Tolosa*.

« Alors on voyait de véritables prouesses: cheval et taureau bondissaient; le vaillant torero, dont l'écusson brodé sur sa poitrine faisait connaître le nom, combattait à la fois pour lui et pour son coursier.

« C'était un vrai duel, un duel à mort; souvent la lance se rompait; alors, se dégageant de l'écrier, le noble hidalgo, n'ayant pour armure que son pourpoint de velours, sautait sur le sable et combattait à coups d'épée, non pas comme un maître d'armes jouant de la pointe de son fleuret contre un élève maladroit, mais frappant ces grandes estacades qui, d'un coup, pourfendaient un Sarrasin dans son armure ou faisaient voler avec son casque la tête d'un chef ennemi.

— Vous êtes vraiment épique, mon cher, et vous parlez comme les vieux auteurs de nos romans de chevalerie, s'écria Fernando; mais ce n'é-



Vont attacher à leurs fenêtres un gros bouquet d'aubépine. (Page 185.)



La foire de Séville, (Page 137.)

taut pas précisément de combats qu'il était question entre nous; j'étais plus modeste et ne réclamaï en ce moment, pour l'Andalousie, que la palme moins ambitieuse de la musique et de la poésie.

— Eh bien, mon cher, là encore peut-être pourrions-nous vous disputer le prix. Votre catchoucha est très-gracieuse, sans doute; mais la danse des *zorricos*, en Biscaye, a bien son prix, quoique les Valenciens réclament le premier

rang pour leurs *boleros* accompagnés du tambour de basque et les Aragonais pour leur fameuse *jota aragonessa*. Quant aux fêtes populaires, laissez-moi vous le dire, sans doute vos processions ont une pompe incomparable; mais vos *romerias* (ou fêtes de campagne) n'approchent pas de celles de Madrid. Tolède l'emporte sur vous pour la messe *del guirnaldo* (1); notre

(1) Messe qu'on célèbre au point du jour le jour de Noël

jeu de paume est presque une institution nationale; la venue des rois comme la foire de la plaza mayor, à Noël, sont célébrées dans toute l'Espagne. Enfin, pour ce qui est des sérénades, je ne crois pas que dans tout le royaume d'Andalousie les guitares aient autant de travail en toute l'année qu'elles n'en ont dans l'Aragon pendant le seul mois de mai.

— Serait-ce une épidémie ?

— Oui, l'épidémie des fiancés, qui du 1^{er} au 30 de ce mois ne laissent pas passer une nuit sans aller en troupe donner des aubades aux jeunes filles qu'ils doivent épouser dans l'année, et vont attacher à leurs fenêtres un gros bouquet d'aubépine cueilli aux buissons poudrés à blanc par le printemps, le long des chemins et tout autour des enclos.

— En sorte qu'à la pauvre Andalousie il ne reste rien que ses processions.

— Je n'ai pas dit cela, mon cher Fernando; votre beau royaume a ses fêtes religieuses et populaires, ses musées et ses monuments, la richesse de son sol, ses palmiers et ses orangers, la gaieté de ses habitants, la beauté de ses senoras; je ne conteste aucun de ses avantages, n'étant pas de ceux qui ne veulent voir en beau qu'une partie de l'Espagne, mosaïque magnifique dans son unité, mais mosaïque, entendez-le bien, dont chaque fragment, tout en concourant à l'harmonie générale du tableau, a son éclat particulier et son mérite distinct.

— *Valga me Dios!* s'écria gaiement Fernando, vous êtes aussi invulnérable dans votre argumentation courtoise que ces chevaliers dont vous parlez tout à l'heure sous leur veste de velours. Je reconnais que vous avez répliqué à tout, et cependant, laissez-moi vous l'avouer, je crains que vous n'ayez encore bien des préjugés contre notre chère Andalousie.

— Si vous disiez vrai, je serais bien ingrat, reçu comme je le suis dans votre maison moins en ami ou en parent qu'en fils et en frère.

avec accompagnement de chants de coqs, mugissements de taureaux, zambumba, flageolets et tambourins de berges.

— Ce qui n'empêche pas les préjugés de persister.

— A quoi le jugez-vous ?

— A la part un peu mesquine que vous faites au royaume.

— Au contraire, amigo, puisque je trouve votre patrie assez riche par elle-même pour ne pas vouloir dépouiller en sa faveur nos Provinces déjà si pauvres.

— Allons, vous y tenez, n'en parlons plus; dans huit jours commencera la *feria*, et quand vous l'aurez vue, vos idées se modifieront.

— Tant mieux, *mí querido!* je ne suis pas un *outrancier*, comme disent nos voisins les Français dans leur argot républicain, et si je me trompe, je ne demande pas mieux que de revenir sur mes pas.

— Bon! voilà que vous attaquez la république à présent.

— Moi ?

— Certainement! *outrancier*, argot républicain, que sais-je? Vous aimeriez peut-être mieux que les Français fussent en monarchie?

— Pour leur bonheur, certainement! mais peu m'importe ce qu'ils font là-bas. S'ils aiment la république, qu'ils la gardent, elle leur coûte assez cher.

— C'est-à-dire que c'est l'Empire qui....

— *Hombre!* seriez-vous un *afrancesado*, cousin? fit Peppe en éclatant de rire.

— Je suis pour le progrès et pour la liberté, répondit le jeune homme un peu confus; je voudrais l'Espagne grande et prospère, occupant à la tête des nations le rang qui lui convient.

— Sur ce terrain, nous nous entendrons toujours, ami, car en faisant ces vœux pour notre patrie, c'est le triomphe de notre sainte religion et de nos rois légitimes que vous désirez.

— Mon Dieu, je ne dis pas....

— Oui, l'Espagne comme elle était sous Ferdinand et Isabelle la Catholique, le grand ministre Xémenès et Charles-Quint l'invincible.

— Cependant..... fit Fernando, qui n'acheva pas sa phrase.

— Cependant quoi ?

— Rien.

— Non, non, continuez; je crois vous deviner, et je suis bien aise de cette occasion pour dissiper toute équivoque.

— Vous ne vous offenserez pas ?

— Nullement, je vous le promets.

— Je ne voudrais pas vous fâcher.

— Je ne me fâcherai que si vous n'êtes pas franc avec moi.

— Cependant vous servez Amédée, cousin ?

— Ah ! voici le mot lâché, je vous en remercie. Eh bien ! mon cher, je ne sers pas Amédée.

— Pourtant.....

— Pas plus que je n'ai servi la république grotesque qui l'a précédé, pas plus que je n'ai servi Isabelle seconde; je sers mon pays, et pas autre chose.

— *Hum !* fit l'Andalou.

— Cela vous parait subtil, reprit le lieutenant, et pourtant rien n'est plus vrai. Lorsque je me suis engagé, l'Espagne venait d'être insultée; en pareil cas, le devoir de tous ses fils était de venger cette injure; en partant, j'ai obéi à ma conscience; la république est arrivée ensuite, portant au pouvoir un tas d'avocats bavards, d'utopistes et d'ambitieux remuant les passions mauvaises, incapables de les réprimer; l'ordre était menacé; l'armée seule pouvait empêcher une dislocation universelle de la société; je suis resté; à ce moment, dans nos Provinces, malheureusement travaillées par les semeurs de discorde, le roi don Carlos, notre seul sauveur possible, est venu relever le drapeau de la monarchie légitime et faire du haut de nos montagnes entendre ce cri qui a un écho dans le cœur de tout fidèle Espagnol : *Dios y Patria!* Ses compagnons n'étaient encore qu'au nombre de vingt-cinq ou trente, armés de mauvais fusils et dépourvus de toute ressource; aujourd'hui, ils sont trois mille; dans un an, ils seront peut-être une armée; alors j'ai hésité et j'ai écrit à mon père, et mon père m'a répondu : « En maintenant l'ordre dans le Midi, tu combats pour l'Espagne et par conséquent pour le roi. »

— Pauvre Midi ! il est donc bien gangrené ? fit ironiquement Fernando.

— Il est au moins très-exalté et peut-être très-égaré.

— Je ne vois pas trop.

— Dieu veuille que vous ne le voyez jamais davantage, cousin ! Certes, Séville est calme encore, au moins en apparence; mais je puis vous affirmer qu'à Carthagène, à Grenade, à Malaga, les plus mauvaises passions fermentent; à Malaga, le sang a coulé sur les barricades, et si l'armée que le prétendu peuple voulait désarmer eût cédé à la violence, ce n'est pas dans les rues qu'il aurait coulé, mais dans les maisons déjà désignées pour le pillage, sur les places, où la terreur aurait dressé ses échafauds. J'ai vu une fois la populace en fureur, et je puis vous l'affirmer, il n'y a pas au monde de bête fauve plus féroce que celle-là.

— Au premier moment, c'est possible, mais bientôt les chefs.....

— Ses chefs peuvent la pousser en avant; l'arrêter, jamais; s'ils hésitent à lui obéir, elle les devore.

— A Séville, cela n'arrivera jamais.

— Je le souhaite, répondit Peppe, mais je ne m'y fierais pas.

— Mais enfin, si en ce moment le gouvernement, qui envoie des troupes contre les carlistes, vous donnait l'ordre de marcher contre eux, que feriez-vous ?

— Ce jour-là, je briserais mon épée, devenue inutile à l'Espagne, et, libre de tout engagement, je retournerais dans nos montagnes m'offrir comme soldat à mon roi.

Fernando demeura un instant pensif, puis il reprit :

« Dans ce cas, vous risqueriez de vous battre contre vos anciens camarades.

— Je me battrais pour l'Espagne, répondit l'officier, et, parmi ses ennemis, je ne me reconnais ni camarades ni amis. »

La conversation s'arrêta là; les deux cousins étaient arrivés à la porte de la ville, ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Les jours suivants, ils s'écrivirent, mais sans tou-

cher à la politique, terrain sur lequel l'Andalou progressiste et le Biscayen arriéré n'auraient jamais pu s'entendre.

Malgré cette trêve tacite, Carmen, qui avait l'esprit observateur, ne tarda pas à remarquer qu'entre son cousin et son frère il y avait comme un nuage de réserve, peut-être même de froideur.

Elle en fit un jour la remarque à Fernando.

« Il est trop carliste pour moi, répondit-il avec une pointe d'humeur.

— Oh ! fit-elle avec son sourire à la fois fin et caressant, tu as un moyen bien simple de le rapprocher de tes opinions.

— Lequel ?

— Celui de devenir plus carliste toi aussi.

— Moi ! jamais ? s'écria-t-il avec dépit.

— Qu'est-ce ? » demanda la voix rude du bandit, qui entra.

Fernando pâlit et balbutia quelque explication à laquelle son père, heureusement pour lui, n'attachait pas une grande importance.

« Peppe est-il venu ce matin ? continua el Osso.

— Non, padrecito.

— Voici quelques jours qu'il vient moins souvent.

— Il est arrivé des recrues au 17^e, et cela lui donne de l'occupation, répondit le jeune majó.

— Il vaut mieux que les jeunes gens travaillent, remarqua le père, qui, après avoir coupé par tranches une poignée de *pimientos cascós* dans son assiette, les arrosait largement de cette huile presque rance dont l'odeur seule fait le désespoir des étrangers, mais qui, paraît-il, est un parfum dans le pays du jasmin et des orangers.

— J'aurais préféré que les nouveaux soldats fussent incorporés plus tard, reprit Carmen.

— Qu'est-ce que cela peut te faire ?

— Eh ! señor padre, avez-vous donc oublié que la feria commence demain ?

— En effet, je n'y pensais pas ; mais en quoi les recrues peuvent-elles te gêner la fête ?

— J'avais compté que mon cousin Peppe pourrait nous y accompagner, et ma tante Paquita,

dont il est le cavalier indispensable, sera de détestable humeur s'il ne vient pas.

— Elle aura Fernando.

— Ce qui n'est pas la même chose, fit l'Andalou d'un ton moitié figue et moitié vinaigre ; les señoras comme ma tante et même beaucoup de señoritas préfèrent les costumes militaires. »

Le bandit haussa les épaules en grognant quelques mots que les dames en général et la señora Murillo en particulier n'auraient probablement pas trouvés du dernier galant si elles les eussent entendus.

Il y eut un moment de silence, puis, tout à coup, el Osso, qui semblait ne s'occuper que de son *ensalada* (salade), appuya sur la table sa navaja, dont la pointe transperçait une rondelle de piment, et dit gravement, comme s'il se fût parlé à lui-même :

« Il est en effet très-bien, ce Peppe, c'est un *verdadero caballero*. »

Ensuite, satisfait d'avoir ainsi exprimé son opinion, il se remit à manger sa salade et se versa deux doigts de Valdepenas, vin violacé que produit la Manche et qui, à défaut d'autre arôme, exhale une forte odeur d'une nature particulièrement désagréable, due à son séjour dans des peaux de bouc goudronnées.

Cette boisson exquise terminait d'ordinaire son frugal repas. Quand il l'eut bu, il ferma sa navaja, non sans avoir eu le soin d'en essuyer la lame brillante, agrémentée de dessins gravés en rouge imitant des filets de sang, la passa dans sa ceinture et se leva en disant :

« Tu as bien fait de me le rappeler, *chica* ; demain, nous irons dîner chez Raphaël, et de là prendre une *horchata* à la feria. »

Comme on le voit, cette feria était l'objet de toutes les préoccupations.

C'est qu'en effet, pour les Sévillans, après les processions de la semaine sainte et del Corpus, il n'y a rien au monde de comparable à cette foire.

Elle se tient en dehors des murs de la ville, le long de la route de Séville à Cordoue, dans de magnifiques allées plantées de six rangées d'arbres



Les danseuses exécutent sur un estrade le pas des rabans. (Page 191.)

énormes, vicié comme l'Alcazar, et auxquelles deux colonnes de granit surmontées, l'une de la statue de César, l'autre de celle d'Hercule, ont fait donner le nom d'*alamada de Hercules* (promenade d'Hercule).

Autrefois, cette foire comptait parmi les plus célèbres de l'Espagne et l'emportait en splendeur comme en durée sur le grand concours de Beaucuire, en Languedoc.

Cordoue y vendait ses merveilleux cuirs dorés et repoussés, dont à présent les musées se dispu-

tent les vestiges; Malaga y exposait ses fruits savoureux; Cadix y envoyait ses produits d'outremer, Tolède ses armes incomparables, Jéres de la Frontera ses vins, semblables à de l'ambre liquide; la Catalogne y portait ses fers et Valence ses capes hariolées. Les vaisseaux arrivant de la Chine, du Levant ou des Etats barbaresques, du Portugal ou de l'Italie, venaient s'anarrer au pied de la torre del Oro, pour décharger sur les quais du Guadalquivir les richesses de tous les pays, que de lourdes galères attelées de quatre et

six chevaux transportaient aux baraques s'alignant à perte de vue.

Aujourd'hui, bien que comparativement les affaires du négoce y soient presque nulles, la feria, perdant son caractère primitif, s'est changée en un brillant Longchamps d'été, dans lequel les élégants vont promener leurs chevaux et les élégantes leurs plus riches toilettes.

Quoique simples toutes les deux, Carmen et Manolita rêvaient depuis quinze jours à la toilette avec laquelle elles inaugureront la saison d'été, au milieu de cette cohue qui, pour voir et surtout pour être vue, se promène entre les tentes blanches et les baraques serrées l'une contre l'autre à ne pouvoir respirer dans l'immense alameda devenue subitement trop étroite.

Fernando et son digne oncle, le semillant Raphaël, n'étaient pas non plus sans s'être préoccupés, avec un sérieux que semblent ne pas comporter de telles futilités, de la couleur du pantalon et de la coupe du costume à revêtir ce jour-là. Depuis deux semaines, les coupeurs ne posaient pas leurs ciseaux et les couturières leur aiguille. Il y avait queue chez Fualdes, le tailleur à la mode, comme à la *Gobernacion* le lendemain d'un changement de ministère; et son rival Calderon n'était vu obligé, dans la rue del Candilejo, de placer deux gardes civils, sabre au poing, à l'entrée de sa maison, pour empêcher ses clients de prendre d'assaut l'atelier.

Mais qu'était tout cela auprès des soucis, des inquiétudes dévorantes, des alternatives de joie triomphante ou de désespoir tragi-comique de la senora dona Paquita Murillo ?

Chaque année, à pareille époque, elle faisait une maladie particulière, que son irrévérencieux beau-frère, et Osso, avait baptisée : *la mue du gaon*.

Et ce qu'il y a de pis, c'est que cette expression choquante représentait parfaitement l'état dans lequel se trouvait la senora Murillo.

Elle maigrissait à vue d'œil, les couleurs violentes de son teint pâlissaient, du rouge elle passait au jaune; la patte d'oie indiscretement établie à l'angle de ses beaux yeux, ride qu'elle pre-

nait tant de peine à effacer, se creusait déplorablement; elle perdait le boire et le manger, et enlaissait d'autant plus qu'elle songeait à être plus belle.

Cette fois surtout, qu'elle comptait sur le voisinage du cousin de Biscaye pour attirer tous les regards, la maladie de la mue avait pris des proportions inquiétantes.

Volontiers elle se fût mise au lit, si elle eût pu y dormir; mais qui donc peut penser à dormir quand il s'agit de se décider entre deux châles des Philippines, l'un jaune serin avec un semis de papillons multicolores brodé en soie au passé, l'autre vert chou avec une corbeille de fleurs en relief au milieu du dos et tout autour une guirlande de colibris dans les attitudes les plus propres à faire briller leur plumage irisé ?

Puis, à côté des châles, il y avait aussi les deux éventails, le noir et rouge et le rouge et noir pailletés d'or et d'argent; il y avait encore les vestes, les jupes, les bas à jour, les souliers à rosette, les fleurs à mettre dans les cheveux; de quoi faire perdre la tête à une jolie femme et bien plus encore à une senora qui n'avait pas assez de charmes pour en prêter à sa toilette.

La journée se passait à essayer, à comparer, à ôter, à remettre, à s'examiner au miroir, à demander des conseils qui redoublaient les perplexités.

Manoela, don Raphaël, Carmen, les deux caméristes formaient une junta consultative en permanence, et rien n'avancait que le jour fatal de l'ouverture de la foire.

La senora avait des moments de désespoir à fendre l'âme, et ses soupirs auraient avantageusement remplacé tous les autres moteurs connus pour faire tourner les moulins du célèbre héros de la Manche.

Enfin, dans un beau moment de vaillance, elle prit son courage à deux mains et se décida.

Il lui en coûta fort pour adopter cet héroïque parti, et à don Murillo il en coûta cher.

Mais la paix rentra dans la casa de la rue de las Sierpes, les roses refleurirent sur les vastes joues de la senora Paquita, et le plus triomphant

des sourires put s'étaler à son aise sur ses lèvres larges et épaisses.

Le dernier coup de feu, c'est-à-dire la toilette, ou, pour parler plus proprement encore, le montage de bouquet, fut aussi rude que l'avait été l'assaut del Seralho.

Le brave Osso, qui était venu conduire sa fille, se vit contraint de déjeuner en tête à tête avec don Raphaël, qui, déjà frisé, mais pas encore habillé, n'osait pas même tourner la tête, de peur de déranger la symétrie de boucles ramenées avec un art infini sur les parties du crâne les plus dévastées par la calvitie.

Ainsi fait, cet aimable vieillard ressemblait à un petit saint Jean ridé comme une pomme cuite et roulant des yeux éfarés.

Fernando était allé demander à déjeuner à Peppe, à la casa de huéspedes (pension) où celui-ci s'était installé.

Il devait le ramener ensuite à la foire.

Quant à la senora, occupée de sa toilette, non-seulement elle ne parut pas à table, mais retint auprès d'elle Manoela et Carmen, pour l'aider de leurs conseils et de leur adresse.

Le repas ne fut pas long, car les deux partenaires échangèrent à peine quelques monosyllabes, en avalant à la hâte trois ou quatre bouchées. Don Raphaël, si loquace d'habitude et si observateur des convenances, était tellement préoccupé des événements qui se passaient dans le salon de toilette de sa femme, qu'en guise d'*atacarillo*, il plongea un piment dans sa tasse de chocolat et y mordit sans même s'en apercevoir.

Et Osso était d'une humeur de bouledogue qu'un étranger agace avec sa canne; il se leva de table, se jeta sur un fauteuil et se mit à lire *Las Novedades* avec fureur.

Raphaël profita de l'occasion pour s'esquiver et demeura absent plus d'une heure.

Quand il rentra, il était en grande tenue, avec des gants blancs si étroits que sa main, dont les doigts ne pouvaient pas se rapprocher, ressemblaient à la patte d'un paimpède.

« Allons ! partons-nous enfin ? » s'écria el Osso.

— Encore quelques instants de patience, cher

ami; ma senora n'est pas encore entièrement parée.

— *A todos los demonios* la toilette ! rugit le bandit ; à quel étage est l'édifice ?

— Ta fille et la mienne s'occupent de draper le châle; ensuite il n'y aura plus qu'à s'occuper du couronnement, c'est l'affaire d'une petite heure.

— *Caramba!* une heure pour se jeter un châle sur les épaules ! il ne me faudra pas si longtemps avec mon manteau; bonsoir ! »

Et rejetant sur son épaule le coin de sa cape brune, le bandit marcha vers la porte.

« Un peu de patience, Pedro, encore trois quarts d'heure.

— Non. *Hasta la vista* (au revoir) ! Je te laisse Carmen, vous me retrouverez au paseo.

— Oui, comme une aiguille dans une meule de foin; voyons, où serez-vous ?

— A côté de la fontaine.

— *Valga me Dios!* ce n'est pas le côté élégant, et Paquita...

— Où, alors ?

— En face du théâtre mauresque, tu sais, là où les danseuses exécutent sur une estrade le pas des rubans.

— Bueno !

— Tu nous y retiendras des chaises.

— Combien ?

— Douze au moins, puisque nous sommes sept.

— Sept ne font pas douze !

— Les autres seront pour les bouquets et les éventails.

— En Biscaye, quand nous sommes fatigués, nous nous asseyons sur le gazon, *gragna el Osso*; ici, il leur faut deux chaises par personne. »

Et sans dire ni oui ni non, il sortit en sifflant avec colère la marche de Cabrea.

« Si tu rencontres Fernando et le *senor alferrez*, son cousin, dis-leur de venir nous prendre ici, » s'écria don Raphaël en se précipitant vers la réja.

Le bandit ne répondit même pas.

Au détour de la rue delas Serpes, il aperçut les jeunes gens.



Deux Cubains fument et boivent. (Page 194.)

« Ta tante t'attend, dit-il à Fernando; va à la casa et dis-lui que Peppe et moi lui gardons les chaises qu'elle a demandées.

— Je croyais que c'était surtout mon cousin que.....

— Non, Peppe m'accompagne, interrompt le bandit, charmé de jouer un mauvais tour à sa coquette belle-sœur; deux cavaliers pour deux señoras, cela suffit largement. »

Le lieutenant n'eut garde de protester.

« Moi, d'abord, murmura Fernando en s'éloignant avec dépit, je donne le bras à ma sœur ou à ma cousine; je n'ai aucune envie d'aller traîner ma lourde tante avec ses costumes extravagants et prêter à rire à tous mes amis; puisque mon père ne compte que deux señoras, je n'irai

pas m'occuper de la troisième, qui fait la jeune et pourrait être ma grand'mère. »

Quelques minutes après, el Osso et Peppe sortaient de la ville et arrivaient à la feria.

Vraiment, le coup d'œil en valait la peine.

Si les commerçants sérieux ont déserté le champ de foire, les petits marchands y abondent et les bufadins y affluent.

On dirait un camp dressé pour toute une armée.

Entre les baraques multicolores, les tréteaux où se trémoussent bruyamment pitres et saltimbanques, nuit et jour et se renouvelant à chaque instant, roule à flots pressés une foule pittoresque, un fleuve vivant de majos et de manolas, d'officiers et d'élégants, d'oisifs et de badauds. Toutes



Manolita, donnant le bras à Fernando, s'avançait en effet. (Page 198.)

les classes s'y coudoient, depuis l'homme comme il faut, l'Excellence, le véritable hidalgo, qui rougirait de se laisser voir à une course de taureaux, divertissement dont s'éloigne de plus en plus la noblesse, jusqu'à l'aguador aragonais, avec son pantalon symétriquement rapiécé, sa veste de gros drap couleur amadou, son bonnet disgracieux, et sur l'épaule la plaque de cuir qui sert de coussinet à la jarre pleine d'eau, jusqu'au portefaix du port et au mendiant en guenilles sorti de son repaire de Triana.

Toute l'Espagne se fait représenter à cette promenade ou plutôt à ce congrès des oisifs et des flâneurs, oh, sans se donner la peine de quitter sa chaise, un peintre pourrait dessiner, d'après nature, les types les plus curieux de chaque province : Valençais portant la fustanelle grecque, Basque coiffé de la boina, majo de Grenade au chapeau pointu et à la longue baguette blanche, Castillans drapés dans leurs manteaux, et farouches Catalans.

Là, point de places réservées, point de palcos

ou de tendidos : c'est l'égalité devant la curiosité.

L'homme du peuple, sa veste jetée sur l'épaule, s'y assied à la même table que le comte ou le marquis sur le banc de bois de l'horchateria, et pour ses quatre quartos se fait servir exactement de la même manière et avec le même ton que le banquier dont les onces font bomber les poches. La brave cigarrera y allume sa cigarette au puro de l'alcade et frôle de sa robe usée la brillante et raide étoffe de soie d'une senora de haut lignage. Chacun mange, boit, fume, danse, se promène ou se repose sans que personne ait rien à y voir, et les gardes civils, immobiles de distance en distance sur leurs chevaux, ressemblent à des statues de centaures placées là uniquement pour la décoration.

Dans les tentes, mêmes disparates.

Il est d'usage, dans les premières familles de Séville, d'avoir un pavillon à soi à la feria, et pendant de longues années la population a pu voir, tout à côté de la porte, une petite tente en grossière étoffe tissée de poils de chameau, appartenant à Son Altesse royale le duc de Montpensier. C'était à la fois un souvenir et un trophée de la bataille d'Isly, d'où le prince l'avait rapportée en Espagne, et qu'il ne manquait pas de faire dresser pour la circonstance à côté d'une sorte de bazar en planches, pittoresquement tendu d'étoffe blanche relevée par des nœuds bleus, sous lequel la duchesse, sœur de la reine Isabelle, et entourée d'un brillant état-major des plus nobles senoras, vendait au premier arrivant de ces petits billets de loterie roulés en forme de cigarettes qu'en Italie on nomme *allegri*.

Le pavillon suivant appartenait à un pédicure ou à un marchand de ces chiens havanais qui ressemblent, dans leur blanche petitesse, à un flocon de neige, et au cou desquels, avec une faveur rose ou bleue, on suspend un grelot doré.

Plus loin, sous une véranda faite de fines nattes de junc, deux Cubains au visage bronzé et venus pour placer ces cigares sans rivaux, dont quelques-uns atteignent le prix fabuleux de trois francs pièce, fument et boivent aussi nonchalamment que s'ils n'étaient là que pour faire la sieste au

milieu des fleurs des tropiques qui, de leur tienda, font une serre embaumée.

Personne ne songe à s'en étonner, l'indolence étant la vertu ou le vice de tous les négociants en Espagne, où, lorsqu'on est étranger, on se sent tenté de rougir de déranger de leur *far niente* des braves gens qui, du doigt, vous montrent le rayon sur lequel est l'objet demandé par vous et qu'ils ne semblent vous vendre à contre-cœur que pour se débarrasser au plus vite d'un importun.

À la véranda succède une vraie baraque de la foire : chiens savants, grosse caisse assourdissante, cymbales se heurtant à vous déchirer le tympan, singes dansants et tout le reste, pour vous inviter à venir contempler, au prix de deux quartos, une sirène capturée dans la mer Libre polaire ; consulter une somnambule si lucide, qu'auprès d'elle les prophètes ne sont rien, ou admirer une vache à six têtes et à deux pieds seulement.

Plus loin, et pour attirer le chaland, un aquarium microscopique, ne contenant que des poissons nains, appelle la curiosité par une toile peinte, de grandeur démesurée, et qui semble promettre aux spectateurs la vue des géants de la mer : baleines, marsouins et cachalots.



Puis voici une horchateria valencaise, tenue par une sorte de moricand à cheveux crépus s'échappant d'un mouchoir éclatant roulé en turban, et deux blondes filles de la luerta, avec des yeux bleus comme des Anglaises et ce teint d'une blancheur mate que donne aux Valencaises l'ha-

bitude de se faire saigner au moins deux ou trois fois l'an par le *sangrador*.

La *tienda de bino*, où l'on boit l'aguardiente (eau-de-vie) et l'épais val de Penas, aux tons d'un rouge violacé; le *halla* ou bal forain, toujours retentissant du son des guitares et des castagnettes, viennent ensuite, établissements éminemment démocratiques, que sépare, sans avoir l'air de s'en étonner, le riche pavillon en forme de tente au sommet duquel se déroule fièrement l'étendard armorié des Pulgar ou des Veraguas, des Medina-Coeli ou des Villareal.

Partout les mêmes contrastes.

Dans la foule, ils étaient peut-être plus frappants encore.

Personne n'y prenait garde.

C'était une animation, une curiosité, un entrain général, un immense bourdonnement monotone d'où jaillissaient en notes aiguës les cris poussés par les marchands d'oranges ou d'eau fraîche :

« *Naranjas de Mahona! agua fresca! agua! agua! quien quiere agua* (qui veut de l'eau)? »

Et certes c'était le cas d'en vouloir, au milieu de ces tentes blanches renvoyant les rayons du soleil et les concentrant sur les promeneurs plongés dans une chaude vapeur de poussière qui desséchait les bouches et les gosiers.

Si encore il y avait eu des ombrelles! mais l'ombrelle est inconnue en Espagne, où les *senoras* et les *senoritas* croient pouvoir les remplacer par l'éventail.

De ceux-ci il s'en trouvait dans toutes les mains et des montagnes dans les boutiques.

Il est vrai que l'éventail, s'il ne sert que médiocrement pour abriter des rayons du soleil, a le double avantage de créer un courant d'air factice et de remplir à distance le rôle de télégraphe complaisant.

Deux Andalouses qui ne se sont jamais vues soutiendraient sans se parler une conversation d'une heure rien qu'en faisant papilloter les lames sombres ou brillantes de cet inséparable et indispensable compagnon.

Les contrastes entre les promeneurs ou les cu-

rieux n'étaient pas moins tranchés qu'entre les baraques et les tentes. Ici, les brillants toreros, avec la *faja* éclatante roulée autour du corps et la veste à grelots d'argent, donnaient le bras à une brune manola en jupons courts et à basquine pailletée; là, un Valençais sec et nerveux, enveloppé dans sa cape bariolée, le large caleçon de toile serré à la taille et aux genoux, les jambes nues et le poing sur la hanche, causait avec un habitant de Léon, au costume sévère, rappelant l'époque du sombre Philippe II. Cordovains au chapeau pointu; Catalans coiffés du lourd bonnet de lince, dont la forme rappelle le bonnet phrygien; Asturiens en veste écriquée roulés dans la couverture couleur amadou; Biscayens coiffés de la boïna; bergers de l'Estramadure portant la veste de cuir grossièrement brodée au milieu du dos et accompagnés de leurs grands lévriers à tête de serpent et au poil rude comme des soies de sanglier, s'agitaient, criaient, disputaient dans tous les idiomes de la Péninsule. Majos et petits maîtres, élégants de la ville et de la Corte, la cigarette aux lèvres, le lorgnon à l'œil, passaient lentement en revue les promeneuses à la démarche vive, au regard brillant et à la toilette tapageuse, qui, par bandes de trois ou quatre, allaient, venaient, s'arrêtaient, poussaient des exclamations, s'appelaient par leurs noms, Rita, Pepita, Raphaela, et agitaient leurs éventails en festonnant leurs joyeux propos de longs et frais éclats de rire.

Les *senoras* et les *senoritas* du plus haut rang gardaient plus de mesure dans l'expansion de leur joie, passant lentement devant les magasins, répondant d'un signe à un salut, puis, après deux ou trois tours, allant s'asseoir et former comme une vivante corbeille de fleurs en face du théâtre, centre habituel de la réunion des élégantes.

Fort heureusement pour le bandit, chargé de garder douze places en cet endroit, les belles promeneuses ou n'étaient pas arrivées, ou se promenaient encore dans les allées, car beaucoup de chaises se trouvaient libres; en sorte que, sans trop de peine, et Osso, aidé de son compagnon, put mettre en ligne, sur deux rangs, le nombre

de sièges demandé par son exigeante belle-sœur.

Cela fait, les deux promeneurs s'assirent l'un près de l'autre, et, sans plus s'embarrasser de la foire que si elle n'eût pas existé, continuèrent la conversation commencée, dont, comme d'habitude, las Provincias faisaient tous les frais.

Ils en causaient encore, quand une bande bruyante de majos, chamarrés de broderies, embreloqués de lorgnons, gantés de frais et jouant du stic, vint s'abattre dans leur voisinage, riant, zézayant, se moquant, et faisant autant de tapage qu'une volée d'étourneaux.

A ce qu'ils disaient, el Osso prêtait peu d'attention; car, en ce moment, entre lui et son parent, il était question du parti carliste dans les montagnes, lorsque tout à coup il tressaillit comme si un serpent l'eût piqué.

« Dites donc, messeigneurs, venait de s'écrier celui des jeunes étourdis qui paraissait le chef de la bande de ces beaux muguets, savez-vous la grande nouvelle?

— Laquelle? Tout est grand en Espagne, mon cher Raphaël.

— Surtout en Andalousie, surtout à la calle de Bailen, répondit le majo en mordillant la pomme de sa canne. Mais ne crains rien, Fonseca; ce n'est pas de cela que je veux parler.

— Et moi, j'ignore ce que tu veux dire en parlant de la rue de Bailen.

— Ai me muero! fit un autre. Pas d'indiscrétion sur ce cher Fonseca, dont tout le monde connaît les aventures.

— Le fait est que le public ne les ignore pas plus que tes dettes, *mi querido Juan*. Mais c'est égal, la parole est à don Gabriel. Tu disais que?...

— Je vous demandais si vous saviez la grande nouvelle?

— Non, non. De quoi s'agit-il? répondirent les gais compagnons en chœur.

— Notre ami don Ramon est retrouvé.

— Quel don Ramon?

— Ramon Espeleta.

— Celui que nous appelions la fleur de la tauro-machie?

— Précisément.

— Et où est-il?

— A l'hôpital de la Sangre.

— Je le croyais mort, reprit Fonseca.

— Et je l'en félicitais, poursuivit Benito.

— Tu l'en félicitais, et pourquoi?

— Parce qu'un homme ruiné et estropié est mieux dans l'autre monde que dans celui-ci, fit Benito d'un air de dédain.

— Eh bien! il n'en est pas moins vivant.

— Grand bien lui fasse!

— Oui, pour qu'il vienne nous emprunter de l'argent, fit don Juan.

— Tu en seras quitte pour refuser, comme a fait notre ami le baron.

— Le baron est un ladre.

— Alors tu lui en donneras.

— A la condition qu'il quitte Séville. J'ai horreur des estropiés, et surtout de ceux qui sortent de l'hôpital.

— Bah! bah! ne fais pas tant le dédaigneux, mon cher Juan; tu seras le premier à lui donner la main et à l'appeler mon bon et mon excellent.

— Il lui est donc arrivé un héritage de Cuba ou des Philippines?

— Mieux que cela.

— Serait-il guéri et redevenu beau garçon?

— Mieux que cela.

— Allons, tu veux rire.

— Jamais, messeigneurs.

— Explique-toi donc! cria-t-on de tous côtés.

— Il... s'est... converti, » dit gravement don Raphaël, en levant les yeux au ciel et en joignant les mains.

La jeune Espagne éclata de rire.

« Quand le diable est devenu vieux, il se fait ermite, s'écria Benito.

— J'ai un oncle chanoine *del cabildo*, ajouta Fonseca; et quoique je ne trouve pas la compagnie de ce saint homme très-dédivertissante, j'irai le trouver pour lui demander une place de donneur d'eau bénite en faveur de notre ex-ami.

— Si tu ne réussis pas, obtiens-lui celle de mendiant à l'oratoire de Saint-Vincent Ferrier; ce sera amusant de le voir tendre sa scibile, en

disant d'une voix onctueuse : « Une aumône pour le torero repentant. »

— Ce torero n'était-il pas celui dont les journaux parlaient avec tant d'éloges dernièrement ? demanda Peppe au bandit, qui n'écoutait plus l'histoire des carlistes.

— Celui-là même, et ces senores l'appelaient alors leur ami, gronda el Osso.

— Triste chose que l'ingratitude.

— Canailles, fit l'ex-arriero en crachant par terre avec dégoût. Voilà ce que Fernando appelle des hommes de progrès.

— Parce qu'il ne les connaît pas.

— Je l'espère pour lui.

— Tous les ans, on baptise un juif converti à Tolède, continua Benito; nous enverrons Espeleta à la place; je crois qu'on donne deux douros ?

— Dix, mon cher !

— Dix ! s'écria Juan; ma foi, j'y vais pour mon compte.

— Ce serait toujours cela pour tes créanciers.

— La conversion de Ramon lui sera mieux payée, reprit don Raphael.

— C'est donc une spéculation ?

— Et pas mal réussie, vous pouvez m'en croire.

— Allons ! finis donc; tu nous fais mourir.

— Vous le voulez; voici : d'abord, il faut que vous sachiez que la double blessure reçue au cirque par Ramon était plus effrayante que dangereuse; le chirurgien en a fait son affaire, et avant la fin de la saison Espeleta aurait pu redescendre dans l'arène; mais il paraît que les six semaines qu'il a passées en compagnie des très-révérands Frères, leurs lits mollets et leurs bouillons gras, l'ont rendu aussi paresseux que *cobarde* (poltron).....

— Cela n'a rien d'étonnant, s'écria Fonseca: dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ? »

El Osso toucha le bras de son parent.

« Tu viens d'entendre cet imbécile, Peppe; sais-tu qui il est ?

— Comme vous dites, c'est un niais et un drôle.

— Il s'appelle le comte de Fonseca, et c'est l'unique héritier du nom et de la fortune de ce Fonseca auquel Ferdinand le Catholique donna,

en récompense de la valeur qu'il avait déployée en combattant les Maures, le titre de comte, ainsi que de riches domaines. Voilà ce que deviennent les descendants de nos plus pures illustrations sous l'influence des idées révolutionnaires. Ils sont beaucoup comme cela dans ce pays, et le temps n'est peut-être pas loin où ces progressistes, dont ils ont plein leur tête creuse, la leur couperont pour s'emparer d'un héritage dont ils se sont rendus indignes.

— Qui ! cet avorton qui ressemble à un *barbero* (coiffeur) utilisant dans ses cheveux tous ses restes de pommade, et *excelentissimo* *senor* comte de Fonseca, propriétaire du vieux château dont, avec Fernando, j'ai visité l'autre semaine les grandes salles remplies d'armures et de portraits de chevaliers, de ce parc grand comme une forêt, où de grands bœufs blancs, roux ou noirs paissent en liberté sur les bords de la plus charmante rivière qu'on puisse voir ?

— Oui, celui-là même, reprit el Osso avec un sourire amer; mais écoute, écoute encore. »

En effet, après avoir applaudi à la spirituelle saillie de leur ami, les jeunes élégants avaient supplié don Gabriel de reprendre son intéressante narration.

« Je vous dirai donc, *caballeros*, que Ramon, dégoûté de la vie active, s'est laissé toucher par la grâce, s'est converti, et que pour prix de cette conversion.....

— Il va obtenir la place de portier du couvent, interrompit don Juan; l'emploi n'est ni difficile, ni fatigant.

— Non, *senores*, vous n'y êtes pas; il va..... se marier.



— Avec qui ? demanda Benito.

— Avec la belle, la divine, la riche señorita qu'il n'est pas besoin de nommer, que vous connaissez tous, avec.... »

Don Juan n'eut que le temps de mettre la main sur la bouche de son ami et de lui dire à l'oreille :

« Silence, il est derrière toi. »

Don Raphaël se retourna et vit el Osso debout, la main à sa faja, le visage terrible.

« Avec qui donc ? demanda le comte.

— Une señorita de.... Malaga, balbutia don Raphaël.

— J'aurais cru plutôt, répliqua le terrible Fonseca, que....

— Eh ! non, il n'y a rien à croire, puisque don Raphaël l'affirme, s'écria don Juan ; allons ! señores, venez prendre une *bebida helada* (boisson glacée) à la tienda *del Cisne*, elles y sont excellentes, et cette poussière dessèche le gosier. »

Raphaël ne se fit pas prier.

« Avoue que sans moi tu allais t'attirer une belle affaire, lui dit son ami quand ils furent éloignés.

— Ses yeux flamboyaient, et j'ai cru qu'il allait me dévorer, fit le conteur, tout ému.

— A ta place, je lui enverrais mes témoins, dit Benito.

— Merci, mon très-cher ; je suis de trop bonne maison pour me battre au couteau avec un arriero de la lie du peuple.

— Peut-être y a-t-il de la prudence dans cette grandeur d'âme, répliqua Fonseca en souriant ; au reste, j'en ferais de même ; notre peau vaut mieux que son cuir. »

El Osso s'était rassié, sombre, et ne répondait plus que par des monosyllabes heurtées aux questions que lui posait Peppe.

« Quelle mouche l'a donc piqué ? pensait le jeune officier. Franchement, dans la conversation de ces jeunes gens, je ne vois pas en quoi il a pu se regarder comme offensé.

« S'il s'agissait de ma cousine, je comprends, ou même de la señorita Murillo ; mais pour une dame de Malaga, ma foi, je ne vois pas trop.... »

En ce moment, un homme de haute stature, dont les traits quoique réguliers et le costume quoique élégant avaient quelque chose d'étrange, sortit de derrière un ormeau auquel il était adossé et d'où sans être remarqué il avait dû entendre parfaitement la conversation des majos.

Il passa lentement devant le bandit, jeta sur lui un regard à la fois moqueur et haineux que celui-ci n'aperçut pas, mais que le lieutenant remarqua très-bien, et, se frayant gaillardement un passage à travers les belles dames qui commençaient à faire au bord de l'allée une large plate-bande avec leurs toilettes, se replongea dans la foule.

« Connaissez-vous cet homme ? demanda Peppe à son parent.

— Quel homme ?

— Ce majo qui caresse ses épais favoris d'un blond ardent.

— Non, fit el Osso.

— Il paraît que toi vous connaît.

— C'est possible.

— Ah ! voici enfin Fernando et ma cousine, » s'exclama l'alférez, charmé que leur arrivée vint interrompre un tête-à-tête peu attrayant.

La belle Carmen, vêtue absolument comme sa cousine Manolita, à laquelle l'élégant Fernando donnait le bras, s'avancait en effet, regardant avec une curiosité toute féminine les toilettes qui s'étaient à droite et à gauche de l'allée remplie de promeneurs.

La toilette bleu et blanc des deux jeunes filles était exquise de grâce et de fraîcheur, sans avoir rien de ce voyant empreint de mauvais goût que les Sévillanes, il faut bien l'avouer, ne sont que trop portées à arborer les jours de grande fête.

Comme leurs robes de mousseline semées de petits pois bleus, leurs mantilles étaient blanches, bordées d'un étroit velours bleu ; l'une et l'autre ne portaient pour tout bijou qu'un collier de corail rouge soutenant une longue croix d'or taillée sur le modèle de celle que les chevaliers de Calatrava font broder sur leurs habits. Un large oillet ponceau, à demi recouvert par les franges de la mantille, donnait comme le dernier coup de pinceau à cette parure printanière sans art et

pourtant admirablement choisie pour faire ressortir la piquante beauté de Manoelita et la pureté de lignes digne de la statuaire grecque du profil de sa cousine.

« *Que hermosas* (qu'elles sont belles) ! *que bonitas* (qu'elles sont jolies) ! murmuraient les promeneurs en se retournant pour les regarder.

— Ce sont les deux sœurs, disaient les uns.

— Elles portent le même costume, mais ne doivent pas être parentes, faisaient les autres.

— Voici l'Ange de la Palmeria, chuchotaient ceux qui la connaissaient, un trésor de bonté et de beauté; l'autre est charmante aussi, qui est-elle ?

— Sa cousine.

— Comment les nomme-t-on ?

— Celle dont la beauté est la plus régulière se nomme dona Carmen Gomez y Ruiz, propriétaire de la Palmeria.

— Et l'autre ?

— Dona Manoela Murillo, la fille de ce Murillo qui demeure rue de las Sierpes.

— La fille de cette folle qui se fagote si horriblement ?

— Dona Paquita.

— Pas possible ?

— C'est certain, au contraire; et tenez, regardez plutôt derrière.

— Cette masse jaune, avec des perroquets plein le dos ?

— Ce sont des papillons.

— Papillons ou perroquets, c'est affreux; et cette robe, est-elle assez extravagante! oh! mais regardez donc cette coiffure, une gerbe de coquelicots!

— Vous voulez dire une exposition florale, car il y a de tout dans cette gerbe.

— Oh! *Dios mio!* quel éventail, c'est un monument à lui tout seul.

— Aussi sus-t-elle à le porter; un boulanger n'est pas plus rouge quand il retire sa pâte du four.

— Dites donc que c'est un effet d'aurore boréale.

— Dieu, quelle mise!

— La devanture d'un peintre vitrier.

— Cette dame doit descendre en ligne directe d'Arlequin ?

— Non, pure Espagnole.

— Qui est-elle ?

— Dona Murillo.

— Je demande son nom de *senorita*.

— Dona Paquita de Torre-Vieja (Vicille-Tour).

— C'est une Torre-Vieja ?

— *Per Dios!* elle en a l'âge et la prestance.

— Ah! comme cela, je comprends, et ce grinçet qui trotte à son bras ?

— C'est l'époux bienheureux !

— Au fait, ils sont dignes l'un de l'autre.

— Avec son pantalon jaune, il ressemble à un échappé des Canaries.

— Oui, mais avec son col et sa figure jaune, on dirait plutôt un citron dans un cornet de papier.

Voilà ce que disaient les plus polis; les gitans, avec leurs robes à falbalas, leur mine insolente et leurs yeux de flamme, les bergers à demi sauvages, les vaqueros en pantalon de cuir ne se gênaient pas tant.

« Oh! *que fea* (qu'elle est laide)! faisaient-ils en passant.

— Eh! Rita! viens ici, que je te montre le roi Chico (petit) (1), criait une fille de Triana en montrant ses dents éclatantes.

— Et moi la princesse de cent *arrobas*, » répondait la marchande de *bumelos*, en enlevant avec son écumoire les beignets dorés dans l'huile bouillante.

Et les andalousades allaient leur train, tombant comme grêle sur le couple ridicule, qui, charmé de servir de point de mire et d'attirer l'attention, continuait sa promenade triomphante.

Tout entières au spectacle curieux que présente la foire, Carmen et Manoelita n'entendaient rien; seul, Fernando pestait intérieurement et rougissait jusqu'à la pointe des cheveux quand passaient auprès de lui ses élégants amis, don

(1) Calembour tiré du nom d'*el rey Chico*, bien connu dans l'histoire espagnole.



Le maja de Grenade, au chapeau pointu. (Page 193.)

Gabriel, don Juan, le comte de Fonseca, toute la jeune aristocratie de la libre pensée.

Jamais naufragé n'avait aspiré avec tant d'ardeur après le rivage que lui après les douze chaises sur lesquelles il pourrait opérer son déchargement.

Enfin il y arriva, et pendant que sa chère tante procédait avec le plus de fracas possible à son installation, il s'esquiva à la hâte, renonçant à entraîner son cousin, sur lequel la senora Paquita s'était précipitée pour le faire servir à son triomphe.

Mieux valait encore cela, pour l'alférez, que de se faire présenter par Fernando à ses ridicules amis, qu'il connaissait assez pour les mépriser profondément; aussi, fut-ce de la meilleure grâce du monde qu'après une conversation à laquelle Carmen et Manolita prêtaient les charmes de leur esprit enjoué, le lieutenant promena la senora de cent robes avec el rey Chico dans les allées, le long des boutiques, entra avec eux dans les horchaterias, discuta le mérite des éventails, admira les majos, caressa les petits chiens havanais, goûta aux bunuelos, et pour quelques quartos se dé-



A la galerie, el Ossa se tenait debout à côté des deux Français. (Page 206.)

barrassa, à son honneur, d'une vieille gitana édentée, qui voulait à toute force prendre sa main et celle de Carmen pour leur faire connaître l'avenir.

Le soir de ce jour mémorable, qu'en dépit de ses larmes répandues le matin dona Paquita n'hésita pas à qualifier du plus beau de sa vie, pendant que les deux cousines se faisaient leurs adieux, elle dit, en déposant les fleurs de sa coiffure, à don Raphaël, qui, non moins enchanté,

dégageait son cou du carcan de son faux col :

« Par la Vierge del Pilar! *no hay nada que decir* (il n'y a rien à dire). Il faut absolument que notre Manolita épouse ce bel officier.

— Elle pourrait faire plus mal, répondit le drapier.

— Vraiment, ma cousine est une charmante personne, » pensait Peppe en rentrant à pas lents à sa casa de Huespedes.

CHAPITRE XIV

EL CORPUS

l'ère arrivait à grands pas.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis la grande feria de Séville, et le moment approchait où, après les fêtes quotidiennes consacrées pendant le mois de mai à célébrer la Reine



du ciel, les cloches de la Giralda, lancées à toutes volées, allaient clôturer le printemps par l'annonce de la grande solennité que l'Espagne catholique ne voit arriver qu'avec un véritable enthousiasme, la Fête-Dieu, ou, comme on dit de l'autre côté des Pyrénées,

EL CORPUS.

El Corpus, ou, ce qui est la même chose, la grande procession, se célèbre surtout à Séville avec une pompe incomparable.

Dans le Nord, elle est plus sévère; en France, plus élégante; en Italie, plus brillante et plus tumultueuse.

Qu'est-ce que cela prouve?

Une seule chose, qui devrait, semble-t-il, être bien connue, à savoir: que les peuples pas plus que les individus ne sont pétris dans un moule uniforme, et qu'en établissant les lois de l'harmonie, Dieu n'a pas voulu que dans un concert il n'y eût qu'une seule et même note, pas plus qu'il n'a voulu que dans une forêt une feuille fût exactement semblable à l'autre.

Il se trouve cependant des esprits, plus étroits que justes, qui font aux peuples du Midi le reproche de ne pas voir par leurs yeux, de ne pas comprendre avec leur intelligence, de ne pas sentir aussi froidement qu'eux.

Comme si un catholique né sur un sol embrasé par le soleil, inondé de lumière, un Espa-

gnol, ou un Mexicain au sang ardent, à la nature emportée, pouvaient, tout en adorant le même Dieu, l'adorer avec le calme froid et réfléchi d'un habitant de la brumeuse Angleterre, ou même de la France, au climat tempéré et presque toujours égal.

En vérité, raisonner de la sorte, c'est être bien près de déraisonner.

Autrefois, avant que nous fussions gâtés par un siècle de révolutions, le caractère français consistait dans un heureux mélange de bravoure et de loyauté, d'élégance et de politesse; si nous avons perdu ces qualités qui faisaient le charme de notre nation, soyons au moins assez justes pour ne pas critiquer sottement nos voisins d'avoir su conserver encore, en dépit de trop de convulsions politiques, leur foi profonde, ainsi qu'un certain enthousiasme à la foi chevaleresque et poétique.

Si nous ne pouvons plus les comprendre, ce n'est certes pas eux qu'il faut plaindre.

Quoique bien appauvri déjà par les révolutions qui lui avaient enlevé la plus grande partie de ses biens et gaspillé sans profit ceux des religieux chassés de leurs couvents, le chapitre de la cathédrale de Séville possédait encore à peu près intact le trésor de son *agrario*.

Aucune église au monde, pas même la cathédrale de Mexico, la ville de l'or et des pierres, ne renferme de semblables richesses. Vases sacrés merveilles de ciselure, croix processionnelles couvertes d'émeraudes et de diamants, manteaux de la Vierge, couronnes précieuses, reliques enchâssées dans l'or et le cristal, s'y entassaient dans des armoires bardées de fer faisant comme cortège à cet ostensor sans pareil qu'aux grands jours de fête on place dans la *custodia*, chef-d'œuvre à quatre étages, monument d'argent ciselé de trois mètres de hauteur et si lourd qu'il ne faut pas moins de vingt-quatre hommes pour le porter.

Les chanoines, se souvenant peut-être du sacrilège commis dans la cathédrale de Burgos lors de la proclamation de la République, dont le règne d'Amédée I^{er} ne pouvait être qu'un en-

tr'acte, tenaient à honneur de promener pour la dernière fois peut-être avec magnificence dans les rues de la cité le Dieu qui en avait ouvert les portes au saint roi Ferdinand et délivré l'Andalousie du joug des Musulmans.

Tout ce qu'il y avait de bons catholiques dans la ville s'associait à cette pensée et voulait que la procession de 1872 effaçât par sa splendeur toutes celles qui l'avaient précédée.

Pendant près d'un mois, tout le monde s'y prépara, les maîtres des maisons devant lesquelles devait passer le cortège en faisant provision des plus belles draperies, les femmes en commandant leurs plus charmantes toilettes, en brodant des bannières ou en composant mystérieusement le costume sous lequel on avait décidé en famille que figureraient les enfants.

Le soir, en passant devant les grilles des patios, les promeneurs pouvaient croire que les nonchalantes tertulias s'étaient métamorphosées en ateliers de couture.

Jamais don Raphaël Murillo n'avait été si affairé : depuis le matin jusqu'au soir il courait chez les brodeurs, les orfèvres, les fabricants de cierges, les marchands d'ornements, et s'occupait de sa confrérie comme un général de son armée la veille d'une grande bataille.

C'est qu'en effet, il s'agissait d'assurer le triomphe des Pénitents bleus sur les Pénitents violets, qui, dans l'année, avaient fait une recrue bien dangereuse, le banquier Garcia Bartolo, nommé bientôt après *assistante*, un homme d'une vanité sans pareille et qui aurait pu prêter de l'argent au roi Crésus.

On disait dans les sacristies et même dans les cafés que, comme présent de bienvenue, ce Garcia avait commandé une bannière d'une merveilleuse richesse.

Don Murillo en perdait le boire et le manger; souvent même dans la nuit il se réveillait en sursaut, et, sautant à bas de son lit, se mettait à la fenêtre pour respirer.

La bannière du banquier l'étouffait.

Chez lui, il ne parlait que de cela.

« Je donnerais cent douros pour qu'elle ne

fût pas prête à temps, dit-il un jour devant el Osso.

— Et moi, j'en donnerais deux cents pour qu'il y en eût dix autres semblables, répondit le bandit, celle des bleus dût-elle être la dernière.

Son beau-frère le regarda avec effroi, dona Paquita avec indignation.

« Oui, deux cents, continua l'ex-arriero; il n'y a jamais rien d'assez beau pour faire cortège à Sa Majesté, et celui qui, par amour-propre, voudrait retrancher seulement un cierge, n'est pas un bon chrétien.

— La soie de la nôtre est fanée! s'écria don Raphaël.

— S'il ne faut que cinquante douros, je les donne, dit el Osso.

— Oh! si ce n'était que l'argent, je le fournirais bien; mais il y a les brodeties à rapporter, et toutes les ouvrières sont prises.

— Manoela et moi, ne le sommes pas, répondit Carmen.

— Et vous auriez le temps à deux?

— Certainement, fit Manoela.

— Mais alors, qui brodera ma basquine? soupira dona Murillo.

— Allegri et Maria, vos deux caméristes, l'ont presque terminée, petite mère, » répondit Manoela.

La senora poussa un soupir, mais n'osa plus faire d'objection en présence de son terrible beau-frère.

Quant à don Raphaël, il sortit précipitamment, entraînant Fernando, grand connaisseur en étoffes, pour aller avec lui choisir la plus belle pièce de soie.

Le soir même, les habiles couturières étaient à l'œuvre.

Ce ne fut pas sans terreur que l'ex-drapier vit Carmen donner le premier coup de ciseau dans la vieille bannière pour en découper les broderies, qu'il s'agissait d'appliquer ensuite sur la nouvelle étoffe.

Mais là où son angoisse redoubla, ce fut lorsque, après plusieurs essais pour disposer harmo-

nieusement et symétriquement les deux ou trois premiers morceaux, Manoela s'écria :

« *Dios mio!* c'est bien difficile. »

La sueur perlait au front du recteur.

Carmen et sa cousine s'y prirent de toutes les manières, et à chaque fois, secouant la tête, elles répétaient :

« *No es eso* (ce n'est pas cela). »

Non, ce n'était pas cela; mais, en attendant, la confrérie n'avait plus de bannière.

Don Raphaël n'y tenait plus; il se promenait dans le patio en se frappant la tête avec le poing et en murmurant :

« Quel malheur! quel malheur! »

Dona Paquita respirait des sels et mugissait des soupis.

« Que vous manque-t-il donc, chicas (petites)? demanda le malheureux recteur de la confrérie.

— Un dessinateur, fit Manoela.

— Oh! c'est une idée! s'écria Carmen, et nous sommes sauvés. Fernando, cours chercher Peppe.

— A cette heure-ci?

— Oui, certes, à quelque heure que ce soit, glapit don Raphaël. Quand il s'agit d'aller quêrir un médecin pour sauver la vie à un mourant, on ne s'occupe pas de l'heure.

— C'est que je ne sais pas où il peut être. Il m'avait dit qu'il viendrait ce soir, à neuf heures, pour nous reconduire jusqu'à la porte de Carmona.

— Il est huit heures trois quarts, répliqua don Raphaël. Ton cousin est-il exact?

— Exactitude militaire.

— Alors, attendons.

— Mais je crois qu'il ne doit pas entrer, fit Carmen; ce n'est pas jour de tertulia, et sans doute il nous attendra dans la rue.

— Peut-être y est-il déjà, s'écria impétueusement don Murillo; sors, regarde, et si tu l'aperçois, prends-le au collet s'il le faut, et....

— Mon Dieu! mon Dieu! je ne suis pas même coiffée, dit la senora, épouvantée à l'idée de la visite du bel officier.

— Qu'importe! *candela!* il s'agit bien de coiffure! ce n'est pas pour toi qu'il viendra, c'est



Intérieur de la cathédrale de Mexico. (Page 203.)

pour la bannière; cours, Fernando, cours, et rapporte-le.

— Tenez, le voici! s'écria celui-ci en mettant la main au bouton de la raja; il est arrêté devant un magasin. »

La senora Paquita poussa un cri et disparut.

« Apporte-le! apporte! vociférait le drapier,

oubliant en ce moment toutes les lois de l'étiquette.

— Voici le prisonnier, répondit gaiement Fernando en poussant par les épaules son cousin, un peu étonné de ce mode d'introduction.

— Señor teniente (licutenant), sauvez-moi la vie! s'écria Raphaël en lui tendant les bras.

— Sauve la vie à mon oncle, » répéta le jeune

majo en fermant la grille, devant laquelle les oisifs commençaient à s'amasser, et, comme un torero qui joue de la muleta, il déploya aux yeux de son cousin la bannière déchiquetée.

L'officier, étonné, regardait autour de lui d'un air tellement ahuri, que les deux cousines en riaient aux larmes.

Enfin tout s'expliqua, et, avec une bonne grâce parfaite, le portraitiste de Marron, après avoir fait tendre par les quatre angles l'étoffe de la nouvelle bannière, posée sur un linge recouvrant le pavé de marbre, s'agenouilla près de la table et commença à placer, avec la sûreté de coup d'œil d'un artiste, chaque morceau de broderie à la place qu'il devait occuper.

Ce fut l'affaire d'une demi-heure, après quoi les jeunes filles s'agenouillèrent à leur tour pour fixer avec des épingles chaque découpure, qu'il ne s'agissait plus que de recoudre habilement.

Don Raphaël, plus intéressé que tous les autres au bon succès de l'entreprise, en suivait les progrès, accroupi sur ses talons, le cou tendu en avant.

Ce fut dans cette position pittoresque, mais peu gracieuse, que la senora Paquita, rentrant avec une couronne de pivoinet qui la faisait ressembler au Bacchus indien, retrouva sa société.

Elle eut beau minauder, l'effet préparé fut manqué, et la conversation, à laquelle, en bonne femme qu'elle était au fond, elle ne tarda pas à prendre part, continua, plus joyeuse que galante, jusqu'au moment où, le dernier morceau étant placé, Carmen donna le signal de la retraite, remettant au lendemain le travail de la couture.

L'opération si délicate du rajustage dura près de huit jours; ce fut un peu long; mais la merveilleuse réussite ne laissa rien à désirer, et don Raphaël profita de cette occasion pour aller en grande tenue présenter ses remerciements, au nom de la confrérie, au lieutenant porte-drapeau et l'engager à venir voir la procession, non pas à la rue de las Sierpes, qui malheureusement ne se trouvait pas sur l'itinéraire arrêté en conseil général du chapitre, mais à la galerie supérieure de las casas capitulares ou hôtel de ville, ancien mo-

nument de la Renaissance, situé sur la place San-Francisco, plus connue encore sous le nom de place de l'Ayuntamiento.

Peppe ne se trouvait pas à sa casa de Huespedes, où il ne rentrait guère que pour manger et dormir; mais le soir, un domestique lui remit avec son bougeoir la carte ornée sur laquelle le recteur des Pénitents bleus avait écrit son invitation au crayon.

Certes, il était impossible de se procurer une place meilleure pour bien voir et une compagnie plus agréable pour attendre; toutefois, le lieutenant se vit obligé d'aller s'excuser de ne pouvoir accepter, sa place comme porte-drapeau étant d'avance fixée dans le cortège.

Le grand jour arriva enfin, et ce fut à el Osso, seul homme demeuré disponible dans la famille, qu'échut le doux honneur de conduire dona Paquita à la galerie, déjà remplie aux trois quarts par les femmes ou les filles des dignitaires des confréries et par un certain nombre d'étrangers porteurs de cartes de faveur, dont deux, envoyées sur sa demande par don Raphaël Murillo à don Ramon Espelata, nouvellement sorti de la Sangre, mais trop faible, écrivait-il, pour venir les chercher en personne, avaient été données par lui à des Français nouvellement arrivés et vivement recommandés à l'ex-torero par un ami, avocat à Madrid.

Le sort, qui a quelquefois de piquants caprices, voulut que les seules places disponibles qui, grâce aux lenteurs de la drapière, ne fussent pas encore occupées, se trouvassent précisément tout à côté des deux étrangers.

Il n'y avait plus que trois chaises sur ce rang; les dames y prirent place et s'assirent, laissant debout, derrière elles, el Osso, très-peu satisfait du voisinage des deux Français.

Il est vrai que leur extérieur n'était pas de nature à le faire revenir de ses préjugés contre les *extrangeros*.

L'un, le voisin immédiat de dona Murillo, élégant tiré à quatre épingles, petites moustaches relevées en accroche-cœur, col brisé, cravate bleu de ciel, longs cheveux bouclés à l'artiste, sem-

blait sortir tout ganté, tout parfumé, de la boîte d'un coiffeur.

Il parlait plus parisien que français, riait du bout des dents pour les montrer, faisait sauter son lorgnon afin de faire voir les bagues dont il avait plein les doigts, se dandinait sur sa chaise, frappait du bout de son jonc ciselé sa bottine en peau de chagrin, comme pour dire : « Regardez un peu ce pied ; » lorgnait à droite et à gauche de la manière la plus impertinente, et par tous les moyens possibles cherchait à se faire remarquer.

Du reste, physionomie niaise et fausse, et dans le regard quelque chose de louche à la fois bête et méchant.

Son compagnon, sans lui ressembler, n'était pas moins déplaisant.

L'un posait pour l'élégance, l'autre pour le sans-gêne.

Espèce de butor à la mise débraillée et aux vêtements crasseux, il portait les cheveux courts, la barbe à tous crins, un feutre mou de forme conique avec de grandes ailes à l'artiste. Son veston n'était qu'une carmagnole déguisée ; sa cravate rouge ressemblait à un bout de corde pendant sur son gilet coupé à la Marat ; ses yeux, injectés de sang, rappelaient ceux d'un bouledogue ; toute sa figure était velue, proéminente par le bas comme un muse, et tout son ensemble avait un caractère de bestialité féroce.

Plus occupées de la rue que de l'estrade, les deux jeunes filles ne les remarquèrent même pas.

Le butor eut beau cracher bruyamment quand elles arrivèrent, pousser du coude son voisin en faisant de cette voix rauque, dont le timbre caverneux est un des effets produits par l'abus de l'absinthe, des remarques grossières et des plaisanteries déplacées, auxquelles, s'il les eût comprises, el Oso n'aurait pas manqué de mettre ordre, Carmen et Manolita regardaient la rue, toute jonchée de fleurs, toute pavoisée de draperies.

A chaque apostrophe de son ami, l'élégant souriait et répondait : *Si, signor!* en croyant parler espagnol.

Peine perdue. Dona Paquita elle-même, qui ne savait que l'andalou, soupira en pensant que son joli voisin était Italien et, bien malgré elle, renonça à s'occuper de lui, ou plutôt à l'occuper d'elle.

Cela ne faisait pas l'affaire du beau Désiré Girardin, ex-marchand ambulante de bijoux en doublé, puis, plus tard, sous la Commune, secrétaire particulier du non moins beau Pascal Grousset, ministre des affaires étrangères.

Par un mouvement habile, il fit tomber sa canne presque sur les pieds de Carmen, se précipita pour la ramasser, et, saluant avec ce qu'il croyait une grâce charmante, s'écria :

« J'espère, mademoiselle, ne vous avoir point blessée. »

La jeune fille demeura silencieuse, ne comprenant pas un mot de ce que lui disait son admirateur.

« *Hablar vous frances?* » continua le charmant Désiré, faisant appel à toutes ses connaissances en linguistique.

— *No, moasiou,* répondit froidement Carmen en s'accoudant de nouveau sur la galerie.

— Pas un traître mot de français, c'est ne pas avoir de chance, fit le secrétaire des affaires étrangères en se rasseyant avec dépit.

— Que diable veux-tu que comprennent des idiots abrutis par le clergé! répondit de sa voix caverneuse le velu Bernard Garichon, libre penseur et élevé dans les bons principes par le citoyen Garichon père, ex-marchand d'hommes.

— L'ami Narcisse aurait bien pu nous accompagner; il m'aurait servi d'interprète.

— Narcisse en a assez de ces momeries, fit Garichon; il a vu cela dix fois, et le spectacle de ce fanatisme en plein dix-neuvième siècle ne peut que lui inspirer du dégoût.

— Le fait est que nous sommes ici en plein dans cette atmosphère. Sais-tu que c'était sur cette place même que les féroces inquisiteurs brûlaient les martyrs de la libre pensée?

— Parbleu! certainement je le sais; Narcisse nous l'a conté hier.

— Oh! je le savais avant.



La grande chapelle de la cathédrale de Séville. (Page 203.)

— Et moi donc ! il en a péri ici des milliers de milliers.

— C'étaient les précurseurs des républicains.

— Que le clergé persécute en France.

— Et partout. Crois-tu que les jésuites sont en France pour rien ?

— Que diable font-ils donc maintenant ? Regarde un peu cette mascarade.

Cette mascarade, c'était tout simplement l'arrivée successive de bandes d'hommes et de

fermes du peuple portant chacune le costume particulier à sa localité.

Manoela ne s'y trompait pas.

« Voici les gens de San-Juan d'Alfarage, d'Alcala, de Gelves, disait-elle.

— Et à présent ceux de Mairena, d'Algarabo, d'Incarnacion, d'Italica, » répondait Carmen.

Et, en effet, des villages entiers, hommes, femmes et enfants, débouchant de la rue par la-



La danse des séicos. (Page 211.)

quelle ils arrivaient, faisaient leur trouée dans la masse et s'y fondaient comme un flocon d'écume qui se désagrège et s'éparpille avec le flot.

« C'est vraiment dommage que ce peuple soit tellement abruti; il y a là de très-jolies figures. Qu'en dis-tu, Désiré ? »

— Oui, pas mal. Mais elles détestent les étrangers.

— Et qui s'y frotte s'y pique.

— Comment, s'y pique ?

— Parbleu! elles ont toutes un poignard à la jarretière.

— Tu crois ?

— Alexandre Dumas le dit en toutes lettres.

Un Espagnol qui aurait compris le français aurait appris bien des choses probablement ignorées de tous ses compatriotes, mais qui, en France, sont admises comme incontestables.

Nous sommes si instruits sur les mœurs, les habitudes, les coutumes et toutes les particu-

rités les plus intimes de la vie espagnole ! Depuis qu'à l'occasion de l'ouverture du chemin de fer de Madrid une demi-douzaine de journalistes ont passé vingt-quatre heures à boire et à manger entre eux de l'autre côté des Pyrénées, la Péninsule n'a plus de mystères pour nous.

La foule grossissait toujours, gaie, riante, pécée, pleine d'entrain, toute bariolée de toilettes éclatantes.

Par-dessus le bruit de la multitude planait le chant des cloches annonçant la sortie de la procession.

L'horloge venait de sonner dix heures quand, à l'extrémité de la place, déboucha la tête du cortège, les enfants des écoles, d'une maintenant un cierge, de l'autre un énorme bouquet.

C'était la procession qui commençait.

Le caractère de celle-ci est essentiellement différent de celui *del Sacro Entierro* : point de *passos*, dont l'effet sculptural est si puissant sur le peuple ; point de ces statues colorées, livides, sanglantes, ou bronzées et féroces, que la rouge lueur des torches éclaire de fantastiques reflets et fait mouvoir à la manière des spectres dans les ombres de la nuit ; point de croix funèbre laissant flotter au vent un linceul taché de sang ; point de sourds roulements de tambours, de psalmodie désolée, de crépes qui pleurent, d'armes et de drapeaux renversés.

Tout est joie, lumière, fanfares éclatantes, bannières déployant à la brise leurs plis soyeux, cascades de fleurs et de brillantes étoffes à tous les miradores, croix étincelantes, encensoirs fumants, ornements du triomphe, symboles de la victoire.

« Fanatisme honteux ! grondait l'étranger à barbe, en roulant des yeux féroces, à la façon d'un pantin dont on tire la ficelle.

— Voilà pourtant à quel degré d'abrutissement conduit le catholicisme jésuitique, murmurait le beau Désiré, en passant dans ses favoris en brosse un peigne d'écaille blonde dont la gaine encadrait un petit miroir souvent consulté.

— Ignoble mascarade ! » répétait de sa voix de basse le citoyen Garichon, en laissant tomber un

regard de superbe mépris sur toute une armée d'anges, d'évêques, de cardinaux, de papes, d'empereurs, de guerriers, de prophètes, voire même de vieillards, dont le plus âgé, en dépit de sa longue barbe blanche, n'avait certainement pas dix ans.

Le peuple abruti, sans s'inquiéter de ce que pouvait en penser le *forastero*, applaudissait et jetait des fleurs sur le passage de la charmante phalange. De tous les miradores il neigeait des feuilles de roses.

Après elle, venaient les vingt-quatre paroisses, avec leur clergé, les bannières de leurs confréries et le saint ou la sainte de leur invocation, puis les Pénitents blancs, gris, bleus et violets, précédés de leurs massiers et de leurs hérauts.

Quand les bleus défilèrent devant le palais de l'ayuntamiento avec leur bannière fièrement déployée, il y eut des applaudissements, et, sans qu'à d'autres yeux qu'à ceux de sa nièce et de sa fille leur recteur parût sortir de sa majestueuse gravité, don Murillo eut un geste qui disait :

« La victoire nous est acquise. »

Ce n'était pas difficile ; par un contre-temps qui devint l'origine d'un procès dont le dernier mot n'a pas encore été dit, la bannière neuve des Pénitents violets n'avait pas été livrée.



Le révérend père Antonio.

Derrière les Pénitents, la confrérie instituée par saint Ferdinand portait sur un trône de velours la Vierge des batailles, qui, la première, à la tête de l'armée des chrétiens triomphants, entra

dans Séville après la conquête de cette ville sur les Sarrasins.

Ensuite, sur un pavois, la Giralda mauresque, en argent, soutenue à droite et à gauche par deux jeunes filles vêtues comme le sont dans le tableau de Murillo sainte Juste et sainte Rufine, et conservant autant que possible la même attitude que le peintre a donnée aux deux vierges martyres, protectrices de Séville.

Puis enfin, après un long cortège de saintes, de martyrs et d'images vénérées, un moine austère, les reins ceints d'une corde, vêtu d'une robe de bure grossière, les pieds nus, le front sillonné de rides, le révérend père Antonio, mutilé par le martyre, mais couronné par lui de l'auréole de sainteté qui éclairait son front; et immédiatement après lui, comme pour faire contraste avec sa noble pauvreté, les seices en chapeaux à plumes, manteaux de soie blasonnés, pourpoints de brocart à crevés, marchant en ordre au son du violon au-devant du gigantesque ostensor, dont les mille pierreries éblouissaient de leurs feux aux mille couleurs.

Les seices, ou danseurs de Sa Majesté, comme les appelle le peuple, sont une institution tellement locale, tellement particulière à l'Église de Séville, qu'il est nécessaire, avant de continuer, d'entrer dans quelques détails à leur sujet.

Au fond, ce ne sont que des enfants de chœur instruits dans l'art de la danse, comme les autres dans celui du chant, pour relever dans les cérémonies solennelles, par leurs exercices chorégraphiques, la pompe extérieure du culte.

Permis aux esprits forts de s'en moquer; ils ont le malheur de rire de tout ce qu'ils ne comprennent pas; quant aux simples catholiques, du moment que la piété populaire n'en est point altérée, il n'y a pour eux aucune raison de s'offenser ou même de se scandaliser d'une coutume qui, pour ne pas être celle de leur ville ou de leur village, n'a en elle rien de répréhensible.

L'origine de cette institution ne saurait, du reste, être douteuse; les livres saints nous apprennent que, dans sa joie d'avoir reconquis l'arche sainte sur les Philistins, le roi David

dansa devant elle en s'accompagnant de la harpe; évidemment, la danse exécutée devant l'autel par les seices n'est qu'un pieux souvenir des transports du prophète-roi.

Un archevêque nouvellement nommé à Séville et peu habitué aux usages particuliers de l'Andalousie crut pourtant devoir interdire ces danses, qui lui parurent rappeler certaines pratiques du paganisme.

Les chanoines prirent fait et cause pour ce qu'ils regardaient comme un privilège de leur Église, et en appelèrent au pape.

De volumineux et savants mémoires furent envoyés à Rome, et, comme il arrive souvent dans les procès, les pièces fournies par les deux parties ne firent qu'embrouiller la question.

Il fallait pourtant en finir, et le saint-père ne voulant prononcer qu'en connaissance parfaite de la cause, ordonna que les seices lui fussent amenés.

Ils vinrent donc au Vatican, dansèrent et chantèrent devant le père commun des fidèles, qui, après cette épreuve décisive, déclara qu'il ne voyait dans cet usage rien de contraire à l'Évangile.

Cependant, pour ne pas humilier le nouvel archevêque et le déconsidérer aux yeux de son chapitre par un désaveu venu de si haut, le pape décida que les danses cesseraient quand les habits des seices seraient hors de service.

Il va sans dire que, grâce à d'habiles réparations, les légers costumes dureront autant que les épaisses murailles de la Giralda, et que les seices continueront à danser jusqu'au jour où la république triomphante fera d'un seul coup disparaître archevêque, chapitre, enfants de chœur et cathédrale.

« Oh! oh! un corps de ballet à leur procession! s'écria le beau Désiré en éclatant de rire. Narcisse m'en avait prévenu; vrai! mon bon, ces Espagnols sont épatants.

— Voilà pourtant ce que feraient les jésuites s'ils étaient maîtres de la France, grogna Bernard; ils nous forceraient à danser comme des chiens savants et à brailier leurs cantiques en latin. »

Comme on le voit, l'amî Garichon, représentant des martyrs de la liberté française en Espagne, n'était pas fort sur la liturgie, ce qui du reste n'a rien d'étonnant de la part d'un capitaine de francs-tireurs, deux fois condamné pour escroquerie, et membre honoraire du cercle de la Régénération sociale de la bonne ville d'Avignon.

Sans connaître tous les titres que ce communéux en rupture de ban pouvait avoir à son respect, el Osso commençait à trouver qu'il riait un peu trop haut et d'une manière trop irrespectueuse à l'approche de Sa Majesté.

Ah ! bien oui, il n'aurait plus manqué que cela que le citoyen Bernard Garichon, ex-débitant d'absinthe, venu en Espagne pour éviter les pontons d'abord et ensuite pour régénérer la Péninsule, fût convenable au moment de la procession, lui qui avait pendant la glorieuse Commune fumé sa pipe dans l'église Saint-Eustache, s'était assis sur l'autel et avait déclaré que si Dieu existait, il le fusillera s'il lui tombait sous la main.

Quelques jours plus tard, ce n'était pas Dieu qu'il fusillait, mais un jeune séminariste de Saint-Sulpice, qu'il aidait à assommer comme un chien.

Pour le père Olivain, il était arrivé trop tard.

La custodia approchait, triomphalement portée par vingt-quatre lévites en robes blanches, et suivie par le doyen du chapitre et l'archevêque-cardinal, dont le visage ascétique et d'une pâleur transparente se détachait sur la pourpre du dais comme une figure de saint sur le fond d'or d'une peinture byzantine.

Seule, au milieu du silence général, s'élevait grave et majestueuse la voix de la prière.

Tous les fronts étaient découverts, tous les genoux avaient fléchi, le moment était favorable.

Le beau Désiré encadra son lorgnon dans son œil droit, et, passant les pouces dans les entourures de son gilet, se mit dans la gracieuse position d'un pigeon qui prend son vol.

L'amî Bernard toussa fortement pour se faire remarquer, enfonça crânement son feutre sur son

crâne de libre penseur et s'accouda à la balustrade comme au balcon d'un théâtre.

En ce moment, la custodia s'était arrêtée en face du balcon de l'ayuntamiento, de l'autre côté de la place, au centre de laquelle les soies prenaient position sur un tapis turc aux vives couleurs, vis-à-vis les uns des autres, le pied gauche en avant, le bras gracieusement arrondi.

« Voici la farce qui va commencer, s'écria Bernard.

— Attention, » ricana son camarade.

Au même instant, quelqu'un ayant touché son chapeau, le Français se retourna.

« *Abajo el sombrero* (chapeau bas) ! » lui dit el Osso.

La physionomie du bandit n'était pas douce, et le citoyen Désiré fort peu brave.

Il ne se le fit pas répéter.

Il espérait que, penché comme il l'était, l'amî Bernard n'aurait rien vu.

Mais el Osso ne faisait jamais les choses à demi : il s'avança d'un pas et posa la main sur l'épaule du farouche communéux.

« Qu'est-ce ? fit celui-ci, sans même daigner tourner la tête.

— *El sombrero abajo !*

— Quoi ?

— *El sombrero abajo !* » répéta l'arriero.

Cette fois, Bernard fit un mouvement en disant :

« Je ne comprends pas.

— *El sombrero !* fit le bandit.

— Je suis enrhumé, » ricana le communéux, en reprenant sa position première.

D'un revers de main, le père de Carmen envoya le sombrero dans l'espace.

Bernard se retourna furieux et fit un geste avec sa canne.

« A bas les mains, canaille ! ou je t'envoie avec ta coiffure, » gronda le bandit, en lui serrant le bras comme dans un étau.

Cette fois, quoique cela eût été dit en espagnol, le farouche Garichon comprit.

« Allons-nous-en, dit-il à son ami ; je sens que je ferais quelque malheur. »

Senoras et señoritas n'avaient pas l'air de s'en effrayer et riaient derrière leurs éventails.

« Allons, fit Désiré, ces parades grotesques sont écœurantes.

— Ma foi, cet animal d'Espeleta aurait bien pu garder ses billets, » ajouta le propriétaire du feutre envolé.

Ce nom d'Espeleta fit dresser l'oreille au bandit, qui ne comprit pas la phrase, mais devina que ces *forasteros* (étrangers) devaient être des amis du torero.

« Cela ne m'étonne pas, se dit-il; je me déciais de sa conversion. »

Grâce à la danse des seices, les libres penseurs purent faire une retraite inaperçue.

Il est vrai qu'en compensation du ballet, dont ils se proposaient de tant s'amuser, ils ne virent pas une seule figure et durent se contenter pour leur part du bruissement des castagnettes arrivant par intervalles jusque dans le vestibule du rez-de-chaussée, où ils étaient bloqués par la foule.

Le spectacle valait pourtant la peine d'être vu; rien n'est plus curieux en fait de chorégraphie que la danse des seices.

A la fois gracieuse et originale, cette danse est plutôt une marche destinée à reproduire, par l'innépuisable variété des figures, tous les caprices de l'imagination arabe, qu'un ballet proprement dit, si grave qu'on le conçoive.

Au commencement, le pas est lent et mesuré; mais bientôt le chant se précipite, les pas se hâtent, se croisent, tracent en mesure un inextricable labyrinthe, tournent et retournent sur eux-mêmes, forment une infinité de dessins différents, qui s'assemblent, s'enchevêtrent et se disjoignent avec une précision inouïe.

Les violons marquent la mesure, tantôt seuls, tantôt en se mêlant au crépitement des castagnettes, jusqu'au moment où, la danse étant terminée, les seices s'enfuient précipitamment, comme une volée de brillants oiseaux qui tourbillonnent un instant, mais sont déjà reformés en ligne avant même que le tapis, roulé par ses agiles porteurs, ait été enlevé et que le premier

coup de sonnette ait donné au cortège le signal de se remettre en marche.

Cinq minutes plus tard, Carmen, qui, du haut de la galerie, regardait s'enfoncer dans la rue, à la suite du corps municipal, la dernière compagnie du régiment de Madrid, dont son cousin portait le drapeau, aperçut les deux Français, qui, délivrés de leur prison, se hâtaient de regagner la *librería*, où sans doute les attendait le señor Narcisse, dans son magasin de poisons à l'usage des aspirants libres penseurs.

« *Mira, mira* (regarde), Manoelita, fit-elle en souriant.

— Mon oncle leur a donné une bonne leçon, répondit Manoela, et ils furent aussi honteux qu'un écolier qui vient de recevoir la férule.

— Ils la méritaient bien.

— Ce sont donc aussi des hérétiques; tous ces Français?

— Ceux-ci, oui, répondit el Osso, non-seulement des hérétiques, mais probablement des communs échappés de France après avoir pillé, volé, assassiné peut-être; en ce moment, nous n'avons guère en Espagne que de ces vauriens; mais il ne faut pas croire qu'en France ils soient tous comme cela: il y en a beaucoup de bons, qui valent les meilleurs Espagnols.

— C'est égal, je conterai cette histoire à Fernando, pour le faire enrager, reprit Manoela.

— Et tu pourras ajouter que ce sont des amis du fameux Ramon, ajouta le bandit.

— Hijos, interrompit dona Paquita, qui ne redoutait rien tant que les conversations politiques et prévoyait que celle-ci allait dégénérer en discussion, comment avez-vous trouvé la toilette de la senora Isabella?

Ce fut au tour d'el Osso de battre en retraite devant les rubans, et, pour en finir, il offrit son bras à sa belle-sœur, en l'engageant à rentrer au plus vite.

« Ah! fit-elle, je vois ce que c'est! vous voudriez nous échapper; mais je vous préviens que nous vous gardons à dîner. »

Il voulut s'excuser.

« Non, non, vous êtes prisonnier jusqu'à quatre heures au moins. Nous dinons en famille, et

le señor Peppe a bien voulu nous promettre d'être des nôtres.

— Mon cousin dîne chez vous? demanda Carmen à sa cousine.

— Je l'espère, *mi querida*; mon père l'a invité formellement, et c'était bien le moins qu'il pût faire pour reconnaître sa complaisance.

— Je comptais l'emmener à la *Palmeria* passer la soirée.

— Pourquoi pas? Nous irons ensemble quand le soleil commencera à baisser, et ton frère me ramènera à la nuit; tu ne saurais croire combien j'éprouve le besoin de respirer.

— Serais-tu malade, *hermanita* (petite sœur)?

— A te dire vrai, je n'en sais rien; mais, depuis quelque temps, je souffre là.

Et Manoela se frappa légèrement la poitrine.

« Tu devrais en parler à un médecin, fit Carmen, dont la physionomie trahissait une sollicitude inquiète; ce n'est probablement rien, et une saison de bains dans la montagne... »

— Folle que tu es, je n'en suis pas là, » interrompit la jeune fille en éclatant de rire, puis aussitôt elle se mit à parler de la procession.

Carmen l'écoutait en riant du bout des lèvres et en la regardant à la dérobée; depuis quelque temps, il lui semblait que sa chère cousine maigrissait et que son teint prenait peu à peu cette couleur à demi transparente de la cire, qui est d'un mauvais augure.

« As-tu fini de m'examiner ainsi? fit tout à coup Manoela. Sais-tu que tu commences à m'effrayer? »

Et elle partit d'un nouvel éclat de rire.

« J'aime à voir ce qui est joli, voilà pourquoi je te regarde, » repartit Carmen en affectant de rire aussi.

Et elles continuèrent à causer de choses et d'autres.

La foule qui couvrait la place s'était écoulée; les rues étaient désertes, mais encore toutes parées, et les deux cousines, tout en jouant de l'éventail, examinaient les *miradores* fleuris, quand, à l'entrée de *las Sierpes*, elles se croisèrent avec deux *caballeros* qui les saluèrent en passant.

Tout occupé d'une draperie armoriée pendant à un balcon, Carmen n'avait pas remarqué leurs visages.

« *Pobrecito*, fit Manoela en lui poussant le coude, c'est lui qui n'a pas engraisé! »

— Qui, lui?

— Quoi! tu ne l'as pas reconnu?

— Qui? fit Carmen sans se retourner.

— Don Ramon Espeleta, dit à demi-voix la cousine.

— Tu en es sûre?

— Certaine.

— Il est donc sorti de la Sangre?

— Probablement, puisque le voici.

— Avec qui est-il?

— Avec cet individu de mauvaise mine que nous avons rencontré à la feria, tu ne te souviens pas?

— Nous en avons tant rencontré.

— Qui vint s'assoit en face de nous dans la *neveria*, et qui a un regard si extraordinaire.

— Ah! oui, j'y suis; il me déplait souverainement.

— Regarde, à présent qu'ils sont loin.

Carmen se retourna, comme pour parler à sa tante, qui la suivait, et aperçut en effet les deux cavaliers, qui continuaient lentement leur route, l'inconnu donnant le bras à don Ramon, et celui-ci, tout vêtu de couleur sombre avec une faja cramoisie, boitant légèrement et s'appuyant sur une canne de jonc d'un mètre cinquante de longueur, garnie d'anneaux et de chaînes d'argent, comme en portent les *toreros* élégants.

« Tu ne t'étais pas trompée, c'est bien lui, fit-elle; le pauvre garçon est bien mal accommodé; enfin il est en voie de guérison, et je m'en réjouis.

— Le fait est qu'il serait pénible de penser qu'il s'est fait tuer pour toi.

— A cause de moi, mais pas pour moi, s'il te plaît.

— Mettons pour et à cause.

— Dans tous les cas, j'espère que la leçon lui aura profité, reprit la fille du bandit d'un ton sec, et qu'il me fera le plaisir de ne plus s'occuper de ma personne.

— Je le pense aussi, » dit Manoela.

Les deux jeunes filles se trompaient. Si Ramon Espeleta les avait croisées en cet endroit, ce n'était nullement par un pur effet du hasard, et en ce moment même il causait avec don Olympio, son ami, des moyens à prendre pour arriver à la réalisation d'un vœu qui devait remplir la bourse du torero et lui assurer, comme il le disait, une existence honorable.

L'heure n'était pas encore assez avancée pour que don Raphaël pût être rentré; la senora Paquita en profita pour proposer une promenade à travers les rues par lesquelles passait la procession; les jeunes filles appuyèrent cette motion, et, malgré qu'il en eût, le bandit se vit contraint et forcé à aller contempler l'un après l'autre tous les riches reposoirs préparés de distance en distance, non-seulement devant les monuments publics, mais les maisons particulières.

Dona Murillo ne fit pas grâce à son accompagnateur forcé d'un seul balcon, d'un seul mirador, et, traînant son captif ou plutôt se faisant traîner par lui, revint à la casa de las Sierpes qu'après qu'elle eut tout vu, qu'elle se fut montrée partout et que ses pieds demandèrent grâce.

Heureusement, le dîner ne se fit pas attendre, si tant est qu'on puisse appeler dîner des œufs frits, un plat de riz au safran et quelques tranches de jambon froid, perdus au milieu de glaces, de gâteaux, de fruits et de sucreries sous une avalanche de fleurs.

Pedro Gomez eût certainement préféré, à cette exubérance de crèmes et de parfums, son gaspacho aux oignons, flanquant une assiettée de garbanos; mais don Raphaël voulait traiter splendidement le teniente Peppe, et comme en Espagne il est reconnu qu'on se met à table surtout pour ne pas manger, personne ne trouva à redire à ce luxe dépourvu du nécessaire.

Les convives, du reste, étaient de la meilleure humeur du monde. Dona Paquita était fière de sa toilette à sensation; Don Raphaël triomphait à cause du succès de sa bannière et s'enivrait à longs traits de la victoire des bleus sur les violets; Pedro songait que sa corvée était finie; Carmen

et Manoelita goûtaient par avance le plaisir de la partie de campagne projetée; et quant à Peppe, il s'amusait franchement d'une mésaventure arrivée à l'élégant comte de Fonseca et que son ami Fernando, qui en avait été témoin, contaït en riant aux larmes.

« Figurez-vous, disait celui-ci, qu'en quittant la procession, après avoir déposé mon costume au vestiaire de la confrérie, j'étais entré à la neveria de la place del Duque, rendez-vous ordinaire des élégants de Séville.

— Cela t'arrive quelquefois, mon cher Fernando, remarqua dona Paquita.

— Je l'avoue, ma tante; mais quoique cela n'ait rien de bien particulièrement étonnant, faut-il bien que je commence mon histoire par le commencement :

« Je venais de me faire servir au dehors un verre d'agraz (verjus) à la glace, et j'achevais de le boire, en regardant passer les promeneurs, car il y avait foule, lorsque j'aperçois mon cousin Peppe, ici présent.

— A la neveria? demanda el Osso.

— Non, sur le trottoir; je l'appelle et me lève pour venir ici avec lui. Au même moment, Fonseca arrive, me prend le bras et me dit :

« — Faisons un tour de rue.

« — Je rentre avec cet officier.

« — Qui est-il ?

« — Mon cousin.

« — Présente-moi.

« Je le présente. Fonseca salue, Peppe salue, et nous voici tous trois sur le trottoir, marchant lentement, regardant et regardés.

« Fonseca, comme vous savez, aime à poser pour le grand genre: aujourd'hui, il avait une faja de quinze varras dans laquelle il s'était serré comme une momie dans ses bandelettes, bottes vernies à faire concurrence au soleil, cravate bleu de ciel passée dans un anneau orné d'un gros brillant, stie à pomme ciselée, gants irréprochables, et en breloques un gros médaillon aux armes des Fonseca.

— Sans compter un cigare monumental, interrompit Peppe en riant.



Moi, vois-tu, je suis comme ces roses. (Page 218.)

— Attendez ! attendez ! le cigare va venir. Ainsi costumé, mon ami Fonseca, tout en lorgnant à droite et à gauche et en caressant ses favoris taillés à l'anglaise, avait, je ne sais comment, amené la conversation sur la grandesse et parlait des illustrations de sa famille, de son vintisaïeul favori de Ferdinand II, de son quintisaïeul grand amiral, de son trisaïeul général en chef de...

— Et notez bien qu'il avait commencé par me faire une profession de foi républicaine ! dit le lieutenant.

— Tout en se boursoufflant de tous ses souvenirs, continua Fernando, il fumait un puro extra regalia.

— Je le croyais ruiné ? fit don Raphaël.

— Moi, je le trouve charmant ! s'écria dona Paquita.

— Oui, charmant à la façon de votre voisin de la galerie, gronda el Osso, une de ces figures fades et roses sur lesquelles...

Il termina sa phrase par un haussement d'épaules.

« Donc il était là, fumant, gesticulant, causant de manière à se faire entendre des passants, faisant son hidalgo de toutes les Espagnes, du Mexique et du Pérou, quand passe près de nous un aguador en guenilles mâchonnant un bout de cigare éteint et que peut-être il avait ramassé dans la rue.



Le lasso allait s'enrouler autour de la jambe d'un cheval indompté. [Page 222.]

« Crac, le voilà qui s'arrête nez à nez avec Son Excellence el conde et lui dit :

« — Señor caballero, faites-moi la faveur de votre feu (1).

« Que croyez-vous que fait Fonseca ?

— Il donne son cigare, caraf ! s'écria don Raphaël. Eh ! bien, vrai, quand on a une belle cen-

dre bien blanche au bout, ce n'est pas amusant.

— Pas le moins du monde. Comme précisément il tenait à sa cendre et que de plus il trouvait les mains de l'aguador fort sales, il tire avec deux doigts un charmant briquet de sa poche, allume une *cerilla* (allumette de cire) et la présente dédaigneusement à l'aguador, qui le regarde dans le blanc des yeux, prend l'allumette d'une main, de l'autre fouille dans sa poche, en sort un quarto, le lui met dans la main à lui et

(1) Formule usitée en Espagne entre fumeurs. La politesse veut qu'on y réponde en demandant son cigare allumé à celui qui fait cette demande.

le laisse là tout penaud avec son quarto noir laissant tache au beau milieu de son gant blanc.

— Bien fait! vociféra el Bandito, bien fait! *Viva Dios!* ça lui apprendra, à ce républicain grand seigneur, à moins parler d'égalité et à la pratiquer davantage.

— Son gant aura été perdu, observa dona Paquita, pour laquelle tout objet de toilette était objet sacré.

— Je voudrais bien savoir ce qu'il aura fait de son quarto? s'écria Manoela, riant aux éclats, et j'aurais voulu voir le comte tenant son aumône dans sa main ouverte, comme le *ciego* (aveugle) de la croix du Pardon.

— Ma foi, j'ignore ce qu'il aura fait ou pas fait, répondit Peppe; sa mine était si piteuse et le rire me suffoquait tellement, qu'avant qu'il fût revenu de sa stupeur nous étions partis tous les deux.

Au récit de l'aventure du comte de Fonseca, succéda celle du beau Désiré et de son compagnon, et, grâce à la gaieté de la conversation, le soi-disant repas se prolongea tellement, qu'en se levant de table el Osso déclara qu'il était temps de se préparer si l'on voulait venir passer le reste de la journée à la Palmeria, comme Carmen et sa cousine en avaient formé le projet.

La partie fut pourtant moins nombreuse qu'elles ne l'avaient compté. Non-seulement don Murillo et sa femme déclarèrent qu'ils se sentaient trop fatigués, mais le cousin Peppe dut aussi s'excuser pour affaires de service.

El Osso avait assez de cette journée de plaisirs, et ce ne fut pas sans une secrète satisfaction qu'il partit seul avec sa fille et sa nièce pour sa chère retraite, où Fernando, demeuré quelques heures encore à Séville, promit de revenir assez à temps pour reconduire le soir sa cousine, ainsi que le permettent les habitudes espagnoles, beaucoup plus tolérantes sur ce point qu'elles ne le sont en France.

Moins d'une heure après, par la plus douce des températures, les deux jeunes filles, on pourrait dire les deux sœurs, abandonnées à elles-mêmes par el Osso, qui, avec son fidèle Marron, visitait

son jardin et ses champs, s'enfoncèrent dans le petit bois parfumé voisin de la maison, et, se laissant aller à une causerie pleine d'épanchements, vinrent s'asseoir sur un banc protégé contre les derniers rayons du soleil couchant par la voûte verte, formée par l'entrelacement d'un fouillis de myrtes, d'orangers et de grenadiers.

Manoela avait oublié ses préoccupations du matin; elle se sentait si bien de cet air tiède et embaumé! Sa poitrine se dilatait sous sa douce influence; et, ne voyant plus que lumière et joie dans l'avenir, elle disait à sa chère Carmen, qui, une main posée sur son épaule, l'écoutait en souriant :

« Oui, trésor de mon âme, pas plus tard qu'hier, mon père et ma mère m'en ont parlé; ils désirent que j'épouse ton cousin Peppe. J'ai demandé quelques jours pour réfléchir puis consulter notre saint directeur, le père Antonio, d'abord, et toi ensuite.

— Moi, chérie, je serai toujours ravie de ce qui pourra faire ton bonheur, et je trouve Peppe très-bien, un vrai Espagnol, ou, ce qui est la même chose, un carliste et un bon chrétien.

— Sans doute; mais il faudrait qu'il renoncât à m'emmener là-bas dans ses montagnes glacées. Je ne veux pas te quitter; puis, vois-tu, moi, je suis comme ces roses et ces fleurs d'orange, il me faut le soleil avec le ciel bleu, sans quoi...

— Chut! fit Carmen, posant le doigt sur sa bouche, quelqu'un vient. »

En effet, à travers les rameaux entrelacés, on apercevait une femme vêtue de noir qui s'avancait en chantant :

Aprended flores de mi
Le que va de ayer a hoy!
Ayer maravilla fui,
Hoy sombri mia no soy.

O vaines fleurs, apprenez bien
Comme un jour d'un autre diffère!
Hier, j'étais heureuse et fière;
Aujourd'hui, je ne suis plus rien!

« Oh! murmura Manoela en pâlisant, pourquoi cette femme chante-t-elle ces tristes paroles? »

— Allons, ne t'inquiète donc pas pour si peu; ne reconnais-tu pas la pauvre fille de Triana, Dolores ?

— Pourquoi vient-elle en ce moment ?

— Probablement pour me voir; la pauvre égarée m'aime beaucoup.

— *Ave Maria*, senoritas fit la folle en montrant à travers les branches sa tête grisonnante, couronnée de fleurs fanées.

— *Sin peccado concebida!* répondirent les deux cousines. Bonjour, ma Dolores, continua Carmen; il y a bien longtemps que je ne t'avais vue. »

La femme se mit à rire tristement.

« Et mon mari, dit-elle, l'avez-vous vu aussi ?

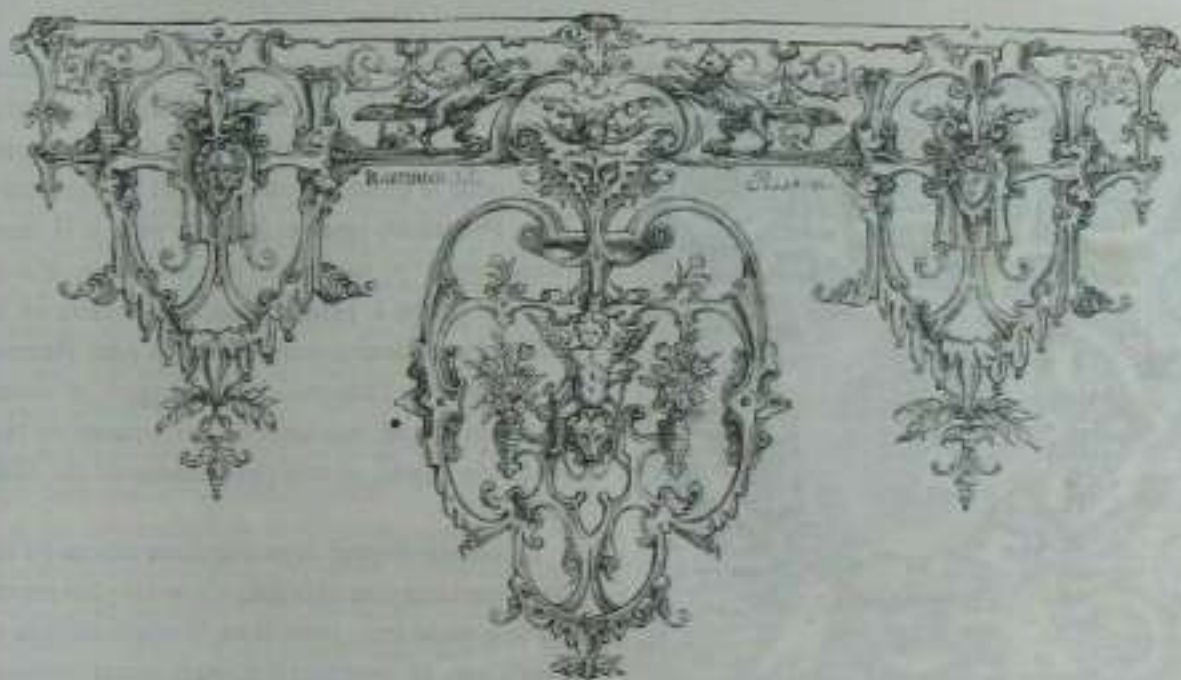
— Non, mon enfant; mais viens à la maison, tu mangeras, et....

— Merci, senorita *de mis ojos* (de mes yeux); je n'ai pas le temps aujourd'hui. Écoutez! il m'appelle là-bas du côté du Guadalquivir. »

Et, rebroussant chemin, elle s'éloigna presque courant, chantant toujours :

*Aprendad flores de mi
Lo que va de ayer a hoy.*

« Rentrons, murmura Manuela en se levant; il me semble qu'il fait froid. »



CHAPITRE XV

EN FAMILLE



Plusieurs semaines s'écouleront encore, avant que rien de nouveau viot troubler la tranquillité des habitants de la Palmeria.

Carmen sortait peu de sa solitude, si ce n'est

le dimanche, qu'elle passait presque tout entier dans la maison de sa tante avec Manuela, dont la santé, sans être satisfaisante, ne donnait cependant, pour le moment, aucun sujet d'inquiétude. Don Fernando, retenu par son père à la campagne pour y surveiller les moissons, n'avait plus de temps à perdre dans les neverias ou les cafés, et paraissait avoir oublié son ami Ramon, qui, sorti de l'hôpital de la Sangre, et encore souffrant, ne se montrait ni aux courses de taureaux du lundi, ni aux promenades de las Delicias.

Le cousin Peppe, depuis le diner donné en son honneur chez don Murillo, n'y avait plus reparu qu'une seule fois, pour faire la visite obligée en pareil cas, et continuait à venir passer quelques heures, lorsqu'il se trouvait libre, à la maison de son oncle, qui, le prenant sous son bras, le conduisait à faire, ou, sous un soleil ardent, se faisait l'importante opération du dépiquage des blés.

Les Espagnols sont plus avancés que nous, peut-être, dans l'art de l'agriculture, et quelques



Les lattes sifflaient en se déroulant. (Page 221.)

préjugés que l'on puisse nourrir contre cette nation, soi-disant si paresseuse et si arriérée, il faut bien convenir qu'en fait d'irrigation, par exemple, la France ne possède rien de comparable, même sur les bords de la Durance, au merveilleux système d'arrosage de la huerta de Valence. De même pour la culture de la vigne : la Bourgogne et le Bordelais auraient fort à faire pour disputer le prix aux splendides vignobles de la Manche, et les laboureurs de la Castille pourraient, sans crainte d'humiliation, opposer l'océan des moissons dorées qui couvrent leurs hauts plateaux aux froments moins fournis dont les plaines de notre Beauce s'enorgueillissent.

Mais, et peut-être est-ce encore un avantage dans un pays où les bras ne manquent pas à la terre, l'usage des machines batteuses, moissonneuses, faneuses et le reste, est beaucoup moins répandu de l'autre côté des Pyrénées qu'en France ou qu'en Angleterre.

Et Osso n'avait donc recours à aucun système

breveté, avec ou sans garantie du gouvernement, pour séparer le grain de la paille de ses champs.

A quoi cela lui aurait-il servi, du reste ?

N'avait-il pas sous la main ces vastes prairies au gazon court et dru qu'arrose le Guadalquivir et, qu'été comme hiver, paissent par grands troupeaux chevaux libres et taureaux sauvages.

La moisson était-elle mûre, ses serviteurs la liaient en gerbes, puis l'entassaient en hauts gerbiers autour d'un carré tracé au milieu du champ, et dont la surface, nettoyée, aplanie, puis battue convenablement, se prêtait admirablement à l'usage auquel il était destiné.

Tout étant préparé, et Osso disait un jour en fumant sa cigarette après déjeuner :

« Fernando, il me faut dix, douze, quinze chevaux pour après-demain.

— Bueno, señor padre, vous les aurez. »

De semblables commissions étant de vraies

parties de plaisir pour les jeunes majas, point n'était besoin de les donner deux fois.

Aussi, le soir même, le frère de Carmen avait-il pris toutes ses mesures, rassemblé ses rabatteurs et prévenu deux ou trois amis, qui le lendemain arrivaient dès l'aurore, munis de leurs lassos, longues et fortes cordes terminées par une boule de plomb qui, lancées avec adresse, vont s'enrouler autour de l'objet visé et l'étreignent d'un nœud dont il est impossible de se dégager.

Puis tous ensemble, les rabatteurs à pied, les chasseurs à cheval assis sur leurs selles arabes, et, presque tous, le burnous de laine blanche aux épaules, pour se donner, ce qui est dans cette circonstance une suprême élégance, l'air et la physionomie d'Arabes du désert, descendaient dans les grandes prairies du Guadalquivir, où ils s'épauçaient de manière à former une longue ligne.

Les rabatteurs entraient aussitôt en chasse, agitant leurs bonnets, poussant des cris, faisant grincer leurs crécelles, et aidés par Marron, qui, mêlant ses aboiements au tumulte, se distinguait particulièrement dans ces sortes de chasses par son ardeur active ainsi que par son audace.

Effrayés par le tumulte, les chevaux sauvages, dispersés dans la plaine, levaient la tête, s'appelaient par des hennissements, se réunissaient en



troupe, puis partaient au galop, la crinière au vent, en se rapprochant peu à peu des chasseurs.

Immobiles jusque-là, ceux-ci enfonçaient tout à

coup leurs épérons dans les flancs de leurs montures, poussaient des cris et, faisant tourner leurs bolos, s'élançaient au milieu de la manade affolée.

Alors commençait une course furibonde; les crinières et les burnous flottaient au vent, la terre tremblait sous les sabots des fuyards, les croupes heurtaient les croupes, les hennissements éclataient comme des clairons, puis tout à coup un cavalier se redressait sur sa selle, les bolos tournoyaient rapides, et le lasso, se déroulant en sifflant, allait s'enrouler autour de la jambe d'un cheval indompté, qui, ou s'arrêtait court, ou, brusquement surpris, tombait lourdement sur le sol.

Quelquefois c'était le chasseur qui, désarçonné par le contre-coup de la corde tendue, vidait les étriers; mais le cheval lacé n'était pas moins pris, et les rabatteurs, accourant aussitôt, lui passaient aux naseaux le caveçon, signe de l'esclavage.

Un enclos formé de forts poteaux attendait les prisonniers à l'hacienda.

Le lendemain, dès l'aube, on les en tirait quatre par quatre, six par six, pour les conduire, les yeux bandés, à l'aire, formée par une couche de gerbes droites, serrées les unes contre les autres, et au centre desquelles se tenait un homme, bras et jambes nus, un mouchoir noué autour de la tête, d'une main tenant un fouet et de l'autre la longe, avec laquelle d'une seule main il dirigeait le fougueux équipage, l'obligeant de trotter en rond pour briser la paille et en séparer le grain.

Sous un gros chêne-liège mutilé par le tonnerre, mais encore si touffu qu'il opposait aux rayons ardents du soleil un bouclier impenétrable, el Osso aimait à aller surveiller ce dépiquage annuel de sa moisson et, tout en causant avec Peppe, à l'initier aux mœurs andalouses dans ce qu'elles ont de plus caractéristique.

Nulle part, en effet, le lieutenant du régiment de Madrid n'aurait pu voir mieux ni étudier de plus près la vie du paysan andalou, mélange d'indolence et de fougue, de paresse et d'activité, de finesse et de bonhomie.

Les moments de repos étaient particulièrement

curieux : hommes et femmes se réunissaient sous le chêne, et là, étendus sur la paille fraîche, autour de leurs jarras, grands vases de terre pleins d'eau vinaigrée, dont ils se servent pour se désaltérer, ou bien ils contaient quelques-unes de ces poétiques légendes dont Fernand Caballero a su tirer un si gracieux parti dans ses *Quadros et Costumbres de Andalusia*, ou bien se livraient de vrais assauts d'andalouades qui, à elles seules, suffiraient à prouver que les habitants de la Péninsule descendent en ligne directe des Gascons. Souvent des femmes chantaient, en dialecte andalou, ces charmantes séguidilles, qui rappellent, par leur naïveté et leur grâce, les plus frais de nos noëls provençaux.

Quittant la fourche ou le fouet pour la guitare, suspendue à une branche d'arbre auprès des alcazars remplies d'eau glacée, de robustes paysans accompagnaient ces chants ou jouaient les premières mesures d'une *couchara* qui faisait bondir les jeunes filles et réveillait entre leurs doigts agiles les castagnettes babillardes.

Tout cela n'était certes pas la Biscaye; le cadre et la peinture différaient essentiellement des tableaux que sa mémoire rappelait à Peppe; mais c'était l'Espagne, et il trouvait à tous ces détails une saveur particulière qui n'était pas exempte de charme.

Le temps passait vite, le jeune officier ne s'en apercevait pas; mais el Osso avait l'exactitude du vrai propriétaire : il frappait dans ses mains, la séguidille commencée s'arrêtait au couplet le plus intéressant, le musicien raccrochait sa guitare; le conteur lançait, comme le Parthe sa flèche en fuyant, son dernier bon mot en reprenant sa fourche noircie au feu; le fouet claquait, et, jusqu'à l'heure fixée pour une nouvelle interruption du travail, on n'entendait plus que le trot circulaire des chevaux soulevant autour d'eux en poussière d'or un nuage de paille brisée.

Parfois Carmen, s'échappant à ses occupations de maîtresse de maison, venait, elle aussi, s'asseoir au pied du chêne, où, en s'occupant de couture, elle écoutait les beaux récits de voyage de son cousin dans les différentes villes de la Pénin-

sule, ainsi qu'à Gibraltar, ce beau fleuron de la couronne espagnole, tombé aux mains des Anglais et retenu par eux contre la foi des traités.

Le lieutenant ne connaissait de la vie anglaise que ce qu'il en avait vu là : elle était loin de l'avoir séduit; aussi haussait-il les épaules quand Fernando, qui n'en savait pas même autant, mais qui, en sa qualité d'ami du progrès, croyait devoir être admirateur des citoyens de la Grande-Bretagne, parlait de la liberté dont on jouit dans leur pays.

« Je voudrais vous y voir passer huit jours, disait le lieutenant, et je suis certain qu'avant ce temps écoulé, vous seriez revenu de vos idées. Si Londres ressemble à Gibraltar, je plains ceux qui y demeurent. Quant à moi, je préférerais meubler ici au bord d'une route que de vivre avec une fortune semblable à celle du banquier Heredia dans ce Gibraltar tel que l'ont fait les Anglais.

— Cependant c'est bien près de nous, répondait Carmen.

— Vous pourriez même dire chez nous, ma cousine, puisqu'en réalité ce rocher-forteresse nous appartient; mais, dès que vous avez traversé les lignes neutres et dépassé le pont-levis, vous vous trouvez tout à coup, en dépit de la langue et de quelques costumes andalous, transporté à l'autre bout du monde. Partout des habits rouges et des favoris blonds, des figures fraîches et roses et des physionomies ennuyées jusqu'au spleen, des juifs malpropres qui grouillent dans toutes les rues, des voleurs, des assassins, toute l'écumé de notre patrie, qu'on appelle là-bas des réfugiés et qui, à l'ombre du drapeau anglais, conspirent à leur aise et font passer en contrebande, non pas seulement des produits des manufactures anglaises pour ruiner les nôtres, mais des Bibles protestantes, des romans immoraux, des pamphlets irréligieux, tous les poisons qu'invente la perversité pour corrompre une nation.

— Si l'Espagne veut s'en préserver, elle a ses douaniers, objecta Fernando.

— En effet, mais en revanche, au sommet de la montagne qui domine les lignes de plus de

cinq cents mètres de hauteur et d'où la vue s'étend sur un horizon de plus de deux cents kilomètres, le gouvernement britannique, qui se soucie peu que nous nous corrompions, pourvu qu'il nous vende ses marchandises, a établi un télégraphe, invisible de terre, dont les signaux dirigent les barques des contrebandiers et les avertissent du moindre danger.

— Demonio! rugit el Osso en fermant ses poings; quelle honte pour un pays comme le nôtre de souffrir qu'un chancre attaché à lui le dévore vivant! Ah! qu'il remonte sur le trône de ses ancêtres, le roi légitime, don Carlos de Bourbon, et nous verrons s'il ne purgera pas ce nid de vautours et si, à la place de leurs batteries de gros canons, il ne relèvera pas le sanctuaire profané et tombant en ruines de Nostra-Senora de Europa.

— Mais du moins, interrompit Carmen, la liberté dont on jouit à Gibraltar est-elle véritablement si grande?

— A peu près la même que dans une prison, ma cousine, car les Anglais, qui nous ont pris notre bien par surprise et qui, probablement, ont peur que nous ne leur reprenions de même, épient tous vos pas, ne vous accordent de permissions de séjour que pour un temps très-limité et, à force de minuties tracassières, vous obligent à déguerpir au plus vite. Ainsi, par exemple, la promenade du bord de la mer est interdite, l'ascension du rocher interdite, la circulation dans les rues après le coucher du soleil interdite également à tout ce qui ne porte pas l'uniforme anglais, et, pour visiter les fameuses batteries établies dans le rocher, à tous les étages, que relie un souterrain creusé de manière à descendre à couvert de la tour Saint-Georges jusqu'à la ville, il faut être muni d'une permission en règle et se résigner à se voir accompagné, pas à pas, par un sergent chargé d'empêcher le promeneur de prendre soit une note, soit un croquis.

— J'en ai cependant vu des dessins, reprit Fernando.

— On les vend à Gibraltar même.

— Et ils les laissent faire?

— En quoi cela pourrait-il leur nuire?

— Mais, ce me semble, en faisant connaître la position des batteries, » fit le jeune Andalou.

Peppe se mit à rire, en disant :

« Avec une bonne lunette, on les aperçoit de deux lieues de distance, puisque, pour les placer, il a bien fallu faire des ouvertures dans le rocher; en sorte qu'elles ne sont pas plus cachées que les fenêtres d'une maison à dix ou douze étages.

— Douze étages de canons! s'exclama la fille du bandit; il y aurait de quoi anéantir une armée.

— Pas même un soldat, fit le lieutenant; ces fortifications sont bonnes, tout au plus, pour effrayer les vieilles femmes, comme Croquemitaine les enfants.

— Ah! voilà que je ne comprends plus.

— Rassurez-vous, cousine, vous comprendrez tout à l'heure.

— Je ne crois pas; je n'ai jamais servi dans le génie, moi.

— C'est égal; vous savez, n'est-il pas vrai, qu'un boulet n'est pas une plume?

— Non, puisqu'il est en plomb.

— Voici ce qui te trompe, interrompit Fernando; il est en fer.

— Fer ou plomb, peu importe; il pèse trop pour qu'on puisse incliner fortement une pièce de canon sans qu'il tombe.

— Je comprends cela.

— Eh bien! en supposant une armée assiégeante au pied du rocher, vous comprenez aussi que pour l'atteindre avec une pièce placée à trois cents mètres au-dessus, il faudrait...

— La lui vider sur la tête comme un verre d'eau par une fenêtre.

— Précisément.

— Oui, objecta Fernando; mais avant, quand l'armée est encore loin?

— Les canons ne serviraient encore de rien.

— Et pourquoi?

— Au troisième coup, faute d'air, les artilleurs seraient suffoqués par la fumée.

— Mais alors pourquoi toutes ces rigueurs déployées contre les visiteurs?



Ah! senorita, sauvez-moi, il veut me tuer. (Page 231.)

- Je vous l'ai dit, affaire de les contrarier.
- Vous croyez donc, cousin, que Gibraltar serait facilement pris ?
- Il n'est pas imprenable, mais à peu près.
- Cependant si les canons...
- J'ai parlé de ceux du haut ; mais en bas il y a les batteries rasantes, des milliers de canons qui font ceinture tout autour de l'île.
- Vous les avez vus ?
- Personne ne les voit.

207 227.

- Ce n'est alors qu'une supposition.
- Avec les Anglais, c'est une certitude.
- C'est égal, gronda el Osso, quand el rey reviendra, nous reprendrons Gibraltar.
- Nous en sommes si près, fit Carmen.
- La clef n'est pas en Andalousie, répondit tristement Peppe, elle est dans nos ports de guerre, ou du moins elle y serait si nous avions une flotte.
- Nous en aurons une, dit el Osso ; sans son

roi légitime, l'Espagne est comme une veuve incapable de se défendre; mais que le roi revienne, et il reviendra, soyez-en sûrs, alors la veuve mettra ses habits de fête, car elle aura retrouvé son mari, et elle lui dira: « Avec toi je suis forte; fais moi rendre la place qui m'est due parmi les nations. »

De quelque sujet que l'on parlât, el Bandito trouvait toujours le moyen de transporter la question sur le terrain politique.

Pour lui, l'avenir de l'Espagne était dans la monarchie, et c'était avec une entière conviction qu'il répétait:

« Hors de là point de salut. »

Dans le fond de son cœur, Peppes partageait cet avis; mais sa position de lieutenant dans l'armée lui imposait, momentanément du moins, une réserve dont, il faut le dire, les généraux espagnols, grands faiseurs de pronunciamientos, ne donnent que trop rarement l'exemple à leurs subordonnés.

El Osso, qui savait à quoi s'en tenir sur le compte de son parent, ne lui en demandait pas davantage.

« C'est le mari qui conviendrait à ma fille, se disait-il souvent à lui-même; je connais sa famille, tous carlistes et bons chrétiens; s'il me la demandait, je lui dirais: « Prends-la, reconduis-la dans nos montagnes, où le peuple craint Dieu et aime son souverain. » Je donnerais la Palmeria à Fernando, et je les suivrais. »

Puis il demeurait pensif, secouait tristement la tête et murmurait:

« Seul ici, mon pauvre Fernando achèverait de se perdre; mon devoir est de demeurer avec lui... Non, je ne les suivrais pas... le devoir est le devoir. »

C'était un grand combat dans son âme de père.

Abandonner son fils, il ne le devait pas; se séparer de sa fille... il ne le pouvait pas.

« Savez-vous, señor padre? lui dit un jour Carmen, assise seule auprès de lui sous la tonnelle de la petite maison.

— Quoi, ma chérie?

— C'est qu'il pourrait bien se faire que notre cousin Pepps donnât sa démission d'alferez.

— Il finira par là, fille de mes yeux, mais pas encore; son grand-père le cabecilla veut qu'il attende.

— Qu'il attende quoi?

— Que les carlistes se soient organisés pour...

— Ah! dans ce que je vous dis, il ne s'agit pas de carlistes.

— Pourquoi donnerait-il sa démission alors?

— Pour s'établir.

— Où cela?

— Ici même.

— Comment, ici? fit le bandit avec une émotion mal dissimulée.

— Pour se marier.

— Est-ce que Pepps t'aurait parlé de quelque chose? demanda vivement el Osso.

— Non, ni à moi ni à personne.

— Eh bien! alors, pourquoi supposes-tu?

— Je ne suppose rien, seigneur père; c'est Manoela qui m'en a dit un mot, et...

— Ah! vraiment, Manoela se mêle à présent d'être mariée; pour une jeune fille, c'est un singulier métier, interrompit l'ex-arriero d'un ton mécontent; elle ferait mieux de se mêler de ses affaires.

Carmen releva la tête et regarda son père avec étonnement.

« Oui, continua-t-il, tu as beau t'en étonner, ce n'est pas à une enfant de porter la parole pour un jeune homme, quelque bien qu'il puisse être, et certainement il n'y a rien à dire contre Pepps; mais, encore une fois, il ne manque pas de mariées à Séville, et il me paraît que si ton cousin avait quoi que ce soit à me dire, il pouvait m'envoyer quelqu'un.

— Excusez-moi, padrecito, si je me suis mal expliquée; mais mon cousin ne sait peut-être rien de tout cela.

— Alors c'est Manoelita qui s'est mis dans la tête de le marier, car enfin je suppose que c'est de cela qu'il est question.

— Oui, question et pas autre chose, et Manoela m'en a parlé déjà plusieurs fois.

— *Santa virgo Maria!* s'écria el Osso en frappant du pied. Encore une fois, en quoi cela regarde-t-il ta cousine?

— Qui cela pourrait-il regarder alors?

— Tout le monde, excepté elle.

Carmen baissa la tête et reprit en silence son travail de broderie.

« Enfin que t'a-t-elle dit? demanda le bandit, très-intrigué.

— Tout simplement qu'elle le trouvait fort à son gré, et que son père et sa mère désiraient beaucoup ce mariage.

— Ce mariage avec qui?

— Avec Manoelita, sans doute, » répondit Carmen en éclatant de rire.

El Osso était si loin de cette idée, qu'il bondit sur sa chaise avec violence, en s'écriant :

« Avec Manoela? Peppe avec Manoela? *Rayo de Dios!* ces gens-là sont fous.

— En quoi donc, père?

— En quoi, en quoi? En tout, oui, en tout. Peppe n'est pas du tout ce qui leur convient, il ne peut pas rester dans ce pays à se promener de la rue de las Serpes à l'Alameda, de l'Alameda aux Delicias; il a autre chose à faire, caramba! que de se rouler une *faja* de soie autour des reins et d'aller faire le beau aux tertulias. Manoela est malade d'ailleurs, et puis elle ne veut pas se marier. Ils sont fous, par la Virgen del Pilar, tout à fait fous! »

Carmen était trop respectueuse pour dire ou même penser que son père était plus fou qu'eux, et, ne comprenant rien à son agitation, elle garda le silence.

A vrai dire, si le bandit possédait sa raison, il n'en avait pas l'air; cette nouvelle l'exaspérait, et, comme tous ceux qui sentent qu'ils ont tort, il s'emportait contre les autres pour s'excuser à ses propres yeux de ses longues tergiversations.

Il se mit à arpenter la terrasse, mâchant sa cigarette, marchant d'un pas rapide, puis tout à coup, s'arrêtant devant sa fille :

« Et Manoela veut se marier? demanda-t-il.

— Elle n'est pas encore décidée; mais elle trouve mon cousin très-bien.

— Et toi, comment le trouves-tu?

— Je suis de l'avis de ma cousine.

— *Per Dios*, je le crois facilement; et toutes les jeunes filles seraient du même avis; mais toi, du moins, tu pourrais l'épouser, et il n'y aurait rien à dire.

— Pourquoi moi plutôt que Manoela?

— Parce que tu consentirais facilement à l'accompagner dans nos montagnes; tu as assez de santé pour cela.

— La montagne, mais c'est précisément ce qu'il faut à Manoela; dans huit jours, par ordre du docteur, elle part pour passer le reste de l'été dans les gorges de la sierra Nevada.

— Enfin, si elle l'épouse, je souhaite que ce soit pour son bien, » reprit le bandit en se calmant.

Et trop bonnête pour se jeter à la traverse d'un mariage qui contrariait ses projets, mais auquel il n'avait pas le droit de s'opposer, il continua, craignant d'être allé déjà trop loin :

« Du reste, Manoelita est une charmante señorita, pleine de bonnes qualités et bien propre à rendre un mari heureux.

— Un ange, *padrecito*, vous pouvez le dire, et mon cousin a aussi un excellent caractère.

— Excellent, en effet. A quel endroit va Manoela?

— Dans le plus affreux désert de la montagne, à la *venta del Escudo*, une pauvre maison en bois perdue entre les rochers, dans une forêt de sapins, à plus de 3,000 pieds au-dessus de notre plaine (1).

— N'était-ce pas là que le docteur Mendulios avait déjà envoyé la pauvre Eugenia Cornaro?

— Là même. Il disait que l'odeur de la résine la guérirait, et elle y est morte, répondit Carmen, attristée par ce souvenir.

— J'espère que notre chère Manoela y guérira complètement, au contraire, » fit le bandit, qui ajouta :

« Mais *doma Paquita* pourra bien périr d'ennui dans un pays où il n'y a d'autres *pollitos* (2) que

(1) Les deux pics les plus élevés de la sierra, le pic de Veleja et la Mulhacen, ont 3,600 mètres d'élévation.

(2) Petits-poulets, sobriquet donné aux jeunes élégants.

les ours gris de la montagne avec leur manteau de fourrure.

— Au contraire, cette solitude sera pour elle aussi salutaire que le carême pour les gourmands; cela la reposera, et je souhaite plus encore que les plaisirs de ma tante la santé de *mi querida* (ma chérie), qui nous reviendra fraîche comme une *rosal de jara* (1).

Elle tressaillit et s'arrêta.

*Aprended flores de mi
Lo que va de ayer a hoy!*

chantaient en ce moment Dolorès, qui approchait du berceau, accompagnée d'une femme d'un certain âge en toilette voyante et couverte de bijoux faux et de clinquant.

« Encore ce chant, toujours ce chant quand il est question de ma cousine! » murmura Carmen.

La voix continua :

*Ayer maravilla fui,
Hoy, sombra mía no soy.*

« Qui donc sont ces femmes? demanda el Osso.

— L'une est Dolorès, la sœur de Navarette, répondit la jeune fille; l'autre, je ne la connais pas. »

Si el Osso n'aimait pas les lettres, il détestait les visites; aussi se dirigea-t-il aussitôt vers la maison pour sortir de l'autre côté.

« Père, restez, je vous en prie, fit la jeune fille; cette femme a une tournure qui me déplaît. »

Le bandit se rassit sans répondre, pendant que Marron s'avancait jusqu'à l'entrée de la tonnelle, en montrant les dents avec un grognement sourd.

Cette réception peu amicale n'effraya que l'étrangère, et il fallut l'intervention de Dolorès pour la faire avancer.

« Ven acá (suis-moi), lui dit la pêcheuse; le chien grogne, mais ne mord pas. »

(1) Espèce de rose blanche tachée de pourpre particulière à la Sierra.

En effet, Marron, ne se voyant pas soutenu par son maître, battait peu à peu en retraite vers le fond du berceau.

« Dieu vous garde, señor Pedro! bonjour, lumière de mes yeux! » s'écria la folle, en accompagnant sa révérence cérémonieuse d'un éclat de rire; et, s'appuyant les deux mains sur ses genoux pour regarder de plus près son amie Carmen, elle ajouta :

« Tu es belle comme les anges du paradis.

— Les anges sont blancs comme des lis, répondit la jeune fille en riant, et moi *morena* (cuivrée).

— Tu n'es ni blanche ni cuivrée;
Mais on dirait qu'en t'a dorée
Avec un rayon de soleil! »

s'écria la folle, en enlevant sa couronne de fleurs fanées pour la placer sur le front de la fille du bandit.

« Allons, finissons! » s'écria sévèrement el Osso.

Tout interdite, la pêcheuse se releva, recula de quelques pas et alla s'appuyer au mur, en pleurant comme un enfant que son père vient de gronder.

Il fallut que la bonne Carmen allât la consoler.

Pendant ce temps, l'étrangère, fort embarrassée de sa personne, faisait révérences sur révérences, tantôt au père, tantôt à la fille, en tournant et retournant le chaton de ses bagues.

« Qu'y a-t-il pour votre service? demanda enfin le bandit.

— Vous êtes bien le seigneur don Gomez y Ruiz? répondit-elle en grimaçant un sourire qu'elle croyait aimable.

— Oui, c'est moi.

— Le père de cette charmante señorita?

— Charmante ou laide, je suis son père, grogna le bandit.

— Si Votre Grâce voulait bien m'accorder la faveur d'un entretien; je désirerais lui parler.

— *Senta se usted* (asseyez-vous), señora, et dites-moi ce que vous avez à me communiquer.



La venta del Escudo. (Page 227.)

— C'est que, zézaya la grosse dame, en jouant à la fois de la prune et de l'éventail, je désirais un entretien particulier.

— Entrez donc dans mon cabinet, répondit el Osso du ton le plus maussade; mais faites vite, parce que je suis pressé.

— Oh! ne craignez rien, je sais ce qu'est le temps. Maria santissima, je suis si occupée tout le jour, reprit l'étrangère avec une volubilité qui témoignait de sa longue habitude de l'escrime de la langue, ce n'est pas moi qui...

— Entrez donc, » interrompit le bandit.

La grosse dame salua Carmen d'un petit air protecteur, fit le plongeon en passant devant

l'Espagnol, qui, fidèle malgré tout à ses habitudes de courtoisie, se tenait debout à la porte le sombrero à la main, et entra dans la pièce qu'el Osso appelait son cabinet.

Ce cabinet, qui n'était autre que sa chambre à coucher, ne rappelait pas, par son luxe, celui des avocats en renom ou des banquiers millionnaires.

Blanchi à la chaux, il n'avait pour tout meuble qu'une couchette en fer des plus simples, une table non vernissée avec un pot à eau et une cuvette, un râtelier auquel pendait un manteau de gros drap brun, un bureau en bois de sapin surmonté d'un grand christ noir, et deux chaises

de forme antique, lourdes et massives, avec des coussins de cuir.

El Osso poussa une chaise à sa visiteuse, en l'invitant de nouveau à s'asseoir, jeta son sombrero sur son lit et demeura debout, les bras croisés, dans l'attitude d'un homme qui, avant de commencer, est désireux d'en finir.

Pas si pressée que cela, la visiteuse, tout en semblant uniquement occupée à rajuster sa mantille et à régulariser les plis de sa robe, faisait l'inventaire du mobilier.

Pour y parvenir, il n'était pas nécessaire d'avoir recours au ministère d'un commissaire-priseur assermenté.

Point de Velasquez ou de Murillo suspendus aux murs, pas le moindre objet de luxe, pas même une pendule ou une glace.

Une escopette accrochée avec une corne à poudre et un sac à balles formait panoplie au-dessus du lit; deux ou trois gros bâtons de cornouiller s'appuyaient dans un angle, et un petit miroir à barbe qui se balançait à l'espagnolette de la fenêtre faisait vis-à-vis à une image de dévotion grossièrement coloriée appliquée au mur en face. C'était tout.

« Il se peut qu'il soit riche, pensait la visiteuse; mais dans ce cas, c'est un fier ladre. »

Et se composant un maintien gracieux, elle ajouta, en s'éventant avec son *abanico* :

« Vous êtes bien heureux, *senor caballero*; vous avez une fille qui, à elle seule, vaut les trésors du Pérou.

— Pardon, *senora*; mais avant de me féliciter de mon bonheur, seriez-vous assez bonne pour me dire à qui j'ai l'honneur de parler.

— Quoi, vraiment! vous ne me connaissez pas, *senor don Gomez*?

— Il me le semble, *senora*.

— *Santa madre de Dios*, vous êtes peut-être le seul dans Séville.

— C'est bien possible.

— C'est même certain; cependant vous m'avez vue.

— J'en suis confus; mais j'ai la mémoire si courte.

— Je suis Graciosa.

— Graciosa? répéta le bandit du ton de quelqu'un qui cherche vainement à rattacher un souvenir à un nom.

— Graciosa, la fille d'Anna.

— Anna la Campanara?

— Anna la Campanara, celle qui vous a marié dans le temps, qui a marié tous les pères dont je marie les enfants. Ah! ah! ah! en ai-je fait de ces mariages, et tous réussis; j'ai la main heureuse, allez, *senor don Gomez*, et je veux vous en faire profiter.

— Par la Virgen del Pilar, ce serait singulier si...; mais non, c'est impossible, pensa el Osso en s'asseyant, visiblement intrigué.

— Et pour qui venez-vous? demanda-t-il.

— Pour la *senorita*. Eh! eh! il y en a plus d'un qui y pense, à cette perle de l'Andalousie, plus d'un et plus de deux.

— C'est possible.

— Sûr, *senor caballero*, absolument sûr; mais à ceux qui sont venus m'en parler, j'ai toujours répondu: « Vous ne feriez pas son affaire; vous n'êtes pas digne de cette petite reine. »

— Cependant...

— Il y en avait qui me disaient: « Tenez, Graciosa, voici deux onces; parlez pour nous à son père. Deux onces pour un seul mot, quoi qu'il arrive. » Et moi je répondais: « Non, non, emportez vos quadruples, et allez chercher une autre mariée; la *senorita* est un joyau, et dans une monture il faut que les bijoux soient assortis. »

— Eh bien? et ce joyau, vous...

— D'autres m'arrivaient, continua Graciosa avec son impitoyable volubilité, qui me suppliaient, en me montrant leurs titres de noblesse ou leurs titres de rentes. « Ta, ta, ta, laissez-moi donc en paix avec vos blasons et vos écus; la *senorita* a assez de fortune pour se passer des *douros* d'autrui, et fussiez-vous fils de roi, elle n'épousera que quelqu'un à sa convenance. »

— Je vous suis très-obligé de votre bonne opinion sur ma fille, *senora Graciosa*; mais en

affaires, j'aime à y voir clair, et je dois vous avertir que ma fille n'est pas pressée; quel est celui...?

— Pas pressée! je le crois bien; elle a de quoi choisir, et si je n'avais pas trouvé une occasion unique, une occasion comme il ne s'en rencontre pas, je ne serais pas venue vous trouver; mais je me suis dit: «Voilà la bague qui va à son doigt.» Figurez-vous un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, le plus bel âge, fait au tour, grand, mince, un caballero à faire tourner toutes les têtes...

— Bon chrétien?

— Picux comme un ange; il vous donnera des certificats celui-là, avec cela élégant, beau parleur, brave comme son épée...

— Est-il riche? demanda el Osso, qui, dans ce portrait, croyait reconnaître le cousin Peppe.

— Il a bien quelque chose, pas beaucoup peut-être, et à cause de cela il n'osait pas se présenter; mais moi je lui ai dit: «La señorita en a pour deux, et le señor don Gomez ne tient pas à la fortune.»

— C'est Peppe, ce ne peut être que Peppe, » pensa le bandit, qui, pour dissiper ses derniers doutes, ajouta en s'asseyant à son tour:

« Me connaît-il?

— S'il vous connaît, je le crois bien; il vous connaît, vous, le señor don Fernando, la señorita Carmen; il est venu ici à votre hacienda plusieurs fois; il...

— Et vous l'appellez?

— Oh! je vois bien à votre air que vous savez qui je veux dire, repartit la Graciosa en souriant de son sourire le plus fin, et j'étais bien sûre que ni vous ni la señorita ne diriez non quand je viendrais de sa part. Pauvre garçon! il n'osait pas avouer sa passion, dont pourtant il a failli être victime, car la blessure qu'il a reçue.

— Quelle blessure? où a-t-il été blessé?

— Ai de mí vida! mais vous ne vous souvenez plus que, sous vos yeux et sous les yeux de la señorita Carmen, ce brave et beau don Ramon Espeleta...

— Quoi! c'est ce misérable qui vous envoie, rugit el Bandito en se levant debout, le visage

pâle de colère, les poings crispés, les lèvres tremblantes. *Rayo de Dios!* sortez! sortez! ou je ne réponds plus de moi.»

La Graciosa poussa un cri de terreur et s'enfuit, épouvantée.

« Mon Dieu! mon Dieu! que se passe-t-il? » s'écria Carmen en accourant toute tremblante.

— Ah! señorita, sauvez-moi, il veut me tuer, cria la mariée, en se jetant affolée dans ses bras.

— Sortez! sortez! répéta el Osso en apparaissant sur la porte, tête nue, la barbe hérissée par la fureur et son escopette à la main.

— Mon père, calmez-vous! mon père, je vous en supplie! » fit Carmen en se précipitant à ses genoux, qu'elle embrassa.

Dolorès et sa compagne fuyaient à travers le jardin.

« L'insolent! vociférait Pedro. J'aurai son sang ou il aura le mien. *Rayo de Dios!* il faut que je le tue.»

Et, repoussant sa fille, il cria:

« Diego, selle-moi mon cheval.»

Puis, rentrant dans sa chambre, il laça ses poulaines, s'assura que son arme était chargée, essaya sur son doigt la pointe de sa navaja et, jetant son escopette sur son épaule et son manteau sur son bras, alla droit à l'écurie, sans vouloir écouter les prières de sa fille.

Tranquillement assis à la porte de la neveria de Juan Bermudez, le glacier à la mode, l'extorero causait avec son ami don Olympio, en attendant avec impatience, mais non sans une certaine confiance, le résultat de l'ambassade dont il avait chargé dona Graciosa.

Après l'explication qui avait eu lieu entre lui et l'ancien arriero à l'hôpital de la Sangre, cette confiance doit étonner le lecteur de la part de don Ramon.

Rien cependant n'était plus naturel.

Non-seulement, en sa qualité d'outrancier de la fatuité, le bel Andalou se croyait, en effet, irrésistible, mais, en qualité d'incrédule, il était doué d'une crédulité, inexplicable dans un homme de bon sens, mais apanage ordinaire des libres penseurs.



Tu piques des deux, et en route. (Page 234.)

Quoi qu'il fasse, l'homme est né pour croire, et il ne peut pas échapper à une foi quelconque.

Don Ramon, lui, niait Dieu et se moquait des mystères; mais il était superstitieux et ajoutait foi aux prédictions les plus absurdes des sorciers.

Or, nulle part plus qu'en Espagne il n'y a de jeteurs de sorts et de diseurs de bonne aventure; en Andalousie, ils pullulent, et le faubourg de Triana, à Séville, en est pavé.

Le torero, qui en riait à gorge déployée devant ses amis, était au fond un de leurs plus fervents adeptes.

Ténacité dans ses entreprises, crédulité nourrie par une ignorance orgueilleuse, tel était le fonds de son caractère.

Il avait essayé d'arriver à la main de Carmen en la compromettant publiquement et avait échoué; il avait eu recours à l'hypocrisie et tenté de parvenir à son but en excitant la pitié du

bandit, à l'hôpital de la Sangre, et s'était vu repoussé une seconde fois; deux moyens lui restaient encore, la diplomatie et la force; il était résolu à en user successivement.

Dans ce but, après être sorti de la Sangre, et tout en affectant toujours les mêmes dehors dévots qui, d'abord, avaient mis dans ses intérêts le révérend père Isidro, bientôt désillusionné au sujet de la prétendue conversion du blessé, il avait abandonné son ancien logement, était venu se fixer dans une ruelle de Triana, tout auprès du logis habité par Olympio, une puissance grâce à l'Internationale, et avait renoué avec le chef des descamisados de vieilles relations, aussi peu honorables pour l'un que pour l'autre.

Olympio méprisait Ramon, Ramon méprisait Olympio; mais ils avaient besoin l'un de l'autre, et, dans les termes les plus exagérés, ils se jurèrent une amitié éternelle.

Naturellement, entre les deux dignes alliés, il



Dun Ramon chez la Granadina. (Page 139.)

fut question du mariage projeté avec la dot de Carmen; un intérêt fut promis à l'ancien lieutenant de Jose Maria, et un engagement ayant été fait par écrit au cas où le brigand ferait réussir ce que le beau Ramon appelait le *coup*, ils tinrent conseil ensemble.

« Moi, vois-tu, dit un jour le faux Olympio à son ami, j'irais plus vite en besogne; notre comité t'a fait remettre deux cents duros: tu n'en as pas pour longtemps, tu aimes la dé-

pense, et je trouve que tu as raison; mais après?

— Après, après, ma foi, je ne vois que ce mariage.

— Et moi je ne le vois pas du tout.

— Je veux dire qu'il n'y a que ce mariage qui puisse me tirer d'affaire.

— Ah! là, nous sommes d'accord; mais qui veut la fin veut les moyens; or, de ces moyens, je n'en vois qu'un.

— Lequel?

— Se débarrasser du père.

— C'est trop cher, et puis à quoi cela aboutirait-il, si la fille est mal disposée ? »

Olympio réfléchit un moment, puis dit :

« J'ai une idée.

— Exécutable ?

— Parfaitement.

— Et qui consisterait ?

— A ne plus s'occuper du père.

— Cela est facile; seulement, cela ne mène à rien.

— Et à enlever la fille, continua Olympio.

— Demonio! ce n'est pas la Carmen que je veux.

— J'entends bien, c'est son argent.

— Qu'elle ne porte pas dans sa poche.

— Je m'en doute; si tu me laissais finir.

— Finis..., j'écoute.

— Rien ne serait plus facile; tous les dimanches, elle va passer la journée chez le señor Murillo, son oncle, pour ne revenir à la Palmeria qu'à la nuit.

— Oui, avec son père, son frère et ce certain cousin qui...

— Pourrait bien l'épouser, penses-tu, interrompit Olympio.

— Précisément.

— Nous l'en empêcherons; une dispute de café est bientôt suscitée, et quand on est porteur d'une navaja bien affilée...

— Tout cela est très-bien; mais procédons par ordre. Je disais que la Carmen ne sort qu'entourée de gardes du corps et que, pour l'enlever, il faudrait commencer par livrer bataille.

— Au moment de son départ, c'est possible; mais presque toujours à six heures et demie, quand sonne la prière pour les âmes, elle va seule de la rue de las Serpes à la cathédrale, d'où elle ne revient qu'à sept heures, en traversant la place du Triomphé, souvent déserte à ce moment.

— *Caramba!* tu es bien au courant des habitudes de ma chère fiancée.

— Naturellement je suis observateur, et depuis que je connais l'intérêt que tu portes à la belle señorita, je m'occupe d'elle d'une manière toute particulière...

— Merci! Continue.

— Trois ou quatre chevaux seraient préparés, toi bien armé; la demoiselle sort de l'église, un camarade lui passe un bâillon sur la bouche, deux autres la soulèvent de terre, tu la jettes sur la selle de ton cheval, tu piques des deux, et en route pour la montagne.

— En plein jour ?

— Non, il faut attendre les mois d'octobre ou de novembre.

— Et l'argent ?

— Patience, donc: une fois la señorita cachée dans une caverne ou dans une maison sûre, on envoie un tout petit billet au señor el Osso, dans lequel on lui dit de vous accorder la main de sa fille, trop compromise pour se marier plus tard, ou de compter sa dot en entier, sous peine de recevoir à trois semaines de là les oreilles et puis la tête de sa charmante dans un panier. »

Don Ramon secoua la tête.

« Tout cela ne vaut rien, dit-il; il faut chercher ailleurs.

— C'est très-bon, au contraire.

— Pour vous conduire au poteau de la garrote ou aux présides; merci! à ce prix-là, je n'en suis plus.

— Alors cherche toi-même, cher ami.

— J'ai cherché déjà.

— Et trouvé ?

— Peut-être.

— Alors ce n'était pas la peine de me demander conseil, répondit Olympio d'un ton piqué.

— Bon, voilà que tu vas m'en vouloir, s'écria le señor Ramon en riant.

— Je ne fais que t'admirer.

— Il n'y a pas de quoi; j'ai une idée, voilà tout.

— Tu en avais une aussi lors de ta conversion, elle a bien réussi, ricana Olympio en allumant un puro.

— Elle a eu toujours cela de bon, que j'ai été soigné, choyé, guéri par ces gros fainéants de moines.

— Et cela sans bourse délier.

— Au contraire, le très-révérénd père Isidro me fournissait de tabac.

— Heureux scélérat, tu prélevais la dime sur les moines; c'est le monde renversé; autrefois, ils la prélevaient sur nous.

— Que la république arrive, ils en verront bien d'autres, fit Ramon; j'espère bien que nous leur ferons rendre gorge.

— Oh! tu peux y compter; on battra monnaie avec leurs calices, leurs ciboires et toute leur argenterie; le peuple a assez souffert, il est temps qu'il jouisse; chacun son tour; aujourd'hui, nous sommes les *descamisados* (1); demain, nous serons les *descamisantes*. Bonsoir; je vais faire un tour à la *barberia* (boutique de barbier) d'Inigo, pour apprendre les nouvelles.

— *Hasta la vista* (au revoir), don Olympio. »
Ils se serrèrent la main et se quittèrent.

Demeuré seul, Ramon Espeleta renversa sa chaise en arrière pour s'appuyer le dos au mur, et, les yeux fixés au plafond, dans l'attitude d'un homme plongé dans de profondes méditations, demeura longtemps immobile et recueilli.

« Les moyens proposés par Olympio ne valent rien pour le moment, se disait-il; ce sont des ressources extrêmes, d'un résultat peu certain, et des entreprises qui peuvent mener plus loin qu'on ne voudrait. D'ailleurs, je sais qu'il est aussi intéressé que rusé; si l'affaire manquait, il s'esquiverait par une porte de derrière et me laisserait nez à nez avec la justice, qui n'est pas toujours aimable. Si le coup réussissait, il dirait que je suis son obligé, que je lui dois ma fortune; il demanderait, importunerait, menacerait, et once par once me soutirerait jusqu'au dernier douro de la dot de Carmen.

« Le mieux est de suivre mon idée; mais avant, il faut consulter et ne pas faire un pas de clerc.

« Voyons, je connais pas mal de tireurs d'horoscopes; tous ne sont pas également bons. »

(1) Jeu de mots sur les expressions de *descamisados* ou sans chemise, et de *descamisantes*, enlevant jusqu'à la chemise.

Il se mit à réfléchir, repassant leurs noms dans sa mémoire, puis il compta sur ses doigts :

« Un, deux, trois, quatre.

« Oui, ce sont bien les plus fameux!

« Bastian Melgarejo, le tondeur de mules, avait une grande réputation; mais il s'est trompé lourdement l'année dernière.

« Le vieux Jacobo Elzear, le juif de la Macarena, celui que vont consulter en cachette les señoras et les señoritas les plus riches, je suis entré une fois dans son cabinet, une cave hideuse éclairée par une grosse lampe de fer et tout encombrée de squelettes accrochés aux murs, de crapauds et de couleuvres qui rampent à travers des parchemins moisis



et de gros livres où la signature du diable se retourne à chaque feuillet, de cornues qui bouillent sur des trépieds, de fioles pleines de poison. On le dit très-versé dans l'alchimie et la cabale, mais il est cher : dix douros pour vous regarder la main, puis il dédaigne ce qu'il appelle les petites gens.

« Non, ce n'est pas encore mon affaire.

« La Gaviota m'irait mieux si elle n'était si bavarde.

« Il y a encore el Mancebo, la Rina, la... Bah! rien de tout cela ne vaut encore la Granadina : elle est sorcière et, paraît-il, renégate; corps et âme elle appartient à Satan; c'est la plus sale, la plus abjecte, la plus repoussante; n'importe, j'ai foi en elle, j'irai la trouver, et d'après ce qu'elle me dira j'agirai »

CHAPITRE XVI

UNE DEMANDE EN MARIAGE



ussirôt son parti pris, don Ramon Espeleta se leva, quitta sa chambre, dont il mit la clé dans sa poche, et sortit en fumant nonchalamment un papelito, comme s'il n'eût eu d'autre but que de tuer le temps en se promenant.

Il entra même un moment au club des Descamisados, lut ou fit semblant d'y lire un

journal taché de gros vin violet et tellement froissé par les mains calleuses des habitués du lieu, qu'il était passé à l'état de torchon.

Si, à cette heure, la société ne se trouvait pas encore très-nombreuse, elle ne manquait pas d'être aussi bruyante que peu choisie et se composait surtout de *bandoleros* ou voleurs travaillant en troupe, qui, le verre à la main, festoyaient ensemble au retour d'une fructueuse expédition.

Un peu plus loin et les regardant d'un œil d'envie, des *rateros* ou voleurs isolés, occupant le bas de l'échelle dans la grande association des coupeurs de bourse, jouaient entre eux, et, se mouillant le ponce pour faire glisser leurs cartes graisseuses, blasphémaient entre leurs dents chaque fois que le hasard, souvent aidé par une dextérité sans pareille à faire sauter la coupe, favorisait leur adversaire.

En gens qui se connaissent et qui savent qu'un descamisado ne vaut pas cher, chacun de ces honnêtes joueurs avait piqué sa navaja tout ouverte sous la table, à portée de sa main, et se tenait sur la défensive.



Le vieux Jacobo Elazar le juif. (Page 235.)

« Pues, señor don Ramon, como vamos (eh bien, señor don Ramon, comment allons-nous) ? demanda tout à coup un saltador en se retournant vers l'Andalou.

— Gracias, caballero; beaucoup mieux, répondit le torero.

— Et quand retournerons-nous aux taureaux ? continua son interlocuteur.

— Lorsque ma jambe sera tout à fait remise.

— Vrai ?

— Assurément.

— A la bonne heure ! Valga me Dios ! c'eût été une perte pour l'Espagne qu'une aussi vaillante épée prit si vite sa retraite ; mais Votre Grâce veut-elle me permettre de lui donner un conseil ?

— Deux, si vous voulez, caballero.

— C'est de se défier des señoritas dans l'arène, comme nous des gardes civils dans la montagne ; chaque chose à son temps. Hola ! eh ! Mari-

quita (Marguerite), apporte une copa (verre) ; que je la choque avec ce seigneur en véritable affectionné que je suis. »

Une grosse fille joufflue, en corset de velours brodé d'or, avec une mauvaise jupe d'indienne, les pieds nus et les cheveux en broussaille, apporta le verre.

« Pablo, une bouteille d'amontillado ! » commanda l'affectionné.

Le garçon obéit, et les verres se choquèrent.

« A la salud de usted, señor caballero !

— A la salud de usted ! répondit Ramon en soulevant son chapeau calanais.

— Et à quand le casamiento (mariage) ? demanda un bandolero porteur d'un chapeau pointu à la forme de Grenade.

— Qui sait ? fit le torero.

— Est-ce que l'ours montrerait les dents ?

— Ah ! vous connaissez el Osso ?

— Por Dios ! il me semble le voir encore.

quand il descendit de son palco avec sa navaja à la main pour attendre votre sortie du cirque.

— Ah! vraiment, il m'attendait?

— Oui, pour vous tuer.

— Je ne l'avais pas su.

— En vous voyant demi-mort, il se contenta de saluer et remit sa navaja dans sa ceinture.

— En sorte que si j'avais tué le taureau, j'étais un homme perdu.

— C'est el Osso qui était perdu, au contraire.

— Comment cela?

— J'étais près de lui, mon couteau à la main, et s'il eût seulement fait un geste.

— Merci, caballero.

— Il n'y a pas de quoi; c'eût été votre rival Rodriguez, que j'en aurais fait autant; je suis affectionné, et je ne permets pas qu'on touche aux toreros.

— Merci toujours; mais je me souviendrai de la bonne volonté d'el Bandito.

— Ces vieux carlistes sont tous les mêmes; à propos, y a-t-il des nouvelles dans les journaux?

— Oui; on dit que les amédéistes ont battu Santa-Cruz.

— Quant à cela, peu m'importe; carlistes ou amédéistes, je les déteste également; et vive la république fédérale!

On continua à causer politique comme causent des intransigeants; le jour commençait à baisser; don Ramon profita d'une discussion à laquelle il n'était pas mêlé pour s'esquiver.

C'était l'heure où mendiants et voleurs revenaient à Triana, comme les oiseaux de proie à leurs rochers au coucher du soleil. Don Ramon s'enfonça dans des ruelles tortueuses et infectes, traversa presque tout le faubourg et arriva à une misérable mesure à demi éventrée; au toit de chaume dévasté et à demi enfoui près d'une mare croupissante, au milieu d'un jardin devenu un fouillis de buissons et de plantes parasites, entouré d'une haie formidable de ces cactus aux pointes acérées que l'on nomme si improprement figuiers de Barbarie.

C'était le repaire ou plutôt le bouge de la Granadina.

Elle venait de rentrer, car, à l'intérieur de la hutte, on entendait des grognements de bête sauvage et des pleurs d'enfants faméliques.

La mégère s'était procuré Dieu sait comment cette famille; probablement elle l'avait volée et s'en servait comme d'enseigne pour stimuler la pitié publique.

D'un coup de pied, don Ramon ouvrit la claire-voie en bois, sur laquelle était perché un gros corbeau borgne à demi plumé, qui s'envola sur le toit en croassant et faisant claquer son bec.

Au même moment, la porte du bouge s'ouvrit avec violence, et la Granadina apparut, couverte de haillons sordides, le poil hérissé et un manche à balai à la main.

« *Quién guieres* (qui cherches-tu)? » glapit-elle d'une voix à la fois aigre et provocante.

Le señor Espeleta avait souvent remarqué cette tête, marquée au sceau du vice et de la dégradation, parmi les pauvresses de San-Geronimo; mais jamais il ne l'avait regardée avec autant d'attention.

La Granadina était un de ces êtres qui n'ont ni sexe, ni âge, ni religion, ni patrie; où et de qui était-elle née? Personne ne le savait.

Sans appartenir à la tribu des gitanas ou bohémiennes, qui, si elles deviennent horribles passé trente ans, ont du moins été belles dans leur jeunesse, avec leurs dents éclatantes, leur opulente chevelure d'ébène et leurs grands yeux pleins de flammes, elle avait vécu, comme eux, dans un terrier creusé sous les cactus, aux flancs de la montagne ocreuse appelée la *silla del Mauro*, vendant des amulettes, se nourrissant de débris ramassés au coin des bornes, de chats et de chiens volés.

Plus tard, elle était allée demeurer à Gibraltar, où, pour quelques douros donnés par un ministre naïf, elle s'était laissé baptiser par lui et inscrire comme protestante méthodiste sur son carnet à conversions.

Le seul fruit qu'elle retira des leçons et des

pieuses exhortations du missionnaire anglais fut de devenir ivrognesse; il s'en aperçut facilement, et sa charité s'étant refroidie, elle repassa en Espagne et vint à Séville, où elle s'enrôla dans l'armée des mendiants comme veuve chargée de famille.

On l'appelait la Granadina, ou l'Anglaise, ou la Renégate, peu lui importait, pourvu qu'elle se procurât de quoi boire de l'eau-de-vie et fumer une courte pipe noircie par l'usage.

Sa peau parcheminée comme un vieux cuir, ses cheveux à la fois blonds et crépus, ses yeux verdâtres, son nez aplati n'appartenaient à aucune race.

« Quien quieres? » répéta-t-elle en adoucissant sa voix à la vue de l'élégant majô, que d'abord elle avait cru être un de ces petits gitanos couleur tabac qui ne se faisaient pas faute de jeter des pierres contre sa porte.

« Est-ce toi qu'on appelle la Granadina? » demanda le torero en réprimant son dégoût.

— C'est moi, seigneur, fit-elle avec une humilité hypocrite; vous venez sans doute...

— Pour te consulter, interrompit Ramon; peux-tu connaître l'avenir?

— Par moi, seigneur, je ne puis rien; mais par la faveur de mon maître, il n'est rien qui me reste caché, surtout si Votre Grâce veut, ainsi qu'il convient à un homme de son rang, consulter le grand jeu.

— Grand ou petit jeu, peu m'importe! combien demandes-tu?

— Un petit douró, Votre Grâce; rien qu'un petit douró, pour donner du pain à...

— Basta, basta, fais vite; je suis pressé.

— Veuillez donc entrer, señor, » dit la vieille en le regardant en dessous pour tâcher de savoir qui il était.

Don Ramon ne pouvait pas être vu, à cause de la haie et de la nuit; il entra en se courbant dans la mesure, dont la sorcière referma la porte sur elle, après avoir chassé les enfants en les menaçant de son terrible manche à balai.

Le torero l'entendit gratter dans les feuilles qui lui servaient de couche et recouvraient un

coffre, dont elle retira d'abord une chandelle, qu'elle alluma.

Puis elle se remit à fouiller.

Don Ramon la vit retirer successivement de son trésor un vieux morceau de tapis, qu'elle étendit sur le sol, un jeu de cartes sales et grasses, trois fragments d'un cierge probablement volé par elle dans une église, quelques paquets d'herbe, un gros crapaud et un plat de terre, tout son bagage de prophétesse.

Elle fit asseoir le crédule incrédule sur un escabeau, seul meuble de ce taudis, disposa ses cierges en triangle, les alluma successivement en prononçant des formules soi-disant magiques, puis, après avoir ordonné à l'adepte de souffler par trois fois sur le crapaud, qui se gonflait au fond du plat, elle alla remplir son vase à la mare et le rapporta aux trois quarts plein d'une eau fétide et verdâtre.

Pendant tous ces préparatifs, elle n'avait pas cessé de regarder don Ramon; malgré sa pâleur, elle l'eut bientôt reconnu; le torero était trop célèbre pour qu'elle n'eût pas entendu conter son histoire; mais elle n'eut garde d'en rien faire paraître.

Bientôt les conjurations commencèrent; le crapaud y joua son rôle, ainsi que le corbeau; l'abominable vieille mâcha des herbes et les cracha dans le vase, battit ses cartes, les divisa en petits paquets, les rassembla de nouveau, en retira les as, les y remit, puis divisa les quatre sortes de cartes, qui diffèrent de celles que nous connaissons en France en ce que les carreaux y sont remplacés par des pièces d'or, les cœurs par des coupes, les piques par des épées et les trèfles par des bâtons, *oro, copa, espada, baston*, et les fit battre de nouveau par le torero.

Il fallait bien cela, au moins, pour faire payer le grand jeu un douró.

Tous ces préparatifs achevés, la vieille lui dit de tirer une carte.

Ce fut le *dos de oro* (deux de carreau):

Elle le plaça au pied du premier cierge:

La seconde, placée auprès du second cierge, le *diez de oro* (dix de carreau);

La troisième, l'as de baston;

La quatrième, qu'elle garda dans sa main, le quatre d'espada.

Elle balançait cette dernière sur le vase, et prenant un ton inspiré :

« Jeune homme, dit-elle, tu aimes une senorita très-belle et très-riche; mais un grand obstacle s'est opposé à ton mariage; il y a eu du sang versé, de grands dangers courus : c'est ce que marque l'épée.

— Sais-tu qui je suis? demanda le naïf Espeleta.

— Que m'importe qui que tu sois! les cartes ne me font pas connaître ton nom, et je préfère l'ignorer; écoute et ne m'interromps plus.

« Voici la seconde carte : vois-tu ces bâtons agités qui se reflètent dans l'eau? ta position est meilleure; il n'y a plus de sang, mais encore des menaces, et les bâtons se dressent comme une barrière entre toi et la jeune fille.

« Mais voici le dix de oro, la carte la plus heureuse; le dix, qui signifie demande; l'or, qui marque le succès; fais ta demande, elle sera accueillie.

— Accueillie? fit Ramon. Qui l'assure?

— Sans doute, accueillie, ignorant que tu es! ne sais-tu donc pas lire dans le livre du destin? tu as vu la demande, voici la réponse: elle n'a que deux lettres; si, au lieu du dos de oro, tu avais tiré le dos de baston, ces deux lettres seraient *no* (non), et ta demande serait repoussée; mais oro marque le succès : les deux lettres sont donc *si* (oui). »

Ainsi parla la pythonisse; il en coûta un douro neuf à don Ramon Espeleta, le libre penseur, l'ami des lumières et du progrès; mais il sortit plein d'espérance du temple de la vraie science, pour aller passer le reste de sa soirée au théâtre de la *Zaruela* (Vaudeville) dans une moelleuse *butaca* (fauteuil d'orchestre), où il put, en admirant un ballet andalou dansé par la senora Esperanza, l'une des étoiles de Séville, fumer son papélito, ainsi que cela se fait dans toute l'Espagne, et, rempli d'espérances, songer que bientôt il ne tiendrait qu'à lui d'avoir sa loge au

théâtre, comme le baron de Fonseca, posséder une jolie maison aux environs de la place de la Constitution et passer sa vie dans une voluptueuse oisiveté.

Le lendemain, toujours confiant dans son oracle du bouge de Triana, il était sorti de grand matin et s'était dirigé vers la Giralda.

Depuis plusieurs années déjà, la vicille Anna la Marieuse en était sortie pour aller dormir en paix, comme une brave femme qu'elle était, dans le *campo santo* de Séville; mais sa fille lui avait succédé dans son logement, ainsi que dans ses fonctions.

Ce fut donc elle que don Ramon trouva dans la petite chambre, assise dans le fauteuil qu'avait occupé Anna, et feuilletant le même gros registre où se trouvaient inscrits par milliers, depuis un demi-siècle, des noms de jeunes gens et de jeunes filles, avec notes marginales indiquant la fortune et la position, les prétentions et les demandes faites par chacun d'eux.

A la vue du jeune homme, Graciosa ferma son livre, qu'elle appelait le *grand confessionnaire*, journal secret qu'elle ne montrait à personne, fit signe au majo de prendre un siège, et, déchirant un carré de papier qu'elle posa sur la couverture de son registre, se mit dans la position d'une personne qui sait bien que la visite qu'elle reçoit est purement pour affaires.

Tous ces préparatifs et le sérieux avec lequel ils furent faits décontenancèrent singulièrement le torero, qui, ne s'attendant pas à une réception aussi solennelle, demeura quelques instants à tourner son chapeau entre ses doigts.

Sa plume à la main et interrogeant le nouveau venu du regard, la Graciosa attendait.

« J'espère que vous êtes en bonne santé? balbutia don Ramon.

— Très-bonne, grâce à Dieu, répondit Graciosa, qui se mit à rire, et je vous remercie de votre intérêt, caballero; mais permettez-moi de vous dire que probablement votre visite a un autre motif plus sérieux.

— En effet, senora, je désirais vous prier de vous employer pour moi.



Ah! vilains! ah! fripon! vocifère la maréchale. (Page 247.)

— Et contre qui ? demanda l'entremetteuse d'un air à demi railleur.

— Contre qui ? Senora, le mot est dur, d'autant plus dur que, peut-être, ne me connaissez-vous même pas de nom.

— Oh ! oh ! vous êtes modeste, señor don Ramon, et il faudrait avoir les oreilles bouchées pour ne pas savoir que, depuis longtemps, Seville n'a possédé un aussi brillant torero que....

— Alors pourquoi disiez-vous tout à l'heure... ?

— Parce que vous avez aussi une réputation de don Juan capable d'effrayer bien des mères, caballero.

— C'est une calomnie, je vous assure.

— Une calomnie à laquelle une aventure où vous avez joué votre vie a donné une certaine consistance.

— Elle prouvera aussi ma constance, car c'est au sujet de la même personne que je viens vous parler.

— Au sujet de la *senorita Gomez y Ruiz* ?

— Celle-là même.

— *Santa virgo Maria!* c'est une plaisanterie.

— Au contraire, rien n'est plus sérieux.

— Et vous voulez que j'aille la demander pour vous à son père ?

— Précisément.

— Avec l'espoir d'être accepté ?

— Beaucoup d'espoir même.

— Vous m'étonnez ; d'après ce que j'ai entendu dire, son père était furieux contre vous.

— Il ne l'est plus.

— Et la *senorita* très-mécontente.

— En êtes-vous sûre ? sourit don Ramon en caressant ses favoris avec fatuité.

— Si vous avez des raisons d'être certain du contraire, je n'ai rien à dire.

— Oui, j'en ai quelques-unes. »

A cela, *doña Graciosa* ne répondit rien ; elle ne pouvait pas comprendre quelles pouvaient être ces raisons, et, au fait, il lui eût été difficile de deviner l'allusion que faisait don Ramon aux prédictions d'une sorcière.

Cependant il lui restait quelques doutes.

« La *senorita Gomez y Ruiz* a une belle fortune, dit-elle enfin en manière d'objection.

— Elle en aura pour deux, répondit Ramon ; et je sais qu'elle ne tient pas à la fortune. »

La *Graciosa* était stupéfaite de cet aplomb.

« Alors, je ne vois pas ce qu'il y a à négocier, fit-elle.

— Il n'y a rien à négocier, mais simplement une demande à faire.

— Si cependant *el señor Gomez* demandait....

— Il ne s'informera de rien autre chose que peut-être de ma conduite, de mes opinions religieuses et politiques. En cela, je n'ai rien à cacher, dit don Ramon en jouant serré son jeu d'hypocrite ; j'ai été, cela n'est que trop vrai malheureusement, un assez mauvais sujet, un catholique peu pratiquant et affectant même des airs d'incrédulité, quoique dans le fond, Dieu m'en est témoin, personne ne fût plus assuré que moi de la vérité de notre sainte religion.

— Et aujourd'hui ? demanda la *Graciosa*, remarquant qu'il hésitait.

— Aujourd'hui, continua le jeune homme en baissant les yeux et en cherchant à se rappeler les paroles du bon père *Isidro*, la Providence est venue à mon secours pour me retirer de l'abîme dans lequel j'étais plongé ; elle a permis que je fusse blessé grièvement et obligé de me faire transporter dans une sainte maison, où de pieux religieux m'ont prodigué les soins de l'âme et du corps.... »

Il continua longtemps sur ce ton et parla avec une telle componction, que l'entremetteuse, se laissant persuader, crut que le *señor Gomez*, instruit par le père *Isidro* ou quelque autre religieux, serait réellement disposé à accorder la main de sa fille à ce nouvel enfant prodigue, à ce Paul foudroyé par la grâce sur le chemin de Damas.

Dès lors, le succès de sa mission lui paraissait à peu près assuré, et sur la promesse de cent piastres fortes si elle rapportait le consentement du père à la *neveria* de *Bermudez*, où don Ramon lui donna rendez-vous à son retour de la *Palmeria*, elle n'hésita plus, fit sa toilette, et, accompagnée de *Dolorès*, qu'elle rencontra sur la place du Triomphe et à laquelle elle proposa de lui servir de guide, elle se mit en route pour la maison de campagne du bandit.

On sait l'accueil qu'elle y reçut et la manière foudroyante dont elle fut chassée par *el Osso*, furieux.

Elle revenait tout émue avec sa compagne, non moins effrayée qu'elle, lorsque le trot d'un cheval arrivant derrière elles lui fit retourner la tête.

Elle se crut perdue.

C'était en effet *el Osso*, qui, l'escopette à l'épaule, le regard sombre et les sourcils contractés, pressait vivement sa monture.

En cet endroit, la route, encaissée entre deux haies impénétrables de cactus, n'offrait aucun abri aux fugitives.

Peu s'en fallut que, dans leur terreur, elles ne se jetassent dans le fossé.

C'eût été bien inutilement.

Le bandit passa auprès d'elles sans avoir même l'air de les remarquer et continua son chemin.

« Santissima Maria, s'écria la Graciosa quand il fut assez éloigné pour ne pas l'entendre, je préfère être dans ma peau que dans celle du beau Ramon... Après tout, ajouta-t-elle mentalement, s'il lui arrive de se faire trouver la peau, il l'aura bien mérité, et ce n'est pas moi qui pleurerai ce maître fourbe, dont les mensonges m'ont fait mettre les deux pieds dans ce guépier. »

Chaque fois que le bandit venait à Séville, il avait l'habitude de s'arrêter en dehors de la porte de Carmona pour y laisser sa mule dans le corral d'une posada; ce jour-là, il était si pressé, qu'il ne mit pas pied à terre et se rendit directement à la maison dans laquelle il était allé visiter le torero quelques jours après le fatal accident arrivé à la place des Taureaux.

Quelqu'un lui avait dit que le blessé était sorti de l'hôpital de la Sangre, et il le croyait de retour dans son ancienne demeure.

Un enfant jouait près de là, le bandit lui donna la bride de la Coronella à tenir, accrocha son escopette à l'arçon de la selle et monta précipitamment.

L'écriteau de la porte était changé, et, au lieu de l'avis donné par le torero à ses amis de son départ pour la campagne, el Osso se trouva nez à nez avec une carte de visite grand format, glacée, satinée, sur laquelle on lisait :

DON GIRAUDINO,

ANCIEN ÉLÈVE DE CELLARIUS,

Professeur de danse et de maintien.

Quoiqu'il n'eût aucune envie de prendre de leçons de ce noble art, el Bandito frappa à la porte.

« Entrez ! » répondit une voix majestueuse.

Le bandit ouvrit la porte et se trouva en présence de son voisin du balcon de l'ayuntamiento, toujours aussi charmant avec son col cassé, son pantalon à pieds, ses pantoufles brodées et sa robe de chambre de cachemire bleue rattachée par une cordelière de soie rouge.

Alléché par l'espérance de s'être acquis un nou-

vel élève, grâce à une réclame des mieux réussies, œuvre de son ami politique le libraire don Narcisse, le réfugié s'était levé et, la bouche souriante, s'avancait vers le nouveau venu.

En se reconnaissant mutuellement, le Français et l'Espagnol furent également et presque aussi désagréablement surpris l'un que l'autre.

Le beau Désiré ne brillait pas par le courage; ses joues roses devinrent très-pâles, et il recula d'un pas.

Don Pedro n'avait pas de motifs de battre en retraite, mais il n'avança pas et se contenta de porter légèrement la main à son sombrero, en disant :

« Pardon si je vous dérange, señor caballero.

— Veuillez donc vous asseoir, señor, répondit le Français, qui, peu versé dans l'idiome castillan et, du reste, singulièrement troublé, ne comprit qu'à moitié.

— Gracias, señor, c'est bien ici le logement du señor don Ramon Espeleta ?

— Oui, le seigneur don Ramon, je le connais, el señor Ramon est mon amigo. »

A cette réponse, panachée de français et d'espagnol, el Osso fit un geste d'impatience et, sans doute pour mieux se faire entendre, reprit à aussi haute voix que s'il eût parlé à un sourd :

« *Donde vive el señor Ramon* (où demeure le señor Ramon) ?

— Sans doute il est vivant, fit le maître de danse, trompé par le mot *vive*.

— *Esta en casa* (est-il à la maison) ? » continua le bandit, de plus en plus impatienté.

Cette fois, le Français comprit.

« Non, señor, il ne demeure pas ici, répondit-il avec empressement, charmé de voir que ce n'était pas à lui que le farouche el Osso avait affaire; il demeure à l'hôpital de la Sangre.

— *Esta en la Sangre* ?

— Oui, señor, *esta* toujours là-bas, à la Sangre.

— Bueno, grogna l'Espagnol, qui lui tourna le dos et redescendit précipitamment.

— Ma foi non, il n'y est plus, je crois, murmura don Désiré; il demeure dans le faubourg

de Triana; mais jamais je n'aurais pu le faire comprendre à ce sauvage, et s'il ne le trouve pas, ma foi, tant pis pour lui.

— On m'avait pourtant assuré qu'il en était sorti, disait entre ses dents le bandit en enlourchant sa monture; enfin, allons-y; là, du moins, j'apprendrai quelque chose, et si ce gavacho de Français s'est moqué de moi, je reviendrai lui couper les oreilles. »

Comme de raison, à la Sangre il ne trouva personne; don Ramon avait quitté l'hôpital, et le révérend père Isidro se trouvait absent pour une semaine; le frère Placide, aide infirmier, consulta ses registres et retrouva enfin le nom du torero, qui, en partant, avait donné pour son adresse celle de don Juan Olympio, à Triana.

Le bandit remonta à cheval et prit la route du faubourg.

Une demi-heure après, il s'arrêtait devant la maison indiquée.

Une vieille femme qui en sortait lui répondit que quelquefois don Ramon y venait voir un de ses amis, mais que depuis plusieurs jours elle ne l'avait pas aperçu.

« Comment se nomme cet ami ? »

— El señor don Juan.

— Est-il ici ?

— A cette heure, il doit être à la promenade.

— Demonio ! s'exclama le bandit en frappant du pied. A quelle heure rentre le señor don Juan ?

— Santa Maria, qui peut le savoir ? Il n'a pas d'heure fixe, et souvent même il découche. »

Un autre se fût tenu pour battu; mais el Osso était tenace comme un bouledogue.

« Je le saurai bien par la Graciosa, pensa-t-il, puisque c'est lui qui l'a envoyée. »

Et au trot il prit le chemin de la cathédrale.

La mariée ne s'attendait pas à cette visite; la nuit arrivait, et sa course l'ayant empêchée de faire bouillir ses *garbansos* pour son souper, Graciosa, après s'être débarrassée de son bonnet à fleurs, de ses bagues et du reste de sa toilette, faisait, en jupe grise et les bras nus, chauffer sa poêle sur le feu pour y frire une tortilla aux oi-

gnons, quand la brusque entrée du maître de la Palmeria vint la surprendre à l'improviste.

La pauvre femme en fut si troublée que, se relevant en toute hâte, elle répandit sur les charbons ardents la moitié de son huile, qui prit feu en enflammant ce qui restait dans la poêle.

En un instant, elle disparut dans un tourbillon de flamme.

« Hombre ! rugit el Osso en se précipitant pour éteindre l'incendie.

— Santissima Maria, ayez pitié de moi ! » s'écria la pauvre femme, courant à la fenêtre pour appeler au secours, dans la pensée qu'elle était l'objet d'une tentative d'assassinat.

Heureusement que le temps qu'il lui fallut pour soulever l'espagnolette lui permit de remarquer que, loin de l'attaquer, le bandit ne s'occupait qu'à éteindre le commencement d'incendie, en se servant de son sombrero comme d'un éventail pour rabattre les flammes.

« Excusez-moi, senora, d'avoir causé cet accident, fit-il en continuant à étouffer le feu, sans deviner la vraie cause de la terreur de la mariée; j'aurais dû m'annoncer; mais votre porte était ouverte, et je suis si pressé.... »

— Oh ! ce n'est rien, señor don Pedro ! la faute est toute à ma maladresse, répondit-elle, encore toute tremblante. Que puis-je faire pour votre service ?

— Me donner l'adresse de ce Ramon Espeleta, qui...

— Oh ! si c'est cela, ce sera bien volontiers, et s'il lui arrive mal, il l'aura bien mérité, le *picaro* ! Il m'a bien trompée, allez, señor don Pedro, quand il m'a envoyée; je ne voulais pas, moi, et je lui disais : « Comment ! un mauvais sujet, un homme qui ne possède pas un maravedis, qui peut-être, en retournant son bolsillo, n'en ferait pas sortir les cinq quartos du Juif errant, oserait-il... ? »

— Vous l'avez bien, son adresse ?

— Si, señor. Un moment de patience, le temps d'allumer une chandelle pour chercher dans mon registre... Oserait-il lever les yeux sur une senorita accomplie comme la senorita dona Gomez y

Ruiz, un almacén de gracias (magasin de grâces), un ange de beauté et de bonté, une...

— Eh bien, la trouvez-vous ?

— Que son père chérit comme la prune de ses yeux, continua Graciosa avec cette volubilité qui lui avait mérité le surnom d'*el Molino de las palabras* (le Moulin à paroles), que tout le monde... Ah ! la voici, l'adresse de cet effronté, de ce... : calle d'el Barquillo, Triana, n° 17.

— Caraf ! c'est une fausse adresse ; j'en viens du n° 17 ; c'est là que demeure un de ses amis, don Juan, mais pas lui.

— Ah ! le scélérat ! voyez-vous comme il me trompait quand il me disait : « Allez, senora, allez en toute confiance, je suis certain de réussir, parfaitement certain. »

— Quoi, il a eu l'audace... ?

— Par la Virgen del Pilar, dont voici l'image, il me l'a dit et répété si souvent que j'ai fini par le croire, quoique en vérité il ne fût pas croyable qu'un caballero prudent et homme de bien comme le señor Gomez y Ruiz voulût donner sa petite colombe à ce vilain vautour sans plumes, avec son aile cassée, et....

— Enfin, vous n'avez pas d'autre adresse ?

— Aucune, señor, aucune ; le fanfaron se cache, croyez-moi.

— Qu'il se cache tant qu'il voudra, je le trouverai bien ; si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, dans huit jours, dans quinze ; mais je le retrouverai, et nous réglerons nos comptes.

— Et ce sera bien fait ; mais dites-moi, señor Gomez, il me semble que par son ami.... Il est vrai qu'il aura reçu le mot d'ordre.

— Imbécile que je suis, fit el Osso en se frappant le front, j'aurais bien pu demander le nom de famille de ce don Juan.

— Pour cela, je puis vous le dire ; tout à l'heure, je l'ai vu à la neveria ; il s'appelle ou du moins il se fait appeler don Juan Olympio.

— Olympio ! ce grand à longs favoris, toujours costumé en majo :

— Celui-là même.

— Je le connais parfaitement de vue ; vous dites qu'ils étaient ensemble ?

— A la neveria de Bermudez ; mais ils en sont sortis en même temps que moi.

— Vous en êtes sûre ?

— Parfaitement certaine ; c'est là que ce mauvais renard m'avait donné rendez-vous pour lui rapporter votre réponse.

— Valga me Dios ! j'y vais ; peut-être seront-ils revenus ?

— C'est possible, quoique....

— N'importe ; je laisserai ici ma mule attachée à un oranger du patio, je reviendrai la prendre.

— Voulez-vous que je la fasse conduire tout près d'ici, à la posada del Sol (l'auberge du Soleil) ? Ce sera plus sûr ; un gitano n'aurait qu'à passer et à l'emmener, vous ne la retrouveriez plus ; il ne faut pas une nuit à ces païens pour changer en mule blanche une mule noire, comme fit saint Vincent Ferrier en traversant le mont Serrat.

— C'est cela ; je la reprendrai à la posada, et je payerai le mozo de quadra. Tenez, senora Graciosa, voici pour votre peine et votre huile répandue, ajouta le bandit en jetant un douro sur la table.

— Non, señor ; vous m'humilieriez ; gardez votre argent.

— Au revoir, senora, et *mil gracias* ! répondit el Osso en sortant précipitamment.

— Santa Maria, murmura la Graciosa en faisant sonner la pièce pour s'assurer qu'elle n'était pas fausse, voici une aubaine à laquelle je ne m'attendais pas, après la réception qui m'a été faite à la Palmeria. C'est un brave seigneur que ce Gomez y Ruiz ; mais c'est égal, il m'a bien fait deux fois, dans la même journée, pour un douro de frayeur. *

Don Olympio n'était plus à la neveria de Bermudez ; en ce moment, il revenait de la porte de Triana et traversait nonchalamment, comme toujours, la place de l'Ayuntamiento, pour se rendre au café de la place del Duque.

* Eh bien, pensait-il en lui-même, elle est ingénieuse, l'idée de Ramon, et elle a bien réussi ; quelle peur ! quand j'y songe, il y a de quoi en

rire. C'est un lièvre que ce garçon-là, et moi qui, au cinque, le prenais pour un lion. »

Il est certain qu'en cette occasion, le *primera espada* n'avait brillé ni par le courage ni par le sang-froid.

Toujours confiant dans l'oracle de l'Anglaise, don Ramon, en sortant de chez la Graciosa, était allé attendre la réponse d'el Osso à la *neverria* de Bermudez.

Assis devant un bol de bière glacée à l'orange, il y fumait sa cigarette, en pensant aux beaux jours que lui réservait l'avenir, quand il avait senti une main s'appuyer sur son épaule.

« Ah! c'est toi, Olympio! Tu arrives au bon moment; assied-toi, et buvons ensemble.

— A ton idée? fit l'ex-brigand d'un ton railleur.

— A sa réalisation, plus prochaine que tu ne penses! répondit le torero.

— Bah!

— C'est comme cela, mon cher.

— L'affaire est arrangée?

— Elle s'arrange en ce moment.

— Avec Fernando peut-être; mais Fernando n'est ni son père ni sa sœur.

— C'est un niais, et pas autre chose.

— Je ne dis pas non, quoique ce soit ton ami.

— Je te l'abandonne.

— Pour le supprimer?

— Chut! fit don Ramon; ce n'est ni le lieu ni le moment de parler de cela.

— Cependant il faut bien que cela arrive.

— C'est possible.

— Et, dans ce cas, je réclame la préférence; tu sais, mon cher, pour toi je ferai la chose à moitié prix.

— Merci de ton intérêt.

— Tu dis donc que l'affaire s'arrange?

— En ce moment même.

— Heureux mortel! tu n'as pas l'air de t'en préoccuper beaucoup. Il faut croire que tu as mis les saints du ciel dans tes intérêts.

— Oui, fit Ramon en riant; en ma qualité de dévot, j'ai chargé le révérend père Isidro de faire

une neuvaine pour moi, et j'ai allumé ce matin un cierge dans la chapelle des âmes.

— Ris de Dieu et des saints, si cela te fait plaisir, répondit Olympio d'une voix sourde, mais ne parle pas mal des âmes; tu pourrais t'en repentir.

— Pourquoi? Elles ne m'en veulent pas, et, à toi, elles ne te doivent que de la reconnaissance, pour les avoir délivrées de leurs corps et envoyées en paradis jouir....

— *Rayo de Dios!* tais-toi, gronda le brigand, dont le visage était devenu livide; tu parles comme un enfant, et je ne permets pas qu'on tienne de semblables propos devant moi. »

Le torero changea de conversation; il connaissait le faible de son ami.

Comme beaucoup de scélérats de son espèce, Olympio avait ses terreurs superstitieuses.

Volontiers il eût dépouillé la Vierge d'Atocha de son manteau brodé de pierreries, qui valent un million; il aurait volé un christ, forcé un tabernacle, profané un calice ou un ostensor, mais sa main se serait séchée plutôt que de prendre un quartito dans le bassin des âmes du purgatoire, et, chaque vendredi, il faisait dire une messe à leur intention.

Souillé de plusieurs assassinats, il craignait moins la colère de Dieu que celle des morts; les cris de sa conscience bourrelée avaient revêtu une forme pour le tourmenter, et il prenait ses remords pour des ombres vengeresses que, dans sa brutale superstition, il s'efforçait, sans changer de vie, d'apaiser par des offrandes, des prières et même des jeûnes.

C'était sa seule religion, religion non pas d'amour, mais de peur.

Il ne faut pas croire qu'en cela cet homme fût une exception. José Maria, son capitaine, ne faisait pas une expédition sans avoir invoqué son patron, saint Joseph, et, dans les gorges des Abruzzes ou des Apennins, c'est en priant aux pieds d'une image de la Madone que les brigands se préparaient à attaquer une diligence ou à assassiner un voyageur isolé.

Don Ramon, qui, du moins à l'en croire, pro-

fessait un égal mépris pour tout ce qui tenait au culte catholique, croyait aveuglément aux horoscopes et avait sa dose de superstition peut-être plus absurde encore.

« Rentrons, fit-il au bout d'un moment; le soleil aveugle ici en se réfléchissant dans les vitrages, et nous causerons plus à l'aise dans la salle à peu près déserte. »

Olympio n'avait pas d'objection à faire, et ils s'assirent près d'une fenêtre ouvrant sur la rue, auprès d'une table sur laquelle les garçons avaient oublié un jeu de cartes, abandonné depuis quelques instants.

Tout en causant, le torero les prit, les battit, puis, les posant sur le tapis vert :

« Coupe! » dit-il à son ami.

Don Juan coupa.

« Retourne la première.

— *Diez de oro!* fit l'autre tout simplement; c'est, dit-on, la carte de la fortune.

— Et là voici qui arrive juste au même instant! s'écria Ramon en se penchant sur la fenêtre pour faire un signe à une femme rouge, essoufflée et en grande toilette, qui passait sur le trottoir.

— Caramba! fit don Juan tout étonné, c'est la Graciosa en personne, la colombe messagère des...

— Ah! villano! ah! fripon! vociféra la mariole en se posant, les poings sur les hanches, en face de don Ramon stupéfait; ah! c'est ainsi que vous vous moquez d'une honorable senora; que vous lui faites accroire que...

— Chut! chut! donc! murmura le torero, essayant de la calmer. Voyons, senora, pas tant de bruit; vous allez faire assembler tout le monde.»

Mais la colombe s'était faite pie-grièche, et elle continua à glapir :

« C'est joli de votre part, de m'avoir envoyée à la Palmeria demander pour vous la main de la senorita, en m'assurant que son père était bien disposé. Oh! oui, disposé à m'étrangler, comme un Osso qu'il est... »

— Si c'est là l'idée! fit Olympio en éclatant de rire.

— L'idée n'est pas de moi, allez, señor Olympio; c'est la vérité et la pure vérité, et la preuve,

c'est que le père va arriver; il est monté à cheval, et il arrive; vous la payerez, votre plaisanterie, mon beau muguet. »

Tous les habitués du café faisaient cercle autour de la table de jeu; on écoutait en riant et en chuchotant.

« Cette femme est folle, dit Ramon à son ami; sortons; elle ne sait ce qu'elle dit. »

Il était pâle, et ses lèvres tremblaient.

« Allons! fit Olympio, qui, charmé de cette aventure, dont il calculait les résultats pour lui, feignait de partager l'indignation du torero, sortons : c'est ce qu'il y a de mieux à faire. »

Et, prenant le bras de son ami, il l'entraîna avec lui, pendant que la Graciosa continuait à vociférer et à le poursuivre de ses injures.

« Heureusement, Fernando n'était pas là, lui dit don Juan quand ils se furent éloignés; mais qu'y a-t-il donc de vrai dans ce que dit cette femme? »

— Il y a, répondit Ramon d'une voix sourde, que l'Anglaise m'a trompé et que j'ai fait une imprudence en envoyant cette imbécile négociatrice pour sonder le terrain.

— Demonio! elle l'a si bien sondé, qu'elle en a, je crains, fait jaillir une vilaine affaire pour toi.

— Je n'etai, et personne ne la croira.

— Nie tant que tu voudras; mais si le père...

— Bah! c'est un conte.

— Ce pourrait bien être une vérité.

— Eh bien, après? Chacun n'a-t-il pas le droit de lui demander la main de sa fille?

— Je ne dis pas; mais, tu sais, les ours ne raisonnent pas comme les hommes, et s'il arrivait en ce moment, furieux, pour...

— C'est un conte! elle ne l'a peut-être pas même vu, » répliqua Espeleta avec un emportement mêlé d'inquiétude.

Don Olympio n'eut que le temps de pousser son ami dans l'embrasure d'une porte, en lui disant :

« Tiens! le voici. »

En ce moment, el Osso sortait de l'ancien logement du torero; il passa près d'eux sans les remarquer, sombre, les sourcils contractés et son escopette sautant à l'arçon de sa selle.



Village sur les bords du Guadaluquivir.

« La brute ! il serait capable de m'assassiner, murmura Ramon, devenu livide. Que faire ?

— Le prévenir, répondit don Juan avec un sang-froid terrible ; tu connais mes conditions ?

— Oui, mais encore faut-il le temps de tout combiner, et, en attendant....

— Il est certain qu'il va te chercher partout, interrompit Olympio, qui ne travaillait qu'à aug-



Je plaindrai maî toute suite au conseil de Hengleterre. (Page 256.)

menter la terreur de son ami pour faire réussir ce qu'il appelait sa spéculation.

— Cependant je ne puis pas me cacher! s'écria le torero, dont l'orgueil se révoltait contre cette humiliation; je deviendrais la risée de la ville et je me ferais honte à moi-même. Oh! continua-t-il avec un sanglot qui ressemblait à un rugissement de bête fauve, que ne puis-je me servir de mon bras droit comme autrefois! je corrigerais son insolence. »

32° LIV.

Ils étaient arrivés près du pont de Triana. Au bord du quai, un bateau à vapeur chauffait, prêt à partir, dans une heure, pour Cadix.

Les deux amis s'arrêtèrent. Olympio regardant le *buque de vapor*, Ramon penché sur le parapet, les yeux fixés sur les eaux noires et profondes du fleuve.

Au bord du quai, il y avait affluence de voyageurs, qui, leur petit paquet à la main, s'em-

pressaient de s'embarquer, les uns pour Cadix, les autres, la plupart villageois venus passer la journée à la ville, pour rentrer dans les pueblos échelonnés sur les deux rives du fleuve.

« *Buenas tarde!* » cria tout à coup un majo qui fumait à l'arrière.

— *Buenas tarde, amigo!* répondit Olympio au voyageur, qui lui faisait signe de la main; où allez-vous, señor don Gabriel?

— Passer huit jours à ma terre de San Lucar, répondit le majo; voulez-vous venir avec moi? Je suis seul; nous chasserons.

— Impossible; j'ai un rendez-vous à la nuit.

— Et vous, señor Ramon?

— Moi? fit le torero, indécis.

— Accepte, accepte, lui souffla son ami; c'est une fortune; pendant ce temps, j'arrangerai ton affaire.

— Eh bien, venez-vous? cria don Raphaël.

— Il y va, répondit don Juan; partez-vous tout de suite?

— Dans vingt minutes, à peu près.

— Je vais prendre ce qu'il me faut et je suis à vous, » dit alors don Ramon, qui tenait à ne pas laisser ce qui lui restait de ses douros à la merci de son ami.

La maison qu'il occupait dans le faubourg était tout proche. Dix minutes lui suffirent pour aller et venir, cinq pour faire un paquet de son linge et de quelques vêtements.

Au moment où la cloche sonnait pour la troisième fois, il mettait le pied sur le pont.

« C'est-il convenu? lui demanda Olympio en lui serrant la main.

— Ne pourrais-tu pas venir passer un jour avec nous dans le courant de la semaine? Nous en reparlerions.

— J'irai, répondit don Juan, qui voulait un traité en règle.

— Largue l'amarré! » cria le capitaine.

Un matelot détacha le câble, pendant que ses camarades poussaient au large, et les roues du bateau commencèrent à battre l'eau, qu'ouvrait le tranche-lame aigu du *San Fernando*.

Olympio les regarda s'éloigner, puis, remon-

tant la berge, rentra dans la ville par la porte de Triana.

Il se frottait les mains en passant sur la place de l'Ayuntamiento, lorsque quelqu'un dit à haute voix derrière lui :

« Pardon si je vous arrête, señor caballero. »

Don Juan se retourna et reconnut el Osso.

« Qu'y a-t-il pour votre service, caballero? » répondit-il froidement.

— Si je ne me trompe, vous êtes le señor don Olympio?

— Vous ne vous trompez pas; mais vous, qui êtes-vous?

— Don Pedro Gomez y Ruiz; peut-être avez-vous entendu parler de moi?

— C'est possible; cependant il me semble vous avoir entendu nommer autrement.

— El Bandito?

— Non, encore un autre nom, fit l'ex-brigand d'un ton légèrement ironique.

— Il y a des gens qui m'appellent aussi el Osso, dit l'Espagnol en le regardant dans le blanc des yeux.

— Ah! oui, c'est cela; en quoi puis-je vous servir?

— En me donnant l'adresse de votre ami don Ramon Espeleta.

— Pour quel motif, s'il vous plaît?

— Pour une affaire pressante qui l'intéresse.

— Ordinairement il demeure rue d'el Borquillo, n° 17; mais vous arrivez un peu tard.

— Vous pensez?

— J'en suis sûr; je l'ai quitté, il y a une demi-heure, partant pour Malaga.

— Pour Malaga?

— Par le coche de six heures.

— Et sera-t-il bientôt de retour?

— Pas avant un mois, si toutefois il revient, ce qui n'est pas sûr. Votre serviteur, señor don Pedro! »

Et tournant le dos à son interlocuteur, le señor don Olympio s'éloigna de son pas lent et grave en riant sous cape.

« Mil demonios! gronda el Osso, il m'a encore échappé; mais nous nous retrouverons! »

CHAPITRE XVII

DE SÉVILLE A GRENADE



NE heures venaient de sonner à l'horloge de la Giralda; les murmures de la ville s'étaient éteints l'un après l'autre, et seule cri monotone des *serenos*, ou gardes de nuit, retentissait de demi-heure en

demi-heure dans les rues désertes. La lune conduisait, silencieuse, son char d'argent dans le ciel; taureaux et chevaux sauvages dormaient couchés dans l'herbe, bercés par le murmure du Guadalquivir; les arbres mêmes, laissant pendre leurs feuilles alanguies, semblaient se livrer au sommeil. Toute la nature

reposait, et cependant, aux fenêtres de la *Palmeria* solitaire, brillaient encore des lumières devant lesquelles passaient et repassaient des ombres, tandis que, devant la porte entr'ouverte, Marron assis, dans une attente inquiète, poussait, de moment en moment, de longs hurlements.

« Mon Dieu, mon Dieu ! que sera-t-il arrivé : répétait Carmen d'une voix brisée par l'anxiété; tu n'as donc pas retrouvé notre père ? Ou peut-il être ?

— Je suis allé partout, répondait Fernando : chez la *Graciosa*, à Triana, à la Sangre, à la *neveria* de Bermudez, dans les rues, et je ne sais rien de plus que ce que je t'ai dit.

— Il aura rencontré ce Ramon. Mon Dieu ! mon Dieu !

— Non, j'ai vu Olympio : Ramon est à Malaga.

— Et le *senor padre* l'y aura suivi.

— C'est une folie de le penser.

— Ou bien il aura fait une chute de cheval; bien sûr il est arrivé quelque malheur, et c'est moi qui en suis cause.

— Cause de quoi? Que Ramon t'a demandée en mariage? Franchement, je ne comprends pas mon père. Quelle injure y a-t-il là dedans? Pour moi...

— Oh! je t'en prie, pas de récriminations; c'est bien assez que...

— Chut! écoute! interrompit le jeune homme en se rapprochant de la porte.

— C'est le souffle de la brise dans les palmiers.

— On dirait le pas d'un cheval.

— Les voix des domestiques qui causent dans la cuisine.

— Cependant il m'a bien semblé...

— Ou le murmure du fleuve. »

Ils demeurèrent quelques secondes l'oreille tendue.

Un rossignol commença ses roulades.

« Vilain oiseau, te tairas-tu? » s'écria l'Andalou avec impatience.

Et il frappa dans ses mains.

Mais l'oiseau s'obstinait et lançait à plein gosier trille sur trille.

Fernando se baissa pour ramasser une pierre et la lui jeter.

Au même moment, un hibou vint s'abattre sur le toit en faisant entendre ses hullements funèbres.

Ce fut contre lui que Fernando dirigea sa pierre.

Le hibou s'envola en poussant ce cri effrayant qui ressemble aux éclats de rire d'un maniaque.

Superstitieuse comme toutes les Espagnoles, Carmen eut peur; elle rentra toute frissonnante, et, se jetant à genoux devant une image de la Madone, fondit en larmes.

« C'est bien un cheval au trot! s'écria tout à coup son frère; il est au pied de la colline. Viens, Carmen! viens vite! »

Elle accourut pour écouter et n'en eut pas le temps, car Marron, qui, depuis un moment, éventait l'air, s'élança comme un trait avec des jappements pleins de joie.

Fernando courut à la barrière pour l'ouvrir, sa sœur le suivit en appelant les *criados*, qui sortirent précipitamment avec des lanternes.

Ils n'y étaient pas encore arrivés que Marron, après avoir reconnu son maître, revenait déjà en bondissant, comme pour annoncer la bonne nouvelle.

Presque aussitôt la tête de la Coronella se montra dans l'ouverture de la haie.

El Osso mit pied à terre, et sa fille se jeta dans ses bras, en s'écriant :

« Vous n'êtes pas blessé, petit père? »

— Blessé! fit-il avec un rire amer; on ne risque rien avec des insolents de cette trempe; je l'ai cherché par toute la ville sans le rencontrer, et ce n'est qu'à la nuit que j'ai appris son départ pour Malaga; il s'est enfui, le lâche.

— Ah! tant mieux! murmura Carmen.

— Oui, tant mieux, répondit le père, car il s'est déshonoré. »

Et, pendant que le palefrenier Diego ramenait la Coronella à l'écurie, il rentra par le sentier, reconduisant sa fille, qui des deux mains se suspendait à son bras.

« Quoi! fit-il en rentrant et voyant la table mise, vous n'avez pas encore soupé, *hijos*? »

— Nous vous attendions, père, répondit Fernando.

— Et nous étions si inquiets! ajouta sa sœur.

— Fais donc servir, ma Carmencita; tu dois mourir de faim.

— Je suis trop heureuse pour penser à autre chose en ce moment, » fit-elle.

Avec sa grosse main calleuse, le bandit la frappa à la joue et se débarrassa de son escopette, ainsi que de ses poulaines.

« Peppe est-il venu aujourd'hui? demanda-t-il.

— Oui, père, comme d'habitude; il était bien inquiet, lui aussi.

— S'il y en a de mauvais, celui-ci est du nombre des bons, dit el Bandito en s'asseyant, après avoir récité à haute voix le *Benedicite*. C'est un vrai parent et un *verdadero Visca no*. »

Comme indigné de cette prolongation insolite



Maison de don Gabriel, à San Lucas. (Page 250.)

de soirée, le coucou sortit précipitamment de sa cage et par douze fois cria aux convives d'aller se coucher,

Mais cette fois il eut beau s'égosiller, personne ne l'écouta.

« Pendant mon absence, s'est-il passé quelque autre chose de nouveau ? demanda el Osso.

— Rien absolument, père.

— A-t-on arrosé le potager avec la noria ?

— Deux heures ce soir, répondit Fernando.

— As-tu fait aussi creuser autour des palmiers ?

— Les rigoles sont établies ; on y mettra l'eau au soleil levant.

— Il faudra bientôt songer à la nouée, ajouta le propriétaire de la Palmeria.

— El Coco est prévenu pour la semaine prochaine.

— Allons, voilà qui va bien ; je vois avec plaisir que tu commences à devenir raisonnable, Fernando. »

Le jeune homme n'était pas habitué à des éloges de la part de son père ; il rougit comme une jeune fille. Le frugal repas touchait à sa fin ; le bandit ferma sa navaja, qui, ce jour-là, s'il eût rencontré Ramon, aurait sans doute servi à autre chose qu'à transpercer des olives au sel, et se tournant vers Carmen :

« Tu n'as non plus rien de nouveau à m'apprendre ? »

— Ah ! pardon, s'écria-t-elle, j'ai la tête tellement à l'envers que j'oubliais : il y a une lettre pour vous.

— Une lettre, fit-il en fronçant le sourcil.

— Oh ! rien d'inquiétant ; elle vient de la sierra, et j'ai reconnu sur l'adresse l'écriture de mon oncle Raphaël.

— D'où qu'elles viennent, les lettres m'inquiètent toujours. Donne.

— Mais, père, vous savez bien qu'il nous avait promis, en partant, de nous donner des nouvelles de Manocrita.

— Il y a de bonnes nouvelles, il y en a aussi de mauvaises, et ces dernières sont les plus nombreuses, gronda le bandit en déchirant l'enveloppe.

— Manocrita allait déjà mieux quand elle s'est mise en route, continua Carmen, pendant que son père lisait lentement la première page.

— Ce qui n'empêche pas qu'à présent elle aille plus mal, fit el Osso. Oh ! ces lettres, ces lettres !

— Plus mal ! s'écrièrent à la fois Fernando et sa sœur, en se rapprochant avec anxiété.

— Beaucoup plus mal même, paraît-il, car don Raphaël nous invite à aller la voir le plus tôt possible, afin de tâcher de la distraire ; elle est triste, me dit-il, s'affaiblit rapidement, ne mange plus, ne dort plus....

— C'est peut-être l'effet des eaux ; le docteur prétend....

— Ou plutôt l'effet de l'air, interrompit el Osso ; ces docteurs ne connaissent pas la montagne, l'air est trop vif pour une poitrine qui n'est pas forte ; je connais cela, moi qui y ai vécu : les matinées et les soirées y sont glaciales, le soir surtout, il y règne un petit vent de neige, si petit que, suivant le dicton des montagnards, *non ayaga a un candil pero acuchilla a un hombre* (il n'éteint pas une chandelle), mais si vif qu'il traverse un homme comme une lame de couteau.

— Pauvre Manocrita ! fit Carmen en joignant les mains. Quand partirons-nous, père ?

— Demain, pas plus tard, reprit le bandit en

mettant la lettre dans sa poche sans la montrer ; je l'accompagnerai. Fernando me remplacera ici pendant quelques jours, car en cette saison la Palmeria ne peut pas demeurer seule.

— Vous me donnerez vos instructions, señor padre.

— Je vais m'en occuper, hijo ; j'ai des comptes d'ouvriers à relever ; demain, tu iras à Séville savoir l'heure du départ de la *voiture à feu*, ajouta le bandit, qui jamais n'avait consenti à prononcer le mot de wagon, sous prétexte qu'il ne parlait pas anglais, et quand tu reviendras tout sera prêt.

— Vous ne vous coucherez donc pas, père ? demanda Carmen.

— Le travail avant le repos, hija, et lorsqu'il s'agit de monter dans ces machines diaboliques, le mieux est de mettre ordre à ses affaires et à sa conscience.

Sans partager l'espèce de terreur superstitieuse que les nouvelles inventions, *las artes diabólicas*, comme il les appelait, inspiraient à son père, Carmen n'était pas elle-même sans appréhension, et elle fit un signe de croix.

« Toi, reprit el Osso en s'adressant à sa fille, tu prépareras le coffre ; il faut y mettre ce que tu as de plus chaud, tes vêtements d'hiver.

— Vous pensez, père ?

— Certainement. Nous trouverons là-bas la neige, que tu n'as jamais vue que de loin ; c'est un beau tapis blanc comme les lis, épais de deux *varras*, mais qui ne réchauffe pas les pieds ; maintenant, faisons la prière, et que Dieu soit avec nous ! »

Rentré dans sa chambre, le bandit se mit à relire avec une douloureuse attention la lettre de son beau-frère ; elle était peu rassurante. Manocrita crachait le sang.

« Il faut aller la chercher et la ramener sans perdre une minute, répétait el Osso en se parlant à lui-même ; les médecins de la plaine ne savent pas ce que c'est que la montagne. »

Puis il s'assit près de sa table et prit son registre.

Lorsqu'au petit jour, Carmen, qui n'avait pas

pu fermer l'œil, se leva pour s'occuper de ses malles, elle l'aperçut à travers les fentes écrivant encore.

Moins de deux heures après, Fernando revenait de la ville, rapportant tous les renseignements demandés.

El Osso prit note de tout, donna ses instructions détaillées, plaça sous le socle de la Vierge et sous sa protection, en présence de son fils, un papier cacheté contenant ses dernières volontés en cas d'accident, déjeuna à la hâte, fit charger sur la Zapatera, que conduisait Diego, la lourde caisse de bois qui lui servait de coffre au temps où il faisait son commerce d'arriero, prit congé de ses serviteurs avec la même solennité que le roi saint Louis partant pour la Terre sainte, puis, donnant de l'éperon à la Coronella, sur la croupe luisante de laquelle il avait assis Carmen derrière lui, se mit en route pour Séville.

Moins d'une heure plus tard, Fernando, qui avait accompagné les voyageurs jusqu'à la gare, élevée sur la place d'Armes, en face de la torre del Oro, revenait seul à la Palmeria, ramenant avec lui Marron, dont les oreilles basses et la queue pendante exprimaient le douloureux étonnement causé au fidèle animal par cette brusque séparation.

Au premier coup de sifflet, le *char à feu*, autrement dit la locomotive, s'était mis en mouvement.

Carmen récitait son rosaire; et Osso faisait des signes de croix en priant mentalement et saluant chaque église devant laquelle il passait.

C'était la première fois qu'il consentait à monter dans un train; tout y était nouveau pour lui, et, blotti près d'une portière, d'où il pouvait à son aise contempler la campagne, il s'y tenait, craintif et mal à l'aise, comme un tigre que la vue d'une misérable petite tortue introduite dans sa cage fait reculer tout tremblant à l'angle le plus éloigné.

Il y a toujours dans l'inconnu quelque chose qui effraye, et dans le courage le mieux éprouvé, parfois des défaillances que rien ne saurait expliquer.

Le brave duc de Richelieu se trouvait mal à la vue d'une rose, et le général Talbot n'eût pour rien au monde passé dans un sentier où il aurait aperçu un crapaud.

A cette terreur involontaire, irrésistible, se joignaient des circonstances aggravantes.

Dans le train, peu de voyageurs avaient pris place ce jour-là, qui était un vendredi, car pour beaucoup d'Espagnols, comme pour beaucoup de Français, le vendredi est néfaste; cependant le sort avait voulu que la voiture dans laquelle se trouvaient le bandit et sa fille fût occupée par une famille anglaise.

Les Anglais s'occupent peu du vendredi, si peu qu'avant que le train eût dépassé l'hôpital de la Sangre, situé dans le faubourg de Macarena, la mère de famille avait ouvert le panier aux provisions et distribué à son mari et à ses deux blondes filles ces sandwiches au jambon sans lesquelles un habitant de la Grande-Bretagne ne saurait faire un pas.

Être en chemin de fer un vendredi, en compagnie d'hérétiques dévorant du jambon, c'était par trop fort.

L'Espagnol roulait des yeux terribles.

« Ils seront cause qu'il nous arrivera malheur, dit-il à sa fille; ils sont pires que des Français. »

Heureusement que l'Anglais ne comprenait pas un traître mot d'espagnol, et que l'aînée de ses filles, la blonde à lunettes bleues, étudiait le paysage andalou, non pas en le regardant, ce qui eût été vulgaire, mais en lisant avec acharnement son guide Murray.

« Ils n'ont pris leurs billets que pour Carmona, répondit Carmen à demi-voix, et descendront, par conséquent, bientôt. »

— Le plus tôt sera le meilleur; quels sauvages!»

Cela dit, il se roula dans sa cape, s'enfonça dans son coin en fermant les yeux pour dormir, puis, sentant qu'il n'y parviendrait pas, tira de la poche de son gilet un morceau de cigare, le hacha avec son long couteau, le broya, roula un papelito et battit le briquet.



Il s'assit près de sa table et prit son registre. (Page 254.)

Les quatre insulaires le regardaient faire avec une curiosité inquiète.

Il approcha sa cigarette de l'amadou.

« Oh ! *schoking !* » s'écrièrent les femmes en chœur, pendant que le mari, se redressant d'un air courroucé, étendait les bras en disant :

« No, señor; no *smoking compartment* (ce n'est pas le compartiment des fumeurs) (1) ! »

— Que dit-il, celui-là, avec son baragouin ? demanda el Osso à sa fille.

— Qu'il n'est pas permis de fumer ici, répondit-elle, devinant plutôt le geste que les mots.

— *Valga me Dios !* il ne manquerait plus que

cela. Ces hérétiques viennent chez nous manger du jambon le vendredi, et ils voudraient empêcher un bon catholique de fumer chez lui. Je voudrais voir ceci. »

Et il alluma sa cigarette d'un air tellement féroce que l'Anglais se contenta de boucher son nez et de faire claquer ses mâchoires en signe de mécontentement.

El Osso aspira une large bouffée qu'il renvoya d'un air provocateur par les narines.

« Aoh ! fit l'Anglais, parlant cette fois le français, dans l'espérance d'être mieux compris ; je plaindrai moi-même toute suite au consioul de Hengle-terre.

— C'était un détestable perfumage, » gémit la lady en débouchant son flacon de sels.

(1) Dans les trains anglais, il y a un compartiment appelé : « *Smoking compartment* (compartiment des fumeurs). »



Il leur fit servir une collation de fruits. (Page 262.)

Angelina se voila la face avec son Murray.

— *Padrecito*, dit Carmen de son ton le plus caressant, si vous attendiez quelques minutes, à cause de ces étrangers.

— Moi, attendre pour ces hérétiques, jamais ! S'ils se trouvent mal ici, qu'ils changent de voiture. Ceux-ci auraient besoin de Jose pour leur donner une leçon.

— Quel est ce Jose ?

— Jose Bustamente, un *calesero* (cocher) qui

conduisait un jour un *don heretico* de Cordoue à Malaga. Arrive l'heure de diner dans une *posada* ; le *posadero* met deux couverts à une table ; Jose vient pour s'asseoir. Ah ! bien oui. Sa Seigneurie était trop fière pour manger avec un *calesero*, et elle envoie Jose à la cuisine ; lui ne dit rien. On repart ; la pluie tombait par torrents. Arrivé à quatre lieues de Xérès, dans un endroit plein de fondrières, pan ! Jose vous verse son homme dans un fossé, relève sa voiture, re-

monte sur son siège et part en criant à l'Anglais, qui se débattait dans le fossé :

« — Au revoir, milord; vous ne m'avez pas trouvé digne de m'asseoir à votre table, moi, à mon tour, je vous trouve indigne de partager ma banquette! »

En ce moment, un coup de sifflet se fit entendre; le train ralentit sa marche. On arrivait à Carmona, vieille cité arabe bâtie sur un rocher élevé, au sommet duquel, dominant la plaine, se dresse un alcazar en ruines « qui semble, dit Fernan Caballero, élevé là à dessein par quelque roi d'Andalousie, afin d'embrasser d'un seul coup d'œil tous ses domaines. »

Les wagons n'étaient pas encore arrêtés, que l'insulaire, suivi de toute sa famille, se précipita plutôt qu'il ne descendit sur le quai.

El Osso les vit entourer aussitôt le chef de gare et, parlant tous à la fois, se plaindre de l'attentat dont ils avaient été victimes pendant ce court trajet de 16 kilomètres.

Naturellement, le chef de gare ne comprit pas un mot à leurs sifflements, entremêlés de *shocking!* et de *ah!* aussi se borna-t-il à les envoyer s'expliquer devant le terrible consul chargé de veiller sur l'inviolabilité des citoyens de la libre Angleterre.

En attendant que la plainte fût déposée, le train reprit sa marche.

Avant d'arriver à Cordoue, il avait encore 114 kilomètres à parcourir dans la plaine admirable qu'arrose le Guadalquivir, à travers de plantureuses prairies, des champs enclos de nopals, des forêts d'orangers à l'éblouissante verdure, d'énormes oliviers et de gracieux villages, les uns assis au bord du fleuve, les autres disséminés sur les collines, au milieu de bouquets de palmiers ombrageant les blanches maisons de leurs frais parasols, d'autres, enfin, perchés sur les rochers et découpant dans l'azur glacé d'or d'un ciel toujours pur la pittoresque silhouette de leurs vieux alcazars.

Personne n'avait remplacé les Anglais dans leur wagon, d'où le père et la fille, revenus de leur première émotion, contemplaient avec cu-

riosité le splendide paysage qui se déroulait sous leurs yeux.

Souvent el Osso, dans sa jeunesse, avait fait ce trajet; chaque village était pour lui une source de souvenirs, chaque maison une amie que l'on rencontre après une longue séparation.

Ici, il montrait à Carmen, penchée près de lui à la portière, l'antique *Iora del Rio*, où le chemin de fer traverse le Guadalquivir sur un pont de fonte de huit travées, large chacune de 30 mètres; là, le rocher des *Sete Filas* (des Sept-Filles), énorme piédestal d'un sanctuaire célèbre dédié à la Vierge et possédant un trésor de bijoux et de vêtements estimé plus d'un million.

Le bandit avait vu l'image miraculeuse découverte par les sept bergères dans une caverne, au sommet du roc, où chaque année la fête de l'invention de la précieuse relique se célèbre par des danses, des courses de novillos (1) et de brillantes illuminations.

Ailleurs, c'était une tour fauve à demi écroulée, ayant servi de retraite à des brigands; un château moderne presque enfoui dans un immense buisson de chènes-verts, de palmiers, de grenadiers et de myrtes; les gorges d'Almodovar et son château mauresque découronné par le temps; Posados, Villarobía et tant d'autres villages qui, chacun avait sa légende ou évoquait une anecdote.

Entraîné sur la pente de ses souvenirs, bercé par son wagon plus doucement qu'il ne l'avait jamais été par aucune de ses mules, el Bandito avait cessé de maudire les chemins de fer et les voitures, dans lesquelles les voyageurs sont, comme il le disait avec amertume, aussi mollement que des figues dans un panier, quand sa fille, qui, tout en l'écoutant, ne cessait de regarder, poussa tout à coup un cri d'étonnement.

« *Hombre!* » s'écria à son tour el Osso en se penchant vivement, déjà Cordoue! »

C'était en effet la subite apparition de cette ville, dont les Arabes ont dit: « Ah! Cordoue,

(1) Novillos, jeunes taureaux qu'on lâche dans l'arène, au milieu de la foule, et dont les cornes sont garnies de boules de bois ou de cuir pour empêcher les accidents.

que tu es ravissante, et qu'on goûte chez toi de délices! » qui avait arraché à la jeune fille son exclamation.

Jamais elle n'avait vu cette cité, que les anciens poètes espagnols ont appelée la capitale de la terre de Dieu, de *la tierra de Dios*, mais elle s'en était fait une image à la ressemblance de Séville avec ses clochers dentelés, sa ceinture de tours et sa Giralda, un caprice mauresque, un rêve de l'Alhambra, et toutes ses idées étaient renversées en se trouvant en face d'une ville à l'aspect africain, précédée par un vieux pont mi-romain mi-sarrasin derrière lequel elle se développe en amphithéâtre, avec son vieil Alcazar à gauche, sa Mosquée crénelée et blanchie à la chaux à droite, des maisons basses sans ordre, serrées les unes contre les autres, à peine ajourées sur d'étroites ruelles, badigeonnées de blanc, et, çà et là, piqués dans ce désordre, des palmiers écaillés au feuillage d'une rigidité presque métallique, projetant leur ombre violente sur des terrasses éblouissantes de lumière.

Puis, comme si ce n'eût pas été assez de ce courtèvement de blanc et de noir, en arrière de la ville et formant un second plan, sur lequel elle se découpait comme à l'emporte-pièce, une draperie d'un vert sombre et profond, la sierra Morena.

Le cri de Carmen, en apercevant cette ville qu'on dirait avoir été arrachée tout d'une pièce aux sables du désert pour la transplanter sur les rives de Guadalquivir, avait été un cri de désappointement bien plus que d'admiration.

Mais un moment après, lorsque el Osso, fidèle à son principe que la première chose à faire en entrant dans une ville était d'aller présenter ses hommages à Dieu, eut à travers les ruelles guidé sa fille jusqu'à la Mosquée, malgré son respect pour le lieu saint, Carmen ne put retenir un second cri, un cri d'admiration.

C'est qu'en effet, quelque montée que se soit l'imagination, même la plus ardente, elle demeure étourdie et même confondue, lorsque, franchissant le seuil de la Mosquée, devenue aujourd'hui cathédrale, elle se voit en présence d'une forêt de huit cent quatre-vingts colonnes

d'un seul morceau, toutes de porphyre ou de marbres rares et précieux des couleurs les plus variées, rouge, blanc, bleu, vert, gris, veiné, lavé d'or, glacé d'azur, couronnées de chapiteaux admirablement fouillés, et, dans leur désordre apparent, formant, par leurs croisements et leurs entrecroisements, cinquante-sept nef grandes ou petites.

Au temps des califes, dix-neuf portes de bronze y donnaient accès du côté du midi; la principale, celle du milieu, disparaissait sous des lames d'or, et au moment de la prière, sous la voûte de cette forêt de marbre, au-dessus de la tête des fidèles prosternés sur le parvis, quatre mille sept cents lampes balançaient comme des encensoirs d'or leurs éblouissantes clartés.

Aujourd'hui, les lames d'or ont été arrachées et la plupart des lampes enlevées; mais la merveilleuse forêt reste intacte, éclairée par un mystérieux demi-jour qui, glissant sur les fûts polis, double la profondeur de cette futaie de marbre.

C'est au milieu de ce bois sacré, qu'au temps de Charles-Quint les chanoines eurent la malheureuse idée de porter la hache, pour débayer l'espace nécessaire à la construction de leur église; l'Empereur, auquel on avait arraché son consentement, se montra très-mécontent du résultat de ce vandalisme.

« Ce que vous avez fait là, dit-il aux chanoines, existe partout; ce que vous avez défait n'existait nulle part. »

Ce blâme ne répara pas le mal accompli.

El Osso se préoccupait peu des chefs-d'œuvre, il alla s'agenouiller avec sa fille au pied de l'autel, pour remercier Dieu de l'avoir favorisé dans son voyage et le prier de lui continuer sa faveur; puis, après avoir rapidement montré à Carmen le merveilleux Mihrab, ou petit sanctuaire qui, chez les infidèles, était l'enceinte sacrée réservée à l'Esprit de Dieu et dont les plafonds de bois sculpté, les fenêtres brodées à jour, les plaques de mosaïque en verres de couleurs, les colonnettes à trefles forment un ensemble de richesse, de grâce, de beauté et d'intelligence dont peut-être aucune œuvre d'architecture ou d'orfèvrerie au



Carmona, vieille cité arabe. (Page 256.)

monde ne peut être comparée, il la conduisit dans un recoin obscur, et, lui montrant respectueusement une colonne, il lui dit :

« Au temps des infidèles, voici ce qu'un Espagnol chrétien a fait ici pour glorifier Sa Majesté. »

En se penchant, Carmen distingua l'image grossière, mais pleine de vigueur, d'un christ sculpté ou plutôt gravé dans le porphyre.

« Ce christ, lui dit son père, est l'œuvre d'un malheureux esclave que le roi maure avait, en haine de sa foi, fait enchaîner à cette colonne. Le vaillant chrétien y passa dix ans sans faiblir, en proie aux injures et aux mauvais traitements que ses persécuteurs lui faisaient subir pour l'obliger à apostasier; mais lui, pour soutenir sa foi et sans autre instrument que sa chaîne et ses ongles, grava l'image de son Dieu sur le porphyre; le jour même où il venait d'achever son travail, ses gardiens découvrirent ce qu'ils appelaient son sacrilège; on le traîna devant les juges, qui le condamnèrent à mourir le lendemain, dans les plus atroces supplices; mais Dieu ne voulait pas qu'une si grande foi demeurât sans récompense,

et dans la nuit, après un terrible assaut, les chrétiens, maîtres de la ville, le délivrèrent. »

Deux heures restaient encore avant le départ du train qui attend à Cordoue l'arrivée de celui de Madrid pour se diriger vers Malaga et Grenade. El Osso et sa compagne en profitèrent pour visiter un peu au hasard cette ville au cachet africain, aux ruelles solitaires, si mal pavées qu'en certains endroits on dirait le lit d'un torrent desséché, si étroites qu'il faut, comme à Alger, s'effacer pour laisser passer soit un lourd chariot traîné par de grands bœufs coiffés d'une sorte de haute mitre en sparterie de la forme la plus étrange, soit même un âne chargé de paille et conduit par un paysan vêtu d'un poncho de laine brune, vêtement primitif, qui consiste en une couverture grossière percée au centre d'un trou pour y passer la tête et dont les pans retombent en forme de dalmatique.

Il n'y avait qu'une demi-journée que Carmen avait, pour la première fois, quitté Seville; elle était encore en Andalousie, et déjà, cependant, en rencontrant des Espagnols coiffés de chapeaux pointus et leurs femmes en jupes écarlates



L'alcázar de Cordoue. (Page 261.)

elle commençait à comprendre combien le cousin Peppe était dans le vrai en disant que l'Espagne est une mosaïque dont chaque fragment a sa couleur particulière.

Tout en se promenant au hasard entre les maisons tristes et grillées comme des murs de prison, ils étaient arrivés au vieil Alcazar de Cordoue, dans la cour duquel fleurissent encore chaque année les deux palmiers plantés par la main de l'empereur Abdérhame, quand le grondement lointain du train arrivant de Madrid les avertit de se rapprocher de la gare.

De Cordoue à Bobadilla, où se bifurque le chemin de fer, le voyageur ne rencontre rien qui puisse fixer son attention d'une manière particulière, si ce n'est au moment où, traversant le plateau élevé de Montilla, son regard découvre le magnifique panorama des sierras qui l'environnent de toutes parts; mais ce paysage s'évanouit rapidement, et le train, redescendant la rampe, s'enfoncé dans des gorges rocailleuses qui rappellent la nudité des montagnettes de la Provence.

Le bandit n'en était pas moins ravi de tout ce

qu'il voyait : il se retrouvait, après de longues années, dans cette sierra de la Ronda, où il avait connu Jose Maria, et, oubliant sa taciturnité habituelle, il avait, à chaque changement de décor, une série d'aventures à conter à sa fille.

« Caramba! s'écriait-il de temps en temps, il y a tout près d'ici un chemin qui serpente au flanc de rochers menaçants, côtoie des précipices à faire tourner la tête et, sur de mauvais ponts de bois tout vermoulus, franchit des ravins à donner le vertige. C'est cela que je voudrais te montrer. Ici, nous roulons à plat comme un paralytique promené dans son fauteuil par un domestique en chaussons de flanelle. Les chemins de fer ont tout gâté.

— C'est vrai, père; mais on va plus vite, et Manola nous attend.

— Sans doute! A ce point de vue, il peut y avoir du bon; seulement, ceci ne peut pas s'appeler voyager. Tu me diras que, de cette manière, en un jour tu pourrais traverser l'Espagne de Cadix à Béhobie, c'est très-bien; mais tu n'auras rien vu et tu ne seras pas plus avancée que si tu n'étais pas sortie de la Palmeria.

— Nous voici pourtant dans une gorge magnifique, telle qu'il serait difficile, je crois, d'en rencontrer près de Séville; voyez donc, père, ces beaux rochers qui ressemblent, dans le lointain, à des vagues bleues; ces chênes énormes et ces grands arbres presque noirs, tant leur feuillage est foncé, qui couvrent la montagne jusqu'à son sommet; c'est sans doute une espèce des palmiers?

— Oui, le palmier des neiges, des sapins; cette rivière qui bouillonne là s'appelle le Genil, qui passe à Grenade; ces montagnes sont, d'un côté, el Hacho; de l'autre, los Periquetes, un prolongement de la Ronda. Tiens, vois-tu à ce tournant ce gros rocher qui penche au-dessus de la rivière? Un jour, en passant en cet endroit avec mes mules, je rencontrai une troupe de naranjeros qui attendaient le coche pour le dévaliser. Jose Maria était à leur tête.

— Je suppose, répondit Carmen en riant, que les voyageurs se seraient bien passés de cette embuscade, et, quant à moi, je préfère à ces émotions le calme du chemin de fer.

— Et tu as tort! Jose Maria était un véritable caballero; il n'en voulait qu'aux dix mille douros que le gouvernement envoyait sous escorte à Grenade, et si les carabineros se fussent rendus tout de suite, il n'y aurait pas eu de sang versé; mais leur commandant était *endemoniado*, il se fit tuer, lui et trois de ses hommes; le *delantero* eut la cuisse traversée, il en est mort, et une senora de l'intérieur fut blessée à l'épaule, sans qu'il y eût de la faute des naranjeros.

Après l'affaire, pendant que les vainqueurs transportaient avec l'aide des mules l'argent à la caverne de Moyaquil, Jose s'excusa auprès des senoras et leur fit servir sur le gazon, au bord de l'eau, une collation de fruits et de lait qu'il envoyait quérir dans les fermes voisines.

— Pendant qu'on pillait leurs caisses?

— Caramba! personne n'y toucha, même du bout du doigt; le capitaine n'était pas homme à se déshonorer par un vol.

— Cependant il emporta bien les dix mille douros?

— Valga me Dios, c'est bien différent! c'était l'argent d'un gouvernement qu'il ne reconnaissait pas.

— *Es verdad* (c'est la vérité), fit un voyageur à chapeau pointu, qui, monté à Bobadilla dans leur compartiment, n'avait pas desserré les dents jusque-là.

— Nous voici à Loja, continua le bandit en désignant du doigt une petite ville assez mal bâtie, quoiqu'elle ait pris pour devise : *Fior entre espinas*; elle n'a rien de bien remarquable que ses quatorze fontaines, ses sources qu'on voit sourdre de tous côtés au flanc de la montagne, et la belle cascade qu'y fait le Manganil en se précipitant dans le gouffre qu'on appelle *el Enferno de Loja* (l'Enfer de Loja).

En ce moment, la locomotive, après avoir ralenti sa course, s'arrêtait devant la station.

« Seigneur cavalier, fit l'inconnu en se levant, permettez-moi de vous remercier pour vos sentiments de bienveillance à l'égard de mon père, et si jamais vous vous arrêtez à Loja, n'oubliez pas, je vous en supplie, que la maison de don Mariano est toute à votre disposition et à celle de vos amis.

— *Mil gracias!* senor, pour votre courtoisie, répondit el Bandito, surpris de cette politesse. Cependant...

— Vous ne me connaissez pas, voulez-vous dire, cavalier? Voici ma carte, elle vous dira qui je suis. »

Et, tirant son portefeuille, l'inconnu écrivit au bas de son nom quelques mots avant de la remettre; puis, se retournant vers Carmen, qu'il salua avec une grâce pleine de noblesse :

« Senorita, je vous baise les pieds, dit-il.

— Quel est ce caballero si poli? demanda la jeune fille pendant que, son poncho sur le bras, l'inconnu rentrait dans la gare.

— Don Mariano, alcade mayor de Loja et fils de Jose Maria, » répondit el Osso en tendant la carte à sa fille.

L'idée d'un fils de brigand devenu maire de la ville dont son père avait été la terreur pendant des

années eut fait pousser un cri d'étonnement à une Française.

Carmen l'Andalouse se contenta de dire :

« *Esta muy distinguido* (il est très-distingué). »

Son père ne fit aucune réflexion, tant la chose lui paraissait naturelle.

Cosas de España, cela s'y voit tous les jours, et personne ne songe à s'en étonner.

Le soleil couchant dorait encore de ses derniers rayons le sommet neigeux des montagnes à l'horizon, quand le train, qui avait traversé sur un pont de soixante-treize mètres de hauteur, véritable chef-d'œuvre de construction, la gorge au fond de laquelle gronde le Genil, s'engagea dans la vallée ombragée de saules et de peupliers sous lesquels murmure la rivière.

Les voyageurs arrivèrent à la fameuse plaine de Grenade, cette fertile *vega* au milieu de laquelle campèrent si longtemps les soldats de l'armée des Rois Catholiques et où, pour les mettre à l'abri des sorties audacieuses et souvent désespérées des assiégés, fut, par ordre de la reine Isabelle, tracée, construite et fortifiée la ville de *Santa Fe*, si célèbre dans les chroniques espagnoles.

Quelques instants plus tard, et cette fois pour la dernière, el Osso et Carmen quittaient le wagon et se voyaient aussitôt entourés de portefaix vêtus de pittoresques haillons, qui, prenant parti pour les aubergistes par lesquels ils étaient payés, se précipitaient sur les effets des voyageurs en vociférant de toutes les forces de leurs poumons : « *Fonda de la Minerva! Fonda de la Victoria! Fonda de los siete Suelos, muy cerca de la Alhambra* (tout près de l'Alhambra) ! *Casa de Pupillas!* » noms des pensions bourgeoises dans lesquelles on trouve le logement, mais où l'on doit se procurer la nourriture en allant chercher à droite et à gauche pain, viande et légumes.

« *Senor caballero*, s'écriait l'un en tirant el *Bandito* par son manteau, suivez-moi à la fonda de la Victoria; c'est à trois pas de l'Alhambra : vous y serez nourri comme un roi, et vous aurez sous la main le fameux guide Ben-Sacken.

— Ne l'écoutez pas, *senorita*, interrompait un

boiteux trapu et à figure patibulaire en s'attachant à Carmen; venez à la fonda de la Alameda; dans toutes les autres vous serez dévorés par les insectes.

— *Senor caballero*, *senorita*, gémissait en chœur toute une cohue d'aveugles, d'estropiés, de soldats malheureux, de veuves infortunées, une petite aumône, une petite aumône pour l'amour de Dieu ! »

C'était un vacarme à ne pas s'entendre et capable d'étourdir tout autre que don Pedro, qui, habitué à ces cris des mendiants et des portefaix, gardait un imperturbable sang-froid en fumant sa cigarette, pendant qu'avec la lenteur qui caractérise les employés de tous les chemins de fer espagnols en général, et ceux de l'Andalousie en particulier, les facteurs apportaient un à un les bagages des arrivants.

Enfin le fameux coffre vint prendre place sur la table, et à sa vue les portefaix redoublèrent leurs cris.

Il tendait à Carmen de s'arracher à cette bagarre.

« A quelle fonda descendrons-nous, père ? » demanda-t-elle.

Il haussa les épaules et répondit :

« A aucune, fille.

— Nous coucherons donc ici ? lit-elle, effrayée.

— Nous dormirons, au contraire, dans de bons lits.

— Chez un ami, ou dans une fonda ?

— Je n'ai pas d'amis ici, et je ne m'arrête jamais dans les fondas (hôtels), qui sont beaucoup trop chères et où l'on est beaucoup plus mal qu'ailleurs. »

Puis, sans s'expliquer davantage, il se tourna vers un des portefaix et dit :

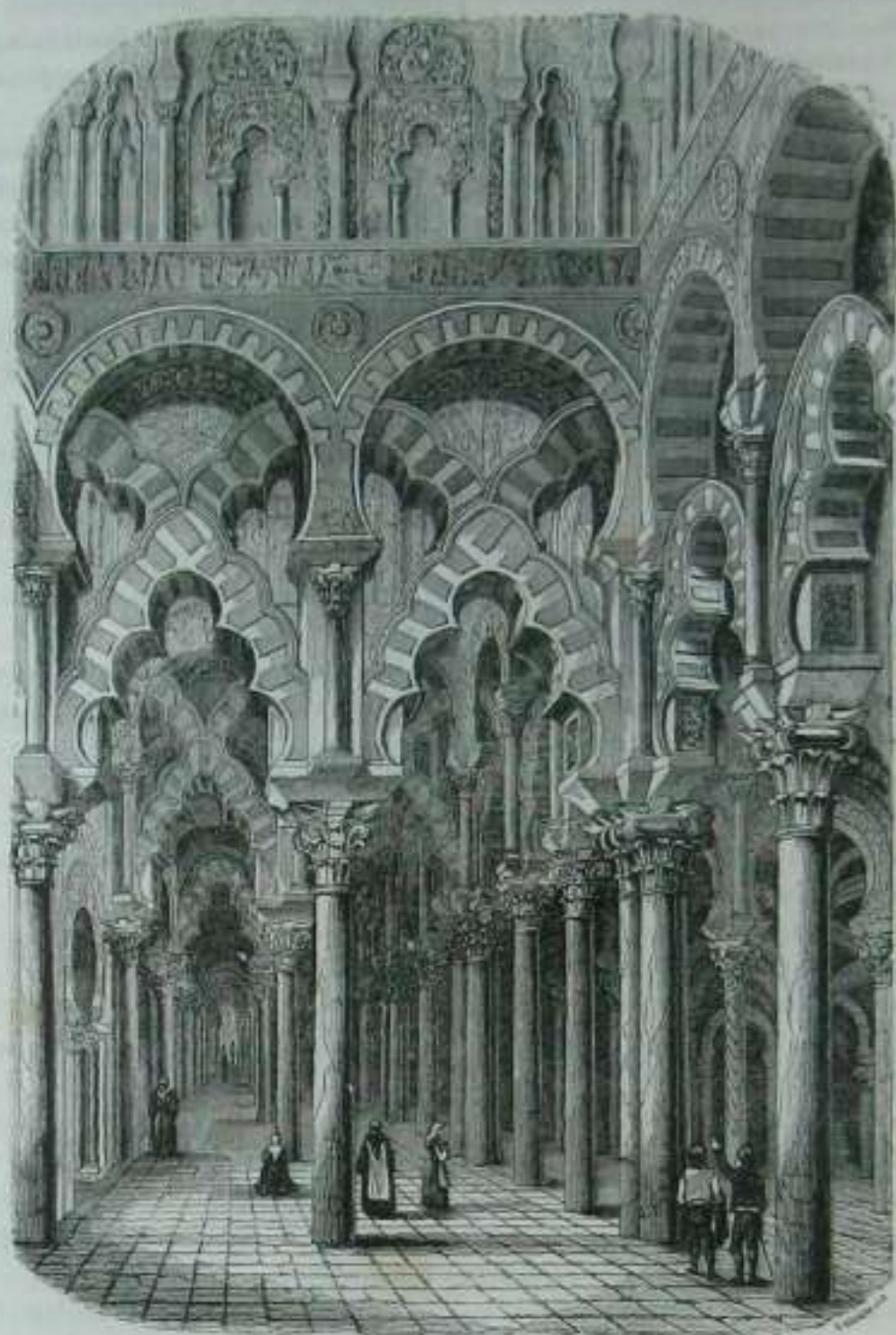
« *Hombre, ven aca* (homme, arrive ici) ! »

L'autre approcha aussitôt.

« Prends ! » lui dit el Osso en frappant du plat de la main sur son coffre.

Le portefaix obéit.

« *Posada de la Mula de oro* (auberge de la Mule d'or), fit le bandit en donnant le bras à sa fille ; sais-tu où cela est ?



Grande Mosquée de Cordoue. (Page 259.)

— *Si, señor,* » répliqua le commissionnaire.

Et tous trois, sortant de la gare, se dirigèrent vers l'auberge tenue par Jose Cabecero, tout en haut d'une rue montueuse, mal pavée, mais continuée par une large allée d'ormes séculaires, dont les branches entrelacées formaient voûte au-

dessus d'un double ruisseau gazouillant à droite et à gauche sur les cailloux de la colline.

En ce moment, et comme pour faire les honneurs de la cité arabe à ses nouveaux visiteurs, la lune, voilée jusque-là par un nuage, se dégaga de ses voiles et, laissant tomber une



Vous êtes et Dissu, Ferreris de Malaga ! (Page 267.)

large nappe de douce lumière sur la montée de l'Alhambra, éclaira d'un jour à la fois poétique et mystérieux la sombre futaie, au-dessus de laquelle se détachait, sur le pâle azur du ciel, la couronne crénelée de l'enceinte arabe et la masse imposante de la *torre Bermeja* (la tour Verteille).

« Qu'est-ce que cela ? demanda vivement Carmen, frappée d'admiration par la grandeur sauvage de ce paysage.

— La Alhambra, pour vous servir, *senorita*, répondit le portefaix, et là le Généralife, ajouta-t-il en étendant la main vers une autre colline, d'où jaillissaient, comme deux minarets, les deux îls légendaires, témoins de la splendeur des califes et gardiens muets des ruines de leur palais.

— Dios mio, que c'est donc beau ! murmura l'Andalouse.

— *Quien no ha visto Sevilla
No ha visto maravillas;
Quien no ha visto Granada
No ha visto nada!*

— Qui n'a pas vu Séville
N'a pas vu une merveille,
Qui n'a pas vu Grenade
N'a rien vu ! »

s'écria le portefaix, qui ne manqua pas de prononcer à la grenadine : *Granad pour Granada et nada pour nada.*

Jusqu'à là, le bandit n'avait rien dit; malgré son apparence froide et austère, il sentait vivement, et le bruit de ses pas sur le pavé de la rue des Gomez éveillait en lui un monde de souvenirs de jeunesse.

« Nous sommes arrivés ! » s'écria-t-il tout à coup, en s'arrêtant devant un mur en pierres sèches, dans lequel un maçon vandale avait enchâssé pêle-mêle des fragments de colonnes, des inscriptions, des marbres à demi brisés, des débris de chapiteaux ciselés avec tant de soin, qu'on les eût dit brodés à l'aiguille : tout ce qui lui était tombé sous la main.

« Nous sommes arrivés, » répéta le commissionnaire, qui, après avoir déposé son coffre, prit un caillou pour remplacer le marteau absent et, se servant de ce heurtoir primitif, se mit à frapper de toute sa force la porte cochère, plus robuste qu'élégante, seul jour que la muraille prit sur la rue.

Si profond que fût le sommeil du posadero, il fallut bien qu'il s'éveillât, quand une demi-douzaine de gros chiens enfermés dans le corral mêlèrent leurs aboiements furieux au bruit que faisait el Bandito.

Cependant il se passa encore un moment avant que personne bougeât dans la maison de Jose Gabecero.

Ce n'était pas qu'il y manquât de monde; mais les Espagnols n'aiment pas à être dérangés, et encore moins à se déranger.

« Qui est là ? » cria enfin une voix grondeuse du fond de la cour.

— Ce sont des hôtes, répondit le portefaix.

— *Vaya usted con Dios* (allez avec Dieu) ! re-

prit la voix, à demi étouffée par un bâillement : la maison est pleine.

— Conduis-nous silleurs, dit le bandit à son guide.

— La fonda Ortiz est tout à côté, vous pouvez y aller, répondit celui-ci avec le plus grand sang-froid, en tendant la main pour recevoir le prix de sa course.

— Alors, reprends la malle, soupira Carmen, qui regrettait le voisinage si poétique de l'Alhambra.

— Pardon, senorita! mais je demeure de l'autre côté de la ville, et ma femme m'attend; d'ailleurs, j'ai assez travaillé aujourd'hui, » fit le portefaix, qui, mettant l'argent dans sa poche, s'éloigna en souhaitant le bonsoir aux voyageurs.

« Franchement, c'est encore pis qu'à Séville ! » s'écria la jeune fille en éclatant de rire. Qu'allons-nous faire à présent, père ?

— Nous coucher et dormir, après avoir soupe, dit celui-ci, sans s'étonner le moins du monde de ce qui venait de se passer.

— Nous coucher sous les arbres ?

— Ce ne serait pas la première fois que cela m'arriverait, et le temps est assez beau pour cela, répondit-il; cependant je préfère un lit.

— Mais puisqu'ils ne veulent pas ouvrir.

— Patience ! nous entrerons.

— Comment cela ?

— Par la porte. »

Et montant sur le coffre, dressé contre le mur, el Osso, qui de cette hauteur dépassait le faite de la muraille, se mit à examiner le corral.

Il était rempli de mulets et d'ânes prêts à partir pour la sierra et dont les conducteurs, en pantalons de gros drap doublé de basane, un pot de fleurs brodé en laine au milieu du dos de leurs vestes de cuir fauve, la ceinture violette nouée autour des reins, et les jambes serrées dans de longues guêtres en cuir de randa piquées en crins de couleur, achevaient silencieusement leur *puchero* à l'ail ou fumaient un *papileto*, en attendant l'heure marquée pour le départ du convoi.

A la vue d'el Osso, qui, du haut de son obser-

vatoire, faisait signe avec son sombrero aux arrieros, les chiens, qui venaient à peine de se calmer, se précipitèrent, le poil hérissé, avec des aboiements terribles, et le vacarme devint tel qu'un des muletiers, ne pouvant le faire cesser autrement, daigna se lever et s'approcher du mur pour savoir ce que voulait l'étranger.

C'était ce que désirait le bandit.

La conférence dura quelques minutes; on n'entre pas dans une place forte sans parlementer, et l'arriero, n'étant pas le maître de la casa, se refusait à tirer les verrous de la porte du corral.

« Écoute, frère, disait-il, prends patience; d'ici à une heure nous partirons, et comme nous ne pouvons pas nous envoler, nous sortirons par la porte; profite alors de l'occasion, et il n'y aura personne à blâmer, puisque tu te trouveras dans la posada sans avoir forcé l'entrée et aussi sans que nous t'ayons introduit.

— Jose Cabecero est-il couché?

— Non.

— Il soupe?

— Non.

— Que fait-il donc?

— Il est occupé.

— Occupé à quoi?

— A ses affaires, sans doute.

— Et il ne peut pas se déranger, même une minute?

— Il paraît.

— Demonio! je ne puis cependant pas passer la nuit dans la rue. »

L'arriero haussa les épaules et tourna le dos.

« Eh bien? demanda Carmen.

— Si ce n'était ces chiens qui me dévoreraient avant que j'eusse le temps de me défendre, je sauterais dans la cour, répondit l'Espagnol; mais n'importe, je trouverai bien moyen de faire ouvrir. »

Et, se faisant un porte-voix de ses deux mains, il se mit à crier de toute la force de ses poumons :

« Don Jose! don Jose! al fuego, al fuego (au feu, au feu)! »

Toutes les affaires de don Jose, en ce moment, consistaient à régler ses comptes avec le chef des arrieros, en buvant avec lui quelques petits verres d'une espèce de liqueur de ménage, aussi désagréable au goût qu'à la vue, et que les Grenadins ont le mauvais goût de préférer à leur excellent vin.

A ce cri : *Al fuego!* le vieux posadero, croyant son corral en flammes, se précipita dans la cour.

« Où est-il? où est le feu? demanda-t-il avec anxiété aux arrieros.

— Demandez à ce cavalier, répondit l'un d'eux en montrant le bandit.

— Où est le feu? répéta Jose.

— Là! là! ouvrez, je vais vous le montrer. »

Le posadero se précipita sur la porte, en fit tomber les barres et jeter les verrous.

« Bonsoir, señor don Jose! *como la passa usted* (comment vous portez-vous)? fit gravement el Osso en lui tendant la main. Permettez-moi de vous présenter ma fille. Il y a...

— Le feu, señor caballero, où est le feu?

— J'espère qu'il est dans votre cuisine pour faire cuire une tortilla, car nous mourons de faim.

— Hombre! vous moqueriez-vous de moi, caballero?

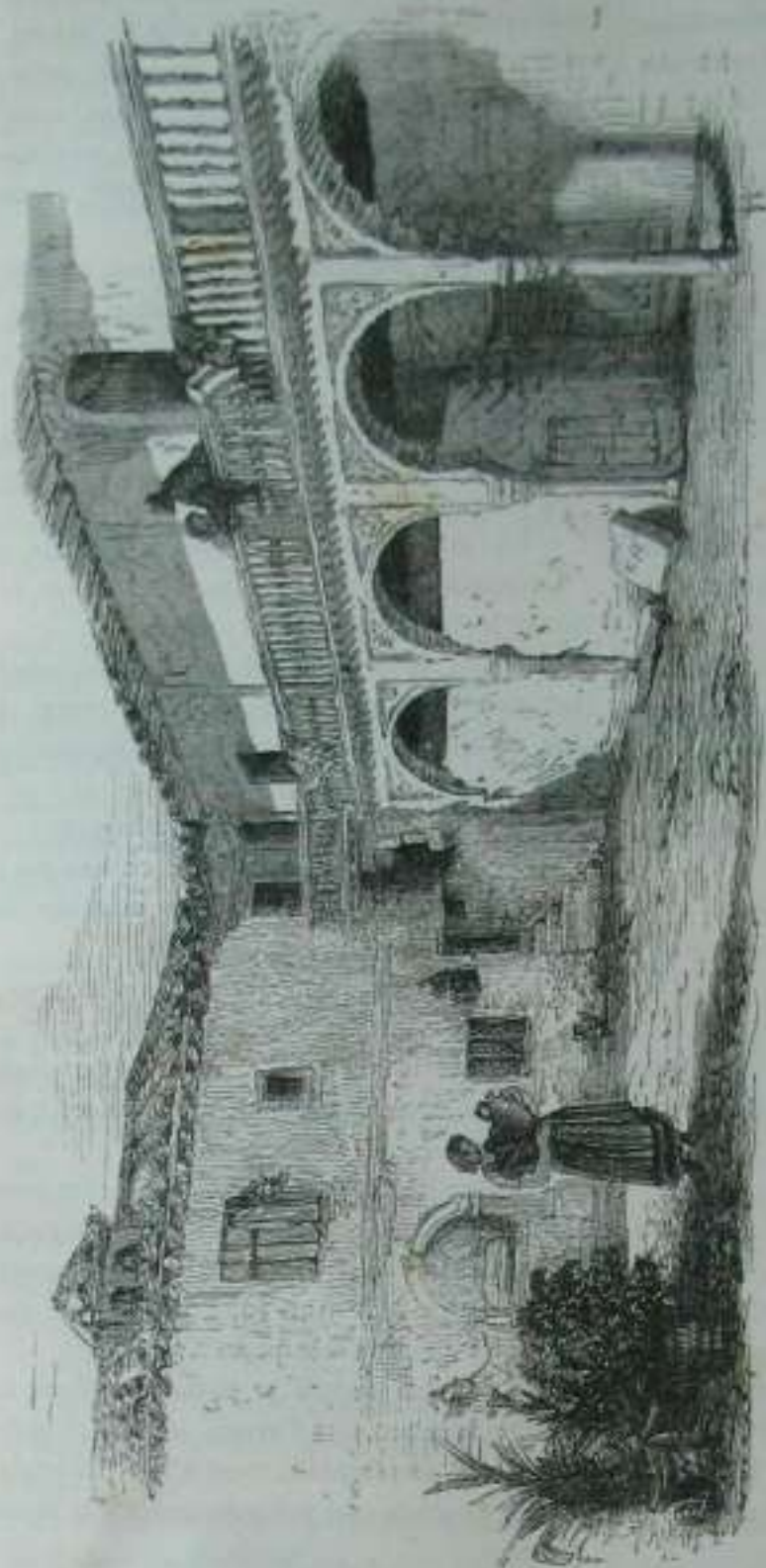
— J'en serais désespéré, car vous êtes un vieil ami, señor don Jose; ne me reconnaissez-vous pas?

— *Valga me Dios!* vous êtes el Osso, l'arriero de Malaga! s'écria don Jose après l'avoir regardé un moment. Par la Virgen! voici vingt ans et plus que je ne vous avais vu. Entrez, señor, ma maison est toute à votre disposition.

— C'est bien ce que je pensais, répliqua el Bandito, pendant que Carmen se cachait pour rire derrière son éventail; aussi n'ai-je pas voulu passer à Grenade sans venir descendre à la *Mula de oro*. »

Le posadero se confondit en excuses sur la brutalité de sa première réponse.

« Il était en affaires en ce moment, ce qui ne l'aurait pourtant pas empêché d'accourir, s'il eût pu deviner... »



La posada de don José Cabrerro, (Page 268.)

dégradé, mais qui, de sa splendeur primitive, avait conservé une galerie délicieusement ouvragée, reposant sur un rang d'élégantes arcades, entre deux desquelles une fontaine de marbre, encastrée dans le mur, jetait, par une bouche de cuivre grossièrement adaptée par un ouvrier moderne, un filet d'eau claire comme le cristal.

Sans être élégant, l'intérieur de la posada était au moins très-propre, qualité que les Français se plaignent de ne pas rencontrer souvent en Espagne, et dont les Espagnols seraient en droit de regretter trop souvent l'absence en France.

Quatre salles formaient le rez-de-chaussée : deux occupées déjà par des voyageurs ; la troisième, blanchie à la chaux, servant de cuisine, et la quatrième, remplie par une grande table couverte d'une nappe constellée de taches violacées par les arrieros, qui venaient d'y prendre leur repas.

Cette dernière, tapissée à hauteur d'homme de ces carreaux de faïence peints et vernis que l'on retrouve dans tous les palais du sud de l'Espagne, avait dû être très-élégante ; mais sculptures et inscriptions disparaissaient

Et tout en entassant excuses et compliments, il fit traverser aux voyageurs le corral, au fond duquel se développaient les bâtiments de la posada, ancien monument arabe singulièrement

sous un outrageux badigeon vert pomme, et à l'ornementation arabe don José avait cru faire acte de suprême bon goût en substituant, de distance en distance, des bandes d'un méchant

papier à fleurs, sur lequel se détachaient violemment quelques images dans le genre de celles d'Épinal, représentant l'entrée de Ferdinand et d'Isabelle à Grenade, la bataille de Baylen, saint Joseph pliant sous le faix d'un lis gigantesque, la vierge de Cavadonga, le général Prim et une corrida de toros tellement animée qu'il était impossible d'y rien distinguer.

Ce fut dans cette pièce que le posadero introduisit ses hôtes, et qu'une belle jeune fille, sa nièce, vrai type de la beauté grenadine, aux dents blanches, aux yeux veloutés, avec des cheveux noirs et soyeux, et ces lèvres rouge cerise dont le poète a dit :

*Son tus labios doi cortinas
De terciopelo carmesí.*

Tes lèvres sont deux rideaux
De velours cramoisi.

Vive et alerte, elle eut, en un instant, étendu au bout de la table une nappe immaculée, et apporté de la cuisine puchero, garbansos et ceufs frits à l'huile, véritable repas de carême, tel qu'on les sert encore le vendredi dans les auberges de village des contrées assez peu civilisées pour croire que l'Église a le droit de faire des lois et les chrétiens le devoir de les observer.

Le repas fini, el Osso, pendant que Carmen, conduite par l'alerte Joaquina, gagnait la chambre où était préparé son lit, s'informait auprès du posadero s'il existait d'autres moyens de transport que des mules pour continuer son voyage.

Un instant après, en passant devant la porte de sa fille, il lui cria :

« Dors en paix, Carmencita ; j'ai trouvé notre affaire, et tu auras jusqu'à onze heures pour entendre la messe et visiter l'Alhambra. »



CHAPITRE XVIII

GRENADE ET LA SIERRA



ments, on pourrait presque dire de stupéfactions, quelque chose d'étrange qui n'a pas son pareil au monde, un mélange incroyable de luxe inoui et de misère sordide, de marbre et de boue, de palais dont l'architecture fait rêver aux éblouissement des contes des *Mille et une Nuits*, de ma-

ville de Grenade n'est pas une de ces cités vulgaires que, son guide à la main, un touriste puisse visiter entre le déjeuner et le dîner; c'est un écrin de merveilles, une

suite d'étonne-

ments, de terrasses croulantes et de terriers creusés dans la terre rouge des flancs de l'Albaicín.

Dans les quelques heures qu'elle avait à demeurer à Grenade, Carmen ne pouvait pas avoir la prétention de tout visiter; mais elle voulait profiter de son temps, et lorsqu'à cinq heures du matin, el Osso passa devant sa porte pour aller, suivant son habitude, entendre la première messe avant de s'occuper de ses affaires, elle l'appela.

« Quoi, déjà éveillée, hija? fit-il, étonné.

— Éveillée et habillée, répondit-elle en se montrant aussitôt.

— Tu n'as donc pas dormi?

— Le départ des muletiers, d'abord, et ensuite le chant du rossignol m'en ont empêchée, répondit-elle en souriant, les rossignols surtout. Il y a sans doute fête chez eux, car ils ont donné toute la nuit un concert dans les jardins du Généralife.

— C'est là, en effet, le lieu de leurs tertulias, et Grenade est leur ville privilégiée par excellence. A propos, j'ai oublié de te dire qu'hier au soir le vieux Jose a mis son fils Gaspardo à ta disposition pour visiter ce qu'il y a de plus curieux dans la ville.

— Ne m'accompagnez-vous pas, *padrecito* ?

— Je n'en ai pas le loisir ; il faut que je m'occupe d'arrêter nos places au correo, s'il en est encore temps, ou de louer un calesero jusqu'à Padul.

— Et de Padul ?

— Nous prendrons un *arriero* ; les chemins sont impraticables aux voitures.

— Vous y allez maintenant ?

— Je vais faire mes prières.

— J'y vais avec vous, père ; le temps d'attacher ma mantille.

— Tu me retrouveras dans le *comedor* (salle à manger) ; j'ai à parler au *posadero*.

L'œillet qu'elle avait dans les cheveux était fané, mais les fleurs ne manquent pas à Grenade, où chaque fenêtre est un vrai parterre encadré de rosiers et de jasmins.

Elle prit une rose rouge, la posa dans ses cheveux noirs, attacha sa mantille avec deux longues épingles et descendit.

« Je viens de vous voler une fleur, dit-elle au vieux Jose, qu'elle trouva causant avec son père.

— Et vous avez fait sécher les autres d'envie, belle *senorita*, répondit le Grenadin.

— J'espère que non, fit-elle en riant ; je ne suis pas votre nièce Joaquina.

— Si vos yeux sont beaux, vos lèvres sont bonnes, » reprit le *posadero*, en s'inclinant avec une respectueuse courtoisie.

Puis il ajouta :

« Votre honoré père, une de mes vieilles connaissances, m'a fait le plaisir de m'apprendre que vous permettez à Gaspardo de vous servir de guide ; je vous en remercie pour lui et pour moi. Lorsque vous reviendrez, il sera à vos ordres, à moins que vous ne préfériez qu'il n'aille vous prendre.

— Je crois que cela vaudrait mieux, répondit el Osso.

— Très-bien ; voulez-vous me dire où ?

— A la cathédrale, dans la *capilla mayor*.

— Dans combien de temps ?

— Trois quarts d'heure.

— Dans une demi-heure il y sera. »

Le père et la fille sortirent et descendirent la rue de *los Gomeres*, où, en passant, el Osso montra à Carmen la statue de *san Onofre*, un chef-d'œuvre de Diego de Siloe, au-dessus de la porte d'une petite chapelle.

Ils traversèrent ensuite la *plaza Nueva* et prirent la rue *del Zacatin*, l'une des plus vieilles et assurément la plus curieuse de Grenade, qui conduit de la place Neuve à la *Bib-Rambla*.

Cette rue, qu'on pourrait appeler un *corridor*, car les toits de ses maisons se touchent, a conservé à la fois son nom et sa physionomie arabes ; les boutiques y sont plongées dans une constante obscurité, mais y jouissent aussi d'une continuelle fraîcheur, entretenue par l'ombre des toits et la fraîcheur des eaux du *Daro*.

Principale artère de la ville, le *Zacatin* est à la fois très-étroit et très-passant ; aussi est-il toujours encombré d'enfants à demi nus qui jouent et se culbutent, d'ânes qui vont et viennent, chargés de paille dorée, ou portant, suspendus à leurs flancs, des *jarrax*, énormes amphores de terre remplies d'eau, que leurs conducteurs bronzés par le soleil, et qui rappellent les Arabes, promènent dans tous les quartiers, en poussant avec un accent sauvage le cri de : *Agua fresca ! quien quiere agua* (eau fraîche ! qui veut de l'eau) ?

Au bout de la rue sombre, une surprise attendait Carmen, lorsqu'à un détour de ce *corridor* en zigzag, elle se trouva tout à coup sur la place mauresque de *Bib-Rambla*, éblouissante de lumière et déjà inondée par les rayons du soleil levant, qui faisait ressortir dans toute leur violence les couleurs bizarres dont sont enluminées les maisons, l'extravagance de leurs façades, l'originalité de leurs *miradores* grillés comme des cages d'oiseaux, et mettait en évidence jusqu'au



Place de Bib-Rambía, (Page 271.)

moindre détail de cette bigarrure architecturale, dans laquelle se coudoient, en se heurtant, boutiques et chapelles, arceaux arabes à la voussure formant le fer à cheval, palais archiépiscopal, hôtel de l'ayuntamiento et petites habitations particulières, formant les quatre côtés d'un vaste parallélogramme dont le milieu, relevé en forme d'esplanade à plus d'un mètre de hauteur, servit autrefois de théâtre pour les joutes ou les courses de bagues, si souvent chantées par les poètes du romancero.

Sans s'arrêter à examiner plus longtemps cette promenade originale, aujourd'hui plantée de cactus et autres fleurs tropicales, le bandit, tournant dans une des rues adjacentes, se dirigea vers la cathédrale, édifice voisin, riche, mais d'un goût douteux, œuvre du xv^e siècle, et, par la première de ses trois portes, pénétra dans l'église.

L'intérieur en est imposant. Distribué en cinq nefs reposant sur d'énormes piliers composés de faisceaux de colonnes, il mesure 116 mètres de long sur 70 de large, et est flanqué de quinze chapelles décorées avec magnificence par plusieurs peintres ou sculpteurs, tant Espagnols qu'Italiens.

El Osso n'était pas venu visiter un musée ; il plongea le bout de ses doigts dans le bénitier, offrit l'eau sainte à sa fille, et sans que ni l'un ni l'autre levassent les yeux, la tête respectueusement inclinée, ils traversèrent le vaste vaisseau et vinrent s'agenouiller sur les premières marches de la capilla mayor, œuvre magistrale et somptueuse, soutenue par vingt colonnes, au-devant desquelles se dressent, sur une seule ligne, comme les gardiens du sanctuaire, les statues des douze apôtres de grandeur colossale, laissant apercevoir, au centre de la chapelle, l'autel prin-



La fille Lindaraja dans son splendide costume oriental. (Page 276.)

cipal en marbre blanc, au-dessus duquel, à 47 mètres de hauteur, se déploie une vaste coupole azurée semée d'étoiles d'or.

354 LIV.

Le prêtre montait à l'autel; le père et la fille demeurèrent prosternés, trop occupés de la majesté de Celui en l'honneur duquel Isabelle et

Ferdinand, les conquérants de Grenade, avaient élevé ce monument de leur reconnaissance, pour s'occuper de l'œuvre des hommes.

Ce ne fut que lorsque la messe fut achevée, qu'avec une curiosité tempérée par le respect, ils examinèrent successivement la capilla mayor et celle, bien plus intéressante encore, qui porte le nom de capilla real, dans laquelle dorment, sous leurs imposants mausolées de marbre, Ferdinand et Isabelle, Jeanne et Philippe d'Espagne.

Malheureusement, Peppe n'était pas là pour leur faire comprendre et admirer plusieurs chefs-d'œuvre, tels que *le Christ mort* d'Alonso Cano, ou la *Caridad* de Torrigniani; d'ailleurs, leur visite était trop hâtée pour ne pas être trop superficielle, et, après quelques instants, ils sortirent, ne voyant personne qui les attendit à la capilla mayor.

« Jose Cabecero nous aura oubliés, fit el Bandito en sortant; je vais te reconduire.

— Que Votre Grâce m'excuse, répondit quelqu'un derrière eux; mais mon père m'avait dit de me rendre à la *capilla mayor* et non pas à celle de *los reyes*.

— Et il a eu raison, per Dios, et c'est à nous à vous faire des excuses, señor Gaspardo, s'écria el Osso en se retournant vivement.

— En effet, ajouta Carmen, enveloppant le jeune homme d'un de ces rapides coups d'œil dont les femmes seules ont le secret et qui leur suffisent pour avoir tout vu, nous étions allés regarder les tombeaux de *los reyes*.

— Au point de vue de l'histoire, c'est ce que notre cathédrale renferme de plus curieux; mais à celui de l'art, ils ne valent pas *la Mort du Christ* de Bazanegra, ou le buste de saint Paul d'Alonso.

— Est-ce que vous êtes guide? demanda naïvement el Osso, étonné d'entendre le fils d'un posadero parler peinture.

— Non, señor; je ne suis qu'étudiant et bachelier de la *Corte* (Madrid), répondit Gaspardo avec un fin sourire; mais j'ai beaucoup visité les musées, un peu étudié nos richesses artistiques,

et si la senorita dona Gomez veut bien me permettre de mettre à sa disposition mes faibles connaissances locales... »

Carmen jeta un regard sur son père.

Si libre que soit une jeune fille en Espagne l'Andalouse, qui le matin avait accepté de grand cœur de se faire conduire par le fils du posadero pensant que ce serait ou un enfant ou un guide vulgaire, se montrait fort embarrassée de se trouver seule avec un élégant majo, bachelier et à demi artiste, qui, par son costume et ses manières, aurait pu être tout aussi bien son frère ou son fiancé que son simple accompagnateur dans une promenade.

Le costume que portait Gaspardo n'était pas, il est vrai, celui de l'aristocratie, qui s'habille à la française, mais celui de la riche bourgeoisie ou de la petite noblesse dont elle faisait partie.

Et certes Fernando, tout élégant qu'il était, ne portait pas avec plus de grâce et de distinction que le fils de Jose le costume de majo.

Son chapeau pointu à rebords de velours, orné de touffes de soie; sa veste brune, enjolivée de broderies et d'applications de drap de toutes sortes de couleurs aux coudes, aux parements et au collet; son pantalon à revers, soutaché sur la hanche et retenu par des boutons de filigrane; le foulard de soie rouge et jaune, noué sous son chapeau; sa large faja et ses épaulettes à glands, rappelaient, par leur élégance pittoresque, le costume classique des chefs de brigands d'opéra-comique, pour l'un desquels on aurait pu le prendre, si au lieu du poignard, du tromblon et des pistolets classiques il n'eût porté un bâton blanc de quatre pieds de haut, terminé en forme de fourche et sur lequel il s'appuyait avec un laisser-aller qui ne manquait pas de fatuité.

« Par où la senora désire-t-elle commencer? demanda le Grenadin.

— Allons d'abord visiter la Allambrach, répondit el Osso, qui comprit le coup d'œil de sa fille; nous avons peu de temps, et nous nous bornons aux monuments les plus intéressants.

— A vos ordres, et charmé de voir que vous aussi êtes curieux de nos trésors, » reprit Gaspardo

avec un sourire qui prouvait que lui aussi avait compris. Et prenant la droite du bandit, qui donnait le bras à sa fille, il remonta la rue des Gomezes, fit suivre aux visiteurs la magnifique avenue qui conduit au palais des rois maures, puis, traversant la porte du Jugement, les conduisit à la tour del Vino, une des plus solides et des plus élégantes du palais.

Dans l'intérieur de la tour, quelqu'un jouait du piano.

« Qui donc fait de la musique ici ? demanda Carmen, étonnée.

— Le propriétaire sans doute, répondit le guide; ce gracieux monument n'appartient plus à la ville; elle l'a vendu pour quelques milliers de réaux à un Anglais.

— A un Anglais ! s'écria el Osso, dont le visage devint écarlate; l'Espagne en est-elle donc réduite à brocanter sur ses bijoux ?

— Il faut bien payer les dépenses folles des rois et des reines, fit Gaspardo avec amertume; c'est pour entretenir le luxe et les orgies du palais de l'Orient, à Madrid, que Grenade a mis à l'encaissement sa tour del Vino, qu'elle a cédé à un autre Anglais ce vase magnifique, sans rival au monde, que l'on appelait le vase de l'Alhambra, et qu'une fois elle égrènera ainsi toutes les perles de son collier.

— *Hombre !* señor Gaspardo, je suis de votre avis quand vous parlez des usurpateurs ou des rois venus de l'étranger; mais je ne pense pas que vous fassiez allusion à nos rois légitimes, qui, à la pointe de l'épée, ont fait la grandeur, la richesse et la gloire de notre pays.

— Charles-Quint n'a pas toujours eu la main très-coureuse, fit le Grenadin en éludant la question; c'est lui qui a permis au clergé d'abîmer la Mosquée de Cordoue et qui a fait construire ce lourd palais de la Renaissance que vous voyez là devant vous; cet empereur tenait à se loger à un bon air, et, pour satisfaire au caprice de sa toute-puissance et embolter cette masse disgracieuse, il a inversé une égale étendue de merveilleuses constructions.

— Le palais arabe était donc bien grand ? dit

la jeune fille, qui commençait à s'inquiéter de la tournure très-peu monarchique de la conversation de Gaspardo.

— Immense, señorita; il occupait un rectangle de quatre cents pieds de long sur deux cent cinquante de large et comprenait cinq cours intérieures, dont la plus splendide, celle des Myrtes, avait son entrée principale justement là où Sa Majesté a fait si heureusement débayer le terrain; maintenant, pour y pénétrer, il ne reste plus que l'obscur couloir dans lequel nous entrons. Tenez, voyez maintenant.

Carmen s'arrêta, éblouie, au milieu de la cour des Myrtes, entourée de galeries d'une légèreté inouïe, décorée de bassins de marbre enchâssés dans des touffes d'arbrisseaux en fleur, et servant comme de vestibule à un palais féerique au-dessus duquel s'élève la tour de Comarès, dont les créneaux découpent leurs dentelures vermeilles dans l'admirable limpidité d'un ciel bleu.

« Santissima Maria, quelle magnificence ! » fit-elle.

Le guide sourit.

« Gardez votre admiration pour plus tard, señorita, dit-il; vous n'avez encore rien vu, et veuillez me suivre dans cette salle. »

El Osso et sa fille franchirent le seuil de la tour.

« *Dios mío !* murmura la jeune Sévillane, comme clouée sur place par un éblouissement.

— Ce n'est encore que le vestibule, » sourit Gaspardo en promenant un regard presque dédaigneux sur cette première pièce, d'une originalité si charmante par la hardiesse de ses arcades, la variété de ses arabesques, les mosaïques de ses murailles, le travail de sa voûte de stuc ouvragée comme les cellules d'un gâteau de miel renversé, dont les compartiments peints chacun d'azur, de vert, de rouge ou de bleu, forment par leur ensemble une marqueterie en creux d'une bizarrerie singulière.

La salle des Ambassadeurs, à laquelle ce vestibule somptueux donne accès, efface en effet par sa splendeur l'effet produit dans la pièce voisine. Gaspardo appela l'attention des visiteurs sur le

plafond en bois de cèdre, dont les morceaux ajustés avec art forment par l'agencement de leurs angles sortants ou rentrants une variété infinie de dessins.

Ses murailles ne sont pas moins étonnantes ; elles disparaissent sous un réseau d'ornements si serrés, si inextricablement enlacés, qu'on ne saurait les comparer qu'à plusieurs guipures posées les unes sur les autres.

Le jeune et savant bachelier fit remarquer à Carmen qu'un des motifs particuliers de cette ornementation est l'emploi de l'écriture.

« Il est vrai, ajouta-t-il, que les caractères arabes, avec leurs formes contournées et mystérieuses, se prêtent bien plus facilement à la décoration que notre écriture gothique, trop anguleuse et trop arrêtée.

— Sait-on ce que signifient ces inscriptions ? demanda la jeune fille.

— Ce sont presque toutes des *suras* du Coran, le livre saint des musulmans, des sentences ou des éloges des princes qui ont travaillé à l'embellissement de ce palais, répondit Gaspardo ; c'est du moins ce qu'affirment nos savants, et vous voyez que les artistes arabes, auxquels la représentation des personnages ou des êtres animés était interdite, en ont tiré bon parti. Ils les ont déroulés le long des frises, sur les jambages des portes, autour de l'arc des fenêtres, entremêlés de fleurs, de rinceaux, de lacs et de toutes les richesses de la calligraphie sarrazine. »

De la salle des Ambassadeurs, les visiteurs pénétrèrent d'abord dans le cabinet de toilette de la reine, dont les dalles de marbre percées de trous laissaient s'élever la fumée des parfums brûlés sous le plancher, puis passèrent dans le *mirador*, admirable boudoir dans lequel, auprès d'une fenêtre d'où la vue est admirable et qui elle-même ressemble à une dentelle de marbre formant rideau, de manière à permettre de voir sans être vu, aimait à venir s'asseoir la belle *Lindaraja*, dans son splendide costume oriental, pour laisser flotter ses regards avec ses pensées sur la vega de Grenade, les cimes bleuâtres et vaporeuses des sierras, et prêter une oreille distraite soit au chant

des rossignols, soit au murmure des jets d'eau gazouillant dans leurs vasques de porphyre.

L'Alhambra est un monde de merveilles, avec ses onze tours d'inégale grandeur, ses salles dont chacune est un sujet d'étonnement nouveau, ses cours entourées de galeries à jour, ses corridors étroits qui se croisent comme les méandres d'un labyrinthe, ses balcons d'où la vue plonge sur un décor toujours nouveau.

Aussi, malgré son positivisme de montagnard biscayen, el Osso ne se fût-il pas lui-même aperçu que les heures, au lieu de s'écouler, s'envolent dans ce palais, dont les génies semblent encore habiter les ruines, si une parole imprudente échappée à son guide n'eût rappelé le vieux carliste à la réalité en excitant son indignation.

Après avoir traversé la fameuse salle des Abencérages, si célèbre par le drame qui mit fin à cette puissante famille, il venait d'entrer dans la non moins fameuse cour des Lions, qui doit, comme on le sait, son nom à une immense vasque de marbre blanc autour de laquelle douze lions, ou plutôt douze monstres aux muflés ridés et aux jambes droites et grossièrement façonnées, selon la manière des sculptures assyriennes, vomissent l'eau au moyen de robinets adaptés à leurs mâchoires par des artistes singulièrement primitifs.

Carmen, enthousiasmée par ce qu'elle voyait, contemplait avec admiration et la cour, pavée de marbre blanc, et cette galerie de cent vingt-huit colonnes formant, avec les deux portiques qui font saillie vis-à-vis l'un de l'autre, un ravissant ensemble d'arcs pendants, de petites voûtes, de niches et de colonnettes sculptées avec une patience et un art infinis.

Une seule chose la choquait : la lourde toiture couverte de tuiles vulgaires qui pèse sur ces colonnes si frêles, les écrase de son poids et fait tache sur le monument.

« Du temps des Arabes, ceci ne devait point exister ? fit-elle en manière d'interrogation et s'adressant à Gaspardo.

— Assurément non, répondit le jeune homme ; c'est un véritable outrage à l'art, un crime de



La diligence espagnole. (Page 280.)

ése-nation, une stupidité que le cerveau de Charles-Quint a pu seul concevoir et son aveugle entêtement faire exécuter, en dépit de toutes les observations des gens éclairés. Mais avec les rois, c'est toujours la même chose; il faut, coûte que coûte, que la nation souffre de chacun de leurs caprices.

— Si ces doctrines sont celles que vos professeurs vous enseignent à Madrid, je plains votre père de vous y avoir envoyé, *senor Gaspardo*, gronda *el Osso* en le toisant des pieds à la tête d'un regard méprisant.

— Je vous sais gré de votre pitié, *senor Gomez y Ruiz*, répliqua vivement le jeune homme, dont les lèvres pâlirent; mais, avec votre permission, je m'en tiendrai aux opinions nouvelles, à celles de ma génération, qui trouve que le temps est venu pour l'Espagne de se débarrasser de la tutelle des rois et de celle des inquisiteurs.

— Pour s'endormir dans un plat de macaroni à l'italienne, ricana *el Osso*, les dents serrées.

— Pour vivre libre et fière, répondit *Gaspardo*, briser les chaînes trop lourdes de la superstition

appuyée sur la tyrannie, et abriter son honneur dans les plis du drapeau républicain.

— Bravo! *senor bachelier*; une fois de plus, vous me prouvez combien l'éducation est une bonne chose pour le peuple; j'ai connu votre père il y a bien des années; il savait à peine lire et écrire, mais il croyait en Dieu et il aimait son roi; aujourd'hui, son fils est un savant qui renie Dieu, ne rêve plus que barricades et...

— Saura les défendre au prix de son sang! s'écria le bouillant Grenadin.

— De mieux en mieux, *caballero*; le jour où votre barricade sera dressée, nous nous reverrons, vous derrière, moi devant; jusque-là, que Dieu vous garde!

— Alors, au revoir bientôt, *senor Gomez*, car le grand jour approche du dernier duel entre l'esclavage et la liberté. »

Le bandit sentait son sang s'allumer; il se contentait pourtant, à cause de sa fille, et lui dit :

« Assez comme cela; viens, ma fille; partons.

— L'espère, malgré notre petite discussion, fit

le Grenadin avec un sourire forcé, que vous me permettez de vous reconduire, *senorita*?

— C'est inutile, je sais le chemin, » repartit brusquement el Osso en prenant le bras de sa fille, qu'il entraîna rapidement.

« Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle l'Ours, » murmura Gaspardo en les regardant s'éloigner.

Puis, haussant les épaules, il ajouta :

« Oh ! oui, il est temps de débarrasser l'Espagne de tous ces encroûtes dont les opinions et les croyances en sont encore au déluge. »

Ensuite il alluma une cigarette et redescendit en se dandinant vers la ville.

Au lieu de revenir par la route qu'il avait suivie d'abord, el Osso fit passer sa fille par les jardins du Généralife, en longeant le ruisseau qui les traverse dans toute leur longueur sous une suite d'arcades de feuillage et de fleurs ouvrant de distance en distance, à travers les massifs d'orangers, de ravissantes échappées de vue sur la plaine, la sierra, la ville ou les ruines grandioses du palais.

Mais le bandit n'était plus en disposition d'admirer la nature ou les chefs-d'œuvre de l'art, et ce ne fut qu'un instant qu'il s'arrêta pour montrer à sa fille, au haut du Sacro-Monte, dont les gitanos habitent les flancs ocreux dans des tertres, les ruines d'un magnifique couvent.

« Il y a trente ans, dit-il, dans ce couvent il y avait de pieux moines qui se consacraient à l'étude, à la prière, au soulagement des malheureux. La révolution les en a chassés, comme elle les a chassés à Séville, à Malaga, à Valence, à Madrid, dans les villes, dans les déserts, au fond des vallées, au sommet des montagnes, partout où elle a pu les atteindre; elle a brûlé leurs livres, vendu aux Juifs les ornements sacrés, les tableaux aux Anglais, laissé tomber les murailles, changé la fortune en misère; partout et toujours, c'est la même rage de destruction insensée. Pauvre Espagne! pauvre Espagne! Oh! quand donc reviendra ton roi triomphant pour te délivrer de ces fous furieux!

— Il faut espérer que la Providence viendra à notre secours, père.

— Espérer! s'écria-t-il; espérer veut dire attendre, et l'Espagne se meurt! Espérer! quand des Gaspardo, après avoir expulsé les serviteurs de Dieu de leurs couvents, se préparent audacieusement à chasser Dieu lui-même de ses églises! Le temps d'espérer est passé; si nous voulons que le ciel nous aide, il faut commencer par nous aider nous-mêmes. Espérer! quand notre roi est à la frontière, prêt à se mettre à la tête de ses partisans et à délivrer la patrie; non, il ne faut plus espérer, il faut agir comme cette poignée de braves qui, sur les rochers de la Biscaye, ont arboré le drapeau de la loyauté, de la foi et de la vaillance, le drapeau sur lequel ils ont écrit avec leur sang : « Dios, Patria y el Rey. »

« Tiens, vois-tu, fille de mes yeux, les paroles insolentes de ce Gaspardo ont achevé de m'y faire voir clair; ton père est un lâche, Carmen; oui, un lâche et un poltron, parce qu'il n'a pas encore pris son escopette pour aller rejoindre les bandes; mais aujourd'hui, je le jure sur mon baptême, avant deux mois, je serai parti pour la montagne, où j'irai vaincre ou mourir, en défendant contre les ennemis de la religion et de la légitimité la sainte, la glorieuse relique déja teinte du sang de mon père, le martyr de sa foi. »

En parlant ainsi, el Osso s'était pour ainsi dire transfiguré; ses yeux rayonnaient d'enthousiasme, et sa main s'élevait vers le ciel, comme pour prendre Dieu à témoin de la sainteté de son serment.

« Bien dit, père! s'écria la jeune fille, entraînée par cet élan patriotique du vaillant montagnard.

— Mais toi, fille chérie, reprit le bandit en baissant les yeux, que deviendras-tu, seule, sans protecteur, poursuivie par cet insolent...?

— Je ne serai pas seule, père, interrompit Carmen, car là où va un père, sa fille doit le suivre : je partirai avec vous.

— Avec moi, pour la montagne, pour la guerre, pour les dangers, pour... Ah! tu n'y penses pas?

— Il y a longtemps que j'y pensais, fit-elle,

senor padre, et si je n'en ai pas parlé plus tôt, c'est que je savais bien que don Gomez le proscrit n'avait pas besoin que sa fille lui montrât le chemin de l'honneur.

— Je l'ai toujours dit, tu es une véritable Bis-cayenne, » rugit el Osso en la serrant avec orgueil contre sa poitrine.

Et, sans ajouter une parole, il descendit rapidement vers la ville.

« Eh bien, senor Gomez, demanda le vieux posadero quand ils rentrèrent à l'auberge, vous vous êtes donc décidé à aller revoir nos magnifiques ruines? Gaspardo vous aurait-il manqué?

— C'est lui qui nous a conduits, répondit Carmen.

— Et vous pouvez vous vanter d'avoir eu un bon guide, belle senorita, reprit Jose Cabecero; Gaspardo en sait plus long sur nos monuments que Ben Sacken lui-même. C'est un grand savant, voyez-vous; il a étudié à la cour (à Madrid), et il y est devenu artiste, trop artiste peut-être, » ajouta-t-il en baissant la voix avec un certain embarras.

Pendant que le bonhomme causait ainsi avec la fille du bandit, celui-ci, qui, sans se mêler à la conversation, était monté à sa chambre, en redescendait, portant son coffre sur son épaule.

« Senor Dios! don Gomez, attendez donc que j'appelle un garçon pour prendre votre bagage, ou plutôt posez-le ici, dans le vestibule, s'écria l'hôte, le mayoral l'enverra chercher pour le charger sur la voiture.

— Je crains d'être en retard, car je n'ai pas encore arrêté ma place, et je vais y aller de ce pas, répondit le bandit en appuyant sa caisse contre un des jambages de la porte.

— Vous avez encore plus d'une heure, senor, et quant à votre place, je me charge de la faire retenir; c'est aujourd'hui samedi, il n'y aura donc que fort peu de voyageurs pour Padul. Je pense, du reste, qu'après sa longue course, la senorita ne sera pas fâchée de se reposer un peu.

— Merci, nous ne sommes fatigués ni l'un ni l'autre. Combien vous dois-je, Jose?

— Ne voulez-vous pas au moins prendre quel-

que chose avant de partir, ou faire des provisions, senor? D'ici à Padul, vous savez, vous ne trouverez rien, et, arrivé là-bas, pas davantage.

— Nous avons ce qu'il nous faut, sauf notre compte, répliqua brusquement el Osso.

— *Dios mio!* s'exclama le posadero, consterné, auriez-vous à vous plaindre ici de quelqu'un ou de quelque chose? Vous paraissez mécontent?

— C'est vous que je plains, mon vieux Jose, s'écria le bandit en tendant la main avec émotion à l'aubergiste. Tous les fils ne ressemblent pas à leur père; vous êtes, ou du moins vous étiez carliste et bon chrétien dans le temps, Jose, et votre Gaspardo n'est ni l'un ni l'autre.

Le vieillard baissa la tête, et une larme coula sur sa joue. Puis, lentement, il dit :

« J'espérais qu'il se tairait au moins devant vous, je vois qu'il a parlé. Vous avez raison de me plaindre, don Gomez; je suis bien malheureux; j'ai été trop faible pour lui; je l'ai envoyé là-bas, et les mauvaises sociétés l'ont perdu.

— Moi, j'ai été sévère pour le mien, pensa el Osso, et cependant il y a bien à dire aussi sur son compte! »

Et tout haut il ajouta avec un soupir :

« C'est triste à avouer, mais on dirait que l'air que la jeunesse respire en Espagne est empoisonné. »

Le vieux Jose ne répondit pas; il se contenta de serrer fortement la main du voyageur et sortit, sous prétexte d'aller prévenir un garçon. Celui-ci arriva presque aussitôt et se prépara à emporter la malle.

« Attendez que j'aie payé ma dépense, dit el Osso en l'arrêtant.

— Le senor Jose m'a dit que tout était réglé, répondit l'Espagnol.

— Rien n'est payé, au contraire. Un instant, je vais appeler le posadero.

— C'est inutile, caballero, fit la belle Joaquina en sortant de la pièce voisine; mon oncle me charge de l'excuser de vous avoir si mal reçus et de vous prier, vous, senor, d'agréer ses vœux de bon voyage, et vous, senorita, cette rose qu'il vient de cueillir à votre intention. »

Le bandit eut beau insister, il ne put ni revoir le père de Gaspardo, ni faire accepter son argent. L'heure pressait; il fallut partir.

Quand les voyageurs arrivèrent à la place Neuve, la lourde diligence jaune et verte était déjà attelée de ses six mules, et le delantero ou postillon, en chapeau pointu, n'attendait plus que le signal du mayoral ou conducteur pour mettre le pied à l'étrier.

Dix minutes plus tard, au premier coup de onze heures, le conducteur, grimpé sur son siège, poussait le cri de : *Anda!* et la pesante machine s'ébranlait, enlevée par un puissant effort des robustes mules, dont les sabots d'acier arrachaient des étincelles au pavé.

Moins d'une heure plus tard, après avoir traversé presque toujours au galop la splendide vega de Grenade et la plaine sablonneuse qui y fait suite, l'équipage, suant et essoufflé, arrivait au pas au sommet de la côte rocheuse sur laquelle est perché le village d'Algendin, plus connu sous le nom du *Dernier Soupir du Maure*, parce que, dit la légende, c'est là que le roi Boabdil, chassé de Grenade par les chrétiens triomphants, se retourna pour jeter en pleurant un dernier adieu à son royaume perdu.

Carmen profita des quelques minutes de repos accordées aux mules pour contempler le magnifique panorama, embrassant d'un côté la vega couverte de villages et de fermes, de champs cultivés, de bosquets d'oliviers, étendue à ses

..... *Cum capta verde
Con pasamentos de plata,*

Comme un manteau de velours vert
Brodé de passementeries d'argent,

piéds selon l'expression du poète, et de l'autre

la longue chaîne des montagnes s'élevant étage par étage, avec leurs couronnes de châteaux en ruines et de vieilles tours, jusqu'aux



cimes dentelées de la sierra Nevada se profilant dans un ciel bleu, d'une pureté merveilleuse, glacé par les reflets blancs des neiges de deux pics gigantesques se dressant à l'horizon comme des géants, le Mulahacen et la Veleta.

Le cri : « En voiture, les voyageurs ! » arracha la jeune fille à ce magnifique spectacle, et la diligence, tirée avec peine par son vigoureux équipage, commença à gravir lentement une seconde côte longue et raide, au sommet de laquelle se trouve un village misérable, habité par des arrieros qui, pendant la saison des eaux, transportent à dos de mulet les voyageurs aux différentes sources thermales inaccessibles aux voitures.





Le regard tombe de gouffre en gouffre jusqu'au fond du corral. (Page 281.)

CHAPITRE XVIII

LA SIERRA NEVADA



B toutes les montagnes de l'Espagne, la sierra Nevada, ou cordillère des Neiges, est sans contredit la plus imposante. Ses sommets les plus majestueux, im-

menses dominateurs de l'horizon, couronnés de glaces éternelles et revêtus de frimas, dont la

permanence commence à trois mille cinquante et quelques mètres de hauteur sous ce climat presque tropical, s'abaissant étage par étage, d'un côté vers la rue étincelante, de l'autre vers de vastes plaines, offrent le spectacle le plus capable de frapper l'imagination.

Des cimes du picacho de Veleta, immense cône tronqué dont la hauteur égale presque celle du pic de Ténériffe, le regard, épouvanté, tombe de cascade en cascade, de gouffre en gouffre, jusqu'au fond du *corral de Veleta*, abîme circulaire dans lequel se précipitent des torrents écumeux

et au fond duquel le Genil prend sa source.

Toute végétation a cessé sur le pic éblouissant sous son épaisse couche de neige, durcie comme le marbre ; l'air raréfié manque aux poumons ; partout le silence et l'immobilité dans ces solitudes, où seul se fait entendre le cri strident de l'aigle, superbe monarque de ces régions désolées, ou le sifflement du chamois, qui passe en bondissant sur l'arête aiguë de vertigineux précipices.

Plus bas, autour du géant, s'arrondit un panorama de montagnes bleues, roses ou violacées, qui apparaissent comme les vagues immobilisées d'un océan, à la crête de chacune desquelles le soleil accroche un rayon d'or, qui de là, glissant dans les vallées inférieures, colore bois sombres et gazons émeraude, puis vient s'épanouir en nappe de flammes sur la plaine verdoyante, brodée par les cours d'eau d'arabesques d'argent.

El Osso ni sa fille ne se proposaient de tenter l'escalade du Veleta ; mais, grâce à une route ouverte dans une gorge profonde, ils avaient gravi les croupes inférieures de la sierra, et sur le soir s'étaient arrêtés au village de Corvera, pour y louer les mules qui, le lendemain, devaient les transporter, par des sentiers impraticables aux voitures, jusqu'à la venta del Escudo, où, à la limite des grands bois, les attendaient don Raphaël Murillo, la senora Paquita et leur fille Manola.

La venta ou auberge à la porte de laquelle la diligence déposa les voyageurs se sentait déjà de la pauvreté des montagnards et du peu de raffinement de leur existence.

Comme dans presque toutes les maisons de ce genre, bien qu'elle portât le titre pompeux d'auberge de los Angeles, on y entrait par une écurie servant de vestibule à une cuisine, dont le foyer occupait le centre et qu'entouraient une douzaine d'escabeaux de bois, rangés circulairement sous une espèce de coupole semblable à une voûte de four percée d'une ouverture circulaire pour laisser échapper la fumée.

Une table, quelques ustensiles de fer et de

terre, une lampe de cuivre suspendue au bout d'un roseau, à une poutre à peine dégradée à laquelle pendait un quartier de lard, quelques bancs et une douzaine d'escopettes accrochées à des clous plantés dans la muraille, composaient tout l'ameublement de cette pièce, dont l'aspect seul était fait pour rappeler à la mémoire du voyageur le moins impressionnable toutes les histoires de brigands que les Espagnols aiment à se raconter pendant la veillée.

Du reste, aucune autre chambre disponible, dans cette venta, qu'une soupenne à laquelle une échelle de bois servait d'escalier et où les voyageurs, quel que fût leur nombre, allaient à tâtons s'étendre, en compagnie du maître de la maison, sur le foin destiné à la nourriture des mules qui paissaient dans le vestibule.

Un autre qu'el Osso eût pu s'effrayer de cette simplicité par trop primitive, et Carmen ne fut pas sans quelque appréhension en entrant dans la cuisine déserte, où le feu achevait de s'éteindre sous la surveillance d'un grand levrier gris de fer, qui dormait dans l'âtre, sa tête de serpent aplatie sur ses pattes allongées.

Le bandit ne s'étonnait pas pour si peu ; il déchargea son coffre sur un escabeau, roula une cigarette, jeta dans le foyer la moitié d'un fagot de bois de sapin et s'installa sans mot dire près du feu, le dos appuyé au manteau de la cheminée.

Un instant après, un berger entra, vêtu de cuir, salua silencieusement en portant la main à son chapeau, se débarrassa de son escopette et vint s'asseoir près des nouveaux-venus.

Un quart d'heure se passa sans qu'il y eût un mot d'échangé. La nuit arrivait à grands pas ; personne ne se montrait.

Le berger alla quérir la lampe, l'alluma, retourna la suspendre à son roseau et vint reprendre sa place.

« Est-ce le posadero ? demanda Carmen à demi-voix.

— C'est un étranger comme nous, répondit son père. Pourquoi demandes-tu cela ?

— Mais, fit-elle, parce qu'il me semble qu'il

serait temps que les maîtres de la maison songeassent au souper et à notre chambre.

— Une chambre, un souper ! s'écria-t-il, tu te crois donc ici à Séville ou à Grenade ?

— Pourquoi donc ? fit-elle, surprise.

— Parce que, dans les ventas, il y a rarement quoi que ce soit à manger et jamais de lit pour coucher.

— Quoi ! on ne mange ni ne dort hors des villes ?

— Le moins possible, répondit gravement le bandit ; du reste, si tu tiens à t'en assurer, cela est facile.

— Très-difficile, au contraire, puisqu'il n'y a personne.

— Personne ! fit el Osso en levant les épaules ; c'est ce que nous allons voir ! »

Et, prenant une branche de sapin, il en appliqua trois ou quatre coups sur la table, en criant :

« Ama ! Ama ! »

Ama, en espagnol, est le terme générique qui signifie maîtresse de la maison, et s'applique en particulier aux femmes ayant la haute main dans les ventas, où le maître croit déroger s'il cessait de s'occuper des mules pour répondre aux voyageurs.

« Qu'est-ce ? cria une voix rauque et maussade.

— Des hôtes de Dieu ! arrivez ! répliqua le bandit.

— On y va, » fit la voix avec un accent marqué d'indignation.

Et une tête ébouriffée, dont les cheveux en désordre étaient pailletés de foin, s'encadra dans l'ouverture de la trappe, sur le rebord de laquelle s'appuyait l'échelle.

« Est-ce vous qui êtes la maîtresse de la maison ? demanda la jeune fille.

— Oui. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Nous voudrions souper.

— Ce n'est pas moi qui vous en empêche.

— Qu'avez-vous à nous donner ?

— Tout ce que vous désirerez.

— Une omelette et une tranche de mouton grillé.

— Avez-vous des œufs et de la viande ?

— Nous n'avons rien, répondit Carmen, stupéfaite.

— Alors, ce n'était pas la peine de me déranger, fit l'ama avec colère ; je fais cuire ce qu'on m'apporte, et voilà tout.

— Vous avez bien au moins du jambon ?

— Juste pour ma provision, pas davantage ; allez acheter ce qu'il vous faut ; il y a de l'eau chaude au feu et une poêle pendue dans la cheminée, vous préparerez votre souper. »

Cela dit, la tête de l'ama disparut de nouveau dans l'obscurité de la soupente.

« Je te l'avais bien annoncé, fit don Gomez, triomphant ; nous ne sommes pas ici à Séville.

— Je m'en aperçois bien, murmura Carmen ; mais je commence à trouver le jeûne un peu long.

— Hombre ! il fallait le dire, s'écria son père ; viens avec moi, et ne crains rien ; nous ferons un souper de prince. »

Ils sortirent dans le village, et, en allant de maison en maison, ils finirent par se procurer, ici des œufs, là du sel, plus loin de la viande, de l'huile, des oignons et du pain.

Ces provisions achetées, il ne s'agissait plus que de les préparer.

Cela aurait pu être fort difficile, car lorsqu'ils rentrèrent, la cuisine était encombrée de bergers, arrivés avec leurs chiens ; mais heureusement, ceux-ci se contentent d'oignons coupés menus dans l'eau avec des tranches de pain ; la poêle se trouva donc disponible, et l'ama, qui était enfin descendue de sa soupente après avoir terminé sa sieste, daigna s'occuper du souper des voyageurs.

Seulement, ils durent se résoudre à manger leur omelette dans le plat, qui leur servit d'assiette pour deux, et leur grillade, moitié à la pointe du couteau, moitié à celle des doigts, faute de fourchettes.

Decidément, cette simplicité montagnarde parut par trop simple à la belle Sévillane.

El Osso, au contraire, était charmé ; cette aventure le ramenait à trente ans en arrière, en lui rappelant son ancien métier.



C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans. (Page 286.)

Le repas fini, et l'on pense qu'il ne fut pas long, il fallut s'occuper de la journée du lendemain.

Celle-ci était bien autrement inquiétante.

Les chemins de la sierra Nevada ne sont pas de ceux que l'on gravit en voiture, fût-ce une voiture espagnole. Escarpés, raboteux, coupés de ravins; ils ressemblent plus souvent au lit d'un torrent desséché qu'à ce que l'on est dans l'habitude d'appeler une route.

Les mules seules peuvent y passer, arrachant des étincelles à tous les cailloux, glissant parfois

des quatre pieds sur la roche unie et humide, longeant des précipices, et ne passant qu'une à une sur des ponts de bois dont les planches grossières, et souvent à demi pourries, fléchissent sous leurs pieds.

« Connaissez-vous un bon arriero, ama, mais là, un solide gaillard? demanda el Osso en repassant dans sa faja son long couteau, après en avoir soigneusement essuyé la lame.

— Les bons arrieros ne manquent pas ici, répondit fièrement l'aubergiste; mais, par la Virgen, vous chercheriez en vain dans toute



Des milliers de mérinos blancs brouaient le garçon fin. (Page 287.)

l'Espagne le pareil de mon cousin Romero.

— Romero ! j'ai connu ce nom-là ; n'a-t-il pas été mulétier dans la Ronda ?

— Je ne saurais vous dire ; mais il doit bien y être allé, puisqu'il a fait dernièrement encore le trajet de Murcie.

— Celui dont je vous parle a longtemps fait le transport d'Ossuna à Malaga.

— Santa Maria ! c'était son père, Alejandro Romero, mon propre oncle ; que Dieu tienne son âme en paix !

— Il est mort ?

— Voici cinq ans, vienne la fête de saint Jean.

— C'était un brave homme.

— Vous pouvez le dire, caballero.

— Et un rude jarret.

— Eustachio vaut peut-être encore mieux ; c'est du fer dans du velours, caballero.

— Qu'est-ce que cet Eustachio ?

— Mon cousin, Eustachio Romero.

— Il est ici ?

— Oui, à sa maison.

— Et libre ?

— A votre disposition, señor.

— J'aurais besoin de le voir pour m'entendre avec lui.

— Demain, tout le jour, il sera au pueblo.

— Non, ce soir ; c'est demain que je pars.

— Demain, c'est dimanche, caballero, et ce jour-là un bon chrétien comme Eustachio...

— Nous ne partirons jamais qu'après la messe ; c'est pour aller chercher une malade, et dans ce cas il est permis de voyager.

L'ama ne paraissait pas très-convaincue, et pour résoudre ses doutes de conscience, elle appela son mari.

Celui-ci arriva de l'écurie, une fourche de fer à la main et la mine aussi refrognée que sa respectable épouse lorsqu'elle avait apparu la première fois à l'ouverture de la trappe.

Sa femme lui posa la question théologique.

« Envoie prévenir le cousin, répondit-il en haussant les épaules ; les affaires des autres ne sont pas les miennes. »

L'ama monta à la soupente, en redescendit, rapportant plutôt que ramenant un polisson à demi nu, aux trois quarts endormi, et coiffé d'une chevelure si rebelle qu'elle ressemblait à un buisson.

« Va chercher le cousin, et dis-lui que ce señor le demande, » fit sa mère en le secouant pour le réveiller.

L'enfant étira ses bras en brûlant, puis, plongeant ses deux mains dans sa chevelure, demanda ce que l'étranger (le *forastero*) lui donnerait pour sa course.

El Osso était en générosité. Il tira de sa poche un demi-real (cinq sous), le montra au gamin et dit :

« Voici qui sera pour toi. »

L'autre partit comme un trait.

Deux minutes après, il était de retour.

« As-tu fait la commission? lui demanda sa mère.

— Le *senor* cousin va venir, » répondit l'enfant en tendant la main.

Le bandit lui donna la pièce d'argent, quo, faute de bourse ou de poche, le digne fils du *posadero* fourra dans sa bouche comme dans un porte-monnaie fourni par la nature; puis, s'élançant comme un singe sur l'échelle, il regrimba à son grenier pour s'y blottir dans le foin.

Un quart d'heure après, Eustachio arrivait.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, à la figure mâle et franche, sans barbe ni moustaches, mais pourvu d'une magnifique paire de favoris en nageoires de poisson. Il portait sa veste brune sur l'épaule, une ceinture de laine rouge, des guêtres de toile blanche qui, ouvertes sur le côté, laissaient voir ses jambes sèches et nerveuses, tannées comme du cuir de Cordoue, aux pieds des *alpargatas* en corde tressée, et sur la tête un vieux foulard noué à la nuque, que surmontait un petit chapeau andalou, roussi à force de coups de soleil.

Le nouveau venu salua avec cette dignité grave qui est le caractère distinctif du paysan espagnol, vint s'asseoir sur un escabeau près du bandit, et tous deux, ayant allumé leurs cigarettes, traitèrent ensemble de la question du voyage avec une minutieuse exactitude.

Tout étant réglé, le prix de la course, le nombre de mules et l'heure du départ, Eustachio se retira, en promettant de ramener le lendemain après la messe, puisque dans cette circonstance on ne pouvait pas retarder le départ d'un seul jour, trois mules harnachées, dont l'une pour

porter les bagages et la provision de vivres nécessaires pour la journée, car, dans la montagne, il n'y avait pas à songer à s'en procurer.

Quant à Romero, il devait aller à pied, le chemin étant, en certains endroits, trop difficile pour qu'il n'eût pas besoin de guider la monture de la *senorita*.

La première messe se dit à cinq heures dans le village. A six heures moins un quart, le guide était à la porte de la venta, vêtu comme la veille, mais portant en bandoulière une poire à poudre et un sac à balles, pour pouvoir, en cas de besoin, recharger deux escopettes suspendues à l'arçon de la selle des deux mules destinées l'une au bandit, la seconde aux bagages.

El Osso et sa fille se tenaient déjà prêts à partir.

« *Senorita*, n'avez-vous point de cape? demanda Romero.

— Non, dit-elle, mais je suis chaudement vêtue.

— En cas de pluie, une cape serait nécessaire.

— Bah! s'écria Carmen en riant, c'est, je crois, une précaution inutile. Regardez ce ciel bleu; si quelque chose nous incommodé, ce sera le soleil.

— Comme vous l'entendrez, *senorita*; mais si vous m'en croyez, vous prendrez vos précautions. »

El Osso mit le doigt dans sa bouche et l'éleva en l'air :

« C'est le vent du nord, il n'y aura pas de pluie, fit-il.

— Vous croyez, *senor caballero*?

— J'en suis certain. Lorsque j'étais *arriero* dans la Ronda...

— La Ronda n'est pas la Nevada, interrompit le guide.

— Allons, en route, fit el Osso en s'avançant pour faire monter Carmen.

— Pardon, *senor*! mais vous devez savoir, puisque vous avez été du métier, que c'est le privilège de l'*arriero* de mettre les *senoras* en selle, » fit Romero en le repoussant doucement.

Et, pliant le genou, il prit le pied de la jeune

filles et l'enleva avec une force remarquable, dissimulée par la grâce de son mouvement.

Un moment après, ils sortaient du village, au grand scandale des montagnards, qui descendaient par bandes et en habits de fête pour assister à la seconde messe.

« Cela ne te portera pas bonheur de voyager le dimanche, disait l'un en passant auprès de Romero.

— Ces gens-là sont sans doute des hérétiques, » murmuraient les autres.

Les jeunes filles chuchotaient avec indignation, les vieilles femmes se signaient.

Romero sifflait pour se donner une contenance, mais hâta le pas pour échapper le plus tôt possible aux reproches et aux quolibets.

Rien ne s'opposait à une marche rapide. Jusqu'à une certaine distance du village, la route, quoique très-montueuse, était relativement fort belle, côtoyant en lacets le flanc de la sierra et s'élevant par une pente régulière qui découvrait à chaque changement de direction des paysages toujours nouveaux et toujours plus étendus, ici, la plaine s'ouvrant en large baie de verdure, encadrée par les premières assises de la montagne; là, des prairies alpestres dont des milliers de mérinos, blancs comme la neige, brouaient le gazon fin, sous la garde vigilante de bergers vêtus de peaux de bête, coiffés de hauts chapeaux pointus et entourés de leurs chiens.

Encore caché aux voyageurs par les hauts sapins, dont il empourprait les plus hautes aiguilles, le soleil, lançant dans le ciel d'azur, par-dessus leurs têtes, des milliers de flèches d'or, ajoutait à la magnificence du tableau en rougissant les cimes opposées et en teignant de ses feux les reliefs de l'océan inférieur des collines, encore estompées par les vapeurs à demi transparentes des brouillards du matin.

Enfin, après deux heures de montée, les mules atteignirent le premier plateau, au bout duquel, sombre et menaçant, s'élevait un grand mur de rochers couronné par la forêt et vers le milieu duquel s'ouvrait, comme une large entaille faite par l'épée d'un géant, un défilé étroit, embarrassé

de broussailles, encombré de pierres, obscurci par la forêt, surplombé par des blocs de pierre moussus et d'énormes troncs d'arbres qui, à demi arrachés par l'orage, s'accrochaient à chaque fissure en jetant autour d'eux leurs racines noires et décharnées, tordues comme des serpents.

« Nous voici arrivés au passage de la Vieille, dit Romero en arrêtant la mule de Carmen; c'est un des plus mauvais de la sierra. Si vous m'en croyez, nous ferons halte ici pour déjeuner et faire souffler l'équipage; plus loin, nous ne trouverions pas aussi bien.

— Arrêtons-nous, fit el Osso; aussi bien la Santa est lourdement chargée, et il ne sera pas mauvais de la débarrasser un moment du coffre qu'elle porte.

— Oh! ne vous inquiétez pas pour elle, répondit Eustachio en frappant de la main sur la croupe luisante d'une superbe mule à la robe d'un noir d'ébène, mais dont les quatre pieds et le cou d'un blanc de neige semblaient détachés du corps d'un autre animal et rapportés sur le sien. Dans toute l'Andalousie, il n'y a pas une bête plus solide, et puis, d'ailleurs, elle est protégée.

— Protégée par qui? demanda Carmen, que ce nom de la Santa (la sainte) avait déjà intriguée.

— Par saint Vincent Farrier en personne, répondit l'arriero, et sa couleur vous l'indique assez: c'est une mule du miracle.

— Vraiment, je suis honteuse, mais je ne sais de quoi vous voulez parler, et vous, señor padre?

— J'avoue à ma honte que je ne le sais pas non plus.

— Eh bien! si vous le voulez, je vous conterais cela pendant la halte, reprit Romero; veuillez me donner votre pied, señorita.

— Merci, señor arriero, ce n'est pas nécessaire, » fit la jeune fille en sautant de sa monture à terre avec la légèreté d'un jeune chat.

El Osso était déjà descendu, et, en ex-arriero qu'il était, il relâcha les sangles de sa monture, la débarrassa de la bride pour qu'elle pût paître plus à l'aise, puis alla aider le guide à décharger la Santa.

Cette complaisance acheva de rendre au montagnard sa bonne humeur habituelle et lui fit oublier le petit sentiment de rancune qu'il gardait à don Gomez, à cause que celui-ci avait paru douter de ses connaissances pratiques, le matin, quand, au moment du départ, il avait annoncé la pluie.

Pendant que les voyageurs s'établissaient au pied d'une roche encore tout empourprée de digitales et brodée des fines feuilles des capillaires, près d'une petite source dont l'eau diamantée scintillait sous l'herbe émeraude, l'arriero, aussi adroit que les sauvages de l'Amérique, improvisa, à l'aide d'une poignée de broussailles, un petit feu clair et vif, étendit sur la mousse une serviette blanche, au milieu de laquelle il déposa une corbeille contenant les provisions, et approcha du foyer la bouilloire en fer battu dont les arrieros se servent pour cuire, n'importe où qu'ils soient, ce chocolat parfumé à la cannelle sans lequel pour un habitant d'au delà des Pyrénées il n'y a pas de déjeuner possible.

Tout le monde s'assit sur le gazon, et pendant que le bandit taillait avec la longue lame de sa navaja une superbe tranche de jambon des Alpujarras, que Carmen surveillait la bouilloire et que Romero dévissait le bouchon d'une *bota*, bouteille en cuir remplie de vin généreux de Valdepenas, le montagnard, pressé par ses compagnons, commença en ces termes l'histoire qu'il leur avait promise :

« De tout temps, señor et señorita, il y a eu, vous le savez aussi bien que moi, des mules noires, des mules grises et aussi des blanches. Dieu les avait créées de ces trois couleurs; mais jusqu'au temps de Sa Seigneurie san Vincente Ferrer, on n'en avait jamais vu qui eussent la tête noire et le corps blanc, le corps noir et la tête blanche.

« Or, il y a de cela bien des siècles, au temps (1)

(1) Saint Vincent Ferrer naquit à Valence, en Espagne, en 1313, et mourut en France longtemps avant l'expulsion des Maures (1492). Ce n'est donc que par respect pour la légende racontée par les muletiers, que nous la donnons telle que nous l'avons entendue.

A. DE LABOURE.

où les Maures, que Dieu confonde, étaient maîtres avec les juifs, qui sont des païens aussi, des royaumes de Grenade, de Conjoque et de Séville. Sa Majesté Dieu le Père, à la prière de Notre-Dame del Pilar, envoya, les uns disent du ciel,



L'ermilage de san Vincente Ferrer. (Page 258.)

et je le crois, les autres de France, ce qui n'est pas possible, parce que tous les Français sont des impies qui brûlent les églises et des gavachos qui ont pillé l'Espagne, un saint homme pour relever le courage des chrétiens abattus et peu fervents.

« De quelque endroit que fût parti l'homme de Dieu, ce fut dans les environs de Barcelone qu'il commença à prêcher tout d'abord, ne s'interrompant dans les travaux de sa mission que pour aller se retremper par la prière dans un petit ermitage qu'il s'était construit au fond d'une gorge sauvage du mont Serrat.



Tous deux, pâles de frayeur et d'émotion, révérent la jeune fille. (Page 294.)

« D'abord, on l'y laissa seul ; mais plus tard, quand, pour prouver aux indifférents que c'était bien par ordre de Dieu qu'il prêchait, il se mit à faire des miracles, guérissant les malades, rendant la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds, il se fit alors autour de sa chaire une affluence telle, qu'il se vit obligé de la faire dresser dehors, ainsi qu'on peut le voir dans le patio des Orangers à Séville, et la multitude, se pressant sur ses pas, vint l'assiéger dans sa solitude.

« Les malades et les infirmes surtout accouraient.

« Lui, bon et miséricordieux, se laissait vaincre par les supplications des malheureux et entassait les miracles sur les miracles.

« Il en fit même tant et tant, que l'évêque de Barcelone, trouvant que c'était trop, lui ordonna d'en être moins prodigue à l'avenir.

« Le saint aurait bien voulu obéir, mais le moyen ? Si l'obéissance lui faisait un devoir

de refuser les grâces demandées, la charité lui ordonnait au contraire de les accorder.

« Ne sachant plus que faire et ayant d'ailleurs converti toute la population de la ville et des environs, il prit le parti de se diriger vers Séville, et, pour pouvoir échapper, car personne ne l'aurait laissé s'éloigner, il se déguisa en paysan, et un dimanche, au point du jour, laissant ses habits de moine, il s'enfonça dans la montagne pour passer dans les villages basques, après être allé prier et entendre la messe à une chapelle de Nuestra-Senora de las Nieves.

« Déjà depuis plus d'une heure il grimpait la montagne par un chemin escarpé, bordé de précipices et si étroit que deux mules auraient eu de la peine à y passer de front, lorsque, presque au haut de la montée, il rencontra des arrieros valenciens qui, tout en conduisant leurs bêtes, riaient et se moquaient entre eux de l'homme extraordinaire dont ils avaient entendu parler à Barcelone et qui, suivant eux, n'était qu'un fourbe ou un fou.

« Le saint avait trop d'humilité pour s'offenser d'entendre si mal parler de lui; aussi, au lieu de se fâcher, prit-il plaisir à écouter leur conversation, se réjouissant d'être traité ainsi que le méritait un misérable pécheur.

« Les arrieros, du reste, élevaient la voix autant que possible, pour que le prétendu paysan ne perdît pas une de leurs paroles, car l'un d'eux, conducteur de deux mules, une blanche et une noire, l'avait parfaitement reconnu et prenait plaisir à outrager le serviteur de Dieu.

« Comme ils arrivaient à la tête d'un petit pont de bois jeté sur un torrent, une pierre fit, par la permission de la Providence, broncher la mule noire.

« Son propriétaire, homme grossier et violent, courut à elle, la releva à coups de bâton et en proférant des blasphèmes contre Dieu et contre la Vierge.

« Pour ce coup, san Vincente ne put pas retenir sa juste indignation, et, s'approchant des muletiers, il leur reprocha avec une fermeté et un courage admirables d'oser outrager aussi insolemment la majesté divine.

« Puis comme, au lieu de se repentir, ils se moquaient de lui et de ses sermons, en vomissant des blasphèmes atroces, le saint, étendant la main, dit :

« — Seigneur Dieu, faites, pour venger la gloire de votre saint nom, que les deux mules appartenant à l'impie qui le premier vous a outragé soient précipitées dans l'abîme.

« Au même moment, comme si une main invisible l'eût brisé, le pont de bois jeté au-dessus du torrent se rompit avec un craquement terrible, et les deux mules, s'abattant à la fois, tombèrent de plus de trois cents mètres de hauteur, avec les débris des poutres et des planches, au milieu des eaux furieuses, qui, les balayant comme des fétus de paille, les broyèrent en telle sorte au milieu des rochers, que lorsque, lancées de cascade en cascade, les deux bêtes arrivèrent au dernier tourbillon, leurs membres arrachés ne tenaient plus les uns aux autres et flottaient éparpillés au fond du gouffre.

« Frappés d'épouvante par cette terrible punition, les arrieros ne songeaient plus ni à rire, ni à blasphémer; ils reconnaissaient enfin la puissance de Ferrer et la justice de Celui qui l'avait envoyé. Humbles et tremblants, ils se prosternèrent, en se frappant la poitrine, aux pieds du serviteur de Dieu, lui demandant pardon et promettant qu'à l'avenir ils ne voyageraient plus le jour consacré au repos et ne proféreraient plus de juréments.

« Mais le plus affligé de tous était le propriétaire des deux mules; c'était toute sa fortune, et, comme il avait garanti leur chargement, composé d'étoffes de soie et de draperies de luxe, il s'arrachait les cheveux en criant :

« — Grand saint! ayez pitié de moi; ne réduisez pas mes enfants innocents à la misère, et ne me condamnez pas à la prison, dans laquelle mes créanciers ne manqueront pas de me faire jeter.

« San Vincente était ému; il regarda un moment les mules sanglantes, dont il avait causé la mort, puis, se reprochant peut-être trop de sévérité, il répondit :

« — C'est aujourd'hui dimanche, et je crains que

si quelqu'un vient à passer et qu'il me voie rajustant tes mules, il ne se scandalise à cause de moi, car l'œuvre des mains est interdite et je n'ose faire un second miracle.



Les mules tombèrent au milieu des eaux furieuses. (Page 290.)

« — Ah ! grand saint ! interrompit le muletier, heureusement inspiré, je ne vous demande pas de faire un second miracle, mais seulement de défaire le premier.

« — Sans doute, amigo, sans doute ; mais ce n'est pas moins un travail.

« — Oui, mais un travail permis ! s'écria l'arriero ; n'est-il pas écrit dans l'Évangile : « Quel est celui d'entre vous, si son bœuf tombe dans un fossé, qui ne l'en retire ? »

« — Allons, soupira san Vincente, je vois que c'est Dieu qui met ces paroles sur tes lèvres ; promettez tous de sanctifier désormais le jour du Seigneur, et je vais me rendre à ta prière.

« Vous jugez, senores, si les arrieros firent la promesse demandée.

« Alors le saint descendit les rochers à pic,

comme s'il eût marché sur une belle route dans la plaine, et, arrivé au fond du gouffre, se mit à repêcher tout ce qui surnageait.

« Tout en travaillant, de temps en temps il relevait la tête et criait aux muletiers, qui le regardaient :

« — Ne voyez-vous venir personne ?

« — Non, senor.

« Alors il se remettait à l'ouvrage, rapprochait les morceaux et les recollait en soufflant dessus ; déjà il avait reconstitué les deux corps, rajusté les jambes et s'appretait à mettre les pieds et les têtes.

« Tout à coup, un des muletiers lui cria d'en haut :

« — Faites vite, senor santo, voici venir du monde.

« Ferrer voulut se hâter ; mais il était si troublé que, sans le remarquer, il appliqua au cou de la mule noire la tête de la mule blanche et aux jambes de la mule blanche les pieds de la mule noire ; puis, après les avoir rechargées, il fit un signe de croix et du coup se trouva transporté, avec les deux animaux, sur le pont, qui s'était refait de lui-même, à l'endroit où le premier miracle avait eu lieu.

« Les gens qui arrivaient en ce moment ne s'étaient aperçus de rien ; mais à la vue de ces mules étranges, qui semblaient s'être emprunté mutuellement leurs têtes et leurs pieds, ils s'arrêtèrent étonnés et demandèrent aux arrieros la raison de cette singularité.

« Alors, à voix haute, le muletier proclama le double miracle dont lui et ses compagnons venaient d'être témoins.

« Ce récit causa une grande émotion, car les nouveaux venus arrivaient de Barcelone.

« — Il n'y a que san Vincente qui ait pu faire ce prodige ! s'écrièrent-ils ; où est-il ? que nous le ramenions dans notre ville, car nous ne souffrirons pas qu'il s'en éloigne.

« Mais ils eurent beau chercher, ils ne le trouvèrent pas, car le saint, épouvanté par les acclamations, dont il se jugeait indigne, fuyait comme un coupable à travers les bois.

« Voici, *senor*, l'origine des premières mules à pelage bigarré; et voilà pourquoi, *senorita*, j'ai donné à la mienne le nom de *la Santa*.

— Et vous dites que jamais ces mules ne bronchent? demanda *Carmen*.

— Jamais! répondit *Romero*, du moins on l'assure, et la mienne n'a jamais fait un faux pas; *san Vincente* les protège, en souvenir du saut périlleux qu'il a fait faire aux deux premières. Ces deux-là ont payé, paraît-il, pour toutes les autres.

— Allons! tout le monde en selle; le temps se fait sombre, et il est plus que temps de repartir.

— *Arri! arri! la Santa.* »

Les voyageurs se levèrent en jetant un coup d'œil inquiet sur la partie du ciel que laissait apercevoir la clairière; des nuages gris, minces comme des toiles d'araignée, passaient éperdus comme des fuyards, balayés par l'armée de grosses nuées d'une teinte plus sombre et dont les contours fortement arrêtés s'accusaient en dépassant lentement la cime frissonnante des sapins. Plus loin, en regardant à travers les troncs d'arbres, on apercevait les montagnes noyées dans un épais brouillard et se profilant comme des fantômes enveloppés dans leur suaire sur le fond noir bleuâtre de l'horizon.

« Vous aviez raison, guide, fit *el Osso* en déroulant sa cape; nous allons avoir de la pluie.

— De la pluie et de l'orage, répondit *Romero*, deux mauvaises choses dans le défilé de *la Vieja*; hâtons-nous, il y a un vilain passage à traverser, et si nous étions surpris avant d'y arriver nous courrions risque de demeurer en chemin.

— Marchons donc, fit *Carmen*, qui talonna sa mule.

— Attendez, *senorita*, *per Dios!* attendez! il faut que je passe le premier, lui cria *Romero*, et voici aussi ma cape, ajouta-t-il; posez-la sur le devant de la selle, pour vous en envelopper à la première goutte de pluie.

— Gardez votre cape, *senor* guide, et donnez la mienne à ma fille, s'écria *don Gomez*; c'est moi qui ai fait la faute en ne vous croyant pas ce matin, et c'est à moi à la payer.

— Je n'en ferai rien, *caballero*; elle me serait inutile, tandis qu'à vous elle pourra vous servir; en route, et que Dieu nous protège!

Carmen fit le signe de la croix, et ils s'enfoncèrent silencieusement dans le défilé.

Ils n'avaient pas fait cinquante pas, lorsqu'une vipère noire qui traversait le chemin se leva sur elle-même en forme de spirale et souleva la tête en sifflant comme pour leur barrer le passage.

D'un coup de pierre, *Romero* l'eut bientôt mise hors de combat; puis, avec son bâton, il la jeta contre le rocher.

Blessé à mort, le reptile se tordait en mordant les cailloux et les branches mortes qui l'entouraient.

« Encore un signe d'orage, » remarqua *el Bandido* en passant.

Personne ne répondit.

Le chemin — si tant est qu'on puisse appeler cela un chemin — se faisait de plus en plus mauvais, étroit, à peine tracé, encombré de pierres roulantes; tantôt il escaladait des pentes tellement raides que pour se maintenir en selle il fallait se coucher sur le cou de sa monture, tantôt descendait par des rampes si escarpées qu'il était nécessaire de se retenir des deux mains à la selle pour ne pas glisser en avant.

Pendant une demi-heure, on chemina ainsi entre deux murs de rochers, si rapprochés parfois, qu'on aurait pu, des deux bras ouverts, toucher les deux parois; mais en arrivant à un pont de pierre d'une seule arche, sous lequel se précipitait en écumeuse cascade un torrent tombant du sommet de la montagne, les deux murs se séparèrent en creusant un abîme qu'il fallait côtoyer de si près qu'à chaque instant une pierre, détachée par le sabot des montures, roulait en bondissant au fond de cet effroyable ravin.

« Laissez faire votre monture, et ne touchez pas à la bride, criait à chaque instant *Romero*, qui précédait les mules en sautant de pierre en pierre; le chemin est bon.

— Oui, bon pour se casser le cou, pensait *el Osso*. *Carmen*, regarde du côté du rocher et tiens-



Le passage de la Vieille. (Page 292.)

toi ferme à ta selle. Pourquoi te retournes-tu à chaque instant?

— C'est que le paysage est magnifique, señor padre. Voyez plutôt derrière vous, dans la direction du ravin, quelle échappée de vue sur les

montagnes : il y en a de chauves, de verdoyantes, de grises, de lilas, de bleues; elles ressemblent à un troupeau de moutons de toutes les couleurs. qu'on regarderait du haut d'une tour à travers un nuage d'or; c'est un vrai chaos. On dirait les

restes du combat dont parle Milton et que méprisait le cousin Peppe, quand les esprits bons et mauvais arrachèrent les collines du ciel pour s'entr'écraser.

— Au diable tes poëtes et tes admirations ! regarde devant toi si tu veux, mais pas derrière.

— Et ceci, señor Romero, qu'est-ce donc ? là, au bout du ravin, cette pointe blanche qui se détache sur un fond noir ?

— Le *picacho de la Veleta*, une montagne dont la cime, que vous apercevez, est à une dizaine de lieues de nous.

— On dirait qu'on la touche de la main ; elle est en marbre blanc ?

— En marbre de neige, señorita. Ne touchez pas la bride de la Coronella ; elle a la bouche délicate.

— Oh ! que c'est beau ! que c'est beau ! Avez-vous vu, père ? C'est comme un oiseau de feu qui a passé devant la montagne.

— Anda ! anda ! cria le guide, c'est le premier éclair. »

Au même instant, quelque chose comme un murmure lointain se fit entendre ; les mules frissonnèrent, et le bruit, sourd d'abord, grossissant à mesure qu'il approchait, s'engouffra dans le ravin en rebondissant de roc en roc.

« Anda ! » répéta le guide.

Comme si elles eussent eu conscience du danger, les mules firent un suprême effort et prirent presque le trot.

Bien plus que les hommes, les animaux ont la divination des changements de l'atmosphère.

L'empressement des montures ne présageait rien de bon.

Au surplus, le ciel ne dissimulait pas ses intentions. Après avoir éclipsé le soleil sous des avalanches de nuées grises, il faisait avancer de chaque point de l'horizon des bataillons de nuages d'un bleu violacé, qui, silencieusement, montaient les uns vers les autres, comme deux armées qui, l'une au bras et sans brûler une cartouche, s'avancent au pas pour se ruer tout à coup l'une sur l'autre et s'égorger dans une mêlée mille fois

plus sanglante que ces batailles où l'artillerie presque seule entre en jeu.

Une zone étroite, diminuant à chaque seconde séparait encore les combattants ; mais déjà de arabesques de feu zébraient rapidement les masses noires ; l'air était lourd et brûlant, les oiseaux se taisaient, les feuilles pendaient haletantes, les fleurs se hâtaient de refermer leurs corolles, et toute la nature, dans l'anxiété, attendait le résultat de la lutte annoncée par les crépitements secs de la foudre.

« Attention ! cria tout à coup Romero en s'arrêtant ; señorita, fermez les yeux et cramponnez-vous à la selle ; avec l'aide de Dieu, nous ne risquons rien, le rocher est sec, et... »

Un éclair éblouissant, suivi d'une effroyable détonation, lui coupa la parole ; une colonne de feu traversa l'espace, fendit un sapin de la flèche à la racine, ricocha sur le rocher et plongea dans l'abîme en le remplissant de lumière.

« Dios mio ! ma fille est morte ! » rugit le bandit, et, au risque de se tuer mille fois, d'un bond il s'élança sur l'étroit sentier et courut vers Carmen, étendue au bord du chemin, sur l'arête même du rocher.

Romero s'était précipité de son côté ; tous deux, pâles de frayeur et d'émotion, relevèrent la jeune fille, embarrassée sous sa selle, mais souriante et sans blessure.

Un violent soubresaut de la mule, aveuglée par l'éclair, avait fait sauter la boucle de la sangle ; la selle avait tourné, et Carmen, entraînée, était tombée heureusement sur le rebord du ravin béant.

El Osso tremblait comme une feuille ; il fallut que Carmen rassurât cet homme, qui se croyait inaccessible à la crainte.

« Dieu nous protège, père, dit-elle ; deux pas de plus, j'étais perdue ! »

Et elle lui montra, à longueur du bras, ce que le guide leur avait annoncé comme un mauvais passage : c'était une arche de pierre, un pont de deux pieds de large, sans parapets ni rebords, une tranche de granit luisant, presque convexe et jetée d'une montagne à l'autre, sur une lon-

gueur de près de cent cinquante pas, entre deux précipices de quinze cents à deux mille pieds de profondeur.

Quelques larges gouttes de pluie constellaient déjà la pierre, qui, mouillée, devenait aussi glissante que la glace.

« A cheval! señor; prenez la señorita sur la croupe de votre monture, et passez, passez vite! » s'écria le guide.

— Mieux vaut attendre la fin de l'orage, répondit le bandit.

— La fin de l'orage? Mil demonios! je suis seul maître ici; obéissez! Ne voyez-vous pas qu'avant dix minutes vous seriez emporté par les torrents qui vont se précipiter de là-haut? A cheval, et en route!

— Allons, mon père, faisons ce qu'il nous commande, fit Carmen avec résolution.

— Maintenant, reprit Romero quand ils furent tous deux remontés sur leur monture, laissez faire la Morena; elle passera comme passe la Santa, ajouta-t-il en montrant la porteuse, qui, son coffre en équilibre sur les reins, s'était déjà engagée sur le pont naturel.

— Partons, » reprit l'Andalouse.

Le guide chargea la selle sur ses épaules, frappa de la main la croupe de la Zapatera, qui obstruait le sentier, et cria :

« Andá! »

Les gouttes devenaient plus fréquentes, cinglant les flancs des mules comme des coups de fouet et claquant avec un bruit sec sur le granit.

Le trajet dura trois minutes à peine; mais ces trois minutes furent bien longues pour le bandit, dont chaque pied surplombait un abîme différent et qui retenait non-seulement sa voix, mais son souffle, tant il tremblait pour sa Carmen, que le moindre de ses mouvements eût pu précipiter à droite ou à gauche.

Enfin, on atteignit l'autre bord, un rocher surmonté d'une croix indiquant qu'un meurtre avait été commis en cet endroit et que tout danger n'était pas passé.

Mais là le chemin s'épanouissait et formait presque un platrau.

La poitrine du bandit se dilata, et Romero s'étant arrêté pour rattacher, tant bien que mal, la selle sur la croupe de la Coronella, el Osso mit pied à terre, enleva sa fille dans ses bras, la serra



contre son cœur, et fléchit le genou devant la croix pour remercier Dieu de les avoir protégés.

Deux minutes plus tard, ils étaient perdus, car au moment où Romero aidait la jeune voyageuse à remonter sur la Coronella, dont il venait de rajuster la sangle brisée, les nuages se choquèrent les uns contre les autres, au milieu d'un croisement effrayant d'éclairs; le ciel parut tout en feu; les décharges de tonnerre se succédèrent avec une rapidité inouïe; et les noires nuées, trouées, déchirées en tous sens, s'abattirent en pluie diluvienne sur la sierra, qu'ils enveloppèrent d'épaisses ténèbres.

« Au galop! rugit le guide, dont la voix éclatante domina le tumulte; au galop! Pour l'instant, il n'y a pas de danger ici, et, à deux cents pas au plus, nous trouverons un refuge. »

Mais il était plus facile de commander le galop que de le faire prendre aux mules, clouées au sol par la terreur et tremblant de tous leurs membres.

Romero vit qu'il n'y avait pas d'autre moyen que de les entraîner; il saisit la Coronella par la bride et se mit à courir, vociférant comme un enragé et faisant pleuvoir sur sa croupe une grêle de coups de bâton.



Une caverne pleine d'angles et d'aspérités. (Page 298.)

Comme toujours, en pareil cas, les autres suivirent.

L'endroit où l'on se trouvait était une sorte de cirque herbeux de forme elliptique, entouré de hauts rochers entassés les uns sur les autres, déchiquetés, percés de trous, un espèce de cratère éteint, où le gazon avait poussé dru sur la cendre et la lave.

A chaque seconde, un éclair violacé, faisant tomber une nappe de lumière dans cet horrible coupe-gorge, illuminait les ténèbres et semblait faire jaillir de terre des croix noires, dont la fréquence donnait à ce lieu solitaire l'aspect sinistre d'un campo santo.

« Halte ! » cria tout à coup le guide.

La pluie cessa comme par enchantement, et, en se débarrassant de la cape dans laquelle elle s'était enveloppée, Carmen se vit protégée par la projection d'un rocher énorme, creusé en forme de conque, au fond de laquelle s'ouvrait

une caverne dont l'entrée irrégulière se dessinait en noir.

« Valga me Dios ! s'écria el Osso, voici un refuge qui s'offre à propos ; j'ai bien vu souvent des orages dans la sierra ; mais je ne me souviens pas d'en avoir jamais essuyé un pareil.

— Heureusement qu'en cet endroit nous sommes en sûreté, répondit Carmen en secouant sa cape ruisselante ; seulement, il nous faudrait à présent un peu de feu pour nous sécher.

— Tu es donc mouillée ?

— Moi, légèrement ; mais c'est pour vous, padrecito, et pour le señor Romero que je parle, fit la jeune fille.

— De cela, ne vous inquiétez pas, señorita, répondit le guide ; je ne vous demande qu'un instant pour décharger les mules ; après cela, nous demanderons l'hospitalité au señor Bustamente, et, grâce à lui, nous aurons bon feu et bon gîte.



Arrivée d'el Oso et de Carmen à la venta del Escudo. (Page 363.)

— Mieux serait, je crois, de demeurer ici que d'aller chez votre ami par un temps pareil, reprit Carmen.

— Mon ami, comme vous dites, s'exclama l'arriero en tiant, a depuis longtemps réglé ses comptes avec l'exécuteur des hautes œuvres de Grenade et dort au champ des suppliciés, là-bas dans la plaine; mais sa maison, ou plutôt la caverne dans laquelle il demeurerait avec sa bande, a son entrée sous ce rocher même, et c'est là que

nous allons nous abriter et, au besoin, passer la nuit, si l'orage se prolonge trop.

— Pensez-vous qu'en effet la tourmente dure jusqu'à demain ?

— Pas plus d'une heure ou deux, je suppose; elle est trop violente pour ne pas s'essouffler bien vite; voyez comme sus sa route elle courbe les sapins.

— Est-ce le vent qui produit tout ce bruit ?

— Le vent y est bien pour quelque chose;

mais ces rugissements sourds, mêlés à ces sifflements, appartiennent aux torrents, qui, à l'heure présente, se précipitent par le sentier que nous venons de suivre dans le gouffre sur lequel nous venons de passer.

— Et où, sans vous, nous aurions péri, interrompit el Osso en tendant sa main au guide.

— Bah! fit celui-ci, c'est mon métier, et je suis payé pour cela; n'en parlons plus, et entrons dans l'appartement du seigneur Bustamente; nous pourrions y causer à l'aise en séchant nos vêtements.

— A la condition, pourtant, d'y avoir du feu, remarqua Carmen.

— Que cela ne vous tienne pas en peine; nous trouverons tout ce qu'il nous faut; c'est un refuge connu des arrieros, dont chacun de nous contribue à son ameublement. Pardon si je passe le premier; je vais allumer la lampe.

En disant ces mots, Romero disparut dans la caverne, tâtonna quelques instants, puis battit le briquet, et presque aussitôt aux profondes ténèbres succéda une sorte de crépuscule produit par la lumière d'une lampe de fer posée sur une pierre en saillie.

« Entrez quand vous voudrez, » cria le guide.

El Osso et sa fille pénétrèrent dans une caverne irrégulière, aux parois et à la voûte pleines d'angles et d'aspérités menaçantes, mais dont le sol battu avec soin, les cendres accumulées dans le foyer d'une cheminée naturelle, une lampe de fer, des amas d'herbes sèches et de bois de sapin, quelques écuelles grossières et une espèce de bouilloire en fer battu, prouvaient évidem-

ment que ce refuge était, en effet, momentanément habité par les pâtres ou les muletiers surpris par le mauvais temps.

L'arriero était là comme chez lui; il alluma le feu, dont la flamme brillante éclaira, bien mieux que la lampe, une large portion du vaste souterrain, et bientôt les voyageurs, assis autour du foyer, dont la chaleur, vaporisant l'eau de leurs vêtements, les entourait d'une auréole de brouillards, oublièrent, en écoutant l'histoire dramatique de Bustamente, dit le *pourvoyeur de la mort*, le récit de ses crimes, de son supplice et de l'extermination de sa bande, dont faisaient partie des femmes et même des enfants, l'orage, qui faisait furie au dehors, brisait les sapins, détachait les blocs de rochers, gonflait les torrents et semblait déchaîner tous les éléments à la fois sur les cimes de la sierra.

Cependant, comme l'avait annoncé Romero, la fureur même de la tempête était une preuve qu'elle ne durerait pas longtemps. Peu à peu, les éclairs s'éteignirent, les claquements secs de la foudre se changèrent en de longs murmures, la pluie cessa de tomber; les nuages, lacérés par l'ouragan, se disjoignirent, et, à travers une trouée qui sans cesse allait s'élargissant, un faisceau de rayons, tombant obliquement du haut du ciel, pénétra en ricochant sur le seuil jusque dans l'intérieur de la grotte.

« Le soleil! s'écria Carmen; nous allons pouvoir repartir.

— Et nous arriverons avant la nuit, *senorita*, ajouta le guide, car nous ne sommes pas à une lieue de la venta del Escudó. »

CHAPITRE XIX

LA MALADE



ORAGE
qui s'était
abattu
avec tant
de fureur
sur le
puerto de
la Vieja
n'avait
pas même
trou-
blé la sé-

néité du ciel dans les régions supérieures de la sierra.

A mesure que les voyageurs, gravissant les dernières rampes de la montagne, émergeaient de l'océan de brouillards dans lequel ils avaient été jusque-là enveloppés, le ciel bleuissait au-dessus de leurs têtes, les torrents devenaient moins rapides en même temps que moins bourbeux, et les branches des sapins, qui, plus bas, pendaient faissées sous le poids de la pluie, se relevaient en secouant les gouttes de rosée que le soleil faisait

étinceler comme autant de diamants, de topazes et de rubis à la pointe de leurs vertes aiguilles.

Un quart d'heure avant d'arriver au plateau élevé sur lequel se trouve la *venta del Escudo*, la terre était entièrement sèche, et le soleil, que ne voilait aucun nuage, forçait Carmen à se débarrasser de sa cape, alourdie par l'eau diluvienne tombée quelques instants après le passage du *Mal Passo*.

Depuis longtemps, dans ces parages, d'ordinaire refroidis par les vapeurs qui, montant de la plaine, flottent comme une gaze au sommet des pitons dentelés de la Nevada, la température n'avait été ni si tiède ni si douce. Déshabituée de ces délicieuses journées de printemps qui réchauffent à la fois le cœur et le corps, Manoela en avait profité pour s'échapper dès le matin de son étroite petite chambre, où souvent elle grelottait, et, joyeuse comme un pinson auquel une main amie ouvre la porte de sa cage, elle s'était envolée, riieuse et gasouillante, pour respirer à pleins poumons la brise vivifiante qui dilatait sa poitrine et lui faisait boire la vie.

Plusieurs dimanches de suite, faible et languissante, elle n'avait pas pu assister à la messe, qu'un bon prêtre venait, une fois par semaine, d'un hameau perdu à une lieue de là, célébrer, pour les bûcherons et les montagnards disséminés dans les bois, dans un vieil oratoire à demi enfoui sous les ronces et le lierre, mais célèbre dans la contrée sous le nom de la chapelle de *Notre-Dame des Neiges*, et gardé par un pauvre ermite qui depuis plus de trente ans s'était établi dans une grotte des environs, où bien souvent, bloqué par l'hiver, il avait failli périr de froid et de faim.

Après la messe, la jeune fille, rentrée sans fatigue, à la grande joie de ses parents, qui, malgré leurs ridicules, adoraient cette charmante enfant et se désolaient de la voir pâlir et s'étioler, avait déjeuné avec plaisir, elle que tout dégoûtait, puis était ressortie pour cueillir ces fleurs plus brillantes que parfumées dont l'été, dans sa généreuse prodigalité, se plaît à émailler les gazon alpestres, et, vêtue d'une robe légère, était venue s'asseoir avec son butin au pied d'un vieux hêtre rugueux et tordu pour tresser une couronne à la Vierge et composer de gros bouquets, afin d'en parer son autel solitaire.

Tout entière à ce pieux travail, elle oubliait les heures en rêvant à la Reine du ciel, à Séville, aux orangers, à la Palmeria et à son amie Carmencita, quand le premier coup de tonnerre vint pour ainsi dire la réveiller. Étonnée, elle jeta les yeux autour d'elle, cherchant d'où venait ce bruit.

Le ciel était d'un bleu d'azur profond et transparent, le soleil clair et vif; les cimes de la Veleta se profilaient avec une netteté extraordinaire sur l'horizon teinté de rose.

Manoela crut s'être trompée et reprit son ouvrage.

Un second coup de tonnerre se fit entendre, plus violent et plus prolongé.

Alors elle se souvint des paroles que lui avait dites le bon docteur Mendulios lorsqu'il la pressait de partir pour la montagne :

« Vous qui avez peur du tonnerre, vous n'aurez plus même à craindre ses effets. Sur dix

orages, neuf éclateront au-dessous du plateau où vous demeurerez, et vous verrez à vos pieds le combat des éléments avec autant de sécurité que l'aigle planant dans les abîmes du ciel. »

Curieuse comme toute jeune fille, elle se leva aussitôt, courut à un rocher qui, faisant promontoire, laissait la vue plonger sur les flancs de la merria, et poussa un cri d'admiration mêlé d'étonnement.

À quelques centaines de mètres au-dessous d'elle et remplissant la vallée, ou du moins la recouvrant si entièrement qu'il était impossible d'en rien apercevoir, s'étendait une mer aux vagues violacées ou bleuâtres, sillonnée en tous sens par des serpents de feu qui, plongeant dans ses profondeurs, la faisaient resplendir d'un éclat sinistre et semblaient s'attaquer les uns les autres avec fureur. De ce chaos de montagnes cotonneuses, qui tantôt se dressaient en cimes fantastiques, tantôt s'abaissaient en se fondant les unes dans les autres, montait un effrayant murmure de tonnerres se heurtant à tous les rochers, d'éclats secs et saccadés, de longs rugissements d'un ouragan invisible, de crépitements inexplicables, de mugissements de torrents, de sifflements étranges, de plaintes sans nom.

Un chaos de sons dans un chaos de formes.

C'était quelque chose de terrible et d'attrayant. Manoela sentit l'invincible aimant de l'abîme qui commençait à la gagner, et elle recula pour ne pas se précipiter dans cette mer fantastique, vers laquelle un bras plus fort que sa volonté la poussait peu à peu.

Ce spectacle avait quelque chose de la terreur stupéfiante du cauchemar. Pour s'y arracher, la jeune fille ferma les yeux en se retournant; quand elle les rouvrit, elle ne vit plus devant elle que la mousse émeraude glacée d'or par les rayons du soleil, l'humble oratoire drapé de verdure, au pied duquel, sur une pierre moussue, le pieux ermite méditait, immobile comme une statue de saint sculptée sur la dalle d'un tombeau, et plus loin, au bout de la prairie, la *venta del Escudo*, avec ses fenêtres grandes ouvertes pour respirer l'air doux et parfumé.



Un vieil oratoire à demi enfoui sous les ronces et le lierre. (Page 300.)

Le charme était rompu ; elle s'éloigna, mais non sans jeter encore un regard sur ces flots de nuées qui continuaient à rouler, s'entassant les uns sur les autres, et à la surface desquels, comme un archipel d'îles flottantes, paraissaient nager les pics, dont la base plongeait dans les ténèbres.

Quoique à l'abri du danger, Manoela sentait en elle cette inexplicable terreur que le son de la voix humaine peut seul dissiper. Au lieu de retourner vers ses fleurs, elle se dirigea du côté de l'ermite, toujours immobile, et lui dit en passant près de lui comme par hasard :

« Que Dieu soit avec vous, frère !

— Et aussi avec votre esprit, ma fille !

— Il fait un grand orage dans la plaine.

— Plus encore dans la montagne, répondit le cénobite en se levant pour tirer la corde d'une cloche qu'il fit tinter par trois fois.

— Pourquoi sonnez-vous ainsi, mon frère ?

— Parce qu'il peut y avoir des chrétiens en route dans les mauvais chemins de la sierra, peut-être même au *Mal Passo*, et que, dans ce cas, il est bon qu'ils se souviennent de leur âme.

— Vous croyez qu'ils seraient en danger ?

— Sans un miracle du ciel, ils seraient perdus.

— Perdus! Oh! mon Dieu! et Carmen qui peut-être est en route, s'écria Manuela en pâlisant. Frère, je vous en supplie, à genoux, et prions pour les voyageurs.

— Prions pour tous, ma fille, et en particulier pour ceux qui vous intéressent, » répondit le moine en tirant de dessous sa robe de bure la clef de l'oratoire, dont il était le gardien.

Pendant qu'agenouillés sur les dalles de pierre ils égrenaient leur rosaire, suppliant Dieu et sa sainte Mère de prendre en pitié les voyageurs en détresse, les nuages, comme des combattants épuisés de fatigue par la violence même de la lutte, se séparaient, toujours menaçants, mais à bout de force, et se laissaient retomber, déchirés par la foudre et le vent, sur les rochers voisins, auxquels ils essayaient de se suspendre.

La bataille était cependant terminée, et le soleil, dardant ses rayons vainqueurs dans les trouées faites au milieu des bataillons rompus et dispersés, achevait leur déroute en les forçant à s'évanouir en une légère fumée que le vent emportait dans l'espace.

Aussi, lorsque la jeune Sévillane, au sortir de l'oratoire, se rapprocha des bords du plateau, fut-elle vivement frappée du changement qui s'était opéré pendant son absence.

Le noir océan de nuées avait disparu, et le regard, qu'aucun voile n'arrêtait plus, plongeait jusqu'au fond des vallées, sillonnées dans tous les sens par des torrents jaunâtres qui, tombant par cascades du haut des rochers, zébraient de rubans fauves le velours des prairies et allaient grossir de leurs eaux et de leur fureur un fleuve ocreux ou blanc d'écume qui, sans doute, à cette heure, portait le ravage dans les champs fertiles au pied de la sierra.

Mais, en ce moment, la jeune fille ne songeait pas aux suites funestes de ce déluge, qui allait se précipiter sur les terres cultivées et détruire en quelques instants le travail opiniâtre des laboureurs, en anéantissant leurs espérances.

Joyeuse de penser que si sa chère Carmen se trouvait par hasard, à cette heure, dans la mon-

tagne, c'était sans courir aucun danger, elle revenait, calme et souriante, chercher sa couronne de fleurs interrompue par le coup de tonnerre qui l'avait arrachée à son occupation, et déjà elle venait de reprendre sa place, quand le son argentin d'une clochette lui fit de nouveau lever la tête.

Il faudrait n'être pas Andalouse pour ne pas distinguer entre mille le bruit particulier produit par les grelots d'une mule. Manuela non-seulement ne s'y trompa point; mais quand elle eut prêté l'oreille pendant quelques instants, elle aurait pu dire quelle était l'allure des montures et à peu près quel pouvait en être le nombre.

En sonnait, le grelot marque la mesure du pas, comme le cliquetis de la castagnette celui du mouvement.

Les mules, car il y en avait plusieurs, marchaient résolument, comme de bonnes bêtes qui ne sont pas épuisées, mais qui, fatiguées par une longue route, donnent un dernier coup de collier pour arriver plus tôt au gîte.

En ce cas, en effet, la mule n'a pas la même placidité grave qu'au sortir du corral; elle marque la mesure plus fortement avec le cou et, faisant sonner ses grelots avec plus d'énergie, semble dire à chaque effort: « Allons, finissons-en. »

« Si c'était eux! » pensa la senorita.

Et elle sentit son cœur battre, quoiqu'elle s'efforçât de rejeter cette idée, pour s'éviter une déception.

Les grelots s'entendent de loin; les mules approchaient, pourtant il était impossible de les voir dans le bois.

« Comme elle serait mouillée, la pobrecita! se dit la faiseuse de bouquets, dont les doigts embrouillaient les fleurs. Elle aura essuyé tout ce déluge... Quelle sottise de songer à cela! mon oncle ne voyage pas le dimanche: il est trop bon chrétien.

« Il faudrait cependant leur allumer du feu pour les sécher! et le dîner? y a-t-il quelque chose à leur donner à manger? Je suis sûre qu'ils meurent de faim. »

Elle fit le mouvement de se lever, puis, honteuse, se rassit en murmurant:

« Je suis folle, tout à fait folle, de penser qu'ils auront pris ce chemin, un chemin abominable, dit-on, par lequel les contrebandiers osent seuls se hasarder; eux passeront par Almaceta: la route est un peu plus longue, mais elle est bien meilleure. Il n'y a que ce brigand d'Arisabal qui fasse prendre à ses mules chargées de tabac et l'eau-de-vie anglaise les défilés de Corvera; pour cela, il faut craindre plus encore les gardes civils que Dieu. Mon oncle serait bien capable cependant d'en faire autant pour aller rejoindre son cher *el rey*; mais avec Carmen, il n'y pensera même pas.... »

Elle continua à bavarder à l'intérieur avec elle-même, pour se convaincre qu'elle avait tort, et, malgré cela, écoutant avec une émotion toujours croissante.

Les grelots sonnaient de plus belle.

« Allons, je ne fais rien qui vaille! s'écria Manoela, repoussant avec dépit sa couronne mal agencée. Le mieux est de rentrer. »

Ce n'était qu'un prétexte de s'éloigner, car elle ne pouvait plus tenir en place.

« Arrive donc, fille de mes yeux! le soleil baisse, et tu prends froid! lui cria dona Paquita du seuil de la porte.

— J'y vais, mère, j'y vais! » répondit la malade, en marchant si lentement, en s'arrêtant si souvent pour cueillir des fleurs et en retournant si fréquemment la tête du côté du bois, qu'elle-même, toute la première, devait bien s'apercevoir qu'en dépit de tous ses raisonnements, elle attendait quelqu'un.

« Rentre donc plus vite, trésor de mon âme! s'écria en apparaissant à son tour l'ex-beau Raphaël Murillo, qui, maigri par l'inquiétude et dans le cruel négligé de sa robe de chambre, ressemblait à un vieux corbeau déplumé. L'air se fait humide. »

Les grelots sonnaient si distinctement, qu'au lieu de répondre, Manoela demeura debout, immobile, les yeux attachés sur le mince rideau de verdure derrière lequel on pouvait deviner les voyageurs.

« Arr! la Santa! » vociféra l'arrière.

Et la Santa, secouant ses pompons rouges, apparut dans la clairière, suivie à trois pas de la Coronella, sur laquelle était assise une jeune fille dont il était impossible de distinguer les traits, parce qu'elle tournait la tête pour causer avec quelqu'un venant en arrière.

« Senorita, voici la venta del Escudo! » s'exclama en ce moment le guide Romero.

Carmen se retourna vivement sur sa selle.

Manoela poussa un cri de joie et courut à elle les bras ouverts.

« Tu m'attendais donc? fit la fille du bandit en se jetant à son cou.

— Je croyais ne pas t'attendre, répondit naïvement sa cousine.

— Pourquoi cela?

— Parce que c'est aujourd'hui dimanche, et que je savais que la lettre de mon père ne pouvait pas vous être arrivée avant vendredi soir.

— En effet, tu avais bien calculé.

— Et vous êtes partis samedi matin?

— A la pointe du jour; nous étions si pressés!

— La lettre de mon père était donc bien alarmante? fit Manoela en regardant son amie avec anxiété.

— Non, assurément; mais moi j'avais faim et soif de te voir, ma chérie; il me semble qu'il y a un siècle que nous sommes séparées.

— Le temps ne t'a pas paru plus long qu'à moi, répondit Manoela; heureusement, Dieu m'a envoyé une distraction.

— Laquelle? Il me semble que dans ce désert il ne doit pas y en avoir beaucoup?

— Un gros rhume qui m'a retenue huit jours au lit avec la fièvre et qui m'a laissé une petite toux.

— Et, malgré cela, tu sors en robe blanche, par un temps pareil? fit Carmen d'un doux ton de reproche.

— Oh! je suis bien, tout à fait bien; jamais je ne me suis sentie mieux, » interrompit la malade, à laquelle l'émotion avait rendu cette petite toux dont elle paraissait si peu affectée.

El Osso, qui venait de mettre pied à terre, regarda furtivement sa nièce; elle n'avait pas mai-

grî, mais son teint avait cette couleur brillante que revêt le marbre poli par un long frottement, et dès qu'elle s'animait en parlant, ses pommettes se coloraient de plaques d'un rouge vif qui, apparaissant presque subitement, s'effaçaient bientôt après.

« Pobrecita! pensa el Bandito, elle est perdue. »

Mais, en ce moment, la jeune fille ne songeait pas à sa maladie; gazouillante comme un oiseau, elle était toute à sa joie de revoir sa cousine, l'accablait de questions auxquelles elle ne lui donnait pas le temps de répondre, commençait cent histoires dont elle ne finissait pas une, et, ne sachant où elle en était, embrassait sa Carmenita, sans se donner la peine de chercher à renouer le fil de ses idées.

Ce fut ainsi que l'on arriva au seuil de la venta, misérable petite maison moitié bois, moitié pierres, à un seul étage, recouverte d'un large toit de chaume assujéti, à la façon de celui des chalets suisses, par de fortes pierres posées de distance en distance pour le maintenir contre les coups de vent.

Au bruit de la cavalcade, dona Paquita était sortie pour recevoir sa nièce et son beau-frère, pendant que don Raphaël allongeait son maigre torse à travers la fenêtre de sa chambre, comme s'il eût voulu s'élancer dans la cour au lieu de prendre le chemin plus long, mais plus sûr, de l'escalier.

Si el Osso avait été surpris du triste changement opéré chez sa nièce, il ne fut pas moins frappé de la métamorphose complète opérée chez ses parents.

La senora Murillo n'avait conservé de son antique splendeur qu'un de ces embonpoints constitutionnels, comme disait le docteur Mendulios, qui résistent à toutes les épreuves.

Mais si la femme puissante était restée, la femme coquette avait entièrement disparu.

En voyant sa fille malade, dona Paquita avait tout oublié pour redevenir mère: aucun mastic ne dissimulait les rides causées par l'inquiétude autour de ses yeux et sur son front; son teint

avait jauni; ses cheveux grisonnants s'échappaient par mèches rebelles de dessous une mantille riche, mais froissée et mal attachée; point de fleurs savamment posées, point de toilette étudiée; de superbes étoffes, mais frippées, agencées au hasard et sans qu'elle en eût le moindre souci.

La pauvre femme avait les yeux rouges; on sentait que, pendant bien des nuits, elle n'avait pas dormi; elle ne se plaignait pas, cependant; en tendant la main à son beau-frère et en le remerciant d'un empressement qui la touchait vivement, elle essaya de sourire et fut obligée de se détourner pour cacher ses larmes.

Jamais, cependant, la patte velue de l'ours ne lui avait paru si douce, car sous sa rude épiderme elle sentait la main d'un ami, et quand on est malheureux on apprécie beaucoup moins l'élégance et beaucoup plus le dévouement.

Don Murillo arriva enfin.

Il était peut-être plus ravagé encore que sa femme: sa robe de chambre étriquée flottait autour d'un corps tellement maigri, qu'on eût pu le croire réduit à l'état de squelette. La douleur, qui avait donné une certaine énergie à sa femme, l'avait hébété. Il souriait à tout propos, d'un sourire niais et sans signification aucune; suivant les jours, il se montrait inquiet, rôdant de chambre en chambre comme une âme en peine, ne pouvant pas fixer ses idées sur un sujet pendant cinq minutes, ou bien, plongé dans une prostration profonde, il passait des heures assis dans son fauteuil, remuant machinalement la cendre de son brasero et ne répondant que par un grognement sourd à toutes les questions.

L'inquiétude, qui relevait la femme, écrasait le mari.

L'arrivée d'el Osso et de sa fille fut un rayon de soleil pour les habitants de la venta d'el Escudo, et, pour que ce rayon ne s'éclipsât pas, il fut résolu, le soir même, que l'on repartirait tous ensemble pour Séville le surlendemain, afin que Manoela pût guérir son rhume par la chaleur et au besoin recevoir les soins du bon docteur.

Cette résolution prise soulagea tous les cœurs



Le contrebandier Arisabal, un homme des plus pittoresques. (Page 306.)

d'un poids immense; elle rendit l'espérance à don Raphaël, qui ne demandait pas mieux que de se laisser tromper, et combla les vœux de Manola, qui, changeante comme tous les phthisiques, désirait ardemment retourner à la calle de las Sierpes, après avoir été enchantée de l'ordonnance du docteur qui l'en exilait.

Volontiers elle serait repartie le lendemain même; mais il fallait pourtant avoir le temps de

se reconnaître, et la jeune fille accepta volontiers cette prolongation d'un jour, dans la pensée qu'elle en profiterait pour montrer à Carmen ce qu'elle appelait son domaine.

La soirée se passa gaiement à causer du séjour de la montagne, du voyage d'el Osso, de l'orage, de la caverne du capitaine de brigands, de ce défilé terrible qu'il avait fallu franchir au moment même où éclata l'orage.

Manoela aurait voulu suivre le même itinéraire, et, pour ne pas la contrarier, ses faibles parents y eussent peut-être consenti; mais le bandit fut inflexible, quand il eut appris qu'il existait un chemin beaucoup meilleur par Almaceta, où l'on décida que Romero, qui n'avait pas assez de mules, irait le lendemain chercher son ami le contrebandier Arisabal, un homme des plus pittoresques, disait Manoela en riant, un dandy de la montagne, qui, avec sa taille de six pieds de haut, sa carrure de colosse et son arsenal de poignards et de pistolets, qui le font ressembler à une citadelle armée en guerre, aime la parure comme une jeune fille, porte la tête penchée et chante la séguidille avec autant d'expression que le majo le plus accompli.

Depuis plusieurs semaines, Manoela n'avait été si gaie, si pleine d'entrain, si heureuse; sa joie illumina la petite pièce assez maussade qui servait de salle à manger; mais si tout le monde eut sa part dans cette fête du cœur, les mieux partagés furent assurément son père et sa mère: cette résurrection de leur enfant les transforma mieux que n'aurait pu faire la baguette d'un enchanteur.

On eût dit qu'ils se réveillaient à dix ans de là en arrière, dans leur patio d'été de la rue de *las Sierpes*. Dona Murillo s'aperçut avec effroi du désordre de sa toilette et parla tertulias; don Raphaël eut des mots heureux, et, rajustant de son mieux son faux col, droit d'un côté, cassé de l'autre, porta un toast à l'Amitié, représentée par el Osso, ainsi qu'à la Beauté, personnifiée par Carmen.

Le bandit lui-même se laissa aller; il fit des allusions politiques à propos d'un plat de macaroni, et s'il ne prononça pas le nom d'el rey, c'est que l'horloge à colonnes placée au pied de l'escalier et assez bruyante pour réveiller les mulâtiers sonna en ce moment dix heures.

A ce signal, toute la société battit en retraite, et Carmen, qui, vu l'exiguïté de la venta, partageait la chambre de sa cousine, la suivit pour aller se reposer de ses fatigues de la journée.

Le soleil brillait depuis longtemps au-dessus

de l'horizon quand la fille d'el Osso rouvrit les yeux; elle regarda autour d'elle et crut rêver: le lit de sa cousine était vide; mais auprès du prie-Dieu surmonté d'un grand christ suspendu au mur de la cellule, aussi nue que celle d'un couvent, une religieuse portant le costume de l'ordre des Bernardines lisait ses prières, en s'accoudant sur l'appui de la fenêtre.

Au bruit que fit la jeune fille en se soulevant sur sa couche, l'inconnue se retourna.

« Quoi, c'est toi? fit Carmen, stupéfaite.

— C'est bien moi, chère amie!

— Mais alors, que signifie ce.... costume?

— Tu allais dire travestissement, et tu aurais eu tort, chère Carmencita; c'est bien un costume, un vrai costume.

— Mon Dieu, je sais bien que tu es affiliée à l'ordre des Bernardines, comme moi et comme beaucoup de mes amies; je sais parfaitement que dans notre pays c'est une pieuse habitude pour les jeunes filles de se faire attacher au tiers ordre d'un couvent, Carmélites, Bernardines, Ursulines, n'importe; mais jamais aucune de nous....

— Tu te trompes, ma chérie, il est une occasion où les jeunes filles dont tu parles doivent le revêtir. »

Carmen regarda son amie avec terreur.

« C'est, continua celle-ci, lorsqu'elles meurent avant d'être fiancées.

— Oui, après la mort, ou lorsqu'elles s'enferment dans un couvent; mais toi, aujourd'hui, tu.... »

Manoela sourit tristement.

« D'autres essayent d'avance leur robe de bal, dit-elle; moi j'essaye ma robe de morte.

— Manoelita, que dis-tu là? s'écria sa cousine en fondant en larmes.

— Crois-tu que je ne sache pas, reprit la malade, que mon heure est proche? Je le sens, moi, et, comme tu le vois, je m'y prépare, et je tâche de familiariser mes amies avec cette pensée.

— Mais enfin, ma colombe, tu n'en es pas encore là, Dieu merci. Mon Dieu, souviens-toi de ce que tu me disais un soir à la Palmeria, sous le berceau d'orangers! tu ne te souviens pas?

— Il était, je crois, question de ton cousin Peppe.

— Oui, et tu me faisais part des projets de tes parents.

— En effet, je me le rappelle, et même ce soir-là j'étais, paraît-il, si fraîche, que tu me comparais à une belle rose achevant de s'entr'ouvrir sous les rayons du soleil couchant.

— C'est possible !

— C'est même certain ! j'ai la mémoire bonne, tu vas voir.

— Quelle folle ! je sais ce que tu veux dire.

— Peut-être.

— Parfaitement.

— Voyons donc.

— Tu veux parler de la folle.

— Ah ! il paraît que je ne suis pas la seule à n'avoir pas oublié.

— Bah ! des propos d'une pauvre insensée.

— Du tout, de charmants vers que je puis te réciter de mémoire :

Aprended Bores de mi
Lo que va de ayer a hoy !
Ayer maravilla fui,
Hoy sombra mía no soy.

— Et tu crois qu'ils ont été faits pour toi, ces vers ?

— Je n'ai pas cette prétention, chère amie ; seulement Dolorès, en me les appliquant, a fait ce jour-là, sans s'en douter, une prophétie ; hier, j'étais non pas une merveille, mais fraîche et riieuse, et tu le vois toi-même, *hoy sombra mía no soy*, aujourd'hui je ne suis pas même mon ombre.

— Oh ! la vilaine, de se faire un plaisir de torturer une amie qui a failli se rompre le cou pour venir la voir aussitôt sa lettre reçue ! fit Carmen en essayant de tourner en plaisanterie des appréhensions qu'elle ne commençait qu'à trouver trop fondées. Allons, *senorita*, veuillez vous souvenir que je n'ai qu'un jour à passer dans vos domaines, et tâchez de m'en faire les honneurs d'une manière moins lugubre.

— Soyons donc la *Manoelita* de *ayer* (hier), répondit la jeune fille sur le même ton ;

pour faire plaisir à notre Carmencita, remettons notre robe blanche, des fleurs dans les cheveux, le sourire aux lèvres, l'espérance au cœur, et redevenons la *maravilla* (merveille). »

La toilette ne fut pas longue à faire. Carmen était une habile *camériste* : elle courut choisir les fleurs les plus brillantes ; puis, quand les deux jeunes filles se furent coiffées mutuellement, elles descendirent, se tenant par le bras, dans la cour, où se faisait entendre la forte voix d'el Osso, qui disait à haute voix à l'aubergiste, un rude montagnard, plus occupé de son travail que de la politique :

« Pour sauver l'Espagne, il n'y a qu'un moyen : lui rendre la monarchie légitime, et replacer sur le trône le roi choisi de Dieu.

— Le roi, le roi, c'est facile à dire, mais quel est-il ? Amédée, Alphonse, qui ?

— Caramba ! il n'y en a qu'un, et tous ceux dont vous me parlez sont des usurpateurs.

— Par la *Virgen* ! je le crois comme vous me le dites, *caballero* ; mais enfin, il faudrait connaître son nom.

— Comment, vous ne le savez pas ce nom ? *Rayo de Dios* ! je vais vous le dire, et ne l'oubliez pas : il se nomme don Carlos de Bourbon ; il n'y en a pas, il ne peut pas, lui vivant, y en avoir d'autre.

— A Grenade, où j'étais l'autre jour, interrompit sans façon un *arriero* qui chargeait ses mules, on causait de cela à l'auberge de Jose, et il y avait là un jeune cavalier bien planté, un savant qui connaît la lecture et l'écriture mieux qu'un écrivain public, et qui disait que, pour le bien du pays, il vaudrait mieux la république.

— N'était-ce pas un nommé Gaspardo ? demanda el Bandito.

— Je crois bien que c'est ce nom ; un grand savant, à ce que...

— Un grand âne ! une brute ! un *cobarde* (poltron) ! rugit el Osso. Je le connais, ce *senor Gaspardo* ; un joueur et un débauché, qui, après avoir commencé par faire le malheur de ses parents, voudrait faire celui de son pays.

— Il y en a beaucoup comme lui à Grenade, à Malaga et à Séville, reprit un troisième arriero, occupé à sangler sa monture.

— Parce qu'il y a beaucoup de canailles partout, riposta el Bandito, de débauchés que la religion gêne, de voleurs qui voudraient piller impunément, d'ambitieux qui ne songent qu'à occuper les places, les honneurs et les dignités.

— Moi, je ne tiens pas à Pedro plus qu'à Carlos, à Eustachio plus qu'à Juan, grogna l'aubergiste en se grattant la tête; mais je voudrais quelqu'un qui donnât la paix et diminuât les impôts.

— Ma foi, moi aussi, dit le premier arriero, et si, comme le disait ce Gaspardo, la république...

— La république, *carai!* mais c'est le pire des gouvernements; c'est le règne de tous les voleurs à la fois, clama el Osso, dont les lèvres blémisaient de colère. Ces gavachos de Français avaient un empereur; certes, il ne valait pas leur roi légitime, mais au moins il savait se faire craindre et maintenait dans l'impuissance les ennemis de l'ordre public. Eh bien! un beau jour ils l'ont renversé cet empereur, au moment où il avait une guerre sur les bras, et, à la place, ils ont fait une république; c'est-à-dire qu'un tas de bavards, de ruinés, de débauchés, d'incapables, de vaniteux, se sont rués sur les places, comme les mouches, en été, sur un mulet tombé au bord d'un fossé, pour lui tirer le sang jusqu'à la dernière goutte.

— Ils ont bien fait.

— Bien fait? savez-vous ce qui est arrivé?

— Que les Prussiens ont pris la France, répondit le muletier politique.

— Par la Vierge del Pilar! ils n'en ont pas eu la peine; les patriotes républicains la leur ont jetée dans les jambes, comme les patriotes Serrano, Topete et les autres ont voulu jeter l'Espagne aux Italiens. Les Prussiens ont pris ce qu'ils ont voulu; puis, quand ils en ont eu assez, les traîtres se sont disputé leurs restes, se sont battus entre eux avec plus d'acharnement que des chiens enragés; à Paris, ils ont profané les

églises, assassiné les prêtres, fouillé les otages, pillé les caisses; puis, se voyant menacés, forcés, acculés par les monarchistes, ils ont mis le feu aux quatre coins de la ville; enfin, comme des loups poursuivis par les chasseurs, ils se sont sauvés dans les pays voisins, emportant chacun à la gueule un lambeau de chair de leur patrie égorgée.

— Si c'est ça la république, fit le montagnard avec un juron énergique, la poudre n'est pas si chère qu'on ne puisse la faire parler dans l'occasion.

— *Hombre!* ce n'est pas autre chose, et tous les Gaspardo qui, maintenant, font patte de velours, sortiraient bientôt les griffes pour se partager la proie, s'il ne se trouvait en Espagne des hommes de cœur prêts à décrocher leurs escopettes et à marcher contre eux. »

L'arrivée des deux jeunes filles empêcha seule, peut-être, la dispute de s'échauffer, car il était bien évident que, sur les deux arrieros, un au moins s'était laissé endoctriner par les belles paroles des soi-disant patriotes et avait adopté leurs opinions en matière de gouvernement.

Fort heureusement, moins porté à politiquer que pressé de continuer son voyage, ce dernier profita de la circonstance qui se présentait à lui de battre honorablement en retraite, et pendant qu'el Osso, avec sa politesse accoutumée, s'approchait pour s'informer des nouvelles de sa nièce, il jeta sa cape sur son épaule et partit avec ses compagnons.

Rien n'est capricieux comme la physionomie de certains malades. Manoela n'avait, pour ainsi dire, pas fermé l'œil pendant la nuit; toute la matinée, elle s'était plu à arrêter sa pensée sur les sujets les plus tristes, et jamais, cependant, ni son oncle, ni ses parents ne l'avaient vue aussi gaie, aussi souriante, avec un teint plus uni, une démarche plus légère.

El Osso commença à penser qu'il s'était trompé en la condamnant la veille.

« On pourra la guérir encore, » se dit-il.

Dona Paquita et son mari étaient radieux.

« Vraiment, mon frère, vous faites des mira-



Au Bon Chat. (Page 311.)

cles, comme votre patron saint Pierre, dont l'ombre guérissait les malades! s'écria la bonne dame, qui déjà mettait plus de soin dans sa toilette.

— Depuis le jour de votre arrivée, Manoela n'est pas reconnaissable, ajouta don Raphaël, dont le menton rasé de frais s'encadrait dans un superbe faux col; vous êtes plus puissant que

saint Pierre, car vous guérissez à dix lieues de distance.

— Ne fais pas tant d'honneur, señor beau-frère, car je crois que tu te trompes de médecin.

— C'est Carmencita alors qui opère ces cures merveilleuses! s'écrièrent à la fois les bons parents.

— Pourquoi pas, fit Manocla en riant, n'est-elle pas la *sainte* de la Palmeria?

— Moi, je crois autre chose, interrompit don Pedro, qui n'aimait pas les compliments adressés à sa fille, et je vais vous dire tout le secret. Un de mes amis m'avait apporté des Philippines deux petites perruches vertes à collier rouge; je les mis dans une cage; elles y vivaient heureuses, se caressant avec leur bec rose, voletant et babillant. Un jour, pendant que j'étais sorti de ma chambre, où je leur laissais la liberté, un chat, qui s'y était introduit tout doucement, sauta sur l'une d'elles et la blessa si grièvement que, pour la soigner, je la mis dans une autre pièce. La seconde n'avait pas été atteinte, et cependant elle commença dès ce moment à dépérir; elle ne mangeait plus, elle ne babillait plus, et, tout le jour, elle demeurait muette sur son perchoir, les yeux fermés et les plumes hérissées; la première ne guérissait pas non plus, au contraire; je ne savais...

— Par la Virgen! je le crois bien! s'écria dona Paquita. Ces oiseaux ne peuvent vivre que deux ensemble, et, dans le pays, on les appelle les inséparables.

— C'est ce que j'appris enfin, reprit el Osso, et, quoiqu'il y eût bien peu d'espoir, je les réunis. Quelle fête! Dios mio! quelles caresses, quel babillage! C'était à qui l'emporterait sur l'autre en démonstrations d'amitié; huit jours après, elles étaient guéries.

— Qu'en dis-tu, ma petite perruche? s'écria Manocla en entourant de son bras la taille de son amie.

— Que mon père a raison et que nous sommes deux inséparables.

Eh bien! viens donc avec moi à notre joli

ermitage remercier Notre-Dame des Neiges, qui nous a réunies pour me guérir.

— Et m'empêcher de tomber malade, moi aussi, » répliqua Carmen en suivant son amie.

Don Raphaël demeura un moment pensif.

« Peut-être, en effet, s'ennuyait-elle seule dans ce désert? dit-il tout à coup.

— C'est à peu près certain, fit el Osso, sans compter que l'air de la montagne est trop vif pour les personnes qui n'y sont pas habituées.

— Carmen lui manquait, les tertulias lui manquaient, l'*Alameda* lui manquait! s'écria dona Paquita, qui voyait s'ouvrir devant elle tout un horizon de fêtes comme un moyen curatif aussi agréable qu'infaillible.

— Par Notre-Dame del Pilar, si ce n'est que cela, nous lui procurerons des distractions. Parties de plaisirs, promenades sur l'eau, tertulias, fêtes religieuses, voyages, bals, nous lui donnerons tout! » glapit don Murillo, dont la voix devenait criarde aussitôt qu'elle s'élevait.

La journée se passa joyeuse; chacun y mit du sien, et chacun aussi eut sa bonne part dans ce renouveau de gaieté.

Le bonheur est comme les beaux jours, il a son été de la Saint-Martin.

Le lendemain, vers neuf heures, toute la famille abandonna la venta del Escudo sans en emporter de regrets.

Sauf les guides, qui s'arrêtaient à Almaceta, chaque voyageur avait hâte de retourner à Séville.

El Osso lui-même se sentait mal à l'aise dans cette sierra Nevada, dont la rare population manquait de cet élan et de cette foi qu'il croyait faire partie de l'existence dans la montagne.

Sans être belle, la route descend toujours de la venta à Almaceta, contournant de grands blocs de rochers et serpentant dans la forêt de sapins, où elle décrit mille lacets. Lorsqu'elle devenait trop rapide ou trop picreuse, les guides prenaient chacun par la bride la mule de la señora Paquita et de sa fille, pendant qu'el Osso, mettant pied à terre, conduisait la Coronella; le reste du temps, les montures, précédées par les deux monta-

qu'ils marchaient à la queue l'une de l'autre, sans se parler, car il n'est pas facile, dans ces conditions, de causer.

Malheureusement, le morne silence de ces solitudes, l'incessante préoccupation de se retenir sur une selle tellement penchée en avant par suite de la déclivité du terrain, et l'absence presque complète de paysage, — car, à peine une heure après avoir quitté le haut plateau, la caravane était entrée dans le brouillard, — ne disposaient pas à la causerie.

Rien n'est aussi subtil que ces vapeurs qui roulent au flanc des montagnes. Diaphanes comme une gaze, presque aussi intangibles qu'une fumée légère, elles enveloppent, mouillent et transpercent, s'insinuent sous les vêtements, à chaque poil desquels elles se condensent en gouttes de rosée, s'attachent à la barbe, aux cheveux, refroidissent la peau et l'enduisent d'une couche à la fois froide et visqueuse.

Quoique soigneusement couverte d'épais manteaux qui laissaient à peine apercevoir ses yeux et une partie de son front, Manoela tremblait de tous ses membres; son teint avait repris la couleur mate de la cire, et ces plaques rouges qu'elle avait trouvées de si mauvais augure se montraient et s'effaçaient alternativement sur ses joues.

Almaceta, où l'on arriva sur le soir par un vent vigoureux refroidi en passant sur la neige, est un hameau perdu dans l'un des plis de la sierra et que probablement il serait difficile de retrouver sur une carte; mais de là jusqu'à Diesma il est possible d'aller, sinon en voiture, au moins dans une charrette à bœufs, et cette circonstance n'est pas le dernier point que l'on puisse, à cette hauteur, atteindre autrement qu'à pied ou à dos de mulet, lui a donné une certaine importance, en attendant l'entrepôt des provisions que les arrieros viennent y charger pour les points culminants.

La posada elle-même vaut mieux que celle de Corvera, car on y trouve, sinon des chambres, au moins des lits, avec la faculté de pouvoir s'en faire dresser un dans la salle à manger ou *comedor*, distinct de la cuisine.

Quant aux provisions, il est bien entendu que, comme à l'auberge de *Los Angeles* et dans beaucoup d'autres, les voyageurs n'y trouvent que ce qu'ils apportent.

Mais le principal mérite de cette posada, connue de tous les arrieros et de tous les contrebandiers, consiste dans son enseigne, représentant un chat tenant entre ses dents une souris et au-dessous duquel est écrit en grands caractères : AL BUEN GATO (au Bon Chat). Ce tableau, grossièrement peint à la détrempe sur la façade de la maison, est moins une œuvre d'imagination qu'un blason renfermant des armes parlantes, le posadero étant fils de Francisco Alvareda, surnommé *el Gato* (le Chat), à cause de l'expression féline de son visage et peut-être aussi de l'adresse incroyable avec laquelle, sans avoir l'air de s'occuper d'autre chose que de son industrie d'aubergiste, il parvint à dépister, pendant de longues années, cazadores et gardes civils, préposés à la répression de la contrebande qu'il faisait sur une grande échelle.

Un jour, cependant, il se laissa prendre et paya d'un seul coup toutes ses dettes à la justice, qui, sans pitié pour son talent, l'envoya aux présides, sur la côte d'Afrique.

Cette aventure acheva d'achalander l'auberge, où son fils continuait en ce moment, mais d'une manière moins brillante, la double industrie de son père, dont il avait adopté le sobriquet comme nom de famille.

Manoela arriva si horriblement fatiguée à l'auberge, qu'il fallut l'enlever de dessus sa selle et la transporter à bras devant un feu brillant de branches de sapins, aussitôt allumé pour elle sous le manteau de la cheminée par Carmen, d'autant plus effrayée de la pâleur de son amie, qu'elle se rappelait ses tristes prédictions de la veille.

La toux avait recommencé, plus opiniâtre que jamais. Dona Paquita et son mari, retombés dans leur stupeur, s'agitaient avec une anxiété fébrile sans rien avancer; en cette circonstance, el Osso, aidé de Carmen et de la femme du posadero, fut la providence de la malade; grâce à lui, il fut possible de lui procurer une tasse de bouillon chaud

et un bon lit, au chevet duquel l'inséparable passa la nuit, tantôt frictionnant les pieds de sa compagne pour y ramener le sang, tantôt lui faisant prendre quelques gouttes de tisane tiède pour apaiser les ardeurs d'une soif allumée par la fièvre.

Enfin, sur le matin, après une sueur abondante, la malade s'endormit d'un sommeil paisible; ses

couleurs revinrent; la respiration se fit plus calme, et lorsque, vers dix heures, elle s'éveilla, aucun danger n'était plus à redouter pour le moment, et ce fut avec un doux sourire de reconnaissance, qu'étendant la main vers sa garde-malade, elle lui dit : « Tu m'as guérie, ma Carmencita; à présent, je ne souffre plus, et nous pouvons partir. »





Vue de Cordoue. (Page 314.)

CHAPITRE XX

UN DEUIL DE FAMILLE



Grâce aux soins dont l'entourait son amie et

deux jours s'écoulèrent avant que Manoela, toujours souffrante, mais toujours courageuse, eût pu se faire transporter sur un char à bœufs d'Almacea à Diezma, petit bourg de douze cents âmes situé au pied de la sierra de Arona.

à l'épaisse couche de paille qu'el Osso avait fait étendre dans le chariot pour amortir les secousses et les cahots, la jeune fille avait assez bien résisté pour pouvoir franchir le lendemain par la voiture publique les 38 kilomètres qui séparent Diezma de Grenade, d'où, après un jour de repos à la fonda de Minerva, elle était repartie pour Cordoue.

Là, par un caprice de malade, ou peut-être aussi séduite par la chaude température qu'elle y retrouvait après ce qu'elle appelait son exil dans les brouillards, Manoela avait témoigné le désir de s'arrêter quelques jours, pour renouveler connaissance avec le soleil et faire avec sa cousine un pieux pèlerinage à la chapelle de Nuestra-Senora de Fuensanta, célèbre sanctuaire situé hors

de la ville, dans la plus pittoresque position.

El Bandito était trop pressé de retourner à son hacienda pour demeurer aussi longtemps à Cordoue; mais quoique bien assurément il eût préféré ne pas se séparer de Carmen, il ne crut pas pouvoir refuser aux prières de la malade de lui laisser son excellente compagne, et partit seul pour Séville, après avoir fait promettre à sa fille qu'en aucun cas son absence ne se prolongerait plus de huit jours, et s'être engagé lui-même vis-à-vis d'elle, toujours inquiète, à ne pas rechercher don Ramon.

Don Raphaël et Carmen l'accompagnèrent jusqu'au chemin de fer; il paraissait préoccupé: une idée l'absorbait.

« Père, vous avez encore quelque chose à me dire? fit Carmen en l'embrassant.

— Pourquoi cela?

— Je le vois, padrecito. »

Il demeura un instant comme indécis.

« Je suis sûr que vous avez envie que je vous écrive.

— Bah! à quoi bon? les lettres portent malheur.

— Les miennes ne vous donneront que de bonnes nouvelles.

— Bonnes nouvelles, bonnes nouvelles! grogna le bandit.

— Allons, avouez-le, vous avez envie que je vous écrive.

— Écris si tu veux, fit-il d'un ton bourru; je ne demande rien.

— J'écrirai tout de même, dit Carmen; ne vous effrayez donc pas si le facteur vous apporte une lettre. »

Sa rude physionomie s'éclaira en se voyant si bien deviné, mais une sorte de fausse honte l'empêcha encore d'en convenir.

« Il faut toujours faire ta volonté, s'écria-t-il en montant dans son wagon; quel jour écriras-tu? »

Cette lettre, il l'attendait déjà.

Pendant les deux premiers jours, Manoela ne songea qu'à se réchauffer comme une plante dont le froid a arrêté la sève; elle buvait le soleil sans paraître faire aucun progrès; mais dès le troi-

sième jour, le travail réparateur se fit sentir au dehors; les couleurs revinrent aux joues, non pas par plaques, comme sur la montagne, mais douces et harmonieuses; ses yeux reprirent en même temps leur éclat velouté, et le sourire reparut sur ses lèvres.

Sa première sortie fut pour la chapelle de Notre-Dame de Fuensanta; elle y alla en voiture, accompagnée de son père, de sa mère et de sa cousine, mit pied à terre au bas du mamelon sur lequel s'élève le sanctuaire, et agenouillée ou plutôt assise sur un léger tapis apporté par son père, y pria longtemps.

Les jours suivants, le mieux continuant, Manoela put, avec ses parents, visiter les principaux monuments de Cordoue: le vieil Alcazar, la place del Triunfo, l'incomparable Mosquée, Saint-Paul, Saint-Pierre, la promenade de la Victoire, celle del Gran Capitan, les murailles mauresques et le vieux pont construit par les Romains, refait par les Arabes, à l'extrémité duquel s'élève cette forteresse d'un style si particulier auquel les Espagnols ont conservé son nom sarrasin de la *Carahola*.

Ce fut par la lettre tant attendue de sa fille qu'el Osso apprit ces détails; mais s'il en fut satisfait, sa joie ne fut pas moindre en lisant ces mots:

« A présent que notre Manoelita est presque guérie, il lui tarde de retourner à Séville, où l'air est aussi bon et l'installation bien plus commode qu'ici; c'est elle qui l'assure, et jugez si je suis de son avis! Loin de la Palmeria, je suis comme un poisson hors de l'eau; vous et mon cher Fernando me manquez plus que je ne puis dire. Mon oncle et ma tante, qui ont hâte de rentrer dans leur appartement de las Sierpes, ont fixé le jour du départ à lundi, et me chargent de prier mon frère de prévenir les domestiques pour que tout soit prêt à leur arrivée, y compris le dîner, auquel ils espèrent bien que vous et mon frère voudrez bien prendre part.

« Au revoir donc, et à bientôt, cher père!

« Votre respectueuse et très-affectionnée

« CARMEN. »

Au moment où le bandit reçut cette lettre, qu'il relut au moins dix fois, Fernando était absent de la maison, hors de laquelle le retenaient les graves occupations d'intendant del señor Osso pour la rentrée des foins. Il n'y perdit rien pour attendre, et son père en profita pour relire la prose de Carmen avec force explications et commentaires à travers lesquels perçait la vive admiration que lui inspirait la prose de sa fille.

Ce jour-là, du reste, et très-contrairement à ses habitudes, le bandit se trouvait dans une disposition d'esprit des plus bienveillantes. D'abord, il avait la conscience d'avoir accompli un devoir en faisant le voyage de la venta del Escudo, la satisfaction d'être pour beaucoup dans le retour précipité de Manoela, l'espoir que la jeune fille guérirait dans peu, le plaisir de revoir sa Carmen, dont jamais, jusque-là, il ne s'était séparé, et enfin il avait éprouvé une joie véritable, en rentrant à la Palmeria, d'y retrouver Fernando, le faible et léger Fernando, s'occupant sérieusement de sa besogne, surveillant les travaux avec une activité intelligente et se montrant capable à la fois de résister à ses penchants pour le plaisir et de remplir scrupuleusement une parole donnée.

La satisfaction de don Gomez sur ce dernier point était d'autant plus grande, qu'il s'attendait moins à autant d'exactitude. Aussi, en rentrant dans sa propriété, où personne ne l'attendait à jour fixe, le premier mot qu'il adressa à Diego, occupé à tondre une haie, fut-il celui-ci :

« Fernando est-il ici ? »

— Oui, señor.

— Où cela ?

— Il n'y a qu'un instant, il était occupé à faire lier les palmiers.

— *Bueno!* les patatés sont-elles arrachées ?

— *Si, señor,* et rentrées depuis deux jours. »

Le front du bandit se dérida.

« Tout le monde va bien ? continua-t-il. »

— *Si, señor,* et nous espérons que votre voyage aura été heureux.

— Je te remercie! tout est pour le mieux, Dieu merci.

— La señorita est également en bonne santé ? continua Diego avec cette familiarité qui n'exclut pas le respect.

— Très-bonne ! elle arrivera dans quelques jours. Tu dis que Fernando est aux palmiers ?

— *Si, señor,* près de la noria. »

Et Osso continua sa route, regardant à droite et à gauche ; tout était en ordre : les plantes n'avaient point souffert de la sécheresse, ce qui prouvait qu'on les avait arrosées chaque jour.

« *Bueno!* » répétait le bandit en marchant.

Il entra dans la maison ; tout était frotté et balayé. A l'écurie, les mules faisaient leur second repas ; le maître souleva la litière avec sa canne, la paille était fraîche ; il passa la main sur la croupe de la Coronella, le poil en était luisant et souple.

« *Bueno! bueno!* »

Alors seulement il se dirigea vers la noria.

Au pied d'un palmier, sur lequel était grimpé un homme relevant les feuilles, de manière que le soleil pût frapper en plein les longs régimes de dattes pour les mûrir, se tenait Fernando, les yeux attachés sur le travailleur et le guidant de la voix dans son opération.

Et Osso s'arrêta en se croisant les bras.

« Attache celle-ci, plus bas, criait Fernando ; elle incline trop à gauche ! là... encore un peu... bien comme cela... donne plus de jeu à celle de droite, elles ne sont pas égales. »

— Il ne s'en faut pas de beaucoup, señor ; vous êtes plus méticuleux que votre père.

— C'est lui qui m'a donné des instructions, et je veux que le travail se fasse de manière à le contenter.

— En tout cas, s'il n'est pas content, ce ne sera pas votre faute, répondit le lieur d'arbres avec une certaine impatience ; je ne crois pas que, sur tous les palmiers, il y ait une feuille que vous n'ayez examinée.

— Et certainement ; sans cela, le travail ne serait ni si avancé, ni si bien fait ! » vociféra le maître de l'hacienda en s'avançant.

Fernando, qui ne se doutait pas que son père se trouvât si près de là, eut un tressaillement ins-

tinctif de crainte; ce ne fut qu'un éclair, et, tournant vivement sur lui-même, il s'avança en s'écriant :

« Ah ! *senor padre*, vous voici enfin de retour !

— Me voici, fils, répondit *el Osso* en lui frappant sur l'épaule d'un air de satisfaction peu habituelle.

— Carmen est sans doute à la maison ? continua Fernando. Comment avez-vous trouvé Manuela ?

— Plus mal que je ne pensais, mais je l'ai laissée mieux que je ne pouvais l'espérer.

— A la sierra ?

— Non, à Cordoue, avec ta sœur, pour se reposer une huitaine. »

Le visage du jeune homme s'allongea ; l'idée d'un tête-à-tête de huit jours avec son père l'effrayait.

Celui-ci ne s'aperçut pas de l'impression produite, occupé qu'il était à se défendre des brayants témoignages d'amitié dont l'accablait Marron.

« Votre voyage a été bon, j'espère ? reprit Fernando.

— Pas mauvais, répondit le bandit. Viens faire une tournée dans la propriété avec moi ; je te raconterai nos aventures en examinant les cultures. »

Et le prenant par le bras, il descendit du côté des rizières.

A chaque instant, pendant cette promenade, le bandit s'arrêtait et regardait.

Tout était parfaitement en ordre.

« Bien, bien ! répétait-il ; tu n'as pas perdu ton temps, mon garçon ! bien, bien ! Ah ! mes pauvres jujubiers, oublieux que je suis.

— Qu'y a-t-il, père ?

— Il y a que j'ai oublié de te dire de faire cueillir les fruits ; ils étaient presque mûrs au moment de mon départ, et à présent ils seront perdus.

— J'ai pensé que c'était une distraction de votre part, et je me suis permis de les récolter pour les faire sécher sur des claies avec les figues, que.....

— Caramba ! tu as meilleure tête que moi,

hijo ! c'est bien, très-bien ! » s'écria *el Osso*.

De toute sa vie l'élégant *majo* n'avait reçu autant de félicitations ; il en rougit de plaisir, comme une jeune fille à qui l'on adresse des compliments.

« Que font les carlistes ? demanda tout à coup le bandit.

— Je ne saurais vous le dire, *senor padre*, reprit Fernando avec embarras ; vous savez que les journaux n'en parlent que fort peu.

— Tant mieux ! pas de nouvelles, bonnes nouvelles. S'ils avaient été battus, le gouvernement, que Dieu confonde ! ferait sonner ses trompettes.

— C'est plus que probable.

— Donc, les amédéistes ont été battus comme de coutume par Santa-Cruz et les autres ; que dit-on ici ? le roi est-il entré ?

— Les journaux n'en font pas mention.

— Je le sais bien ; mais à Séville, chez le barbier ou dans les cafés, on doit en savoir quelque chose ?

— Je ne suis allé à Séville qu'un instant dimanche, pour les offices, et n'ai vu personne.

— Bravo ! tu te ranges enfin, *hijo* ; mais Peppe n'est-il pas venu te voir ?

— Une seule fois, le soir même de votre départ, pour m'annoncer qu'il quittait la ville avec une compagnie envoyée à Alcalá de los Panaderos.

— Peppe est parti ?

— Oui, *senor padre*, mais avec une compagnie seulement ; son régiment demeure ici.

— Qu'est-il allé faire à Alcalá ?

— Poursuivre une bande de rebelles qui a pris la montagne.

— Qu'appelles-tu rebelles ? rugit *el Osso* en regardant son fils dans le blanc des yeux.

— Une troupe de *descamisados*, sortis, je crois, de Triana, pour piller et assassiner au nom de la République ; il paraît, d'après ce que m'a dit Peppe, que le mot d'ordre est parti de l'étranger, du moins à ce que l'on pense, car des troubles ont éclaté à la fois à Alcalá, à Xérès, à San Lucar, à Malaga, et, dans tous ces endroits, les chefs



Assise sur un léger tapis, elle pria longtemps. (Page 314.)

que la police a pu arrêter avaient sur eux de l'or prussien.

— Bravo! après le macaroni, ils voudraient nous donner la choucroute; l'un vaut l'autre, c'est

vrai; mais ni l'un ni l'autre ne valent rien, et nous autres Espagnols, nous préférons les *bellotas* et le *gaspacho* national.

— C'est tout ce que m'a dit Peppe.

— Et voilà où les renverseurs de nos rois nous ont conduits ! s'exclama le bandit en frappant du pied, à passer aux yeux des autres nations pour un peuple d'esclaves, dont chacun n'a qu'à se baisser pour ramasser la chaîne ! Après les Italiens, les Prussiens ; après les mauvais catholiques, les protestants ; encore quelque peu, et ce sera le tour du Maroc et des musulmans : ils nous enverront des pirates riféens pour nous civiliser et nous convertir. Caramba ! le sang me bout, vois-tu, Fernando ! la colère me monte, et je vois le moment où je mettrai le feu à la Palmeria, où je saccagerai la propriété pour ne rien leur laisser, et où je repartirai avec vous pour la montagne, seul endroit où l'on puisse respirer encore le catholicisme et la liberté. »

Le jeune homme ne répondit pas.

Son père marcha quelques minutes en silence, pâle et regardant le sol, puis d'une voix sourde et oppressée il murmura :

« Ce jour-là, le roi légitime comptera au moins une carabine de plus dans son armée ! »

— Il en comptera deux, *senor padre*, répondit Fernando, car ce jour-là, je le jure sur mon baptême, ou je serai mort, ou je marcherai près de vous. »

A ces paroles inattendues, *el Osso* s'arrêta, regardant son fils avec une expression indicible d'étonnement radieux.

« Toi, dit-il enfin, toi, Fernando ? »

— Moi, père, moi, Fernando ; moi, incrédule il y a quelques jours, mais aujourd'hui carliste et chrétien.

— Dans mes bras, fils de mon âme ! sang de mon sang ! et pardonne à ton père d'avoir douté de toi ! » s'écria *el Osso*, éperdu, en se précipitant sur lui et l'étreignant de toutes ses forces.

Un moment, ils se tinrent visage contre visage, poitrine contre poitrine. Le bandit pleurait comme un enfant.

« Qui donc t'a ramené à Dieu ? fit-il, après la première émotion passée.

— C'est un secret entre un homme et moi, répondit Fernando ; ne m'interrogez pas, je vous

en supplie, père ; un jour, peut-être, pourrai-je parler. »

Ils continuèrent leur promenade, émus tous les deux plus qu'on ne saurait le dire ; mais, ni ce jour, ni ceux qui suivirent, il ne fut plus question entre eux de cette étonnante conversion.

Seulement, dans l'hacienda, tous les serviteurs remarquèrent avec un étonnement mêlé de joie, car Fernando était aimé de tous, combien son père lui témoignait plus d'affection que par le passé.

Depuis huit jours, les choses étaient sur ce pied à la Palmeria, quand arrivèrent, par une belle après-midi, les voyageurs restés à Cordoue.

Pour recevoir dignement leurs maîtres, les serviteurs de la rue de las Serpes avaient littéralement enguirlandé la maison de fleurs.

Le patio, en particulier, ressemblait à un splendide bouquet, au milieu duquel gazouillait un jet d'eau dans sa vasque de marbre.

Fernando et son père attendaient dans la cour de la gare l'arrivée du train et se préparaient à féliciter Manoela de son retour à la santé.

Quelle ne fut pas leur stupeur, lorsque les wagons s'arrêtèrent, d'en voir descendre la jeune fille, pâle comme un linceul, marchant à peine et se faisant porter, plutôt qu'elle ne s'appuyait, sur son père et sur sa cousine !

Toute la joie du retour s'évanouit en fumée ; il fallut faire avancer une voiture, et, pendant que Fernando courait la chercher, Carmen raconta à son père que le surlendemain du jour où elle avait écrit, sa cousine avait eu une rechute terrible, accompagnée de crachements de sang.

On la rapporta à son appartement, où sa cousine et ses femmes la déshabillèrent et la couchèrent, pendant que les domestiques se précipitaient pour avertir le docteur Mendulios.

En attendant son arrivée, on débarrassa le patio de sa parure de fête : on coupa les guirlandes ; les festons furent arrachés et les fleurs jetées par brassées au coin d'une borne.

Le docteur accourut ; il examina la malade, l'ausculta avec soin, prescrivit quelques remèdes

pour la forme et se retira en recommandant le plus grand silence dans la chambre.

Dona Paquita le suivit.

« Eh bien ! lui dit-elle, qu'en pensez-vous ? »

— La maladie est grave, répondit-il, l'air soucieux.

— Vous croyez qu'il y a danger ? » reprit-elle avec une anxiété affreuse.

Il fit un signe de tête qui signifiait :

« Je le crois. »

Le visage de la senora devint livide ; elle s'appuya pour ne pas tomber ; puis, sentant ses jambes défaillir, elle s'assit sur les marches de l'escalier.

« Danger prochain ? reprit-elle en détachant sa robe, qui l'étouffait.

— Oh ! non, fit-il ; tout espoir n'est pas perdu. »

Elle comprit ce mot terrible, se releva à demi, et, s'agenouillant le front au mur, fondit en larmes.

Carmen la soutenait dans ses bras.

Le médecin croyait pouvoir s'esquiver ; il descendit rapidement ; mais don Raphaël, qui se promenait à grands pas dans le patio, comme un loup dans sa cage, l'arrêta au passage.

Il était tête nue, ses cheveux gris en désordre, l'œil enflammé, le visage rouge.

« Docteur, s'écria-t-il en le saisissant par le revers de sa redingote, je ne veux pas que ma fille meure ! entendez-vous ? Il me la faut ! Je veux garder ma fille ! »

— Du calme, du calme, don Murillo ; tout espoir n'est pas perdu, répéta le médecin, qui n'était pas sans inquiétude.

— C'est vous qui l'avez envoyée là-haut ; elle y a pris sa maladie ; tant pis pour vous, docteur ; moi, je n'y suis pour rien, vous entendez ? c'est votre affaire, et pas la mienne ; mais je veux ma fille ! »

Et il sanglota un éclat de rire.

« Du calme, répéta el Osso en essayant de lui faire lâcher prise ; Dieu peut.... »

— Non, non, non, il ne s'agit pas de Dieu ; c'est le docteur qui l'a rendue malade, et il faut qu'il la guérisse.

— Et je ne la guérirai pas, si l'on me menace, répondit le médecin en prenant un ton sévère, car je ne reviendrai pas dans cette maison ; vous pourrez envoyer chercher qui vous voudrez. »

Il n'en fallut pas davantage pour épouvanter le pauvre père et le faire passer d'une attitude presque agressive à celle d'un suppliant.

« Écoutez, don Gomez, dit alors Mendulios ; je vais faire préparer une potion calmante pour endormir votre nièce ; cette potion lui procurera un sommeil dont elle a un besoin absolu ; mais, je vous prévient, une fois endormie, que personne ne la réveille, car ce serait la tuer. Me comprenez-vous, don Gomez ? »

— Ne craignez rien, señor ; je réponds que personne ne troublera le repos de la malade ! » fit le bandit.

Une heure après, Carmen faisait prendre à son amie trois cuillerées d'un liquide mucilagineux de couleur ambrée ; son père et sa mère étaient là ; el Osso leur montra la porte et sortit derrière eux, enfermant sa fille à clef ; il était six heures du soir. Arrivé au pied de l'escalier, ouaté de couvertures de laine, il s'assit sur la dernière marche, tandis que dona Paquita et son mari, chaussés de pantoufles de flanelle, allaient s'installer en silence dans le patio.

Sauf le sourd murmure de la rue, on n'entendait d'autre bruit que celui du balancier de la pendule.

A sept heures du matin, Manoela dormait toujours.

Plusieurs fois, dans son inquiétude, don Murillo avait voulu aller écouter à la porte ; mais, au bas de l'escalier, à chaque fois, elle avait rencontré son beau-frère, immobile comme une statue de pierre et invincible au sommeil.

Il n'y avait pas à songer à tromper la vigilance de cette sentinelle du dévouement.

Vers sept heures et demie, Carmen heurta doucement.

Son père monta et entr'ouvrit la porte sans bruit.



Le vieux pont construit par les Romains, refait par les Arabes. (Page 314.)

« Tout va bien, murmura la garde-malade; elle vient de s'éveiller; ma tante peut monter. »

Le bandit redescendit et avertit dona Paquita, en lui recommandant de faire le moins de bruit possible.

On envoya prévenir le docteur.

Il arriva presque aussitôt et parut satisfait; cependant, tout danger était loin d'être passé.

Hélas! il n'y avait que le moment suprême de reculé.

Pendant un mois, ce fut une lutte incessante entre la jeunesse et la maladie, une alternative continuelle de crainte et d'espoir.

Pendant ce mois, Carmen ne revint pas coucher une seule nuit à la Palmeria.

Son père n'était pas sans inquiétude sur tant de fatigues supportées par sa fille et par dona Paquita.

Ce n'est pas que cette dernière demandât à être soulagée par qui que ce fût; l'amour maternel l'avait transformée. Elle, qui s'occupait tant de ses aïeux, de sa toilette, qui ne rêvait que promenades et tertulias, ne songeait plus qu'à sa fille, ne vivait, ne pensait que pour elle; l'amour triplait ses forces: rien ne la fatiguait, rien ne lui répugnait.

El Osso, de son côté, l'homme du devoir, s'était déchargé sur Fernando des soins de son hacienda, pour se faire le garde du corps de don Murillo, presque tombé en enfance.

Sans lui, ce pauvre homme, hébété par la douleur et dont l'œil atone ne se réveillait que pour regarder sa Manoelita, se serait laissé mourir, faute de boire et de manger, dans le fauteuil où il passait ses journées, le regard fixe, la lèvre pendante, ne répondant que par d'inintelligibles grognements aux questions que lui adressaient de



Mort de Manoela. (Page 324.)

rare visiteurs, dont le nom et les traits lui semblaient également inconnus.

A l'heure du repas, on le poussait à table; son beau-frère s'asseyait auprès de lui et le servait comme un enfant.

« Allons! mange, Raphaël. »

Raphaël mangeait.

« Bois. »

Il buvait.

De temps en temps, le soir, quand il faisait

très-beau, le bandit lui enlevait sa robe de chambre, lui passait les bras dans les manches d'une redingote et lui disait :

« Donne-moi le bras, et viens te promener. »

Il s'appuyait sur son guidé, sortait avec lui, faisait un tour d'allées en traînant les pieds sur le sable et rentrait sans avoir proféré une parole. Ce n'était plus qu'une ruine.

Seule, la voix de sa fille le réveillait, et pendant quelques minutes il redevenait lui-même; mais

aussitôt qu'il fallait sortir de cette chambre ou seulement s'éloigner de ce lit, son intelligence s'éteignait comme une lampe sur laquelle on souffle.

Cependant on ne pouvait pas le laisser là. Dévorée par la maladie qui rongait sa poitrine, Manoela s'affaiblissait à vue d'œil; son teint brun avait pris la transparence de l'albatre oriental, et sa maigreur était telle, que ses yeux, brillants de fièvre, semblaient à eux seuls remplir son visage.

Douce avec tout le monde, elle l'était envers la mort et ne regrettait la vie qu'à cause de ses parents. Depuis longtemps, rien ne lui faisait plus illusion sur son état, et elle en causait avec son pieux directeur, aussi joyeusement résignée qu'un ange qui, exilé sur la terre, apprend que le moment est venu d'ouvrir ses blanches ailes pour s'envoler vers le ciel.

Vers les derniers jours, il se fit tout à coup dans son état comme une halte salutaire; elle cessa de souffrir, et sa fièvre tomba; sa mère la crut sauvée. Carmen, sans partager cette croyance avec autant de confiance, se laissait aller à l'espérance.

Un matin, elle était seule auprès de la malade. Celle-ci lui tendit sa main amaigrie et dit :

« Merci, ma Carmencita ! je t'ai bien fatiguée, mais tu vas te reposer à présent.

— Quand tu seras guérie tout à fait, ma chérie. »

Manoela sourit, et lui montrant une Vierge posée sur sa table :

« Vois, dit-elle, cette bonne Mère qui me tend ses bras : elle m'appelle; c'est pour demain, ma chérie. »

Son amie voulut se récrier.

« Ne m'interromps pas, ma Carmencita, j'ai deux services à demander à ton amitié. Le premier, de faire prévenir, sans que mes parents le sachent, le bon père Antonio; il faut qu'il vienne ce soir, il le faut absolument. Le second sera pénible pour toi, mais je te serai bien reconnaissante si tu le fais; tu sais, mon costume de religieuse, il est là, il y a tout; c'est toi qui m'habilleras; je ne veux que personne autre que toi et

ma bonne mère ne me touche. Me le promets-tu, ma chérie ? »

Sans répondre, Carmen couvrit de larmes et de baisers la main de la mourante.

« Ne pleure pas, chère Carmen ! Je suis plus heureuse que toi. Je vais là-haut t'attendre. Crois-tu qu'on n'y soit pas aussi bien que sur la terre ? Je... »

— Chut ! fit Carmen. Voici ta mère et le docteur.

— Me promets-tu ?

— Oui.

— Merci ! console mes parents.

— Il me semble que le mieux se soutient ! » dit dona Murillo.

Don Mendulios tâta le pouls de la malade :

« Il n'y a plus de fièvre.

— Oh ! je savais bien que Dieu nous la rendrait ! murmura sa mère.

— Dieu nous la rendra, docteur, » ajouta Raphaël Murillo, dont le visage s'illumina soudain.

L'homme de l'art ne répondit pas.

« C'est la mort, pensait-il.

— Que pourrait-on lui faire prendre pour la fortifier ? reprit Paquita.

— Tout ce qu'elle demandera, fit le docteur.

— Tout ce qu'elle demandera, » répéta comme un écho le pauvre Raphaël.

El Osso entra en ce moment.

Le docteur lui fit un signe en sortant.

Ils descendirent ensemble.

« Eh bien ! fit le bandit.

— Elle est perdue sans espoir; il faut préparer les parents. »

El Osso pâlit.

« Serait-ce pour aujourd'hui ?

— Peut-être cette nuit, peut-être demain, mais pas plus tard; avertissez son confesseur.

— Reviendrez-vous ?

— Quand on viendra me chercher; tout est inutile. »

El Osso appela sa fille; elle lut dans ses yeux.

« Je sais tout !... dit-elle. C'est demain !

— Je vais chercher le prêtre, » répondit le bandit.

La nuit fut assez calme.

A huit heures du matin, Manola appela Carmen.

« Habille-moi ! dit-elle. Voici l'heure où mon Sauveur va venir me visiter ; je veux, pour le recevoir, porter le costume de son épouse.

— Ne crains-tu pas que ?...

— C'est aujourd'hui, tu le sais bien ! » interrompit la malade.

Sa mère ne voulut pas la contrarier ; elle-même para l'autel de la Vierge et alluma les flambeaux.

Un quart d'heure après que tout fut fini, on entendit dans la rue une voiture qui roulait lentement.

C'était celle du duc de Medina-Coeli, qui s'était croisée dans la rue avec le prêtre portant la sainte Eucharistie.

En Espagne, lorsqu'un particulier, un grand seigneur ou même le roi, rencontre le saint sacrement, il descend de son carrosse, y fait monter le prêtre, prend un cierge et accompagne à pied, tête nue, jusqu'à la maison du malade.

La voiture s'arrêta devant la grille du patio, et le père Antonio entra.

Tête nue, les deux genoux en terre, un cierge à la main, maîtres et serviteurs attendaient dans le patio.

Don Raphaël lui-même était descendu ; la foi qui fait des miracles l'avait éveillé de sa stupeur.

Comme chef de la maison, il précéda le prêtre, et, ouvrant à deux battants la porte de sa fille, il annonça :

« Sa Majesté ! »

A ce nom vénéré, Manola se souleva sur son lit et voulut s'agenouiller.

Le père Antonio lui fit signe de demeurer assise.

Elle obéit.

Derrière Sa Majesté s'avancait, avec un long murmure de prières, une double file de pieux accompagnateurs du saint sacrement ; une partie se rangea en haie autour du lit de la malade, et l'autre s'agenouilla dans l'escalier ou dans le patio, fermant depuis la voiture jusqu'à l'autel une allée de lumières.

Alors, il se fit un grand silence, et la voix du

prêtre se fit seule entendre dans l'oratoire, inondé de clartés.

Rien n'est solennel comme la dernière visite de Dieu au mourant, du Créateur à la créature qu'il va rappeler à lui.

Le front de la malade rayonnait déjà de l'aurore céleste, que des légions d'anges invisibles suspendaient sur la tête de leur sœur, prête à se réunir à leurs immortelles phalanges.

En elle, tout était amour et adoration.

Le père Antonio lui adressa quelques paroles émues, puis, s'approchant, il déposa entre ses lèvres, entr'ouvertes comme les portes d'un tabernacle mystique, l'hostie qu'il avait apportée.

Alors, elle ferma les yeux, pencha la tête sur sa poitrine et demeura dans un état de recueillement voisin de l'extase.

Quand elle rouvrit les yeux, la foule s'était écoulée sans bruit ; une seule lampe voilée brûlait devant l'image de la Vierge ; ses parents priaient autour de son lit.

« Que je suis heureuse ! » soupira-t-elle en se laissant retomber sur son oreiller.

Pendant deux ou trois heures, elle parut dormir d'un sommeil paisible, ses lèvres, à demi fermées, laissant passer une respiration douce et égale, et se contractant de moment en moment, comme pour sourire à un rêve charmant.

Epuisée de fatigue, sa mère s'était endormie dans un fauteuil ; don Raphaël, affaibli sur lui-même dans le patio, regardait sans les voir les gens affairés ou les promeneurs qui passaient devant la grille.

Vers midi, el Osso, qui dans le même patio lisait machinalement un ancien numéro de n'importe quel journal, donna ordre à un domestique de servir le déjeuner, puis, quand la table fut servie, envoya chercher sa belle-sœur, et secouant doucement Murillo :

« Viens prendre quelque chose ! » lui dit-il.

Don Raphaël se leva, docile comme un enfant, et vint s'asseoir à la table.

Le repas consistait en quelques œufs frits et trois tasses de chocolat de la capacité d'un dé à coudre.

C'était bien assez.

Ils venaient de commencer à manger en silence, quand une camériste descendit précipitamment.

Son visage était bouleversé.

« Dios mio! la señorita...! s'écria-t-elle. Le médecin. »

On ne lui en demanda pas davantage. Paquita et son mari se précipitèrent vers l'escalier; et Osso enfonça son chapeau sur sa tête et s'élança dans la rue.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'il rentra, emmenant ou plutôt trainant après lui don Mendulios, essoufflé.

Tous deux montèrent.

Don Raphaël regarda le docteur avec stupeur; sa femme eut un geste de désespoir: elle se leva debout, prit le médecin par la main, l'entraîna près du lit et retomba à genoux, baignant de larmes la main pendante de sa fille.

Pas une parole ne fut prononcée.

Le docteur prit le poignet de Manuela.

Il était froid et le pouls insensible.

Alors, il se courba sur elle, découvrit sa poitrine, y appuya son oreille et écouta.

Le cœur avait cessé de battre.

Il demanda un miroir et l'approcha des lèvres entr'ouvertes.

La glace demeura brillante.

Tous les yeux étaient fixés sur lui; il n'y avait plus d'espoir, et cependant tous s'accrochaient à l'espérance, avec cette force irréflectie que donne le désespoir.

D'un seul mot le médecin allait briser tous ces cœurs; il hésitait; enfin, après avoir quelques instants regardé ce pâle visage de jeune fille, déjà glacé par la mort et cependant rayonnant d'immortalité, il découvrit sa tête blanche en signe de respect, puis, se retournant à demi, il leva le doigt et montra le ciel.

Alors, les sanglots éclatèrent, mêlés aux cris de douleur poussés par les serviteurs accourus.

Ce fut une de ces scènes de déchirement dont le souvenir ne s'efface plus.

Don Fernando, averti en toute hâte, entra en ce moment; il aida son père à faire sortir quel-

ques instants les malheureux parents de la jeune fille.

Seule Carmen voulut rester jusqu'au bout.

Elle-même lava le visage de son amie, peigna ses beaux cheveux noirs, ajusta sur sa tête sa couronne de roses blanches, chaussa ses pieds nus et blancs comme de l'ivoire de sandales de cordes.

Lorsque dona Paquita rentra dans la pièce funèbre, sa fille chérie, étendue sur un lit de parade, avec son costume de religieuse et ses mains croisées sur sa poitrine, soutenant une croix, ressemblait à une merveilleuse statue de marbre couchée sur un tombeau.

Aux quatre coins du lit, quatre religieuses bernardines, revêtues du même costume que portait la morte, priaient, agenouillées sur quatre prie-Dieu, près de chacun desquels brûlait un cierge de cire jaune, tandis qu'au dehors les cloches de la Giralda, mises en branle pour annoncer une des fêtes de la Vierge, chantaient gaiement dans le ciel, comme un chœur de chérubins descendant vers la terre pour faire cortège jusqu'au pied du trône de Dieu à cette âme aussi pure que le lis des champs.

Pendant vingt-quatre heures encore, la terrestre dépouille de l'ange envolé demeura, exposé ainsi qu'une pieuse relique, dans la maison de la rue de las Sierpes; puis, suivant l'habitude espagnole, elle fut transportée dans la chapelle particulière où pendant une nuit sont gardés les morts, étendus à visage découvert dans leur cercueil, pour être le lendemain présentés devant l'autel où se dit la messe des funérailles.

Comme importance personnelle, don Murillo n'était certainement pas un des hommes influents de Séville; mais sa fille appartenait au tiers ordre des Bernardines, et lui-même se trouvait en ce moment revêtu des fonctions honorifiques de recteur des Pénitents bleus; c'était plus qu'il ne fallait pour que l'enterrement de la jeune fille fut magnifique.

En leur qualité de proches parents, c'était d'ailleurs à el Osso et à son fils à en régler l'ordonnance, et ils ne pouvaient pas ignorer que don



Enterrement de Manoela. (Page 327.)

Raphaël Murillo ne leur pardonnerait pas s'ils ne faisaient pas rendre à son unique enfant les derniers honneurs avec toute la pompe possible.

Ils n'y épargnèrent ni leur temps, ni leurs peines, ni l'argent de l'ex-drapier.

Non-seulement des lettres furent envoyées à tous les amis et à toutes les connaissances de la famille Murillo, aux chefs de toutes les congrégations, aux supérieurs de tous les couvents,

mais il fut décidé que le service ténébre serait célébré dans la plus vaste des chapelles de la cathédrale, en présence du clergé le plus nombreux que l'on pourrait; que le corps, enfermé dans un cercueil en bois de citronnier garni de clous d'argent, serait porté sur les épaules de six jeunes filles habillées de blanc, et que cent pauvres choisis par les curés de la ville et porteurs de torches ardentes accompagneraient le convoi jusqu'au cimetière de Saint-Roch, dans lequel, depuis long-

temps, don Murillo avait choisi un emplacement pour lui et pour sa famille.

Quant au monument à élever sur cet emplacement, il ne pouvait pas en être question.

Rien ne ressemble moins à un cimetière français qu'un campo santo espagnol.

Qu'on se figure un vaste carré planté seulement de quelques cyprès et de quelques saules et entouré de hautes murailles.

Çà et là, quelques monuments funéraires d'assez mauvais goût, surchargés d'ornements et d'inscriptions, appartenant presque tous à la haute noblesse ou à la banque, et au milieu desquels se dresse une immense croix de pierre nue; mais point de ces fosses qui bombent sur la terre gazonnée, de ces dalles froides et moussues qu'ombrage une croix de fer ou de bois, de ces mille petits jardinets remplis de fleurs que l'amitié ou la douleur cultivent quelque temps, puis que l'indifférence et l'oubli laissent se flétrir et mourir; point de ces mille emblèmes, couronnes d'immortelles, statuettes de pierre ou même de plâtre, tableaux, plaques commémoratives, objets de toute sorte réunis par de pieuses mains; point de forêts d'humbles croix noires portant en lettres blanches un nom que la pluie finit par effacer; à San-Roc, il n'y a rien de pareil, pas plus que dans aucun des cimetières de l'Andalousie.

En revanche, la muraille d'enceinte forme une décoration dont assurément on ne retrouverait d'exemple nulle part.

Épaisse de sept à huit pieds, elle présente, vue de face, l'aspect d'une tranche découpée dans un rayon de miel posé sur le côté, ou plutôt d'une succession de gueules de fours s'ouvrant les unes au-dessus des autres et disposées par rangées superposées; chacune de ces ouvertures est un trou fermé à l'une de ses extrémités, mais ouvert sur le campo santo et calculé dans ses dimensions de manière à pouvoir servir de gainé à un cercueil.

Quand une bière a été mise dans sa case, on bouche l'entrée avec une dalle de pierre ou de marbre que l'on scelle et sur laquelle on grave soit une simple croix, soit un nom, soit un écusson.

Les plus riches occupent les rangs inférieurs, absolument comme dans une maison, où les étages diminuent de prix à mesure qu'ils sont plus haut placés.

Il y avait longtemps que don Raphaël avait choisi son rang, et depuis bien des années son père et sa mère dormaient dans leurs cases au moment où le plus grand malheur qui puisse briser une existence vint frapper l'ex-drapier. Devenu riche, il aurait sans doute préféré descendre de plusieurs étages, mais sa vanité avait reculé devant la pensée de déranger les ossements de ses ancêtres et s'était refusée à échanger pour d'autres les cinq ou six trous ouverts pour sa famille presque au faite du mur.

Hélas! en ce moment, tout entier à sa douleur, il ne s'en laissait pas distraire par des idées de vanité.

Dona Paquita, qui, pendant toute la maladie de sa fille, s'était montrée si supérieure en énergie à son mari, brisée par l'immense perte qu'elle venait de faire, et n'étant plus soutenue par l'énergie de son désir de la sauver, ou du moins de lui épargner des souffrances; s'était affaissée aussi complètement que lui.

L'un et l'autre firent cependant un dernier effort pour assister au service célébré en mémoire de leur chère enfant.

Depuis leur départ pour la sierra, ils ne s'étaient pour ainsi dire plus montrés dans les rues et n'avaient reçu personne chez eux. Quand leurs anciens amis les virent arriver, lui conduit par son beau-frère, elle courbée sur le bras de Fernando tous furent saisis d'étonnement et de pitié.

Raphaël n'était plus reconnaissable; cassé comme un vieillard, mal mis, l'œil hébété, le front chargé de rides, à peine s'il pouvait se traîner. Chez elle, le changement frappait plus encore; on l'avait connue puissante, fortement colorée, avec un port de reine et des toilettes ridicules, mais éblouissantes, et on la voyait revenir, vieillie, pâle, courbée, les yeux rougis par les larmes et ses cheveux presque blancs sous ses voiles de crêpe.

A la chapelle, la foule était immense; elle s'é-

carta respectueusement devant ces ruines du malheur, et les deux vieillards, marchant tête courbée, vinrent se placer sur des prie-Dieu placés autour d'un catafalque encore vide, mais entouré de cierges déjà allumés.

Soudain les portes de la sacristie s'ouvrirent, donnant passage à un nombreux clergé vêtu de noir, précédé des choristes en surplis blancs et de la croix processionnelle.

Le cortège traversa l'église en silence et alla s'arrêter à la porte de la chapelle où avait été déposé le corps.

Aussitôt s'éleva le chant lugubre accompagnant les prières, et tous revinrent du côté du catafalque, les prêtres d'abord, qui montèrent au sanctuaire, puis les députations des divers couvents, les Pénitents bleus, le masque rabattu sur le visage, puis enfin les jeunes filles en blanc, portant sur leurs épaules le cercueil, dans lequel, comme sur un lit de parade, était couchée Manuela dans son costume de religieuse, sa croix entre les mains et ses beaux cheveux épars encadrant son visage, dont la pâleur avait pris la teinte plombée de la cire.

Jusqu'à ce moment, dona Paquita, abîmée dans sa douleur, était restée immobile; soudain, en entendant déposer auprès d'elle le corps de sa fille, elle se leva, folle, éperdue, étendant les bras comme si elle eût voulu se précipiter sur le cercueil, poussa un grand cri et tomba évanouie dans les bras de son beau-frère.

Il fallut l'emporter de l'église à sa maison, où elle fut prise d'une effrayante crise nerveuse.

El Osso, qui l'y avait accompagnée, put enfin revenir au moment où le service touchait à sa fin. Don Raphaël, anéanti, ne songea pas même à opposer de résistance quand des amis le prirent sous le bras pour le reconduire à la rue de las Siervas.

Ce n'était plus qu'un vieil enfant, sans volonté et sans ressort.

Le cortège funèbre s'ébranla alors, et, précédé de la croix, se déroula à travers les rues et les places, se dirigeant vers le champ du repos, où le fossoyeur attendait, son échelle appliquée au mur,

le moment de sceller la bière dans la case qui lui était destinée.

Les Pénitents bleus, avec leur bannière, œuvre de la mort et voilée d'un crêpe pour la circonstance, ouvraient la marche; ensuite venaient les congrégations religieuses, les couvents, le clergé; puis le cercueil, porté sur les épaules de jeunes filles vêtues de blanc, et, immédiatement derrière, le bandit et son fils, tête nue, conduisant le deuil, que suivait une foule nombreuse de parents et d'amis, portant chacun un cierge de cire jaune.

Sur le passage du convoi, toutes les têtes se découvraient avec respect.

« Pauvre jeune fille! si jeune et si belle! disaient les uns.

— Ce sont les parents qu'il faut plaindre! » disaient les autres.

Les cochers arrêtaient leurs voitures pour faire place; les ouvriers interrompaient leur travail et faisaient un signe de croix.

Déjà le cercueil touchait presque à la grille du campo santo, lorsque deux hommes qui se tenaient adossés au pilier de la porte et semblaient attendre, le chapeau sur la tête et dans une attitude presque provocante, s'approchèrent pour voir le visage de la morte.

« C'est, ma foi, bien vrai, dit l'un, je la reconnais parfaitement.

— Elle était donc religieuse? fit l'autre.

— Bah! mon cher, un simple travestissement, » répondit le premier en tournant le dos pour continuer son chemin et ricanant.

Il n'alla pas loin; une main de fer, se posant sur ses épaules, le fit tomber à genoux, et une voix terrible lui cria :

« Tête nue, et respect aux morts, misérable!

— A moi, Olympio! » rugit don Ramon en se débattant.

Mais déjà Olympio avait disparu, et une foule irritée entourait l'insolent, prête à lui faire un mauvais parti.

« Tête nue! et demande pardon! » répéta el Bandito.

Le torero voulut payer d'audace.

« Laissez-moi ! » vociféra-t-il en portant la main à sa navaja.

« Tu ne veux pas demander pardon ? »

— Non, »

La main d'el Osso lâcha l'épaule du majo, mais ce fut pour se relever et retomber aussitôt.

Un bruit sec se fit entendre, et le beau don Ramon roula dans la poussière, étourdi par un formidable soufflet.

« Ah ! vieux brigand, tu ne mourras que de

ma main ! » gronda Espeleta en se relevant tout meurtri et s'éloignant au milieu des huées et des menaces.

El Osso, grave et recueilli comme s'il ne s'était rien passé, avait repris sa place derrière le cercueil.

Justice était faite ; il ne s'occupa plus du torero ; mais celui-ci n'était pas homme à laisser un semblable affront sans vengeance.

Don Fernando ne l'ignorait pas, et il trembla pour la vie de son père.





L'enthousiasme atteignit ses dernières limites. (Page 338.)

CHAPITRE XXI

LE SECRET DE FERNANDO

PENDANT l'absence du maître, un événement important s'était accompli. En racontant à son père ce qui s'était passé à la Palmeria, Fernando ne lui avait pas tout dit.

Aux questions d'el Osso, il s'était contenté de répondre : « C'est

mon secret ! » Or, c'était dans ce secret même qu'était contenue la seule explication possible du revirement complet du jeune homme et de son heureuse métamorphose qui avait rendu si heureux d'abord el Osso, ensuite Carmen.

En véritable Espagnol, pour qui *el honor* (l'honneur) passe avant toute chose, le bandit avait respecté le silence mystérieux de son fils ; peu importait quels fussent les dépositaires de son secret, pour rien au monde il n'aurait essayé de faire rompre à Fernando un engagement pris sous la foi

du serment ou simplement sur une parole qui, une fois donnée, ne peut pas être violée par un *caballero*.

Carmen avait les mêmes idées sur l'honneur ; elle aussi ne fit donc rien pour pénétrer les motifs qui avaient si subitement ramené son frère dans le droit chemin et, malgré sa faiblesse de caractère, lui avaient fait rompre entièrement avec un passé fâcheux, en l'éloignant d'une société d'amis aussi frivoles que débauchés, dont le contact et les exemples lui avaient été si funestes.

« Qu'importe la raison pour laquelle il est redevenu bon, répétait el Osso à sa fille, dont la curiosité naturelle aux femmes cherchait une explication à cette heureuse transformation ; qu'importe que ce soit à la révolte de sa conscience, à une pieuse lecture, aux exhortations du père Isidro, à un miracle de la grâce, pourvu qu'il persévère dans la bonne voie.

— C'est en effet fort heureux ; mais il faut l'avouer, c'est bien extraordinaire.

— Remercions Dieu, et ne nous occupons pas de lui demander quelles sont les voies qu'il prend pour arriver à une âme, » répondait le bandit.

Quant à Fernando, il se renfermait au sujet de sa conversion dans un impénétrable silence.

« Peut-être pourrai-je parler un jour ! » avait-il dit à son père. Et en attendant ce jour, il se taisait, non pas qu'il fût engagé par un serment, mais parce que, malgré sa légèreté, il ne doutait pas que la moindre indiscretion de sa part n'eût amené de sérieuses complications, de grands malheurs peut-être.

Or, voici ce qui était arrivé :

On se souvient que, poursuivi et serré de près par el Bandito, qui le cherchait pour le châtier de ses importunités insolentes, don Ramon Espeleta, sur le conseil de son ami Olympio, n'avait rien trouvé de mieux que de se sauver à San Lucar de Barrameda, chez don Gabriel, en faisant répandre le bruit de son départ pour Malaga.

Il n'y avait pas encore deux jours qu'il était parti, laissant derrière lui Olympio à Séville,

pour être tenu au courant des démarches de son ennemi et aussi des projets du club des Descamisados, lesquels, informés que de graves événements se préparaient en Espagne, commençaient à s'agiter, lorsque cet espion complaisant recueillit au moment où il s'y attendait le moins des renseignements d'une haute importance pour son ami.

Personne n'ignore que, parmi les nombreux métiers exercés par les gitanos ou bohémiens, celui de tondeurs d'ânes et de mules occupe le premier rang.

A Séville en particulier, cette industrie a une grande importance, et chaque matin, surtout les jours de marché, les plus habiles artistes du faubourg de Triana, armés de leurs longs ciseaux, se rendent à la place de la Cebada, non loin du palais de l'ayuntamiento, et là pour quelques maravédis font, au grand plaisir et à la grande vanité des paysans des villages environnants, la toilette de toutes les Coronellas, Zapateras, Morenas et autres quadrupèdes à longues oreilles qu'ils rasent avec une incroyable habileté depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, ne laissant au bout de cet appendice qu'un gros flocon de poils comme échantillon de la toison enlevée.

Le propriétaire de l'animal assiste gravement à l'opération, dont triomphe son amour-propre, et il n'est pas rare que, charmé de la dextérité du tondeur, il ne s'assye sur un escabeau pour confier la coupe de sa propre chevelure aux mêmes ciseaux qui viennent de couper les poils de sa mule.

Quoi qu'il en soit, l'office de tondeur de mules n'imposant pas un silence plus rigoureux que celui de barbier, il s'ensuit que les langues vont leur train en même temps que les ciseaux, et que si la *barbería* est un nid à cancans, la place de la Cebada est un immense marché à nouvelles, soit de la ville, soit de la campagne.

Par goût comme par métier, don Olympio ne dédaignait pas cette source de renseignements ; aussi passait-il de groupe en groupe, prêtant l'oreille et cueillant, en fait de renseignements de toute nature et de bruits de toute sorte, ce

qu'en France nous appellerions volontiers la fleur du panier.

Drapé dans son manteau et sa cigarette aux lèvres, il allait donc ce matin-là, éventant les bruits les plus divers, lorsque quelques paroles dites près de lui éveillèrent son attention au plus haut point.

Un portefaix parlait du départ d'el Bandito pour la sierra avec sa fille :

« Tu sais bien, la *senorita* de la *corrida* où Ramon a été blessé ?

— Si, si, *senor*. Ah ! il est parti ce matin ?

— Non, hier ! il paraissait pressé, pressé...

— *Valga me Dios*, je le crois bien, les ours ont toujours hâte de regagner la montagne. »

Ce bon mot excita l'hilarité prolongée de son auteur.

« Non, ce n'est pas cela, répondit l'autre ; il paraît, d'après ce qu'il disait à son fils, qu'ils ont là-bas une amie de sa fille très-malade.

— Mieux vaudrait que ce fût quelque vieille *senora* ; les jeunes, d'abord, ça manque aux promenades quand elles sont bien parées, et puis après elles il n'y a pas d'héritage à ramasser.

— *Vaya!* el *Oso* a, dit-on, assez de douros dans sa caisse pour se soucier d'un héritage comme moi de ce bouquet de poils. »

Ils se mirent à parler d'autre chose, et Olympio reprit sa promenade, tout rêveur.

« Quel coup de fortune, pensait-il en renvoyant lentement les bouffées de sa cigarette, quel coup de fortune si la *senorita* était celle que je pense ! Il y aurait là une belle somme à gagner, et, *per Dios*, jamais l'argent ne me serait arrivé plus à propos.

« Ce serait trop beau, parole d'honneur, pour que j'ose y croire, et cependant voici plusieurs semaines que la famille de cet imbécile Murillo est partie.... L'Ours et sa fille quittent la ville précipitamment.... la malade est une amie de la *senorita* Carmen.... comment diable tirer tout cela au clair ? »

Tout cela lui donna à réfléchir, et, toujours pensif, il se dirigea, sans trop savoir pourquoi, vers la rue de las Serpes.

La porte du patio était fermée, mais une fenêtre entre-bâillée au premier prouvait que la maison n'était pas entièrement vide.

Certainement il y avait là des gens qui auraient pu le renseigner, mais le moyen d'aller sonner à une porte pour demander des nouvelles d'une demoiselle dont on ne connaît pas les parents ?

Il passa et repassa vingt fois sur le trottoir, attendant une inspiration qui ne venait pas et s'arrêtant devant chaque magasin comme pour en inventorier la devanture.

De guerre lasse, il allait prendre le chemin de la *neveria* de Bermudez, lorsque d'un magasin de lingerie établi vis-à-vis de la porte de Murillo sortit une ouvrière andalouse aux grands yeux noirs, au visage souriant, la mantille accrochée le plus bas possible pour bien mettre en évidence une abondante chevelure noire arrangée à la dernière mode, un vrai type de *manola* en toilette, d'une main portant son éventail et de l'autre un petit paquet enveloppé dans un foulard bariolé.

« Tiens ! la *Juanilla*, murmura l'ex-brigand ; le diable me vient en aide, puisqu'il m'envoie un de ses aides de camp. »

Par prudence, il la laissa s'éloigner un peu, puis, doublant le pas, la rejoignit au tournant de la rue del Duque.

« Où va si matin la charmante *Juanilla* ? fit-il gracieusement en passant près d'elle.

— Seriez-vous de la police, *senor* Olympio ? répondit l'ouvrière en souriant.

— Jamais on ne m'a fait ce reproche, reine de beauté ?

— Alors, pourquoi m'arrêtez-vous ? demanda-t-elle en l'enveloppant d'un regard plein de coquetterie.

— Pour vous demander s'il vous agréerait que votre humble admirateur vous offrît un billet de *tendido* pour la première *corrida*.

— Il paraît que vous n'êtes pas en fonds, *senor* caballero, répondit la jeune fille en éclatant de rire.

— Il est certain qu'il me serait impossible de vous offrir une loge tout entière, comme le fit

l'année dernière mon ami don Ramon à la belle Manoela.

— Manoela Murillo ? répliqua vivement Juanilla. Ce qu'elle a de plus beau, ce sont ses douros, et votre ami le savait bien ; mais il a perdu son temps et sa peine, aussi bien avec elle qu'avec sa cousine Carmen, dont le père a si bien chassé son ambassadrice.

— En vérité, je veux être pendu si je vous comprends, ma charmante !

— Pauvre innocent, vous ne savez donc rien, n'est-ce pas ?

— Absolument rien.

— Voulez-vous être renseigné ?

— Avec le plus vif plaisir.

— Eh bien ! allez trouver de ma part la Graciosa ; elle vous mettra au fait.

— La Graciosa est une bavarde ! s'écria Olympio d'un air d'indignation parfaitement jouée.

— Ah ! vous ne saviez rien tout à l'heure, señor Olympio.

— Si mon ami a éprouvé un échec auprès de la précieuse Carmen, j'ai lieu de croire qu'il sera plus heureux auprès de la riche Manoela.

— Est-ce à l'hôpital de la Sangre qu'il a médité ce mariage ? demanda Juanilla en baissant les yeux.

— Vous êtes méchante ce matin, señorita ; quel rapport l'hôpital peut-il... ?

— Rien, rien, sinon que les époux seront bien faits l'un pour l'autre ; votre ami sort de l'hôpital, et sa future fiancée peut y entrer quand elle voudra.

— En attendant, elle voyage.

— Pour son agrément ?

— Certainement.

— Je croyais que c'était par ordre du médecin ?

— Pas e moins du monde.

— Et parce qu'elle est poitrine ?

— Dites que vous lui en voulez.

— Moi ! assurément non ; pour lui en vouloir, il faudrait que je tinsse au señor Ramon.

— C'est juste.

— Autrefois, quand il promettait d'être un brillant primera espada, je l'admirais à la place des Taureaux ; aujourd'hui, je ne m'en occupe plus.

— Cela fait l'éloge de votre bon cœur, reprit Olympio, et je présume que c'est ce même bon cœur qui vous fait supposer la maladie de la señorita Murillo ?

Le trait lancé à dessein porta en plein ; l'ouvrière rougit de dépit, et, relevant la tête, elle répondit avec une vivacité qui n'avait rien de joué :

« Vous vous trompez, caballero ; si je dis que la señorita est malade, c'est qu'elle est malade, si malade que le docteur Mendulios, pour s'en débarrasser, l'a envoyée à la sierra ; que là, au lieu de se remettre, son état s'est tellement empiré que son oncle, don Gomez, et sa fille sont partis en toute hâte pour la ramener, et qu'il est probable qu'avant la chute des feuilles elle ira dormir au campo santo. Si cela ne fait pas vos affaires, j'en suis fâchée ; mais mes renseignements sont certains, car je les tiens d'Allegri, la camériste de dona Paquita. Du reste, tout cela ne me regarde pas, et je ne sais pas à quel propos vous venez me chercher dispute.

— Vous chercher dispute, ma charmante ! Mais je voulais simplement vous offrir un tendido.

— Gardez votre billet, je n'en veux pas, fit Juanilla, tout émue.

— Si même une *butaca* (fauteuil d'orchestre) pouvait vous tenter ?

— Non.

— C'est pour la *zarzuela*, votre théâtre favori, vous savez ?

— Quelque vieillerie !

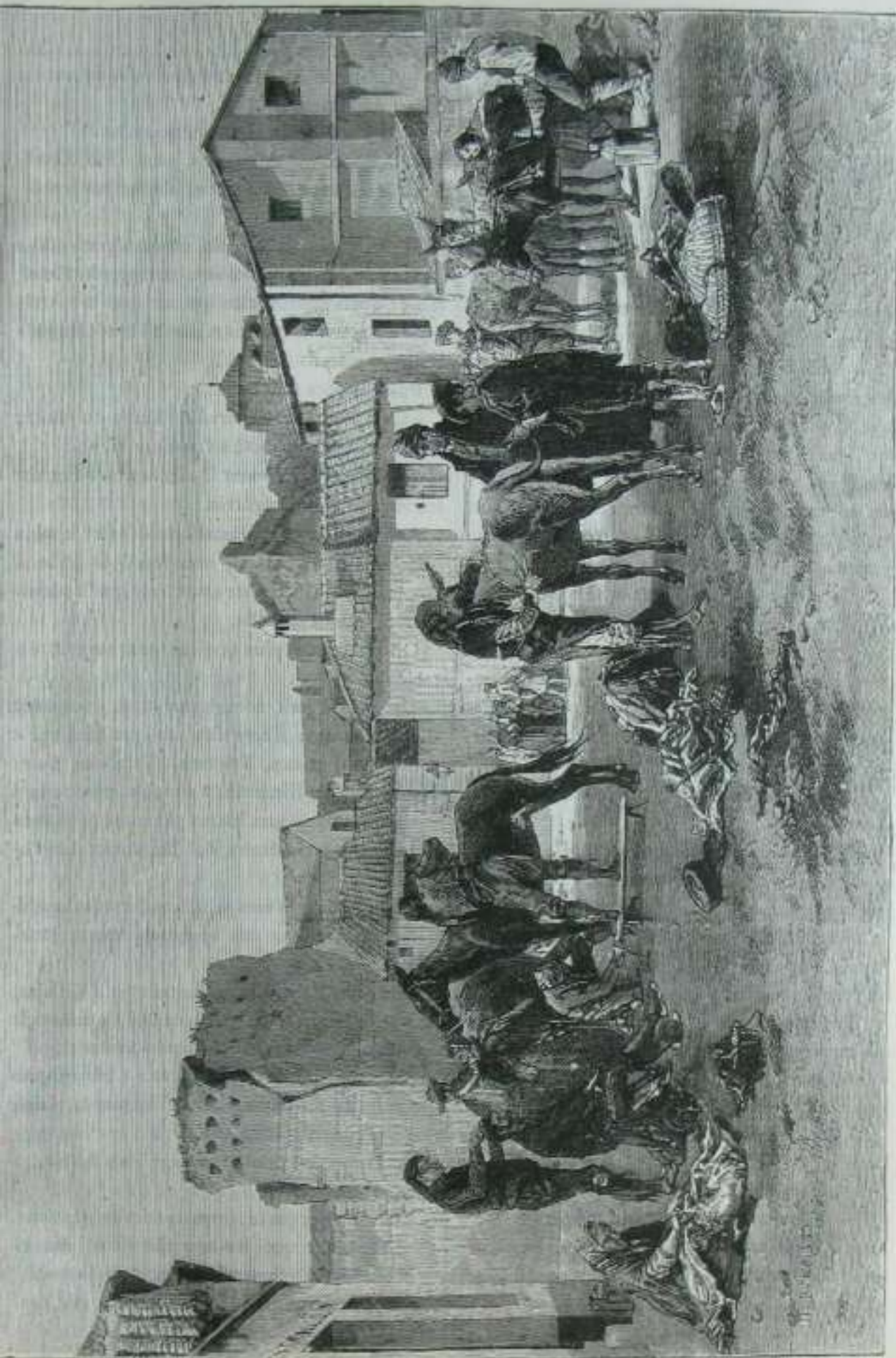
— Une première représentation de la *Tía de don Ricardo* (la Tante de M. Richard).

Elle prit un air mutin, mais ne dit pas non.

« Ce sera charmant ; acceptez-vous ? »

— Allons, fit-elle en lui tendant la main, je ne veux pas me brouiller avec vous, et je vous pardonne. Avez-vous le billet ?

— Pas sur moi ; à quelle heure le voulez-vous ?



Les plus habiles arrivés du faubourg de Tientsin, armés de leurs longs bâtons. (Page 356.)

— A quand la représentation ?

— Demain.

— Ce soir je serai à l'Alameda avec mon amie Domiaga.

— Je vous l'apporterai.

— N'y manquez pas, au moins.

— Jamais ; vous pouvez y compter.

— Au revoir, alors, et bonne promenade, fit Juanilla, qui reprit son chemin en sautillant comme un oiseau.

— Ouf ! murmura don Olympio en se frottant les mains, ce n'est pas sans peine que je lui ai tiré les vers du nez ; il m'en coûtera un billet, qu'il faut que je me procure coûte que coûte ; mais me voici renseigné aussi complètement qu'un juge d'instruction ; mon affaire est en bon train : à présent, il s'agit de se mettre en campagne. »

Son premier soin fut d'aller acheter un billet à l'un des bureaux de vente de la place de l'Ayuntamiento, puis il entra dans un café, demanda une tasse de chocolat, un verre d'eau et une enveloppe de lettre pour envoyer par la poste le billet que ses projets l'empêchaient de porter lui-même, ainsi qu'il était convenu.

Cela fait, il tira sa montre ; elle marquait onze heures et demie.

« Encore une demi-heure, » se dit-il.

Puis, roulant une cigarette, il se rendit en flânant au pont de Triana et descendit sur le quai, à bord duquel le *Duc de Tetuan*, bateau à vapeur de la Compagnie sévillane, attendait pour partir le premier coup de midi.

Quelques heures plus tard, l'ex-voleur de grands chemins sonnait à la porte du parc de l'ami de don Ramon, à San Eucar de Barrameda, et demandait le señor Espeleta.

« Ces messieurs sont en chasse, répondit le concierge.

— Loin d'ici ?

— Non, señor, dans le parc même, où il y a assez de gibier pour qu'il ne soit pas nécessaire de se fatiguer à aller le chercher, répondit le domestique.

— Savez-vous à quelle heure ils rentreront ?

— Le diner est à quatre heures, à cause du départ du bateau.

— Il y a donc du monde aujourd'hui ?

— Aujourd'hui et tous les jours ; Son Excellence le seigneur don Gabriel n'aime pas la solitude.

— Peste ! pensa Olympio, un démocrate affilié au club des Descamisados se faisant appeler Excellence ! quels républicains que ces gens-là ! Arrivons au pouvoir, et nous réglerons leur compte à ces hypocrites ! »

Puis il ajouta tout haut :

« C'est bon, je reviendrai à l'heure du diner ; vous remettrez ma carte à don Gabriel. »

Et philosophiquement il alla se promener sur les bords du Guadalquivir.

A la manière obséquieuse dont le valet le salua quand il se présenta de nouveau à la grille, il comprit que l'Excellence avait témoigné le plaisir que lui causait sa visite.

On n'attendait plus que lui pour se mettre à table.

La société était nombreuse et se composait d'une douzaine d'écervelés tels que Benito, le comte de Fonseca, Valverde, Torribiás, l'ami Narcisse, don Girardin, l'aimable communard parisien, et quelques autres parasites payant en flatteries les bons diners de l'Excellence don Gabriel.

Tous ces jeunes fous saluèrent l'entrée du nouveau convive par des applaudissements unanimes.

Seul, don Ramon ne se sentait pas à son aise ; il craignait que cette visite ne lui en annonçât une autre dont il se souciait médiocrement.

« Arrange-toi de manière à être à table auprès de moi, lui dit Olympio en lui serrant la main ; j'ai à te parler.

— Demonio ! cela ne présage rien de bon, » pensa le torero.

Mais il n'eut pas le temps de faire de questions.

« Eh bien ! quoi de nouveau dans l'incomparable Séville ? demanda le comte de Fonseca.

— Une dispute au jeu, hier au soir, entre.....

— J'y étais, interrompit le comte; c'est déjà de l'histoire ancienne.

— A quelle heure commence donc l'histoire moderne?

— A sept heures du matin, moment où nous avons quitté la ville.

— Ah! très-bien. C'est donc d'aujourd'hui que vous voulez des nouvelles?

— Celles de demain seraient encore plus fraîches, riposta Benito.

— Mais celles d'aujourd'hui sont plus intéressantes pour vous, reprit don Olympio avec aplomb.

— Y a-t-il réellement quelque chose?

— Certes, je le crois, des choses qui vous intéressent particulièrement.

— Quoi donc? s'écria don Gabriel, intrigué.

— D'abord, il y a que vos places sont vides au café; que les manolas vous cherchent en vain du regard à la promenade, et que Séville est dans l'affliction, parce que le cruel bateau de San Lucar lui a, d'un seul coup, enlevé la fleur de sa jeunesse.

— Bravo! bravo! cria-t-on de toutes parts.

— Continuez, caballero, fit don Gabriel.

— Ensuite, poursuivit Olympio, il y a que, sur l'avis de votre prochain retour, le conseil de l'Ayuntamiento a donné ordre d'élever sur le quai un arc de triomphe de verdure sous lequel une députation choisie parmi les plus belles señoritas viendra vous présenter les clefs de la ville.

— Quelle puissante imagination! s'écria Torribiès.

— C'est l'Alexandre Dumas de l'Espagne, » ajouta le beau Désiré, qui n'avait à peu près rien compris.

L'annonce du diner interrompit le bruit, et ce fut avec un certain recueillement que l'on passa dans la salle à manger.

C'était une pièce magnifique, ayant autrefois servi de salle d'armes, dans le temps où le marquis del Carpio possédait le château de San Lucar, et où la grandesse espagnole s'occupait plus de guerroyer que de s'amollir dans l'oisiveté.

Quelques vieux tableaux suspendus aux murs

recouverts de ces anciens cuirs de Cordoue que l'industrie moderne ne sait plus même imiter, semblaient les seuls souvenirs oubliés des âges passés: les uns représentaient des batailles; les autres étaient des portraits de sombres hidalgos bardés de fer et dont le regard sévère paraissait s'indigner de voir ces jeunes écervelés occupés à boire et à rire, au lieu de songer à soutenir la gloire de leur patrie. Des rondaches, des haches de combat, des casques de fer, de lourdes épées à deux mains, tout l'attirail guerrier du moyen âge disposé en élégantes panoplies, alternaient avec des massacres de cerfs et des hures de sanglier faisant saillie sur les murs.

Aux quatre angles, quatre chevaliers, visière baissée et armés de toute pièce, complétaient la décoration sévère de cette salle, transformée par le jeune prodigue héritier de la fortune, mais non pas des vertus de ses ancêtres, en une salle de festins.

« Messigneurs, placez-vous comme vous l'entendez, dit don Gabriel en montrant à ses convives une table ronde chargée de cristaux et d'argenterie dans le goût moderne; je ne retiens auprès de moi que don Olympio, mon hôte inattendu, dont voici le couvert entre le mien et celui de Fonseca.

— Au diable cette idée burlesque! » murmura don Ramon, qui espérait pouvoir enfin apprendre la cause du voyage de son espion et qui, par suite de ce contre-temps, se trouvait dans l'impossibilité de lui parler secrètement.

Quant à Olympio, comme rien ne le pressait, il n'était pas fâché de voir se prolonger l'inquiétude du cher ami auquel il gardait rancune et dont il ne servait les intérêts que pour faire réussir une spéculation au moyen de laquelle il espérait bien, après avoir enrichi le torero, le dépouiller ensuite tout à son aise.

Il accepta donc l'invitation de don Gabriel, et, laissant Espeleta se morfondre entre Benito et le beau Désiré, il se contenta, pour lui enfoncer plus vivement le fer dans la plaie, de lui décocher de temps en temps des regards qui semblaient dire :



Un vrai type de manola en toilette. (Page 33.)



Pour l'amour du diable ! répondit Ramon. (Page 342.)

« J'ai un secret de la plus haute importance à te confier. »

Le dîner se prolongea longtemps, calme d'abord et presque silencieux, ensuite animé, puis enfin bruyant.

Les vins sont capiteux en Andalousie, et il n'en faut pas beaucoup sous ce climat ardent pour délier les langues et échauffer les têtes.

Bientôt tout le monde parla à la fois; tous les sujets furent abordés par ces étourdis, incapables

de raisonner sur un seul : politique, religion, théâtre, chasse et aventures, tout fut mis sur le tapis et traité avec une verve où l'emportement tenait lieu de bon sens. Même lorsque les Andalous ne savent ce qu'ils disent, ils ont une sorte d'éloquence naturelle qui séduit par l'éclat des mots d'une langue sonore et imagée. Non-seulement ils se grisent en parlant, mais ils grisent les autres par ces expressions ampoulées, retentissantes, qui s'échappent pressées de leurs

lèvres et s'épanouissent comme une gerbe de lumineuses étincelles jaillissant d'un fer rouge sous le marteau du forgeron.

De leur ancienne grandeur, ils ont retenu un incomparable éclat de langage qui, « il n'éclaire pas, éblouit du moins un instant.

Olympio, plus que tous les autres, possédait cette abondance d'élocution, cette fougue d'images qui galvanise et entraîne; il parla de la patrie, de l'émancipation des peuples, de la nécessité d'affranchir la raison des entraves au moyen desquels les prêtres veulent l'asservir, et il le fit avec de tels accents, qu'il souleva des tonnerres d'applaudissements. Narcisse fut moins heureux; sa libre pensée avait peine à se dégager des obstacles accumulés sur sa route par un idiome dont il était loin d'être le maître.

Ailleurs que dans cette réunion d'écervelés qui se croyaient sérieusement républicains, parce qu'ils étaient des paresseux et des débauchés, son panégyrique à outrance des plus honteuses infamies de la Commune n'aurait excité que des rires et des sifflets.

On l'applaudit par condescendance et par politesse; mais quand don Gabriel, le descendant d'une illustre famille, foulant aux pieds son blason et répudiant toutes les traditions religieuses et monarchiques de ses ancêtres, se leva, un verre de vin de Champagne à la main, pour porter un toast à l'affranchissement des peuples au moyen de la démocratie, représentée par don Olympio, le président du club immortel des Descamisados, l'enthousiasme atteignit ses dernières limites, et ce fut au milieu des trépignements et des hourras frénétiques, qu'ému jusqu'aux larmes, l'ex-chef de voleurs serra sur son cœur l'orateur inspiré et proclama vrai patriote l'indigne rejeton des héros dont les images ternies par le temps semblaient obscurcies par la douleur.

Heureusement pour Espolota, qui grillait d'impatience et d'inquiétude pendant ce repas, où il s'attendait à voir à chaque instant apparaître le bandit, comme la statue du Commandeur dans le festin de pierre, le dîner se termina, et

il put enfin se rapprocher de don Olympio sans attirer l'attention.

« Eh bien, lui dit-il tout bas, que se passait-il là-bas ?

— Rien que de bon; mais impossible de parler ici.

— Où donc ?

— Sur le bateau.

— Je retourne donc à Séville ?

— Il le faut !

— Caramba ! tu me mets dans l'embarras; j'avais promis à don Gabriel de demeurer quelques jours encore, et je ne sais quel prétexte...

— Je m'en charge, laisse-moi faire. »

En effet, il se rapprocha du maître de la maison et lui dit quelques mots à l'oreille.

« Bah ! fit celui-ci d'un air étonné.

— C'est comme cela; il le faut.

— Naturellement, les affaires avant les plaisirs. »

Don Gabriel lui serra la main et fit un signe imperceptible à l'ami don Ramon.

« Viens ! » lui dit Olympio en ouvrant discrètement la porte. Et tous deux s'esquivèrent.

Quand ils furent dans le jardin, Olympio éclata de rire.

« Qu'est-ce qui cause ton hilarité ? demanda le torero.

— J'ai persuadé à don Gabriel que, ce soir, il y a une séance secrète au club des Descamisados; que ta présence y est nécessaire, et, comme l'heure du départ approche, lui-même a favorisé notre fuite en retenant ses invités, sur lesquels il compte pour une nouvelle partie de chasse demain.

— Fonseca et les autres doivent pourtant rentrer ce soir à Séville.

— Ils n'y rentreront pas.

— J'ai vu Fonseca regarder l'heure à la pendule.

— Elles sont toutes en retard, par ordre de Gabriel.

— Tant mieux; nous serons seuls sur le bateau.

— C'est bien là-dessus que je comptais. »

Ils continuèrent à marcher rapidement et arrivèrent au bord du fleuve.

Le quai était désert. Sauf quelques promeneurs, venus pour respirer l'air frais au bord de l'eau ou attendre le bateau, dont on pouvait apercevoir la fumée à quelque distance, il n'y avait personne.

— Ici, nous pouvons causer, dit Olympio.

— Enfin, fit Ramon.

— Il y a de grandes nouvelles.

— Ah!

— Et Osso et sa fille sont partis en toute hâte.

— Partis! Pour où?

— Pour la sierra, où ils vont chercher l'amie Manoela, qui se meurt de la poitrine.

— La fille de Murillo?

— L'oncle à héritage; c'est comme cela, mon cher, et toute cette fortune va retomber dans le tablier de Carmen.

— Une moitié seulement, et l'autre dans le chapeau de Fernando.

— Du chapeau, il serait facile de la faire rentrer dans le tablier, repartit Olympio avec un sourire sinistre. En tout cas, telle quelle, la fortune de la *senorita Gomez y Ruiz* sera superbe.

— Je ne dis pas non.

— Tu serais dégoûté.

— Dégoûté! mais en quoi cela peut-il me regarder? à t'entendre, ne dirait-on pas que je sois déjà son fiancé?

— Il faut le devenir.

— Le fait est que j'ai beaucoup de chances à présent, soupira don Ramon; je suis si bien avec elle et surtout avec son père.

— Alors tu renonces?

— Il le faut bien.

— C'est ton avis? eh bien, le mien est tout à fait opposé; je te ferai épouser Carmen.

— Toi?

— Oui, moi, don Olympio, mais à une condition, ou plutôt à deux.

— Lesquelles?

— La première, qu'au lieu d'agir à ta tête et de tout déranger dans mes plans, tu m'obéiras aveuglément; la seconde, qu'un tiers de la dot

m'appartiendra. Me trouves-tu trop exigeant?

— En vérité, mon cher, je n'en ai pas le droit, car on me donnerait cent ans pour renouer cette affaire, qu'il me serait impossible, je l'avoue, de savoir par quel bout la prendre.

— Rien n'est plus facile, pourtant; tu connais Fernando?

— Certainement.

— Il faut profiter de l'absence de son père pour le gagner entièrement à ta cause; c'est un esprit faible, facile à séduire et à gouverner.

— Oui, mais qui tremble devant son père et n'a aucune influence sur sa sœur.

— Si par hasard son père venait à mourir, et cela peut arriver, reprit Olympio avec ce même sourire qui ressemblait au rictus d'une bête féroce, Fernando deviendrait chef de la famille, et alors il faudrait avoir bien peu de chance pour ne pas venir à bout de la résistance de la sœur.

— Tout cela ne me paraît pas bien certain: d'abord, qui sait où est Fernando?

— A la Palmeria, où il remplace son père et où il faut que, dès demain matin, tu ailles le trouver.

— Pour lui demander sa sœur?

— Hombre! qui te parle de cela? Il ne faut pas même qu'il soit question d'elle; tu te présenteras comme par hasard, pour le remercier de l'intérêt qu'il n'a cessé de te témoigner pendant ta maladie; flatter la sûreté de son jugement, la délicatesse de son goût; lui reprocher de se tenir trop à l'écart des réunions politiques, où ses opinions libérales et ses idées avancées sont vivement appréciées; lui insinuer qu'à un changement de régime, changement du reste très-prochain, tous les libres penseurs seraient disposés à le choisir pour leur représentant aux Cortès; que la proposition en a été faite par moi au club des Descamisados et adoptée à la presque unanimité; que...

— Allons donc, il n'en a jamais été question, et il ne voudra pas me croire, quelque borné qu'il puisse être.

— Mon cher, tu ne connais pas les hommes; les plus intelligents se laissent engluier comme

des mouches par la flatterie, et les imbéciles avalent encore plus gloutonnement toutes les bourdes qu'on leur débite.

— Supposons qu'il les avale, à quoi cela le mènerait-il ?

— D'abord, à avoir l'honneur de faire ma connaissance, ensuite à se faire recevoir dans mon club, aux membres duquel je donnerai le mot d'ordre.

— Et puis ?

— Et puis il sera à nous, et je me charge de le retourner comme un gant, de manière qu'une fois chef de famille, il force la main à sa sœur et l'oblige, bon gré mal gré, à devenir l'heureuse épouse de qui tu sais.

— Tout cela me semble bien difficile.

— Par l'enfer, crois-tu qu'il soit plus facile de forcer un taureau cent fois plus fort que toi, courageux, féroce, armé d'une paire de cornes pointues à donner le frisson, à venir pas à pas se présenter à l'épée du torero, en découvrant la seule partie de son corps qui soit vulnérable ? Cela a l'air impossible, et cependant tu l'as fait cent fois.

— Tu peux dire tout ce que tu voudras, cette négociation n'aboutira pas.

— Au contraire, elle ne peut pas ne pas réussir, s'écria Olympio en frappant du pied, pour peu que tu t'y prennes avec un peu d'adresse ; autrefois, tu passais pour un garçon intelligent et entreprenant ; à présent, je crois vraiment que l'Anglaise t'a ensorcelé, avec ses charmes et ses malélices, et que tu es devenu aussi peureux qu'un coq qui a été battu par une poule.

— Il est possible que je sois un poltron, riposta don Ramon, dont les joues s'empourprèrent ; mais je ne suis pas d'humeur à me le laisser dire par qui que ce soit, don Olympio.

Celui-ci haussa les épaules.

« Non, par qui que ce soit, entendez-vous ? » répéta Ramon.

— Excepté par les membres de la famille Gomez, continua l'ex-brigand sur le ton du persiflage.

— Par personne, pas même par vous, don

Olympio, rugit le torero en portant la main à sa faja.

— Allons ! allons ! pas de bêtise, Espeleta ; je sais parfaitement que tu es brave ; mais cela ne suffit pas : pour arriver à son but, il faut aussi être à la fois audacieux et prudent. Je sais fort bien que la démarche que je te propose ne doit pas l'être fort agréable, mais il me semble que la fortune magnifique que je te montre au but vaut bien la peine qu'on fasse un effort pour y arriver.

La conversation s'arrêta là pour le moment ; le bateau venait d'accoster ; ils y monterent ensemble, tous les deux silencieux et pensifs.

Ce ne fut que lorsque le vapeur, après avoir repris sa course, eut dépassé les premiers villages perchés sur les rochers de la rive droite, et quelques petites îles charmantes dont la chaleur hu-



mide entretient la végétation tropicale, qu'assis tous les deux à l'écart sur un banc isolé, ils renouèrent le fil interrompu de leur causerie.

Elle dura jusqu'à l'arrivée à Séville, et même jusqu'à Triana, où ils se rendirent bras dessus bras dessous, comme si jamais aucune altercation ne se fût élevée entre eux.



Son rosaire au bras, son escopette entre les jambes. (Page 342.)

Là, ils se séparèrent en se serrant la main pour cimenter leur tacite traité de paix, et la dernière parole de don Olympio à son ami fut celle-ci :

« Surtout de la prudence, et défiez-vous de votre vivacité. »

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, au moment où Fernando, après la sieste qui suit le repas du milieu du jour, se disposait à aller surveiller ses ouvriers, le vieux Diego lui annonça qu'un cavalier, après avoir attaché sa monture à un arbre près de la porte du jardin, désirait lui parler.

Le jeune homme ignorait qui cela pouvait être; il sortit au-devant du visiteur, qui arrivait en suivant l'allée.

« Eh ! bonjour, cher ami, s'écria don Ramon en ouvrant les bras, comme s'il eût voulu le presser sur son cœur; voici un siècle que l'on ne vous a vu, et il faut que vos vieilles connaissances viennent vous relancer jusque dans votre solitude.

— Bonjour, señor Ramon, répondit froide-

ment Fernando, contrarié de voir à la Palmeria un homme contre lequel son père était, au su de tous ses gens, vivement irrité; je ne m'attendais pas à l'honneur de votre visite. »

Cette froideur fit perdre au torero une partie de son aplomb; cependant il feignit de tourner la chose en plaisanterie :

« Viva Dios! s'écria-t-il, tout l'honneur est pour moi, et même le plaisir, à ce que je crains; quoi qu'il en soit, je tiens à vous remercier de votre précieuse amitié et à vous dire combien j'ai été touché des marques d'intérêt que vous m'avez prodiguées pendant ma maladie.

— Peut-être aurait-il été encore plus convenable de vous en dispenser, après ce qui s'est passé entre mon père et vous.

— Vraiment, mon cher Fernando, vous êtes devenu d'un solennel auquel votre bonne et ancienne amitié ne m'avait pas accoutumé, répartit Ramon en riant, pour se donner une contenance. Allons! touchons-nous la main! oublions tout ce qui s'est passé, et...

— Pardon, señor, pardon! vous intervertissez

les rôles ; si quelqu'un a à oublier, ce n'est pas vous.

— Il me semble pourtant qu'après la manière dont votre père a répondu à certaines de mes lettres, j'ai bien le droit de me tenir pour offensé, s'écria le torero, oubliant toutes les leçons de prudence de don Olympio.

— Certes, ce n'est pas mon père qui a commencé, puisque vous-même avouez qu'il n'a fait que répondre.

— Répondre par une grossièreté inqualifiable à des avances flatteuses après tout.

— Vraiment ! señor Ramon ; vous le prenez sur un singulier ton, et vous connaissez drôlement le code de la politesse, si vous pensez avoir été convenable en adressant en plein cirque vos hommages à ma sœur.

— En effet, ricana Ramon, j'aurais dû comprendre que la noble descendante de Gomez y Ruys ne pouvait pas sans déroger abaisser son regard sur un vil torero assez fou pour se faire tuer à ses pieds. Vous avez des idées un peu rétrogrades pour un républicain et un libre penseur, señor don Fernando.

— C'est possible, señor ; mais avec votre permission, je continuerai à être assez arriéré pour ne pas permettre que le premier venu essaye de compromettre ma sœur, afin, non pas d'obtenir, mais d'extorquer sa main.

— Le premier venu ! extorquer sa main ! quelle politesse ! Vous êtes le digne fils de votre père, caballero, s'écria Ramon, pâle de colère.

— Je l'espère, et je m'en fais gloire, répondit l'Andalou.

— Et il y a de quoi, quand on est fils d'un ours.

— Si vous êtes venu pour m'insulter, vous avez eu tort, répartit don Fernando en portant la main à sa ceinture ; je ne suis pas homme à trembler devant un insensé qui me provoque.

— De mieux en mieux, señor Fernando ; j'avais si peu l'intention de vous provoquer, que je n'ai pas même un couteau sur moi ; peut-être si j'étais armé seriez-vous moins brave.

— En tout cas, je n'aurais pas grand mérite à

l'être avec un poltron que mon père a cherché par toute la ville sans pouvoir, et pour cause, le rencontrer.

— Il me semble pourtant que je ne me cache pas.

— Certainement non ; seulement vous allez vous promener jusqu'à Malaga, pour raison de santé.

— J'y avais à faire.

— Sans doute, continua Fernando en couvrant le torero d'un regard de mépris. Tout le monde sait que vous avez à faire chaque fois qu'un homme de cœur vous cherche pour vous demander compte de vos insolences.

— Alors, tenez pour certain que je ne vous regarde pas comme tel, señor don Fernando, car je vous promets que nous nous retrouverons, et bientôt.

— Quand vous voudrez, señor Ramon.

— Plutôt que vous ne voudrez, señor, gronda le torero, qui, livide de fureur, reprit à grands pas le sentier au bout duquel l'attendait sa monture.

— *Una limosna por lamor de Dios* (une aumône pour l'amour de Dieu) ! gémit un mendiant de mauvaise mine, assis au bord du fossé, son rosaire au bras, son escopette entre les jambes.

— Pour l'amour du diable ! » répondit Ramon en jetant un quarto dans son chapeau.

Et au grand trot il prit le chemin de Séville.

Don Olympio l'attendait à la neveria de Bermudez.

« Eh bien ? fit-il.

— Viens ! » répondit Ramon en l'entraînant vers l'Alameda, alors déserte.

La, il lui fit sa confession.

« Tu gâtes tout ce que tu touches, fit Olympio quand il eut fini.

— Je ne pouvais pas me laisser insulter par ce...

— Tout ce que tu touches, interrompit le brigand ; vrai, tu n'as pas la main heureuse ; je t'envoie en te recommandant la douceur et la prudence, tu casses les vitres du premier coup.

— Il m'a insulté.

— Je ne dis pas; tu as toujours raison, alors que tu as le plus tort; maintenant, que comptes-tu faire?

— Envoyer tout au diable.

— Bien pensé, et cette généreuse résolution remplira merveilleusement ta bourse.

— Cependant, je ne puis pas faire d'excuses à cet insolent?

— Il ne manquerait plus que cela.

— Ni me battre avec lui?

— Pourquoi?

— Il refuserait.

— Il y aurait un moyen de l'y forcer.

— Lequel?

— Une insulte publique.

— Pour cela, il faudrait une occasion.

— Nous la trouverons.

— Soit, » fit don Ramon, qui, après sa fuite devant el Osso dont il avait peur, ne demandait pas mieux que de se mesurer avec Fernando, beaucoup moins à redouter.

« Je me charge de l'affaire, poursuivit Olympio; il faut que la chose se passe devant le père : ce sera le seul moyen d'empêcher le fils de reculer.

— *Demonio!* un contre deux, murmura le torero; la partie ne serait pas égale.

— Au contraire, je serai près de toi, tu te chargeras du fils, moi du père.

— A cette condition, j'y consens.

— C'est dit, laisse-moi faire.

— Je m'en rapporte à toi. »

Ils se séparèrent, don Ramon médiocrement satisfait, Olympio se frottant les mains.

« Pauvre imbécile! pensait celui-ci. Croire que je vais me faire touer la peau pour toi, comptes-y; tu te débrouilleras comme tu pourras, mais il faudra bien que tu finisses par te venger, et alors mon affaire sera dans le sac et ton argent dans ma poche. »

L'occasion cherchée par le brigand n'avait pas tardé à se présenter; l'enterrement de Manola la fournit comme il la voulait. Seulement, ce ne fut pas à Fernando, mais à son père que Ramon eût à faire, et Olympio n'eut garde d'intervenir.

Il s'esquiva, on sait comment.

Furieux de cette indigne trahison, le torero jura de s'en venger; mais Olympio était trop habile pour avoir rien à craindre de sa colère.

Loin de la redouter, il ne songeait qu'à l'exploiter à son profit.





Je me suis battu contre les cisils à Torre Negra. (Page 349.)

CHAPITRE XXII

LE COMLOT



LA nuit tombante, le soir même de sa mésaventure, don Ramon, qui tout le jour était demeuré chez lui pour cacher sa honte, venait de sortir pour se promener au crépuscule, lorsqu'en passant dans la rue de la Merced, il se trouva arrêté par un groupe nombreux d'oisifs qui, la cape à l'épaule et le cigare aux lèvres, entouraient à distance un majo de haute taille arrêté sous un balcon et préludant sur la guitare à une de ces seguidillas que les caballeros entreprenants vont chanter sous

les fenêtres des jeunes señoritas qu'ils ont distinguées à la promenade.

Les mœurs espagnoles s'accoutument de ce genre de galanterie, à laquelle, dans une certaine société, les parents, même les plus sévères, n'attachent aucune importance, et qu'ils regardent comme un hommage discret rendu par simple politesse à la beauté de leurs filles ou de leurs sœurs.

Le torero, qui avait ses raisons pour ne pas se faire remarquer, allait contourner le groupe en rasant discrètement les murs, lorsque le chanteur, après avoir fait langoureusement frémir les cordes de sa guitare, se mit à chanter d'une voix émue les *coplas* (couplets) si connus commençant par ces mots :



Mon mari est là qui dort. (Page 330.)

*Dejad llorar a las nubes,
Dejad allumbrar al sol;
Dejad al viejo quejar se
Y al mozo.....*

*Laissez pleurer les nuées,
Laissez le soleil s'enflammer;
Laissez gémir l'homme chargé d'années,
Laissez le jeune homme.....*

Aux premiers mots, don Ramon s'était arrêté; il reconnaissait cette voix, et ce fut avec un sentiment mêlé d'étonnement et de colère qu'en-

fônant son chapeau calanais jusque sur ses yeux, de manière à cacher aux trois quarts son visage dans sa cape, il se blottit dans l'embrasure d'une porte, pour y attendre, sans être vu, la fin de la sérénade.

Les couplets succédèrent aux couplets; enfin le chanteur s'arrêta, mit sa guitare sous son bras et s'éloigna lentement en remontant vers la rue del Duque.

Il allait y arriver, quand quelqu'un toussa

derrière lui d'une façon si particulière, qu'il se retourna juste au moment où il passait sous un réverbère.

« Bonne nuit, don Olympio, dit le torero ; tu es en belle humeur ce soir.

— Effectivement, répondit le brigand sans s'émouvoir ; cette nuit si douce et si étoilée produit sur moi le même effet que le lever de l'aurore sur les âmes pures.

— Je ne m'en étonne pas, tu dois être satisfait de ta conduite de ce matin.

— De ce matin ?

— Oui, de ce matin ; n'essaye pas de me faire croire que tu l'as oublié ; tu as bien tenu ta promesse, et je te remercie de la généreuse assistance que tu m'as prêtée.

— Ne m'en parle pas, j'étais désespéré, mais je n'ai pas voulu te compromettre.

— Et c'est pour cela que tu m'as abandonné, étendu sous le genou de ce fou furieux, dont tu m'avais pourtant promis de te charger en cas d'attaque.

— Ma foi, mon cher, je ne m'attendais pas que cette attaque fût si prompte, et je surveillais son fils, pour l'empêcher de.....

— Tu t'es conduit comme un lâche.

— Le mot est dur, Ramon, et si tu n'étais pas mon ami, je te prouverais qu'il est des expressions dont on ne se sert pas impunément vis-à-vis de moi.

— Peut-être t'attendais-tu à des remerciements ?

— Si tu étais moins emporté par la colère, tu m'en adresserais.

— Voilà qui est trop fort.

— Je ne dis que ce qui est vrai ; voyons, qu'aurais-tu fait à ma place ?

— Ce que tout homme de cœur aurait fait à ta tienne ; te voyant attaqué, je t'aurais défendu.

— Défendu contre une foule furieuse ? C'eût été le vrai moyen de nous faire écharper tous les deux.

— Au lieu que, de cette manière, il n'y a eu que moi de.....

— Renversé, foulé aux pieds, battu, meurtri,

tout ce que tu voudras, mais pas tué, ce qui n'aurait pas manqué d'arriver si j'avais voulu me poser en paladin.

— Tout cela, ce sont des prétextes.

— Pas le moins du monde, ce sont des raisons.

— Et avec ces bonnes raisons, tu m'as fourré dans une belle aventure ; c'est à ne plus oser se montrer.

— Bah ! fit Olympio avec un claquement de langue suivi d'un haussement d'épaules qui lui était habituel, rentrons tranquillement à Triana, et en buvant un verre de cerveza à notre club des Descamisados, je t'expliquerai comme quoi jamais tes affaires n'ont été meilleures.

— Merci, j'aime autant que nous ne parlions pas de cela en public.

— Soit, causons-en dans la rue ; il n'y a pas d'endroit où l'on soit plus isolé qu'au milieu de la foule.

— Je préférerais cependant un lieu désert.

— Allons au patio des Orangers, si cela te convient. »

Ils se dirigèrent ensemble vers la cathédrale et s'assirent sur un banc de pierre isolé, au pied de la chaire d'où saint Vincent Ferrier prêchait en plein air.

« Quel magnifique effet produit la cathédrale ainsi éclairée par la lune ! s'écria don Olympio, qui était artiste à ses heures. Ne dirait-on pas une gigantesque découpage noire plaquée sur un fond d'or ? Vois donc comme cette forêt de clochetons, d'aiguilles, de crosses, toute cette végétation de pierre se profile harmonieusement et s'emporte avec.....

— C'est assurément très-beau, très-admirable, mais revenons-en à nos moutons, reprit don Ramon ; tu me disais que mes affaires.....

— Sont en excellent chemin, mon cher !

— Je ne comprends pas.

— Parce que tu n'as pas réfléchi !

— Voyons donc.

— Rien de plus facile ; après ce qui s'est passé aujourd'hui entre el Osso et toi, quel est l'offensé, je te prie ?

— Moi, per Dios ! la chose est indiscutable.

— Quel est le devoir d'un homme qui a été offensé ?

— De se venger.

— Parfaitement; tu es dans le bon chemin, et nous arriverons facilement aux conclusions.

— Arrivons donc !

— Étant offensé, et voulant te venger, que dois-tu faire ?

— Me venger, cela est clair.

— Parfaitement, mais comment ?

— En tuant Fernando.

— C'est quelque chose, mais pas assez.

— Et son père.

— C'est mieux, mais pas suffisant.

— Caramba ! comme tu y vas, s'écria don Ramon, stupéfait; je ne puis cependant pas mettre le feu aux quatre coins de Séville.

— Qui te parle de cela, mon ami ? fit Olympio avec un sourire féroce. Je ne suis pas aussi méchant que tu le penses, au contraire, puisque je pense au sort des abandonnés. »

Le torero le regarda.

« Certainement, *mi querido*; après la mort de son père et de son frère, la pauvre señorita Carmen sera orpheline, et il me paraît juste que tu te charges d'elle. »

Malgré sa haine contre el Osso, Ramon reculait devant l'idée d'épouser la fille, après avoir tué le père, et ce fut avec une sorte d'horreur qu'il répondit :

« Rien ne l'empêchera d'entrer dans un couvent.

— Avec sa dot doublée de celle de sa cousine et de l'héritage de son frère ? En vérité, c'est la peine de travailler pour toi.

— Jamais elle ne voudra de l'assassin de ses parents, murmura le jeune homme.

— Oh ! les grands mots, comme au théâtre, ricana le brigand; tu ne seras jamais qu'un imbécile, mon garçon, avec ta conscience de nonne et ta timidité de colombe effarouchée. Qui donc t'a fourré dans la tête que tu serais un assassin ?

— Assassin, non, mais meurtrier.

— Et du tout, pas plus meurtrier qu'assassin. Si tu attaquais el Osso, il ne ferait de toi qu'une

bouchée; le mieux est donc que tu ne paraisses en rien dans cette affaire; je me charge de tout pendant une absence que tu feras ostensiblement pour bien démontrer ton innocence, le cas échéant aux yeux de la justice, qui aime un peu trop à se mêler de ce qui ne la regarde pas. Seulement, tu comprends, toute peine doit avoir son salaire.

— C'est trop juste, mon cher Olympio; mais tu sais que je suis fort à court d'argent.

— Fi donc ! je ne suis pas un usurier qui se fait payer d'avance l'intérêt d'une somme qu'il n'a pas encore prêtée; viens jusque chez moi, nous passerons un compromis en règle, car, tu sais, les bons comptes font les bons amis.

— Très-volontiers; mais comment pourrais-je m'engager pour ce que je n'ai pas ?

— Aussi ne t'engageras-tu que pour ce que je te ferai avoir. »

Don Ramon se sentait pris; il n'osa pas reculer et suivit son ami.

Ce fut la cigarette aux lèvres qu'ils débattirent leur marché, c'est-à-dire le prix d'un double assassinat.

Les conditions arrêtées, Olympio rédigea le billet, que Ramon signa; celui-ci s'engageait à abandonner à son allié la moitié de l'argent apporté par Carmen.

« Un coup de couteau au coin d'une rue me débarrassera de mon créancier, » pensait l'extorero.

De son côté, Olympio avait mis dans sa rédaction une telle habileté, qu'il se disait :

« Quand il m'aura payé ma moitié, il faudra bien qu'il m'abandonne la presque totalité du reste, s'il veut échapper aux présides ou même à la garrotta. »

Ce fut dans ces dispositions bienveillantes qu'ils se séparèrent, en se serrant mutuellement la main avec effusion.

Le lendemain, de grand matin, pendant que don Ramon bouclait sa valise pour partir pour Cadix, où il allait passer quelques jours et se montrer à des courses de taureaux données par l'ayuntamiento de la ville, Olympio sortait à pied

de la ville, comme pour faire une promenade sur la route qui conduit à la Palmeria.

Son impatience l'avait, cette fois, mis en défaut, et il revenait fort contrarié de n'avoir pas rencontré la personne qu'il cherchait, quand il aperçut sur la route, à quelques centaines de pas, un mendiant vêtu, à la façon des grotesques de Callot, de haillons multicolores, coiffé d'un feutre déformé, et portant sur sa longue échine voûtée un sac de toile grossière, retenu par une mauvaise corde.



Malgré son apparence misérable et le soin qu'il se donnait pour paraître estropié, il était facile de voir, à la rapidité de sa marche, que ce malin-greux n'avait nullement besoin, pour s'appuyer, du gros bâton noueux qu'il portait à la main, et que sa vue, parfaitement claire, en dépit du clignement de ses yeux, ne nécessitait en aucune manière l'assistance du chien hideux, moitié loup et moitié renard, qui, maigre comme un squelette, le poil hérissé et la tête pendante, le suivait pas à pas.

Le *senor* Olympio savait, du reste, à quoi s'en tenir, car il s'arrêta aussitôt près d'un épais buisson qui bordait la route, regarda autour de lui pour s'assurer qu'il était seul et attendit.

Le mendiant approchait toujours, courbant le dos et feignant de ne pas voir, comme un soldat

qui, se sentant en faute, se fait petit et tâche de s'effacer dans le rang quand passe le capitaine inspecteur.

Mais il avait affaire à un chef aussi vigilant que sévère, qui, sans se laisser toucher par cette humilité craintive, le hiéla rudement, lorsqu'il passa, d'un :

« Holà ! Cabral, approche ici. »

Le mendiant invalide s'avança en tremblant.

« Pourquoi n'es-tu pas à ton poste ? »

— Je suis un peu en retard, c'est vrai, *señor* capitaine, mais il n'y a pas de ma faute, je....

— Tu étais ivre comme d'habitude, mauvais *coscon* ; je le sais, cela t'arrive presque tous les jours ; où est ton escopette ?

— La batterie s'était dérangée, *senor* capitán.

— Et ton rosaire ?

— Le voici, *senor*, répondit le faux Zarandon en le tirant de sa poche.

— Quand on a l'honneur d'appartenir au corps des *coscons*, on doit en porter le costume ; je t'inflige une amende de deux piécettes, et à la prochaine contravention je te fais inscrire dans la classe des *vergonzantes* (pauvres honteux) ; par la Virgen del Pilar, je t'apprendrai à respecter les règlements de la corporation.

— Pardonnez-moi pour cette fois, *senor* capitán ; je vous promets qu'à l'avenir vous n'aurez rien à me reprocher.

— Je connais ce refrain ; en attendant, voilà comment tu te conduis. Caramba ! je ne m'étonne pas si tu rapportes si peu chaque soir à la masse ; tu es le plus mauvais *coscon* de la compagnie.

— Les temps sont si durs, *senor*, et puis cette route est si peu passante.

— Chansons que tout cela ; tu crains le travail, et tu es un poltron qui te laisse effrayer, au lieu d'effrayer les autres.

« Par san José ! mon patron, moi un trembleur, moi qui ai servi dans la troupe de Garzilago ? »

— Tu n'as jamais été qu'un *ratero* (petit voleur).



Un groupe nombreux d'oisifs, la cape à l'épaule et le cigare aux lèvres. (Page 344.)

— J'étais *salteador* (voleur de grands chemins), capitan, s'écria Cabral avec indignation ; j'ai assisté à plus d'une affaire, et je me suis battu contre les *civils* (gendarmes) à Torre Negra.

— Contes que tout cela ! rien que le bruit d'une escopette te ferait mourir de peur.

— Essayez, *senor capitan*, essayez ! par mon baptême, je ne demande qu'une occasion.

— Vrai ? fit Olympio.

— Vrai, comme je m'appelle Jose Cabral.

— *Rayo de Dios* ! je veux te mettre à l'épreuve

ici même ; un caballero de la ville m'a prié de le débarrasser de deux ennemis ; veux-tu t'en charger ?

— Ce caballero paye-t-il ?

— Il y a dix *douros* par tête pour celui qui les enverra en paradis.

— Que ce soit en paradis ou en enfer, cela ne me regarde pas ; mais dix *douros*, c'est peu.

— Le seigneur dont je te parle irait peut-être à quinze.

— Qu'il mette quarante pour les deux, caraf ! il y a du travail.

— Je voulais te donner la préférence ; mais comme je m'en doutais, tu n'es qu'un *cobarde* ; j'en trouverai d'autres qui seront bienheureux de se charger de la besogne.

— Ah ! je suis un *cobarde*, eh bien ! je ferai le coup, mais pour l'honneur seulement, et le caballero versera les quarante douros à la masse.

— Trente seulement, je lui ai donné ma parole.

— Trente soit, je ne veux pas vous défire ; combien me donnez-vous de jours pour tout arranger ?

— Huit jours ; en as-tu assez ?

— Cela dépend ; où demeurent les condamnés ?

— Ici, tout près, à la Palmeria.

— Chez el Osso ?

— El Osso en est un.

— Demonio ! ce n'est plus une plaisanterie.

— Tu refuses !

— Et l'autre ?

— Son fils Fernando ; le connais-tu ?

— Parfaitement ! il ne se passe pas de jour qu'il ne me fasse l'aumône ; ce sont deux bons chrétiens.

— Tant mieux, ils iront en paradis.

— Dieu nous fasse à tous la même grâce ! fit le mendiant en soulevant son chapeau et en se signant.

— Acceptes-tu ? ou refuses-tu ?

— J'accepte, mais à la condition que le caballero me payera un douro d'avance, et deux douros en plus quand je l'aurai débarrassé de ses ennemis.

— Pour quelle raison ?

— Le premier douro sera pour faire dire des messes pour l'heureux succès de la chose, et les deux douros ensuite pour d'autres messes en vue du salut de leurs âmes.

— Allons, soit ! tiens, voici la première avance. Tu sais que presque tous les soirs ils reviennent de la ville à la tombée de la nuit ?

— Oui, *senor capitan*, je sais tout cela, mais mon escopette n'a qu'un coup, et il m'en faut une double, car vous comprenez qu'avec de semblables gaillards je n'aurais pas le temps de recharger.

— C'est juste ; ce soir, je te donnerai une arme comme tu la désires ; tâche de ne pas manquer.

— Oh ! je ne tirerai qu'à coup sûr, vous pouvez m'en croire ; s'il n'y en avait qu'un, on pourrait l'achever avec la navaja ; mais à deux, le jeu serait plus que dangereux, et je n'ai envie ni de me faire larder par el Osso, ni de m'exposer à ce que le bourreau m'essaye la cravate de fur sur la place du Marché.

— Cela est ton affaire, répondit froidement don Olympio en roulant une cigarette ; retourne à ton poste ; ce soir, nous nous reverrons ; pour cette fois-ci, je lève ta punition. »

Et il s'éloigna en sifflant.

« Le bois de Varillas est un bon endroit, dit tout haut le coscon, demeuré seul ; oui, un très-bon endroit. »

Puis il marmotta entre ses dents quelques paroles inintelligibles, en partant à son tour.

Il n'était pas encore à deux cents pas du buisson, quand, à l'intérieur, un léger craquement se fit entendre ; quelques branches s'agitèrent, et, comme une couleuvre, une femme sortit en rampant de l'épais bouquet de verdure.

Cette femme se releva, cueillit une botte de fleurs tout à l'entour, s'en composa une couronne, puis, revenant s'asseoir près du buisson, elle commença à chanter en effeuillant le reste de son bouquet :

Aprended flores de mi
Lo que va de ayer a hoy !
Ayer maravilla fui,
Hoy sombra mia no soy.

« Santissima Maria ! que fais-tu donc ici, Dolorès ? s'écria une femme qui revenait assise sur sa mule ; ton frère te cherche partout. Où donc as-tu passé la nuit, pobrecita ?

— Chut ! fit la folle en posant son doigt sur sa bouche ; mon mari est là qui dort, ne parle pas si fort, tu l'éveillerais. »

Et elle reprit sa chanson.

Un moment après, don Fernando passa à cheval en grand deuil et se rendant à Séville.

« *Senor don Fernando*, défiez-vous du bois de

Varillas! lui cria Dolorès; ils veulent vous assassiner.

— Qui cela, mon enfant?

— Les démons du Guadalquivir, répondit-elle, ceux qui tiennent mon mari en prison sous l'eau.

— Ils n'y sont plus, fit Fernando pour la rassurer; je viens de le traverser; va à la Palmeria, Carmen te donnera à manger.

— Le bois de Varillas est le bon endroit, » répéta-t-elle.

Le bois de Varillas est un bouquet de chênes-verts mêlés à quelques autres arbres couvrant les pentes de deux monticules entre lesquels passe le chemin qui, de la prairie, conduit à la ville en longeant le jardin de la Palmeria, qui n'en est pas distant de plus de deux cents pas.

« Pauvre folle! » pensa Fernando en continuant son chemin.

Les paroles de Dolorès ne produisirent pas plus d'effet sur son esprit, préoccupé par le chagrin que lui causaient la mort de Manocha et la douleur de ses malheureux parents, auxquels il allait rendre visite.

El Osso ne songeait pas davantage aux risques qu'il pouvait courir à la Palmeria; le deuil de famille encore tout récent, l'affliction profonde de Carmen, le dépérissement visible de Raphaël Murillo, presque tombé en enfance et incapable de s'occuper de ses propres affaires, auraient plus que suffi à l'absorber entièrement, alors même que l'Espagne eût été tranquille et heureuse sous le gouvernement d'un roi légitime. Mais loin de jouir de ce calme réparateur, le vieil empire de Charles-Quint, le royaume fondé par le courage et la foi des Rois Catholiques, continuait à être travaillé par cette maladie si funeste aux Etats, qu'on appelle la révolution.

Chaque jour, l'horizon politique se rembrunissait d'une manière effrayante, et au milieu du calme plat qui précède les orages, il ne se passait presque pas de jour que n'arrivât jusqu'aux oreilles du vieux partisan quelque un de ces bruits qui ressemblent aux mugissements sourds d'un volcan prêt à vomir la lave brûlante bouillonnant au fond de son cratère.

La république, incapable de vivre de sa propre vie, avait bien offert le trône vacant à dix princes étrangers pour se sauver d'elle-même; elle avait bien assis sur ce trône l'impuissant Amédée; mais après s'être donné un chef, elle refusait de lui obéir, l'abreuvait d'outrages, lui rendait tout gouvernement impossible, et, après lui avoir tendu ses mains suppliantes, alors qu'elle se voyait sur le point de sombrer dans les abîmes ouverts par ses idoles d'un jour: les Prim, les Topete et les Serrano, le menaçait du poing et lui criait par toutes les voix de ses ultra-libéraux:

« A bas le tyran! dehors l'étranger! »

A chaque instant, quelque secousse nouvelle ébranlait le siège vermoulu du nouveau chef de l'Etat.

Tantôt c'était, à Malaga, Pacheco, l'ancien marchand de poisson, qui se mettait à la tête d'un mouvement populaire, arrachait les pavés des rues et construisait des barricades qu'il fallait enlever de haute lutte et avec effusion de sang; tantôt c'était dans la montagne que se formait une bande de voleurs, qui, au nom des immortels principes, rançonnait les voyageurs, pillait les caisses publiques et saccageait les fermes d'alentour.

Loin de soutenir le roi qu'ils avaient élu, les députés des Cortès faisaient retentir la salle des délibérations de leurs menaces et de leurs invectives; l'indiscipline se glissait dans tous les rangs de l'armée; chaque général mettant son épée aux enchères, n'obéissait plus qu'à ses intérêts égoïstes, tandis que les impôts écrasants arrêtaient l'agriculture, paralysaient le commerce et, grâce aux dilapidations insensées des fonctionnaires prévaricateurs, semblaient n'épuiser les bourses que pour creuser de nouveaux déficits. Toute une armée d'ambitieux, d'intrigants de bas étage, de débauchés et d'ennemis du catholicisme, de ce catholicisme si haï par tous les révolutionnaires parce qu'il ordonne l'obéissance et le respect aux lois, profitant de cet état de malaise et d'irritation générale, travaillait sans relâche à saper, non plus dans l'ombre, mais en pleine lumière, les derniers fondements de la religion et de la morale.



Tantôt c'était, à Malaga, Pocheu, l'ancien marchand de poisson. (Page 357.)



Le jeune homme tomba comme une masse (Page 358).

La rapidité avec laquelle s'étendait, surtout dans le Midi, cette lèpre dévorante de l'impiété, ne pouvait plus échapper aux yeux les moins clairvoyants.

Les provinces de Séville, Grenade et Murcie étaient particulièrement gangrenées.

Sur un seul point de l'horizon brillait pourtant encore comme le phare de la dernière espérance, une étoile vers laquelle el Osso tournait sans cesse ses regards.

Au sommet d'une montagne des Pyrénées espagnoles, dans la province la plus pauvre, presque sur les frontières de France, quelques hommes avaient, depuis plusieurs mois, un drapeau sur lequel on lisait ces mots :

'Dieu, la patrie et le roi.

Les partisans qui avaient arboré cet étendard étaient pour la plupart des paysans mal vêtus, encore plus mal armés.

Mais ces paysans représentaient le droit, la justice, le patriotisme, la religion, et sous leur veste de bure battait un cœur glorieux, inaccessible à la crainte et ne connaissant d'autre consigne que celle-ci :

Fais que dois, advienne que pourra.

La montagne sur laquelle flottait la bannière royale était la même qui avait prêté l'asile de ses cavernes à une poignée d'hommes résolus qui, lors de la grande invasion des Musulmans, étaient venus y cacher les derniers vases sacrés épargnés par les flammes dans lesquelles achevaient de s'abîmer les églises du pays conquis; c'est de là qu'ils étaient sortis pour recommencer la lutte, chasser l'étranger et reconquérir pied à pied leur patrie.

Ces vaillants s'appelaient alors les fils de Pelage; ceux d'aujourd'hui se nomment carlistes: c'étaient eux qu'el Osso voulait aller rejoindre.

A chaque écho de combat livré ou soutenu en Biscaye par cette phalange héroïque, il tressaillait comme un cheval de sang qui entend les clairons sonner la charge.

La mort de Manoela, le changement inespéré opéré dans Fernando, venaient de briser le dernier lien qui le rattachât à l'Andalousie.

Loin de chercher à le retenir, son fils et sa fille se montraient disposés à l'accompagner :

Carmen, par enthousiasme, et aussi parce qu'aimant son père avec un désintéressement parfait, elle souhaitait ardemment voir l'accomplissement de ses vœux; Fernando, par amour pour les voyages et les aventures, et aussi parce qu'après sa brouille avec don Ramon et sa soudaine conversion politique et religieuse, il n'était pas fâché de se débarrasser pour quelque temps de beaucoup d'amitiés ou du moins de relations compromettantes.

A la suite des derniers événements, il lui semblait que sa position ne serait pas tenable à Séville, et comme il ne voulait pas y laisser sa sœur seule, il exhortait son père à vendre la Palmeria.

« Vendre la Palmeria, je n'y consentirai jamais,

répondait el Bandito : tu as du sang andalou dans les veines; ta sœur est une fleur éclose sous le soleil du Sud, elle s'étiole dans les neiges comme sa pauvre cousine.

— Vous pourriez au moins la louer, père ?

— A qui ? Personne n'a plus d'argent.

— A un de ces nombreux étrangers qui viennent passer l'hiver dans le royaume. Pas plus tard qu'hier, le *senor* avocat Lopez me parlait d'un Anglais qui cherche une villa pas trop éloignée de la ville, pour s'y établir en famille.

— Un hérétique peut-être ?

— Par exception, au contraire, celui-ci est catholique.

— En es-tu sûr ?

— Certain.

— Qu'en penses-tu, Carmen ?

— Ce serait une excellente occasion, père.

— Oui; mais si, dans six mois, un an, deux ans, que sais-je ? le climat ne te convenait pas ? Si quelque raison nous forçait à revenir, où irions-nous loger ?

— Vous pourriez ne louer que pour une saison.

— J'y penserai.

— Malheureusement, l'Anglais ne vous en donnera pas le temps; peut-être même a-t-il déjà trouvé ce qu'il lui faut, répondit Carmen.

— Alors, que faire ?

— Aller voir le *senor* avocat.

— Vous êtes bien décidés, enfants ?

— Très-décidés, père, » firent-ils tous les deux.

Le bandit leur serra la main avec effusion.

« Vous êtes de vrais Espagnols, dit-il; j'irai demain; que Dieu vous bénisse à cause de votre patriotisme et de votre foi. »

Le lendemain, en effet, il partit pour Séville, accompagné de Fernando.

« *Vaya!* le soldat a changé de poste, fit el Bandito en traversant le bouquet de bois.

— Quel soldat ? demanda le jeune homme.

— Ce Michel Zarandon, qui a servi dans le même régiment que Peppe.

— Dans le génie ?

— Dans le régiment de Madrid, du moins il le prétend.

— Il faudra que je m'en informe auprès de mon cousin.

— Peppe ne s'en souvient pas.

— Et voici Dolorès qui a aussi élu son domicile dans cet endroit, s'écria Fernando; c'est la troisième fois que je l'y rencontre; regardez, on dirait qu'elle surveille le mendiant. »

Pieds nus, la tête appuyée à un rocher qui la cachait presque entièrement au coscon, la folle semblait en effet ne regarder que lui; cependant elle avait vu aussi les cavaliers, car au moment où ils passèrent elle bondit sur la route, se jeta à la tête du cheval d'el Osso, et d'une voix étrange lui cria :

« Le bois de Varillas est un bon endroit ! »

Puis elle sauta le fossé et s'enfuit avec un rire sauvage.

« Il faudra prévenir Navarette, dit tristement l'ex-arriero; il ne doit pas savoir où est cette malheureuse. »

De là jusqu'à la ville, ils ne firent pas d'autre rencontre singulière, si ce n'est celle d'un gros homme monté sur son âne, et derrière lequel



trottait, sur un cheval étique, un pauvre diable de vaquero, maigre comme un squelette, dont la longue taille, le chapeau déformé et la lance démesurée rappelaient le type si connu du seigneur don Quichotte de la Manche, précédé de son écuyer Sancho Pança.

Depuis longtemps, l'avocat Lopez, chargé des

affaires de don Raphaël Murillo, connaissait el Osso; il reçut le père et le fils dans son cabinet, s'entretint longtemps avec eux de l'affaire qui les amenait, et, après s'être exactement renseigné sur la position de la Palmeria, son revenu, son état actuel, le nombre de pièces que contenait la maison, il leur promit de voir l'Anglais le jour même, de lui faire part du prix fort modéré que demandait le propriétaire pour la location du domaine, et, si l'étranger acceptait les conditions proposées, de préparer un brouillon d'acte, dont le surlendemain il donnerait lecture aux parties intéressées.

Cette longue conférence, suivie d'une visite à la famille Murillo, les conduisit jusqu'à la nuit, car les jours commençaient à diminuer rapidement.

Heureusement, la distance à franchir n'était pas longue, et la lune, qui promenait lentement dans un ciel sans nuages son char d'argent, versait à flots sur la campagne endormie sa blanche lumière.

« Ce soir, nous sommes en retard de plus d'une heure, observa el Osso en sortant de la ville; demain, que nous n'aurons pas nos chevaux, il faudra partir plus tôt, de manière à arriver à la maison au coucher du soleil; je n'aime pas à laisser Carmen ainsi seule quand il fait nuit.

— Une petite aumône pour l'amour de Dieu! cria de sa voix plaintive le mendiant, qu'ils n'avaient pas remarqué assis à la porte de la posada, où ils venaient de prendre leurs chevaux.

— Toi aussi, tu es en retard, amigo, lui dit el Osso en jetant son offrande dans le chapeau de l'estropié.

— Cela arrive souvent aux malheureux qui, comme moi, ont à peine la force de se traîner, fit-il en gémissant. Que Notre-Seigneur Dieu et sa sainte Mère vous récompensent de votre charité, généreux caballeros.

— Est-ce ici que tu demeures? lui demanda don Gomez.

— Non, seigneur, j'ai encore à aller jusqu'à Triana; mais j'étais si épuisé, que je m'étais un

moment assis sur ce banc pour reprendre haleine.

— Tu as là une belle arme, continua le bandit, pendant que Fernando achevait de boucler la sangle de sa monture; *viva Dios!* un fusil à deux coups!

— Un cadeau de l'officier auquel j'ai sauvé la vie, fit modestement le blessé; c'est la seule récompense que j'ai obtenue, et j'y tiens comme au plus précieux des souvenirs.

— Est-il chargé?

— Oui, *senor*; vous savez, on peut être attaqué par un chien méchant, et quand on est estropié...

— J'espère, au moins, que tu n'en feras jamais un mauvais usage contre les chrétiens, s'exclama en riant don Fernando, qui mettait le pied à l'étrier.

— Dieu me préserve d'une semblable pensée! s'écria le faux Michel, et que je brûle éternellement plutôt que de me servir contre mes semblables d'une arme qui m'a été donnée pour avoir sauvé la vie à l'un d'eux!

— Il faudra que je parle à Peppe pour qu'il tâche de faire donner une petite pension à ce pauvre soldat, dit el Osso en s'éloignant; il a vraiment l'air d'un honnête homme.

Les deux chevaux partirent au trot.

Au moment où ils arrivaient à la Palmeria, le *coscon* entra au club des Descamisados.

Seul assis à une table, en tête à tête avec une bouteille aux trois quarts vide, le magnifique don Olympio achevait la lecture d'un journal rédigé par les ultra-radicaux pour l'édification de leurs dupes; il fit un signe imperceptible au nouvel arrivant.

Celui-ci s'approcha en saluant avec une obséquieuse humilité.

« Jose, lui dit le chef à voix presque basse, mais dont l'inflexion ne trahissait rien de bon, c'est aujourd'hui le septième jour.

— Je le sais, seigneur capitaine.

— Demain, il y en aura huit; tu n'en avais pas demandé davantage.

— J'espérais finir ce soir; j'ai attendu plus d'une grande heure: personne n'est venu.

— Cela te regarde; après-demain, tu rendras ton arme et tu passeras dans la compagnie des *houteux*; tu comprends?

— Cependant, *senor capitán*...

— Assez causé! tu as encore vingt-quatre heures; arrange-toi.

— Que le jour arrive où le peuple sera le maître, et nous nous débarrasserons de tous ces exploités! » grogna le *coscon* en se perdant au milieu de la foule.

Déjà, aux yeux du Descamisado, don Olympio comptait parmi les réactionnaires. Avant même que la République fût proclamée, ses chefs étaient usés.

Violentement irrité de ce qu'il regardait comme une injustice abominable, le *coscon* hésita un moment s'il ne renoncerait pas à son entreprise et si, après avoir averti el Osso du complot tramé contre lui, il ne quitterait pas Séville pour aller s'engager dans une autre bande où ses services recevraient une récompense proportionnée à leurs mérites.

Mais il recula devant l'idée de passer pour un maladroit, incapable de mener à bonne fin un complot, et pour un malhonnête homme qui ne payait pas ses dettes de jeu.

Or, Cabral avait de l'honneur à sa manière; il avait joué deux *douros* sur parole contre un prétendu aveugle que sa cécité n'empêchait nullement de distinguer les atouts; il avait perdu et promis de payer sous trois jours.

Pour rien au monde il n'aurait consenti à manquer à son engagement.

Le lendemain, malgré les contrariétés de cette soirée, Jose se trouvait donc à son poste quand el Osso et son fils quittèrent la Palmeria pour se rendre à pied à la ville.

Fernando fit remarquer à son père que le mendiant n'avait, au lieu de son escopette, qu'un bâton.

« Pour ce qu'il a à en faire, c'est bien assez, » répondit simplement el Osso.

Le fusil n'était pas bien loin pourtant: le *coscon* l'avait caché dans un buisson, au milieu du bois de Varillas.



Dolorès, pieds nus, la tête appuyée à un rocher. (Page 355.)

Il tenait à être vu sans armes par les passants, auxquels il demandait l'aumône pour l'amour de Dieu.

En passant dans le bouquet de bois, les deux Espagnols aperçurent encore Dolorès, qui, penchée entre les arbres, semblait chercher quelque chose.

La journée s'écoula sans incident particulier; l'avocat Lopez avait vu l'Anglais, mais ne pouvait rien affirmer positivement, l'étranger voulant, avant de donner une réponse quelconque, visiter la propriété.

Il fut donc convenu que don Gomez la lui montrerait le lendemain.

Vers cinq heures, ainsi que cela était arrêté, celui-ci reprit le chemin de la Palmeria.

Le soleil baissant à l'horizon, les ombres s'allongeaient sur la plaine; des vapeurs violacées flottaient autour des sommets lointains de la sierra, et, des champs à demi ensemencés, les travailleurs se dirigeaient vers les fermes

éparses, poussant devant eux leurs mules aux flancs fumants.

« Pauvre Andalousie! Voici peut-être les dernières semailles que j'y verrai faire de longtemps! dit Fernando à son père avec un soupir.

— Il n'y a encore rien de conclu, répondit celui-ci; je ne veux pas te contraindre, tu le sais, et si c'est avec regret que...

— Mon parti est pris et irrévocablement pris; mais je suis né ici, répliqua l'Andalou, j'ai passé dans ce pays toute ma jeunesse, j'ai vécu heureux à la Palmeria, et je sens plus que jamais combien je l'aime au moment où je vais la quitter pour ne plus la revoir.

— Il est probable que tu la reverras, au contraire, bientôt, puisque nous ne la louons que pour un an ou deux au plus.

— Je ne sais pas pourquoi, mais quelque chose me dit que je n'y reviendrai plus.

— Pourquoi cela? Les événements se pressent!

il y aura peut-être de mauvais moments à passer; mais, comme me le disait le père Antonio, ce ne sera qu'une épreuve dont l'Espagne triomphera et qui ramènera sur le trône de ses pères don Carlos de Bourbon, le roi légitime.

— Dieu fasse que votre prédiction se réalise! mais moi, je n'en verrai pas l'accomplissement.

— Personne n'est sûr de rien, et notre vie est entre les mains de Dieu, répondit el Osso d'une voix grave; cependant il est plus naturel que les vieux partent avant les jeunes.

— Manoela n'a pas attendu ses parents.

— Manoela était malade depuis longtemps; toi et ta sœur, au contraire, vous avez une excellente constitution. »

Un moment ils gardèrent le silence; puis, tout à coup, le jeune homme s'écria :

« Dans tous les cas, Dieu m'a fait une grande grâce en m'ouvrant les yeux; aujourd'hui même, j'ai terminé mes affaires avec le révérend père Eusebio; demain matin, j'aurai le bonheur de recevoir mon Créateur entre vous et ma sœur Carmen, et s'il me reste un vœu à former, c'est que si la mort doit me surprendre bientôt, ce soit dans les mêmes dispositions où je me trouve en ce moment.

— Tu as raison, fils de mon cœur; aucun de nous ne sait ni le jour ni l'heure où il sera appelé au tribunal de Celui qui est la justice même, et, d'ailleurs, la paix de la conscience est la première condition du bonheur sur la terre, comme elle est la seule garantie de la félicité la-haut.

— Certainement, père, certainement; hier, j'avais encore une montagne sur la poitrine; aujourd'hui, je me sens léger comme s'il m'était poussé des ailes, et si.... Qu'est-ce que cela?

— Quoi donc? fit el Bandito.

— On aurait dit le craquement de la batterie d'une escopette. »

El Osso jeta les yeux autour de lui avec inquiétude; les deux voyageurs se trouvaient à peu près au milieu du bois. Sur la route, on ne voyait personne; mais déjà il faisait sombre sous

les arbres, et quelqu'un aurait pu facilement s'y cacher.

« Ce sera, sans doute, quelque branche d'arbre froissée par un chien, » reprit Fernando en faisant quelques pas en avant, comme s'il eût voulu éclairer la marche.

Au même moment un éclair jaillit dans le fourré à dix pas de lui, une détonation d'arme à feu se fit entendre, et le jeune homme, étendant les bras, bondit sur lui-même en poussant un cri terrible, chancela un instant et tomba comme une masse, la face dans la poussière.

El Osso se précipita sur lui avec un rugissement de tigre blessé à mort :

« Fernando! mon fils! mon enfant! »

Fernando ne répondit que par un râlement suprême, et quand Pedro, fou de douleur, le souleva, un flot de sang jaillit de sa poitrine, percée par une balle.

« Au secours! à l'assassin! » cria le malheureux père.

Agenouillé au pied d'un chêne, Jose Cabral, l'assassin, épaulait son fusil pour frapper sa seconde victime, n'attendant que le moment favorable où il serait sûr de son coup.

« Au secours! » répéta el Osso, qui, en se relevant, découvrit en plein sa poitrine.

Jose fit feu.

Mais au lieu d'atteindre le cœur d'el Bandito, la seconde balle ne fit que lui briser l'épaule, et l'assassin, dont une secousse inattendue avait fait dévier l'arme, sentit s'enfoncer dans sa gorge les ongles d'une femme qui se cramponnait à lui en glapissant d'une voix stridente :

« Le bois de Varillas est le bon endroit. »

Cette femme, c'était Dolorès, que la Providence avait attachée aux pas du meurtrier pour le livrer à la justice.

Pourquoi la folle le surveillait-elle? Assurément elle n'en savait rien; une force inconnue la poussait; elle avait obéi, et, rampant derrière les broussailles, elle était venue s'accroupir derrière l'assassin, pais, au moment où il visait el Osso, s'était précipitée sur lui et l'étouffait.

Lui, se débattait avec fureur, mais sans songer

à se servir de son couteau, tant il était effrayé par cette attaque inattendue.

Cependant les paysans commençaient à accourir aux cris du blessé, qui, agenouillé près de son fils et ne pouvant plus le soutenir de son bras brisé, continuait à le couvrir de son corps, comme s'il n'eût pas été déjà un cadavre.

De la Palmeria, on avait aussi entendu les coups de fusil et peut-être l'appel suprême d'el Bandito, car de ce côté-là des cris répondaient à ses cris, et les travailleurs de l'hacienda, franchissant la haie avec leurs faux, leurs pioches ou

même des bâtons, sautaient dans le chemin creux.

Bientôt, à ces rumeurs menaçantes vint se joindre la voix de Marron.

Jose Cabral se sentit perdu, s'il n'échappait aux étreintes du fantôme dont les griffes continuaient à déchirer sa gorge et les dents à lui mordre les bras et les épaules; il fit un dernier effort et s'enfuit, abandonnant son fusil, son feutre accusateur et un lambeau de sa veste arraché par Dolorès.

La folle, renversée d'un coup de poing, se releva, ensanglantée, et se lança à sa poursuite.



LA DOUBLÉ ASSASSINAT

Il y avait un autre bâtiment sur l'île, mais il était plus petit et plus simple. Les arbres étaient de différentes espèces, et on pouvait voir quelques fleurs ou fruits sur certains d'entre eux. Le ciel était clair et le soleil brillait sur l'eau. L'île semblait être un lieu isolé et tranquille, malgré la présence de la bâtisse principale.

La scène était paisible, mais une ombre de malheur semblait planer sur elle. Les détails de l'architecture de la bâtisse principale étaient soignés, avec des lignes courbes et des ornements discrets. Le contraste entre la nature sauvage et l'édifice imposait une certaine curiosité.



La lance au poing et la tête encapuchonnée. (Page 160.)

CHAPITRE XXIII

LE DOUBLE ASSASSINAT



poste de police de Perrico Moron, brigadier des se-

A posada où, la veille, don Gomez avait rencontré le coscon, est située à une petite distance de la porte de Xérés, près de laquelle se trouvait le

renos du quartier. L'heure de sa faction était venue, et, adossé à la muraille, la lance au poing et la tête encapuchonnée de son caban, il n'attendait que le premier tintement de l'*Angelus* pour allumer sa lanterne, lorsqu'un premier coup de feu, suivi bientôt d'un second, retentit au loin sur la route de la Palmeria.

Presque aussitôt des cris : « Au secours ! » se firent entendre, puis, après quelques minutes, des aboiements de chien lancé sur une trace et éventant une piste.

« Caramba ! pensa Moron, il pourrait y avoir



Mais elle leur montra la direction prise par le meurtrier. (Page 365.)

du nouveau, et quoiqu'il ne fût pas encore tout à fait l'heure réglementaire, il alluma sa lanterne, qu'il posa à terre de manière à en masquer la clarté, puis, portant à ses lèvres un sifflet de corne, il en tira un son modulé d'une façon toute particulière, auquel répondirent trois ou quatre autres sifflements du même genre dans différentes directions.

Perrico sourit dans sa moustache grise, comme pour se dire :

« C'est bon, les voilà avertis et sur leurs gardes. »

D'autres que lui, cependant, avaient entendu les détonations et les cris de détresse; un cavalier qui rentrait de la promenade avec sa femme à son bras s'approcha du garde de nuit.

« On a tiré un coup de feu, lui dit-il, là-bas, sur la route.

— Deux, répondit Perrico sans s'émouvoir.

— Dios mio, ne serait-ce pas un assassinat ? reprit la senora.

- Probablement.
- Pour sûr! On appelle au secours.
- Il faut espérer que quelqu'un ira.
- Mais vous, n'allez-vous pas.....?
- Mon poste est ici, senora, et....»

En ce moment, l'horloge sonna sept heures.

Sans achever sa phrase, le sereno accrocha sa lanterne au bout de sa lance et cria d'une voix lente, mais fortement accentuée :

« Il est sept heures, le ciel est pur (son lassiete, sereno)! »

De rue en rue ce cri alla se répétant, et chacun sut dans la ville, sans avoir besoin de consulter sa montre ou de mettre le nez à la fenêtre, l'heure qu'il était et l'état du ciel.

De demi-heure en demi-heure, pendant toute la nuit, dans toutes les villes d'Espagne, le sereno jette cet avertissement à travers le silence.

C'est déjà un service rendu à la population, mais c'est loin d'être le seul; le revolver à la ceinture, la lance au poing, le garde de nuit parcourt les rues qui lui sont assignées, veillant à la sûreté publique, remettant sur leur chemin les personnes égarées, arrêtant les vagabonds, ouvrant avec son trousseau de clés le domicile d'un cavalier attardé sans qu'il soit nécessaire de carillonner une heure à la porte, et éveillant avec une scrupuleuse exactitude les personnes qui, ayant affaire de grand matin, ont pris la précaution de se recommander à sa bienveillante vigilance.

Comme on le voit, nos voisins ne sont pas aussi barbares que veulent bien le proclamer certains gazetiers, et, quelque civilisés que nous soyons, nous pourrions faire à leur barbarie des emprunts qui ne seraient pas sans utilité.

« Entendez, continua la dame, il me semble que les cris se rapprochent.

— Tant que les perturbateurs du repos seront en dehors des murs, cela ne me regarde pas, dit froidement Ferrico.

— Mais s'ils entrent? fit le cavalier.

— Ils ne ressortiront pas, répondit le garde.

— Santissima Maria, rentrons, s'écria la senora

en entraînant son mari, je ne veux pas me trouver dans la bagarre. »

Au bois de Vacillas, le tumulte était affreux.

Les paysans et les fermiers accouraient de toutes les fermes; toute la Palmeria était sur pied. Qu'était-ce? Que se passait-il?

Le premier qui arriva sur le théâtre du crime fut el tio Bastian. L'oncle Bastian, un brave laboureur, qui, ayant perdu une jambe au service de l'Espagne, était revenu cultiver son petit domaine et passait en ce moment près du bois.

D'abord il ne vit personne, car, quoique grièvement blessé, el Osso s'était relevé pour s'élancer à la poursuite du meurtrier; le fermier marchait donc au hasard: tout à coup il s'arrêta, effrayé et stupéfait à la fois.

Au pied d'un gros sapin, sur la lisière du fourré, un jeune homme gisait, pâle et sanglant, sur la mousse verte. On ne pouvait pas distinguer son visage, caché par un de ses bras; mais sa mise élégante indiquait un riche propriétaire.



« Ai de Dios! s'écria Bastian, voilà celui qui a été assassiné. Pauvre garçon, il a été rudement touché! Dieu ait son âme! »

Il s'approcha du cadavre, s'agenouilla pour s'assurer s'il était bien mort, souleva son bras et poussa un cri :

« Valga me Dios! c'est le señor Fernando. Au secours, braves gens! par ici! par ici! »

Cinq ou six personnes s'assemblèrent autour du cadavre.

« C'est le fils d'el Osso, répétait-on avec stupeur, un de nos plus élégants majos; qui donc peut avoir fait le coup? »

— Ce sera Ramon, pour se venger de l'outrage que lui a fait publiquement don Gomez, dit une voix.

— Ramon est à Cadix, fit un autre; je crois plutôt que... Ecartez-vous, señores, écartez-vous, voici sa sœur. »

Carmen accourait en effet, entourée des gens de la Palmeria armés de fourches, de bâtons et de fusils; elle ne savait encore rien, mais ses traits, empreints d'épouvante, témoignaient de ses funestes appréhensions.

A la vue de son frère, elle pâlit comme une morte, resta quelques instants sans parole, puis se jeta, éperdue, sur le corps inanimé.

« Et mon père? où est mon père? » s'écria-t-elle tout à coup en se redressant.

Tout le monde gardait le silence.

Marron, seul, léchait les mains de Fernando et faisait retentir le chemin creux de longs hurlements.

Tout à coup une voix terrible, partie du fourré, rugit :

« A moi, Marron, à moi! »

Le chien s'élança.

« Suivez-le et vengez mon frère, » s'écria Carmen.

Dix hommes se précipitèrent dans le bois.

Auprès d'un chêne touffu, ils trouvèrent le bandit, un bras pendant, les habits déchirés par les ronces, tête nue, examinant un fusil double et un vieux feutre, abandonnés par l'assassin.

« Le meurtrier, c'est Zarandon le mendiant, leur cria el Osso; il faut le trouver et le saisir; mais ne le tuez pas: il n'a fait qu'exécuter un ordre, et, par l'enfer, je veux savoir qui l'a donné.

— Peut-être est-il encore dans le bois? fit Diego. Je vais chercher des torches; gardez les avenues.

— C'est inutile, répondit le malheureux père, voici qui le trouvera! »

Et ayant fait sentir à Marron l'arme et le feutre, il lui dit :

« Cherche et trouve »

L'intelligent animal queta quelques instants, tournant autour de l'arbre, puis soudain il aspira l'air, donna un formidable coup de voix et, le nez sur le sol, partit en hurlant.

Tous s'élançèrent sur ses traces.

« Ne venez-vous pas? demanda Diego au bandit.

— Les forces me manquent, répondit el Osso. Soutiens-moi, et ramène-moi près de lui.

— Seriez-vous blessé, vous aussi, señor?

— J'ai l'épaule brisée, et je perds mon sang.

— Ah! malheur! s'écria Diego, n'était-ce pas assez d'un?

— Que Dieu me donne seulement la force de le venger! » murmura el Osso.

A coups de hache, quelques hommes préparaient une civière dans le chemin creux; d'autres avaient couru à la Palmeria chercher un matelas et des torches; à genoux près de son frère, Carmen pleurait, tenant dans ses mains sa main froide, qu'elle tâchait de réchauffer.

En entendant la voix de son père, elle s'avança à lui en criant :

« Mon père! mon père!

— Ma fille chérie! » répondit-il en l'étreignant sur sa poitrine avec le bras qui lui restait.

Alors seulement elle s'aperçut qu'il était tout sanglant.

« Vierge sainte! c'est trop! fit-elle en laissant tomber ses mains.

— Que la volonté de Dieu soit faite, et non la nôtre! murmura le bandit, qui, sentant ses forces l'abandonner, s'assit par terre près de Fernando et s'évanouit.

— Sainte Mère des affligés, le laisserez-vous donc mourir ici? gémit Carmen, brisée par la douleur.

— Laissez-moi faire, señorita, dit l'oncle Bastian en l'éloignant doucement, et occupez-vous de tout préparer pour le transport, pendant que j'examinerai la blessure; j'ai été infirmier; par conséquent, je m'y connais un peu; avez-vous des ciseaux?

— Non, que voulez-vous faire?

— Découdre la veste; mais à la guerre comme

à la guerre, je me servirai de mon couteau; prêtez-moi seulement votre mouchoir.

— Voulez-vous que je vous aide?

— Je préfère être seul, vous me troubleriez.

Elle retourna vers son frère, pendant qu'avec la pointe de sa navaja le labourneur décousait la veste pour desserrer le bras, et qu'avec le mouchoir imbibé d'eau il baignait le front du blessé pour le faire revenir à lui.

Ses soins intelligents furent couronnés de succès, et quand les matelas arrivèrent, el Osso avait déjà repris assez de forces pour se placer sur une seconde civière, que sa fille lui avait fait préparer.

Grâce à la prompte affluence des secours, les bras ne manquèrent pas pour le transport des deux brancards.

Ce fut à la lumière des torches que le triste convoi fit son entrée à la Palmeria. Don Diego partit aussitôt à cheval pour aller chercher un chirurgien, afin de visiter la blessure de don Gomez.

Pendant le temps qu'avait pris le transport d'el Osso et de son fils, le drame commencé dans le bois de Varillas continuait entre le meurtrier et ceux qui le poursuivaient.

Jose Cabral, l'assassin aux gages d'Olympio, n'avait réussi qu'à demi dans sa criminelle tentative; l'intervention inattendue de Dolorès, en lui faisant manquer son second coup, avait singulièrement dérangé son plan, et peu s'en était fallu que le scélérat, à demi étranglé par les ongles d'acier de la folle, ne fût tombé lui-même au pouvoir de ce terrible el Osso, dont il n'avait pas de quartier à espérer.

Par bonheur, il s'était débarrassé de Dolorès, et peut-être, malgré les clameurs d'el Osso et des paysans, aurait-il pu gagner sans être vu la porte de Xérés; et de là le faubourg de Triana, où la police n'aime guère à pénétrer, si, arrivé à la lisière du bois, l'idée qu'il laissait derrière lui des traces trop compromettantes ne l'eût forcé à revenir sur ses pas pour ramasser son fusil et son chapeau, connu de tous les habitants de cette terre.

A tout pris il fallait faire disparaître ces témoins muets, mais éloquentes de son attentat; il tenta donc dans le bois et, grâce à l'obscurité, put le traverser sans être vu; mais les ténèbres qui le cachaient lui cachaient également les objets qu'il cherchait; il perdit à s'orienter plusieurs minutes: ce fut pour lui un contre-temps irréparable.

Si Dolorès n'était pas douée d'une force musculaire suffisante pour terrasser le faux estropié ou même le retenir en s'attachant à lui, en revanche, la nature, aidée peut-être par sa maladie, avait donné à ses yeux cette puissance propre à la race féline d'y voir dans l'obscurité, et dans cette circonstance on comprend quel avantage la pauvre folle avait sur son adversaire.

Il ne la voyait pas, elle la voyait.

Revenue de l'étourdissement causé par sa chute, elle s'était blottie derrière le tronc d'un chêne et guettait son ennemi, comme un tigre qui, derrière un rideau de verdure, épie sa proie au soleil couchant.

Au moment où, revenu sur le théâtre de son crime, le coscon marchait courbé, étendant les mains pour ressaisir les objets perdus, Dolorès bondit de nouveau sur lui, en glapissant de sa voix stridente:

« A l'assassin! je tiens l'assassin! »

Jose ne s'attendait pas à cette attaque; il roula sur le sol, où elle le couvrait de son corps, criant toujours:

« A l'assassin! je tiens l'assassin! »

A ces cris, el Osso avait répondu par un rogisement, et déjà le meurtrier pouvait entendre le craquement des branches brisées par le père de sa victime.

Réunissant ses forces, il se releva, lança la folle contre un arbre voisin et reprit sa course au hasard, s'embarassant dans les buissons, se heurtant aux troncs d'arbres, culbutant et se relevant pour se sauver.

Mais, malgré les blessures qu'elle avait reçues, la folle s'était remise à sa poursuite, et quand enfin, pantelant, il arriva à la lisière du bois et se lança dans la plaine éclairée par la lune, il vit



Un jeune homme pâle et sanglant gisait sur la mousse verte. (Page 362.)

émerger de l'ombre une forme blanche qui, élevant les mains, recommença à crier :

« A l'assassin ! »

Jose proféra un blasphème terrible, courut sur elle, la renversa de nouveau, et, se penchant sur elle, la frappa de sa navaja.

Il n'y a que les morts qui se taisent.

Cette fois, il en était débarrassé ; il sauta dans un chemin creux et continua à courir.

Soudain, à trois cents pas derrière lui, un coup de voix furieux retentit, et il entendit les clameurs d'une troupe d'hommes.

Évidemment on le poursuivait, et Marron conduisait la chasse ; alors, éperdu, il se lança à travers champs, droit vers la porte de Xérés.

Un instant la poursuite sembla avoir cessé ;

en suivant la piste, le chien était arrivé près de Dolorès, et là il s'était arrêté ; le coscon respira plus librement : il crut le chien dévoyé ; les clameurs même avaient cessé, et les chasseurs s'empressaient autour de la nouvelle victime.

Mais elle, se soulevant sur son coude, du doigt leur montra la direction prise par le meurtrier, en criant :

« Il est là tout près ! c'est l'assassin ! »

Marron donna un nouveau coup de voix et repartit au galop, avec ce glapissement particulier au chien qui a trouvé la bonne piste.

« Malédiction ! » rugit Cabral en recommençant à courir.

Déjà il n'était pas à vingt pas de la porte, quand derrière lui son formidable adversaire,

franchissant une haie, vint tomber à ses talons.

Sans se retourner, Jose fit un bond en avant; encore un instant il touchait la porte.

Marron avait bondi lui aussi; le coscon se jeta de côté, mais pas assez vite pour qu'en passant le chien ne lui emportât au vol un morceau de sa veste, déchirée à pleine gueule.

Pour s'en débarrasser, il fallut au redoutable animal quelques secondes; s'en fut assez pour que son ennemi pût franchir la porte en criant au sereno debout, sa pique d'une main, sa lanterne de l'autre :

« Sereno, abattez ce chien; il est enragé. »

Le garde ne bougea pas.

Marron se rua de nouveau sur son ennemi dont cette fois ses dents enfamèrent l'épaule.

Déjà Cabral, adossé à une maison, avait tiré son long couteau, et, à la vue de la lame sanglante, le chien hésitait avant de s'élancer encore une fois, quand Perrico siffla d'une manière si particulière, que le coscon, pour lequel les modulations du sifflet des gardes de nuit n'avaient plus de mystères, quittant la position qu'il occupait, se jeta vivement dans une rue latérale.

Une pointe de lance dirigée contre sa poitrine le fit retourner en arrière; mais là aussi une autre lance le menaçait. Il jeta autour de lui un regard désespéré.

Il était trop tard.

À l'entrée de chaque rue brillait une lanterne éclairant un sereno l'arme au poing.

Alors il essaya d'une dernière ruse, et, feignant de croire que ces préparatifs ne le regardaient pas :

« Tuez donc ce chien, il est enragé! s'écria-t-il.

— Et toi, rends-toi, ou tu es mort, répondit Perrico en lui portant au visage la pointe de son arme, pendant qu'il l'appréhendait au collet.

— Moi, mais qu'ai-je donc fait? dit-il en laissant tomber sa navaja à ses pieds.

— Retenez-le, c'est un assassin; à mort! à mort! rugissaient à la fois sept ou huit paysans qui accouraient, haletants.

— Ce n'est pas vrai, je n'ai rien fait, lâchez-

moi! suppliait Cabral. Ces gens-là mentent, je le prouverai.

— Tu le prouveras au juge si tu peux; mais d'abord, suis-nous en prison.

— Il a assassiné don Fernando Gomez, il a assassiné Dolores la folle et blessé don Gomez, le propriétaire de la Palmeria! vociféraient les paysans en le menaçant de leurs fourches, tandis que Marron grondait en fixant sur lui son oeil sanglant et montrait ses longs crocs entre ses lèvres contractées.

— Tout cela s'expliquera devant le juge, caballeros, s'écria Perrico; à présent, il est notre prisonnier; nous répondons de lui, il n'échappera pas, mais que personne de vous ne porte la main sur lui, ou bien.... »

Et il fit craquer la batterie de son revolver.

En tout pays, cette pantomime est comprise sans qu'il soit nécessaire de l'expliquer par une phrase.

Jose Cabral, encadré de quatre serenos, prit donc la route du saladero ou prison préventive.

Ceux qui le poursuivaient se contentèrent de le suivre jusqu'à la porte.

Arrivé là, Perrico se retourna vers eux :

« Si quelqu'un de vous, caballeros, désire entrer lui aussi, je suis à sa disposition! » dit-il gravement.

Ils jugèrent plus convenable de retourner chez eux.

Comme ils sortaient de la ville, ils rencontrèrent Diego, qui arrivait bride abattue.

« Et l'assassin? demanda-t-il.

— Pris.

— Vivant?

— Pas une égratignure autre qu'une morsure du chien.

— Dieu soit loué! Il faudra bien qu'il parle, maintenant, et qu'il dénonce ses complices.

— Pourvu cependant qu'on ne lui fasse pas grâce de la vie.

— Ni à lui ni aux autres, senores, ne craignez rien, et si les choses se passent comme je l'espère, il sera garrotté en compagnie.

— Dieu vous entende, caballero! répondirent

les paysans; dans tous les cas, si on le gracie, il fera bien de ne pas revenir mendier aux abords de la Palmeria; nous nous chargerions de le brancher à un chêne qui jamais n'a porté de si gros glands.

— Au revoir, senores!

— Dieu vous la fasse bien passer, caballero!

Et ils se séparèrent.

Don Mendulios venait de se mettre au lit quand Diego frappa à sa porte trois coups précipités.

« Allons, encore un importun, pensa le docteur; on dirait que ces gens-là se donnent le mot pour troubler mon sommeil; mais aujourd'hui ils peuvent heurter à leur aise, je suis fatigué, et, par mon saint patron, je ne me lèverai pas pour le premier venu; d'ailleurs, j'ai averti Paca que j'entendais n'être pas dérangé. »

La duègne qui répondait à ce nom et cumulait dans la maison du docteur les fonctions de cerbère, de cordon-bleu et d'*ama de llaves* ou économe, prétendait, elle aussi, ne pas laisser pénétrer les assiégeants dans la place passé l'heure du couvre-feu; assise près du brasero sur lequel mijotait doucement le lait de poule qu'elle se destinait, elle lisait pieusement dans un gros in-folio la vie de saint Siméon le Stylite, et elle ne bougea pas plus que si elle n'eût entendu aucun bruit.

« S'ils sont sourds ou endormis, c'est ce que je vais voir, » gronda Diego en heurtant cette fois avec une telle violence, que don Mendulios en tressaillit dans son lit et dona Paca dans son fauteuil.

Rarement un accident vient sans l'autre; le brusque mouvement de la duègne entraîna la chute du livre, qui entraîna celle du brasero, qui entraîna celle du bol, qui se brisa, répandant sur la natte de sparterie tout son appétissant contenu.

« Ah! brigand! ah! païen! ah! mécréant! » s'écria la vieille fille, dont le visage s'empourpra de colère, je voudrais que cette bavaroise te fût au moins tombée sur la tête, pour t'échauder comme tu le mérites. »

Diego, sans se douter des malédictions de l'*ama*, continuait à frapper à tour de bras, comme s'il eût voulu enfoncer la porte.

Dona Paca ne bougeait pas.

« Évidemment ce scélérat veut me faire écrouler la maison sur la tête, soupira Mendulios en tirant le cordon de sa sonnette.

— Qu'y a-t-il encore? s'écria de l'autre côté de la porte une voix irritée.

— C'est ce que je me demande, Paca, répondit le docteur, et ce que je vous prie d'aller voir.

— Et moi, je n'irai certainement pas; il n'y a que Belzébuth en personne pour faire un semblable vacarme, et je n'ai pas envie de m'exposer à ses cornes.

— Alors, il faudra que je me lève, malgré ma courbature, et que je m'expose à aggraver ma maladie? répondit Mendulios d'un ton de doux reproche qui perça le cœur de la vieille.

— Demeurez donc, je vais un peu examiner par la fenêtre, » fit-elle en maugréant.

Au bruit que fit l'espagnolette, Diego releva la tête.

« Le docteur! vite le docteur! » cria-t-il.

— Don Mendulios est souffrant, répondit Paca d'un ton digne.

— Souffrant ou pas souffrant, il faut qu'il se lève et me suive à la Palmeria; j'ai un cheval pour lui.

— *Santa Maria!* à la Palmeria? qu'y a-t-il donc de si pressé? continua-t-elle en se radoucissant à ce nom.

— Il y a que don Fernando a été assassiné, que don Pedro est grièvement blessé, que la *senorita* devient folle, et que nous avons tous perdu la tête.

— *Santissima virgo Maria*, que me dites-vous là? s'écria l'*ama de llaves* en se précipitant vers le cabinet du docteur, chez lequel elle entra comme un ouragan.

— Mon Dieu, qu'est-ce? fit Mendulios, effrayé.

— Levez-vous vite, *senor*; la Palmeria est à feu et à sang; une bande de brigands a tout mas-



Et toi, rends-toi, ou tu es mort. (Page 366.)

sacré, et ceux qui ne sont pas morts sont devenus fous ! »

Le tonnerre serait tombé dans la chambre du docteur, que celui-ci n'aurait pas éprouvé une plus forte commotion.

« Allumez ma bougie, Paca, et donnez-moi mes chausses ! fit-il en se soulevant sur le coude.

— Votre bougie brûle, et vos chausses sont là, répondit-elle, pressée de courir savoir des détails.

— Qui apporte ces nouvelles, au nom du Seigneur ?

— Un domestique de don Gomez.

— Faites-le entrer. »

En arrivant dans la chambre, Diego trouva le docteur, qui, malgré ses efforts, ne pouvait pas parvenir à se boutonner.

« Diable de culotte ! répétait-il, diable de culotte ! »

Il fallut que dona Paca lui fit observer qu'il l'avait mise à l'envers.

« C'est vrai, fit-il en la quittant.

— Attendez au moins que je sois sorti, » vociféra la pudique Paca, indignée.

Le docteur ne fit aucune attention à cette exclamation ; il était tout oreilles au récit de Diego.

Quelque épouvantable que fût cette narration, l'homme de l'art devenait plus calme en l'écoutant, et bientôt son instinct de médecin prit le dessus sur toutes ses émotions.

« Par où est entrée la balle qui a frappé don Pedro ? demanda-t-il.

— Par l'épaule, en arrière.

— Est-elle ressortie ?

— Je ne sais pas.

— Y a-t-il deux trous ?

— Un seul.

— Elle n'est pas ressortie. Le blessé parle-t-il ?

— Oui, señor.

— Rend-il du sang par la bouche ?

— Je ne crois pas.



Le docteur opérant el Osso. (Page 370.)

— Bien ! Paca, donnez-moi ma trousse numéro 2 ; toi, pendant que j'achève mes préparatifs, va prévenir Miguel le barbero, j'aurai besoin de lui ; sais-tu où il demeure ?

— Trois maisons plus bas ; il m'a tiré du sang l'année dernière à la canicule (1).

(1) Beaucoup d'Espagnols ont l'habitude de se faire saigner tous les ans, les femmes surtout, dans le royaume de Valence, pour éviter pèlès ; c'est le barbier qui remplit l'office de sangrador.

— Dis-lui qu'il se hâte. »

Le docteur examina sa trousse, se munit d'une provision de charpie en cas de besoin, et, toujours par précaution, écrivit un petit billet pour le faire parvenir de main en main, par l'intermédiaire des serenos, au révérend père Isidro, aumônier de la Sangre et confesseur habituel du farouche el Osso.

Si Mendulios n'avait pas une science bien profonde, il savait au moins que si les hommes ont

un corps, ils ont aussi une âme ; dans des pays voisins, il se trouve des célébrités médicales qui ont le malheur de l'ignorer.

Cinq minutes après être sorti, Diego rentra avec Miguel.

Les trois hommes partirent aussitôt.

Quand ils arrivèrent à la Palmeria, on y connaissait déjà l'arrestation du coscon.

En l'apprenant, el Osso n'avait dit que ces mots :

« Il parlera, et tu seras vengé, mon Fernando ! »

Puis il était resté assis sur une chaise, près du lit taché de sang, les yeux fixés sur le cadavre de son fils.

Le docteur était un vieil ami de la famille ; quand il entra, el Osso étendit la main pour serrer la sienne, puis montrant le corps :

« Voici, dit-il, tout ce qui m'en reste ; les impies l'ont... »

Il ne put pas terminer sa phrase, la douleur lui serrait la gorge comme un étau.

« Son âme est au ciel, continua Carmen ; ce soir même il avait reçu l'absolution ; il priera pour nous.

— Et moi je le vengerai, rugit le bandit en se levant debout ; je te vengerai, entends-tu, mon Fernando ?

— Mon père, mon père, calmez-vous, s'écria la jeune fille en l'enlaçant doucement dans ses bras pour le faire rasseoir ; voyez, votre sang coule.

— Mon sang, le voici ! répondit le malheureux père, en proie à une exaltation terrible ; ma blessure, la voici ! »

Et il montrait le cadavre.

« Si vous voulez venger Fernando, il faut guérir, et si vous voulez guérir, il faut vous calmer, dit le docteur ; asseyez-vous, et du courage ! Je puis encore extraire la balle ; demain, ce serait trop tard ; au nom du fils que vous pleurez, je vous ordonne de vous asseoir et d'obéir. »

El Osso courba la tête et s'assit.

« Peut-être vaudrait-il mieux faire le pansement ailleurs ? » murmura Miguel à l'oreille de don Mendulios.

Celui-ci répondit par un geste qui signifiait : « Laissez-moi faire. »

On approcha une table, avec une cuvette remplie d'eau tiède, une éponge, des linges, tout ce qu'il fallait.

Le docteur ouvrit sa trousse et en tira des sondes, des pinces, des bistouris, qu'il plaça à sa portée.

« Maintenant, dit-il, que les femmes sortent. »

Elles obéirent, sauf Carmen.

« Senorita, je vous en prie, lui dit le chirurgien, votre émotion pourrait lui faire mal. »

El Osso releva la tête.

« Je réponds d'elle, dit-il ; laissez-la ; il est bon que la fille d'un bandit s'accoutume à la vue et à l'odeur du sang.

— Merci ! père, fit Carmen ; je vous promets de me montrer digne de vous. »

Et, pendant que Diego approchait la lumière, elle enleva doucement les linges qui couvraient l'épaule fracturée, détacha délicatement le bandage posé par el tio Bastian et lava la blessure.

Tirée à très-courte distance, la balle avait traversé l'omoplate sans la briser et était venue se loger dans les muscles de l'avant-bras, dont elle avait fracturé l'os.

Pour la trouver, le chirurgien travailla longtemps, enfonçant ses sondes et retirant des morceaux de drap que le projectile avait fait pénétrer dans les chairs ; pendant toute cette opération, pas un muscle du visage du patient ne remua ; on eût dit qu'il était de marbre.

Diego, lui, tremblait comme une feuille ; il fallut que la jeune fille lui prit la lampe des mains.

Enfin, la sonde toucha.

Il n'était pas possible d'agrandir le trou fait à l'os, et le docteur se décida à pratiquer une seconde incision sous le bras, pendant que son aide le tenait soulevé.

Au premier coup de bistouri, le sang jaillit avec abondance jusque sur les mains et le visage de Carmen : elle ne trembla pas ; au second coup, el Osso, qui jusque-là avait paru insensible, poussa un grondement inarticulé et coupa avec

ses dents le nœud d'un mouchoir qu'il avait eu la précaution de se placer dans la bouche.

Ce fut tout.

« Mes pinces, » fit le docteur en donnant un troisième coup.

Elles étaient inutiles, et une balle de plomb tomba sur le plancher avec un bruit mat.

« *Viva Dios!* elle est ronde, s'écria le barbero, et en plomb; el señor Gomez était perdu si elle eût été en fer ou conique.

— L'autre aussi était en plomb, murmura le patient, et cependant... »

Le reste du pansement ne présentait plus aucune difficulté; mais dès qu'il fut achevé, Mendulios exigea qu'el Osso se laissât mettre dans un lit, que sa fille fit dresser à la hâte dans la chambre, près de celui où reposait Fernando.

A peine le bandit y était-il étendu, qu'il perdit connaissance.

« Ne pensez-vous pas qu'il y ait du danger? demanda la jeune fille.

— Aucun, pour le moment du moins, répondit le chirurgien en replaçant ses instruments; mais la fièvre viendra, et probablement avec la fièvre le délire; dans ce cas, on pourrait craindre pour le cerveau; je ne retournerai pas à la ville cette nuit; faites-moi conduire dans une chambre où je pourrai reposer n'importe sur quoi, divan ou lit de camp, enveloppé dans mon manteau, afin d'être prêt à tout événement quand on viendra me chercher; pour vous, señorita, tâchez de dormir aussi; vous aurez besoin de toutes vos forces, et il ne faut pas les gaspiller inutilement. »

Les prévisions de l'homme de l'art ne l'avaient pas trompé; vers sept heures du matin, la fièvre se déclara, accompagnée d'un délire violent, pendant lequel le malade, surexcité, voulait absolument se lever pour tuer des assassins qu'il voyait entrer de tous côtés.

Sa force, doublée par l'ébranlement de son système nerveux, nécessitait autour de lui la surveillance constante de Diego et de trois autres ouvriers de la ferme, qui plus d'une fois durent user de la force pour le maintenir dans son lit.

Comme ces hommes lui paraissaient les meurtriers de son fils, il poussait des hurlements furieux en se débattant et appelait à grands cris Fernando. Bien qu'il ne reconnût point sa fille, la voix de Carmen avait seule le don de le calmer un peu. Quant au révérend père Isidro, accouru en pleine nuit, il l'avait pris en horreur et écumaient de rage chaque fois qu'il l'apercevait près de lui; sa robe de bure lui rappelait sans doute les haillons couleur amadou que revêtait le coscon, et il le traitait de scélérat, de meurtrier, de faux soldat.

Plus tard, quand sa fureur commença à s'apaiser et son cerveau à se refroidir, il se figura au contraire que Diego n'était autre que don Carlos, et c'était à lui qu'il se plaignait des mauvais traitements dont il était en butte de la part des conspirateurs, ne l'appelant que Sire ou Votre Majesté, et le suppliant de faire fusiller immédiatement son premier ministre, el señor Mendulios, comme criminel de lèse-majesté, traître et sacrilège.

Heureusement pour le roi, qui aurait été fort en peine de satisfaire aux désirs de son loyal sujet, plus heureusement encore pour le docteur, Carmen expliquait au malade qu'il commettait une erreur en confondant un innocent médecin avec un certain gouverneur de Burgos qui, dans les premiers temps de la République, avait osé violer la capilla mayor de la cathédrale de cette ville, en frappant du bout de sa canne les vases sacrés jusque sur l'autel, et avait été massacré par le peuple, rendu furieux par ce sacrilège.

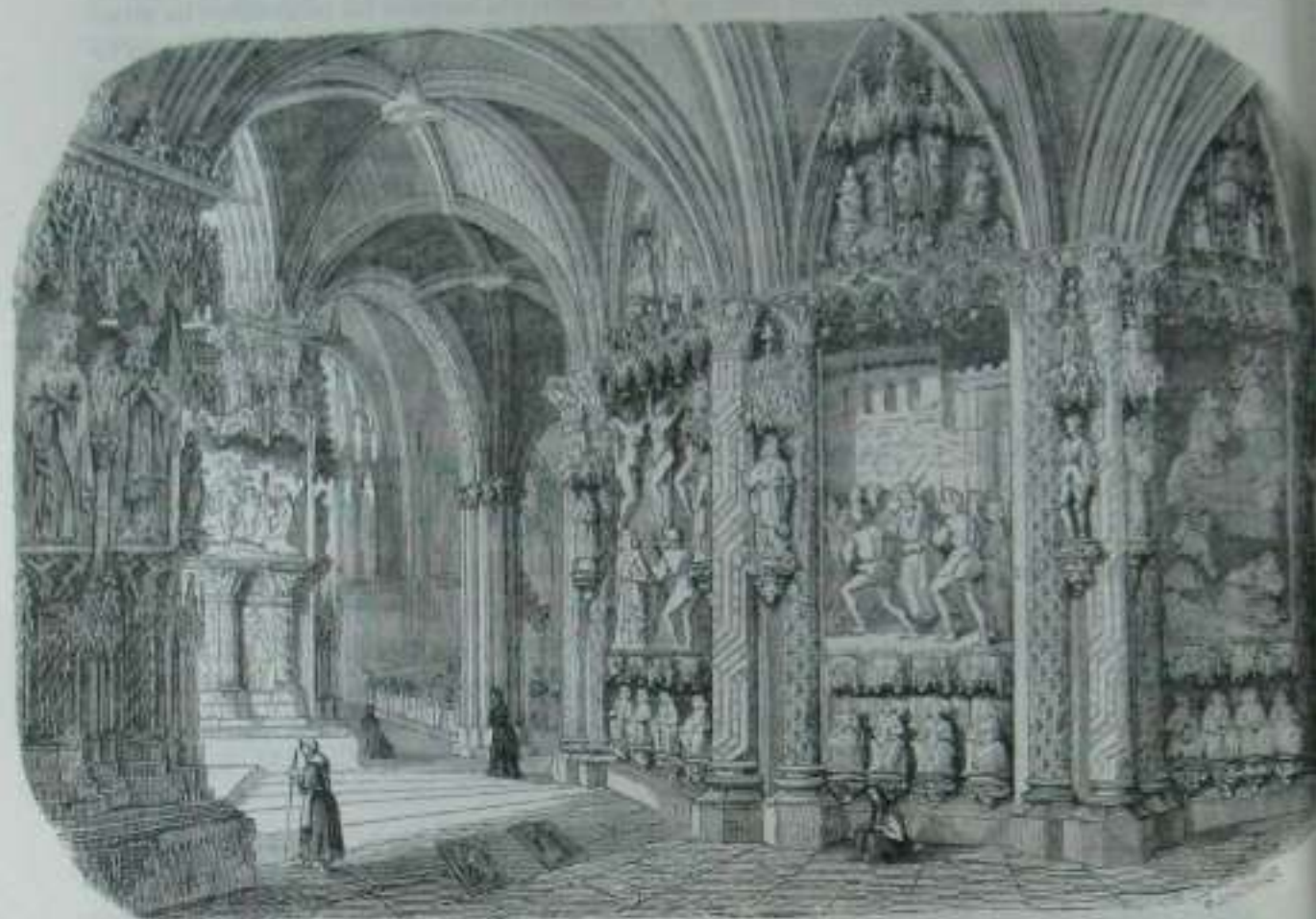
El Osso s'apaisait un moment, puis revenait à son idée fixe, la pendaison du docteur.

Pour en finir, Diego, auquel la jeune fille soufflait ses réponses, promettait de faire bonne justice de l'infame Mendulios.

Peu en peine du sort que lui réservait son patient, celui-ci était, en revanche, fort inquiet de la scène qui aurait lieu lors de l'enlèvement du cadavre de don Fernando.

Une crise pouvait tuer el Osso, et, selon toutes les probabilités, cette crise aurait lieu.

Ce fut encore Carmen qui, profitant avec une



La capilla mayor de la cathédrale de Burgos. (Page 371.)

courageuse présence d'esprit du sommeil de son père, évita ce danger, en faisant transporter dans une chambre voisine le cadavre de son frère, où l'attendaient pour lui rendre les derniers devoirs plusieurs délégués de la corporation des Pénitents bleus.

El Osso, à son réveil, ne s'aperçut de rien ; sa mémoire embarrassée contondait le meurtre de l'ex-gouverneur avec le drame du bois de Vattillas ; il ne fit pas de questions et continua à demander de plus belle la mort de Mendulios.

Le délire ne dura que trois ou quatre jours, cependant ; mais à la fièvre succéda la prostration, et ce ne fut que grâce aux soins incessants de ceux qui l'entouraient, de son héroïque fille surtout, que le bandit dut de ne pas perdre la raison.

Enfin, à force d'amour filial, Carmen triompha

de l'immense désespoir du bandit et parvint à raviver la flamme de son intelligence, prête à s'éteindre.

Vers la fin de novembre, c'est-à-dire après un mois de lutttes et d'angoisses, le malade entra en convalescence.

« Maintenant que tout danger est passé, c'est votre tour de vous soigner, mon enfant, dit le docteur à la courageuse Andalouse ; vous avez fait plus que le possible, il ne faut pas tenter l'impossible, et c'est un devoir de conscience de penser à vous.

— Moi, répondit-elle, c'était eux ; à présent, ce n'est plus que lui.

— Eh bien, c'est en son nom que je vous en prie, fit le médecin.

— Et moi, au nom de Dieu que je vous l'ordonne, reprit le père Isidro ; vous n'avez pas le

droit de disposer à votre gré d'une vie qui vous a été prêtée, mais qui ne vous appartient pas.

— Oh! soyez sans crainte, répondit-elle; je vivrai, puisque Dieu l'ordonne et que mon père en a besoin; mais aidez-moi tous les deux dans l'accomplissement de mon devoir, en m'aidant à consoler mon père, car vous voyez dans quel état ce malheur l'a mis. »

En effet, el Osso n'était pas reconnaissable.

Ces trente jours l'avaient vieilli de plus de trente années.

La douleur avait courbé cet homme si robuste, blanchi ses cheveux et sa barbe, creusé ses joues, plombé son teint, sillonné de rides son front et ses joues.

Lorsque, pour la première fois, il sortit de sa chambre pour aller s'asseoir au soleil sur un fauteuil que Diego lui avait préparé devant la porte de l'hacienda, il faisait pitié à voir; marchant appuyé sur deux bras, les yeux caves et éteints, la tête tremblante, et comme écrasé sous le poids de son immense désespoir.

« Qu'en pensez-vous? demanda avec inquiétude le père Isidro à Mendolios.

— C'est une âme d'acier dans un corps de fer, répondit le docteur; avant trois mois il sera aussi fort qu'il n'a jamais été; il veut vivre et il vivra pour sa vengeance.

— Ce n'est pas chrétien, soupira le prêtre.

— C'est espagnol, » fit le docteur.

Huit jours plus tard, le bandit était sur pied, faible de corps assurément, mais déjà plein d'une indomptable énergie.

Quant à Carmen, n'était sa pâleur, sa tristesse profonde et ses vêtements noirs, elle semblait n'avoir pas souffert.

Sombre comme la nuit, le bandit passait ses journées assis devant sa porte, les mains croisées sur son bâton, à méditer, ou bien il écrivait dans sa chambre, sur son livre de comptes.

Un matin, il dit à sa fille :

« Après-demain est dimanche, et je dois aller à la messe; mais je veux que ma première sortie soit pour LUI; demain, nous irons le voir là où ils l'ont mis.

— Ne voulez-vous pas que je fasse prévenir mon oncle et ma tante? demanda la jeune fille.

— Préviens-les, fit-il. Diego nous accompagnera; il l'aimait. »

Le lendemain, en effet, à dix heures du matin, le bandit frappait à la porte de la rue de las Sierras.

Une camériste en deuil vint ouvrir; sans prononcer une parole, elle prit la main de Carmen, la lui baisa et introduisit les visiteurs dans une pièce où, sur le même divan, étaient assis don Murillo et sa femme, tous les deux en grand deuil, elle sa mantille sur la tête, lui son chapeau et sa canne à la main.

Ce fut en pleurant qu'ils se serrèrent dans les bras les uns des autres.

« Pauvre enfant, sanglota dona Paquita en embrassant Carmen, le malheur s'acharne sur nous! »

Et comme el Bandito lui serrait la main en l'appelant ma sœur :

« Oh! oui, s'écria-t-elle, aujourd'hui, nous sommes doublement parents, par le sang et par la douleur! »

L'entrevue fut poignante.

Depuis la mort de Fernando, son père n'avait pas revu don Raphaël; il le retrouvait ce qu'il l'avait laissé, un pauvre être souffreteux, cassé, aux trois quarts tombé en enfance, et dont les yeux rougis ne savaient plus que pleurer.

Après quelques minutes, la même camériste en noir qui avait introduit le bandit et sa fille ouvrit la porte en disant à demi-voix :

« La voiture attend. »

Tous sortirent alors.

« Où faut-il aller? demanda le cocher.

— A l'église d'abord, puis au campo santo, » répondit el Osso.

CHAPITRE XXIV

LA JUSTICE DES HOMMES



ux pays, à notre époque troublée, ne prête plus que l'Espagne aux changements imprévus du sort et de la fortune.

Depuis bien des mois, don Vicente Placidio, à la fois geôlier en chef et greffier de la prison criminelle de Séville, n'avait éprouvé aucune de ces jouissances qui, suivant l'expression poétique de la senora Barbara, son épouse, colorent en rose l'horizon de la vie.

Mal payé sous le règne d'Isabelle seconde, que Dieu conserve! il ne l'avait plus été dès l'avènement de la République, qui lui avait enlevé une bonne moitié de ses pensionnaires pour en faire des régénérateurs de la société, et don Amédée, importé d'Italie pour le plus grand bonheur de ladite République royale, n'avait pas fait tomber un rouge maravedis dans les poches béantes du vieil employé.

Aussi, en dépit de son nom de Placidio, commençait-il à tourner à l'aigre et passait-il peu à peu dans les rangs de l'innombrable armée des mécontents.

Franchement, en cela, il était plus excusable que Prim, Topete, Serrano et les autres oeryphées du parti républicain; il n'avait reçu de la reine ni titres, ni honneurs, ni fortune, mais seulement une longue lévite en drap bleu avec col de velours, une casquette galonnée et un double brevet de géôlier et de greffier, c'est-à-dire beaucoup de travail en échange d'une mince rétribution qu'il ne touchait plus.

Une fois ou deux, trouvant que le drap de son costume officiel montrait par trop la corde et que son estomac criait trop fort la faim, il avait bien essayé de réclamer auprès de l'autorité; mais sa malchance avait voulu qu'à chaque tentative il eût rencontré, dans les nouveaux personnages investis de la confiance du gouvernement, d'anciens martyrs de la liberté, dont lui, solliciteur, avait été le gardien dans la prison où ils étaient détenus pour vol, abus de confiance, désertion et autres vertus civiques.

On pense s'il fut bien reçu.

Cependant on lui avait laissé ses places, non pas, comme le disaient les austères citoyens, à cause de ses longs services, mais parce qu'elles étaient impayées, et le bonhomme, tout en grondant, avait continué à moisir entre ses livres d'érou devenus livres d'or de la jeune noblesse républicaine.

On a beau être philosophe et habitué à se nourrir d'ognons et de pois chiches, il arrive un moment où, même en Espagne, la patience est à bout, et don Placidio, poussé dans ses derniers retranchements, ne se gênait pas pour murmurer en faisant sa partie de dominos entre amis, tous employés gratuits aussi bien que lui.

Si encore il eût eu de nombreux pensionnaires, il en aurait retiré quelque chose, car la senora Barbara aurait bien trouvé moyen de leur arracher quelques plumes, sous prétexte de leur rendre une foule de services tous tarifés; mais la déesse Liberté avait ouvert la porte de la cage, et les oiseaux avaient pris leur vol, ne laissant derrière eux que des cellules à balayer et des toiles d'araignée à enlever.

La famine redoublait dans la place, il fallait cependant que cela eût une fin.

Don Placidio prit son courage à deux mains, et pendant huit jours s'absorba dans la rédaction d'abord, puis ensuite dans la copie d'une pétition chaleureuse adressée aux Cortès.

Comme spécimen d'éloquence castillane, c'était un morceau admirablement réussi, dans lequel il était question de tous les prisonniers célèbres, depuis Christophe Colomb jusqu'à Cervantès et à l'immortel marquis de Castillejos. Comme copie, c'était un chef-d'œuvre avec majuscules historiées, paraphes splendides, marges imposantes, papier immaculé dont une faveur rouge et jaune reliait les feuillets.

Son inséparable parapluie entre les jambes, sur le nez ses lunettes qui le faisaient ressembler à un hibou, sa redingote boutonnée jusqu'au menton, le géôlier-greffier la relisait une dernière fois, quand deux coups frappés à la porte extérieure le firent tressaillir sur son vieux fauteuil de cuir.

Deux minutes après, dans Barbara entra comme un ouragan.

« Qu'est-ce? demanda-t-il, tout ému et s'attendant déjà à une scène violente.

— Un prisonnier, répondit-elle en brandissant un papier et les yeux rayonnant de joie.

— Un prisonnier? fit-il, stupéfait.

— Oui! et un vrai, un prisonnier pour lequel il faut à l'instant même préparer un cachot, où les civils le conduiront dans une heure.

— *Caramba!* c'est donc sérieux? s'écria Placidio en rejetant sa pétition pour s'emparer du papier, qu'il lut avec avidité.

— Eh bien? fit la senora, que son ignorance de la lecture avait seule empêchée de commettre une indiscretion.

— Deux meurtres! Barbara de mon âme, deux meurtres! Dieu soit loué! s'écria-t-il en se levant et s'avançant vers elle les bras ouverts.

— Explique-toi donc, imbécile, répondit la senora avec cette aménité de langage qui lui avait fait donner le surnom d'*Adoyeuse*.

— Deux meurtres sur un grand chemin! reprit le débonnaire époux sans s'étonner; des témoins nombreux pour déposer! un fils de



Des lunettes qui le faisaient ressembler à un hibou. (Page 375.)

famille tué ! Quelle aubaine ! Voici longtemps que j'avais promis à ma fille Emilia de la conduire à une exécution ; va-t-elle être heureuse, cette chère enfant ! *Dios mio !* j'étais tout triste hier soir, et voici que ce matin il m'arrive un prisonnier de conséquence ; on a bien raison de dire que la fortune vient en dormant.

— Quel est le tué ? quel est l'assassin ? Parle donc ! Par la Vierge del Pilar ! tu ferais perdre patience à un ange.

— Le mort est un certain don Fernando, fils de don Gomez.

— Et Osso ! je le connais ! c'était un beau garçon ce Fernando, un affectionado ; je l'ai vu à la plaza de Toros.

— Et l'assassin ? Un mendiant ! Hum ! ce titre ne promet pas grand'chose.

— Qu'il vienne seulement, et nous verrons

bien si je ne le ferai pas payer, glapit la Barbara en accompagnant son exclamation d'un geste significatif.

— Je sais en effet que tu es une maîtresse femme.

— Et toi une brute ; allons, remue un peu ; rien ne sera prêt quand ils viendront si je n'y mets pas la main. »

Don Placido ne se fit pas répéter l'ordre ; il avait, en épousant sa douce moitié, accepté, lui aussi, le mandat impératif.

Vers midi, les civils arrivèrent, escortés par une foule de curieux et conduisant un homme de mauvaise mine, à l'œil méchant, à la barbe inculte, une vraie bête fauve, qui fut inscrit sur le livre d'écron sous le nom de Melchior Zardon.

Cette formalité remplie, les gardes le firent en-



Il y a des plaisanteries que je ne permets pas. (Page 379.)

trer dans un cachot dont la porte était bardée de fer, et, pour plus de sûreté, lui rivèrent aux pieds une lourde chaîne.

Lui se laissa faire et s'étendit sur la paille sans manifester aucune émotion.

Malgré son air farouche et les haillons dont il était couvert, le prisonnier produisit sur Barbara la meilleure impression.

« Le drôle n'a pas travaillé pour son compte, se disait-elle ; il doit donc y avoir là-dessous quel-

qu'un d'intéressé à ce qu'il ne parle pas trop et qui, pour acheter son silence, sera bien obligé de payer mes complaisances ; c'est une vache à lait dans mon étable. »

Don Placidio, sans être plus scrupuleux que sa femme, était trop borné pour se livrer aux mêmes réflexions ; mais il aimait son nouveau pensionnaire, comme sa fille Emilia une fleur à mettre dans sa noire chevelure ; car, si pauvre, si sale, si repoussant que fût le faux Zarandon,

il n'en représentait pas moins la population de la prison à lui tout seul, et sa présence dans le cachot faisait passer don Placidio de la position de geôlier honoraire à celle de geôlier en activité de service.

Du reste, le peu aimable coscon avait fait la conquête de tous les cœurs, même de celui de la señorita Emilia, cette timide jeune fille qui mourait d'envie de voir garrotter un criminel et qui comptait sur la complaisance de Zarandon pour se procurer cette innocente distraction.

Malheureusement pour son impatience, le juge d'instruction se trouvait absent en ce moment, ce qui retardait la procédure; mais la preuve que le tribunal entendait qu'elle fût sérieuse, c'est que le juge major avait fait ordonner que l'inculpé fût tenu au secret le plus rigoureux.

On ne peut pas dire qu'en Espagne un meurtre soit un événement bien extraordinaire, et, à défaut d'autres preuves, le nombre des croix de la main irritée, plantées au bord des chemins, serait là pour démontrer que le couteau et l'escopette jouent un grand rôle dans les vengeances particulières, comme dans les vols à main armée. Toutefois, l'assassinat de Fernando, les circonstances dans lesquelles il s'était produit, et la notoriété dont jouissait el Osso, firent que tout le monde à Séville parla de ce meurtre et que la population s'en émut.

Avant même d'être arrivé à la place du Marché, qu'il appelait la foire aux nouvelles, don Olympio en était instruit et savait qu'une seule des victimes, celle qu'il redoutait le moins, avait expiré sur le coup.

A vrai dire, il n'en fut pas charmé; mais ce qui l'effrayait encore plus était l'arrestation du coscon.

« Demonio! se disait-il, que ne l'a-t-on pas tué au lieu de le mettre en prison? Ces paysans sont stupides; un coup de fourche ou de couteau eût fait l'affaire, et au moins je serais sûr de son silence, tandis que... »

Sur la place, les maletiers ne parlaient que de cela; à la neveria de Bermudez, il en était de même.

« Ce pauvre diable de Ramon a eu bon nez de partir il y a une quinzaine de jours pour Séville, disait Fonseca en savourant un sorbet; assurément, après son affaire du campo santo avec le père de Fernando, dame Justice n'aurait pas manqué de l'arrêter.

— Moi qui ne suis pas la justice, j'en aurais fait de même, répondait don Gabriel.

— Oh! faisait un troisième, il pourrait bien, malgré tout, y être pour quelque chose. Savez-vous, messeigneurs, que lorsqu'on a reçu un soufflet...?

— Bah! mon cher, s'il avait fait faire le coup, il serait resté pour en surveiller l'exécution.

— Moi, il me semble qu'à sa place je serais parti, pour pouvoir, en cas de besoin, établir mon alibi, reprit Benito; qu'en dites-vous, don Olympio?

— Que la supposition me paraît absurde, en ce qui regarde Ramon, fit l'ex-brigand en roulant une cigarette.

— Mon Dieu, je n'accuse personne, s'écria don Gabriel, et Ramon moins que tout autre évidemment; mais il me paraît évident que le coscon n'a pas travaillé pour son compte.

— Décidément, señores, vous feriez d'excellents juges d'instruction! ricana Olympio.

— Il y a bien encore quelque chose qui pourra mettre sur la voie, continua Lopez, un avocat en herbe; on a trouvé, paraît-il, sur le théâtre du crime, un fusil à deux coups, le fusil qui a servi à...

— Eh bien! qu'est-ce que cela prouve? dit Benito. On sait bien que c'est d'une arme à feu qu'il s'est servi.

— Parfaitement! mais cette arme lui a été prêtée par quelqu'un: c'est un fusil de luxe et de précision.

— Ah! fit-on en cœur.

— On dit même que sur la sous-garde se trouvent les initiales du propriétaire.

— Avec son nom et son adresse? demanda Olympio d'un ton plaisant.

— Je ne puis pas l'affirmer, dit Lopez; je répète ce que j'ai entendu.

— Vous en entendrez bien d'autres, riposta l'ex-brigand; il est plus facile d'arrêter des chevaux emportés que la langue des vieilles femmes; mais parlons plus sérieusement: est-il vrai qu'el Osso soit grièvement blessé?

— A peine touché, fit don Gabriel.

— On m'a assuré qu'il est mort dans la nuit, reprit Fonseca.

— Ce qui veut dire que jusqu'à présent personne ne sait rien de rien, poursuivit Olympio; ma foi, j'ai presque envie d'aller aux renseignements.

— Au fait, s'écria Benito, toujours étourdi, le coscon fait partie du club des Descamisados; c'est un de vos hommes, et comme il était aux premières loges pour bien voir, il pourra vous narrer le drame de fil en aiguille.

— Auriez-vous l'intention de m'accuser aussi, caballero? » rugit le brigand en se levant, pâle de colère.

Et sur la table il saisit une bouteille pleine de liqueur.

« Allons donc, Olympio, ne voyez-vous pas qu'il s'agit d'une plaisanterie? » s'écria don Gabriel.

— Il y a des plaisanteries que je ne permets pas, » gronda le chef des intransigeants.

Personne ne répondit; mais le provocateur s'aperçut que sa sortie avait produit un mauvais effet, et en quittant la salle il vint avec un sourire contraint offrir sa main à Benito, en lui disant :

« J'espère que vous ne m'en voudrez pas de ma vivacité? »

— Ma foi, je n'y pensais plus, répondit le jeune majo.

— Toute cette affaire s'annonce mal, murmura Olympio; le plus prudent est de voir cet imbécile et de m'assurer de son silence. Dressons nos batteries, la chose en vaut la peine. »

Il sortit de la ville par la porte de Triana, traversa le fleuve et alla se promener seul sur l'autre rive.

Sur le soir, il rentra dans le faubourg pour lire les journaux à son club.

Tous donnaient un récit circonstancié de l'as-

assinat et confirmaient les bruits alarmants de la neveria. El Osso n'était point mort. Jose était arrêté, le fusil abandonné par lui sur le théâtre de l'événement répondait parfaitement à la description qu'en avait donnée Lopez : les deux lettres gravées sur la sous-garde étaient un C. et un P., initiales de Carlos Pérolor, auquel cette arme avait été volée l'année auparavant par un ratéro qui, moyennant quelques duros, l'avait cédée à l'arsenal secret des Descamisados.

Jamais Olympio n'avait pris garde à ces lettres, qui, par la plus heureuse chance, ne pouvaient que faire faire fausse route au juge chargé de l'instruction; malgré cela, il était horriblement tourmenté.

Cependant son parti était pris, et à la tombée de la nuit il se dirigea vers la prison.

Sans être magistrat, Barbara, qui se trouvait au greffe avec son mari au moment où il y entra, devina aussitôt le sujet de sa visite.

« Voici ma vache, se dit-elle, je l'attendais pour la traire! »

Et avec son sourire le plus gracieux elle lui poussa une chaise.

« Dieu vous garde, seigneur greffier! et vous, senora, que la Vierge vous protège! » fit-il en s'asseyant, assez embarrassé de ce qu'il avait à dire.

Don Placidio s'était redressé sur son fauteuil, et, après avoir relevé ses lunettes sur son front, regardait son visiteur avec toute la majesté que comportaient ses nobles fonctions d'employé assermenté.

« Ce matin, on vous a confié, m'a-t-on dit, la garde d'un misérable assassin? » commença Olympio.

— Duquel voulez-vous parler? demanda le geôlier en chef avec cette emphase espagnole qui fait donner le nom d'armée à dix soldats et de seigneur cavalier à un mendiant se traînant sur des béquilles.

— De l'assassin de don Fernando Gomez y Ruiz, répondit Olympio sans sourciller, comme s'il eût été persuadé qu'une foule nombreuse gémissait dans les cachots dont un seul se trouvait occupé.

— En effet, je crois me souvenir qu'il a été écroué ce matin. Mais, ou je me trompe bien, ou il ne sortira d'ici que pour aller à la garrotte.

— Je l'espère bien pour l'exemple, car c'est un bien grand scélérat; tout ce que je désire, c'est que Dieu ait pitié de son âme noircie par le péché.

— C'est le souhait d'un bon chrétien, seigneur cavalier.

— Peut-on le voir?

— Impossible, il est au secret le plus rigoureux.

— Je ne puis qu'approuver cette excellente mesure; cependant, comme il appartient à une très-honnête famille et que sa pauvre mère, une sainte femme qui a été ma nourrice, m'a supplié de lui parler en son nom pour tâcher de l'amener au repentir, je désirerais vivement l'entretenir.

— Impossible, caballero; l'accusé, car je ne saurais l'appeler encore le coupable avant que la justice ait prononcé, est, comme je vous l'ai dit, soumis à un secret rigoureux sous ma propre responsabilité.

— Si cependant, fit don Olympio en faisant comme par distraction tinter des douros dans sa poche, vous vouliez vous départir de cette extrême rigueur pour le salut éternel de l'âme d'un chrétien entraîné hors de la bonne voie, il me semble que...

— Caballero, vous vous oubliez, s'écria don Placidio avec une noble indignation; je suis géôlier en chef et greffier de la prison royale de Séville; jamais je ne me départirai de mon devoir, n'importe qui veuille me séduire.

— Je comprends, señor Placidio, et je sais trop la haute considération dont votre nom est entouré dans la ville pour avoir même songé à vouloir vous tenter; mais il y a quelques heures encore, en causant avec mon ami le gouverneur civil, chez lequel je dinais, je lui parlais de mon désir de soulager cet infortuné, et il me disait: « Adressez-vous à don Placidio; c'est le type de l'honneur, mais aussi un modèle accompli de charité chrétienne, et je ne doute pas qu'il ne

favorise de tout son pouvoir votre pieux dessein. »

— Vraiment, Son Excellence vous disait cela? reprit le greffier, crédule comme tous les vaniteux.

— Il ajoutait même bien des choses que votre modestie rougirait de m'entendre répéter, et finissait par ces mots: « C'est un excellent employé, pour lequel les gouvernements passés se sont montrés injustes et pour lequel je serais heureux de faire quelque chose si je savais ce qu'il peut désirer. »

— Il est vrai que j'ai été longtemps oublié, soupira don Placidio en étendant la main vers sa pétition, et j'avais même commencé un petit mémoire pour l'adresser aux Cortès.

— Oh! vraiment! voilà qui ne pouvait arriver plus à propos! Confiez-moi votre pétition, je la ferai apostiller par mon ami, et j'y joindrai moi-même une lettre de recommandation pour le président des Cortès, un de mes anciens camarades.

— Voulez-vous permettre que je vous en lise quelques lignes?

— Comment donc! lisez, mon cher Placidio, lisez; rien au monde ne peut m'intéresser davantage.

— Cependant...

— Lis donc, » s'écria Barbara, impatientée.

D'une voix tremblante d'émotion, le greffier commença la lecture de son grotesque factum.

« Mais c'est divin, mais c'est admirable! interrompit Olympio, ravi et en même temps touché jusqu'aux larmes.

— Je crains que ce ne soit un peu long? fit don Placidio quand il eut fini.

— Long! mais vous plaisantes? C'est un modèle d'éloquence, de style nerveux et concis; quelle finesse de touche! quelle admirable peinture des souffrances de notre grand Christophe Colomb! quel éclat d'images, quelle vivacité de coloris! Donnez-moi cela, don Placidio; j'en fais mon affaire, et dès demain matin je le lirai à mon ami le gouverneur. Un homme comme vous dans le besoin, c'est une honte pour l'Espagne! » s'écria Olympio.

Et avançant la main pour prendre le cahier, il



Plus d'une fois, le poignard à la ceinture. (Page 383.)

posa sur le bureau une pile de vingt douros neufs et brillants.

« Que faites-vous donc, señor caballero? Je ne souffrirai pas...

— Laissez donc, c'est une avance que je vous

fais au nom de Son Excellence mon ami le gouverneur.

— Mais qui êtes-vous donc, señor?

— Le nouveau recteur des Pénitents bleus et probablement bientôt l'inspecteur général des

prisons, répondit Olympio d'un air mystérieux; je ne devrais pas vous le dire; mais comme ma nomination paraîtra demain ou après-demain, au plus tard, dans le journal officiel, mon indiscretion n'a rien de fâcheux.

— Inspecteur général et recteur des Pénitents bleus! Señor, permettez au plus humble de vos employés de vous présenter ses respects.

— Non, non, pas avant que j'aie reçu mon brevet; au revoir, señor Placidio; j'espère une autre fois être plus heureux auprès de vous et pouvoir parler à ce malheureux.

— Mais tout de suite, mais à l'instant même, seigneur inspecteur, s'écrièrent à la fois Barbara et son époux.

— Si cependant vous croyez devoir attendre que...

— Pour tout autre ce serait impossible; mais pour Votre Excellence, c'est bien différent.

— Alors, si vous le voulez absolument, allons; je ne lui dirai ce soir que quelques mots.

Jose Cabral dormait du sommeil du juste sur la paille de son cachot, quand le grincement d'une clef dans la serrure et l'éclat de la lumière dans sa cellule le réveillèrent.

Il leva la tête en grognant.

« Attention, et n'aie pas l'air de me reconnaître, lui dit rapidement Olympio en se courbant vers lui; je viens te sauver. »

Et à voix haute il ajouta :

« Eh bien, malheureux! voilà donc où le crime t'a conduit? »

Jose Cabral s'était accroupi sur sa litière; il répondit par un grognement.

« Tu ne me reconnais pas? »

— Non, fit l'assassin.

— Ta pauvre et sainte mère a pourtant été ma nourrice, Melchior, et, dans ton enfance, tu as habité sous le même toit que moi, dans le palais du comte d'Aguas Frias, mon père, à Madrid; te souviens-tu, maintenant?

— Le comte d'Aguas Frias? répéta le brigand; oui, en effet, je me rappelle.

— C'est moi don Frederico, regarde-moi.

— Frederico de Aguas Frias? Oui, en effet, il

y a longtemps, bien longtemps que je ne vous avais vu.

— C'est ta mère qui m'envoie vers toi pour te supplier, par ses cheveux blancs que tu as déshonorés, de rentrer en toi-même, de songer à ton âme, de t'apprendre que.... Pardon, señor Placidio, éloignez-vous un peu, j'ai à révéler à cet homme un secret terrible qui, Dieu aidant, l'impressionnera assez fortement pour l'exciter au repentir et lui faire tout avouer.

Le geôlier se retira discrètement.

« Imbécile! tu t'es laissé prendre et tu as manqué el Osso, reprit l'inspecteur général en changeant de ton.

— L'enfer te confonde, répondit Jose; c'est toi qui m'as conduit là; mais ou je me sauverai ou je te perdrai. »

Olympio haussa les épaules.

« Tu ne peux rien contre moi, et moi, je puis tout pour toi; je te conseille donc de m'écouter au lieu de menacer.

— Que peux-tu donc pour moi?

— Il me semble que je te donne une preuve de mon pouvoir; tu es au secret le plus rigoureux, et moi je viens à la prison, j'entre dans ton cachot, je te parle en secret et j'éloigne le geôlier sur un simple signe.

— Au lieu d'entrer dans mon cachot, j'aimerais mieux que tu m'en fisses sortir.

— C'est ce que je ferai quand le moment sera venu.

— Quand arrivera-t-il, ce moment?

— Après ta condamnation à mort.

— Misérable! rugit Jose en lui sautant à la gorge.

— Vous faut-il du secours, seigneur inspecteur? cria don Placidio, en se présentant à la porte, une lampe d'une main, un gourdin de l'autre.

— Merci, mon ami; c'est la révélation du secret qui étonne ce malheureux; éloignez-vous.

— A vos ordres, Excellence.

Cabral, stupéfait, avait lâché prise.

« Tu vois, stupide brute, fit l'ex-capitaine.

— C'est vrai.

— Eh bien, écoute, alors. Tu vas recevoir la visite du juge, qui t'interrogera ; ne réponds rien ; tu seras traduit devant le tribunal ; là encore garde le même silence, à quoi bon te défendre ? vingt témoins déposeront contre toi ; le crime est patent, la population irritée contre toi. Tu aurais beau dire : « J'ai été payé pour faire le coup, » personne ne le croirait, car tous les amis de Fernando savent que je ne le connaissais pas ; mais supposons qu'on te crût, quel profit en retirerais-tu ? Evidemment, quoi qu'il arrive, tu seras condamné à la garrotte.

— J'aurai le plaisir d'être garrotté en ta compagnie, gronda le coscon.

— Encore une fois, je ne risque absolument rien, et si tu persistes à ne pas vouloir suivre mes conseils, tu te priveras de mon secours.

— Par les cornes de Belzébuth ! c'est bien pour mon malheur que je me suis fié à vous une première fois, reprit l'assassin, qui, sentant bien la nécessité de ne pas se brouiller avec Olympio, cessait de le tutoyer pour lui témoigner son respect.

— Ton malheur est non pas de m'avoir écouté, mais d'avoir été un maladroit, reprit celui-ci avec sévérité ; moi qui te parle, j'ai servi dans la bande de Jose Maria, et plus d'une fois, le poignard à la ceinture, l'escopette à la main, je suis allé seul, par ses ordres, m'embusquer derrière un rocher, en plein jour, pour attendre non pas deux voyageurs sans armes et à pied, mais des carabineros bien montés et bien armés, et cependant jamais je ne me suis laissé prendre.

— Vous vous êtes sauvé, c'est possible ; mais moi vous m'avez perdu.

— Fais ce que je te dis : sois muet devant les juges, laisse-toi condamner s'il le faut ; mais ne perds pas courage, je veillerai sur toi et je trouverai moyen de t'arracher au supplice ; est-ce convenu ?

— Il le faut bien, » gronda le malheureux coscon.

Don Olympio frappa dans ses mains, le gôlier accourut.

« Don Placidio, lui dit l'inspecteur général,

je reviendrai voir cet homme, qui me paraît dans les meilleurs sentiments ; je le recommande à vos soins ; qu'il ne manque de rien ; voici une once pour les premières dépenses qu'il vous occasionnera. Sortons. »

La porte se referma sur Jose, et Placidio accompagna l'Excellence jusqu'au greffe, ou, avec force protestations de la plus vive reconnaissance, il remit à son bienveillant protecteur, en présence de Barbara, qui se confondait en remerciements, la fameuse pétition adressée aux députés des Cortès.

« Quand je te disais que cet assassinat serait le plus beau jour de notre vie, tu vois bien si je me trompais ! » s'écria Barbara, radieuse.

— C'est vrai, répondit le bonhomme, tu es une femme supérieure. »

Le lendemain, le juge d'instruction arriva pour interroger l'accusé.

Peu s'en fallut que le greffier chef ne lui racontât, tant il en était fier, la visite dont avait daigné l'honorer Son Excellence le comte d'Agua Fria.

Heureusement il sut tenir sa langue, circonstance qui lui épargna, avec le désagrément de sa destitution, celui d'aller faire connaissance avec la prison du château, bien autrement sombre que celle dont la garde lui était confiée.

Pendant la nuit, Jose Cabral avait médité les paroles de son chef ; il avait compris que la lutte contre lui était impossible et s'était résolu à suivre aveuglément ses instructions.

Ce fut donc en vain que le juge déploya toutes les ressources de la persuasion, de la ruse ou des menaces ; l'accusé persista à ne répondre à chacune de ses questions que par le silence le plus absolu ou des dénégations formelles.

Heureusement que ses aveux n'étaient pas nécessaires pour établir sa culpabilité, et les dépositions furent si écrasantes contre lui qu'el tjo Bastiano, appelé en témoignage trois jours après le commencement de l'instruction, put, en revenant de la ville à sa ferme, affirmer d'avance à sa femme que rien au monde ne pourrait, sauf une révolution, arracher le coupable à l'échafaud.

Deux mois s'écoulèrent cependant encore avant la comparution du prisonnier devant les assises.

De tout ce temps, Son Excellence le comte d'Agua Fria ne reparut pas à la prison, et per-



sonne n'entendit parler de la nomination d'un inspecteur général des prisons, annoncée cependant comme positive par don Placidio à la réunion des joueurs de dominos à un sou la partie.

La fameuse pétition demeura aussi sans réponse.

Plus perspicace que son mari, qui voulait aller aux informations, Barbara lui enjoignit de garder un silence prudent au sujet de la vache à lait si promptement tarie, et qu'elle soupçonnait pouvoir bien n'être autre qu'un rusé complice assez intéressé dans toute cette affaire pour ne pas venir réclamer l'argent avancé par lui au nom du gouvernement.

Tout ce drame commençait à s'oublier, quand enfin les assises s'ouvrirent; cette solennité en réveilla le souvenir.

De mémoire d'homme on n'avait vu une foule aussi nombreuse assiéger la salle d'audience. Barbara fut curieuse d'y assister. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'au premier rang, assis bien en face du banc des accusés, elle aperçut le prétendu comte d'Agua Fria, calme, solennel,

impassible et attendant le commencement des débats.

Les juges n'étaient pas encore entrés en séance, on causait dans la salle.

« Quel est ce caballero dont les favoris sont si épais ? demanda Barbara à un voisin.

— Valga me Dios ! vous ne le reconnaissez pas ? C'est cependant la fleur de nos majos, don Olympio.

— Je sors si peu que je ne connais personne ou à peu près dans le quartier élégant. Quelle est sa position ?

— On croit qu'il a été chef de brigands dans le temps ; à présent, il jouit de ses rentes s'il en a et mène joyeuse vie.

— Ne se fait-il pas appeler aussi duc d'Agua Fria ?

— Vraiment, on voit bien que vous êtes peu au courant de ce qui se passe à la place de la Constitution, dans la rue d'el Duque ou au bord du Guadalquivir ! Bien loin d'usurper le titre de duc, cet Olympio professe les idées républicaines les plus avancées et passé pour le chef des Descamisados.

— On apprend toujours quelque chose, fit Barbara, et la vieille avait bien raison de ne pas vouloir mourir.

— C'est un très-bel homme, reprit le voisin.

— Et une fière canaille, » gronda la femme du geôlier en chef, furieuse d'avoir été prise pour dupe.

Don Olympio la regardait en ce moment, leurs yeux se rencontrèrent, il sourit agréablement.

« Il paraît que si vous ne le connaissez pas, lui vous connaît, remarqua charitablement une voisine.

— A moins que ce ne soit à vous que s'adresse son sourire, riposta aigrement la geôlière; je suis assez honnête pour n'avoir pas d'amis à tous les coins de la ville.

— Quand on a si bonne compagnie dans sa maison, on n'a pas besoin d'aller chercher ailleurs, fit l'autre en élevant la voix.

— Si vous voulez vous disputer, sortez dans la rue, interrompit un arriero.



Vous fait-il du secours, seigneur inspecteur? (Page 382.)

— Mêlez-vous de vos affaires, caballero, glapirent à la fois les deux femmes.

— Fuera! fuera (à la porte)! » crièrent cinq ou six voix.

Il fallut bien se taire, d'autant plus qu'en ce moment Jose Cabral faisait son entrée dans le prétoire, où il s'assit encadré entre deux gendarmes.

Aussitôt il devint le point de mire de tous les regards.

« Quelle mauvaise physionomie! disaient les uns, — Il ressemble à une vieille hyène, » disaient les autres.

Chacun faisait ses remarques; lui, maigre, les cheveux incultes, le front fuyant et les mâchoires proéminentes, promenait sur l'assemblée ses petits yeux vert gris brillant d'un éclat phosphorescent sous d'épais sourcils.

Il paraissait inquiet et cherchait évidemment quelqu'un dans la foule.

Enfin il aperçut Olympio, saisit un signe, imperceptible pour tout autre que lui, et un rictus de satisfaction plissa ses lèvres pâles.

En ce moment, un huissier annonça les juges ; tout le monde se découvrit ; ils s'assirent.

Le procureur fit la lecture de l'acte d'accusation, et l'interrogatoire public commença aussitôt.

Fidèle à son système de défense, l'accusé nia tout avec une effronterie tellement évidente que plusieurs fois des murmures se firent entendre.

L'interrogatoire terminé, on procéda à l'audition des témoins.

Le premier appelé fut don Gomez y Ruiz.

Le bandit s'avança dans la salle, vêtu de noir, le bras encore soutenu par une écharpe, le regard calme, le front empreint de la majesté de la douleur.

Il leva la main devant le christ et jura de dire la vérité.

Un silence de mort régnait dans l'assemblée ; l'émotion serrait tous les cœurs ; l'assassin baissait la tête, comme écrasé par la vue de l'homme de bien qu'il avait voulu assassiner.

« Reconnaissez-vous ces vêtements ? » demanda le président en montrant une veste sanglante déposée sur le bureau.

Et Osso la regarda un moment avec une expression indicible de désespoir, et sa voix trembla quand il répondit :

« Ce sont bien là les vêtements que Fernando, mon fils, portait en traversant avec moi le bois de Varillas, où il fut traîtreusement assassiné par un homme auquel pourtant ni lui ni moi n'acions jamais fait que du bien.

— Quel est cet homme ?

— Celui-ci. »

Et il montra le meurtrier.

« C'est faux, murmura Jose sans oser lever la tête.

— C'est la vérité, répondit et Osso, dont la voix devint tout à coup éclatante ; la vérité en ce sens que le misérable qui est là assis est celui qui a tiré les deux coups de feu, car il y a d'autres assassins que je ne connais pas encore, mais que je connaîtrai un jour, dont celui-ci n'a été que le bras. »

Barbara regarda Olympio ; son visage était vert.
« Quel malheur que je sois trop compromise pour pouvoir parler ! pensa-t-elle. Voici l'assassin ! »

L'interrogatoire continua.

Lorsqu'il fut terminé, et Bandito s'assit au banc des témoins ; ce fut le brigadier des serenos qui lui succéda.

A chaque question il répondit d'une manière claire, nette, précise, en homme parfaitement sûr de son fait et qui n'avait point à s'occuper des dénégations impudentes de l'accusé.

D'autres vinrent ensuite qui confirmèrent son dire, que personne, du reste, ne songeait à mettre en doute.

Enfin Carmen parut ; un murmure d'émotion mêlé d'admiration et de pitié salua l'apparition de cette pâle jeune fille, tout enveloppée de longs vêtements de deuil, mais calme sous le poids de son immense chagrin.

« C'est une vraie Espagnole et un grand courage, » répétait-on dans la salle en écoutant sa déposition, faite sans passion, mais noble, colorée, d'une admirable précision et éloquente, de cette éloquence non étudiée, qui naît du cœur.

Quand elle eut fini, le président leva la séance jusqu'au lendemain.

Le père et la fille sortirent ensemble ; une voiture les attendait, qui les transporta à la rue de las Serpes, où ils allèrent s'enfermer, ne voulant pas s'offrir en pâture à la curiosité de la foule.

Olympio, qui n'avait pas les mêmes motifs, descendit l'escalier en tâchant de se composer l'air le plus indifférent.

« Eh bien, que pensez-vous qu'il sera fait à votre pensionnaire ? demanda un porteur d'eau à Barbara au moment où l'ex-brigand passait auprès d'eux.

— Qu'il sera garrotté, répondit-elle ; mais j'espère qu'il ne sera pas le seul.

— Il est cependant le seul accusé.

— Oh ! fit-elle en regardant son faux duc d'Agua Fria, si la justice le veut, elle pourra bien en trouver d'autres ; qu'en pensez-vous, señor caballero ?

— Qu'il faisait horriblement chaud dans la salle, » répondit-il avec son même sourire insolent.

Les débats durèrent encore deux jours; la foule augmentait à chaque heure; le soir du jour où devait être prononcé le jugement, on s'étouffait dans les salles et sur l'escalier.

Les plaidoiries se prolongèrent bien avant dans la nuit; l'avocat du faux Melchior Zarandon était un des coryphées du parti républicain; ne pouvant pas songer à sauver son client, il parla à peine de lui et se lança en plein dans les divagations politiques les plus insensées.

Le président eut la patience de le laisser aller jusqu'au bout.

Enfin, le souffle venant à lui manquer, cet impitoyable bavard se rassit, après avoir recommandé pour la forme son client à l'indulgence des juges.

« Accusé, demanda le président, avez-vous quelque chose à ajouter à votre défense? »

Jose Cabral se leva; son visage couvert d'une pâleur mortelle et l'inquiétude de ses yeux témoignaient de l'agitation de son esprit; deux ou trois fois il ouvrit la bouche pour répondre, et toujours il se retint, comme en proie à une indécision terrible. De temps en temps, il tournait la tête, afin d'éviter le regard fixe et menaçant d'Olympio, mais ce regard le fascinait, et ce fut avec une sorte de rage qu'il s'écria :

« Je suis innocent et n'ai rien autre chose à dire. »

Alors le président se couvrit, et, suivi des juges, se retira, pendant que les jurés se rendaient dans leur salle pour délibérer.

Un quart d'heure à peine s'était écoulé, quand la séance fut reprise.

Déclaré coupable à l'unanimité, l'assassin fut condamné à la peine de mort.

Il poussa un éclat de rire sauvage et retomba sur son banc.

Les gardes firent alors évacuer la salle; mais tout n'était pas fini, et la foule, au lieu de se dissiper, s'aggloméra en masse sur la place, au devant du palais de justice.

Bientôt une fenêtre s'ouvrit, et un huissier, revêtu de ses insignes, parut sur le balcon, d'une main tenant un papier, de l'autre une verge noire.

Le silence se fit aussitôt.

Alors, à voix haute, l'huissier lut le jugement rendu par les juges et qui condamnait l'assassin à subir la peine de la garrotte.

Puis, après avoir terminé sa lecture, il souffla sur l'une des torches qui l'éclairaient, l'éteignit comme devait s'éteindre la vie du criminel que la société rejetait de son sein, et, rompant sa verge noire sur son genou, il en jeta les deux morceaux sur la place.

Les assistants s'éloignèrent alors, et Olympio, qui pendant tout le temps du procès n'avait pas quitté l'audience, regagna en toute hâte son domicile, moins pour se reposer que pour écrire à son ami Ramon, prudemment demeuré à Cadix :

« Cher ami,

« Le cocon a bien fait les choses; il s'est laissé condamner à mort sans desserrer les dents; la garrotte, en lui rétrécissant le gosier dans quelques jours, empêchera ultérieurement toute indiscretion fâcheuse de passer. Brûle ma lettre, et viens pour la fête, car c'en sera une véritable d'être débarrassé de ce maladroït.

« Ton ami,

« OLYMPIO. »

Cela fait, il alla jeter sa lettre à la poste, puis, selon son habitude, se dirigea vers la neveria de Bermudez, lieu de réunion de ses amis.



Toledo, une superbe position au bord du Tage. (Page 190.)

CHAPITRE XXV

LE DOIGT DE DIEU



ivie était la préoccupation d'Olympio.

La joie charitable qu'il éprouvait de l'arrêt prononcé contre le malheureux Cabral était encore gâtée par une certaine inquiétude, et ce n'était pas sans raison qu'il se montrait

inquiété. L'assassin pouvait encore se pourvoir en grâce; il n'aurait plus manqué que cela; la

vie de cet homme eût été une épée de Damoclès perpétuellement suspendue au-dessus de la tête de son complice.

Le soir venu, décidé à payer d'audace, don Juan s'enveloppa dans son manteau, changea son chapeau calanais pour un sombrero à larges bords et s'enfonça dans les ruelles qui conduisent à la prison.

Arrivé à la porte, il frappa.

Ce fut Barbara qui vint ouvrir, non pas la porte, mais le juda.

On n'y voyait pas très-bien à cette heure; elle demanda au visiteur qui il était et ce qu'il voulait.

« Je suis le duc d'Agua Frias, répondit-il froidement, et j'ai à vous parler. »

Elle hésita si elle ouvrirait; mais il y avait des sentinelles tout autour de la prison, un nouveau porte-clefs et, dans le cabinet de don Placidio, un bouledogue capable d'imposer respect à l'homme le plus hardi; la curiosité et peut-être le malin plaisir de démasquer le fourbe lui firent tirer les verrous.

« Salut, *senor Placidio*, fit Olympio en entrant dans la petite pièce où se tenait le greffier; j'espère que votre précieuse santé s'est conservée depuis l'honneur de ma dernière visite. »

L'aplomb de cet imposteur décontenança le bureaucrate; mais sa femme était moins facile à désarçonner; elle se planta en face du visiteur, et, les poings sur les côtés, elle lui répondit en le dévisageant :

« Salut, maître fourbe, duc de pacotille, Excellence de cabaret; vous avez mal fait de revenir ici; à présent, vous êtes en cage, et je crains fort pour votre liberté.

— Vous êtes peu courtoise, ce soir, *senora*; cependant je ne vous en remercie pas moins de l'intérêt que vous me témoignez, car, de même que je suis entré de mon plein gré, je sortirai quand il me plaira.

— C'est à savoir, gibier de potence; peut-être auriez-vous de la peine à....

— Oh! certainement, si vous vouliez vous y opposer, cela me serait impossible; mais je sais que vous ne voudrez pas; ainsi ne parlons plus de cela.

— Comment, ne parlons plus de cela?

— Certainement non, *senora*, nous avons autre chose à faire plus pressé; d'abord, il faut que je parle au condamné...

— Au fils de votre nourrice, pour le salut de son âme? s'écria Barbara en éclatant de rire, et la pétition, l'avez-vous fait apostiller par Son Excellence votre ami?

— Ah! oui, la pétition, gémit don Placi-

une pièce si bien écrite; j'espère au moins que vous ne l'avez pas perdue?

— Moi, perdre un chef-d'œuvre! Pour qui me prenez-vous, don Placidio?

— Pour un imposteur, et voilà tout, s'écria Barbara, exaspérée.

— Chut! *senora*, on pourrait vous entendre.

— Et que m'importe! vous êtes le complice de l'assassin, j'en suis certain.

— D'abord, cela n'est pas prouvé, belle *senora*; mais ce qui le serait facilement si vous parliez trop haut, c'est que votre respectable mari et vous avez été mes complices à moi en me faisant avoir une entrevue avec un prisonnier au secret. Or, vous n'ignorez pas, je pense, comment la loi punit de pareilles complaisances. Il y va pour don Placidio de trois à cinq ans de présides, et pour dona Barbara d'à peu près autant de *saladero*. Dénoncez-moi si cela peut vous faire plaisir, je vous rendrai la monnaie de votre pièce; je serai acquitté, vous serez condamnés, cela est certain. »

Ces paroles firent sur Barbara l'effet de l'eau sur le feu; sa colère s'éteignit subitement, et elle demeura sans réponse.

Quant au pauvre don Placidio, il aurait reçu un coup de marteau sur la tête qu'il n'en aurait pas été plus étourdi.

« Cinq ans de présides! répétait-il, cinq ans de présides après plus de trente ans de loyaux services et quand je demande une récompense, ce serait le comble de l'injustice!

— La loi, rien que la loi, mes chers amis; vous êtes mes complices; seulement, comme je n'ai point prêté serment, que je ne suis ni géolier, ni greffier, le tribunal n'a rien à me dire; c'est la loi, et ce n'est pas moi qui l'ai faite.

— *Senor*, vous ne voudriez pas perdre un pauvre père de famille? s'écria tout à coup le vieux bureaucrate en fondant en larmes.

— Moi, vous perdre, don Placidio! moi, rendre le mal pour le bien! Oh! que vous me connaissez mal! Savez-vous pourquoi je venais ce soir? Je vais vous le dire. D'abord pour apporter des consolations à ce pauvre diable qui a été

condamné à mort, ensuite pour vous remercier des bontés que vous avez eues pour lui, solder nos petits comptes, car je ne doute pas que je ne vous doive quelque argent, et puis rentrer chez moi avec la conscience d'un double devoir rempli.

— Si ce n'était que cela, murmura Barbara, si nous étions assurés que ce n'est pas pour le faire évader...

— Mais voyons donc, senora, s'exclama Olympio, ai-je donc l'air d'un fou, pour que vous me supposiez capable de projets aussi absurdes? Comment, je vous le demande, pourrais-je faire évader un prisonnier enchaîné, surveillé, gardé à vue, moi tout seul et sans autre arme qu'un cure-dent? Il faut cependant être raisonnable.

Quand le doigt est pris dans l'engrenage d'une machine, il est bien difficile d'empêcher le corps d'y être entraîné. Barbara, se sentant compromise, se résigna à céder, et, prenant une lampe, elle conduisit Olympio au cachot.

— Tu vois que je tiens parole, dit l'ex-brigand à l'assassin, et que pour moi les cachots n'ont pas de serrures.

— Venez-vous me délivrer enfin, senor? demanda le prisonnier. Il me semble que je le mérite, je n'ai pas parlé.

— C'est bien; mais il te reste encore quelque chose à faire.

— Me pourvoir en grâce? Je l'ai pensé; mais comme j'ai trois jours pour cela, j'ai prévenu mon avocat que je ne ferais ma demande qu'à la fin du troisième jour; ce sera autant de gagné.

— Pas mal calculé; mais il y a mieux que cela.

— Quoi donc?

— Ne pas te pourvoir.

— Pourquoi cela?

— Parce que c'est inutile, et pis que cela, nuisible à tes intérêts.

— Comment? nuisible? Si dans trois jours mon pourvoi n'est pas formé, je suis perdu sans ressource.

— Du tout.

— Vous croyez?

— J'en suis certain. Refuse de te pourvoir,

demande un prêtre, prépare-toi à la mort et ne t'occupe que des affaires de ta conscience.

— Voilà qui est facile à dire. Je ne veux pas me laisser garrotter pour votre bon plaisir, et si je n'obtiens pas ma grâce...

— Toujours le même, caramba! il n'y a pas moyen de rien faire pour ces têtes de bois.

— C'est bien parce que ma tête est en chair et en os que je ne veux pas la livrer au bourreau.

— Alors, c'est bien, agis à ta guise; c'est le vrai moyen de te perdre au moment où tu touchais non-seulement à la liberté, mais à la fortune.

— Moi, je touchais à la fortune?

— Je venais te proposer le grade de chef de bataillon dans le régiment des volontaires de Toléfe. Tu connais la ville, je crois?

— Je l'ai habitée six mois comme presidario. Une superbe position, au bord du Tage, au milieu de montagnes dans lesquelles il serait bien difficile aux gardes civils d'avoir raison d'une bande bien commandée.

— Et qui va devenir la principale place forte de la République.

— Il y a donc une République à présent? rugit José Cabral en secouant ses chaînes; alors je suis sauvé.

— La République n'existe pas encore, mais dimanche prochain elle sera proclamée à Séville et dans toute l'Andalousie; les barricades sortiront de terre en un clin d'œil; les troupes sont gagnées, nous en sommes sûrs; les Descamisados ont des armes et des munitions. Dans notre dernière assemblée, je leur ai parlé de toi comme d'un martyr de la liberté, et il a été décidé qu'en récompense de ta belle conduite on t'offrirait un commandement.

— En quoi cela peut-il m'empêcher de me pourvoir? reprit Cabral, qui se défiait encore de ces promesses.

— Je vais te l'expliquer. En ayant recours à la clémence du tyran, tu perdras ton prestige de civisme incorruptible aux yeux de nos frères, et le gouvernement lui-même, voyant que tu cher-

ches à gagner du temps, et se défiant peut-être, te fera probablement transporter dans une autre prison, tandis que si, au contraire, on te voit résigné à mourir, on cessera de te surveiller, dans la pensée que, tenant peu à la vie, tu ne tiens même pas à prolonger ton existence.»

Malgré toutes ces assurances, le condamné hésitait encore; il craignait que l'exécution ne précédât la proclamation de la République.

« Dans tous les cas, lui dit Olympio, je te jure sur mon baptême de te faire enlever, fût-ce sur l'échafaud, autour duquel il sera d'autant plus facile à nos Descamisados de se grouper, que la ville est en ce moment à peu près dégarnie de soldats, puisque la plus grande partie du régiment de Madrid est occupée à la sierra et que personne ne soupçonnera que quelqu'un puisse s'intéresser à toi.

— Je ne promets rien encore, sinon que j'en parlerai à mon défenseur, répondit l'assassin.

— Et moi je me charge de te faire donner par lui les conseils qu'il me plaira de lui dicter, pensa Olympio; ce don Gordoso appartient à l'Internationale, et je le tournerai comme un gant.»

Puis, comme s'il n'eût eu aucune arrière-pensée, il ajouta :

« C'est cela, consulte ton défenseur; mais surtout ne fais rien qui puisse faire soupçonner que je travaille à ta délivrance.»

Il n'était pas besoin de recommander la prudence au condamné, car personne moins que lui ne songeait à entraver le complot tramé pour sa délivrance.

Barbara, après tout ce qui s'était passé, ne doutait pas que le faux inspecteur n'eût d'autre but que celui de faire évader le prisonnier et s'attendait à être sommée de prêter les mains à cette évasion.

Contrairement à ses suppositions, l'ex-brigand, sans profiter des avantages que lui assurait la complicité bien involontaire dans le principe, mais obligée, de don Placidio et de sa femme, se retira non-seulement sans rien demander de plus, mais encore en faisant entendre que cette

visite serait, au moins pour quelque temps, la dernière.

En effet, plusieurs jours s'écoulerent, et Olympio ne reparut plus à la prison, où, sans se compromettre davantage, il faisait de temps à autre parvenir au condamné les nouvelles les plus rassurantes.

Don Gordoso les répétait avec d'autant plus de fidélité, que lui-même était dupe non pas seulement de ses sentiments démocratiques, dont l'exaltation lui faisait croire au prompt avènement de la République, mais des bruits habilement mis en circulation par Olympio sur la désorganisation de l'armée, la vénalité des officiers, le découragement du prince italien, bruits qui, il faut le dire, prenaient chaque jour une plus grande consistance.

A dire vrai, les lettres et les journaux n'étaient rien moins que rassurants.

« Dans l'affreux malheur qui nous a tous frappés, mais vous surtout, mon cher oncle, ainsi que ma cousine Carmen, vous sentez combien j'aurais désiré venir, ne fût-ce que quelques instants, unir ma douleur à la vôtre, écrivait Peppe, détaché avec son bataillon à Alcalá; mais, ajoutait-il, quelle possibilité d'obtenir un congé, d'oser même le demander, dans la position où nous nous trouvons?

« Les bandes républicaines ne tiennent pas devant nous, il est vrai; mais elles ne se dispersent ici que pour se reformer plus loin; les impôts ne rentrent pas ou, à peine rentrés, sont pillés dans les caisses; il faut aller de village en village pour en revenir le plus souvent les mains vides; hier encore, c'était un détachement de cavalerie qu'avec une demi-batterie il a fallu envoyer à la Carolina. Hommes et chevaux sont sur les dents.

« Mon bataillon est peut-être encore moins ménagé; nous battons la montagne tout le jour sans rien rencontrer, et le soir, à peine rentrés à notre campement, il faut reprendre les armes et faire une marche forcée pour se porter sur un autre point menacé par les intransigeants.

« Si encore l'esprit des troupes était bon, il n'y



Avec une demi-batterie envoyée à la Casolma. (Page 391.)

aurait que demi-mal ; mais tout le monde est mécontent, et il ne faut pas moins que l'énergie de notre brave colonel Martinez pour faire respecter la discipline par des soldats, les uns fatigués de ce genre de vie, les autres tout disposés, s'ils ne se sentaient retenus par la crainte d'un châtement exemplaire et immédiat, à passer aux rebelles.

Telle était en substance la correspondance du brave et loyal Peppe. Le ton violent des journaux devenait chaque jour bien autrement accentué. Les uns jetaient les injures les plus grossières à la face du pauvre Amédée ; les autres lui prodiguaient les menaces les plus sanglantes et lui signifiaient, au nom du peuple fatigué de l'imbécillité de son gouvernement, d'avoir à déguerpir au plus vite et à rendre à la nation une autorité que désormais elle prétendait exercer par elle-même, sans permettre à un étranger venu on ne sait d'où de s'immiscer dans des affaires qui ne le regardaient nullement.

La société des Descamisados rappelait par son

insolence les beaux jours des clubs de Belleville et des Folies-Bergères à Paris. On y conspirait hautement, bruyamment, chaque nuit, à la clarté des lampes fumeuses, sous la présidence de don Olympio, assisté du boucher Rubio et du torero don Ramon, revenu en toute hâte de Cadix après la condamnation à mort de l'assassin Cabral.

Au milieu de ces réunions tumultueuses, du cliquetis des verres, du tintement de l'argent, des vociférations des buveurs et des blasphèmes des joueurs, des orateurs doués de ces puissants poumons qui font les tribuns populaires débâteraient contre la société, l'infâme capital, le catholicisme, les prêtres, les riches, l'exploitation de l'homme par l'homme, et attisaient à grand renfort d'expressions, d'autant plus retentissantes qu'elles étaient plus creuses, les colères bestiales de ces déshérités de la fortune, excitaient leurs appétits grossiers et les appelaient à la régénération de la société par le pétrole et le poignard.

Don Olympio n'était pas le seul à briller dans ce genre d'éloquence furibonde ; le boucher Ru-



El Otso le saisit à la gorge et le terrasse. (Page 398.)

bio, brandissant son coutelas, avec lequel il se proposait d'égorger les ennemis du peuple, s'était fait un renom d'austère démocrate que partageait avec lui un de ces Polonais qui, au temps de la Commune, commandait à Paris une compagnie des Vengeurs de Flourens, et, quoique ignorant presque entièrement la langue espagnole, le charmant don Désiré Giraudin s'était acquis une demi-réputation en professant avec

une distinction remarquable, grâce à son ami le libraire Narcisse qui lui servait de truchement, l'art d'élever des barricades, de les construire suivant les règles de la stratégie et de les défendre par des moyens encore inconnus en Andalousie.

Grâce à ces connaissances spéciales, le maître de danse s'était vu proclamer inspecteur du génie, avec grade de colonel, pour le prochain soulèvement, et déjà, comme son émule le savetier Gail-

lard pers, et ingénieur de la Commune, il rêvait un costume à grand effet surmonté d'un képi à six galons.

Les autorités civiles et militaires n'étaient pas sans avoir entendu parler de tous ces préparatifs; pour quelques douros, un frère et ami mécontent leur avait vendu tous les secrets de la société des Descamisados et procuré la liste complète des cadres déjà formés pour l'armée de la révolution.

Mais à quoi sert de savoir, lorsqu'on est dans l'impossibilité d'empêcher? Incapables d'exécuter les ordres qu'ils auraient reçus, les fonctionnaires amédécistes ne trouvaient rien de mieux que de tromper leur propre gouvernement par des rapports mensongers, suivant lesquels tout était pour le mieux, à Séville comme à Malaga, comme à Carthagène, comme partout dans le sud de l'Espagne, voire même dans le nord, où, suivant les feuilles officieuses et officielles, les carlistes, écrasés par les illustres généraux qui ne cessaient de les frapper à coups répétés de victoires, ne savaient plus où se cacher et, jetant leurs armes, imploraient à genoux et les mains jointes la clémence du roi de toutes les Espagnes, Amédée I^{er}, le fortuné et toujours invincible héritier de la couronne de Charles-Quint.

Malheureusement pour le pauvre roi, sans être parfaitement renseigné, comme il lisait autre chose que ses propres journaux, il ne se faisait pas une complète illusion sur l'état prospère de ses affaires, et se doutant bien que les carlistes, quoique toujours vaincus par les dépêches de l'agence Havas et les rédacteurs de l'*Officiel*, étaient beaucoup moins pressés qu'on ne le lui répétait de se soumettre, il méditait en silence un message d'adieu à ses fidèles sujets et se préparait à boucler ses malles pour retourner dans son Italie, d'où il aurait bien voulu ne jamais être sorti.

Malgré sa douleur profonde, les soins qu'exigeaient sa blessure cicatrisée, mais pas encore guérie, et par-dessus tout les recherches secrètes mais incessantes qu'il faisait pour arriver à découvrir le vrai meurtrier de son fils, el Osso sui-

vait avec un intérêt passionné tous les incidents de la politique, et, fermement décidé à rejoindre avec sa fille les bandes carlistes dès qu'il le pourrait, ne s'occupait plus de sa propriété que pour chercher à s'en débarrasser.

Plusieurs fois déjà il avait vu, pour ce motif, don Lopez, qui lui avait proposé divers acquéreurs, dont aucun ne faisait son affaire, non pas qu'il demandât un prix élevé de l'hacienda, mais parce qu'il voulait être payé comptant, et que les capitaux sont toujours ou ne peut plus timides à l'approche des révolutions.

Il fallait cependant en finir, et el Bandito se rendait à Séville pour dire à son notaire qu'il se décidait à baisser encore ses prétentions, lorsqu'en sortant du jardin il se rencontra avec le tio Bastian.

« Ave Maria purissima! s'écria celui-ci en l'apercevant, je venais vous annoncer une bonne nouvelle, señor don Gomez, et je suis charmé de vous rencontrer.

— Moi de même, caballero; les bonnes nouvelles sont si rares, que j'en ai perdu l'habitude. Quelle est donc celle que vous m'apportez?

— J'arrive de Séville, et au moment où j'en parlais, Cabrito, vous connaissez bien Cabrito?

— Ma foi non, tio Bastian!

— Voilà qui est singulier! Cabrito, c'est ce garçon qui se tient toujours sur la place de l'Ayuntamiento avec toute une provision de couteaux, de navajas et de poignards qu'il crie pour les vendre, un brave garçon, fin comme l'ambre, un enfant trouvé que j'ai tenu sur les fonts baptismaux, mais que les gens continuent à appeler Cabrito, parce qu'il est pétulant comme un chevreau.

— En effet, je me rappelle; eh bien, quoi? Dites vite, tio; je suis un peu pressé.

— Caramba! señor Gomez, on voit que vous n'avez pas une jambe de bois comme moi, vous voulez toujours courir; enfin, voici: quand j'ai passé, Cabrito m'a crié:

« — Bonjour, padrino.

« — Bonjour, mon garçon!

« — Vous allez à l'hacienda!

« — Oui, quand j'aurai vendu mes pimientos.

« — Laissez là vos pimientos, et partez vite; il faut que vous soyez le premier à voir le *senor Gomez*.



Avec sa provision de coutous. (Page 394.)

« — Pourquoi le premier ?

« — Pour lui apprendre une bonne nouvelle.

« — Laquelle, mon fils ?

« — Que c'est demain matin, à neuf heures, que Melchior Zarandon sera exécuté sur la place du Marché.

« — Tu en es sûr ?

« — Le bando est affiché, et Pablo, le charpentier, a déjà été requis pour monter la machine pendant la nuit; dans la ville, on ne parle pas d'autre chose.

« — Oh ! alors, lui ai-je dit, tous les pimientos au diable ! Merci, mon garçon !

« Et retournant ma mule, je lui ai donné du talon pour arriver plus vite.

— Le scélérat, il a bien mérité la mort; mais je préférerais qu'il eût fait des aveux.

— Qu'il nie ou qu'il avoue, qu'importe, puisqu'il sera exécuté !

— Je veux dire que j'aimerais mieux qu'il eût nommé ses complices; le brigand emportera son secret.

— Oh ! quant à cela, ne le croyez pas, *don Gomez*; tôt ou tard, tous les crimes se découvrent.

— Dieu vous entende ! et merci pour votre attention ! répondit *el Osso*, qui rentra pensif à la *Palmeria*.

— *Valga me Dios*, j'aurais mieux fait de vendre mes pimientos, murmura *Bastian*; je croyais le réjouir, et il est plus triste qu'auparavant.

Olympio, lui, n'était pas triste du tout; la mort de *Jose Cabral* le délivrait de toute crainte; personne ne le soupçonnait, et dans sa joie, aussitôt qu'il eut lu le bando, il retourna à *Triana* et monta chez son ami *don Ramon*.

Comme tous les élégants, celui-ci se levait tard.

« Encore au lit, *amigo* ? s'écria l'ancien chef de brigands en entrant dans sa chambre. Allons, à bas du lit, et habille-toi; je viens t'inviter à déjeuner, je me sens l'envie de boire avec toi une bouteille de vieux xérès.

— A la santé de la République.

— A nos succès, mon cher ! la République viendra plus tard.

— Il y a donc du nouveau ?

— Un peu et même beaucoup; dame Justice veut bien me tirer une forte épine du pied, en me débarrassant de cette brute de *Jose*; demain matin, elle lui retirera pour longtemps la parole, dont il aurait pu abuser.

— C'est demain qu'on...

— Oui, mon cher, sur la place du Marché; nous serons aux premières loges.

— Et il n'a rien dit ?

— Muet comme un poison.

— Il pourrait parler encore.

— Il n'en fera rien; demain matin, ma bonne amie Barbara lui dira qu'il se garde bien de souffler un mot quand on viendra le prendre, parce que tout est prêt pour le sauver, mais que la moindre indiscretion pourrait le perdre. Est-ce bien joué?

— Quel homme tu es! s'écria Ramon.

— Caramba! on fait ce qu'on peut pour ses amis, fit Olympio en souriant avec fatuité; ce sera le commencement de la fin.

— Tu n'as pas fini?

— Pas encore, comme tu vas voir; demain, je te donnerai congé pour te permettre de m'inviter à dîner, puis nous irons au spectacle, où l'on joue une pièce charmante; ensuite, après-demain, tu partiras pour Malaga voir ton cousin.

— Je n'ai pas de cousin à Malaga.

— Alors tu iras à Grenade.

— Qu'y faire?

— Ecouter les rossignols des jardins du Generalife ou admirer le portique de l'Alhambra, un superbe morceau d'architecture sarrasine.



— Je lui préfère l'Alcazar de Séville.

— Peu m'importent tes préférences, pourvu que tu partes.

— Je te gêne donc beaucoup?

— Beaucoup est le mot; tu comprends qu'il faut que j'en finisse avec el Osso; Jose est un maladroît qui l'a manqué; un autre lui fera son affaire, et il importe, pour dérouter la justice, que tu ne sois pas ici.

— Vrai! tu es le roi des rusés, » s'écria Ramon, émerveillé.

Ils firent ensemble un excellent déjeuner et passèrent leur journée à rire, à jouer et à boire chez Bermudez, avec Fonseca, Benito, don Gabriel et les autres.

Quand ils se séparèrent, à la nuit, il était convenu qu'ils se retrouveraient tous ensemble à la place du Marché, où les attendrait un omnibus dont l'impériale leur servirait de loge.

En Espagne, une exécution à mort est un spectacle bien plus encore qu'en France; on s'y rend en partie de plaisir, comme en Angleterre aux courses du Derby; on y boit, on y mange, on s'y amuse. Les femmes d'un certain monde y arrivent en toilette aussi brillante que s'il s'agissait d'un combat de taureaux.

C'est chose triste à dire, mais c'est chose vraie; et quiconque aura passé quelques années dans la Péninsule sera forcé d'avouer que nulle part la curiosité n'est aussi gaiement féroce.

Aussi le lendemain, bien avant neuf heures, la grande place du Marché était-elle encombrée d'une foule comparable à celle qui se presse dans les rues pour la fête del Corpus. Grilles, balcons, voitures, tout était encombré de spectateurs; il y en avait jusque sur les toits, et ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés que la joyeuse bande put enfin arriver à l'omnibus placé bien vis-à-vis d'une estrade carrée, peinte en rouge, au centre de laquelle se dressait un poteau sanglant. Au pied du poteau s'appuyait un escabeau de bois, au-dessus duquel pendait, attaché à mi-hauteur, un collier de fer, qu'une forte vis pouvait serrer à volonté.

Un peloton d'infanterie entourait l'échafaud. Les jeunes gens prirent place sur leur impériale



Au milieu de ces réunions tumultueuses. (Page 391.)

et y étalèrent un déjeuner froid tiré de l'intérieur de la voiture; personne ne songeait à s'en étonner; un murmure confus planait au-dessus de la multitude, sans cesse grossissante; on riait, on plaisantait, et çà et là des femmes et des enfants criaient d'une voix aiguë, en jouant des coudes :

« *Quien quiere agua* (qui veut de l'eau)? »

Ou bien :

« *Oranges de Mayorque!* qui veut des oranges? »

L'horloge sonna neuf heures, et la cloche des mourants tinta un glas funèbre.

Il se fit alors un grand silence; le condamné sortait de la prison.

Tous les yeux se tournèrent vers la rue, à l'entrée de laquelle apparurent quatre gardes ci-

vils à cheval, sabre nu au poing; la foule s'écarta, et il se fit comme une allée de la rue à l'échafaud.

Derrière les gendarmes, vingt Pénitents noirs marchaient en procession, le capuce noir rabattu sur les yeux, un cierge de cire jaune à la main et chantant le *De Profundis*: c'était la confrérie de la Bonne-Mort; puis, entouré de soldats, José Cabral s'avavançait, les mains liées, un voile noir sur la tête et soutenu par un prêtre portant un crucifix et exhortant le criminel au repentir; derrière, venaient trois hommes vêtus de noir, l'exécuteur et ses valets; puis, fermant la marche, un cercueil vide, porté par quatre Pénitents.

Le lugubre cortège s'avavança, en palmodiant,

jusqu'au pied de l'échafaud, dont le condamné, le prêtre et les trois exécuteurs montèrent seuls les degrés.

Arrivé sur la plate-forme, un des aides enleva le voile de dessus la tête de Jose Cabral et découvrit son visage pâle et inquiet, qui semblait chercher quelqu'un dans la foule.

« Courage, Melchior ! » lui cria une voix.

Ses joues s'empourprèrent, et il chercha à deviner qui l'avait ainsi interpellé; tout à coup, il aperçut l'omnibus, sur lequel Olympio se tenait debout, et il tressaillit, comme frappé d'un choc électrique.

En ce moment, la main de l'exécuteur se posa sur son épaule, pour le faire asseoir sur l'esca-beau.

Mais lui, se rejetant en arrière avec violence, cria d'une voix désespérée :

« A moi, mes amis ! vive la République ! »

A cet appel suprême, la foule ne répondit que par des injures et des sifflets.

En même temps, les valets, le saisissant à bras-le-corps, le forçaient à s'asseoir et le maintenaient sur l'esca-beau, pendant que l'exécuteur, par un mouvement giratoire rapide, le cravatait du collier de fer.

Lui, les yeux injectés de sang, regardait toujours l'omnibus.

Le prêtre lui présenta la croix à baiser; Jose détourna la tête.

De nouveaux sifflets retentirent :

« Hérétique, païen, maudit ! rugissait la foule.

— Si nous buvions un verre de vin de Champagne ? » s'écria don Olympio; messeigneurs, je ne connais rien de tel pour éclaircir la vue. »

Dans la multitude, un seul homme entendit cette parole et darda sur celui qui l'avait prononcée un regard terrible; cet homme, c'était el Osso, venu là non pas pour voir, mais pour surveiller.

La joie du brigand fut pour lui une révélation subite.

Cependant il se tut, leva son *sambbrero*, et, se signant avec respect, s'unif d'intention aux

prières que le confesseur du patient récitait à haute voix.

Une dernière fois, le prêtre leva la croix et commença le *Credo*.

Alors, il se fit un silence solennel, car tous savaient qu'au moment même où seraient prononcées les paroles : « Je crois à la résurrection de la chair, » l'exécuteur, qui déjà tenait la vis à deux mains, serrerait l'écrou.

Cabral était livide, sa poitrine râlait.

Soudain, on entendit le bruit sec d'un bouchon de vin de Champagne, chassé par le gaz de la bouteille.

Alors comme si cette insulte inhumaine eût galvanisé un cadavre, un rugissement sourd s'échappa de la poitrine du condamné, qui, soulevant ses mains enchaînées et désignant la voiture, hurla d'une voix tonnante :

« Arrêtez Olympio; c'est lui qui est l'ass... »
Il ne termina pas.

« Je crois à la résurrection de la chair, » disait le prêtre en ce moment.

On entendit un craquement, causé par le brisement des vertèbres du cou, et, sous le voile noir jeté sur la tête du meurtrier, on entrevit un mouvement convulsif, pendant que les mains retombaient sur les genoux.

Mais le cri du mourant avait frappé toutes les oreilles.

« Arrêtez Olympio, c'est l'assassin ! rugit el Osso en se précipitant vers l'omnibus.

— C'est l'assassin ! » répéta la foule.

En ce moment suprême, le brigand, surpris à l'improviste et se sentant coupable, perdit entièrement la tête. Affolé de terreur, il ne songea qu'à fuir, quand il lui était si facile de nier, et il s'élança d'un bond dans la foule, frappant à droite et à gauche de sa navaja pour s'ouvrir un passage; mais el Osso ne l'avait pas perdu de vue.

Sans craindre l'arme ensanglantée qu'il brandissait, écumant de rage, d'un coup de gourdin il lui brisa le poignet, le saisit à la gorge et le terrassa dans la poussière.

Les gardes civils, accourus, le relevèrent, sanglant, défait, éperdu, et lui faisant de leurs corps

un rempart contre la multitude en fureur, le conduisirent à la prison, où ils l'enfermèrent dans le cachot même où il était venu visiter sa victime pour la tromper jusqu'à la fin.

Don Ramon, épouvanté du sort de son complice, n'attendit pas le dîner commandé pour le soir; rentré en toute hâte dans son domicile de Triana, il brûla tous les papiers qui auraient pu le compromettre, fit un paquet de ce qu'il avait de plus précieux et, sortant à cheval de la ville, alla tout d'une traite à Ossuna pour y attendre à l'auberge la diligence qui de Séville va à Carthagène. Là, dans la junte secrète de la future République, il comptait trouver de chauds amis, grâce auxquels il pourrait se tenir caché et dérouter les perquisitions de la police dans le cas où son complice n'imiterait pas devant le juge d'instruction la discrétion de Cabral.

Peut-être Olympio, en recouvrant sa présence d'esprit, serait-il parvenu à tromper la justice et à se disculper par d'adroits subterfuges, si el Bandito, acharné à venger son fils, n'eût lui-même dirigé les investigations de la police sévillane.

Mais, une fois sur la voie, el Osso n'était pas homme à se laisser dépister.

Sur ses indications, ou plutôt sur ses instances pressantes, don Marphorio, directeur de la sûreté publique à Séville, consentit à faire opérer une perquisition au domicile du nouvel accusé, à Triana.

Malheureusement, comme toujours, les agents opéraient avec une telle lenteur, que lorsqu'ils arrivèrent, presque tous les papiers avaient été enlevés par les membres du club des Descamisados, et le gouvernement y perdit l'occasion de s'emparer d'un seul coup des délibérations secrètes de cette société redoutable, des listes d'affiliations, de celle des junte républicaines répandues dans les principales villes d'Espagne, de la correspondance avec les coryphées de l'Internationale à l'étranger, et enfin, ce qui cût été plus important encore, d'être admirablement renseigné sur le complot préparé pour le prochain soulèvement de la ville et les noms des prin-

cipaux chefs auxquels en serait confiée l'exécution.

Il est vrai que, même dans la police, Olympio s'était ménagé des intelligences et qu'il aurait bien pu arriver que, saisis, ces documents précieux s'égarassent dans le trajet de Triana au tribunal.

Le fait est que, pour ne pas avoir l'air de rentrer absolument les mains vides, les agents rapportèrent à don Marphorio un portefeuille ne renfermant que quelques lettres insignifiantes et un poignard enfermé dans un vieil écrin, en assez mauvais état, trouvé sur sa table.

Tout cela était, en réalité, si peu de chose, que le directeur de la police, quoique dans le fond il n'eût pas mieux demandé que d'obtenir une condamnation contre Olympio, personnage au moins très-dangereux à ses yeux et l'un des chefs les plus influents de la société des Descamisados, se résolut à ne pas pousser l'affaire plus loin en son nom, parce qu'un acquittement lui paraissait à peu près certain.

Cependant, ne voulant pas non plus avoir l'air de favoriser un assassin et se mettre mal avec le señor don Gomez, dont la réputation lui faisait redouter de l'avoir pour ennemi, il le fit prier de se présenter à son cabinet pour affaires l'intéressant personnellement.

Moins d'une heure après, el Osso entra chez Son Excellence.

« Décidément, nous ne sommes pas heureux, señor Gomez, lui dit le chef de la police en lui avançant un fauteuil. Comme vous et comme tout le monde, je suis persuadé que cet Olympio a triché dans le crime pour lequel Zaendon vient d'être garrotté; mais il n'y a moyen de lui arracher aucun aveu; il nie comme un beau diable, et une descente opérée par mes alguazils les plus intelligents n'a produit aucun autre résultat que celui que vous voyez.

— En sorte, fit le bandit, que vous désespérez.

— Sans désespérer absolument, je crois devoir abandonner l'accusation et faire élargir le prisonnier, à moins que vous-même ne veuillez poursuivre à vos risques et périls.

— Je vous remercie de m'avoir prévenu; je suis, en effet, décidé à poursuivre.

— Sans preuves?

— Vous-même, señor, vous êtes persuadé qu'il est coupable?

— Assurément; mais vous savez, señor, devant la justice, un à peu près ne suffit pas pour prononcer une condamnation.

— Avec de la patience, j'arriverai à une certitude.

— Serait-ce sur ces indices que vous comptez? fit don Marphorio en montrant les objets saisis.

— Sur ceux-là et sur d'autres; il ne faut pas grand'chose à la Providence pour mettre sur la trace d'un scélérat.

— Hombre! à moins d'un miracle, je ne vois pas ce que Dieu et ses saints pourraient faire sortir d'un portefeuille vide et d'un vieux poignard.

— Qui sait, répondit el Osso en examinant machinalement le fourreau de cuir d'où il venait de retirer la lame.

— Faites comme vous l'entendrez, reprit le directeur; seulement, je crois de mon devoir de vous avertir qu'en vous portant accusateur sans aucune preuve, vous vous exposez à une réclamation en dommages-intérêts.

Le père de Carmen ne répondit pas; il était occupé à retirer du fourreau une doublure en papier.

Elle formait comme une seconde gaine appliquée dans la première.

El Osso la déploya et en lut les premières lignes; elles étaient ainsi conçues :

« Entre don Ramon Espeleta d'une part, et don Juan Olympio de l'autre, il a été convenu... »

Don Gomez examina la fin de l'acte; il était signé.

Alors il recommença sa lecture; ses traits avaient une fixité terrible, et son regard étincelait d'une curiosité féroce.

« Qu'est-ce donc que cette note? demanda Marphorio, étonné.

— Le miracle que vous demandiez, señor! rugit el Osso, la confession des deux assassins, signée de leur propre nom, car ils sont deux, Olympio et Ramon Espeleta. Béni soit Dieu! mon Fernando sera vengé.

— Ce n'est pas possible! s'écria le directeur.

— Lisez donc de vos yeux ce papier providentiel! lisez-le! » fit le bandit avec un accent de joie effrayant.

Don Marphorio prit le document compromettant que, pour mieux le soustraire à tous les regards, Olympio avait caché dans la gaine de son poignard, et demeura stupéfait.

C'était le marché conclu entre l'assassin et son complice pour le meurtre de Fernando et de son père; devant une pièce aussi écrasante, il ne pouvait plus y avoir d'hésitation.

« C'est moi qui poursuivrai, fit le directeur, et je vous en donne l'assurance, don Gomez, les coupables seront punis.

— S'ils ne l'étaient pas, c'est moi qui vengerais mon fils! répondit el Bandito; par une condamnation de la justice ou par celle d'un père, par la main du bourreau ou par la mienne, ces deux monstres mourront, je le jure sur le cadavre de Fernando! »





Dona Maria-Victoria. (Page 495.)

CHAPITRE XXVI

L'ABDICATION

OLYMPIO se trouvait maintenant sous les verrous. Son arrestation, à la suite de la dénonciation foudroyante du supplicé, avait causé, même chez ses partisans, une telle stupéfaction, que non-seulement aucun d'eux n'avait songé d'abord à le sauver,

mais que même plusieurs jours se passè-

rent sans que personne osât prendre son parti.

Cependant, sans leur chef, auquel ils étaient habitués à obéir tout en le détestant, les Descamisados ne pouvaient pas longtemps continuer à vivre en bonne intelligence, et Rubio, qui, dans le principe, avait espéré lui succéder comme directeur du club, ne tarda pas à s'apercevoir que son action sur ces gens de sac et de corde ne serait qu'un règne aussi nominal et peut-être plus éphémère que celui du roi Amédée sur le peuple espagnol.

Homme violent et brutal, le boucher sévillan manquait en effet de ce sang-froid et de cette



présence d'esprit qui sont les qualités nécessaires de quiconque aspire à gouverner la multitude. Excellent pour un coup de main où il n'aurait fallu que payer de sa personne, il était incapable de commander à ses passions, moins encore à contenir celles de bandits toujours prêts à jouer du couteau et à s'entr'égorger entre eux si l'on ne savait donner un aliment à leur férocité bestiale.

Le relâchement de la discipline menaçait de dégénérer en anarchie; chaque jour, des rixes furieuses ensanglantaient la salle de réunion, devenue le théâtre d'une orgie en permanence; coscons, aveugles, veuves, voleurs, meodians et estropiés, refusant de se rendre à leur poste pour y exercer la honteuse industrie dont les revenus servaient à payer leurs débauches nocturnes, la caisse de l'association se vidait avec une effrayante rapidité, et le moment approchait où il n'y resterait pas un maravedis. Une catastrophe devenait inévitable si les précautions n'étaient pas prises à temps.

Le boucher le sentait; aussi, malgré sa haine farouche contre les étrangers, alla-t-il trouver don Giraudino, le Français, une des fortes têtes de la Commune, dont il espérait recevoir de bons conseils sans avoir trop à redouter son influence, à cause de la difficulté que le réfugié éprouvait encore à s'exprimer en idiome andalou.

Il le trouva chez lui, vêtu de sa robe de chambre, étendu dans son fauteuil, un cigare aux lèvres et lisant avec une satisfaction moins que modeste un article intitulé : « Affaire d'Espagne », article que lui-même avait envoyé à la rédaction.

Au : « Buen día ! » un peu brusque de l'arrivant, qui, vu ses opinions républicaines, croyait devoir poser pour la grossièreté, le professeur de danse et de maintien, flairant un solliciteur, daigna à peine répondre par un signe de tête et continua sa lecture.

Rubio, décontenancé, comme un homme qui a manqué son entrée, mit le sombrero à la main et demeura debout.

« Asseyez-vous, lui dit enfin le beau Désiré; dans un instant, je suis à vous. »

Rubio prit une chaise et attendit.

C'était un peu dur pour son amour-propre, mais nécessité fait vertu.

Le journal fini, don Giraudino le plia lentement, le posa sur le socle de sa pendule, et d'un air distrait demanda au nouveau chef des Descamisados quel était le but de sa visite.

« Une question qui vous intéresse comme moi, répondit Rubio; il s'agit de sauver la République. »

— Avant même qu'elle soit née ? fit le Français avec le plus impertinent des sourires.

— Elle est perdue si vous ne venez à son secours, continua l'Andalou, qui se faisait humble à mesure que son interlocuteur se montrait plus hautain.

— Je ne vois pas en quoi j'y puis quelque chose, reprit l'ex-communeux en cirant sa moustache d'une main, pendant que de l'autre il se tenait devant les yeux un petit miroir de poche.

— Vous avez sans doute entendu parler des dissensions qui s'élèvent dans le club des Descamisados ? fit Rubio en fronçant le sourcil.

— Ma foi non, ou du moins je ne m'en suis guère préoccupé; je sais que du temps d'Olympio l'ordre n'y était pas parfait, qu'on y parlait beaucoup sans jamais agir, et depuis son arrestation je n'y ai pas remis les pieds.

— Depuis, tout va plus mal encore. Ramon Espelleta a quitté la ville sans que l'on sache ce qu'il est devenu. Paranillo, le caissier, s'abrutit à force de boire et dépense toutes nos ressources en bons diners avec Sanz et Barlata, dont Olympio avait eu le tort de faire ses lieutenants; les autres refusent obéissance aux règlements, clabaudent, ne font rien, si bien que tout va à la débâcle et que lorsqu'arrivera l'ordre d'agir, il n'y aura pas moyen de faire prendre les armes à dix hommes.

— C'est au chef à remédier à ces désordres, à vous par conséquent, car vous êtes le chef, m'a-t-on dit.

— Je devrais l'être, en effet, mais personne ne veut m'obéir.

— C'est votre faute, señor Rubio.

— Ma faute, à moi ?

— Certainement, un chef doit savoir commander, et à votre place je ne serais pas embarrassé.

— Voulez-vous que je vous cède le commandement ?

— Je ne connais pas assez votre langue pour cela.

— Mais enfin que feriez-vous à ma place ?

— Tout le contraire de ce que vous avez fait, Rubio, reprit don Girardino en se renversant d'un air capable et en passant le peigne dans ses favoris ; oui, en vérité, tout le contraire, et je voudrais avant huit jours me trouver à la tête d'un club modèle, comme celui de Belleville, que j'avais l'honneur de présider, et aussi bien discipliné que n'importe quel bataillon de ces héroïques fédérés, dont jamais, si l'on n'eût engendré la trahison chez quelques infâmes, les Versaillais n'auraient triomphé. »

Quoique le plus poltron des poltrons, le beau Désiré s'était, grâce à la connivence du libraire Narcisse et de l'ami Bernard Garichon, auxquels il rendait loyalement la monnaie de leur pièce, fait une si belle réputation de bravoure, que le boucher le crut sur parole.

« Si je pouvais faire de cet étranger mon conseiller occulte, je serais sauvé ! » pensa-t-il.

C'était précisément à cette bonne pensée que Girardino voulait amener le chef de bande ; aussi, à peine Rubio eût-il mis la question sur ce terrain, qu'il leur fut facile de s'entendre.

Il ne s'agissait plus que de régler la question des honoraires ; Rubio avait besoin du Français, le Français avait besoin d'argent, ils furent coucants tous les deux.

Sous prétexte de ne pas effaroucher les patriotes andalous, l'étranger ne mettait qu'une condition à son concours : c'est qu'il demeurerait secret à tous, excepté à celui qui l'avait réclamé.

Rubio ne désirait rien plus ardemment ; de cette manière, il aurait un aide et point un rival.

Pour quelques douros payés d'avance et avec

la promesse d'une modeste pension assurée sur la caisse des Descamisados, don Girardino consentait à se faire le conseiller intime du communisme andalou.

Un marché fut passé entre eux séance tenante.

« Maintenant, fit le Français en mettant le papier dans son secrétaire, laissez-moi la journée pour réfléchir, et demain matin apportez-moi les vingt douros ; je vous donnerai mes instructions. »

Ce qui fut dit fut fait.

Le lendemain, Rubio comptait les espèces à son futur génie, qui les empocha.

Depuis sa fuite de Paris, il n'avait jamais eu autant d'argent, aussi ne marchandait-il pas sur la consultation.

« La première chose à faire, dit-il à son complice, c'est de donner de la pâture aux passions ardentes de vos Descamisados et de les exciter. Pour cela, il y a un moyen bien facile : d'Olympio il faut faire un martyr de la liberté ; toute émeute a besoin d'un cadavre : Olympio sera ce cadavre.

« Ce soir, vous monterez à la tribune ; vous avez de l'éloquence naturelle, une voix puissante ; vous serez écouté.

— C'est-à-dire lapidé avec des oranges et des bouteilles, s'écria Rubio, mécontent ; tout le monde sait qu'il est en prison pour avoir fait assassiner Fernando, et les mendiants sont furieux contre lui de ce qu'au lieu de sacrifier le coscon à ses intérêts il n'ait pas pris son parti.

— Ah ! tout le monde le croit, vous-même aussi peut-être ?

— J'en suis convaincu.

— Et vous avez raison ; mais vous ferez comme si vous étiez persuadé du contraire : vous arriverez indigné à la tribune, vous frapperez du poing, vous crierez : « Citoyens, écoutez-moi, j'ai à vous révéler une infamie monstrueuse du plus infâme des gouvernements. » Tout le monde écoutera ; alors, vous raconterez que, pour déconsidérer le parti républicain, les séides du roi savoyard ont ourdi le plus abominable des complots et

poussé leur habileté machiavélique jusqu'à se faire un complice de Zarandon, leur victime, auquel ils ont promis la vie, à condition qu'au moment de mourir il accuserait Olympio, le grand patriote; qu'ensuite, pour empêcher toute rétractation et pour rendre vaines les dénégations du calomnié, ils ont étranglé son accusateur. Vous direz que vous tenez ce récit de la bouche d'une personne bien informée, mais que sa position oblige à dissimuler son nom; enfin, vous terminerez en criant: « Vive Olympio! vive le martyr! » en adjoignant les vrais républicains de faire le serment de briser ses fers ou de mourir.

— Par l'enfer! c'est que les choses pourraient bien s'être passées de la sorte, rugit Rubio en se levant furieux; ces brigands de monarchistes sont capables de tout. Je le dirai à nos amis; il ne faut pas que le peuple se laisse ainsi enlever un à un tous ses chefs.

— Vous voyez bien, amigo, que tous les Descamisados seront enlevés par ce discours; jamais ce genre de déclamation ne manque son effet, je l'ai éprouvé à Paris plus de vingt fois. Faites ce que je vous dis, et demain Olympio sera l'idole de la multitude, qui se serrera autour de vous en vous proclamant son chef et le sauveur de la République. »

Le discours que Rubio vociféra le soir même sur ce thème si connu qui consiste à poser le premier gredin venu sur le piédestal de l'injustice des gouvernements, eut un succès inespéré, même par Giraudino; bancs et tables faillirent se briser sous les trépignements ou les coups de poing des mendiants et des buveurs; l'orateur, dix fois interrompu par de frénétiques applaudissements, fut, en descendant de la tribune, porté en triomphe autour de la salle.

L'enthousiasme touchait au délire; le serment des poignards, ou pour mieux dire des couteaux, rappela par sa furie celui du Jeu de paume, et les deux chefs de l'opposition, Paranillo ainsi que Barlata, qui avaient hué le boucher à son entrée, se virent tellement abandonnés de leurs plus chauds partisans, qu'ils crurent prudent de

s'esquiver de l'assemblée avant que personne songeât à s'occuper d'eux.

L'élan était donné, et Rubio ayant le premier juré de mourir ou de délivrer le martyr Olympio, les Descamisados, d'une voix unanime, le proclamèrent leur chef en lui promettant une obéissance aveugle et complète.

Rien n'est plus facile que d'égarer l'opinion populaire, surtout dans un pays où l'ardeur de l'imagination remplace tout raisonnement; le lendemain du jour mémorable où l'orateur avait entrepris l'audacieuse réhabilitation de l'assassin Olympio, les arguments inspirés par don Giraudino à son défenseur se chuchotaient dans toutes les rues et sur toutes les places, et comme le peuple, une fois placé sur une pente, ne demande pas mieux que s'y laisser glisser, ce qui la veille eût semblé un outrage au bon sens était le surlendemain devenu pour beaucoup une certitude, pour la plupart une presque vérité ou tout au moins une probabilité capable de produire une puissante impression.

Ainsi que cela arrive d'ordinaire, la police, dont le devoir est d'être la première instruite des rumeurs populaires, ne le fut que bien après tout le monde, alors que déjà des mains inconnues couvraient, pendant la nuit, les murs des monuments et des maisons d'inscriptions en l'honneur d'Olympio, du grand Olympio, de l'illustre Olympio, de l'ami du peuple, du martyr de la liberté, de toutes les grandes épithètes dont l'engouement de la foule habille ses favoris le plus intimes.

Tout cela eût été peu de chose si la faveur qui s'attachait à l'assassin de Fernando n'eût rejaili en sarcasmes et en menaces sur le gouvernement d'Amedée *el Chico*, du *forastero*, du Savovard, du tyran italien.

Don Marphorio, chef de la justice, en fut suffoqué; mais peut-être n'agit-il pas avec prudence. Lui, d'ordinaire si lent à prendre une résolution, il eut cette fois le malheur de trop se hâter. Il aurait dû laisser cet enthousiasme s'évaporer comme un brouillard que le soleil dissipe; au lieu de cela, pressé de faire tomber tous ces soupçons,



Parahillo, le caissier, dépense en bons diners... (Page 401.)

aussi injustes qu'injurieux, et de se procurer de nouvelles preuves de la culpabilité de l'accusé, il fit afficher dans tous les carrefours une copie du marché conclu entre Ramon et Olympio, et ordonna qu'une visite domiciliaire serait faite en plein jour au domicile d'Epeleta.

Il n'en fallut pas davantage pour convaincre la multitude que le gouvernement s'efforçait d'assurer par tous les moyens une odieuse calomnie, et exciter une véritable émeute dans le faubourg de Triana, toujours hostile aux alguazils et aux gardes civils.

Des pierres furent lancées, des coups de couteau et des coups de sabre donnés; les femmes crièrent, le sang coula, mais de cette expédition maladroite la police ne rapporta absolument rien qui en valût la peine.

En revanche, don Giraudino y trouva matière à un beau discours pour son protégé, qui, le soir même, ne manqua pas de déclamer contre les attentats du gouvernement à la dignité du peuple.

Les jours suivants, cette guerre d'escarmouches continua; en homme habile, le réfugié français

s'entendait à attiser le feu; d'un côté, il conseillait Rubio et le poussait en avant; de l'autre, il le dénonçait après coup par des lettres anonymes, que don Marphorio recevait sans savoir de quelle main elles émanaient.

Si le beau Désiré laissait à désirer sous le rapport de la loyauté, il se montrait au moins très-habile pour faire, suivant l'expression de son ami le citoyen Bernard Garichon, bouillir la marmite de la révolution.

Du reste, il faut l'avouer, les circonstances le favorisaient d'une manière tout exceptionnelle.

Jamais position n'avait été plus critique pour un gouvernement que celle dans laquelle se trouvait le roi Amédée.

Détesté par la nation, qui ne voyait en lui qu'un usurpateur étranger; compromis par ses amis; calomnié par ses ennemis; mal servi par son armée, démoralisée et sans discipline, encore plus mal par des généraux incapables, ou d'une fidélité plus que douteuse; baloté par les journaux, trahi par ses serviteurs, il se trouvait avec des caisses épuisées, des arsenaux vides, sans point d'appui à l'intérieur, sans alliances au dehors, obligé de

combattre les progrès du carlisme dans le nord, de contenir les républicains dans le sud, de lutter partout contre la mauvaise fortune.

Pendant quelques mois, la presse officielle avait bien pu tromper l'opinion publique par des bulletins de victoires remportées journellement, assurait-elle, par les généraux Novillas et autres sur Santa-Cruz, Dorregarai et les nombreux cabecillas partisans de don Carlos; mais l'arme la mieux trempée s'émousse par l'abus qu'on en fait, et le moment était venu où les bulletins du roi Amédée n'avaient plus cours, même dans la population madrilène, malgré son éloignement du théâtre de la guerre.

Les rigueurs de l'hiver, au commencement de l'année 1873, en paralysant les mouvements de troupes dans les provinces basques et la Catalogne, et en donnant aux carlistes le temps de se fortifier, achevèrent de porter dans le cœur du prince italien un profond découragement. La santé chancelante de sa compagne d'infortune dona Maria-Victoria, princesse dont les qualités et les vertus paraissaient mériter un meilleur sort, acheva de le dégoûter d'une couronne qui n'était qu'un lourd fardeau; le désir de revoir l'Italie et de retrouver enfin un peu de calme s'empara violemment de lui.

Il ne put y résister.

Entre la décision et l'acte important qui la suivit, il s'écoula si peu de temps, que ce dernier fut comme un coup de théâtre.

En abdiquant une couronne que jamais il n'aurait dû accepter, le prince Amédée se réhabilita dans l'opinion publique.

Uniquement occupé, en ce moment, de se défaire de la Palmeria et de poursuivre les assassins de son fils, el Osso avait cessé, depuis plusieurs semaines, de s'occuper de politique, lorsque le 12 janvier, en arrivant à Séville, il remarqua dans la ville une animation inaccoutumée.

Des groupes nombreux se pressaient autour de grandes affiches placardées au coin des rues et en tête desquelles on lisait en gros caractères :
MESSAGE ROYAL.

« Encore des mensonges, » fit le bandit en

haussant les épaules; et il continua sa route, sans s'inquiéter davantage du motif de la curiosité publique.

Au bureau du chef de la police, où il se rendit, c'était bien autre chose encore : tout y était bouleversé; quand il demanda à être admis, les huissiers le regardèrent avec une sorte de stupeur.

« Son Excellence ne reçoit pas, lui dit-on.

— J'ai à lui parler pour affaires importantes, et je viens sur sa demande.

— Son Excellence, ricana un chef de bureau qui descendait, ne sera visible ni aujourd'hui, ni demain; elle a assez à s'occuper de ses propres affaires, sans songer à celles des autres. »

En désespoir de cause, el Osso alla trouver don Antonio Lopez.

Là, il fut admis.

Lopez n'avait aucun motif de se cacher ou même de s'effrayer; mais cet homme si placide, si maître de lui, semblait partager en ce moment la stupeur générale.

Aux premiers mots que don Gomez lui dit de la Palmeria :

« Ah! señor, s'écria le notaire, de quoi me parlez-vous là? Vendre une propriété en ce moment! mais vous la donneriez pour rien, que personne ne la prendrait; il faut attendre, patienter; peut-être la nouvelle République s'at-elle, après tout, moins difficile à traverser que... »

— De quelle République parlez-vous, señor Lopez? interrompit el Osso.

— Comment, de laquelle? mais serait-il possible que vous ignoriez ce qui se passe? Nous sommes en République.

— Vous dites?

— En République, mon cher monsieur; en République, ou, si vous aimez mieux, dans le gâchis, dans la bouteille à l'encre, depuis avant-hier matin que le roi Amédée a donné sa démission. »

El Osso ne pouvait pas en croire ses oreilles.

« Oui, avant-hier, à dix heures cinquante-cinq minutes, à Madrid, au palais des Cortès, don Amédée de Savoie a fait lire à la tribune un message dans lequel il déclare renoncer à la

couronne, continua le tabellion avec une animation croissante; maintenant, qui la prendra, cette couronne?

— *Rayo de Dios!* rugit el Oiso, rayonnant de joie; la prendra celui à qui elle appartient. Hourra pour don Carlos! viva el rey legítimo!

— Doucement, señor, doucement, je vous en supplie, s'écria don Lopez en s'élançant vers la fenêtre pour la fermer; on pourrait vous entendre de la rue.

— Caramba! c'est de toute l'Espagne que je voudrais être entendu. Ah! enfin, la place est libre pour l'héritier de nos rois!

— Sans doute, sans doute; mais nous sommes en République pour le moment; mauvaise affaire, et qui ne fera pas vendre la Palmeria.

— La prente qui voudra, maison et jardin, champs et rizières, et ma vie avec, pourvu qu'avant de mourir j'aie le bonheur de voir s'ouvrir le règne de Carlos sétimo, répondit le bandit; c'est ma Carmen qui va être heureuse!

Et, oubliant tout le reste, il s'élança dans la rue, pour regagner au plus vite son hacienda.

S'il était pressé de faire profiter son roi de l'abdication du roi Amedée, d'autres ne l'étaient pas moins de fonder la République sur les ruines nouvelles de la monarchie.

Au moment où el Oiso arrivait à la place du Triomphe, une bande d'une vingtaine d'hommes au visage sinistre débouchait de la rue d'el Sol, en hurlant l'hymne de Diego et en brandissant un drapeau surmonté d'une sorte de bonnet phrygien.

Vêtus de haillons, les traits fêtrés par le vice et la misère, ces prétendus patriotes, affamés de pillage, avaient à leur tête un scélérat de bas étage comme eux, enrôlé sous la bannière de l'Internationale et affilié au club des Descamisados, où pendant quelque temps il avait victorieusement contrebalancé l'influence de Rubio.

Devenu l'ennemi mortel du boucher depuis que celui-ci était parvenu à l'éclipser par son éloquence, Barlata ne songeait plus qu'à une chose, triompher de son rival et l'humilier à son tour.

Aussi s'était-il hâté de se mettre à la tête de

ce qu'en style révolutionnaire on appelle une manifestation, mais qui n'est, en réalité, qu'un ballon d'essai lancé avant l'émeute.

Il espérait, en faisant le premier proclamer la République et élargir Olympio le martyr, reconquérir sa popularité, ressaisir le pouvoir et par son moyen se procurer enfin les jouissances grossières auxquelles il avait aspiré toute sa vie.

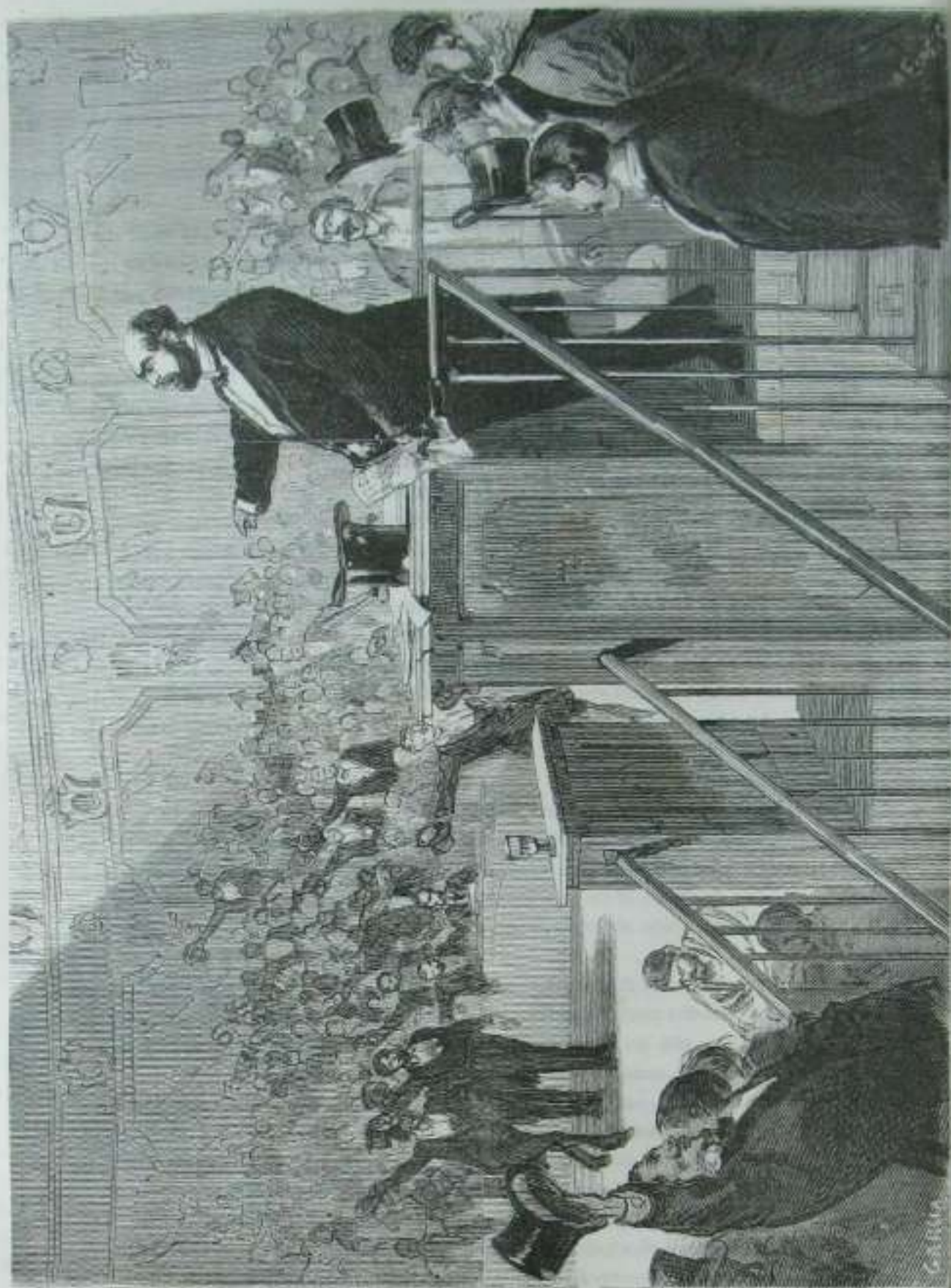
La stupeur générale, suite de l'annonce d'un événement qui, s'il était désiré par quelques-uns, était au moins inattendu pour tous, facilitait singulièrement ses desseins. Personne ne songeait à s'opposer à sa bruyante promenade, et ses hommes, parfaitement choisis pour leur rôle de perturbateurs de l'ordre, jouissaient d'une réputation assez solidement établie pour inspirer la terreur.

Sur leur passage, les magasins se barricadaient, les lourdes portes se fermaient sur les grilles des patios, et les passants s'écartaient avec un sentiment de crainte mêlée de dégoût.

Arrivant de Triana avec sa troupe, Barlata se proposait d'abord d'effrayer la bourgeoisie, d'arracher les écussons royaux pour les traîner dans la poussière, puis, après avoir parcouru les principales rues de la ville sans s'attaquer aux postes militaires, qui auraient bientôt eu raison de sa bande s'ils se voyaient provoqués, de se porter sur le saladero pour y réclamer ou même y exiger, suivant la manière dont il serait reçu par les factionnaires, la mise en liberté du prisonnier et le reconduire en triomphe au club établi dans le faubourg.

Peut-être, tant était grande la confusion du premier moment, aurait-il réussi, s'il n'avait eu à lutter à la fois contre plus forts et plus fins que lui, Rubio et Giraudino.

Mais prévenu par ce dernier, le boucher avait déjà passé le pont, fait prendre précipitamment les armes à une cinquantaine de Descamisados chargés de représenter dans la circonstance présente le peuple calme et fort, ce personnage burlesque, qui a joué son rôle de Tartufe dans chaque révolution sous le nom de la magnanimité populaire.





A dix heures cinquante-cinq minutes, avant-l'oor, au palais des Cortès... (Page 406.)

Empêcher Barlata d'arriver à son but et de rendre à la liberté don Olympio, avec lequel il était impossible de lutter en popularité, tel était le programme que le réfugié français venait de donner à Rubio, avec tous les moyens que peut imaginer la prudence pour aider à son accomplissement.

El Osso n'était pas du secret, et, habitué à ne pas s'effrayer pour du bruit, traversait donc la place, quand il se trouva face à face avec Barlata, auquel sa personne et ses opinions carlistes étaient connues de longue date.

L'occasion était trop belle de s'attaquer en de semblables circonstances, et sans danger aucun,

à celui que les Descamisados ne craignaient pas d'accuser d'être un des bourreaux du martyr; aussi le vil scélérat ne la laissa-t-il pas échapper.

Insolemment il barra passage à don Gomez, et d'une voix avinée :

« Citoyen, dit-il en lui montrant le bonnet rouge, salue le signe de notre rédemption et crie vive Olympio le grand patriote. »

Bien que faible encore du bras qu'il avait eu brisé, el Osso pouvait déjà s'en servir, et, fort comme un taureau, il repoussa d'une bousculade le coquin aviné, en disant :

« Mort à l'assassin de mon fils!

— Crie vive Olympio! vive la République! »

répliqua l'ivrogne en revenant sur lui, la lèvres écumante, l'œil injecté de sang et le couteau à la main.

Pour toute réponse, d'un coup de son gourdin el Osso désarma son adversaire, et, le saisissant au collet, le accoua rudement pour se faire faire place.

« A moi, les braves de Triana ! hurla Barlata ; mort au carliste, mort au bourreau du grand citoyen ! »

Les Descamisados se ruèrent sur Gomez avec des rauquements de bêtes fauves.

El Bandito s'attendait à l'attaque ; d'un mouvement rapide comme la pensée, il enroula sa cape autour de son bras gauche pour s'en servir comme d'un bouclier, et, brandissant de la droite sa longue navaja, il s'adossa à un arbre, résolu à vendre chèrement sa vie.

« Mort au carliste ! vociféra Barlata en lui lançant un coup de couteau.

— A l'enfer l'endemoniado ! » répondit le bandit, qui para l'attaque avec son manteau, en même temps qu'il ripostait avec sa navaja, dont la pointe, atteignant le Descamisado au-dessous du sourcil, lui arracha l'œil gauche de l'orbite.

Barlata poussa un hurlement de douleur et de rage, auquel ses compagnons joignirent une explosion de blasphème.

Serré de près, attaqué avec fureur, el Osso se tenait sur la défensive, continuant à présenter sa cape déjà trouée dix fois.

Un des assaillants prit ce sang-froid pour de la peur, et, levant le bras pour en finir, se découvrit la poitrine.

Rapide comme l'éclair, el Osso y plongea sa navaja jusqu'au manche. La lame traversa le cœur ; l'homme battit l'air de ses bras et tomba à la renverse.

Mais en même temps don Gomez était atteint à la cuisse.

Le sang coulait en abondance.

« Laissons-le s'affaiblir ! » cria un des assassins.

El Osso n'avait pas le temps de bander sa blessure ; il mit un genou en terre pour pouvoir au moins la comprimer avec son bras.

Paranillo voulut profiter de cet avantage.

La terrible navaja, en lui faisant une profonde estafilade à la main, le força à reculer.

Alors il y eut un moment suspension d'attaque.

Le bandit se sentait affaiblir.

« Crie vive Olympio ! vociféra un Descamisado.

— Vive Charles VII ! répondit-il ; viva el rey ! viva Espana ! »

Un chariot chargé de fagots passait sur la place ; Barlata eut une inspiration.

« Brûlons le carliste ! cria-t-il.

— Oui, au feu ! au feu ! » répondirent-ils en courant vers les fagots.

Soudain, un immense cri retentit du côté de la rue de Triana ; c'était Rubio qui arrivait à la tête de sa bande.

« Désarmez ces indignes perturbateurs qui déshonorent la majesté républicaine par leurs excès et ensanglantent les places publiques, commanda le boucher ; le peuple souverain ne permet pas à cette boue de salir son manteau sans tache.

— C'est le carliste qui nous a attaqués, riposta Barlata ; vois l'état dans lequel il m'a mis, après avoir assassiné un de nos frères, un membre de notre club ! A mort le carliste !

— Si, au lieu d'usurper un pouvoir qui ne t'a pas été confié, tu avais attendu mes ordres, dit Rubio, ce malheur ne serait pas arrivé, et les Descamisados ne verraient pas leur joie si pure troublée par des rixes odieuses entre citoyens, Volontaires de la République ! cernez ces insurgés, désarmez-les ; enlevez-leur ce drapeau que leurs mains sont indignes de promener, et en attendant que les juges institués par la nation aient prononcé sur le sort de cet homme, assez téméraire pour oser acclamer un tyran le jour même où s'écroule le dernier des trônes, conduisez-le en prison. »

Ce fut en vain que Barlata et Paranillo voulurent réclamer ; leur rival avait la force pour lui, et la foule, attirée par le combat, se prononçait hautement en sa faveur ; ils se virent donc con-

traints de se soumettre et s'esquivèrent en grondant, pendant que la démonstration pacifique, mais armée jusqu'aux dents, parcourait la ville, sans toutefois se porter au saladero, sous prétexte qu'Olympio était trop innocent pour ne pas mériter que les magistrats eux-mêmes vinssent briser ses fers.

Quant à don Gomez, il n'opposa aucune résistance et se laissa conduire à la prison sans se plaindre; fort de son innocence, il ne voulait pas, par amour pour sa fille, aggraver sa position.

Quelques voix cependant, celle de l'oncle Bastian entre autres, témoin de son arrestation, s'élevèrent en sa faveur; mais Rubio fut inexorable, et le prisonnier, après avoir chargé el tio Bastian de rassurer sa fille, marcha d'un pas assuré vers le saladero, dont il croyait sortir le lendemain, ou tout au moins après quelques jours.

En cela il se trompait; le peuple magnanime lâche difficilement sa proie quand il la tient, et les nouveaux juges choisis par le nouveau gouvernement se gardèrent bien, de peur de mécontenter la populace, de rendre la liberté au bandit.

En revanche, mais, il faut bien l'avouer, contre le désir le plus ardent du nouveau chef des Descamisados, Olympio reçut la liberté, en vertu d'une amnistie générale accordée par les Cortès à tous les prisonniers politiques.

A la nouvelle de l'arrestation de son père, Carmen ne se fit pas illusion sur les dangers qui la menaçaient, seule, abandonnée dans la Palmeria, d'où les assassins de son frère pouvaient venir d'un moment à l'autre l'enlever; cependant, moins effrayée pour elle-même que pour son père, elle résolut d'employer toutes les ressources afin de le tirer de sa prison avant le retour de don Ramon, et le soir même de ce jour fatal, quittant furtivement la Palmeria, elle se fit conduire par son fidèle Diego, seul dépositaire de son secret, au couvent de Sainte-Marie des Grâces, pour y demander asile et conseil au révérend père Antonio.

Le bon prêtre l'accueillit à bras ouverts, sans cependant lui dissimuler ses inquiétudes, car si, dans la nouvelle République, les Descamisados

parvenaient à s'emparer du pouvoir à Séville, il n'y avait point à douter que leur fureur anti-religieuse et leur sacrilège rapacité ne s'exercassent d'abord sur les églises et les couvents, dont les richesses tentaient leurs ardentes convoitises.

« Enfin, dit-il, mon enfant, nous sommes tous entre les mains de la Providence; quelques jours, quelques semaines, des mois peut-être s'écouleront avant que la tempête éclate dans toute sa fureur; d'ici là, votre cousin peut revenir; écrivez-lui, il viendra vous secourir si cela est possible; votre honorable père est en prison, mais non au secret; je pourrai le voir, me concerter avec lui, je vous donnerai de ses nouvelles, je lui donnerai des vôtres. Il suffirait d'une éclaircie pour pouvoir le délivrer; si nous n'y parvenons pas de cette manière, nous préparerons son évasion, soit à prix d'argent, en achetant les sentinelles et les geôliers, soit par la ruse et au moyen de l'un de ces mille stratagèmes qui ont été à diverses fois employés. Vous demeurerez ici cachée sous un costume de novice; personne ne songera à vous chercher dans ce lieu saint, surtout si Diego répand habilement le bruit de votre départ pour Madrid, où vous serez allée implorer la grâce de votre père, et où vous-même pouvez vous adresser des lettres dont la suscription achèvera de dérouter les investigations de vos ennemis. »

Tous ces conseils étaient encore bien incertains; cependant ils rassurèrent et consolèrent au moins un peu l'orpheline, qui, entourée de ce calme profond et recueillie tout embaumé du parfum de la prière qu'on respire dans les maisons consacrées à Dieu, s'abandonna avec confiance à son pieux directeur et aux décrets de la Providence.

Le lendemain même de ce jour, le révérend père Antonio se rendit à la prison; comme il l'avait supposé, el Osso était simplement incarcéré; il put le voir et lui parler. Le bandit le remercia avec effusion de ce qu'il avait fait pour Carmen, et approuva sa prudence, quoique peut-être la trouvât-il exagérée, car il ne doutait pas que sa réclusion ne fût de courte durée.

Cependant, comme cet état de choses pouvait se prolonger quelques jours, il pria le prêtre de lui envoyer quelques livres pieux, désirant employer utilement son temps pour le salut de son âme, et, par la même occasion, de lui faire parvenir par Diego des journaux, du papier, des plumes, de l'encre, avec une carte détaillée pour pouvoir suivre les opérations de l'armée carliste, « en attendant, ajouta-t-il, que j'aie la rejoindre, ce que j'aurai besoin de faire bientôt, si je ne veux pas arriver trop tard, car aussitôt que le roi aura paru, l'Espagne sera conquise. »

En parlant ainsi, el Osso exprimait réellement sa pensée la plus intime; il ne doutait pas qu'entre la République, dont elle avait déjà fait l'essai, et don Carlos, l'Espagne pût hésiter un instant.

Le révérend Antonio se garda bien de détruire ses illusions, mais il crut devoir lui demander si à la Palmeria il n'avait pas laissé quelque objet auquel il tint d'une manière particulière, des bijoux ou de l'argent, qu'en son absence les voleurs pussent dérober.

« Je pense, dit le bandit, que Carmen aura pris ses précautions; cependant, dans le cas où elle serait partie à la hâte, je lui recommande d'une manière toute spéciale la cassette posée au-dessous du grand christ dans ma chambre à coucher; c'est plus qu'un trésor, c'est une relique. »

Le révérend aumônier promit de ne rien oublier, et le soir, par l'entremise de Diego, qui cependant ne put pas parvenir jusqu'à son maître, el Osso recevait tout ce qu'il avait demandé, sauf les journaux, à l'introduction desquels le timide greffier en chef s'était opposé, de peur de se compromettre, ainsi que cela lui était si malheureusement arrivé à l'occasion de Melchior Zarandon.

Toujours persuadé qu'il allait être remis en liberté, el Osso prit facilement son parti de cette petite vexation, qui lui donnait l'occasion de faire sa retraite avec plus de recueillement; mais lorsque, à la fin de la semaine, il apprit par le révérend père qu'Olympio, relâché par ordre d'un gouvernement plus faible encore, s'il était possible, que le précédent, était devenu une puissance

avec laquelle il fallait compter; que don Ramon revenait de Carthagène pour partager avec lui le pouvoir dans la ville, déjà terrorisée par les Desamisados, il se sentit pris d'une violente indignation et commença à comprendre que les précautions prises par le digne prêtre n'étaient pas aussi exagérées qu'elles lui avaient semblé dans le principe.

Cependant il espérait encore bientôt passer en jugement, et de peur de gâter sa cause en ayant l'air de vouloir se soustraire à la justice, il refusa d'essayer sur son geôlier des moyens de corruption pour reconquérir sa liberté.

Pendant qu'il attendait derrière les verrous, la révolution prenait les armes au dehors, les troupes se démoralisaient, des troubles éclataient sur plusieurs points à la fois, et l'horizon devenait si menaçant, que l'ex-roi Amédée, malgré le mauvais état de la santé de la princesse Marguerite, crut plus prudent d'exposer à l'inclémence de la saison et aux fatigues d'un long voyage sa courageuse compagne que de lui faire braver les outrages, peut-être même les mauvais traitements des radicaux, qui, encore occupés à se disputer la curée de la royauté, pourraient bien ensuite se tourner contre ceux dont ils se partageaient si avidement l'héritage.

Déjà un mois s'était écoulé depuis son abdication; le temps pressait.

Il y a longtemps que l'expression : heureux comme un roi, a cessé d'être juste.

Celui qui en douterait encore aurait pu se désillusionner si, le 11 février 1873, à la nuit tombée, il fût entré dans l'immense palais élevé sur la place del Oriente, à Madrid, construction énorme, dont l'imposante masse domine la colline rapide au bas de laquelle coule le Mazanarès.

Sauf quelques fenêtres où l'on voyait s'agiter quelques lumières, le palais était plongé dans l'ombre; un vent aigu et pénétrant heurtait en sifflant la *pointe du Diamant*, angle aigu de l'édifice qui regarde la sierra; les sentinelles, immobiles dans leurs guérites, grelottaient sous leur épais manteau; les étoiles scintillaient avec cette vivacité particulière qui indique à la fois la pu-



Le couvent de Sainte-Marie des Grecs. (Page 411.)

reté de l'air et le froid de l'atmosphère ; les serenos venaient de jeter leur triste cri : « Il est dix heures, » et dans le silence de la capitale endormie on n'entendait que l'écho lointain de l'hymne de Diego, hurié à la puerta del Sol, par quelques bandes attardées de volontaires de la République.

En ce moment, deux voitures entrèrent dans la grande cour d'honneur et s'arrêtèrent au pied du perron.

Un laquais à livrée rouge ouvrit la portière ; quatre caballeros vêtus de noir et portant ce costume qui n'est de nulle part à force d'être de partout, gravirent les marches, traversèrent le vestibule, encombré de colis déjà ficelés, montèrent l'escalier d'honneur et, précédés par un simple valet de chambre qui se tenait à la porte de la galerie des Tableaux, entrèrent dans un appartement somptueusement meublé, où, auprès du feu,

un jeune homme et une jeune femme les attendaient, en causant tristement à voix basse.

« Messieurs, dit le roi en se levant, je vous remercie de votre exactitude à vous rendre à ma convocation ; nous avons besoin de vos conseils.

— Sa Majesté la reine, que Dieu garde, serait-elle plus souffrante ? demanda le docteur Carral en s'approchant respectueusement de la chaise longue sur laquelle était étendue la princesse.

— Ne m'appellez plus Majesté, docteur, répondit-elle avec un sourire navrant ; je ne suis plus qu'une malade. »

Et elle lui tendit sa main.

Le docteur la baisa respectueusement, répondit une phrase de politesse, et lui tâta le pouls.

Ses confrères l'entouraient ; ils firent quelques questions, puis se retirèrent dans un cabinet pour délibérer.

« Je crains, dit le roi quand ils furent sortis, que vous ne soyez trop faible pour partir, chère Marie.

— Je serais encore bien moins forte pour rester, » répondit-elle.

Don Amédée baisa la tête, et une larme tomba de ses yeux.

Après un quart d'heure, les médecins rentrèrent et donnèrent un avis favorable sur la santé de la princesse.

Le roi les remercia, leur serra la main, puis ils partirent.

Cinq minutes après, leur voiture franchissait la grille.

« Vous êtes bien décidée, Maria? »

— Parfaitement décidée.

— Alors, que la volonté de Dieu soit faite! » murmura don Amédée, qui fit un signe de croix, appuya le doigt sur un timbre et donna d'une voix brève quelques ordres à un chambellan accouru à ce signal.

Un quart d'heure plus tard, l'obscurité la plus complète enveloppait les appartements royaux, tandis qu'au contraire régnait au rez-de-chaussée un mouvement inaccoutumé.

Le lendemain, à cinq heures du matin, une camériste de service entra dans la chambre de la reine et alluma les bougies.

« Déjà? fit la princesse en s'éveillant; je venais à peine de m'endormir.

— Il est cinq heures, Votre Majesté.

— C'est bien, Rita, » reprit la malade.

Et elle se leva.

Quand elle fut habillée, elle s'agenouilla devant un christ, pria longtemps, puis, se redressant :

« Vous mettrez ce christ dans son écrin, Rita, dit-elle; il m'appartient, je veux l'emporter. »

Le roi entra en ce moment; il baisa sa femme au front. Il était vêtu d'un gros paletot et avait des gants fourrés :

« Couvrez-vous bien, Marie, il fait horriblement froid, dit-il.

— Voyez, » répondit la princesse en lui montrant un manteau doublé de fourrures.

Puis elle ajouta :

« Qu'est-ce que ce bruit? »

— La garde qui arrive.

— Non, dans l'antichambre?

— Les voix des personnes qui viennent nous faire leurs adieux; elles ne sont pas nombreuses, ajouta-t-elle.

— C'est cependant l'heure du soleil levant, » répondit-elle avec un triste sourire.

A six heures, tout était prêt.

Le roi sortit de ses appartements et adressa quelques paroles aux personnes présentes.

Puis la reine sortit à son tour, portée sur une chaise longue par six laquais en grande livrée.

Dona Maria-Victoria pleurait abondamment.

Quelques rares courtisans du malheur s'avancèrent pour lui baiser la main; elle les remercia par un sourire navrant.

Le cortège descendit tristement l'escalier monumental; on eût dit le convoi d'un mourant, c'était celui de la royauté italienne; le roi saluait les officiers qu'il reconnaissait et les serviteurs silencieusement rangés sur son passage.

Les carrosses de la cour attendaient au bas de l'escalier, sur lequel la garde royale formait la haie.

Dès que la chaise longue fut déposée au bas des degrés, don Amédée prit la reine dans ses bras et la posa sur les coussins de la première voiture.

Elle était pâle comme un marbre.

En ce moment, don Rivero s'élança vers la malade pour lui baiser la main.

La reine lui recommanda très-chaleureusement de s'intéresser au sort des personnes qui avaient fait partie de la maison royale. M. Rivero le promit.

Alors don Amédée échangea quelques dernières poignées de main avec les personnes qui se trouvaient autour de lui, puis, montant dans la voiture, il donna l'ordre du départ.

Les troupes présentèrent les armes, les tambours battirent aux champs, et pour la dernière fois la marche royale, *la Granadera*, retentit aux oreilles du duc d'Aoste.

Plusieurs personnes, parmi lesquelles des dé-

putés et des sénateurs, désignées pour accompagner le roi, ne s'étaient pas présentées.

En revanche, le général Ros de Olano, le marquis de Sardoal, le général Tassora et plusieurs officiers supérieurs, demandèrent à Sa Majesté de leur permettre de ne pas la quitter tant qu'elle serait encore sur la terre espagnole : ce qui leur fut accordé.

Quelques instants après, on arrivait à la gare d'Atocha ; dans la salle d'attente, il n'y avait ni un ministre, ni une autorité, ni une députation ; le nouveau gouvernement n'avait pas même pris la précaution d'envoyer quelques gendarmes pour surveiller les abords de l'édifice.

Heureusement pour don Amédée que ces mêmes autorités n'avaient pas fait connaître au public l'heure de son départ, pour le faire huer par ces mêmes patriotes qui lui avaient offert la couronne en le suppliant de l'accepter.

Seul, un groupe d'intransigeants, assoiffés dès le matin et en quête d'une taverne, se trouvaient aux environs de la gare ; en voyant descendre le roi, ils accoururent pour l'insulter ; mais ils arrivèrent trop tard.

Alors ils allèrent plus loin se poster le long de la voie pour l'attendre à son passage et lui crier :

« Fuera el forastero (dehors l'étranger) ! »

« Vive la République ! mort aux tyrans ! »

Le roi ne les entendit pas, mais il vit leurs poings levés, et songeant au saint pontife insulté par la soldatesque de Victor-Emmanuel, il se rappela ces mots de l'Écriture :

« Et les crimes des pères seront punis sur leurs enfants jusqu'à la quatrième génération. »

Presque à la même heure, deux vieilles duègnes passaient, en montant la costilla de la Vega, devant le palais ; elles virent la cour vide, le corps de garde désert et les portes fermées.

Sur le portail d'honneur, quelqu'un avait écrit :

Fermé pour cause de déménagement.

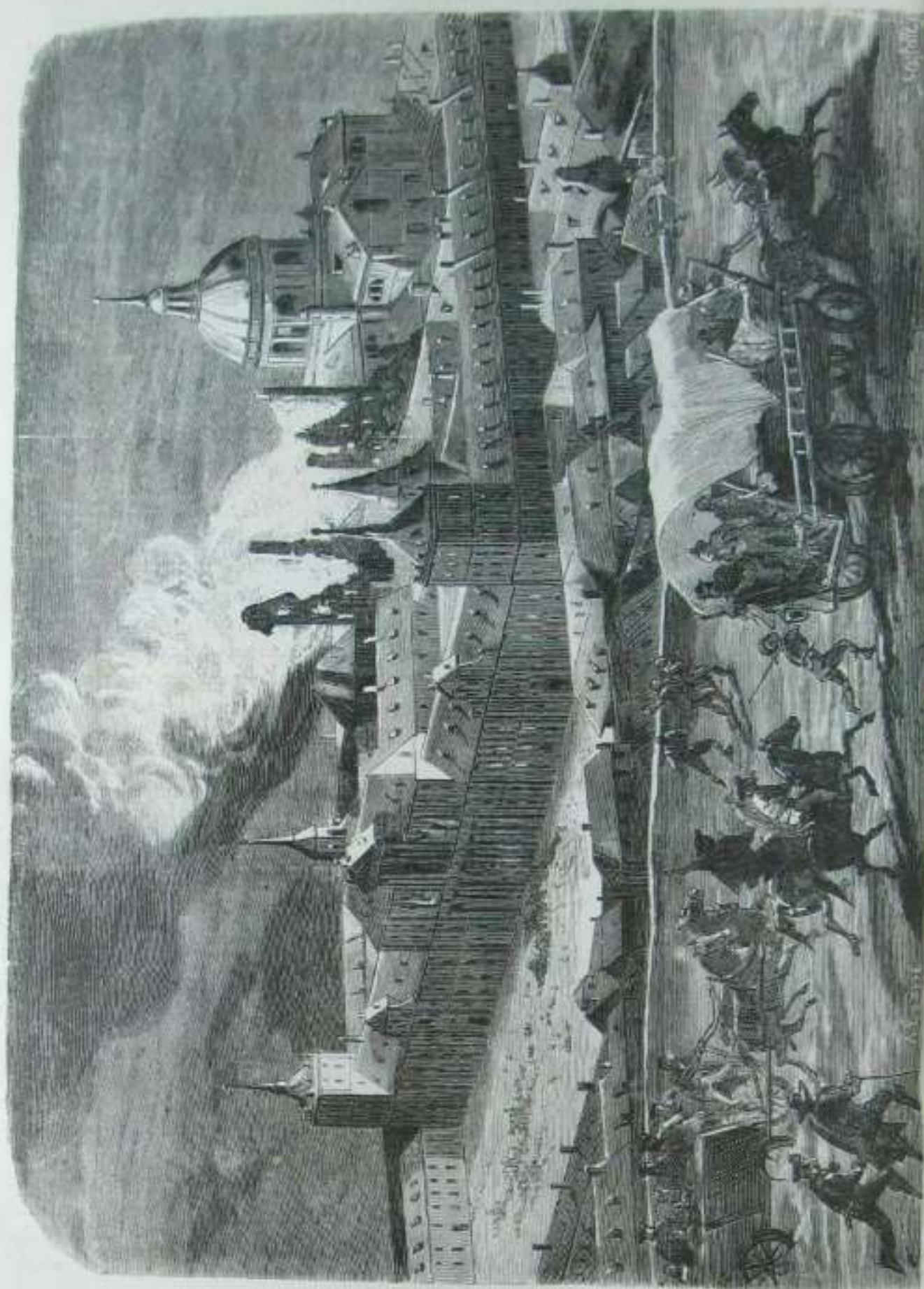
« *Jesus Maria!* fit la moins âgée des deux ; ces Italiens sont donc enfin partis ! J'avais peur qu'ils ne prissent racine sur notre terre. »

L'autre branla la tête en grommelant :

« Oh ! moi, je savais bien qu'ils ne resteraient pas. Il y a quelques mois, lorsque le palais de l'Escorial, où sont les tombeaux de nos rois, prit feu, je dis à Paca, ma voisine : « Ces étrangers sont perdus ! L'Espagne n'en veut ni de leur vivant, ni après leur mort. »

— Ça, c'était la vérité, » répondit sa compagne.







El Oso se mit à genoux vis-à-vis du révérent père Antonio. (Page 420.)

CHAPITRE XXVII

LE FEU AUX POUDRES

En Espagne, comme partout ailleurs, les révolutions vont vite en besogne.

L'abdication du roi intérimaire, don Amédée,

et causa dans toute la Péninsule une commotion telle, qu'elle en fut un moment comme frappée de stupeur.

Les républicains furent les premiers à en revenir; c'étaient eux qui, après avoir appelé don Amédée, avaient uni leurs efforts pour le renverser; dès qu'ils se sentirent les plus forts, ils se ruèrent sur ses dépouilles et proclamèrent la République.

Ce seul mot possède la propriété de jeter partout où il tombe la perturbation et le désordre.

Le député Castellar en profita pour s'emparer



fit éclater l'orage qui grossissait depuis longtemps

du pouvoir, que devaient bientôt lui arracher de force ses complices en révolution, les Pi y Margal, les Serrano et autres ambitieux pour lesquels le grand mot de liberté n'est qu'un masque dont ils couvrent leur hypocrite cupidité.

Naturellement, le nouveau président de la République espagnole commença comme commencent tous les escamoteurs des libertés d'une nation; il décréta l'abolition des décorations civiles, auxquelles il n'avait pas droit, celle des titres nobiliaires, sacrifice peu coûteux à sa modestie, et l'organisation d'une armée de ces volontaires légendaires, qui n'ont jamais sauvé la patrie que dans les histoires républicaines, ni fait d'autre campagne que dans les villes contre les couvents, les églises et les riches particuliers.

Ces vaillants devaient anéantir d'un seul coup tous les carlistes rebelles, toujours obstinés à battre les troupes du roi Amédée, rendre au peuple ses droits imprescriptibles et faire trembler sur leurs trônes tous les tyrans de l'univers.

Pour que rien ne manquât au programme, Victor Hugo, Felix Pyat et Garibaldi écrivirent une belle lettre *urbi et orbi*, pour leur annoncer la naissance radieuse de la petite sœur.

Cela fait, la nouvelle République, désireuse de s'entourer des lumières de citoyens aussi probes qu'éclairés, se hâta d'ouvrir les portes des prisons à tous les patriotes, de désarmer la justice, de confier aux coquins les sabres, les fusils et les cartouches retirés des mains des honnêtes gens, et d'organiser de tout son pouvoir le désordre depuis la capitale jusqu'au dernier des villages.

Ces mesures prudentes portèrent leurs fruits; il se fit une véritable efflorescence de bonnets rouges; des postes de volontaires s'établirent dans le voisinage de chaque marchand de vin; des rixes éclatèrent de toutes parts; il y eut des maisons pillées, des assassinats, des sacrilèges, des scélérats s'emparèrent du pouvoir dans les municipalités d'où les autorités s'étaient empressées de fuir, et ce qui restait de discipline dans l'armée, cette dernière sauvegarde des peuples qui ont secoué tout autre frein, se changea en esprit de désobéissance, d'insubordination et de révolte.

Seuls les carlistes, contre lesquels le citoyen Castellar dirigeait toutes les foudres de son éloquence et de ses proclamations, profitèrent de l'anarchie dans laquelle s'enfonçaient de plus en plus leurs ennemis.

La haine des républicains fit leur principale force.

Le révérend père Antonio était la seule gazette qui apportât des nouvelles du dehors au prisonnier, jusqu'auquel Carmen, sa fille, n'avait pu pénétrer, même à prix d'argent et au risque de faire connaître sa présence à Séville.

Ce n'était pourtant pas que don Placidio, le geôlier en chef, ou dona Barbara, sa douce moitié, partageassent les idées exaltées des chefs des Descamisados, les vraies puissances du moment; mais don Olympio, devenu, comme il l'avait annoncé prophétiquement sans s'en douter alors, il est vrai, inspecteur des prisons, se défait de son ex-gardien, et voulant, à tout prix, empêcher l'évasion d'el Osso, l'ennemi de son ami Ramon, avait, pour plus de sûreté, donné au geôlier un surveillant, dans la personne d'un neveu du Descamisado Barlata.

On comprend facilement que ce jeune patriote, brutal et grossier, répondant au sobriquet de Trabuco, devait être porté à l'indulgence vis-à-vis d'el Osso, vainqueur de son oncle dans la rixe de la place du Triomphe.

Aussi don Gomez commençait-il à se repentir amèrement de n'avoir pas, dans les premiers jours de son incarcération, écouté les avis du révérend père, alors que celui-ci lui conseillait de mettre en œuvre tous les moyens possibles pour s'évader.

Non-seulement, en effet, sa retraite se prolongeait outre mesure, mais l'impatience de reconquérir sa liberté, et la colère qu'il éprouvait à se sentir retenu pour plusieurs mois peut-être, au moment où il aurait le plus désiré quitter Séville afin de soustraire sa fille aux dangers qu'elle y courait, et aller rejoindre les bandes carlistes, dont les exploits enflammaient son patriotisme, lui faisaient perdre tout le fruit de ses pieuses méditations.

Enfermé comme une bête fauve dans une cellule, d'où, sans rien voir au dehors, il entendait les chants tumultueux des Descamisados, leurs cris forcenés et les hurlements des groupes avinés qui promenaient leur drapeau, surmonté du bonnet rouge, dans les rues, il tournait tout autour de sa cage, furieux comme un loup pris au piège et méditant dans son esprit les projets les plus inexécutables.

Les visites du père Antonio calmaient momentanément son impatience; le digne prêtre pouvait encore pénétrer dans sa cellule, où il se faisait enfermer; là, il lui parlait de Carmen, le rassurait au moins pour quelques instants sur sa position. Personne ne soupçonnait sa présence au couvent de Sainte-Marie des Grâces, au milieu des postulantes dont elle portait le costume; mais chaque jour l'autorité légale perdait de sa force; les troupes, déjà peu nombreuses, battaient la campagne pour réprimer les tentatives de soulèvement dans les villes et les villages d'alentour. Peppe n'était pas encore revenu, mais le colonel Martínez maintenait encore une tranquillité relative dans Séville, empêchant le pillage des églises et les excès auxquels n'auraient pas manqué de se porter les intrançais, excités par l'Internationale, dont Olympio, le principal agent, organisait l'armée. En Catalogne, les bandes se multipliaient; les cabecillas Ochoa, Recondo et autres parcouraient la Navarre et les provinces basques; le curé Santa-Cruz tenait en échec les républicains dans les environs d'Hernani; le mouvement carliste se développait rapidement, et tout se préparait pour la reprise d'une vigoureuse campagne, conduite par le roi don Carlos, que les uns disaient à Genève, les autres à Londres, mais qui, suivant toutes les probabilités, se tenait dans le voisinage de la frontière, prêt à la franchir quand le moment serait venu.

Tous ces détails et bien d'autres faisaient battre le cœur du partisan, qui eût donné la moitié de son sang pour aller rejoindre ses compatriotes; mais l'heure de la délivrance était loin d'avoir sonné pour lui.

Des semaines s'étaient écoulées, et les visites du père Antonio devenaient de plus en plus rares, lorsqu'un matin, après huit jours d'absence, le bon prêtre arriva, haletant, accompagné du geôlier don Placidio.

« Dieu soit avec vous! don Gomez, s'écria-t-il en entrant; voici bien des jours que je voulais vous voir.

— Qui vous en a donc empêché?

— Tout; les événements d'abord, puis le nouveau gardien Trabuco.

— Que se passe-t-il donc, *Dios mio*? Ma fille....

— Votre fille est encore en sûreté; mais Olympio et Ramon sont maîtres absolus de la ville; des barricades s'élèvent sur tous les points; ce soir, les troupes sortent de Séville avec le colonel Martínez; les Descamisados se sont emparés de l'arsenal, ont pillé les armes et les munitions; l'archevêque a donné l'ordre de cacher au plus vite les vases sacrés; nous tremblons pour les églises, le feu est aux poudres, la révolution est partout; moi-même, pour arriver jusqu'ici, j'ai été injurié par la populace, et peu s'en est fallu que je ne fusse arrêté.

— Seigneur Dieu! comment avez-vous fait pour entrer?

— J'ai profité de l'absence de Trabuco, qui, maintenant nommé capitaine d'artillerie, a été chargé d'armer de gros canons la fabrique de tabacs; les sentinelles de la prison sont des Descamisados en bonnets rouges; heureusement que leur lieutenant me connaît, il m'a permis d'entrer, mais il ne m'a accordé qu'une demi-heure pour voir le prisonnier auquel je m'intéresse et m'a averti que désormais cette faveur me serait refusée.

— Caramba! si ce sont les Descamisados qui me gardent, mon affaire est réglée; j'aurais voulu mourir pour mon roi; mais puisque Dieu en dispose autrement, que sa volonté soit faite! Señor padre, je remets ma fille entre vos mains; apportez-lui la bénédiction de son père; dites-lui de ma part que je lui ordonne de ne pas se compromettre pour moi et de tâcher de gagner les



On ne rencontrait sur les routes que paysans. (Page 422.)

Provinces, où elle pourra se mettre sous la protection de mon cousin Manoel Gutierrez, père du brave Peppe.

— Nous n'en sommes pas là, amigo ; les circonstances sont graves, mais rien n'est encore désespéré. »

El Osso sourit d'une manière farouche.

« Du moment que je suis entre les mains de Ramon Espeleta, dit-il, j'ai le droit de me considérer comme un condamné à mort qu'on a mis en *capilla* pour se préparer à ses derniers moments ; demain, je serai ou poignardé, ou fusillé. »

— A moins, toutefois, que votre ennemi ne vous oublie, ce qui pourrait arriver. »

Le bandit secoua la tête :

« Celui qui a à se venger se souvient toujours, dit-il. »

— Qui sait, señor Gomez ? Un chef d'insurgés n'est pas, croyez-moi, sur un lit de roses, au milieu d'une bande de loups affamés.

— Ma vie est entre les mains de Dieu, et je me console facilement de mon sort si la révolte des intransigeants peut servir la cause du roi, répondit el Osso ; mais puisque nous ne devons plus

nous revoir, faites-moi la faveur d'entendre ma confession et de me donner l'absolution. »

Contrairement à l'habitude, don Placido n'avait pas ouvert la cellule, dans la crainte que le prêtre ne profitât de l'absence de Trabuco pour favoriser l'évasion du prisonnier.

Ce fut donc derrière cette grille qu'el Osso se mit à genoux vis-à-vis du révérend Antonio, également à genoux.

Le geôlier était taible par sa nature, mais religieux dans le fond ; il recula de quelques pas et se découvrit.

La confession fut courte, comme l'est une confession à l'article de la mort.

L'absolution donnée, le confesseur et son pénitent se donnèrent, à travers la grille, le dernier baiser de paix.

L'un et l'autre couraient les mêmes dangers.

« N'avez-vous pas d'autres recommandations à me faire ? demanda le révérend. »

— Dites à ma Carmen que je désire qu'elle brûle la relique enfermée dans le coffret que Diego lui a rapporté de la campagne ; je tiens à ce qu'elle ne tombe pas entre les mains des républicains ; et maintenant, adieu, père, adieu



Il allait des bataillons entiers pour escorter. (Page 422.)

jusque là-haut, si nous ne devons pas nous revoir sur cette terre, et puisse le roi don Carlos triompher ! »

Le révérend don Antonio voulait répondre, le geôlier ne lui en donna pas le temps.

« L'heure est écoulée, *senor padre*, dit-il d'une voix suppliante; vous connaissez les gens qui sont en bas, ne vous perdez pas en me compromettant, et faites-moi la grâce de sortir; je vous promets de faire tout ce qui me sera possible en faveur de don Gomez; mais je suis père de famille, et je n'ai que ma place pour vivre. »

En même temps, au bas de l'escalier retentissait la voix de dona Barbara, qui criait :

« Allons! Placidio, redescends; le seigneur officier s'impatiente ! »

Il fallut bien se séparer.

Au sortir de la prison, le prêtre fut hué par les prétendus soldats du poste, ramassés d'échappés du bagne, de voleurs et de faux mendiants.

Un des scélérats le mit même en joue, mais ne tira pas; Dieu lui arrêta la main: l'heure de son serviteur n'était pas encore arrivée.

Pour rentrer à Sainte-Marie des Grâces, celui-ci eut dix barricades à franchir.

Toutes étaient gardées de la même manière, au nom du peuple, par des hommes à figure sinistre, bras nus, armés de piques, de tromblons ou de fusils à baïonnette, et auxquels la vue du prêtre faisait vomir des blasphèmes mêlés de menaces.

La terreur pesait sur la ville.

Depuis la proclamation de la République démocratique, l'Internationale avait hardiment planté son drapeau à Séville; sur tous les murs, on pouvait lire ses appels furibonds contre le clergé, la noblesse et l'infâme bourgeoisie.

Une de ces affiches incendiaires, rédigée par don Giraudino, devenu le conseiller intime de l'ex-capitaine de voleurs Olympio, se terminait par cette phrase, faisant suite à la glorification des assassins des otages et des incendiaires des Tuileries:

« Comme les héros de Paris, nous n'espérons la rédemption des travailleurs que par les travailleurs eux-mêmes (1) ! »

Ces travailleurs auxquels s'adressait Olympio étaient les travailleurs du couteau, les mêmes

(1) Cette affiche a été placardée à profusion à Madrid, sous les yeux du gouvernement soi-disant modéré.

qui, à Barcelone, poignardaient en pleine rue quelques prisonniers carlistes attachés par les assassins à leur escorte; à ces travailleurs qui, à Malaga, désarmaient les troupes régulières, pillaient la douane et menaçaient de mettre le feu aux vaisseaux; qui, à Grenade, sous les ordres de Gasparito, envahissaient les édifices publics et s'emparaient des armes afin de s'en servir pour le pillage.

Le feu était aux poudres; le nouveau gouvernement, débordé, renversé, jeté à la porte, faisait place à un gouvernement plus faible encore.

Peu importait le nom du président dérisoire de la République espagnole, qu'il s'appelât Pi y Margal, Serrano ou Salmeron, ce n'était qu'un chef dérisoire, se cramponnant à son fauteuil et tombant avec lui, sans que l'Espagne y prît garde.

La seule, la vraie autorité, il n'y en avait pas d'autre que l'anarchie, que la violence; comme un vaisseau qui, heurté par les vagues furieuses, craque, se disjoint et finit par se disperser en épaves que balaye le vent, qu'emporte la vague, ainsi se démembrait la magnifique unité du royaume de Charles-Quint. Chaque ville aspirait à son autonomie, chaque village réclamait son indépendance.

Sous cet heureux régime de la terreur et du banditisme, tout ce qu'il y avait d'honnête dans le sud de la Péninsule vivait dans ce même état d'effroi qu'inspire aux populations voisines d'un volcan l'annonce d'une éruption prochaine.

Les villes se dépeuplaient par la fuite des habitants riches ou notables; sur les routes, on ne rencontrait que des paysans émigrant sans savoir où et emportant au hasard, sur leurs charrettes, leurs meubles les plus précieux.

Mais où chercher un refuge?

Sur les places et dans les rues, l'émeute grondait; au dehors, les volontaires, licenciés par un gouvernement qui ne pouvait pas les payer, battaient la campagne le tromblon à l'épaule, brûlaient les châteaux et jetaient dans les puits les cadavres de leurs victimes.

Les rois de la sierra avaient repéré de toutes

parts, arrêtant les trains, détroussant les voyageurs, imposant des rançons, et au besoin ayant recours aux méches soufrées, à la bastonnade, à la mutilation, pour se faire donner de l'or.

Les étrangers, les personnes les plus en dehors de la politique, n'étaient pas épargnées; tous étaient soumis au régime de l'égalité devant le brigandage, et dans ce pays républicain, où, quelques années auparavant, une femme seule et parée de tous ses bijoux eût pu aller sans être inquiétée partout où elle aurait voulu, il fallait des bataillons entiers pour escorter sur une grande route les voyageurs les plus inoffensifs.

Et que l'on ne croit pas que ce tableau soit une peinture de fantaisie destinée à servir de repoussoir à la sécurité relative que l'on trouvait partout où dominaient les carlistes.

Quelque sombres qu'en soient les couleurs, il est encore au-dessous de la réalité, et il n'y a qu'à ouvrir les journaux de n'importe quelle opinion pour y lire des récits capables de glacer d'horreur: tels, par exemple, que celui des exploits d'un certain Carvajal, que le *Tiempo* appelle fédéral ambulant, et qui, à la tête d'une troupe de scélérats, promenait la terreur de Malaga à Cordoue et de Cordoue à Séville, tandis qu'à Madrid, sur la place même de la Catalana, des soldats de l'armée soi-disant régulière ne rougissaient pas, le jour de tendre la main, la nuit de piller ou d'assassiner, et qu'en Estramadure la populace ameutée se partageait les propriétés particulières, sans en excepter celles du marquis de Seralès, républicain et président par intérim de l'Assemblée.

A l'honneur du peuple espagnol, il est juste de dire que la grande majorité de la population ne s'associait pas à ces excès commis par la lie de la canaille, excitée par d'infâmes ambitieux et dirigée par une multitude de communces en disponibilité accourus de tous les points du monde: d'Italie, d'Allemagne, d'Amérique et surtout de France, d'où la prise de Paris par l'armée de Versailles les avait chassés.

A Séville, Olympio et don Ramon croyaient commander, ils obéissaient; rusé comme un renard, c'était en réalité don Giraudino, le Fran-

cais, qui, formant, avec ses deux amis le libraire Narcisse et l'ivrogne Bernard Garrichon, un triumvirat, les dirigeait sans se montrer, mais d'une manière qui n'en était pas moins despotique. Les deux Espagnols le haïssaient peut-être plus qu'ils ne se haïssaient mutuellement; mais ils le craignaient encore plus, car l'un et l'autre ils avaient besoin de son aide pour contrebalancer leur rivalité.

Sans s'en douter, ce fut à lui qu'el Osso dut de n'être pas fusillé le lendemain du retour de don Ramon.

« J'espère, avait dit en arrivant le torero à son intime ennemi, que rien ne m'empêchera d'en finir une bonnefois avec ce Gomez et avec sa fille.

— Patiente encore quelques jours, répondit Olympio, l'ours est en cage, et je lui ai donné Teabuco pour gardien; il ne nous échappera pas.

— Mil demonios! ce n'est plus de la prison qu'il s'agit pour lui, il m'a donné un soufflet publiquement, s'écria Espeleta, et un soufflet ne se lave qu'avec du sang.

— Moi, il m'a fait mettre en prison, et si je n'ai pas été garrotté, ce n'est pas sa faute, ricana l'ex-chef de voleurs; crois-tu que je n'ai pas aussi un compte à régler avec lui?

— Alors, qu'attends-tu?

— J'attends que la Carmen soit retrouvée, elle doit être dans la ville cachée quelque part; je tiens à ne pas la priver du plaisir de voir fusiller son père, et son père de mourir en sachant sa fille sous notre auguste protection. J'ai toujours aimé les joies pures de la famille.

— Comment diable a-t-elle disparu?

— En levant le pied pendant mon emprisonnement, sans laisser son adresse.

— Elle doit être cachée à la Palmeria?

— Dans ce cas, elle le serait pour longtemps.

— Comment cela?

— Parce que la Palmeria n'existe plus; je savais qu'el Osso cherchait à s'en débarrasser, et je lui suis venu en aide. Figure-toi que, par hasard, le surlendemain du jour où je suis sorti de prison, les bâtiments ont pris feu aux quatre coins simultanément, vers le milieu de la nuit, et qu'au

matin, de la maison et des écuries, il ne restait qu'un tas de cendres.

— Je suis cependant certain que tu avais envoyé du secours à cet excellent ami, fit don Ramon.

— Comment donc? mais certainement, une demi-escouade de Descamisados, repartit Olympio.

— Et ils n'ont rien pu sauver, sourit le torero.

— Rien, pas même les arbres du bosquet, qui ont été brûlés aussi.

— C'est n'avoir pas de chance.

— Oh! pas la moindre; mais la République indemniserait le propriétaire, auquel j'ai déjà fait donner un logement gratuit.

— Tout ce que je désire, c'est d'y ajouter une concession à perpétuité au campo santo, ajouta Ramon.

— A qui réservez-vous cette habitation confortable? demanda don Giraudino, qui entra en ce moment.

Don Ramon raconta au communex l'histoire d'el Osso, en la modifiant singulièrement pour les besoins de sa cause; à l'entendre, c'était le carliste le plus influent et le plus dangereux.

Le beau Désiré ne répondit rien et parla d'autre chose; mais quand il eut achevé sa cigarette, il prit congé des deux amis, en disant:

« Au revoir, caballeros; à propos, j'espère que ce que vous disiez de ce don Gomez est une plaisanterie.

— Qui lui coûtera cher, répondit Espeleta, et bientôt.

— Au contraire, pas bientôt; il nous faut des otages; celui-ci est précieux, et avec votre permission je me le réserve.

— Et moi, je déclare qu'il m'appartient, s'écria Ramon avec hauteur; il est à moi, et moi seul en disposerai.

Don Giraudino sourit de son sourire de renard, et sortit.

Un instant après, il entra dans un cabaret, où Paraniillo buvait avec des camarades.

Le Français lui fit un signe; l'Espagnol vint le rejoindre.



Pour rentrer à Saint-Marie, il eut des barricades à franchir. (Page 421.)

« Allons respirer à l'Alameda, » lui dit Désiré en le prenant sous le bras.

Et ils se dirigèrent ensemble vers les allées qui bordent le Guadalquivir.

« Si tu veux reconquérir ta popularité, dit le Français, je puis te la rendre dans une soirée.

— Qu'y a-t-il à faire ?

— A m'écouter et à suivre mes conseils.

— J'écoute ; parle : je suis fatigué d'obéir à cet Olympio.

— Veux-tu lui jouer un tour ?

— Quatre plutôt qu'un.

— Ce soir au club ; réclame le prisonnier Gomes comme un otage nécessaire pour la sécurité des



Ils l'achèverent à coups de sabre. (Page 429.)

vrais républicains; de deux choses l'une : ou Olympio et Ramon refuseront, et alors ils passeront pour des égoïstes, ou ils seront obligés de se soumettre et se verront forcés de compter avec toi.

— Je n'ai plus assez d'autorité pour lutter contre eux.

— Nous t'appuierons, et tu réussiras.

— Alors, dites-moi ce qu'il y a à faire et à dire. »

Don Giraudino lui traça le calque de son discours.

Le même soir, Pannillo monta à la tribune et au nom de la sûreté commune réclama des otages, dont il donna la liste ; don Gomez se trouvait parmi eux.

Don Ramon voulut répondre et obtint quelques applaudissements en parlant de la justice populaire ; mais Narcisse rétorqua vigoureusement ses arguments, et les Descamisados adopte-

rent d'enthousiasme la motion de Paravillo.

« Je l'avais bien dit qu'il ne faut pas se mesurer à cet étranger, fit Olympio à l'oreille de son ami, il nous briserait comme verre.

— C'est bien, répondit Ramon, furieux ; nous verrons s'il est aussi fort au couteau qu'à la ruse. »

L'incident n'eut pourtant pas de suite ; ce n'est que lorsqu'ils sont maîtres absolus du pouvoir que les coquins se divisent ; jusque-là, ils demeurèrent toujours unis pour l'attaque.

Deux mois et plus s'étaient écoulés depuis cette scène, quand, à la suite du désarmement des volontaires de la République à Madrid et du renversement de la junte démocratique, un soulèvement presque général des intransigeants eut lieu dans presque toutes les villes du littoral, et particulièrement dans le Midi.

Les scènes les plus honteuses accompagnèrent cette nouvelle révolution.

À Barcelone, les édifices religieux furent enlevés au culte, pour servir de théâtre aux plus dégoûtantes bacchanales.

L'inauguration du club de la Fraternité dans l'église Sainte-Ammonique en donna le signal.

Sur l'autel, dépouillé de son tabernacle, les patriotes avaient placé le buste de la République, flanqué de deux statues de saints coiffés du bonnet rouge et entre les lèvres desquelles les profanateurs avaient enfoncé des pipes.

Trois fédéraux, revêtus des habits sacerdotaux, administraient à la sainte table la communion fédérale, consistant en une tranche de saucisson de Vich, que les convives recevaient en s'agenouillant, avec mille contorsions grotesques.

Le second officiant présentait alors une coupe de rhum au dévot, et le troisième lui essuyait la bouche.

Pendant ce temps, la musique de l'artillerie alternait avec l'orgue de l'église, tantôt pour jouer des hymnes patriotiques, tantôt pour accompagner des chants scandaleux (1).

(1) Ces scènes, imitées de celles qui se passèrent à Paris dans l'église Saint-Eustache, à Sainte-Geneviève et ailleurs, sont historiques.

À Cordoue, à Malaga, à Carthagène, à Valence, des scènes de même nature se passaient dans les sanctuaires les plus vénérés.

C'était l'abomination de la désolation importée par les sectaires impies de l'Internationale dans le pays de la foi et des sentiments chevaleresques.

À l'extrémité de l'Andalousie, ce fut Cadix qui donna le signal ; des prêtres, des religieuses, des moines en arrivèrent un jour à Séville, fuyant devant la persécution et cherchant un asile qui devait leur manquer bientôt.

Un saint religieux porta au monastère de Sainte-Marie des Grâces la triste nouvelle de toutes ces infamies.

Devant toute la communauté, muette de douleur et d'étonnement, il raconta des actes de vandalisme devant lesquels auraient reculé les hordes les plus sauvages.

Les couvents et les églises avaient été forcés par des bandes furieuses, ivres de vin et de sang, les religieuses insultées, les prêtres battus et emprisonnés ; à l'église du collège Naval, les Descamisados avaient fait main-basse sur les bijoux de la Vierge du Rosaire, volé le saint ciboire et les calices, déchiré à coups de couteau les ornements sacerdotaux, les robes et les manteaux de la Vierge, brisé les sculptures, décapité le christ et ses saints, troué de balles les tableaux, et comme si à la haine de la religion ces forcenés eussent voulu démontrer que se joint toujours la haine de la patrie, ils s'étaient portés à des actes d'une monstrueuse sauvagerie contre les monuments de l'art et fait disparaître les plus glorieux souvenirs de l'histoire.

De même qu'à Paris les communeux avaient exercé leur rage sur les bibliothèques et les musées, de même qu'à Burgos les intransigeants avaient mutilé à coups de marteau bas-reliefs, statues et ornements de ce magnifique tombeau de dona Sancha et celui du Cid Campeador, de même, à Cadix, ces fous furieux avaient lacéré le portrait de Fernand Cortez, peut-être l'unique en Espagne, ceux du marquis de Santa-Cruz, de Nunez, d'Ulloa, dispersé et détruit les glorieuses

archives de la marine, mis en pièces les antiques bannières conquises sur l'ennemi, ainsi que cette relique nationale, qui fut le drapeau sous lequel les Espagnols s'illustrèrent au combat de Lépante. D'autres religieux arrivaient de Malaga; là, ils avaient vu la révolution procéder plus froidement à la ruine des églises par la démolition, à la spoliation des édifices religieux par la vente aux enchères de leurs trésors. Dans une seule affiche, l'*alcade du peuple* Lorenzo Moni avait annoncé à la population la mise à l'encan des tableaux appartenant aux ex-couvents *del Cister, Angel, Carmelitas, Capuchinas, Encarnacion, y Beaterio del Carmen* (1).

Le détail de ces attentats, bien fait pour plonger dans la douleur une âme tant soit peu généreuse, fut écouté par toutes les personnes présentes comme le premier coup du glas funèbre annonçant que l'Espagne allait disparaître du rang des nations.

Evidemment le tour de Séville, déjà terrorisée par les Descamisados, ne pouvait manquer d'arriver; la communauté se prépara à ce coup terrible par la prière et les larmes; postulantes et religieuses passèrent la nuit au pied de l'autel, chantant les Psaumes de la pénitence et se préparant par la confession à une communion générale pour le salut du peuple, menacé de tant de fléaux.

Le révérend père Antonio célébra cette dernière messe; les saintes espèces furent consommées, l'autel dégarni, et les vases sacrés, confiés à des personnes pieuses, furtivement enlevés pour être enfouis dans les caves de quelques maisons particulières.

L'archevêque lui-même en avait secrètement donné l'ordre, pour éviter les profanations, et, tremblantes comme des colombes que menacent des vautours rapaces, les vierges consacrées à Dieu firent les derniers préparatifs pour leur séparation forcée.

Dans ce trouble capable d'égarer la raison la plus solide, Carmen, la véritable Espagnole,

comme l'appelait son père, ne trembla que pour lui.

Tranquille pour elle-même et se remettant avec confiance entre les bras de la Providence, elle écrivit une longue lettre à son cousin pour l'informer de ce qu'il aurait à faire en cas que la révolution éclatât à Séville, lui indiqua le lieu où il pourrait la retrouver et celui où serait cachée la cassette apportée de la Palmeria par Diego; puis, dans la nuit, elle enfouit le trésor d'el Osso dans le jardin au pied d'un arbre et attendit.

Les signes précurseurs de l'orage ne manquaient pas.

La nouvelle des exploits de leurs frères et amis de Cadix avait enflammé les Descamisados de Triana, qui, armés de fusils et de saïres, parcouraient toutes les rues en hurlant l'hymne de Diego et en promenant au bout de piques des bonnets phrygiens.

Le lendemain, quand la ville s'éveilla, les murs étaient couverts de proclamations incendiaires, d'appels aux armes, de bandos menaçants, de listes de proscription; des groupes menaçants stationnaient devant les églises et les couvents, proférant des blasphèmes accompagnés de menaces atroces, et prélevaient à leurs exploits en brisant à coups de pierre les statues et les vitraux.

En grand costume de toréador, don Ramon, suivi de quelques chulos de son ancienne cuadrilla, allait de groupe en groupe, serrant la main aux chefs des émeutiers, leur donnant le mot d'ordre et les exhortant à se comporter vaillamment quand viendrait le moment de l'action.

Dona Carmen, cachée derrière les grilles d'une fenêtre, le vit passer fier et insolent, posant déjà en maître et parlant comme tel; elle frissonna, moins de frayeur que de dégoût, et, ouvrant une armoire, y prit un couteau à lame aiguë qu'elle cacha sous sa robe pour se défendre en cas de nécessité.

Mais lui ne soupçonnait pas sa présence dans le couvent, et il s'éloigna.

La journée s'écoula ainsi, pleine de tumulte et

(1) Affiche signée Lorenzo P. Moni, annonçant la vente pour le jeudi 30 août 1873, à deux heures après-midi.



Bas-reliefs, statues et ornements de ce magnifique tombeau. (Page 416.)

d'émotions. La foule des insurgés grossissait sans cesse, recrutée par l'arrivée des intransigeants des villages voisins.

Vers quatre heures du soir, le gros bourdon de la cathédrale, resté muet toute la journée, fut mis en branle par les factieux.

Les insurgés qui entouraient Sainte-Marie répondirent à ce signal par des hurlements et se ruèrent sur la porte du clocher, qu'ils enfoncèrent pour sonner le tocsin.

En quelques instants, toutes les cloches de la ville mêlèrent leur voix à celle du bourdon; puis, comme obéissant à cet appel sinistre, les Descamisados, abandonnant l'église, où la communauté, en prières devant l'autel dégarni, récitait les litanies de la Bonne-Mort, disparurent en courant dans la même direction.

Il y eut une heure de silence terrible; le peuple attaqua et pillait l'arsenal, sans que les autorités, qui cependant disposaient encore de onze cents hommes d'infanterie, trois cents cavaliers et

de douze canons, osassent s'opposer à l'émeute (1).

Pourvue d'armes et de munitions, la populace commença à élever des barricades; toute la nuit se passa à arracher les pavés, à barrer les rues, à placer des canons, non pas au hasard, mais sur les plans arrêtés d'avance par le communieux don Giraudino, nommé par Olympio colonel du génie, en récompense de ses mérites.

Le révérend père Antonio avait profité, pour faire une visite à don Gomez, de l'inattention des insurgés, occupés de leurs travaux de défense. Lorsque vint le matin, la ville tout entière était en leur pouvoir; le vénérable prêtre ne pouvait pas se faire illusion sur le sort réservé à son troupeau et rapportait une permission de l'archevêque, on pourrait dire une invitation aux religieuses, de quitter momentanément leur couvent et de sortir sous la protection des troupes régulières.

(1) Historique.



Don Ramon en grand costume. (Page 427.)

Ce fut en pleurant que le pieux missionnaire exhorta les saintes filles à profiter de cette autorisation, moins pour sauver leur vie que pour épargner de nouveaux crimes à la horde des scélérats.

Il ne restait, en effet, plus d'espoir; le gouvernement et les fonctionnaires, abandonnant leur poste, s'étaient repliés sur certains points et venaient d'envoyer en députation MM. La Rosa et Estevanez parlementer avec les insurgés.

C'était une tentative désespérée, car on savait que le gouvernement de Madrid, dans l'impossibilité de réduire les Descamisados, accepterait sans hésitation le gouverneur qu'il leur plairait de lui indiquer.

Les conditions dictées par les vainqueurs furent plus humiliantes encore qu'on ne s'y serait attendu: ils exigèrent la destitution immédiate des autorités, l'évacuation de la ville par les troupes et la nomination de don Olympio comme nouveau gouverneur.

Le soir, le télégraphe apporta la nouvelle officielle que toutes ces demandes étaient accordées.

Alors, l'exode commença; les autorités dé-

chues, beaucoup de prêtres et de religieuses, et toute l'armée régulière défilèrent au milieu des huées à travers les barricades.

A minuit, il ne restait plus à Séville un représentant de l'ordre; seul, le révérend père Antonio était demeuré dans le couvent de Sainte-Marie, où le lendemain les volontaires de la République le trouvèrent prosterné en larmes devant l'autel.

Ce fut le tombeau du vieux missionnaire, qui déjà, chez les sauvages, avait subi les premières épreuves du martyre; un Descamisado ivre le perça de sa baïonnette, et, comme il respirait encore, les autres l'achevèrent à coups de sabre, puis on promena sa tête au bout d'une pique, pour faire un exemple de la justice du peuple.

Ainsi fut inauguré le 28 juin, le règne des intransigeants, règne éphémère, qui devait se terminer un mois plus tard, jour pour jour, le 28 juillet, mais auquel ce court intervalle suffit pour remplir la ville de deuil et de ruines, faire disparaître des trésors inestimables au point de vue de l'art, abattre des églises, remplir les cachots de suspects et d'otages destinés à être fu-

sillés au premier danger sérieux qui menacerait le nouveau gouvernement.

Au nombre de ces derniers se trouvait el Osso.

Malgré l'extrême danger qu'il courait de la part de ses ennemis, devenus les maîtres de la ville, la sérénité de son âme n'était pas troublée; un billet mystérieux que don Placido lui avait remis, probablement sans le savoir, dans un pain apporté du dehors, l'avait informé de la sortie des religieuses de Sainte-Marie sous la protection de l'armée; il croyait donc sa fille en sûreté, peut-être même déjà en Catalogne ou en Biscaye, et, n'ayant plus à trembler que pour lui, il ne tremblait plus pour personne.

Carmen, cependant, n'avait pas quitté Séville, où elle ne voulait pas abandonner son père sous les verrous.

Profitant de l'émotion produite par le départ des troupes, elle avait, à la hâte, échangé ses habits de postulante pour le pauvre vêtement d'une fille du peuple récemment reçue comme novice, et, un panier d'oranges au bras, elle avait traversé le pont de Triana, s'était enfoncée dans les petites rues du faubourg et était allée demander asile à Navarette, le frère de la pauvre Dolorés, à quelques pas seulement du club des Descamisados, dont le chef, Olympio, la faisait rechercher partout, excepté en cet endroit, où jamais il ne pouvait supposer qu'elle eût la hardiesse de venir habiter.

Navarette n'avait jamais été républicain, mais jamais non plus n'avait affiché d'opinions carlistes ou alphonсистes.

Jardinier et marchand de fruits ou de fleurs, qu'il criait par les rues, il s'occupait beaucoup plus de son commerce que de politique, et, grâce à la médiocrité de sa position et de sa fortune, n'attirait sur lui ni l'envie ni même l'attention.

Dévoué à don Gomez, qui s'était toujours montré bon pour la pauvre Dolorés, sa sœur, plein de reconnaissance pour l'Ange de la Palmeria, il reçut la jeune fille avec bonheur dans sa maison, la logea dans un pavillon isolé de son jardin et lui promit de garder sur sa retraite

un secret inviolable jusqu'au retour de temps meilleurs.

De son côté, Carmen s'engagea à user de la plus extrême prudence pour ne pas le compromettre, car un bando menaçait de la peine de mort quiconque non-seulement cacherait un carliste, mais même ouvrirait sa maison à un étranger sans venir aussitôt faire sa déclaration à la municipalité.

La fille d'el Osso ne s'était cependant pas exposée à de si grands dangers pour ne pas s'occuper de son père.

Ne pouvant pas pénétrer jusqu'à lui, ne voulant même pas qu'il connût sa présence dans la ville, afin de ne pas exciter son inquiétude, elle voulait trouver un moyen de lui faire savoir que quelqu'un veillait sur lui et lui faire parvenir, le cas échéant, des avis qui pourraient lui être utiles.

Plusieurs jours se passèrent sans que son esprit, qui cependant travaillait sans cesse, lui inspirât le moindre stratagème; sentant qu'elle ne pouvait rien par elle-même, elle eut recours à la Providence.

Ses prières furent entendues.

Chaque soir, Navarette, rentré de ses tournées, devenues bien peu productives, lui apportait les nouvelles de la journée.

Le brave maraicher lui servait de gazette vivante et la tenait au courant des faits et gestes, c'est-à-dire des crimes commis par le nouveau gouvernement: meurtres, incendies, pillages, extorsions de toute sorte, visites domiciliaires, arrestations arbitraires et même des rixes sanglantes, qui ne tardèrent pas à éclater entre les partisans des chefs du mouvement, qui, pour s'attacher le pouvoir, ne cessaient de s'attaquer avec violence, soit à la tribune, soit dans la rue.

Personne n'ignorait la mésintelligence qui existait entre don Ramon et Olympio, les deux marionnettes dont Giraudino faisait jouer les ficelles.

Mais bientôt un troisième personnage avait paru en scène, le général Pierad, qui, réunissant dans sa main les pouvoirs militaires, avait relé-

gué les deux rivaux au second plan et pesait sur l'élément civil, dont ils étaient les représentants, de tout le poids de ses canons et de ses baïonnettes.

Tout en lui obéissant servilement, le torero et l'ex-chef de voleurs travaillaient, dans l'ombre, pour se débarrasser de lui; mais ils avaient à faire à forte partie, et ce n'était pas trop de l'aide du triumvirat des communces français pour tenir entre les compétiteurs la balance égale.

Le général républicain voulut faire peser le plateau de son côté, et, sous prétexte que le gouvernement de Madrid menaçait les libertés publiques, il fit afficher un bando appelant sous les armes tous les hommes valides.

Quoique brave par tempérament, Navarette n'était pas guerrier, et un moment il songea, pour échapper au service militaire, à utiliser une barque appartenant à un sien cousin, afin de profiter de la nuit pour descendre le fleuve et se réfugier dans un des puebls voisins. Il ne fallut rien moins que toute l'éloquence de Carmen pour le dissuader de prendre la fuite.

Le pauvre homme ne pouvait pas revenir de voir son idée blâmée par la fille d'el Osso, le fougueux carliste.

« J'en avais parlé à Diego, dit-il, et il s'était décidé à partir avec nous.

— Santa Maria, tu as retrouvé Diego ?

— Oui, *senorita*; il vivait chez un de ses parents, fabricant de sparterie, et travaillait avec lui; mais, à la nouvelle du décret, il s'est décidé à sortir de la ville.

— Sait-il que je suis ici ?

— Je ne l'ai pas dit même à mon ombre.

— Tu as bien fait; mais à présent il faudra que tu parles à Diego en mon nom, ou plutôt en celui de mon père, et que tu le fasses rester.

— Pour quoi faire ?

— Pour être volontaire, lui aussi.

— Volontaire de la République ?

— Et membre du club des Descamisados, si cela est possible.

— Par la Virgen, vous plaisantez sans doute, *senorita* ?

— C'est sérieusement que je parle.

— Et sérieusement vous voulez que nous nous associons à ces brigands ?

— C'est votre devoir, le devoir de tous les gens de bien, car ce sera un moyen de paralyser leurs projets.

— Comment cela ?

— En me disant ce qu'ils ont délibéré et en faisant ce que je vous dirai. »

Navarette se gratta la tête, ce qui, chez lui, était signe d'une grande perplexité.

« Ecoute-moi attentivement, fit Carmen, qui tenait à le convaincre; et si tu ne comprends pas bien mes raisons, arrête-moi, je m'expliquerai mieux. »

Alors elle lui développa longuement ses plans, et avec un raisonnement si clair, que le jardinier finit par dire :

« Vous parlez comme un prédicateur de station, *senorita*; en vérité, il n'y a rien à répondre; demain, pas plus tard, je verrai Diego, et nous irons nous présenter ensemble. »

Moins de huit jours après, Diego, le carliste fougueux, le poignard au côté, en carmagnole et en bonnet rouge, montait sa première garde aux remparts de Séville, pendant que Navarette, dans le même costume, causait, la cigarette aux lèvres, avec un soldat déserteur de l'armée régulière.

« C'est égal, mâchait l'ancien serviteur de la Palmeria, je ne comprends pas que don Gomez y Ruiz m'ait condamné à porter cette coiffure, qui me brûle le front et le cœur. Ah! les brigands me payeront ce qu'ils me font souffrir. »

Si Diego n'était pas satisfait, les membres de la junte révolutionnaire ne l'étaient pas non plus.

Ils avaient espéré être tout, et ils voyaient qu'ils n'étaient rien; le général qu'ils s'étaient imprudemment imposé leur faisait rudement sentir qu'il était le plus fort et les foulait avec dédain sous le talon de sa botte.

Eux avaient cessé de s'entre-déchirer, pour s'unir contre ce qu'ils appelaient sa tyrannie.

Mais il était déjà trop tard; revenu de sa pre-



Diego, le carliste fougueux, en carmagnole et en bonnet rouge. (Page 431.)

mière stupeur, le gouvernement de Madrid envoyait à ses généraux l'ordre de comprimer une révolution qui, si elle eût gagné du terrain, aurait emporté ceux qui avaient chassé Amédée pour prendre sa place et plongé le pays dans la plus affreuse des anarchies.

Déjà les intransigeants, vaincus à Madrid après un combat sanglant livré par les troupes aux volontaires fortifiés dans la place des Taureaux, avaient été expulsés de la capitale, et le général Pavia, leur vainqueur, s'avancait à marches forcées sur Séville.



Les patrouilles entraient les portes pour fouiller les demeures suspectes. (Page 437.)

Ce n'était pas le moment de renverser le seul homme qui fut capable de défendre la ville contre les réactionnaires.

Même avec son secours, les insurgés sentaient bien qu'il leur serait difficile de se maintenir.

De là, chez les intransigeants, un paroxysme de fureur.

Ils grinçaient les dents et poussaient des rugissements de bêtes fauves auxquelles le domp-

teur arrache de la gueule le morceau sanglant dont elles avaient fait leur proie.

« Si nous ne pouvons garder Séville par la trahison de faux frères, hurlait Paraniillo dans une séance des plus oranges du club, en montrant du poing Olympio, jurons que les ennemis de la République ne trouveront plus dans l'enceinte de nos remparts qu'un monceau de cendres arrosé de notre sang !

— S'il y a des traîtres ici, ce n'est que toi, in-

lâme brigand ! » rugit Olympio, se précipitant la main à la main à l'assaut de la tribune.

Mais Paranillo, qui voyait depuis quelque temps la popularité de son rival ébranlée, se mit en défense en vociférant :

« Je ne l'avais pas nommé, mais il se dénonce ; à moi ! frères, vengeons la République trahie, vengeons... »

Ses cris se perdirent dans le tumulte ; les deux partis ennemis se ruaient l'un contre l'autre, renversant les tables, brisant les brocs ; le sang coulait déjà, et la mêlée menaçait de devenir générale, quand soudain il se fit une obscurité complète qui força les combattants à se séparer.

C'était don Giraudino qui, après avoir allumé sous main la querelle, craignant d'être enveloppé dans la bagarre, venait de couper le tuyau en plomb servant de conduite au gaz.

Le lendemain, la bataille aurait sans doute recommencé ; mais un bando affiché sur la porte du club déclarant que tout perturbateur de la majesté des délibérations populaires serait immédiatement passé par les armes, les orateurs mirent un frein à leurs colères patriotiques, et aux acclamations universelles Olympio, serrant la main à son rival, déclara qu'il faisait taire son légitime ressentiment sur l'autel de la pa-

trie ; mais que si quelque soupçon planait encore sur la sincérité de son patriotisme, il était prêt à se démettre de ses fonctions de gouverneur civil en faveur du plus méritant.

Il n'en fallut pas davantage pour le faire acclamer.

Paranillo, se sentant vaincu, fut le premier à déclarer qu'après une semblable démarche toute ombre de soupçon avait disparu, et que, la main sur le cœur, il déclarait que, loin d'être un traître, don Juan Olympio avait bien mérité de la patrie.

Le calme rétabli, Ramon Espeleta monta à la tribune pour y prononcer un discours, dirigé cette fois contre le triumvirat français, auquel cependant il ne fit aucune allusion, se contentant de parler de l'infâme réaction et de réclamer contre les otages une punition exemplaire, c'est-à-dire l'égorgeement en masse au premier coup de canon que les séides de la tyrannie, appelés par eux pour exterminer la République, oseraient tirer sur ses héroïques défenseurs.

Ni lui ni Olympio n'avaient oublié el Osso dans sa prison ; il leur fallait son sang.

L'assemblée tout entière leur accorda cette suprême vengeance, en déclarant les otages responsables de l'attentat liberticide commis par le gouvernement de Madrid.





Seul, tête nue, appuyé sur son cheval. (Page 438.)

CHAPITRE XXVIII

LA DÉLIVRANCE



sierra, demandèrent à grands cris à marcher

et apprenant l'insulte faite à leurs compagnons par l'expulsion des derniers défenseurs de l'ordre à Séville, les bataillons du régiment de Madrid, qui déjà opéraient depuis longtemps contre les bandes républicaines dans la

contre les intransigeants pour laver dans leur sang l'affront fait à l'armée.

Officiers et soldats, déjà bien peu disposés pour les ennemis invisibles qui les harcelaient sans se faire voir, étaient également indignés et montraient tous un empressement égal de trouver une occasion de les combattre corps à corps.

Mais si grande que fût leur animation, elle n'approchait pas de la colère de leur commandant, le colonel Martinez, type accompli de l'homme d'épée, vieil officier vingt fois mis à l'ordre du jour, particulièrement dans la campagne du Maroc, et dont chaque grade avait été

la récompense d'actes de bravoure touchant à l'héroïsme.

Enchaîné par son devoir à une expédition que la nature des lieux semblait devoir éterniser sans aucun résultat sensible, il aurait cependant résisté aux désirs de ses soldats et à sa propre impatience, si, au moment où il l'espérait le moins de la part d'un gouvernement aussi faible qu'irrésolu, il n'eût reçu l'ordre de tout abandonner pour aller rejoindre les troupes cantonnées à San Juan d'Alfarache et y attendre la colonne expéditionnaire du brigadier Pavia (1).

Aussitôt il s'occupa à rassembler les petits détachements épars dans les villages, passa la revue des soldats, auxquels il annonça, dans un ordre du jour, cette décision si désirée; confia les bagages à des muletiers protégés par une forte escorte dont il laissa le commandement à un capitaine connu par son énergie, et lui-même, prenant les devants avec le reste du régiment, dont les hommes ne portaient que leurs armes et leurs cartouches, coupa au plus court par les défilés et s'avança à marches forcées vers le village de San Juan.

Quand les insurgés de la sierra apprirent son départ, il était déjà loin, et l'arrière-garde, sortie de la montagne, n'avait plus rien à craindre de partisans qui n'oseraient pas s'aventurer dans la plaine.

Mieux informés par leurs espions, les intransigeants, maîtres provisoires de Séville, furent instruits à la fois et de la jonction du corps détaché de Martinez avec les troupes dernièrement expulsées, et de l'approche du général Pavia, dont l'avant-garde venait d'occuper Alcala de los Panaderos.

Coupés de la montagne par deux corps d'armée, l'un au nord, l'autre à l'est, les chefs des Descamisados n'eurent pas besoin d'une science stratégique bien profonde pour comprendre que l'intention des assaillants était, après s'être emparés de la ville, de les rejeter sur Cadix et de les acculer à la mer, sans qu'ils pussent chercher un

(1) En Espagne, on appelle brigadier un général de brigade.

refuge dans les gorges de la sierra, forteresse naturelle où, même vaincus, ils auraient pu prolonger la lutte et donner le temps à une nouvelle révolution d'éclater.

Loin de les pousser à faire leur soumission, cette perspective les exaspéra.

Ils tenaient le pouvoir et ne voulaient pas le lâcher.

Comme les communiers de Paris qu'ils avaient pris pour modèles, ils résolurent de périr jusqu'au dernier plutôt que de se rendre. Tel fut du moins le serment qu'en firent dans leurs conciliabules les chefs du mouvement insurrectionnel, les Olympio, les Ramon, les Paraniño, les Giraudino et autres.

Seulement, comme ils prétendaient pousser la résistance jusqu'au bout et, s'ils étaient vaincus, entraîner dans leur ruine la ville entière, il fut résolu que tous les habitants valides seraient tenus, sous peine de mort, de s'armer pour la défense de la République, de combattre sur les remparts, sur les places, dans les rues, dans les maisons s'il le fallait, et qu'aucun quartier ne serait abandonné avant d'avoir été incendié.

En même temps, pour agir à la fois par l'enthousiasme et la terreur, les violences redoublèrent contre les suspects, les arrestations se multiplièrent, tandis que des proclamations pleines d'un faux enthousiasme et des orateurs à grand effet annonçaient à la population de prétendues victoires remportées par les frères et amis de Barcelone, de Valence, de Carthagène ou de Malaga et leur promettaient le triomphe prochain et éclatant de la République fédérale.

Huit jours se passèrent ainsi à griser les masses et à les galvaniser par tous les moyens employés en pareilles circonstances, en même temps qu'à fortifier les remparts, à armer les monuments publics, à disposer des batteries, à construire des bastions, à couvrir les rues de barricades et à enrôler non-seulement des hommes pour combattre, mais des femmes et des enfants pour remuer les terres et arracher les pavés.

Séville n'était plus qu'un camp.

Dans les rues, on ne rencontrait plus que des



Des miliciens protégés par une forte escorte. (Page 436.)

hommes armés : les uns, mornes et silencieux ; les autres, demi-bandits et demi-soldats, traînant leurs grands sabres sur le pavé, l'air farouche, le pistolet au poing, le blasphème à la bouche, ou bien hurlant des chants impies et des menaces.

Plus de joyeux carillons dans l'air, de fleurs aux fenêtres, de tentures soyeuses retombant à flots par-dessus les miradores ; grilles et fenêtres demeuraient fermées, les cloches se taisaient, les sonneries du clairon remplaçaient le frémissement harmonieux des guitares, le roulement sourd de l'artillerie ébranlait les pavés, et les timides bourgeois, quand une affaire indispensable les forçait à sortir de leurs maisons devenues des tombeaux, s'effaçaient en rasant les

murs pour se dissimuler le plus possible aux farouches Descamisados, dont les patrouilles, commandées par un brigand ceint d'une écharpe rouge, entonçaient à coups de crosse les portes pour fouiller les demeures suspectes.

La nuit était plus lugubre encore.

Le temps était passé où les élégants majos profitaient de son ombre pour venir chanter leurs *coplas* sous les balcons, où les gardes jetaient dans le silence leur cri si rassurant :

« Il est minuit, le ciel est pur. »

Alors, par les fenêtres demi-closes des cafés et des posadas, s'échappaient par bouffées harmonieuses les refrains d'une *seguidilla* qu'accompagnaient la guitare et le pandouro. Alors, en

passant devant une église entr'ouverte, le promeneur attiré apercevait au fond des ténèbres mystérieuses la lampe suspendue comme une étoile d'or devant le tabernacle, et, soulevant son chapeau calanais, il se signait dévotement en récitant un *Ave Maria* pour les âmes en peine.

De tout cela il ne restait plus qu'un douloureux souvenir.

Dans les cafés, on ne chantait plus : on jouait, on vociférait, on se battait; l'orgie était en permanence.

Dans les églises, profanées et jonchées de débris, les volontaires de la République bivaquaient, se glorifiant d'insulter Dieu jusque dans son temple, mutilant les statues de saints, renversant les autels, brisant les vitraux et faisant boire par dérision leurs chevaux dans les bénitiers.

Malgré leurs bravades, ils n'étaient pourtant pas sans inquiétude; ils avaient beau écrire sur le marbre du sanctuaire : « A bas Dieu ! vive l'enfer ! » ils voyaient flamboyer entre les lettres qu'ils avaient tracées les signes terribles qu'une main invisible grava autrefois dans la salle de Balthazar, et leurs guetteurs, postés sur la plateforme de la Giralda, interrogeaient avec terreur tous les points de l'horizon.

Un matin, du haut de cet observatoire, tomba tout à coup la terrible nouvelle :

« Voici l'ennemi ! »

Pour beaucoup, l'ennemi, c'était la délivrance; mais au milieu de ces hordes furieuses, malheur à qui eût osé témoigner sa joie.

Il y eut alors un moment d'inexprimable tumulte : les clairons sonnèrent, les tambours battirent; les cloches, s'éveillant toutes à la fois, lancèrent à pleines volées le lugubre tocsin, les caissons roulèrent, les aides de camp sillonnèrent la ville au galop de leurs chevaux, dont les fers arrachaient des gerbes d'étincelles à tous les pavés; un drapeau noir se déploya lentement au-dessus de la foule anxieuse, et les bataillons de l'émeute hérissèrent de batonnettes les places et les rues.

Bientôt, du palais de l'ayuntamiento, où la junte républicaine se tenait en permanence, sortirent

toutes les autorités de la révolte, entourant le général Pierrad, gouverneur militaire de la place.

Les troupes les accueillirent avec des cris enthousiastes de : « Vive la liberté ! Vive la République fédérale ! »

Les Descamisados croyaient encore à la victoire.

Le général la leur promit, et son discours rassurant fut couvert par de frénétiques applaudissements.

Don Olympio prit ensuite la parole; se redressant sur ses étriers et élevant son épée nue, il appela les volontaires invincibles défenseurs de la liberté, libérateurs de l'Espagne, sauveurs du monde, et accumula tant d'épithètes louangeuses, que, dans l'enthousiasme de leur délire, ils voulurent le porter en triomphe.

Don Giraudino, malgré son costume de colonel du génie tout couvert de broderies, ses magnifiques bottes molles, ses pistolets à monture d'argent passés dans sa ceinture, et son éclatant manteau rouge, était loin de partager leur confiance.

Il avait assisté à la prise de Paris par les infâmes Versaillais, il avait vu comment les troupes régulières enlèvent les plus formidables barricades, il se souvenait du sifflement des balles, de l'effet produit par un boulet venant frapper de plein fouet au milieu d'un tas de pavés qu'il fait voler comme de la mitraille, et volontiers il eût échangé son grade et son costume contre une carte de sûreté qui lui eût permis d'aller faire un petit voyage en attendant l'issue des événements.

Bernard Garrichon, qui, en prudence comme en politique, partageait les opinions de son ami, le retrouva une heure plus tard, seul, à l'Alameda, tête nue, à pied, appuyé sur son cheval de bataille et regardant mélancoliquement couler la Guadalquivir.

« Eh bien, mon bon, à quoi penses-tu ? » lui dit-il.

— Je pense que nous aurions mieux fait de passer en Angleterre, répondit le beau Désire avec un soupir.

— C'est singulier, comme nous sommes faits pour nous entendre, fit l'ex-charcutier, devenu capitaine de chasseurs fédéraux; les chaleurs de ce pays-ci m'énervent, et, après tout, je ne vois pas pourquoi, au lieu de nous réserver pour la régénération de la France, nous irions nous faire casser la tête pour ces enragés stupides.

— Pour ma part, je le vois si peu, que j'étais à me demander s'il ne serait pas plus raisonnable de laisser ces sauvages s'arranger entre eux.

— Quant à moi, mon parti est pris; après la revue, pendant que ma compagnie défilait en hurlant, je l'ai lâchée au coin d'une rue, et je lui brûle la politesse.

— Tu es décidé à te sauver?

— Moi fuir? Jamais! je me replie, mon bon.

— J'ai grande envie de t'imiter, seulement....

— Seulement quoi?

— Je ne vois pas trop comment m'esquiver.

— Fais comme moi; passons dans le faubourg, dont les exaltés sont partis; nous entrerons dans une maison, n'importe laquelle, pour y réquisitionner un costume moins compromettant; ce sera bien le diable si nous ne trouvons pas un expédient pour nous tirer d'embarras.

— Tu crois donc au diable, toi?

— Ma foi, mon bon, il faut bien que je m'adresse à quelqu'un.

— Tu as raison, reprit Giraudin en remontant à cheval; laissons-les se débrouiller, et passons le pont. »

Le point où ils se trouvaient était le moins menacé. Toute la foule s'était portée de l'autre côté, en sorte que jusqu'à l'extrémité du pont ils ne rencontrèrent que des femmes et des enfants.

« Allons, je vois qu'en effet le diable te protège, dit le beau Désiré à son ami; nous sommes sauvés.

— Nous sommes perdus, au contraire, » murmura celui-ci.

En effet, au même instant, tout un bataillon de Descamisados, fusil à l'épaule, débouchait à l'entrée du faubourg, sous les ordres de nod

Ramon Espeleta, revêtu de son nouveau costume de général.

« Où donc allez-vous ainsi, citoyens? s'écria-t-il d'un ton à la fois railleur et indigné.

— Nous venions nous mettre à vos ordres, citoyen général.

— Mes ordres sont que vous me suiviez à l'ennemi, au lieu de lui tourner le dos, fit-il; vous avez été au profit, il est juste que vous soyez à la peine.

— Nous prenez-vous donc pour des lâches? s'écria Bernard Garrichon avec un accent tragique.

— Je vous prends pour ce que vous êtes, mon subordonné, entendez-vous, capitaine, fit le torero en fronçant le sourcil; votre bataillon est à la porte de Xérés, et c'est là que vont vous conduire quatre hommes de bonne volonté que je charge de vous brûler la cervelle au moindre signe de désobéissance.

— Quant à vous, senior colonel du génie, il est juste que vous défendiez les barricades que vous avez élevées, et vous allez me suivre à la fabrique de tabacs. »

Il fallut bien obéir.

Le poste assigné aux deux amis ne répondait cependant en aucune sorte à leurs désirs.

Ceux qui connaissent Séville savent, en effet, que la porte de Xérés touche aux jardins du palais de San Telmo, qui le séparent de la fabrique de tabacs, vaste quadrilatère situé en dehors des murailles et dont les insurgés avaient fait une sorte de fort détaché, d'un côté commandant les bâtiments de la gare et le chemin de fer de Séville à Cadix, de l'autre pouvant balayer avec son artillerie les jardins qui s'étendent entre les deux portes de la Carne et de Xérés.

Or, ce point, que le général Pierral avait fait fortifier d'une manière particulière et armer de gros canons, dont une batterie même avait été élevée sur la plate-forme de la fabrique, devait être le premier attaqué par les troupes régulières, qui, arrivant de San Lucar en suivant le chemin de fer, commençaient à établir leurs batteries entre la voie ferrée et la fabrique de San Ber-



Les refrains d'une seguidilla. (Page 437.)

nardo, pour battre simultanément la tonderie et la fabrique de tabacs, défendues par l'élite des intransigeants, pendant qu'une seconde colonne tâcherait d'emporter, à l'autre extrémité de la ville, l'hôpital général et de pénétrer dans la grande rue de Saint-Louis par la porte de la Macarena.

Plus prudents pour eux que pour leurs chers amis les Français, trop bien recommandés à leurs soldats pour qu'ils pussent seulement songer à la fuite, les généraux improvisés don Olympio et son complice don Ramon s'étaient réservé, l'un la porte del Osario, contiguë à la prison où étaient renfermés les otages; l'autre, la porte de Triana, avec la gare du chemin de Cordoue.

Comme on le pense bien, le patriotisme seul n'avait pas présidé à ce choix; en s'établissant à la porte del Osario avec une bande de scélérats

capables de tous les crimes, Espeleta avait surtout obéi à sa passion de vengeance contre el Osso, toujours prisonnier, et qu'il avait juré de faire périr, quoi qu'il pût arriver. Olympio, de son côté, en défendant le pont de Triana et l'embarcadère de las Delicias, avait le double avantage de se trouver le plus loin possible des deux points menacés par l'attaque et d'être maître jusqu'au dernier moment de la seule issue par laquelle pussent, s'ils étaient défaits, s'échapper les Descamisados.

Pendant que se faisaient les derniers apprêts de cette lutte formidable, l'inquiétude la plus anxieuse régnait dans la prison.

Les otages ne pouvaient guère se faire illusion sur le sort qui les attendait; parqués plutôt que réunis dans des salles, ils n'osaient pas, pour respirer, s'approcher des fenêtres, dans lesquelles les



Diego dirige son arme vers un point opposé (p. 445).

volontaires de la République déchargeaient leurs armes aussitôt qu'ils voyaient apparaître la tête d'un otage.

Prêtres, propriétaires, magistrats, officiers ayant refusé de faire cause commune avec l'insurrection, ils se savaient condamnés à mort et s'attendaient à chaque instant à voir se réaliser les menaces atroces que vociféraient leurs féroces gardiens.

« Tas de brigands ! leur avait dit un lieutenant

d'Espeleta en venant changer la garde, vous pouvez faire votre prière ; au premier coup de canon que les scélérats vos complices tireront sur nos frères, à la première bombe qui viendra éclater dans la ville, vous serez passés par les armes jusqu'au dernier. »

Les soi-disant sentinelles républicaines enchérissaient encore sur leur commandant par les injures qu'elles prodiguaient aux prisonniers. Les prêtres et les religieux excitaient surtout la fureur

de ces patriotes, qui écumaient de rage à la vue d'un costume auquel, avant d'avoir été corrompus et perversis par les missionnaires infâmes de l'Internationale, ils se souvenaient d'avoir porté respect.

Rien n'irrite plus contre la religion que l'apostasie, et le manteau d'une fausse incrédulité brûle ceux qui, pour obéir à leurs passions, s'en revêtent pour se mentir à eux-mêmes, comme brûlait, suivant la Fable, cette robe de Nessus qu'une magicienne avait trempée dans le venin.

Les victimes auxquelles s'adressaient leurs insultes étaient trop au-dessus par le courage et le calme de leur conscience pour s'en émouvoir. Habités à regarder la mort comme la délivrance de la vie, prêtres, religieux et missionnaires, ou se recueillaient dans la méditation, ou, s'oubliant même à l'heure de paraître devant le tribunal de Dieu pour ne s'occuper que de leurs frères, ils allaient de groupe en groupe, calmant les colères, exhortant à la patience et à la résignation, consolant les pères de famille que l'amour de leurs enfants rattachait trop à la terre, implorant le pardon pour des assassins égarés par la passion ou abrutis par des doctrines perverses, relevant les courages, fortifiant les âmes, se servant, pour en ramener quelques-unes à Dieu, de cet auxiliaire si efficace qu'on appelle le malheur, faisant des conversions jusque sur le seuil de l'éternité.

Parmi les plus calmes, certainement était el Osso; il savait sa fille en sûreté : il comptait sur la famille de Peppe pour tenir lieu de sa famille éteinte à Carmen, et, confiant en Dieu avec cette foi robuste et naïve de beaucoup de montagnards ses compatriotes, il mourait content, parce qu'il mourait certain du succès des armes carlistes.

Pour lui-même, qu'avait-il à redouter? Une balle? Mais s'il avait vécu, ce n'était que pour aller les affronter dans les Provinces. D'ailleurs, dans cette famille de partisans, les hommes ne mouraient que par le plomb : c'était leur seule maladie.

Après la mort, le jugement. Qu'avait-il à en redouter? Il avait toujours vécu en chrétien,

jamais il n'avait manqué à réciter la prière pour la bonne mort; il s'était confessé, croyait avoir pardonné à tous ses ennemis, même à l'assassin de son fils, et, muni de l'absolution, il allait à l'appel de son Juge répondre avec la confiance qu'inspire une foi rude et à demi sauvage.

Il était dans ces bonnes dispositions, quand, tout à coup, un grand fracas d'armes se fit entendre, et un lieutenant en écharpe rouge passée par-dessus sa tunique galonnée entra, suivi d'une dizaine d'hommes débraillés armés de fusils et coiffés de bonnets rouges comme en portent les pêcheurs catalans, qui, à coups de crosse, ouvrirent un passage à leur chef et firent faire le cercle autour de lui.

Comme les commissaires de la Convention de 93, il venait faire l'appel des otages.

Aucun d'eux ne manquait : ils étaient plus de deux cents.

Quand il eut fini, il replia sa liste, la remit dans sa poche, et, pour joindre l'insulte à la cruauté :

« Citoyens, dit-il, le citoyen général Ramon Espeleta, en attendant que les traitres vos complices aient décidé de votre sort par la conduite qu'ils tiendront, a daigné vous permettre de faire un sacrifice pour le salut de la République : celui de votre ration de ce soir, qui ne vous servirait pas de grand chose si vous devez mourir demain, mais qui, distribuée à nos braves volontaires, leur donnera plus de force pour supporter les fatigues auxquelles vos incessants complots les condamnent, et se préparer à la victoire. »

Des éclats de rire ironique saluèrent cette cruelle plaisanterie envers des condamnés qui déjà avaient subi un long jeûne; mais, au milieu du silence général, une voix cria :

« Va dire à ton général qu'il n'est qu'un lâche et un misérable, indigne de commander même à des forçats sans chemise!

— Qui a dit cela? rugit le lieutenant.

— Moi, el Bandito! moi, don Gomez le Carliste!

— Qu'on mette ce chien aux fers, » vociféra l'officier.

Sans attendre l'ordre de leur lieutenant, deux volontaires s'étaient précipités sur lui.

« Dieu et le roi, nous veillons sur vous ! » lui dit rapidement à l'oreille celui qui feignait de le brusquer le plus rudement.

El Osso le regarda sans répondre, mais ne le reconnut pas; cependant cette voix ne lui était pas étrangère.

D'autres soldats s'étaient joints aux premiers; tous ensemble le traînèrent au cachot.

Il y passa la nuit.

Le matin, ce fut encore un volontaire qui lui apporta un morceau de pain.

Don Ramon ne voulait pas que son ennemi mourût de faim; sa vengeance n'aurait pas été complète.

« Voilà ce que le peuple t'envoie, chien de carliste ! » vociféra le soldat en jetant le pain à terre avec bruit; mais, en même temps, il faisait un signe mystérieux, et à voix basse, pour ne pas être entendu du camarade dont la porte entrouverte laissait apercevoir l'ombre, il ajoutait :

« Espoir et courage ! »

Avant que Gomez eût pu revenir de l'étonnement que lui causait ce double avertissement, le volontaire était ressorti, fermant la porte à double tour.

El Osso se perdait en conjectures. Qui donc osait s'intéresser à son salut, dans ce moment critique, parmi les soldats intransigeants? Que se passait-il au dehors? Pourquoi les troupes envoyées contre la ville n'ouvraient-elles pas le feu? Peut-être y avait-il une négociation entamée et dont la vie des otages dépendait.

Tout cela se posait devant son esprit comme un problème insoluble. Fatigué de se creuser inutilement la tête, le bandit s'assit sur sa botte de paille et se mit à déjeuner, en attendant les événements.

Chacun, du reste, s'y préparait à sa manière.

Si pendant la nuit l'ennemi n'avait pas ouvert son feu, ainsi que les insurgés s'y attendaient, il ne paraissait pas moins décidé à l'attaque, et les grands mouvements de troupes, dont, au clair de lune, on voyait du haut des remparts

étinceler les fusils et les casques, prouvaient qu'au lieu de rester inactif il achevait ses dernières dispositions.

Les intransigeants, de leur côté, avaient accumulé canons et munitions sur les points menacés, élevé de nouvelles barricades, fortifié leurs positions, percé les murs de meurtrières.

Plus éloigné du lieu probable du combat, don Ramon n'était pas demeuré inactif.

Pendant que le général Pierrad organisait la défense, qu'Olympio ménageait la fuite, lui préparait la vengeance.

Par son ordre, dix poteaux avaient été plantés en ligne le long des remparts, en face du saladero, qu'un large cours en sépare. En arrière de ces poteaux, une fosse béante attendait qu'on y précipitât dix par dix les otages fusillés, par représailles, aux yeux de leurs compagnons. El Osso passerait le dernier, mais Espeleta se le réservait.

Ne pouvant pas, à son grand regret, le fusiller sous les yeux de sa fille, il se donnerait au moins le plaisir de le faire attacher à la grille de la prison, pour le forcer à être témoin du massacre de ses compagnons, lui rappeler le meurtre de Fernando, se vanter d'être son assassin, et ne faire achever ce malheureux père qu'après avoir savouré sa douleur jusqu'au bout.

Pour commencer la sanglante exécution, le colonel des Descamisados n'attendait que le signal donné par le premier coup de canon; mais les heures s'écoulaient, et la poudre s'obstinait à ne pas parler.

Vers onze heures, voyant que l'attaque ne commençait pas, don Ramon proposa au citoyen Sanz, ex-chapelier, devenu, par la grâce de la République, officier d'ordonnance du torero, d'aller déjeuner pour tuer le temps et avoir, ajouta-t-il en souriant d'une manière féroce, plus de force d'âme quand il faudrait se séparer de ce charmant Fonseca et du généreux don Gabriel, deux excellents amis que la République démocratique avait daigné se choisir comme otages.

« Citoyen, répondit Sanz toujours solennel, je te félicite d'avoir fait taire les sentiments d'une

pitie imméritée et d'une amitié que je ne crains pas de qualifier de coupable quand elle avait pour objet un riche et un ci-devant noble, car l'un et l'autre appartiennent à une classe que le devoir du peuple, toujours juste, est d'extirper à jamais du sol d'une nation libre. Quelles que fussent les opinions qu'ils affichaient, ces gens-là ne peuvent être que des tartufes et des jésuites ; l'un est coupable de ses richesses, l'autre de sa naissance : ils méritent donc également la mort. »

Après cette belle tirade, prononcée assez haut pour être entendue des brigands en bonnets rouges qui attendaient avec impatience le signal du massacre, les deux patriotes daignèrent aller s'asseoir à une table servie, de manière à prouver que si l'ex-chapelier prêchait l'égalité dans ses discours, il ne la pratiquait guère dans ses actes.

À table, les deux amis s'oublièrent, et déjà le citoyen Sanz commençait à se laisser aller à une demi-somnolence provoquée par l'ivresse, lorsqu'un premier coup de canon rebondit contre les fenêtres, dont il fit vibrer les vitres.

Au même instant, un cri formidable : « Aux armes ! » poussé par les volontaires dans la rue, rappela don Ramon à la réalité !

Pendant que le général bouclait à la hâte son ceinturon, un officier de fédérés entra, se précipita tout pile dans la chambre.

« Qui a tiré ? demanda le torero.

— L'ennemi, citoyen général ; ce ne peut être que l'ennemi, nous avons tous entendu siffler le boulet. »

Espeleta proféra un blasphème et, l'épée nue, s'élança dans l'escalier.

Avant qu'il fût arrivé sur le cours, la canonnade éclata furieuse dans la direction de la porte de Xérés, et des obus, décrivant dans le ciel bleu leurs paraboles noires, vinrent s'abattre jusque dans les rues voisines.

« Vengeance ! hurlaient les volontaires en courant aux armes.

— Vengeance et justice ! répéta le torero. Capitaine Sanz, prenez la liste des otages, faites-en descendre dix, et qu'on attache le carliste par le

cou à la grille du balcon pour qu'il voie comment la République sait punir ses ennemis. »

La frayeur et la colère avaient déjà dégrisé l'ex-chapelier ; à la tête d'une vingtaine de brigands, il courut au saladero.

En voyant arriver cette horde furieuse, les prisonniers comprirent que leur dernière heure était arrivée ; quelques-uns se jetèrent au-devant du capitaine, implorant grâce pour la vie ; d'autres demeurèrent froids, silencieux, le sourire du mépris aux lèvres ; la plupart entourèrent les prêtres, leurs compagnons de captivité, demandant une dernière absolution.

Tremblant d'émotion, don Placidio, le geôlier en chef, avait suivi les sinistres pourvoyeurs de la fusillade, dont un peloton d'exécution attendait le retour, l'arme chargée, en face des poteaux.

« Geôlier, faites l'appel ! » commanda le capitaine.

Le pauvre homme essaya d'obéir, mais ses mains pouvaient à peine tenir le papier fatal, et pas une parole ne sortit de sa bouche.

« Imbécile ! rugit le chapelier, tu es donc un traître, toi aussi ; donne cette liste ; tu auras ton tour, infâme réactionnaire. »

Et d'une voix avinée qu'il s'efforçait de rendre menaçante, le capitaine appela les premiers noms : don Gabriel et Fonseca étaient du nombre.

Ils s'avancèrent fièrement, comme si, par le courage du dernier moment, ils voulaient racheter un passé honteux ; trois prêtres, un banquier, quelques artisans et de pauvres muletiers faisaient partie de ce premier convoi.

Les volontaires les enfermèrent dans leurs rangs, et, pressés d'accomplir leur crime, descendirent en les insultant et les frappant de la crosse de leurs fusils.

Derrière eux, Sanz referma la porte de la salle, dont il mit la clef dans sa poche, et, suivi seulement de deux volontaires de bonne volonté, se dirigea vers le cachot dans lequel el Osso attendait son tour.

« Garrottez ce scélérat et conduisez-le à la



Il n'y eut pas jusqu'à la sensible dont Emilia. (Page 447.)

grille, ricana le capitaine; son ami le citoyen Ramon Espeleta veut bien lui procurer encore une fois une loge d'honneur pour le spectacle.

— Faites votre métier d'assassin, répondit le bandit, dont les pieds étaient entravés avec une chaîne de fer; dans une heure, je serai vengé.

Et il tendit ses mains.

« Oh! tu demandes grâce, s'écria Sanz avec un rire insultant; allons, à genoux, et baise ma

batte; à cette condition, je parlerai pour toi au citoyen Ramon, celui qui a tué ton fils. »

D'un bond el Osso se redressa et lui cracha au visage.

« Misérable! » vocifera le capitaine en saisissant son revolver.

Mais il n'eut pas le temps d'en faire usage; deux bras le saisirent par derrière; une écharpe s'enroula autour de son visage, lui ôtant à la fois

l'usage de la vue et de la parole; ses poignets et ses jambes furent garrottés en un clin d'œil, et avant qu'il eût eu le temps de se rendre compte de cette attaque subite, sa tête allait heurter violemment les parois du cachot, dans lequel il était renfermé.

Les hurlements des volontaires, au dehors, annonçaient en ce moment l'apparition des dix premières victimes, que les assassins poussaient vers les poteaux, aux acclamations de quelques centaines de scélérats et de leurs dignes compagnes les pétroleuses, dont le malheureux Girardino avait organisé un bataillon disséminé dans les divers quartiers, dans chacun desquels des dépôts de mèches soufrées, de pinceaux et de pétrole devaient faciliter l'embrasement successif de chaque rue.

Pour assister de plus près à l'exécution des otages, les volontaires du poste intérieur étaient sortis, abandonnant leurs armes dans le corps de garde attendant au cabinet du geôlier en chef.

La sentinelle de faction au bas de l'escalier était seule demeurée, maugréant contre le stupide lieutenant qui la privait du plaisir de voir la fusillade.

Diego, l'exécuteur du complot ourdi par Carmen, avait compté sur la curiosité féroce des intransigeants.

Suivi de Navarette, avec lequel il s'était fait admettre comme volontaire parmi les gardiens du saladero, il descendit rapidement, comme si, après avoir accompli sa mission, il eût eu hâte d'aller rejoindre ses compagnons, et passant près du factionnaire :

« Tiens, fit-il, c'est toi, Macareno! que fais-tu donc ici ? »

« — Caramba! tu le vois, je suis de garde, et pas pour mon plaisir ! »

« — Demonio! si tu veux seulement me donner une pincée de tabac pour faire une cigarette, répondit Diego, je prends ta place pour le temps des trois premières fournées; depuis ce matin je n'ai pas fumé, et... »

« — Par Belzébuth, j'accepte, s'écria le gitano; tu me promets de ne pas sortir ? »

« — Je te le jure. »

« — Voici un puro, fume à ton aise, camarade, » fit le volontaire en se glissant aussitôt au dehors par la porte entr'ouverte.

D'un coup d'épaule Navarette poussa le battant et tira les verrous.

« Si quelqu'un de l'intérieur essaye d'ouvrir, passe-lui ta baïonnette à travers le corps, s'écria Diego; moi, je remonte ouvrir aux autres. »

Au haut de l'escalier, il rencontra el Osso, qui déjà s'était débarrassé de sa chaîne, dont il s'était fait une arme.

« Nous sommes maîtres de la place, señor; à présent, il faut la défendre, » cria le vaillant serviteur en se débarrassant de son bonnet rouge et de sa fausse barbe.

Alors seulement, don Gomez le reconnut.

« Tu es un brave, lui dit-il. »

« — Nous en reparlerons plus tard, señor; pour le moment, agissons, répondit l'Espagnol. Toi, don porte-clefs, ouvre la salle, et vivement, sans faire de bruit ni appeler au secours, sans quoi... »

Et il lui montra la pointe de sa baïonnette.

Don Placidio, stupéfait, avait perdu la tête.

« Vite, vite! fit Diego en lui appuyant sur la poitrine la pointe de son arme. »

« — C'est que... je n'ai pas la clef, balbutia le geôlier en chef. »

« — Où est-elle ? »

« — Dans la poche du capitaine. »

« — Va la chercher, et si tu ne la trouves pas, tu es mort, » repartit Diego, qui se défiait de ses tergiversations.

Il fallut bien obéir.

Heureusement, la clef se retrouva, et don Placidio put d'autant plus facilement s'en emparer, que Sanz, bâillonné à tour de bras, s'occupait sérieusement à étouffer.

« Aux armes! et défendons-nous si nous ne voulons tous être égorgés! » cria el Osso en se précipitant dans la salle.

Les prisonniers l'écoutèrent avec stupeur, mais personne ne répondit.

« Aux armes! répéta Diego; nous sommes

maîtres de la prison; barricadons les portes et les fenêtres. Il y a en bas quelques fusils: défendons-nous, donnons aux troupes le temps d'arriver; avant une heure peut-être, elles seront maîtresses de la ville.

— Oui, oui, défendons-nous! s'exclama un jeune lieutenant de l'armée; à moi, camarades, ne nous laissons pas égorger comme des agneaux à la boucherie, comme ces dix malheureux qui...

— Feu! » rugit une voix féroce.

Une détonation, produite par la décharge des trente fusils de la compagnie commandée par Espeleta, couvrit la voix du lieutenant; un éclair sanglant illumina la salle, et un nuage de fumée blanche, passant devant les fenêtres et s'y engouffrant, remplit la galerie d'une vapeur épaisse exhalant une forte odeur de soufre.

« Dix autres! » cria don Ramon.

Cet ordre sanguinaire acheva de réveiller l'amour de la vie chez ceux mêmes qui déjà en avaient fait le plus facilement le sacrifice.

En un instant, sous l'effort de tous les bras, les grilles intérieures, les bancs, les cloisons, les planches, tout ce qui pouvait servir à barricader les ouvertures fut arraché, enlevé, apporté, mis en place; les quelques fusils du poste et deux ou trois cartouchières oubliées, partagés entre les plus valides.

Il n'y eut pas jusqu'à Barbara, don Placidio et la sensible dona Emilia elle-même qui ne se missent à l'œuvre pour barricader l'entrée de la forteresse.

Chacun contribua à la défense dans la mesure de ses forces et de l'énergie de son caractère; et don Placidio, aidé par un robuste moine, traîna derrière la porte doublée de fer son fameux bureau, sans même songer à retirer du tiroir secret le brouillon de la célèbre pétition aux Cortès.

Emilia donna ses matelas pour protéger deux fenêtres d'un pavillon faisant saillie sur la façade, et derrière lesquelles se placèrent el Osso et son fidèle Diego, pour tirer sur les assaillants de la porte principale.

Barbara, en véritable amazone, voulut prendre une part plus active au combat, et, s'improvisant

commandante de sept ou huit femmes comprises au nombre des otages, elle monta avec elles au grenier et s'occupa à entasser sur les rebords des lucarnes de lourdes tuiles pour les précipiter sur l'ennemi.

Peu expert dans le maniement du fusil, Navarrette céda son arme au lieutenant, ne se réservant qu'une baïonnette, dont, à l'aide d'un manche à balai, il se fit une lance pour écarter ceux qui essaieraient d'arracher les grilles épaisses du rez-de-chaussée.

Pendant ce temps, les volontaires, furieux de ne pouvoir continuer leur œuvre sanglante, poussaient dans la rue des hurlements de rage, menaçant d'enfoncer les portes et de ne point faire de quartier si les révoltés ne se rendaient pas à discrétion, mais promettant la vie sauve à tous ceux qui se rendraient.

Malheureusement pour eux, la vue des dix cadavres sanglants encore attachés au poteau de leur supplice n'était pas faite pour inspirer une grande confiance aux assiégés, dont le désespoir, ranimé par l'espérance d'un secours prochain, décuplait l'énergie.

Trompé dans son espoir de vengeance, l'extorero écuma de colère, accusait de trahison Sanz, qu'il ne voyait pas reparaitre, et jurait en blasphémant qu'il tirerait de cet outrage une vengeance terrible.

D'abord, il avait essayé de la ruse; mais la violence de la canonnade à l'extérieur, la pluie d'obus qui tombait sur la ville et les incessantes demandes de secours du général Pierrad, vivement pressé dans la fabrique de cigares, lui donnaient peu de loisirs pour faire de la diplomatie.

Ignorant encore que ceux qu'il appelait les insurgés eussent des armes, il se décida à emporter de force la citadelle improvisée, et donna l'ordre à une dizaine de volontaires d'enfoncer à coups de hache la porte principale.

Nul, parmi eux, ne maniait cet instrument comme Barlata, celui auquel, d'un coup de navaja, el Osso avait arraché un œil; nul ne portait plus de haine à don Gomez.

Aussi, quoique jouissant d'un grade assez

élevé pour n'avoir pas, en cette occasion, à payer de sa personne, voulut-il donner l'exemple, et, arrachant une hache de charpentier des mains d'un simple Descamisado, il se précipita sur la porte, pensant en quelques coups la faire sauter hors des gonds.

Dix bras venaient de se lever à la fois sur l'épais ventail protégé par sa cuirasse de fer boulonnée, sans produire plus d'effet qu'un marteau de cuivre soulevé violemment, lorsque, du premier étage du pavillon, deux coups de feu partirent à la fois, et deux cadavres roulèrent sur le perron, qu'ils éclaboussèrent de leur sang.

Les Descamisados ne s'interrompirent cependant pas, et pendant que, sur les ordres de Ramon, les volontaires ouvraient un feu violent sur les fenêtres d'où venaient de tirer Diego et el Osso, Barlata, redoublant d'efforts, fit sauter un boulon, et, faisant pénétrer le fer de sa hache entre le bois et son armature, s'efforça, par une forte pesée, d'en détacher la cuirasse.

A genou derrière son matelas, rabattu comme un sabord, le bandit rechargeait son arme et demandait à Diego combien il possédait de cartouches.

« Cinq seulement, señor.

— Caramba! nous n'avons alors, en tout, que quinze ou vingt coups à tirer, répondit celui-ci. Ménageons nos munitions, et surtout ne visons jamais le même ennemi.

— Chargez-vous donc de ce Barlata, señor, moi, je vais envoyer une balle aux volontaires qui font feu sur nous, et si Nuestra Señora del Pilar fait qu'elle arrive à son adresse, je promets à la sainte Mère de brûler devant son autel un cierge de six livres. »

Le bandit ne répondit pas, mais doucement il allongea le canon de son fusil dans une fente pratiquée exprès, visa quelques secondes et pressa la détente.

« Bien touché, señor Dios! s'écria Diego; le Barlata a fini aujourd'hui de faire du mal dans ce monde; voyez, il se tord comme une vipère sous le pied, et le sang lui sort par la bouche.

— Que Dieu ait pitié de son âme! gronda don

Gomez, qui, faisant un signe de croix, se mit à réciter un *Ave Maria*, tout en passant une épingle dans le tonnerre de son fusil.

— A mon tour, reprit Diego en dirigeant son arme vers un point opposé; fasse le Seigneur Dieu que je sois aussi heureux!

— Mil demonios! s'écria don Ramon en portant vivement à son oreille droite sa main, qu'il retira couverte de sang, un cheveu de plus, et cet ours damné me cassait la tête comme à Barlata. Oh! n'importe, brigand; il faut que j'aie ta vie aujourd'hui ou que tu aies la mienne!»

Et s'adressant aux Descamisados, plus furieux que découragés :

« Camarades, leur cria-t-il, tous le couteau aux dents; attaquons à la fois toutes les fenêtres du bas, pendant qu'avec une poutre une dizaine des plus vigoureux feront sauter la porte. Il ne sera pas dit que cent cinquante Descamisados auront reculé devant el Osso et une douzaine de carlistes. Par ici, pour nous préparer à l'assaut. »

A l'ordre de leur chef, les intransigeants vinrent s'abriter derrière une maison où ne pouvait pas plonger le feu de l'ennemi invisible. Une poutre très-lourde, mais qu'avec l'aide d'une dizaine de cordes on pouvait balancer aisément et lancer comme un bélier sur la porte, fut apportée d'un chantier en construction et essayée à bras d'hommes.

Ces préparatifs prirent peu de temps, assez cependant pour que les assiégés eussent le temps de se concerter contre une attaque furieuse de laquelle ils avaient tout à craindre.

Les fusils ne leur manquaient pas, mais les cartouches faisaient défaut, et il fut convenu de ménager les munitions pour le cas de nécessité extrême.

Ils avaient à peine pris leurs dispositions, que les intransigeants se ruèrent tous ensemble avec des cris forcenés, et sur la porte qu'ébranlait leur bélier, et sur les fenêtres du rez-de-chaussée, dont ils essayaient d'arracher les barreaux, pendant que leurs camarades, se suspendant aux grilles, faisaient feu à travers les ouvertures pour



Il la jeta dans le foyer qu'elle venait d'allumer. (Page 454.)

repousser les défenseurs armés seulement de bâtons et de baïonnettes.

Tête nue, le cou rougi par le sang qui coulait en abondance de son oreille coupée par la balle de Diego, le revolver au poing, et dans le paroxysme de la rage causée par sa blessure, don Ramon dirigeait l'attaque, secondé par son nouveau lieutenant Paranjillo, qui, peu courageux de son naturel, mais forcé de combattre sous peine d'avoir la tête cassée, excitait par ses cris et ses

menaces les efforts de ceux qui manœuvraient le puissant bélier.

A chaque coup, la porte tremblait, les ais ébranlés commençaient à se disjoindre, quelques barreaux attachés aux fenêtres ouvraient çà et là un étroit passage, à travers lequel essayaient de se glisser, le couteau entre les dents, les plus intrépides républicains.

Si l'attaque était violente, la résistance n'était pas moins désespérée; le lieutenant, Navarette,

quelques soldats et une douzaine de civils, formant la garnison du bas, lardaient avec leurs baïonnettes ceux qui montaient à l'assaut.

Toujours blottis derrière les fenêtres, dont avec des crocs emmanchés au bout de longues lances les Descamisados s'efforçaient d'arracher les matelas formant d'épais sabords; et Osso et son fidèle Diego n'envoyaient qu'à coup sûr leurs balles aux porteurs de la poutre et, décimant leurs rangs, paralysaient momentanément leurs efforts; mais d'autres venaient prendre la place des morts ou des blessés, et déjà les gonds, à demi arrachés, n'auraient plus soutenu l'épaisse porte, si des obstacles accumulés à l'intérieur ne l'eussent empêchée de tomber, lorsque Diego, auquel son compagnon venait de désigner Paranillo, répondit avec désespoir :

« Ma dernière cartouche est brûlée. »

El Osso n'en avait plus que deux.

« Monte sur le toit, dit-il; il y a des projectiles, mais ces femmes les lancent mal; fais les pleuvoir comme grêle sur la tête de ces démons; j'irai te rejoindre. »

L'Espagnol s'élança à son nouveau poste; en route, il rencontra un marin.

« Camarade, viens avec moi, lui dit-il; nous avons un arsenal sous la main. »

Le marin le suivit en courant.

Dans les greniers, ils trouvèrent Barbara et ses amazones occupées à lancer des tuiles.

« Pas par ici, leur dit-il, elles tombent trop loin, à cause de la saillie du toit; à cette autre lucarne: elle doit surplomber la porte.

— Ou donc est le magasin? » demanda le marin.

Diego lui montra la hache qu'il tenait et répondit :

« Voici la clef, montons sur la toiture. »

Agile comme un chat, le matelot passa par la lucarne, puis lui tendit la main.

Ils quittèrent leurs chaussures et grimpèrent au sommet de l'édifice.

De la rue, quelques Descamisados les aperçurent et leur envoyèrent une dizaine de coups de feu qui ne les atteignirent pas.

Diego se laissa glisser de l'autre côté de l'arête.

« Ah ça! est-ce que tu fuis? lui demanda son camarade.

— Caramba! tu ne me connais pas, répondit l'Espagnol en s'accroupissant derrière une cheminée; je prends position.

— Position! pour quoi faire? crois-tu pouvoir les atteindre d'ici avec ta hache?

— Viens donc m'aider, et tu vas voir, » répondit le Sévillan, qui commença à saper la cheminée par sa base pour en retirer les briques, qu'il laissait ensuite glisser sur la pente, d'où elles tombaient dans la rue.

Il paraît que cette pluie d'un nouveau genre convenait peu aux intransigeants, car on entendit Espeleta qui criait :

« Dix bons tireurs sur la muraille du rempart, et délogez les brigands qui lancent des tuiles.

— Attends! attends! on va te lancer autre chose, » grogna Diego.

Cependant la porte ne tenait plus.

« Ferme, camarades! encore deux ou trois coups, glapit Paranillo, et nous les tenons. »

Un hurra accueilli ces paroles.

Malheureusement pour l'intransigeant, el Osso les avait entendues; il ne lui restait plus qu'une cartouche; il la glissa dans le canon de son fusil, écarta le matelas qui l'empêchait de voir dans cette direction et abaissa son arme.

Paranillo vit le mouvement et voulut s'élaner derrière un arbre.

Il était trop tard.

La balle lui traversa la poitrine, et il tomba la face contre terre, les bras étendus.

Au même moment, un bruit sourd se fit entendre; une masse énorme se détacha du toit et s'abattit dans la rue, d'où s'éleva un grand tourbillon de poussière.

C'était la cheminée renversée par Diego, qui, en tombant au beau milieu de la poutre, l'avait brisée, tué cinq hommes et grièvement blessé tous les autres.

L'effet produit par cette avalanche épouvanta

les assaillants, qui, en dépit des ordres de Ramon, s'enfuirent épouvantés.

Ce fut en vain que leur chef voulut les ramener à l'assaut; à ses ordres, à ses menaces, ils ne répondirent que par un refus formel.

« Par l'enfer, j'en aurai pourtant raison, rugit le forero; dût Séville y passer en entier, il faut qu'ils périssent et que nos camarades soient vengés. Qu'on se procure de la paille et du pétrole! »

Des hurlements de démons acclamèrent cette proposition.

Des bottes de paille furent apportées et imbibées du liquide incendiaire.

En ce moment, el Osso, à bout de munitions, venait de rejoindre ses compagnons sur le toit.

De là, la vue dominait la ville.

« Courage, camarades, s'écria el Bandito; si nous devons mourir, mourons comme des hommes; ici, ils peuvent nous tuer, mais nous prendre, jamais! »

Cependant, du côté de la fabrique, la canonnade avait cessé, et, depuis dix minutes, on n'entendait plus que le crépitement de la fusillade à bout portant. La brèche était ouverte au mur. On se battait dans les rues, aux fenêtres, sur les toits, dans le voisinage de l'église San-Geronimo; les troupes, maîtresses de la gare et de la fonderie de canons, commençaient à pénétrer dans la ville, et le général Pierrad se voyait sur le point d'être coupé.

Alors, frémissant de rage, il ordonna aux intrançais de battre en retraite du côté des remparts et aux incendiaires de mettre le feu à la fabrique.

Diego, le premier, aperçut un épais nuage de fumée qui s'élevait de ce côté, noir d'abord et épais, puis blanchissant peu à peu et s'éclairant de lueurs sinistres.

« L'armée est victorieuse, dit-il; la fabrique brûle.

— Trop tard, nous allons brûler aussi, s'écria el Osso; les pétroleurs sont dans la rue. »

En effet, les incendiaires, portant sur la tête des bottes de paille pour se garantir des tuiles

que Barbara et ses compagnons continuaient à faire pleuvoir sur eux, se dirigeaient en courant vers la porte de la prison.

« Si nous faisons une sortie pour débayer l'entrée? dit Diego.

— Ce serait impossible; la porte est trop barricadée, et d'ailleurs nous serions fusillés, » répondit el Osso.

Le marin haussa les épaules.

« Laissons-les faire, dit-il; pendant qu'ils s'amuseront à flamber notre barricade, descendons, faisons un trou au mur par derrière, et sauvons-nous dans une autre maison, où nous nous fortifierons de nouveau. »

— Voilà ce qui s'appelle une idée! s'écria Diego; ils sont bien heureux ceux qui en ont!

— Oui, s'ils étaient les seuls, remarqua el Osso; mais ce brigand de Ramon a malheureusement eu la même; nous sommes cernés!

Le marin s'avança, en rampant, au bord du toit.

« C'est vrai! fit-il en revenant; toutes les maisons voisines sont occupées.

— Alors, fumons notre dernière cigarette, fit Diego; aussi bien ce serait du tabac perdu. »

La paille accumulée devant la porte formait une montagne; il n'y avait plus d'espoir; don Ramon s'avança au milieu de la rue, accompagné de deux Descamisados portant des torches, mit son mouchoir au bout de son épée pour s'en faire un pavillon parlementaire, et cria :

« Rendez-vous et sortez; je vous fais grâce à tous de la vie, excepté au citoyen Gomez, au traître Sanz, aux deux scélérats qui l'ont aidé dans sa trahison, et au lieutenant de l'infâme armée assez téméraire pour oser lancer des bombes sur Séville. Je vous donne cinq minutes pour délibérer. Songez que vous êtes dans l'impossibilité de vous défendre; vous n'avez pas de munitions, vous êtes cernés; en vous obtenant, vous vous perdrez sans sauver des scélérats qui, s'ils ont encore dans le cœur le moindre sentiment d'honneur, devront les premiers vous exhorter à profiter de la magnanimité du peuple, toujours grand et juste.

« S'il se contente de moi, je suis prêt, dit el Osso en se levant pour aller rejoindre les autres prisonniers.

— Non, tous ou pas un, s'écria le marin.

— Allons toujours, » fit le bandit.

Ils descendirent l'escalier; tout le monde était réuni dans le vestibule, derrière la grande porte; les femmes pleuraient, quelques prisonniers parlaient de se rendre à discrétion, d'autres refusaient obstinément, en répétant qu'ils ne voulaient pas d'une grâce achetée au prix d'une véritable trahison.

El Osso s'avança au milieu de la foule et réclama le silence.

« Senores, dit-il, nous sommes cinq que les brigands réclament, je pourrais dire quatre, car Sanz doit être mort à l'heure qu'il est. Je suis un de ces quatre; permettez-moi de m'adresser aux trois autres. Señor teniente, êtes-vous disposé à sacrifier votre vie pour sauver celle de cent innocents et plus?

— Non-seulement j'y suis disposé, mais je l'exige, répondit l'officier.

— Et toi, Diego?

— Je ne vous quitte pas, señor.

— Et toi, Navarette?

— Franchement, j'aimerais mieux une autre invitation, mais je préfère être fusillé seul que brûlé en compagnie. Senores, vous prierez pour nos âmes.

— Oh! oui! senores, je vous le promets, gémit don Placidio.

— Nous ne le voulons pas, » s'écrièrent plusieurs voix.

El Bandito fit un signe:

« Senores, vous n'avez pas le droit de nous condamner à l'infamie, et nous serions infâmes

en refusant notre vie; maintenant, laissez-moi continuer; de tous ceux qui doivent mourir, je suis celui auquel l'assassin de mon fils porte le plus de haine, et je suis persuadé que pour pouvoir l'assouvir il renoncera facilement à fusiller les trois autres; je demande donc et j'exige la permission de parlementer avec lui, la permission et l'honneur de mourir seul pour vous sauver tous. »

Une animation étrange suivit ce discours; les avis étaient partagés, les uns voulant accepter ce dévouement, les autres s'obstinant à s'y refuser. Parmi ces derniers, le lieutenant et Diego se faisaient remarquer par leur refus formel de profiter de la grandeur d'âme du vaillant Biscayen.

Rien n'était encore arrêté, quand le clairon sonna dans la rue.

Les cinq minutes étaient écoulées; don Ramon attendait la réponse.

El Osso profita du trouble pour s'élançer sur le balcon.

« Ramon, cria-t-il, s'il ne te faut que moi, nous acceptons!

— Toi d'abord, mais aussi les quatre autres, ricana le torero.

— Moi et Sanz.

— J'ai dit cinq.

— Moi aussi, cria l'officier.

— Tous les cinq, ou je mets le feu.

— Ni lui ni personne, canaille, lâche, oreille coupée, rebut de cirque! nous refusons! vociféra le marin en faisant rentrer les victimes.

— Le feu, donc! rugit le torero exaspéré, le feu partout!

— Feu! répondit une voix mâle et sonore.

— Trahison! trahison! » hurlèrent les Descamisados en fuyant dans toutes les directions.





Descendaient le courant du Guadalquivir. (Page 439.)

CHAPITRE XXIX

MEURTRES ET INCENDIES



« frayeur
avait dis-
persés les in-
surgés.

Suspendu
aux bar-
reaux de fer
d'une fe-
nêtre, qu'il
s'efforçait
d'arracher
pour s'en
faire un le-
vier afin de
desceller les
briques de
la muraille
à la partie la

moins surveillée de la prison, Diego fut le pre-

mier à s'apercevoir de cette panique des ennemis,

sans pouvoir cependant en deviner la cause.

Ses cris attirèrent l'attention du bandit.

« Qu'est-ce ? » s'écria el Osso en se précipitant au secours du fidèle serviteur, qu'il croyait serré de près.

— Les intransigeants sont en fuite, señor; voici les soldats, nous sommes sauvés ! » cria Diego en passant la tête entre les grilles pour mieux voir.

El Osso s'élança à une fenêtre, et, se soulevant à la force des poignets, aperçut la déroute des assiégeants, poursuivis la battonnette dans les reins par un bataillon de chasseurs, en avant desquels courait un officier, nu-tête, l'épée haute, couvert de sang et de poussière.

« Bravo, Peppe ! vivent les braves du régiment de Madrid ! » rugit le bandit en agitant son mouchoir.

moins surveillée de la prison, Diego fut le pre-

Le capitaine espagnol s'arrêta, surpris, leva la tête et reconnut el Osso.

« Dieu soit loué, *senor Gomez!* s'écria-t-il; nous sommes arrivés à temps pour vous sauver; les républicains sont en fuite; sortez, et venez nous rejoindre à la porte d'el Osario, d'où nous allons débusquer les intransigeants; la ville est à nous. »

Et, reprenant sa course :

« En avant, camarades! fit-il, et vive l'Espagne! »

Les soldats se précipitèrent sur ses traces.

Ignorant ce qui se passait, les assiégés s'occupaient déjà à trouer le mur et se préparaient à une sortie désespérée.

« Sauvés! sauvés! crièrent à la fois Diego et don Gomez en courant à eux; la rue est libre, Olympio et ses scélérats en fuite; déblayons la grande porte, et allons rejoindre nos libérateurs. »

D'enthousiastes acclamations accueillirent cette nouvelle inespérée; les hommes s'embrassaient, des femmes s'évanouirent; sou de joie, don Placido se jeta en pleurant dans les bras de Barbara, qui, enflammée d'ardeur après son héroïque défense, le repoussa, pour se précipiter avec ses courageuses compagnes à la démolition de la barricade.

En cinq minutes, bureau, tables, bancs, poutres et autres obstacles furent enlevés et poussés par cinquante bras; la lourde porte, déjà arrachée de ses gonds, tomba en dehors, écrasant sous son poids les intransigeants blessés, que leurs camarades n'avaient eu ni le temps ni le souci d'enlever.

Déjà toute la petite garnison se pressait pour sortir, quand, d'une rue voisine, une hideuse mégère, les cheveux épars et les vêtements en haillons, sortit furtivement une torche à la main et la lança sur la paille amoncelée en glapissant :

« Vive la République! périsse ses ennemis! »

Peu s'en fallut que la flamme, avivée par le pétrole, ne coupât la retraite aux derniers arrivés à la porte: deux femmes et un prêtre eurent leurs vêtements atteints.

« Ah! monstre d'enfer, vociféra le marin en apercevant la mégère, c'est ici que tu commenceras à brûler pour l'éternité. »

Et, saisissant la pétroleuse par les cheveux, il la frappa d'une barre de fer qu'il tenait à la main et la jeta dans le foyer qu'elle venait d'allumer.

Personne ne songea à porter secours à cette misérable, qui, poussant des hurlements affreux, essaya de se relever et retomba en vomissant des blasphèmes sur son lit de feu.

Quelques instants après, la prison était en flammes; mais déjà ses défenseurs n'avaient plus rien à craindre de cet incendie, dont les lueurs sinistres se confondaient avec celles des nombreux incendies allumés par la main des intransigeants dans chaque quartier que l'attaque furieuse des troupes les forçait successivement à évacuer.

Ainsi que le plan en avait été concerté d'avance, le général Pavia et le colonel Martinez avaient attaqué Séville à la fois par deux points opposés: l'hôpital central, à la porte Macarena, et la fabrique de tabacs, à la porte de Xérés.

Les chefs dirigeant les opérations n'ignoraient pas l'intention des insurgés de réduire la ville en cendres; il s'agissait donc non pas seulement de refouler les intransigeants, mais de ne pas leur donner le temps d'accomplir leurs criminels projets.

L'attaque fut menée avec une vigueur désespérée; les intransigeants résistèrent avec une fureur incroyable.

Vaincus, ils se sentaient perdus, et, plutôt que d'abandonner leur proie, ils étaient résolus à s'ensevelir sous les ruines de la ville.

La vaillante ardeur des troupes ne leur en laissa pas le temps.

A peine maître de l'hôpital central, le général Pavia lança le régiment de Grenade dans la rue Saint-Louis.

Sans s'occuper s'ils étaient suivis ou non, les intrépides soldats enlevèrent au pas de course de formidables barricades et pénétrèrent jusqu'au cœur de la ville, à l'église Sainte-Catherine, qu'ils occupèrent.

Le vaillant colonel Martinez, après s'être emparé, à la suite d'une lutte acharnée, de la fabrique de canons, de la gare et de la fabrique de tabacs, forts détachés auxquels les insurgés mirent le feu en se repliant, partagea ses troupes en deux colonnes, dont l'une devait pénétrer par la porte de Xérés, pour protéger l'Alcazar et la cathédrale; tandis que la seconde, commandée par le capitaine Peppe, balayerait au pas de course le boulevard extérieur, entre la gare et la porte d'el Osario, en passant devant le presidio.

Ce triple mouvement, opéré avec une véritable furie, divisa les forces des insurgés, qu'il menaçait de couper, sema la terreur dans leurs rangs et les obligea à abandonner de formidables barricades, que de front il eut été presque impossible d'emporter, mais qui, prises à revers, pouvaient à peine être défendues.

En attendant de nouvelles instructions, Peppe avait reçu ordre de se fortifier à la porte d'el Osario; c'est là qu'el Osso vint le rejoindre, avec les autres prisonniers délivrés comme lui par l'arrivée des troupes.

Volontiers, les victimes vouées à la mort par la fureur des intrançaisants auraient fait une ovation à leur jeune libérateur; mais il ne voulut pas entendre parler de ces manifestations, et, se contentant de féliciter les otages d'une courageuse résistance à laquelle ils devaient leur salut, il embrassa avec bonheur son parent el Bandito et s'informa avec anxiété du sort de Carmen.

Son père la croyait à Madrid, peut-être même déjà en Biscaye, auprès des parents de son cousin.

Ces nouvelles parurent surprendre énormément Peppe, qui lui demanda depuis quand la jeune fille avait quitté Séville.

« Le lendemain même de mon arrestation, répondit el Osso.

— Mais c'est impossible, s'écria imprudemment l'officier; j'ai reçu d'elle une lettre il n'y a pas huit jours.

— C'est-à-dire, reprit el Osso, que d'abord elle s'est réfugiée dans le couvent de Santa-Maria; mais après l'expulsion des religieuses, elle a quitté la ville avec le révérend père Antonio, et...

— Sa dernière lettre est pourtant datée de Séville, il n'y a pas huit jours, puisqu'elle me parle de l'expulsion des religieuses, de la mort du révérend père, de son intention formelle de demeurer dans la ville pour vous protéger, et qu'après m'avoir dit où elle a enfoui la cassette dont vous l'aviez chargée, elle ajoute qu'après le siège, si les troupes sont victorieuses, je la retrouverai dans une chapelle qu'elle m'indique.

— Oui, la cassette; tu as confondu.

— Non, certes, je ne confonds pas; la cassette est dans le jardin du couvent, mais Carmen sera à l'endroit indiqué; du reste, Diego et Navarette doivent le savoir, et si nous les retrouvons...

— Diego et Navarette, les voici! s'écria Pedro en montrant, au milieu de la foule des otages, deux Espagnols portant le costume de volontaires républicains.

— Quoi! ces deux intrançaisants? ils étaient donc républicains?

— C'est-à-dire qu'ils en ont pris le costume pour me sauver la vie, répondit don Gomez; et, certes, s'ils avaient su quelque chose, ils me l'auraient dit.

— A moins que ma cousine ne le leur eût défendu!

— *Dios mio!* cela serait-il possible? murmura le bandit, dont le visage se couvrit d'une pâleur mortelle.

Et, appelant ses deux sauveurs:

« Il faut éclaircir cela, murmura-t-il.

— *Ai de mi vida!* dit Diego à son compagnon, le capitaine lui aura tout dit.

— Que faire? demanda Navarette.

Diego n'eut pas le temps de lui répondre; el Osso venait à eux.

« Sur le salut de ton âme, sais-tu où est la señora Carmen? » lui demanda celui-ci.

Diego hésita.

« Réponds-moi, s'écria don Gomez; réponds, a-t-elle quitté la ville?

— Non, señor, fit le vieux serviteur en baissant la tête.

— Ah! mon Dieu! elle est en prison?

— Non, señor.



On se battrait dans les rues, aux fenêtres, sur les toits. (Page 451.)



Ma fille! v'icris el-Osm (Page 463.)

— Alors elle est aux mains de... »

Il n'acheva pas; la sueur coulait sur son front, l'expression de sa physionomie était navrante.

« Hier matin, quand j'ai pris la garde au suladero, la senorita Carmen était encore chez moi, répondit Navarette; c'est moi qui l'ai cachée.

— Misérable! et tu ne m'en avais rien dit.

— Je lui avais juré sur mon baptême de ne pas vous le révéler, elle ne voulait pas vous in-

quiéter; mais c'est à elle que nous obéissons depuis votre arrestation; c'est elle qui nous a fait déguiser en Descamisados pour arriver à vous; c'est elle qui nous a fait la leçon et nous a dit ce que nous devions faire pour vous sauver; nous lui avons obéi en tout, et si vous êtes encore en vie, c'est à elle que vous le devez.

— C'est vrai, » fit Diego.

Un éclair d'orgueil brilla dans les yeux du bandit :

« Je l'ai toujours dit, s'écria-t-il; c'est une véritable Biscayenne.

— Un ange et un héros, fit Peppe.

— Et maintenant, où est-elle? continua el Ossó, redevenu tremblant.

— Dans ma maison, au faubourg de Triana.

— Mon Dieu! murmura le bandit, prenez ma vie, mais sauvez la sienne; elle s'est dévouée pour moi, moi je l'arracherai du danger, ou j'y périrai. Adieu, amigos.

— Que voulez-vous faire? s'écrièrent les trois Espagnols.

— Ce qu'elle a fait pour moi : la sauver ou périr.

— Vous ne pourriez que la compromettre en courant à votre perte, fit le capitaine; les intrus-sigeants sont encore maîtres du faubourg; vous serez reconnu et fusillé.

— Carmen n'a pas fait ces calculs pour moi.

— C'est possible, moi je les fais pour vous, et en son nom je vous défends de nous quitter.

— Personne ne m'empêchera de remplir mon devoir.

— Vous y êtes résolu, don Gomez?

— Absolument.

— Alors moi aussi, je remplirai mon devoir, » dit Peppe.

Et il fit signe à un lieutenant.

Celui-ci approcha.

« Lieutenant Cristóforo, fit le capitaine, ce señor est mon prisonnier, faites-le garder à vue dans le poste, vous m'en répondez; demain, si je suis tué, vous lui rendrez la liberté; autrement, vous attendrez mes ordres.

— Caballero, veuillez me suivre, dit le lieutenant.

— C'est sans doute une plaisanterie, Peppe? murmura el Ossó, stupéfait.

— C'est mon devoir, » répondit le capitaine.

Un aide de camp arrivait au galop.

« Ordre du commandant de s'avancer à travers la ville, vers le pont de Triana, dit-il; les insurgés se massent vers ce point, toutes les troupes sont nécessaires pour appuyer l'artillerie, qui va commencer le feu sur le faubourg.

— Mon Dieu, sauvez mon enfant! » s'écria le bandit, en tordant ses mains avec désespoir.

Peppe en eut pitié.

« Señor Gomez, dit-il, si vous voulez me jurer de ne pas pénétrer dans le faubourg avant moi, je vous permets de me suivre.

— Je le jure, répondit el Ossó; mais au moins, fais-moi donner un fusil. »

On lui en remit un, et, suivi de Navarette et de Diego, qui s'étaient débarrassés de leurs bonnets rouges, il se joignit au bataillon, qui, après une escarmouche insignifiante à la place du Marché, s'engagea dans la rue de las Serpes, encombrée de formidables barricades que personne ne songeait à défendre.

Il était nuit; un silence de mort, interrompu par de rares coups de feu, planait sur la ville; çà et là, des incendies, allumés par les insurgés et combattus par les habitants, achevaient des'éteindre en fumant; plusieurs rues dépavées offraient l'aspect de terres nouvellement labourées; une âcre odeur de fumée remplissait l'atmosphère.

En approchant de la place de l'Ayuntamiento, les ruines devenaient plus nombreuses, et la clarté de la lune faisait miroiter sur le sol bouleversé des mares de sang déjà caillé, mais encore rouge.

Vers le milieu de la rue, sur les décombres d'une barricade éventrée, des cadavres s'entassaient les uns sur les autres : c'étaient ceux de Descamisados qui, les bras nus, le visage noirci de poudre, semblaient encore serrer entre leurs mains leurs armes brisées.

El Ossó ne pensait qu'à sa fille; cependant, en passant près de cette barricade, il ne put s'empêcher de remarquer un malheureux qui, lié par les poignets au marteau de sa porte, y avait été haché à coups de sabre et de poignard.

Au-dessus de sa tête, un doigt trempé dans le sang avait écrit ce nom : Espeleta.

C'était la dernière et la plus ignoble vengeance de ce misérable, qui, en fuyant, s'était souvenu du pauvre vieillard don Raphaël Murillo et l'avait assassiné lâchement.

Le bandit, ému de pitié, s'en approcha, fit un

signe de croix; mais n'ayant le temps ni de couper les liens qui le retenaient, ni, avec l'aide de ses compagnons, de déposer le corps dans le patio, saccagé et désert, il courut reprendre son rang derrière le bataillon, dont on voyait scintiller les baïonnettes à travers le feuillage des orangers, sur la place du Triomphe.

Presque au même instant, un éclair sanglant jaillit à la porte de Triana, suivi d'une explosion vibrante; un serpent de feu zébra le ciel noir d'une longue courbe lumineuse; puis, dans le lointain, de l'autre côté du Guadalquivir, on entendit le fracas sec d'un obus qui éclatait, et aussitôt les détonations se succédèrent rapides, accompagnées du crépitement de la fusillade et du plaintif gémissement des balles, qui, perdues dans l'air, exhalent en passant comme une plainte de mourant.

Le bombardement venait de commencer.

Il était minuit.

A cette même heure, pendant que leurs soldats se faisaient tuer pour la République fédérale, Pierrad, Olympio, Ramon, Giraudino, tous les chefs militaires, tous les membres de la junte, tous les scélérats haut placés, pour qui les cadavres du peuple ne sont qu'un marchepied ou un rempart contre les balles, s'embarquaient furtivement sur une flottille préparée à l'avance, et, désertant leur poste à l'heure du danger, descendaient silencieusement le courant du Guadalquivir, soit pour se réfugier à Cadix, soit pour gagner par mer Malaga, Carthagène ou Valence, afin d'y organiser le pillage, le meurtre et la guerre civile.

El Osso avait demandé un fusil, et, de la place qu'avec Diego il occupait du long du parapet, chaque halle pouvait porter sur cette masse sombre qu'on entrevoyait aux éclairs du canon à l'autre bout du pont: c'était la barricade, dernier refuge des désespérés, qui, acculés jusque dans leur tanière, se défendaient avec rage; leurs projectiles sifflaient autour de la tête du bandit, et cependant il ne tirait pas, on eût dit qu'une force invincible clouait son bras.

Diego, que l'odeur de la poudre rendait furieux

et qui mâchait avec fureur ses cartouches, remarqua cette immobilité.

« Per Dios! tirez donc, senor! s'écria-t-il; que faites-vous donc? »

— J'ai peur! murmura el Osso d'une voix sourde.

Diego laissa tomber son fusil.

« Peur? répéta-t-il lentement et croyant avoir mal entendu.

— Oui, peur d'assassiner ma fille.

— Caramba! croyez-vous donc que la senorita soit aux barricades?

— Ils peuvent bien l'y avoir menée, ils sont capables de tout.

— Alors, laissons faire les soldats, » fit Diego, qui cessa de tirer.

Cependant la fusillade, ardente un moment, faiblissait de plus en plus; les soldats, comme les intransigeants, comprenaient qu'envoyer des balles contre des parapets ou une barricade, c'était perdre inutilement ses munitions, et des deux côtés on ménageait ses forces pour l'attaque suprême, impossible tant que cette montagne de tonneaux remplis de sable, de pavés entassés, de poutres liées avec des chaînes de fer, barrerait le pont.

Seuls, ou à peu près, les canons continuèrent à envoyer leurs volées impuissantes contre cette forteresse, chef-d'œuvre de l'ingénieur commun neux don Giraudino; la nuit s'écoulait, et déjà l'aurore, rougissant l'horizon du côté de Triana, étendait lentement dans le ciel ce tapis d'or et de pourpre qu'elle déploie au-devant du soleil au moment où il se prépare à s'élaner dans la carrière.

Sur ce fond resplendissant, les toits des maisons commençaient à se détacher, les clochers à se profiler; et peu à peu se dessinait plus distincte l'arête noire, à peine ébréchée par les boulets, de la citadelle construite par les intransigeants à l'extrémité du pont.

« Rien encore de fait? murmura Diego avec découragement; moi qui croyais tout démoli!

— Rien de fait, » répéta le pauvre père.

L'artillerie elle-même se tut; on aurait dit

que les chefs de l'armée régulière, reconnaissant l'inutilité de leurs efforts, renoncèrent à l'attaque.

Cependant il se faisait parmi les troupes un mouvement silencieux.

Derrière les parapets, les soldats se massaient en rampant; d'autres, courbés jusqu'à terre, filaient rapidement le long de la rivière, en s'abritant derrière le chemin de fer.

De leur côté, les intransigeants ne demeuraient pas inactifs; on les entendait, plutôt qu'on ne les voyait, remuer d'énormes pierres, rouler des tonneaux, réparer leurs brèches, consolider leurs bastions et se préparer à repousser l'assaut.

Un quart d'heure s'écoula; enfin le soleil darda ses premiers rayons; mais, sauf la crête supérieure de la barricade, qui semblait flotter au-dessus d'un nuage lumineux, tout avait disparu, ville et fleuve, sous un épais brouillard qui, s'élevant du Guadalquivir, roulait sur sa surface ses vagues cotonneuses et semblait couler avec lui.

Entre l'astre et le nuage, ce fut une lutte de près d'une demi-heure; enfin le soleil, victorieux, refoula son ennemi, le transperça de ses flèches d'or, le déchira dans tous les sens, le poursuivit jusque dans les roseaux, auxquels les lambeaux diaphanes du brouillard cherchaient à s'accrocher, et, maître de l'espace, y versa triomphalement ses premiers flots de lumière.

Ce fut comme une apparition subite du champ de bataille; à la distance qui les séparait, intransigeants et républicains pouvaient se compter.

La forteresse était intacte; mais à l'autre bout du pont, en face d'elle, huit canons de bronze allongeaient leurs gueules menaçantes; les artilleurs étaient à leur poste, mèche allumée; et en avant des troupes, massées pour le combat suprême, Martinez, le vieux colonel, celui que ses soldats appelaient le Lion du Maroc, se tenait debout, l'épée nue à la main, entre les capitaines Matoros et Peppe Gutierrez.

Un moment, les deux partis se regardèrent en silence; puis un homme en costume de colonel des intransigeants monta sur la plate-forme de la barricade, tenant un drapeau, qu'il coiffa de son bonnet rouge et planta fièrement en criant :

« Viva el pueblo soberano (vive le peuple souverain)! »

Les insurgés répondirent par des acclamations, et entonnaient l'hymne de Diego.

Devant cette provocation, le colonel ne sourcilla pas; il avait ordre d'attendre; il attendait.

Soudain, de l'autre côté du fleuve, les clairons sonnèrent.

Martinez leva son épée et commanda le feu.
« Artilleros, fuego (artilleurs, feu)! » rugit le capitaine Matoros.

Huit éclairs jaillirent à la fois, huit boulets frappèrent la barricade; le sol trembla; un épais nuage de fumée, déchiqueté par des langues de feu rapides comme la pensée, enveloppa les deux extrémités du pont.

Puis les clairons sonnèrent à la fois sur les deux rives, et, à travers la nuée, on vit passer comme une avalanche de soldats qui se ruaient à l'assaut.

« A nous maintenant! » rugit el Osso.
Et, suivi de Diego, il se précipita dans ce torrent humain.

En un clin d'œil la barricade fut enlevée; surpris en flanc par le bataillon qui, à la faveur du brouillard, avait traversé le Guadalquivir en bateau, les intransigeants fuyaient éperdus, jetant leurs armes et ne songeant qu'à sauver leur vie. De tout leur nombre, trente ou quarante au plus se défendirent avec énergie et se firent tuer sur la barricade; les autres ne pensèrent qu'à fuir ou à se cacher, et les troupes, victorieuses, n'eurent plus qu'à faire déblayer les rues des obstacles accumulés en vue d'une résistance obstinée.

En n'essayant pas de pénétrer le premier dans Triana, el Bandito avait tenu sa promesse; dégagé de sa parole, il courut, avec son inséparable Diego, à la maison de Navarette.

Ils n'en trouvèrent plus que les ruines; un vieillard qu'ils interrogèrent répondit que la veille, vers midi, deux volontaires envoyés par le citoyen colonel Ramon Espeleta étaient venus, accompagnés d'une troupe de scélérats et de pétoleuses, cerner la maison, dont le propriétaire, volontaire de l'égalité, avait, dit-on, trahi et voulu



Un vieillard qu'ils interrogèrent. (Page 460.)

livrer la ville à l'ennemi; qu'ils avaient fouillé la maison, brisé les meubles, pillé ce qui pouvait avoir quelque valeur, et qu'ensuite ils y avaient mis le feu.

Les deux Espagnols ne purent pas en tirer autre chose; le vieillard n'avait point vu de jeune fille; il croyait la maison inhabitée et ne savait pas si les scélérats, avant d'y mettre le feu, n'avaient pas commencé par assassiner ceux qui s'y trouvaient.

Pierres, poutres et briques ne formaient plus qu'un monceau. « Comment retrouver un indice dans ces décombres? » pensait el Osso. Cependant il ne voulait pas s'éloigner sans avoir cherché

au moins à dissiper ses cruelles appréhensions.

Il allait mettre la main à l'œuvre, quand Navarette arriva. A la vue de sa maison incendiée, de son jardin ravagé, de sa petite fortune perdue, le pauvre homme éclata en gémissements, sans penser à Carmen; il fallut que Diego l'interrogât au sujet de la jeune fille, pour rappeler ses souvenirs.

« La senorita ne demeurait pas ici, répondit le pauvre homme; elle habitait le petit pavillon au bout du jardin; y êtes-vous allés? »

— Non! s'écria el Osso; viens avec nous! Peut-être ce pavillon n'est-il pas détruit. »

Ils franchirent les ruines; le cœur du bandit battait à tout rompre.

« Où était le pavillon ? demanda-t-il.

— Dieu soit loué ! s'exclama Navarette; le voici, il est intact. »

El Osso s'élança vers la petite maison; la porte était fermée; il appela, mais personne ne répondit.

Ses craintes recommencèrent; il s'appuya à un arbre et dit :

« Ouvre, Navarette. »

Il n'osait pas le faire lui-même, tant il tremblait de trouver derrière cette porte un cadavre.

Navarette entra.

« Personne, fit-il.

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! » murmura le bandit.

Diego avait suivi son compagnon; sur la table il vit une feuille de papier, avec quelques mots tracés au crayon; ne sachant pas lire, il la prit et la présenta à don Gomez.

C'était l'écriture de Carmen.

Sur ce papier était écrit :

« La bataille commence; je quitte la maison pour me rapprocher de mon père; soyez sans crainte. Dieu est avec nous. »

A la vue de l'écriture de sa fille, el Osso poussa un cri de joie; mais aussitôt une pensée effrayante lui serra le cœur.

« Mon Dieu ! s'écria-t-il, elle sera allée chez son oncle. »

Et s'élançant dans la rue comme un fou, il courut à cette maison de las Sierpes, où il avait vu le cadavre de son beau-frère pendu par les poignets à la porte.

« Les brigands, pensait-il, les auront tous assassinés. »

Quand il arriva, le corps, détaché de son gibet improvisé, reposait sanglant sur un matelas étendu dans le patio; à genoux auprès de lui, dona Paquita poussait des cris déchirants.

« Carmen ! avez-vous vu Carmen ? » vociféra le bandit en se précipitant dans le vestibule.

La veuve le regarda sans comprendre et continua à se lamenter.

« Ma fille ! où est ma fille ? répéta el Osso.

— Elle n'est pas venue ici, répondit Inès, la femme de chambre; nous ne savons où elle est. »

Ces quelques mots calmèrent un peu sa terreur, et, se ressouvenant de ce que lui avait dit Peppe, il se résigna à attendre.

Alors, revenu à lui, il s'agenouilla près de dona Paquita, chercha à la consoler, et, ne pouvant y parvenir, se mit à prier pour l'âme de l'assassiné.

Ensuite, il s'occupa de nouveau de sa belle-sœur et obtint qu'elle se retirât dans sa chambre; mais, là encore, tous les meubles étaient déchirés, hachés, défoncés, brisés; il fallut chercher dans plusieurs chambres avant d'y trouver un fauteuil pour la faire asseoir.

Quelques voisines, prévenues par Inès, vinrent lui tenir compagnie; devenue plus calme, la veuve, dans un récit entrecoupé de sanglots, raconta la scène épouvantable du meurtre.

Le bandit faisait ses efforts pour paraître l'écouter, s'intéresser à son sort; mais une pensée unique l'obsédait : retrouver Carmen; l'heure fixée approchait; il sortit, disant qu'il allait revenir, et se dirigea rapidement vers l'église indiquée.

Elle était ouverte, mais vide.

Il est vrai que le bandit avait devancé l'heure.

Il lui semblait pourtant être en retard d'un siècle.

Après s'être agenouillé un instant seulement devant le tabernacle désert, car, par ordre de l'archevêque, les vases sacrés avaient été enlevés et cachés pendant la guerre, il se leva et fit à pas lents le tour des nefs, regardant dans chaque angle, derrière chaque colonne, au pied de chaque autel.

Personne.

Dans son angoisse, il se jeta à genoux devant une statue de la divine Mère pleurant au pied de la croix, et là, joignant les mains avec désespoir, il s'écria :

« Vierge immaculée, au nom de votre douleur, au nom de votre divin fils crucifié, rendez-moi Carmen. »

Presque au même instant, un pas léger se fit entendre dans la nef, un pas de femme ou d'enfant.

Mais si léger qu'il fut, l'oreille du père avait reconnu ce pas, ce frôlement de robe; il se releva comme un ressort qui se détend, ouvrit les bras et marcha au-devant de celle qu'il avait entendue, en disant :

« Ma fille !

— Mon père ! » répondit Carmen.

Et sous les yeux de Dieu et de sa Mère, le père et la fille se tiurent un moment étroitement embrassés, poitrine contre poitrine, joue contre joue, sans pouvoir prononcer une parole, mais pleurant tous deux.

Puis le premier instant d'émotion passé, avant de rien se demander, rien se conter, rien se dire, ils retournèrent vers l'autel, pour offrir à Dieu leurs actions de grâces et les premiers élans de leur joie.

Alors seulement, pressés de s'interroger, ils sortirent.

Ils allaient franchir le seuil de l'église, quand un pas, cette fois plus ferme et plus lourd, retentit sur les dalles; au même moment, l'horloge sonnait l'heure indiquée par la jeune fille à son cousin.

Peppe avait ce que l'on appelle l'exactitude militaire; en cette occasion, il oublia ce que l'on est convenu d'appeler le décorum, et dans son premier élan il embrassa tendrement sa cousine.

Il est vrai qu'ils n'étaient plus dans l'église, mais à l'entrée du superbe cloître gothique qui lui sert comme de vestibule et dans lequel se trouvaient cinq ou six personnes au plus.

Aucun lieu n'était plus propre à une conversation intime que cette longue galerie voûtée, avec ses grandes fenêtres ogivales s'ouvrant sur un préau plein de fraîcheur et de silence.

Tous les trois allèrent s'asseoir sur un banc de marbre noir, poli par le frottement des robes de bure des moines, dernièrement expulsés par les intransigeants; et là, les mains dans les mains, les pieds dans le gazon, appuyés à quelque

énorme pilier sculpté avec un art et une patience infinis, ils se mirent à causer.

Ils avaient tant à se dire.

Chacun d'eux eut même pu facilement se poser en héros et se vanter de ses hauts faits: el Osso s'était défendu comme un lion, mais rapportait tout le mérite de l'assaut repoussé au courage et à la présence d'esprit de Diego; Peppe, qui cinquante fois avait bravé la mort, ne parlait que de la valeur de ses soldats; Carmen s'oubliait volontairement pour exalter le dévouement de Navarette, qui l'avait cachée au péril de ses jours, et de Diego, qui avec lui, pour sauver leur bon maître prisonnier, s'étaient engagés dans les volontaires, au risque de se faire fusiller cent fois pour u. e, si la moindre imprudence eût fait échouer leur généreux complot.

Malgré toute sa modestie et la belle conduite d'el Osso et de Peppe, la jeune fille n'en restait pas moins l'héroïne de la journée, ou, pour mieux dire, des longues semaines écoulées depuis l'arrestation de son père.

En écoutant son récit si simple, si naïf et en même temps si émouvant, le capitaine, qui devait pourtant bien se connaître en courage, ne pouvait s'empêcher de regarder avec une respectueuse admiration cette belle tête, si expressive et si fière, s'animant d'une noble indignation, cette physionomie si mobile, sur laquelle, comme dans un miroir, où chaque nouvelle image efface celle qui l'a précédée, venaient se refléter le mépris du crime, une généreuse colère, la pitié, l'effroi, la résolution indomptable, tous les grands sentiments de l'âme.

Souvent, sans doute, il avait remarqué la beauté de sa cousine; mais jamais il n'avait vu cette beauté si diverse et pourtant toujours la même. Puis, pour lui, c'était toute une révélation de qualités éminentes et ignorées. Il n'avait pour ainsi dire vu Carmen qu'au repos; il l'avait jugée comme on juge une jeune fille riante, enjouée, vive, aimant le plaisir et cependant sérieuse, pieuse et en même temps à demi mondaine. Mais Carmen bravant la mort sans sourcilier, sans se douter qu'elle fit autre chose que



Cette longue galerie voûtée, avec ses grandes fenêtres ogivales... (Page 463.)

son devoir, Carmen conspirant avec une habileté à la fois flexible et tenace, traçant à ses agents un programme admirablement conçu, déjouant ceux qui la poursuivaient et du fond de sa cachette leur arrachant les victimes déjà tombées entre leurs mains, c'était pour lui une véritable révélation.

Elle, cependant, ne s'intéressait qu'à ce qui ne la regardait pas personnellement. De tout ce

qui s'était passé dans la journée, elle ne savait rien, sinon qu'on s'était battu avec acharnement. Elle ignorait même l'incendie et la destruction de la maison de Navarette.

— Pourquoi étais-tu sortie? lui demanda son père.

— Parce qu'en entendant le premier coup de canon, j'ai tremblé pour votre vie, répondit-elle.



Un homme, penché sur la roue, en rattachait les jantes. (Page 470.)

— Il y a des hommes que ce bruit aurait fait cacher, reprit Peppe

— Oh ! fit-elle avec une expression intraduisible de dédain, ceux-là ne sont pas même des femmes.

— *Verdadera Viscaina* (véritable Biscayenne) ! s'écria el Bandido en la contemplant avec orgueil.

— Et vous avez pu arriver jusqu'à la prison ? continua Peppe.

— Oui ! mais pas sans peine. J'avais pris les ruzes les plus étroites et les plus détournées ; ce-

pendant partout je rencontrais des barricades ; plusieurs fois des sentinelles, bras nus, visages farouches, me forçaient à m'arrêter :

« — Où vas-tu, citoyenne ?

« — Aider des amis, des volontaires au saladero.

« — Bien, tu peux passer.

« Quelques fois j'avais plus de difficultés ; enfin j'arrivais sur le boulevard, lorsque, dans un groupe, j'ai reconnu Paranillo ; il me connaissait lui aussi, heureusement il ne m'a pas remarquée ; on se battait à la prison ; j'ai vu qu'il n'y avait

rien à faire : je suis entrée dans une maison qui, un moment après, a été envahie par les insurgés ; on disait que Ramon venait d'ordonner de mettre le feu au saladero ; j'étais plus morte que vive ; un insurgé s'est aperçu de mon émotion ; ils m'ont gardée à vue, les troupes sont arrivées, j'ai entendu la fusillade ; mais je ne pouvais pas sortir ; mon Dieu ! ai-je prié du fond de mon âme ! enfin les intransigeants, se voyant coupés, se sont sauvés par derrière en m'entraînant avec eux jusqu'à Triana ; ils attendaient, disaient-ils, Olympio et don Ramon ; quand on est venu leur dire que leurs chefs s'embarquaient à la torre del Oro, ils se sont mis en fureur, les maudissant et se disputant entre eux.

« Ils ne faisaient plus attention à moi ; la fusillade allait s'engager ; alors je me suis sauvée en remontant le rivage, un bateau était sur le bord, j'ai traversé seule la rivière et suis rentrée dans la ville, pour retourner au saladero, où il n'y avait plus personne ; un sergent qui m'a vue rôder m'a arrêtée et conduite à un poste où j'ai passé une partie de la journée.

« J'y serais encore, quand un capitaine nous a fait élargir ; je ne sais pourquoi, je voulais aller chez mon oncle Murillo ; puis j'ai pensé qu'il était presque l'heure, et, Dieu en soit loué, je suis arrivée à temps pour rencontrer mon père.

— Dieu en soit doublement loué ! ma Carmencita, car deux fois au moins sa main t'a sauvée d'une mort certaine : la première, en te faisant sortir de chez Navarette ; la seconde, en t'empêchant de te réfugier chez ton oncle.

— Vous m'avez dit que la maison de Navarette avait été incendiée ; mais à la casa de las Serpes, serait-il arrivé quelque malheur ?

— La casa a été pillée et ton oncle fusillé.

— Dieu du ciel ! et ma tante ?

— Elle est auprès du cadavre de son pauvre mari.

— Oh ! partons, partons vite, pour aller consoler ma malheureuse tante ! » s'écria Carmen en se levant aussitôt.

Dona Murillo avait bien besoin de l'assistance de sa nièce. Carmen la trouva étendue, presque sans connaissance, à la suite d'une violente crise

nerveuse ; le bon docteur Mendulios lui prodiguait ses soins ; mais Inés était elle-même si troublée, qu'elle ne pouvait pas être d'une grande utilité.

L'arrivée de la fille du bandit remit un peu de calme dans la maison, envahie par les voisins, les voisines et même une foule de curieux ; la jeune fille prit aussitôt la haute direction, fit vider la chambre, apporter un lit d'une maison contiguë, de l'eau de fleur d'oranger, de l'éther, tout ce qu'il faut en pareille occasion.

Pendant ce temps, el Oso courait faire les déclarations nécessaires, se mettait en quête d'un prêtre pour les funérailles du lendemain et faisait transporter le cadavre à la capilla ; au milieu du désordre général, ce n'était pas chose facile à organiser, surtout avec la pénurie actuelle de prêtres, la plupart ayant été obligés de quitter la ville.

Dona Murillo n'était plus l'Andalouse ridicule, ne s'occupant que de chiffons, de toilettes tapageuses et de succès mondains ; le vent du malheur avait soufflé sur toutes ses frivolités, et depuis la mort de sa chère Manoela, si elle n'était pas devenue une femme capable, elle était au moins devenue sérieuse et triste.

Elle fut profondément reconnaissante à son beau-frère et à sa nièce de toutes les peines, de tous les tracass qu'ils s'étaient donnés pour elle, et résolut de les en récompenser.

Le bandit, sans en rien témoigner, éprouvait cependant une grande anxiété ; son devoir était bien sans doute, dans sa pensée, de partir pour les Provinces, afin d'y combattre sous les ordres du roi don Carlos ; mais pouvait-il abandonner sa belle-sœur au moment où elle avait un si grand besoin de consolation et d'appui ?

Dans ce cas, n'était-il pas obligé de laisser sa fille auprès d'elle et de partir seul ?

Cette pensée l'obsédait ; mais quelque grand que fût le sacrifice, jamais el Bandito n'avait capitulé avec sa conscience, et au bout de quelques jours, après en avoir parlé à Peppe, devenu son confident et qui, comme lui, était un intransigeant du devoir, il crut devoir s'en ouvrir à sa fille.

Carmen n'hésita pas davantage ; elle aussi était

bien une véritable Espagnole, comme disait son père.

« Je savais que vous me feriez cette proposition, répondit-elle, et c'est la seule raison qui m'ait empêchée de vous en parler plus tôt.

— Et tu accepterais, hija?

— Puisque c'est mon devoir! » dit-elle.

Le père poussa un soupir.

« Alors je le lui proposerai, » fit-il.

Pour tous les deux, c'était un rude sacrifice. Dieu permit qu'ils en eussent le mérite seulement.

Le soir, après s'être armé de courage, el Osso se présenta seul chez sa belle-sœur, ou plutôt dans sa chambre, car depuis le drame sanglant de la prise de Séville ils demeuraient tous ensemble à la maison de la rue de las Serpes.

« Sœur, dit-il en s'asseyant en face de dona Paquita, Carmen et moi avons réfléchi : dans l'état où vous vous trouvez, vous ne pouvez pas demeurer seule, la vie vous serait trop lourde, il faut quelqu'un qui vous aime et que vous aimiez pour vous aider à la supporter.

— C'est vrai, murmura l'affligée en baissant la tête.

— Tout est déjà convenu entre nous, continua el Osso d'un ton ferme, quoique ému, et voici les deux propositions que j'ai à vous faire; réfléchissez, choisissez; ce que vous aurez désiré sera accompli. Vous savez que le roi est dans les Provinces? »

Elle fit signe que oui.

« Que le devoir de tout carliste capable de porter une carabine est d'aller le rejoindre? »

— Je le sais, dit-elle.

— Je suis donc décidé à partir. Que préférez-vous? ou venir vous établir avec nous dans les Provinces, habiter notre maison d'Orduna, qui se trouve presque au centre du théâtre de la guerre, mais où vous n'aurez rien à craindre, et....

— Non, mon frère, non, je serais un embarras pour vous; et d'ailleurs il fait trop froid dans vos montagnes. Je suis née dans le pays du soleil, il me faut ses rayons. Ne parlons pas de ce voyage. »

Le front du bandit se plissa imperceptiblement, et il se sentit pâlir; mais aussitôt, faisant effort sur lui-même, il reprit :

« Ou bien alors, puisque vous ne pouvez vivre sans soleil, préférez-vous demeurer à Séville, dans votre maison, avec Carmen pour société? »

— Et vous?

— Je partirai seul. »

Dona Murillo releva la tête, lui tendit la main, et le regardant fixement :

« Frère, dit-elle, je vous aimais et je vous estimais déjà, mais je ne vous connaissais pas encore. Vous êtes le cœur le plus noble qui jamais ait battu dans une poitrine d'homme. Votre Carmen est un ange, je la chéris comme ma fille, comme ma chère Manoela, qu'elle aimait tant; mais je serais indigne à mes propres yeux si, par égoïsme, je séparais un père de son enfant. Oh! je sais trop ce que coûte une séparation. Frère, je vous remercie, et je refuse.

— Cependant, Paquita, songez donc que...

— C'est parce que j'ai réfléchi, mûrement réfléchi, que je refuse. D'abord, même au prix de mon bonheur, je ne voudrais vous condamner à un sacrifice tel que celui que vous songez à vous imposer pour moi; puis, j'y suis bien résolue, pour rien au monde je ne demeurerais dans cette ville maudite, dans cette maison dont je ne puis franchir la porte sans fouler le sang de mon mari. J'ai assez de fortune pour être libre dans mon malheur, et je profiterai de cette liberté si chèrement achetée pour aller m'enfermer dans un couvent, dans celui des Augustines, à Alicante. Le climat est à peu près le même qu'ici; j'y retrouverai ma sœur la religieuse, qui depuis plus de trente ans a choisi la bonne part en prenant le voile; le monde, que j'ai eu le tort de trop aimer, m'est devenu odieux. Là-bas, je retrouverai la paix; dans cette maison sainte, je me préparerai à aller rejoindre ceux que je pleure, et, de loin, je prierai pour vous, pour votre fille et pour notre roi. »

El Osso voulut répondre.

« Assez, frère, interrompit dona Murillo, assez! rien ne me fera changer de résolution; vous avez fait plus que votre devoir, ne m'empêchez pas de remplir le mien; je suis trop fatiguée pour discuter, et voici l'heure du rosaire. »



Le couvent des Augustines, à Alicante. (Page 467.)

CHAPITRE XXX

LE DÉPART



LEVEZ Palmeria, si verte, si coquette, si parfumée, si peignée, dans quel état l'avaient mise les intransigents ! Avant de quitter l'Andalousie pour ne plus y revenir, au moins probablement, avant de vendre à un étranger ce sol, où chaque arbre était pour lui un ami, chaque touffe de fleur une connaissance, et Osso avait voulu la revoir.

Un matin, il y revint avec sa fille et Penpe. Quelle désolation !

La maison tenait cependant, tant bien que mal ; mais le toit s'effondrait ; les vitres, brisées, grésillaient aux croisées ; la porte, enfoncée à coups de hache, ne tenait plus que par un gond ; à l'intérieur, tout avait été saccagé : la cheminée fumait encore pourtant ; et Coco était venu y camper plutôt que s'y établir avec sa famille, moins par intérêt que par dévouement.

Ensemble ils avaient rapiécé ce qu'ils avaient

pu, étayé les murs avec des troncs d'arbres à demi dévorés par l'incendie; ainsi appuyée, la maison ressemblait à un invalide courbé sur ses béquilles.

Le temps était superbe, un vrai temps andalou, ciel d'azur et soleil d'or; la femme d'el Coco, adossée à la barrière démantelée, regardait tristement son fils Domingo, qui, pieds nus et assis dans la poussière, jouait avec un chien efflanqué.

Ce fut Domingo qui reçut les visiteurs en sanglotant; elle avait assisté au pillage, à l'incendie; elle raconta la mort de Marron, qui, pour défendre l'entrée de la chambre de son maître, s'était fait tuer à coups de baïonnette. La Coronella aussi était morte, asphyxiée dans son écurie, d'où les coups de bâton des brigands n'avaient pu la décider à sortir.

La pauvre ouvrière pleurait à chaudes larmes en évoquant ces souvenirs tout récents; elle-même avait été cruellement battue; les incendiaires voulaient la forcer à révéler l'endroit où le propriétaire de l'hacienda cachait son or et le lieu où s'était réfugiée la senorita.

Heureusement, son mari ne se trouvait pas à la Palmeria; il se serait fait tuer la navaja à la main. Quand il était revenu, la maison commençait à prendre feu, et les voleurs étaient partis.

Le bandit écoutait tout cela d'un air sombre, promenant son regard sur sa ferme dévastée, sur ses beaux arbres carbonisés, sur ses moissons détruites.

Tout à coup il se tourna vers Peppe.

« C'est un avertissement du ciel! » dit-il.

Et un sourire terrible plissa sa lèvre.

« Oui, continua-t-il après un moment de réflexion, je tenais trop à la Palmeria: c'était une chaîne qui m'attachait à l'Andalousie. Dieu a voulu me forcer à faire mon devoir; il a permis que la chaîne fût brisée par ceux-là mêmes que le devoir de tout bon Espagnol est de combattre. Si j'avais obéi plus tôt à sa voix, tout cela ne serait pas arrivé; je l'ai bien mérité, et, je le reconnais, je suis puni par où j'ai péché.

— Comment auriez-vous péché, mon père, fit Carmen, puisque jamais vous n'avez, je pense, pactisé avec les hommes de la révolution?

— J'ai été un lâche, reprit-il en fronçant ses épais sourcils, un lâche et un égoïste. J'aurais dû, au premier appel de mon roi, tout quitter pour le suivre; au lieu de cela, je me suis endormi dans la mollesse et le bien-être pendant que les carlistes se font tuer là-bas dans la montagne pour le roi et pour la patrie. La Providence m'a frappé durement dans mes biens, plus durement dans ma famille. C'est bien fait! Honte et malheur aux lâches comme moi!

— Ce n'était pas lâcheté de votre part, padrino, mais prudence; vous attendiez l'occasion! dit Peppe.

— L'occasion! s'écria el Osso en se redressant, il n'y a pas d'occasion à attendre en face du devoir; l'occasion, c'est l'excuse des timides et des égoïstes; où donc était-elle cette occasion, quand, il y a deux ans déjà, don Alphonse, exilé, franchissait de nuit la frontière avec seize bannis comme lui, n'ayant pour armes que des bâtons, pour trésor que quarante mille francs, pour horizon qu'un cachot, pour destinée probable qu'une balle dans la tête? Et cependant il n'est pas ressorti de cette Espagne qu'il venait conquérir à son frère, il est allé frapper de porte en porte, disant à des propriétaires comme moi, à des pères de famille, à des ouvriers ayant besoin pour se nourrir du travail de leurs bras: « Le roi va venir, levez-vous, suivez-moi, venez vous faire tuer pour le rétablissement de la légitimité! » Et ces braves ont tout abandonné, propriété, famille, atelier, commerce; de leurs marteaux ils ont fait des haches, de leurs charrues des fers de lance; ils ont décroché leurs vieux tromblons et ils ont marché à l'ennemi, poitrine nue, boina au front, bravant la faim, la soif, les fatigues, la mort, et faisant retentir de montagne en montagne ce cri que tous les échos ont depuis appris à répéter: « Dieu, le roi et la Patrie! »

« L'occasion? l'a-t-il attendue, notre roi et seigneur don Carlos, quand, lui aussi, franchissant de nuit la Bidassoa, est venu partager avec

ses braves Biscayens et ses lions de Navarre les périls d'une guerre que nous, poltrons, nous étions presque tentés de qualifier de tentative insensée?

« Il était chrétien et Bourbon : chrétien, il savait que la victoire est aux mains de Dieu ; Bourbon, il n'entendait que la voix du devoir et de l'honneur.

« Une première fois la fortune a trahi ses armes et l'a forcé à repasser la frontière ; un autre eût désespéré, mais lui connaissait trop bien la fidélité espagnole pour douter de celle de ses partisans ; aujourd'hui, de nouveau il est dans nos Provinces, il ne s'y cache plus, il ne recule plus, il a une armée, des canons, des généraux, il livre des batailles et remporte des victoires, il assiège des places fortes, il combat en héros, il commande en roi à un quart de l'Espagne, il serait depuis longtemps maître absolu de toutes les provinces, si des carlistes, indignes comme moi de ce glorieux nom, étaient allés le rejoindre, au lieu de veiller lâchement sur leurs douros et de sacrifier l'intérêt de leur pays à celui de leur Palmeria.

— Si vous êtes si coupable, patrino, interrompit le jeune officier, que devez-vous penser de moi ?

— Que pendant qu'engourdi dans mon bien-être je manquais à mon devoir, Peppe, toi, tu remplissais le tien ; tu es, c'est vrai, au moins nominativement, dans l'armée du méprisable gouvernement républicain, mais en réalité tu combats pour le roi en lui conservant intactes des villes et des provinces que sans vos bataillons de troupes régulières les intrusés auraient brûlées et ravagées comme cette hacienda ; certes, je te suis reconnaissant de m'avoir sauvé la vie, mais je le suis bien plus parce que tu as secouru Séville, dispersé cette armée du désordre, capable de tous les excès, qui, si elle eût été victorieuse, aurait fait disparaître jusqu'à la dernière trace de nos gloires nationales, renversé l'Alcazar, brûlé la Lonja, dispersé nos archives, lacéré nos tableaux, rasé la Giralda. Crois-tu aussi que ce ne soit rien de conserver dans l'armée la dis-

cipline, sans laquelle nos régiments ne seraient plus que des bandes armées de pillards, d'avoir préservé Séville, Malaga, Cordoue d'une ruine complète ? Aujourd'hui, une partie de vos soldats va délivrer Cadix, une autre affranchir Valence de la terreur qu'y font régner les intrusés ; en t'écrivant : *Attends*, ton père, dont personne plus que moi ne saurait estimer la fidélité inébranlable, a fait preuve de patriotisme ; en lui obéissant, tu as rempli ton devoir.

— A Valence, je serai bien près des carlistes, reprit le capitaine, et là mon devoir changera.

— Nous nous retrouverons alors, fit Carmen en tendant la main à son cousin.

— Je l'espère ! dit-il, mais cette fois pour ne plus nous séparer.

— Au moins jusqu'à la fin de la guerre, s'exclama el Osso.

— Ni pendant ni après ! » repartit vivement Peppe en regardant sa cousine.

Le bandit n'entendit pas ou ne comprit pas, car, au lieu de répondre, il s'écria :

« Ah ! les scélérats ! avoir ainsi coupé ces superbes palmiers ! »

Et il montrait les beaux arbres, dont l'ombre protégeait naguère la noria, étendus sur le sol avec leurs grandes palmes brisées et souillées de boue.

Un homme, penché sur la roue, en rattachait avec des bouts de corde les jantes brisées.

« Domenico ! lui cria sa femme, voici notre bon maître qui vient nous voir avec la senorita. »

El Coco poussa un cri de joie, et, tout boîteux qu'il était, accourut pour saluer don Gomez et sa fille.

Le bandit lui serra la main.

« J'ai cru que nous ne nous reverrions plus, mon pauvre Domenico ! dit-il.

— Ah ! senor ! quel temps nous avons passé ! murmura le vieux serviteur en essuyant ses yeux avec le dos de sa main calleuse ; enfin, la Vierge del Pilar a eu pitié de nous, mais il faudra bien longtemps avant que la Palmeria soit redevenue ce qu'elle était.

— Et l'Espagne aussi, mon bon Domenico.

— Oh ! l'Espagne, jamais, soupira el Coco, à moins que Dieu n'y mette la main !

— Il l'y mettra en ramenant Carlos setimo, fit Carmen.

— Le roi légitime, señorita ? C'est bien fini : jamais nous ne le reverrons.

— Pourquoi, amigo ?

— Parce que, comme disait le padre Antonio, un saint homme que les républicains ont assassiné, les hommes n'ont que ce qu'ils méritent, et nous ne le méritons pas.

— Nous irons le chercher et nous le ramènerons ; aie confiance ! s'écria le bandit.

— Dans tous les cas, nous avons le temps d'attendre, car vous n'êtes pas prêt à partir, señor ?

— Pourquoi cela ?

— Oh ! fit le vieux en branlant la tête, d'ici à plusieurs années, la Palmeria ne sera pas en état.

— Un autre l'y remettra.

— Un autre ? dites-vous, señor ; un autre, est-ce sérieusement que vous parlez, señor ?

— Très-sérieusement, amigo ; ma fille et moi, nous partons. »

L'Espagnol demeura stupéfait ; il ne pouvait en croire ses oreilles, il regardait alternativement don Gomez, Carmen et Dominga.

Celle-ci n'était pas moins étonnée que lui. Quel autre que le bandit pouvait commander, diriger, faire valoir la Palmeria ?

« Je pars pour les Provinces, où je vais rejoindre le roi, dit enfin el Osso.

— Vous partez, señor ? gémirent à la fois el Coco et sa femme.

— Dans quelques jours, et je suis venu vous faire mes adieux.

— Seigneur Dieu ! qu'allez-vous donc faire là-bas ?

— Me battre pour le roi légitime, comme s'est battu mon père, comme se serait battu mon fils si... »

Une larme roula dans les yeux de Gomez.

« Et la Palmeria ?

— Crois-tu que l'Espagne ne vaille pas ce morceau de terre ? »

El Coco baissa la tête.

« Ah ! si j'avais vingt ans de moins, vous ne partiriez pas seul, señor ; mais que puis-je faire avec cela ? reprit le vieillard en frappant sur sa jambe boiteuse. Allons, femme, il faut retourner à notre maison. Nous vous gardions la Palmeria comme on garde la prunelle de son œil ; mais si vous l'abandonnez, je préférerais tendre la main que d'y travailler pour un autre. Que le Seigneur vous conserve, señor ! et si quelquefois vous pensez encore à l'Andalousie, souvenez-vous qu'il y aura un homme qui priera chaque jour de sa vie pour son bienfaiteur et pour sa fille.

— Ne t'afflige pas comme cela, Domenico, fit Carmen ; qui sait ? peut-être serons-nous bientôt de retour.

— Il n'y a plus de bientôt que la mort pour les vieux, señorita, répondit le travailleur en lui baissant la main ; j'ai fait mon temps de service sur la terre, et si vous partez, ce n'est qu'après avoir fait mes années de purgatoire que je vous retrouverai là où les anges seuls ont la permission d'aller tout droit. »

El Osso essaya à son tour de consoler el Coco et sa femme, mais ils étaient trop affligés pour qu'aucune parole pût adoucir leur chagrin.

La femme s'assit en pleurant sur un tronc d'arbre, et le vieux Espagnol, après avoir serré encore une fois la main de son maître, retourna silencieusement à son travail.

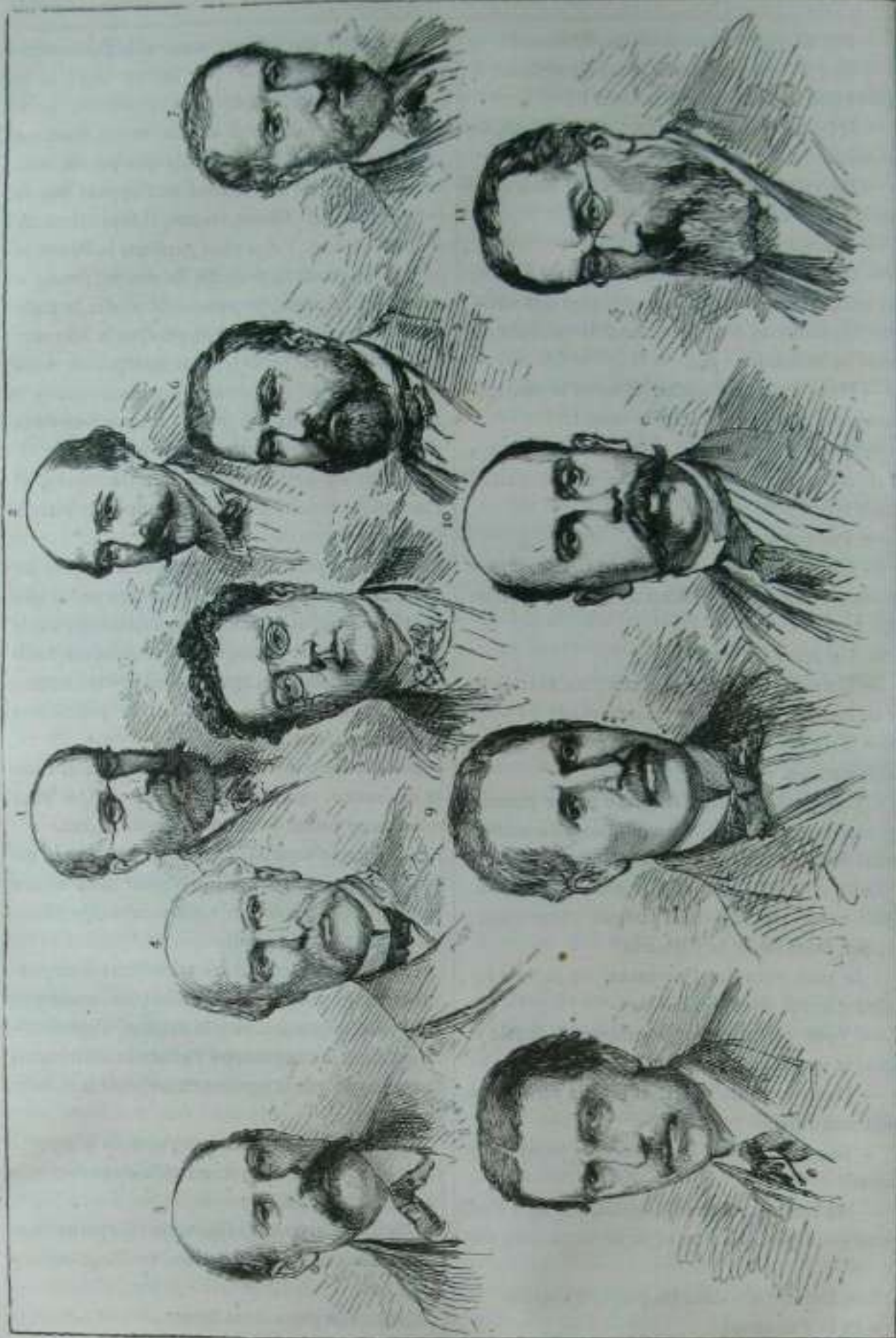
Seuls, les trois visiteurs achevèrent leur promenade, où chaque pas éveillait un souvenir ; puis ils remontèrent vers la maison, s'agenouillèrent dans la chambre où Fernando avait rendu le dernier soupir et reprirent tristement le chemin de Séville.

Au sortir du jardin, Carmen aperçut une petite fleur qui brillait dans une touffe de gazon ; elle se baissa et la cueillit.

C'était un myosotis bleu, cette jolie petite fleur à laquelle on a donné le nom de *Né m'oubliez pas*.

Carmen la porta à ses lèvres.

LES HOMMES DE LA RÉVOLUTION ESPAGNOLE





Les voyageurs pensaient la puële, préparant leur dîner. (Page 482.)

« Vous n'en aviez pas besoin ? » remarqua doucement Peppe.

— Oh ! non ! » fit-elle avec attendrissement.

A la porte de l'enclos, el Osso leva son chapeau et fit un signe de croix.

Carmen sentit son cœur se serrer.

Ils continuèrent à gravir la colline. Arrivés au dernier endroit d'où l'on pût apercevoir la Palmeria, tous les trois, instinctivement, se retournèrent une dernière fois.

El Coco et sa femme, debout près de la haie, les regardaient s'éloigner.

Ils échangèrent un dernier adieu, puis le bandit, comme s'il eût voulu réagir contre sa propre émotion, s'écria :

« Cette fois, la chaîne est bien brisée. En avant ! et malheur à qui, dans le sentier du devoir, ose seulement penser à regarder en arrière ! »

Le lendemain, à la pointe du jour, le régiment de Madrid prenait le chemin de fer pour aller at-

taquer Cadix, dont une partie des insurgés de Séville était allée grossir la garnison intransigeante.

Fatigués par une longue campagne dans la sierra, décimés à l'assaut de Séville, épuisés par la vie si rude qu'on leur faisait mener, les soldats étaient mécontents, et déjà dans leurs rangs quelques murmures s'étaient fait entendre.

C'était un mauvais symptôme dans un pays où s'est introduite la trop funeste habitude des *pronunciamientos*.

Il est vrai que le gouvernement de Madrid n'épargnait pas ce malheureux régiment. On aimait peu, dans ce que l'on est convenu d'appeler les hautes régions, le commandant Martinez, soldat plein de bravoure et de loyauté, mais détestable courtisan. Sa franchise passait pour mauvais esprit. « C'est un frondeur ! » répétait-on dans les bureaux du ministère de la guerre, et, pour punir le chef, on écrasait les soldats.

Martinez ne pouvait pas se dissimuler cette injustice; mais, homme du devoir et de la discipline, il obéissait aux ordres reçus.

Sauf Peppe, qui lui aussi respectait la discipline et la faisait respecter, presque tous les officiers semblaient faire cause commune avec les soldats et n'auraient pas mieux demandé que d'être débarrassés d'un chef dont la demi-disgrâce arrêtait leur avancement.

Le départ des troupes se fit donc sous les plus mauvais auspices.

« Après la sierra Séville, après Séville Cadix, après Cadix Malaga, puis Carthagène, puis Valence, puis Barcelone, puis les carlistes : c'est un parti pris de nous faire exterminer jusqu'au dernier, » disaient les chasseurs.

S'ils avaient tort de le dire, ils avaient assurément le droit de le penser.

Puis, parmi eux, il se trouvait bien quelques intransigeants qui, peu à peu, infectaient l'armée de leurs doctrines et répétaient à demi-voix dans tous les groupes qu'après tout, que l'on obéit à Olympio ou à Contreras, au général Pierrad ou aux autres sommités radicales, cela valait bien autant que de se faire tuer pour Salmeron, Ri-

vero, Condova, Castellar, Figueras et autres ambitieux qui ne songent qu'à s'emparer du pouvoir pour eux-mêmes et passent au ministère comme une série d'ombres chinoises sur un mur.

Pendant que les bateaux à vapeur du Guadalquivir descendaient le fleuve, emportant les bagages du corps expéditionnaire, et que l'armée s'acheminait sous le soleil sur les routes poussiéreuses qui de Séville conduisent à San-Lucar et de là à Cadix, el Osso et sa fille s'occupaient activement des préparatifs du départ pour eux et pour dona Murillo, qui, brisée par la mort de sa fille et celle plus tragique encore de son mari, était complètement incapable de faire quoi que ce soit, sinon de pleurer.

Plus décidée que jamais à s'éloigner d'une ville où l'avaient frappée successivement deux coups si cruels, dona Paquita n'avait cependant pas voulu partir avant d'avoir fait célébrer pour le repos de l'âme de son mari et de sa fille une certaine quantité de messes, distribué d'abondantes aumônes et acquitté certains legs particuliers que don Raphaël, toujours exact, ainsi qu'il convenait à un ancien négociant habitué à tenir ses livres en ordre, avait eu la précaution de consigner dans un testament olographe, auquel il s'était contenté, pendant plusieurs années, de faire quelques additions ou retranchements, mais qu' aussitôt après la mort de sa fille il avait changé en entier.

Par cet acte, signé de sa main, l'ex-drapier donnait à sa veuve la jouissance de tous ses revenus, à condition qu'après elle sa fortune, maison, meubles et titres de rente, reviendrait à Carmen, sa plus proche parente et la plus intime amie de Manoelita. C'était sur cette fortune considérable qu'avaient compté Ramon et Olympio et qui, ajoutée à celle de Carmen, devait en faire une des plus riches héritières de la bourgeoisie sévillane.

On sait comment les événements, après avoir paru favoriser les desseins des deux scélérats, avaient subitement tourné contre eux.

Obligés, après avoir levé le masque, de fuir sans pouvoir mener à bout leur plan criminel, les

deux intransigeants, pendant les quelques jours de leur triomphe, s'étaient efforcés, ne pouvant s'enrichir des dépouilles d'el Osso, de ruiner sa fille.

L'incendie de la Palmeria et le pillage de la maison du drapier étaient surtout une œuvre de vengeance ; mais cette vengeance même était restée incomplète ; dans les secrétaires forcés, les pillards avaient bien trouvé quelques poignées d'or, mais les titres de rente du drapier avaient échappé à leurs investigations ; sa maison, pillée, demeurait debout et intacte dans une des rues les plus fréquentées de Séville ; le sol de la Palmeria incendiée conservait une valeur considérable, et ce qui augmentait la rage des deux complices du meurtre de Fernando, c'est qu'obligés de fuir devant la force des baïonnettes, ils laissaient après eux el Osso vivant après l'avoir tenu plusieurs jours en leur pouvoir et sa fille cachée dans une retraite dont il leur avait été impossible de découvrir le secret.

Ce double échec, en ruinant leurs espérances, n'avait pas tardé à faire éclater entre eux une violente animosité, don Ramon reprochant à Olympio de l'avoir empêché de se venger en temps opportun, Olympio accusant hautement don Ramon de trahison pour avoir, par sa négligence impardonnable, permis aux otages de se barricader dans la prison et d'y attendre, en se défendant, l'arrivée de leurs libérateurs.

Commencée sur le bateau à vapeur qui emportait à Cadix les chefs du parti insurrectionnel vaincu, la dispute s'était échauffée à tel point que, sans l'intervention de leurs complices, elle se serait terminée par un duel au couteau. Des amis communs avaient séparé les deux adversaires, qui, dans leur rage, s'étaient prodigué les injures et tiraient déjà leurs navajas ; on les avait forcés à se donner la main ; mais entre gens de cette trempe, il y a loin du cœur aux lèvres, et, dans la prévision d'une reprise d'hostilités imminente, le général Pierral ne voulant pas que la République fût privée du précieux concours de ces deux hommes également énergiques, les avait obligés, don Olympio à entrer dans Cadix, et

Ramon à s'embarquer pour Carthagène, principale place forte de l'insurrection.

Quoique à l'abri, au moins pour le moment, des mauvais desseins de ses ennemis, et devant être riche un jour, dona Carmen se serait cependant trouvée momentanément dans un état de gêne voisin de l'indigence, si sa tante, décidée à ne pas suivre son beau-frère dans un pays dont elle redoutait le climat froid et inclement, et à aller ensevelir ses chagrins dans le couvent des Augustines d'Alicante, où son unique sœur était abbesse, n'eût formellement déclaré devant le notaire exécuteur testamentaire de don Murillo, dont il possédait les titres de rente, qu'elle se refusait absolument à accepter l'usufruit de la propriété de son mari, ne voulant garder par devers elle que sa fortune personnelle, plus que suffisante pour la mettre à l'abri de tout besoin.

En vain el Osso essaya de lutter contre cette détermination ; pour la première fois de sa vie dona Paquita se montra inflexible. Dans son désintéressement absolu, elle ne consentit même qu'avec difficulté à accepter la proposition que lui avait faite son beau-frère de l'accompagner jusqu'à Alicante, soit par la route de terre de Lorca et de Murcie, plus directe mais plus longue, soit par le chemin de fer de Madrid, si elle ne craignait pas trop de s'exposer à des déraillements, qui du reste ne s'étaient produits jusque-là que dans le nord de l'Espagne.

Ce ne fut pas sans de nombreuses hésitations que la veuve se décida à adopter l'un des deux itinéraires, dont chacun avait ses inconvénients et ses avantages ; enfin, elle choisit la voie ferrée, et toutes les affaires les plus urgentes étant terminées, le jour du départ fut irrévocablement fixé.

Un matin donc, après une messe entendue dans un triste et profond recueillement, la veuve et sa nièce, enveloppées dans leurs voiles de deuil, montèrent dans une voiture qui les attendait à la porte de l'église et dans laquelle se trouvait déjà la cameriste Inés, à laquelle était confiée la garde de plusieurs de ces paquets sans lesquels, malgré sa simplicité actuelle, il était impossible à la senora Murillo de voyager.



Le vieux château mauresque d'el Carpio. (Page 477.)

« Gare de Triana, » dit alors el Osso au cocher.

Et la voiture partit dans la direction indiquée, pendant que lui-même, accompagné de Diego, qui n'avait pas voulu se séparer de lui, et de Navarrette, qui au moins voulait être le dernier à lui faire ses adieux, suivait la même route, partagé entre le regret de quitter une ville à laquelle le rattachaient tant de douloureux souvenirs, et le bonheur qu'il éprouvait d'aller revoir ses montagnes et se battre pour son roi.

Une demi-heure plus tard, le train sortait en grondant de la gare, et, moins de dix minutes après, Séville disparaissait à leurs regards, derrière un rideau d'arbres et de verdure.

Jusqu'à Cordoue, le voyage fut triste ; bien des larmes tombèrent en silence, peu de paroles furent échangées.

Aux douleurs du départ, aux regrets du pays, se joignaient les tristes souvenirs du précédent voyage fait avec Manoelita.

Ces souvenirs étaient si présents, qu'au moment où le train s'arrêta, dona Paquita fit un mouvement et se souleva à demi en disant :

« C'est ici que nous changeons de route ? »

— On ne change pas pour Madrid, dit doucement Carmen.

— Ah ! c'est vrai, je pensais à Grenade, » fit la veuve.

Et se laissant retomber, elle appuya son mouchoir sur ses yeux rougis.

Le train reprit sa course à travers une riche vallée, longeant et quelquefois traversant le Guadalquivir.

Pour Carmen, c'était un monde nouveau dans lequel elle entrait, et quoique bien d'autres pen-



Les jeunes filles allongent curieusement la tête. (Page 478.)

sées assiégeaient son esprit, elle laissait flotter son regard distrait sur cette magnifique plaine s'épandant comme un fleuve de verdure entre la sombre sierra Morena et les pittoresques montagnes de las Cabras et de Priego, dont les cimes bleuissantes dans le lointain se fondaient dans l'azur du ciel.

A chaque minute le paysage changeait, sinon de caractère, au moins de physionomie. Ici, le train, lancé à toute vapeur, courait à travers les métairies de Villafranca, éparpillées dans les champs ; là, il passait au pied des rochers sur lesquels se dresse le vieux château mauresque d'el Carpio. Puis il s'enfonçait dans une vraie forêt de mûriers et d'oliviers, tantôt se rapprochant de la montagne, tantôt coupant à travers des prairies basses et marécageuses, ou passait près d'haciendas à demi sauvages, dont les chevaux, paisant en liberté, levaient la tête et le regardaient avec effroi.

Jusqu'à Andujar, ville la plus importante que les voyageurs eussent rencontrée depuis Cordoue

et qui s'étage sur une colline dont le pied plonge dans le fleuve, les voyageurs avaient continuellement suivi le cours du fleuve andalou ; mais là, changeant de bassin et tournant brusquement au nord, le train venait de s'engager dans la vallée secondaire du Guadalimar, lorsque le bandit, qui jusque-là était demeuré silencieux, fumant sa cigarette à la portière opposée, toucha tout à coup le bras de sa fille :

« Regarde, hija ! ce sont les derniers. »

Carmen passa de son côté et jeta un regard sur la route qui de la ville descendait vers la station.

« Santa Maria ! murmura-t-elle, ce sont des gens d'Italica, et ils paraissent bien heureux.

— Ils retournent à Séville, d'où ils s'étaient enfuis ! reprit el Osso ; la peur des intransigeants les en avait chassés ; pauvres gens, Dieu veuille qu'ils ne se pressent pas trop ! tout n'est pas fini là-bas ! »

C'étaient en effet des émigrés, des paysans du charmant village d'Italica, retournant dans leur

patric et ramenant avec eux leurs femmes et leurs filles, dans un lourd chariot traîné par de grands bœufs rouges coiffés d'une sorte de mitre qui, s'élevant entre leurs cornes, leur donnait l'aspect de ces bœufs égyptiens dont nous retrouvons l'image sur les bas-reliefs ou les entailles des obélisques.

Pavoisé de fleurs, de verdure et de branches d'olivier qui en faisaient un herceau de verdure, le char descendait cahotant sur les grosses pierres du chemin; mais si incommode que fut ce mode de transport, le bonheur des exilés retournant dans leur patrie ne les laissait pas s'en apercevoir, et, blotties dans leur tente de ramées, les jeunes filles, allongeant curieusement la tête, gazouillaient comme des oiseaux au printemps.

La gracieuse vision n'avait duré qu'un instant.

« Comme le bonheur passe vite ! murmura l'Andalouse en se rasseyant.

— Ici, oui ! reprit son père; mais là-haut il est éternel pour ceux qui ont fait leur devoir sur la terre. »

Le train continuait à dévorer l'espace, et, passé Baeja, courait droit sur la sierra. A droite et à gauche s'étendait la plaine immense de las Navas de Tolosa, si célèbre dans les chroniques espagnoles par la grande victoire qu'y remporta sur les Maures l'armée réunie des rois de Castille, de Navarre et d'Aragon; en face, les contreforts de la sierra Morena se développaient, sombres et menaçants, avec leurs murailles de rochers, comme pour barrer le passage.

La route de terre s'enfonçait en cet endroit dans le fameux défilé de Despena Perros, limite extrême de l'Andalousie; incapable d'emporter d'assaut ces lignes redoutables et de gravir ces rampes abruptes taillées au flanc des rochers, la puissante locomotive les tourne en se jetant sur la gauche, traverse le défilé sur un viaduc de plus de cent cinquante mètres de longueur, et, se couronnant de vapeur, se plonge, en sifflant de toute la force de ses poumons de fer, dans les entrailles même de la montagne, percée par huit tunnels successifs alternant avec autant de ponts jetés

sur des abîmes au fond desquels se tordent en grondant des torrents, dont la blanche écume contraste avec la verdure presque noire de la mousse et les tons violents des blocs fauves détachés du sommet de la sierra.

C'était pour la première fois qu'Inès, qui jamais n'était sortie d'Andalousie, voyageait dans un chemin de fer ailleurs qu'en plaine; l'effroi qu'elle éprouva en se voyant tout à coup plongée dans les ténèbres, rendues plus terrifiantes encore par le bruit assourdissant des roues, la lueur des flammèches, qui passaient comme une raie de feu sur le noir manteau de la nuit, et les sifflements répétés de la vapeur, est plus facile à comprendre qu'à dépeindre.

« Où sommes-nous, *senorita* ? demanda-t-elle, pâle et tremblante, quand enfin, débouchant du souterrain, le train passa subitement de l'obscurité la plus profonde à une éblouissante lumière, produite par les rayons du soleil tombant sur de grandes roches calcaires.

— Dans la Manche, ma bonne Inès; l'Andalousie est maintenant derrière nous.

— Comment ! *senorita*, nous avons franchi la montagne ?

— Nous avons passé dessous.

— Vilaine invention que les chemins de fer ! s'écria la camériste, dont l'imagination, enthousiaste et poétique comme celle de toutes les Andalouses, ne pouvait pas admettre que la rapidité fût une compensation au pittoresque. J'ai traversé la Ronda encore tout enfant, une montagne bien plus effrayante que la sierra Morena; nous mimes deux jours, et il nous fallut coucher dans une venta, au milieu des rochers, presque dans la neige; mais le lendemain, quelle belle descente du haut de la sierra, dans la plaine toute resplendissante de lumière, au tintement des grelots de nos mules empanachées et chargées de bagages recouverts de capes rayées ! En haut, la montagne était toute blanche avec une teinte rose. Plus bas, elle devenait fauve et comme dorée, avec des cascades de fleurs qui se balançaient à chaque fissure et se penchaient comme pour nous regarder passer; plus bas encore, les

grands aloés, avec leurs fleurs roses, se tenaient debout à l'entrée de la plaine, comme les valets galonnés qui, les jours de fête, un flambeau à la main, s'échelonnent sur les degrés du palais de l'Ayuntamiento. C'était beau cela, et je ne l'oublierai de ma vie, tandis que ceci, voyez comme c'est triste et laid ! »

Triste et laid, c'est bien en effet l'épithète qui convient à cette succession de plaines caillouteuses qui forment le vaste plateau de la Manche, pays plat, poudreux, au sol friable, sans arbres, sans horizon, sans maisons, où l'œil ne trouve pour se reposer que quelques maigres bouquets de chênes verts, dont le feuillage dur ressemble à du métal découpé, ou d'interminables vignes, rampant sur la terre, alternent avec d'immenses terres à blé hérissées d'un chaume sec et cassant, et avec des prairies sans herbe, ou du moins qu'on dirait telles, tant le gazon y crie la soif et cherche à se cacher derrière les cailloux pour s'abriter contre les ardeurs d'un soleil sous les rayons duquel la terre se gerce et se fendille.

L'Espagne est le pays des contrastes : l'opulence y coudoie la misère, la gaieté folle la sombre tristesse; une montagne sépare l'Andalousie de la Nouvelle-Castille, et l'on dirait deux peuples n'ayant jamais eu aucun rapport.

Où sont-elles les blanches maisons, et les palais arabes, et les guitares qui ne se taisent ni jour ni nuit, et les costumes aux brillantes couleurs ? Dans la Manche, il n'y a plus rien de tout cela ; la couleur qui y domine, c'est la couleur amadou, c'est celle de la terre, de ces moulins à vent qui, çà et là, tournent dans le vide sans jeter aux échos le moindre tic-tac, des maisons qu'on dirait découpées dans un bloc de liège, des paysans que de loin en loin on rencontre hâves, fraves, avec des chapeaux roussis, des culottes courtes et des guêtres de gros drap, portant sur l'épaule une veste ou un manteau en guenilles et poussant devant eux un âne efflanqué chargé de deux grosses outres, dont le vin violet de Valdepenas fait rebondir les flancs de cuir noirâtre.

Sous cette apparence de misère et de désolation, la Manche est cependant loin d'être pauvre; ses

blés et ses vins suffiraient à eux seuls pour remplir ses caves et ses greniers; des milliers de mérinos y trouvent, après la saison des pluies, assez d'herbe pour s'y nourrir, et le sol y renferme des mines d'une inépuisable richesse; mais les habitants semblent avoir emprunté à leur province sa mélancolie sauvage; s'ils possèdent des duros ils les cachent; ils ont le culte des haillons et du travail opiniâtre, ils sont fiers de leur rusticité farouche et ne permettent la toilette ni à leurs femmes ni à leurs filles. Courbées sur la terre pour en enlever les cailloux, dont elles forment çà et là des tas énormes, ces rudes ouvrières se montrent rarement dans les villages, à l'entrée desquels s'ébattent des enfants demi-nus, bruns comme des mulâtres, qui, à travers leurs cheveux en broussailles, regardent passer le voyageur d'une mine étonnée et farouche.

La nuit approchait, quand enfin à l'horizon apparut comme une oasis de verdure la petite ville de Manzanarès, entourée de jardins et ceinturée de grands arbres, au-dessus desquels le soleil couchant faisait briller comme une étoile d'or la croix de son clocher gothique.

« Oh ! senorita, des oliviers, des arbres ! » s'écria Inès, qui, apercevant la première cette île verdoyante, se sentait transportée de la même joie qu'éprouve dans le Sahara le voyageur épuisé de fatigue à la vue des palmiers qui se dessinent dans le ciel bleu.

Carmen, il faut bien l'avouer, éprouva, elle aussi, une agréable surprise; ses yeux n'étaient pas habitués à la stérilité monotone qui depuis la sierra semblait les poursuivre et les envelopper.

Dona Murillo poussa elle-même un soupir de satisfaction.

« Qu'est-ce que cette ville ? » demanda la jeune fille.

— Manzanarès, répondit el Osso; c'est là que nous allons passer la nuit.

— Demain, les provinces que nous traverserons seront-elles aussi affreuses ? fit dona Paquita, qui, regardant le paysage à travers son voile de veuve, n'avait pas dû le trouver plus beau que ses compagnes.



Quelle belle descente du haut de la sierra! (Page 478.)

— Demain, nous redescendrons vers la mer, et nous retrouverons un pays semblable à l'Andalousie, » dit le bandit.

Le visage d'Inès s'éclaira.

Cinq minutes après, le train s'arrêtait; Diego vint faire ses adieux à dona Murillo, qu'il ne devait plus revoir, parce qu'il continuait directement pour Madrid, où il allait attendre le bandit



Sauf la forme du chapeau, qui ressemble à une gilette. (Page 490.)

et sa fille ; puis les voyageurs se firent conduire à la posada del Cisne (l'auberge du Cygne).

On y entrait par l'écurie dans une vaste cuisine froide, d'où l'on passait dans un comedor ou salle à manger, meublé d'une longue table sans nappe, chargée d'écuelles de terre et de cruches de vin rouge épais à couper au couteau. Cinq ou six àniers occupaient le bout de cette table et

jouaient au monté avec des cartes crasseuses.

À l'arrivée des senoras, ils saluèrent gravement et continuèrent à jouer et à fumer en silence.

Des chiens au poil rude et à l'aspect féroce se tenaient accroupis chacun au pied de l'escopette de son maître appuyée au mur.

Quand un joueur perdait, il sortait du haillon brun qui lui servait de ceinture une bolsilla de

cuir, en tirait un douro et le jetait sur la table.

Le gagnant prenait l'argent, le faisait tinter sur la lame de sa navaja pour s'assurer qu'il n'était pas faux et le mettait dans sa bourse.

Pas un mot n'était échangé.

On eût dit une partie de muets.

A eux seuls, deux Andaloux eussent fait vingt fois plus de bruit.

Ce n'était cependant pas que ces hommes fussent sans passions; à la clarté de la chandelle de suif plantée dans le goulot d'une bouteille qui les éclairait, il était facile de saisir la trace rapide de chaque émotion, soit dans un plissement des sourcils, soit dans la contraction des lèvres de ces visages, dont les yeux noirs et ardents indiquaient la sombre énergie; seulement ils refoulaient leurs sentiments au dedans d'eux-mêmes, regardant comme indigne d'un homme de se laisser pénétrer.

Personne, du reste, dans la maison, ne semblait s'occuper d'eux; il fallut qu'el Osso allât chercher le mesonero, qui était allé pêcher des goujons dans l'Azner, mais ne devait pas tarder à rentrer, dit le garçon d'écurie, à cause de la nuit.

Quant à la mesonera, elle était sortie, elle aussi, pour passer la soirée chez une tante qui demeurait à l'autre bout du village. Pourquoi serait-elle restée?

Les voyageurs qui venaient s'arrêter à la posada, tous mulâtiers ou bergers, en connaissaient les us et coutumes; ils savaient qu'on n'y trouvait à manger que ce que l'on y apportait; quand ils n'avaient pas eu cette précaution, ils allaient acheter leurs provisions dans le village, allumaient le feu, prenaient la poêle commune suspendue près du foyer, préparaient leur dîner, le mangeaient comme ils pouvaient et allaient ensuite se coucher dans le foin.

El Osso ne s'étonnait de rien et avait pris ses précautions: une poignée d'olives dans la poche de sa veste; avec cela, il serait allé au bout de l'Espagne. Ce repas, suffisant pour lui, aurait cependant mal fait les affaires de dona Murillo, habituée à un autre ordinaire, si Inés, sur les ordres de Carmen, n'avait bourré un panier de pain, de jambon, de chocolat et d'azucarillos.

Avec une salade de pimientos qu'il fut possible de se procurer, les voyageuses dinèrent tant bien que mal, sans que les joueurs se dérangeassent le moins du monde.

Restait la question du coucher; elle fut tranchée par le retour du mesonero, qui, tout en apprêtant pour lui et son chien les poissons qu'il venait de pêcher, sans plus se soucier de ses hôtes que s'ils n'eussent pas existé, déclara au bandit qu'il n'y avait dans la maison qu'un seul lit, celui de sa femme, mais que celle-ci, pour deux piécettes, consentirait volontiers à le céder aux trois señoras et irait coucher au grenier à foin.

Pour deux réaux de plus, l'hôte daigna, mais non sans se faire prier, donner un drap blanc assez grand pour qu'on pût le replier en deux; puis, tandis que Carmen, aidée de la camériste, préparait le lit, le mesonero s'établit au coin du feu et se mit à lire le journal officiel, déjà vieux de trois ou quatre jours, pendant que dans un coin de la cuisine don Gomez y Ruiz s'accommodait du mieux qu'il pouvait sur le coffre à avoine pour passer la nuit.

Des quatre nouveaux arrivés, ce fut le seul qui put fermer les yeux. Carmen et sa tante avaient commis l'énorme imprudence de s'étendre dans le lit qui leur avait été abandonné et d'éteindre leur lumière; elles commençaient à peine à s'endormir quand de silencieux, mais avides bataillons d'insectes dont le quartier général semble s'être partagé entre l'Espagne et l'Italie, se glissèrent sous le drap et commencèrent l'attaque; une autre colonne de guerrilleros montait en même temps à l'assaut d'Inés, roulée sur le sol dans une couverture; il fallut rallumer la chandelle au plus vite.

Sa clarté éclaira le double champ de bataille; il était noir de combattants: ce n'était pas une armée, mais une multitude, contre les piqûres et les morsures de laquelle toute résistance devenait impossible.

Appeler au secours n'eût servi de rien; force fut aux señoras d'abandonner non-seulement le lit, mais la chambre, envahie par des légions dont les colonnes menaçantes sortaient de chaque

tente de la cloison, de chaque paille des chaises, escadaient les meubles ou se laissaient tomber du plafond en pluie grouillante sur le lit.

Les voyageuses, épouvantées, se réfugièrent dans la cuisine, où un des joueurs dormait, les pieds dans la cendre chaude, enveloppé dans sa cape de laine brune, pendant qu'el Osso ronflait comme un orgue sur son coffre à avoine.

En France, une semblable mésaventure aurait fait pousser des cris de paon; en Espagne, les voyageurs sont plus accommodants. *Cosas de Espana!* disent-ils en levant les épaules si quelque *gavacho* fait mine de les plaindre.

Le lendemain, au déjeuner, consistant en une tasse de chocolat grande comme un dé à coudre et en un verre d'eau parfumée plutôt que sucrée avec cette mousse durcie qu'on appelle *azúcarillo*, dona Murillo, malgré sa profonde tristesse, fut la première à rire de sa mésaventure, puis el Osso paya gravement, on se dirigea vers la gare, et tout fut dit.

Une heure après, le train, passant devant la petite colline, couronnée de vingt-cinq moulins à vent, sur laquelle s'étage le misérable pueblo de Campo de Criptana, se dirigeait, à travers une plaine couverte de chaume, vers la petite ville de Villarrobledo, célèbre par la défaite des carlistes de Cabrera près d'un bois de chênes verts que traverse la voie ferrée.

La Manche se termine, de ce côté, à la Roda, misérable bourgade comme presque toutes celles de cette triste contrée; mais le premier arrêt un peu considérable fut à Albacete, capitale de la province du même nom et célèbre, comme Santa-Cruz de Mudela, par ses fabriques de couteaux.

La gare était remplie de colporteurs offrant leur marchandise aux voyageurs: *cuchillos* ou petits couteaux de poche, *puñales* ou poignards à lame triangulaire, *navajas* de toutes grandeurs, à lame taillée en forme de poisson dont l'extrémité, pointue comme une aiguille, traverse un douro sans plier, et dont le fil est si bien trempé que d'un seul coup on peut trancher en deux parties un clou de forte dimension sans que la lame en porte la trace.

El Osso était trop amateur de cette arme terrible pour ne pas se laisser tenter par la vue de cet arsenal.

L'embarquement d'un bataillon de soldats envoyés à Campos, qui alors assiégeait Valence, lui donna tout le temps de choisir entre des centaines de ces *navajas* à manche de cuivre découpé à jour et à lame incrustée en devises rouge sang qui leur donnent une apparence tout à fait formidable.

Tout à coup il en prit une avec une vive émotion dans la corbeille d'un vieillard.

Sur la lame étaient tracés ces mots:

« Vivan los amantes del rey don Carlos setimo (vivent les partisans du roi don Carlos VII)! »

« Tu es donc carliste? » s'écria el Bandito en s'adressant au vendeur.

— Ancien soldat de Cabrera, pour vous servir, répondit celui-ci.

— Viva Dios! amigo, et combien veux-tu de ta *navaja*?

— Trois douros, pour vous seul, señor.

— Pourquoi pour moi seul?

— Parce que je vois que vous êtes des bons, un buen carlista, répondit le vieillard sans s'inquiéter s'il était entendu des soldats.

— Et tu me réponds qu'elle est bien trempée?

— Quand cette vipère pique,
Point n'est remède en la boutique,

fit le marchand; essayez-la sur un républicain, et vous m'en donnerez des nouvelles.

— Caramba, ainsi je ferai! » gronda el Osso en essayant la pointe sur son doigt, et il ajouta:

« Il y a donc des carlistes ici? »

— Si, señor, fit le vieillard; mes deux fils sont dans la montagne; et si ce n'était que je suis si vieux...

— Et moi j'y vais, s'écria el Osso en lui tendant la main; adieu, amigo! Je te promets d'éprouver ta *navaja*.

D'Albáete à Chincilla, station où vient s'embrancher le chemin de fer de Carthagène et de Chincilla à el Villar, la voie ferrée continue toujours, montant insensiblement à travers un sol aride et inculte, couvert de bruyères et de

quelques maigres touffes de ces chênes verts dont l'apparence maigre et chétive augmentait, au lieu de la distraire, la tristesse des trois voyageuses.

Et Osso, seul rajeuni par la rencontre du vieux carliste, pensait à la guerre, au roi, à son drapeau, qui, sauvé de l'incendie de la Palmeria par les soins prévoyants de Carmen, allait se déployer sur la montagne, et, l'œil fixé sur la lande, il interrogeait l'horizon, comme s'il se fût attendu à voir apparaître quelqu'un de ces audacieux cabecillas qui, à la tête de leur bande, parcouraient la province de Valence et s'étaient déjà avancés jusqu'à Albacete.

Mais ni les guerilleros de Charles VII, ni les orangiers après lesquels soupirait Inès ne se montraient, et déjà, quittant les hauts plateaux, le train commençait une descente qui ne devait se terminer qu'à la mer.

En parlant de l'Espagne, un écrivain plus pittoresque qu'exact l'a comparée, pour la forme, à une peau de bœuf étendue sur les flots.

Pour demeurer dans le vrai, il aurait fallu choisir une autre comparaison.

L'Espagne ressemble bien plus, en effet, à une énorme tortue retenue par l'extrémité de sa carapace à la frontière française et tournant son bec pointu, figuré par le rocher de Gibraltar, vers la côte africaine. De tous les côtés, ses rivages affleurent la Méditerranée ou l'Océan; les bords seuls sont plats; le centre bombe à une grande hauteur et forme les plateaux de l'Aragon et des Castilles.

Froide et battue par les vents sur ces hauteurs, la Péninsule voit sa température s'élever à mesure que sa pente descend vers la plaine, soit du côté de l'Andalousie, soit de ce-

lui de Valence, dont l'opulente huerta, abondamment arrosée par le moyen d'une canalisation savante due à la civilisation arabe, se couvre de magnifiques moissons et de véritables forêts de grenadiers, de palmiers et d'orangers.

Au plateau monotone et nu les collines commencent à succéder; la végétation, encore discontinue, s'annonçait par larges plaques; les arbres se découpaient çà et là sur le bleu du ciel; les maisons se faisaient plus fréquentes, les eaux plus abondantes.

Ici se montrait Almansa, avec son rocher calcaire couronné par les ruines d'un vieux château arabe, et sa célèbre pyramide se dressant au milieu de la plaine où le maréchal de Berwick remporta cette fameuse victoire qui assit sur son trône Philippe V, le premier des Bourbons d'Espagne; là, Villena, se dessinant en amphithéâtre au milieu de ses riches vignobles; Sax, échelonnée sur la pente de ce d'une roche dont, par un jeu de la nature, le sommet représente le profil parfait d'une tête d'éléphant; plus loin, Huelva, assise dans ses jardins fleuris; Monovar, la manufacturière, qui porte pour armes une fleur de lis dans son écusson et pour devise ces mots : *Muy noble, illustre, fiel y leal*; plus loin encore, Novelda, dans sa belle vallée ombragée d'oliviers gigantesques, d'orangers couverts de fruits d'or et de ces palmiers de l'Orient, dont la vue fit battre le cœur des trois voyageuses en leur rappelant la belle Andalousie, et enfin Alicante, le but de leur voyage, Alicante, la ville aux vins parfumés et aux blanches maisons, couronnée comme une reine de son diadème par une citadelle d'où la vue plonge dans l'horizon sans bornes de la bleue Méditerranée.



Les malades et les infirmes se faisaient porter devant le Christ (p. 486.)

CHAPITRE XXXI

LES GRIMES D'ALCOY

La ville d'Alicante était presque la seule ville du littoral qui avait su garder sa tranquillité; portée au plaisir mais ardente au travail, sa population ouvrière n'avait suivi l'exemple ni des intransigeants de Valence, alors assiégés par l'armée régulière, ni des fédéraux de Carthagène, qui, maîtres de la flotte et de la forteresse, se

préparaient à défendre jusqu'à la dernière extrémité ce formidable boulevard de la révolution.

Pendant que la guerre civile sévissait dans les deux provinces au milieu desquelles elle est comme enclavée, la riche et commerçante cité avait su conserver une sorte de neutralité, à laquelle elle avait dû longtemps la paix et la concorde.

Aucune émotion populaire n'avait ensanglanté ses rues; ses prêtres n'avaient point eu à fuir, comme à Séville et ailleurs, loin de leurs églises profanées et pillées; ses saintes religieuses, dont le nombre augmentait chaque jour par l'arrivée de sœurs expulsées de leurs monastères, pouvaient prier en paix au pied des autels pour le salut de

leur malheureuse patrie; et dans l'église de la Sainte-Face, ainsi nommée parce qu'on y conserve le liège dont sainte Véronique se servit pour éteindre la sueur et le sang de l'Homme-Dieu montant au Calvaire, les malades et les infirmes continuaient à se faire porter devant le Christ vénéré, dont, suivant une pieuse tradition, il suffit de toucher les plaies pour être guéri de toute infirmité.

Ce calme n'était pourtant qu'à la surface, et depuis une semaine une profonde inquiétude régnait dans la cité. Des bruits d'attaque prochaine de la part des intransigeants de Carthagène, intéressés à ne pas laisser un seul port entre les mains du gouvernement de Madrid, circulaient en se fortifiant chaque jour, et, depuis la veille, ces rumeurs alarmantes s'étaient encore fortifiées par l'apparition sur la rade de la frégate cuirassée *la Numancia*, montée par des soldats de Carthagène et commandée, disait-on, par un corsaire américain, qui, après avoir capturé plusieurs barques, menaçait de bombarder la ville.

À la rigueur, il était possible de s'opposer à un débarquement sans que les habitants eussent à souffrir d'un combat livré sur le rivage, distant de près d'un kilomètre; mais, contre un bombardement, la présence de la garnison ne pouvait donner aucune assurance; les canons de la citadelle, trop faibles pour répondre aux pièces à longue portée du navire ennemi, étaient dans l'impossibilité d'atteindre *la Numancia*, tandis que, sans avoir rien à redouter, elle ferait pleuvoir sur la ville ses bombes au pétrole et ses obus du poids de plus de cinquante kilogrammes.

En de semblables circonstances, les habitants d'Alicante ne pouvaient avoir d'autre espérance que la protection du ciel. L'évêque ordonna des prières publiques, et les prédicateurs annoncèrent en chaire que la relique apportée de Rome serait processionnellement portée à travers les rues.

D'aussi loin qu'ils avaient pu apercevoir la rade, les voyageurs avaient bien distingué la masse noire du vaisseau cuirassé faisant tache sur la robe bleue de la mer et courant des bordées suspectes, dont l'inclinaison de la fumée indi-

quait la direction. Mais la présence d'un navire ne pouvait pas étonner des personnes ignorant ce qui s'était passé, et el Osso s'était expliqué les manœuvres du vaisseau par la nécessité de surveiller la côte ou de transporter des troupes soit à Valence, soit à Carthagène.

Aussi, lorsque le train s'arrêta en gare, le son lugubre des cloches tintant des glas funèbres causa dans tout le train une émotion singulière.

De quoi s'agissait-il? Un malheur public était-il arrivé? Quelque grand personnage venait-il de mourir?

Les employés du chemin de fer, interrogés par cent personnes à la fois, n'avaient pas le temps de répondre aux questions; les mots de bombardement et de procession, interprétés par chacun suivant ses appréhensions personnelles, augmentaient la confusion; les uns croyaient qu'il s'agissait des carlistes, les autres des intransigeants.

Les moins braves voulaient repartir; les plus déterminés se préparaient à prendre part à la lutte; tous réclamaient leurs bagages. Dona Murillo se lamentait d'être venue se fourrer dans cette bagarre; Inés, qui se souvenait du pillage et de l'assassinat de la rue de las Serpes, tremblait de tous ses membres et perdait la tête; el Osso pensait à sa fille et à sa navaja; Carmen, à son père et à sa tante.

Enfin on finit par s'entendre; la procession était commencée et le bombardement encore à l'état de menace.

Alors, avec cette mobilité d'impression qui est le fond du caractère des Espagnols du sud, on oublia l'un pour ne penser qu'à l'autre, et une bonne moitié des nouveaux arrivants, laissant malles et colis sur le quai, courut à la fonction.

Le spectacle en valait la peine; c'était une revanche de la procession d'el Corpus, qui, cette année, n'avait pas pu avoir lieu à Séville, à cause de l'insurrection.

Inés n'aurait pas mieux demandé que de suivre la foule; ce fut Carmen qui la retint, pendant qu'el Osso s'emparait presque de force d'une voiture, dont le cocher prétendait ne pas perdre sa part du défilé.

Il fallut que don Gomez chargeât lui-même les bagages, que bousculaient les employés, et ensuite les déchargeât à la fonda de Bosio, dont mesoneros et domestiques étaient partis pour ne rien manquer du cortège.

Mais il lui fut impossible d'obtenir, même de la veuve désolée, même de la raisonnable Carmen, que les colis fussent transportés dans une chambre; la procession était sortie, il fallait se trouver sur son passage.

On se mit donc en route. Trouver le chemin n'était pas difficile : le murmure de la foule servait de guide; elle était immense.

Du reste, les miradores pavoisés indiquaient suffisamment l'itinéraire suivi par les confréries.

Ce fut à l'entrée de la rue de la Mer qu'el Osso rencontra le cortège.

Averti d'avance, il n'aurait pas pu mieux choisir; le coup d'œil était magnifique.

Certes, ce n'était pas la première fois que Carmen assistait à une cérémonie de ce genre, et les processions que du haut du palais de l'Ayuntamiento elle avait vu défiler à Seville étaient autrement luxueuses; mais dans les circonstances actuelles, celle-ci avait un caractère de majesté tout particulier.

Encore quelques heures, et peut-être Alicante allait subir toutes les horreurs d'un bombardement; encore quelques heures, et cette longue rue que remplissait la foule, que décoraient des draperies retombant de chaque balcon, allait être changée en un désert de ruines; encore quelques heures, et peut-être, au milieu d'une mer de feu, allaient s'écrouler ces clochers, du sommet desquels les cloches jetaient aux vents leurs tintements funèbres.

Du haut de ce ciel bleu déroulé comme un pavillon d'azur sur la foule en habits de fête, la mort planait sur la riche cité, et, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, s'allongeait, comme un immense crêpe funèbre, la longue file des Pénitents noirs, coiffés de leurs hauts bonnets à masque rabattu sur le visage, et portant chacun, comme dans les cérémonies expiatoires, un cierge de cire jaune, dont la flamme vacillante rappelait

celle de ces flambeaux qui brûlent silencieux autour d'un catafalque.

Point de musique triomphante, d'encensoirs fumants, de bannières déployant au vent leur riche tissu soyeux; point de saïces dansant devant le dais resplendissant, d'anges aux ailes diaprées des couleurs de l'arc-en-ciel, de fleurs tombant de chaque étage en pluie parfumée, de guerriers à cuirasse d'or, de vierges couronnées de roses.

Tout était noir et sombre dans le milieu de la rue; le jour de la colère était venu; la supplication remplaçait l'hymne de la louange, et, dans le silence solennel, seul s'élevait vers Dieu le chant du *Dies iræ*, accompagné du cri déchirant du *Parce Domine*, et la foule, touff à l'heure bruyante, presque tumultueuse, mais toujours croyante, se courbait sur le passage de la sainte relique, se frappant la poitrine et répétant de sa voix grave et puissante comme le murmure du flot sur la grève :

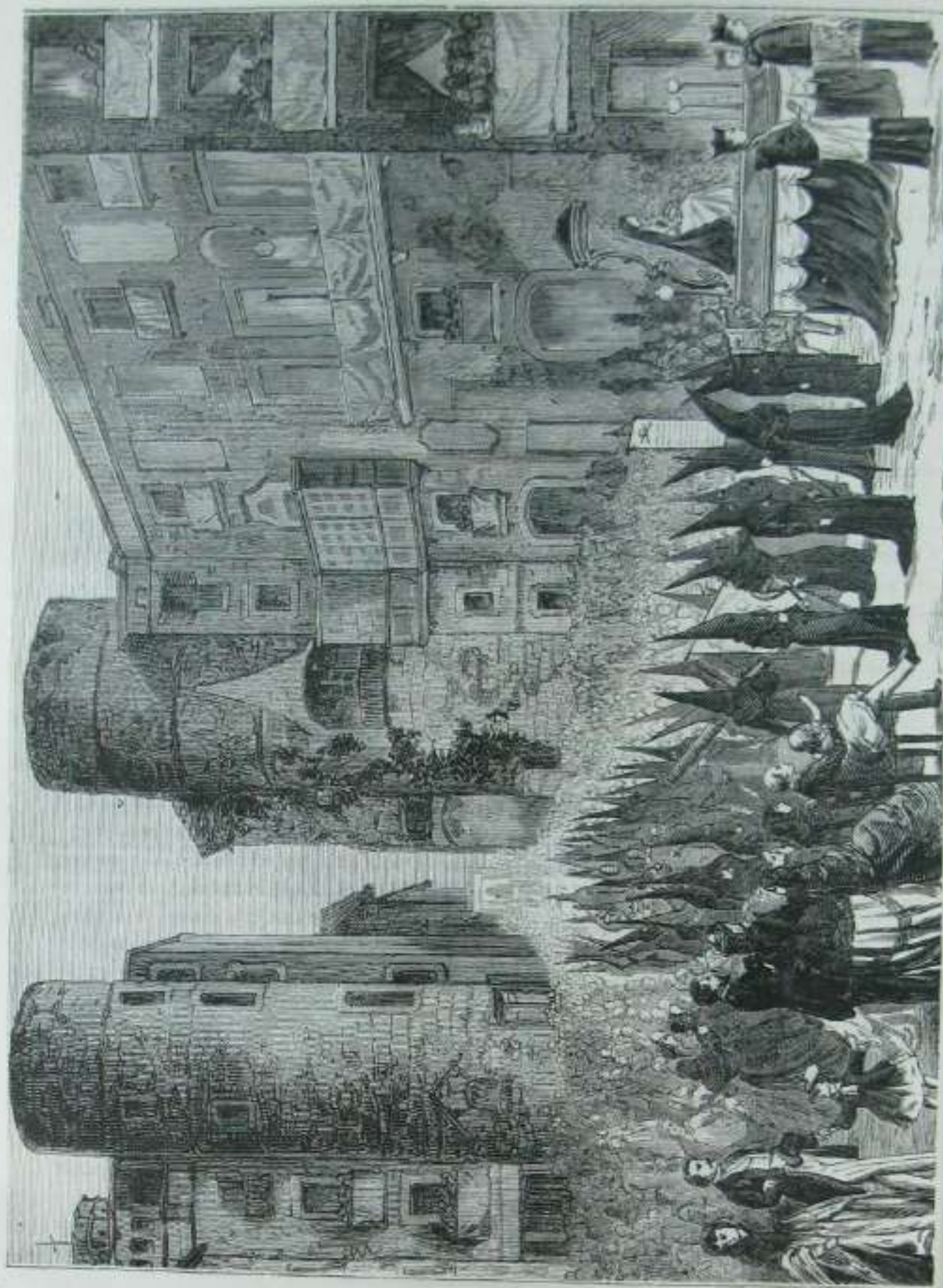
« Seigneur, pardonnez-nous ! Seigneur, ayez pitié de nous ! »

Mais quand le défilé fut terminé, quand le dais de drap d'argent à panaches noirs sous lequel l'évêque, entouré des notabilités de la ville, tête nue et le cierge de l'amende honorable à la main, eut disparu à l'angle de l'Alameda, toute cette impression de tristesse se dissipa comme par enchantement; les bruyantes conversations festonnées de trais éclats de rire succédèrent au recueillement; les cafés se remplirent, les lazzis se croisèrent, et les vendeuses d'oranges et de boissons à la glace jetèrent à travers le remous de la multitude bariolée ce glapissement aigu qui si souvent retentit aux courses de taureaux :

« Agua fresca ! quien quiere agua ? »

En promettant à sa belle-sœur de lui faire retrouver l'Andalousie à Alicante, el Osso ne l'avait pas trompée.

Il y avait cependant déjà entre les deux provinces des différences sensibles, non-seulement dans la physionomie de la ville, aux rues plus larges, aux maisons à balcons et presque toutes sans miradores, mais dans le langage dur et sec du





Vient-ils surprendre un village, ils abattent deux ou trois poteaux (p. 472.)

peuple, dont l'accent arrêté contraste vivement avec le zéayement si habituel aux Andalous.

Beaucoup plus occupée des toilettes que de la grammaire, la camériste Inés fut surtout frappée de la singularité des costumes populaires, car, dans le monde, tout ce qui s'appelle société s'habilille de la même manière, du pôle nord au pôle

sud, et, sous le nom générique de toilette de Paris, a adopté l'uniforme du laid.

Ce qui l'étonnait le plus, la scandalisait presque, c'était le peu de cas que les femmes du peuple semblent faire de la mantille nationale, remplacée à Alicante par le foulard noué sur la tête avec un bout flottant sur les épaules; la jupe est

aussi plus longue, plus étoffée, et dans toute cette multitude il aurait été difficile de trouver une seule manola s'enveloppant dans un de ces châles des Philippines si chers aux élégantes de Séville et sur le fond éclatant desquels se détachent vivement les fleurs et les oiseaux, les papillons et les arabesques brodés en soie par l'aiguille d'une capricieuse artiste.

Sauf la forme du chapeau, qui le plus souvent affecte celle d'une large galette posée sur un mouchoir noué autour de la tête, l'habillement des hommes différait moins dans les deux provinces : c'était toujours la chemise blanche retenue au cou par un foulard passé dans un anneau, le gilet de velours à boutons de filigranes d'argent, le pantalon serré à la taille par une large ceinture de soie, les bas blancs, les espadilles attachées au-dessus du pied comme le cothurne romain, et la mante rayée jetée sur l'épaule ou portée sur le bras.

Volontiers la camériste eût passé le reste de la journée à faire ces études comparatives, si sa maîtresse, venue à Alicante pour tout autre motif que celui de se promener dans la foule, n'eût demandé à son beau-frère de la reconduire à la fonda pour s'y reposer des fatigues de son voyage, pendant qu'avec Carmen il irait s'informer du couvent des Augustines et savoir si la menace faite par le commandant de *la Numancia* n'aurait pas apporté dans les dispositions de l'abbesse des modifications s'opposant à ce que, dès le lendemain, elle pût aller s'installer dans sa retraite pour ne plus vivre qu'en Dieu et pour Dieu.

El Osso avait hâte, lui aussi, d'éclaircir cette question, le temps pressait, et il se reprochait comme un vol fait à son roi chaque heure perdue dans l'inaction.

Fort heureusement, comme toutes les saintes âmes qui ont confiance en Dieu, la supérieure, dona Theresa, ne craignait que le péché et redoutait fort peu les obus ; elle reçut don Gomez et sa fille dans un parloir orné d'un superbe Murillo et coupé en deux par une grille assez espacée pour qu'el Bandito, qui cependant n'avait jamais vu la sœur de dona Murillo, pût

la reconnaître à un certain air de famille dont il était impossible de ne pas être frappé.

Les deux sœurs étaient cependant loin de se ressembler ; grande, maigre, les traits allongés, le teint calme, avec de grands yeux d'un bleu pâle ombragés de longs cils qui faisaient ombre sur une peau blême et de cette couleur de cire mate que donne la réclusion, dona Theresa avait la parole lente, un peu traînante même, un port de reine, et une grande distinction de manières due à de fréquents rapports avec la haute société, qui venait la consulter comme un oracle.

La visite ne dura que quelques minutes, dans lesquelles le bandit sut à peine placer quelques paroles ; il se sentait gêné et comme intimidé par cette religieuse au visage de marbre et qui semblait inaccessible à toute autre passion qu'à l'amour de Dieu.

Froide et réservée avec el Osso, dona Theresa se montra au contraire bienveillante et presque affectueuse pour Carmen, à laquelle elle permit de venir le lendemain s'enfermer avec sa tante, dans l'aile réservée aux dames pensionnaires, pour l'aider à s'y installer ; elle l'interrogea sur ses projets, la loua de ne pas vouloir se séparer de son père, et celui-ci d'aller combattre pour le droit et la religion, se recommanda à ses prières, lui promit de prier pour elle, et, se levant pour mettre fin à la conversation, salua gravement et se retira.

« Quelle femme ! s'écria el Osso quand il fut sorti du couvent ; je suis sûr qu'elle serait capable de commander une armée. »

Le jour suivant, vers midi, il alla conduire sa belle-sœur au couvent, et après avoir pris congé d'elle, non sans une véritable émotion, il se retira, lui laissant sa fille avec elle, alla prier dans une église, puis, ne sachant que faire de son temps, sortit par la porte de la Mer pour aller sur le rivage examiner les mouvements suspects de *la Numancia*.

Le navire avait disparu dans la matinée, retournant à Carthagène.

La rade était déserte ; mais à l'horizon, du côté opposé, quatre ou cinq trégoates, marchant de

conserve, témoignaient par leur présence que les prières de la veille avaient été entendues et que Dieu permettait que la division de l'amiral Palacios arrivât à temps pour préserver la ville.

Rassuré de ce côté, le bandit revint sur ses pas, entra dans un café, où, pour se donner une contenance, il demanda un verre d'agras, s'assit à une table et prit un journal.

Les nouvelles offraient peu d'intérêt. Comme toujours, les troupes du gouvernement triomphaient de tous côtés, mais n'avançaient nulle part. La dernière bande carliste, surprise par n'importe quel général, avait été dispersée aux environs de Valence et poursuivie dans la montagne. A Cadix, les intransigeants n'attendaient que le moment de se soumettre. Cabrinetti avait battu le général Saballs; Moriones triomphait dans la Navarre. Tout était pour le mieux, ainsi qu'on le proclame dans tous les pays où, sous prétexte de liberté de la presse, les feuilles publiques n'ont la permission de ne donner que les nouvelles dictées par le pouvoir existant.

El Osso savait à quoi s'en tenir sur la véracité de la feuille républicaine, et, malgré cela, il éprouvait cette sorte de vague appréhension que produit une dépêche Havas, qu'on sait être fautive dix-neuf fois sur vingt, mais qui par hasard peut être vraie une fois.

Tout à coup, un jeune homme entra, et s'adressant à un officier qui, lui aussi, lisait un journal :

« Ah! s'écria-t-il, il est heureux que je vous rencontre, Emiliano; le colonel vous fait chercher partout.

— Quelle plaisanterie! Je ne suis pas de service. Que me veut-il, ce brave colonel?

— Ma foi, mon cher, il ne me l'a pas dit; mais je suppose que c'est pour vous faire partir avec votre compagnie.

— Bah! *la Numancia* revient donc sur nous?

— Il s'agit bien de *la Numancia*.

— De quoi alors?

— Des carlistes, mon cher, et du cabecilla Vallès.

— Mon cher, votre plaisanterie serait excel-

lente si je ne lisais pas en ce moment la dépêche qui annonce sa défaite par Cabrinetti, la dispersion de sa bande et son arrestation à Carcagente. »

Un vieux libéral qui buvait de la bière au limon se leva avec indignation.

« Si j'étais le gouvernement, s'écria-t-il, je vous ferais arrêter pour colportage de fausses nouvelles dans un lieu public, don Alejandro.

— Alors il y a longtemps que vous seriez en prison, señor Thomasio, car il n'y a de faux que tous vos récits de victoires, répartit le jeune homme; d'ailleurs, je n'ai rien annoncé, et je n'ai fait que dire à mon ami que son colonel le demande.

— Vous avez ajouté : pour poursuivre la bande de Vallès; or, Vallès est en prison.

— Il y est si peu, qu'en ce moment même il s'occupe à faire sauter les rails du chemin de fer au col de la Hermosa, à une vingtaine de kilomètres d'ici, et qu'il vient de rançonner le village de Montforte.

— C'est tout simplement impossible. Moriones et Cabrinetti ont cent fois battu les rebelles, et il n'y a plus une seule de leurs bandes dans le pays. D'ailleurs, puisque vous êtes si sûr de votre fait, je vous parie une once, continua don Thomasio, qu'il n'y a pas à vingt lieues à la ronde un seul carliste en armes. »

Et il fit tinter des pièces d'or dans sa bolsilla:

« Je sais le contraire, mais je ne parie jamais.

— C'est prudent, ricana le libéral en jetant par bravade une quadeuple sur la table. Voyons, qui tient le pari?

— Moi! » répondit el Osso en se redressant.

Et une seconde pièce d'or vint tomber auprès de la première.

« C'est sans doute un carliste qui me fait l'honneur de parier contre moi? fit don Thomasio.

— Si, señor, un partisan du roi don Carlos, qui croit que son or vaut bien le vôtre et les carlistes mieux que les libéraux.

— Un étranger, probablement? continua le gros homme sur un ton de persiflage. Nous ne sommes pas carlistes ici.

— Parlez pour vous et pas pour les autres! s'écrièrent cinq ou six voix.

— Eh bien, soit! j'accepte le pari; mais je voudrais savoir qui pourra décider quel est le gagnant. »

La porte s'ouvrit de nouveau en ce moment, mais cette fois ce fut un sergent en tenue de campagne qui entra.

« Señor teniente (officier), dit-il en s'adressant à don Emiliano, le señor coronel (colonel) vous fait appeler.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le jeune homme en se levant pour obéir et en se hâtant de boucler le ceinturon de son épée.

— Le cabecilla Vallès qui fait des siennes à Montforte avec sa bande. Le train parti il y a deux heures n'a pas pu passer, la correspondance du gouvernement a été enlevée, et le conducteur du train est revenu ici, machine en arrière, pour prendre une escorte et une escouade d'ouvriers, afin de réparer le pont, que les carlistes ont fait sauter.

— Avez-vous perdu, don Thomasio? s'écria le jeune homme en éclatant de rire de la mine piteuse du vieil avare.

— En vérité, je ne comprends pas que l'on puisse trouver gais de semblables forfaits, s'écria le libéral exaspéré, et si j'étais le gouvernement...

— Vous n'en auriez pas pour longtemps de vie, riposta vivement l'Alicantais.

— Bravo! bien répondu! crièrent plusieurs voix.

— Convenez-vous que vous avez perdu, señor? demanda froidement el Osso.

— Oui, j'ai perdu, señor carliste; mais j'espère bien que ce soir je verrai ramener ce brigand de Vallès pieds et mains liés comme un scélérat qu'il est. Vous pouvez prendre cette once, elle vous servira à lui faire dire des messes.

— Ou à lui acheter un fusil, » dit el Bandito en mettant l'argent dans sa poche.

Don Thomasio sortit furieux; el Osso acheva son verre d'agraz et se dirigea vers la gare, pour savoir des nouvelles.

Un des employés du chemin de fer lui confirma

ce que le sergent avait raconté; il pouvait en parler d'autant plus pertinemment que lui-même était dans le train.

« Mais d'où vient que vous n'aviez pas été averti d'avance? demanda don Gomez.

— Caramba! par qui voulez-vous que nous le fussions?

— Par le télégraphe de Montforte.

— *Ai de mi vida!* señor, croyez-vous donc que les carlistes soient si peu rusés que de se laisser ainsi prendre au piège? Ce sont de fins renards et de bons hommes (*buenos hombres*). Veulent-ils arrêter un train ou surprendre un village, leur bande se sépare en deux troupes qui passent chacune à 1 kilomètre ou 2 de la station, placent des sentinelles, abattent deux ou trois poteaux à coups de hache, rompent les fils, qu'ils jettent ensuite dans quelque ravin, puis se réunissent de nouveau, tendent leur embuscade, ou se présentent tout à coup dans le village, dont ils arrêtent l'alcide pour l'obliger à vider sa caisse entre leurs mains; ensuite, ils arrêtent le train en soulevant les rails en avant et en arrière, se font remettre l'argent du gouvernement, la correspondance, et décampent sans plus laisser de trace que dans ma main; *Dios mio!* ce sont de hardis compères.

— Mais alors que peuvent faire les troupes envoyées contre eux?

— Et que voulez-vous qu'elles fassent? Quand elles arrivent, les oiseaux sont dénichés; les soldats vont, viennent et puis reviennent à travers les rochers avec leurs alpagatas trouées, et les officiers avec leurs bottes percées: voilà tout!

— Pour pouvoir échapper ainsi aux poursuites, il faut cependant que les carlistes aient des intelligences dans le pays?

— On prétend qu'ils y ont quelques amis, » fit l'employé avec un sourire qui en disait plus que ses paroles.

El Bandito lui serra la main et reprit tout joyeux le chemin de la tonda.

Il n'avait pas fait vingt pas qu'il s'arrêta en se frappant le front.

« *Demonio!* pensa-t-il, qui sait si la voie sera libre demain? »



Sur les flancs d'une montagne que couronne un vieux château. (Page 495.)

Et il retourna sur ses pas ; mais déjà l'homme avec lequel il venait de causer avait disparu.

Il s'adressa à un employé supérieur.

Celui-ci était loin de partager les opinions de son subalterne vis-à-vis des carlistes.

« Réparée demain ! la voie ! s'écria-t-il en gesticulant avec fureur ; elle ne le sera pas dans quatre jours ; ces scélérats ont fait sauter le pont, enlevé une centaine de rails qu'ils ont jetés dans le ravin, brisé les poteaux, arraché les fils télégraphiques. Si le gouvernement n'y met pas la main, ils mettront bientôt l'Espagne à l'envers ; ce sont des misérables qu'il faudrait fusiller jusqu'au dernier.

— Il resterait encore les intransigeants, dit gravement el Osso.

— Auxquels il ne faut pas faire plus de quartier, non, aucun quartier à tous ces ennemis du repos public ; c'est un devoir de citoyen de fusiller tous ces gens-là.

— Vous dépeupleriez l'Espagne avec votre politique, fit le bandit, souriant dans sa barbe de la colère du fonctionnaire à casquette bleue, car si d'un côté vous enleviez les carlistes, de l'autre les intransigeants, je ne vois pas trop ce qui resterait. Merci pour vos renseignements, señor. »

Et tournant le dos à cet absolutiste enragé, il remonta l'Alameda en se dirigeant vers la place San Francisco, où la veille il avait remarqué le

bureau de la diligence faisant le service d'Alicante à San Felipe, station du chemin de fer de Valence à Madrid, ville par laquelle il lui fallait passer pour pouvoir parvenir dans les provinces basques.

Il avait hâte d'y arriver.

En temps ordinaire, il eût été peu probable que du jour au lendemain il trouvât deux places dans le correo faisant le service, à cause du nombre considérable de voyageurs qu'attire le commerce à Alcoy ; mais dans ces temps de troubles, les affaires étant paralysées, la voiture se trouvait vide, et l'employé, occupé à bâiller dans son bureau, fut tout heureux d'inscrire sur son registre les noms du señor don Gomez y Ruiz et de sa fille.

Tiré d'inquiétude à ce sujet, el Osso rentra paisiblement à la fonda, en sortit en compagnie de Carmen pour visiter quelques églises, qui ne sont ni très-remarquables ni surtout nombreuses, et, après une promenade d'une heure ou deux, retourna à son paradis pour y dîner et achever ses préparatifs.

Le lendemain vers midi, après une dernière visite à dona Murillo, le père et la fille, installés dans une de ces voitures qu'à Valence on nomme tantes et dont le conducteur est assis sur une sorte de sellette en cuir faisant saillie au côté de la voiture, à la hauteur du cheval, quittaient Ali-

cante et prenaient la route de Jativa, distante seulement de soixante kilomètres, où, d'après le dire du buraliste, ils devaient arriver vers dix heures du soir, de manière à pouvoir prendre le train de nuit pour Madrid.

Sur la route poussiéreuse, le soleil était éblouissant et la chaleur accablante; bronzé comme un Arabe, le cocher, habitué cependant à cet éclat, étoit obligé de fermer les yeux à demi pour n'être pas aveuglé; il se sentait alourdi par la pesanteur de l'atmosphère, et pour combattre le sommeil, peut-être aussi pour obéir à sa nature loquace, comme celle des méridionaux en général, il ne cessait de parler à son cheval, de le flatter, de lui prodiguer les épithètes les plus flatteuses; puis, sans transition aucune, il le traitait de paresseux, de fainéant, de gaspilleur d'avoine, de couard, de tous les noms qui lui venaient à la bouche.

Le pauvre animal ne s'en inquiétait guère; trotinant toujours également dans un tourbillon de poussière blanche qui l'enveloppait comme un nuage, il se contentait d'éternuer fréquemment et de butter de temps à autre quand il rencontrait un caillou caché par l'épaisse couche de poudre dans laquelle ses pieds disparaissaient jusqu'au garrot.

« Le chemin sera-t-il longtemps aussi mauvais? demanda Carmen, qui, jusqu'à Muchamiel, avait supporté en silence les nuages de poussière qui s'engouffraient dans la voiture ouverte sur le devant.

— Ça dépend où vous allez, répondit le cocher, saisissant, comme une balle au bond, cette occasion d'entrer en conversation avec ses voyageurs, qu'il commençait à craindre être muets tous les deux.

— Nous allons à Jativa, fit Carmen, un peu effrayée du sens par trop devinable de cette interrogation.

— Hombre! alors vous en avez jusqu'à Jativa, c'est-à-dire pour aujourd'hui et pour demain, s'écria l'Alicantais.

— Pour aujourd'hui seulement, et c'est bien assez, fit Carmen en ramenant sa mantille devant son visage pour se garantir.

— Oui, si vous partez aujourd'hui d'Alcoy, ce qui est rien moins que sûr.

— Il y a si peu de voyageurs dans cette saison.

— Oui, senorita, si peu de voyageurs qu'il n'y aura pas même de voiture.

La jeune fille regarda son père.

« Le service avec Jativa n'est pas interrompu, dit el Osso en lâchant une bouffée de fumée.

— Hum! reprit le cocher, moi je crois qu'il l'est, au contraire.

— Hier, la voiture est partie à son heure habituelle, gronda le bandit; on me l'a assuré au bureau.

— *Ce qui a été et qui n'est plus est comme s'il n'avait pas existé*, reprit l'homme, en citant avec emphase le vieux proverbe espagnol. Ou je me trompe bien, ou aucune voiture ne sortira d'Alcoy aujourd'hui.

— Et pour quelle raison, s'il vous plaît? demanda Carmen.

— Par la raison qu'à l'heure qu'il est, il doit y avoir des barricades dans les rues.

— Des barricades à Alcoy? s'écria el Osso en se redressant vivement; il y a donc une révolution? Ou bien les carlistes... D'où savez-vous cela, senor?

— Je ne le sais pas, je le suppose.

— Enfin, pourquoi le supposer?

— Quand vous voyez un four qui chauffe le matin, que pensez-vous qu'on y fera le soir?

— Du pain probablement, fit la jeune fille en riant de la physionomie solennelle de leur guide.

— Et lorsque le soir vous voyez les ouvriers d'une ville quitter les ateliers en tumulte, se rassembler sur la place ou parcourir les rues en criant: « A bas l'ayuntamiento! mort à l'alcade! le feu aux fabriques! » que pensez-vous qu'il y aura le matin?

— Une émeute, si le gouverneur de la ville n'a pas le pouvoir de la prévenir ou la force de la comprimer.

— Eh bien! senor, ce matin, quand j'ai quitté Alcoy avec ma voiture, tout le peuple était en l'air; les ouvriers rugissaient comme des lions, depuis hier au soir. Le conseil et l'alcade, enfer-

més dans la maison de l'ayuntamiento et protégés par une vingtaine de gardes civils, qui sont toute la garnison de la place depuis le départ du bataillon de Talavera pour Valence, n'osaient plus sortir ; le tambour battait dans les rues, le tocsin sonnait aux églises, les volontaires de la République s'armaient de tous côtés, et dans l'air il y avait comme une odeur du sang qui fera rougir les pavés.

— A Alicante, personne n'était informé de cette révolution, dit el Osso ; sans quoi le gouvernement aurait sans doute envoyé des troupes.

— Des troupes ! Il n'y en a déjà pas trop pour garder la ville contre elle-même, contre les intransigeants et contre les carlistes, reprit le cocher.

— On aurait pu envoyer au moins une compagnie ou deux, remarqua Carmen, car enfin Alcoy ne doit pas être une bien grande ville.

— Voilà ce qui vous trompe, señorita. Alcoy n'est pas un pueblo, comme vous semblez le croire, mais la première ville manufacturière du midi de l'Espagne. Savez-vous qu'on y fabrique, bon an mal an, plus de 25,000 pièces de drap et 200,000 rames de papier, qu'on y emploie plus de 70,000 arrobes de chiffons et que l'Aragon et l'Estramadure y expédient régulièrement 140,000 arrobes de laine (1). Les maisons n'y sont pas nombreuses, mais ce sont de vraies casernes bondées d'ouvriers toulons, teinturiers et autres, car tout le monde y travaille, et dans toute la population vous ne trouveriez ni un mendiant ni un vagabond ; mais si tous ces ouvriers sont rudes à la besogne, ils ont le sang bouillant, la tête prête à s'enflammer, la main prompte au couteau, et s'ils commencent à se soulever, malheur, ils iront loin et il y aura du sang sur le pavé. »

Ces détails étaient peu rassurants ; Carmen se souvenait des barricades de Séville ; elle regarda son père et lui dit :

(1) 1,600,000 kilogrammes de laine brute sont manufacturés chaque année à Alcoy ; rien que la fabrication des livrets de cigaretes exige l'emploi de 180,000 rames de papier.

« Padrecito, nous ferions peut-être bien de retourner ? »

— Si tu as peur, nous retournerons, fit-il.

— J'ai peur pour vous, pas pour moi, répondit-elle.

— Pour moi il n'y a aucun danger, je suis étranger.

— Promettez-moi alors de ne vous mêler de rien.

— Je te le promets ; entre républicains et intransigeants, qu'ils s'arrangent ! Je n'ai rien à y voir.

— Alors, continuons, dit-elle ; j'espère que nous pourrons encore passer ; de l'autre côté le chemin est coupé. »

Ils poursuivirent leur route en silence et arrivèrent à Jijona, petite ville très-pittoresque échelonnée sur la pente escarpée d'une montagne que couronnent les ruines d'un vieux château et que baigne le ruisseau du Cosco.

Ils avaient fait vingt et un kilomètres et s'arrêtèrent une demi-heure pour laisser souffler le pauvre cheval, qu'une distance de dix-sept kilomètres séparait encore de son écurie.

Quelques oisifs, assis sur un banc de pierre à la porte de la posada, fumaient paisiblement, enveloppés, malgré la chaleur, dans leurs capes de laine bariolée, et, avec cette faconde qui caractérise les Alicantais, discutaient sur les affaires d'Espagne.

Le bandit leur demanda s'ils savaient quelque chose sur les événements d'Alcoy.

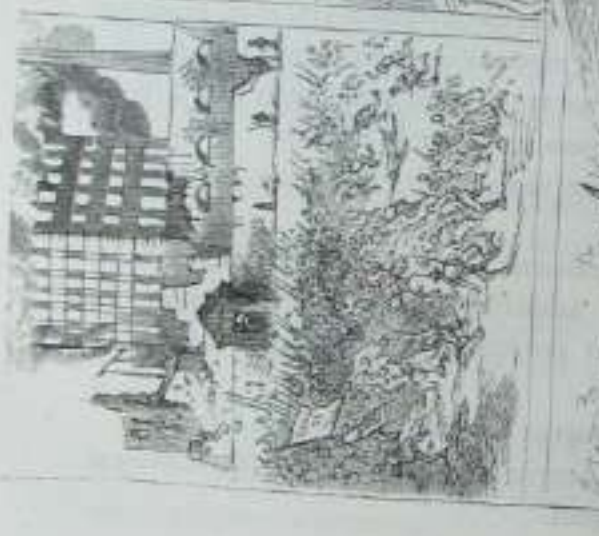
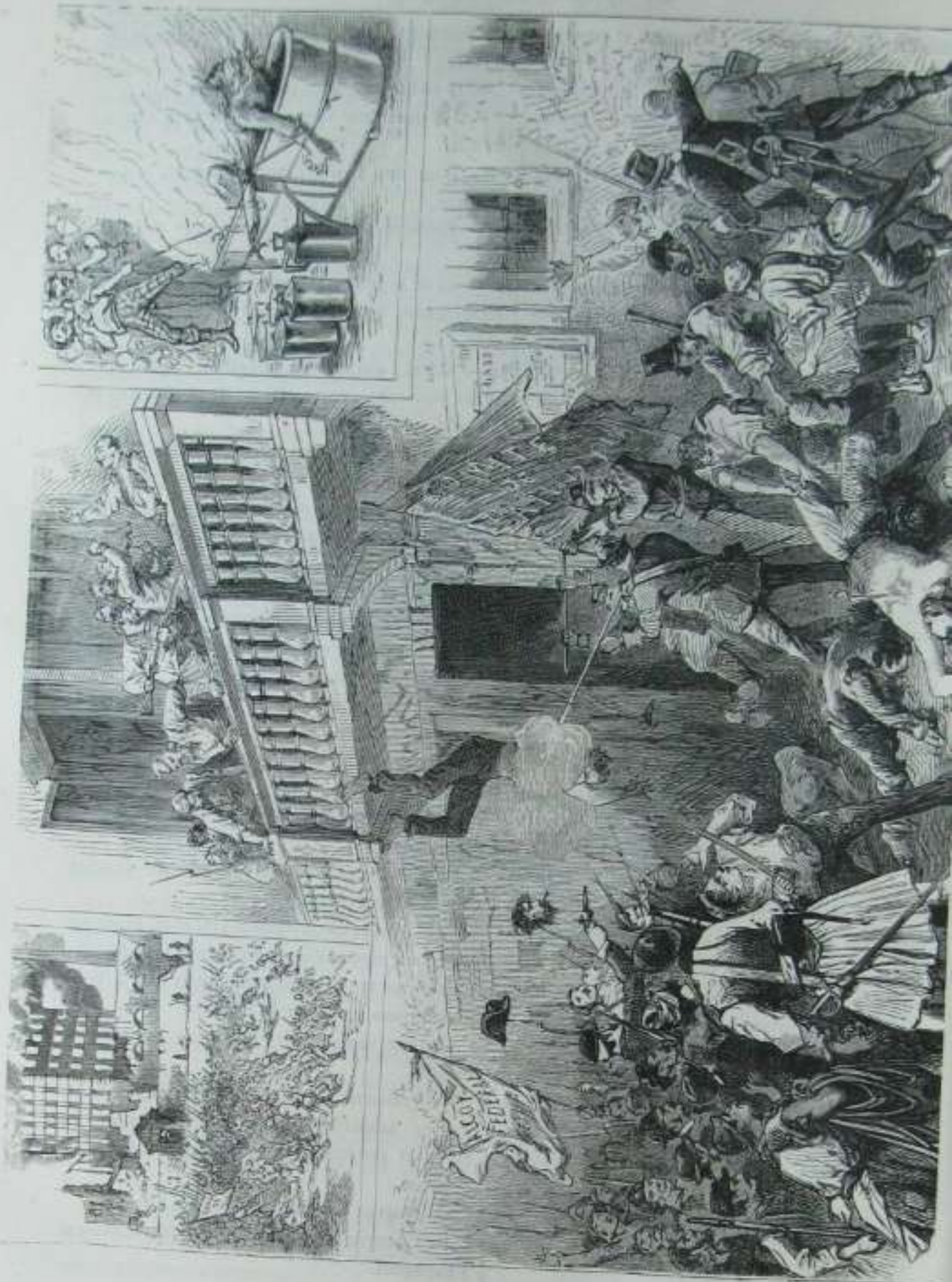
« On dit que les ouvriers ont incendié plusieurs fabriques, répondit un des flâneurs, sans paraître plus s'émouvoir de ces événements que s'ils se fussent passés au fond de la Chine. »

— Que veulent les insurgés ? continua le bandit.

— Vraiment, je n'en sais trop rien, señor caballero : assassiner l'alcade, je pense ; égorger les civils et proclamer la République fédérale, je suppose.

— Mais ce serait affreux ! s'écria Carmen.

— Cosas de España ! señorita, » fit froidement l'Espagnol.





So position s'appelle celle de Grenade. (Page 509.)

Il n'y eut pas moyen d'en tirer d'autres renseignements.

On se battait, on s'égorgeait à quelques lieues; mais en Espagne on ne se préoccupe pas pour si peu.

« Cosas de Espana! » répétaient les habitants de Jijona en continuant à pétrir la pâte de leurs *turrones*, sorte de massepains auxquels le pueblo doit sa renommée et qui s'expédient en nombre considérable à Madrid.

Avec ces trois mots : « Cosas de Espana! » il n'y a pas d'événements auxquels un Espagnol ajoute une importance quelconque.

Tout est dit quand on a dit cela; c'est le « Dieu est Dieu » des Arabes fatalistes.

Pour un cheval attelé à une voiture, voire même pour les voyageurs qu'elle contient, c'est un rude trajet que celui de Jijona à Alcoy, au moins dans sa première partie, où il faut gravir les

pentes escarpées de deux montagnes, pour franchir, à travers la déchirure qui les sépare, le défilé qui porte le nom de puerto d'Albayda.

Dans la disposition d'esprit où se trouvaient le bandit et sa fille, la vue de cette route, coupée plutôt que tracée entre des rochers de marbre rouge et des bois sauvages, n'avait rien que de triste et de monotone. Le pauvre animal, qui traînait péniblement la tartane, tirait sur son collier en soufflant; le cocher, descendu de son siège, montait en fumant mélancoliquement; Carmen et son père gardaient le silence et interrogeaient du regard l'horizon muet.

Enfin on arriva au puerto; le cocher sauta sur sa sellette, fit claquer son fouet, et la voiture commença à descendre plus rapidement la pente opposée de la montagne.

Soudain l'Alicantais, au détour d'un rocher, étendit la main en disant :

« Hombre ! je ne m'étais pas trompé ; ils ont mis le feu aux fabriques ! »

Les deux voyageurs se penchèrent en avant pour regarder.

Ce qu'ils virent était effrayant.

Située sur une petite éminence qui occupe le fond d'une gorge profonde, au pied de la sierra de Mariola, apparaissait, à travers les arbres verts, une ville pittoresquement assise, véritable oasis que, par sa position, on eût dû croire être un paradis terrestre, si, jetant sur la sierra comme un voile bleuâtre frangé dans le bas de lames de feu, ne se fût élevé par-dessus les toits un large rideau de fumée brodé d'étincelles.

La ville était loin encore, mais cependant déjà arrivaient, comme par bouffées, des cris sauvages et des détonations d'armes à feu.

La révolte avait éclaté ; on s'égorgeait à la sinistre lueur de l'incendie.

« Arrí ! » s'écria le cocher.

Et la tartane, lancée à fond de train, dévora l'espace. L'Espagnol voulait avoir sa part du spectacle sanglant ; il se précipitait vers l'émeute comme il eût couru à un combat de taureaux.

« Mon père, je vous en supplie, ne vous en mêlez pas ! murmura Carmen d'une voix suppliante.

— Sur mon baptême, je te le promets, » répondit el Osso, dont les narines se dilataient à l'odeur de la poudre.

Quelques instants après, la tartane passait au vol près d'une immense fabrique dont les ruines fumaient encore, squelette noirci par la fumée et rougi par le feu, montrant ses plaies béantes où pendaient, tordus, les ferrements des portes et des fenêtres dévorées par les flammes.

Le peuple n'était plus là ; il était allé porter ses torches plus loin, au centre même de la ville ; le cheval passa au galop, broyant sous son sabot des fragments de verre et de poutres carbonisées.

« Arrí ! Arrí ! » rugissait le cocher en faisant pleuvoir une grêle de coups sur la croupe du pauvre animal.

A l'entrée d'une rue, il fallut bien s'arrêter : une barricade obstruait le passage. L'Espagnol sauta à bas de son siège, attacha son cheval à une porte, et, sans plus s'inquiéter de sa voiture que de ses voyageurs, franchit la barrière et se lança dans la rue, brandissant son couteau et criant :

« Muerte ! muerte ! »

Mort à qui ? Lui-même n'en savait rien ; mais son sang s'était allumé, et, comme les autres, il avait besoin de brûler et de tuer.

Poussés par une curiosité irrésistible, el Osso et Carmen escaladèrent la barricade et pénétrèrent dans la rue : elle était déserte ; mais le tumulte grandissant de minute en minute, leur servait de guide.

Déjà ils avaient fait plus de deux cents pas sans rencontrer personne autre qu'une femme affolée qui fuyait, emportant un petit enfant entre ses bras, et deux hommes coiffés de bonnets rouges qui couraient en sens opposé, lorsqu'une colonne compacte d'incendiaires, débouchant tout à coup d'une rue transversale derrière eux, les sépara de la barricade d'où ils étaient partis.

« Mort à l'alcade ! mort au conseil ! vive la République fédérale ! » hurlaient les émeutiers, bras nus, secouant des torches, brandissant des sabres et des poignards, tirant des coups de fusil et de pistolet au hasard dans les fenêtres, et agitant des drapeaux sur lesquels étaient écrits : « Commune d'Alcoy ! République fédérale ! Liberté ! Droit au travail ! » et tous ces grands mots vides, monnaie courante mise en circulation par des scélérats et prise au sérieux par la foule des imbéciles.

Lutter contre cette marée montante d'énergumènes, femmes échevelées, polissons en haillons, presidarios portant encore la livrée du bagne, gardes nationaux ivres, ouvriers en bonnets rouges et volontaires en carmagnole, eût été plus dangereux que de se laisser entraîner par elle ; Carmen le comprit, et, s'attachant au bras de son père pour ne pas se laisser séparer de lui, s'abandonna au courant populaire.

Il les porta jusqu'à la place Mayor, rendez-

vous général des révoltés les plus féroces, et les y cloua.

Tout ce que put faire el Osso, ce fut de se frayer, à la force du poignet, passage jusqu'au perron d'une porte à laquelle il s'adossa, juste en face de l'ayuntamiento, de cette maison de ville où, d'après le rapport du cocher qui l'avait conduit, s'étaient réfugiés l'alcade, les membres du conseil et les gardes civils.

Du haut des marches où il était parvenu à se hisser, el Bandito voyait s'agiter au-dessous de lui un océan de têtes et de mains armées.

Cette tempête humaine, avec ses mouvements de houle et ses hurlements sauvages, avait de quoi glacer le sang.

« Muerte ! muerte ! » rugissait la foule.

Les portes et les fenêtres de l'hôtel de ville demeuraient fermées ; mais les vitres, brisées à coups de pierres, laissaient plonger le regard dans l'intérieur, et l'on entendait le bruit sourd des haches frappant sur les ais pour les renverser.

Ainsi attaquée et muette, cette maison ressemblait à un vaisseau désarmé au milieu d'un océan furieux.

Les clameurs redoublaient, des voix criaient :

« *Fuego ! fuego* (le feu ! le feu) ! »

Et la foule hideuse applaudissait.

Tout à coup la porte-fenêtre donnant sur le balcon s'ouvrit, et un homme parut.

Il était grand de taille, carré des épaules, avec une belle tête, pâle, mais énergique, le nez crochu comme le bec d'un oiseau de proie, l'œil noir lançant des éclairs, le geste imposant.

Seul il s'avança jusqu'à la grille et étendit la main.

La multitude se sentit domptée et fit silence. Cet homme, c'était l'alcade.

Il allait parler et peut-être apaiser la sédition ; un des chefs de l'insurrection ne lui en donna pas le temps.

« Mort au traître ! vociféra-t-il ; mort à l'ennemi du peuple ! »

Et il fit feu ; trois ou quatre scélérats tirèrent en même temps.

Une balle atteignit l'orateur à l'épaule, son

bras retomba fracassé ; alors, d'une voix terrible, il cria :

« Vous n'êtes que de misérables assassins ! »

Une clameur épouvantable couvrit sa voix ; les balles et les pierres pleuvaient sur le balcon.

« Les infâmes ! gronda el Osso en tirant d'un mouvement rapide sa navaja.

— Mon père ! mon père ! » s'écria Carmen en l'étreignant.

Alors il remit son arme dans sa ceinture et s'adossa à la porte, les bras croisés sur sa poitrine ; que pouvait-il faire seul contre tous ?

Au même moment, il se fit une poussée énorme dans la foule ; les premiers rangs s'engloutirent dans l'hôtel de ville, dont la porte venait de céder. Échelonnés sur les marches de l'escalier, les gardes civils firent des efforts désespérés ; mais ils n'avaient que peu de cartouches : la fusillade intérieure dura quelques instants, puis on entendit un cliquetis de sabres et de baïonnettes, et les insurgés poussèrent un rugissement de triomphe.

Carmen se sentait défaillir ; son cœur battait à lui rompre la poitrine ; à Séville même, jamais elle n'avait éprouvé une semblable émotion.

Ce n'était pourtant encore qu'un prélude de scènes bien autrement horribles.

Un forçat en casaque de bain et coiffé du bonnet phrygien en donna le signal, en venant arborer le drapeau de l'émeute sur le balcon où gisait l'alcade blessé.

Celui-ci voulut se relever ; plusieurs hommes à visage patibulaire se précipitèrent sur lui et lui lièrent les membres.

Alors parut à son tour le chef de l'émeute, un ouvrier cardeur, brandissant un coutelas dégouttant de sang.

« Vive la République fédérale ! cria-t-il d'une voix aigre et glapissante ; mort aux traîtres ! »

— Vive Morales ! vive la République fédérale ! » répondit la foule.

Le scélérat fit signe qu'il voulait parler.

On écouta.

« Peuple héroïque, s'écria-t-il, toi qui viens de briser les chaînes dégradantes de l'esclavage,

c'est à ta justice qu'il appartient de punir comme ils le méritent les traîtres et les vils séides qui ont égorgé nos frères, dont les cadavres jonchent les marches de ce refuge de la tyrannie; nous allons te les livrer: à toi de leur infliger le supplice qu'ils méritent. »

Un hurlement de bêtes fauves attendant leur pâture accueillit ces paroles infâmes.

Douze prisonniers, conseillers ou gardes civils, grièvement blessés pour la plupart, étaient restés aux mains des insurgés, maîtres de la maison de l'ayuntamiento; ces cannibales commencèrent par les dépouiller jusqu'à la chemise et les poussèrent sur le balcon; là, le chef de la révolte les présenta un à un à ces monstres, qu'il appelait le peuple.

Les bourreaux, rangés en cercle au bas du balcon, attendaient chaque victime.

À chacune de celles qui étaient présentées, les scélérats rugissaient :

« Muerte! muerte! »

Aussitôt un volontaire plongeait sa baïonnette dans le corps du conseiller ou du garde civil, qui ensuite, précipité du balcon dégouttant de sang, était reçu à la pointe des piques et des couteaux, puis achevé sur la place.

Ce fut une épouvantable boucherie.

« Partons, mon père, partons! » gémissait la fille du bandit.

Mais partir était impossible; il fallut rester jusqu'au bout.

Quand le dernier de ces braves soldats qu'abhorrent également intransigeants et communs eut expiré sous les coups de la populace, quand leurs corps chauds encore ne furent plus que lambeaux, quand leurs têtes sciées par des mégères eurent été plantées au bout des piques pour être promenées triomphalement, on s'occupa de l'alcade.

À celui-ci, il fallait un supplice particulier, une mort plus douloureuse que dix morts, des tourments comme jamais n'en a subi prisonnier attaché par les sauvages au poteau de torture.

Pour inventer cette atrocité, les bourreaux tinrent conseil.

La séance fut longue; enfin un misérable mit fin à la délibération.

« Brûlons-le dans un bain de pétrole! » s'était-il écrié.

Ce mot parcourut la foule comme une étincelle électrique.

Il était à peine prononcé dans la salle, que sur la place des centaines de voix vociféraient :

« L'alcade au pétrole! au pétrole le traître! »

On courut chercher une baignoire pour l'installer au milieu de la place Mayor; un magasin de pétrole fut enfoncé et pillé.

Des femmes et des enfants préparèrent le bain dévorant; des hommes portèrent le malheureux dans la baignoire et l'y attachèrent avec des cordes.

La foule s'étouffait pour mieux voir.

Cela fit un peu de place aux extrémités; et Osso en profita: il chargea sa fille évanouie sur ses épaules et l'emporta; la nuit était venue.

Au moment où, chargé de son précieux fardeau, il atteignait enfin la rue, une grande clarté illumina la place, et des applaudissements frénétiques se firent entendre, étouffant un cri de suprême douleur.

Morales venait de mettre le feu au pétrole (1).

Sans s'arrêter, le bandit alla jusqu'à l'endroit où il avait laissé la voiture; il déposa sa fille, pâle comme un marbre, sur les coussins et courut à une fontaine voisine, où il trempa son mouchoir pour en éponger le front de Carmen.

Au bout d'un moment, celle-ci ouvrit les yeux et regarda autour d'elle avec épouvante.

Son père, agenouillé devant elle, serrait sa main entre les siennes.

« Fuyons, père! dit-elle avec un accent d'indignité terreur, fuyons! »

— Nous n'avons rien à craindre ici, ma Carmencita, répondit-il; attendons un peu: sans doute le cocher va revenir.

(1) Ces atrocités, accompagnées de beaucoup d'autres que la plume se refuse à raconter, ont été commises par les républicains à Alcoy le 12 juillet 1873; c'est le digne pendant du massacre des otages à Paris.

— Oh ! j'ai peur ! » fit-elle, et ses dents claquaient.

Le bandit s'arrachait les cheveux de désespoir. Que faire ?

Toutes les portes étaient fermées, et, avant de chercher quelqu'un pour la conduire à une auberge, il voulait essayer de sortir de cette ville maudite, où, sans doute, le sang allait couler encore.

Enfin, un homme parut, courant : c'était le cocher, qui, se souvenant de sa voiture, venait la chercher pour la conduire à la remise.

A peine s'il fit attention à ses voyageurs ; l'odeur du sang l'avait exalté jusqu'à l'ivresse.

El Osso crut cependant ne pas devoir le brusquer, il y allait de la vie de Carmen, et, sans répondre à des paroles qui soulevaient son dégoût et le faisaient intérieurement bouillir de colère, il obtint par ses prières d'être mené jusqu'au bureau du correo.

Pour y parvenir, il fallut faire un long détour ; enfin, on y arriva.

Par bonheur, le maître de poste, inquiet pour sa voiture, se trouvait à son poste, et, dans la crainte que ses chevaux ne fussent réquisitionnés par l'émeute, se préparait à les faire partir pour Alicante.

A force de supplications, et grâce à l'offre d'une once d'or, el Osso obtint qu'une des tartanes serait mise à sa disposition pour continuer sa route jusqu'à Jativa, première ville assez importante pour qu'il pût espérer y rencontrer un médecin, car l'état de sa fille commençait à l'alarmer singulièrement.

Il était près de dix heures du soir quand ils partirent ; des bandes féroces parcouraient les rues en hurlant et promenant à la lueur des torches les têtes des victimes.

La tartane roulait déjà hors de la ville sur la route plate et poussiéreuse qui serpente au pied de la montagne, qu'on entendait toujours ces cris forcenés et les détonations d'armes à feu.

Peu à peu, cependant, tous les bruits s'éteignirent dans le lointain, et le silence de la nuit remplaça l'agitation bruyante du jour.

Brisée d'émotions, Carmen s'endormit alors sur l'épaule de son père, mais d'un sommeil inquiet, interrompu par de brusques mouvements mêlés à des paroles incohérentes.

Elle dormait encore, lorsque vers deux heures du matin la tartane s'arrêta à l'entrée d'une rue, à la fonda de Valencia.

Les voyageurs descendirent ; ils étaient à Jativa.



CHAPITRE XXXII

ASSASSINAT DU COLONEL MARTINEZ



les eaux. Adossée à une haute montagne qu'escaladent en zigzag les murailles crénelées qui forment son enceinte et conduisent à une vieille

ville de Jativa est d'un riant aspect; par sa position, elle rappelle celle de Grenade, et mérite
rait, comme Viterbe, le surnom de la ville aux bel-

forteresse autrefois inexpugnable, elle s'épanouit dans la vaste plaine magnifiquement cultivée, au milieu de ses jardins embaumés par les orangers touffus, parée de verts grenadiers à fleurs sanglantes, et arrosée par de petits ruisseaux qui ne se taisent ni jour ni nuit.

Comme son nom, que les rois ont vainement tenté de changer pour celui de San Felipe, sa physionomie est demeurée arabe, et sa population conserve encore évidemment du sang maure dans les veines.

Mêlez l'eau au soleil, et vous aurez de l'or, dit un proverbe espagnol; c'est ce que la nature a fait à Jativa : le soleil y tombe du ciel, l'eau y découle des flancs des sierras, et la terre qui les reçoit produit ces opulentes moissons, véritable océan de verdure dans lequel disparaissent un cavalier et sa monture, et qui, par une douce pente se prolongeant jusqu'à la mer, forme cette opulente et admirable plaine à laquelle on donne le nom de *huerta de Valence*.

Rien ne saurait donner une idée de cette opu-

lence du sol, rien, pas même les plus riches vegas d'Andalousie, généralement brûlées en été, tandis que la huerta ne connaît d'autre saison que celle des fleurs et des fruits. Tout y pousse merveilleusement : froment, riz, maïs, fèves et melons; l'olivier, si triste partout ailleurs, y porte une verte livrée et atteint les dimensions d'un chêne; les orangers commencent au pied même de la montagne, les palmiers les suivent de près, isolés d'abord, puis formant çà et là des bouquets, et enfin se serrant les uns contre les autres et enveloppant Elche d'une véritable forêt africaine; autour du splendide lac Albufera, que le soleil fait briller comme une glace de Venise dans son cadre de buissons en fleur, de joues et de cactus, se groupent et se confondent les productions de toutes les contrées : le riz et le maïs, le blé à la tige ployant sous son épi gonflé, et le nopal aux larges feuilles épineuses sur lequel se nourrit l'insecte précieux qui fournit la cochenille.

C'est un fouillis de toutes les flores, un bouquet perpétuel sans cesse entretenu dans sa fraîcheur par une savante irrigation, chef-d'œuvre de la civilisation arabe, et sans cesse embaumant l'atmosphère des plus suaves parfums.

Nés de la fusion de diverses races, Celtibères, Phéniciens, Carthaginois, Romains, Visigoths et Arabes, les habitants de la huerta offrent un mélange singulier des qualités et des défauts de leurs ancêtres : ardents au travail comme au plaisir, ils sont, en général, sobres, religieux, durs à la fatigue, habiles dans les exercices du corps, vivement attachés à leur pays, mais vindicatifs, violents et rusés.

Bien différents des Andaloux par les habitudes, les mœurs et le langage, qui est presque celui de l'ancienne province du Languedoc, ils en diffèrent également par le costume.

Chez eux, rien de collant et d'étriqué comme le pantalon sévillan ou la veste des majos; ils repoussent tout ce qui les gêne. La culotte est ample et plissée, et devient une sorte de fustanelle grecque en toile blanche ou de jupon court retenu par une ceinture de soie rouge et rattaché

au-dessus du genou par des jarrettières aux vives couleurs et à agrafes de métal; la jambe est nue, le pied chaussé d'alpargatas. Un simple bouton remplace la cravate et serre autour du cou une chemise à larges manches; sur la tête, ils portent le sombrero aux larges ailes; sur l'épaule, la mante de laine bariolée à longues franges, et, les jours de fête, le gilet de velours à boutons d'argent.

Pour la troisième fois depuis son départ de Séville, Carmen se trouvait jetée dans un monde nouveau. De ce monde, elle ne vit d'abord qu'un prêtre et un médecin debout auprès de son lit et l'examinant avec inquiétude.

« Ou suis-je, père? fit-elle en soulevant son bras avec peine.

— Carmen, ma Carmencita, tu me reconnais donc? » s'écria el Bandito en couvrant sa main de baisers.

Elle ne comprit pas et regarda les étrangers avec étonnement.

« La saignée l'a sauvée, fit le docteur; mais tout danger n'est pas encore passé, señor Gomez. Ne faites pas causer la malade; ses idées sont encore embarrassées, et il ne faut pas lui fatiguer le cerveau.

— Ou suis-je? répéta la jeune fille.

— A Jativa, mon enfant. Ne parle pas, repose-toi.

— Quel mauvais rêve j'ai fait! dit-elle encore; je voyais du feu et du sang, on sonnait le tocsin.

— Entends les cloches qui chantent l'Angelus. Tu vois bien que personne ne songe à se battre.

— Ah! oui, » fit-elle.

Et, fermant les yeux en souriant, elle s'assoupit de nouveau.

El Osso fit un signe de croix, puis suivit le prêtre et le docteur dans un cabinet voisin, dont il laissa la porte entr'ouverte.

Là, il continua à voix basse sa conversation avec eux.

« Vous pensez donc, señor docteur, qu'il y a du mieux? »

— A moins de rechute provoquée par une



Le statue du roi Jeyme le Conquerant, appuyé sur son épis. (Page 510.)



Costume des habitants de la huerto de Valencia. (Page 503.)

grave imprudence, votre fille est sauvée, répondit le médecin.

— Vous croyez sérieusement ?

— J'en suis sûr, señor Gomez, et Sa Révérence don Abondio vous dira la même chose : la señorita a eu une menace de coup de sang ; c'est une maladie commune ici, si commune, que les travailleurs de la campagne, qui y sont plus exposés que les ouvriers des villes, ont l'habitude de se faire tirer du sang chaque année, au commencement du printemps. Les femmes, même celles des villes, font de même ; il est vrai que ces dernières ont recours à ce remède moins par nécessité que par coquetterie pour s'éclaircir le teint. Quoi qu'il en soit, cette maladie n'est réellement dangereuse que lorsqu'elle n'est pas prise

à temps, car alors elle est le plus souvent mortelle, et peu s'en est fallu... »

El Osso frémit.

« En sorte que si j'avais encore tardé... »

— Une heure ou deux, et la saignée eût été impuissante, interrompit le docteur ; la fatigue, la chaleur et l'émotion lui avaient congestionné le cerveau. J'ai même craint, je vous l'avoue, d'être arrivé trop tard ; mais à présent, je réponds de la señorita. »

Le bandit lui serra la main à la briser.

« Vous reviendrez, dit-il, et vous aussi, mon Révérend.

— Ce soir, » répondirent-ils l'un et l'autre.

Deux jours plus tard, déjà remise, quoi que encore un peu faible, la jeune fille, à genoux dans

l'église de San-Felipe, remerciait Dieu, qui l'avait si miraculeusement sauvée en permettant qu'elle pût partir d'Alcoy dans la nuit qui avait suivi



l'épouvantable drame dont elle avait été forcée d'être témoin.

En sortant de l'église, appuyée sur le bras de son père, elle se dirigea vers la fontaine des Vingt-quatre Bouches (*de los Veinte y quatro Canos*), long bassin rectangulaire, dans lequel un nombre égal d'ouvertures versent une quantité d'eau suffisante pour alimenter un lavoir et faire marcher la roue d'un moulin à riz.

Cette fontaine, la principale curiosité de la ville, est entourée d'une promenade plantée d'arbres; sous lesquels se promenait don Abondio en récitant son office.

Quand il l'eut terminé, le prêtre se rapprocha de la jeune fille pour s'informer de ses nouvelles et la féliciter de son prompt rétablissement.

El Osso, craignant la fatigue pour la convalescente, l'avait fait asseoir sur un banc au pied d'un magnifique oranger. Don Abondio prit place auprès d'elle.

— Trouvez-vous que notre huerta vaille votre beau pays, *senorita*? demanda-t-il.

— Ce n'est pas la même physionomie, répondit

Carmen; la nature comme les costumes et même la langue y sont différents, mais l'une et l'autre province sont vraiment magnifiques.

— Voilà un témoignage qui, dans la bouche d'une Andalouse, est bien flatteur pour mon pays, et je regrette vivement que vous soyez en ce moment dans l'impossibilité d'aller visiter Valence. La huerta n'est que belle ici; à Valence, elle est admirable.

— Vous êtes de Valence, mon Révérend? demanda el Osso.

— Je suis né à Jativa, répondit le prêtre, mais j'ai fait mes études de théologie à Valence, et j'y étais curé d'une des paroisses de la ville quand l'insurrection a éclaté.

— Vous êtes bien heureux d'avoir pu en sortir! s'écria Carmen en pâlisant au souvenir de ce qu'elle avait vu; à Alcoy, vous n'en auriez pas eu le temps.

— Ce n'était pas aux prêtres que les scélérats d'Alcoy en voulaient surtout, — et ceux qui ont voulu ont pu quitter la ville, — c'est surtout contre les autorités civiles que leur colère s'est tournée.

— A Valence, en a-t-il été ainsi? demanda le bandit.

— Pas absolument, quoique les prêtres n'aient pas été poursuivis tout d'abord. A Alcoy, il n'y a que des Espagnols, et, même dans leurs plus grands excès, les Espagnols, s'ils ne sont pas poussés par des meneurs étrangers, conservent un certain respect pour la religion; mais à Valence, parmi les principaux chefs du mouvement, se trouvaient surtout des étrangers, des échappés de la Commune de Paris, des Italiens de Garibaldi, des Polonais, des Prussiens, des scélérats de toute nationalité, dont le principal but est de détruire le catholicisme, de l'étouffer dans le sang et de l'extirper de la surface du globe.

— Tous ces énergumènes ont écrit sur leur drapeau: « Mort au Christ! » et quand ils sont parvenus à soulever le flot populaire, c'est contre la religion qu'ils le poussent tout d'abord, bien sûrs qu'une fois qu'ils auront arraché aux Espagnols leurs croyances, cette foi ferme et vive, cette générosité qui a arraché notre pays à l'op-

pression des Maures pour en faire le royaume le plus grand, le plus noble et le plus chevaleresque du monde, rien ne les empêchera plus de le plonger dans l'anarchie et de faire de lui ce qu'ils ont fait de l'Italie, ce qu'ils ont commencé à faire de la France.

— Et de l'Espagne aussi, murmura Carmen.

— De l'Espagne ? *senorita*, détrompez-vous : ils lui ont porté des coups de poignard, ils l'ont blessée grièvement dans les villes ; mais ils ne l'ont pas atteinte dans son peuple de la campagne, dans son vrai peuple des travailleurs ; ils ont pu soulever Madrid, Valence, Séville, Malaga, Cadix, Barcelone, les villes maritimes surtout, là où les étrangers dominent ; quant à l'Espagne espagnole, ils n'y ont pas touché ; celle-ci manque d'armes, mais elle a du sang au cœur, de la foi dans l'âme ; elle ne se laissera pas enchaîner, et un jour qui n'est pas loin, j'espère, vous verrez les fils de Pelage resplendir comme leurs aïeux des montagnes des provinces basques et de la Catalogne à ce cri, qui toujours trouvera un écho dans notre pays : *Dios, rey y patria!*

— Viva dios ! *senor Padre*, s'écria el Osso, enthousiasmé ; permettez-moi de vous serrer la main, car nous sommes carlistes aussi.

— Il n'est pas nécessaire de l'affirmer, je le savais déjà.

— Vous le saviez, Révérend Padre, et comment cela, s'il vous plaît ?

— De la manière la plus simple, c'est vous qui me l'avez dit.

— Je vous l'ai dit ?

— De la manière la plus claire.

— Vraiment, je ne comprends pas.

— Oui, la plus claire, en me montrant, par tous vos actes, par toutes vos paroles pendant la maladie de la *senorita*, que vous êtes catholique.

— Vous croyez donc qu'on ne peut pas être républicain et catholique ?

— Assurément non.

— Cependant il y en a qui prétendent unir le catholicisme aux opinions républicaines.

— Ou ce sont des fous, ou des hypocrites, ré-

pondit don Abondio, et soyez certain d'une chose : c'est que ces grands afficheurs de religion ne sont catholiques qu'en théorie, jamais en pratique.

— J'en ai connu pourtant qui croyaient et qui pratiquaient.

— Alors, ceux-là n'étaient que des hypocrites en républicanisme, reprit don Abondio, de ces gens timides qui, se laissant entraîner par le courant, disent amen à tout ce qui vient du plus fort et du plus audacieux ; ils sont républicains en temps de République, monarchistes sous le roi ; leur opinion ne s'écarte jamais de l'opinion qu'ils croient prédominer ; ce sont des bouchons qui flottent sur l'eau sans direction arrêtée : le flux les apporte, le reflux les emporte ; imbéciles ou poltrons, qui se croient en paix avec leur conscience parce qu'après avoir condamné l'innocent en public, ils se lavent les mains en particulier.

— Dans ce cas, mieux vaudrait être un franc scélérat ! gronda le bandit entre ses dents.

— Je ne vais pas aussi loin ; dans une révolution, ces gens-là ont même quelquefois du bon ; leur inertie enraye souvent les exaltés, car comme, après tout, les indécis sont la foule et que le nombre est nécessaire, surtout en République, il faut bien que les meneurs qui voudraient courir dans la voie du crime se modèrent, pour attendre ceux qui les suivent docilement, il est vrai, mais lentement et comme à regret.

— C'est peut-être, fit Carmen en souriant, à ces tortues à courte vue que vous avez dû s'échapper de Valence ?

— Précisément, et, comme vous le voyez, ce serait ingratitude à moi de ne pas reconnaître leurs bons services, car assurément, sans eux, ni moi ni aucun prêtre ne serions sortis vivants de la ville. Vous connaissez sans doute l'histoire du soulèvement de Valence ?

— Toujours la répétition de l'organisation de la Commune à Paris, l'armement des soi-disant volontaires de la liberté, l'expulsion des troupes, l'ouverture des prisons, le pillage des églises, des massacres et des assassinats, s'écria le

bandit; c'est, du moins, comme cela que se sont passées les choses à Séville, à Cadix, à Malaga, à Carthagène, à Alcoy, partout.

— A Valence, il pouvait d'autant moins en être autrement que beaucoup d'aventuriers italiens, allemands, polonais et français, réfugiés dans la ville, où, après leur défaite par l'armée de l'ordre, ils avaient cherché un asile, trouvèrent moyen de s'imposer comme chefs aux bandes intranquilles et de se faire nommer membres de la junte républicaine. Ce sont eux qui en ce moment terrorisent la ville et forcent, le couteau sur la gorge, les timides dont je vous parlais tout à l'heure à prendre les armes pour combattre contre les troupes envoyées à leur secours par le gouvernement, et à subir toutes les horreurs d'un siège et d'un bombardement qui va peut-être réduire en cendres la moitié de la malheureuse ville, courbée sous le joug de la plus odieuse tyrannie.

« Ces étrangers et aussi quelques-uns, il faut bien l'avouer, de nos compatriotes, égarés par une haine sauvage contre la religion, auraient bien voulu inaugurer leur belle République par le massacre des prêtres, l'incendie des églises, le pillage sacrilège des sanctuaires; aujourd'hui, ils sont, disent les nouvelles arrivées du camp, parvenus à leurs fins, et la plus épouvantable terreur pèse sur la population, menacée au dehors par les obus et les boulets, spoliée, maltraitée, injuriée, battue par des cohortes de furieux sortis des bagnes et des prisons; mais, au commencement, force leur fut de mettre une ombre de modération dans le programme de leurs scélératesses.

« Naturellement les édifices publics, assez vastes pour un gouvernement régulier, ne pouvaient suffire à l'installation des austères et simples républicains; une église leur était nécessaire, indispensable, et, de toutes, la seule qui réunît toutes les conditions fut nécessairement la cathédrale.

« C'était une manière de s'emparer d'une église, de la principale, de commencer la guerre contre la religion sans trop amener les timides. Il n'y avait pas à résister; l'archevêque fit enlever les vases sacrés, clouer les portes, protester contre le sacrilège, rien n'y fit; une bande d'émoultiers

força l'entrée à coups de hache, et la junte révolutionnaire vint prendre possession de ce qu'elle appelait son nouveau local.

« Cependant, par un reste de pudeur, les scélérats, craignant d'insulter trop fortement, du premier coup, au sentiment chrétien vivant encore au fond du cœur de la population ouvrière, se contentèrent de s'installer, non pas dans le sanctuaire, mis en interdit, mais dans la magnifique salle capitulaire attenante au vaisseau principal.

« Cette espèce de tolérance ne pouvait pas durer longtemps, et la nouvelle junte ne tarda pas à prendre les mêmes allures que celles de Barcelone, Carthagène, Cadix et Séville, en un mot de toutes les villes où triomphaient les intranquilles.

« Sous prétexte de conspiration carliste, plusieurs prêtres furent arrêtés et incarcérés, d'autres reçurent l'ordre de quitter la ville: je fus de ce nombre; ne voulant pas abandonner mon poste au moment du danger, je protestai contre cet ordre, déclarant qu'on pouvait m'incarcérer et me faire passer en jugement, mais que je ne m'étais jamais mêlé de politique et que je ne pouvais pas être condamné sans avoir été entendu.

« Le même jour, je m'attendais à être mis en prison: il n'en fut rien; je reçus l'ordre de comparaître le soir devant la junte.

« Je m'y rendis en effet, avec d'autant plus d'empressement que je savais que dans cette junte se trouvaient mêlés de ces peureux dont je vous parlais tout à l'heure, et que j'espérais pouvoir relever leur courage par mes paroles et faire adoucir la sentence portée contre plusieurs de mes collègues.

« Je ne sais si vous connaissez notre superbe cathédrale, avec sa belle tour de la Miguelete et sa capilla mayor, décorée de jaspe et de marbres précieux sur lesquels se détache un splendide retable de cèdre sculpté, couvert de peintures d'un prix inestimable disposées autour d'une image de la Vierge qu'ombrage un dais tendu de rideaux soie et argent?



Santa Cruz n'y regardait pas de si près. (Page 511.)

« Depuis le jour où cette église avait été mise en interdit, je n'y étais pas entré; mon cœur se serra quand je me retrouvai, le soir, dans son enceinte, sous la voûte de ces trois nefs que, si souvent, aux jours de fête, j'avais vues remplies de fidèles agenouillés dans un pieux recueillement. Plus de cierges, plus de fleurs, plus d'encens, plus de lampes saintes brûlant devant les reliques; les châsses avaient été enlevées, la niche était vide, le tabernacle désert; au lieu de cette pompe émouvante et recueillie, un tumulte de voix avinées, des tables chargées de brocs et entourées de buveurs jouant aux cartes, à la clarté de quelques chandelles; des hommes en bonnets rouges, le sabre au côté, la cigarette aux lèvres; çà et là, au pied des colonnes, des bottes de paille sur lesquelles dormaient des volontaires à demi ivres; plus loin, des armes en faisceaux près desquelles une sentinelle se promenait, faisant

résonner de temps en temps sur le pavé la crosse de son fusil.

« Mon costume ecclésiastique parut les surprendre, un sergent s'avança.

« — Que voulez-vous à cette heure? dit-il grossièrement. Ce n'est pas Noël aujourd'hui, et nous sommes réunis pour autre chose que pour entendre la messe de minuit.

« A la manière dont étaient coupés ses cheveux, je reconnus un forçat, et comme je sais qu'avec ces gens-là il faut surtout ne pas avoir l'air de les craindre, je lui répondis que si je m'étais dérangé, c'est que j'avais à parler à son chef, et qu'il eût à aller le prévenir immédiatement de mon arrivée.

« Ainsi que je m'y attendais, ces paroles lui firent baisser le ton, et ce fut presque en s'excusant qu'il alla chercher son capitaine.

« Celui-ci fut plus poli, m'engagea à attendre

quelques instants dans une chapelle, pendant qu'il traitait prendre les ordres de la junte, et s'doigna aussitôt.

« Un instant après, il revint me prendre et m'introduisit dans le lieu des séances de nouveau gouvernement.

« L'aspect en était étrange : figurez-vous, señor, dans cette magnifique salle, décorée des portraits de tous les évêques et archevêques du diocèse, une tourbe d'individus de mauvaise mine, Espagnols et aventuriers de tous les pays, fumant, crachant, se disputant autour d'une table éclairée par une chandelle à laquelle chacun à son tour venait allumer son papelito, des forçats, des portefaix, des gens en haillons, des échappés de la Commune traitant des affaires de l'Etat sans savoir ce qu'était l'Etat, faisant des décrets, bâclant des constitutions, s'improvisant ministres, généraux, dictateurs, se traitant d'Excellences et de canailles, s'adressant des compliments ou s'envoyant des coups de poing et de couteau.

« Malgré leur assurance, la vue de ma soutane ne laissa pas que de leur causer un certain embarras ; évidemment ils savaient que, si peu instruit que fût un prêtre, il en savait vingt fois plus que le plus savant d'entre eux, et leur infériorité, qu'ils s'avaient intérieurement, les intimidait.

« Quant à moi, ce qui me frappa le plus en entrant, ce fut leur air plus contraint que méchant et la triste figure que faisait cette canaille aux pieds de la statue du roi don Jayme le Conquérant, qui, appuyé sur sa grande épée et adossé à une colonne, semblait les regarder avec pitié.

« Ma cause n'était pas difficile à plaider, et il ne me fut pas malaisé de les convaincre de mon innocence ; un Français seul — j'ai su depuis que c'était un des assassins de l'archevêque de Paris — essaya de faire de l'éloquence ; il était du Midi et parlait en catalan, idiome qu'il connaissait si mal qu'à peine s'il pouvait se faire comprendre ; mais au défaut de la langue, il avait ses poings, dont il frappait avec fureur sur la table ; cela suffit pour encourager les plus mauvais, et je vis

bien que leur parti était pris d'avance ; en effet, le président, outré de voir combien j'avais raison, m'ôta la parole et ordonna à ce qu'il appelait le capitaine des gardes, un scélérat tout galonné, de me faire sortir pendant que la junte délibérait dans sa sagesse.

« Cinq minutes après, il me fut signifié que le conseil me condamnait à quitter immédiatement la ville ; et, sans même me donner le temps de retourner chez moi, une douzaine de volontaires me conduisirent à la porte de Valence, qu'ils refermèrent sur moi.

— Ce fut un grand bonheur pour vous, Votre Révérence, remarqua Carmen ; il est probable que, le lendemain, vous n'en auriez pas été quitte pour l'expulsion.

— C'est même certain, car, depuis, il n'y a pas d'horreurs qu'ils n'aient commises ; le crime appelle le crime, jusqu'à ce qu'arrive l'heure du châtement, reprit le prêtre, et le pied glisse vite quand il rencontre du sang.

— Le bombardement doit être commencé, dit el Osso.

— Depuis plusieurs jours déjà, répondit don Abondio, et malheureusement les bombes n'épargnent personne.

— Dieu fasse que le roi triomphe bientôt, car, jusque-là, l'Espagne souffrira bien des maux ! soupira Carmen.

— Ayez confiance, ma fille ; l'heure est proche. Avant un mois, le royaume de Valence, sauf peut-être quelques villes, appartiendra à son monarque légitime ; mais, pour cela, il faut que les vrais Espagnols secouent leur torpeur et se serrent autour de lui. »

El Osso compta sur ses doigts.

« Dans trois jours, dit-il, je serai à mon poste dans les Provinces.

— Quand partez-vous ? demanda le prêtre.

— Demain matin, fit Carmen avec décision, car j'accompagne mon père à l'armée du roi.

— Demain matin, murmura le prêtre, demain matin ? Tenez-vous absolument à combattre en Biscaye plutôt qu'ici ?

— J'y tiens beaucoup. C'est mon pays, le pays

ou a coulé le sang de mon père, le cabecilla el Osso.

— Alors, partez ce soir; demain, vous ne pourriez plus passer.

— Pourquoi cela ? »

Le prêtre se rapprocha de lui.

« Cette nuit, la voie sera coupée à Alcudia.

— Coupée par qui ?

— Par moi, dit don Abondio en lui serrant la main, par moi et le docteur qui a soigné la senorita. Je suis le cabecilla Arcondo, celui que les nouvelles officielles de Madrid disent avoir été fusillé hier à Albacete. »

Carmen le regardait tout étonnée.

« Puisqu'ils m'ont chassé de ma cure, il faut bien que je me crée d'autres occupations; fit-il en riant; mais ne craignez rien, senorita, je vous promets de ne faire fusiller personne. Le curé don Abondio se contente d'enlever des rails et d'arracher des poteaux.

— Santa Cruz n'y regardait pas de si près, et moi je suis son paroissien, s'écria el Osso. Adios, señor Abondio! nous allons profiter de votre avertissement. Dieu vous soit en aide!

— *Vaya usted con Dios* (allez avec Dieu)! fit le prêtre, mais n'oubliez pas que le train de dix heures du soir sera le dernier qui passera.

— Enfin, gronda el Osso, nous commençons à trouver les nôtres; jusqu'à présent, nous n'avions rencontré que des ennemis. »

Et, plein de joie, il rentra à la fonda.

Le même soir, le soleil n'était pas encore couché, que déjà le bandit était à la gare, attendant le départ du train; jamais journée ne lui avait paru plus lente.

Enfin, l'heure si désirée arriva; ils prirent place dans les wagons, et la cloche donna le signal.

Quelques instants après, car Alcudia n'est qu'à 6 kilomètres de Jativa, ils traversaient sur un superbe pont le torrent de la Montesa et pénétraient dans une profonde tranchée, ouverte dans un rocher de calcaire, d'où, en débouchant, on arrive à la première station.

« Regardez, père, murmura tout à coup Carmen en lui touchant le bras.

— Où cela ? demanda-t-il à voix presque basse

— Là-haut, » dit-elle.

Il se pencha à la portière et vit se dessiner sur la crête des rochers des silhouettes d'hommes armés, l'escopette au poing, la boina au front.

Plus bas, dans un vallon fortement éclairé par la lune, près de leurs fusils en faisceaux, un groupe de carlistes enveloppés dans leurs capes se tenaient autour d'un chef sans armes et vêtu d'une soutane.

El Bandito ne put pas y tenir :

« *Viva Carlos setimo!* » cria-t-il en agitant son sombrero.

— *Viva el rey Carlos setimo!* » répondirent les partisans en se précipitant dans la tranchée pour faire sauter les rails.

La rapidité avec laquelle fuyait le train ne lui permit pas d'en apercevoir davantage.

Dans le convoi, il y avait peu de monde; et puis, paraît-il, les voyageurs de cette ligne ne se préoccupaient pas outre mesure des carlistes, dont les bandes, qui depuis quelques semaines battaient la campagne et s'avançaient jusqu'à Albacete, n'en voulaient qu'au gouvernement et point aux particuliers.

Une senora qui, échappée de Valence, se rendait à Madrid, demanda cependant à son vis-à-vis, vieux monsieur, propriétaire aux environs de Carcajente :

« Quel est ce bruit ?

— Une quadrille carliste, répondit-il aussi naturellement que s'il se fût agi de la chose la plus simple.

— Des carlistes ! que veulent-ils faire ?

— Couper les poteaux et détruire les rails, probablement, senora.

— Et cela ne vous inquiète pas ?

— Pourquoi m'inquiéterais-je ? Ce sont de bons hommes (buenos hombres); ils ne font de tort à personne. Si le gouvernement n'est pas content, qu'il s'arrange! *cosas de España!* » répliqua le propriétaire, qui, tirant de son sac de voyage un foulard rouge et bleu, s'en enveloppa la tête, s'accommoda dans son coin et se mit à ronfler.





Cadix sur son rocher. (Page 514.)

N'ayant plus à qui parler, la senora s'endormit aussi.

El Osso et sa fille purent causer à l'aise de leurs projets et de Peppe, qui devait ne rien savoir de tout cela à Cadix.

« Je pense qu'il ne tardera pas à nous rejoindre à Orduna, dit le bandit ; il était bien dégoûté du service quand il nous a quittés la dernière fois.

— Ce n'est pas qu'il n'aimât pas sa carrière, reprit Carmen, mais il paraît que son régiment a mauvais esprit.

— Les officiers sont mécontents de se voir toujours sacrifiés, et les soldats murmurent contre Martinez, qui cependant est un homme de bien.

— Oui, mais trop sévère, dit-on.

— La sévérité est nécessaire dans une armée ; des soldats ne sont pas des moutons que l'on conduise avec une houlette, reprit el Osso.

— C'est très-vrai ; mais lui pousse trop loin cette sévérité.

— Caramba ! que veux-tu qu'il fasse ? Son régiment n'est plus ce qu'il était ; on a comblé tous les vides avec des recrues de la pire des espèces, des intransigeants ramassés à Triana et ailleurs, qui gâtent leurs camarades et ne demanderaient pas mieux que de faire cause commune avec les insurgés de Cadix.

— Mon Dieu ! pourvu qu'ils n'aillent pas y faire un pronunciamiento !

— Bah ! Martinez y mettra bon ordre, et, avec des capitaines énergiques comme Peppe, il n'y a rien à craindre.

Carmen était moins optimiste que son père ; elle ne répondit pas, et, tirant son chapelet, elle commença à le réciter.

Rien ne pouvait lui donner de distraction au dehors : la nuit était si obscure, qu'on n'apercevait pas même les rochers, qui en certains endroits serraient la voie ferrée.

Le bandit n'avait pas envie de dormir, mais il ferma les yeux pour que sa fille se décidât à se

reposer elle aussi, et, tout éveillé, se mit à rêver aux ca listes et à ses montagnes bien-aimées.

Il était loin de se douter que son cher Peppe, qu'il croyait à Cadix occupé au siège de la ville, traversait en ce moment, seul en chemin de fer, la sombre chaîne de montagnes qui sépare l'Andalousie de la Nouvelle-Castille, cette célèbre sierra Morena qui avait tant effrayé Inés.

Huit jours auparavant, le jeune officier avait reçu de son père une lettre ainsi conçue :

« *Best tempo! viens.* »

Cette lettre lui était arrivée à San Fernando.

San Fernando est une place forte située à l'entrée de l'île de Léon, à 15 kilomètres de Cadix, et occupée par une population de quinze à seize mille individus, presque tous ouvriers occupés à l'arsenal de la Caraca et animés pour la plupart d'opinions détestables.

C'était pour les surveiller et les contenir que le colonel Martínez était venu, par ordre du général Pavia, occuper la caserne, abandonnée par l'infanterie de marine.

On aurait pu choisir un régiment moins porté à fraterniser avec les intransigeants.

Quitter l'armée au moment peut-être où elle allait donner l'assaut parut impossible au Biscayen; d'un autre côté, son roi l'appelait : la position était délicate; Peppe résolut de s'en ouvrir à son chef.

Il le trouva dans la petite maison qu'il habitait près de la caserne, sombre et préoccupé; assis près d'une table, il écrivait une lettre quand le capitaine entra.

« Eh bien, *senor capitán*, s'écria le colonel en relevant la tête et en fixant sur lui un regard éincelant de colère, il paraît que vos camarades, je dis vos camarades, car je fais exception en faveur du loyal soldat qui a refusé sa signature à ce factum; il paraît, dis-je, que mes officiers veulent faire aussi leur révolution. »

Peppe le regarda tout étonné.

« Vous n'avez pas connaissance de cela? continua le vieillard en montrant un papier couvert de signatures.

— Non, mon colonel.

— Je vois qu'ils vous connaissent et qu'ils n'ont pas osé vous associer à leur infamie; c'est une pétition qu'ils m'adressent, pour se plaindre d'avoir trop de travail, pas assez de liberté, en un mot pour me signifier qu'ils ne veulent plus obéir. »

Le capitaine demeura atterré.

« Oui! ils ne veulent plus obéir; la discipline est trop rude pour ces beaux muguets! ricana le colonel, dont l'indignation colorait les pommettes saillantes et faisait hérisser la moustache blanche; il leur faut des loisirs et une augmentation de solde. *Rayo de Dios!* ils devraient cependant me connaître; ils me menacent d'une révolte du régiment, c'est bien; pour le moment, je vais envoyer un ordre de consignation à la caserne; vous, vous allez monter à cheval et porter cette lettre au général; il me faut une réponse claire, précise; vous me la rapporterez demain vous-même, avant midi; voyez le général, et ne revenez pas sans ses ordres écrits. Ah! ils croient m'intimider, moi! *Rayo de Dios!* ils peuvent m'assassiner, les misérables, mais me faire trembler, jamais! Attendez. »

Et, d'une main rapide, il écrivit une lettre en gros caractères, fermes, presque renversés à force d'être droits, signa, et sous son nom d'un seul coup traça un paragraphe qui ressemblait à une lame de sabre.

« Voici, fit-il en pliant en quatre sa dépêche, qu'il mit sous enveloppe; portez cela, capitaine, et ne revenez pas sans réponse. »

Peppe prit la lettre et sortit; il n'y avait pas eu moyen de parler de son affaire en un pareil moment.

Vingt minutes après, il trotta sur la route poussiéreuse, bordée de parapets, qui, avec la voie de fer, se partage l'étroite langue de terre à l'extrémité de laquelle se dresse le blanc rocher de marbre sur lequel se développent Cadix et ses imposantes fortifications.

Au même moment, le vieux colonel Martínez sortait de sa petite maison avec sa canne de jonc, insigne du commandement en Espagne, et se

rendait à la caserne de San Fernando pour s'assurer que ses ordres étaient exécutés.

Une sentinelle se promenait devant la porte et présenta maussadement les armes à son chef.

Le colonel entra au poste; deux soldats dormaient sur les planches: c'était tout.

Il fronça le sourcil et alla aux chambrées; sauf quelques militaires qui se vautreient sur leurs lits, elles étaient désertes.

Il redescendit dans la cour, où se promenaient en fumant quelques chasseurs; d'autres étaient couchés à l'ombre et faisaient leur sieste; quelques-uns jouaient au bouchon.

« Où est le lieutenant commandant le poste? demanda le colonel.

— Sorti, mon colonel, répondit un vieux sergent décoré au Maroc.

— Et le sergent de garde?

— Sorti, mon colonel.

— Et les hommes du poste?

— Je ne sais pas, mon colonel.

— Es-tu de service?

— Non, mon colonel.

— Alors pourquoi es-tu ici?

— Par hasard, mon colonel.

— L'ordre de consigne n'a pas été publié?

— Je n'ai rien vu.

— C'est bon, suis-moi. »

Ils entrèrent dans une chambre où se trouvait tout ce qu'il faut pour écrire.

« Mets-toi là, » fit le colonel en indiquant la table au sergent.

Et il lui dicta :

« ORDRE DU COLONEL MARTINEZ.

« Demain à dix heures du matin, le régiment de Madrid prendra les armes pour la revue qui sera passée dans la cour de la caserne par le colonel dudit régiment. Tout militaire, simple soldat ou officier, qui ne se trouverait pas à son poste, sera puni comme déserteur en présence de l'ennemi.

« Le colonel, »

Et il signa : « MARTINEZ. »

« Maintenant, viens, et affiche cet ordre du jour sur la porte de la caserne. »

Le sergent obéit.

Il était alors près de quatre heures du soir; tous les soldats purent donc le lire à leur rentrée au quartier.

Chacun le commenta à sa façon, quelques uns l'approuvant, les autres ou le blâmant ou s'en moquant; les officiers, qui auraient dû tenir plus que quiconque à la discipline, s'en irritèrent: ils ne voulaient pas, se reconnaissant intérieurement coupables de négligence, avouer que seul contre tous leur colonel avait raison.

Toute la matinée du lendemain fut des plus orageuses, et, malgré la défense formelle qui avait été faite de ne laisser pénétrer aucun civil dans les cours, des hommes à figures sinistres, de ces hommes que l'on ne voit qu'aux jours de révolution, purent se mêler aux soldats et les exciter à la révolte.

Le colonel ne s'était pas montré depuis sa visite de la veille; il ne voulait pas se compromettre en ayant l'air de douter de l'obéissance du régiment: les soldats crurent qu'il avait peur, et un prononciamiento fut organisé.

Cependant personne n'osa désobéir formellement, et, à l'heure indiquée, officiers et soldats étaient à leur poste.

Le colonel arriva, fit porter les armes et passa sombre et sévère devant le front du régiment.

Deux fois il recommença son inspection, puis il vint se placer à vingt pas en avant du front et commanda :

« Tous les officiers hors des cadres! »

A cet ordre, capitaines et lieutenants savent qu'ils doivent venir former cercle autour de leur chef pour écouter ses ordres ou recevoir ses remontrances.

Cette fois, personne ne bougea.

« Officiers hors des rangs! » reprit le colonel d'une voix tonnante.

Des cris insultants lui répondirent seuls.

Martinez pâlit.

« Vous êtes tous des lâches, et vous déshonorez votre uniforme! cria-t-il. Oui! des lâches, re-

péta-t-il, des lâches qu'un homme d'honneur rougit de commander. »

Et, brisant la lame de son épée, il en jeta les morceaux en disant :

« Vous ne valez que mon mépris. »

Alors il y eut dans les rangs un frémissement de colère; des cris se firent entendre, mêlés à deux coups de feu, dont l'un l'atteignit à la hanche et le fit tomber.

« Misérables ! rugit-il en se relevant sur un genou ; vous n'êtes pas seulement des lâches, vous êtes des assassins. »

A cet outrage, des hurlements furieux répondirent, et la vue du sang allumant la rage des révoltés, vingt ou trente chasseurs se précipitèrent sur leur chef pour le percer de coups de baïonnette.

En ce moment suprême, seuls deux hommes, le vieux sergent de la veille et un clairon, se jetèrent au-devant de la victime, pour lui faire un rempart de leurs corps (1).

Alors, ce fut une épouvantable bagarre, un inexprimable désordre; des coups de feu retentirent de tous côtés; des soldats furent grièvement blessés, quelques-uns tués par leurs complices, qu'aveuglait la colère; un des premiers atteints fut le sergent.

Ses camarades lui passèrent sur le corps pour achever le malheureux colonel, déjà percé de vingt coups de baïonnette, mais encore debout.

Son corps, haché en lambeaux et dépouillé de son uniforme lacéré, fut traîné au milieu des vociférations, des blasphèmes, des hurlements de toutes ces bêtes féroces.

Ce fut un drame plus hideux encore que celui

(1) L'assassinat du colonel Martinez est un fait historique et a été commis comme nous le rapportons.

d'Alcoy, car les assassins appartenaient à l'armée. Des forcenés arrachèrent les yeux à ce vétéran, qui, tant de fois, avait exposé sa vie pour son pays; on lui brûla la barbe, on lui meurtrit le visage; son cadavre n'était plus qu'une plaie, quand les révoltés, le traînant par les pieds dans la rue, le jetèrent en pâture à la lie de la populace.

Tout était terminé, quand Peppe arriva, couvert de sueur et de poussière, rapportant l'ordre arraché presque de force au général Pavia.

Il trouva les soldats débandés, mêlés à la foule, les rues jonchées d'armes brisées, l'émeute grondant, des barricades commencées, des officiers coiffés du bonnet rouge et fraternisant avec les ouvriers.

Que faire? Courir à la caserne. Il n'y trouva que des cadavres et des mares de sang. Faire rentrer le régiment dans le devoir? C'était chose impossible. L'officier se souvint alors de la lettre qu'il avait reçue; la République lui faisait horreur, il ne l'avait jamais aimée, et maintenant qu'il voyait jusqu'où peuvent aller les excès qu'elle fait commettre, il ressentait pour elle une haine mêlée d'horreur.

Il remonta à cheval, reprit au galop le chemin de Cadix, où il rapportait à la fois au général Pavia la lettre dont il était chargé et sa démission.

Puis, par le premier train, il partait pour les provinces basques, afin d'y combattre le gouvernement, cause première de toutes ces atrocités, venger le colonel Martinez, son chef en même temps que son ami, et s'y ranger sous la bannière de son roi, sous cette noble bannière à l'ombre de laquelle est venu s'abriter tout ce qui reste en Espagne de foi, d'honneur et de loyauté.



Isabelle, reine d'Espagne. (Page 517)

CHAPITRE XXXIII

LA GUERRE DES GÉANTS

AMAIN crise plus redoutable n'avait désolé l'Espagne.

Au moment où, avec sa fille, el Osso arriva à Madrid, la Péninsule tout entière était en feu.

Trois gouvernements s'y disputaient le pouvoir.

Au centre, et maîtres de la capitale, des arsenaux, du trésor, de la flotte et de l'armée, les révolutionnaires Serrano, Topete et une douzaine de leurs complices s'efforçaient, après s'être partagé les dépouilles de la reine Isabelle, que la première ils avaient trahie, chassée et volée, de se maintenir au pouvoir.

Comblés de bienfaits par la souveraine, ils

avaient répondu à sa générosité par la plus noire ingratitude, à sa confiance par des complots, avaient profité de son absence pour prendre sa place, et puis, ne se trouvant pas assez ou large sur son trône pour s'y asseoir tous, s'étaient entendus pour le faire occuper, à la honte de leur pays, par Amédée I^{er}, une ombre de prince importé d'Italie.

On sait comment bientôt ce pauvre roi, abreuvé de dégoûts et d'humiliations, s'était décidé à descendre de ce fauteuil doré, où il n'était qu'une enseigne ou un mannequin, et à retourner au plus vite dans sa patrie.

Personne, parmi ceux qui l'avaient appelé, ne le regrettait; tous avaient hâte de procéder à un nouveau partage, dans lequel chacun espérait se faire la part du lion, et telle était l'ardeur à cette seconde curée chaude, qu'au roi découronné on n'avait pas même accordé une semaine pour faire ses paquets, et qu'en plein hiver, par la glace et la neige, la nouvelle reine, déjà malade, dut entreprendre le triste voyage dont sa santé eut tant à souffrir.

Tel était le gouvernement de Madrid, celui qui se faisait appeler le gouvernement conservateur, probablement par cette seule raison, qu'ayant pris, il voulait conserver.

Mais si son intention était de garder pouvoir, honneurs et argent, d'autres moins bien partagés voulaient acquérir.

Soldats de la première heure, ils avaient combattu, versé leur sang, et ils s'indignaient de se voir sacrifiés à l'heure du danger, puis oubliés, repoussés même à l'heure de la victoire. Ils prétendaient, eux, être le vrai peuple, le peuple pour lequel les conspirateurs avaient dit si souvent qu'on faisait la révolution, la sainte populace qu'on flatte pour la bâtonner, la meute qu'on excite et qu'on lance pour lui refuser ensuite un os à ronger.

On ne voulait leur rien donner, ils déclarèrent qu'ils prendraient tout; ils se levèrent en armes, pillèrent caisses publiques, églises, palais et musées, tout ce qui leur tomba sous la main, les propriétés particulières comme celles de l'État;

incarcérèrent les gens honnêtes et ouvrirent les prisons aux scélérats; accueillirent à bras ouverts les communaux français, les pillards italiens, les aventuriers de tous pays; massacrèrent les gendarmes, désarmèrent les soldats, armèrent les forçats, et se proclamèrent républicains intransigeants, fédéraux, autonomistes.

Ce gouvernement avait une flotte, une armée, des places fortes, tyrannisait le sud de l'Espagne, terrorisait l'Andalousie et commandait en maître à Valence et à Barcelone.

De ce côté, la lutte était acharnée entre conservateurs et intransigeants; le sang, après avoir rougi les barricades de Séville, coulait à flots à Cadix, à Carthagène et à Valence; les vaisseaux ennemis promenaient la mort sur les côtes, et le canon, qui est encore bien mieux *l'ultima ratio* des républicains que des rois, tonnait sans discontinuer, faisant crouler sous le choc des boulets les églises merveilleuses changées en forteresses ou en arsenaux, les musées, orgueil de l'Espagne, et ces palais sans pareils que le temps avait respectés!

En face de ces représentants de l'injustice et de la violence, un troisième parti, celui du droit, de la justice et de la religion, s'était pourtant élevé, et, avant même que le roi Amédée abandonnât son trône ébranlé par les factions, avait planté son drapeau au sommet des montagnes des fières et loyales provinces basques.

Les carlistes n'avaient ni argent, ni troupes, ni vaisseaux, ni canons; mais ils s'appuyaient sur quelque chose de plus solide que l'or ou le fer, car ils avaient pour eux le droit, qui ne saurait périr, qu'aucune défaite ne peut amoindrir, le droit et la religion, auxiliaires naturels, impérissables l'un et l'autre, et qui seuls peuvent rendre à une nation le haut rang d'où l'a précipitée la violence.

Au commencement, lorsque quelques voix courageuses protestèrent contre l'usurpation du pouvoir par ceux qui avaient renversé Isabelle, à peine si le nouveau gouvernement daigna s'occuper de ces trente ou quarante *rebelles* qui, par une nuit sombre, traversant la Bidassoa, reve-

naient de la terre de l'exil pour crier à l'Espagne : « C'est nous qui sommes les champions du droit, les précurseurs de don Carlos de Bourbon, seul héritier légitime de la couronne, seule planche de salut que la Providence offre à notre pays, si fort autrefois, déchu depuis qu'il s'est donné à des maîtres sans droits à ce magnifique héritage. »

Qu'était-ce donc que ces hommes qui osaient réclamer ainsi contre de puissants spoliateurs encore tout gonflés du succès de leur dernier complot? Des brigands qu'il fallait disperser et châtier comme ils le méritaient.

Une semblable répression appartenait de droit à la gendarmerie. Ordre fut donné aux gardes civils de les arrêter, de les reconduire à la frontière comme des vagabonds qu'ils étaient, ou, s'ils résistaient, de les incarcérer.

Mais dans les nobles Provinces, ce pays de la foi et de la fidélité, dans cet entassement de montagnes abruptes et ce dédale de sombres défilés dont la Providence a fait pour la Péninsule comme un infranchissable rempart contre les invasions du dehors et une place de sûreté où seuls ont droit d'asile les fiers défenseurs de la légitimité, le cri poussé par les exilés fut entendu. Des jeunes gens intrépides au combat, infatigables dans la marche; des hommes faits, pour lesquels la voix du droit est la seule à laquelle ils prêtent l'oreille; des vieillards, vétérans de la guerre de Sept-Ans, et conservant dans leur cœur, comme dans un sanctuaire, leur fidélité au roi, décrochèrent leurs escopettes, s'organisèrent en bandes, et, à la voix de leurs curés, quelquefois même sous leurs ordres, se préparèrent à la résistance et entrèrent en campagne.

Aux gardes civils, il fallut adjoindre des soldats, quelques compagnies d'abord, puis des régiments; on avait hâte d'en finir avec ces téméraires qui n'avaient ni armes ni munitions autres que celles qu'à travers les précipices de handis contrebandiers allaient chercher jusqu'à Bayonne et en rapportaient de nuit sur leurs épaules, en traversant, au risque de recevoir une balle dans le corps, le double cordon de douaniers français et espagnols échelonnés sur les rives de la Bidassoa.

Malgré toutes ces difficultés, le nombre des bandes augmentait chaque jour, et chaque jour aussi des rapports des autorités de Saint-Sébastien, de Vittoria, de Bilbao, de Pampelune et autres villes ayant garnison, signalaient au gouvernement l'entrée en campagne de quelque nouveau cabecilla.

En vain, honteux de ne pouvoir pas réduire cette poignée de braves qui lui tenaient tête et lui faisaient échec, le nouveau gouvernement à la fois royal et républicain d'Amédée I^{er} s'efforçait d'étouffer le bruit de cette insurrection grossissante. Certains noms de cabecillas commençaient à être connus, et peu à peu celui du curé Santa-Cruz devenait légendaire.

Alors on adopta à Madrid une autre tactique, tactique aussi vieille que déshonorante : le mensonge et la calomnie.

Chaque bande de carlistes devint, de par le gouvernement républicain conservateur, une bande de voleurs, commandée par un scélérat d'autant plus cruel qu'il portait une soutane, et il ne se passa pas de jour que les journaux amédéistes ne publiassent, à l'article *Biscaye*, un compte rendu fantastique que s'empressaient de reproduire toutes les feuilles étrangères hostiles au catholicisme et à la royauté.

Il n'y eut pas jusqu'aux journaux illustrés qui s'en mêlèrent, et bientôt, grâce à la coalition de tous leurs ennemis, les braves carlistes se virent métamorphosés en véritables assassins fanatisés par des prêtres à la figure grimaçante et aux traits stupidement féroces, à en croire, du moins, les portraits soi-disant fidèles reproduits par le crayon de correspondants imaginaires.

En même temps, et sans doute pour prendre une facile revanche des fréquentes défaites éprouvées par les troupes, le même gouvernement, voulant au moins battre ses ennemis sur un terrain où ils ne pourraient pas lutter contre lui, perfectionnait le système des bulletins militaires à grand effet, interdisait aux journaux indépendants toute nouvelle du théâtre de la guerre, et inondait à tel point les feuilles à sa dévotion de fausses victoires, qu'il arrivait à



Escaladant les rochers avec des points lumineux. (Page 320.)

tuer à coups de plume plus de carlistes dans les provinces basques qu'il n'y avait d'habitants, et à s'emparer de plus de canons sur les rebelles que n'eussent pu en fournir les arsenaux de la Prusse, son hypocrite alliée.

« Mentez, mentez ! il en restera toujours quelque chose ! » a dit Voltaire.

Des mensonges de Serrano, Moriones, Cabri-netti et autres, ce qui resta, ce fut, dans l'âme des honnêtes gens, un grand mépris pour des



Un voyage, ne fit-il que d'une journée, vous fatiguera. (Page 527.)

gouvernants assez peu honnêtes pour employer des armes aussi déloyales.

Les événements se chargeaient, du reste, de donner aux républicains modérés un éclatant démenti.

L'insurrection, qui, au commencement, n'était qu'une boule de neige, se faisait avalanche.

Un des premiers adversaires des républicains, un homme qui, peut-être plus que tout autre, a été odieusement calomnié, fut le célèbre cab-

cilla Santa-Cruz, curé de la petite paroisse d'Hernialde. Agé de trente-deux ans, petit, trapu, d'une force et d'une agilité surprenantes, rompu au jeu de la *pelota* et à l'exercice de la *maquilla* ou bâton basque, peut-être eut-il tort d'oublier un peu trop son bréviaire pour l'escopette, mais, en tout cas, on doit reconnaître qu'à sa faute il y eut pour excuse la nécessité de repousser par la force les entreprises d'un gouvernement illégal, hostile à la religion plus encore qu'au clergé.

Toujours est-il que, l'un des premiers, il se leva pour la cause carliste, réunit une bande d'une centaine de jeunes gens d'un courage à toute épreuve, les arma tant bien que mal, et, comme signe de ralliement, à défaut d'autre costume, leur attacha au côté gauche de la poitrine un cœur brodé en rouge, qui fut le premier uniforme des soldats du roi.

Les exploits du curé devenu général, et ceux des différents cabecillas dont les premiers efforts préparèrent le terrain à l'armée régulière qui devait leur succéder, ne rentrent pas dans le cadre de notre récit, mais il est cependant nécessaire d'en dire quelques mots pour bien faire comprendre la situation des carlistes au moment où el Osso, Peppe et sa fille vinrent les rejoindre dans les Provinces.

Le général amédéciste Nouvillas eut le triste honneur de commencer contre les rebelles une campagne dont il ne remporta que la honte d'avoir été battu par des adversaires pour lesquels il professait hautement le plus profond mépris.

La première brigade qu'il envoya contre eux fut celle de Castanon, composée d'un régiment de soldats de la ligne, d'une cinquantaine de miquelets ou volontaires de la province de Guipuscoa, d'autant de soldats du génie, de vingt gardes civils ou gendarmes, d'un escadron de cavalerie et de deux pièces de campagne, accompagnées d'une soixantaine d'artilleurs.

C'était plus que suffisant; au dire de Nouvillas, pour ramener les rebelles, pieds et poings liés, à Vittoria, où le général les attendait avec le reste de son armée.

Les carlistes occupaient trois localités : Vera, Eychalar et Sessaca; ils se retirèrent dans la montagne, échangèrent quelques balles avec les amédécistes, qui, dans cette escarmouche, perdirent quatre ou cinq hommes, en blessèrent seulement deux ou trois aux carlistes, mieux postés, et continuèrent leur route, laissant les rebelles retourner paisiblement aux villages abandonnés.

Après huit jours, les invincibles revinrent à Saint-Sébastien avec leurs chaussures inutile-

ment usées et leurs chevaux fourbus, sans avoir pu atteindre la bande qu'ils poursuivaient; on publia un bulletin de victoire, et la première campagne fut terminée.

Pendant près de huit mois, les brigadiers (généraux de brigade) Loma, Castanon, Gabrinetti, Castillo et Navarro battirent continuellement la montagne de Bilbao à Pampelune; de Pampelune à Saint-Sébastien, escaladant les rochers avec des peines inouïes, évitant l'ennemi qu'ils faisaient semblant de poursuivre, tirillant hors de portée quand ils ne pouvaient pas éviter de se rencontrer, et faisant, aux dépens de leurs munitions, une petite guerre que la presse gouvernementale s'empressait de changer en batailles rangées et en éclatantes victoires.

Pendant ce temps, les rebelles toujours vaincus s'organisaient à loisir, formaient de nouvelles bandes, s'occupaient à faire des réquisitions en vivres et en argent, à se procurer des armes, à épuiser les troupes envoyées contre eux, à couper les poteaux télégraphiques, et, si l'occasion s'en présentait, à enlever les convois.

Le bouillant curé Santa-Cruz fut le premier à se fatiguer de cette guerre ridicule, et, voyant que les amédécistes feignaient de ne pouvoir le découvrir, alla fièrement au-devant d'eux. Ses soldats manquaient d'armes, la contrebande était lente à leur en fournir; il trouva plus expédient d'aller en prendre là où il y en avait, attaqua les volontaires républicains dans leurs villages, à Renteria, Tolosa, Oyarzun, et les désarma.

Pourvu d'armes et de munitions par ces hardis coups de main, il se porta par une marche rapide sur le chemin de fer d'Irun à Vittoria, enleva les rails, arrêta les trains, s'empara des dépêches, brûla les stations et priva l'ennemi de la ligne ferrée qui, jusque-là, avait été si utile aux amédécistes.

Aussi habile organisateur que valeureux chef, le cabecilla ne s'en tint pas là; jusqu'alors, les partisans chassés des villages n'avaient pas d'autre ressource que de vaguer dans les bois, de dormir à la belle étoile, sur la neige ou dans la boue, à moins qu'ils n'eussent la chance de rencontrer

quelques fermes isolées ou quelques vastes grottes; le curé Santa-Cruz voulut parer à cet inconvénient et créa le camp retranché d'Achuleguy ou Achuleguy.

La description donnée de ce camp par un voyageur qui y demeura au commencement de la guerre actuelle donne une idée exacte de l'importance de cette création :

« Ce qu'on nomme *camp d'Achuleguy*, dit-il, est l'ensemble de quatre ou cinq montagnes séparées entre elles par des gorges et des torrents et entourées elles-mêmes par les hautes montagnes de l'Aya, entre autres par le pic des *Trois-Couronnes*. Sur ces montagnes, d'une hauteur secondaire, s'élèvent une dizaine de *caserias* (fermes) habitées par de pauvres cultivateurs.

« Santa-Cruz réquisitionna ces maisons, établit une centaine d'hommes de sa bande dans chacune d'elles, et les transforma en postes-casernes; il fit des cantiniers des propriétaires de ces habitations. Il put loger ainsi jusqu'à trois mille hommes dans ces postes-casernes, et, comme ces montagnes constituaient une espèce de forteresse inaccessible aux troupes régulières, les bandes venaient se reposer dans ce camp, s'y recruter et s'y ravitailler. En outre, les chefs carlistes pouvaient y envoyer les prisonniers qu'ils faisaient, ce qui leur était impossible avant la création d'Achuleguy, n'ayant pas de localité ni de place fixe où ils pussent les enfermer. »

Là ne s'arrêtèrent pas les innovations de ce cabecilla d'une si prodigieuse activité.

Comme il avait créé un camp, il créa des courriers pour transporter rapidement les messages, des espions, mendiants pour la plupart, qui firent le désespoir de Moriones, dans le camp duquel ils pénétraient sous prétexte de demander l'aumône, et des fournisseurs, qui, établis de l'autre côté de la frontière, envoyaient au bord de la Bidassoa des munitions de contrebande, que ses hardis volontaires allaient enlever à la barbe des carabineros ou douaniers espagnols, chassés à coups de fusil du pont d'Anderlaza ou de leurs autres postes.

Tout cela n'était encore qu'un prélude, qui ne

prit une véritable gravité qu'à la chute du roi Amédée; alors, uneunte carliste se forma à Bayonne, et don Carlos, que jusque-là les journaux avaient tué tant de fois ou qu'ils faisaient voyager en Suisse, en Italie, à Genève, vint se fixer clandestinement sur la frontière, au château de Peyrolhade, avec son état-major, composé des braves généraux Elio, Dorregaray, Valdespina, Arjona et Lizarraga, dont les noms devaient bientôt devenir célèbres sur les champs de bataille.

A partir de ce moment, l'insurrection carliste avait une âme pour donner l'impulsion, une tête pour la diriger, un bras pour la soutenir: elle devint redoutable.

Vers le mois de juin, les bandes éparses de Biscaye, d'Alava et de Guipuzcoa furent réunies en trois corps d'armée sous les ordres des trois généraux Valdespina, Dorregaray et Lizarraga, agissant séparément, mais sous la direction unique du vaillant Elio.

La guerre de partisans fit place à la grande guerre, les cabecillas s'effacèrent pour obéir aux généraux.

Sur un autre point de l'Espagne, en Catalogne et dans le royaume de Valence, l'insurrection carliste avait déjà fait de grands progrès sous la direction de don Alphonse de Bourbon, frère du roi, prince intrépide, qui, accompagné de sa vaillante femme, la princesse dona Blanca, et secondé par le preux et indomptable Saballs, parcourait les provinces de Catalogne, de Valence et même d'Aragon, battant les volontaires, menaçant les places fortes, tenant tête aux généraux républicains, imposant des contributions de guerre, s'avançant jusqu'aux portes de Valence ou de Barcelone et lançant des bandes d'enfants perdus, qui, sous le commandement de cabecillas d'une audace prodigieuse, poussaient leurs pointes téméraires jusqu'à Albacete, sur les frontières de la Nouvelle-Castille.

Le gouvernement républicain sentit qu'il était temps de faire un suprême effort; il envoya tout ce qu'il avait de troupes disponibles dans le Nord, où déjà avaient été battus, mais cette fois

en bataille rangée, ses généraux, au glorieux combat d'Essaül, dans lequel un de ces derniers, fait prisonnier avec son état-major, avait été conduit au camp fortifié d'Achuleguy, dans la montagne.

Déjà le vent de l'enthousiasme soufflait dans toutes les provinces du Nord; les partisans accouraient en foule se ranger sous le drapeau si vaillamment soutenu par Elio et ses compagnons d'armes; les villes républicaines étaient comme bloquées par le soulèvement des campagnes environnantes; don Alphonse de Bourbon, capitaine général des forces de Catalogne, faisait son entrée triomphale dans les villes fortifiées, d'où avaient fui les volontaires de la République.

Une foule immense se pressait autour du vaillant prince, accompagné de sa jeune et charmante épouse, dona Maria de los Nieves (Marie des Neiges), si sympathique à la population par son courage et sa bonté, et partout sur leur passage éclataient des cris frénétiques de : « Vive Charles VII! vive don Alphonse! vive l'armée royale! » Les cloches sonnaient à grandes volées, et c'était en chantant le *Te Deum* d'actions de grâces que le clergé, croix et bannières en tête, venait au-devant de celui qu'à bon droit l'Espagne catholique regardait comme le soutien de la religion et de la légitimité.

Tout était prêt pour recevoir le roi.

Le 18 juillet 1873, IL fit son entrée.

« A trois siècles de distance, a dit un écrivain distingué, don Carlos, petit-fils de Henri IV, marche comme lui, l'épée à la main, à la conquête du trône qui lui appartient par droit de naissance. »

Par sa naissance et par son mariage, ce prince est doublement Français.

Petit-fils de Louis XIV, il a épousé dona Margarita de Bourbon, fille de la duchesse de Parme, nièce du comte de Chambord.

A une grâce exquise, la reine joint tous les trésors de l'esprit et du cœur. Profondément attachée au roi, elle n'a pas craint de le laisser partir pour une guerre dont personne moins qu'elle n'ignore les dangers; mais elle sait que

les rois se doivent à leur peuple; elle sait qu'au triomphe de son époux est attaché le salut de l'Espagne, et femme du devoir avant tout, courageuse parce qu'elle est chrétienne, elle a fait taire son cœur pour n'écouter que sa conscience.

A lui le combat, à elle la prière.

Depuis longtemps don Carlos est familiarisé avec le péril; il ne le craint ni ne l'affronte; il demeure froid devant lui et le méprise.

Son courage est le vrai, le seul courage; il a juré de délivrer l'Espagne ou de mourir, et il la délivrera ou mourra.

Il y en a qui appellent cela de l'ambition; nous, nous l'appelons dévouement.

Sa vie tout entière semble avoir été une préparation à la grande lutte de la violence soutenue par l'or et les canons de l'Allemagne contre le droit appuyé sur la légitimité.

Don Carlos n'a pas été amolli par les délices des palais, énervé par la flatterie des courtisans; c'est dans une auberge, à Laybach, en Illyrie, qu'il est né, le 30 mars 1848, alors que sa mère, fille de François IV, duc de Modène, fuyait devant la révolution qui renversait les trônes.

Italien par sa mère, Espagnol par son père, Français par ses aïeux, il n'avait pas même droit à un berceau en Italie, en Espagne ou en France.

« Il fut, dit l'écrivain que nous avons déjà cité, élevé dans l'exil avec la plus sévère austérité. Tantôt à Modène et tantôt à Prague, il était uniquement entouré par des Italiens ou des Autrichiens; mais tous ses instincts et l'amour de sa patrie inconnue le poussaient vers l'Espagne.

« Comme Henri IV, à l'ombre du château duquel vit la princesse dona Marguerite à Pau, il voulait être roi; comme lui, il joua bravement sa vie pour reconquérir son peuple au joug honteux qu'il subit. »

Entré une première fois en Espagne avec une poignée de partisans dont la plupart manquaient d'armes, il paya bravement de sa personne, couchant sur la terre nue, bivouquant dans la neige, étonnant les montagnards par sa sobriété, les



Don Alphonse de Bourbon. (Page 527.)

électrisant par son courage. Il fut forcé une première fois de repasser la frontière en fugitif, mais il promit à ses braves de revenir, et il revenait, cette fois, non plus en se cachant, mais descendant fièrement de son camp fortifié de Pena-Plata, aire d'aigle assis au sommet des rochers,

où l'écho de la montagne avait apporté le cri de ralliement de ses fidèles : « DIOS, PATRIA Y EL REY ! » le « DIEU LE VEUT ! » de la nouvelle croisade.

CHARLES VII, car c'est ainsi qu'il s'appelle aujourd'hui, est, dans toute l'acception du mot,

un magnifique cavalier, de taille élevée et bien prise, joignant la grâce à la force, la distinction à la majesté.

Le général Castilla, un de ses fidèles, un partisan de toutes les légitimités, et dont la vaillante épée s'est mise successivement au service du grand captif du Vatican et du héros de la guerre des géants, a tracé du roi un portrait trop fidèle pour que sa place ne soit pas ici.

« On sent, dit-il en parlant de Charles VII, le cœur dans les notes pleines de douceur de sa voix mâle. Son sourire est entraînant. Les attaches du cou et de la main, régulière et nerveuse, ainsi que la cambrure du pied, indiquent la force et la race. Le type de son visage est parfaitement espagnol; la forme en est ronde et manque peut-être un peu d'ovale. Le teint pâle est légèrement bistre. »

« Ses cheveux, noirs, courts et bien plantés, découvrent un front fier et intelligent. Il porte aujourd'hui toute la barbe, également noire et courte. L'arc de ses épais sourcils est régulier et surmonte un œil noir, grand, bien fait, d'où s'échappe un regard net, franc, bienveillant, impérieux au besoin. L'esthétique pourrait lui reprocher de manquer un peu de dessin et de force dans la forme de la bouche et du menton, cependant il n'y a aucun indice de faiblesse dans l'ensemble de sa conduite publique. »

« Nul ne lui contestera de l'énergie, de la volonté et une persévérance que des difficultés inouïes n'ont pu ébranler. Il est calme et impassible au feu. Il a également fait preuve de finesse et de prudence, et certes il ne lui en fallait pas une mince dose pour avoir su tenir le gouvernail aussi bien à travers les récifs ennemis qu'au milieu des vents amis, soulevés par l'esprit d'intrigue inhérent à toute cour et par le caractère fier et jaloux des Castellans. »

Tel était le roi qui venait d'entrer en scène et dont le premier acte, en posant le pied sur le sol espagnol, fut de lancer une proclamation adressée tout aussi bien au monde entier qu'à son peuple et à son armée, et datée de Zugaramundi.

Une bombe éclatant au milieu d'une foule

insoucieuse et confiante ne produit pas un effroi plus grand que celui que causa à tous les libéraux le document inattendu qui, au moment où personne ne soupçonnait la présence du roi dans le voisinage de la frontière, apprenait à toute l'Espagne qu'il venait de rentrer dans son royaume, l'épée haute et prêt à revendiquer ses droits au prix de son sang.

Grâce au redoublement de précautions prises par le gouvernement de Madrid, à peine même des bruits incertains circulaient dans la capitale au sujet de la bataille d'Alpens, dans laquelle don Alphonse, Saballs et Aujaet, trompant par une feinte retraite le brigadier Cabrinetti, l'attirèrent hors de Berga sur la route de Ripoll, coupèrent sa colonne à sept heures du soir, et, après un combat qui dura toute la nuit, taillaient cette colonne en pièces, lui faisant sept cents prisonniers, lui enlevaient ses canons avec ses bagages, et, poursuivant les foyards l'épée dans les reins, emportaient pour ainsi dire sans assaut la ville forte de Berga, dans laquelle ils pénétraient à la suite de l'armée désorganisée.

Arrivé depuis la veille seulement et n'ayant pas de connaissances à Madrid, où il s'était vu forcé de s'arrêter deux jours pour laisser reposer sa fille, encore excessivement faible, el Osso ne savait rien de la rentrée du roi, de la bataille d'Alpens et des progrès des carlistes en Catalogne et en Navarre.

Le brave Diego, qu'il avait retrouvé en arrivant et qui, pour tuer le temps, passait ses journées en compagnie des toreros à fumer des cigarettes à la puerta del Sol, lieu célèbre de rendez-vous pour les cisils et les mendiants, ne pouvait guère le renseigner d'une manière positive.

Ce n'est pas que les bruits fissent faute, mais tous étaient contradictoires, souvent absurdes, et n'avaient trait qu'aux intransigeants de Carthagène, dont la flotte, suivant les uns, venait de bombarder Alicante, de battre l'escadre régulière et de ravitailler Valence, ou, suivant d'autres, s'était vue forcée de se rendre, après avoir perdu dans un combat naval la moitié de son effectif.

Valence, Carthagène, Cadix, tels étaient les

points sur lesquels se tournaient tous les regards; des carlistes, à peine en était-il question. La presse gouvernementale avait célébré avec tant d'enthousiasme les victoires remportées par son armée du Nord, qu'on les croyait écrasés et qu'on ne comptait plus avec eux.

El Osso n'était cependant pas venu pour visiter Madrid et en savait beaucoup plus long sur les fédéraux que tous ceux qui en parlaient sans les avoir jamais vus. Ce qui l'occupait, lui, c'était don Carlos.

Où se trouvaient les bandes? quels chefs les commandaient? comment arriver jusqu'à eux? Voilà ce qu'il aurait voulu savoir.

Il y avait certes bien des carlistes à Madrid, des agents du roi, des gens parfaitement renseignés, mais il ne les connaissait pas, et comme il n'y a qu'à l'Opéra-Comique que les conspirateurs portent un costume spécial pour bien se faire reconnaître, tandis que partout ailleurs ils se cachent, il lui était impossible de s'adresser à eux.

Dans l'état de santé où se trouvait Carmen et par les fortes chaleurs qui régnaient en ce moment, il eût été souverainement imprudent de continuer à l'aventure un voyage qui pouvait les conduire dans quelque petite bourgade où force serait de s'arrêter sans secours d'aucune sorte.

À Madrid, du moins, il y avait de bons médecins, et celui que le bandit avait fait appeler pour soigner la jeune Andalouse affirmait qu'un repos de huit ou dix jours suffisait pour que la convalescente recouvrât toutes ses forces et pût reprendre sa vie ordinaire.

Carmen savait combien cet arrêt forcé contrariait son père, elle aurait voulu continuer.

« Une journée ou deux, disait-elle, nous conduira à la frontière (leur voyage était sensé avoir la France pour but), et là nous aurons tout le loisir de nous reposer. »

Le docteur secouait la tête.

« D'abord, disait-il, un voyage, ne fût-il que d'une journée, vous fatiguera; de plus, d'un moment à l'autre, les rebelles, dont il existe encore

quelques bandes, peuvent attaquer le train; les carabineros qui traquent le féroce Santa-Cruz ne l'ont pas encore arrêté; d'ici à huit jours tout sera fini, et vous pourrez partir. »

El Bandito, en entendant ainsi parler le médecin, se mordait les lèvres jusqu'au sang pour ne pas éclater; volontiers il lui aurait sauté à la gorge, mais jusqu'en Navarre il avait promis d'être prudent, et il se taisait.

« Mais que faire ici, où nous ne connaissons personne? objectait la malade.

— Comment? que faire à la Corte, *senorita*? s'écriait le docteur. Vous promener, visiter la ville, son musée, qui n'a pas de pareil au monde et où vous trouverez réunis les chefs-d'œuvre de la peinture, *las Meninas* de Velasquez et son *Philippe IV* à cheval, des Murillo comme n'en a pas Séville, *le Spasino* de Raphaël avec *la Perla* du même peintre, les plus belles pages de Véronèse, du Titien, de Léonard de Vinci, de Rubens, du Poussin, de Rembrandt, de Michel-Ange et de tant d'autres. Préférez-vous la sculpture? la collection des statues est admirable. Aimez-vous les souvenirs historiques? allez voir notre splendide *Armeria*, et le cicerone fera passer sous vos yeux les armures du grand Alphonse d'Aragon, de don Juan d'Autriche, de Charles-Quint; l'épée de Boabdil, le dernier roi des Maures; celle du grand Pélage, trouvée à Cavadunga; la *colada* du Cid Campeador; les épées de Fernand Cortez, de Gonsalve de Cordoue, du duc d'Olivarès et du roi François I^{er}, fait prisonnier à Pavie.

— Beaux souvenirs de temps plus heureux! s'écria el Osso, des temps où, sous ses rois, l'Espagne donnait des lois au monde entier!

— Mais qui, malheureusement, furent gâtés par un honteux fanatisme, reprit le docteur.

— La religion n'est pas le fanatisme, riposta vivement le bandit, et s'il s'est rencontré des fanatiques, des gens qui pour faire triompher des opinions absurdes, des théories abrutissantes, des intransigeants qui.....

— N'y a-t-il pas aussi des monuments, des promenades? interrompit Carmen en regardant



A lui le combat, à elle la prière. (Page 524.)



La porte s'ouvrit, et Diego entra comme un ouragan. (Page 533.)

son père d'un œil si doux et si suppliant, que sa colère tomba tout à coup.

— Certainement, *senorita*, des promenades ravissantes, et où vous pourrez aller chaque jour avant la chaleur, ou le soir surtout, mais en vous couvrant bien, à cause de l'humidité. Vous avez d'abord le *Prado*, une place que je pourrais appeler un salon décoré d'admirables fontaines, et autour desquelles se réunissent toutes nos élégantes pour y causer avec les lions de la Corte, en

jouant de l'éventail et regardant défilier une foule bariolée des représentants de toutes les provinces d'Espagne, avec leurs costumes et leurs idiomes particuliers. Plus loin, la *fuente Castellana* vous prêtera, si vous voulez sortir en voiture, les beaux ombrages de ses longues allées ; ou bien, si vous préférez la promenade à pied et solitaire, dirigez-vous vers le parc charmant de *Buen Retiro*, silencieuse oasis remplie de fleurs et de parfums, et embellie par les eaux d'un grand lac

bleu, dans lequel baigne ses pieds et se mire un kiosque ravissant.

— Dans une si belle ville, les églises et les monuments ne doivent pas manquer, reprit Carmen, pour laquelle les églises étaient de beaucoup plus intéressantes que les parcs et les musées.

— Oh ! sans doute, reprit le médecin, vous en trouverez, et beaucoup. Madrid est sans contredit la plus belle ville du monde. J'ai vu Paris, dont on parle tant, Paris, alors qu'il avait tous ses mo-



Fontaine du Prado, à Madrid. (Page 529.)

numents, sa colonne, qui n'était rien auprès du superbe obélisque du *Dos de Mayo* (1); son palais des députés, vraiment ridicule pour ceux qui connaissent le *palacio del Congreso* (2); ses Tuileries et son Louvre, dont il faudrait deux douzaines pour qu'on pût seulement les comparer au palais de l'Orient, ce palais vraiment royal, qui, à lui seul, est presque une ville de marbre, et dans les galeries somptueuses duquel un An-

(1) Mauvais petit obélisque en pierre, sans style et sans noblesse.

(2) Ce palais est aussi des plus médiocres.

glais a eu la patience de compter jusqu'à trois cent soixante-cinq pendules, toutes plus magnifiques les unes que les autres.

— Dios mio ! s'écria Carmen en riant, je comprends à présent pourquoi l'empereur Guillaume tenait tant à nous donner un roi allemand.

— Pourquoi donc, senorita ?

— Eh ! sans doute à cause des pendules ; ne connaissez-vous pas leur passion pour l'horlogerie ? »

Le docteur fit la grimace. Sans être intransigeant, il appartenait à cette catégorie hybride de caméléons politiques qui prennent si facilement les couleurs de chaque gouvernement, quelle que soit son origine, et nécessairement il professait en ce moment une grande admiration pour le roi Guillaume et son compère Bismark, représentants de l'absolutisme en Allemagne, mais alliés naturels de tous les révolutionnaires dans le reste du monde.

Pour témoigner son mécontentement de ce manque de respect envers le prêteur à gages d'argent et de canons à la révolution espagnole, il changea aussitôt de conversation, donna quelques conseils, et, abrégeant sa visite, sortit en renouvelant l'assurance qu'il suffirait d'un peu de repos pour rendre la santé à la malade.

« *Rayo de Dios!* gronda el Osso quand il fut sorti, voilà un de ces esprits étroits et de ces cœurs lâches et égoïstes qui sont prêts à s'accommoder de tous les régimes, pour peu qu'ils y trouvent leurs intérêts. Par ce que j'ai appris des Madrilènes, ils sont presque tous comme cela ici, comme à Paris, comme dans toutes les grandes capitales.

— Les Madrilènes sont cependant Espagnols, eux aussi, et il y en a même de toutes les provinces, » objecta Carmen.

Le bandit haussa les épaules.

« Oui, dit-il, ils sont ou plutôt ils étaient Espagnols, aujourd'hui ils ne le sont plus ; il leur est arrivé ce qui arrive aux plus belles plantes : les plus saines et les plus vigoureuses, coupées çà et là au hasard et amoncelées dans un cloaque, au bout de huit jours tout l'amas a fermenté, et ce qui

était parfum n'est plus que pourriture et fumier. »

Malgré la triste opinion que les voyageurs avaient de leur docteur au point de vue du patriotisme, comme il n'était que trop évident que Carmen ne pouvait pas encore partir sans témérité, il fut décidé que l'on passerait quelques jours à Madrid, où la convalescente pourrait, par des promenades graduées, se préparer à de plus fortes fatigues.

Chaque matin et chaque soir elle sortait, accompagnée de son père; le jour, elle demeurait à l'hôtel, pendant que tour à tour Diego et son père, accoutumés aux ardeurs d'un soleil dévorant, tantôt parcouraient les rues, tantôt, sous prétexte de se rafraîchir, entraient, l'un dans les orcheterias ou les cafés, l'autre dans les tavernes et les cabarets, pour savoir des nouvelles.

Il ne faut pas huit jours pour connaître Madrid. En dépit des assertions enthousiastes du docteur pour la fameuse Corte, Madrid est peut-être la plus maussade capitale de l'Europe et la plus dépourvue de monuments. Sa fameuse plaza Mayor, grande comme un mouchoir, suivant l'expression de Diego; son Prado si célèbre, sa fameuse place de l'Orient, son palais du Congrès, ses rues d'Alcala et d'Atocha manquent de caractère et de grandeur; son Manzanarès, célébré par les poètes, est un fleuve sans eau au moins pendant six mois de l'année, un ruban de sable pulvérulent, que les Madrilènes passent à pied sec sous la voûte d'un superbe pont dont les arches gigantesques ne semblent avoir d'autre destination que de donner un peu d'ombre. Quant à la *puerta del Sol*, ce n'est qu'un carrefour irrégulier, formé par le croisement de trois ou quatre rues, et formant une espèce de four dans lequel le soleil concentre ses rayons de manière à y fondre le bitume des trottoirs.

Seul, peut-être, plutôt par sa masse que par sa beauté, le palais royal fait exception à une mesquinerie à laquelle n'échappent même pas les églises, infiniment moins belles que celles de plusieurs petites villes de province.

Vue de l'ancienne route de Castille, avec ses

contreforts, ses terrasses et ses jardins en pente, qui lui font un magnifique piédestal, cette énorme construction, élevée au bord du plateau, à l'endroit où se dressait le vieil Alcazar, et se détachant en blanc sur le fond bleu du ciel, produit un effet vraiment grandiose.

Carmen avait rarement vu des intérieurs de demeures royales; elle fut vivement impressionnée par la splendeur d'ameublement des trente salles formant enfilade au premier étage, et dont la onzième est nommée salon des Ambassadeurs.

Assurément, les palais arabes qu'elle avait vus si souvent, soit à Séville, soit à Grenade, sont des modèles de ciselure; leurs plafonds de bois précieux, leurs colonnes de marbre, leurs cours et leurs jets d'eau étonnent et captivent; mais la grandeur manque à leur capricieuse originalité, tandis qu'au contraire, le palacio real, qui n'a pour lui que la masse et les proportions énormes, n'étonne que par la grandeur et le faste sévère.

Les autres palais la satisfont moins; ce sont, pour la plupart, de grosses maisons maussades, appuyées sur des colonnes et gardées par des lions de pierre qui ne disent rien à l'imagination et généralement offensent le goût.

Pour ce qui est des églises, la déception de Carmen fut plus grande encore. Aucune n'a rang de cathédrale, aucune ne se fait remarquer ni par sa beauté ni par sa grandeur. Toutes ont été pétries dans un même moule, et ce moule est malheureusement disgracieux. Lorsque les architectes, qui semblent s'être donné le mot, ont étayé de lourdes coupoles sur de lourdes colonnes, ouvert de larges croisées et prodigué à ce vulgaire ensemble des ornements où ils luttent de mauvais goût, ils ont cru avoir tout fait et se sont reposés.

Il n'y a pas jusqu'au célèbre sanctuaire de Nuestra Señora d'Atocha, au bout du Prado, qui ne soit un triste spécimen de cet art non défini, qui n'est ni catholique ni arabe, ni espagnol ni étranger, ni gothique ni roman, mais que l'on pourrait appeler l'architecture bâtarde des Madrilènes.



Le palais royal de Madrid. Page 531.

Diego fut plus satisfait de la plaza de Toros, moins pittoresque, mais plus vaste que celle de Séville, et dont les toreros, pour la plupart ses compatriotes, rivalisaient de courage et d'adresse avec les meilleurs sujets de la quadrille de don Ramon.

Puis, dans cette population mêlée de toutes les provinces, Catalans, Aragonais, Valençais, Basques, Léonais, Murciens et Sévillans, qui se coudoient dans les tavernes, il rencontrait des connaissances ou tout au moins des compatriotes et faisait ample récolte de nouvelles, plus ou moins absurdes il est vrai, mais que sa crédulité acceptait sans contrôle.

Les jours avaient beau se traîner avec lenteur, ils passaient cependant; les forces revenaient avec la santé à Carmen, et rien ne s'opposant désormais à la continuation du voyage, le départ pour les Provinces fut enfin définitivement arrêté pour le lundi suivant.

Le dimanche soir, el Osso et sa fille étaient allés prier au pied de l'autel de *Notre-Dame*

d'*Atocha*, si célèbre dans toute l'Espagne catholique, et ils revenaient ensemble par le chemin, presque désert à cette heure, qui de l'église conduit au Prado, quand ils furent rejoints par un inconnu sortant, lui aussi, de l'église, où il les avait remarqués.

« Senora et vous, caballero, dit-il en passant près d'eux et les saluant courtoisement, je vous demande pardon de vous arrêter sans vous connaître, mais vous êtes trop bons catholiques pour ne pas être bons Espagnols, et trop bons Espagnols pour ne pas être carlistes; j'espère ne pas me tromper.

— C'est possible, caballero, répondit l'Andalouse en souriant.

— Possible et même certain, gracieuse senorita; vous n'êtes certainement pas venue tous les jours vous agenouiller devant notre sainte Mère sans avoir prié pour le succès des armes de notre roi; voici la réponse que Nuestra Senora me charge de vous remettre et que je suis heureux de vous offrir. »

Il tira de dessous sa veste un paquet d'imprimés pliés en quatre, en remit cinq ou six à el Osso, en lui disant : « Pour vous et pour vos amis, » et s'éloigna rapidement.

« Que croyez-vous que ce soit ? demanda la jeune fille à son père.

— Qui sait ? répondit-il, quelque nouvelle à la Diego ?

— Un prospectus de magasin de nouveautés ? » fit Carmen.

Ils continuèrent leur promenade et rentrèrent dans leur hôtel.

Arrivés dans la chambre où leurs bagages, entassés au milieu de la pièce, étaient déjà à demi ficelés, le bandit jeta son sombrero sur la table et alla fermer les fenêtres avant d'allumer sa lampe, précaution indispensable si l'on ne veut pas être dévoré par les moustiques.

Ce ne fut qu'après que sa fille se fut procuré de la lumière que la vue des papiers épars sur le sol lui rappela la rencontre de l'inconnu.

Il en ramassa une feuille et l'approcha de la lampe.

En tête du papier, on lisait ces mots en gros caractères : « QUARTIER ROYAL. »

« Caramba ! s'écria-t-il, on dirait un journal royaliste ! peut-être donne-t-il des nouvelles de Biscaïe. Regarde donc, Carmen. »

Elle prit le papier à son tour et demeura muette d'étonnement.

« Est-ce imprimé à Madrid ? demanda le bandit.

— Au quartier royal, répondit-elle, si émue que sa voix tremblait.

— Que dis-tu là, hija ? De quel quartier royal veux-tu parler ?

— Du quartier du roi Charles VII, fit-elle ; don Carlos est en Espagne à la tête de son armée.

— Ne plaisante pas ainsi, Carmen, s'écria el Osso ; ceci est trop sérieux.

— Je ne plaisante pas, père ; le roi est entré le 18 de ce mois, et le 19 il a adressé de Zugaramundy, au peuple et à l'armée, cette proclamation, pour lui signifier qu'il a tiré l'épée à la tête de ses fidèles et qu'il va marcher en avant.

— Lis donc, lis vite, rugit el Osso ; Dieu soit béni ! Nous arriverons à temps. »

Carmen se mit à lire le superbe appel adressé par le roi légitime à son peuple.

Debout, tête nue, dans l'attitude du plus profond respect, son père écoutait.

Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas, et Diego, essouffé, hors de lui, entra comme un ouragan.





Une construction massive flanquée de quatre tours. (Page 535.)

CHAPITRE XXXIV

DE MADRID A VITTORIA



NE vive émotion contractait le visage de Diego.

« Qu'est-ce? Qu'as-tu donc? demanda el Osso.

— Ah! señor, je croyais ne jamais vous trouver. J'arrive en courant de Nuestra Señora d'Atocha.

Caramba! c'est cette fois que j'en ai des nouvelles à vous donner.

— Tu arrives un peu tard, amigo; nous étions à lire sa proclamation.

— Sa proclamation, señorita? Le señor Peppe écrit donc des proclamations?

— Hombre! qui te parle de Peppe? C'est de notre roi qu'il est question, répondit le bandit impatienté.

— Mais moi qui vous parle, je l'ai vu il n'y a pas deux heures, comme je vous vois, dans la rue d'Alcala.

— Le roi dans la rue d'Alcala! Tu es fou, mon pauvre Diego!

— Par la Virgen del Pilar! je ne suis pas fou le moins du monde; il était dans un coche avec deux officiers en costume.

— Qui était en voiture? Explique-toi donc, caramba!

— Lui, señor Dios! lui, le señor Peppe, ce

une capitaine que vous connaissiez, qui venait à la Palmeria, qui nous a sauvés quand nous étions dans le saladero de Séville, qui...

— Quoi! Peppe est ici? Tu l'as vu? tu lui as parlé?

— Je l'ai vu, je ne lui ai pas parlé.

— Comment! tu ne t'es pas approché de lui?

— Il passait en voiture et ne regardait pas de mon côté; un moment il s'est retourné, je l'ai reconnu, et je lui ai crié: « Bonjour, señor capitán! » Mais lui n'a rien entendu; il paraissait très-occupé de sa conversation. J'allais cependant courir après lui pour lui dire que vous êtes ici, quand au moment même il a dit quelques mots au cocher, et la voiture est partie au galop.

— Sans que tu saches ce qu'elle est devenue?

— Je l'ai suivie un moment en courant, mais des gardes civils m'ont arrêté au coin d'une rue pour me demander où j'allais si vite, et, quand ils ont eu fini de m'interroger, tout avait disparu.

— Il est probable qu'il ne nous sait pas ici, et qu'ayant appris l'entrée du roi, il est allé le rejoindre.

— Peut-être le rencontrerons-nous demain à la gare, en partant.

— Nous pourrions bien y rencontrer un autre individu qui vous serait de moins agréable compagnie, continua Diego.

— Qui cela?

— Ce brigand de don Ramon, le chef des intransigeants de Séville.

— Il a donc été arrêté?

— Arrêté, lui? Il n'est pas de ceux qu'on arrête; c'est un de ces chats enragés qui retombent sur leurs pattes quand on les jette par la fenêtre. Quand il a vu que les affaires n'allaient pas bien pour lui, il a lâché ses complices et a passé du côté du gouvernement républicain de Madrid. Hier, il était ici. Carlos, le picador de Puerto Santa-Maria, qui est un peu mon parent, quoique nous ne nous entendions pas beaucoup en politique, l'a vu à son passage, et, avec quelques autres, l'a accompagné hier matin au chemin de fer, où il se rendait pour conduire à Trun

toute une bande de gitanos de Triana, toute la fleur des Descamisados, organisée en guerrilleros pour tuer, piller et incendier dans les Provinces.

Cette nouvelle était peu rassurante; mais, en ce moment, el Osso était trop enthousiasmé par la proclamation du roi don Carlos et sa rentrée dans les provinces basques pour s'occuper d'un danger quelconque, et le reste de la soirée s'employa à causer du grand événement qui, suivant don Gomez, ne pouvait pas manquer de provoquer dans toutes les Provinces une explosion générale de carlisme suffisant pour amener, même sans combat, le triomphe de Charles VII.

Le lundi matin, en effet, il était facile de remarquer dans les rues une agitation inusitée. La police avait bien fait disparaître les placards affichés dans les rues et jusque sur les portes du palais du Congrès, mais des exemplaires en avaient été semés à profusion dans les moindres ruelles, sur les places et jusque sous les portes des maisons particulières. Le désarroi régnait dans les administrations; des patrouilles allaient et venaient dans les principales artères de la circulation, les postes étaient doublés; des estafettes passaient au galop, portant des dépêches de ministère à ministère, et, autour du palais du Congrès, des compagnies de soldats, sac au dos, en tenue de campagne, interdisaient la marche.

El Osso souriait dans sa barbe.

« Vois-tu comme ils ont peur! disait-il à sa fille; ce sera bien autre chose quand le roi reviendra dans quelques semaines. Il faudra bien alors que cette volée d'usurpateurs vide le palais au plus vite, s'ils ne veulent pas être balayés. Hombro! hija, ce sera un beau jour que celui où, en rentrant dans la salle des Embojadores, nous verrons le roi légitime assis sur son trône, et où le drapeau aux fleurs de lis des Bourbons ondoiera au sommet du palais. »

Rien n'est triste comme les environs de Madrid. Le terrain grisâtre, onduleux, sans arbres, sans eau, avec ses grands champs de chaumes jaunés et se déployant à perte de vue, n'offre rien qui puisse reposer le regard, éveiller un souvenir,





Mais des gardes civils m'ont arrêté au coin d'une rue. (Page 535.)

rien qui puisse faire soupçonner au voyageur le voisinage d'une capitale.

C'est la monotonie dans la tristesse.

Une poussière fine, aveuglante, soulevée par les vents qui règnent en maîtres sur ce haut plateau, fait flotter sur la plaine un long rideau qui, cachant dans ses replis les montagnes bleuâtres de la Guadarrama, donne à ce désert l'apparence de l'immensité. Quelques rares oliviers, aux bras rabougris, au feuillage terne, qui semblent im-

plorer une goutte d'eau, apparaissent de loin en loin sur les bords de la voie. Rien n'est plus triste à voir.

Carmen et son père roulaient depuis près d'une heure dans ce désert, lorsque le train s'arrêta dans un lieu plus sauvage, une sorte de Thébaidé au sol inculte, parsemé de gros rochers de granit, et la voix d'un employé cria :

« *El Escorial.* »

La jeune fille se pencha vivement à la portière

pour apercevoir au moins en passant ce monument prodigieux, bâti, comme on le sait, par Philippe II, après la bataille de Saint-Quentin, en l'honneur de saint Laurent, et dont elle avait souvent entendu parler comme de la huitième merveille du monde.

Au bout d'une longue avenue de chênes séculaires, mais sans majesté, elle ne vit qu'une énorme construction, lourde, massive, presque carrée, flanquée de quatre tours et surmontée au centre d'une coupole dorée, dont l'éclat contrastait avec la couleur d'un gris jaunâtre de l'édifice, assez semblable, par son apparence, à une immense caserne bâtie en terre durcie ou pisé, comme les chaumières des paysans.

Elle chercha du regard tout autour et ne vit que des blocs de granit dispersés sur un sol couvert de scories de fer.

Evidemment, ce ne pouvait être ce qu'elle cherchait.

Un employé passait en ce moment près du wagon; ce fut à lui qu'elle s'adressa :

« Senor, pourriez-vous me dire où se trouve le palais de l'Escorial? »

— Là, devant vos yeux, *senorita*.

— Quoi, ce bâtiment en terre jaune?

— Cette terre est du granit, *senorita*, et ce bâtiment, le palais en forme de gril élevé par le roi Philippe II pour servir de sépulture aux rois d'Espagne.

— Notre Giralda est en brique, pensa Carmen, mais le soleil l'a dorée; notre tour del Oro est en pierre, mais sa teinte rose produit un effet ravissant dans la verdure de las Delicias; l'Alcazar de Séville est en stuc, mais on dirait que les fées l'ont brodé à l'aiguille. Ceci n'est qu'une montagne percée de fenêtres carrées, un colosse désagréable à l'œil, un immense tombeau triste et froid. Quelle singulière merveille!

— Vous ne verrez dans le monde rien d'aussi beau, continuait son cicerone d'occasion, et en même temps d'aussi ingénieux; malheureusement le dernier incendie a un peu altéré sa beauté; malgré cela, l'Escorial est encore un monument sans rival. Savez-vous qu'il n'a pas fallu moins

de quarante paires de bœufs pour traîner certains blocs employés à la construction du portail? que l'on compte quinze portes, dix-sept niches, onze cent dix fenêtres dans ce prodigieux monument, et que la boule creuse qui termine la petite pyramide élevée au centre de la coupole principale ne pèse pas moins de quinze cents kilogrammes?

— Ce doit être en effet très-beau, » murmura l'Andalouse, qui avait trop bien profité des leçons de Peppe pour faire consister la majesté dans la lourdeur et la beauté dans la masse.

Plus Espagnol en cela que sa fille, le bandit admirait naïvement et de confiance ce palais construit avec des blocs si pesants et dont les clefs seules, réunies dans le plateau d'une balance, font équilibre à un poids de deux mille kilogrammes.

« Tu sais, disait-il à sa fille, que l'Escorial est dédié à saint Laurent, qui est mort sur un gril; eh bien! Sa Majesté le roi Philippe II a eu le génie de donner pour plan à l'architecte de son palais la forme même de cet instrument de supplice : le manche du gril est figuré par l'église jointe à l'habitation royale, et les pieds par les quatre tours, hautes de cinquante-cinq mètres; du dehors, cela ne se remarque pas; mais j'ai vu le plan, et c'est bien réellement un gril.

— Cela doit être en effet très-beau! » répéta machinalement Carmen, qui, tout en regardant le maussade palais, se disait intérieurement: « Cette huitième merveille est réellement bien laide. »

Heureusement, la nature réservait à son admiration des sujets plus dignes de l'exciter que le bizarre caprice du roi Philippe II. Presque aussitôt après avoir dépassé l'Escorial, la voie ferrée entra dans une région pittoresque, montagneuse et variant à chaque instant d'aspects.

Ici, c'était la vallée profonde et les ravins du Zarzalón; là, l'immense forêt de chênes et de pins de Noval-Peral, tapissant de sa splendide draperie d'un vert bleuâtre le sombre entonnoir au fond duquel se cache le village du même nom; plus loin, le tunnel de la Canade, franchissant, à treize cent soixante mètres au-dessus du niveau de la mer, la plus considérable hauteur à laquelle ait de nos jours atteint un chemin de fer; puis, plus

loin encore, l'effrayant viaduc de Noval-Grande, pont de bois et de fer inouï d'au-dessus, du haut duquel, comme de la nacelle d'un ballon perdu dans les nuages, la vue plane sur une vallée abrupte, affreusement déserte, inculte, désolée, déchirure effrayante de granits au fond de laquelle entre des rocs noirs et menaçants tombe en mugissant une cascade éblouissante d'écume.

« Quels pays sauvages ! quels précipices, père ! » disait l'Andalouse, dans son enthousiasme mêlé d'effroi.

— *Exo na es nada* (cela n'est encore rien), » répondait el Bandito, dont le regard s'allumait comme celui de l'aigle à l'aspect des rochers et des bois.

Diego était comme ahuri et se taisait, en regardant avec une sorte d'effroi superstitieux cette contrée, si différente de son Andalousie aux vastes plaines ensoleillées.

Blotti au coin de son wagon et enveloppé dans sa cape, qu'il ramenait sur sa bouche comme en plein hiver, il semblait aussi dépaycé dans ces grandes solitudes couvertes de bruyères et hérissées de montagnes plantées de chênes, de pins et d'érables, qu'un Africain transporté d'un coup de baguette dans les neiges de la Sibérie.

Était-ce bien l'Espagne que ces pays perdus, au climat âpre, à l'air froid et pénétrant ? Étaient-ce bien des Espagnols que ces hommes aux traits fortement accentués, vêtus d'une manière étrange, n'ayant du costume andalou que la ceinture rouge ou bleue, rudes, sombres, presque muets, ou, s'ils parlaient, échangeant seulement entre eux quelques mots dans un idiome sec et saccadé, qu'il pouvait à peine comprendre ?

Il le croyait, parce que son maître el Osso le lui affirmait ; mais, franchement, c'était pour lui un acte méritoire.

Au buffet d'Avila, une ville bâtie en granit noir et qui a conservé son enceinte de murailles construites à l'époque de la féodalité, le train s'arrêta une demi-heure, pour laisser le temps aux voyageurs de dîner. Diego descendit de son wagon ; mais, sobre et économe, il dédaigna

d'entrer au buffet, et, quelques maravésis dans la main, se dirigea vers un de ces restaurants en plein air qui, aux abords des gares, remplacent les buvettes.

La clientèle de cet établissement, uniquement composée de montagnards vêtus de peaux de chèvre, et la simplicité de toilette de l'hôtesse, grande femme maigre et sèche, portant encore le costume moyen âge, la robe brune serrée au cou et aux poignets, taillée sur les manches et retenue autour du corps par une ceinture de cuir à boucle de cuivre, lui avaient paru de bon augure pour un voyageur économe.

Au bout de dix minutes, il en revint atterré, rapportant une galette de pain grossier, cuit sous la cendre, et un morceau de fromage, qu'il se mit à tailler mélancoliquement avec son couteau.

« Hombre ! Diego, toi aussi tu te fais à la nourriture de nos Provinces ? » s'écria el Osso en riant de sa consternation.

— Caramba ! il le faut bien, señor don Gomez ! *De veras* (pour sûr), les gens sont à demi hérétiques : c'est à peine s'ils comprennent l'andalou et si eux-mêmes peuvent se faire entendre. J'ai demandé des oranges, des piments, des olives, au moins une grappe de raisin ; ils ont paru aussi étonnés que si je leur avais parlé des productions de la lune et m'ont offert des châtaignes, des graines de pin, du lait de chèvre, de mauvaises pommes vertes, et puis encore en riant, sans doute pour se moquer de moi, une poignée de glands, oui, señorita, des glands comme à un pourceau !

— Et tu en as pris ?

— Moi, señor ! non certes, je me suis fâché, et j'ai....

— Imbécile ! s'écria el Osso, il y avait des *bellotas* et tu les as refusées ! Où est la marchande ?

— Ici, señor, sous cette toile à droite.

— Holà ! eh ! cria le bandit en se précipitant à la portière, señor, apportez-moi pour deux réaux de *bellotas* ! » et il lui tendait son chapeau, qu'une jeune fille coiffée de la mantira et ses cheveux nattés pendant jusqu'à la ceinture s'empressa de lui remplir jusqu'au bord.



Burgos, la vieille cité féodale (Page 542.)

— Sont-elles douces, au moins? demanda l'acheteur.

— Douces comme le regard de la senorita, répondit la Castellane en adressant un gracieux sourire à Carmen; elles viennent de Vergara.

— Goûte donc ces glands, et dis-moi si c'est là de la nourriture de pourceau! s'exclama le bandit après avoir goûté ces douces bellotas dont il avait été privé si longtemps et conservé un si bon souvenir.

— Elles ont le goût de noisettes, mais me paraissent un peu fades, fit Carmen.

— Certes, elles ne viennent pas de Vergara, je le sais bien, reprit el Osso, mais sont bien préférables encore à tous vos fruits d'Andalousie, qui ne vous laissent dans la bouche que de l'eau et du sucre. »

Diego n'était pas précisément de cet avis, et, s'il se tut, ce fut pour ne pas offenser la susceptibilité du seigneur de la Palmeria; mais celui-ci

n'était encore qu'à demi satisfait de ce qu'il croyait son triomphe.

« Tout ce qui luit n'est pas or, reprit-il en s'enfonçant dans son coin, pendant que le train reprenait sa course, et, si pauvre que semble ce pays, il est plus riche que les plaines de l'Andalousie: la Vieille-Castille est le grenier de l'Espagne, la Nouvelle-Castille en est la cave; l'une fournit le vin, l'autre le pain; ce qu'on récolte ici de froment suffirait à deux royaumes, et les huit millions de têtes de bétail qu'on y nourrit pendant la saison chaude non-seulement donnent la viande nécessaire à tout le pays, mais fournissent assez de laine pour nous vêtir tous, nous approvisionner de capes et de manteaux et s'exporter avec profit en France, en Angleterre et même en Allemagne; du beurre de ses vaches on ferait une montagne; le cuir de ses bœufs est renommé dans tout l'univers, et, quant à la langue, celle qu'on parle ici est le vrai, le pur



Ma main d'une main, ma lanterne de l'autre. Page 540.

castillan, que vous autres Andaloux avez gâté en voulant lui attacher vos fioritures, aussi inutiles que les pompons et les grelots suspendus au cou de vos mules. Voilà ce que c'est que ce pays que tu as l'air de mépriser, ce pays que, dans ton ignorance, tu oses traiter d'hérétique à Avila même, à Avila, où est née sainte Thérèse, la plus grande sainte de l'Espagne.

— Saint Vincent Ferrer était bien un aussi grand saint, » balbutia Diego.

Cette réponse ne lui porta pas bonheur.

« Saint Vincent est venu en Andalousie pour vous convertir, tête de bois ! s'exclama el Osso, qui, dans son brusque mouvement, répandit la moitié de ses bellotas dans le wagon ; il est né à Barcelone, dans le Nord et non pas dans le Midi ; il n'est venu à Séville, encore une fois, que pour vous convertir, et nous venons de voir comment il y a réussi, avec les Ramon, les Olympio, les Contreras, les Paraniillo, les Gaspardo, les Descamisados, les fédéraux, les intransigeants et tous ces scélérats qui pillent, brûlent et assassinent, tandis qu'ici, où vois-tu une église profa-

née, une maison incendiée, une seule ferme démolie ? Hombre ! c'est moi qui te le dis, la Vieille-Castille serait la plus noble, la plus riche, la plus loyale du royaume de notre roi Charles VII si les provinces vascongades n'en faisaient pas partie. »

Une fois lancé dans ce courant, Dieu sait où l'enthousiaste partisan se serait laissé emporter, si, à la station de Velayos, petite localité qui doit plus de renommée que de richesse à l'excellence de ses *garbanos* ou pois chiches, deux employés du gouvernement, dont l'un officier de Charles III et portant sous son bras un de ces larges portefeuilles qu'en France on nomme serviettes, en style d'avocat, ne fussent montés dans le wagon, où ils se mirent à chuchoter à voix basse, en se montrant des papiers d'affaires.

El Osso, qui avait horreur du papier timbré et plus encore des *impleados*, à quelque caste qu'ils appartenissent, se renfonça dans son coin, laissant Diego en tête à tête avec son fromage, que tout le discours de son maître ne lui faisait pas trou-

ver meilleur, et Carmen appuyée sur la portière, continuant à regarder la ligne bleuâtre des montagnes derrière lesquelles s'abrite Ségovie, au pied de la sierra pittoresquement dentelée de Somo Sierra.

De toutes les villes que traverse le chemin de fer d'Avila à Burgos, Valladolid seule eût mérité les honneurs d'un séjour, rendu plus intéressant encore par la multitude des souvenirs historiques qui se rattachent à l'histoire de cette antique cité, longtemps capitale de l'Espagne et séjour préféré de ses rois, que par son palacio real agrandi par Philippe III, sa riche église gothique de San Pablo, sa cathédrale, son université et son musée; mais le train ne s'arrêtait que quelques minutes, dont profitèrent plusieurs voyageurs pour achever de remplir le wagon, dans lequel el Osso, de plus en plus sombre à mesure que se prolongeait la conversation de ses deux voisins, avait fini par se croiser les bras et tâcher de s'endormir, pour ne plus les entendre.

Longtemps le sommeil avait refusé de répondre à son appel, mais enfin il était venu; et le vieux partisan, oubliant sa Palmeria, sa vie passée et les années qui pesaient sur sa tête, redevenu jeune et aventureux, parcourait, à la tête d'une bande carliste toujours victorieuse, les provinces basques, dispersant les ennemis du roi et faisant flotter sur chaque sommet le drapeau fleurdelisé, lorsqu'une main se posa sur son épaule et une douce voix murmura à son oreille :

« Señor padre, hemos llegado (seigneur père, nous sommes arrivés). »

El Bandito, réveillé en sursaut, se redressa vivement, et voyant autour de lui ses compagnons de voyage faire leurs préparatifs pour descendre, emanda à sa fille :

« Ou sommes-nous ici ? »

— A Burgos, padre, répondit Carmen en souriant.

— Pas possible, s'exclama el Osso, nous sortons de Duenas.

— Regardez plutôt, » reprit la jeune fille.

Et de la main elle lui montra, comme un ra-

vissant tableau encadré dans les panneaux de la glace, la vieille cité féodale avec ses maisons gothiques aux toits rouges, ses pignons aigus et sa splendide cathédrale, surmontée de deux fleches aiguës découpées à jour, festonnées et brodées merveilleusement, qui, du milieu d'une forêt de clochetons, jaillissent vers le ciel et se découpent sur cette voûte empourprée par le soleil couchant, à la manière de ces riches peintures byzantines que l'artiste a plaquées sur un fond d'or pour leur donner plus de relief.

Un moment, le bandit regarda la ville avec émotion, puis il serra la main de sa fille en disant :

« Hija, voici ta dernière étape; tu t'y reposeras tout un jour, et demain, dans cette église dont la croix d'or brille comme l'étoile du salut, nous irons prier Dieu qu'il nous accorde d'arriver heureusement jusqu'au terme de notre voyage, le camp de Sa Majesté le roi Charles VII.

Parmi toutes les cathédrales, non pas seulement de l'Espagne, mais de l'univers, celle de Burgos est une des plus vastes et assurément la plus étonnante par la richesse inouïe de son architecture.

« Un volume in-octavo de descriptions, un atlas de deux mille planches, vingt salles remplies de plâtres moulés, ne donneraient pas encore, dit Théophile Gauthier, une idée complète de cette prodigieuse efflorescence de l'art gothique, plus touffue et plus compliquée qu'une forêt vierge du Brésil. »

Carmen était sans doute singulièrement blasée sur ces magnificences de l'art; elle avait vu les cathédrales de Séville et de Grenade, l'Alcazar de don Pedro, la Mesquita de Cordoue, l'Alhambra de Grenade, et cependant, en entrant dans la cathédrale de Burgos, en posant le pied dans ce choeur inimitable, fermé de grilles en fer repoussé qui ont fait et feront l'admiration de tous les âges, et qu'entoure un triple rang de stalles en bois noir dont chacune est un chef-d'œuvre, lorsque ses yeux, en se levant vers le ciel, aperçurent, entre elle et lui, la voûte prodigieuse formée par l'intérieur de la tour servant

de lanterne, vrai gouffre de sculptures, d'arabesques, de statues, de colonnettes, de nervures et de pendentifs à donner le vertige, elle demeura comme écrasée par l'admiration.

Certes, si riche qu'elle soit, peut-être même à cause de cette prodigalité inouïe d'ornements qui a fait dire à un illustre voyageur que la cathédrale de Burgos renferme plus de statues que la ville ne contient d'habitants, cette étonnante église ne frappe pas autant par sa majesté que celle de Séville; l'admiration s'y morcelle, et, facilement, l'âme y oublie l'ensemble pour ne s'attacher qu'aux détails; cependant les proportions en sont vastes et imposantes; les groupes de colonnettes qui, du sol, s'élancent fines et sveltes à une prodigieuse hauteur, pour soutenir la tombée des ogives, ont une hardiesse que rien n'égale; les trois nefs sont largement espacées, et la lumière, tamisée par les vitraux éclatants d'une rosace de pierre découpée avec une finesse inouïe, promène sur toutes ces merveilles ses faisceaux irisés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Cette distraction involontaire de la jeune fille ne dura qu'un instant; elle abaissa ses regards sur l'autel, ramena sa mantille sur ses joues, et, oubliant la magnificence du temple pour ne plus songer qu'à la grandeur infinie de Celui en l'honneur de qui il avait été construit, elle s'agenouilla dévotement sur le tapis en sparterie qui couvre le pavé.

Les cierges étaient éteints et le chœur solitaire, mais rien n'est plus favorable à la prière que le silence; et l'Andalouse s'absorba tellement dans son recueillement, que, pour la réveiller à la terre, el Osso fut obligé, par deux fois, de lui toucher légèrement l'épaule.

Enfin, elle releva la tête et vit son père, debout, qui lui faisait signe de s'écarter.

En ce moment, en effet, une procession, sortie de la grande sacristie, traversait la silleria, précédant les prêtres revêtus de leurs ornements sacerdotaux, qui, portant les vases sacrés, se rendaient à la chapelle de Sainte-Thècle, une des huit chapelles qui rayonnent autour de l'église.

« Suivons-les, murmura le bandit à voix basse, ils vont offrir le saint sacrifice. »

Si de toutes les églises celle de Burgos est la plus riche, de toutes les chapelles celle de Sainte-Thècle est peut-être la plus étrange. Jamais, en moins d'espace, architectes et sculpteurs n'ont prodigué avec une semblable profusion les trésors de l'ornementation.

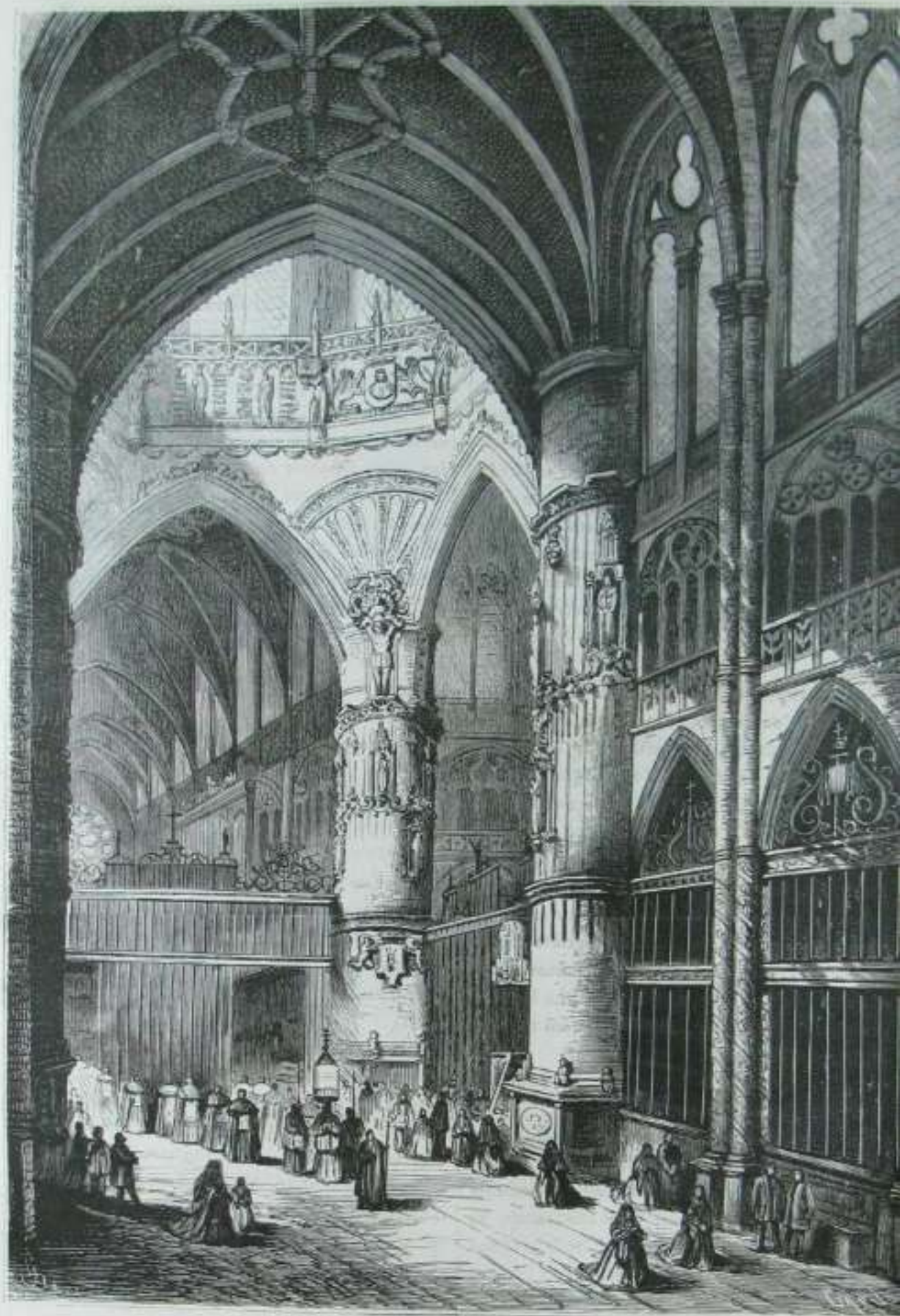
Tout, depuis sa voûte en *media narouja* jusqu'au pavé, est non-seulement sculpté, fouillé, ciselé, mais peint, doré et enluminé. L'œil a beau chercher un point où il puisse se reposer, il ne rencontre que colonnes torses entourées de ceys de vigne, volutes enroulées à l'infini, nuages percés de rayons lumineux et peuplés de chérubins ailés, flammes de cassolettes, végétation frisée et exubérante, rinceaux et entrelacs, draperies de marbre dont on pourrait compter les fils, filigranes rehaussées d'or, niches découpées à jour dans la principale desquelles la sainte, environnée de flammes allumées par deux Sarrasins en costumes somptueusement extravagants, lève vers le ciel ses beaux yeux d'émail ombragés de longs cils et tient dans sa main couleur de chair et aux ongles rosés un grand rameau bénit, natté à l'espagnole et orné de nœuds de rubans.

Chacun des trois autels de cette chapelle est en marbre le plus précieux, surchargé de massifs chandeliers d'argent et de tabernacles dont les portes d'or sont littéralement brodées de diamants et de perles fines.

Tout cela est d'un affreux mauvais goût et, malgré cela, très-beau: ce n'est pas une chapelle, c'est un écrin, mais un écrin comme n'en a jamais possédé Salomon, le roi le plus riche de la terre.

Après la messe, pendant laquelle ne cessèrent de mugir les puissantes orgues, dont les tuyaux, pointés horizontalement comme des pièces de canon d'une formidable batterie, remplissent les nets des roulements de leur tonnerre, le bandit et sa fille visitèrent en détail ce monument grandiose, que Philippe II déclarait être plutôt l'œuvre des anges que le travail des hommes.

Précédés d'un cicerone, car un guide est in-



Intérieur de la cathédrale de Burgos. (Page 547.)



Alors, ce sera nous qui attaquerons vos barricades. (Page 552.)

dispensable dans ce labyrinthe de merveilles, ils admirèrent successivement : le chœur à la grille massive, le double escalier des orgues, les chapelles décorées de tableaux précieux, le maître autel, que l'année d'au paravant un gouverneur impie avait, comme un nouvel Héliodore, voulu dépouiller de ses vases sacrés, et était tombé sous le poignard d'un Espagnol indigné; la chapelle du Connétable, avec son superbe mausolée; les riches sacristies; la salle

capitulaire, décorée des portraits de tous les évêques et archevêques de Burgos, et enfin la plate-forme de la tour, où Carmen demanda à son père de monter, afin d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de la ville, qu'elle n'avait pas le temps de visiter en détail.

Pour voir Burgos à vol d'oiseau, il n'était pas possible de choisir un meilleur poste.

Adossée à une montagne et baignant ses pieds dans la petite rivière d'Arlanzón, qui la sépare

de ses faubourgs, la ville se développait en un vaste croissant dont la cathédrale occupe le centre et formait à leurs pieds une large carapace de de toits rouges, serrés les uns contre les autres et irrégulièrement striés par des rues tortueuses et inégales ou ajourées par des places sur lesquelles s'agitaient, comme des fourmis brunes à têtes noires, les habitants, allant ou venant, enveloppés dans leur grand manteau et coiffés de leurs larges sombreros.

Le cicerone qui avait accompagné les voyageurs dans leur ascension leur fit remarquer l'enceinte des murailles qui, datant du moyen âge, entourent la fière cité; la rivière, qui, semblable à un ruban d'argent, se déroule à ses pieds et enveloppe dans ses replis la Isla, promenade charmante, surtout fréquentée pendant les soirées d'été.

Mais c'était principalement sur les églises que le sacristain donnait des détails d'une voix dolente et pleurarde.

« Voici San Gil, disait-il, une de nos plus anciennes églises; Santa Agueda, dans laquelle notre Cid Campeador fit prêter serment au roi don Alphonse VI; San Estevan et San Nicolas; puis l'hôtel de ville, où sont conservés encore les ossements du Cid et de dona Chimène, jusqu'à ce qu'il prenne plaisir à quelque nouveau gouverneur impie de faire jeter leurs cendres au vent. Ah! señor, nous vivons dans un triste temps!

— N'avez-vous pas aussi la maison où est né ce grand conquérant? demanda Carmen, qui voyait la conversation glisser sur le terrain de la politique.

— Hélas! señorita, nous n'en possédons plus qu'un pan de mur! là, vous voyez au bout de mon doigt ce carré de terrain entouré de bornes; l'herbe y pousse comme dans un cimetière; est-ce que l'Espagne d'aujourd'hui s'occupe de ses gloires? Vous avez vu le vénérable coffre suspendu dans la salle de Jean Cuchilla: c'est une relique du *Conquistador*; eh bien, quand les autorités républicaines sont venues ici pour nous dépouiller, il y avait un de ces malheureux qui osa dire: « On devrait porter cela au Musée, » et un

de ses camarades encore plus sacrilège répondit: « Ce coffre, allons donc! c'est, comme le trône, bon pour faire du feu. »

— Les misérables! » gronda el Osso.

Carmen sentit que l'orage approchait.

« Y a-t-il longtemps que vous êtes attaché à la cathédrale? fit-elle.

— Je suis né à son ombre, j'y ai été baptisé, et depuis cinquante-cinq ans j'y ai servi, répondit-il, d'abord comme enfant de chœur, ensuite comme quêteur, puis comme sacristain en second.

— Ah! c'est vous qui faisiez la quête dans l'église?

— Dans toute la ville, señorita, et c'est pour cela que je la connais si bien. En ai-je souvent parcouru les rues, ma sébile d'une main, ma lanterne de l'autre, accompagnant un membre de la fabrique de maison en maison, la veille des grandes fêtes, pour demander des aumônes pour les âmes du purgatoire! C'était le bon temps alors; mais depuis la proclamation de la République, le gouvernement nous a défendu de sortir, parce que cette quête était, disent les avocats ministres, attentatoire aux droits de la liberté de conscience.

— Oh! les hypocrites canailles! s'exclama le bandit; enfin leur puissance touche à son terme, et avant peu le roi légitime Charles VII balayera cette nuée d'insectes venimeux qui sucent le sang de notre patrie.

— Dieu vous entende, señor! mais je crains bien que la Providence ne nous trouve pas encore assez punis!

— Quand nous nous aiderons, le ciel nous aidera, repartit el Osso. Pourquoi Burgos, qui a toujours été une ville royaliste, ne se soulève-t-il pas?

— Pourquoi, señor? La raison, la voici!»

Et le sacristain étendit sa main maigre vers une place sur laquelle deux bataillons faisaient l'exercice.

« Bah! fit el Bandito, si le peuple se soulevait au cri de: « Vive le roi! » les soldats mettraient la crosse en l'air.

— Pas ceux-ci, señor.

— Pourquoi ceux-ci moins que d'autres?

— Parce que ces soldats n'ont de soldats que le costume, que ce sont des brigands enrégimentés sous le nom de volontaires de la République, et qu'ils n'attendent qu'une occasion ou un prétexte pour saccager la ville, brûler les églises, égorger les prêtres et faire plus d'horreurs que n'en ont jamais fait les Maures. Ils sont là trois mille à peu près; eh bien, dans le nombre, il y a certainement plus de cinq cents presidarios armés pour contenir la population en l'effrayant, et au moins mille *gitanos* (bohémjens), païens d'Andalousie, de Valence ou de Grenade, arrivés depuis cinq ou six jours de je ne sais où, et que le gouvernement de Madrid envoie dans les Provinces non pas pour se battre, mais pour mettre tout à feu et à sang.

— Qu'ils y aillent, ils seront bien reçus, j'en réponds, et ils ne m'effrayent guère; mais ce qui m'étonne, c'est qu'il se soit trouvé des officiers de l'armée régulière assez éhontés pour commander un petit ramassis de scélérats.

— Leurs officiers sont comme eux, señor, des échappés des galères, à ce que j'ai entendu dire, et dont, du reste, ils ont toute la mine.

— Et savez-vous le nom de celui qui les commande? demanda Carmen en pâlisant.

— Un intransigeant de Carthagène, m'a-t-on dit, un double traître, qui, après avoir obtenu un commandement là-bas de la part des républicains fédéraux, les a trahis, a livré le fort qu'il s'était chargé de défendre et a passé aux modérés, qui l'ont acheté pour de l'argent et un grade.

— En sorte que vous ne savez pas son nom?

— Je l'ai bien entendu prononcer; attendez donc! ils sont trois chefs: un colonel qui est de Carthagène et qui s'appelle... *Dios mio!* comment donc?... ah! oui... don Sevillano; puis deux lieutenants-colonels, tous deux de Grenade, Pacheco et Gaspardo.

— Eh! Caramba! ce doit être le fils du vieux posadero, celui qui nous conduisit à l'Alhambra,

Oh! cela ne m'étonne pas! Tu te souviens, Carmencita?

— Parfaitement; son dernier mot d'adieu a été une menace.

— Il m'a promis que nous nous rencontrerions aux barricades; eh bien, à présent, la prophétie pourrait bien s'accomplir.

— Dieu fasse que le bon droit triomphe! » gémit le sacristain en ouvrant la petite porte qu'il avait fermée derrière lui et par laquelle on arrivait à l'escalier de la tour.

Avant de sortir de l'église, les deux voyageurs allèrent s'agenouiller aux pieds du Christ célèbre, caché d'ordinaire derrière un triple rideau couvert de pierres, qui ne s'ouvre que devant les personnages marquants, mais que le sacristain écarta respectueusement en faveur du señor bien pensant et de la pieuse señorita.

L'heure du déjeuner était depuis longtemps passée lorsqu'el Osso et Carmen retournèrent à la fonda Rafaela, où l'accorte et gracieuse Cypriana leur apporta dans leur chambre, sur un plateau, deux tasses microscopiques de chocolat à la cannelle, une carafe pleine d'eau glacée et dans une assiette à grandes fleurs une pile d'azúcarillos roses et blancs pour parfumer leur breuvage.

Le reste de la journée fut consacré à une promenade au hasard dans les rues tortueuses et mal pavées, mais curieuses par l'originalité des maisons qui les bordent et dont plusieurs sont décorées de vieux écussons en relief aux armoiries de leurs propriétaires.

Rien ne ressemblait moins à Séville que ces rues sans trottoirs et ces maisons sans miradores, sans patio, sans grilles, s'ouvrant sur la voie publique, et la plupart de cette teinte grisâtre particulière aux contrées où, comme à Burgos, la pluie tombe en abondance pendant plusieurs mois de l'année.

En vraie fille du soleil qu'elle était, Carmen trouvait tout cela bien mélancolique, mais ce qui lui pesait surtout, c'était le contraste frappant qu'elle remarquait entre la foule silencieuse et sombre et la bruyante animation de l'Andalousie.



Rue de Burgos. (Page 547.)

Il est vrai qu'une compensation l'attendait à son retour à la fonda, dont le comedor ou grande salle à manger, envahi par l'état-major des volontaires de la République, retentissait de chants et de cris accompagnés du cliquetis des verres et des fourchettes.

Il va sans dire que les deux voyageurs se gardèrent bien de pénétrer dans cette salle bruyante, où certes ils n'auraient trouvé ni amis ni société sympathique, et ils auraient pris, comme le matin, leur repas du soir dans la plus complète solitude, dans un petit salon que l'hôte s'empressa de mettre à leur disposition, si à ce moment même n'étaient arrivés un monsieur et une dame, gens paisibles, qui, fuyant les vexations du gouvernement révolutionnaire de Madrid et peu désireux de se mêler au vacarme des volontaires de la République, demandèrent la permission de

faire mettre leur couvert à la même table et de partager le plat de tomates, la tortilla à l'oseille et l'inévitable mouton aux garbanos, qui faisaient le fond de leur plus que modeste repas.

Si le dîner n'était pas brillant, il fut des plus agréables. Don Frederico Calderon et sa femme dona Mariquita étaient de riches propriétaires établis depuis longues années dans une superbe hacienda près de Ségovie. Ils donnèrent à la jeune Andalouse de curieux détails non-seulement sur les monuments de cette cité, son Alcazar perché sur un rocher coupé à pic, qu'il couronne de ses tours pittoresques, ses murailles flanquées de quatre-vingt-trois tours, son célèbre aqueduc à deux étages, un des monuments de l'antiquité les plus majestueux et les mieux conservés, ses fabriques de draps, autrefois célèbres, et sa superbe cathédrale, construite vers la fin du XI^e siè-



Les contrebandiers de la Sierra. (Page 559.)

cle, mais encore sur les mœurs et les coutumes de la Vieille-Castille, son climat, ses productions et son industrie.

Cette conversation intéressa vivement Carmen; mais ce qui acheva de charmer son père fut d'apprendre que ses deux commensaux, bons catholiques et excellents royalistes, avaient un fils qui, appelé par la conscription pour prendre part à la guerre, n'avait pas hésité, avec quelques autres *somatenses*, à désertier avec armes et bagages pour passer aux carlistes, et se trouvait maintenant dans un bataillon du général Lizarraga avec le grade de sergent, conquis à la pointe de son épée dans un combat contre Cabrinetti.

El Bandito n'avait pas de raisons pour dissimuler ses sentiments avec un caballero si bien pensant. Il lui raconta ses aventures et celles de sa fille dans les derniers événements de Séville, le meurtre d'Alcoy, la menace de bombardement d'Alicante et la maladie de Carmen.

Trop faible de constitution pour prendre part à la guerre, don Calderon allait s'établir dans

une villa, sur la rive française de la Bidassoa, en face de Béhobie, afin de se rapprocher le plus possible de son fils, et il fut convenu que les voyageurs, avec leurs deux domestiques, Diego et Miguel, qui tous deux allaient rejoindre les carlistes et dinaient en ce moment dans la cuisine de la fonda, partiraient ensemble le lendemain matin pour faire route jusqu'à Miranda de Ebro, où Miguel pourrait prendre avec sa nouvelle connaissance Diego le chemin de fer qui conduit à Bilbao, pendant que don Calderon et sa senora continueraient pour Irun.

Le dîner était fini, tous les plans arrêtés; don Frederico proposa à sa femme de profiter des dernières lueurs du jour pour faire une promenade au bord de la rivière.

Dona Mariquita était fatiguée; elle refusa en disant :

« Allez-y sans vous occuper de moi; je resterai encore avec la senorita, si elle n'est pas dans l'intention de sortir, sinon je me retirerai dans mon appartement.

— Nous pourrions sortir ensemble, señor, si ma société ne vous importune pas, reprit el Osso, et ces dames se tiendraient mutuellement compagnie.

— Voilà qui est parfait, señor don Pedro. Veuillez accepter ce puro; il arrive directement de la Havane, et je vous le donne comme excellent. »

Ils allumèrent leurs cigares et sortirent.

En passant devant le comedor, ils remarquèrent qu'il était désert.

« C'est étonnant, observa don Calderon, les volontaires ont l'habitude de tabier plus longtemps. »

— Ils partent sans doute pour quelque expédition, fit el Osso.

— Le pillage de quelque église, probablement, » dit le Ségovien avec un triste sourire.

Au hasard, les deux nouveaux amis se mirent à marcher devant eux. La route qu'ils avaient prise les conduisait à la porte de France. On appelle ainsi cette porte, parce qu'elle ouvre sur le chemin qui conduit en France.

La gare du chemin de fer n'en est qu'à une courte distance; ils allèrent jusque-là, afin de s'assurer de l'heure des départs et savoir si la voie était libre, soit pour Irun, soit pour Bilbao.

Cela leur prit près d'une demi-heure.

Une agitation extraordinaire régnait sur la voie, où des employés s'occupaient activement à former un train spécial.

La nuit se faisait; les deux promeneurs revinrent vers la ville.

Au moment où ils arrivaient, ils entendirent un tumulte inaccoutumé de tambours et de clairons, de bruit de roues et de hennissements de chevaux. C'était une batterie d'artillerie qui quittait la ville pour aller renforcer l'armée du général Moriones, qui avait établi son quartier général à Vittoria.

Derrière eux, et enveloppé dans un tourbillon de poussière soulevée par le pas des chevaux, s'avancait le fameux régiment des volontaires de la République, ramassis de pillards, de forçats, de gitano et d'intransigeants, précédé par une

douzaine d'officiers supérieurs dorés sur tranchis, brodés sur toutes les coutures, des étoiles d'or au collet, des aiguilletes tombant en cascade, des galons au schako, de grands sabres et de grands plomets.

« Paillasses! fit el Osso en levant les épaules.

— Vive la République! vive la Fédération! » hurlaient les soldats au visage sinistre et à la physionomie basse et violente.

Le bandit essaya de reconnaître les chefs, mais ne put pas y parvenir; il faisait déjà trop nuit.

La voix de l'un d'eux ne lui sembla toutefois pas inconnue: ce n'était cependant pas celle de Gaspardo.

La colonne s'éloigna, accompagnée d'une cinquantaine de poissos en gurnilles, qui, eux aussi, glapissaient: « Vive la République! »

Le lendemain matin, à son grand étonnement, don Gomez retrouva un des bataillons des gitanos à la gare; le train de la veille n'avait pas pu tout emporter.

Les officiers qui le commandaient se promenaient en fumant et faisaient traîner leurs grands sabres dans la salle de la gare.

Au moment où el Osso traversait le vestibule pour venir rejoindre ses compagnons de route, un de ces officiers, le plus galonné, s'approcha du bandit avec une courtoisie moqueuse, et, portant la main à son schako:

« Salut, seigneur Gomez, dit-il en s'inclinant. J'espère que votre santé est bonne depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir à Grenade? La senorita est sans doute en bonne santé? »

— Très-bonne, merci! gronda le bandit.

— Eh bien, señor, vous voyez que je tiens parole. Je vous avais promis de défendre la République, et, si vous tenez à me rencontrer derrière une barricade, j'ai l'honneur de vous prévenir que je pars.

— Je pars aussi, señor Gaspardo, et nous nous retrouverons dans les Provinces.

— Vous allez sans doute rejoindre les carlistes?

— Comme vous le dites, señor.

— Alors, ce sera nous qui attaquerons vos baricades.

— Nous tâcherons de mieux les défendre que vous n'avez défendu celles de Grenade, car j'ai entendu dire qu'il n'a pas fallu grande peine pour vous en déloger, » ricana el Bandito.

A cette allusion sanglante, le Grenadin blêmit affreusement et se mordit les lèvres jusqu'au sang; mais, feignant de prendre la chose en plaisanterie, il continua d'un ton aigre-doux :

« Ne nous faites pas trop languir, illustre soutien du trône et de l'autel, car nous vous attendons avec impatience, pour être témoins de vos hauts faits. Nous partons à l'instant.

— Moi aussi.

— Alors, j'aurai l'honneur de voyager avec vous; mes respects à la señorita.

— Merci, señor capitán! mes amitiés à votre père le posadero, repartit le bandit en lui tournant le dos.

— Insolent! » grommela l'élégant don Gaspardo, qui, malgré son amour de l'égalité, ne tenait pas du tout à ce que ses subordonnés connussent sa véritable origine.

Une demi-heure plus tard, le train dans lequel les volontaires avaient pris place, non sans désordre et sans vociférations, s'élançait dans la direction de Medina del Campo, en passant presque sous les murs de la célèbre *cartuja de Miraflores*.

« Ce polisson de Gaspardo, dit el Osso à sa fille, aurait eu, je crois, envie de m'insulter, mais je l'ai remis à sa place.

— Prenez garde, père; ce sont des gens dont il faut se méfier.

— Bah! ils ressemblent à des chiens hargneux: ils montrent les dents, mais n'osent pas mordre.

— Ne vous y fiez pas, reprit don Frederico; ils ont les dents plus aiguës que vous ne pensez.

— Je ne les ai jamais redoutés en Andalousie; jugez si j'aurai peur d'eux au moment où nous touchons à cet inébranlable rempart de la foi et de la loyauté! Hija, continua-t-il avec émotion,

vois-tu cette ligne bleuâtre qui ferme l'horizon?

— Qu'est-ce que cela? la montagne?

— Les Pyrénées, fit le bandit, la sierra des provinces vascongades. Demain matin, ma relique flottera sur un de ces sommets à côté du drapeau royal! »

Et, ôtant son chapeau, il fit un signe de croix.

Une demi-heure plus tard, les wagons, roulant avec bruit entre deux murailles de rochers rouges et décharnés, sur les cimes desquels tournoyaient d'énormes vautours effrayés par les sifflements de la locomotive, s'engageaient dans les effrayants défilés de Pancorvo, entaille profonde, qui semble faite dans le formidable rempart des Pyrénées par l'épée de quelque géant.

Pendant dix-neuf kilomètres, continuelle succession de sombres tunnels et de viaducs vertigineux jetés sur des abîmes sans fond, le train continue à monter par une rampe rapide à travers les montagnes de l'aspect le plus sauvage, immense soulèvement de masses calcaires, noes, rougeâtres, stériles, pour arriver au *parador del Norte*, petite ville, la dernière de la Castille, qui se présente à l'entrée d'une plaine étroite, dans laquelle l'Ebre a creusé son lit en descendant des gorges de Pancorvo.

Neuf kilomètres plus loin, la machine faisait entendre de nouveaux sifflements, et le train, modérant sa vitesse, venait s'arrêter trente minutes à la station de Miranda de Ebro, pour donner le temps aux voyageurs de déjeuner et ensuite de changer de train s'ils voulaient se diriger du côté de Bilbao.

El Osso fit ses adieux à ses compagnons, et, prenant sa valise, descendit avec sa fille, Miguel et Diego sur le quai.

« Dieu vous accompagne, señor don Pedro, et vous, señorita! » firent don Frederico et sa femme.

Descendus de leurs wagons, les volontaires de la République encombraient le quai, assiégeant la buvette, criant, chantant, faisant un affreux tapage.



C'était une batterie d'artillerie qui quittait la ville. (Page 550.)



Prisonniers, nous? et de quel droit, s'il vous plaît? (Page 554.)

Le bandit plaça sa fille entre lui et Diego, pour traverser cette tourbe indisciplinée, grossie du détachement qui, parti la veille, l'attendait pour arriver tous ensemble à Vittoria, où leurs chefs les avaient précédés pour prendre les ordres du général en chef Moriones.

Plus encore pour montrer son grand panache et son brillant costume que pour rétablir un peu d'ordre dans cette cohue, el señor Gaspardo se promenait de long en large, faisant traîner son

grand sabre et sonner les éperons d'argent de ses bottes molles en cuir verni.

Le beau républicain, d'intransigeant devenu conservateur, aimait à parader comme un paon qui fait la roue, et, fier de ses avantages physiques, tenait à les faire admirer.

Fatigué cependant de sa promenade, il venait de se laisser tomber sur une chaise apportée par un de ses volontaires devant la porte du buffet, quand il aperçut son ennemi le carliste qui se

dirigeait vers le train prêt à partir pour Bilbao.

L'occasion de se venger sans courir aucun danger lui parut trop belle pour la laisser échapper; d'un geste il appela un de ses lieutenants qui passait en ce moment et lui dit quelques mots en montrant le groupe de voyageurs qui déjà s'appropriait à monter en wagon.

Celui-ci s'inclina avec un mauvais sourire, prit quatre hommes parmi les volontaires et se dirigea en toute hâte vers le wagon sur le marchepied duquel le bandit, posant le pied après avoir fait monter Carmen, s'appropriait à prendre place auprès d'elle.

El Osso crut qu'eux aussi se disposaient à partir.

« Pardon, caballeros; mais le wagon est au complet! dit-il.

— Pardon à vous-même, señor Gomez, répondit ironiquement le lieutenant en lui posant la main sur l'épaule; mais je vous arrête: vous et ces deux hommes êtes mes prisonniers.

— Prisonniers, nous? et de quel droit, s'il vous plaît?

— Cela ne me regarde pas; vous vous en expliquerez avec le señor lieutenant-colonel.

— Vous avez sans doute un ordre écrit?

— J'ai cent cinquante batonnettes, cela vaut mieux.

— C'est bien, monsieur; conduisez-moi à votre chef, car il y a sans doute méprise. Hija, garde-moi ma place, je reviens.

— Je vais avec vous, père; je ne vous abandonne pas.

— En effet, reprit l'officier, j'ai également l'ordre de ne pas vous séparer.

— Alors marchons, et faisons vite, s'écria el Osso; je le répète, il ne peut y avoir qu'un malentendu.

Les volontaires enfermèrent le groupe dans leurs rangs et conduisirent les prisonniers au lieutenant-colonel, qui n'était autre que Gaspardo.

Celui-ci, son lorgnon à l'œil, frotta sa moustache pour se donner une contenance.

« De quel droit, lui demanda le bandit, nous faites-vous arrêter?

— Parce que vous êtes des rebelles qui allez rejoindre les bandes de pillards qui dévastent le pays, répondit celui-ci insolemment.

— Qui vous a dit cela?

— Vous, señor Gomez, vous-même, et cela est si vrai, que je vous rendrai immédiatement la liberté si vous voulez jurer devant Dieu que vous n'êtes pas carliste.

— Je n'ai rien à jurer.

— Mais moi je jure que vous l'êtes, s'écria Gaspardo en se levant, et, du reste, je n'ai pas à discuter ici avec vous; vous allez nous suivre à Vittoria, où le señor coronel don Sevillano décidera de votre sort; vous êtes un rebelle, je pourrais vous faire fusiller sur place, remerciez-moi de mon indulgence, dont les pillards carlistes ne sont cependant pas dignes.

Au bruit de cette altercation, une foule nombreuse de volontaires s'était réunie autour d'eux; des cris: « A mort le carliste! à l'Ebre les rebelles! fusillez-les! » se faisaient entendre.

« Vous voyez, continua don Gaspardo, votre vie est entre mes mains; non-seulement vous êtes des traîtres, mais des espions, et vous connaissez les lois de la guerre.

— C'est une indignité, rugit le bandit; vous êtes....

— Silence, père! per Dios, silence! soumettez-vous; vous voyez bien qu'ils ont la force! s'écria Carmen.

— S'ils ont la force, j'ai le droit, » continua el Osso.

Des sifflets et des cris: « A mort! » accueillirent cette protestation.

Quelques Basques employés au chemin de fer, et reconnaissables à leurs bérets bleus ou bruns, assistaient frémissants à cette scène; eux aussi étaient carlistes, mais ils se sentaient trop faibles pour lui porter secours, et ils se taisaient; un mendiant en guenilles était là, écoutant sans en avoir l'air et ne disant rien.

Cependant Gaspardo craignait que, dans son irritation, le vieux carliste ne parlât encore de son père l'aubergiste, dont il rougissait; aussi, pour se débarrasser de ses prisonniers, ordonna-t-il au lieutenant de les réintégrer dans le wagon d'où ils étaient descendus et d'en faire garder les portières par deux soldats armés.

Un quart d'heure après, le train, franchissant le pont de l'Ebre, qui baigne les murs de Miranda

de Ebro, traversait la frontière de ces provinces basques, dans lesquelles el Osso, parti d'Andalousie pour venir défendre sa religion, son roi et sa patrie, ne rentrait que prisonnier des ennemis de Dieu, de don Carlos et de l'Espagne.

Miguel et Diego, les deux serviteurs, gardaient le silence; Carmen pleurait tout bas; le bandit grinçait des dents et regardait la montagne.





De moeurs pour leur religion, leur patrie et leur roi. (Page 56a.)

CHAPITRE XXXV

LA DOUBLE RENCONTRE



rien ne ressemble moins à l'Espagne du Sud que l'Espagne du Nord.

Immense montagne dont les pentes plongent de tous côtés dans la mer par un escalier de géants dont chaque marche est une

sierra et dont le sommet porte une vaste plaine élevée de plus de deux mille pieds, elle-même sillonnée de montagnes, la Péninsule ibérique renferme trois contrées absolument distinctes.

Le plateau supérieur, formé des deux Castilles, de l'Estramadure et de la Manche, royaume que se disputent le soleil et la neige, le vent et la

poussière, et dont le sol triste et nu est, suivant le dicton espagnol, soumis à six mois d'enfer et à six mois d'hiver (*sex de invierno, sex de infierno*), en occupe le centre.

Les marches de l'escalier du sud, les royaumes de Cordoue, de Grenade et de Séville, l'Andalousie tout entière, sont baignées ou plutôt inondées de soleil, dont les rayons brûlent l'herbe des prairies, dorent les merveilleux monuments arabes, allument l'ardeur des hommes et des taureaux, et font resplendir les capes rayées, les paillettes d'or des basquines, les broderies capricieuses des toreros et les costumes bariolés de tout un peuple enivré de parfums et de musique, mou au travail, ardent au plaisir.

L'escalier du nord descend au contraire vers



Un petit pâtre au flageolet rustique. (Page 556.)

l'ombre et la nuit; sa pente est plus rapide, et en trois pas, qui sont le Guipuscoa, l'Alava et la Biscaye, il s'enfonce dans le golfe de Gascogne.

Là-bas la splendeur, ici le crépuscule; là-bas les longs été, ici les longs hivers. Point de palmiers se balançant à la brise, d'orangers jetant au vent leurs suaves odeurs, de plaines immenses où poussent pêle-mêle le riz, la canne à sucre et l'olivier; les vallées sont étroites et profondes, retentissantes de cascades qui tombent, de torrents qui mugissent; des forêts de sapins au feuillage bleuâtre étendent leur ligne sombre au-dessus des gradins en pierre sèche avec lesquels les rudes travailleurs forment, au flanc des mon-

tagnes, un amphithéâtre de banquettes renfermant la terre rapportée du fond de la vallée pour nourrir le maïs ou les fèves, le seigle ou l'orge, qui sont toute leur moisson.

Plus bas, au long des ruisseaux, s'arrondissent les noyers énormes ou les chênes noueux autour desquels la vigne aime à suspendre ses pampres verdoyants; plus bas encore, dans les enclos entourés d'aubépine, fleurissent les pommiers, dont les pétales, effeuillés par le vent, couvrent au printemps les routes sinueuses d'une neige rosée.

Les vallons se coupent et s'entrecroisent, pleins de verdure, du sein de laquelle jaillit tantôt le clocher carré d'une église drapée de lierre ou la

cheminée rose d'une forge empanachée de fumée, tantôt le toit aigu de la villa construite par un émigrant qui a fait fortune en Amérique et qu'on appelle *l'Indien*, ou la blanche façade d'une filature dont le tic-tac monotone ne se tait ni jour ni nuit.

A quel pays comparer ce pays? Cette partie des Pyrénées ne ressemble ni aux Alpes ni à la Suisse; peut-être rappelle-t-elle le Tyrol allemand. Mais les villages y sont bien plus nombreux. Sur les bords de l'Adige, la population se groupe dans un petit nombre de centres; dans les Provinces, villes et villages sont au contraire voisins, propres, bien bâtis, souvent entourés de murailles, petites places fortes en miniature dont chacune a son histoire héroïque dans ce Bocage où tout respire la paix, le travail et la concorde, et où cependant la guerre sévit depuis tant d'années.

Les Basques, pas plus que les Navarrais, leurs voisins, ne sont pourtant ni remuants ni inquiets; ils ne demandent qu'à travailler, et pas un peuple peut-être n'égale ces braves montagnards en industrie et en activité. Chez eux, pas un pouce de terrain cultivable de perdu; leurs routes, escaladant des rampes effroyables, sont mieux entretenues qu'aucune de celles de l'Angleterre; quelques voyageurs soit-disant sérieux ont bien, il est vrai, essayé d'égayer leurs lourds écrits en raillant ces montagnards de se servir de chars à roues pleines et sans rayons, dignes des anciens temps, et dont l'odieuse grincement constitue pour ces barbares une musique harmonieuse, d'employer au lieu de charrue pour cultiver la terre un outil nommé *laya*, si lourd qu'il faut au moins deux et quelquefois quatre hommes pour le remuer. Ces plaisanteries sont pleines de sel assurément, mais pourtant ne feront jamais que, dans des chemins agricoles si rapides qu'à peine des bœufs peuvent les gravir et rendus plus difficiles encore par les pierres et par les ornières, la roue pleine ne soit la seule capable de résister, et que, pour défoncer la terre sur des pentes tellement inclinées qu'il est impossible d'y diriger un attelage, la primitive *laya*

ne soit encore préférable aux instruments perfectionnés, eussent-ils été médaillés à la suite de cinquante essais dans la plaine Saint-Denis.

Sur quelques-unes de ces pentes les mieux ensoleillées, la vigne remplace toute autre culture; mais qu'elle ressemble peu à ces vignes plantureuses de Valdepenas, qui donnent ce gros vin fortement alcoolisé, dont la couleur rappelle celle de la robe d'un évêque, ou à ces souches splendides aux longues et lourdes grappes de grains ambrés qu'une chaleur presque tropicale fait mûrir sur les coteaux de Xérès ou de Malaga!

Souvent, les cultivateurs plantent ces vignes le long des chemins, par-dessus lesquels elles forment berceau.

Les raisins en sont généralement petits, noirs, après au goût et laissant au bout du doigt qui les écrase une goutte de sang transparent et vermeille: c'est là leur vin, ce fameux *chacoli*, boisson rude, aigre et sans corps que les habitants boivent avec plaisir, parce qu'ils n'en ont pas d'autre, car une loi, évidemment inspirée par le désir de favoriser le propriétaire, lui assure un débit exclusif dans les cabarets jusqu'à ce que la récolte en soit épuisée. Beaucoup de Basques lui préfèrent le cidre, dont ils arrosent largement les châtaignes cuites à l'étouffée et blanchies, leur principale nourriture pendant l'automne, au moment où commencent à jaunir les innombrables boules épineuses qui constellent comme des points d'or les immenses pyramides des châtaigniers séculaires creusés par le temps.

Plus favorisées par le ciel que les Pyrénées françaises, les Pyrénées espagnoles sont en général de la plus grande beauté et présentent l'aspect le plus pittoresque. Quelques-unes, comme celle de Gorceya par exemple, si élevée qu'il ne faut pas moins de cinq heures pour en atteindre le sommet, forment d'immenses pâturages, où les troupeaux de Biscaye et d'Alava vont passer l'été; d'autres sont couvertes à demi de taillis épais, de ronces, de tilleuls, de châtaigniers et de pins encadrant de grandes clairières ouatées de bruyères roses ou d'un gazon

fin d'un vert émeraude. Au-dessus commence la ligne des sapins et des hêtres difformes, avec leur sous-bois d'arbousiers et leurs rochers percés de cavernes auxquelles souvent les ours gris ou fauves viennent demander un asile quand l'épaisseur de la neige les chasse des régions supérieures, solitudes stériles et grandioses qu'habitent seuls les chamois, les renards, les loups et ces grands rapaces aigles noirs et vautours blancs.

Au delà de la forêt sombre commence la montagne proprement dite, une mer immense dont chaque vague est un rocher nu, un chaos sans nom, une solitude pleine de terreur. Là, de tous côtés des abîmes, des escarpements redoutables, des écroulements gigantesques; là, des pics aux angles saillants et aux pointes aiguës, se profilant avec une incroyable netteté dans le bleu pâle du ciel; plus loin, des dômes arrondis, sur lesquels glissent en les colorant en rose les rayons du soleil; plus loin encore, des masses sombres, effrayantes, à demi voilées par des nuées grises qui, accrochées à leurs flancs, flottent dans l'air, semblables à des pans de draperies soulevées par le vent et au-dessus desquelles on aperçoit le front neigeux des colosses.

Dans ce labyrinthe inextricable, point de fil conducteur, toutes les formes différent et toutes se ressemblent; sur ces rochers nus, le pied ne laisse point de trace, l'œil ne trouve pas de repère; les sentiers, à peine visibles, s'y embrouillent comme les fils d'un écheveau et ramènent l'imprudent égaré dans leur enchevêtrement à l'endroit d'où il était parti; chaque pente aboutit à un abîme, chaque escarpement à un mur à pic; les vallons sont sans issue; chaque faite semble former le centre d'un cirque dominé par des faltes plus élevés; le silence effraye, et le moindre bruit épouvante.

Ces lieux ne sont cependant pas inhabités ou du moins absolument déserts; les montagnards en connaissent les secrets, disons plus, les richesses, car, si nus qu'ils paraissent, si stériles, si désolés que les suppose le voyageur, la Providence a laissé tomber sur eux une partie de ses

trésors. Ces fentes livides qui rayent la roche sont en effet l'indice du minerai qu'elle renferme, or, fer, plomb ou cuivre, tous métaux précieux exploités par les mineurs; ces grottes profondes qui, percées dans des parois à pic, semblent inabordable, sont connues du chercheur de cristal, qui, du haut de l'arête surplombant l'abîme, se laisse glisser le long d'un câble flottant, pour pénétrer dans les mystérieux laboratoires où la nature, par la lente évaporation d'une eau distillée goutte à goutte, forme de splendides concrétions dont rien n'égale la limpidité. D'autres grottes servent de magasins et de retraites aux contrebandiers, race hardie, infatigable, hommes aux jarrets d'acier, qui, moins peut-être par amour du lucre que par une passion invincible pour la vie errante et les aventures périlleuses, les jambes nues, le corps couvert d'un caban de couleur fauve comme les rochers dans lesquels ils vivent, naguère gravissaient ces pentes abruptes, franchissaient sur un pont vertigineux les abîmes, pour transporter d'une ville à l'autre des marchandises prohibées, et aujourd'hui, au lieu de balles de soie, portent à travers les précipices la poudre, le plomb, les armes, les boulets mêmes attendus par les vaillants soldats du roi Charles VII.

Puis, si déchouée que paraisse à première vue cette région pierreuse, çà et là, abrité contre les vents du nord entre deux murailles menaçantes, s'étend un frais vallon tapissé d'arbousiers, de cytises, de groseilliers sauvages, de framboisiers aux fruits parfumés, et ouaté d'un épais gazon, délicieuse oasis où viennent brouter chaque jour les chèvres et les brebis d'un *caserio* (ferme) voisin, sous la garde d'un petit pâtra dont le flageolet rustique, fait avec une écorce d'arbre, éveille les échos, mais qui, lorsque la poudre parlera dans la montagne, saura tirer de sa longue trompe des mugissements prolongés pour avertir les carlistes, son père, son frère peut-être, à coup sûr ses amis, de l'approche d'une colonne envoyée à leur poursuite.

Triste et austère est la montagne, cela est vrai; mais les Basques, les Navarrais et les Catalans la chérissent, et ils ont raison, car elle est le rempart



Femme basque.

de leur indépendance, la place forte de leurs armées, le palladium de leurs libertés.

Si la Suisse n'eût été qu'une plaine, Guillaume Tell aurait succombé; elle dut son salut à l'héroïsme de son habile archer, parce que cet archer put réunir autour de lui de hardis compagnons sur les cimes sauvages du Grotli.

Si l'Espagne n'avait pas eu ses Pyrénées, Char-

lemagne, avec sa grande épée, aurait fauché ses libertés d'abord, et plus tard le cimetière des Arabes ses libertés et sa foi; mais les deux grandes invasions, parties l'une du Nord, l'autre du Midi, vinrent se briser contre ce mur de géants et durent reculer en frémissant devant une poignée d'hommes libres, qui, du haut de leurs rochers, précipitaient sur leurs bataillons des avalanches de pierres.



A la vue de cet homme qu'il abhorrait, el Oso fit un tel effort.... (Page 570.)

Aujourd'hui encore, en dépit de l'affadissement général produit par la civilisation, si Basques, Catalans et Navarrais sont demeurés, au moins en dehors des villes, fiers, sobres, religieux, indépendants, c'est toujours à leurs montagnes qu'ils le doivent, à ces montagnes dont, seuls, ils ont le secret, à ces montagnes où de pauvres pères vêtus de peaux de mouton, comme de vrais sauvages, la tête coiffée d'un méchant bérêt de laine et parlant un idiome tellement étrange,

que le diable même, dit la légende, se vit obligé de renoncer à voyager dans les Provinces, parce qu'il ne pouvait pas s'y faire comprendre, peuvent se réunir à l'abri de toute surveillance, tenir conseil sur les grands intérêts qui touchent à leur foi ou à leur liberté, et là, du haut d'un rocher dont la plate-forme leur sert de tribune, jurer sur le vieil étendard témoin de leurs luttes passées, et glorieuse relique conservée sous la voûte de l'église de leur village ignoré, de résister

à l'oppression, de demeurer fidèles à leur foi, de défendre leurs *fueros* protecteurs, et, s'il le faut, de combattre jusqu'à l'extrémité, de mourir même pour leur religion, leur patrie et leur roi.

Bien que portant aujourd'hui des noms différents, la Navarre et les trois provinces vascongadas d'Alava, de Biscaye et Guipuscoa formaient, aux temps anciens, un seul pays appelé Cantabrie, dont les fiers habitants surent défendre contre les Romains une indépendance qu'elles n'ont pas perdue depuis.

A dire vrai, dès cette époque, la Cantabrie était une république plutôt protégée que gouvernée par des rois.

Cette distinction, qu'il est nécessaire d'expliquer, parce qu'elle subsiste encore, peut seule faire comprendre le régime sous lequel vivent les fiers défenseurs du roi don Carlos.

Les propriétés, en Cantabrie, étaient réparties entre tous les citoyens, sans pouvoir être augmentées, diminuées ou aliénées, sous quelque prétexte que ce fût. Le chef de famille avait, en mourant, le droit de se choisir un seul successeur. Le droit d'aînesse ne comptait pour rien, le testateur ayant le droit de choisir son héritier indifféremment parmi ses fils, ses filles ou même ses neveux.

De cette manière, l'héritage revenait au plus digne.

En cas de mariage, une des deux propriétés devait passer à un frère ou à une sœur n'en possédant pas.

Les pères de famille, seuls magistrats, pouvaient seuls aussi se rassembler pour délibérer sur les intérêts communs.

Comme on le voit, cette république ne ressemblait guère à ce que l'on appelle aujourd'hui de ce nom.

Elle repoussait le partage de la propriété et le vote universel.

Des administrateurs nommés chaque année vérifiaient l'état de culture des propriétés, louaient les bons travailleurs, blâmaient ou même déposaient comme indignes les paresseux et les incapables.

Le commerce ne pouvait se faire que par échange, et il était défendu de fonder ni hospices ni maisons de bienfaisance, parce que, dans un pays où tout le monde travaille, il ne peut pas y avoir de mendiants, de même que, dans une famille unie, les malades sont toujours sûrs de trouver des soins.

Les Goths, dans le *v^e* siècle, attaquèrent les Cantabres et ravagèrent leur territoire; mais comme ceux-ci, plutôt que de se soumettre, se réfugiaient dans leurs montagnes, force fut aux vainqueurs de se contenter de l'acceptation par les fiers montagnards de la tutelle des rois d'Espagne, en vertu d'un pacte formel garantissant l'indépendance des vaincus.

Au temps de la guerre des Maures, la Navarre prit un chef, sous le titre de *Bon Fils de la patrie*, pour la défendre; les trois autres provinces firent la guerre de partisans, et les Arabes, vainqueurs partout ailleurs, ne purent pas pénétrer dans la montagne.

Plus tard encore, la Navarre fut successivement réunie à la France et à l'Espagne, sans rien changer à sa constitution.

Séparées de la Navarre par le fait de son annexion successive aux deux nations voisines, les trois autres provinces vascongadas se resserrèrent par des liens plus étroits et adoptèrent pour devise : *IRRU RAK BAT* (les trois n'en font qu'une), et pour armes, trois mains sanglantes sur leur écusson.

En 1124, la Biscaye se choisit pour protecteur ou seigneur suzerain le roi d'Espagne, à condition qu'il ne pourrait prendre que le titre de seigneur de Biscaye.

Vers la même époque, Alphonse VIII réunit le Guipuscoa au royaume de Castille, mais en reconnaissant son indépendance.

Et en 1332, l'Alava accepta la protection des rois de Castille, mais toujours aux mêmes conditions, solennellement jurées par le roi sous le fameux chêne de Guernica.

Dans le serment prêté par les rois d'Espagne, les clauses principales étaient celles-ci :

« Que le roi s'engage pour lui et ses succes-

seurs à maintenir les lois et les *fueros* (privileges) du pays :

« Qu'il ne pourra regarder les Provinces comme sa propriété, ni ordonner d'y construire une ville; et que, s'il le faisait, tous les *infanzons* (riches propriétaires) se trouveraient, par cela seul, dégagés de leurs serments de fidélité et autorisés à mettre à mort quiconque les incommoderait :

« Que tout Vascongadais, par le fait même de sa naissance, serait regardé comme noble, parce qu'il appartient à une race qui n'a jamais été conquise. »

Quant aux *fueros* (ou privilèges), il ne faut pas croire qu'ils soient peu de chose.

Pas de conscription, pas de papier timbré, pas de monopole de tabac par le gouvernement, pas d'impôts, mais un simple don volontaire d'argent quand l'État en a besoin et, en temps de guerre, un contingent qui ne peut pas excéder quatre mille hommes.

Tels sont, en résumé, les privilèges que tous les rois d'Espagne, jusqu'à Charles VII, ont, en qualité de suzerains des Provinces, promis de respecter, et que chacun d'eux a juré par cinq fois, dont la dernière sous l'arbre de Guernica.

Ceux de la Navarre ne sont pas moindres.

En défendant le roi, Navarrais et Vascongadais combattent donc pour la liberté, que les Serrano et les Topete, les Concha et consorts voudraient leur arracher.

Un dernier mot sur ces braves patriotes, dont l'Europe admire le courage.

Ardents au travail, jaloux de la prospérité de leur patrie, incorruptibles quand il s'agit de leurs privilèges, les Vascongadais sont généreux, fidèles dans leurs promesses, profondément religieux, hospitaliers, braves et industrieux. Fiers de leur noblesse, ils craindraient par une action basse d'imprimer au blason armorié, sculpté au fronton des plus humbles habitations, une tache qui soulèverait contre eux l'opinion publique, et nulle part les mots : *Noblesse oblige*, n'ont une signification plus accentuée que dans ce pays

vraiment républicain dans le sens élevé d'un terme aujourd'hui déshonoré par ceux qui en couvrent leurs crimes et leurs turpitudes.

Mais il ne faudrait pas croire que leur respect pour la religion et pour le roi, pas plus que la haute idée qu'ils ont à juste titre de leur nation, les rende moroses et austères.

« La gaieté la plus franche, dit le comte de Laborde dans son grand ouvrage sur l'Espagne, règne depuis une extrémité des trois provinces jusqu'à l'autre. Les Guipuscoans préfèrent les jeux qui exigent de l'adresse et de la vigueur; la paume est un de leurs exercices favoris, les femmes y excellent et rivalisent à cet égard avec les plus adroits. Ils aiment passionnément la joute des jeunes taureaux, ainsi que la danse, le *zorcico* en particulier, dont les mouvements sont vifs, précipités et pleins de vigueur. »

Les Biscayennes se montrent en tout dignes de leurs maris, fières, courageuses, décidées, travaillant aux champs aussi bien que les hommes, conduisant les bateaux avec une habileté remarquable, et portant sans faiblir des poids énormes, sous lesquels sembleraient devoir succomber de jeunes filles aux traits délicats, aux mains dont la finesse suffirait à elle seule à indiquer la pureté de la race, et dont la taille, dessinée par une sorte de veste de velours serrée à la ceinture et aux poignets, ne ferait pas soupçonner la vigueur.

Les qualités des Navarrais sont à peu près les mêmes: fiers et braves autant que leurs voisins, ils sont aussi infatigables, peut-être plus légers à la course et plus habiles au jeu de la paume; mais, par le costume, ils se rapprochent davantage des Castillans, tandis que les Vascongadais ont conservé dans les trois provinces le costume national, la culotte de toile, le large gilet rouge, la capote de drap et la *buina* ou béret soit bleu soit rouge. Quant aux jeunes filles, dans les deux pays elles portent également la *bayeta* ou jupe rayée, la veste aux manches étroites, les *absircas*, le fichu de soie au cou et les cheveux retombant en lourdes nattes entrelacées de rubans de diverses couleurs terminés par un nœud, coiffure que

les femmes mariées remplacent par un mouchoir noué en arrière et retombant sur les épaules. Tel était le pays dans lequel arrivait Carmen l'Andalouse; tels étaient les habitants avec lesquels elle allait se trouver en relation.

En vérité, elle y entraît sous de tristes auspices; aussi, malgré le vif désir qu'elle avait, une heure auparavant, de connaître sa nouvelle patrie, ne prêta-t-elle qu'une attention bien distraite aux beautés du paysage qu'offre la pittoresque vallée de Zadorra, aux ruines *del castello de Arganzon* et aux environs si frais et si verdoyants de Vittoria, ville capitale de l'Alava.

Comme partout sur cette ligne, la gare où s'arrêta le train était remplie de soldats prêts à partir pour toutes les directions, car les carlistes se montraient sur une infinité de points différents, tenant en échec l'armée de Moriones, battant ses colonnes quand elles étaient faibles, disparaissant sans qu'il fût possible de trouver leurs traces s'ils ne se sentaient pas en force.

Le malheureux général ne savait où donner de la tête, et, malgré ses bulletins de victoires, se sentait tellement débordé, qu'à chaque instant du jour et de la nuit il faisait jouer le télégraphe pour demander des renforts que le gouvernement de Madrid, et pour cause, ne lui envoyait pas.

Enfin, il avait obtenu que la garnison de Burgos fût mise à sa disposition, et comme lui-même se voyait dans la nécessité de dégarnir ses places fortes, Bilbao, Pampelune, Irun, Saint-Sébastien et le reste, pour combler les vides faits par les maladies ou les balles, il s'était résigné à accepter les services de la fameuse légion des gitanos, commandée par le beau et brillant colonel don Sevillano.

Mais des troupes de ce genre, excellentes pour le vol, le pillage et l'incendie, ne sont pas de celles qu'on envoie au feu, il le savait par expérience; ayant fait marcher un bataillon ainsi composé pour enlever une ferme occupée par vingt-cinq carlistes sous les ordres de Santa-Cruz, au premier coup de fusil tiré par une sentinelle avancée tous les braves républicains avaient dégringolé

la montagne, se poussant, se culbutant, jetant leurs armes pour courir plus vite, et il les avait vus revenir comme un troupeau de lièvres qu'une meute poursuit à fond de train.

Cette bataille, que les journaux officiels qualifièrent de sanglante victoire, avait coûté à la bande du curé cabecilla une seule cartouche et lui avait procuré une soixantaine de bons fusils.

Moriones trouva l'épécuve suffisante et décida que désormais ces auxiliaires, à la fois par trop généreux et par trop légers à la course, ne seraient plus employés que comme garnison dans des places que, faute de canons, les carlistes ne pouvaient pas songer à attaquer.

Aussi, quand don Sevillano était arrivé la veille pour se mettre à sa disposition, le général lui avait-il signifié qu'il serait chargé de remplacer à Irun les troupes régulières envoyées contre don Carlos.

Cette décision ne faisait qu'à moitié l'affaire du colonel; il n'était venu que dans l'espoir du pillage et aurait préféré parcourir les villages de l'Alava, en les rançonnant sans pitié, à la perspective d'aller s'enfermer à Irun, à l'extrémité d'un pays exposé, d'un moment à l'autre, à être conquis par le roi, qui, maître des passages, saurait bien faire rendre gorge aux pillards demeurés en arrière.

Mais il avait eu beau entasser objections sur objections, le général était demeuré inflexible; le lendemain il fallait partir.

C'était pour annoncer lui-même cette mauvaise nouvelle à son ami et confident Gaspardo que don Sevillano, dans son plus beau costume, s'était rendu à la gare.

Quoique, dans le fond, le Grenadin détestât cordialement son colonel, par la raison qu'il le jalousait, il fut charmé de l'apercevoir en arrivant à Vittoria, et, plaçant deux sentinelles à la portière du wagon suspect, il se dirigea rapidement vers lui, pendant que les volontaires descendaient tumultueusement.

« Colonel, fit-il en portant la main à son képi, avec votre permission, j'aurais deux mots à vous dire.



Ce mendiant était le même que Carmen avait entrevu à Burgos. (Page 567.)

— Il faut que cela soit bien pressant pour que vous abandonniez votre bataillon dans un tel désordre, répondit avec hauteur l'ex-intransigent, flatté d'affirmer sa supériorité devant les voyageurs.

— Très-pressant, en effet, mon colonel, fit Gaspardo en rougissant de dépit.

— Parlez donc, monsieur, reprit le colonel en

frappant sa hotte molle avec son jonc flexible à pomme d'or.

— C'est une communication particulière, mon colonel, insista le nouvel arrivé.

— Voyons donc, et faites vite, » repartit le Sévillan en se levant avec une condescendance empreinte de majesté.

Tous deux s'éloignèrent de quelques pas.

« J'ai cru devoir opérer une arrestation en route, dit à demi-voix Gaspardo, et j'amène quatre prisonniers que je serais bien aise de présenter à Son Excellence le général Moriones.

— Son Excellence est déjà partie, reprit le colonel en fronçant le sourcil, et, dans tous les cas, c'est à moi qu'il appartient de présenter qui bon me semble.

— Cependant, colonel, les ayant arrêtés, je pensais que...

— Vous aviez tort de penser, caballero; vous êtes sous mes ordres, et vous devez respecter la hiérarchie. Quels sont ces prisonniers? Saballs? Elio? ou le prétendant?

— Des ennemis de la République, dont j'avais cru devoir m'assurer à Burgos, mais que je vais faire relâcher, puisque je vois que je me suis trompé, seigneur colonel.

— Alors quelques pauvres diables sans importance?

— Un des carlistes les plus enragés de Séville, un homme qui se vante de venir dans les Provinces rejoindre le roi avec deux serviteurs et sa fille, une véritable amazone qui, elle aussi, sans doute, se propose de faire le coup de feu.

— C'est bon! c'est bon! Vous avez beaucoup d'imagination, señor Gaspardo. Je verrai ces prisonniers et je les interrogerai, reprit vivement don Sevillano. Donnez ordre qu'ils soient enfermés provisoirement dans une salle de la gare. Les deux bataillons arrivés hier attendent vos hommes dans la cour, musique en tête et drapeaux déployés, pour faire leur entrée dans la ville. Faites former les rangs; je vais les passer en revue sur le paseo, et les billets de logement seront ensuite distribués.

— C'est donc ici que nous demeurons? demanda le lieutenant-colonel à son chef, en revenant vers le groupe d'officiers qu'ils venaient de quitter.

— Non, messieurs, répondit le colonel à haute voix en s'adressant à tout son état-major. Demain, à six heures précises, nous partons pour Irun, où nous irons sans nous arrêter. Il faut que

le régiment soit ici à cinq heures. Vous m'entendez?

Les officiers s'inclinèrent. Don Sevillano continua:

« Vous, señor lieutenant-colonel, faites exécuter les ordres que j'ai donnés. »

Gaspardo salua et s'éloigna.

Un quart d'heure après, tout le régiment, sac au dos, arme à l'épaule, était formé en colonne dans la cour, où piaffaient les chevaux de l'état-major.

« Colonel, nous sommes à vos ordres, dit Gaspardo en s'approchant de son chef, qui paraissait sur un superbe cheval.

— Les prisonniers sont-ils en sûreté?

— Oui, colonel. »

Don Sevillano se redressa sur sa selle, tira son sabre à moitié, puis tout à coup, comme si un soupçon eût traversé son cerveau, il se pencha en avant vers le Grenadin et lui dit à demi-voix:

« A propos, comment donc se nomme ce carliste? »

— Don Gomez, autrement dit el Osso, » répondit Gaspardo.

Un éclair de joie féroce illumina les traits de Sevillano, qui, tendant la main à son rival, murmura d'une voix étrange:

« En êtes-vous sûr? »

— J'en suis certain. Je le connais, lui et sa fille Carmen.

— Carmen est avec lui?

— Avec lui.

— Señor Gaspardo, vous avez fait un plus beau coup que je ne pensais. Ne dites pas un mot de votre prise. Je vous en donne cent douros. Ce Gomez est mon ennemi particulier; il m'a insulté publiquement. Demain soir, il sera jugé et fusillé à Irun. C'est un scélérat. »

Et, se redressant de toute sa hauteur, il éleva son épée en criant:

« Volontaires, garde à vous! »

— Garde à vous! » répétèrent les capitaines.

Les autres commandements suivirent; le régiment se forma en colonne, les baïonnettes étincelèrent, la musique entonna l'hymne de Riego,

et, au hurlement de : « Vive la République ! » la colonne se mit en marche.

Un homme cependant qui avait tout vu sans paraître regarder, tout entendu sans avoir l'air d'écouter, et qui, avec ses pieds nus entourés de chiffons en guise de chaussure, se glissait sans bruit de groupe en groupe, tendant son chapeau en silence, murmurant un : « Dieu vous le rende ! » quand un maravédis tombait dans sa scibile, se taisant quand au lieu d'une aumône il ne recevait qu'une injure, le même mendiant de Burgos, au moment où le train allait partir, s'était approché d'un graisseur de roues agenouillé sur le trottoir, et par maladresse avait laissé tomber son bâton.

Il fallait bien le ramasser, le mendiant se baissa.

Dans ce mouvement, sa tête effleura l'épaule de l'ouvrier.

« Où sont les frères ? dit-il.

— Hernani, » répondit l'autre sans se retourner.

Ces mots furent échangés à voix basse, rapides comme la pensée.

L'homme aux haillons poussa un soupir, et, se dirigeant vers le train, se hissa péniblement dans un wagon de troisième classe, où, comme vaincu par la fatigue et la maladie, il appuya sa tête sur ses mains croisées sur son bâton.

Deux minutes plus tard, la locomotive poussait un sifflement et prenait sa course vers Iran.

Le mendiant n'allait pas jusque-là ; arrivé à Hernani, il descendit de nouveau, sortit en boitant comme si son pied blessé ne lui eût permis qu'à peine de se soutenir, traversa le pont jeté sur l'Oría, s'enfonça dans un chemin creux qui longe le pied du mont Burunza, puis, arrivé à quelque distance de la ville, dans un endroit où il ne pouvait pas être vu, tira de son sac une paire de guêtres et d'abarcas qu'il chaussa, et, gravissant la montagne avec la légèreté d'un chamois, en dépit du vent qui faisait flotter ses haillons et de la pluie qui lui fouettait le visage, se dirigea d'un pas rapide vers un caserío caché derrière un énorme rocher.

A cent pas de la ferme, il s'arrêta et poussa le long hurlement d'un loup affamé.

Presque aussitôt, une tête coiffée d'une boina bleue apparut entre les branches d'un buisson d'où sortait un canon d'escopette.

« Navarette est-il ici ? » demanda le mendiant.

Le carliste inclina son arme vers la maison.

« Combien de frères ?

— Douze cents.

— Bueno, il y a un beau coup à faire. »

La sentinelle fit entendre un coup de sifflet, et la porte du caserío s'ouvrit sans que personne se montrât.

L'espion était habitué à cette manière d'agir : il entra.

La sentinelle avait disparu de nouveau, et tout rentra dans le silence.

Pendant ce temps, un drame d'un autre genre se déroulait à Vittoria.

Sur l'ordre de Gaspardo, une escouade de six gitanos commandés par un sergent avaient, pendant que leurs camarades se formaient en colonne, fait descendre de leur wagon le bandit, sa fille, Diego et Miguel, et les avaient conduits dans une salle qui, destinée à l'emmagasinement des bagages, n'avait d'autre ouverture qu'une porte, devant laquelle deux d'entre eux restèrent en sentinelles, pendant que les quatre autres, fidèles à leurs habitudes de paresse et d'insouciance andalouses, s'étendaient sur le quai, le dos adossé au mur, fumant force cigarettes et chantant d'une voix nasillarde les monotones séguidilles du faubourg de Triana, accompagnés par le ronflement d'un pandouro ou tambour de basque au cercle saillant et historié de grelots.

Mal éclairé par le faible jour que laissaient passer trois carreaux de vitre placés au-dessus de la porte, le cachot provisoire des voyageurs offrait l'aspect d'une cave voûtée encombrée de tonneaux, de fers et de caisses ; mais les yeux s'habituent bientôt à l'obscurité, et, au bout d'une demi-heure d'incarcération, Diego, qui rarement perdait son sang-froid, put se mettre à explorer le magasin et à faire un inventaire sommaire des marchandises qu'il renfermait.



En dépit du vent qui faisait flotter ses haillons. (Page 567.)

Tout à coup Carmen l'entendit qui, avec la pointe d'un fragment de fer, grattait la muraille et en faisait tomber l'enduit.

« Que fais-tu donc ? lui demanda-t-elle à voix basse.

— Une fenêtre, *senorita*, pour donner de l'air à notre cage et en prendre aussi par la même occasion, répondit-il : il n'y a ici que des briques, et une brique est bientôt enlevée.

— Laisse cela, fit *el Osso* ; cette muraille n'est qu'une cloison de séparation ; les murs de la gare sont en granit ; nous ne serions pas plus avancés qu'auparavant, et nous donnerions, par cet essai d'évasion, l'occasion au fameux *Sevil-*

lano de nous retenir comme suspects, tandis qu'il est probable qu'il nous relâchera faute de motifs.

— *Caramba !* je ne m'y fie pas ; après notre aventure du *salafero*, je sais ce que valent ces chefs d'intransigeants.

— Tous ne sont pas comme ce scélérat d'*Es-peleta* ?

— Par la *Virgen !* votre *Gaspardo* ne m'a pas l'air de valoir davantage.

— Attendons toujours ; nous verrons bien !

— Ce que je vois, c'est que nous nous sommes laissé prendre comme des rats dans une souricière, fit *Diego*, et sans même qu'on y ait



Vittoria.

mis pour appât du fromage, dont je mangerais volontiers un morceau, car je commence à avoir faim.

— Veux-tu quelques bellotas ? J'en ai encore cinq ou six dans ma poche.

— Je préférerais une écuelle de riz à la valencienne, répondit l'Andalou. Je ne sais pas si ce pays donne la nourriture ; mais, pour sûr, il donne la faim.

— J'ai dans mon panier un petit pain et du saucisson, fit Carmen en interrompant son rozaire.

— Eh bien ! voilà qui serait beau de manger vos provisions et de vous laisser vos prières pour vous soutenir ! Par mon baptême ! j'aimerais mieux mourir de faim.

— Mais attendez donc, s'écria Miguel ; nous sommes condamnés à demeurer prisonniers, mais non pas à mourir de faim, et nous allons voir si, pour de l'argent, on ne nous donnera pas à manger.

— Au fait, je ne vois pas pourquoi ne pas essayer, » reprit Carmen, qui commençait à envisager sa position plus froidement.

Le Ségovien commença à tambouriner avec ses poings sur la porte.

Pendant cinq minutes on le laissa faire ; enfin le sergent dilettante, ennuyé de cet accompagnement insolite à sa séguidille, s'approcha en criant :

« Demonios ! finirez-vous bientôt ? Qu'avez-vous donc à faire tout ce bruit ? »

— Nous avons que nous n'avons pas, répondit l'Andalou.

— Quoi? demanda le sergent.

— A manger, caramba!

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Nous en faire apporter; la buvette est à trois pas.

— Et l'argent?

— Dans ma poche.

— Alors, si vous voulez payer la commission....

— Combien demandez-vous?

— Un douro par personne; nous sommes six.

— C'est trop cher.

— Alors, combien?

— Une piécette pour les six.

— C'est trop bon marché. Bonjour.

— Nous allons continuer la musique, » fit Miguel, en appuyant sa menace de deux coups de poing.

Assiégeants et assiégés recommencèrent à parler.

Enfin les gitanos consentirent à se déranter pour un douro à partager entre eux.

« Le reste de votre argent, nous le prendrons demain, quand nous vous aurons fusillés, cria le sergent, en riant de cette bonne plaisanterie.

— A moins que ce ne soit moi qui vous fusille, » répondit Diego sur le même ton.

Pendant un moment, ce fut une averse d'andalousades. Il n'y a que les Espagnols pour faire si bon marché de la vie. Là où d'autres se désoleraient, ils plaisantent.

Carmen ne put pas y résister et se mit de la partie. Les gitanos, émerveillés de son esprit, applaudissaient à chacune de ses mordantes épigrammes comme on applaudit un acteur qui, du haut de la scène, raille finement le public.

Le résultat de cette petite guerre d'épigrammes fut le déjeuner désiré. Rien n'y manqua, pas même la botta de cuir rempli de chacoli, ce petit vin de Biscaye fait avec du misin vert, et si âpre, qu'il vous prend à la gorge comme son frère le vinaigre.

Et Osso fut le seul qui le but sans faire la grimace.

« Ce vin-là, dit-il, c'est notre vin national, un vin que je n'ai pas goûté depuis trente ans, car l'importation en est défendue, et qu'un bon Viscaïno ne doit boire qu'à la santé du roi. »

Et il cria :

« Viva Carlos setimo!

— Tu ferais mieux de crier : « Vive moi! » vieil enragé, ricana le sergent de l'autre côté de la porte. Tu fais comme les coqs, qui jamais ne chantent si faux qu'au moment de mourir.

— Attention! cria la sentinelle, voici le senor coronel. »

Don Sevillano arrivait en effet au grand trot.

Jamais revue ne lui avait paru si longue, et, altéré de vengeance, il accourait dès qu'il le pouvait pour la savourer.

Par un reste de pudeur, Gaspardo, le fils du posadero, n'avait pas osé l'accompagner.

Le brillant colonel ne voulut cependant pas entrer dans la salle où étaient les prisonniers : il craignait qu'ils ne lui fissent un mauvais parti ; mais il envoya dix volontaires, avec ordre de les conduire dans un salon d'attente, après leur avoir préalablement attaché les mains derrière le dos, sauf à la senorita.

Deux de ses lieutenants l'accompagnaient. Ils prirent place derrière une table et s'assirent comme des juges.

Un moment après, les prisonniers arrivaient. Don Sevillano, qui voulait se donner le plaisir de leur stupeur, s'était levé, et, le dos tourné à la porte, lisait attentivement une affiche.

Quand ils furent tous là devant son tribunal, il se retourna.

Don Sevillano, c'était Espeleta.

A la vue de cet homme qu'il abhorrait, et Osso fit un tel effort, que ses liens faillirent se rompre et que le sang jaillit de ses poignets.

Carmen pâlit comme un marbre, mais ne poussa pas un cri; son attitude était celle du mépris le plus profond, de la fierté la plus dédaigneuse.

Diego grinçait des dents. Miguel seul, pour le-

quel ce Sevillano était un inconnu, demeura impassible.

« Eh bien, señor Gomez, et vous, senorita, me reconnaissez-vous? s'écria le colonel d'une voix triomphante.

— Oui, fit el Osso, je reconnais Ramon Espelata, l'assassin de mon fils, l'intransigent qui a vendu ses frères, le fuyard de Séville, don Ramon le tueur de bœufs de Triana! »

De toutes ces injures reçues en pleine poitrine, celle de tueur de bœufs adressée à l'ancien torero lui fut la plus sensible.

Il essaya de rire, mais son rire ressemblait à un miaulement de tigre; ses yeux s'injectèrent de sang, et son visage prit une teinte livide et verdâtre.

« Le tueur de bœufs te fera voir qu'il est aussi tueur d'ours, s'écria-t-il, insolent qui oses me braver et que je pourrais écraser sous le talon de ma botte, misérable qui conspires contre l'Espagne et voudrais, dans l'intérêt d'une caste, faire d'une nation libre une nation d'esclaves!

— Je n'ai jamais conspiré dans les bouges comme tu l'as fait, toi, et encore moins trahi, misérable Judas, dont le sang des malheureux Descamisados a payé les épaulettes neuves et le plumet de charlatan! » rugit el Osso.

Don Ramon se leva debout, les traits contractés, l'œil allumé par la fureur; il voulait parler, mais de sa bouche il ne sortait que de l'écume et des sons inarticulés, une sorte de rauquement inintelligible.

El Bandito le regardait d'un air de mépris et continuait à l'insulter du sourire.

C'en était trop. Le colonel prit son revolver sur la table, l'arma et fit feu; mais sa main tremblait tellement, que la balle alla s'aplatir sur la muraille, à trois mètres à gauche.

« Assassin! s'exclama Carmen, tue-nous donc d'un seul coup tous les deux! »

Et, se jetant au-devant de son père, qui présentait sa poitrine, elle lui fit un rempart de son corps.

Cependant le bruit de la détonation avait attiré quelques miquelets ou soldats provinciaux,

qui, croyant à une rixe, se précipitèrent dans la salle avec plusieurs employés, armés du premier objet qui leur était tombé sous la main.

Les miquelets forment l'armée intérieure des Provinces, et, Basques d'origine, regardent comme des intrus les soldats de l'armée espagnole, avec lesquels ils combattent cependant, mais professent une haine profonde contre ces irréguliers, gitanos ou autres, vrai fléau des provinces où ils passent.

A la vue des trois chefs de volontaires jugeant des prisonniers en violation des privilèges de leurs Provinces, ils réclamèrent hautement.

S'il eût été le plus fort, don Ramon se serait peu préoccupé de leurs protestations; mais il était presque seul, et, à la porte, il voyait se presser une vingtaine de jeunes gens aux traits énergiques et qui paraissaient peu disposés à permettre cette violation de leurs fueros. Ne pouvant leur en imposer par la crainte, il eut recours à la diplomatie.

« Senores, dit-il en radoucissant sa voix, nous sommes parfaitement dans notre droit; ces rebelles sont étrangers aux Provinces et des déserteurs ou des traîtres.

— Ne le croyez pas, caballeros; nous sommes des Provinces, s'écria Carmen.

— C'est faux, rugit don Ramon. Sur quatre, trois sont de Séville, et le quatrième des environs de Madrid.

— Il est vrai que nous arrivons de Séville, d'où viennent aussi ces gitanos (bohémien), reprit le bandit; mais ma fille et moi, nous sommes des Provinces.

— C'est ce que nous allons voir, répondit une voix mâle et sonore. Voyons, toi, qui es-tu?

— Don Pedro Gomez y Ruiz, *infançon* (propriétaire) d'Orduna, fit el Osso.

— Es-tu né dans la montagne? y as-tu vécu?

— J'y suis né, j'y ai combattu pour la liberté et pour nos fueros.

— C'est faux! rugit le torero.

— Silence! commanda le chef des miquelets; silence, étranger! ne te mêle pas de nos affaires; si ce caballero ment, il sera puni; s'il dit la vérité,

il sera protégé. Toi, don Pedro, puisque tu es Basque, tu dois connaître notre langue; récite le *Pater*.

— *Hija!* dit alors le bandit, dont les mains étaient attachées, ôte-moi mon sombrero et fais sur mon front le signe de la croix.

Carmen obéit, et le bandit, tête nue, oubliant tout ce qui l'entourait pour ne songer qu'à la majesté du *Seigneur d'en haut* (traduction du mot *Jongoïcoa*, qui en langue basque signifie Dieu), prononça les paroles saintes dans l'idiome national et avec l'accent le plus pur.

« Frères, que vous en semble? demanda le chef.

— Il est des Provinces, répondirent-ils; les étrangers n'ont pas le droit de le juger.

— Il est de Biscaye, mais non pas d'Alava, s'écria le colonel; ce sont deux provinces distinctes.

— *Irru raik bat* (les trois n'en font qu'une), rugirent les miquelets.

— Mais sa fille n'en est pas, reprit don Ramon; elle est née à Séville, d'une mère andalouse.

— Est-ce vrai? demanda le chef.

— C'est vrai, répondit el Ossa en pâlisant, mais les enfants suivent la condition du père.

— Dans les pays étrangers, mais pas dans le nôtre, fit l'Alavais; toi seul es couvert par nos privilèges.

— Coupez les liens de cet homme, et qu'il s'en aille! nous jugerons sa fille et ses complices, reprit Espeleta, dont les yeux brillaient d'une joie féroce.

— Vous ne jugerez pas non plus cette jeune fille dans notre province; elle a du sang basque dans les veines, et nous nous y opposons, parce que vous n'êtes pas un tribunal régulier et que vous n'avez pas le droit de siéger dans nos villes libres.

— Cependant, citoyens, il faut bien que justice se fasse, objecta un des assesseurs de don Ramon; nous sommes étrangers, c'est vrai, mais nous sommes aussi vos alliés; demain, nous partons pour Irun; pouvons-nous laisser derrière nous des traîtres avoués et des carlistes qui....?

— Sauf le seigneur don Gomez, que couvrent

nos privilèges, nous ne nous opposerons pas à ce que vous emmeniez les prisonniers avec vous en Guipuscoa; là, ce sera aux autorités du pays à décider ce qui devra être permis ou défendu.

Carmen poussa un cri de douleur.

« Ma fille, dit el Ossa en la prenant dans ses bras, car un coup de navaja venait de trancher les cordes qui liaient ses poignets, aie confiance! Dieu ne nous a pas abandonnés ici, il ne nous abandonnera pas là-bas! »

Et se tournant vers le miquelet :

« Frère, dit-il, au nom de nos provinces et au mien, je te remercie de ton intervention; mais je ne séparerai pas mon sort de celui de mon enfant; je partirai avec elle, je serai jugé avec elle; s'il le faut, je mourrai avec elle; je ne demande qu'une faveur: c'est que nous soyons tous relâchés sur parole; j'engage la mienne à me trouver demain ici à l'heure du départ du train avec mes compagnons, et je réclame mon privilège jusqu'à votre frontière.

— N'y consentez pas, colonel, ils s'échapperont, fit à mi-voix un des juges à l'oreille du torero.

— Au contraire, répondit celui-ci; je connais ce Gomez: c'est un fanatique dont la parole est plus sûre que toutes les prisons, les chaînes et les clefs. Demain, nous serons à Irun, en maîtres, et cette fois, je le jure, il payera pour celles où il m'a précédemment échappé.

— *Pues señor!* qu'allons-nous faire du reste de cette journée qui m'a tout l'air de devoir être la dernière? demandait un quart d'heure après cette scène dramatique Diego, le philosophe sans le savoir, en roulant une cigarette entre le pouce et l'index; visiter la ville et faire un bon dîner, ou mettre un cierge à brûler devant l'autel de la bonne Mère pour qu'elle nous envoie un moyen d'échapper à ces brigands?

— Tu feras ce que tu voudras, Diego; mais, laisse-moi te le dire, nous sommes deux, toi et moi, qui n'avons pas beaucoup à espérer. Fuir, il n'y a pas à y penser, puisqu'ils ont notre promesse, au moins jusqu'au moment du départ.

— Du départ, certainement; mais en route, quand le train se ralentit à une côte ou sous un



Un couvent à Vittoria. (Page 573.)

tunnel ! Caramba, mieux vaut se faire casser un bras que la tête, et si vous m'en croyez...

— Tu es seul, amigo, et, à ta place, j'essayerais; mais moi, j'ai une fille à laquelle je me dois, et ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'entrer dans une église pour me préparer à ce qui m'attend, recevoir l'absolution et nouer mon paquet pour le grand voyage que nous devons tous faire un peu plus tôt, un peu plus tard.

— Entrons donc ici, fit Carmen, calme et résolue en face de l'immense danger qui les menaçait. Dieu seul peut venir à notre secours. Invoquons son aide. »

La porte d'un couvent était ouverte ; ils allèrent s'agenouiller sur les dalles d'une église gothico-arabe et y prièrent longtemps avec ferveur.

C'était l'heure où les deux ou trois religieux

attachés à cette paroisse venaient y faire leur méditation. Carmen, son père et ses compagnons en profitèrent pour purifier leur conscience par la confession; quand ils sortirent, ils étaient prêts à paraître devant leur Juge.

Près du couvent se trouvait une librairie. La jeune Andalouse y entra et demanda l'indicateur des chemins de fer espagnols.

« Que veux-tu faire de cela? demanda son père.

— J'ai une idée, fit-elle en souriant, l'idée que vous a suggérée Diego.

— De sauter sur la voie?

— Peut-être.

— Ne va pas faire cela, ma Carmencita, tu pourrais te tuer.

— On ne meurt qu'une fois, père, et mon confesseur m'a dit que, pour éviter un danger, il était permis de courir un risque.

— Non, non, pas de cela, ce serait une folie!

— Père, fit-elle en le regardant fièrement, aimeriez-vous mieux mourir en me sachant aux mains de cet abominable Ramon?

— Non, répondit-il d'une voix sourde.

— Alors, laissez-moi combiner mes plans.

— Au moins promets-moi que ce ne sera qu'à la dernière extrémité!

— Je vous le promets, padrecito.

— Bah? s'écria Diego, en prenant bien son temps, il n'y a pas de risques à courir; dans ma jeunesse j'ai été *zagal*, et vingt fois j'ai sauté du siège à terre quand la voiture était au galop; il s'agit seulement, ne l'oubliez pas, de s'élancer dans la direction du mouvement et de plier les jarrets.

— Seulement à la dernière extrémité, » répéta el Osso.

Ils entrèrent dans une fonda pour y dîner et se firent donner une chambre.

Carmen déploya sa carte, se mit à étudier son guide. El Osso fumait des cigarettes en se promenant. Diego, accoudé sur la table, ne tarda pas à s'y endormir. Miguel ronflait déjà, étendu au long du mur sur une bande de sparterie.



CHAPITRE XXXVI

LE CABECILLA



De Vittoria à Irun, on compte treize stations et plus de cinquante tunnels : le premier, celui de Chincheta, ayant 520 mètres; les treize souterrains d'Otzaurte, offrant, sur un espace de 11 kilomètres, 7,510 mètres creusés dans la montagne; les six tunnels de Zumarraga, ceux de Bearin et d'Icasteguieta, celui d'Andoain.

Courbée sur son guide descriptif, Carmen étudiait le terrain. Elle avait d'avance fait choix d'un souterrain : mais quel était celui qui offrait les plus grandes chances de succès ? Le premier, elle l'avait rejeté comme étant trop rapproché ; ceux d'Otzaurte, dont l'un n'a pas moins de 1,158 mètres, ne présentaient qu'une série de

tubes sans issue; à Zumarraga, ils étaient trop courts; à Alegria, trop près de Tolosa; à Andoain, le tunnel ne mesure que 1,000 mètres, mais se trouve à la sortie de la gare : le train n'a donc pas encore une grande vitesse; puis, là, on se rencontre en pleine montagne, dans un pays boisé, couvert de caserías, parcouru par les bandes carlistes; plus loin, les mêmes avantages ne se retrouveraient pas.

Minuit sonnait quand la jeune Andalouse releva la tête, posa l'extrémité de son ongle rose sur le point qu'elle avait choisi et dit à son père :

« C'est là. »

El Osso n'avait pas prononcé un mot de toute la soirée; il fumait cigarette sur cigarette et se promenait, la tête basse, le front pensif, le cœur gros de douleur.

« Ou, là ? fit-il en s'arrêtant.



Les ruines d'un temple construit par les Romains. (Page 373.)

— A Andoain, dit-elle.

— A Andoain, répéta-t-il comme se parlant à lui-même; ils ont donc percé à jour le mont Burunza, une fière montagne cependant, et il se rapprocha comme pour voir la plaie ouverte par les ingénieurs dans l'immense bloc de marbre et de calcaire.

— Oui, fit la jeune fille, il n'y a pas de meilleur endroit. »

Le malheureux père fit un signe de croix, serra sur sa poitrine la tête de sa fille en murmurant :

« Mon Dieu, que votre volonté, soit faite ! »

Puis, un moment après, il ajouta :

« Mets-toi sur ce canapé et tâche de dormir; la journée sera rude. »

Pour ne pas l'affliger, elle s'étendit là où il lui avait dit et fit semblant de dormir.

Lui, crut à la réalité de ce sommeil, et Carmen, entre ses paupières mi-closes, le vit s'agenouiller près de la table, le front dans les mains, et prier.

Il y avait comme des sanglots dans sa respiration.



Voici le drapeau dont j'ai hérité de mon père. (Page 589.)

Ensuite il reprit sa promenade silencieuse et finit par s'asseoir dans un angle, les bras croisés, la tête pendant sur la poitrine.

A quatre heures, les cornets sonnant le rappel dans les rues réveillèrent les dormeurs, Miguel et Diego; en un instant, ils furent sur pied; tous descendirent à l'église voisine, entendirent la messe, puis, leurs bagages sous le bras, se dirigèrent vers la gare, où ils obtinrent la permission de se caser les premiers dans un compartiment

de troisième classe, à l'extrémité du train.

« Ici, du moins, nous sommes sûrs qu'aucun officier ne viendra nous disputer nos places, avait dit Carmen, et nous serons certains d'avoir chacun notre coin, de manière à pouvoir profiter des portières au moment voulu. »

— Où sautons-nous, señorita? demanda Diego.

— A Andoain, fort loin d'ici; la station est entre deux tunnels: c'est dans le second que nous descendrons; nous attendrons d'être suffisam-

ment enfoncés sous la voûte, pour ne pas être vus; je prendrai la droite avec mon père, toi la gauche avec Miguel; il faudra refermer les portières avant de sauter, pour ne pas donner l'éveil; ne pas dire un mot, quoi qu'il arrive; puis nous sortirons par le côté du tunnel opposé à la gare, et nous nous jetterons dans la montagne.

— Si je me tue en descendant, fit froidement Diego, n'oubliez pas de me retirer le sac que je porte en bandoulière: il y a du pain et du saucisson; et ensuite de prendre dans la poche de mon gilet, à droite, ces deux douron, pour faire dire des messes à mon intention. »

Les bataillons de volontaires arrivaient en ce moment, tambours battants, cornets soufflants. Gaspardo se mit aussitôt à la recherche des prisonniers sur parole; il monta sur le marchepied de leur wagon pour s'assurer qu'ils y étaient tous, mais ne leur adressa pas la parole, ne fit pas une observation.

Quelques volontaires virent aussi; mais, voyant les coins pris, se retirèrent également.

Tout semblait pour le mieux, lorsque don Ramon Espeleta apparut à son tour sur le quai d'embarquement; Carmen le vit causer avec Gaspardo, qui lui montrait le wagon: il haussa les épaules d'un air de pitié méprisante comme pour dire:

« Vous le voyez, ces imbéciles ont la stupidité de tenir leur parole; c'est moi qui me charge de les en récompenser. »

Et il s'éloigna; mais l'inquiétude le prit, il revint sur ses pas et ordonna à un serre-frein de fermer à clef les portières, ajoutant à haute voix, et avec une intention blessante, que les oiseaux enfermés dans cette cage étaient de trop rare espèce pour qu'il voulût permettre qu'ils prissent la volée.

Ces provocations étant demeurées sans effet, il retourna vers son état-major avec des éclats de rire affectés et monta enfin dans le wagon spécial réservé, dans tous les pays, aux charlatans à grands sabres ou à habits brodés.

Enfin le train s'ébranla et Carmen respira.

« Quelle frayeur j'ai eu un moment, dit-elle,

que ce misérable ne fit monter quelqu'un de ses brigands pour nous surveiller! heureusement, il s'est contenté de nous enfermer.

— Un coup d'épaule est bientôt donné, grogna Miguel.

— Des soldats armés eussent été plus incommodes, fit l'Andalouse.

— Un coup de couteau est vite envoyé, reprit Diego en montrant la pointe de cuivre de la longue navaja passée dans sa ceinture.

— Madre de Dios! tu n'aurais pas fait cela, s'écria Carmen.

— A quoi bon en parler, puisqu'ils ne sont pas montés, *securita!* »

El Osso gardait le silence, mais lui aussi caressait le manche du fameux couteau acheté à Santa-Cruz de Mudala.

Evidemment, s'il eût eu une décision théologique à donner, il eût opiné en faveur de l'exception faite pour le meurtre commis dans le cas de légitime défense.

Sa fille en fut presque à se repentir d'avoir imaginé un plan d'évasion dont les exécuteurs avaient l'air de compter pour si peu leur vie et surtout celle de leurs semblables.

Après Vittoria, c'est encore la plaine, mais une plaine ondulée capricieusement, une succession de collines arrondies, aux flancs gaufrés de différentes cultures, un mélange charmant de tous les tons de vert que le printemps essaye sur sa palette dans les contrées humides sans être froides, tout cela ressortant sur un fond vapoureux de montagnes lointaines passant du gris rosé au violet bleuâtre; des bosquets de beaux chênes, des maisons de campagne assises dans l'herbe et s'abritant sous leurs toits rouges à deux pentes, ou dormant à l'ombre de quelque noyer gigantesque pyramidant au sommet d'un coteau; çà et là, quelques églises à tours carrées ou à clochers pointus, qui semblent, du haut des collines, surveiller, comme un pasteur son troupeau, les blancs caserios répandus en désordre dans les prairies. Dans les plis capricieux de ce velours froissé courent en rubans d'argent de petits ruisseaux babillards dont les bruyantes cascadelles mettent

en mouvement les grandes roues des filatures.

C'est une petite Suisse en miniature qui repose le regard en le charmant, un gracieux entr'acte entre de gigantesques panoramas.

Contournant tous ses mamelons, la locomotive courait à travers cette oasis, tantôt silencieuse et empanachée de fumée, tantôt jetant aux échos son sifflement strident; autour du wagon emporté par la vapeur, le paysage tout entier semblait s'animer et le poursuivre.

Les arbres saluaient d'un bruissement de feuillage le passage du train; les troupeaux galopèrent dans les pâturages et se retournaient pour regarder le monstre; les enfants, à demi nus, se montraient au seuil des fermes; les cultivateurs, cessant leurs labours, s'appuyaient sur leurs outils, et les grands bœufs, attelés à des chariots d'aspect mérovingien, secouaient leur grosse tête, à laquelle une peau de mouton partant de la base des cornes et retombant sur le cou donnait une apparence fantastiquement léonine.

Malgré ses graves préoccupations ou peut-être pour les dissimuler, el Osso, attirant l'attention de ses compagnons sur les points saillants du paysage, leur faisait remarquer tour à tour les villages de la plaine et les vieux châteaux dont les ruines poétisent mélancoliquement les hauteurs.

Sur chacune d'elles il avait une anecdote ou une légende.

Ici, c'était le château de Guevarra, construit au xv^e siècle sur le modèle du château Saint-Ange et détruit par les carlistes en 1839; là, les ruines d'un temple construit par les Romains sur un rocher auprès duquel ils avaient tracé la voie Allegria à l'époque de l'occupation temporaire de la Cantabrie par leurs légions.

Plus loin, c'était Salvatierra, démantelée elle aussi par les carlistes et couronnant de ses murailles en ruine un mamelon au pied duquel coule la petite rivière qui a donné son nom à la jolie vallée de la Zaradora; Araya, cachée à demi dans le plissement de ses collines noircies par le riche minerai de fer qu'elles recèlent dans leurs flancs; Ciorda, le dernier des pueblos de

l'Alava et touchant d'un côté à la Navarre, de l'autre à la province de Guipuscoa; Alsasua, où la locomotive fait provision de souffle pour contourner par de fortes rampes la base pittoresque des monts Alzania et pénétrer par le grand tunnel d'Otzaurte, tube immense de près de onze kilomètres de longueur, dans la splendide vallée de la Cigoma, point central où viennent se croiser de sombres défilés tapissés de ténébreuses forêts qui descendent comme une cascade de verdure de montagnes dénudées et sauvages, hérissées de pics dont les pointes menaçantes semblent menacer le ciel et laissent flotter à leur cime des lambeaux de nuages déchiquetés par le vent.

« Est-ce ici, *senorita*? demanda Diego.

— Pas encore, répondit Carmen.

— L'endroit serait bon cependant; la machine marche lentement.

— Parce qu'elle va s'arrêter: nous arrivons à Otzaurte, répondit la jeune fille; là vont commencer les grands tunnels dont je vous ai parlé; ne bouge pas, je t'avertirai. »

Quelques minutes s'écoulèrent, et l'on s'arrêta en effet devant une misérable station, où la locomotive se détacha pour aller prendre de l'eau.

Dona Carmen avança la tête à la portière, mais elle la retira aussitôt; elle avait aperçu le visage de don Ramon, qui, lui aussi, examinait de son wagon, ou plutôt surveillait la voie, pour s'assurer qu'el Osso ne lui échappait pas; un instant après, un volontaire de la République descendit et vint examiner si la portière était toujours fermée.

« Il a peur que nous-nous envolions, fit Diego, qui s'aperçut de cette manœuvre.

— A chaque station c'est la même chose, » répondit Miguel.

Le train repartit et s'engagea dans l'immense trouée; plusieurs minutes s'écoulèrent dans les plus profondes ténèbres, puis le jour reparut pour quelques instants que dura la traversée d'un viaduc jeté entre deux montagnes, et l'obscurité recommença; onze fois de suite ce fut une succession d'ombre et de lumière, de tunnels et de remblais; puis vinrent d'immenses tranchées, après lesquelles le train, arrivé à sa plus grande

altitude (six cent quatorze mètres), commença à redescendre dans la riante vallée de Segaspia, pour venir s'arrêter à la station de Zomarraga.

Pendant toute la durée de ce trajet, l'inquiétude de Ramon Espeleta avait été extrême; le train marchait si lentement, les tunnels étaient si fréquents, qu'il avait songé à la possibilité d'une évasion: cette idée le tourmentait. Aussi, à peine le train fut-il arrêté, que, se penchant à la portière, le colonel fit signe au chef de gare d'approcher.

Celui-ci obéit.

« Aurons-nous encore des tunnels à traverser jusqu'à Irun? demanda l'ignorant et superbe torero.

— Plusieurs, señor coronel.

— Combien?

— Mais environ une trentaine.

— Une trentaine! *Cuernas del diablo!* nous n'en finirons donc pas avec les montagnes! »

L'employé le regarda avec étonnement; il ne pouvait pas se persuader qu'un Espagnol, fût-il membre du club des Descamisados, ignorât que les Provinces et la Navarre ne sont qu'un immense pâté de montagnes; il ne savait pas encore tout ce que le crâne d'un intransigeant peut contenir de vide pour loger l'ignorance et la sotte vanité.

« Où finissent les montagnes? répéta Ramon avec impatience.

— Elles ne finissent qu'à la mer ou en France, señor coronel.

— Quel pays de brutes et de sauvages! » s'écria l'ex-intransigeant avec grossièreté.

Et se retournant vers ses compagnons de wagon :

« Lieutenant-colonel Gaspardo, dit-il, assurez-vous que les prisonniers sont encore dans leur compartiment, et faites monter deux hommes armés à chaque portière; je ne veux pas qu'ils profitent de ces coupe-gorges pour s'évader. »

Gaspardo se leva en maugréant, car la discipline n'était pas la principale vertu des volontaires, et prit son sabre pour le rattacher; mais déjà le chef de gare avait donné le signal, le train s'ébranlait.

Don Ramon se précipita de nouveau à la portière.

« Faites arrêter! » cria-t-il à l'employé.

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir d'un insolent comme vous, répondit celui-ci; vous descendrez à la prochaine station.

— Arrêtez, ou je vous fais couper les oreilles! vociféra le torero.

— Vous feriez mieux de faire rogner les vôtres, qui me paraissent furieusement longues, » répartit l'employé.

Le colonel hésita un instant s'il ne sauterait pas sur la voie pour punir ce drôle comme il le méritait; mais déjà les wagons étaient en marche, et le drôle, solidement bâti et armé de ce redoutable bâton dont les montagnards ne se séparent pas plus que les Arabes de leur *matraque*, paraissait plus disposé à donner une correction qu'à la recevoir.

« C'est bon! gronda le colonel pour dissimuler son humiliation; voilà un coquin de carliste, j'en suis sûr, et je me charge de le faire fusiller pour lui apprendre la politesse. »

En attendant, le train, descendant la pente en dessinant de nombreuses courbes, recommençait à s'engager dans une succession de tunnels séparés les uns des autres par un espace de sept à huit cents mètres, que la voie franchit sur des remblais considérables et pendant lesquels la vue découvre de riches vallées qui paraissent inabordables et qui renferment cependant une nombreuse population.

C'est en débouchant du second de ces tunnels que, du haut d'un viaduc long de trois cents mètres et d'une prodigieuse élévation, les voyageurs aperçurent la magnifique vallée de l'Ariera et le frais village d'Osmatsteguy, patrie du célèbre chef Zumalacareguy, ce général carliste terreur des christinos, dont une balle termina la brillante carrière devant Bilbao.

Les rampes qui, pour éviter la sierra de San Adrian, la contournent en suivant les sinuosités de l'Oria et traversent jusqu'à dix-sept fois le cours capricieux de cette petite rivière, devenaient effrayantes; il fallait marcher lentement; les



Tolosa est une ville charmante. (Page 581.)

montagnes semblaient grandir à droite et à gauche et devenaient de plus en plus menaçantes.

A la vue de ces géants avec leurs robes vertes de forêts et leurs cimes couvertes de frimas, l'œil du bandit s'allumait, sa poitrine se dilatait, et il aspirait avec amour les bouffées d'acre parfum que la brise lui apportait de la montagne.

Tout à coup sa main s'étendit, et il cria :

« Los carlistas ! »

Une petite troupe de montagnards apparaissait en effet, sortant du brouillard, sur la pente opposée, et descendait vers le village par un sentier si raide, qu'il paraissait impraticable.

A la vue du train, ils s'arrêtèrent un instant ; puis, levant leurs boinas, ils crièrent :

« Viva Carlos setimo ! »

— *Viva don Carlos !* » vociféra el Osso.

Mais aussitôt la vision disparut : le train venait de se replonger dans les entrailles de la montagne.

« N'est-ce pas encore ici ? » demanda Diego.

— Pas encore, *amigo*, pas encore, mais bientôt ; nous arrivons à Tolosa, et de là nous n'aurons

plus que huit kilomètres à parcourir pour essayer, avec l'aide de Dieu, de sortir de notre prison.

— Par la Virgen del Pilar ! pressons-nous ; j'ai hâte d'aller rejoindre les camarades et de faire parler la poudre avec eux. »

Bientôt la lumière reparut, et le train, annoncé par un redoublement de sifflements, entra dans une jolie vallée arrosée par deux cours d'eau, presque au confluent desquels se montre Tolosa.

C'est une charmante ville, avec une belle église dont la statue colossale de saint Jean-Baptiste décore le portique, un bel *Armeria* devenu aujourd'hui caserne, une ceinture de murailles renversées par les carlistes en 1835, de larges rues, de jolies maisons à balcon de fer ouvragé, des palais, un vaste jeu de paume et d'ombreuses promenades qui se mirent dans l'Oria.

Il avait plu la veille, et les eaux des torrents, descendant de la montagne, troublaient encore la limpidité de la petite rivière ; mais le ciel rasséréné était sans nuages, et le soleil, dont les rayons obliques faisaient, en glissant sur les arbres de la forêt, scintiller comme des pierres précieuses

les gouttes d'eau suspendues à chaque feuille, éclairait vivement les cimes fauves et nues de deux géants gardiens de la vallée, l'Assacun et le Montescut.

Le train ralentit sa marche.

« Allons, fit Carmen, le moment est venu de nous préparer ; le ciel est pour nous ; mais surtout pas d'imprudences : ne bougeons pas de nos places, ne nous montrons pas à Tolosa ; il s'agit de ne pas attirer l'attention ; encore un tunnel, puis la station d'Andoain, puis encore un tunnel de mille mètres de long. Au signal que je donnerai : *Valga nos Dios* (Dieu nous soit en aide) ! vous ferez sauter les portières et nous descendrons, vous à droite, nous à gauche. Seulement il n'y aura pas de temps à perdre pour forcer la serrure.

— Je réponds de mon côté, dit Gomez.

— Et moi du mien, fit Miguel en posant sa large main sur le panneau.

— Chut ! » dit l'Andalouse.

Le train s'arrêtait. La station, en cet endroit, n'est que de six minutes.

Don Ramon ne voulait pas être pris au dépourvu ; il s'élança sur le quai.

« Quatre hommes avec leurs armes et un sergent ! » cria-t-il.

Une dizaine de volontaires descendirent.

« Ouvrez le dernier wagon à ces hommes, dit le colonel à l'employé.

— Tous les wagons sont ouverts, répondit celui-ci.

— Le dernier est fermé par mon ordre ; il y a des prisonniers d'Etat, et il est important que dans ce pays, où l'on peut être attaqué d'un moment à l'autre, ils aient une garde. »

Le conducteur du train n'avait rien à répliquer, il obéit.

« Je suis désolé de vous déranger, señores, et vous surtout, señorita, fit le torero avec son sourire haineux ; mais on dit qu'il y a des brigands dans la contrée, et je tiens à vous donner une escorte pour vous défendre. »

Et Osso allait répondre ; un regard de sa fille l'arrêta.

« Je dois vous prévenir qu'il n'y a que quatre places et pas cinq, répondit-elle avec le plus grand calme.

— Eh bien, il ne montera que quatre hommes, repartit le torero. Toi, Rubio, retourne à ton wagon ; vous, montez et placez-vous chacun à un coin.

— Nous occupons les coins, et nous ne les céderons pas, fit Carmen avec dignité.

— Alors montez toujours, et placez-vous comme vous pourrez, commanda le colonel ; s'il arrive une balle du dehors, ce n'est pas vous qui la recevrez. Conducteur, refermez à clef.

— Maintenant, bon voyage jusqu'à Irun, seigneur Osso ! Je m'y occuperai de votre logement ; nous ne sommes plus à Vittoria à présent, mais en Guipuscoa. »

Et il s'éloigna en riant.

Les quatre gitanos ricanaient aussi.

« Señorita, dit Diego, oui ou non ?

— Oui, répondit la jeune fille avec une énergie sauvage.

— C'est bon ! »

Et le brave serviteur fit un signe imperceptible à Miguel.

« Oui, » répéta celui-ci en roulant une cigarette.

Quelques minutes après, le train recommençait à côtoyer l'Oría et à descendre avec elle la vallée, dont il suivait les contours.

Les cascabelles chantaient à travers le feuillage ; les grandes roues tournaient de leur mouvement lent et monotone ; les troupeaux paissaient paisiblement dans les prairies ; tout respirait la paix et le calme dans cette oasis, que de hautes montagnes semblaient isoler du reste du monde.

Cependant la locomotive dévorait l'espace ; on approchait du premier tunnel d'Andoain ; le cœur de Carmen battait à tout rompre ; elle pensait à la lutte sanglante dont, dans quelques minutes, elle allait donner le signal, et, pâle comme une statue de marbre, elle interrogeait l'horizon, qui se rapprochait rapidement.

Déjà des rochers commençaient à se soulever à droite et à gauche, et la montagne grandissait,

laissant voir à sa base, comme une tache noire, l'entrée du souterrain, le dernier avant celui que... La distance diminuait toujours.

Un coup de sifflet strident retentit; les rochers se haussèrent et formèrent muraille, le jour devint la nuit, et l'on n'entendit plus que le roulement sourd des roues éveillant les échos souterrains.

Presque au même moment le jour reparut; mais les coups de sifflet redoublèrent: le mécanicien s'efforçait de renverser la vapeur pour modérer la vitesse de sa machine; un nuage de blanche et chaude fumée enveloppait les voyageurs; les tampons se heurtaient avec fracas; on sentait que le conducteur du train, prévoyant un danger prochain, faisait des efforts désespérés pour arrêter les wagons emportés par leur poids sur la pente.

Tout à coup une immense clameur s'éleva; on décrivait une courbe, le train venait de découvrir à tous les yeux une vingtaine d'hommes, qui, armés de pinces et de leviers, enlevaient les rails à deux cents pas à peine, et, des deux côtés de la voie, des centaines d'hommes armés qui, secourant des fourrés voisins, accouraient au signal donné par leurs officiers.

« *Los carlistas! los carlistas!* Nous sommes perdus! » vociféraient les volontaires.

Presque au même instant, une secousse terrible se fit sentir; les voyageurs furent culbutés les uns sur les autres; les glaces volèrent en éclats; les membrures des wagons craquèrent; la locomotive, labourant profondément les cailloux, se pencha sur le flanc; les portières s'ouvrirent; les volontaires, affolés de frayeur, se précipitèrent sur la voie, où le train venait de s'arrêter sans autre accident matériel que quelques ruptures de chaînes, et la voix d'un chef carliste, dominant tout le tumulte, cria:

« Jetez vos armes, et rendez-vous, ou vous êtes morts! »

Ce chef, c'était Navarette, le Lion de la montagne.

Les volontaires ne se firent pas répéter cet ordre; privés de leurs armes, déposées dans des

wagons séparés, ils ne pouvaient pas songer à les reprendre, et, les eussent-ils eues entre les mains, que, vu l'état de trouble et de confusion dans lequel les avait jetés le déraillement auquel ils étaient si loin de s'attendre, ils n'auraient pas eu la présence d'esprit d'en faire usage.

Cependant ils étaient au moins aussi nombreux que les carlistes, volontaires montagnards, robustes et décidés à la vérité, mais pour la plupart dépourvus de fusils et dont un grand nombre n'avaient, pour se défendre ou attaquer, que leurs couteaux, des haches et des bâtons.

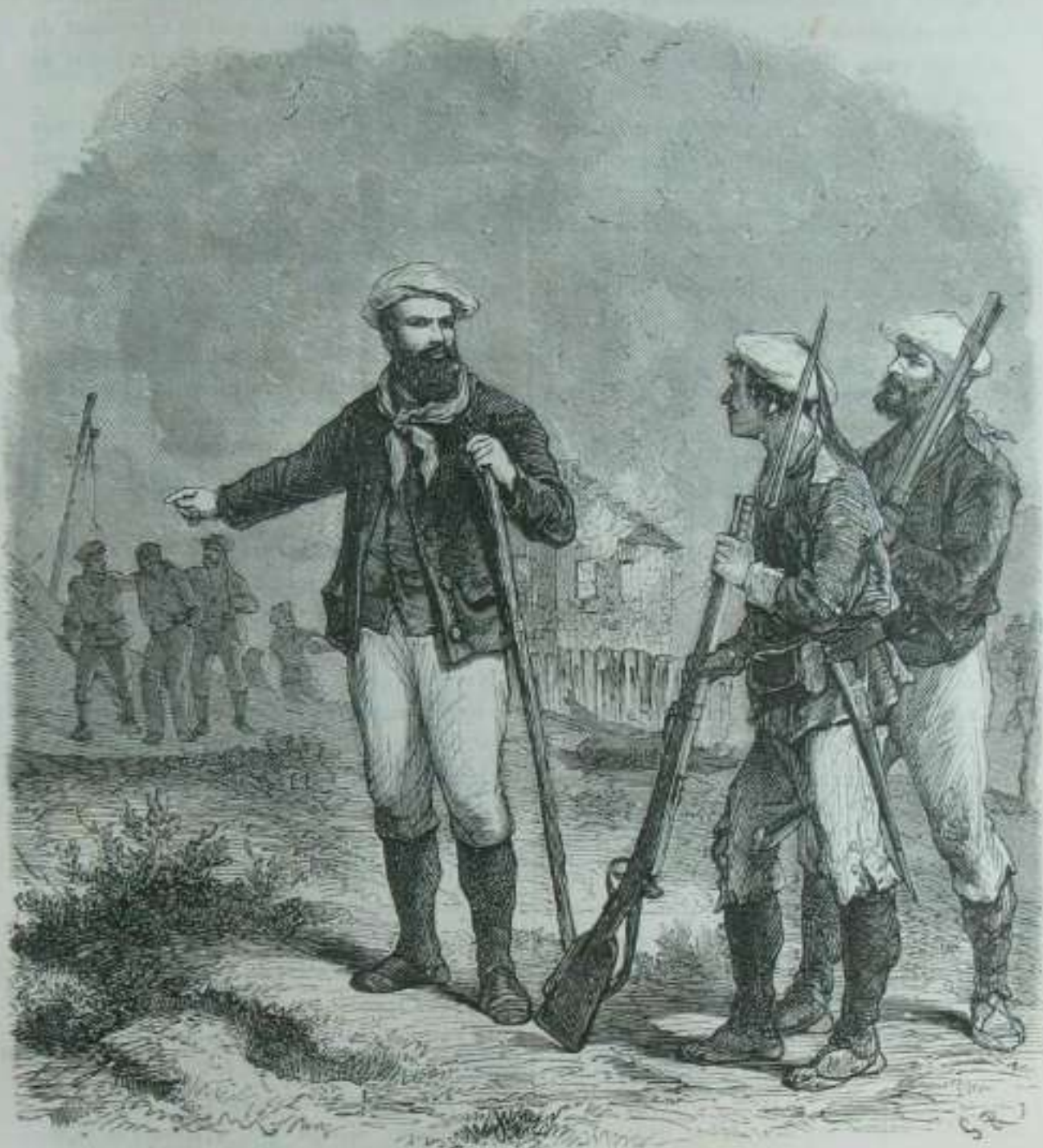
Mais, outre que ceux-ci avaient l'avantage de la position, ils avaient aussi celui de la discipline et du courage, et l'élite de leur troupe, composée d'une soixantaine de jeunes gens, vêtus uniformément de pantalons de toile grossière, d'une vareuse de drap bleu, sur laquelle ils portaient un mouchoir noué autour du cou avec les bouts flottant sur les épaules, et armés d'un fusil à percussion accompagné de son sabre-baïonnette retenu à la ceinture par une large courroie, à laquelle, de l'autre côté, pendait un sac plein de cartouches, aurait facilement enfoncé ce bataillon de bohémiens et de presidarios, scélérats dangereux dans une émeute, mais troupes méprisables dans un combat en rase campagne, homme contre homme, poitrine contre poitrine.

A un coup de sifflet, cette troupe choisie s'était rangée en bataille derrière leur chef, tandis que le reste de la bande s'élançait vers les wagons, enveloppant ceux qui en sortaient, leur enlevant, avec les armes qu'ils pouvaient avoir, leurs navajas, et les réunissant en troupeau qu'ils poussaient indistinctement entre eux et les soldats armés.

Cette manœuvre fut l'affaire de quelques minutes, et la masse des prisonniers, enfermée par ordre du cabecilla dans l'enceinte semi-circulaire d'une muraille de rochers, à la garde de laquelle fut préposée une douzaine de sentinelles, put assister à la suite des opérations des carlistes.

Ces opérations étaient plus compliquées qu'on n'aurait pu le croire d'abord.





Navarette, le Lion de la montagne. (Page 581.)

En dirigeant ce hardi coup de main, d'après les informations que lui avait données son espion, le faux mendiant de Burgos, Navarette se proposait bien moins de faire sur les républicains un grand nombre de prisonniers, qui n'auraient été pour lui qu'un embarras et une forte dé-

pense, puisqu'après tout il fallait bien les nourrir, que de s'emparer de leurs armes pour équiper ses volontaires et profiter du train destiné aux républicains afin de s'en servir dans une seconde expédition, plus audacieuse que la première.

Il fallait en même temps couper la voie ferrée,

par laquelle le général Moriones aurait pu expédier des troupes de Vittoria ou de Tolosa, détruire les lignes télégraphiques, pour qu'il ne fût pas instruit de la catastrophe, et empêcher qu'aucun des volontaires républicains ne pût, en s'échappant, aller porter, soit à Hernani, soit à Tolosa, la nouvelle de cet événement.

Le Lion de la montagne avait son plan arrêté, et les ordres qu'il donna en cette circonstance prouvèrent qu'à un courage indomptable il savait joindre la prudence la plus minutieuse. Ses officiers l'entouraient.

En quelques mots, il indiqua à chacun d'eux ce qu'il avait à faire.

Le colonel des volontaires Ramon Espeleta, avec Gaspardo et quelques prisonniers, profitant du désordre des premiers instants, avait sauté de l'autre côté de la voie et gagné le rapide talus, qu'il venait d'escalader avec l'agilité d'un chat sauvage, pour se jeter dans un épais taillis, à la faveur duquel il espérait échapper; d'autres fuyaient à toutes jambes, soit du côté du tunnel, soit dans un étroit vallon qui, malheureusement pour eux, se trouvait sans issue.

La première compagnie, composée de sept ou huit cavaliers et de montagnards rapides à la course comme des chamois, se précipita à leur poursuite, tandis que la seconde s'occupait à incendier la station en bois, à détruire les appareils télégraphiques et à briser les poteaux.

Pendant ce temps, la troisième fouillait les wagons, en retirait les armes, que l'on chargeait, par paquets de dix fusils, sur des mules amenées d'avance en grand nombre et qui paissaient tout harnachées derrière un épais rideau de chênes verts; enlevait la correspondance, dont un sergent faisait à mesure le triage sur un rocher, rejetant dans les sacs les lettres adressées à des particuliers ou en destination de la France, mettant de côté tous les paquets officiels, que le chef se réservait d'examiner en personne.

Enfin, tout ce qui restait d'hommes disponibles repiaçait les rails sous les roues de la locomotive redressée, et, à l'aide de câbles auxquels étaient attachés des mules et qu'ils aidaient en

s'y attelant eux-mêmes, s'efforçaient de recomposer le train, derrière lequel ils achevaient de détruire le chemin de fer sur une longueur de plusieurs centaines de mètres.

Debout sur le bord de la voie, son bonnet rouge enfoncé sur le front et son mouchoir à bouts flottants noué autour du cou, Navarette surveillait tout à la fois, et, selon qu'il était besoin, envoyait un des plantons demeurés près de lui porter un ordre sur tel ou tel point.

Deux heures s'écoulaient sans que le chef, occupé d'autres soins, songeât aux prisonniers; enfin le train fut reconstitué, au moins en partie; de la station il ne restait plus que les murailles lézardées et quelques tronçons de poutres du toit, qui s'était effondré dans l'intérieur du bâtiment.

Dix mulets, chargés de fusils dont on avait retiré les baïonnettes pour en armer les volontaires non équipés, piaffaient sous la garde de leurs conducteurs.

Navarette quitta alors son poste, se rapprocha du sergent occupé du triage des lettres, ouvrit les dépêches, dont il prit rapidement connaissance, déchira ce qui lui paraissait insignifiant, fit un paquet du reste et appela un Biscayen sec et nerveux; celui-ci enferma les papiers dans un sac de cuir attaché comme un plastron sur sa poitrine et partit aussitôt d'un pas rapide en escaladant la montagne, pour les porter au général carliste Lizarraga, commandant de la province.

Presque aussitôt les mulets chargés se mirent aussi en route, sous la conduite de leurs arrieros, escortés par vingt soldats, et, se dirigeant vers un autre point, commencèrent à gravir en longue file le sentier escarpé qui, à travers la montagne, conduit d'Andoain au camp retranché d'Achuleguy. Au même moment apparurent sur le talus deux volontaires, trainant de force un des fugitifs, tête nue, auquel ils avaient arraché son uniforme et lié les mains derrière le dos, mais qu'à la bande dorée de son pantalon on reconnaissait pour un officier républicain.

« Le lieutenant-colonel, dirent tout haut plusieurs prisonniers,

— Gaspardo ! » fit el Osso, qui, confondu avec sa fille et ses deux braves compagnons dans la foule, après avoir été comme eux dépouillé de sa navaja, attendait avec impatience le moment de se faire reconnaître par les carlistes que Dieu avait si miraculeusement envoyés pour le sauver au moment où il avait perdu toute espérance.

— Le malheureux ! soupira Carmen ; il est blessé, son sang coule.

— *Bien echo* (c'est bien fait) ; s'écria Diego ; c'est lui qui nous avait dénoncés, qui voulait nous faire fusiller. *Bien echo !*

— Diego, tu oublies que tu es chrétien, dit la jeune fille.

— Je me souviens qu'il a voulu vous assassiner, gronda l'Andalou.

— Il a voulu faire de toi ce que tes amis vont faire de nous, riposta un gitano bronzé par le soleil et dont le regard dardait la haine ; mais, patience ! chacun aura son tour.

— Pourvu que le tien vienne le premier, je mourrai content, » fit Diego en lui montrant son poing fermé.

C'était bien Gaspardo en effet, le beau Gaspardo de Grenade, tout à l'heure si fier du brillant costume qui rehaussait la beauté dont il tirait vanité, et maintenant si humble, si abattu, si tremblant. Trouvé blotti sous un buisson, il s'était rendu, avait remis son épée à un officier carliste, puis, au moment où celui-ci, sans défiance, tournait la tête, lui avait tiré à bout portant un coup de revolver ; mais un carliste lui avait relevé le bras avec sa baïonnette en lui labourant le visage, et la balle n'avait fait qu'effleurer le front de l'officier.

Alors on l'avait terrassé et dépouillé de son uniforme ; on lui avait lié les mains, et on le conduisait à Navarette pour qu'il décidât du sort de ce traître.

Le jugement fut bientôt rendu.

« Qu'as-tu à dire pour ta défense ? » demanda le chef.

Gaspardo ne répondit pas.

Alors le cabecilla étendit le bras vers le fossé et dit :

« Fusillez cet homme ; il a manqué à l'honneur. »

Un coup de feu retentit, et le cadavre tomba dans la fosse.

« Faites distribuer les armes, » fit Navarette en se tournant froidement du côté d'un lieutenant.

Les chauffeurs avaient rallumé leurs feux et brassaient, avec leurs barres de fer, le charbon accumulé dans le foyer ; on s'occupa alors de l'embarquement des mulets non employés au transport des fusils.

Le tour des prisonniers vint enfin ; un lieutenant s'approcha de l'endroit qui leur servait de parc et cria à haute voix :

« Y a-t-il ici des carlistes ? »

— Viva Carlos setimo ! répondirent cinq ou six voix.

— Avancez, » commanda l'officier.

El Osso et sa fille, Diego, Miguel et quelques volontaires républicains se présentèrent.

« Y a-t-il encore parmi vous quelqu'un qui veuille passer au service de S. M. le roi don Carlos de Bourbon ? »

— Muerte al tyrano (mort au tyran) ! » rugit le gitano intransigent qui avait cherché dispute à Diego.

Le lieutenant ne sourcilla pas.

« Imbécile ! fit un gitano intransigent à l'oreille du farouche démocrate, ce n'est pas comme cela qu'on rend service à la cause républicaine ; quand on veut briser la tête du serpent, il faut d'abord s'approcher de son repaire. »

Et lui aussi cria :

« Viva Carlos setimo ! »

— Si je croyais qu'on ne m'eût pas remarqué, je te suivrais, répondit son camarade.

— Viens toujours, » dit l'autre.

Et ils allèrent se présenter.

En tout, les nouveaux volontaires pouvaient être dix ou quinze.

Le lieutenant les fit sortir du troupeau pour les présenter au chef avant de les armer et de leur donner la boina, signe distinctif des partisans de la légitimité.

Arrivés à cinquante pas de l'endroit où se te-

naît Navarette avec ses aides de camp, la petite troupe s'arrêta.

Leur guide prit deux hommes et s'avança vers le cabecilla.

Navarette les examina un instant en silence.

Son regard, clair et froid, avait quelque chose de pénétrant comme l'acier et semblait lire au fond de la conscience.

Il ne leur adressa pas une parole et dit seulement :

« Admis. »

Deux autres leur succédèrent.

L'un d'eux était Boabdillo, celui qui, pour écraser le serpent, voulait en approcher.

Le chef carliste fronça le sourcil.

« Es-tu décidé à servir le roi ? »

— Oui, señor.

— Loyalement ?

— Loyalement.

— Tu sais ce qui attend les traîtres ?

— Je le sais.

— Comment te nommes-tu ?

— Boabdillo.

— Admis. »

Et pendant que les deux républicains, devenus volontaires du roi, se retiraient, il ajouta :

« A surveiller. »

El Osso se présenta à son tour avec sa fille.

Leurs regards se heurtèrent.

« Que veux-tu, frère ? demanda le cabecilla, étonné de se trouver en présence d'une énergie capable de résister à la sienne.

— Servir mon roi.

— Et cette señorita ?

— C'est ma fille.

— Par quel hasard vous trouvez-vous dans un convoi exclusivement composé de soldats républicains ?

— Parce que nous étions prisonniers destinés à être fusillés.

— Fusillés où ?

— A Irun.

— Cet homme doit être fou, » pensa le montagnard.

Et il continua :

« Comment t'appelles-tu ? »

— Pedro Gomez y Ruiz.

— C'est un nom biscayen.

— Je suis d'Osma.

— Mon père m'a souvent parlé d'un vaillant cabecilla qui portait le même nom et était du même pays.

— C'était mon père à moi, et, comme lui, on m'appelait el Osso. »



Pont d'Irun.

Navarette regarda Carmen. El Osso, le fils du célèbre el Osso, avait depuis longtemps disparu du pays, puis cet inconnu portait un costume à demi andalou qui n'était pas celui du pays.

La jeune fille vit qu'il doutait.

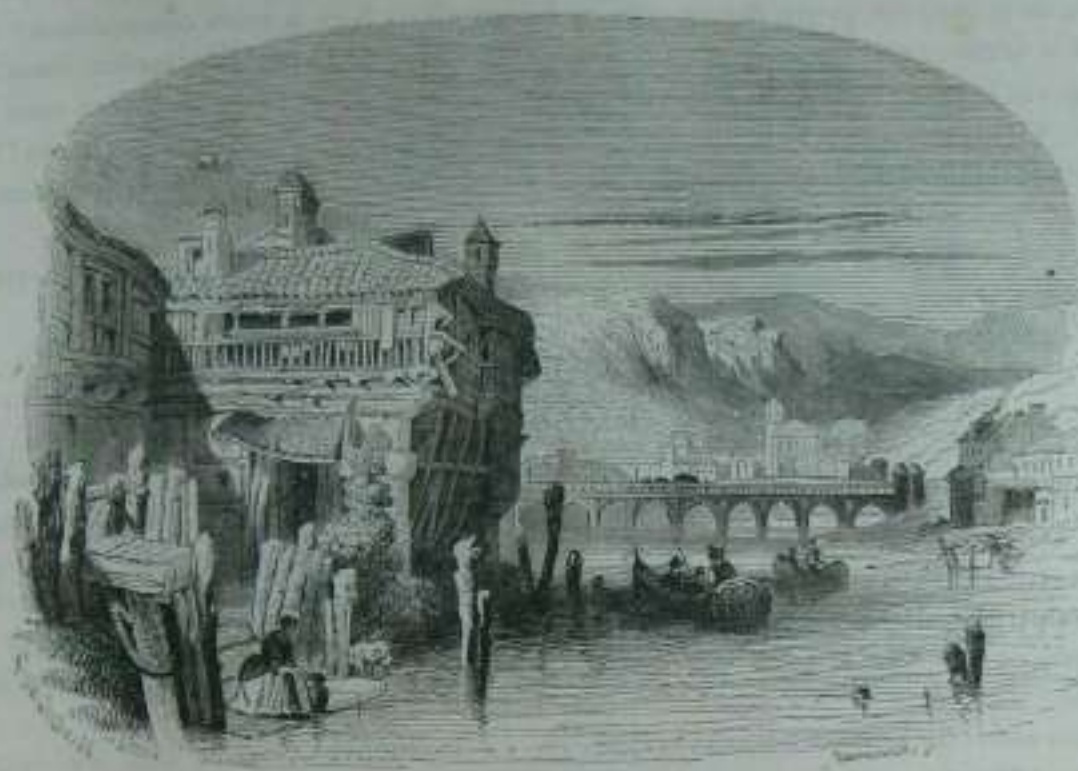
« Mon père, dit-elle, montrez-lui la preuve qu'il demande. »

Le bandit ouvrit sa veste et chercha sa navaja dans sa ceinture.

« Vous savez bien qu'on vous l'a prise, observa Carmen.

— C'est vrai, quand nous sommes descendus du wagon; prêtez-moi la vôtre, señor capitán, et puis vous me ferez rendre la mienne, elle sera facile à reconnaître; sur la lame est écrit : *Vivas los amantes del rey don Carlos setimo.* »

Les témoins de cette scène se regardaient sans rien y comprendre et se demandaient ce qui



Vue d'Irun.

pouvait bien vouloir ce caballero, qui ne semblait occupé qu'à dénouer la doublure de sa veste après s'en être dépouillé.

Mais la surprise se changea en stupéfaction enthousiaste, quand le vieux partisan en retira un large carré de soie aux couleurs de l'Espagne et sur le fond rouge et jaune duquel se détachaient en grandes lettres tachées de sang ces mots, si souvent répétés par l'écho des montagnes basques et navarraises :

DIOS, PATRIA Y EL REY.

« Voici le drapeau dont j'ai hérité de mon père, s'écria le bandit en se redressant pour déplier la brillante étoffe; ce sang est sa signature; celui-ci, celle de mon fils; il y a encore place pour la mienne, et je viens du fond de l'Andalousie pour l'y apposer en combattant parmi vous.

— Aux armes, et formez les rangs! » rugit Navarette en saluant avec respect la noble relique.

Et pendant que les volontaires couraient prendre leur poste, croyant peut-être à une surprise des républicains, il ajouta d'une voix émue :

« Señor don Pedro Gomez y Ruiz, permettez-moi de saluer en vous le plus noble et féal exemple d'une héroïque fidélité. Si vous daignez nous choisir pour compagnons d'armes, si vous consentez à combattre, non pas sous mes ordres, mais à mes côtés, votre drapeau sera le nôtre et l'honneur de sa garde confié à vous seul. En attendant que vous ayez pris une résolution, permettez-moi de présenter cette vénérable et glorieuse relique aux braves montagnards qui, par la grâce de Dieu, ont contribué aujourd'hui à votre délivrance et à celle de votre gracieuse *senorita*. »

Avec cette rapidité qui caractérise leurs manœuvres, les carlistes s'étaient déjà formés. Navarette s'avança vers leur front, et pendant que, sur l'ordre de leurs chefs, ils présentaient les armes, lui, élevant ses deux bras, déploya l'étendard en criant :

« Soldats du roi légitime, le señor don Pedro Gomez y Ruiz ici présent a bien voulu remettre en mes mains le drapeau que le plus fier de vos

cabecillas, l'illustre el Osso, a teint de son sang à l'époque de la première guerre. Saluez cette relique de la valeur de vos pères, et jurez de mourir plutôt que de la laisser tomber aux mains de nos ennemis. Vive le roi Charles VII!

— Vive le roi Charles VII! clamèrent les carlistes; nous jurons de mourir pour lui jusqu'au dernier. »

L'enrôlement des nouveaux volontaires continua ensuite, puis vint le triage des prisonniers, dont Navarette se contenta de séparer les principaux chefs, que provisoirement il fit garder dans un wagon.

Pendant ce temps, les mulets avaient été embarqués, et un officier s'avança pour dire au chef que tout était prêt.

« Alors partons, fit Navarette. Senorita, permettez-moi de vous offrir la main pour monter en wagon.

— Nous allons donc toujours à Irua? remarqua la jeune fille en souriant.

— Comme vous le dites, señorita, ou du moins nous arrêterons-nous tout auprès.

— Cette ville est donc au pouvoir de notre roi? demanda el Osso.

— Pas encore, señor Gómez, et, à dire vrai, nous ne sommes pas en mesure de l'attaquer, faute de canons.

— Voir même de fusils, señor commandant, et, à ce propos, permettez-moi de vous demander pourquoi vous n'avez pas profité de votre prise pour armer vos hommes.

— D'autres attendent les fusils dans la montagne, où ils ont des cartouches qu'ils fabriquent; mes volontaires en sont dépourvus, et les fusils leur eussent été inutiles; demain matin, avec la grâce de Dieu, ils seront fournis d'armes et de munitions, que j'allais chercher avec ce convoi de mulets, lorsque notre espion nous a avertis si fort à propos du passage de votre convoi; notre expédition n'en sera que plus fructueuse, en

même temps que moins fatigante, puisque nous allons faire la route commodément assis, et qu'en arrivant à notre destination, nous trouverons un gîte prêt et des amis pour nous recevoir.... Voulez-vous bien monter, señorita? Nous allons partir.... Lieutenant, faites relever les hommes de garde.

— Que ferons-nous des prisonniers, commandant?

— Qu'ils aillent se faire pendre où ils voudront; j'aime mieux les battre que de les nourrir. »

Un instant après, le train carliste, s'ébranlant, passait devant la station en ruine et se dirigeait vers le souterrain, dans lequel Diego et Miguel, uniquement occupés à raconter leurs aventures à leurs nouveaux camarades, ne songeaient plus à sauter, au risque de se briser les jambes ou la tête.

La locomotive touchait déjà au tunnel, quand, sur un rocher, un homme se dressa tout à coup et déchargea son revolver sur le train en criant :

« Nous nous reverrons, señor Osso; vous avez gagné la première manche, mais la partie n'est pas terminée. »

Cet homme était don Ramon Espeleta, dit el Sevillano, qui, plus heureux que Gaspardo, avait réussi à s'échapper.

« Caramba! s'écria Diego, c'est le colonel de ces brigands. Quel malheur de n'avoir pas une bonne carabine chargée à balle!

— Bah! répondit son voisin, il n'y a pas un de ces volontaires républicains qui vaille une charge de poudre; on ne les tue pas avec du plomb: ça s'écrase sous le pied. »

Quant à el Osso et à sa fille, ils ne l'aperçurent pas; ils écoutaient le Lion de la montagne, qui leur parlait du roi don Carlos, de sa bravoure chevaleresque et de la grâce incomparable de son auguste compagne, la reine Marguerite.



CHAPITRE XXXVII

FONTARABIE

Le train passa au vol devant Hernani. Personne, dans le wagon où se trouvait Navarrette, ne songea à regarder cette ville, qui cependant a joué un rôle si important pendant la première guerre civile; le cabecilla racontait les hauts faits des bandes carlistes, la grande victoire d'Eraül, remportée par le roi don Carlos, qui y avait reçu le baptême du feu et s'était battu comme un lion.

Tout le monde l'écoutait; les yeux d'el Osso flamboyaient; Carmen se trouvait transportée dans un monde idéal, chevaleresque, lui rappo-

lant ces vieux romans dont le chevalier de la Manche faisait ses délices et dont les héros, paladins du roi Charlemagne, avaient eu pour théâtre de leurs hauts faits ces Pyrénées sourcilieuses, que Roland tranchait avec sa *durandale*, dont l'éclat seul suffisait à mettre une armée en déroute.

En arrivant à la vallée de l'Urumia, petite rivière qui va se jeter dans la mer à Saint-Sébastien, le cabecilla montra sur sa droite une chaîne de hautes montagnes dont les sommets se dressaient menaçants au-dessus d'un bloc immense coupé de profonds ravins.

« Voici notre camp retranché, dit-il, la forteresse imprenable où, dans quelques heures, arri-





Jeune femme de Fontarabie. (Page 598.)

veront les armes prises aux volontaires républicains et où nous-mêmes en apporterons dans peu de jours une bonne provision, si Dieu permet que nous réussissions dans notre entreprise.

— Et quelle est cette large échappée après laquelle on dirait qu'il n'y a plus qu'une plaine immense ? demanda Carmen.

— Où cela ? fit Navarette.

— Là, presque en face de nous, à droite de cette montagne isolée.

— Hombre ! s'écria el Osso, belle plaine, en effet ; cette montagne est l'Orgullo, sur le sommet

de laquelle s'élève la citadelle qui défend le port de Saint-Sébastien, et cette plaine s'appelle l'Océan.

— Saint-Sébastien est-il aux carlistes ?

— Pas encore, *senorita*, mais cela viendra, répondit le cabecilla ; pour le moment, il appartient aux républicains, qui y ont entassé soldats et canons. Derrière ces murailles, dont vous commencez à voir une partie, il y a toute une armée.

— Toute une armée, et le chemin de fer y passe ?

— Certainement, seulement sans y toucher et

de l'autre côté de la rivière, à une demi-portée de canon.

— En sorte que s'il leur plaisait de nous canonner.... »

Navarette sourit.

« Ils ne nous canonneront pas, dit-il.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'ils ne s'attendent pas à l'honneur de notre visite.

— S'ils s'y attendaient ?

— Ils nous traiteraient comme nous venons de traiter leurs camarades.

— Et vous ne craignez pas que....

— Pardon, *senorita* ; nous autres Basques, nous ne comprenons pas le sens du mot crainte. »

La fille du bandit regarda le partisan avec un étonnement qui tenait de l'admiration.

Arrivé à peu de distance de la gare, le train modéra sa vitesse; on eût dit un convoi ordinaire de voyageurs.

Située à peu près à un kilomètre de distance entre les monts Orgullo et Igualdo, couronnée de forêts et laissant entre eux une vaste courbe dans laquelle pénètre la mer, dont les flots bleus viennent deux fois par jour couvrir le sable fauve, la ville, endormie au soleil couchant, s'abritait derrière ses hautes murailles blanches, respirant la brise de mer et oubliant les bandes carlistes, que son gouverneur croyait occupées à fuir dans la montagne une colonne envoyée à leur poursuite par Loma.

Sur la route poussiéreuse qui, de la station, va jusqu'à Saint-Sébastien, on ne voyait que de rares promeneurs : officiers oisifs, caracolant sur de petits chevaux navarraïes; omnibus jaunes et bleus, destinés à transporter les voyageurs à l'hôtel de la Victoria ou de *Valdejo*; portefaix roublin de petites charrettes à bras; femmes apportant sur leur tête des paniers de fruits ou des gâteaux, du *chacoli* ou du cidre, pour les vendre aux volontaires républicains, dont une colonne était annoncée se rendant à Irun.

Rien d'inaccoutumé dans l'aspect de la gare; les bras croisés sur la poitrine, les employés attendaient l'arrêt du train.

Sur le quai, deux officiers supérieurs républicains se promenaient la canne à la main en fumant un puto.

Ils venaient savoir des nouvelles de la Corte.

Navarette riait dans sa barbe.

Le train s'arrêta.

« *Quien quiere agua? quien quiere jamon* (qui veut de l'eau? qui veut du jambon)? » criaient les marchandes en se pressant en dehors des barrières.

« *Fonda Ezcurra! Fonda de la Victoria!* » vociféraient les conducteurs d'omnibus.

Les deux officiers s'étaient rapprochés vivement du wagon de première classe, où ils étaient sûrs de rencontrer l'état-major de la colonne.

Cependant, à la vue des bérets rouges et bleus sortant par toutes les portières, ils reconnurent bien vite que dans le convoi se trouvait une foule de carlistes.

Plusieurs même étaient descendus sur la voie pour la plupart mal vêtus et sans armes.

Les officiers crurent d'abord à un convoi de prisonniers, mais l'erreur ne fut pas de longue durée, et ils voulurent se retirer.

Ce n'était pas le compte de Navarette.

« Pardon, *caballeros*, dit-il en descendant, je suis désolé de vous déranger; mais vous savez, à la guerre comme à la guerre, vous êtes prisonniers, veuillez me remettre vos épées. »

Ils jetèrent les yeux autour d'eux, virent qu'il n'y avait pas de secours à espérer et rendirent leurs armes sans mot dire, mais mordant leurs moustaches et avec une expression de regards qui signifiait : « Nous nous en souviendrons. »

Cependant, au dehors, cette scène n'avait pas échappé à quelques volontaires républicains venus là comme curieux; ils répandirent l'alarme et avertirent un de leurs officiers, qui aussitôt piqua des deux dans la direction de Saint-Sébastien.

Navarette appela un de ses lieutenants et lui dit un mot à l'oreille; celui-ci s'éloigna aussitôt avec quatre hommes qui grimperent sur la plate-forme de la machine, près du mécanicien.

Ils étaient chargés de lui brûler la cervelle si avant cinq minutes le train n'était pas reparti.

« Prenez place, messieurs, fit le cabecilla en indiquant son wagon aux prisonniers, nous avons peu de temps à perdre. »

Ils ne se firent pas répéter l'ordre et montèrent.

Un instant après, le train se mettait en mouvement.

Déjà l'on entendait dans la ville le bruit des tambours et des clairons, et, au moment où le dernier wagon sortait de la gare, un éclair jaillit du haut de la montagne, puis un coup de canon d'alarme retentit, suivi d'un petit nuage blanc qui monta en s'épanouissant dans le ciel bleu.

A ce signal, les volontaires répondirent par un immense cri de :

« Viva don Carlos ! viva el rey ! »

« Señorita, permettez-vous à votre respectueux serviteur d'allumer une cigarilla ? demanda le plus jeune des prisonniers avec cette politesse cérémonieuse dont un Espagnol bien élevé ne se départ en aucune occasion.

— Je vous en prie, caballero, vous êtes ici chez vous. »

Navarette tira de sa poche un porte-cigares, et, le présentant au fumeur, lui offrit un puro.

« Mil gracias, señor ! répondit celui-ci ; avec vous, je désire n'échanger que des balles.

— *Con muchissimo gusto* (avec beaucoup de plaisir), » fit le cabecilla en s'inclinant.

Rien n'est frais et pittoresque comme les environs de Saint-Sébastien : d'un côté, la mer avec ses vagues bleues frangées d'argent, ses grandes plaques de lumière, sa voix harmonieuse, ses vaisseaux qui se balancent sur les flots comme des cygnes endormis, ses noirs rochers qui, alternativement couverts et découverts par la vague, ressemblent à un troupeau de monstres plongeant dans l'écume ou en ressortant en secouant leur crinière ; de l'autre, la montagne avec ses cimes sublimes, dont la crête de granit rose se noie dans l'éclatante lumière du Midi, ses marches gigantesques qui s'abaissent vers la voie, ses forêts sombres, ses champs de maïs, et, dans le bas, ses

croupes arrondies couronnées de verdure, ses vallées délicieuses, dont un fier donjon, s'élançant d'un rocher, surveille et garde l'entrée ; ses maisons blanches, ses bouquets d'arbres et ses roisieux qui dégringolent en cascades, déroulent dans la mousse leur bobine d'argent et courent en chantant vers la grande mer qui les appelle.

Parmi toutes ces vallées, une des plus agréables est sans contredit celle de Loyola, une charmante promenade qui, au sortir de Saint-Sébastien, côtoie la route du Passage, lui sert comme de vestibule ; après la promenade vient un sentier, un tunnel de verdure et de jasmins odoriférants, terminé par un pont de bois jeté sur un ruisseau.

La commence la vallée, dont on n'aperçoit du chemin de fer que l'entrée et au fond de laquelle se cache cette célèbre maison de Loyola, berceau de l'ordre des Jésuites, dont saint Ignace, le vaillant capitaine, fut le père, et qui, à peine née dans cette retraite pleine d'ombre et de recueillement, en sortait pour conquérir le monde à l'amour du divin Crucifié.

Un peu plus loin, les rochers du rivage s'ouvrent en se creusant, et les collines s'arrondissent pour former le port du Passage, « le futur Gibraltar du nord de l'Espagne, disait Navarette au señor Gomez, quand la Péninsule aura enfin un roi légitime pour la comprendre et pour l'aimer. »

Pendant quelques instants, le train côtoya la baie, éclairée par le soleil couchant, dont les derniers rayons illuminaient un vaste bâtiment aujourd'hui abandonné, autrefois collège florissant, où la France, alors privée des bienfaits d'une éducation chrétienne, envoyait l'élite de ses enfants pour apprendre à devenir des hommes et des chrétiens, sous la conduite des savants professeurs sortis de Loyola.

El Osso se souvenait de les avoir vus à l'époque des premières guerres civiles ; le Passage était alors prospère ; les Pères l'enrichissaient en faisant sa gloire : les christinos vainqueurs les chassèrent de leurs écoles ; leurs élèves s'envolè-

rent, eux partirent, et la ville du Passage perdit tout en les perdant.

Ils faisaient le bien sans se mêler à la politique; mais l'impiété est partout la même, et partout aussi ses violences aveugles sont suivies des mêmes résultats.

Après la baie, apparut Rentaria, petite ville assise au milieu de ses pommiers couverts de fruits; ce ne fut qu'une vision, et, en quelques bonds, la locomotive atteignit le village de Lejo, qu'elle dépassa à peine pour s'arrêter au croisement de la route de terre d'Hernani avec le chemin de fer.

En cet endroit, tout le monde mit pied à terre, et pendant que le machiniste, par ordre de Navarette, éteignait ses feux, car il était nécessaire que d'une heure au moins il ne pût pas continuer son chemin, les volontaires se formèrent en colonnes, et coupant à travers champs, pour éviter de passer sous les murs d'Irun, occupé par une garnison de six cents républicains bien armés et bien équipés, se mirent en marche d'un pas silencieux et rapide dans la direction de Fontarabie.

Pour la première fois Carmen entraînait en campagne; mais, plus favorisée que ses compagnons, elle avait à sa disposition une mule, près de laquelle marchait son père, auquel Navarette avait aussi offert une monture, mais qui l'avait refusée avec indignation, ne voulant être considéré que comme simple soldat ou plutôt comme simple recrue, car, de même que la plupart des partisans composant la bande, il n'avait d'autre arme offensive et défensive que la fameuse navaja achetée par lui à Santa Cruz de Mudela.

Une heure environ on marcha à travers un terrain sablonneux vers la mer, dont on apercevait à l'horizon la barre nette et brillante, et dont la brise rafraîchissante et salée frappait les voyageurs en plein visage.

En tête de la colonne s'avançaient cinquante hommes pourvus de fusils et de cartouches; cinquante autres fermaient la marche, sous les ordres du cabecilla.

Si l'ennemi se fut présenté, ces cent hommes

avaient ordre de se faire tuer jusqu'au dernier pour protéger le convoi.

Navarette savait qu'il pouvait compter sur eux.

Durant tout le trajet, pas un mot ne fut prononcé: c'était la consigne, et les carlistes la respectaient.

Du haut de sa monture, l'Andalouse voyait devant elle sortir des flots et s'élever une colline dominée par une masse noire et cyclopéenne entourée de ruines et de bastions démantelés; de la main elle l'indiqua à son père.

Pour toute réponse, el Osso mit le doigt sur sa bouche.

La colonne continua à avancer encore au milieu d'un nuage de poussière dorée, soulevée par le pied des mulets; puis, toujours suivant son guide, elle fit un demi-tour et rejoignit la route; elle était trop près de Fontarabie et trop loin d'Irun pour avoir à craindre d'être attaquée.

Navarette porta un sifflet à ses lèvres et en tira un son prolongé; aussitôt, sans rompre leurs rangs, tous les volontaires se mirent à causer bruyamment, quelques-uns même à chanter.

El Osso avait attendu ce signal pour répondre à sa fille.

« C'est Fontarabie, dit-il; Fontarabia, une des clefs de l'Espagne, une ville que la nature a puissamment fortifiée en la couvrant du côté de la terre par les hautes sierras de Jasquivel et que les hommes ont entourée de fortifications et de murailles assiégées en vain par les Français. Comme bien d'autres cités de notre beau pays ravagé par les brigands, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Sa porte menace ruine, et ses remparts croulent de tous les côtés. Ce château noir que tu apercevais de loin, c'est celui de Charles V; ses murs épais ont reçu bien des boulets français et en ont gardé la trace; mais vois l'église, toujours debout au milieu de cet écroulement: seule intacte dans cette ville délabrée, elle est demeurée là inébranlable sur ses fondements, comme pour rappeler que le Dieu des ruines est aussi le Dieu des résurrections.

— Que Dieu ait le pouvoir d'abattre et de re-



La maison de Loyola. (Page 595.)

lever comme il lui plaît, c'est ce dont nous ne pouvons pas douter, après ce qu'il a fait pour nous aujourd'hui, murmura l'Andalouse.

— Aussi irons-nous le remercier dès notre arrivée, reprit le bandit, et le prier en même temps de favoriser notre roi comme il nous a favorisés.

— Voyez donc, père, il y a cependant une garnison; j'aperçois des sentinelles à la porte et des soldats qui sortent au-devant de nous.

— C'est une partie de la bande que Navarette avait envoyée en avant pour préparer les logements et réquisitionner les vivres.

— Il pense donc à tout?

— Un général ne doit rien oublier, hija.

La tête de la colonne était arrivée à la porte de la ville, dans laquelle elle s'engagea.

Quelques minutes après, dona Carmen y faisait son entrée à sa suite.

Si petite qu'elle soit, la vieille cité n'est pas à dédaigner, même pour le touriste; dès qu'on a franchi le seuil menaçant de son bastion avancé, on trouve la rue la plus pittoresque, la plus escarpée, la plus espagnole que l'on puisse rêver.

Etroite comme celle d'une ville arabe, cette rue est toute bordée de maisons antiques, avec les armoiries sculptées sur les portes, des grilles d'une serrurerie ancienne ouvrée avec un soin qui étonne dans un village perdu, habité presque uniquement par des pêcheurs, des balcons doublement ombragés par des bandes de toile de couleur et par la projection des toits, qui, débordant au-dessus de la rue, se touchent presque.

Du reste, point de numérotage sur les maisons, point de noms écrits sur les portes, comme en Angleterre; l'écusson armorié suffit pour faire connaître le propriétaire. Quelques-uns de ces écussons, en fort relief, sont entourés de devises ou de cris de guerre que n'eût pas désavoués un chevalier banneret revenant des croisades.

Momentanément occupée par les carlistes, la vieille ville féodale avait repris un aspect de gaieté et d'animation peu ordinaire, surtout aux environs de la place de l'Ayuntamiento, où la colonne vint se former en carré pour recevoir de l'*apostador*, fourrier des logements ou intendant militaire, les billets de logement néces-

saïtes pour caser sans désordre cette nuée de nouveaux arrivants.

Cet apsentador était un petit homme replet, rubicond, à physionomie joyeuse, militaire par son pantalon rouge et sa boïna agrémentée d'une torsade d'argent, civil par son paletot noisette, mais en somme bon vivant et excellent comptable, qui payait rubis sur l'ongle quand il avait de l'argent, ou, si la caisse se trouvait vide, avait recours à de petits carrés de papier, bons tirés sur l'avenir, et acceptés de confiance, même par les rares habitants appartenant à l'opinion républicaine.

En cinq minutes chacun savait où il pourrait aller coucher et dormir; les rangs furent remplis; les volontaires s'éparpillèrent, et en un clin d'œil, sur la partie de la place qui n'était pas occupée par les bêtes de somme et les chariots réquisitionnés, un bal fut organisé.

Les Guipuscoans sont fous de la danse, et, devenant une bonne aubaine, toutes les jeunes filles de la ville aussi bien que des campagnes environnantes étaient accourues, leur collier de corail au cou, leur petit voile de mousseline blanche attaché à l'arrière de la tête et voltigeant sur leurs épaules serrées dans un justaucorps de drap à revers et à manches étroites. Fidèle à sa promesse et à ses habitudes, el Osso était allé prier avec sa fille dans la belle église gothique du xiv^e siècle, miraculeusement préservée de la destruction générale; quand il en sortit, le bal ou plutôt les bals, car les danseurs s'étaient formés par groupes, donnaient à la place une physionomie pleine d'entrain. Ici, les jeunes gens seuls exécutaient la célèbre danse du *bâton*, qu'on appelle *branle* dans les Pyrénées françaises et qui demande une souplesse et une vigueur sans pareilles; là, danseurs et danseuses se livraient à toute la furie d'un *zorcieo*, accompagné de cris aigus et sauvages poussés avec ensemble; ailleurs, les marinières, avec leurs longs cheveux nattés de rubans bleus ou rouges et rattachés à la ceinture, faisaient, légères comme des oiseaux, tourner leur ronde, particulière aux batelières d'Andaye, tandis que les amateurs forcenés de

pelota, réunis dans le jeu de paume de la *plaza Mayor*, se disputaient avec un joyeux acharnement le prix de l'adresse et de l'agilité.

« Eh bien, fille, que dis-tu de nos provinces? » s'écria le bandit, chez lequel ce spectacle éveillait un monde de patriotiques souvenirs.

— Que les habitants sont très-gais et le pays charmant, répondit-elle en souriant, mais qu'il me semble qu'une armée en campagne devrait ménager un peu plus ses forces.

— Ménager ses forces! *Hija*, va, ne crains rien; les Basques ne connaissent pas plus la fatigue que la crainte; ils marchent tout le jour, dansent ou jouent à la *pelota* toute la nuit et ne se soucient ni du sommeil, ni du froid, ni du chaud, ni des dangers.

— Mais si bien de la nourriture, *senor Pedro*, reprit une voix; on dit qu'ils sont très-gourmands, et, comme vous êtes du pays, je viens vous chercher avec la *senorita* pour dîner avec moi chez le *senor cura*, qui m'a convié.

Malgré sa sobriété, el Bandito accepta avec reconnaissance l'invitation transmise par le *cabecilla Navarette* et prit avec lui et sa fille le chemin de la maison curiale.

Le prêtre était un vieillard vert encore sous ses cheveux blancs, grand partisan de don Carlos, et qui leur fit le meilleur accueil, mettant, selon l'usage, sa maison et sa personne à leur disposition.

Il n'eût pas été difficile d'en abuser, car la demeure du digne curé était au moins aussi exigüe que celle que rêvait Socrate; une cuisine, une petite chambre servant de salon, une salle à manger où pouvaient, au plus, s'attabler six personnes, et une soupente où dormait sa vieille domestique, composaient ce palais si généreusement offert aux étrangers; mais tout cela était propre et reluisant à s'y mirer. Le jardinet, rempli de fleurs, embaumait l'habitation, dont les deux fenêtres du premier étage s'ouvraient sur un paysage sans pareil, les vertes montagnes de l'Aya et la mer.

Pendant qu'el *senor cura* faisait à ses hôtes les honneurs de son balcon, une *moça* (servante)

traversa le jardinet, apportant de chez le rôtisseur un plat couvert d'une serviette blanche comme la neige.

« Voici le dîner, caballeros, s'écria le bon prêtre; vous n'aurez pas longtemps à attendre; je sais bien que le repas n'est pas digne de vous, mais je ne puis vous donner que ce que j'ai, et nous ne sommes pas ici à la Corte. Connaissiez-vous déjà notre pays, *senorita* ? »

— C'est pour la première fois que j'y viens, mon Révérend.

— Alors je vous ferai connaître notre cuisine nationale, et je regrette doublement qu'elle ne soit pas meilleure.

— Hombre! *senor cura*, s'écria el Osso, elle vaut bien celle d'Andalousie.

— Je le souhaite, *senor Gomez*. Eh! voici *Cypriana*. »

En effet, la porte venait de s'ouvrir, et une petite vieille, proprette, avec sa coiffe blanche et ses grands pendants d'oreilles de corail, annonça la *cena* (le souper).

« Venez-vous, *senor Navarette*? demanda le curé au *cabecilla*, qui, abritant ses yeux contre le soleil couchant, examinait la mer, où, dans une ligne d'or et de pourpre, un point noir se montrait à l'horizon.

— Avez-vous une lunette? fit le carliste. Il y a là-bas un vaisseau qui m'intrigue.

— Non, je ne m'en suis jamais servi, répondit don Christophoro; mais si vous permettez, j'ai encore des yeux assez bons, et....

— Tenez, là-bas, à gauche, distinguez-vous quelque chose? » reprit le *cabecilla*.

Le curé se fit une lorgnette avec sa main et examina l'horizon.

« Je vois, dit-il.

— Ne serait-ce pas le vaisseau anglais que j'attends?

— Quelle espèce de vaisseau?

— Un brick.

— C'est un brick trois-mâts, en effet; mais il n'est pas anglais et ne vient pas ici, il a le cap sur San-Sebastian.

— Santissima Maria! comment voyez-vous cela?

— Avec mes yeux, *senor*.

— Eh bien, vous pouvez vous vanter que Dieu vous a fait cadeau d'une jolie paire de télescopes; un guetteur de votre force vaudrait son pesant d'or.

— Zumalacareguy n'était pas de votre avis, *seigneur Navarette*, répondit le curé avec son bon et franc sourire. J'ai eu l'honneur de lui servir de guetteur pendant toutes ses campagnes, jusqu'au jour où, pour le malheur de l'Espagne, une balle le tua au siège de Bilbao; savez-vous ce qu'il me payait?

— Qui sait? dix douros par mois, peut-être?

— Dix de moins, et vous y êtes.

— Alors, rien?

— Oh! non, il était plus généreux que cela, il me nourrissait.

— D'ortolans, au moins.

— Avec une poignée de bellotas, à peu près comme je vais vous nourrir. »

Et, disant cela, don Christophoro, ouvrant la porte de son *comedor*, pria ses hôtes de passer.

En annonçant à ses invités qu'il ne leur donnerait pour leur souper qu'une poignée de glands doux, le curé de Fontarabie se calomniait indignement; de complicité avec sa duègne, la *senora Cypriana*, il avait fait préparer un repas à la façon du pays, mais comme rarement il en avait paru sur sa table.

Pour l'archevêque en visite pastorale, il n'en eût pas fait autant.

D'un seul coup d'œil, el Osso reconnut sur la table, couverte d'une nappe de toile d'une blancheur immaculée, tous les plats qu'il n'avait pas revus depuis son départ pour l'Andalousie et dont le souvenir était resté aussi vivace dans son cœur que celui des oignons chez les Israélites après leur sortie d'Égypte: d'abord, une tranche de saumon bouilli, de ce saumon qui n'a de rival que dans l'extrême Nord; puis, un énorme plat de tomates cuites à l'étouffée, un morceau de morue nageant dans l'huile et faisant pendant à une salade de choux, sans laquelle il n'y a pas de dîner possible « *Bjiscaye*; enfin, au milieu, à la place d'honneur, cuites à point et fumantes, des

têtes d'agneaux fendues en deux, farcies d'un hachis d'ail, de persil et de mie de pain, enduites de saindoux, puis rôties au four.

Pour un Guipuscoan, ce plat est le *meilleur*



Cocarde carliste. (Page 601.)

ultra de l'art culinaire; un gourmet l'achève jusqu'à la dernière bribe et s'en lèche les doigts jusqu'aux coules.

Navarette et le bandit ne purent retenir une exclamation et le curé un petit sourire de satisfaction; mais la gravité espagnole reprit aussitôt le dessus. Le prêtre récita le *Benedicite* à haute voix, puis on s'assit.

Rien n'assaisonne la cuisine comme le grand air et une course à travers la montagne; Carmen trouva tout excellent, sauf peut-être les têtes d'agneaux et le *chacoli*, qui lui fit faire la grimace. Mais comme elle répara cette faute en déclarant le *saguarda* (cidre du pays) délicieux, son père lui pardonna son manque de goût, et ce fut avec une entière franchise qu'au dessert elle avoua que jamais elle n'avait mangé de pommes comparables à celles dont, dit la légende, saint Ignace dota sa patrie, et de noix aussi bonnes que celles de Santander.

En général, les Espagnols mangent vite et causent peu à table; le repas ne fut donc pas long; il était terminé depuis longtemps, que, sur la place publique, jeunes filles et volontaires dansaient encore, et ils continuèrent jusqu'au moment où la cloche se fit entendre pour la prière, après laquelle chacun regagna son gîte, prêt à faire le coup de feu le lendemain avec la même furie.

Seuls, pendant que les volontaires allaient dormir dans les granges sur la paille ou dans les greniers à foin, el Osso et le *cabecilla* descendirent sur la plage, où les pêcheurs se disposaient à prendre la mer.

Navarette avait besoin de leur aide le lendemain, et, pour faire réussir son audacieux coup de main, il était nécessaire que le chef carliste eût sous la main un nombre suffisant d'embarcations.

Quand les deux nouveaux amis rentrèrent au presbytère, Carmen, à laquelle Cypriana avait cédé la moitié de sa chambrette, dormait profondément; mais don Christophoro les attendait en récitant son rosaire, et tous trois dans la chambre, ornée du portrait de don Carlos faisant face à une méchante lithographie représentant Zumalacareguy à cheval au milieu de son état-major, ils causèrent encore une heure ou deux du roi légitime, de don Alphonse, de Saballs, que Navarette appelait le Vieux Loup de la sierra, des généraux Lizarraga, Dorregaray, Valdespina, et d'Elio, le savant tacticien, le désespoir de Cabrinetti, de Loma, de Morales et consorts.



Un magarato des environs d'Astorga. (Page 604.)

Malgré sa fatigue, Carmen ne dormait cependant que d'un sommeil très-léger, lorsque, subitement, au point du jour, elle fut éveillée par le clairon sonnant l'appel; elle sauta à bas de son lit et courut à la petite fenêtre de sa chambre.

Où son père ne s'était pas couché, ou il s'était

levé avant l'aurore; assis sur un banc dans le jardinet, il fumait sa cigarette, quand le cornette, un jeune homme, presque un enfant, portant le costume de matelot et qui, dans son empressement, n'avait pris le temps que de se chauffer un pied, arriva en toute hâte pour éveiller le *senor* commandant.

« Qu'y a-t-il ? demanda le bandit.

— Le vaisseau est en vue, répondit le garçon, et je viens avertir le señor Navarette. »

Il allait heurter à la porte, et Osso l'arrêta.

« Je vais l'éveiller moi-même, » dit-il.

Et il rentra aussitôt.

Le cabecilla dormait, comme d'habitude, tout habillé et un œil ouvert.

« Señor, le navire est en vue, lui dit-il Osso.

— Dieu soit loué ! » s'écria le partisan, qui, sans se donner le temps d'attacher son sabre, courut à la porte et ordonna au cornette de sonner l'assemblée ; puis, se retournant vers le bandit :

« Un instant, et je suis à vous, señor Gomez, le temps de dire un *Pater* et un *Ave* ; attendez-moi dans le jardin, nous irons ensemble à la place de l'Ayuntamiento. »

Le bandit venait de sortir, quand le bruit produit par Carmen en ouvrant la fenêtre lui fit relever la tête.

« Déjà debout, hija ? fit-il ; es-tu reposée ?

— Parfaitement, padrecito ; que se passe-t-il donc ?

— Le navire est en vue.

— C'est pour cela que l'on sonne ?

— Oui ! avant deux heures, il sera ici ; regarde comme ces braves gens sont alertes !

— C'est vraiment merveilleux ! répondit-elle en se penchant pour mieux voir ces vaillants jeunes gens sortant en armes de toutes les maisons, et dont plusieurs sautaient par les fenêtres, le fusil sur l'épaule, pour être plutôt dans la rue et courir au lieu du rendez-vous.

— Ils vont se réunir à la place de l'Ayuntamiento ; veux-tu y venir aussi ?

— Dans un instant, père ; mais mon uniforme est plus long à passer que le leur ; j'irai vous rejoindre quand je serai prête.

— C'est cela ; je pars avec le commandant ; après la revue et avant le débarquement, nous aurons encore le temps d'entendre la messe. »

Un quart d'heure après, quand elle arriva, la troupe tout entière était rangée sur deux lignes, entre lesquelles passait Navarette, l'épée nue à la

main, accompagné d'un lieutenant faisant les fonctions d'aide de camp ; mais ce fut en vain qu'elle chercha son père du regard, d'abord auprès de lui, ensuite dans la foule, elle ne l'aperçut pas.

L'inspection terminée, le chef s'avança seul à une certaine distance du front et cria :

« Le drapeau en avant ! les officiers hors des cadres ! »

L'homme qui portait le drapeau fit trois pas en avant ; son costume consistait en un mélange de vêtements basques et andalous ; pour toute arme, il avait une navaja à manche de cuivre passée dans sa large faja.

L'Andalouse reconnut son père.

Le glorieux étendard troué par les balles des christinos entourait sa noble tête de ses plis flottants. Son regard rayonnait d'enthousiasme et d'orgueil.

Enfin il était soldat du roi.

Pendant quelques minutes, Navarette s'entre-tint avec ses lieutenants ; il leur donnait des ordres, écoutait leurs observations.

Carmen eut tout le loisir d'examiner sa bande.

Elle se composait d'un millier d'hommes de tout âge, depuis seize jusqu'à quarante ans, offrant par leur tenue et par leurs costumes les contrastes les plus étranges. Les uns étaient en blouses, les autres en vestes rondes de toutes couleurs ; un petit nombre d'entre eux portaient des casquettes ou des chapeaux à larges bords, quelques-uns étaient tête nue ou s'étaient serré un mouchoir autour du front ; presque tous avaient adopté la boïna blanche, rouge, marron ou bleue ; trois ou quatre conservaient encore l'uniforme de l'armée régulière, dans l'infanterie ou dans la cavalerie de laquelle ils étaient incorporés quand ils avaient passé aux carlistes avec armes et bagages.

L'armement, du reste, était plus bizarre que l'équipement. Il se composait de trabucos à gueule évasée, ou plus longs et à canon plus étroit, de fusils à pierre ou à piston, de courtes carabines ou de véritables canardières, hautes de six

pieds; ceux qui n'avaient pas d'armes à feu, et ils étaient bien huit sur dix, étaient armés de baïonnettes emmanchées à un bâton, ou tout simplement encore de ces gourdins ferrés si dangereux dans la main d'un Basque.

L'inspection terminée, Navarette donna le signal du repos; les armes furent mises en faisceaux, et les volontaires se séparèrent en poussant un cri formidable de : « Vive Charles VII! »

Aucun d'eux cependant ne quitta la place, sauf une douzaine d'hommes désignés pour aller relever les sentinelles postées autour de la ville afin d'en surveiller les abords.

Assez embarrassé de son drapeau, à présent qu'il était emmanché au bout d'une hampe, el Osso se rapprocha de Navarette pour lui demander en quel endroit il devait l'arborer.

« Ici même, fit le cabecilla en indiquant une maison à la porte de laquelle un Biscayen s'occupait à afficher une grande feuille de papier imprimé portant en tête un écusson à trois fleurs de lis au-dessous duquel on lisait en gros caractères : CUARTEL REAL (quartier royal). Nous allons profiter des deux heures que nous avons devant nous pour ouvrir un bureau de recrutement et faire publier la proclamation de notre très-honoré seigneur et roi don Carlos. Senorita, ajouta-t-il en remarquant Carmen qui s'approchait tout émue, si vous voulez assister à une cérémonie qui vous intéressera, vous n'avez qu'à suivre votre señor padre. »

Il donna encore quelques ordres; puis, pendant que l'on procédait à l'installation d'une table devant la porte de la maison désignée, et que l'on attachait au balcon le drapeau rouge et jaune, les cornettes partirent d'un pas rapide, sonnante à pleins poumons dans les rues et criant :

« Par ordre du roi don Carlos, que tous les hommes se rendent à la place de l'Ayuntamiento! »

Une demi-heure après, toute la population de Fontarabie se pressait sur la place autour du drapeau, attendant avec une fiévreuse impatience l'explication de cette invitation inusitée.

Des deux côtés de la table, protégée par quatre

sentinelles, avaient pris place l'alcade ou maire de la ville, le curé, l'état-major de la bande, le bandit et sa fille.

Navarette monta debout sur cette tribune improvisée, déploya un papier pareil à l'affiche que l'on venait de poser, et de sa voix de stentor cria :

« Qu'ils gardent le silence ceux qui veulent entendre les ordres de notre roi bien-aimé Charles VII, que Dieu protège! »

Il se fit dans la foule une grande poussée, et le silence le plus profond s'établit.

Alors le cabecilla ôta sa botina en signe de respect, les clairons sonnèrent, les troupes présentèrent les armes, et il lut :

« *Ordonnance du roi Carlos VII, que Dieu garde (1).* »

« Mes fidèles et aimés sujets des provinces de la Navarre, du Guipuscoa, de la Biscaye et de l'Alava, je vous ordonne par les présentes patentes de prendre les armes et de marcher à la défense de mes droits sacrés, qui sont aussi les vôtres, afin de reconquérir vos fueros, vos privilèges et toutes vos immunités que vous ont octroyés mes ancêtres et que les gouvernements usurpateurs vous ont ravies,

« Sur le vu de la présente, scellée de mon sceau royal, tout Basque âgé de vingt à quarante ans s'enrôlera sous ma noble bannière. Il obéira aux ordres des braves et vaillants cabecillas que j'ai investis de mon autorité.

« Des armes et des munitions seront fournies à tous. Avec l'aide de Dieu et le secours de mon épée, nous triompherons des usurpateurs et nous rétablirons le trône de mon auguste aïeul Philippe V.

« Que les fidèles sujets de mes quatre provinces se le tiennent pour dit!

« MOI, le ROI Carlos setimo. »

Un immense cri de : « Vive le roi ! » accueillit le message royal, dont des centaines d'exemplaires

(1) Cette proclamation est la traduction exacte de celle que lança le roi don Carlos à son entrée en campagne.

furent distribués à de jeunes garçons, pour les porter dans les villages voisins et les introduire clandestinement à Irun, Saint-Sébastien et les autres places occupées par les républicains, mais dévouées au roi et à la sainte cause de la légitimité.

Un ordre aussi formel, revêtu du sceau royal, ne pouvait pas manquer de produire une profonde impression sur ceux qui en entendirent la lecture, et, sur l'heure, plusieurs qui n'étaient venus sur la place que mus par la curiosité s'approchèrent de la table pour y donner leurs noms à l'apostador, qui, dans cette prévision, s'était muni non pas d'un registre, mais d'un vaste portefeuille qu'il portait toujours suspendu à son côté au moyen d'une courroie de cuir et qui, à lui seul, représentait non-seulement la comptabilité, mais toutes les archives de la bande.

Parmi ceux qui vinrent se faire inscrire, Carmen remarqua surtout, à cause de son étrange costume, un magarato des environs d'Astorga, véritable hercule, portant sous sa veste de drap noir une cuirasse de peau de buffle lacée sur une chemise de laine brune retenue autour de son cou musculéux par une sorte de carcan raide et brodé.

Le reste du vêtement n'était pas moins étrange : pantalon bouffant serré par des coulisses aux genoux et à la taille ; large courroie piquée en poil de sanglier pour ceinture ; chapeau bas de forme et chargé de passementeries ; forte chaussure de cuir protégée par de longues guêtres, et, pour compléter le tout, un long fusil de forme presque arabe, mais excellent, disait son possesseur, pour envoyer à longue distance une balle à un républicain.

L'accent de ce volontaire était en harmonie avec sa mise, et tout en lui paraissait si peu espagnol, que l'Andalouse demanda à son père quelle pouvait bien être la nation de ce *forastero*.

« Il est Espagnol à coup sûr, répondit le bandit ; mais de quelle province, c'est ce que personne ne saura jamais. C'est un magarato, et jamais magarato n'a consenti à faire connaître

son nom, son âge ou sa patrie. Colporteurs et contrebandiers, ils changent à chaque instant de nom, d'âge et de résidence, pour dépiester la police, et ne sont honnêtes que lorsqu'ils ne peuvent pas faire autrement ; mais personne ne connaît le pays et ne sait s'ingénier comme eux pour se tirer d'une mauvaise position. Quant à ce qui est du jarret, ils en remontreraient à un Basque. »



Volontaire carliste.

Les autres volontaires, sauf la diversité des types, n'offraient rien de remarquable. Presque tous maigres, nerveux, hâlés par le soleil et par la mer, chasseurs ou pêcheurs, gens endurcis à la fatigue, lestes, braves, pleins de mépris pour la mort, ils étaient, en somme, de précieuses recrues pour l'armée royale.

Les enrôlements continuaient, et déjà les danses recommençaient sur plusieurs points de la place, lorsqu'un sergent, fendant la presse, vint dire quelques mots à l'oreille du cabecilla, qui, se levant aussitôt, fit sonner les clairons.

En un clin d'œil, les carlistes furent reformés. « Le vaisseau arrive, dit alors Navarette à el Osso. Prenez votre drapeau : nous allons descendre au port. »

Puis, s'avancant au milieu de la place, il donna l'ordre aux arrieros de harnacher promptement mules et chevaux, aux conducteurs de charrettes d'atteler leurs bœufs et de les conduire au rivage.

Le navire venait de jeter l'ancre, en effet, à l'entrée du petit port de Fontarabie, vis-à-vis du débarcadère des pêcheurs, qui, retenus la veille, se tenaient dans leurs barques, prêts à border leurs avirons.

« Anda! » commanda le cabecilla.

Les rames tombèrent dans l'eau, et les canots, enlevés par l'effort vigoureux des pêcheurs, allèrent accoster le transport.

Les palans étaient déjà prêts. Sur un coup de sifflet, les matelots anglais commencèrent à virer au cabestan, et, une à une, quatre cents caisses, enlevées des profondeurs de la cale, vinrent en se balançant se déposer dans les canots, qui, au fur et à mesure, les transportaient aux quais.

Là, des volontaires les recevaient et les passaient aux différents groupes échelonnés sur la plage.

Chacun des colis, portant la marque de Birmingham, contenait des fusils ou des munitions, que, séance tenante, les carlistes se partagèrent. Le surplus des armes fut déposé dans les charrettes ou chargé sur les mulets.

En moins de deux heures, l'opération était terminée.

« Maintenant, chargez vos fusils! » commanda le cabecilla.

Et, s'approchant d'el Osso, qui coulait une balle dans sa carabine :

« Encore dix débarquements comme celui-ci, s'écria-t-il en lui serrant la main, dix, pas plus, et notre cause est gagnée.

— Oui, à condition de régagner la montagne avec notre convoi, fit un des prisonniers de la veille. Les républicains ont eu depuis hier le temps de ramasser leurs forces pour vous barrer le passage.

— Ah! c'est vous, señor coronel. Merci pour votre intérêt; mais soyez sans crainte, ils ne bougeront pas plus aujourd'hui qu'hier, et ils feront bien, car en ce moment nous avons assez de cartouches pour n'avoir pas à les craindre.

Le colonel ne répondit pas, mais affecta de sourire dédaigneusement.

« Formez les faisceaux, cria Navarrette sans

plus s'occuper de lui, et que chacun mange un morceau si cela lui convient : j'accorde vingt minutes pour le déjeuner. »

Les carlistes obéirent et se formèrent par groupes le long du rivage, sans qu'il fût besoin de feu pour cuire leurs aliments ou de nappes et d'écuelles pour servir un déjeuner dont une tomate crue, une poignée de piments, quelques pommes, un morceau de pain assaisonné d'un grand appétit, faisaient tous les frais.

« Tu aurais le temps d'aller à une maison te faire faire une tortilla, dit tout bas el Osso à sa fille : il n'est pas sûr que, dans la montagne, nous trouvions une posada sur notre route.

— Fi donc! répondit-elle en riant, ne suis-je pas volontaire moi aussi, et voudriez-vous me faire désertir à ma première expédition?

— Alors, que vas-tu manger?

— Du pain comme les camarades, » fit-elle bravement.

Heureusement, le señor cura, en bon carliste, était venu après sa messe assister au débarquement, et, Navarrette l'ayant prévenu de son départ, il n'oubliait pas ses amis.

Carmen n'avait pas encore mordu à son pain, qu'elle appelait sa première cartouche, quand il arriva, suivi de Cypriana portant dans un vaste panier des provisions de toute sorte : jambon, fruits, pain et, ce que la jeune Andalouse apprécia surtout malgré son stoïcisme, trois tasses de ce chocolat dont l'Espagne a gardé le monopole.

Bon gré mal gré, el Osso dut en prendre sa part, pour ne pas offenser son hôte, bien qu'un peu humilié de donner aux volontaires ses camarades un tel exemple de sensualité.

Quelques instants après, Carmen, assise sur une des charrettes auprès de son panier, devenu sa cantine, s'éloignait de Fontarabie dans la direction de la montagne.

Le convoi, composé de chars à bœufs à roues pleines, dont le grincement devait s'entendre à plus d'un kilomètre de distance, s'allongeait comme un immense serpent, non plus à travers champs cette fois, mais bravement, sur la route poudreuse d'Irun; du haut des murs, les senti-

nelles républicaines n'avaient pas tardé à l'apercevoir et à le signaler; le club démocratique del Casino Popular avait pris les armes; les rues et les places étaient remplies de citoyens volontaires, Andalous, Catalans, gitans, traînant leurs sabres, faisant résonner sur les pavés la crosse de leurs fusils, ne parlant que d'exterminer les insolents, de les réduire en poudre, vociférant, hurlant, se démenant, mais au fond très-peu soucieux d'aller se mesurer avec les carlistes, deux fois plus nombreux qu'eux et qui n'eussent fait qu'une bouchée de tous ces tondeurs de mules, de ces porteurs de capes bariolées, plus faits pour fumer une cigarette, couchés à l'ombre d'un mur, que pour aller se battre en rase campagne.

Les vrais militaires, deux cents hommes à peu près, ne songeaient nullement à faire une sortie avec de semblables auxiliaires, et, bien loin de penser à attaquer, s'estimaient fort heureux que les volontaires royaux n'eussent pas avec eux quelques pièces de canon pour enfoncer les portes de la cité *muy noble, y leal, benemerita y generosa* (très-noble, très-loyale, méritante et généreuse).

Les carlistes, de leur côté, ne pouvaient pas espérer qu'il leur fût possible de renverser les murailles de la ville avec la crosse de leurs mousquets: ils défilèrent donc avec la plus insoucieuse insolence sous les yeux de leurs adversaires politiques, sans même répondre à leurs cris de: « Vive la République! » par les cris de: « Vive don Carlos! » sans même leur faire l'honneur de déployer leur drapeau ou de faire sonner leurs clairons.

On eût dit qu'ils ne s'apercevaient même pas du voisinage de la ville, pas plus que de celui de Saint-Sébastien, dont la garnison, si empressée la veille, semblait endormie.

D'Irun à Achuleguy, leur première halte, il n'y a que seize kilomètres, une promenade pour des Basques; mais les bœufs marchent lentement: il fallait s'accoutumer à leur pas; le cabecilla avait mis pied à terre avec ses officiers; tous ensemble causaient de la guerre en marchant, la bride de leurs chevaux passée au bras; el Osso se trouvait

parmi eux: son titre d'*alferez* ou porte-drapeau lui donnait grade de sous-lieutenant, et il racontait la guerre civile d'Andalousie. Les rangs étaient rompus; les soldats parlaient ou chantaient librement: c'était moins une marche qu'une promenade militaire.

Quelques Andalous, car il y avait dans la bande un peu de toutes les nationalités, s'étaient réunis autour de la charrette sur laquelle voyageait Carmen.

L'un d'eux portait une guitare; en Espagne, il y en a partout; mais, embarrassé par son fusil, il ne pouvait pas s'en servir, et c'était une vraie privation, car les Espagnols sont fous de musique comme de danse.

Une idée lui traversa la tête.

« Senorita, dit-il avec une respectueuse familiarité, vous qui ne marchez pas et qui ne portez rien, ne serait-ce pas juste que vous fissiez quelque chose pour des braves gens qui aiment leur roi autant que vous l'aimez vous-même? »

— Volontiers, amigo. Que désires-tu de moi?

— Ce serait que vous prissiez ma guitare pour nous chanter quelque chose; par la Virgen del Pilar! une semblable aumône ne vous coûterait pas cher.

— Ce serait bien volontiers, en vérité, je te le répète; mais je ne sais rien par cœur.

— Pas même un cantique ou une séguidille? Valga me Dios! si cela était, je ne vous reconnaîtrais pas comme Andalouse.

— Pas Andalouse! s'écria Diego; par mon baptême! je vous affirme que, dans tous les jardins de San Telmo, il n'y a pas un rossignol qui ne fût jaloux de son gosier.

— Oh! par exemple, voilà une andalousade de ta façon, mon pauvre Diego, et, pour le prouver à ces caballeros, je vais leur chanter un cantique.

— Celui de la Vierge, señorita.

— Soit, puisque tu le préfères. »

Le carliste lui passa sa guitare; la jeune fille l'accorda, préluda en faisant doucement vibrer les cordes; puis, avec cette disposition singulière qu'ont les Espagnols du Sud pour la rêverie, elle

leva ses beaux yeux vers le ciel bleu, et, oubliant ceux qui l'entouraient, elle se mit à chanter bien plus du cœur que de la voix cette gracieuse prière que la nuit nous avons entendu tant de fois soupirer sous les orangers de la place del Triunfo :

Muy graciosa es la doncella!
Como es bella y hermosa!

Digas, tú, el marinero,
Que en las naves vivas,
Si la nave, o la vela, o la estrella
Es tan bella?

Un moment elle s'arrêta, comme prêtant l'oreille à une réponse; le nombre des soldats grossissait autour d'elle sans qu'elle s'en aperçût; elle continua :

Digas, tú, el caballero,
Que las armas vestas.
Si el caballo, o las armas, o la guerra
Es tan bella?

« Tu ne nous a pas trompés, c'est un rossignol du ciel! » murmura le volontaire possesseur de la guitare.

Ses camarades lui firent signe de se taire.
Carmen venait de reprendre :

Digas, tú, el pastoreño,
Que el gaditano guardas.
Si el ganado, o la valla, o la sierra
Es tan bella? (1)

Elle allait commencer le troisième couplet, quand tout à coup deux ou trois coups de carabine retentirent, répercutés dans les rochers, et sur les hauteurs qui dominent le pont d'Anderlaza apparurent cinq ou six carabineros poursuivant des contrebandiers.

A la vue des carlistes, ceux-ci s'arrêtèrent et crièrent : « A nous, les amis! »

Sur l'ordre de leur chef, une vingtaine de Basques commencèrent à escalader la montagne.

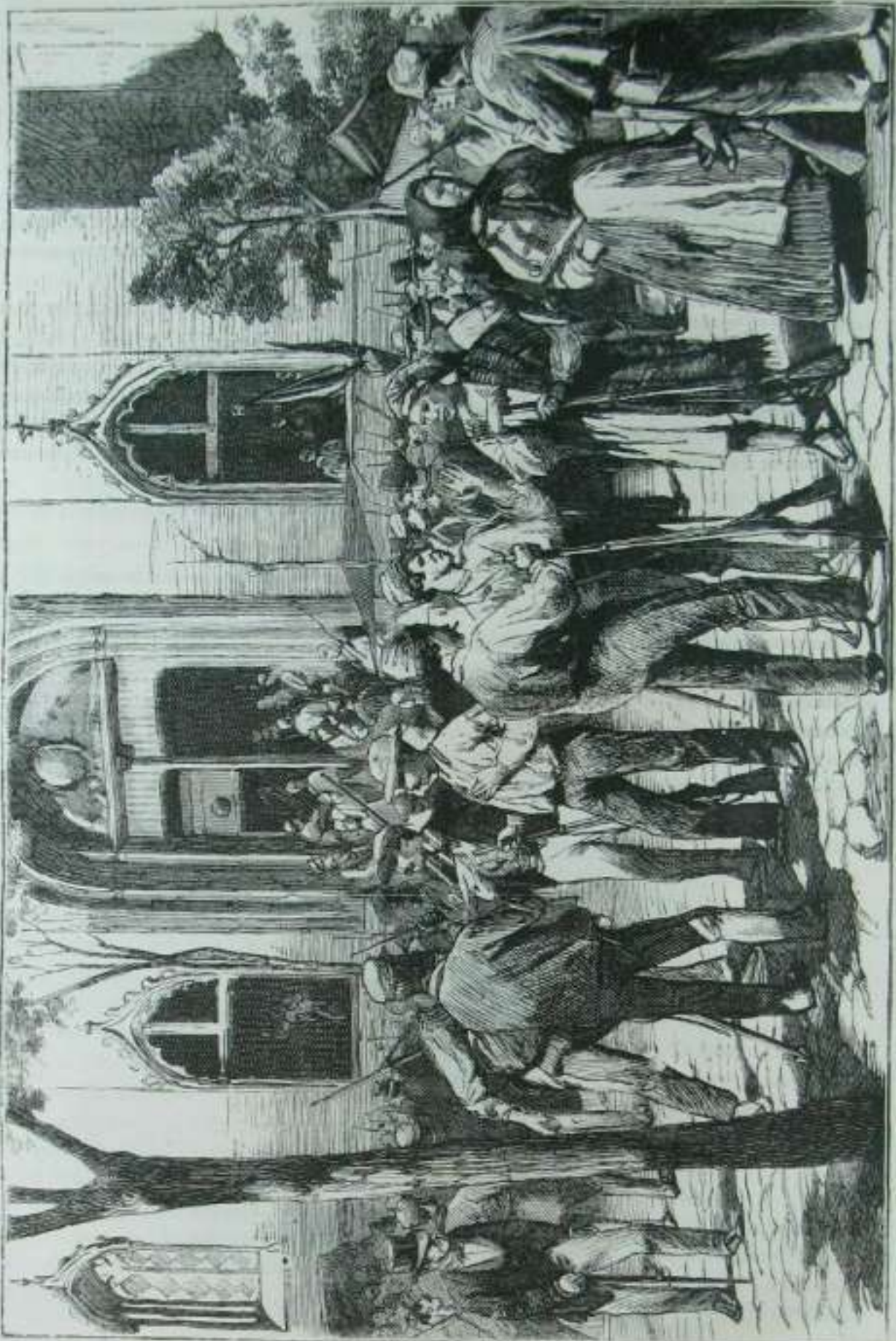
Mais les carabineros jugèrent prudents de battre en retraite au plus vite, et quand les carlistes arrivèrent, ils avaient disparu.

Les contrebandiers redescendirent avec les volontaires.

(1) Quoique le principal charme de ce pastiche consiste dans le rythme, à la fois si doux et si gracieux, nous croyons devoir en donner ici la traduction :

« Très-gracieuse est la Vierge! — qu'elle est belle, qu'elle est charmante! — Dis, toi, marinier, — qui vis sur les navires, — ta nef, ou ta voile, ou l'étoile — est-elle aussi belle? — Dis, toi, chevalier, — vêtu de ton armure, — ta monture, ou ton armure, ou la guerre — est-elle aussi belle? — Dis, toi, petit pâtre, — qui garde ton troupeau, — ta bergerie, ou la vaille, ou la montagne — est-elle aussi belle? »







Nous entrâmes dans le fourré et nous nous y cachâmes. (Page 618.)

CHAPITRE XXXVIII

LE CAMP D'ACHULEGUY



sortie de leur terrier; mais aussi je ne comprends pas que, lorsqu'on a de si belles occa-

HOMME! señor Navarette, vous arrivez toujours à temps pour sauver les gens en danger! s'écria l'Osso; quelques minutes encore, et ceux-ci étaient fusillés comme des lapins de garenne à la

sions de se faire tuer pour le roi, on s'amuse à introduire des marchandises de contrebande et que l'on joue sa vie pour un misérable gain de quelques duros.

— Eh! eh! señor, pour un homme prudent, vous allez un peu vite dans vos jugements, reprit le cabecilla; je crois reconnaître un de ces contrebandiers, qui, j'en suis persuadé, portent autre chose que du tabac ou des étoffes sur leurs épaules.

— Que croyez-vous donc qu'ils portent?

— C'est ce que nous allons savoir, répondit Navarette en montrant au bandit un jeune

homme vêtu d'un costume complet de volontaire, qui, pendant que ses camarades déposaient leur fardeau sur les premières charrettes du convoi, s'était arrêté au bord de la route, fièrement campé et les mains appuyées sur le canon de son fusil, dont il réservait probablement les cartouches pour défendre les contrebandiers, et, dans une attitude toute militaire, attendait le chef des carlistes pour venir lui rendre compte de sa mission.

— Par la Virgen del Pilar! c'est un de vos officiers! fit tout à coup el Osso; j'aperçois briller à son bras un galon d'argent.

— Et un des plus braves, reprit Navarette en riant, un ex-capitaine de l'armée régulière venu nous rejoindre depuis quelques jours et qui, je crois même, est d'Orduna comme vous. Si vous...

Mais el Bandito ne l'écoutait plus; il avait jeté au premier venu la bride de son cheval, et, les bras ouverts, il courait vers le jeune homme.

Celui-ci venait de l'apercevoir à son tour et d'un bond s'était élancé sur la route.

« Allons, fit le cabecilla en riant, je n'aurai pas besoin de les présenter l'un à l'autre; ils s'étreignent à s'étouffer.

— Comment se fait-il que tu sois ici, Peppe? répétait el Osso, ne pouvant pas en croire ses yeux.

— Mais vous-même, comment y êtes-vous? Où est Carmen?

— Par ici, dans le convoi, sur une charrette; tu vas la voir.

— Je vous croyais partis pour Orduna, ou peut-être même encore en voyage. D'où vient que je vous rencontre ici, tournant le dos à la Biscaïe?

— Il l'a bien fallu; nous avons été faits prisonniers.

— Prisonniers! Et par qui? Est-ce que le gouvernement républicain en est arrivé à arrêter les *senoritas* sur les routes?

— Et, sans Navarette, nous étions bel et bien fusillés.

— *Pues, señor*, ou vous vous moquez de moi,

ou vous êtes tombés entre les mains d'une bande d'intransigeants.

— Entre celles de Gaspardo.

— Ce Gaspardo que vous aviez déjà rencontré à Grenade?

— Celui-là même.

— Vous êtes donc allés dans la Ronda?

— C'est entre Burgos et Vittoria qu'il nous a arrêtés, et à Vittoria qu'il nous a remis entre les mains de notre plus mortel ennemi.

— Vous avez des ennemis à Vittoria?

— Entre les mains de l'inflâme Espeleta.

Pour le coup, Peppe crut que la joie de se retrouver dans les Provinces avait fait perdre la tête au vieux carliste, et il le regarda avec une stupeur mêlée de pitié.

El Bandito s'en aperçut.

« Voici Navarette, dit-il; va lui rendre compte de ta mission; nous irons ensuite rejoindre ensemble Carmencita, qui certes ne se doute pas que tu sois si près d'elle, et elle te contera nos aventures.

— Ce sera nécessaire pour que je puisse y comprendre quelque chose, » pensa Peppe en se rapprochant de son chef.

Celui-ci l'interrogea rapidement sur son expédition, sans entrer dans d'autres détails que le succès final, le seul qui lui importait. L'officier avait heureusement rempli sa mission; le cabecilla l'en félicita en quelques mots, puis s'éloigna, le laissant causer à l'aise avec son parent.

El Osso profita de sa liberté pour aller rejoindre sa fille, qui, sautant à bas de sa charrette, courut tout émue à eux, embrassa son cousin et voulut continuer la route à pied pendant quelque temps pour s'entretenir plus librement avec le vaillant officier de leurs aventures mutuelles, si nombreuses.

Très-intéressantes pour le jeune capitaine, celles d'el Osso et de sa fille, depuis leur départ de Séville jusqu'au moment où Carmen les racontait, sont trop connues du lecteur pour qu'il soit nécessaire de les faire passer de nouveau sous ses yeux.

Le voyage de Peppe n'offrait, de son côté, au-

cune particularité notable jusqu'à son arrivée au camp carliste. Le hasard, ou plutôt la Providence, lui avait fait rencontrer à Miranda un de ses frères qui, avec quelques jeunes gens, partait pour la montagne. Carlos (c'est ainsi qu'il s'appelait) l'engagea à ne pas continuer pour Ordana, où il ne trouverait plus personne, et à le suivre jusqu'à Hernani, où ils quitteraient le chemin de fer pour rejoindre la bande de Navarrette, destinée à opérer plus tard en Biscaye.

L'ex-capitaine avait suivi ce conseil. Arrivés le soir à Hernani, ils en étaient repartis dans la nuit, à pied, par la montagne, avec un guide qui, en deux jours, les avait conduits jusqu'au camp d'Achuleguy. Ils y avaient trouvé le cabecilla prêt à partir pour aller dans les environs mêmes d'Hernani, d'où ils venaient, tenter un coup de main sur Tolosa, puis se rabattre sur Irun afin d'y favoriser le débarquement d'armes annoncé par des lettres qu'avaient apportées des espions.

Le cabecilla avait fait très-bon accueil à l'ex-officier du génie, dont les connaissances spéciales seraient fort utiles dans l'armée royale, pour laquelle il le réservait, et d'emblée lui avait donné le titre avec le costume de lieutenant; quant à son frère et à ses camarades, il les avait laissés dans le camp pour s'y former pendant quelques jours au maniement des armes et à cette tactique rudimentaire dont il est nécessaire que, même dans un corps d'irréguliers, un soldat ait une teinte, pour ne pas apporter la confusion dans les rangs au moment d'une action.

« J'allais me retirer avec mes compagnons, continua Peppe, quand le cabecilla, auquel on venait de remettre une lettre, me dit sans lever les yeux de dessus son papier :

« — Etes-vous chasseur, lieutenant Gutierrez ?

« — Je l'ai été, señor commendante.

« — Chasseur de quoi ?

« — *Afrontador de osos* (afronteur d'ours), pour vous servir.

« — Caramba ! fit-il en me tendant la main, c'est par là que j'ai commencé aussi; vous devez connaître la montagne ?

« — Comme un contrebandier, depuis la sierra Salvada jusqu'à Altube.

« Il secoua la tête et ajouta :

« — C'est du Bachano que je veux parler.

« — Le pâté de montagnes près de Vera ?

« — Précisément.

« — Je le connais, mais beaucoup moins.

« — Alors, il est inutile d'en parler, jamais vous ne trouveriez le caserio.

« Il se mit à réfléchir un moment, puis il dit :

« — Cependant il me faut quelqu'un d'intelligent, qui ait le pied montagnard et qui connaisse parfaitement le pays; sans quoi jamais il n'y arriverait.

« — Ce caserio est donc bien difficile à découvrir ?

« — Dites impossible; entre deux montagnes abruptes, à un kilomètre de la Bidassoa, caché au milieu des forêts derrière de gigantesques rochers, un véritable chaos.



Le Bidassoa.

« — Comme celui de Francisco, répondis-je sans trop savoir pourquoi.

« Le cabecilla était assis sur un tronc d'arbre; il fit presque un bond, et me regardant dans le blanc des yeux :

« — De quel Francisco voulez-vous parler ?

« — D'un contrebandier grand chasseur d'ours, avec lequel j'ai chassé deux ou trois fois et qui demeure de ce côté.



Escaladant la montagne, puis la redescendant. (Page 614.)

- « — Un petit, trapu ?
 « — Non, grand et maigre
 « — Quel âge ?
 « — Trente ans environ.
 « — Et vous retrouveriez sa maison ?
 « — Je la retrouverais.

« — Eh bien ! voilà qui est providentiel ; j'ai absolument besoin que mardi prochain, dans la nuit, cet homme traverse la frontière pour aller chercher des fonds que nous envoie la junte de Pau, ainsi que de la contrebande de guerre ; lui seul peut la passer, et le roi attend cet argent, que je dois lui apporter en revenant de Fontarabie ; tout est convenu entre Francisco et moi, sauf le jour ; vous partirez demain dans la journée sans rien dire à personne, vous le verrez et vous ferez ma commission.

« Dans la nuit, le cabecilla quitta le camp ; j'étais pressé d'échanger mon uniforme républi-

cain ; le lendemain, je m'équipai des pieds à la tête, fis coudre un galon sur cette veste de mauvais drap qui vient de France, où elle avait été faite pour des mobiles, et, ma carabine sur l'épaule, je sortis comme pour aller chasser après le diner.

« C'était une grave imprudence, car les rives de la Bidassoa sont encore fréquemment parcourues par des patrouilles de carabineros, quoique depuis quelque temps ils aient été forcés d'abandonner leur poste au pont d'Anderlaza, d'où les carlistes les ont chassés.

« Deux heures après j'arrivais, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre, à l'habitation de Francisco, au fond d'un ravin, entre les deux montagnes que nous longeons en ce moment, maison très-grande, mais tellement cachée que moi-même, qui la connaissais, j'avais failli ne pas la retrouver. Il était presque nuit déjà ; je heurtai à la porte avec la crosse de mon fusil.



Fièrement campé, et les mains appuyées sur le canon de son fusil. (Page 616.)

« Les aboiements de quatre ou cinq gros chiens
me répondirent seuls de l'intérieur.

« Je me gardai bien d'ouvrir, j'aurais été dé-

voré; je me contentai d'appeler : « Francisco !
« Francisco ! »

« Une petite lucarne s'ouvrit au-dessus de ma

tête, et je vis apparaître la gueule d'un tromblon.

« — Holà ! eh ! amigo, pas de bêtises ! criai-je ; je suis Guttierrez.

« — Ah ! c'est vous, señor Peppe ! Dieu vous conserve ! A bas les chiens ! allez coucher ! c'est un ami !

« Et, descendant, il déverrouilla la porte de sa citadelle.

« Il faisait tellement nuit au dedans, que je ne le vis pas d'abord, mais je sentis l'étreinte de sa main et le frôlement de deux ou trois de ces gros chiens de montagne, velus comme des ours, qui se frotaient en grondant à ses vêtements, dans le but, sans doute, de tâter leur homme.

« Au premier pas, je trébuchai contre un bloc de bois.

« — Attendez, me dit Francisco ; l'accès de ma maison n'est pas des plus clairs ni des plus faciles ; vous comprenez pourquoi, mais vous n'êtes ni un carabinero ni même un étranger, et je vais vous éclairer.

« Il battit le briquet, et, en voyant mon nouveau costume, poussa une exclamation de surprise et de joie.

« — Ah ! bravo, don Peppe ! vous êtes donc des nôtres à présent ? fit-il en m'introduisant dans une salle voûtée que je reconnus pour y avoir déjà couché deux ou trois fois, au retour de nos expéditions dans la montagne. Per san Iago ! c'eût été dommage qu'un brave garçon comme vous demeurât chez les républicains.

« — Aussi suis-je revenu.

« — Et bien vous avez fait, reprit-il en tirant d'une armoire un pot de saguaita, un pain et un morceau de fromage, qu'il posa sur la table. D'où arrivez-vous maintenant ?

« — Du camp, avec une commission pour vous de Navarette.

« — Vraiment ! Que me veut-il, ce brave cabecilla ?

« — L'argent et les armes déposés chez Michel.

« — Bon ! fit-il, je vois que vous êtes instruit ; buvez donc un coup, señor Peppe ; quand faut-il partir ?

« — Mardi.

« — Très-bien ! fit-il ; avez-vous quelque chose à faire ce jour-là ?

« — Non.

« — Revenez donc me voir, vers cinq heures ; je vous attendrai, nous dînerons ensemble et nous partirons ; ce soir, vous couchez ici ?

« — Si vous me le permettez.

« — Hombre ! ma maison est à votre disposition.

« Le lendemain, je retournai au camp, qui est à une heure d'ici dans la montagne et dont je ne vous parlerai pas, parce que vous allez le voir. Le jour dit, je revins au caserio.

« — Voilà ce qui s'appelle être exact, me dit Francisco ; j'ai fait, depuis votre dernière visite, provision d'une outre de vin de Navarre, qui n'a pas son pareil ; buvez-en un verre, cela vous donnera des jambes, et vous en aurez besoin.

« Nous passâmes deux heures ensemble ; le temps était pluvieux, mais le vin de Navarre m'avait réchauffé, et il me semblait qu'à présent je pourrais aller jusqu'au bout du monde.

« Francisco regarda sa montre : il était huit heures du soir.

« — Allons, fit-il, voici le moment de partir ; laissez la votre carabine, qui ne vous servirait de rien ; prenez un bon bâton basque, et suivez-moi.

« — Mais si nous sommes attaqués ?

« — Nous ne le serons jamais pour aller ; j'espère que nous ne le serons pas non plus pour le retour ; en tout cas, nous serons alors plus nombreux, et nous aurons des armes ; en ce moment, le seul danger que nous courions est de glisser sur les rochers, qui sont très-humides.

« Nous voici en route par une nuit noire à ne pas savoir où poser le pied, escaladant la montagne, puis la redescendant sans trop de peine cependant.

« La Bidassoa coule au pied ; nous la suivons par cette même route où nous sommes à présent, jusqu'au pont d'Anderlasa, où la rivière, qui jusque-là a coulé dans la Navarre, devient à demi française.

« Là, mon compagnon, après m'avoir recom-

mandé de faire le moins de bruit possible, car les douaniers français ont l'oreille fine, descend dans les roseaux y chercher à tâtons un batelet dans lequel je monte avec lui, laisse dériver pendant quelques instants, donne à peine quelques coups de rames bien sourds à côté d'une masse noire que je croyais être une montagne et qui était un bois, glisse à travers les herbes, sous lesquelles il amarre le bateau, et m'aide à sortir, en me disant :

« — Nous sommes en France.

« De l'endroit où nous avions débarqué jusqu'à celui où le contrabandista avait donné rendez-vous à ses hommes, il fallait deux heures de marche ou plutôt d'escalade, car la montagne est aussi tout près de ce côté-là. Mais à un quart d'heure de la rivière, nous n'avions plus rien à craindre des douaniers, et nous continuâmes notre route sans trop de précautions.

« Bientôt, cependant, il fallut en prendre encore, car les chemins devenaient horribles, et, sans un demi-clair de lune qui nous arriva fort à propos, je ne sais vraiment comment j'aurais fait pour me tirer de mon expédition sans tomber dans quelque précipice.

« Enfin, nous arrivâmes à une grande maison, isolée dans le bois, silencieuse et sans lumière.

« — C'est là, me dit Francisco en ramassant une pierre qu'il lança contre un des volets.

« Personne ne répondit; alors il frappa d'une manière particulière avec son bâton.

« Un moment après, une petite fenêtre s'ouvrit, et une femme nous cria d'une voix maussade :

« — Qui est là? que voulez-vous? On ne vient pas éveiller de pauvres fermiers à cette heure.

« — Ouvrez toujours, Mariquita, répondit mon guide.

« — Qui êtes-vous? demanda la femme en baissant la voix.

« — El señor de tras los Montes, répondit-il.

« La fenêtre se referma aussitôt, et la porte s'ouvrit.

« — Nos hommes ne vous attendaient pas ce soir, dit la Française; mais entrez toujours: il y a compagnie nombreuse.

« Elle alluma une lampe que, par précaution, elle venait d'éteindre, pour que la clarté ne se vit pas du dehors, et, nous conduisant à travers des écuries et une cour intérieure, elle nous introduisit dans une grande pièce où se trouvaient une douzaine d'individus, Basques, Français, pour la plupart, qui, réunis autour d'une table, buvaient et causaient avec animation.

« Presque tous connaissaient Francisco, et la vue de mon nouvel uniforme parut les réjouir plus que les effrayer, car ils nous reçurent avec des acclamations de joie, nous firent asseoir avec eux et nous versèrent du vin de France.

« Mais nous n'étions pas venus pour boire. Aussi, après leur avoir fait raison le verre à la main, mon compagnon demanda-t-il à parler en particulier au maître de cette maison, sorte d'auberge clandestine où se réunissent les contrebandiers et les agents carlistes.

« Le mesonero ne tarda pas à arriver; il serra la main de Francisco à la lui briser, mais nous donna en même temps une mauvaise nouvelle: ses mulets étaient en Espagne, sans qu'il y eût de sa faute, puisqu'il n'avait été prévenu que la veille au soir, contrairement à ce qui avait été convenu.

« Francisco n'aurait pas mieux aimé que de s'emporter; il se contenta, car il était dans son tort, mais ne dissimula pas sa contrariété.

« Deux cents fusils et des sacs d'argent ne sont pas une plume qu'un homme puisse emporter, et notre expédition était manquée.

« Nous en étions à nous demander comment nous ferions, lorsqu'un des Basques qui nous écoutait prit la parole et, s'adressant à moi, me dit :

« — *Senor oficial*, nous sommes ici quatorze qui voulons passer la frontière pour aller rejoindre le roi don Carlos et entrer dans son armée; avec notre guide, cela fait quinze. Chaque fusil pèse au plus quatre kilos; il y en a deux cents. Faisons-en des paquets de dix; cela fera quarante kilos pour chacun. Avec dix kilos de munitions ou d'argent, nous aurons chacun notre charge de cent livres; nous sommes habitués à



La colonne de Navarrette s'enfonce dans les rochers. (Page 63/64)



Comme s'il eût été sous un balcon de Séville. (Page 622.)

porter plus que cela, et, au besoin, nous nous arrêterons pour nous reposer. De cette manière, Sa Majesté aura la plus grande partie de ce qu'elle attend.

— Caramba! voilà ce qui s'appelle de braves gens! s'écria el Ossi.

— Cependant ce sont des Français, remarqua Carmen en souriant.

— Eh bien, cela ne fait que prouver ce que je disais, reprit le bandit, que les Français, quand ils sont bons, sont excellents, de même que, lorsqu'ils sont mauvais, il n'y en a pas de pires. Ces

gens-là ne font rien à demi. Continue, Peppe.

— Vous comprenez que nous acceptâmes leur offre, reprit l'officier; mais il fallut long temps pour décharger les caisses, lier les paquets, partager l'argent, les cartouches et le reste: il était presque jour quand nous eûmes terminé. Je désirais prendre ma charge comme les autres; ils ne voulurent jamais y consentir, sous prétexte de mon grade, et il fallut en passer par là.

« Quand tout fut fini, Francisco, le vrai chef de l'expédition, fit la prière en basque; chacun chargea son paquet sur ses épaules, et nous partîmes. Un moment après, nous dégringolions la montagne sans accident, malgré que la pluie continuât à tomber, et, après une heure et demie de marche, nous arrivions à la plaine.

« Celle-ci fut bientôt traversée, et, au petit jour, nous entrions dans le bois qui nous cachait la rivière. Nous pensions n'avoir plus qu'à traverser, quand Francisco, qui marchait en tête, nous fit signe de nous arrêter: il venait d'apercevoir une escouade de douaniers français avec leurs carabines en bandoulière, arrêtés au bord de la Bidassoa.

« On ne peut pas dire que ces douaniers soient hostiles à la cause du roi; mais ils sont militaires, et ils ont leur consigne. Ils ne nous cherchaient pas, c'est vrai; cependant, si nous nous étions montrés, nous étions sûrs d'être poursuivis et de voir nos armes et nos munitions saisies. Nous entrâmes dans le fourré et nous nous y cachâmes de notre mieux. Deux heures s'écoulèrent; les douaniers semblaient nous avoir éventés: ils allaient et venaient, sans avoir l'air de vouloir quitter la place.

« Enfin ils se décidèrent à s'éloigner. Francisco sortit alors en rampant pour aller s'assurer que son batelet était bien toujours à la même place.

« Un moment après, il revint avec la figure longue et la physionomie contrariée.

« Je lui demandai si le bateau avait été découvert.

« — Non, me dit-il, mais le diable s'en mêle, et nous ne pouvons pas traverser.

« — Qu'y a-t-il donc?

« — Les carabineros (douaniers espagnols) sont revenus au pont d'Anderlissa et fouillent la rive de la Bidassoa pour en enlever les bateaux.

« — Je croyais qu'ils avaient été chassés par les carlistes?

« — Certainement; leur poste a été enlevé, et il n'en resta plus que des ruines, mais probablement ils ont été avertis par leurs espions que les bandes sont éloignées, et ils ont fait une pointe pour détruire, autant que possible, nos moyens de communication. Par san Iago, c'est jouer de malheur!

« — Ils vont peut-être s'éloigner.

« — Oui, quand les Français reviendront de ce côté; les brigands vont nous tenir jusqu'à la nuit; peut-être serions-nous bien de retourner à montagne.

« — C'est impossible; en plein jour, avec nos bagages, nous serions arrêtés.

« — *Vai!* fit un de nos Basques avec une philosophie admirable, nous ne pouvons pas fumer, nous ne pouvons pas causer, nous ne pouvons pas tuer; je ne vois qu'une chose à faire: dormons, pendant que l'un de nous montera la garde.

« Il avait raison, et Francisco se chargea de la première faction; deux heures après je le relevai; les carabineros continuaient à battre les joncs, et, aussitôt qu'ils trouvaient un batelet, ils l'attachaient à une petite barque conduite par deux d'entre eux, le conduisaient au milieu de la rivière, y-faisaient un trou et le coulaient.

« Leurs camarades suivaient le long du bord.

« Vous voyez si la Bidassoa fait des tours et des détours; un moment vint où les carabineros disparurent derrière un coude de la rivière; j'avertis aussitôt Francisco.

« — Nous aurons juste le temps de passer sans être vus, dit-il.

« Et, éveillant les hommes;

« — Vite au bateau! commanda-t-il.

« En un clin d'œil ils eurent transporté les bagages, que nous déposâmes dans la barque; d'un coup de perche le contrebandier la poussa en plein courant; mais en ce moment, de la rive

opposée, se détachait le canot des douaniers, qui, en arrivant au milieu de la rivière, nous aperçurent et appelèrent leurs camarades.

« Il n'y avait plus à se cacher. Francisco redoubla d'efforts; la barque toucha la rive espagnole : chaque homme chargea son fardeau sur ses épaules, et nous commençâmes à gravir la montagne.

« Malheureusement nous avions peu d'avance, et, quoique moins lestes que nous, ceux qui nous poursuivaient n'ayant rien qui les embarrassât, gagnèrent bientôt du terrain.

« Un véritable gouffre était là tout prêt; c'était notre seul espoir de salut.

« — Au ravin! cria Francisco.

« Les carabineros virent que nous allions leur échapper et, quoique de loin, ouvrirent le feu; les gredins tirent juste : leurs balles sifflèrent à nos oreilles; pas un de nous probablement n'aurait atteint le fond de l'entonnoir béant, quand votre arrivée nous a sauvés. Voici toute ma histoire; comme vous le voyez, elle n'est pas aussi intéressante que la vôtre.

— Elle rapporte cent cinquante fusils à la cause royale, quinze braves soldats et de l'argent, c'est bien quelque chose, reprit el Oso.

— Quelque chose, mais bien peu, fit Peppe; enfin, c'est toujours quelque chose, et cet appoint sera bien reçu au camp d'Achuleguy.

— En sommes-nous encore loin, cousin?

— Nous voici au vestibule, » répondit-il en montrant une gorge profonde dominée par des rochers à pic, sentinelles avancées d'une armée de pitons dont, à travers les brouillards, les rayons du soleil faisaient étinceler au-dessus de la région des nuages les cimes déjà blanches de neige.

Rien ne saurait donner une idée, même approchée, de ce changement de décor; jusque-là, en effet, la route, qui est une des meilleures d'Espagne, n'avait cessé de côtoyer presque toujours en plaine les bords de la Bidassoa, qui, se pliant et se repliant sur elle-même, circule entre de hautes montagnes boisées, semées de *esterías* ou fermes dont l'éclatante blancheur se détache

vigoureusement sur la teinte sombre du feuillage.

Depuis Béhobie, et des deux côtés de la rivière jusqu'à Anderlax, les habitations s'échelonnent sur les deux rives espagnole et française. Ici, Biriadou, assis sur le sommet de la montagne; là, les fermes du comte de Villarcal, affectant une construction mauresque. Après Anderlax, la Bidassoa devient tout espagnole : les rochers se font plus âpres et prennent une couleur de rouille due à la présence du fer, qui affleure de toutes parts; c'est la contrée des mines, dont les filons se dessinent en longues raies rouges au flanc de la montagne.

Plus loin, à 12 kilomètres d'Irun, les deux montagnes de Zuluaga et d'Olazu s'avancent l'une vers l'autre, comme pour fermer une vallée circulaire au fond de laquelle se cache Vera, l'une des cinq villes de la montagne.

A cet étranglement correspondent d'énormes fissures rayonnant dans tous les sens et présentant l'aspect du chaos dans toute sa sombre horreur : rochers énormes suspendus dans un menaçant équilibre, torrents se tordant dans des ravins sans fond, cascades descendant avec le bruit sourd d'un écoulement continu, sombres couloirs embarrassés de pierres entre des murailles perpendiculaires, forêts de chênes et de sapins qui dominent des pics nus, rougeâtres, déchiquetés, entre les pointes aiguës desquels l'œil ne distingue qu'un entassement de montagnes noyées le plus souvent dans le brouillard ou s'emportant en arêtes vives sur le fond bleu du ciel.

C'est au milieu de cette région sauvage, déserte, pleine de terreur, qu'abandonnant la route de Pampelune, la petite armée de Navarrette s'enfonça, suivant le fond des ravins qui, par mille croisements, conduisent au célèbre camp d'Achuleguy ou, par abréviation, Achuleguy, imprenable forteresse construite par la nature et livrée aux carlistes par le cabecilla Santa Cruz.

De tous les camps retranchés que jamais ait occupés armée en campagne, celui d'Achuleguy est certainement un des plus curieux et de beau-

coup le plus pittoresque ; sa forme est celle d'un cratère enfermé dans un double cercle de montagnes, les uns buisées et verdoyantes, les autres rocheuses, hérissées de pics, inhabitables et inhabités, couvertes de neige pendant huit mois de l'année et fréquentées seulement par les ours bruns, qui en habitent les cavernes, par les renards, les loups, les chamois et leurs ennemis



Saisissent dans leurs serres puissantes, (Page 630.)

communs. Les aigles et les vautours, qui, immobiles au sommet des pitons inaccessibles où ils établissent leur aïce, guettent sans cesse les animaux plus faibles : lapins, lièvres et même louveteaux, sur lesquels ils fondent rapides comme l'éclair, qu'ils saisissent dans leurs serres puissantes et emportent avec un grand battement d'ailes pour en nourrir leur progéniture.

De ces montagnes, la plus élevée, celle des Trois-Couronnes, découpée en forme de trident, dresse par-dessus toutes celles de l'Aya les trois dents gigantesques de sa sierra et s'aperçoit de

plus de cinquante lieues, planant au-dessus des nuages accrochés à ses flancs et flottant comme une banderoie grisâtre dont la direction est, pour les Basques, Navarrais ou Français, un pronostic certain de beau ou de mauvais temps.

Celle-ci fait partie de ce que l'on peut appeler la seconde enceinte ; la première, la plus étroite, se compose de masses moins colossales, mais plus riantes, aux pentes gazonnées ou broussaillieuses s'arrondissant en forme de coupe d'un vert émeraude dont le fond forme l'assiette du camp proprement dit.

Une dizaine de casernes dispersés sur les pentes intérieures, et autrefois habités par quelques pauvres familles de pâtres, sont aujourd'hui les casernes et les arsenaux du camp, auquel donnent accès de profondes déchirures à pic, irrégulières comme les cassures produites par le refroidissement subit d'un métal en fusion, et dont les parois, lissées et polies par l'action des eaux, ont dû servir à l'écoulement d'un lac emprisonné d'abord dans la coupe profonde, brisée par quelque puissant cataclysme.

Des sentiers si étroits qu'une mule a peine à y passer, mais s'élargissant parfois de manière à former une superbe route, tantôt suivent les bords de ces abîmes, tantôt s'incrustent dans les parois du rocher, où il a fallu l'énergique ténacité des Basques pour les tailler, tantôt forment corniche en surplombant les gouffres, dont à force de tours et de détours ils atteignent le fond, corridors étroits dont les hautes murailles semblent prêtes à écraser le voyageur comme un étau qui se referme et laissent à peine apercevoir du fond des ténèbres une bande de ciel d'un bleu presque noir.

Dix hommes armés de pierres arrêteraient une armée dans ces défilés, qui appartiennent au premier occupant et dans lesquels, lorsqu'on n'en est pas le maître absolu, il n'est possible de pénétrer que par surprise.

C'était vers ce camp inexpugnable que la bande de Navarette se dirigeait. Les rangs étaient rompus ; le convoi s'avancait, comme les Indiens dans le sentier de guerre, homme par



Des sentiers si étroits qu'une mule..... (Page 620.)

homme, bête par bête, chacun regardant où il posait le pied, mais sans autre précaution, causant, riant, chantant, sachant bien qu'ils n'avaient rien à craindre de l'ennemi et que ces têtes qu'ils apercevaient là-haut, regardant dans l'abîme et rayant la bande bleue d'une ligne noire tracée par le canon de leur escopette, étaient celles de sentinelles armées veillant à la sûreté du camp et prêtes, si les républicains se présentaient, à leur barrer le passage en roulant d'un coup de pied un bloc de rocher posé en équilibre au bord du ravin.

Le sentier s'élevait toujours, s'éclairant à mesure qu'on approchait des bords de la coupure.

« Enfin, dit Carmen à son cousin, il me semble que je commence à respirer là ; au fond, nous étions comme dans un puits.

— Il y en a peu de cette profondeur, » répondit-il.

Elle se pencha pour regarder.

« Oh ! s'écria-t-elle, voyez donc les charrettes que nous avons laissées au bas de la montée : elles ressemblent à des joujoux d'enfants, et les bœufs paraissent tout au plus gros comme des rats.

— Ne vous approchez pas tant, Carmen ; la tête pourrait vous tourner. »

Elle sourit fièrement :

« Je ne suis pas sujette au vertige, et je veux faire mon éducation de montagnarde ; savez-vous que je suis à demi-Basque, quoique née en Andalousie, et qu'il n'est pas permis à la cousine du lieutenant Peppe d'avoir peur ; je n'ai besoin que d'un peu d'habitude, et je compte sur vos leçons.

— Vous ne voulez pourtant pas nous accompagner dans nos expéditions, cousine ?

— Pourquoi pas ? Dona Blanca, qui est une princesse pourtant, gravit un rocher comme un montagnard et voyage des dix ou douze heures de suite, à cheval, à travers les précipices de la Catalogne, à côté du vaillant don Alphonse, le frère de notre roi bien-aimé.

— Je sais qu'en effet elle est très-brave ; mais, si brave que l'on soit, il faut une longue habitude pour que la tête ne tourne pas quand...

— Carmen a fait ses preuves, interrompit el Osso avec orgueil ; le jour où sa mule s'abattit au passage de la Vieja, dans la sierra Morena, ta cousine ne changea même pas de visage ; c'est une *verdadera Biscaina*.

— Alors, il ne lui manque plus que de s'habituer au sifflement des balles, reprit l'officier.

— Oh ! elle les a entendues plus d'une fois à Séville, répliqua le bandit.

— Du moment qu'il en est ainsi, il ne vous

reste plus qu'à vous faire donner une carabine et à vous engager comme volontaire.

— Non ! fit-elle, je ne suis pas le moins du monde une héroïne, et si je me fais attacher à la bande de Navarette, ce sera comme infirmière ; soldat, je ne serais bonne à rien ; infirmière, je puis être utile. Ah ! voici l'air et la lumière, s'écria-t-elle avec joie ; qu'est-ce donc que cette charmante prairie ?

— Le camp d'Achuleguy. Nous sommes arrivés.

— Ceci un camp ? Je ne vois pas de tentes.

— Non ! mais vous apercevez ces maisons blanches, ces caserios, ce sont les casernes.

— Tout le monde ne peut pas y loger ?

— Aujourd'hui, non : il y a trop de monde ; mais ne craignez rien, dans une heure nous serons tous casés.

— Il y a donc un village près d'ici ?

— Il y en aura un ici même ; vous allez voir.

— A vos rangs ! » cria Navarette.

En un instant chacun fut à son poste, la colonne se forma, chaque officier se mit à la tête de sa section, le cabecilla et ses aides de camp montèrent à cheval, le drapeau d'el Osso se déploya fièrement, et, au commandement de : « En avant, marche ! » la petite armée fit son entrée triomphante, l'arme à l'épaule, marquant de son pas cadencé le rythme triomphant de l'hymne royal, exécuté à pleins poumons par les cornettes et répété par tous les échos.

A la vue de leurs camarades revenant de leur heureuse expédition, à la vue surtout des caisses d'armes chargées sur le dos des mulets, tous les volontaires étaient accourus, poussant de chaleureux vivats et d'énergiques cris de : « Viva Carlos setimo ! »

« Halte ! » cria Navarette.

— Halte ! » répétèrent les officiers.

Toute la troupe s'arrêta sans hésitation, et, d'un seul coup sonné, toutes les crosses résonnèrent sur la terre.

« Formez les faisceaux ! »

Les canons des fusils s'inclinèrent de manière à former des groupes réguliers, les batonnettes

croisèrent les batonnettes, et le bataillon, qui venait de se développer comme pour une parade, fit deux pas en arrière.

« Viva el rey ! Rompez les rangs ! » cria le cabecilla.

En un clin d'œil tous les volontaires s'éparpillèrent dans le camp, se réunirent par groupes de cinq ou six, allumèrent de petits feux pour y faire rôtir chacun son morceau de mouton à une broche de bois ou cuire sa tomate sous la cendre ; d'autres, armés de haches, coururent à la forêt, d'où ils revinrent chargés de ramée, avec laquelle ils se construisirent en rien de temps des cabanes capables d'abriter également contre le soleil et contre la pluie. On eût dit une fourmilière à l'ouvrage.

Rien n'égale l'activité, l'adresse et le savoir faire des montagnards. Sans désordre, sans tumulte, avec un incroyable entrain, chacun s'occupait de ses fonctions sans empiéter sur celles des autres.

Le village promis s'éleva par enchantement ; les bêtes de somme furent déchargées et lâchées en liberté ; les vivres, les munitions et les armes, emmagasinés dans les caserios. Le diner se cuisait à point ; la nature avait mis la nappe ; sans en chercher d'autre, les partisans s'assirent sur le gazon autour de leurs feux de bivac. Une heure après, ces vaillants jeunes gens, oubliant toute fatigue, dansaient sur l'herbe ou jouaient à la paume ; et, trop Andalous pour savoir se débrouiller aussi facilement, Diego, que les carlistes basques et navarrais avaient invité à partager leur repas et leur cabane, payait son écho, dès que le soleil eut disparu derrière les montagnes, en prenant sa guitare et en chantant de sa belle voix, comme s'il eût été sous un balcon de Séville, la fameuse seguidilla au refrain si vif et si entraînant :

V... viva mi serrano
 Con su pie andaluz ;
 Ella es mi soberana,
 Mi vida, y mi cruz,
 Sus ojos son ruben,
 Su mirar mi luz.

El Osso était dans l'enthousiasme de ce qu'il voyait. Carmen ne pouvait pas revenir d'étonnement; elle n'aurait jamais cru rencontrer dans ces hautes montagnes tant de gaieté jointe à tant d'abnégation, autant de foi unie à autant d'insouciance.

Ce qui l'impressionnait surtout, c'était la prière faite soir et matin, à haute voix, par un moine à visage austère et dont les traits n'avaient rien de cette bouffonnerie joviale dont certains romanciers ne manquent jamais de tirer un parti aussi spirituel que neuf chaque fois qu'ils ont à parler d'un religieux, surtout s'il est Espagnol ou Italien.

La journée n'avait rien d'inoccupé dans le camp. Entre les gardes à monter, les exercices à faire, le bois à couper, les vivres à se procurer, il restait peu de temps aux volontaires, qui, aussitôt libres, couraient à leurs parties de pelota, où ils déployaient une adresse et une légèreté dont Diego demeurait confondu.

De temps à autre, un son de trompe tombant du haut d'un pic annonçait l'arrivée d'une bande revenant d'expédition, ou bien c'était un cabecilla qui parlait avec sa troupe, chaussée d'alpargatas, pour pouvoir gravir ou descendre les pentes les plus abruptes sans glisser dans les précipices.

Le lendemain du jour où il était arrivé, don Pedro Gomez, qui brûlait du désir de faire parler la poudre, voulut adopter le costume des volontaires. Lorsque Carmen sortit du caserío, où l'apostador lui avait donné un logement tout auprès de celui d'une religieuse chargée du soin de l'hôpital, fort heureusement vide en ce moment, elle le vit coiffé d'une boina rouge à gland d'or, insigne de son nouveau grade d'alferez, et les pieds chaussés de sandales en toile blanche, à semelle de corde, semblables à celles des muletiers. Malgré cela, le digne porte-drapeau avait une expression de désappointement auquel sa fille était loin de s'attendre.

« Seriez-vous indisposé, padrecito? demanda-t-elle.

— Moi, malade ici! Caramba! il faudrait de la bonne volonté avec cet air vif qui ferait revivre

un mort. Jamais je ne me suis si bien porté. Pourquoi me demandes-tu cela?

— Je vous trouve l'air un peu triste.

— Ça, c'est autre chose. Je suis furieux, et il y a de quoi. Navarette m'a joué un tour.

— Lequel?

— Il est parti cette nuit sans m'avertir, avec deux cents hommes choisis, pour quelque belle expédition, et il m'a laissé là comme un vieux bon à rien.

— Peut-être reviendra-t-il bientôt?

— C'est ce que je ne sais pas, mais ce que Peppe va me dire. Le voici là-bas qui exerce des volontaires. »

Ils se dirigèrent de son côté, mais s'arrêtèrent tout étonnés du genre d'instruction qu'il leur donnait.

« Demonio! qu'est-ce que cela? fit el Bandito.

— Ma foi, je n'y comprends rien, » murmura Carmen.

Les volontaires étaient d'abord rangés sur une seule ligne, leur mulette en sautoir, le fusil au bras.

« La boina sur les yeux! » commandait l'ancien capitaine.

De la main gauche, chaque conscrit s'enfonçait le bonnet jusqu'au nez.

« *Sentar se!* »

Ils s'asseyaient, la crosse du fusil entre les genoux, l'arme droite.

« *Acostar se!* »

Ils s'étendaient sur le dos, l'arme couchée sur la cuisse droite, le canon dans la main, et demeuraient immobiles.

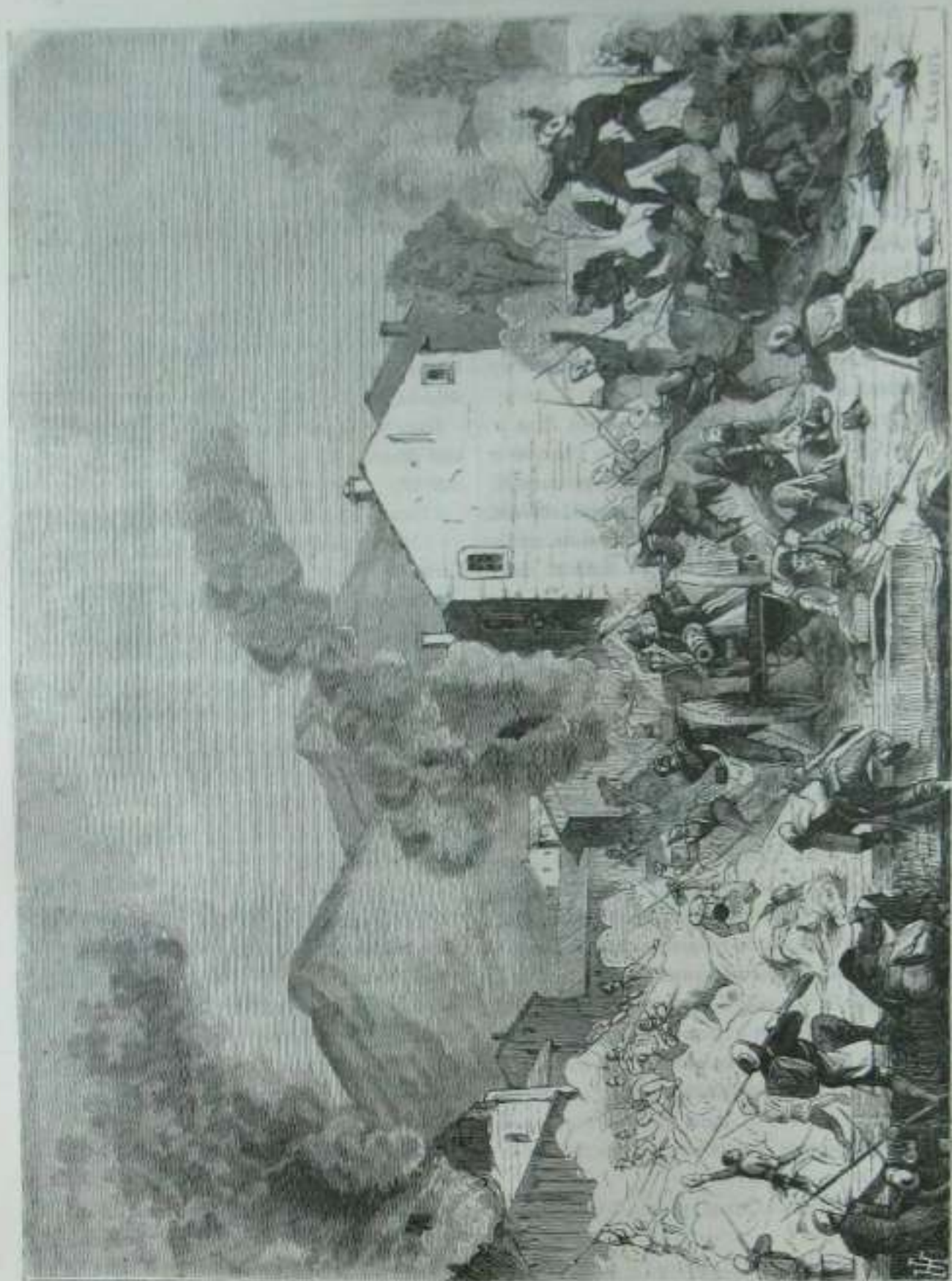
« *Alerta!* » criait le chef.

A ce mot de : « Alerte! » tous se relevaient à demi, de la main gauche repoussaient leurs boinas sur le front, de la droite relevaient l'arme, et ajustaient, encore assis.

Jamais le bandit n'avait vu pareille manœuvre.

« Que diable leur enseignes-tu donc? demandait-il quand l'officier instructeur eut commandé : « Repos! »

— A dormir, répondit Peppe en riant.



Motiv de la révolte des trinitaires le village allié des ennemis. (Page 61.)



La fille de l'alcade de Vera en toilette de réception. (Page 630.)

— Crois-tu qu'ils aient besoin d'apprendre ?
 — Ils ont assurément besoin de savoir se réveiller, et cette manœuvre est de l'invention du général Elio ; cela n'a l'air de rien ; mais, dans la guerre, la moindre chose a son importance.
 — Au moins devriez-vous nous l'expliquer, dit Carmen.

— Volontiers, cousine. Supposez que nous soyons en expédition cinq ou six cents, peu importe ; mes hommes sont fatigués, l'ennemi les poursuit, nous pouvons disposer d'une heure ou deux pour dormir, je place mes sentinelles, les hommes se couchent là où ils sont ; le vent, le brouillard, le soleil même peut leur donner des

ophthalmies; avec le bonnet sur le nez, ils ne risquent rien; l'ennemi arrive, favorisé par le brouillard; les sentinelles ne l'ont pas aperçu; il va surprendre les dormeurs, les foudroyer avant qu'ils aient eu le temps de courir aux faisceaux prendre leurs armes; ici, rien de pareil à craindre: un coup de sifflet, chaque homme enlève sa botte, se redresse, le fusil à la main, et même au besoin peut faire feu assis.

— Hombre! voilà qui est joliment bien pensé, s'écria el Osso, et Navarette a bien fait d'en profiter; seulement, il n'aurait pas dû partir sans nous emmener avec lui.

— La course aurait été un peu fatigante pour une première expédition; il n'a pris que ses meilleurs marcheurs, et encore aura-t-il fort à faire pour ne pas en laisser la moitié en route.

— Il va donc loin d'ici?

— Personne que lui et le général Lizarraga ne le sait; mais ce qui me fait supposer qu'il compte demeurer plusieurs jours en campagne, c'est qu'il m'a remis le commandement de cent cinquante hommes, avec ordre de me tenir prêt à les conduire à Puente de la Reina dans le courant de la semaine prochaine.

— Eh bien, et moi son porte-drapeau?

— Vous êtes attaché à ma compagnie, qui elle-même est, je crois, destinée à être versée dans l'armée royale.

— Caramba! nous verrons Sa Majesté là-bas, ma Carmencita, s'écria el Osso avec joie. Viva Dios! enfin j'aurai le bonheur de me faire tuer pour le roi et sous ses yeux.

— Je préfère que vous vous réserviez pour voir son triomphe, padrecito.

— Moi! voir le triomphe de la cause carliste, ce serait trop beau, hija, et je ne le mérite pas; que Dieu m'accorde de mourir après avoir fait mon devoir, et je n'en demande pas davantage. Sais-tu bien, Carmen, que le triomphe de la légitimité, c'est la résurrection de notre pays? Non, non, je ne suis pas assez orgueilleux pour penser que Dieu me doive ce bonheur.

— Qui sait? dit Peppe. Moi, j'espère en être témoin; si les enfants sont punis pour les crimes

de leurs pères, pourquoi ne seraient-ils pas récompensés pour leurs vertus?

La reprise de l'exercice interrompit cette conversation, et les deux promeneurs continuèrent leur excursion à travers le camp.

Ils revenaient vers leur point de départ, quand Diego, qui n'avait pas encore quitté son costume andalou, vint avertir Carmen que la sœur Agueda l'attendait afin de l'aider à faire avec du bois apporté de la montagne des guirlandes pour en parer l'autel sur lequel, à cause de l'impossibilité de pouvoir faire entrer toutes les recrues dans le caserio qui d'ordinaire servait de chapelle, le révérend don Pablo célébrerait, le lendemain, la messe en plein air.

Si tous les jours de la semaine le camp d'Achuleguy est curieux, il l'est toujours infiniment plus le dimanche; ce jour-là, en effet, est à la fois celui de Dieu et de la famille.

Sa physionomie change complètement. Plus de revues, plus d'exercices, rien qui rappelle la guerre, si ce n'est la vue des sentinelles debout sur les rochers et examinant les quatre points de l'horizon. Par toutes les fissures qui donnent accès dans le cratère de verdure arrivent, avec les premiers rayons du soleil levant, par bandes de trois ou quatre, quelquefois de dix, des vieillards vêtus de peaux de mouton, les pieds chaussés de sandales, tous porteurs d'une besace arrondie remplie de châtaignes, de pommes, de gâteaux de maïs, de bellotas, apportée de huit ou dix lieues de là, par les plus affreux chemins et souvent par les temps les plus horribles. Des femmes, des enfants, des jeunes filles les accompagnent; ce sont les parents des volontaires du roi: des pères et des mères, des sœurs et des enfants. Ils ne viennent pas chercher celui dont le départ a laissé une place vide à leur foyer, celui dont l'absence double leur labeur quotidien; pas une plainte n'échappe de leurs lèvres; ils n'expriment pas un regret; s'ils ont un chagrin, c'est de ne pouvoir pas partager avec lui les fatigues et les dangers de la campagne. Dieu le veut! qu'auraient-ils à dire? Le long chemin qu'ils ont fait, c'est pour passer quelques heures avec lui, savoir de ses

nouvelles et de celles de l'armée, se faire raconter les faits de guerre, écouter le récit des exploits de Sa Majesté, qui combat comme un lion et a juré de défendre les fueros des Provinces. On parle aussi du caserio, des semailles, de la maison, du bœuf laissé à l'étable, de l'enfant nouveau-né comme de l'aïeul infirme, qui aura tant de joie à apprendre que tout va bien et qui, ne pouvant venir, envoie sa bénédiction.

Le samedi soir, l'autel était dressé au bout du camp, sur un petit mamelon avec un grand sapin qui formait dôme au-dessus et d'où pendaient de longs festons de lierre et de buis. Le lendemain, de grand matin, on s'occupa de le parer, le temps étant trop incertain pour qu'on eût pu le faire d'avance.

C'était une sorte de reposoir comme dans nos campagnes les pieux villageois en élèvent sur le passage du saint Sacrement le jour de la Fête-Dieu. Point de marbre, point de dorures; sur la table de bois, en guise de nappe, on étendit le drapeau, dont les franges retombaient par devant et sur les côtés; une serrana avait fait le tabernacle en entrelaçant des branches de laurier; sœur Agueda s'était chargée des flambeaux, deux mottes de fleurs du milieu desquelles jaillissait une petite bougie; sur l'autel, Carmen effeuilla des fleurs de montagne; et les volontaires en répandirent une jonchée tout autour; une gloire faite avec des lames de sabre attachées au tronc du sapin couronnait le tout, et des faisceaux d'armes enguirlandées formaient barrière.

A l'heure ordinaire, les clairons sonnèrent; soldats, parents, amis se rapprochèrent de l'autel, l'entourèrent et s'agenouillèrent; le prêtre parut alors; il apportait avec lui un petit paquet bien modeste: ses ornements, un calice dont la coupe seule était d'argent, vissée sur un pied d'étain, et une patène pliée dans un petit sac de toile blanche.

Il y avait loin de là aux splendeurs de la cathédrale de Séville, à cet ostensor que douze hommes peuvent à peine soulever, à ce ruissellement de perles et de pierreries sous les voûtes tendues de damas de soie; mais cette messe en

plein air, célébrée avec tant de simplicité, était peut-être plus émouvante que les pompes royales del Corpus.

Après l'évangile, le père Pablo quitta sa chasuble, et, avec son zèle ardent de missionnaire, adressa à l'assemblée quelques paroles enflammées; il lui parla de Dieu, du roi, de la patrie, avec ces termes qui feraient sourire les indifférents en religion et les délicats en belle diction, mais qui, rudes et énergiques comme ceux auxquels ils s'adressaient, faisaient vibrer dans ces âmes fières et intrépides les fibres du plus ardent patriotisme.

El Osso, auquel il était bien arrivé quelquefois de s'endormir au sermon du chanoine le plus disert de la cathédrale, essayait ses yeux du revers de sa main calleuse, et les vieux laboureurs se disaient:

« El Padre a raison; nous enverrons notre dernier garçon. »

La messe finie, le prêtre s'agenouilla au pied de l'autel et récita à haute voix une prière pour le succès des armes de Sa Majesté; ensuite il bénit les armes rangées autour de l'arbre, et la foule se dispersa.

Une demi-heure plus tard, cinquante petits feux s'allumaient çà et là; chaque famille déjeunait sur l'herbe; puis des danses et des jeux de pelota s'improvisaient, et la journée, remplie par la prière et les plaisirs innocents, se prolongeait jusqu'au moment du départ. Les parents reprenaient le chemin de leurs caserios; on s'embrassait sans larmes, sans mormure, en se disant: « Au revoir si Dieu le permet! »

Ainsi s'écoula le dimanche; le lundi, les exercices recommencèrent, et la semaine passa sans que Carmen eût songé à compter les heures, car, à Achuleguy, il y avait du travail pour tout le monde. Les chefs avaient dit:

« Nul ne partira pour rejoindre le roi s'il n'est un véritable soldat. »

Et chacun apprenait avec ardeur le maniement des armes, le vieil Osso comme les autres, avec plus de zèle encore, « car, vu mon âge, répétait-il, j'ai encore moins de temps à perdre. »

Quant à Carmen, elle parfilait du vieux linge apporté de France en contrebande pour en faire de la charpie, préparait des bandes de toile, cousait des sacs, et, avec la sœur Agueda, arrangeait dans des boîtes légères les appareils et les médicaments que chaque troupe par-

tant pour une expédition emportait avec elle.

Enfin, un messager arriva, apportant à Peppe l'ordre de se mettre en route avec cinquante volontaires pour Puente de la Reina, dès le lendemain. El Osso, sa fille, Miguel et Diego faisaient partie de l'expédition.





La Bidasoa, ombragée de grands arbres. (Page 634.)

CHAPITRE XXXIX

A TRAVERS LA MONTAGNE

Du camp d'Achuleguy au défilé de la Ganeta, les carlistes eurent à refaire un trajet que peu de jours auparavant, mais en sens contraire, ils avaient parcouru; arrivés à ce point, ils se reformèrent avec plus d'ordre, et la petite colonne, composée d'une centaine d'hom-

mes et de huit ou dix chevaux, déboucha dans

la jolie vallée au fond de laquelle, abritée de tous les côtés par des forêts de chênes et de châtaigniers qui couvrent le flanc de montagnes riches surtout en minerai, se cache la petite ville de Vera.

Les volontaires y firent leur entrée, non pas en brigands qui se cachent, mais en véritable armée régulière, clairons sonnans, drapeau flottant, Peppe, son commandant, à cheval, et vinrent, suivant l'habitude, se ranger sur la place principale, d'où, profitant d'une halte d'une heure, plus nécessaire aux chevaux qu'à ces infatigables marcheurs, ils se répandirent dans les rues avoisinantes pour déjeuner, mais chacun

gardant ses armes et prêt à se rallier au premier signal.

Les sentinelles posées et les précautions habituelles observées contre toute surprise, le chef de la troupe descendit à la fonda de la Couronne-d'Or, auberge tenue par Aspeteguy, alcade et négociant en vins, bien connu de tous les officiers carlistes de passage à Vera, et chez lequel el Osso et sa fille avaient déjà précédé leur parent.

Il y avait dans la fonda un grand mouvement; les fourneaux étaient allumés, chose rare dans une auberge espagnole; la table, mise dans la grande salle, semblait attendre d'autres hôtes que ceux qui venaient d'arriver, et une foule de curieux assiégeaient les portes. La fille de l'alcade, en toilette de réception, allait et venait, présidant à tous les préparatifs.

Carmen en témoigna son étonnement à son cousin.

« Ces frais n'étaient pas à notre intention, répondit-il en souriant, mais nous en profiterons.

— Serait-ce, par hasard, un état-major républicain dont nous allons partager le repas? demanda l'Andalouse.

— Pas précisément. Ce sont de valeureux cacecillas qui doivent arriver d'un moment à l'autre, dit-il, et qui se sont fait annoncer, il y a une heure à peine, avec ordre de leur préparer à déjeuner, parce qu'ils veulent perdre le moins de temps possible.

— Et serait-il indiscret de demander où ils vont?

— Caramba! où veux-tu qu'ils aillent, si ce n'est rejoindre Sa Majesté, qui va mettre le siège devant Estella?

— Mais n'est-ce pas là que nous nous rendons?

— Si, vraiment.

— Alors, nous voyagerons ensemble.

— Je ne le pense pas, ma cousine; eux sont seuls, à cheval, et vont plus rapidement. »

Un carliste accourut en ce moment.

« Commandant, s'écria-t-il, les vedettes signalent l'arrivée d'un groupe de cavaliers par la

route d'Irun. Faut-il faire sonner l'assemblée?

— Combien de cavaliers?

— Huit ou dix; ils sont armés et portent la botna.

— C'est bien! ce sont des amis.

— Croyez-vous, cousin, qu'il suffise de porter une botna pour être ami du roi? dit la fille du bandit quand le volontaire se fut retiré.

— Ce serait un peu naïf. Pourquoi cette observation? »

Carmen regarda autour d'elle si personne ne l'entendait.

« Approchez, fit-elle, je vais vous l'expliquer. »

Il s'assit sur un banc auprès d'elle.

Alors la jeune fille, baissant la voix, lui dit :

« Parmi les volontaires que vous avez choisis, il y en a trois qui ne me conviennent pas.

— Ah! vraiment. Et lesquels?

— Ne riez pas, Peppe; il y a d'abord ces deux gitanos que le *senor* Navarette a engagés après l'accident du tunnel, l'un d'eux surtout, dont je me défie.

— Sa physionomie ne vous plaît pas?

— Non. Il y a de la ruse et de la méchanceté dans ses yeux; puis, il fait trop de zèle.

— Vous voulez parler de Boabdillo?

— Précisément.

— Une vraie canaille! gronda el Osso.

— Je le pense comme vous et je le surveille. Mais que pourrait-il faire? S'évader?

— Je crains qu'il n'y songe pas.

— Mais alors?

— Voulez-vous que je vous dise ce que j'ai vu?

— Dites, ma chère Carmen.

— Eh bien! il y a deux ou trois soirs, j'étais allée ramasser un peu de verdure derrière le caserio qui sert d'hôpital; l'endroit était désert, et une grosse touffe de genêts me cachait. Tout à coup, j'entendis marcher près de moi, et, à travers les branches, je reconnus ce Boabdillo en compagnie du colonel fait prisonnier à Saint-Sébastien; ils causaient avec animation et si bas, que je ne pus pas entendre ce qu'ils se disaient, mais j'ai parfaitement vu le colonel faire le geste

de donner un coup de couteau, puis, après un moment, tirer de sa bourse une pièce d'or ou d'argent qu'il a donnée au gitano; ensuite, ils se sont serré la main, et chacun d'eux a pris un chemin différent pour rentrer dans le campement.

— Et les autres? demanda Peppe, devenu pensif.

— Le second est le camarade de ce Boabdillo; quant au troisième, je dois avouer que je ne sais rien de lui; seulement, il a aussi une physionomie qui m'est peu sympathique, avec ses yeux en boule de loto, son regard louche et son visage patibulaire.

— Comment le nommez-vous?

— Il me semble l'avoir entendu appeler *el Esperavan* (le Héron).

— Ce grand maigre qui n'a que des jambes et parle catalan?

— Celui-là même.

— Hombre! fit *el Osso* en bondissant sur son banc, fais attention à ce que tu dis, *hija*: *el Esperavan* est un des plus braves et des plus fidèles serviteurs du roi. C'est lui qui porte les dépêches secrètes de S. A. don Alphonse au roi et de Sa Majesté à don Alphonse; il est rusé comme un renard; mais sa finesse, il ne l'emploie que pour le bien.

— Je ne l'accuse pas, père; je disais seulement qu'il a une physionomie qui me déplait.

— Ah! certes, il n'est pas beau cavalier, reprit Peppe, mais il a pour lui le courage et l'habileté. Je connais son histoire; Navarette, qui me l'a contée, a en lui une confiance absolue, et ce rusé, avec ses membres grêles et son visage d'idiot, a un jour, à lui seul, remporté une victoire. C'est une curieuse anecdote...

— Et que tu nous conteras, j'espère, reprit *el Osso*.

— Très-volontiers; ce n'est pas long. *El Esperavan* était maître d'école dans un *publecito* (petit village); mais, avant, il avait exercé la noble profession de cornette dans un régiment de *cazadores*. Libéré du service, il avait conservé l'amour du clairon, et, en dehors de ses autres leçons, enseignait à ses écoliers à souffler dans son instrument.

« Rien n'amuse autant les enfants que de faire du bruit; aussi les parents, moitié pour plaire au professeur, moitié pour contenter leurs enfants, se montrèrent si généreux que bientôt *el Esperavan* se trouva à la tête d'une véritable fanfare. C'était à l'époque où les premières bandes commençaient à se former; l'une d'elles, signalée dans le village, y fut attaquée par une colonne de volontaires républicains sortie de Puycerda; les assaillants se trouvaient dans la proportion de vingt contre un, et, malgré la résistance des carlistes, le village allait être emporté, quand tout à coup, dans les environs, on entendit des clairons sonner la marche. Les républicains hésitèrent, pensant qu'une nouvelle bande venait au secours des assiégés; au même moment, de l'autre côté, nouvelle sonnerie; puis, ailleurs, une troisième. Les ennemis allaient être cernés; la peur les prit: ils se sauvèrent à la débandade, jetant leurs fusils pour courir plus vite, et, pendant que les assiégés ne savaient à qui ils devaient leur salut, on vit arriver la bande des polissons qu'*el Esperavan* avait dispersée autour du village et lui-même, rapportant une brassée de fusils ramassés dans les jardins et qui servirent à armer de nouvelles recrues.

— *Viva Dios!* voilà ce qui s'appelle avoir de l'esprit, s'écria *el Osso*, pendant que Carmen rînit aux éclats de l'aventure.

— Vous voyez, continua Peppe, qu'il ne faut pas toujours juger les gens sur la mine; mais, pour ce qui est de Boabdillo, il y a longtemps que je le soupçonne, et je vous promets de le surveiller.»

La conversation s'arrêta là. Dans la rue, la foule criait: *Viva Carlos setimo!* et des pas de chevaux faisaient résonner les pavés.

Presque aussitôt, les *cabecillas* entrèrent dans la cour, où l'alcade-aubergiste les attendait pour les prier de passer dans la salle à manger.

Peppe, *el Osso* et Carmen les suivirent.

Tous étaient vêtus à peu près de la même manière, portant le béret blanc orné de passementeries d'or suivant leur grade, un paletot-vareuse serré à la taille par une ceinture en cuir à la-



Le chef de la troupe descendit à la Couronne-d'Or. (Page 630.)



Les plantureuses suberges échelonnées sur les routes. (Page 636.)

quelle pendait un sabre de cavalerie, le pantalon de drap bleu à bandes rouges et les bottes à la hussarde armées de longs éperons.

Presque tous étaient jeunes, et cinq d'entre eux n'avaient pas dépassé l'âge de trente-cinq ans; un seul paraissait en avoir soixante : une longue barbe blanche tombait sur sa poitrine, des rides plissaient son front, mais ses yeux avaient con-

servé toute leur énergie, et ses traits, fortement burinés, accusaient une volonté indomptable.

Comme doyen, il prit place au milieu de la table, indiqua à Carmen une chaise à sa droite, quitta sa boina et, debout, récita en basque une prière dont la fin fut répétée en chœur par tous les assistants.

Le repas fut calme et silencieux. Si les Bas-

qués sont moins sobres que les Andalous, en revanche ils sont infiniment moins parleurs.

Etchegoyen, un homme de trente ans, d'une taille d'beccule, le haut du visage hâlé par le soleil et le bas couvert par une épaisse barbe noire, fut le seul qui parla autrement que par monosyllabes; encore ne s'adressa-t-il qu'à Carmen, près de laquelle il se trouvait.

Un des premiers partisans qui eussent pris les armes, il avait d'abord combattu sous les ordres du célèbre cabecilla Saballa et de don Francisco de Borbon; admirateur passionné de S. A. dona Maria de las Nieves, cette princesse à l'âme de feu et au corps de fer, qui passe quatorze heures à cheval, brave les balles près de son intrépide époux et égale en courage, si elle ne les dépasse pas, les plus vaillants partisans, il raconta brièvement, mais avec ces expressions qui peignent ce qu'elles décrivent, l'attaque furieuse de Berga, emportée d'assaut par les zouaves du prince sous les yeux de dona Blanca; le siège d'Igualda, attaquée par trois mille cinq cents carlistes, disposant de trois canons; la résistance acharnée des républicains, leur défaite; la soumission de la ville ou plutôt sa délivrance, car ses habitants étaient profondément fidèles, et enfin l'entrée triomphale du prince et de dona Blanca à cheval, à la tête du plus brillant escadron de l'armée carliste, au milieu des vivats enthousiastes de la foule, au bruit des cloches sonnant à toutes volées, dans des rues pavisées et jonchées de fleurs.

Ce n'était pas de l'enthousiasme, c'était du délire; on pleurait, on s'embrassait; hommes et femmes se prosternaient sur le sol comme pour baiser la poussière sous leurs pas, et de toutes les poitrines s'échappaient les cris mille fois répétés de: « Viva Carlos setimo! viva la reyna! viva don Alonso! viva dona Blanca! »

Carmen aurait écouté tout le jour; pour elle, dona Blanca était l'idéal de la femme espagnole et carliste. « Si j'étais en Catalogne, se disait-elle, je lui servirais d'aide de camp, je monterais un cheval fougueux, et, au besoin, je ferais le coup de feu sans pâlir. »

Le repas touchait cependant à sa fin,

« Caballeros, dit Andechaga, ne pensez-vous pas qu'il serait temps de partir? »

— A vos ordres, général, » répondirent les cabecillas.

Il se leva, récita les grâces à haute voix, serra la main à don Gomez et à Peppe, salua courtoisement la senorita, puis tous ressortirent, montèrent à cheval et s'éloignèrent au grand trot.

Une demi-heure plus tard, les carlistes, eux aussi, étaient en route.

La petite colonne suivait la vallée de la Bidassoa, tantôt longeant les bords charmants de la rivière ombragée de grands arbres, tantôt abandonnant ses sinuosités pour couper au plus court par un chemin taillé en corniche dans les rochers ou serpentant au flanc de montagnes de l'aspect le plus pittoresque.

Ces premiers gradins des Pyrénées n'ont rien d'effrayant; leurs défilés sont de frais vallons, arrosés des nombreux ruisseaux dont le cours va grossir la Bidassoa.

Un léger brouillard faisant bourrelet à mi-hauteur, et formant à la montagne une ceinture de gaze, arrêtait les rayons encore chauds du soleil; pas un souffle de vent n'agitait le feuillage et ne soulevait de poussière sous les pieds des chevaux.

En moins de trois heures, et sans fatigue aucune, la colonne arriva à Sambilla, bourg de quinze cents âmes, entouré d'une jolie plaine que domine le Mundour, montagne conique de 557 mètres de hauteur.

Peppe avait hâte d'arriver au rendez-vous fixé par son chef; il ne donna donc à sa colonne que quelques minutes de repos dans le village, et, continuant sa route à travers les défilés qui vont toujours s'élevant jusqu'au puerto de Velate, passa sans s'arrêter à Narvarte et à Oyereguy, villages sans importance, pour arriver, après une première étape de trente-cinq kilomètres, à Maguiri, petit village traversé par la route de Vera à Pampelune, et où, faute d'autre logement, les volontaires, après avoir déposé leurs armes sous le porche à colonnes de pierres rougées de la vieille église carrée qui domine le pueblo, commencèrent aussitôt à danser avec les jeunes filles

comme s'ils n'eussent fait que leur promenade habituelle dans le camp d'Achuleguy.

En Andalous qu'ils étaient, Miguel et Diego, moins habitués à de longues marches, allèrent se coucher, enveloppés de leurs capes, à l'entrée de l'édifice, et fumer une cigarette, sans avoir la moindre envie de prendre part au zorcico, danse pour laquelle l'un et l'autre professaient du reste un profond dédain.

Plus heureux que plusieurs autres qui avaient en vain cherché un logement, Peppe, en qualité de cabecilla, alla frapper à la porte du presbytère, où le *senor cura* l'invita, ainsi qu'el Osso et Carmen, à partager un souper plus que frugal, composé de pommes de terre frites et d'un morceau de fromage arrosé de *saguarda*; ce maigre souper terminé, le révérend, usant de l'autorité presque discrétionnaire dont sont investis les prêtres dans les Provinces, envoya sa servante, revêtue pour la circonstance des fonctions d'aide de camp, chez la *senora Villaqui*, dont le mari faisait partie d'un bataillon navarrais, réquisitionner jusqu'au lendemain un lit, où la fille du bandit pourrait aller dormir pendant que son père se contenterait, il le fallait bien, d'une botte de paille dans l'écurie.

C'est une rude étape que les trente et un kilomètres qui séparent Mugairi de Villava, rude surtout quand la journée s'annonce par de sourds roulements de tonnerre, et que d'entre chaque dent de la scie gigantesque qui festonne l'horizon montent lentement de gros nuages noirs, couronne de deuil qui, s'élargissant, se courbe en voûte menaçante au-dessus de la tête du voyageur.

On se remet en route pourtant, remontant le cours du ruisseau appelé *el rio Marin*, et le laissant s'enfoncer de plus en plus dans une vallée encaissée entre des prairies à pente rapide, couronnées de grands bois à travers lesquels la route s'élève par des pentes abruptes jusqu'à des sommets arides supportant un large plateau couvert de bruyères et d'ajoncs à tiges grisâtres armées de longues épines.

La chaleur devenait de plus en plus accablante,

la route de plus en plus triste; le ciel s'assombrissait à vue d'œil; le tonnerre continuait à gronder, et de larges éclairs, s'ouvrant en éventail de feu à l'horizon, éclairaient de minute en minute la solitude, piquée çà et là de bergeries couvertes en pierres plates.

La colonne marchait silencieuse, d'un pas rapide, en proie à ce malaise instinctif ou plutôt à cette inquiétude que produit l'électricité sur tous les êtres doués de vie.

Au bout du plateau, la route plonge dans un ravin pour gravir la pente raide et escarpée qui lui fait vis-à-vis; des torrents mugissent au fond de ces entonnoirs; les montagnes succèdent aux montagnes, les précipices aux précipices; les volontaires marchaient toujours; ils traversèrent un second plateau plus élevé que le premier et arrivèrent à une maison blanche entourée de quelques arbres, la *venta del Baztan*.

Le jeune cabecilla fit signe à un Navarrais.

« Penses-tu, lui dit-il, que nous ayons le temps d'atteindre l'extrémité du défilé? »

— Si, *senor*, répondit-il; mais il n'y a pas de temps à perdre.

— Pas accélère! » commanda Peppe.

La colonne dégringola presque au pas de course au fond d'un entonnoir boisé et recommença à escalader.

Les chevaux, quoique habitués à la montagne, avaient peine à suivre.

« N'avez-vous pas peur? demanda le jeune commandant à sa cousine.

— Moi, dit-elle en souriant, je n'aime rien tant que l'orage. »

Le troisième plateau, supérieur encore au précédent, se nomme le *puerto de Velate*; son altitude est de 828 mètres; le paysage qu'on domine est une mosaïque de montagnes séparées par un labyrinthe de ravins; vers le milieu de cette marche de l'escalier de géants qui monte jusqu'aux plateaux de la Castille, la route passe sur une arête bordée de précipices vertigineux dont elle n'est séparée que par des barrières en bois brut chevillé, puis s'enfonce dans une effroyable fissure de rochers entassés au milieu d'arbres

centenaires, dont quelques-uns, frappés par la foudre, gisent en débris carbonisés.

Une obscurité profonde régnait dans ce sombre corridor; les nuages venaient de se rejoindre; une rafale de vent passa en hurlant dans les sapins, qui plierent comme des mâts de navire; un éclair éblouissant illumina les rochers, et un coup de tonnerre sec, saccadé, puissant comme la décharge de vingt pièces d'artillerie, fit tressaillir hommes et chevaux.

L'orage venait d'éclater, la pluie s'engouffrait avec fureur dans l'étroit passage, les branches volaient brisées par la tempête, des grêlons de la grosseur d'une noisette cinglaient les flancs des chevaux, qui se cabraient.

« Pied à terre tout le monde, et tenez vos montures par la bride! » cria Peppe, qui craignait que l'effroi des muets ne causât des malheurs dans ce ravin resserré.

Malgré ces précautions, il y eut un instant de désordre; aveuglés par la pluie, hommes et bêtes se heurtaient.

« En colonne et au pas! » rugit le commandant.

Un épouvantable fracas couvrit sa voix: un rocher, déraciné par les oscillations d'un sapin, venait de se détacher du haut de la muraille cyclopéenne et de se briser, en tombant en arrière de la colonne; heureusement, personne n'avait été atteint.

« Au pas! répéta Peppe.

— Avec ça qu'il fait bon ici, murmura Diego, qui avait pris par la bride le cheval de Carmen; ah! *senorita*, nos plaines valent mieux que ces montagnes.

— N'en dis pas de mal, répondit la jeune fille; ne vois-tu pas que sans elles les républicains seraient maîtres de la Navarre, comme ils l'ont été de Séville?

— Alors, vivent les montagnes et même l'orage! » s'écria le fidèle serviteur.

Le tonnerre n'avait pas besoin de cet encouragement, il continuait à faire rage; mais déjà la tête de la colonne débouchait sur le plateau, au centre duquel se profilait sur le fond noir de l'ho-

rizon une grande maison en pierre blanche, la venta de Arraiz, sorte de vaste caravansérail construit sur un plateau couvert de bruyères et de daphnés.

Cette fois, les volontaires partirent au pas de course.

Les ventas de la montagne sont loin de rappeler les plantureuses auberges échelonnées le long de nos routes françaises, où, avant que les chemins de fer leur eussent enlevé toute leur clientèle, venaient s'arrêter à onze heures du matin et à six heures du soir les lourdes diligences bondées de voyageurs. Les cheminées flambaient, les casseroles chantaient sur les fourneaux, les marmittes s'agitaient, et, avant même que l'on eût pu échapper de sa prison peinte en jaune ou en vert, l'on savourait par avance un repas substantiel, dont les effluves réjouissants arrivaient jusqu'au coche.

En Espagne, l'auberge existe bien, mais semble n'être faite que pour les mules et non pour les hommes; on y trouve du foin en abondance, de la litière à revendre, au besoin des harnais de rechange, pas autre chose ou à peu près.

La venta de Arraiz ne faisait pas exception à ces habitudes inhospitalières: les écuries occupaient le rez-de-chaussée en entier, et il fallait les traverser dans toute leur longueur pour arriver à un second bâtiment, composé de deux pièces carrées, l'une au rez-de-chaussée, la seconde au premier, à laquelle conduisait un escalier tournant en bois placé à l'angle et dont, sans doute par économie, l'architecte avait supprimé la rampe.

Beaucoup plus pressés de chercher un abri contre la tempête, qui continuait à se déchaîner avec violence, que de s'occuper de leur repas, les volontaires les plus agiles avaient déjà rempli l'écurie, vide de muets pour le moment, et s'empressaient de frotter leurs armes avec soin, pour les empêcher de se rouiller.

Ce ne fut pas sans peine qu'el Osso et sa fille parvinrent, en se faisant jour parmi eux, à arriver à la cuisine, beaucoup moins remplie à cause de l'obscurité profonde qui y régnait, la pièce n'é-



Le ruisseau sur lequel est établi le barrage. (Page 659.)

tant éclairée que par quelques trous percés dans le mur et qui ressemblaient à des meurtrières bien plus qu'à des fenêtres.

« Holà ! eh ! *padron*, » cria le bandit en appliquant un grand coup de sa *maquilla* ou bâton ferré sur les flancs d'un chaudron suspendu par une chaîne de fer aux poutres, juste au-dessus d'un foyer maçonné en pierres plates, comme un autel antique au milieu de la cuisine.

« *Que hay* (qu'est-ce) ? demanda une voix de l'étage supérieur.

— Il y a qu'il faut faire du feu, *caramba* ! s'écria *el Osso*, car ce que nous avons de plus sec c'est la langue.

— Alors, montez, » répondit l'aubergiste sans paraître soupçonner que cent voyageurs affamés se trouvaient dans sa *venta*.

Le bandit connaissait par cœur les auberges des Provinces : il se dirigea en titonnant vers l'angle de la cuisine, finit par trouver l'escalier et y poussa Carmen, en lui recommandant de s'appuyer au mur et de ne pas poser le pied au hasard.

Ils arrivèrent ainsi à la seconde pièce, espèce de long corridor enfumé qui, faute de fenêtres d'aucune espèce, eût été plus sombre encore que la cuisine, si une lampe suspendue au plafond par une crémaillère en bois n'eût projeté une certaine clarté sur les murs noirs de fumée et sur une table entourée d'une dizaine de voyageurs qui, arrivés depuis près d'une heure, fumaient la cigarette en causant politique avec le padron.

« Hombree ! s'écria celui-ci en voyant entrer les nouveaux arrivants avec leurs vêtements ruisselant d'eau, vous vous êtes donc laissé surprendre par l'orage ? »

— Il y paraît, fit le bandit d'assez mauvaise humeur ; aussi ne serions-nous pas fâché d'avoir du feu pour nous sécher.

— Je ne pense pas, continua l'aubergiste, que la pluie dure longtemps ; ce n'est qu'une averse ; les maïs auraient bien besoin qu'il en tombât d'autre.

— C'est bien possible ; mais, nous qui n'avons pas envie de pousser comme les maïs, nous nous en serions bien passés.

— Qui dit le contraire, caballero ? Mais asseyez-vous donc ; je vois que vous êtes de l'armée du roi ; vous nous donnerez des nouvelles de Sa Majesté. Vous venez sans doute du camp ?

— J'y vais, au contraire, ou plutôt nous y allons, car nous sommes une centaine.

— Dieu fasse qu'il y en ait non pas des centaines, mais des mille qui vous imitent ! Il serait temps de nous délivrer de tous ces pillards que Morionos (Dieu le confonde !) a envoyés à Pampelune et qui ravagent le pays.

— Puisque vous êtes carliste, vous devriez mieux nous recevoir, » remarqua Carmen.

Les voyageurs se regardèrent avec étonnement.

« En quoi ne vous reçois-je pas bien, senorita ? fit l'aubergiste stupéfait.

— En ne nous donnant pas de quoi nous sécher et de quoi manger.

— Voilà qui est bien injuste, senora. Est-ce que je vous ai empêché d'allumer du feu tant qu'il vous plairait et de faire votre repas ? Ma

maison et tout ce que j'ai sont à votre disposition.

— Eh bien ? qu'as-tu comme provisions ? demanda Peppe, qui entra en ce moment.

— Tout ce que vous voudrez, commandant.

— Mais encore ?

— Du bacala (morue séchée).

— Et puis ?

— Il y a encore des tomates au jardin.

— Et puis ?

— Puis ce que vous apportez, commandant.

— Nous n'apportons rien.

— Alors, c'est tout.

— Ça va bien. Va chercher les tomates et le bacala ; mes hommes ont allumé le feu et rempli la chaudière d'eau. »

Le padron se leva en soupirant, plaça derrière son oreille le bout de sa cigarette et suivit l'officier.

« Puisqu'il y a du feu en bas, descendons, » dit le bandit.

Autour du foyer, sur lequel flambait une brassée de bois résineux, dont la fumée, après avoir enveloppé les flancs noircis du chaudron, s'échappait tant bien que mal par l'ouverture ménagée à cet effet au plafond, une douzaine de carlistes tout au plus s'occupaient à nettoyer sommairement quelques grandes écuelles de terre et des cuillers de bois, ainsi qu'à laver à grande eau cinq ou six morues sèches détachées du plafond, où il y en avait bien encore quatre fois autant, formant pendentifs et se balançant dans un nuage de fumée.

Avec la politesse qui caractérise tous les Espagnols, les volontaires se hâtèrent de faire place à la jeune fille, à laquelle ils cédèrent un escabeau, en sorte que, tout en se réchauffant, elle put assister à la préparation du repas commun.

Rien n'était moins compliqué que cette cuisine : les morues, liées en paquet et fortement serrées, furent enfoncées sous la cendre chaude ; quant aux tomates, on se contenta de les laver.

Dix minutes s'écoulèrent ; puis le padron, qui s'était décidé à se mettre à l'œuvre, sans doute pour prouver combien il faisait cas de ses hôtes,

carta les charbons ardents, retira de dessous la cendre le paquet noirci, racorni, devenu semblable à un vieux cuir à demi carbonisé, qu'il brisa en morceaux et jeta en portions égales dans les dix grandes jattes disposées circulairement autour de lui.

Les tomates, exposées un instant au feu, furent ensuite partagées en dix paquets, pelées, jetées dans chaque jatte et broyées avec le bacula par des mains d'une propreté plus que douteuse. Ensuite, le cuisinier y ajouta quelques tranches de piment, une poignée de sel et de poivre, puis lia le tout par une abondante immersion d'huile et de vinaigre.

Il ne restait plus qu'à servir.

En un clin d'œil les volontaires se formèrent par dizaines; chacun tira de son sac sa cuillère de bois, son morceau de pain mêlé de froment et de maïs, plongea bravement à tour de rôle cette cuillère dans l'écuelle fumante et fit disparaître jusqu'à la dernière brîbe d'un mets indescriptible d'odeur et de couleur, mais que Carmen, lorsque plus tard elle en goûta après s'être assurée qu'il était préparé proprement, n'hésita pas à déclarer de beaucoup supérieur aux fameuses têtes farcies de la bonne Cypriano.

Pour ce jour-là, elle ne put se résoudre à y toucher et se contenta pour son dîner d'un morceau de fromage acheté à Vera par le prudent el Osso.

En dépit des pronostics d'el padron, l'orage continuait cependant ou plutôt reprenait avec une nouvelle violence, après avoir paru s'apaiser pendant quelques instants; le vent, sifflant avec fureur, déchirait les nuées inférieures, roulant comme des vagues sur le plateau; les coups de tonnerre se succédaient rapides et violents, et la grêle, chassée, retentissait violemment contre les portes.

Vers midi cependant, il se fit une éclaircie, dont la troupe profita pour se remettre en marche à travers des chemins défoncés et tellement glissants que les chevaux pouvaient à peine se tenir debout; il faisait nuit close quand les volontaires arrivèrent

à Olague, ayant encore à faire quinze kilomètres pour achever leur étape.

Les braves jeunes gens voulaient continuer, craignant de rejoindre l'armée du roi trop tard pour prendre part à la bataille imminente qui serait livrée sous les murs d'Estella; mais le ruisseau sur lequel est établi le barrage à la sortie du village avait coupé la route et changé en un torrent infranchissable l'étroite vallée qui sépare Olague de la montagne sur laquelle se dresse la tour massive et carrée d'Etolain.

Force fut donc de s'arrêter.

Les carlistes se dispersèrent dans les maisons du village, et Peppe, après avoir pourvu au logement de tous ses hommes, vint à la posada de Juan Aranos rejoindre el Osso et Carmen.

D'autres voyageurs les y avaient précédés, et le jeune commandant, en entrant, trouva el Baudito causant avec animation avec un cabecilla dont la boina rouge galonnée d'or et les décorations attachées sur sa poitrine indiquaient le grade élevé.

Son visage n'avait cependant rien de militaire, et sa mise même accusait d'autres habitudes que celles des camps.

Ouverte sur le devant, la vareuse de l'inconnu laissait voir un linge fin d'une blancheur éblouissante et un gilet de velours sombre à boutons de métal. Sa cravate noire était nouée avec soin; sa barbe, taillée d'une manière toute particulière, découvrait le menton rasé comme la lèvre supérieure, tandis que ses cheveux, ramenés sur les tempes, encadraient avec une certaine coquetterie pleine de dignité un beau front pensif sur lequel le travail avait buriné de profondes rides.

« Senor don Juan, permettez-moi de vous présenter mon parent Peppe Gutierrez, » lui dit le bandit quand entra le jeune commandant.

Peppe salua militairement l'inconnu, qui lui tendit gracieusement la main, en disant :

« Je suis charmé de faire la connaissance personnelle d'un vaillant officier dont la belle conduite au Maroc et à Séville est bien connue et qui appartient à l'ancienne et toujours fidèle famille de Gutierrez. »





El Osso et sa fille attendaient le moment d'être présentés au roi. (Page 650.)

Puis, reprenant sa conversation, pendant que Peppe, tout surpris, s'asseyait auprès de sa cousine, il continua :

« Oui, en vérité, Sa Majesté ne pouvait pas faire un meilleur choix de généraux pour les mettre à la tête de ses loyales provinces :

« Dorregatray, sous les ordres duquel vous allez vous trouver, au moins pour quelque temps, puisqu'il commande la Navarre, est un officier très-distingué, d'une bravoure à toute épreuve, et qui

a révélé de la manière la plus brillante au combat d'Erañil ses talents stratégiques et sa connaissance approfondie du pays.

« Lizarraga, votre compatriote et le mien, lieutenant-colonel au service d'Isabelle, a embrassé la cause de don Carlos depuis la chute de la reine seulement, c'est-à-dire en 1868; mais il l'a fait avec tant d'ardeur et de loyauté, qu'il faut le compter parmi les plus valeureux défenseurs de la cause carliste.

« Quant au marquis de Valdespina, mon noble ami, non-seulement c'est un des plus riches propriétaires du Guipuscoa, mais à la bravoure personnelle il joint, ce qui est plus rare, une fidélité à toute épreuve et une telle honorabilité, que les républicains, qui pourtant ne respectent rien, n'ont pas osé faire le moindre dégât sur ses terres, de peur de soulever contre eux toute la province, dans laquelle il ne compte que des admirateurs et pas un seul ennemi.

— Pour que tout allât bien, reprit el Osso, il faudrait que l'armée de Catalogne eût un aussi bon état-major.

— Rassurez-vous, amigo; je ne veux pas dire que les généraux qui commandent dans cette province soient supérieurs à ceux que je viens de vous nommer, mais ils leur sont au moins égaux, et, pour le prouver, il suffit de citer en premier lieu Son Altesse le prince don Alphonse de Bourbon, puis Saballs, le Loup de la sierra, le vainqueur de cent combats; le vieux Tristany, dont le nom seul est un drapeau et qui appartient à une famille où, comme dans la vôtre, on est cabecilla de père en fils; Auguet, le rusé; l'audacieux Santés. Je n'en finirais pas, car aujourd'hui la poignée de misérables aventuriers, comme appelaient il y a quinze mois les journaux républicains les quelques hommes de cœur qui, les premiers, poussèrent le cri de: « Vive le roi légitime! » est devenue une armée véritable, une armée de plus de quarante-cinq mille braves, tenant en échec toutes les forces du gouvernement usurpateur; la boule de neige formée dans nos montagnes s'est faite avalanche, et, *Viva Dios!* lancée par notre roi, que Dieu conserve! elle brisera tout sur son passage, écrasera les bataillons des Pavia et des Serrano, et, roulant jusqu'à Madrid, ouvrira à don Carlos un large chemin jusqu'au pied de son trône.

— Que je sois la plus petite pierre de cette chaussée royale! et que je meure broyé sous les pas de nos bataillons vainqueurs! je n'en demande pas davantage! s'écria el Bandito.

— J'espère que ni vous ni moi ne serons broyés, répliqua le chef carliste; mais, en tout cas, comme

notre vie est entre les mains de la Providence, j'ai, avant de me lancer dans cette guerre, mis ordre à mes affaires pour ne plus avoir à tourner la tête en arrière, et la veille de mon départ j'ai marié ma fille.

— Et en cela vous avez prudemment agi, don Juan, fit el Osso en poussant un profond soupir; je n'ai pas été aussi sage.

— Nous ne sommes pas dans les mêmes conditions, mon cher Pedro; ma fille n'a qu'une sœur déjà établie, et la senorita Carmen peut compter sur l'assistance de son frère.

La jeune fille baissa la tête; le bandit pâlit tristement:

« Elle ne l'a plus, fit-il; les républicains l'ont assassiné.

— Oh! pardon, cher ami, interrompit don Juan en lui serrant la main avec une affection douloureuse, je ne savais pas que....

— Elle n'a plus que moi au monde.

— Don Pedro, dans trois ou quatre jours, nous serons probablement ensemble sous les murs d'Estella; il y aura de rudes combats livrés, et les balles ne respectent personne; vous n'êtes pas prudent.

Les lèvres de Peppe s'ouvrirent comme s'il alloit parler; mais il se contenta et, sans dire une parole, se leva pour sortir.

« Reste, dit el Osso, tu es de la famille.

— Non, répondit-il, il faut que j'aille m'assurer si les sentinelles sont relevées.

— C'est un bel et brave officier, » remarqua l'étranger quand le cabecilla fut sorti.

Et il regarda Carmen.

Personne ne répondit, et la conversation changea de sujet.

Au bout d'un moment, les deux amis se séparèrent.

Avant de se quitter, ils échangèrent à la porte quelques paroles rapides et à voix basse.

Un moment après, Peppe rentra; il était fort pâle, et Carmen toute troublée.

Si la jeune fille n'eût pas été là, le jeune homme aurait parlé; elle présente, il n'osa pas.

La même crainte qui l'arrêtait arrêtait aussi le bandit.

L'un était trop timide pour affronter un refus, l'autre trop fier pour faire les premières avances.

Après un silence embarrassé, on parla de l'orage survenu si malencontreusement, de l'étape à fournir le lendemain, des probabilités d'une bataille à Estella.

Enfin, après bien des circonlocutions, le jeune cabecilla demanda quel était ce señor qui paraissait si bien le connaître.

El Osso lui apprit qu'il se nommait don Juan Itureguy, comte de los Angeles, Biscayen de naissance, et l'un des conseillers intimes de Sa Majesté don Carlos. Le bandit l'avait connu dans l'exil, en France, où, pour vivre, il s'était fait fabricant de chocolat, estimant que le travail honore dans toutes les positions; plus tard, après l'amnistie, il était rentré en Espagne, avait recouvré une grande partie de sa fortune et avait honorablement vécu, sans se mêler à la politique, jusqu'au moment où la révolution, en renversant la reine Isabelle du trône, lui avait rendu toute sa liberté d'action.

« Aujourd'hui, continua le bandit, il a le rang de général et en porte le costume, mais ne commande aucune troupe et ne se bat que par occasion; sa spécialité est le conseil; rarement il s'éloigne de Sa Majesté, avec qui il travaille assidûment et à laquelle il m'a promis de nous faire l'honneur de nous présenter. »

Huit heures sonnaient en ce moment à la tour d'Olague. Peppe se leva pour sortir.

« Vous vous retirez bien vite, lui dit Carmen, à laquelle il serrait la main en lui souhaitant le bonsoir.

— C'est, fit-il en la regardant avec émotion, que demain nous partirons de grand matin, et qu'il faut ménager vos forces pour l'étape, qui sera double.

— Je n'ai pas envie de dormir, » répondit-elle en baissant les yeux avec embarras.

Indécis, il fit deux pas vers la porte, hésita, fit un pas encore, puis se retournant tout à coup :

« Carmen, dit-il d'une voix tremblante, avez-vous envie vraiment que je reste ?

— Oui, répondit-elle en rougissant.

— Voulez-vous que nous ne nous séparions jamais ? »

Elle regarda son père.

« Donnez-vous la main, mes enfants, dit le bandit, et que Dieu vous bénisse comme je vous bénis ! Il y a longtemps que ce qui arrive aujourd'hui était écrit au ciel. »

Les deux jeunes gens firent plus que de se donner la main, ils s'embrassèrent tendrement comme frère et sœur.

Toute contrainte avait cessé, ils s'assirent, et cette fois la conversation prit des ailes.

« Quand je disais que ce don Juan est un fameux conseiller ! s'écriait el Osso, dont les yeux rayonnaient.

— Le fait est que, sans lui, je n'aurais jamais osé parler, fit Peppe, et qu'il a fallu qu'il mit le feu à la pièce pour faire partir mon secret.

— Pauvre secret, il était bien à jour depuis Séville ! répliqua Carmen.

— Et à quand l'échange des bagues de fiançailles ? demanda le cabecilla.

— Quand tu seras allé en chercher deux dans Estella, répondit el Osso ; il faut de la poudre et du sang pour cimenter l'union d'une Ruiz avec un Guttierrez.

— Par la Virgen del Pilar ! il y en aura, s'écria Peppe avec énergie, et, dussé-je y mourir cent fois, j'irai chercher la bague à la pointe de mon épée.

— Et moi, fit Carmen, j'espère trouver l'occasion de prouver que je suis digne de la porter.

— Ce n'est pas huit heures, mais onze qui sonnent, dit el Osso en se levant. Peppe, laissons Carmen se coucher, et allons dormir ; voici deux heures perdues.

— Oh ! non ! » s'écrièrent à la fois les deux jeunes gens.

Le lendemain, les étoiles pâlissaient à peine quand le clairon sonna la diane ; pas un volontaire ne manquait à l'appel, et si parmi eux il s'en trouvait quelqu'un de malade, il n'eut garde



Don Juan de los Angeles. (Page 643.)

de demander à rester en arrière, car le bruit d'une prochaine bataille avec les républicains s'était répandu, et, de tous les carlistes, il n'en était pas un seul qui, pour une fortune, eût consenti à renoncer à sa part de combat.

Si rude que fût la journée, si grand que fût l'enthousiasme, il n'y avait pas à songer à arriver le même soir, pas même le lendemain, disait le général don Juan à son ami el Osso, qui d'abord soutint énergiquement le contraire, mais fut bien forcé de se rendre en voyant l'état affreux des chemins ravinés par l'orage, les ponts coupés, le terrain détrempé, les défilés interceptés par la chute des arbres ou des rochers.

Ces obstacles accumulés l'irritaient au plus haut degré.

« *Demanio!* répétait-il, quel malheur d'être ainsi retardé! Nous n'arriverons pas à temps.

— Au contraire, amigo, répondait le vieux

général; bénissons cet orage, qui est tout à notre avantage.

— A notre avantage?

— Certainement; il nous retarde, c'est vrai, mais il arrête les républicains, dont les canons ne pourraient pas suivre, et donne le temps aux troupes de se concentrer et de prendre leurs positions. »

Il ne fallut pas moins que cette assurance pour rendre au bandit sa bonne humeur et lui faire supporter patiemment tous les retards que la colonne eut à subir avant d'atteindre Villava, dernier village dans la montagne, d'où l'on aperçoit presque au centre d'une plaine entourée par un cercle de montagnes la ville forte de Pampelune.

Là, il fallait un redoublement de prudence. Pampelune n'est pas, en effet, une de ces places fortes dont on confie la garde à un bataillon et dont un coup de canon enfoncerait les portes.

Fortifiée d'après le système de Vauban et dominant la plaine du haut du mamelon sur lequel elle est construite, cette ville présente de tous côtés la ligne ininterrompue de ses murailles épaisses, armées d'une puissante artillerie; et sa citadelle, construite sur le modèle de celle d'Anvers, serait capable de soutenir un long siège contre une armée nombreuse pourvue d'une puissante artillerie.

Les républicains n'avaient eu garde de négliger une semblable place forte, située au cœur même de la Navarre; ils y avaient accumulé les moyens de défense, enfermé une garnison nombreuse et aguerrie, et en avaient fait une sorte de Gibraltar pour appuyer toutes leurs opérations.

Si la colonne carliste était descendue dans la plaine pour suivre la route directe qui conduit à Estella en passant sous les murs de la ville, il n'est pas douteux que, signalée de loin par les sentinelles postées sur les clochers, elle n'eût été foudroyée par le feu de la place ou attaquée par des forces tellement supérieures, que c'eût été non pas témérité, mais folie de s'exposer à une défaite certaine.

Pendant que les volontaires se reposaient en prenant leur repas, Peppe, don Juan et el Osso tinrent conseil.

Le résultat de leur délibération fut de changer l'itinéraire direct contre une marche de flanc à travers la montagne, de manière à pouvoir gagner à couvert des hauteurs et des bois la vallée de l'Arga.

Tout le jour se passa en montées et en descentes effroyables, par des sentiers d'une rapidité

à donner le vertige; enfin, à la nuit tombante, on arriva à la vallée sans que les républicains eussent soupçonné le passage de la petite troupe.

Il n'y avait plus aucun danger à courir, puisque Puente de la Reina, dont la colonne n'était plus qu'à cinq kilomètres, se trouvait occupé par un détachement carliste.

Bientôt la ville se montra à demi enveloppée par les brouillards de l'Arga et du Rubo, au confluent duquel elle est assise, tout entourée de verdure, au-dessus de laquelle elle élève ses trois clochers.

L'entrée fut presque triomphale; le cabecilla Navarette sortit avec une partie de sa bande au-devant de celle de son lieutenant; on rentra en ordre, les clairons sonnans et drapeaux déployés, aux cris de : « Vive le roi ! »

Toute la ville était en fête, des drapeaux flottaient à toutes les maisons, et dans les rues la foule empressée achevait de suspendre aux portes des guirlandes de feuillage et de fleurs.

A la casa de l'ayuntamiento, tout était disposé pour une illumination; partout on ne rencontrait que carlistes volontaires ou soldats de l'armée régulière. Sa Majesté était attendue le lendemain, venant avec des troupes pour presser le siège d'Estella, déjà bloqué par Dorregaray.

L'enthousiasme atteignait les dernières limites. La nuit se passa en danses et en sérénades.

Le roi allait arriver; tous les cœurs battaient. El Osso n'essaya même pas de se coucher; son ami lui avait promis de le présenter à Sa Majesté; il était fou de bonheur.

CHAPITRE XL

DON CARLOS DE BOURBON



LE 17 août 1873 fut pour el Osso un de ces jours heureux dont rien dans la plus longue vie ne peut effacer le souvenir.

Ce jour-là, le vieux carliste vit pour la première fois ce roi légitime, que depuis si longtemps il appelait de tous ses vœux, don Carlos de Bourbon, le représentant du principe immortel, pour lequel le premier cabecilla el Osso avait versé son sang, pour lequel lui pros-crit n'aspirait qu'à répandre le sien, don Carlos, qu'il regardait comme la colonne de la religion dans la catholique Espagne, comme le sauveur de la patrie agonisante, comme le protecteur des libertés nationales et le défenseur des fueros de ses chères Provinces.

Que ceux qui n'ont jamais eu de conviction religieuse ou politique, qui ne savent pas ce que signifient les mots foi, dévouement et fidélité, qui ne voient dans un drapeau que l'enseigne de leur intérêt égoïste, et qui, dans toutes les

circonstances, ont jeté leurs intérêts mesquins dans les plateaux de la balance pour faire contre-poids au devoir et à la justice, tournent sans les lire les pages de ce chapitre ; ils ne les comprendraient pas.

Pour eux, el Osso n'est qu'un fanatique et qu'un fou, un homme qui n'est pas de son temps.

Heureusement pour l'Espagne qu'à la voix de leur roi, il s'est trouvé beaucoup d'autres hommes qui n'étaient pas de leur temps non plus, mais qui, Dieu aidant, forceront leur patrie à être du leur, à retourner en arrière, à redevenir ce qu'elle était alors que ses rois exerçaient un pouvoir incontesté, l'Espagne catholique, une des premières nations du monde, au lieu d'achever de glisser au dernier rang sur la pente boueuse où l'ont poussée les traîtres et les ambitieux.

A dix heures du matin, un cavalier portant une bûche rouge ornée d'une marguerite d'argent était arrivé bride abattue, couvert de pous-

sière, annoncer que dans une heure le roi ferait son entrée.

Aussitôt les cloches s'étaient mises à lancer dans l'espace leurs plus joyeux carillons, les clairons avaient sonné, volontaires et soldats couraient aux armes, les banderoles jaunes et rouges ondoyaient à chaque fenêtre, les murs disparaissaient sous les tentures, le balcon de l'ayuntamiento se pavaisait aux armes de la ville, les arcs de triomphe en verdure se dressaient comme par enchantement, une foule émue bourdonnait dans les rues, et le bataillon navarrais, sous les ordres de son vaillant cabecilla, se rangeant dans la calle major, formait une double haie de baïonnettes au milieu desquelles se déployait le drapeau ensanglanté sous lequel l'allègre en cheveux blancs qui le portait avait fait ses premières armes.

Dix minutes s'écoulèrent, puis soudain des cris, poussés par la partie de la foule qui s'était portée en avant sur la colline, signifièrent l'approche du roi. Un nuage de poussière s'éleva au détour de la route, des fers de lance scintillèrent au-dessus des buissons, des hennissements de chevaux se firent entendre, et une immense acclamation salua l'apparition du ROI.

Grand de taille et magnifique cavalier, don Carlos de Bourbon portait avec une rare distinction un uniforme de campagne : le pantalon garanco enfilé dans des bottes à l'écuyère, une tunique-dolman bleu de ciel avec brandebourgs noirs boutonnée sur la poitrine, et une simple croix de Charles III.

Une dizaine de cabecillas, parmi lesquels se trouvaient ceux avec lesquels el Osso avait déjeuné à Vera, l'accompagnaient à cheval, le sabre au côté, la boina blanche ou rouge au front, les plus jeunes chamarrés d'aiguillettes, les vieilles moustaches blanches sobres de dorures et ne se distinguant des soldats que par la torsade de leur béret; cinquante lanciers, montés sur des chevaux ardents, formaient escorte, lance à l'épaulé, faisant flotter dans l'air leurs banderoles bifurquées rouges et jaunes.

Le reste des troupes suivait de loin, distancé

par le roi, qui ne voulait pas prolonger l'attente de ses fidèles sujets de Puente de la Reina.

Arrivé à l'entrée de la rue, Sa Majesté mit son cheval au pas, et, saluant de la boina, passa lentement entre les rangs des fiers Navarrais, qui présentaient les armes et dont les clairons sonnaient la marche royale.

L'enthousiasme était indescriptible : chapeaux et boinas volaient en l'air; du haut des balcons pavaisés, les enfants jetaient des fleurs, et de toutes parts s'élevaient de frénétiques hurras.

La tête haute, le regard à la fois fier et ému, le roi paraissait heureux de cette allégresse de son peuple, mais heureux sérieusement, de ce bonheur qui exclut l'orgueilleuse vanité d'un parvenu et qui sait faire remonter à Dieu les acclamations adressées à celui qui ne se regarde que comme l'instrument de sa providence.

En passant devant le drapeau, qui s'inclinait en ce moment, don Carlos se courba avec respect, puis s'arrêta pour écouter le compliment que, sous le balcon de l'ayuntamiento, lui adressa au nom de la ville l'alcade, auquel il répondit en quelques mots empreints d'une vive reconnaissance pour Dieu, qui seul peut donner la victoire, et de gratitude pour l'inébranlable fidélité de sa très-noble et très-loyale cité.

On s'attendait qu'il allait descendre de cheval et entrer dans les appartements qui lui avaient été préparés; il continua jusqu'à l'église, jeta la bride de son cheval à un des hommes de son escorte, pour aller s'agenouiller devant l'autel et remercier Dieu.

La haie des troupes ne se prolongeait pas jusque-là, et la foule, qui l'avait suivi en masse, bousculant l'escorte au moment où il mit pied à terre, se précipita vers lui dans un véritable délire en le serrant au point de l'étouffer.

Chacun voulait lui baiser la main ou lui embrasser les genoux, et comme tous ne pouvaient y parvenir, ils tendaient les bras pour le toucher avec leurs mains ou même avec leurs chapeaux, qu'ils baisaient ensuite.

Il ne fallut pas moins que l'intervention du clergé, qui l'attendait avec le dais à la porte de



Don Carlos de Borbón. (Page 545.)



Les fiançailles de Carmen à l'ermitage de Notre-Dame del Puig. (Page 659.)

l'église, pour le délivrer de cette furie d'enthousiasme et le conduire jusqu'au chœur, où un prie-Dieu lui avait été préparé et où, s'étant agenouillé, il entendit avec un profond recueillement une messe basse.

Les prières terminées, don Carlos eut à subir une seconde ovation, qui, vu l'accumulation de la multitude sur la place, eut peut-être causé des malheurs, si le bataillon des Navarrais, venu se reformer en haie pour protéger le passage du roi,

n'eût contenu l'élan populaire dans les limites d'une prudence nécessaire.

Grâce à cette protection contre l'amour de ses sujets, don Carlos put rentrer au palais de l'ayuntamiento, où un repas lui avait été préparé, mais d'où, avant de se mettre à table, il dut par trois ou quatre fois paraître au balcon pour se montrer au peuple, qui chaque fois l'accueillit par des cris mille fois répétés de : « Vive le roi ! vive Charles VII ! vive dona Margarita ! » et même : « Vive

Pie IX! » les Espagnols confondant avec raison leurs sentiments religieux avec leurs sentiments politiques dans cette ovation à un prince dont le drapeau porte inscrits les trois mots : « Dieu, la patrie et le roi. »

Pendant tout le temps du repas, la foule ne déserta pas la place, où, l'une après l'autre, les musiques alternèrent pour donner des sérénades à Sa Majesté.

L'arrivée des troupes carlistes sous les ordres d'Osso ne détourna l'attention que pendant quelques instants, après lesquels les danses et les aubades recommencèrent.

El Bandito n'avait encore vu que des volontaires, et ce fut avec une véritable joie qu'il constata la supériorité de l'armement des troupes régulières, uniformément vêtues, pour la saison d'été, de sarraux en toile grise avec parements rouges, d'un pantalon de même étoffe à bande rouge et de la boïna nationale rouge ou blanche.

Des guêtres de toile et des alpargatas à semelle de corde complétaient cet uniforme, aussi commode que léger, et bon surtout pour les marches dans la montagne.

Quant à l'équipement, il se composait pour chaque soldat d'une excellente carabine Remington, d'une gourde en peau de bouc, d'une cartouchière attachée au ceinturon, ainsi que d'un petit sac en toile cirée contenant, avec une cuillère de bois, divers menus effets, et remplaçant fort avantageusement le lourd havre-sac, la tente, les piquets et la couverture qui, en temps de guerre, surchargent les épaules du soldat français.

Pendant qu'avec Carmen il examinait en détail tout ce qui concernait les bataillons nouvellement arrivés, son ami don Juan de los Angeles vint le chercher pour le présenter au roi, ainsi que sa fille.

Jamais don Pedro n'avait éprouvé une semblable émotion : peu s'en fallut qu'il ne s'excusât sur son costume.

Le comte se mit à rire et répondit :

« J'en suis fâché, amigo ; mais Sa Majesté vous envoie l'ordre de lui apporter votre drapeau, qu'elle a remarqué ce matin en passant. »

Le bandit sentit un éblouissement lui passer devant les yeux ; si le roi ne lui eût ordonné que de se faire tuer, il eût trouvé cela tout naturel ; mais aller trouver Sa Majesté, causer avec elle, lui un demi-sauvage, comment s'en tirerait-il ?

« Soyez à la casa de l'ayuntamiento dans un quart d'heure ! » fit don Juan sans répondre à ses objections.

Et il lui tourna le dos.

Il fallut que Carmen le rassurât.

Dix minutes plus tard, il se présentait à la porte de la casa.

« Que voulez-vous ? demanda l'officier de garde.

— Sa Majesté m'a fait demander.

— Votre nom ?

— Ruiz y Gomez et sa fille.

— Bueno, entrez. »

L'antichambre était remplie de monde : le señor cura, l'alcade, des cabecillas, des officiers. On causait à demi-voix par petits groupes, chacun attendant son tour ; de temps en temps, la porte d'une salle voisine s'ouvrait, un officier appelait un nom ; les audiences ne duraient pas plus de trois ou quatre minutes.

El Osso et Carmen allèrent se blottir dans un angle ; le vieux carliste tremblait comme une feuille et se cachait derrière son drapeau.

« Si encore don Juan était dans la salle ! » répétait-il à demi-voix.

Carmen souriait comme pour dire :

« A quoi bon ? »

Mais elle était pâle, et le battement de son cœur soulevait son corsage.

Au centre de la pièce, trois ou quatre généraux parlaient entre eux, appuyés sur la poignée de leurs sabres.

Andechaga faisait partie de leur groupe. Carmen reconnut en lui le cabecilla à barbe blanche près duquel elle était assise à Vera ; lui la reconnut aussi, car il s'avança, et, la saluant avec un sourire rempli de bienveillance, il tendit la main à el Osso.

« Avez-vous fait bon voyage, señorita ? demanda le vétéran.

— Excellent, *senor* général.

— Et voici que vous venez voir Sa Majesté, continua-t-il en s'adressant au bandit.

— C'est Sa Majesté qui m'a fait appeler, répondit le *senor* Gomez.

— Oui, je le sais. Voulez-vous que je vous présente à notre brave Elio?

— Je ne le connais pas.

— Tenez, le voici là qui cause en ce moment avec Ollo et Radica, deux généraux qui se sont illustrés dans la guerre et qui ont battu déjà bien souvent les républicains.

— Le général Elio ne leur est-il pas supérieur en grade? demanda Carmen pour se donner de l'assurance.

— Elio est notre chef à tous, *senorita*, et le premier après Sa Majesté, dont il est le conseiller le plus écouté.

— C'est sans doute ce grand couvert de décorations?

— Il n'en porte jamais, au contraire, et affecte une grande simplicité dans son costume; celui dont vous parlez est le marquis de Valdespina. Elio est à sa gauche, celui qui écoute en ce moment et dont la barbe en broussaille laisse entrevoir une bouche fine et bien dessinée; tel que vous le voyez, il a soixante ans; avouez qu'il est difficile de porter plus gaillardement son âge.

— Il a un visage bien intelligent, mais son regard est d'une sévérité à faire trembler, reprit la jeune fille.

— Personne, au juste, ne connaît le caractère du général, pas plus que ses pensées; il est impenétrable, lisant au fond de l'âme sans se laisser deviner, écoutant sans parler: vraie nature de sphinx.

— Dans tous les cas, tout le monde connaît sa fidélité, son courage et son audace, interrompit el Osso; je me souviens l'avoir vu dans une bataille près d'Elizondo, il y a de cela bien des années, puisque c'était presque aussitôt après l'infamie de Bergara, à laquelle il n'avait pas voulu adhérer; les obus et les boîtes à mitraille pleuvaient autour de nous; les plus braves sa-
luisent instinctivement les projectiles quand ils

passaient en sifflant; lui seul demeurait droit, fier et dédaigneux.

— Don Pedro Gomez et sa *senorita*! cria l'officier.

— Mon Dieu! et Angeles qui n'est pas là pour nous présenter, murmura el Osso tout troublé, en se dirigeant vers la porte comme un homme ivre.

Tous les yeux s'étaient tournés vers Carmen; et, lorsqu'elle passa près du groupe des *cabecillas*, elle entendit Elio qui disait:

« C'est la petite-fille du célèbre el Osso; il paraît que son père..... »

Les dernières paroles n'arrivèrent pas jusqu'à elle.

La porte se referma; ils se trouvèrent seuls dans une chambre meublée d'une table, d'un canapé et de plusieurs chaises.

Deux minutes s'écoulèrent, qui parurent au bandit longues comme un siècle, puis une petite porte s'ouvrit, et le roi Charles VII entra.

El Osso eut un éblouissement.

Depuis une heure il tournait et retournait dans son esprit les paroles qu'il adresserait au roi; quand il le vit apparaître le sourire aux lèvres, lui tendant la main, il ne se souvint plus de rien et demeura muet, effaré, tremblant de saisissement et de bonheur.

Don Carlos portait le même costume que le matin, mais légèrement modifié; il était tête nue, et le dolman couvert de broderies qu'il avait revêtu pour la circonstance laissait, en s'ouvrant sur la poitrine, distinguer le cordon de la Croix d'or passé à son cou.

Comme tous les princes de la maison de Bourbon, comme son parent Henri de France, le roi d'Espagne sait accueillir ses vieux serviteurs avec une exquise bienveillance; il adressa au bandit quelques-unes de ces paroles pleines d'une noble simplicité qui, sans diminuer le respect, mettent à l'aise les plus timides.

Il le félicita de sa loyauté, lui parla chaleureusement d'el Osso, mort en combattant pour son roi et pour sa patrie, donna des éloges au courage de Carmen et voulut appuyer ses lèvres sur



Les loups suivent ses Discamisabot. (Page 634.)

les franges du drapeau, noble relique, dit-il, qu'aucune main n'était plus digne de porter que celles du fidèle et loyal fils du héros dont le sang avait teint cette bannière, témoin des premières luttes du droit contre la violence.

« Vous êtes Biscayen, ajouta le roi, et puisque votre intention est de continuer à nous servir, à servir la cause de votre patrie, c'est dans les bataillons du Biscaye que je vous placerai en qualité de lieutenant porte-drapeau, et c'est dans l'église de votre ville natale qu'après la victoire sera déposé cet étendard glorieux ! »

Le bandit avait recouvré sa présence d'esprit, et il demanda, avant d'être renvoyé dans les Provinces rejoindre son général Lizarraga, qu'il lui fût permis de prendre part à la bataille imminente sous les murs d'Estella.

Le roi sourit en répondant :

« Qu'il soit fait selon votre désir, *senor don Pedro*. Avec la grâce de Dieu, dans trois ou quatre jours nous entrerons ensemble à Estella. »

Puis, se tournant vers Carmen :

« Et vous, *senorita*, ajouta-t-il, n'avez-vous rien à nous demander ? »

— Deux grâces, Sire, répondit-elle en rougissant : servir dans votre armée, et ne pas me séparer de mon père.

— *Senorita*, fit le roi en riant, je ne puis pas vous permettre de vous enrôler dans un régiment

d'hommes ; mais quand je formerai un bataillon de femmes, je vous jure de vous en nommer colonel.

— Oh ! s'écria l'Andalouse, je sais bien que Votre Majesté n'en formera jamais.

— Moi, non, c'est vrai, reprit don Carlos, devenu plus sérieux ; mais notre chère Marguerite s'est chargée de ce soin ; les hommes ne sont bons qu'à faire des blessures, les femmes seules savent les guérir ; en soignant nos blessés dans le régiment dévoué de *senoras* que notre royale compagne a organisé pour diriger nos hôpitaux, vous nous rendrez plus de services qu'en combattant dans nos rangs, et, pour un défenseur dont nous nous priverons en vous envoyant à l'hôpital d'Orduna ou de Durango, consoler et soulager nos carlistes blessés, vous nous rendrez au moins dix soldats valides. »

Etre infirmière dans un hôpital carliste, faire les humbles fonctions d'une sœur de charité, ce n'était pas le rôle qu'avait rêvé la jeune fille depuis qu'elle s'était laissé exalter par le récit de la vie de *dona Blanca* et des hauts faits de cette princesse ; elle comprit cependant qu'il était inutile d'insister devant la décision formelle du roi, et lorsque, après quelques paroles qu'il leur adressa, ils se retirèrent pour faire place à de nouveaux visiteurs, elle s'était déjà résignée à renoncer à ses héroïques projets.



L'enthousiasme était indescriptible. (Page 647.)

Peppe attendait avec impatience le résultat de leur entrevue ; avant de s'engager définitivement dans un corps plutôt que dans un autre, il voulait savoir à quoi se décideraient el Osso et Carmen, que déjà il regardait comme sa fiancée et dont il ne voulait s'éloigner que le moins possible.

Assurément il ne doutait pas que le bandit ne pût faire encore un excellent soldat ; mais à soixante ans, quelles que soient les forces conservées, un homme n'a plus cette légèreté, cette vigueur et cet entrain qui sont les conditions essentielles d'un volontaire irrégulier, enfant perdu, lancé en avant dans toutes les entreprises aventureuses, et qui, pour se tirer d'affaires, ne peut compter que sur son initiative personnelle.

Dans les bataillons biscayens de Lizarraga, au contraire, la discipline, sans être minutieuse,

était assez sévère pour qu'ils concourussent avec l'armée vraiment régulière par des mouvements stratégiques plus lents, mais mieux combinés, et si, en somme, les périls n'étaient pas moindres, du moins, par leur nature, convenaient-ils davantage aux habitudes d'un partisan chez lequel la sagesse tempère la fougue indomptable de la première jeunesse.

El Osso était transporté.

Pour lui, don Carlos dépassait l'idéal qu'il s'en était fait, et cependant Dieu sait si le partisan se l'était représenté d'avance comme un homme ordinaire !

« Je voudrais, répétait-il, que tous les Espagnols pussent le voir et l'entendre comme moi. Aucun d'eux ne lui résisterait. »

Carmen n'en avait pas moins été enchantée.

« On voit qu'il est beau, et l'on sent qu'il est bon, disait-elle. Quelle différence entre lui et ces

ambitieux, vulgaires d'âme et de corps, qui osent lui disputer son trône ! »

Pendant qu'ils en causaient avec enthousiasme en se promenant sur la place de l'Ayuntamiento, toujours assiégée par la foule, Navarette, qui les aperçut, vint à eux.

« Bonnes nouvelles, dit-il ; le général Elío vient de me donner l'ordre de partir demain à la pointe du jour pour Estella, où Dorregaray nous attend pour donner l'assaut. Sa Majesté le roi nous suivra de près ; mais, caramba ! ou la ville est imprenable, ou il en trouvera les portes ouvertes en arrivant. »

De Puente de la Reina à Estella, le trajet n'est pas un voyage, mais une promenade par une route superbe traversant une contrée peu accidentée, mais très-fertile, qu'arrosent l'Arga et le Salado.

Formés en colonne, joyeux parce qu'ils allaient se battre, insoucians comme des jeunes gens, intrépides comme des lions, infatigables comme des Basques, les douze cents volontaires de Navarette partirent à la pointe du jour, la carabine sur l'épaule, le sac à balles à la ceinture, chantant à pleins poumons l'hymne de la Montagne, et rappelant par leur entrain cette fameuse légion de l'Alouette, composée de Gaulois, avec laquelle César prétendait qu'il était possible de conquérir le monde.

Ils traversèrent Maneru sans s'arrêter, salués par toute la population accourue pour les voir passer, et répondant à l'agitation des boinas, aux battemens de mains et aux vivats par les cris de : *Vive don Carlos ! vive dona Marguerite ! muerte a los enemigos del rey !*

Bientôt, sur la croupe des collines dominant la route se montrèrent les silhouettes des sentinelles carlistes, surveillant la région de tous les côtés, car les républicains avaient juré de débloquent la ville assiégée, et les rapports des espions signalaient à tous les points de l'horizon, sauf du côté des Amescuas, de grands mouvemens de colonnes républicaines ; Villa Padierna à Lorma, Santa Pau à Saragosse, Sevillano et ses gitanos se préparaient à attaquer tous ensemble l'armée royale, dont Estella devait être le tombeau.

Il fallait en finir avec les carlistes.

De tous les chefs républicains, don Ramon Espeleta était assurément le plus ardent contre les partisans de don Carlos. On aurait pu appeler sa colonne celle des exterminateurs ; d'avance, chaque village où elle entraît était voué à la ruine ; ses gitanos, pillards et féroces, animés par un chef implacable, incendiaient les fermes, brûlaient les maisons, profanaient les églises, égorgaient les femmes et les enfans, massacraient les prisonniers, mutilaient les morts et violaient jusqu'aux sépultures.

Pour ces païens à demi sauvages, la pitié était un sentiment aussi inconnu que la générosité, et, par leurs excès, ils rappelaient ces hordes barbares dont plus de douze siècles écoulés depuis leurs dernières invasions n'ont pas fait oublier les monstrueuses atrocités.

Quelle que doive être l'issue de la guerre entre les carlistes et les républicains, ce sera toujours pour ces derniers une tache indélébile d'avoir appelé ces bêtes féroces à leur aide, d'avoir mis entre leurs mains les torches et les poignards que, pendant plusieurs mois, leurs bandes indisciplinées ont promené dans les Provinces.

A l'approche de ces fléaux de Dieu, villes et villages se dépeuplaient ; les vieillards, ramassant ce qui leur restait de forces, se traînaient sur les montagnes ; les femmes fuyaient, emportant leurs enfans à la mamelle ; les hommes les plus paisibles, n'écoutant que leur désespoir, prenaient leurs vieilles escopettes, et, se cachant dans les buissons ou derrière les rochers, attendaient à l'affût le passage de ces démons pour en abattre un et mourir vengés.

Ceci n'était plus une guerre, c'était une boucherie, un massacre sans trêve ni pitié.

Comme un Attila aux petits pieds, l'ex-torero aurait voulu que l'herbe ne repoussât plus là où avait passé son cheval.

Dans la montagne, on disait que les loups suivaient ses Descamisados à l'odeur du sang, que les ruineaux roulaient des cadavres, et que, derrière ces farouches auxiliaires de Serrano, des ruines mêlées d'ossements marquaient chaque étape.

Une des premières victimes de la barbarie des gitanos, le brave et loyal Andechaga, avait eu ses fermes, situées le long de la Bidassoa, incendiées par cette légion de démons, et sa maison rasée jusque dans les fondements; personne mieux que lui ne connaissait les atrocités commises par Espeleta; et en l'écoutant, car il s'était joint à la colonne de Peppe, le vieil Osso sentait bouillonner sa rage et se réveiller la haine implacable qu'il portait à l'assassin de son fils, au persécuteur de sa fille.

« Que Dieu permette qu'il arrive jusqu'ici avec ses gitanos, pensait-il, et que nous nous trouvions en face, la navaja à la main, homme contre homme. Par la Virgen del Pilar! je donnerais la moitié de mon sang pour lui faire entrer cette lame dans le cœur, le broyer sous mon genou, et qu'en mourant il sût que c'est de ma main! »

Et, sans répondre, sans même avoir l'air de connaître ce Sevillano, tant il craignait que quelqu'un ne voulût le devancer dans sa vengeance, il souriait d'une manière étrange et serrait les poings comme s'il l'eût tenu à la gorge prêt à l'étouffer.

Tout à coup, dans le lointain, plusieurs coups de canon tirés à intervalles égaux retentirent comme se répondant les uns aux autres.

C'était l'artillerie de Dorregaray qui battait les murs et à laquelle ripostait celle des assiégés.

« Il paraît que la brèche n'est pas encore ouverte, dit Andechaga à don Juan de los Angeles.

— C'est une politesse de Dorregaray qui nous attend pour entrer, fit celui-ci.

— Avant une heure, nous serons arrivés, riposta Andechaga; il n'est que huit heures, nous aurons tout le temps de préparer des logements à Sa Majesté. »

La colonne continuait en effet à avancer vivement, et bientôt Estella apparut à l'horizon.

Estella est une charmante petite ville de sept mille habitants, assise au fond d'un bassin verdoyant, formée par des collines aux flancs coupés en terrasses et dont les cimes se terminent en arêtes vives. La rivière Ega la partage en deux quartiers à peu près égaux; des jardins rem-

plis de fleurs, des bouquets d'arbres de toutes essences et de riches vignobles lui forment une couronne pleine de fraîcheur que les eaux de la rivière semblent nouer avec un ruban d'argent.

Ça et là, à travers les branches, brillent les croix dorées de quelques monastères, ou s'élancent vers le ciel bleu de sveltes clochers d'église. La Providence avait fait cette ville pour le calme, le recueillement et la prière, mais l'homme gêne partout l'ouvrage de Dieu.

Plus d'une fois déjà Estella a fondu ses cloches pour fabriquer des canons; elle s'est ceinturée de murailles et a posé sur sa gracieuse tête, au lieu d'un pittoresque couvent, une lourde citadelle, le fort de San Francisco.

Partout le combat au lieu de la paix, les détonations de l'artillerie au lieu du joyeux carillon des cloches.

Les carlistes s'occupaient peu de ces contrastes; ce qu'ils voulaient, c'était qu'Estella passât des mains des républicains à celles du roi.

En apercevant les batteries carlistes, ils poussèrent un formidable hurra.

Un moment après, les assiégés purent entendre les clairons qui sonnaient la marche royale.

Cette arrivée de nouveaux renforts à l'armée assiégeante était de nature à leur faire perdre tout espoir.

Du reste, les murailles démantelées menaçaient ruine sur plusieurs points, et les pièces des remparts ne répondaient plus que faiblement.

Aussitôt entré dans les lignes carlistes, Navarrette alla trouver le général Dorregaray pour se mettre à sa disposition.

Celui-ci connaissait le partisan; il ne lui demanda pas si ses troupes avaient de l'ardeur, il se contenta de lui dire:

« Commandant, faites reposer vos hommes; avant deux heures, la brèche sera praticable; vous les conduirez à l'assaut; Sa Majesté arrive ce soir, il lui faut des logements.

— C'est bien, fit le partisan; mes Navarrais auront l'honneur de préparer un gîte au roi et à son état-major; si la brèche n'est pas suffisante,



L'église de San Pedro de la Rúa. (Page 658.)

Ils sauront aller chercher la clef par-dessus les murs.

— Les triomphateurs ont l'habitude de n'entrer dans une ville prise que par la brèche, » répondit Dorregaray.

Navarette ne comprit pas probablement cette allusion trop savante pour lui ; mais, plein de joie, il quitta le général pour aller annoncer à ses soldats la bonne nouvelle.

Elle fut accueillie avec des transports d'enthousiasme.

A midi, le feu de la batterie établie à la porte San-Juan était éteint ; à une heure, un pan de muraille s'écroula, comblant le fossé.

Les boulets carlistes se concentrèrent sur ce

point pour empêcher les assiégés de réparer le mur, et les colonnes d'assaut, se massant derrière les derniers épaulements de terre, se préparèrent à l'action.

Peppe commandait la première.

Avant d'aller prendre son poste, il avait dit à Carmen :

« Ce soir, vous aurez votre bague.

— Mon Dieu ! fit-elle en pâlisant, faites qu'elle ne me coûte pas trop cher !

— Préférez-vous que je prie quelqu'un de me remplacer ? dit-il en souriant.

— Vous remplacer en ce moment, s'écria-t-elle, j'aimerais mieux vous voir mort.



Femme des environs d'Estella.

— A la bonne heure, s'écria el Osso en lui serrant la main avec énergie; viva Dios! tu es de mon sang et digne de ton pays. »

Cependant, quand ils se furent éloignés pour aller à leur poste, sa nature de femme reprit le dessus; elle sentit son cœur défaillir et ses jambes

trembler; mais elle était chrétienne, et, ne pouvant pas combattre pour défendre ses amis, elle voulut prier pour eux.

A quelques centaines de mètres au-dessus de la ville d'Estella, sur l'un des riants coteaux qui l'entourent, apparaît, encadré dans les vignobles,

un coquet monastère au svelte clocher à jour, célèbre dans toute la Navarre sous le titre de sanctuaire de Notre-Dame del Puig.

Là, dit la tradition, vers la fin du x^e siècle, la Vierge avait daigné apparaître, et depuis, dans la basilique élevée sur cette terre sanctifiée, elle ne cessait de prodiguer ses grâces à ceux qui l'invoquaient.

L'Andalouse alla s'y agenouiller pour implorer la protection de sa puissante patronne en faveur de son père et de son fiancé.

Il n'y avait que quelques minutes qu'elle était en oraison, quand une ligne de feu raya le ciel, accompagnée d'un crépitement sec et d'une pluie d'étoiles d'or.

C'était la fusée du signal.

Un cri enthousiaste de : *Viva el rey!* retentit aussitôt, puis il se fit un silence de mort, auquel succéda une vive fusillade.

« Mère de mon Dieu, donnez-leur la victoire et conservez-leur la vie! » s'écria Carmen en tendant les bras vers la statue vénérée de la Vierge.

La fusillade continuait toujours, mais s'affaiblissant rapidement; le canon avait cessé de tonner.

Étaient-ils vainqueurs? étaient-ils vaincus?

Soudain les cloches s'éveillèrent dans toutes les églises, lançant à toute volée dans le ciel leur bulletin de victoire.

Ne pouvant plus y tenir, l'Andalouse s'élança au dehors.

De tous les côtés, des colonnes carlistes, l'arme au bras, descendaient à travers les vignes, se dirigeant vers la porte de San-Juan, sur laquelle flottait le drapeau d'el Osso.

La ville était prise, sauf le fort de San-Francisco, où la garnison vaincue avait cherché un refuge et refusait de se rendre.

Heureuse du triomphe de l'armée royale, mais encore inquiète pour ceux qu'elle aimait, Carmen se hâta de descendre de la colline.

Rien ne ressemblait moins à une ville prise d'assaut qu'Estella au moment où y pénétra la jeune fille : la joie était peinte sur tous les visages; on s'embrassait dans les rues, les églises

regorgeaient de fidèles venus pour remercier Dieu de les avoir délivrés des républicains, les maisons se pavosaient de tentures, des drapeaux flottaient à toutes les fenêtres, et la nouvelle, répandue par les carlistes, de la prochaine arrivée du roi, faisait éclater partout de bruyantes exclamations d'enthousiasme.

Parmi les volontaires navarrais, beaucoup connaissaient la jeune Andalouse; les détails qu'ils lui donnèrent sur la prise de la ville calmèrent vite ses inquiétudes; la résistance, lui dirent-ils, n'avait pas été sérieuse, et à peine chaque parti comptait-il quelques blessés, encore n'étaient-ils que légèrement.

Peppe, arrivé le premier sur la brèche, avait reçu une balle dans sa boîna, mais sans être atteint, et el Osso, malgré ses soixante ans, avait planté lui-même sur la porte le drapeau triomphant, au milieu d'une fusillade que la furie de la colonne d'assaut avait bien vite fait cesser.

« Savez-vous où ils sont maintenant? » demanda Carmen.

— Notre commandant, répondit le volontaire auquel elle s'adressait, était ici il n'y a qu'un instant, cherchant un magasin d'orfèvrerie, d'où il est ressorti presque aussitôt en se dirigeant vers la porte de la ville. Quant au *senor alférez*, je ne l'ai point vu, mais il ne peut être ailleurs qu'à l'église de *San-Pedro de la Rua*, puisque dans ce moment il n'y a plus à se battre.»

El Osso y était, en effet, pieusement agenouillé à la chapelle de Saint-Anré, célèbre par l'insigne relique de l'apôtre du même nom; près de lui, un autre Espagnol priait avec ardeur, celui dont la physionomie peu amusante avait induit Carmen en jugement téméraire, ce maître d'école connu par le sobriquet d'Esperavan, qui à lui seul avait mis en fuite une colonne républicaine.

L'un et l'autre remerciaient Dieu de leur première victoire.

Au moment où Carmen entrait dans l'église, le bandit, après avoir allumé un cierge devant l'autel privilégié, se prosternait une dernière fois en faisant un signe de croix.

En se relevant, il aperçut sa fille et sortit avec elle.

« As-tu rencontré Peppe? lui demanda-t-il tout aussitôt.

— Je vous cherchais tous les deux, répondit-elle.

— Lui aussi te cherche, fit el Osso, et te croyait à l'ermitage; viens avec moi; il doit y être encore.

— Je pense plutôt qu'il en est déjà revenu; il y a un assez long temps qu'on l'a vu aller là-bas.

— Tu te trompes, hija, reprit el Osso en souriant d'un sourire tout particulier, je suis sûr qu'il nous y attend. »

Carmen regarda son père comme pour lui demander une explication.

« Ne te manque-t-il rien au doigt? demanda-t-il.

— Ah! murmura-t-elle, c'est vrai; il m'avait promis de me la rapporter d'Estella.

— Et il a tenu parole, fit le bandit; aujourd'hui est un beau jour: Sa Majesté gagne une ville, Peppe une fiancée et moi un fils digne de devenir le mari de ma Carmencita, à moins toutefois que tu ne sois pas décidée.

— Pour cela comme pour le reste, vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser, padrecito.

— Pour cela, je m'en doute, répondit-il avec émotion.

— A la condition, toutefois, de ne pas vous quitter.

— La femme suit son mari, mais la fiancée reste avec son père, reprit-il; jusqu'au jour de ton mariage, nous ne nous séparerons pas. »

A la porte de la ville, ils rencontrèrent Miguel et Diego, tous les deux la figure noire de poudre, mais paraissant tout heureux.

Assis au milieu d'un groupe de volontaires, ils causaient, quand el Osso et sa fille passèrent devant eux.

« Venez-vous? leur demanda Pedro Gómez y Ruiz.

— *Con muchísimo gusto* (avec beaucoup de plaisir), *senor!* » répondirent-ils en se levant aussitôt.

Tous les quatre gravirent la colline.

Au moment où ils arrivèrent près de l'ermitage, Peppe en sortait avec un moine en robe de bure, bien connu de tous les volontaires navarrais, qu'il avait suivis dans leur expédition, après avoir été leur aumônier au camp d'Achuleguy.

Le jeune commandant paraissait radieux; il s'avança au-devant de Carmen, et lui prenant la main :

« Dieu a permis que je pusse tenir ma parole, cousine, lui dit-il; consentez-vous à tenir la vôtre? »

— Je n'en ai jamais eu qu'une, et ce n'est pas dans cette occasion que j'y manquerai, fit l'Andalouse en rougissant.

— Venez donc, mes enfants, et que Dieu vous bénisse, comme je vais bénir les bagdes que vous porterez en témoignage de votre promesse de future union! » dit le prêtre.

Ils entrèrent dans la chapelle et prièrent un moment devant l'image vénérée de Nuestra Señora del Puig.

Ensuite, don Pablo, le religieux, plaça les deux anneaux sur l'autel, prononça les paroles ordinaires pour la bénédiction, et, se retournant vers les deux jeunes gens, demanda au père de famille s'il consentait aux fiançailles de sa fille avec Peppe Gutierrez.

« En présence de Dieu tout-puissant, de sa sainte Mère et des témoins ici présents, j'y consens, » répondit-il.

Le prêtre adressa ensuite des questions analogues aux deux fiancés, et, sur leur réponse affirmative, prit les anneaux et les remit à Peppe, qui en passa un au doigt de Carmen.

Don Pablo fit alors une courte allocution, récita une dernière prière; puis, tous ensemble sortirent du sanctuaire où avait été accomplie si modestement la cérémonie des fiançailles, peu usitée en Espagne, mais que don Gomez avait été le premier à désirer, pour assurer dans sa vie si aventureuse un protecteur à sa fille, s'il venait à lui manquer.

De l'époque du mariage il ne fut pas question; à présent, Carmen avait droit de compter sur

Peppe; Peppe était assuré, si une balle ne venait pas le frapper, que Carmen serait un jour sa compagne; et Bandito n'avait plus à s'effrayer de l'avenir, et, certain que sa fille ne serait pas abandonnée, pouvait désormais exposer sa vie pour son roi sans manquer à ses obligations de père.

Ensemble, ils redescendaient vers Estella, quand les clairons sonnèrent tout à coup et les cloches mises en branle annoncèrent à la population délivrée depuis quelques heures à peine l'approche de Sa Majesté.

Comme il est facile de le penser, l'entrée de don Carlos fut triomphale. Dorregaray, à cheval, à sa droite, et Andechaga, à sa gauche, lui rendaient compte de l'assaut donné par les Navarrais et de l'heureux succès de la journée. A la porte, le roi remarqua le drapeau planté par el Osso, et, de la main, salua ce loyal serviteur; puis, au milieu d'une pluie de fleurs, d'acclamations et de vivats, il alla descendre, après avoir, suivant sa coutume, fait une première halte dans l'église cathédrale, à une maison de modeste apparence, dont les fenêtres donnent sur une grande place.

Presque aussitôt Sa Majesté parut au balcon, la musique militaire joua la marche royale, et, généraux en tête, les bataillons carlistes défilèrent sous les yeux de don Carlos, qui, salué par mille acclamations, regardait avec orgueil ses beaux et braves volontaires, dont l'unique défaut, disait un officier supérieur étranger, est d'être un peu trop ardents à courir à la baïonnette.

Le soir, la ville fut illuminée *a giorno* et la place transformée en salle de bal, où une foule de jeunes filles dansèrent une partie de la nuit, sans se soucier des balles et des obus que la garnison républicaine du fort, ne pouvant les atteindre, faisait siffler au-dessus de leurs têtes.

Il est vrai de dire qu'elles étaient depuis longtemps familiarisées avec cette étrange musique.

El Osso était transporté.

« Quel bal de fiançailles ! répétait-il à Peppe et à Carmen. Jamais prince n'en a eu d'aussi beau. »

Don Carlos paraissait moins satisfait de cette outrecuidance de ses ennemis et avait résolu d'y mettre ordre; aussi, dès le lendemain, à la pointe du jour, se rendit-il aux batteries, et, s'exposant aux projectiles de l'ennemi avec ce calme dédaigneux qui fait le fonds de son caractère, lui-même pointa la première pièce et y mit le feu.

Les mesures étaient bien prises, car le boulet frappa de plein vol une meurtrière, dont il fit voler en éclat les encoignures.

Toute la journée se passa dans un duel d'artillerie plus bruyant que meurtrier.

Il était évident que le fort ne pourrait pas résister longtemps à la pluie de fer qui venait s'abattre sur lui; la garnison tenait ferme cependant, car elle s'attendait, non sans raison, à être secourue.

Villa Padierna, le général républicain, arrivait en effet, à marche forcée, à la tête de deux mille cinq cents hommes et d'une forte artillerie, espérant surprendre les carlistes, enivrés de leur demi-succès et occupés d'ailleurs au siège du fort.

Mais Dorregaray n'était pas homme à se laisser ainsi jouer par les républicains; ses vedettes, perchées sur la cime des montagnes, formaient autour d'Estella une large couronne, et chaque village suspect se trouvait sous la surveillance d'une grand'garde qui, abritée par des plis de terrain, bivaquait sous la garde de sentinelles dont l'œil ne se fermait jamais.

On s'était canonné toute la journée, et le crépuscule venait d'interrompre le feu, quand un montagnard arriva, haletant et couvert de poussière, pour demander à parler au général.

Dorregaray se trouvait en ce moment auprès du roi, mais don Carlos n'est pas de ces princes qui mettent leur repos ou l'étiquette au-dessus du premier devoir d'un chef d'armée, ou renvoient au lendemain les affaires sérieuses.

Le messenger fut introduit sans mystère comme sans bruit, tout simplement comme un courrier qu'il importe de recevoir.

Un quart d'heure après, il ressortait, et, en attendant une réponse, s'il y en avait une, venait s'attabler dans une tienda de bino (cabaret), pour

s'y rafraîchir et y manger, en se reposant, un morceau de pain et de fromage.

En France, il eût été assailli par une foule de curieux; mais en Espagne, chez les carlistes du moins, on n'est ni bavard ni indiscret, et personne ne se croit en droit de se faire rendre compte des marches et contre-marchés de l'armée.

Ceci est l'affaire des espions, qui, il faut le dire, coûtaient fort cher aux républicains et, grâce à la discrétion dont nous parlons, ne faisaient que de détestable besogne.

Boabdillo, qui, en voyant le messager entrer dans la tienda, s'était instantanément pris d'une grande soif, était venu s'asseoir près de lui.

« Padrona, fit le bohémien en jetant sur la table une piécette tirée de son bolsillo, une bouteille de saguarda et deux verres! »

Puis, les remplissant jusqu'au bord, il en plaça un devant le carliste, avec ce qu'il croyait être un raffinement de politesse, et, les choquant l'un contre l'autre :

« A la salud de usted, companero! » dit-il.

Malheureusement son accent traînant et sa manière de chanter en parlant trahirent le gitano.

Orgueilleux comme un Navarrais, le messager toisa de haut en bas celui qui osait le traiter de companero, et, pour bien lui faire comprendre qu'il n'avait que faire de sa politesse, demanda un verre de chacoli.

Tout autre se fût tenu pour offensé; le gitano se contenta de sourire agréablement. « Tous les goûts sont différents, dit-il; mais, par exemple, je n'ai jamais pu m'habituer au chacoli; il faut avouer que, parti du fond de l'Andalousie pour venir combattre sous la bannière royale, je n'en avais jamais goûté, pas plus que du saguarda. »

Le carliste demeura impassible.

« Après tout, reprit Boabdillo, quand on obéit à ses convictions religieuses et politiques, ce qu'on boit, ce qu'on mange devient bien indifférent; le triomphe de la bonne cause; voilà tout ce qui nous occupe, vous comme moi, j'en suis sûr? »

Le volontaire fit de la tête un signe d'acquiescement, pour se débarrasser de l'importun.

« Aujourd'hui, nous avons pris la ville; le château se défend encore; ces imbéciles croient que l'on viendra à leur secours; qui diable oserait venir attaquer Sa Majesté? »

Le gitano s'arrêta pour attendre une réponse, puis, voyant qu'elle ne venait pas :

« On dit cependant que Santa-Pau est parti de Saragosse; en avez-vous entendu parler? »

— Je ne m'occupe pas de ce qu'on raconte autour de moi, caballero; chacun a ses affaires en ce monde, et le mieux est de les faire sans en parler.

— Oh! quant à cela, vous avez bien raison; mais rien ne m'intéresse que la guerre, et je crois qu'en ce moment il serait fort heureux que les républicains essayassent de nous attaquer. Ne signale-t-on rien aux grand'gardes, d'où vous venez probablement?

— Hombre! s'exclama le montagnard exaspéré, vous êtes donc employé du Saint-Office pour vouloir me tirer ainsi les vers du nez? Encore une fois, mêlez-vous de vos affaires et me laissez en paix! »

Le bohémien vit qu'il était allé trop loin, et, balbutiant quelques excuses, il but à sa propre santé son second verre de saguarda, puis s'étendit sur un banc comme pour dormir.

Le messager put croire qu'il avait, en effet, succombé au sommeil, car bientôt après il se mit à ronfler; mais ce sommeil était si léger, qu'un soldat étant venu avertir le courrier de se rendre au palais, Boabdillo se leva aussitôt et suivit de loin le messager pour s'assurer de la direction qu'il prendrait en sortant de la ville.

Une heure après, il revenait de la porte de San-Iago, par laquelle le Navarrais venait de sortir en courant, lorsqu'il rencontra un bataillon en tenue de campagne partant en toute hâte, puis un second, commandé par Peppe, et enfin le roi à cheval, avec Elio et son état-major, prenant la même direction.

Cette fois, il n'y avait pas à en douter, quelque chose de grave se passait au dehors, et le gitano

ne rentra pas dans la ville avant de s'être assuré que la colonne, sortie par groupes pour ne pas éveiller l'attention, venait de se former au dehors et de prendre la route de Villatuerta.

Alors, rampant à travers les vignes, se cachant dans tous les fossés, il arriva jusqu'auprès du fort et siffla pour éveiller l'attention de la sentinelle, qui, après avoir apprêté son arme, lui cria de s'avancer. Un sergent, le revolver au poing, vint au-devant de lui.

« Les secours arrivent, défendez-vous vigoureusement, lui dit Boabdillo.

— Qui es-tu ? » demanda le sergent.

Le gitano tira de la doublure de sa vareuse un

papier signé par le colonel prisonnier à Achuleguy et fut introduit dans le fort.

A minuit, il était de retour sur la place, où l'on dansait encore.

« Demain, nous vous ferons danser avec d'autres violons! » pensa-t-il.

Pendant ce temps, le roi, à la tête de mille Navarrais, gagnait en toute hâte le village de Dicastillo; il venait d'apprendre par ses espions que la colonne républicaine de Villa Padierna, forte de deux mille hommes, dont cinq cents cavaliers et un nombre suffisant d'artilleurs manœuvrant quatre canons Krupp, s'avancit pour débloquer le fort de San-Francisco.



CHAPITRE XLI

LA PREMIÈRE BATAILLE



QUAND le jour reparut, le roi était absent, et la garnison d'Estella se trouvait diminuée de mille hommes, mais encore assez forte pour continuer le siège du château, dont la troupe avait

pendant la nuit mis en position deux nouvelles pièces, afin de répondre vigoureusement au feu des carlistes.

Où les munitions ne lui manquaient pas, où elle croyait n'avoir pas à les ménager, assurée que le secours promis ne tarderait pas à arriver.

Pendant toute la journée, la canonnade continuait sans résultats sensibles de part et d'autre entre le fort et les batteries placées sur les hauteurs. La ville, comme étrangère à ce duel, avait repris sa physionomie habituelle; les magasins étaient ouverts, les marchés approvisionnés par les campagnards des environs; les oisifs se pressaient dans les galeries dallées de la place de la

Constitution ou dans les cafés avoisinants; les églises se remplissaient de fidèles, et les volontaires que ne retenait pas le service des tranchées occupaient leurs loisirs en s'exerçant au jeu de paume, non loin de l'église de San-Juan.

La seule innovation qui indiquait l'état de guerre de la province dans la ville était, outre le costume inusité de sa garnison, l'aménagement à peine commencé d'une vaste ambulance dans une des maisons les plus spacieuses et les mieux aérées de la ville, où l'on s'occupait d'installer une pharmacie, ainsi que d'organiser un service médical, en prévision des blessés et des malades, absents encore, mais qu'une épidémie ou une bataille pouvait y envoyer d'un moment à l'autre.

L'établissement de ces ambulances, qui depuis le commencement de la guerre ont rendu de si grands services aux pauvres blessés, n'importe à quel parti ils appartiennent, car la charité n'a pas d'exceptions, est la réalisation des efforts



J. Sadler del.



Carmen soigne les blessés. (Page 665.)

de dona Margarita, la pieuse et digne compagne du roi don Carlos.

Dona Margarita ne ressemble en rien par la nature de son héroïsme et de son dévouement à dona Blanca, femme de don Alphonse. Pendant que cette princesse, sa boina à glands d'or posée sur ses cheveux d'or, caracole sur les champs de bataille, électrisant par sa présence les Catalans, dont elle partage les fatigues et les dangers, la reine, retenue par ses devoirs de mère sur un sol

étranger, vit dans une solitude profonde, sans cesse pensant à son malheureux pays, au roi, à ses valeureux défenseurs, organise des secours et des associations charitables, envoie des vêtements à ceux qui sont nus, du linge et de la charpie pour les blessés, dirige les ambulances, et, douce comme la Providence, ne songe qu'à soulager des misères et à calmer des douleurs.

Un moment, entraînée par son ardeur méridionale, Carmen avait songé à s'attacher à don-

Blanca, ou du moins à l'imiter en se faisant soldat comme elle, pour accompagner son père et son fiancé sur les champs de bataille et dans les tranchées ; mais la parole du roi, son refus de l'admettre dans les rangs de l'armée, et les conseils de son père avaient changé ses premières résolutions, et ce fut avec une décision bien arrêtée qu'arrivés à Estella, la jeune Andalouse, recommandée au curé de Saint-Jean par le marquis de los Angeles, alla faire inscrire son nom sur le registre de l'association de charité instituée par la reine dona Margarita pour le secours des blessés, sous le patronage de sainte Marguerite, reine d'Écosse, dont l'Escorial possède les précieuses reliques.

Les Espagnols font tout sérieusement ; il n'y avait donc, dans l'institution dont la fille d'el Osso faisait désormais partie, aucune de ces inventions que la vanité multiplie chez les peuples frivoles et passionnés de paraître : point d'uniforme, point de brassard à franges dorées, de croix rouge au chapeau, de cornette ou même de médaille suspendue au cou avec un de ces rubans aux couleurs criantes destinées à appeler l'attention publique sur la patriotique charité de son vaniteux propriétaire.

Depuis le directeur, habituellement un prêtre, jusqu'au dernier infirmier, chacun, dans l'intérieur de l'ambulance, ne portait que ses vêtements ordinaires ; mais au sommet de la maison, de manière à être vu de loin et comme pour servir de paratonnerre contre les bombes et les boulets de l'ennemi, flottait un drapeau blanc avec la croix rouge de Malte, au centre de laquelle la reine Marguerite, ancienne élève du Sacré-Cœur et femme du prince qui en porte l'image sur son uniforme, avait fait placer ce divin cœur.

Quand el Osso rentra le soir de la tranchée, il trouva sa fille revêtue de ses nouvelles fonctions d'infirmière ; pour le moment, elles se bornaient à étiqueter et à ranger des linges, des fioles, des médicaments, à préparer de la charpie ; il n'y avait ni malades ni blessés ; c'était le beau temps, mais il ne pouvait pas durer. La nuit venue, le fort et les batteries suspendaient leur feu, pour ne

pas jeter, comme on dit vulgairement, leur poudre aux moineaux. Don Gomez et sa fille allèrent se promener sur la place, toujours fort animée à cette heure-là.

Tout à coup, il se fit un mouvement dans la foule : c'était un cavalier carliste, blanc de poussière, qui arrivait bride abattue et demandait à parler au général Dorregaray.

Que s'était-il passé ? Y avait-il eu bataille ? quel en avait été le résultat ? Le roi, ne lui était-il rien arrivé de fâcheux ?

Bombillo était au premier rang, recueillant les rumeurs.



Bombillo.

Soudain, le général parut sur le balcon.

Il se fit un silence de mort.

« Buena noticia (bonne nouvelle) ! » cria Dorregaray. Le roi don Carlos de Bourbon, que Dieu garde ! vient de remporter une nouvelle victoire sur ses ennemis, et Villa Padierna, vaincu, fuit avec ses troupes en désordre devant nos bataillons. Compagnons et vous, señores et señoras, remercions Dieu ! »

Ce fut un ouragan de vivats, une tempête d'applaudissements ; en un clin d'œil, les fenêtres s'illuminèrent, et les cloches se mirent en branle.

L'allégresse était générale, quoique mêlée d'impatience de recevoir des détails sur le combat.

Le porteur de la nouvelle ne pouvait pas en donner beaucoup : il avait été acteur beau-

coup plus que témoin, et, en général, un soldat qui se bat ne voit qu'un très-petit coin du champ de l'action, dont souvent il ignore le résultat général alors que tout est fini. Malgré cela, il fut entouré, étouffé pour ainsi dire, et dix fois dans la soirée dut raconter ce qu'il ne savait pas ou savait fort mal.

Parmi les plus avides de l'entendre, mais non pas parmi les plus joyeux, se trouvait Boabdillo; et Osso, qui de loin le surveillait avec Carmen, n'eut pas besoin d'une grande perspicacité pour conclure du jeu de sa physionomie, quand il ne se croyait pas observé, que sa haine allait jusqu'à la fureur; son visage hâlé avait une teinte verdâtre, ses yeux prenaient une expression de vengeance concentrée.

Le hasard fit que son regard se croisa avec celui du bandit; le gitano tressaillit, tourna et retourna la tête avec embarras, comme s'il se sentait deviné, et disparut.

On ne le revit pas de la soirée.

Si quelqu'un l'eût épié, on aurait pu remarquer qu'il sortait de la ville, quittait la route pour s'enfoncer dans les vignes et profitait de l'obscurité afin de se diriger du côté du fort.

Mais personne ne s'occupait de lui; on avait bien autre chose à penser.

Le lendemain, d'autres courriers arrivèrent, et un bando affiché à la porte des principaux édifices fit savoir à la population que Villa Padierna, sorti de Sesma à la tête de deux mille cinq cents hommes, avait été attaqué et battu près d'Allo par le roi, qui, après l'avoir forcé à aller s'enfermer avec les débris de sa colonne à Losma, était revenu établir ses quartiers à Dicastillo.

Dans la journée arrivèrent aussi des blessés carlistes ou républicains, dirigés sur Estella, afin de débarrasser les ambulances, qui suffisaient à peine pour les soldats auxquels leurs blessures n'auraient pas permis de supporter sur les mulets un aussi long trajet.

A partir de ce moment, les fonctions de Carmen ne furent plus une sinécure; elle s'y attendait et s'y était préparée d'avance, de manière à pouvoir être réellement utile.

Son dévouement eut sa récompense. Parmi les blessés qu'elle soignait, il s'en trouvait deux ou trois qui faisaient partie de la compagnie commandée par Peppe; ils ne tarissaient pas d'éloges sur la bravoure de leur chef, qui avait eu l'heureuse chance, quoique chargeant deux fois à la baïonnette, de n'avoir pas reçu la moindre égratignure.

Le fort continuait cependant à se défendre avec énergie, quand le roi revint le surlendemain, 22 août, avec une faible escorte, de Dicastillo, où il avait laissé le premier bataillon de Navarre et plusieurs compagnies de celui de la princesse; la canonnade continuait toujours avec un égal acharnement.

Depuis vingt-quatre heures, Carmen n'était plus près de son père; occupée de ses nouvelles fonctions, elle n'avait pas eu le temps d'aller jusqu'aux batteries; et Osso, incorporé provisoirement dans le deuxième bataillon de Navarre, ne possédait pas plus de loisirs.

Les boulets avaient peu de prise sur le fort assiégé, qui, abondamment pourvu de vivres, aurait pu se défendre longtemps, de manière à permettre à Moriones ou à ses lieutenants de venir à son secours; sans doute la victoire remportée par le roi à Allo avait forcé les républicains à rétrograder de ce côté-là, mais de tous les points de l'horizon il pouvait arriver de nouvelles colonnes.

Il fallait en finir.

Dorregaray avait résolu d'emporter, coûte que coûte, le dernier point occupé par les républicains d'Estella.

Moriones, de son côté, avait juré de reprendre la ville.

L'acharnement des deux partis à demeurer maîtres de cette position importante, qui est, comme la clef de la Navarre et commande les défilés sauvages des Amescuas, donnait aux opérations militaires sur ce point une importance exceptionnelle.

Pendant que les carlistes, ayant recours aux derniers moyens, ouvraient la tranchée pour arriver jusque sous les murs du fort, y établir un

fourneau de mine et le faire sauter, s'il n'y avait pas moyen de s'en emparer autrement, Villa Padierna reformait ses troupes à Losma et à Lodosa, les gitanos s'avançaient à marche forcée vers Puente de la Reina, où le général Santa-Pau, gouverneur de Saragoase, cette ville doublement célèbre et par le mémorable siège qu'elle soutint contre les Français et par sa tour penchée, rivale de celles de Pise et de Bologne, venait les rejoindre à la tête de quatre bataillons d'élite détachés de la garnison.

Le cercle se resserrait; le choc devenait imminent.

Les Navarrais sont de rudes travailleurs de terre; leurs pionniers creusaient nuit et jour, cheminant lentement, mais sans jamais s'arrêter, à travers les rochers, et approchant de plus en plus par leur corridor en zigzag vers le mur principal de San-Francisco.

Toute ville assiégée est une ville prise, disent les Espagnols comme les Français, à moins qu'elle ne soit secourue du dehors. Le commandant du fort se serait rendu, s'il n'eût été informé d'une manière positive que ce secours arrivait; mais, le sachant, il redoublait d'efforts pour lui donner le temps d'attaquer l'armée carliste.

C'était dans ce but que tantôt il canonnait avec fureur les travaux des assiégeants, tantôt essayait par une sortie à l'improviste de les surprendre et de détruire leurs ouvrages.

De leur côté, les volontaires navarrais pressaient leurs approches et, toujours au guet, se tenaient prêts à secourir leurs travailleurs à la moindre menace de danger.

Pour cette surveillance, el Osso n'avait pas son pareil: accroupi ou même couché sur le sol derrière une pierre ou un buisson, il ne perdait pas de vue la porte par laquelle les républicains faisaient leurs sorties, et, avant qu'aucune autre sentinelle eût rien soupçonné, il avait déjà donné l'alarme en déchargeant sa carabine, dont la balle s'écartait rarement de son but.

Le retour du roi donna une nouvelle impulsion aux travaux; le 23 au soir, la tranchée arri-

vait au pied du mur; dans la même nuit, le souterrain de mine fut commencé.

Le lendemain 24, à midi, un parlementaire se présentait devant le fort pour faire une troisième sommation au commandant.

Celui-ci demanda jusqu'à neuf heures du soir pour réfléchir.

A cette heure, il était possible que l'armée de secours fût arrivée.

Le roi pouvait, d'un mot, faire sauter la garnison républicaine; il recula devant cette extrémité et accorda le délai, mais il fit charger la mine; si, à l'heure dite, les républicains n'avaient pas rendu leurs armes, c'en était fait d'eux.

El Osso avait obtenu l'honneur périlleux de mettre le feu à la mèche.

Au premier coup de neuf heures, le fort arbora le drapeau blanc, et un lieutenant se présenta aux avant-postes en parlementaire. Il avait plein pouvoir pour négocier.

Don Carlos se montra généreux pour une garnison qui avait si bien fait son devoir; il lui permit de sortir librement de la citadelle et de se retirer à Pampelune, les soldats sans armes, les officiers avec leur épée.

Une demi-heure après, pendant que la colonne républicaine quittait la ville et prenait, sous escorte carliste, la route de Pampelune, un courrier envoyé par le général Ollo venait avertir le roi que les bataillons de Saragoase, commandés par Turron, les gitanos de Sevillano et les troupes de Villa Padierna venaient de faire leur jonction.

Il n'y avait pas une minute à perdre, car il était impossible qu'un millier de carlistes à peine, réunis à Dicastillo, pût résister à une armée au moins dix fois plus nombreuse et pourvue d'une forte artillerie.

Les clairons sonnèrent aussitôt; les troupes coururent aux armes, et don Carlos, ne laissant dans la ville que le deuxième bataillon de Navarre, sous les ordres de Dorregaray, se dirigea en toute hâte vers la montagne.

Il n'était pas parti depuis deux heures, qu'un second courrier vint annoncer que les mouvements des ennemis indiquaient l'intention d'atta-



Saragossa, célèbre par sa tour penchée. (Page 668.)

quer le lendemain le quartier royal, et qu'un nouveau renfort leur arrivait de Puente de la Reina, prêt, suivant l'occurrence, à se joindre à l'armée de Villa Padierna, ou, si les carlistes sortaient d'Estella, à se jeter sur cette ville, dont ils ignoraient encore que le fort se fut rendu.

La circonstance était critique : sortir ou rester paraissait également dangereux ; le général carliste fit appeler ses officiers au conseil.

El Osso n'en faisait pas partie, et, ignorant ce qui se passait, il retournait à son quartier avec

el Esperavan, attaché comme lui au deuxième bataillon, et comme lui se plaignant de la mauvaise chance qui les écartait du champ de bataille, quand, à la porte San-Iago, ils se croisèrent avec une bande carliste des provinces basques que, par une heureuse inspiration, le général Lizarraga en personne conduisait au roi pour presser le siège de la ville.

Ce secours ne pouvait arriver plus à propos, et il fut convenu que pendant que les Basques prendraient la garde d'Estella, six compagnies détachées

chés du deuxième bataillon de Navarre se portaient sur Dicastillo.

Le plus important, maintenant, était d'avertir le roi du renfort qui partait pour le rejoindre, afin qu'il pût prendre ses dispositions en conséquence.

D'Estella à Dicastillo, la distance est d'environ trente kilomètres, en passant par la montagne, trajet qu'un bon marcheur peut facilement faire en quatre heures, quand il est chaussé d'espadilles et qu'il est Basque ou Navarrais.

Dorregray se souvint d'Esperavan, qui déjà avait rempli un message de cette nature, et l'envoya chercher pour lui donner ses ordres. Seulement, par précaution, comme il était possible que les routes fussent gardées, et qu'une balle est toujours à redouter en pareil cas, il lui enjoignit de s'adjointre un compagnon.

Le Catalan aux longues jambes pensa à son ami el Osso; mais, réfléchissant que le bandit n'était plus jeune, et que d'ailleurs il eût été peut-être difficile de le remplacer comme porte drapeau, il jeta les yeux sur Boabdillo, qui le premier s'offrit à ses regards au moment où il sortait de chez le général, et, jugeant à sa maigreur nerveuse qu'il devait être lui aussi taillé pour la course, il lui offrit de partir avec lui.

Boabdillo n'eut garde de refuser, et, s'empressant de remettre son fusil à un camarade, il s'arma d'une maquilla et partit aussitôt.

Cinq heures venaient de sonner à l'église de San-Pedro; à neuf heures au plus tard, le roi serait averti; à dix ou dix et demie, les six compagnies, marchant d'un pas plus modéré et encore fraîches, pourraient entrer en ligne.

Les clairons sonnèrent, les volontaires se réunirent en armes, et, sous les ordres de Lizarraga, partirent pleins d'ardeur, emportant leur drapeau ensanglanté, qui déjà avait flotté victorieux sur la porte d'Estella.

Don Gomez était radieux; cette fois, il allait enfin combattre en rase campagne, et se rencontrer face à face avec ces Descamisados, auxquels il avait voué une haine implacable; avec leur chef, ce don Sevillano, le meurtrier de son fils, l'insu-

teur de sa fille, l'homme qu'il avait juré de tuer de sa main.

Rien ne faisait supposer que l'action serait encore engagée, le roi, prévenu à temps de l'arrivée des six compagnies, attendant sans doute qu'elles fussent rendues à Dicastillo pour accepter la bataille.

Malheureusement, don Carlos ne savait rien; ses ennemis seuls étaient avertis.

Boabdillo était pourtant, lui aussi, un rude marcheur; en sortant d'Estella, il avait bouclé plus étroitement sa ceinture, mis dans sa bouche un caillou poli et avait dit à son compagnon :

« Marche ou cours sans t'inquiéter de moi; je n'ai jamais encore trouvé mon rival pour les jambes; ainsi, ne te gêne pas. »

El Esperavan avait sa vanité professionnelle, et il se mit à avancer par enjambées formidables; le terrain fuyait sous ses pas, mais l'Andalou trotta à ses côtés, sans se laisser devancer d'une ligne, sans que sa respiration devint plus pressée.

Cela dura une heure; on escaladait la montagne: le Catalan puisa en passant un peu d'eau glacée dans le creux de sa main et s'en aspergea le visage.

« Déjà? fit Boabdillo, qui jusque-là n'avait pas prononcé une parole.

— Caramba! tu es de fer, » dit Esperavan.

Et ils continuèrent à grimper.

Bientôt ils se trouvèrent dans des gorges sauvages, hérissées de rochers entre lesquels bondissaient des torrents qu'il fallait franchir en sautant de pointe en pointe, ou coupées par de larges fissures sur lesquelles un tronc d'arbre abattu servait seul de pont.

« Nous aurions mieux fait de suivre la route; ici, nous nous perdons, » remarqua le gitano.

Cette fois, ce fut au tour du maître d'école à sourire.

« Nous avons pris le raccourci, dit-il; et avant une heure nous serons à Dicastillo!

— Si nous ne nous perdons pas.

— Nous ne nous perdrons pas.

— En es-tu sûr?

— Certain.

— De quel côté est donc Dicastillo ?

— Ici.

— Et Losma ?

— Là.

— Ne les voit-on pas avant d'arriver ?

— Si on les voit ! je le crois ; un quart d'heure avant d'y être, nous traverserons un plateau, d'où nous dominerons cinq ou six villages à la fois. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Tout simplement dans le cas où tu serais tué, afin de pouvoir remettre la lettre si ce malheur arrivait.

— Ici, nous ne risquons rien ; nous sommes sûrs de ne rencontrer personne !

— Jusqu'au plateau ?

— Jusqu'au plateau. »

Boabdillo sourit d'une manière étrange, s'assura qu'il avait bien sous sa vareuse ce qu'il y avait caché, et continua sa course.

Enfin, on arriva au plateau ; il n'était guère plus de sept heures du matin ; le soleil, éclairant la vallée, dans laquelle il faisait glisser ses rayons obliques, détachait fortement sur la sombre verdure des rochers les blancs caserios et accrochait des étincelles d'or aux croix des clochers.

Un panorama dans lequel les villages auraient été découpés à l'emporte-pièce, et où l'on aurait tracé les routes avec un galon blanc cousu sur un drap vert, n'aurait pas été plus distinct.

« Voici Dicastillo, fit el Esperavan en étendant la main vers un village assis sur la croupe d'une colline ; c'est là qu'est le quartier général de notre roi ; les hauteurs qui le dominent sont celles de Santa Tolosia ; je connais tout cela : ici, dans ces vignobles, cette grande maison blanche avec un toit rouge, c'est la *Tejeria* (tannerie) ; plus à gauche, Robledo, un petit hameau.

— Où donc est Lodosa ?

— En arrière de Dicastillo, mais trop bas pour pouvoir être aperçu, car la ville est bâtie sur les bords de l'Ebre ; c'est là que Villa Padierna s'est réfugié après la bataille livrée à Allo, dont tu peux apercevoir le clocher et qui est sur la même ligne que Dicastillo, Sesma et Lodosa.

— Voici encore un village plus sur notre droite.

— Oui, Arroniz.

— Par qui est-il occupé ?

— Par les carlistes. Dans vingt minutes au plus, nous serons à Dicastillo, et, *gracias à Dios*, le roi don Carlos, que Dieu conserve ! sera averti à temps.

— Par les cornes du diable ! s'il est averti, ce ne sera pas par toi, » vociféra le gitano en se retournant subitement et en portant sur la tête d'el Esperavan un coup de maquila, qui, bien qu'amorti par sa *bofna*, fit tomber celui-ci sur les genoux.

En même temps il se rua sur lui pour lui arracher sa lettre.

« Misérable *traidor*, tu ne l'auras qu'en même temps que ma vie ! rugit el Esperavan en faisant le moulinet avec son bâton, qui brisa deux dents à l'agresseur.

— Eh bien ! meurs donc, chien, et vive la République ! » cria Boabdillo, qui, se reculant de trois pas, tira de dessous sa vareuse un pistolet et le déchargea sur le carliste.

Esperavan poussa un cri terrible de : « A moi ! à l'assassin ! » et tomba en portant la main sur sa poitrine, moins pour arrêter le sang qui coulait de sa blessure que pour défendre la précieuse dépêche dont il était chargé.

Sans se laisser intimider, le gitano arracha sa navaja de sa ceinture pour achever le malheureux messager, le dépouiller, puis le pousser dans l'abîme.

Trop faible pour résister, celui-ci fit un effort héroïque afin de se traîner jusqu'au précipice béant à quelques mètres à peine et s'y précipiter avec sa dépêche.

D'une façon ou de l'autre, le drame allait se terminer d'une manière tragique pour l'héroïque carliste, quand, par un bonheur providentiel, les aboiements furieux d'un énorme chien des Pyrénées attirèrent l'attention de Boabdillo, qui, voyant accourir l'animal suivi d'une intrépide bergère, renonça aussitôt à son attaque pour prendre la fuite.

Deux ou trois minutes plus tard, le chien arrivait, suivi de la jeune fille, qui, s'agenouillant auprès du Catalan, dont le costume indiquait





Arrive, traître maudit! (Page 675.)

qu'il appartenait à l'armée du roi, examina avec soin sa blessure, la lava avec de l'eau fraîche d'une source voisine et parvint à le rappeler à lui.

Quoique grièvement atteint et épuisé par une abondante hémorrhagie, el Esperavan eut encore la force de se relever; la Navarraise voulait le conduire jusqu'à un caserío peu distant, il refusa.

« Non, dit-il, je n'ai plus que quelques heures à vivre, je le sens; mais ces quelques heures peu-

vent me servir à sauver la vie à beaucoup de nos soldats et à détourner un grand danger qui menace le roi don Carlos; indique-moi le chemin le plus court pour arriver à Dicastillo, et donne-moi à boire quelques gorgées d'eau fraîche: tu rendras ainsi un service plus grand à la cause royale qu'en sauvant une vie qui, dans tous les cas, serait, à l'avenir, inutile à mon pays et à moi-même. »

L'héroïsme est une vertu si ordinaire dans ces

pays de montagnes, que la jeune fille ne s'en étonna pas.

« Allons, dit-elle; je t'accompagnerai, et, si les forces te manquent absolument, je porterai moi-même ta lettre au roi. »

Ils commencèrent à descendre la pente abrupte, et déjà ils étaient parvenus presque à la vallée, quand de sourdes détonations ébranlèrent les échos comme un tonnerre lointain; en même temps, les hauteurs de Santa Tolosa se couronnèrent d'une fumée blanchâtre, du sein de laquelle sortait une crépitation semblable au bruit produit par un chariot roulant sur une route nouvellement empierrée.

« La bataille, la bataille! s'écria le blessé en joignant les mains avec désespoir. Santissima Virgen! donnez-moi la force d'arriver à temps! »

Et, ramassant tout ce qui lui restait d'énergie, il commença à gravir la côte opposée d'un pas si rapide, que sa conductrice avait peine à le suivre.

Il n'y avait pas une demi-heure que Boabifillo avait commis son attentat, quand sa victime arriva à Dicastillo; le village était désert; un vieillard apprit au messager que depuis plus de deux heures le roi en était sorti, marchant avec sa petite armée au-devant de l'ennemi.

Le combat avait en effet commencé depuis huit heures du matin. Furieux de l'échec qu'il avait éprouvé quelques jours auparavant, renforcé par l'arrivée des gitanos de Sevillana, attendant d'un moment à l'autre des renforts amenés par le général Turrón, et comptant avec sa nombreuse artillerie avoir facilement raison des carlistes, Villa Padierna n'avait pas hésité à ouvrir le feu de ses canons mis en batterie à Santa Tolosa sur l'escorte du roi, qui s'avancait vers Allo avec le premier bataillon de Navarre.

La position des carlistes était critique, et don Carlos, qui pouvait à peine répondre avec ses deux ou trois pièces aux canons Krupp, bien supérieurs en portée, venait de se voir obligé de s'affaiblir encore en faisant retourner vers Dicastillo, pour défendre cette position, menacée par un mouvement tournant des forces ennemies, la moitié du 3^e bataillon de Navarre, ce qui réduisait à deux

bataillons et demi sa petite armée, forcée de lutter dans une position désavantageuse contre plus de cinq mille hommes appuyés par un corps de neuf cents cavaliers.

Tout autre général, dans ces circonstances critiques, n'eût songé qu'à assurer sa retraite; mais don Carlos comptait sur le ciel, dont, tête nue et devant ses braves, il avait imploré l'assistance; soutenu par l'intrépidité de ses généraux Ollo et Valdespina, il ne voulait pas même renoncer à l'espérance de la victoire.

La tournure que prenait la bataille était cependant loin de pouvoir confirmer son assurance.

L'ennemi continuant à développer ses lignes, commençait, grâce au nombre, à déborder sa droite et sa gauche, menaçant, en rapprochant ses ailes, d'enfermer les carlistes dans un cercle de feu.

Pour arriver à ce résultat, il suffisait à Villa Padierna de s'emparer de deux points culminants d'où il pourrait foudroyer facilement la petite armée de ceux qu'il appelait les rebelles.

Déjà l'une de ces deux positions, la *Tejería*, grand bâtiment isolé au milieu des vignes et présentant l'aspect d'une vaste caserne entourée d'un mur crénelé comme à dessein, était tombée en son pouvoir; un bataillon de gitanos achevait de s'y fortifier, et, tranquille de ce côté-là, le général républicain faisait avancer contre le village de Robledo, clef de la position, une forte colonne d'infanterie de ligne éclairée par une nuée de tirailleurs.

Tout semblait perdu; le roi mit pied à terre, tint conseil pendant quelques minutes avec ses généraux, puis les clairons sonnèrent, et Ollo, l'épée au poing, s'élança vers le village à la tête de quelques centaines de volontaires disposés à se faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de laisser emporter la position.

Si les carlistes avaient juré de sacrifier leur vie pour sauver l'armée, les républicains avaient fait serment de venger leurs précédentes défaites.

Chacun des deux partis, escaladant par une pente opposée les hauteurs de Robledo, s'efforçait d'arriver le premier au but; mais il était évident

qu'ils y entreraient en même temps et que, sur ce point du champ de bataille, l'action allait être sanglante et acharnée.

Du haut d'une colline voisine et entouré des derniers soldats dont il pût disposer, don Carlos surveillait à la fois tous les points où le combat était déjà engagé et attendait le moment du choc suprême, pour se porter avec sa garde au secours des siens s'ils paraissaient faiblir.

Soudain, une des vedettes signala un volontaire sans armes, qui, nu-tête, arrivait en courant du côté de Dicastillo, sans s'effrayer des balles qui sifflaient à ses oreilles, et coupant au plus court, comme s'il n'eût eu rien à craindre des projectiles carlistes ou républicains, qui autour de lui labouraient le sol, coupaient les branches ou moucheaient les rochers.

Une jeune fille l'avait d'abord suivi de loin; mais devant le feu des bataillons, elle s'était arrêtée hésitante et reculait, accompagnée d'un énorme chien pyrénéen.

Le roi, qui en ce moment se dirigeait vers le sommet d'un monticule en compagnie de son aumônier et de quelques-uns de ses gardes, remarqua que le coureur lui faisait, en se dirigeant vers lui, avec le bras de grands signes; il s'arrêta pour l'attendre.

Enfin, le messager arriva; ses lèvres serrées, la pâleur mortelle de son visage, l'expression étrange de son regard, et peut-être plus que tout le reste la manière dont il serrait sa main crispée sur sa poitrine, avaient quelque chose de si étrange, que don Carlos, soupçonnant vaguement une partie de la vérité, s'approcha vivement de lui en disant :

« Qu'as-tu, amigo? es-tu blessé? »

— Sire, tenez ferme, le deuxième bataillon de Navarre est tout prêt d'ici.

— En es-tu certain? »

— J'apporte la lettre du général Dorregaray, c'est lui qui m'envoie.

— Tu es blessé? »

— A mort, Sire; mais Dieu soit loué, si cela peut vous être utile! »

En ce moment, une ordonnance arrivait au galop; Ollo faisait demander au roi ses ordres.

« Dites-lui de tenir quelques instants encore; grâce à ce brave, la victoire est à nous. »

L'ordonnance partit comme une flèche.

« Ah! Sire, puisqu'il en est ainsi, laissez-moi baiser la main de Votre Majesté avant de mourir! » dit Esperavan.

Et, faisant sauter les boutons de sa tunique, le Catalan montra le trou sanglant de la balle, qui lui avait traversé la poitrine.

Ému jusqu'aux larmes, le roi le serra sur son cœur; puis, se tournant vers l'aumônier :

« Padre, lui dit-il, je remets en vos mains ce bon chrétien; pansez ses blessures et tâchez de nous le conserver; nous, senores, profitons de l'avis qu'il nous porte, et que notre victoire soit la première récompense de son héroïsme! »

Un second estafette arrivait bridé abattu, annonçant que l'on apercevait une colonne accourant à marche forcée par la route d'Estella.

« Allez dire à Valdespina de débusquer l'ennemi de la Tejeria, répondit don Carlos, je me charge de Robledo. »

Quelques minutes plus tard, sous les ordres du valeureux marquis, le quatrième et le troisième bataillon de Navarre, gravissant les hauteurs au pas de course, rejetaient les gitanos dans la fabrique, les débusquaient des vignes et, au cri de : « Viva el rey! » enfonçaient à coups de crosse les portes du bâtiment, dans lequel ils n'avaient pas encore eu le temps de se fortifier.

En même temps, Lizarraga, à la tête de ses six compagnies, se ruait à la baïonnette sur la colonne de Villa Padierna, la forçait à reculer et enlevait Robledo après une lutte acharnée.

Découverte par ce hardi coup de main, l'artillerie ennemie se trouvait en danger de tomber aux mains des carlistes, dont une colonne, commandée par Peppe, partait au pas de course pour s'en emparer; les servants n'eurent que le temps d'atteler leurs pièces et de se sauver en abandonnant un caisson.

A partir de ce moment, l'incertitude des républicains devint une véritable confusion et se changea en panique générale, quand don Carlos de Bourbon, jugeant l'occasion favorable de frap-

per un grand coup, chargea en personne à la tête de sa poignée de cavaliers le gros des ennemis, déjà vivement pressés par les Navarrais sous les ordres de Valdespina et Lizarraga.

Si Villa Padierna n'eût eu à sa disposition une forte cavalerie, contre laquelle il était impossible aux carlistes de se mesurer sans témérité en rase campagne, le général républicain, son artillerie et toute son armée tombaient infailliblement au pouvoir des vainqueurs.

Mais, au grand désespoir d'el Osso, qui, ne connaissant aucun danger, n'avait pas cessé de faire flotter son glorieux drapeau au plus fort de la mêlée et toujours au premier rang, le roi fit cesser la poursuite au pied de la montagne, d'où les républicains, culbutés par la furie des volontaires, s'éloignaient en désordre dans la direction de Sesma, abandonnant avec leurs morts et leurs blessés une quantité énorme d'armes, dont le sol était surtout jonché aux environs de la Tejeria, occupée d'abord par les gitanos.

Quelques salves d'artillerie, dont les boulets, ricochant dans la poussière, allaient porter la mort dans les rangs des fuyards, continuèrent seules à se faire entendre pendant près d'un quart d'heure, comme les derniers grondements du tonnerre à la fin d'un orage. Puis, lorsque les derniers chevaux, protégeant la retraite précipitée des républicains, ayant disparu derrière les ondulations de la plaine à l'horizon, les canons cessèrent leur feu, les bataillons carlistes, réunis sur les hauteurs de Robledo, saluèrent de leurs acclamations leur jeune et vaillant roi, qui, le col de son dolman déchiré par un éclat de grenade, passait devant eux, saluant de l'épée ses valeureux soldats, les félicitant d'une glorieuse victoire due à leur intrépidité, puis, arrivé au centre de la ligne de bataille, en face du drapeau décoré de nouvelles blessures, descendait de cheval et, fléchissant le genou avec tout son état-major, remerciait en son nom et au nom de l'Espagne catholique et royaliste le Dieu des armées, le Dieu qui seul peut, quand il lui plaît, donner la victoire.

Pendant que les clairons sonnaient, que les tambours battaient au champ et que, fixes à leur

rang, les carlistes présentaient les armes, dont ils s'étaient si bien servis, un brancard, porté par six montagnards, montait la côte à travers les vignobles, accompagné par un prêtre, qui de temps en temps se penchait sur un blessé.

Le prêtre était l'aumônier en chef de l'armée, le mourant el Esperavan.

Victorieux, don Carlos de Bourbon s'était souvenu de son fidèle serviteur, et il avait voulu sinon récompenser, au moins honorer le courage du Catalan aux yeux de tous ses compagnons d'armes.

Pour entonner le *Te Deum*, toute l'armée attendait le pauvre et obscur enfant du peuple, l'héroïque victime de l'attentat de Boabdillo.

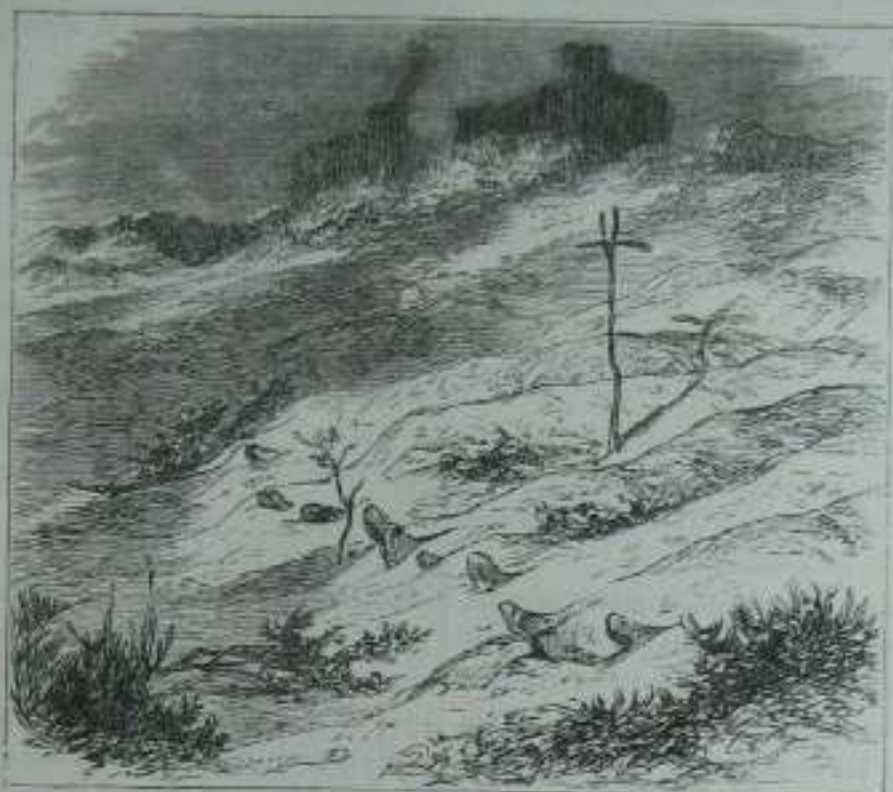
À son approche, le roi et les généraux se découvrirent avec respect; el Osso, sortant des rangs, vint incliner son drapeau sur le blessé, qui, de ses lèvres mourantes, baisa avec transport l'étendard de la religion et de la monarchie.

Le prêtre entonna alors le *Te Deum*, dont les échos, se renvoyant de montagne en montagne le chant triomphal rugi par deux mille voix, apportèrent jusqu'aux fuyards les derniers accents.

Don Sevillano put l'entendre, car il marchait à l'arrière-garde, blessé à la jambe d'un coup de pistolet que Peppe lui avait tiré sans le reconnaître à l'assaut de la Tuilerie.

L'ex-torrero savait, lui, quel était cet officier auquel il avait déjà voué une haine implacable et que partout et toujours il retrouvait sur son chemin; vaincu, mais non désespéré, il roulait dans sa tête d'atroces projets de vengeance non pas contre Peppe seulement, mais contre tout ce qui de près ou de loin pouvait appartenir à sa famille, à sa race, à son parti.

« Chantez, chantez, répétait-il en s'appuyant péniblement sur son sabre; vous payerez cher votre victoire, vous la payerez avec des larmes de sang. Les républicains, vaincus aujourd'hui, vous attaqueront demain plus nombreux; leurs bataillons vous entoureront dans vos provinces maudites et vous broieront en resserrant leur cercle de fer; nos couteaux vous ouvriront la poitrine pour en arracher vos cœurs sanglants, et les roues de nos quatre-vingts canons prussiens feront cra-



Ici, des pieds et des mains émergent des monticules. (Page 651.)

quer vos ossements sur les ruines fumantes de vos villes renversées. »

Pendant que le chef des intransigeants de Séville, rallié par intérêt au gouvernement qui avait fait massacrer les Descamisados de Triana, méditait de nouvelles vengeances ou plutôt de nouveaux crimes, le traître Boabdillo, profitant du désordre de la mêlée, revenait du milieu des gitanos, auxquels il était venu apporter la nouvelle trop tardive de l'arrivée des bataillons d'Estella, pour reprendre dans le camp carliste la trame de ses perfidies lucratives.

El Esperavan était mort dans la montagne; personne ne pourrait témoigner en faveur de l'assassiné, et l'imagination de l'Andalou était trop fertile pour ne pas trouver une fable afin d'expliquer cette mort et son retard à rentrer dans les rangs.

Pour son malheur, el Osso et Peppe s'étaient déjà revus, et le bandit lui avait raconté la mission confiée au Catalan et au gitano.

Depuis longtemps Peppe se défait de cet

homme et le surveillait; en l'apercevant dans les rangs, ses soupçons se réveillèrent; il l'interrogea. Boabdillo était prêt; il montra sa vareuse percée d'une balle et raconta comme quoi il avait été attaqué par des coureurs ennemis qui avaient fait feu sur lui. A la première décharge, son compagnon avait été tué et lui-même fait prisonnier; heureusement il était parvenu à s'échapper, et il revenait quand, trouvant le combat déjà engagé, il avait ramassé une arme pour combattre avec ses compagnons.

Le jeune capitaine ignorait encore le retour d'Esperavan; mais lorsque, se rapprochant du brancard sur lequel il était étendu mourant, il le reconnut, ses soupçons se réveillèrent, et, retournant vers les rangs, il appela Boabdillo.

Le gitano s'avança sans défiance.

« Viens aider à porter cette civière! » lui dit Peppe.

Le soldat s'approcha et, curieusement, jeta un coup d'œil sur le blessé.

Leurs regards se rencontrèrent.

Ce fut comme un choc électrique. Le gitano palit et recula, mais l'implacable regard de sa victime ne le quittait pas.

« Avance donc ! » commanda Peppe.

Boabdillo fit un effort et étendit la main.

Alors la main sanglante du Catalan se leva ; l'indignation empourpra son visage, et il s'écria :

« *Atras, traïdor maldito! atras* (arrière, traître maudit) ! »

A ce cri, le général Lizarraga se retourna.

« Qu'est-ce ? demanda-t-il.

— Mon général, fit Peppe en lui montrant le gitano, dont une sueur glacée couvrait le visage verdâtre et décomposé par la stupeur, cet homme est un traître et un assassin. »

A cette accusation terrible, le gitano, éperdu, n'essaya même pas de répondre ; ses dents claquaient de stupeur, il était anéanti et courbait le front pour ne pas voir la main vengeresse qui s'étendait vers lui en répétant : « *Traïdor! maldito traïdor!* »

« Eloignez cet homme, dit le prêtre ; sa vue fatigue le blessé. »

Et se courbant sur el Esperavan :

« Frère, fit-il, tu vas paraître devant Dieu ; songe qu'il est ton juge et qu'il punit sévèrement le mensonge et la vengeance ; cet homme est-il réellement ton assassin ?

— *Es el* (c'est lui), » répondit le Catalan.

L'aumônier se releva et répéta, en montrant Boabdillo :

« C'est lui. »

On entraîna le scélérat à quelques pas, devant le général, qui le pressa de questions ; il n'essaya même pas de se défendre et avoua tout.

Le général fit un signe et revint rejoindre le roi, qui, étranger à ce drame, tenait entre ses mains la main déjà glacée de l'ancien maître d'école, dont les yeux venaient de se fermer.

« C'était un bon serviteur, fit don Carlos ; que Dieu lui accorde la récompense de son dévouement !

« Maintenant, messieurs, que l'on s'occupe d'enterrer les morts et de transporter à l'ambulance, avec les plus grands soins, tous les blessés, quels qu'ils soient ; vous ne laisserez à Robledo que les plus malades, et j'irai les voir moi-même dans la journée. Quelques compagnies suffisent pour cela ; marquis de Valdespina, vous allez reconduire l'armée à Estella.

— *Viva don Carlos! viva el rey!* » vociférèrent les carlistes au moment où le roi, remontant à cheval, s'éloignait avec son état-major.

Il n'était pas au bas de la colline, que six coups de feu retentirent ; Boabdillo venait d'expier sa trahison.



CHAPITRE XLII

DESTRUCTION DU TRAITE DE VERGARA



ARMES ignorait encore ce que c'était que la guerre. Elle croyait le savoir pourtant, car elle s'était trouvée mêlée aux terribles événements de Séville et d'Alcoy; plus d'une fois, ses pieds avaient glissé dans le sang qui rougissait les pavés; plus d'une fois, ils s'étaient heurtés à un cadavre raidi sur les trottoirs; mais

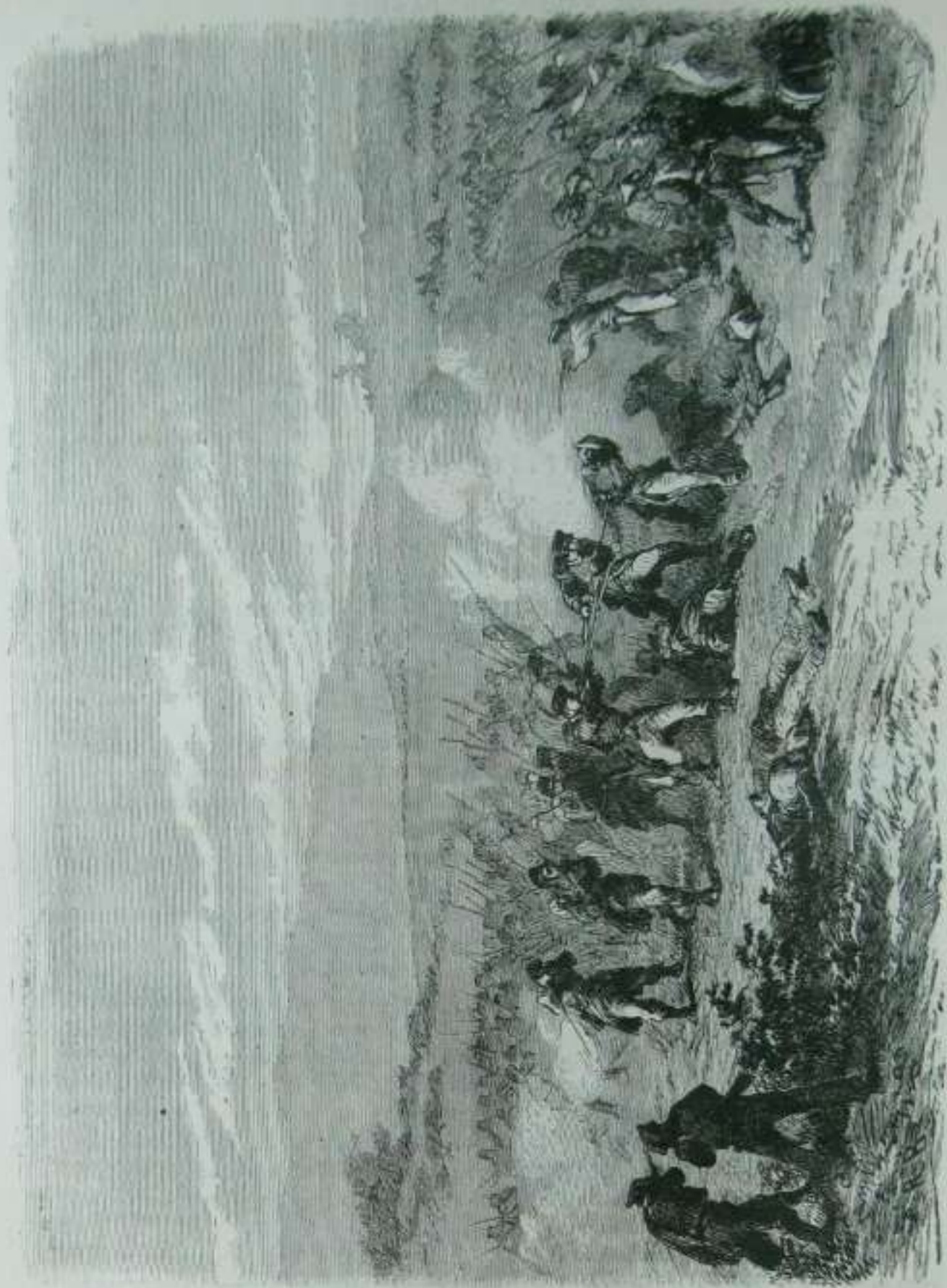
alors les balles sifflaient autour de sa tête; l'incendie l'enveloppait de sa fumée rougeâtre, et le crépitement saccadé des obus éclatant sur les places ou dans l'intérieur des édifices ne lui avait pas donné le temps de la réflexion.

Jusque-là, elle n'avait vu la mort pour ainsi

dire qu'à travers l'orgie de la rue, du bruit, du mouvement, et elle ne la connaissait pas plus que ne la connaît le soldat qu'enivre l'odeur de la poudre, et qui, excité par le clairon, la fusillade et l'emporlement de l'action, frappe à droite et à gauche, plonge sa baïonnette et la retire pour frapper encore, inconscient de ses actes et en proie à ce délire qui, chez les uns, est terreur, chez les autres témérité.

En de semblables occasions, l'homme n'est plus un homme; il ne vit que pour tuer, il est hors de lui; mais que le combat cesse, que la nuit déploie ses voiles et son silence sur ce théâtre de la lutte, tout à l'heure si ardente et si pleine de bruit; que la fraîcheur du soir apaise son sang, et que seul au milieu de la plaine où il a combattu tout le jour, son capitaine le mette en faction.

Quelle différence! Dans ces vignes hachées par la mitraille, dans ces champs labourés par les boulets, dans ces bois dont les branches pendent



En même temps, les rennes, à la tête de six ou sept autres... (Page 67-68)



Il serre la main au porte-drapeau. (Page 681.)

brisées et flétries, quelle lugubre tristesse! Çà et là, sous les rayons de la lune, brillent sur la terre noire des casques, des fragments d'épée; ici, des pieds et des mains émergent des monticules où les morts ont été enterrés à la hâte; là, les cadavres, semés un à un, semblent se cramponner au sol sur lequel ils sont tombés; quelques-uns ont conservé l'attitude et la physionomie du combat; d'autres, les membres convulsionnés par la douleur, expriment toutes les horreurs de

l'agonie. Le frémissement de la brise apporte à l'oreille frissonnante une plainte navrante, un hennissement affaibli, un râle de mourant.

La mort apparaît telle qu'elle est, et le cœur le plus intrépide se sent étreint par cette mise en scène si douloureusement grandiose.

Il en fut de même pour la jeune Andalouse. Quand arrivèrent les premiers courriers, se précipitant dans la ville, noirs de poudre et haletants, pour y jeter la nouvelle si impatiemment atten-

due par tous les habitants, quand le cri de victoire retentit dans les rues, que les cloches le répétèrent et que des hourras frénétiques l'accueillirent, elle se sentit transportée, et, comme tous les carlistes, elle applaudit à deux mains, sans songer à ce que coûtait cette victoire.

Mais bientôt les chariots suivirent, apportant les blessés de l'un et de l'autre parti, pauvres jeunes gens râlant sur la botte de paille ensanglantée où on les avait couchés, carlistes ou républicains, hâves, le teint terreux, les yeux éteints, les uns la poitrine trouée par les balles, les autres les bras et les jambes brisés, le crâne à demi fendu, défigurés par d'horribles blessures, mornes ou gémissants.

Alors seulement le cœur de la jeune fille se serra affreusement, et, pour la première fois, elle comprit cette parole du roi : « Vous rendrez plus de services à notre cause dans les salles d'un hôpital que sur un champ de bataille. »

Les premiers jours furent pénibles. Si grand que soit le dévouement, il a besoin d'un apprentissage; et il faut assurément plus de vrai courage pour panser une blessure, pour assister à une opération douloureuse, pour veiller au chevet d'un mourant, que pour tirer un coup de feu ou charger à la batonnette.

Si Carmen n'eût été qu'Espagnole, peut-être aurait-elle reculé devant les soins souvent répugnants dont une sœur de charité doit entourer un malade; elle était chrétienne, et, dans sa foi, elle trouva les forces qui lui étaient nécessaires pour remplir son héroïque mission.

L'Ange de la Palmeria devint l'ange de l'ambulance d'Estella; elle laissa aux hommes le courage et l'enthousiasme, pour devenir douce, patiente, dévouée; sa nature ardente l'emportait d'un autre côté: elle luttait contre sa nature, l'assouplit et la força à plier.

Lorsque quelques jours plus tard el Osso rentra à Estella avec le deuxième bataillon de Navarre et qu'il la trouva uniquement occupée de ses chers malades, il ne la reconnut pas.

« Vraiment, dit-il à l'aumônier, je n'aurais jamais cru qu'avec un caractère aussi fortement

trempe que le sien, elle pût s'habituer à une semblable vie.

— Señor Gomez, il y a une chose à laquelle vous n'avez jamais probablement réfléchi, répondit le prêtre en souriant.

— Laquelle, Révérend Padre?

— C'est que le métal le plus pliant est précisément l'acier, parce qu'il n'y en a pas de mieux trempé.

— *Es verdad* (c'est vrai), » reprit le bandit, tout étonné de n'avoir jamais songé à une chose si simple.

Un seul sujet le tourmentait.

Il ne voulait pas se séparer de sa fille, et il désirait par-dessus tout la conduire en Biscaye, dans son pays, où le général Lizarraga avait déjà formé des bataillons cantabriques.

Pour el Osso, les Navarrais étaient assurément de bons catholiques, d'excellents Espagnols; mais ils avaient un grand tort à ses yeux, celui de ne pas parler le basque.

Or, le vieux partisan répétait souvent à son futur gendre :

« Vois-tu, Peppe, je ne mourrai content que si, avant de rendre mon âme à mon Créateur, j'ai pu me confesser dans la langue de nos montagnes.

— Est-ce pour que le diable ne vous comprenne pas *in articulo mortis*? fit le capitalne en souriant.

— Ris si tu veux; mais, vois-tu, à verser mon sang, je voudrais que ce fût pour arroser la terre où je suis né.

— Moi aussi je préférerais retourner à Osma; là-bas, je connais toutes les montagnes, tous les sentiers; je pourrais rendre quelques services; ici, je ne serais pas capable de faire deux lieues sans m'égarer, et, pour traverser la chaîne des Amescuas, j'aurais besoin d'un guide comme un aveugle d'un chien.

— La difficulté est de décider Carmen à nous suivre; il n'y aura pas moyen de l'arracher à ses blessés.

— Dans la guerre, c'est ce qui manque le moins, padre, et nous pourrions lui en fournir avant longtemps là-bas.

— On s'y bat si peu.

— On s'y battra beaucoup bientôt, au contraire.

— Qui te fait penser cela ?

— Les projets que l'on prête à Sa Majesté.

— Je n'ai entendu parler de rien.

— A moi, on m'a dit qu'il allait transporter son quartier général à Durango, et de là se rendre à Guernica pour y jurer les facros.

— A Guernica ? Caramba ! c'est une des trois villes désignées, mais il y aura encore Bilbao.

— Oui, pour le troisième et dernier serment ; ce qui prouve que Sa Majesté est décidée à s'emparer de cette ville.

— S'il en est ainsi, je demanderai conseil à don Juan ; il doit être au courant des projets du roi.

— Alors vous ferez bien de le consulter tout de suite, car je crois qu'il est sur le point de partir pour la Catalogne, où il va rejoindre Son Altesse le prince Alphonse. »

El Osso hésitait encore cependant. A la bataille de Dicastillo, les gitanos avaient été vaincus et écrasés, mais une partie de leur bande avait échappé, et avec elle le féroce Sevillano, ce don Ramón, dont le bandit avait juré d'avoir la vie.

En quittant Peppe, il se rendit à l'ambulance, où il trouva Carmen toujours à son poste.

En ce moment, elle n'était pas de service, et elle descendit au jardin pour causer plus librement avec son père.

« Eh bien, hija, comment vont nos blessés ? demanda le bandit.

— Oh ! beaucoup mieux, père, répondit-elle ; parmi les carlistes, nous n'avons plus que trois ou quatre malades qui donnent des inquiétudes ; les autres sont en pleine convalescence ; quant aux républicains, qui occupaient à eux seuls les deux tiers de nos salles, presque tous sont rétablis assez pour pouvoir supporter le voyage jusqu'à Pampelune, où nous allons en diriger une centaine dans deux ou trois jours.

— Alors vous n'avez plus grand'chose à faire ?

— Non, Dieu merci, et il en sera temps, car nous avons eu de rudes et douloureuses journées à passer. Oh ! père, quelle horrible chose que la guerre !

— Préférerais-tu la République ?

— La République est pire encore, répondit-elle en soupirant ; ce que je demande à Dieu, c'est que la monarchie soit rétablie sans trop grande effusion de sang.

— De longtemps il n'y en aura probablement plus ici ; les deux leçons reçues par Villa Pardierna et Turron leur ôteront l'envie de nous attaquer de sitôt.

— Je le crois comme vous, père ; mais je pense que dans le nord des Provinces il va se passer de grands événements. Mme Calderon, qui est, comme vous le savez, la directrice des ambulances établies par les soins charitables de notre sainte reine dona Mariquita, me disait, il y a deux jours, en arrivant de Durango, que le roi se proposait de transporter de ce côté son quartier général pour presser le siège de Bilbao, déjà étroitement bloqué.

— Et probablement les républicains feront les plus grands efforts pour empêcher cette ville de tomber entre nos mains ; Loma, sans doute pour faire une diversion, a même fait une sortie de Saint-Sébastien ; il se proposait de surprendre et d'enlever le camp d'Achuleguy, où se forment nos réserves, et il y a eu un combat sanglant à la Renteria.

— Où les républicains ont de nouveau été battus ?

— Grâce à Dieu, hija.

— En Catalogne aussi il va y avoir de grands événements ; le général Saballs est ici depuis une heure, vous savez ?

— Non, c'est la première nouvelle.

— On croit qu'il est venu s'entendre avec Sa Majesté pour la conduite de la campagne.

— Ce qui prouve que l'orage s'écarte d'ici pour aller se reformer ailleurs, et qu'en demeurant plus longtemps à Estella, nous pour combattre, toi pour soigner les malades, nous perdions également notre temps. Ne penses-tu pas

qu'il serait préférable de suivre le roi dans les Provinces ?

— C'est tout ce que je désire, père.

— Ah ! gracias a Dios ! je craignais que cela ne te répugnât. Peppe, lui aussi, est tout disposé à partir ; je connais don Antonio Lizarraga, nous som-



Don Francisco Saballs.

mes Biscayens comme lui, je vais lui faire demander de nous attacher à son bataillon de Cantabriens. Là enfin nous serons tout à fait dans notre patrie.

— La Navarre l'est aussi un peu, padrecito.

— Certainement, Séville aussi et toute l'Espagne ; mais Osma est notre berceau, le berceau des Gomez, dont tu verras le blason sans tache sur la vieille maison dans laquelle je suis né.

— Eh bien, père, faites votre demande, et je serai heureuse de vous suivre dans vos chères montagnes et d'y faire connaissance avec nos parents, puisque là aussi je puis être utile à notre sainte cause.

Rassuré de ce côté et sûr de ne pas trouver d'opposition de la part de sa fille, le bandit alla frapper à la porte de son protecteur, don Juan de los Angeles.

Le comte était en ce moment en conférence avec un autre général.

El Bandito n'insista pas, et il se retirait discrètement, quand, de la fenêtre auprès de laquelle se tenait par hasard don Juan, celui-ci l'aperçut et l'appela.

Pensant que la réponse qui lui avait été faite la première fois n'était qu'un moyen d'écarter les importuns, et que le général se trouvait seul, il monta aussitôt et entra.

Il n'eut pas ouvert la porte, qu'il voulut reculer en s'excusant.

« Entrez, entrez ! » répéta le comte en souriant.

Et se tournant vers un autre personnage avec lequel il causait :

« Permettez-moi, dit-il, don Francisco, de vous présenter un brave volontaire, fils du célèbre Osso, dont vous avez sans doute entendu parler. Il arrive du fond de l'Andalousie, d'où il nous a rapporté le drapeau glorieux de son père le cabecilla et ramené une charmante señorita, sœur de charité volontaire dans nos ambulances ; lui-même s'est déjà battu à Dicastillo et a eu l'honneur d'arborer le premier son drapeau sur les murs d'Estella. »

Volontiers le bandit se serait passé de ce panegyrique ; mais, ne pouvant pas l'empêcher, il employa le temps que don Juan y consacrait à étudier la physionomie vraiment remarquable du cabecilla auquel celui-ci s'adressait et qui n'était autre que le général Saballs.

Ce héros de la guerre de Catalogne méritait un pareil examen ; il n'y a en lui rien de vulgaire. Agé d'environ soixante ans, d'une taille svelte et élevée, au premier coup d'œil il commande le respect ; ses traits nettement dessinés, ses lèvres serrées, la courbure de ses sourcils, l'acuité de son regard et le plissement de son front accusent à la fois la fermeté et l'intelligence.

Il serra la main au porte-drapeau, lui adressa quelques paroles pleines de bienveillance, l'inter-



Les Amisuevas ont un caractère de tristesse saisissant. (Page 686.)

rogea sur ses projets d'une voix douce et contenue, et s'enquit avec un intérêt marqué des événements passés à Séville, auxquels le bandit avait été mêlé d'une manière si dramatique.

Puis il parla de la guerre en général, toujours avec le même calme et sans cesse, en causant, de rouler entre ses doigts les longues pointes de sa moustache, qu'il porte raide et effilée.

Intimidé d'abord, car les natures brusques et violentes sont souvent les plus timides, el Osso finit par exposer son désir à don Juan.

Il voulait se battre, et c'est pour cela qu'il désirait quitter Estella, ou tout était fini.

Saballs l'interrompit.

« Fini pour un temps, dit-il, mais fini pour recommencer. Estella est la dernière position à laquelle renonceraient les républicains; dans la dernière guerre, cette ville a été le théâtre de batailles sanglantes, et, Bilbao fût-il emporté, les géné-

raux de la République ne repasseraient pas l'Ebre sans avoir fait ici un dernier et puissant effort.

— D'ici là, j'aurai le temps de revenir, si je ne suis pas tué, répondit el Osso.

— Vous tenez donc absolument à vous battre? reprit le cabecilla.

— J'ai soixante ans sonnés, général, et à cet âge, si l'on veut agir, il faut se presser, le temps n'est plus aux projets. »

Les deux généraux se prirent à rire, et le comte de los Angeles promit à son ami de parler en sa faveur à Lizarraga, qui dans deux ou trois jours au plus tard devait se mettre en route pour Durango.

La parole de don Juan n'était pas de celles qu'on appelle vulgairement eau bénite de cour; ce qu'il avait promis, il le tenait, et, dans cette circonstance, il fit si bien, que, malgré les observations de Dorregaray, qui aurait tenu à conser-

ver Peppe dans sa petite armée, le général biscayen fit prévenir el Osso, Carmen et son fiancé que désormais ils faisaient partie des bataillons cantabriques et qu'ils eussent à se tenir prêts pour partir prochainement.

Ils ne furent pourtant pas les premiers à se mettre en marche, car, la veille de leur départ, don Carlos de Bourbon et son escorte prirent le devant, se rendant par les Amescuas à Durango, où allait s'établir le quartier général.

Vingt-quatre heures plus tard, Lizarraga quittait à son tour Estella et prenait le chemin de la montagne.

L'époque des longs jours et des fortes chaleurs était passée; les pampres commençaient à jaunir dans les vignobles et les châtaignes à tomber dans les bois; déjà les matinées étaient fraîches dans les gorges profondes; le ciel prenait sa teinte automnale, et les brouillards, s'épaississant le long des cours d'eau, estompaient de leurs longues colonnes grises les plaines et les vallées.

A travers ce paysage en demi-deuil, la petite armée s'allongeait partagée en trois fractions à peu près égales, composées d'un bataillon portant chacun son nom particulier.

Celui de *Dona Blanca* ouvrait la marche; le second, *Triunfo*, occupait le centre; *Virgen del Carmen* venait le dernier, formant escorte au convoi de charrettes et de mulets portant des objets d'équipement conquis au combat de Dicastillo et destinés aux volontaires de l'armée du Nord.

La première journée de marche conduisit la petite armée au pied de la sierra de los Andios, formée par le prolongement d'une chaîne secondaire des Amescuas et appelée habituellement les Amescuas basses.

Moins pittoresques que les montagnes du camp d'Achuleguy, les Amescuas basses ont un caractère de tristesse grandiose dont l'effet devient surtout saisissant lorsque le soleil, voilé par les nuages, ne distribue sa pâle lumière que par plaques qui, promenées lentement de cime en cime, tantôt font jaillir dans la pénombre une ruine isolée, un pic aux arêtes rosées, plongent

les hauts sommets dans l'ombre, ou tantôt font resplendir tout à coup les eaux d'un lac endormi sous les sapins.

Parfois aussi les nuages amoncelés à l'horizon se confondent avec la montagne, dont les chaînes semblent se succéder à l'infini sans qu'il soit possible à l'œil de distinguer le point auquel cesse la réalité, auquel commence le mirage. D'autres illusions sont fréquentes en certains endroits, où la cassure irrégulière des rochers fait apparaître les ruines d'un vieux château rongé par le temps, là où peut-être non-seulement l'homme n'a jamais établi sa demeure, mais pas même posé son pied.

Pour un étranger, toutes ces formes sont autant d'illusions; pour les habitants du pays, autant de points de repère d'après lesquels ils se guident dans la montagne avec la même précision que les pasteurs nomades lisant au ciel leur chemin que Dieu y écrit en étoiles d'or.

Souvent, Carmen avait remarqué dans les sierras andalouses, le long des sentiers escarpés ou des routes solitaires, de lugubres croix noires projetant leur ombre sur le chemin; elle en connaissait la signification sanglante, et, passant devant un de ces signes de la *main irritée*, elle récitait un *Pater* et un *Ave* pour l'âme du voyageur tombé sous les coups d'un ennemi particulier ou d'un sauteur (chef de voleurs); or, dans les Amescuas, ce n'était plus des croix seulement qu'elle rencontrait, mais çà et là, à l'ombre d'un noyer hospitalier, d'un chêne ou d'un sapin, un petit édifice, une chapelle en miniature, sorte de guérite habitée par l'image d'un saint, mais où un homme pouvait aussi se blottir à la rigueur et où pendait à portée de la main une petite cloche de bronze.

La jeune fille en demanda l'explication à son père.

« L'hiver, lui répondit celui-ci, il arrive souvent que le voyageur, surpris par la tempête ou la neige, périrait s'il ne trouvait un refuge; le saint protecteur de la montagne le lui offre dans sa petite chapelle et lui prête sa cloche pour appeler au secours les fermiers des caserios, qui ne manquent pas, aussitôt qu'ils le peuvent, de se

mettre en route pour venir délivrer le malheureux transi par la pluie et par la neige. Ces refuges, qui chaque année sauvent la vie à des vingtaines de voyageurs qui, sans cela, périraient infailliblement, sont vénérés dans le pays sous le nom de *santos de las nieves* (les saints de la neige), et tel Anglais ou Français hérétique qui en a ri pendant la belle saison est bien heureux de leur demander un abri au moment du danger. »

La journée suivante se passa à redescendre la montagne par la pente opposée et à traverser une plaine fertile, arrosée de nombreux ruisseaux, de l'autre côté de laquelle les carlistes entrèrent à la nuit tombante à la station d'Alsasua, occupée par une garnison royaliste à la suite de la bataille de Dicastillo, et commandant par sa position la voie ferrée de Vittoria, de Pampelune et de Saint-Sébastien.

Depuis plusieurs jours, la circulation était interrompue entre ces trois villes, toutes les trois au pouvoir des républicains, mais Lizarraga avait envoyé des courriers en avant, et, par ses ordres, une locomotive attelée à des wagons de marchandises, qui la veille avait aidé à transporter don Carlos et son escorte jusqu'à Villareal, chauffait devant la gare, attendant les troupes de Biscaye.

Ce fut dans un wagon à bestiaux, et serrés les uns contre les autres, qu'el Osso, Peppe et sa fiancée franchirent cette série de tunnels dont, quelques mois plus tôt, la jeune fille avait étudié avec tant de soin la longueur et la position, lorsque, avec Miguel et Diego, elle méditait cette évasion audacieuse que l'intervention providentielle de Navarette rendit inutile.

Peppe, qui en avait déjà entendu le récit, désira que sa fiancée le lui lit encore sur le théâtre même où s'était passé le drame qui avait suivi leur arrestation et leur jugement à Vittoria.

Que d'événements s'étaient déjà succédé depuis cette époque : le coup de main de Navarette sur Fontarabie, le séjour au camp d'Achuleguy, le voyage à travers la sierra, la prise d'Estella, la bataille de Dicastillo ! Depuis aussi Gasparido

avait été fusillé ; Ramon, le fier Ramon, avait vu tailler en pièces ses insolents et cruels Descamisados ; on disait que depuis, battu une seconde fois à la Renteria, il y avait été tué ; mais cela était un bruit sans consistance et auquel il ne fallait pas ajouter grande créance. El Osso désirait vivement, du reste, que ce ne fût pas ; il n'aurait pas voulu assassiner don Ramon, mais il espérait bien avoir l'occasion de le tuer dans un combat, et il était à la fois trop Espagnol et trop peu carliste pour se douter que ce sentiment ne fût pas parfaitement chrétien.

A dix heures du soir, le train s'arrêtait à Anzuola, petite ville de douze cents habitants, située dans un frais vallon entouré de montagnes et arrosé par une charmante rivière dans laquelle se mire l'église gothique de San Juan Bautista, l'une des plus anciennes de la contrée.

Facilement, les volontaires auraient pu gagner Vergara, qui n'en est distante que de trois kilomètres, si Lizarraga n'avait eu ses motifs pour ne pas y arriver nuitamment. Les volontaires se roulèrent donc dans leurs capes et s'installèrent, les uns dans la gare, les autres sous le porche des églises, d'autres dans le jeu de paume ; chacun s'arrangea à sa façon et dormit comme il put.

Le lendemain, vers huit heures, les clairons sonnèrent, les bataillons se formèrent en bataille, les drapeaux furent déployés, et, commandants en tête, les troupes se mirent en marche pour Vergara.

Moins d'une heure plus tard, les carlistes arrivaient aux portes de cette ville ; ils y étaient attendus, car au-devant d'eux s'avancèrent les membres du conseil en manteau rouge, précédés de leurs massiers.

Vergara n'est pas une ville à dédaigner, même pour un touriste plus occupé de points de vue que de souvenirs ; posée dans un riant bassin que fertilise la Diva et que couronnent des collines boisées, elle n'a point, comme Ségovie par exemple, à présenter au voyageur un alcazar perché sur un rocher à pic, de magnifiques arènes, ou un aqueduc aussi célèbre que le fameux pont du Gard, mais sa physionomie a quelque chose de



Sigüenza, avec ses magnifiques églises et son aqueduc. (Page 687.)

frais et de riant qui rappelle les villes de la Suisse; des eaux ferrugineuses excellentes pour la trempe des armes jaillissent de toutes parts, et des fabriques considérables de cotonnerie lui donnent une certaine importance commerciale.

Un statisticien ne se fût occupé que de cela; Lizarraga pensait à toute autre chose; s'il s'était détourné de sa route pour passer par Vergara, c'est qu'il voulait briser le monument de la trahison de Maroto et déchirer le traité honteux conclu entre Espartero et ce grand coupable, à la suite de la fameuse scène du baiser de Judas, par lequel, le 27 août 1835, le général carliste vendit don Carlos et son armée au chef de l'armée isabéliste.

Le jour de l'expiation était arrivé.

Depuis près de quarante ans, le parchemin scélérat reposait enfermé dans une boîte d'argent, que recouvrait une table de marbre sous l'arbre du serment.

Ce fut vers cet arbre que l'ayuntamiento se dirigea, accompagnant le fier esbecillo.

Personne dans la ville ne savait ce qui allait se passer, la foule se pressait sur la place, silencieuse et inquiète.

Les bataillons formèrent le carré, immobiles, l'arme au pied; les clairons étaient muets et les drapeaux roulés autour de leur hampe.

Un homme vêtu de noir et entouré de quatre aides se tenait auprès de l'autel de la révolution.

Le général s'approcha alors, frappa le monument du bout du pied et dit à haute voix :

« Ici, un grand crime a été commis; que, par ordre de S. M. don Carlos de Bourbon, justice soit faite ! »

L'homme noir fit un signe; ses aides enfoncèrent leurs pinces de fer sous la plaque de marbre, la soulevèrent et la brisèrent.

On vit alors la boîte d'argent.

« Verdugo, fais ton devoir ! » reprit Lizarraga. Le bourreau, car c'était lui, ouvrit la boîte et en retira un parchemin qu'il déploya.

Au bas de ce document étaient apposées les si-



Le bourreau le déchira en morceaux, qu'il brûla dans un brasero. (Page 681.)

gnatures de Maroto, le traître, et d'Espartero, qui l'avait payé.

« Est-ce bien l'acte authentique ? demanda le cabecilla.

— C'est l'acte authentique, répondirent les membres du conseil.

— Qu'il soit donc traité comme il le mérite ! »

Le bourreau l'éleva une dernière fois pour que tous pussent bien le voir, puis il le déchira en morceaux, qu'il brûla dans un brasero rempli de

charbons ardents, et dont il jeta ensuite les cendres au vent.

Alors il s'éleva un cri immense de : « Vive le roi légitime ! mort aux traîtres ! » Les pierres du monument furent bouleversées ; l'arbre coupé par la racine à coups de hache, tomba avec fracas, et, autour de ses débris, les bataillons défilèrent comme défile un régiment devant le cadavre d'un condamné que le feu du peloton d'exécution a couché sanglant au pied du poteau.

Puis tous ensemble se rendirent devant la maison de l'ayuntamiento, où un scribe avait rédigé d'avance l'acte suivant, qui, signé par tous les officiers, fut lu du haut du balcon à la foule attentive :

« DIEU, PATRIE ET ROI.

« MOI, CHARLES VII,

« Dans la ville de Vergara, province de Guipuscoa, le 15..... de l'an de grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1873, Son Excellence don Antonio Lizarraga, maréchal de camp des armées royales, a ordonné qu'en présence des bataillons VIRGEN DEL CARMEN, TRIUNFO, DONABLANCA, il fut procédé à l'enlèvement de la table de pierre recouvrant l'ignominieux document appelé *Traité de Vergara*, lequel document ayant été extrait, ainsi que d'autres qui l'accompagnaient, a été brûlé et les cendres jetées au vent.

« Dont acte dressé et signé par tous les chefs qui ont assisté à cette exécution.

« Le commandant général, ANTONIO LIZARRAGA Y ESQUIROS; le commandant de guerre, LUCIANO BRÉSOLOS; le chef d'état-major, ANTONIO MAGAZAGA; le capitaine commandant du bataillon Virgen del Carmen, PÉDRE GUTIERREZ; l'alférez, PÉDRO RUIZ Y GOMEZ, etc., etc. »

Une semblable expiation ne pouvait pas se terminer sans une cérémonie religieuse. Ce fut à l'église de San Pedro qu'elle s'accomplit. Certes, il y a loin de San Pedro aux magnifiques cathédrales de Séville, de Burgos, de Valence ou de Tolède; mais, pour ne pas être comparable à ces géants de pierre, cet édifice, avec sa tour massive et élégante à la fois, sa nef aussi vaste qu'élevée, son beau chœur décoré d'une magnifique statue du Christ agonisant, chef-d'œuvre de Montañez, n'en est pas moins d'un très-grand effet, et, comme le dit un voyageur aussi habile à manier la plume que l'épée :

« Si est vrai que l'architecture dominante d'un pays soit le reflet du caractère, des sentiments, du degré de civilisation de ses habitants,

le voyageur qui parcourt l'Espagne doit se dire :
« Toutes ces églises, ces palais, ces monumentales fontaines, ces maisons armées sont l'œuvre d'une ancienne et vigoureuse race, fière, guerrière et religieuse, aimant les traditions et se passionnant pour le grandiose. »

Le reste de la journée se passa en danses et en réjouissances; tous les cœurs étaient heureux de ce bonheur pur que l'on éprouve par la conscience d'une tâche effacée.

Le *saguara* et le *chacoli* coulèrent à flots, les jeunes filles revêtirent leurs plus belles toilettes, et il n'y eut pas jusqu'aux aveugles et aux mendiants qui, oubliant pour ce jour-là leur triste rétrai : *Una limosna por el amor de Dios*, ne se trainassent de carrefour en carrefour pour donner des aubades aux images vénérées peintes à l'angle des rues et chanter, en s'accompagnant de la clarinette ou de la cornemuse, ces vieux couplets faits à l'époque de la trahison de Maroto et redevenus de circonstance :

*A Espartaco tonante,
Maroto traidor
Ha vendido España
Por un real de vellón.*

*A Espartaco tonant,
Maroto le traître
A vendu l'Espagne
Pour un réal de vellon.*

En venant à Vergara, le général carliste n'avait eu d'autre but que de détruire le monument honteux élevé par l'usurpation à la trahison. Cet acte de justice accompli, et quand il jugea ses soldats suffisamment reposés, il donna l'ordre du départ pour Durango, distant d'environ quinze kilomètres, et situé dans la province basque proprement dite ou Vieille-Cantabrie.

La marche se faisait par bataillons, mais à volonté, c'est-à-dire sans que les soldats fussent tenus à observer le silence ou même à garder leurs rangs.

On était là en pays ami, et il n'y avait pas à redouter la rencontre de volontaires républicains ou de troupes régulières du gouvernement dans

la riche vallée d'Elgueta, vestibule incliné par lequel de la province de Guipuscoa on pénètre dans la plaine plus large d'Elorio, autre centre de population dont les habitations, au lieu de se serrer les unes contre les autres, se dispersent au milieu des jardins et des prairies.

Cette dissémination des maisons en Biscaye est assez ordinaire; on dirait un troupeau répandu dans la bruyère, sous la surveillance d'un pasteur, qui n'est autre que l'église, assise généralement au sommet d'un mamelon et à laquelle tiennent seuls compagnie la maison de l'ayotamento, le presbytère et quelques autres maisons.

El Osso marchait auprès du mulet sur lequel était assise Carmen. Le vieux partisan nageait dans le bonheur; ses yeux étaient humides de larmes en franchissant la ligne idéale qui était comme le seuil de sa terre natale, de cette Biscaye qu'il aimait tant, et sa voix tremblait d'émotion quand il s'adressait soit à sa fille, soit à Peppe. Combien les gazons étaient plus verts, l'air plus pur, les lignes de la montagne plus harmonieuses depuis qu'ils avaient posé le pied sur cette terre de bénédiction!

Carmen souriait de son enthousiasme, qui lui montrait tout en plus beau, mais se gardait bien de le contredire; elle respectait sa joie comme on respecte celle d'un enfant, et s'efforçait de voir comme lui.

A Elorio, il n'y a guère de remarquable que deux forgeries de fer et une demi-douzaine de moulins que met en mouvement le ruisseau appelé Durango; mais el Osso trouva moyen de raconter une foule d'anecdotes relatives aux Biscayens et toutes à leur honneur. Rien ne fut oublié, pas même deux misérables sources sulfureuses, qui, au dire du partisan, auraient été capables non-seulement de guérir toutes les maladies, mais de rendre invulnérable quiconque s'y serait plongé.

Abadiano offrit à Carmen des particularités plus intéressantes. La ville, sans être grande, a ce qu'en style de peintre on appelle énormément de cachet: une église paroissiale assez ancienne, des rues étroites, irrégulières,

dallées de larges pierres et bordées de maisons moitié briques et moitié pierres, dont les toits en forte saillie forment auvent sur la voie publique, et présentant au-dessus de leurs portes à gros clous de fer et à vantaux curieusement tra-



Donnaient des subsidies aux images vénérées. (Page 690.)

vallées une série de blasons armoriés, témoignant de la noblesse de race des fiers et rudes hidalgos qui depuis des siècles habitent les manoirs de leurs ancêtres.

Tout ce pays montagneux, varié d'aspects; arrosé de ruisseaux, dont les eaux limpides comme le cristal bruissent dans un épais feuillage de verdure ou écument en bondissant aux flancs des rochers, offre une succession de paysages variés, tantôt gracieux, tantôt sévères, auxquels une vingtaine de petits ermitages, posés sur le sommet de mamelons arrondis, donnent le caractère d'une Thébàide en miniature.



Et le moindre village andalou. (Page 695.)

L'un de ces ermitages, construit au plus haut de la sierra d'Urquiola, sous l'invocation de san Antonio Abad, et but d'un célèbre pèlerinage, a acquis, depuis l'année de la grande trahison, une triste célébrité.

« Un soir maudit, fit le bandit en montrant à sa fille le clocher, dont la légère silhouette se profilait sur le ciel, le diable envoya deux de ses damnés dans le sanctuaire de Dieu, pour le malheur de notre patrie.

« L'un de ces hommes se nommait Espartero ; il avait mis son épée au service de la reine Christine ; il suivait le mauvais parti, mais du moins il n'avait engagé que lui et pouvait s'excuser par la vérité de ses convictions. L'autre avait un nom qui est devenu synonyme de celui de Judas Iscariote. Faux carliste, ce misérable avait attaché sa fortune à celle du roi légitime don Carlos, qui, trompé par son hypocrisie, l'avait non-seulement comblé de biens et d'honneurs, mais lui avait accordé une telle confiance, qu'il en avait fait en puissance l'égal du vaillant et loyal Zumalacareguy. Il s'appelait Maroto.

« Un soir donc, ces deux hommes se rencontrèrent dans l'ermitage, au pied de l'autel du Dieu

de vérité ; l'un d'eux, le christinos, portait une bourse pleine : il la vida sur la pierre sacrée. Maroto comptait l'argent à la clarté de la lampe du sanctuaire. Les trente deniers y étaient. Alors ils causèrent longtemps et un à un arrêterent tous les articles de l'infâme traité par lequel le carliste vendait son roi et son bienfaiteur, ses frères d'armes, toute une armée victorieuse que quelques jours après, afin que rien ne manquât à la trahison, il livrait à Vergara par un baiser, comme Iscariote avait livré son Dieu ; seulement le Judas moderne s'était ravi : au lieu de trente pièces d'argent seulement, il demanda un million, des grades, des décorations. Espartero trouva qu'un trône n'était pas trop cher à ce prix ; il accorda au traître tout ce qu'il demandait. Le crime fut consommé dans l'ermitage.

« Quelques jours après, l'armée carliste vendue n'avait plus qu'à déposer ses armes victorieuses aux pieds de ceux qu'elle avait vaincus tant de fois ; les officiers brisaient, en pleurant, leur épée, ne voulant pas la déshonorer ; le roi, abandonné de tous, sauf un petit nombre de fidèles, traversait avec eux la frontière de l'exil, et Maroto recevait l'or promis ; mais cette fortune ne le couvrit pas



Une guérite habitée par l'image d'un salut. (Page 686.)

contre l'ignominie; son nom, déshonoré, soulevait l'horreur et le dégoût; ceux mêmes qui l'avaient payé s'écartaient de lui avec aversion; les pierres prenaient une voix pour lui reprocher son crime. Personne ne l'exila; ce fut sa propre honte qui le chassa comme un vil scélérat. Désespéré, il partit pour l'Amérique et alla y cacher ses remords. Aujourd'hui, Lizarraga vient de

laver l'opprobre imprimé par le traître à la ville de Vergara. Des temps meilleurs vont luire pour l'Espagne. Voici Durango, où nous attend le roi don Carlos de Bourbon. Viva Dios! serrons-nous autour de lui, et que notre noble Biscaye soit le témoin d'un nouveau serment qui efface jusqu'aux derniers vestiges du parjure de Maroto!





On danse la zanganada en Aragon. (Page 695.)

CHAPITRE XLIII

EN BISCAYE



C'est une petite, mais forte et charmante ville que Durango la Biscayenne, située dans une des plus jolies plaines d'une contrée où abondent les paysages les plus ravissants; elle s'est ceint les reins pour combattre avec une ceinture de murailles; mais, comme les guerriers du moyen âge qui cachaient leur armure de fer sous l'écharpe aux couleurs de leurs dames, elle dissimule ses bastions, ses tours et ses glacis derrière un rideau d'arbres

frais, au-dessus desquels, pour regarder la vallée, peut-être pour la surveiller, elle élève ses deux hautes tours de Santa Anna et de San Pedro de Tavira.

Autrefois, dit-on, les habitants de cette cité se distinguaient entre tous par la gaieté de leur caractère; on aimait à rire, à danser et à jouer à la paume à Durango; la révolution y a mis bon ordre; aujourd'hui, l'escopette, accrochée au mur, occupe la place où pendant longtemps était restée suspendue la mandoline, et les fils des gais joueurs de paume songent plus à faire parler la poudre qu'à faire chanter la guitare.

Un certain M. Mador, un de ces libres pen-

seurs qui sont la gangrène des nations ou ils se développent, a cru ou fait semblant de croire qu'il avait trouvé la cause de ce changement.

« On ne saurait attribuer, dit-il, ce résultat qu'au système particulier d'éducation dû à la funeste influence du clergé. »

Naturellement, tous les guides du voyageur ont répété avec enthousiasme cette mensongère ineptie.

La vérité vraie est que si tous les Espagnols, et non pas seulement ceux de Durango, sont tristes, c'est non pas parce qu'ils se laissent guider par le clergé, mais parce que trop d'entre eux ont prêté l'oreille aux perfides suggestions des indépendants, d'où, par la force des choses, sont nés les intransigeants.

De toutes les pestes, il n'y en a pas de pire que la révolution; tout ce qu'elle touche, elle le flétrit, le souille ou le tue.

Les Provinces ayant eu le tort de vouloir rester catholiques, c'est sur elles que l'intolérance irréligieuse s'est acharnée avec le plus de fureur. Ce qu'elle y a commis de crimes, de vols, de pillages, d'incendies, d'assassinats, dépasse l'imagination. Après les violences, les calomnies; les victimes sont les seuls coupables, comme en Vendée, comme en Pologne, comme en Irlande, comme partout où la force prime le droit.

Mais que ceux qui regrettent de voir le caractère des Espagnols s'assombrir se rassurent; avec don Carlos, c'est-à-dire avec la légitimité, l'ordre, la religion et la stabilité, la gaieté reviendra dans la Péninsule: on jouera à la paume à Durango comme à Estella; on dansera la zanganada en Aragon, et le moindre village andalou verra revenir le beau temps de ses *ferias*; les guitares recommenceront à soupirer le soir sous les orangers, et, ce qui sera infiniment plus important, les cloches, condamnées à un long silence par les pillards d'églises, appelleront dans les cathédrales rendues au culte les fidèles empressés à témoigner leur reconnaissance à la Providence, qui, après tant d'épreuves, leur aura enfin rendu leur roi légitime.

Au moment où les carlistes arrivèrent à Du-

rango, la présence de don Carlos avait déjà transformé la ville. Avec lui, la joie y était rentrée.

Un drapeau flottant au sommet d'une petite et modeste maison située presque à l'extrémité de Durango, et quelques sentinelles se promenant de long en large dans le voisinage, indiquaient seuls la demeure provisoire du roi d'Espagne, l'Escorial momentané du successeur de Charles-Quint, de l'héritier du trône d'un empire sur lequel le soleil ne se couche jamais.

Sauf Dorregaray, demeuré à Estella avec ses Navarrais, presque tous les généraux de l'armée du Nord se trouvaient réunis à Durango, prêts à accompagner Sa Majesté, qui, le lendemain, devait partir pour Guernica, afin d'y prêter le serment solennel de fidélité aux fueros et y faire aux troupes la distribution des drapeaux.

L'annonce de cette double solennité avait causé dans toutes les provinces une agitation ou plutôt une émotion extraordinaire. Si les soldats de toutes armes fourmillaient à Durango, tout le reste de la Biscaye se dirigeait vers Guernica.

Au long des sentiers de chaque montagne, de longues files de paysans vieux ou jeunes, de femmes et d'enfants, descendaient vers la ville destinée à servir de témoin à l'imposante cérémonie.

Des femmes portaient leurs enfants à la mamelle; la route était longue et fatigante; qu'impartait? Cette considération ne les arrêtait pas.

« La vue du roi leur portera bonheur, » disaient les mères.

Et, pieds nus, elles continuaient leur chemin à travers les rochers.

Des vieillards courbés sur leurs bâtons, leurs longs cheveux blancs pendant sur leurs épaules voûtées; la poitrine haletante et épuisés de fatigue, se traînaient péniblement et semblaient dire :

« Peu importe que je tombe en arrivant, pourvu que je voie mon roi avant de mourir. »

Le voyage du roi fut une vraie marche triomphale. Il ne fut pas long, car de Durango à Guernica l'on ne compte guère plus de quatre heures; mais la route était pour ainsi dire une haie vi-



Cathédrale de Tolède (Page 690.)



Quand les dragons de l'empereur Napoléon... (Page 698.)

vante; des arcs de triomphe s'élevaient comme par enchantement à chaque carrefour, à l'entrée de chaque village.

Les cloches des églises sonnaient à toute volée; les fenêtres se pavoisaient de drapeaux.

Quand l'escorte royale approchait, les alcaldes sortaient au-devant du roi, vêtus de noir et portant la légère lance qui, dans les Provinces, remplace la varra ou baguette noire usitée dans les autres parties du royaume.

A chaque halte, il fallait subir un discours; Sa Majesté les écoutait gracieusement, le sourire

aux lèvres, répondait en quelques mots, saluait et passait, accompagné de l'évêque de la *Sen d'Urgel*, protecteur-né de la république d'Andorre.

L'évêque donnait sa bénédiction, la foule se courbait, et le cortège continuait sa route au milieu des acclamations et des vivats.

Le bataillon cantabrien dont el Osso faisait partie ouvrait la marche; il avait ordre de couper au plus court, partout où le passage serait praticable pour les chevaux. Tous les soldats qui le composaient appartenaient à la nation basque.

en parlaient la langue, et, presque tous chasseurs, connaissaient admirablement le moindre défilé.

Dédaignant la grande route, ils marchèrent droit à la chaîne de la *Muniqueta* et en escaladèrent les rampes.

En moins d'une heure, ils en atteignaient le sommet et y faisaient halte pour attendre la cavalerie.

Les volontaires formèrent les faisceaux sur le plateau, d'où la vue, d'un côté, plongeait sur la pente de la montagne par laquelle arrivait le roi; de l'autre, sur Guernica, jusqu'où elle descendait en suivant la douce inclinaison d'une plaine couverte de riches cultures et de plantations d'arbres à fruit.

Autant que possible, Carmen, excellente écuyère, comme toutes les Andalouses, et montée sur un de ces petits chevaux navarrais au pied sûr et infatigable, s'était maintenue en tête de la colonne, le plus près possible de la compagnie commandée par Peppe.

« Comment trouvez-vous notre chère province ? » fit celui-ci en lui tendant la main pour l'aider à sauter à terre.

— De plus en plus belle, répondit-elle, et j'ajouterais même de plus en plus séduisante; je m'attendais à trouver ici beaucoup de grandeur, les montagnes en ont toujours; mais ce qui me surprend et m'enchanté, c'est la grâce jointe à la force. Ces colosses à tête blanche, drapés de longs manteaux verts, dont chaque pli forme une gorge ombreuse ou une vallée émeraude, produisent l'effet le plus ravissant, et la plaine de Guernica, en particulier, est un véritable paradis terrestre dont les verts bosquets font rêver au temple de la Paix.

— Caramba! le temple de la Paix, s'écria el Oso; dis, si tu veux, le rempart de nos libertés, car Guernica est pour ainsi dire la ville sainte de nos fueros, et son vieux chêne, l'arbre sacré de notre indépendance; mais si les échos qui nous environnent ont quelquefois répété les sons des pandouros et des galoubets, bien plus souvent encore ils se sont éveillés aux détonations de l'artillerie ou au crépitement de la fusillade.

— Sans doute, *padrecito*, mais seulement depuis le commencement de la guerre civile, à l'époque de l'invasion française, quand les dragons de l'empereur Napoléon venaient, comme vous me l'avez souvent raconté, sommer les villes et les villages de se rendre à discrétion et de fournir les réquisitions exigées par les généraux de l'envahisseur.

— Je suis fâché, ma chère Carmen, interrompit Peppe, d'avoir à dissiper vos patriotiques illusions; je le ferai cependant, car les faits sont les faits, et personne n'a le droit d'arranger l'histoire pour le service de sa cause.

« Or, il est malheureusement certain que les délibérations tenues au pied de notre fameux chêne de Guernica, appelé par les républicains français le premier arbre de la liberté, ne se sont pas toujours passées avec le calme et la concorde qui auraient dû, ce semble, ne jamais leur faire défaut.

« Une cause presque puéile suscita dès le xiii^e siècle, dans l'assemblée des fueros à Guernica même, deux factions, dont les rivalités funestes rappellent les guerres les plus sanglantes des Guelfes et des Gibelins, des Montaigus et des Capulets.

— Je me souviens en avoir entendu parler, reprit Carmen; n'est-ce pas de la guerre des *Gambinos* et des *Onecinos* que vous voulez parler ?

— Parfaitement, ma chère amie; et j'aurais été étonné qu'instruite comme vous l'êtes de notre histoire nationale, vous n'en eussiez pas entendu parler.

— Ma foi, j'en ai entendu parler, moi aussi; mais comme j'ai fait plus d'histoire à coups de fusil qu'avec des livres, interrompit le bandit, je ne serais pas fâché, puisque nous en avons le temps, de savoir à quoi m'en tenir sur les deux partis.

— Comme je vous le disais tout à l'heure, répartit Peppe, la cause de ces divisions fut des plus futiles. Vous savez que tout auprès du chêne de Guernica existe encore un sanctuaire très-ancien, connu sous le nom de *Nuestra Señora de la Antigua*. Les fueros n'étant pas un privilège par-

ticulier aux Biscayens, mais étant, au contraire, communs à toutes les provinces, chaque année les Alavais et les Guipuscoans venaient célébrer une fête religieuse, lors de laquelle il était d'usage de faire hommage à la chapelle de cierges énormes, pesant jusqu'à cent quarante-sept kilogrammes. Vous comprenez qu'un cierge de cette taille ne se manie pas comme une simple bougie, et que, pour le porter aux processions, il était nécessaire d'employer un brancard. Là fut la cause de tout le mal.

« Quelques hommes d'Ulibarri, en Alava, eurent la malheureuse idée de proposer de prendre le brancard sur leurs épaules; les jeunes gens de Murua, en Guipuscoa, s'y opposèrent, disant qu'il était préférable de le porter à bras.

« La discussion dégénéra en dispute, la dispute en rixe. Les Alavais criaient : *Gamboia! gamboia* (en haut)! les Guipuscoans : *Onex! onex* (en bas)! les bâtons et les couteaux se mirent de la partie, le sang coula dans le sanctuaire; il y eut des images brisées, des profanations commises; toute la population prit part pour les *Gamboinos* ou les *Onecinos*. Chaque parti eut son drapeau: les *Gamboinos* adoptèrent le blanc, les *Onecinos* le noir. Chaque ville, chaque bourg, chaque château arbora l'une des deux bannières rivales, et la guerre civile éclata. Elle dura un siècle et plus; les Provinces furent ravagées, le sang coula à flots, l'incendie réduisit des villages entiers en cendres, des familles disparurent totalement, et Dieu sait ce qui serait advenu des Provinces, si les Rois Catholiques Ferdinand et Isabelle n'étaient enfin intervenus énergiquement pour terminer cette ridicule querelle dont aujourd'hui il ne reste plus d'autre trace que les noms de *Gamboinos* et d'*Onecinos*, que portent encore les deux partis aux élections annuelles.

— Voilà ce qui prouve une fois de plus, remarqua el Osso, combien une autorité légitime est nécessaire pour resserrer les liens de l'unité nationale. Que Dieu favorise les armes de don Carlos de Bourbon, et, avant peu, l'Espagne régénérée, renonçant à tous ces drapeaux

hostiles sur lesquels sont inscrits les noms funestes de serranistes, d'alphonistes, d'intransigeants, d'indépendants, à toute cette Babel de noms et de couleurs, n'aura plus qu'un seul étendard national, sur lequel elle écrira non plus : *Les trois n'en font qu'une*, mais : « Toutes les provinces n'en font qu'une. »

En ce moment, l'escorte royale arrivait sur le plateau; les cornettes sonnèrent, les volontaires coururent aux faisceaux, et au cri de : « En avant! marche! » poussé par Peppe, l'avant-garde commença à descendre vers la plaine.

Moins d'une heure après, drapeau flottant, elle faisait son entrée dans la ville de Guernica, dont les cloches sonnaient à toute volée et dont une foule énorme remplissait les rues, en poussant des cris de joie.

L'ayuntamiento en grand costume, le clergé revêtu de ses ornements, et les principaux citoyens de la ville, attendaient Sa Majesté pour la conduire processionnellement, sous un dais de velours bleu cantonné des armes d'Espagne, les lions et les tours, et semé de fleurs de lis d'argent, au sanctuaire de *Nuestra Señora de Antigua*.

Une circonstance particulière permit à Carmen d'assister à cette imposante cérémonie et de pénétrer jusque dans l'église, où tous les aînés, réunis autour de l'autel, tenaient déployés les drapeaux, que l'évêque d'Urgel, désigné pour célébrer la messe, avait témoigné le désir de consacrer par une bénédiction solennelle.

Sous la protection du piquet d'honneur, commandé par Peppe, et auquel elle était sensée attachée comme infirmière, la jeune fille traversa toute la ville et passa tout auprès de l'arbre célèbre des fueros, chêne énorme âgé de plus d'un siècle, rejeton et remplaçant direct du fameux chêne mort de vieillesse en 1811, et sous l'ombre duquel, d'après la tradition, Ferdinand et Isabelle avaient, à la fin du xv^e siècle, juré le maintien des privilèges basques.

Le sanctuaire était trop étroit pour que toute la suite du roi y pût trouver place: les porte-drapeaux, le peloton d'honneur, le roi, quelques généraux et une dizaine de cabecillas y pénétrè-

rent seuls, avec les députations d'Alava, de Guipuscoa et l'ayutamiento biscayen. Le reste des troupes et la foule demeurèrent dehors, rangés en demi-cercle autour du chêne et faisant face au palais du *Senorio*, vaste édifice dont la salle la plus grande est entourée de bancs de pierre à dossier de fer pour les anciens, et d'autres sièges destinés soit aux députés des autres provinces, soit aux conseillers de la couronne et aux généraux.

Ce fut dans cette salle que le roi vint, après la messe, prendre place sur un siège élevé, au-devant duquel, sur une table recouverte d'un tapis aux armes des Provinces, les anciens avaient déposé la Charte contenant les privilèges appelés *fueros*, une épée nue et le livre des Évangiles.

Une galerie régnaient tout autour de la salle et au-dessus de laquelle se trouve un long cordon de portraits en pied des anciens seigneurs de Biscaye, permettait à un nombre relativement restreint de spectateurs d'assister à la seconde partie de la cérémonie, celle de la reconnaissance par le roi de l'authenticité de l'acte qu'il était appelé à jurer.

C'était la moins importante, et ce fut aussi la plus courte. L'examen du document terminé et l'acte serré de nouveau dans une boîte d'argent fermée à quatre clefs, don Carlos revêtit les insignes ordinaires de la prestation du serment, puis, précédé par les députés portant sur trois coussins de velours la Charte, l'épée ainsi que le livre des Évangiles, sortit du *Senorio* et s'avança vers le chêne de Guernica, sous lequel on avait dressé un trône sculpté aux armoiries de la couronne et de la seigneurie, et entouré de colonnes corinthiennes entre lesquelles s'assirent, sur leurs sièges, les sept mainteneurs des privilèges biscayens.

Au même instant, cinq hérauts d'armes, montés dans les branches du chêne et revêtus des costumes traditionnels, sonnèrent de la trompe, tandis que leur chef, debout au pied du trône, entre el Osso, qui tenait, à droite, le drapeau de Biscaye, et un lieutenant de la garde d'honneur, porteur de l'étendard royal, proclama, en langue

basque, l'ouverture de la *calzaria*, ou assemblée générale.

Les anciens se levèrent alors, et, se tournant vers le roi, debout et tête nue, firent, à haute voix, lecture de l'acte des *fueros*; puis, la lecture achevée, le doyen s'approcha du trône, s'agenouilla et présenta le document déployé à Sa Majesté, qui, se couvrant de nouveau, d'une main tenant l'épée nue, et de l'autre touchant le livre sacré des Évangiles, prononça d'une voix ferme le serment d'observer les *fueros* et au besoin de les défendre par le glaive que lui remettaient les députés des trois provinces en signe de puissance.

Un tonnerre d'acclamations, des vivats délirants saluèrent cette déclaration solennelle. À voir l'enthousiasme des assistants, qui lançaient leurs bofnas en l'air, agitaient leurs bâtons, s'embrassaient en versant des larmes de joie, on eût dit qu'alors seulement ils se sentaient sûrs de posséder un roi suivant leur cœur, un roi pour lequel ils seraient heureux de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Mais là ne devait pas se borner l'imposante cérémonie de la journée de Guernica. Le peuple avait eu sa part, le roi voulut faire celle de son armée.

Par son ordre, la première compagnie des guides de Sa Majesté s'était rangée sur la place de Nuestra Señora de la Antigua, et vis-à-vis, en ordre de bataille, l'escadron des gardes à cheval.

Jusqu'à-là, le corps royal des gardes n'avait pas eu d'étendard particulier; mais, pour récompenser leur fidélité et leur courage, don Carlos de Bourbon avait décidé de leur faire présent d'un drapeau qui fût pour eux ce que le drapeau conservé par el Osso était pour les Biscayens.

C'est dire que chacune de ces bannières pouvait passer pour une glorieuse et sainte relique.

Seulement, personne encore ne connaissait l'histoire de cette bannière rapportée de l'exil par le jeune et vaillant prince.

Le mystère allait cesser.

L'officier d'ordonnance de service portant l'étendard vint prendre place au-devant de l'esca-

dron et le remit au duc de La Roca, qui le présenta au roi.

La musique n'avait pas cessé de jouer la marche royale depuis la prestation du serment; elle s'arrêta aussitôt, et, au milieu du plus profond silence, le roi, tenant l'étendard à la main, prononça d'une voix sonore les paroles suivantes (1) :

« Gardes, cet étendard est le même que mon aïeul porta glorieusement pendant la guerre de Sept ans.

« J'étais encore un enfant quand il me fut confié par la reine Marie-Thérèse, qui l'avait sauvé et conservé dans l'exil comme un patriotique trésor.

« Je me rappelle que, comprenant alors l'importance de cet acte et pressentant peut-être mes futures destinées, je répondis avec émotion : « Madame, je reçois et baise ce symbole de la religion, de la patrie, de la légitimité. Je le conserverai jusqu'au jour où il devra être remis aux braves qui auront pour mission de le défendre. »

« Gardes, ce jour est arrivé. Je vous confie cet étendard. Je le confie à des Espagnols, à des chrétiens, à des chevaliers.

« Colonel Ordunez, je remets ce dépôt entre vos mains.

— Sire, répondit l'officier, après avoir reçu de vos mains cette enseigne précieuse, mon devoir et celui de la troupe que je commande seront de la conserver pure et glorieuse, comme Votre Majesté nous l'a remise, et de la défendre, s'il le faut, jusqu'à mourir tous jusqu'au dernier, en criant : VIVE LE ROI !

— Vive le roi ! » répétèrent à la fois les soldats et la foule, qui battit des mains.

D'un signe, le colonel imposa silence à ces clameurs, et, se tournant vers son escadron :

« Caballeros, cria-t-il, jurez-vous à Dieu et promettez-vous au roi de suivre et de défendre cet étendard jusqu'à verser la dernière goutte de votre sang ?

(1) Tous les détails de cette scène, ainsi que les paroles du roi, ont été recueillis par un témoin.

— Nous le jurons, » répondirent-ils comme un seul homme.

L'évêque de la Seu d'Urgel, un vénérable vieillard auquel ses cheveux blancs formaient comme une auréole, se leva alors, et étendant la main :

« Si vous faites ainsi, enfants, dit-il, que Dieu vous récompense ! sinon, qu'il vous en demande compte !



Que commande un vieux château. (Page 705.)

— Oui ! oui ! répétèrent-ils, que Dieu nous en demande compte comme à des traîtres et à des lâches ! »

Des cris de : « Vive le roi ! vive don Carlos ! vive dona Margarita ! vive Pie IX ! vive la religion ! » éclatèrent alors de toutes parts, se mêlant aux accents de la musique et aux joyeux carillons des cloches.

Dans leur enthousiasme, ces braves et religieuses populations associaient, comme sur leur drapeau, ces trois mots, qui feront toujours tressaillir jusque dans ses dernières fibres un cœur vraiment espagnol : Dieu, le roi et la Patrie.

Ces cris du cœur, c'était l'écho de l'Espagne catholique et monarchique. Pendant que ces

soins, à la fois grandiose et si pleines d'émotions pour les partisans du roi don Carlos, se pressaient à Guernica, Moriones, furieux de la défaite de ses lieutenants à Estella, préparait une revanche éclatante contre les carlistes et réunissait toutes ses forces pour écraser le général Dorregaray pendant l'absence du roi.

Il avait les forces carlistes divisées, et, calculant le nombre des troupes qu'il pouvait mettre en ligne pour tomber à l'improviste sur une armée dont une partie surveillait Bilbao en attendant de pouvoir bloquer la ville, tandis qu'une autre occupait Dicastillo ou Tolosa et que la troisième se trouvait à Guernica, où elle avait accompagné le roi, il ne pouvait raisonnablement pas supposer que les carlistes fussent en état de lui opposer une résistance sérieuse, et se promettait d'écraser chacun des corps, dont il espérait avoir facilement raison en les attaquant successivement.

Ne s'en rapportant pas à ses généraux, et furieux de l'échec éprouvé par son lieutenant Villa Padriana, Moriones voulait conduire lui-même l'action et dirigeait des masses d'hommes, de munitions et de vivres du côté d'Arcos.

Son armée, déjà quintuple de celle des carlistes, s'augmentait chaque jour, à chaque heure.

Avec le nombre de ses canons et de ses soldats, sa confiance se changeait en certitude.

« Je ne suis fâché que d'une chose, répétait-il : c'est que tous les carlistes ne soient pas réunis autour d'Estella, pour en finir d'un seul coup avec eux; je veux les faire écraser sous les pieds de mes chevaux comme on écrase la vendange sous le pressoir. »

La confiance du chef avait tellement pénétré dans son armée, que don Ramon Espeleta n'eut pas de peine à réunir ses gitanos, dispersés après la bataille de Dicastillo, et à leur persuader de rentrer en campagne.

« Camarades, leur avait-il dit, ces brigands de carlistes nous doivent une première partie; la revanche sera terrible et le butin abondant; le moment est venu de se munir de sacs et d'aiguiser vos navajas; surtout pas de quartier, pas de pri-

sonniers; les femmes ont des enfants, les blessés guérissent, les vieillards peuvent tirer un coup de fusil; tuez tout, seuls les morts ne reviennent pas. Il n'y a que trois personnes que je vous recommande d'épargner : le traître Peppe, celui qui, à la tête de ses assassins, a semé de cadavres les rues de Séville; le bandit el Osso, dont j'ai juré de boire le sang, et cette fanatique dona Carmen, qui, ne pouvant pas égorger vos frères sur un champ de bataille, s'est déguisée en infirmière pour les empoisonner dans les ambulances. »

Et comme un de ses officiers se récriait, disant qu'il ne souffrirait pas que ces scélérats eussent la vie sauve :

« La vie sauve, rugit Sevillano; ne crains rien, Joaquino; je te jure qu'ils mourront, mais de ma main, lentement, et de manière à souffrir dans chacun de leurs membres. Le diable te garde d'éprouver une seule des tortures que leur réserve ma vengeance !

— Bravo ! vociférèrent les brigands; mais nous ne voulons pas attendre; demande au général en chef de nous lancer en colonne infernale pour détruire les repaires de nos ennemis; à présent qu'il n'y a plus pour les garder que des femmes et des vieillards. »

Moriones ne demandait pas mieux que d'utiliser ces féroces auxiliaires. La terreur est une bonne chose pour jeter la démoralisation dans un pays; aussi le général fit-il au chef des assassins l'accueil le plus amical.

« Va, lui dit-il en promenant son doigt sur la carte des Provinces; tout ce que vous prendrez, je vous l'abandonne; si tes soldats se montrent peu généreux, cela n'est pas mon affaire, je fermerai les yeux; seulement souviens-toi que tu prends sur toi la responsabilité de tes actes, et que si la presse étrangère s'émue de vos excès, je me réserve de les désavouer.

— Mais non pas de les punir, » interrompit Ramon.

Le général sourit.

« Sois sans crainte, dit-il; tu es de ceux qu'on désavoue, parce qu'ils peuvent être compromis-

tant, mais qu'en même temps on récompense, parce qu'ils sont utiles. Tout le mal que tu feras aux carlistes sera un bien pour la République; plus tu en feras, plus tu mériteras la reconnaissance du pays.

— Où Votre Excellence me conseille-t-elle d'opérer? continua Ramon, enhardi. Le pays est ruiné aux environs d'Estella; serait-il imprudent de porter le ravage plus loin?

— Qu'entends-tu par plus loin?

— En Biscaye, par exemple.

— Ce sera un moyen d'inquiéter les carlistes occupés au blocus de Bilbao et de leur enlever les ressources qu'ils tirent des pueblos rebelles; seulement, prends garde à toi: c'est un pays à embuscades et où chaque paysan est un ennemi. Tu dois savoir, en outre, que le prétendant se trouve à Durango en ce moment.

— Je le sais, Votre Excellence; mais je vais faire la guerre de guerilleros, et Sa Majesté de contrebande dédaigne trop des irréguliers pour faire marcher contre eux les gardes attachés à sa brillante personne.

— De quel côté es-tu décidé à opérer?

— Dans la sierra d'Orduna et sur les bords du Nervion; il y a par là quelques villes ou villages que je tiens particulièrement à incendier.

— Ah! une vengeance particulière?

— Comme vous le dites, Excellence.

— Et contre qui?

— Contre un traître nommé el Osso qui a sa maison à Osma, et contre son parent Peppe Gutierrez, ex-capitaine de l'armée régulière, aujourd'hui déserteur et commandant dans les bandes carlistes.

— Très-bien, je te donne carte blanche; tu peux les pendre ou les fusiller à ton gré; tâche seulement qu'avec toi ils ne prennent pas les devants.

— J'y veillerai, Votre Excellence, et je vous remercie; avant longtemps, vous entendrez parler de don Ramon Sevillano.

— Quand pars-tu?

— Dès demain, avec trois cents hommes décidés.

— Parfaitement; reviens ce soir: je te donnerai un mot pour le brigadier Losma, qui occupe la Biscaye; il te fournira quelques miquelets pour te servir de guides dans les montagnes, que personne ne connaît mieux qu'eux.

Le lendemain, à la nuit tombante, le commandant Ramon partait à la tête de ses gitanos, brûlant du désir de piller, mais plus encore de se venger des carlistes, qui les avaient si maltraités à la Tejeria.

Un mendiant biscayen, séduit par l'appât de quelques douros, leur servait de guide; la fortune avait permis que, juste au moment où Ramon en avait besoin, cet homme, qui passait sa vie à errer dans le camp ou aux environs, vint s'offrir spontanément.

Cette rencontre n'avait cependant rien d'extraordinaire; il était rare, au contraire, qu'en pareil cas, les guides du pays fissent défaut; seulement il arrivait souvent que ces guides s'esquivaient au moment où leurs services étaient le plus nécessaires, et l'on remarquait que les bandes carlistes poursuivies avec le plus d'acharnement disparaissaient tout à coup comme par enchantement.

Espeleta n'ignorait pas ce danger; aussi avait-il annoncé à Perrico (tel était le nom du mendiant) qu'il le ferait surveiller de près, et qu'à la première démarche tant soit peu louche, il lui briserait le crâne comme à un chien.

A demi idiot, le pauvre Perrico s'était contenté de sourire naïvement à cette menace.

Rassuré par la bêtise du montagnard, Ramon n'avait plus hésité.

Cette fois, le traître était bien un traître.

En moins de quatre jours et par des chemins habilement choisis dans la montagne, les gitanos arrivèrent à Orduna, petite ville assise au fond de la vallée du même nom, au pied de la masse imposante des rochers verticaux connus sous la dénomination de *pena d'Orduna*.

Don Ramon avait lui-même choisi cette ville comme centre de ses futures opérations, c'est-à-dire de ses pillages.

La position ne pouvait être plus favorable





Fille de mon cœur, sois la bienvenue. (Page 705.)

pour des guerilleros. Orduna n'est pas, il est vrai, une place forte; mais, distante seulement de 40 kilomètres de la ville de Bilbao, occupée par les républicains, elle offre au regard tout un choix de véritables citadelles dans les escarpements de ses rochers, qu'une poignée d'hommes pourrait défendre contre toute une armée, et se trouve elle-même dans un cirque entouré de hautes collines abruptes, dont l'écartement forme un passage à peine suffisant à l'écoulement des

eaux du Nervion, et que commande un vieux château dont les ruines, noircies par l'incendie, se confondent avec les rochers gris sur lesquels sont assis ses fondements.

Décidément, la chance avait bien tourné pour Espeleta, qui, sans avoir rencontré une seule fois les carlistes, se trouvait ainsi transporté au centre même des villages qu'il se proposait de réduire en cendres. Généreux pour les traîtres, il voulut récompenser Perrico de manière à réchauffer le

zèle de ce précieux auxiliaire; l'ayant fait appeler près de lui, il le félicita de sa fidélité, lui fit compter le nombre de douros convenu, et, pour lui témoigner sa satisfaction, lui donna un superbe puro, que le père accepta sans façon et se mit à fumer sur l'heure.

« Amigo, continua le chef des Descamisados en lui frappant familièrement sur l'épaule, tu vois ce que l'on gagne à me servir fidèlement, mais ce n'est qu'un commencement; continue à bien remplir ton devoir, et je te promets de te donner assez d'argent pour faire de toi un des plus riches propriétaires du pays.

— Vrai! vous me donneriez de quoi acheter une terre et un troupeau? fit le mendiant en ouvrant de grands yeux pleins de convoitise.

— Comme tu le dis, amigo!

— En sorte que je pourrais passer ma journée à boire du saguarda et à jouer à la pelota?

— Rien autre chose.

— Madre de Dios! il faudrait être bien imbécile pour refuser son bonheur; à la vie, à la mort, vous pouvez compter sur moi, général. Où voulez-vous que je vous conduise?

— Oh! pas loin, à Berguenda, Medina del Tolar, Villarcaya et Osma. Tu en connais sans doute les chemins?

— J'ai gardé les chèvres assez longtemps pour cela dans les environs, dans ceux d'Osma surtout, à dix kilomètres au plus d'Orduna, mais perché au milieu de rochers qui ne sont pas faciles à escalader.

— On arrive toujours partout; mais reste à savoir si les carlistes n'y sont pas.

— Faut-il y aller voir?

— Combien te faut-il de temps pour cela?

— Dans quatre heures je puis être de retour.

— Pars donc tout de suite, et reviens de même; tu sais que je ne marchandé pas la récompense pour ceux qui me servent. »

Quatre heures après, comme il l'avait promis, Perrico était de retour.

Il avait tant couru, qu'il était essoufflé; mais aussi que de nouvelles importantes il rapportait!

Pour les entendre, il n'avait eu qu'à ouvrir les

oreilles: c'était un chef carliste qui les donnait.

L'armée royale, rentrée à Durango après le serment de Guernica, n'était pas restée longtemps inactive; une partie s'avancait en ce moment vers Echavarri, pour former le blocus de Bilbao; une autre remontait vers Estella avec le roi, auquel Dorregaray, sur le point d'être attaqué par Moriones, faisait demander des secours. Un bataillon biscayen tenait seul garnison au quartier général, et quelques bandes, commandées par divers cabecillas, couraient le pays pour lever des contributions en argent ou en vivres.

Quelques heures auparavant, une de ces bandes, composée d'environ deux cents hommes, avait frappé d'une forte contribution les habitants républicains d'Osma, en représailles d'une amende de même nature imposée cinq ou six jours auparavant sur les carlistes de la ville.

L'alcade, un patriote placé à la tête de l'ayuntamiento par ordre du général serraniste Loma, ne pouvant pas payer à l'instant, avait demandé deux ou trois heures, et s'occupait en ce moment à ramasser le nombre de douros et de rations auquel il était taxé.

Ces nouvelles étaient pour Espeleta de la plus haute importance, d'autant plus que, d'après le rapport de son espion, la colonne royaliste, afin sans doute de ne pas perdre de temps, s'était aussitôt éloignée, ne laissant derrière elle, dans un pays qu'elle croyait pour le moment évacué par toutes les guerillas républicaines, qu'un officier et quelques hommes, chargés de recevoir le lendemain matin la contribution de guerre et de la transporter soit à Durango, au quartier général, soit là où le cabecilla leur aurait donné rendez-vous.

En profitant de l'ignorance de l'ennemi, il était donc facile de se présenter inopinément devant Osma, d'y faire prisonnier les quelques soldats carlistes et leur chef qui s'y trouvaient encore, s'emparer comme de bonne prise de la contribution forcée, puisqu'avec une casuistique tant soit peu élastique on pouvait la considérer comme appartenant d'ores et déjà à l'ennemi, et, par une revanche parfaitement légitime, en frap-

per une encore plus forte sur les royalistes, pour les punir de leur défection au pouvoir établi, voire même de leur trahison patente.

Peut-être un autre motif, plus puissant que tous les autres, incitait-il don Ramon à ne pas retarder une expédition qui, d'ailleurs, présentait peu de périls en promettant de larges bénéfices. Osma était, il le savait, la patrie d'el Osso, et une voix secrète lui disait que cet officier demeuré seul pour faire payer la contribution pourrait bien être le bandit lui-même.

On comprend dès lors que Sevillano ne pouvait pas hésiter. Aussi donna-t-il l'ordre de se tenir prêt pour partir à la pointe du jour, afin d'arriver à l'improviste juste au moment où la réquisition rassemblée par l'alcade se trouverait toute prête à être livrée.

En calculant ainsi, don Ramon était encore plus près de la vérité qu'il ne le pensait.

Profitant de l'inaction des carlistes et de la petite expédition commandée par Peppe, el Osso avait demandé et obtenu pour Carmen la permission de suivre la colonne jusqu'à Osma, où il voulait lui montrer le berceau de sa famille et la fameuse maison dans laquelle il était né.

« C'est, lui avait-il dit, une occasion unique et qui peut-être ne se représentera pas de longtemps; il est vrai que la maison n'est plus à nous, mais elle sera tienne, puisqu'elle appartient au père de Peppe, au vieux Gutierrez, qui la donnera volontiers à son fils et sera si heureux de faire la connaissance de sa future belle-fille, de l'unique enfant d'un cousin qui a toujours été pour lui un ami, presque un frère. »

La jeune Andalouse n'avait pas besoin de grands efforts pour se laisser tenter; elle chargea sur une mule un petit porte-manteau renfermant quelques médicaments, des bandes ainsi que de la charpie en cas de besoin, et partit avec les carlistes.

La première partie du voyage fut pour ainsi dire une promenade; on cheminait presque en plaine, dans un riche pays doucement ondulé, arrosé de nombreux ruisseaux et ombragé de beaux arbres disposés par groupes harmonieux comme dans un parc.

La guerre n'avait pas encore passé par là, et les habitants de Villaro ou de Coanari, quoique bien rapprochés de Bilbao, épargnés jusqu'à ce moment par les guerrilleros et les contre-guerrilleros, ne connaissaient des événements que les nouvelles souvent erronées rapportées par quelques volontaires qui, profitant d'un jour ou deux de répit, ou venus en congé de convalescence, se trouvaient dans leur famille.

Bien que l'arrivée d'une bande carliste fût pour ces pueblos l'annonce ou, pour ainsi dire, le prélude des maux que la guerre entraîne toujours après elle, ils reçurent les volontaires avec joie, et, trouvant tout naturel d'aider de leur fortune la cause de la monarchie, pour laquelle ils étaient prêts à verser leur sang, acquiescèrent aussitôt la contribution de guerre.

Cependant il eût été imprudent de se rapprocher trop de Bilbao, et la colonne expéditionnaire, abandonnant la plaine découverte, se jeta à gauche dans la sierra des *Altubes*, énorme chaîne de montagnes dont les crêtes dentelées, courant parallèlement à la plaine de Bilbao, se prolongent jusqu'à Osma, perché sur un des derniers contreforts, pour de là s'abaisser par une pente rapide vers Ordama.

Peppe connaissait tous les défilés, toutes les gorges de cette sierra, sur les cimes neigeuses de laquelle il était allé si souvent affronter les ours. Les chemins qu'il choisit, pour être les plus praticables, n'en étaient pas moins effrayants, tantôt plongeant dans de véritables abîmes surplombés par des rochers menaçants, tantôt s'élevant le long d'une montagne à pic en s'incrustant dans ses flancs, et laissant à peine une place suffisante pour le passage d'un cheval, dont le cavalier, repoussé d'un côté par un mur taillé droit à une prodigieuse hauteur, se voyait obligé de se pencher sur un précipice au fond duquel écumait un gave furieux.

Ça et là, quelques lambeaux de vigne accrochés à des anfractuosités dont des murailles en pierres sèches retenaient les terres apportées par les montagnards dans des paniers, des plates-bandes de maïs mûrissant à peine, d'énormes

châtaigniers se cramponnant par leurs puissantes racines à des blocs de calcaire, quelques hêtres rabougris, puis des coulées de sapins bleuâtres encadrant ces prairies alpestres, dont le gazon à la finesse et l'éclat du velours, remplaçaient les riches cultures de la plaine.

De côté et d'autre, entre les arbres, apparaissait une de ces grandes fermes isolées dont les troupeaux sont toute la richesse; les pueblos, plus rares, se perchaient à la cime des montagnes, dont leurs rues tortueuses escadaient les pentes abruptes, auxquelles s'accrochaient de petites



Peppo.

maisons irrégulières, à un seul étage, mais d'une propreté exquise, et portant, sculptée sur leur façade, une vierge de pierre au-dessus de l'écusson armorié de leur propriétaire.

Jeunes gens et hommes faits étaient rares dans ces aires d'aigle, presque tous ceux qui pouvaient porter les armes étant allés s'encôler dans l'armée du roi; mais les femmes et les vieillards avaient à cœur de faire les honneurs de leur village aux défenseurs de don Carlos, et, sans s'arrêter à ce que partout ailleurs on appellerait la prudence, épuisaient jusqu'à leurs dernières ressources pour leur procurer une large hospitalité.

Enfin, on arriva à Osma, principal centre de population de la sierra, et dont l'église au clocher carré domine une immense étendue.

Des coureurs y avaient annoncé l'arrivée des carlistes; pour les recevoir, la vieille ville s'était mise en fête; à sa principale porte, un arc de triomphe formé de branchages laissait lire, écrits en fleurs, ces mots, qui témoignaient que chez les montagnards le temps n'efface pas le souvenir :

HONNEUR AUX FILS DES BRAVES DE 1830.

Sous l'arc de triomphe, l'ayuntamiento tout entier attendait les carlistes; à leur approche, un vieillard s'avança au-devant d'eux; à sa vue, Peppo s'élança à bas de son cheval, courut à lui et l'embrassa avec effusion : c'était son père, le vieux Guttierrez, l'ancien ami d'el Osso.

Les deux partisans se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; tous deux pleuraient de bonheur.

« Vive le roi! vive la religion! vive el Osso! » répétait la foule.

Ce fut une ovation spontanée et enthousiaste.

Un quart d'heure après, volontaires et jeunes filles dansaient devant l'église au son du tambourin, avec cet entrain que la jeunesse basque apporte dans tous ses plaisirs.

Ni Carmen ni son père n'assistaient à cette fête; l'un et l'autre avaient suivi Guttierrez, auquel Peppo avait présenté sa fiancée, à la maison où était né le bandit.

Au moment où ils y arrivaient, le vieillard montra à sa future belle-fille l'écusson des Gomez y Ruys sculpté sur la porte; sur la devise gravée au-dessous on lisait : *Mos honos que honores* (plus d'honneur que d'honneurs)!

« L'ancien alcade l'avait fait gratter, dit-il; mais, moi, je l'ai rétablie; elle est trop belle et trop vraie pour que je consentisse à la laisser disparaître. Vous apprendrez à vos enfants à la lire. »

Carmen était vivement émue.

« Quelles sont ces armes tout à côté? demanda-t-elle.

— Celles-ci, hija, ce sont celles des Guttierrez : une épée et une charrue, avec ces mots : « Pour la patrie. » Quand votre père m'eut vendu sa



Osma.

maison, je fis placer mon blason à côté du sien; il semble que déjà quelque chose me disait : « Un jour, ils seront unis. »

— Les pères l'ont toujours été. Loué soit Dieu, qui a permis que les enfants le soient ! » répondit el Osso en tendant la main à son cousin.

En ce moment, la mère de Peppe s'avancait sur le seuil de la maison; c'était une femme droite encore, d'une physionomie douce et grave, que ses deux filles conduisaient par la main, car elle était aveugle.

« Fille de mon cœur, fit-elle en étendant les bras, sois la bienvenue sous notre toit, qui sera le tien, et que ma première parole soit pour toi une bénédiction; mais parle-moi, que j'entende ta voix, puisque je ne puis voir ton beau visage.

— Tu as raison de le dire, s'écria le vieux Gutierrez; elle est belle comme un rayon de soleil; elle sera notre joie et notre orgueil. »

On entra ensuite dans la maison pour la visiter

de haut en bas. Comme édifice, elle n'avait rien de remarquable; mais, pour el Osso, il n'y avait pas une pierre, pas un meuble qui ne fût un souvenir. Peu de chose y avait été changé depuis lui.

Dans la grande chambre, le lit dans lequel il était né occupait toujours le même angle, avec ses larges courtines de serge verte retombant sur des colonnes de chêne torses et luisantes; ici était le clou où son père accrochait son escopette. Dans la cuisine, sous le manteau de la cheminée, se trouvait encore le banc où il aimait à s'asseoir. Les meubles durèrent longtemps dans ces pays de montagnes. Mais les poutres avaient été badigeonnées au temps où le mauvais alcade s'était emparé de l'habitation de son parent.

Au premier, la chambre des garçons demeurait inoccupée, les *michachos*, les gars, comme on dit en Vendée, étant à l'armée du roi.

Dans celle d'Eustoquia et de Concepcion; les

deux sœurs de Peppe, une vieille vierge en bois sculpté attirait tout d'abord le regard dans l'angle, où brûlait devant elle une petite lampe. On l'avait allumée au départ des frères, pour que la bonne Mère veillât sur eux.

Ce qui frappa le plus Carmen, ce fut l'admirable panorama dont on jouissait sur la vallée, à travers des fenêtres si étroites qu'elles ressemblaient à des meurtrières. Elle demanda le motif de leur étroitesse.

Eustoquia lui expliqua que c'était à dessein, pour pouvoir se défendre en cas d'attaque, et elle lui fit remarquer l'épaisseur de la porte, bardée de fer pour le même motif.

Pendant ce temps, Peppe discutait avec l'alcade sur l'imposition à frapper sur les républicains, qui se tenaient cois depuis l'arrivée des carlistes et qui, du reste, se montraient toujours prudents, parce qu'ils étaient en minorité; mais on connaissait leur mauvais vouloir, et le commandant ne voulait pas les épargner.

Lorsque tout fut arrêté, Peppe revint chez son père; la table était mise, et le meilleur saguarda gardé en réserve dans une cave voûtée creusée dans le rocher moussait dans un grand pichet de terre.

On but à la santé du roi, de la famille, des absents; enfin il fallut se séparer: le cabecilla partait pour Berguenda afin d'y lever les contributions, mais il devait revenir le lendemain, et il laissait Osso, Carmen et deux soldats pour recevoir les réquisitions.

Le bandit en fut charmé: il avait tant de personnes à voir, tant de choses à faire voir à sa fille; tout le reste du jour fut employé en visites et en prières; puis, la nuit venue, quand la conversation se fut prolongée assez longtemps, chacun se sépara, et Carmen suivit ses futures sœurs dans leur petite chambre, où, avant de se coucher, elle voulut jeter encore une fois un regard sur la vallée.

La lune l'éclairait de sa lumière pâle et calme; cependant il sembla à l'Andalouse entendre comme un léger cliquetis d'armes, et à l'extrémité de la place elle aperçut indistinctement comme des ombres qui se mouvaient avec précaution; elle fit signe à ses sœurs.

Les jeunes filles s'approchèrent; le mouvement devenait plus distinct; évidemment il se passait quelque chose d'étrange. Eustoquia descendit précipitamment avertir son père.



CHAPITRE XLIV

LE DRAME D'OSMA



Un grouillement sinistre dans l'ombre, ce bruit étouffé d'armes dont la lueur faisait scintiller les canons et les baïonnettes, ce murmure sourd et confus qui accompagne toujours les mouvements d'une troupe nombreuse, alors même que ses chefs lui ont recommandé le silence le plus profond, avait quelque chose d'autant plus alarmant qu'il était plus mystérieux.

Lorsque Eustoquia descendit pour avertir son père de ce qui se passait, elle n'eut pas besoin de l'éveiller.

Les deux vieillards ne s'étaient pas couchés; assis vis-à-vis l'un de l'autre sur des escabeaux de chêne sous l'auvent de la cheminée, les pieds étendus sur les pierres plates qui servent de chenets, et enveloppés dans leurs capes, ils causaient ensemble, Pedro, des changements qui s'étaient

accomplis dans la famille pendant leur longue séparation; et Osso, des villes qu'il avait visitées pendant ses nombreux voyages: Cordoue et sa mosquée, Salamanque et son église, Séville et sa Giralda, Xérès et ses monuments; ils causaient aussi des temps passés, de leur jeunesse, des terribles événements qu'ils avaient traversés, du roi surtout, que Gutierrez n'avait pas encore vu, mais qu'il comptait bien acclamer avant de mourir, de la reine Marguerite, la providence des malheureux, cette femme si dévouée, si pleine d'abnégation et de bonté, que toute l'Espagne ne connaissait encore que par ses bienfaits.

« Vois-tu, frère, disait Pedro à son cousin, nous avons bien souffert pendant toute notre vie, mais Dieu nous a gardé, dans sa miséricorde, une provision de bonheur au fond du calice que chaque chrétien doit boire à l'exemple de son divin Maître. Ce sera pour nous le coup de l'étrier avant de quitter le séjour de la terre pour faire le grand voyage de là-haut et nous y repo-



Homme et femme d'Ostia.

ser avec ceux qui sont partis les premiers pour la gloire.

— Nos enfants seront plus heureux que nous, reprit Guttierrez ; que le Seigneur soit loué ! et nos familles ne disparaîtront pas. Leur sang se mêlera comme s'est mêlée notre amitié. Peppe est un brave garçon, franc, loyal, craignant Dieu, dévoué à son roi et à sa patrie. Ta Carmen, qui

maintenant est la nôtre, car à présent tout sera commun entre nous, jusqu'à nos enfants, est une perle choisie entre mille. Ce sera le plus beau couple de la montagne. Quand je les voyais aujourd'hui l'un près de l'autre, mon vieux sang se sentait rajeunir, et ma bonne compagne pleurait de joie en serrant dans ses bras la femme charmante que Dieu a menée par la main de si loin



Xérès et ses monuments. (Page 711.)

pour habiter sous son toit, sous le toit que tu m'as prêté, car j'ai toujours regardé cette maison comme t'appartenant. »

Le bandit lui tendit la main.

« Merci, frère, dit-il. Je savais que je pouvais compter sur ton amitié, et lorsqu'en rentrant dans Osma j'ai revu sur la porte l'écusson de mes ancêtres, lorsque dans cette chambre j'ai retrouvé des meubles qui sont pour moi des reliques de famille, j'ai été touché plus que je ne puis le dire.

— Mais pas étonné, j'espère, caramba !

— Oh ! non, pas étonné, hermano.

— A la bonne heure ! Autrement, je me serais fâché.

— Tu vois que je suis venu m'établir comme chez moi.

— Je voudrais que ce fût pour plus longtemps ; mais tu reviendras, n'est-il pas vrai ?

— Quand le roi don Carlos n'aura plus besoin de moi. Si, d'ici là....

— Personne ne peut connaître l'avenir, frère ; mais le Seigneur Dieu ne voudrait pas faire luire le bonheur aux yeux de l'Espagne pour retirer sa main au moment où notre pauvre pays croit toucher au but. Non ! le roi sera vainqueur ; toi tu reviendras avec ta fille et Peppe. Il y a encore dans les caves voûtées de ta maison un tonneau de vieux vin que nous percerons pour les noces de nos enfants et pour boire en même temps à la prospérité du roi, de la reine et du nouveau.... »

Un gros chien des Pyrénées, blanc avec des taches feu, une sorte d'ours par l'épaisseur de la fourrure et la largeur des pattes, qui dormait, roulé dans un angle de la cuisine, souleva la tête et poussa un grognement.

Guttierez prêta l'oreille.

« C'est quelqu'un qui passe dans la rue, fit Pedro, ou un meuble que l'on remue en haut.

— C'est singulier ! Nos filles doivent dormir à cette heure, et Osma est une ville si paisible qu'il

est bien rare que quelqu'un se trouve si tard dans la rue, répliqua Guttierrez en regardant avec une certaine inquiétude l'horloge de bois, dont l'aiguille marquait une heure du matin.

— Demain, je pense, reprit le bandit, nous rejoindrons le général Lizarraga, et de là probablement nous nous dirigerons vers Bilbao, qui déjà est cerné par les nôtres.

— Ce sera un dur morceau à avaler. Bilbao est une ville forte, et la garnison se compose des troupes républicaines les plus solides, sans compter que j'y connais un bon nombre de prétendus patriotes, à demi espagnols, à demi étrangers, de sang mêlé, enragés qui se défendront avec furie.

— Bah! s'ils se défendent bien, nous les attaquerons mieux, et si Dieu nous prête aide, nous en viendrons à bout.

— Tu es bien heureux de pouvoir aller te battre là-bas; tu es un homme encore, moi je ne vau plus rien, je suis une ruine, un invalide, bon tout au plus à garder la maison, ce qui, heureusement, ajouta-t-il avec un triste sourire, ne sera pas bien difficile.

— Elle s'est déjà vaillamment défendue, repartit el Osso, lorsque mon père... »

Cette fois, le chien ne se contenta pas de grogner; il se leva, secoua la tête, dressa les oreilles et regarda la porte.

« Voilà qui est singulier! dit le bandit.

— Très-singulier! répéta le vieillard.

— Dans tous les cas, j'ai ici une carabine et une cartouchière, » fit el Osso.

Le vieillard se dirigea vers une armoire, l'ouvrit et montra à son cousin trois escopettes avec des sacs à balles et à poudre, posés sur des rayons.

« Il ya cinquante coups pour chacune, dit-il.

— Et nos deux soldats?

— Ils dorment dans le grenier à foin.

— La communication existe toujours?

— Toujours. En cas de besoin, il n'y aurait qu'à les éveiller. »

Le chien continuait à gronder.

« Pour sûr, il y a quelque chose de suspect, murmura le vieux carliste; je vais voir par la fenêtre du premier. »

Au même instant, quelqu'un frappa à la porte.

« Entrez! » cria Guttierrez.

Eusto quia parut aussitôt.

« Père, dit-elle, je ne sais qui cela peut être, mais il y a dans la rue des hommes armés qui semblent se cacher.

— Où sont-ils?

— Au bout de la rue.

— Tu les as vus?

— Oui, père.

— Es-tu certaine que ce ne soient pas des carlistes?

— J'en suis certaine.

— Les portes et les fenêtres sont-elles fermées?

— Elles le sont.

— Alors à notre tour de nous tenir prêts, » continua Guttierrez en tirant les escopettes de leur cachette pour les charger.

Le bandit, de son côté, chargeait sa carabine Remington.

Il y eut un moment d'attente cruelle.

El Osso en avait profité pour faire avertir les deux soldats carlistes, qui arrivèrent aussitôt avec leurs armes, sans que la troupe qui se préparait à l'assaut eût pu se douter qu'elle était aperçue. Puis, cela fait, il monta au premier étage.

Du paravent derrière lequel il était caché, le bandit, favorisé par la clarté de la lune, eut la facilité de reconnaître les assaillants, qu'à la rigueur il aurait pu compter.

Guttierrez, en sa qualité de commandant de place, avait ordonné aux deux soldats de se cacher derrière la porte, tandis que lui-même occupait la fenêtre voisine.

Les femmes, employées comme réserve, s'occuperaient à charger les armes; Carmen seule avait demandé une place de combattant.

Il ne fut pas difficile au bandit de distinguer les gitans à leur costume. Espeleta les commandait en personne; on ne le voyait pas; mais, dans le silence de la nuit, sa voix, dont le bandit ne connaissait que trop le son, arrivait jusqu'à lui parfaitement distincte.

Don Pedro Gomez ne voulut pas cependant

s'en rapporter à lui seul; il avait peur de se tromper, et, à demi-voix, il appela sa fille.

Carmen s'approcha doucement.

« Quels sont ces hommes? lui demanda son père.

— Des gitanos, répondit-elle.

— C'est bien ce qu'il me semblait; maintenant, écoute, et dis-moi si tu ne reconnais pas la voix de leur chef. »

Pendant quelques instants elle prêta l'oreille.

« C'est lui! dit-elle enfin.

— Qui?

— Notre ennemi Espeleta. »

Le bandit fit un signe de croix, retira la cartouche déjà glissée dans sa carabine et mâcha la balle.

Tous ceux qui connaissent les armes à feu savent que les blessures produites par une balle sphérique sont le plus souvent guérissables, la balle se retirant facilement de la blessure ou même tombant d'elle-même.

Celles de la balle mâchée sont au contraire habituellement mortelles.

Carmen était trop au fait du service des hôpitaux pour ignorer cette différence essentielle.

« Mon père, s'écria-t-elle, par la sainte Mère de Dieu! ne faites pas cela!

— Pourquoi? gronda-t-il avec colère; avec d'autres, un pareil acte serait une déloyauté et un crime; mais avec ces bandits, il faut combattre à armes égales: toutes leurs balles sont mâchées contre nous, quelques-unes même coupées en quatre; celles que je leur enverrai ressembleront aux leurs; de quoi auraient-ils à se plaindre?

— Eux, *padrecito*, de rien; mais quel rapport y a-t-il entre un vaillant défenseur du roi et des bandits?

— Caramba! avec cela qu'ils ne sont pas tous les mêmes, quel que soit le costume qu'ils portent; souviens-toi donc de l'affaire d'Aspelta; ce n'étaient pas de maudits gitanos ou des *miguelets* qui surprisent nos braves *mozos* (garçons) au moment où ils coupaient les poteaux du télégraphe; Miguel l'a répété devant toi, les *carabineros* seuls, c'est-à-dire les soldats d'élite de Moriones,

firent feu sur nos volontaires, dont ils blessèrent trois ou quatre au passage de la rivière; eh bien, les balles que tu as vu retirer des blessures à l'ambulance étaient-elles franches ou mâchées?

— Elles étaient mâchées.

— Eh bien, dent pour dent et œil pour œil! gronda-t-il. J'ai juré de les traiter comme ils nous traitent, sans pitié ni merci. »

Et il coula la balle dans son fusil.

Au même moment, Espeleta, après s'être assuré par le moyen du traître Perrico que le bandit se trouvait dans la maison de son cousin et que la troupe commandée par Peppe s'était éloignée, prenait avec une joie de bête-fauve toutes les précautions possibles pour qu'aucun des habitants de cette demeure ne pût lui échapper.

La vengeance qu'il poursuivait depuis si longtemps, un heureux hasard la mettait enfin entre ses mains; il ne voulait pas qu'il lui en échappât, ne fût-ce qu'une parcelle.

Rampant en silence, à la façon des tigres ou des sauvages qui veulent surprendre leur proie dans son sommeil, les gitanos, la navaja à la ceinture, la carabine armée entre les mains, se glissaient un à un dans les ténèbres, enveloppant la maison, prêts à poignarder quiconque en sortirait ou s'en approcherait, surveillant toutes les issues et disposés à se ruer sur les portes et les fenêtres, pour les enfoncer au premier signal.

Dans la petite ville, tout continuait à être calme et silence. Les habitants, visités la veille par les carlistes, étaient si loin de songer à la possibilité d'une attaque des républicains, qu'ils dormaient paisiblement, et que si quelqu'un d'entre eux avait, dans un demi-sommeil, entendu quelque bruit, il ne s'en préoccupait pas le moins du monde.

Chez Guttierrez, au contraire, il n'était personne qui ne fût à son poste, prêt à repousser les premiers assauts des ennemis et à vendre le plus cher possible sa vie, car pour espérer plus que cela il aurait fallu être fou.

Contre deux cents hommes armés, que pouvaient les efforts, si héroïques qu'ils fussent, de

quatre hommes soutenus par une réserve d'autant de femmes ?

Tout était prêt depuis longtemps de la part des assiégés, mais les assiégeants n'avaient pas encore terminé; le vieux Guttierrez ne se faisait pas illusion sur le sort réservé à sa famille et à ses hôtes. Recommandant aux deux soldats de ne pas quitter le poste qui leur avait été assigné, il appuya sa carabine contre la porte, dit à sa femme de le suivre et monta.

Les lampes étaient éteintes au premier; à peine quelques rayons de lumière glissaient-ils entre les meurtrières ouvertes dans les volsts épais, car, par mesure de prudence, les assiégés tenaient à ne pas laisser apercevoir de clarté.

« Qui va là ? » demanda le bandit à voix basse.

— Moi, frère, répondit le vieux Guttierrez. Dieu, qui nous a permis de nous revoir encore une fois en ce monde, veut que nous en sortions ensemble; frère, je viens te faire mes adieux et donner ma bénédiction à notre chère fille, que Dieu conserve pour des jours meilleurs ! Où donc es-tu, chère Carmencita ?

— Ici, père, » répondit la jeune fille avec émotion.

Et, se rapprochant de la table, elle étendit les bras de leur côté: leurs mains se rencontrèrent.

« Fille de mon cœur, murmura le vieillard en la pressant contre sa poitrine, que Dieu t'accorde tout le bonheur que je te désire et dont tu es digne; sois heureuse avec mon fils; dis-lui que nous sommes morts en faisant notre devoir; dis-lui que je remercie le Seigneur d'avoir réjoui ma vieillesse par ta venue dans notre maison, et maintenant reçois la dernière bénédiction d'un père qui n'a d'autre regret que de n'avoir pas pu te donner plus tard le nom de fille. »

Carmen s'était agenouillée; ses deux pères étendirent les mains sur sa tête et la bénirent une dernière fois.

La mère, presque infirme, assistait à cette scène et pleurait.

Ses deux filles pleuraient aussi.

« En avant ! Vive la république ! rugit une voix haineuse.

— *Muerte a los carlistas !* » répondirent les gitanos, dont le cercle se resserra vivement autour de la maison assiégée.

En même temps, des torches brillèrent de toutes parts.

« Adieu, mes filles ! fit le vieux Guttierrez en embrassant une dernière fois ses trois enfants; adieu, femme ! adieu, frère !

— Adieu et vive le roi ! » répondit le bandit, qui déjà avait repris son arme.

Presque au même moment, des coups de hache et de crosse de fusil ébranlèrent la porte d'entrée. Les gitanos croyaient qu'elle tomberait au premier coup; étonnés de sa résistance, ils se massèrent autour, cherchant une pince de fer ou un madrier pour l'ébranler.

Mais pendant qu'ils ne songeaient qu'à la forcer, une fenêtre s'ouvrit tout à coup au-dessus de leurs têtes; ils aperçurent comme une ombre qui s'allongeait au-dessus d'eux, et une voix qu'Espeleta dut reconnaître cria :

« Vive don Carlos, le roi légitime ! mort aux ennemis du roi ! »

Puis une masse noire se détacha de la fenêtre, et l'on entendit un bruit sourd produit par la chute d'une masse et accompagné de cris de colère ou de douleur, d'imprécations et de blasphèmes auxquels répondait un éclat de rire moqueur.

El Osso avait eu une idée : voyant les ennemis groupés au-dessous de lui, il avait posé sa carabine contre le mur, soulevé dans ses bras nerveux une massive table de chêne et l'avait précipitée sur les gitanos.

L'avalanche avait produit son effet : deux bohémiens gisaient mourants devant la porte; quatre ou cinq, grièvement blessés, se tordaient en poussant des hurlements de rage.

« Feu partout ! » rugit Espeleta.

La fusillade éclata, mais que pouvait-elle faire ? Tirées au hasard sur un ennemi invisible, les balles vinrent s'aplatir contre les murailles ou l'armature des fenêtres et de la porte.

Elle ne demeura cependant pas sans réponse. Quatre coups de feu partirent de quatre points



Salamanque et son église. (Page 711.)

différents et illuminèrent d'un éclair rapide les murs de la vieille maison, que d'épaisses ténèbres enveloppèrent aussitôt.

« Par l'enfer ! c'est une embuscade, et tu es un traître ! » rugit don Ramon en appuyant sur la tempe de Perrico le canon de son revolver.

Le traître comprit qu'il était mort et se baissa rapidement, mais la flamme de la poudre lui brûla le front et les cheveux.

« Je ne suis pas un traître, *senor commendante* ; il n'y a que deux ou trois hommes dans cette maison : el Osso, son cousin et peut-être leurs filles, qui font le coup de feu ; ordonnez d'attaquer à la fois par devant et par derrière, il faudra bien qu'ils se rendent.

— Qu'on l'attache à un arbre en face de la maison, commanda Espeleta, et que l'on attaque de tous côtés. »

Deux gitanos lièrent le pauvre Perrico, le visage tourné vers la porte, et s'effacèrent aussitôt.

Dans le village, tout était terreur. Les habitants, éveillés par la fusillade et pris à l'improviste, se hâtaient de fuir en gagnant la montagne,

emportant leurs enfants arrachés au sommeil et leurs femmes à demi vêtues.

Les éclairs succédaient aux éclairs, les balles sifflaient dans l'air et allaient retomber au loin avec ce bruissement si triste qu'il ressemble à un gémissement d'âme en peine.

La porte résistait toujours. Enivré par l'odeur de la poudre, le vieillard avait ouvert le judas et faisait feu avec furie avec les escopettes que ses filles lui passaient chargées tour à tour. Quand arrivait le tour du tromblon, sorte d'espingole dont le tube évasé se charge avec une poignée de balles, on entendait comme la décharge d'une pièce d'artillerie, les branches des arbres voisins tombaient hachées et deux ou trois gitanos mordaient la poussière.

Il y avait alors un redoublement de malédictions et de hurlements.

Tout à coup le vieux carliste cessa de tirer, poussa un cri terrible de : *Viva el rey !* et tomba à la renverse.

Ses filles se précipitèrent vers lui ; il était mort. Elles ne le pleurèrent pas, ces braves filles de l'Espagne, mais elles le déposèrent sur son

lit, près duquel leur mère s'agenouilla pour prier, et elles retournèrent à la porte, où Eustoquia le remplaça, continuant à tirer, pendant que Concepcion chargeait les armes.

Au dehors, les gitanos rugissaient comme des démons. Exaspérés par la défense, leur horde se ruait à l'assaut de tous côtés; non contents d'assiéger la porte, les scélérats avaient apporté des échelles et grimpaient à toutes les fenêtres à la fois.

Carmen fut la première à s'apercevoir qu'un des volets allait être arraché dans la chambre destinée aux jeunes filles.

« Père, s'écria-t-elle, tenez bon ici; je vais défendre ce côté. »

Et, descendant rapidement, elle s'empara de l'une des escopettes, la chargea, puis remonta en courant.

Il en était temps : un gitano faisait une pesée sur un levier, et, à la clarté du jour naissant, on voyait à travers la jointure son corps se cambrant dans un suprême effort.

L'Andalouse passa le canon de son arme par l'ouverture et pressa la détente.

Homme, barre de fer et échelle, tout fut enveloppé dans un tourbillon de feu, et le long du mur on entendit comme un déchirement de plâtras, un grincement sur la pierre produit par le frottement de l'échelle, entraînée par le poids du corps du gitano, et au pied du mur un grand fracas comme celui d'une lourde masse tombant sur le sol.

Mais, presque en même temps, Eustoquia s'élança dans l'escalier en criant :

« Descendez, descendez ! le feu est au grenier à foin. »

Ne pouvant forcer la garnison à se rendre, don Ramon avait donné l'ordre d'incendier la citadelle et de tout faire périr dans les flammes.

Par-dessous la porte de communication, une nappe de fumée blanche tombait en cascade de marche en marche et commençait à pénétrer dans la cuisine, car elle était si épaisse et tellement saturée d'humidité qu'elle ne pouvait s'élever.

Lorsque le bandit et sa fille descendirent, le nuage asphyxiant qui rampait sur les dalles montait déjà jusqu'à la ceinture; un moment de plus, et toute la garnison périrait étouffée par cette inondation flasque et cotonneuse qui grossissait de minute en minute.

On ferma la porte de communication de la cuisine avec l'escalier, les fentes furent aveuglées avec des couvertures, et la fumée cessa de pouvoir pénétrer dans cette pièce aux murailles solides et voûtées; mais l'air était tellement vicié, tellement chargé de gaz délétères, que la lampe suspendue à la chaîne de fer ne projetait plus qu'une lumière bleuâtre entourée d'une de ces auréoles incolores dont la lune s'entoure quand l'air est saturé de brouillards.

A l'extérieur, point de bruit; on eût dit que l'attaque avait complètement cessé; seulement, par les joints des contrevents et par-dessous la porte, on voyait passer des reflets rouges ou blancs semblables aux reflets d'une torche promenée derrière des rideaux qui, agités par le vent, tantôt laissent passer la lumière, tantôt y font obstacle.

A peine si, de loin en loin, un coup de feu se faisait entendre, si une balle républicaine venait moucheter la porte.

A l'intérieur, le silence avait remplacé l'ardeur du combat.

Réunis dans la cuisine, sur la table de laquelle gisait, auprès du cadavre du vieux Gattierex rapporté à la hâte, un des soldats carlistes la poitrine traversée par une balle, tous les autres se tenaient debout, silencieux, la main serrant leurs armes, désormais devenues inutiles, et écoutant avec anxiété le grondement étouffé de l'incendie, encore concentré dans le grenier à foin et y ramassant pour ainsi dire toutes ses forces pour éclater tout à coup avec fureur.

Sans doute les langues de feu que déjà il commençait à darder à travers les étroites lucarnes seraient impuissantes à mordre sur la voûte épaisse et solide; mais l'étage supérieur, les toits, la charpente allaient devenir la proie des flammes, qui, s'attaquant ensuite aux portes et

aux fenêtres, échaufferaient les murailles, feraient de l'étage inférieur une fournaise ardente dont l'air, devenu irrespirable, brûlerait les poumons et où, sans défense possible, ils seraient tous asphyxiés par le feu.

Peut-être même n'attendrait-on pas jusque-là, car, malgré toutes les précautions, la fumée continuait à suinter d'en haut, et le nuage grossissant montait maintenant jusqu'à la poitrine. Encore quelques minutes, une demi-heure peut-être, ils étaient tous perdus.

El Osso le comprit; il s'approcha de la muraille et la toucha : elle était brûlante.

Il revint vers la table, quitta son sombrero et dit :

« Prions pour les morts et pour ceux qui vont mourir ! »

On ne pouvait pas s'agenouiller; ils restèrent donc debout, et, à haute voix, le bandit récita les litanies de la Bonne Mort.

Les assistants répondaient : *Ora pro nobis.*

La lampe ne répandait plus qu'une clarté intermittente, s'éteignait presque, puis se ranimait, éclairant rapidement le visage bronzé du vieux carliste et du volontaire, le pâle visage de Gutierrez, dont les traits, immobilisés par la mort, resplendissaient de majesté, et le groupe des jeunes filles, calmes, fières, appuyées sur leurs armes.

Quand la prière fut terminée, le volontaire carliste, un jeune homme de vingt ans, alluma sa cigarette à la lampe, se drapa dans sa cape et s'assit sur la table pour attendre la mort.

Son camarade eut une dernière convulsion; le gaz mortel l'atteignait; par un dernier effort, il se souleva. « Dios y Patria! » murmura-t-il. Ses lèvres blémisantes ne purent pas achever; il retomba la bouche entr'ouverte et demeura comme endormi, la tête appuyée sur la poitrine de Gutierrez.

Une dernière fois la lampe lança une fusée de lumière, puis s'éteignit.

L'air commençait à manquer entièrement.

Sans dire un mot, le volontaire arma son fusil, alla droit à la fenêtre, détacha les barres qui re-

tenaient les contrevents et les ouvrit à deux battants.

Alors une colonne de lumière pourpre, éblouissante, illumina toute la pièce, et sur le fond rouge de l'incendie on vit se détacher en noir la silhouette du jeune homme qui escaladait la fenêtre, mais aussitôt sept ou huit coups de feu éclatèrent à trente pas de là, et le volontaire, foudroyé, tomba en dehors de la pièce.

En même temps, un gitano bondit en avant pour lui plonger sa navaja dans le cœur.

La carabine d'el Osso l'arrêta net; il battit l'air de ses mains, laissa échapper son couteau et s'affaissa dans la fumée.

« Fuego, fuego! » rugit Espeleta.

Soudain Eustoquia eut une inspiration.

« A la cave, cria-t-elle, à la cave! le feu ne peut pas nous atteindre en cet endroit, et là nous pourrions nous défendre. »

On y entra par le moyen d'une ouverture fermée par une trappe en fer dont l'anneau se trouvait près de la table.

Au risque de se faire casser la tête, le bandit réussit à refermer la fenêtre; la trappe fut soulevée et replacée aussitôt que la petite garnison se fut enfoncée dans les profondeurs de la cave. Là, l'air était pur et frais, mais il n'en était pas moins probable que ce dernier refuge deviendrait le tombeau de toute la famille.

Les flammes avaient gagné les toits; les tuiles tombaient de toutes parts; les planchers, les portes, les fenêtres du premier étage flambaient comme des torches; les murailles se lézardaient; par chaque ouverture sortaient des torrents de fumée rougeâtre lardés de langues de feu; l'air, embrasé, était celui d'un four fortement chauffé. Il était impossible que, dans cette maison incendiée et brûlante, il demeurât encore un être vivant.

Sûr d'être enfin vengé par la mort de don Pedro Gomez et de sa fille, Espeleta, après avoir placé quelques sentinelles autour de la maison croulante, pour bien s'assurer que personne n'en échapperait, venait d'abandonner le village à la fureur de sa bande, fureur portée au comble par la résistance désespérée d'el Osso.



Au moment où ils coupent les poteaux du télégraphe. (Page 715.)

Alors commencèrent des scènes horribles : livrés à eux-mêmes, les gitanos, à demi patens, se conduisirent comme des bêtes féroces ; ni femmes, ni enfants, ni vieillards ne furent épargnés. Le pillage est la première passion de ces êtres dégradés par l'ivrognerie et tous les vices qu'elle traîne à sa suite. En moins d'une heure les rues furent

jonchées de cadavres, de meubles éventrés, de linge éparpillé, de débris de toutes sortes maculés de sang. Malheur à ceux qui, surpris dans leur sommeil ou confiants dans la générosité d'un ennemi féroce, n'avaient pas quitté leurs demeures. Les implacables gitanos, ivres de sang et de fureur, massacrèrent les enfants jusque sur le



Assaillie par une grêle de balles qui hachèrent les broussailles. (Page 722.)

sein de leurs mères, tailladèrent les cadavres avec leurs navajas, profanèrent les morts, s'abandonnèrent à toutes les monstruosités, puis, pour couronner leur œuvre de mort et de destruction, mirent le feu aux quatre coins de la ville, en commençant par l'église, dont le clocher, à demi construit en bois, prit feu comme une torche immense.

Peu de temps après, un amas de poudre et de munitions, caché par les carlistes dans un bâtiment situé à l'extrémité de la ville, était atteint par les étincelles et faisait explosion avec un fracas épouvantable.

Les décombres de la maison d'el Osso étaient encore trop brûlants pour que don Ramon pût songer à les fouiller pour y chercher les cadavres carbonisés de ceux dont il avait juré de tirer une éclatante vengeance.

Les clairons sonnèrent, et, pour compléter l'œuvre de destruction, la bande féroce, chargée de butin, prit en désordre la route de Berguenda; mais son guide Perrico ne la conduisait plus: le

traître avait reçu le salaire de son infamie; atteint à plusieurs reprises par les décharges de Gutierrez, d'el Osso et des autres défenseurs de la maison, il avait été abandonné lié à son arbre, pendant tout son sang, et avait expiré dans les souffrances les plus atroces, à demi carbonisé au milieu des poutres brûlantes éparses sur le sol.

Privé de son guide par sa propre faute, et dans l'impossibilité de s'en procurer un autre, don Ramon, mécontent de son expédition, beaucoup moins lucrative qu'il ne l'avait espéré, mais satisfait de s'être enfin vengé, dut s'en rapporter aux indications d'un enfant enlevé à ses parents pour se diriger à travers le dédale des montagnes.

Ce qui, dans une autre circonstance, aurait pu causer sa perte, lui fit éviter, pour cette fois, la juste punition de ses crimes.

Peppe, avec sa troupe, se trouvait dans les environs de Berguenda, lorsque les lueurs de l'incendie allumé par les gitanos attirèrent son attention. De deux choses l'une: ou cet incendie

était en effet du hasard, et alors il importait de porter secours aux habitants pour les aider à éteindre les flammes; ou quelque bande républicaine avait surpris Osma, et dans ce cas il était plus urgent encore de courir à leur secours.

Sans hésiter, le jeune cabecilla fit donc prendre les armes à sa troupe, qui partit aussitôt de ce pas rapide particulier aux montagnards et qui leur permit de suivre un cheval au trot pendant de longues lieues.

Connaissant merveilleusement le montage, il prit par des raccourcis impraticables pour d'autres que des Basques, par des sentiers à peine tracés entre des rochers aux parois presque verticales, tantôt descendant par d'effroyables pentes au fond des ravins, tantôt gravissant des escarpements tels que, pour les franchir, les mains sont aussi utiles que les pieds, et qu'il est nécessaire, pour ne pas glisser dans les précipices, de s'accrocher aux moindres anfractuosités, aux broussailles et souvent même à de maigres touffes de gazon.

Évidemment, si Ramon eût eu pour le conduire un montagnard comme Perrico, républicains et royalistes se fussent rencontrés dans quelque-une de ces profondes entailles ouvertes par les torrents entre des précipices, et les gitanos auraient été exterminés jusqu'au dernier; mais, au lieu de cela, guidés par l'enfant, qui ne connaissait d'autre chemin que la route praticable aux mulets et même à ces chars à roues pleines dont le bruit s'entend de si loin, ils prirent une voie plus facile et plus longue, serpentant entre les montagnes ou ne s'élevant à leur sommet que par de nombreux lacets.

C'était par là que Peppe, après avoir confié à son lieutenant Matchuguary son cheval, qu'il était impossible de faire passer par les raccourcis, avait donné ordre au convoi, composé de quelques charrettes chargées de réquisitions et escorté par une seule compagnie, de le rejoindre à Osma, pour de là redescendre vers Orduna.

Fatalement, cette petite troupe devait se rencontrer avec les gitanos.

Après une heure de chemin, ce fut ce qui arriva.

Du haut d'une colline couverte de châtaigniers, deux gitanos aperçurent le convoi carliste qui se déroulait sur la route au-dessous d'eux.

Ils avertirent don Ramon, qui aussitôt fit faire halte et s'avança seul pour reconnaître l'ennemi.

Les Basques n'étaient pas plus d'une cinquantaine, sous les ordres d'un lieutenant à cheval. Deux clairons ouvraient la marche, suivis de vingt-cinq montagnards, le fusil sur l'épaule; puis venaient deux lourdes charrettes tirées par des bœufs et trois ou quatre mulets chargés, derrière lesquels marchaient une vingtaine d'hommes, le fusil sur l'épaule, formant l'arrière-garde.

Outre que les républicains avaient l'avantage de la position et surtout celui du nombre, car ils se trouvaient au moins quatre contre un, ils avaient à faire à un ennemi sans dé fiance et qu'ils pouvaient surprendre facilement.

Espeleta n'était pas homme à laisser échapper une occasion qui lui assurait une victoire facile, et il voulut aider encore la fortune.

Dès que les carlistes eurent disparu derrière un pli de terrain, il fit prendre la course à ses soldats, de manière à arriver le premier à l'entrée d'une gorge étroite encaissée entre des rochers, et fit coucher sa troupe derrière des buissons.

Les carlistes, pleins de confiance, continuaient à monter lentement; il y avait bien une demi-heure que don Ramon les guettait, lorsque la tête de la colonne engagée dans la gorge commença à se montrer.

Si l'ex-torero eût eu la patience d'attendre que toute l'avant-garde eût passé, pas un des vingt-cinq hommes qui la composaient ne lui aurait échappé; mais, pressé de remporter une facile victoire, au moment où les premiers eurent tourné le rocher, il commanda le feu.

Assailli par une grêle de balles qui hachèrent les broussailles et labourèrent la route, la tête de colonne recula en désordre, laissant sur le chemin les deux clairons foudroyés et deux ou trois hommes blessés.

Heureusement le rocher se trouvait là pour abriter le reste de la troupe et donner aux carlistes le temps de se reformer.

Matchuguary se tenait à l'arrière-garde; inaccessible à la peur, au bruit de la première décharge, il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, arriva en un instant sur le théâtre du combat, d'un coup d'œil rapide se rendit compte de la position, et tandis que ses soldats, revenus de leur première panique, engageaient la fusillade avec les gitanos, il combina son plan, fit escalader les rochers par une dizaine de tireurs d'élite qui, embusqués derrière des anfractuosités, avaient ordre d'arrêter les républicains, enleva ses blessés, ordonna aux bouviers de dételer leurs bœufs et de rebrousser chemin au plus vite avec les muletiers, et, se jetant lui-même avec le reste de ses soldats dans un sentier à peine tracé, escalada la montagne de manière à tourner les gitanos, à leur arracher l'avantage de la position et à les placer sous un feu plongeant auquel il leur serait à peu près impossible de répondre.

Plus d'une heure se passa à brûler de la poudre sans autre conséquence apparente que d'user une certaine quantité de cartouches; mais, en réalité, Matchuguary parvint à son but: perdre le moins d'hommes possible et sauver ses blessés et son argent chargés sur les mulets.

En somme, quand les deux troupes se retirèrent chacune de son côté pour poursuivre sa route, les carlistes comptaient trois morts et cinq blessés, les gitanos à peu près autant; mais ces derniers avaient, comme on écrit dans les journaux officiels, conservé leurs positions, et la *Gazette de Madrid* annonçait huit jours après, non seulement à la nation espagnole, mais à tout l'univers, que l'illustre général don Ramon Sevillano avait surpris et taillé en pièces dans les Amescuas une forte colonne carliste, lui avait tué trois cents hommes, fait cinq cents prisonniers, enlevé deux pièces d'artillerie, et s'était emparé d'un immense convoi d'armes et de munitions.

Le soir, le palais de la Gobernacion fut illuminé.

Ce qui aurait été plus vrai, mais que n'ajouta

pas l'amplificateur gagé des victoires, c'est qu'après avoir brûlé un village inoffensif et livré aux carlistes un combat peu glorieux, le célèbre Sevillano, craignant d'être poursuivi par le général Lizarraga, avait abandonné sur la route les deux ou trois chariots chargés de vivres qu'il était dans l'impossibilité d'emmener, et, renonçant à ses beaux projets de guerre de partisans, s'était rabattu vers Bilbao sans même rentrer à Orduna, où il tremblait de rencontrer l'ennemi.

Il est vrai que cette marche aussi forcée que peu triomphale lui fournit l'occasion de s'illustrer par un nouvel exploit, bien digne du chef d'une bande de brigands.

Cinq ou six femmes biscayennes d'un village voisin étaient descendues au bord du Nervion, où elles s'occupaient à laver et à sécher leur linge. Il fit faire feu sur elles; cet assassinat odieux accompli, soi-disant en représailles d'atrocités commises par les carlistes, il essaya de pénétrer dans Bilbao, et, ne pouvant pas y parvenir, se jeta dans la sierra Servada, d'où il parvint enfin à se réfugier à Miranda.

Fort heureusement pour lui, Peppe ne songeait pas à le poursuivre.

En arrivant à Osma, il avait été frappé de stupeur à la vue de cet amas de décombres.

Quelques maisons brûlaient encore; le clocher venait de s'écrouler, entraînant dans sa chute une partie des murs de l'église. De l'étage supérieur de la maison de son père, il ne restait plus rien que quelques poutres fumantes; mais le premier étage, voûté, avait résisté en grande partie; sans avoir cependant empêché le feu de dévorer l'intérieur, portes et fenêtres, tables et meubles.

Un silence de mort régnait dans ces ruines, d'où s'exhalait une odeur méphitique.

Devant la porte, un cadavre hideusement carbonisé était attaché au tronc d'un arbre; près de la fenêtre, un autre cadavre, horriblement mutilé, gisait dans une mare de sang desséché; les vêtements étaient brûlés, mais un morceau de boina adhérent à la tête fracassée indiquait un carliste.

Le fusil brisé gisant auprès de la victime per-



A la vue de cet amas de débris, (Page 713.)

mit à Peppe de reconnaître un des soldats qu'il avait laissés au père de Carmen. Mais qu'étaient devenus tous les autres ?

Étaient-ils prisonniers ? avaient-ils été massacrés ? étaient-ils morts en se défendant ? étaient-ils parvenus à s'échapper ?

Cette dernière supposition était la moins probable. El Osso n'était pas homme à fuir, encore moins à se rendre.

Cependant, s'ils avaient été tués, on retrouverait les traces de leurs cadavres.

Les volontaires, dont beaucoup étaient d'Osma, poussaient des cris de fureur ; Peppe se mordait les poings et pleurait de rage. Personne à interroger, le village était désert ; cependant, peu à peu, quelques femmes survinrent ; elles racontèrent les atrocités commises par les gitanos. Hélas ! il n'était pas nécessaire de semblables témoignages, les crimes commis par les gitanos n'étaient que trop écrits en lettres de sang, et chaque pierre, chaque poutre noircie élevaient la voix pour les accuser.

Un vieillard raconta que le sac de la ville avait commencé par l'attaque de la maison paternelle du jeune commandant ; pendant plus

d'une heure, le vieux Guttieros et ses hôtes s'étaient défendus ; qu'étaient-ils devenus ensuite ? Personne ne le savait.

Peppe pénétra dans ce qui avait été la cuisine, la chaleur y était étouffante ; rien que des débris et des charbons avec de grandes plaques de sang.

En remuant ces débris informes, le cabecilla rencontra l'anneau de la trappe ; un éclair d'espoir traversa son âme ; peut-être s'étaient-ils réfugiés là ? Il n'osait y croire ; il essaya de soulever la pierre, sa main tremblait, il ne put y réussir.

« Voulez-vous que je vous aide, commandant ? demanda un volontaire.

— Volontiers, » répondit-il.

Leurs efforts réunis ne parvinrent pas à l'ébranler.

Elle était attachée en dessous.

« Ils y sont, s'écria-t-il en tombant à genoux. Dieu nous soit en aide ! »

Alors, frappant à grands coups sur la trappe, il se mit à crier :

« Père, père, Carmen, Eustoquia, Concepcion, ouvrez, nous sommes ici, vous pouvez sortir ! »



Cinq ou six femmes hispaniques s'occupaient à laver. (Page 723.)

Personne ne répondit.

« Père, don Pedro, Carmen, Eustoquia, répondez ! » cria-t-il plus fort.

Point de réponse.

« A moi, camarades, et enlevons la pierre, » fit Peppe en se précipitant vers un tas de décombres du milieu desquels il retira une pièce de fer.

Il fallut des efforts extraordinaires pour ébranler la dalle; enfin elle se brisa, et il fut possible d'en arracher les morceaux.

Peppe s'élança dans la cave; l'air y était brûlant comme dans un four et à peine capable de gonfler les poumons. Aux premiers pas qu'il fit, il sentit un obstacle et se baissa.

C'était le corps d'une jeune fille; il était chaud, mais immobile.

« De la lumière ! » cria-t-il.

Et, la chargeant dans ses bras, il la remonta.

« Portez-la au grand air, fit-il en reconnais-

sant Eustoquia, vous, venez avec moi, il n'y a pas une minute à perdre.»

Il avait été impossible de se procurer de la lumière; mais, grâce aux volontaires, le sauvetage s'opéra rapidement.

Sept corps furent retirés l'un après l'autre.

Trois étaient des cadavres; tous furent étendus sur la terre nue, sauf le vieux Guttierrez et le volontaire carliste, percés de balles et déjà froids: ils semblaient dormir.

La vieille mère avait suivi de près son mari; son cœur ne battait plus: elle avait succombé à l'asphyxie.

Concepcion paraissait prête de rendre le dernier soupir, ses extrémités étaient glacées; Carmen et Eustoquia n'étaient qu'évanouies; et Osso était effrayant à voir, les yeux ouverts et regardant autour de lui avec un air terrible, mais incapable de faire aucun mouvement.

Quelques minutes de plus, et le caveau qu'ils avaient choisi pour retraite n'aurait plus été qu'un tombeau scellé par leurs mains.

Le premier et le meilleur remède contre l'asphyxie est le grand air; malheureusement, en pareil cas, l'empressement de la foule autour des victimes devient le plus grand obstacle à cette médication si simple.

Outre les volontaires qui formaient cercle autour de ces corps privés de vie en apparence, mais dont le cœur battait faiblement, les habitants de la ville, à mesure qu'ils rentraient, venaient épaisir cette muraille de curieux et d'affligés, et interceptaient le passage aux courants d'air vivifiant si nécessaires pour rendre aux poumons inertes des malheureux le jeu dont ils avaient besoin pour rétablir la circulation du sang.

Après avoir tant souffert dans la cave brûlante où ils avaient perdu le sentiment, et Osso, Carmen et les deux filles de Guttierrez allaient achever de perdre la vie, tant ils étaient entourés de personnes qui prétendaient les soigner, lorsqu'un homme de haute taille et portant un costume civil à la fois simple et sévère fendit la presse et s'écria d'un ton d'autorité:

« Tout le monde en arrière! tout le monde,

entendez-vous! laissez arriver l'air. Allons, promptement en arrière; vous assassinez ces malheureux en les étouffant. »

Habités à obéir, les volontaires reculèrent; mais les femmes, les enfants, les vieillards, cloués à leur place par l'intérêt joint à la curiosité, ne bougèrent pas.

« Commandant, continua l'étranger en s'approchant de Peppo, qui, penché sur ses sœurs et sa fiancée, allait des unes aux autres, désespéré et sans savoir ce qu'il y avait à faire, donnez l'ordre à des factionnaires de faire reculer tout ce monde à l'instant même; il y va du salut de ces malheureux. »

Le jeune cabocilla releva la tête et reconnut le docteur Elisondo, que déjà il avait rencontré dans les ambulances et que la Providence amenait en ce moment à Ouma.

« Croyez-vous pouvoir les sauver, docteur?

— Faites éloigner tout le monde, répéta celui-ci brusquement; allons, en arrière, et vivement!

— Mais moi, puis-je rester?

— Vous et deux autres; vite, vite! »

Les sentinelles firent élargir le cercle en un instant.

Le docteur allait d'un asphyxié à l'autre; son premier soin fut, avec son couteau, de couper tous les cordons qui serraient les vêtements des jeunes filles, d'enlever la cravate du bandit et d'arracher le bouton qui attachait le col de sa chemise.

Puis il leur fit relever la tête, appuyant sa main sur leur poitrine et la retirant pour la comprimer et la dilater tour à tour.

Pour Eustoquia, Carmen et son père, ces soins suffisaient, la vie revenait avec la couleur, le sang recommença à circuler; mais Concepcion ne revenait pas.

« Un soufflet, qu'on m'apporte un soufflet! » commanda Elisondo.

Il était impossible d'en trouver.

Alors il y suppléa autant qu'il le put par des insufflations.

Cela dura près de dix minutes; enfin la jeune fille poussa un soupir, et sa poitrine se souleva.

« Sauvée! » fit le médecin.

Peppe était fou de joie.

« Et ma mère ? » s'écria-t-il.

— Trop tard, » murmura le docteur.

Le cabecilla s'agenouilla près de sa mère et lui baisa la main en pleurant.

Une heure après, et Osso et les trois jeunes filles avaient recouvré leurs sens et n'avaient plus besoin que de repos. On les porta dans une maison épargnée par l'incendie, pour les laisser reprendre leurs forces.

« A présent, occupons-nous des morts, dit le docteur; commandant, pendant que vos soldats vont leur creuser une fosse, envoyez chercher le curé de Berguenda. »

Un montagnard partit aussitôt.

Quelques heures plus tard, une imposante et triste cérémonie avait lieu; plus de cinquante cadavres, accompagnés par les volontaires, l'arme

renversée, étaient déposés dans une fosse profonde.

Bien des mères pleuraient; Peppe, et Osso et les trois jeunes filles, encore pâles et baignées de larmes, conduisaient le deuil.

Quand la cérémonie de l'absoute fut terminée, les carlistes firent une décharge dans la fosse béante, et le ministre de Dieu y jeta la première pelletée de terre.

Puis, sur le monticule recouvrant les assassinés, une croix fut plantée.

Quant aux gitanos patens, on les enfouit dans une autre fosse hors du village, avec Perrico le traître.

Et la colonne carliste, reprenant sa marche, descendit vers Orduna, pour de là aller, après avoir levé des contributions dans les villages voisins, rejoindre l'armée royale occupée au blocus de Bilbao et au siège de Portugaleta.





Faillite explosion avec un fort ébranlement. (Page 24.)



Un lac bleu enchâssé dans de pittoresques rochers. (Page 711.)

CHAPITRE XLV

LE SIEGE DE BILBAO



PENDANT que s'achevait la petite expédition confiée à Peppe le cabecilla, les événements avaient continué à marcher rapidement sur les autres points de la Péninsule. Effrayé des progrès que faisaient les carlistes en Catalogne sous les ordres de don Alphonse et du vaillant général Saballs, dans les Provinces sous le commandement du roi don Carlos, qui, toujours infatigable, pourchassait les bandes républicaines sans leur donner ni

trêve ni repos, le gouvernement républicain avait donné ordre à Moriones de reprendre à tout prix Estella, ce misérable village qui ne valait pas la peine qu'on s'en occupât, avaient dit sur tous les tons les journaux officieux lorsque le roi légitime s'en était emparé, mais qu'au fond tout le monde savait être la clef de la Navarre et la position la plus favorable pour une guerre de partisans.

Honteusement battu déjà deux fois dans la personne de ses généraux, Moriones avait cru pouvoir relever sa gloire et rétablir son crédit en profitant de l'absence de don Carlos, parti pour Guernica, pour tomber avec toutes ses forces sur la petite garnison laissée à la garde de la ville, et, réunissant le plus de troupes et d'artillerie qu'il avait pu, il avait dirigé contre ce point toutes ses colonnes à la fois.

Si secrets que fussent ses préparatifs, le roi en avait cependant été averti à temps, et, dissimulant habilement sa marche, était parvenu, en traversant avec une rapidité extraordinaire la Navarre, à rejoindre son général, décidé à se défendre avec acharnement, mais qui, sans ce secours inespéré, ne pouvait manquer de succomber sous le nombre.

Des colonnes volantes, composées de volontaires intrépides, lancées dans diverses directions, coupaient les lignes de chemin de fer et interceptaient ainsi les principales voies de communication. La soudaineté de ces audacieux coups de main, attestée par des déraillements et de nombreuses catastrophes, trompait la vigilance des républicains, qui ne savaient que penser du plan et des intentions des royalistes.

Personne, sauf peut-être les généraux en chef, ne connaissait et les projets de Moriones et les savantes manœuvres employées par don Carlos pour le dérouter.

Pour sa part, Peppi ignorait absolument que le roi eût quitté Durango et l'y croyait occupé à réunir des troupes pour le siège de Bilbao.

Remontant d'Orduna dans la sierra des Altubes, le jeune cabecilla, accompagné d'el Osso et de Carmen, qui, malgré les prières de son fiancé, n'avait pas voulu quitter la colonne expéditionnaire, parcourait depuis près de huit jours les villages perdus, cachés au fond des gorges les plus profondes, ou perchés à la cime des rochers, réunissant de nouveaux volontaires, recueillant de l'argent, enlevant celui des caisses publiques destiné à l'armée républicaine, désarmant les miquelets et obligeant les colonnes républicaines à se tenir enfermées dans les places fortes.

Le temps était froid et brumeux; mais cependant la neige ne couvrait encore que les pics les plus élevés, et sur les pentes moins abruptes la verdure du gazon se mariait merveilleusement à ces teintes automnales si riches de ton dont, à l'approche de l'hiver, se parent les vignobles et les forêts.

Rien ne saurait donner une idée de la magnificence du spectacle dont le voyageur jouit

lorsqu'il atteint les hautes cimes des Pyrénées. Souvent on a comparé le moutonnement des montagnes aux vagues énormes d'un océan pétriifié. Cette comparaison manque de vérité. Un panorama de montagnes, tout immobile qu'il soit en réalité, change à chaque instant de physionomie et d'aspect.

Le matin, alors que l'horizon commence à rougir le ciel, toutes ces cimes, plongées dans un océan de brouillard, offrent l'image du chaos; les lignes de faite se détachent à peine et souvent se confondent avec les longues colonnes de brouillard, passant du gris obscur à un blanc éclatant teinté de rose; toutes ces masses, se mouvant, s'escaladant, se couvrant et se découvrant tour à tour, n'ont pas de formes accusées et ressemblent à un immense bouillonnement de vapeurs.

Au soleil levant, tout cela change; les reliefs s'accusent, la teinte générale passe au verdâtre, les rochers ont la demi-transparence du verre fondu, leurs arêtes blanches ressemblent à la crête neigeuse que l'ouragan cueille au sommet de la vague croulante, le mouvement des ombres anime et fait mouvoir chaque flot, l'œil s'égare dans les longs sillons qui se heurtent; c'est à la fois saisissant et gigantesque.

Vers midi, toute illusion cesse; la clarté est trop vive, les ombres trop accusées; plus de brouillard qui roule, plus de vapeur qui tremble; la pureté extrême de l'air produit d'étranges illusions d'optique; la vision est nette, tranchée; chaque pic, chaque rocher forme un tout séparé; parfois le regard, glissant dans un ravin, arrive, en tombant, jusqu'à la plaine, étranglée par les colosses qui la circonscrivent et la dominent en l'écrasant. Le plus souvent, les cimes des montagnes se présentent comme une vaste mosaïque de mamelons, un plateau à peine ondulé, un sahara pierreux, stérile, avec des taches vertes formant oasis, qui sont des forêts profondes ou de vastes pâturages.

À l'approche de la nuit, le spectacle devient sublime: le soleil, dardant de l'horizon ses rayons obliques, entoure d'une auréole les pics baignés dans une lumière rose et se profilant

nettement sur un fond orné de pourpro et d'or.

De chaque vallée, de chaque ravin, monte en tremblotant une vapeur violette ou bleuâtre, semblable à un voile diaphane, à une gaze impalpable, à travers laquelle, comme dans un kaléidoscope, l'œil aperçoit la plus admirable mosaïque de crêtes, de rochers, de mamelons verts, bleus, rouges, fauves, avec de grands coups de pinceau d'une originalité fantastique : les lignes d'argent des cascades, les ombres des ravins, les grandes plaques d'azur des forêts qui, de loin, ressemblent à un humble gazon, et ces taches mates de neige qui s'emportent dans le ciel bleu, où déjà se montre le pâle croissant de la lune.

Carmen était admirablement douée pour jouir de ces grands spectacles de la nature, si peu habituels aux habitants de la plaine et dont la contemplation n'est peut-être pas une des moindres causes du caractère poétique des populations alpêtres. Il ne lui en fallait même pas tant pour exciter son admiration ; un lac bleu enchâssé dans de pittoresques rochers qui se mirent dans ses eaux limpides comme le cristal, une route taillée dans le roc et tantôt côtoyant des abîmes sans fond, tantôt pourfendant d'énormes blocs calcaires ou schisteux et s'élevant par degrés jusqu'aux points culminants de cols dominés par les crêtes neigeuses de la sierra, éveillaient dans son imagination un monde d'idées et de sentiments.

El Osso ne comprenait pas tout cela ; pour lui, la neige était la neige ; une montagne, un obstacle à franchir ; un sapin, un arbre auquel il aurait de beaucoup préféré un chêne chargé de ces bellotas ou glands doux dont une poignée suffit, disait-il, pour nourrir pendant deux jours un brave défenseur de Sa Majesté.

Peppe, lui aussi, songeait moins aux aigles planant dans le voisinage du soleil, ou aux vautours qui, immobiles à la pointe des rochers, allongeaient leurs longs cous sanglants pour regarder passer les carlistes, qu'à découvrir les traces des républicains.

Mais ceux-ci avaient disparu depuis l'incendie d'Osma, et du passage des gitanos on ne retrou-

vait que les marques hideuses du sang et des incendies.

Du roi et de son armée, il n'en était pas question.

Une grande surprise attendait les partisans dans un petit village de la montagne.

Au moment où la colonne carliste atteignit San Antonio, le village était dans un état d'agitation indéscribable ; des coureurs étaient arrivés d'Orchardiano apportant des proclamations imprimées que les habitants lisaient avec avidité.

Tout ce qui était en état de prendre les armes se disposait à partir pour rejoindre l'armée royale ; les cloches se répondaient de village en village, des feux s'allumaient sur les rochers, les trompes resonnaient sur toutes les cimes, l'enthousiasme était incroyable.

Ce fut aux cris frénétiques de : « Vive le roi ! vive don Carlos ! vive dona Marguerite ! » que les volontaires furent reçus.

L'alcade, le curé, les notables, tous les habitants les entourèrent, pressés d'avoir d'eux des nouvelles de la grande victoire ; on les accablait de questions auxquelles ils ne comprenaient rien.

En expédition depuis longtemps, ils ne savaient rien, ne pouvaient rien savoir ; enfin tout s'expliqua.

Moriones avait attaqué les carlistes dans les environs de Puente de la Reina et d'Estella ; le combat avait duré trois jours, mais le roi avait fini par triompher ; les ennemis, taillés en pièces, fuyaient de toutes parts, et, libre de ce côté, l'armée royale marchait sur Bilbao.

El Osso et Peppe ne voulaient pas croire à ces nouvelles. Comment le roi aurait-il pu battre Moriones en Navarre, puisque quelques jours auparavant le corps expéditionnaire avait laissé don Carlos à Durango.

Tous les doutes furent cependant tombés devant la proclamation adressée par le roi à ses fidèles sujets et à son armée.

Ce fut le cabecilla qui, en personne, fit la lecture de cet ordre du jour, daté d'Estella, à la petite troupe rangée en cercle l'arme au pied.



Le village était dans un état d'agitation indescriptible. (Page 731.)

Il était ainsi conçu :

« Volontaires (1),

« Je bénis le Dieu des armées, qui permet que chaque fois que je vous adresse la parole, ce soit pour ajouter un nouveau triomphe à la longue liste de nos continuel succès.

« Après la glorieuse journée de Puente de la Reina et Maneru, vous venez de remporter encore une victoire dans les champs de Barbarin et d'Urbiola.

« L'ennemi, qui, parti le 7 de Los Arcos, avait attaqué vigoureusement nos positions et réussi, grâce à sa formidable artillerie, à occuper un instant ces villages, vous a trouvé inébranlables devant ses forces supérieures d'infanterie et de cavalerie et ses vingt-quatre canons.

« Abandonnant le champ de bataille le troisième jour, après un combat opiniâtre où votre bravoure lui infligeait de rudes pertes, il a dû fuir jusqu'à son point de départ, laissant entre nos mains blessés, prisonniers et munitions.

« La Reine des cieux, patronne des armées car-

listes, dont nos bannières portent l'image, a voulu nous donner le jour de sa fête une preuve évidente de sa haute protection.

« Merci, vaillants volontaires de Navarre, Alava, Biscaye, Castille et Rioja; je suis content de vous.

« Votre courage, votre abnégation ont une fois de plus déjoué les projets de Moriones et fait reculer cette armée républicaine qu'il avait promis de conduire à Estella.

« Volontaires, j'étais avec vous au combat; je vous ai vu vaincre. Je suis fier de vous!

« CARLOS »

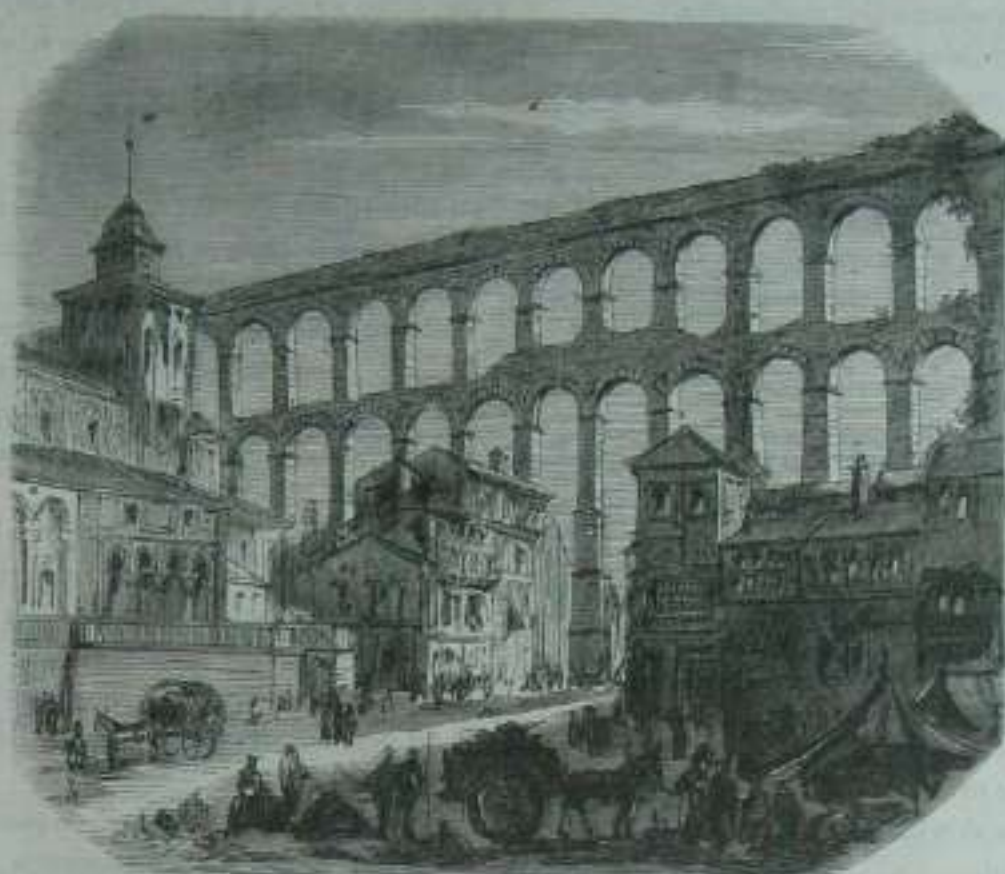
Il est plus facile de comprendre que de décrire la joie enthousiaste avec laquelle cette heureuse nouvelle fut accueillie par les carlistes. Seul, el Osso n'était pas entièrement satisfait.

« Quelle belle occasion nous avons perdu, dit-il à Carmen, de rester la-bas pour faire fuir ces brigands de républicains!

— Vous voyez que cela n'était pas nécessaire, répondit la jeune fille en souriant.

— Je n'y avais pas songé; tu as raison, » répondit-il naïvement.

(1) Texte de la proclamation du roi don Carlos.



Si notre pont n'a pas son pareil, nos garçons n'ont pas leurs égaux. (Page 734.)

De San Antonio, la bande carliste, grossie par de nombreux volontaires pleins de courage et de bonne volonté, mais sans armes, se dirigea par Manaru, Izurza, Marana et autres petites localités perdues dans les montagnes, vers Durango, où le roi avait déjà fait son entrée après la victoire d'Estella. Avec sa garde, il avait ramené une partie des troupes de Dorregaray.

Un des premiers visages de connaissance que le bandit rencontra en entrant au quartier royal fut celui du fidèle Diego. L'ex-serviteur de la Palmeria, averti du retour de la colonne expéditionnaire, était venu au-devant d'elle avec Miguel pour savoir des nouvelles de son ancien maître et de sa fille.

En les revoyant en bonne santé, sa joie fut d'autant plus grande que l'on connaissait déjà au camp le sac et l'incendie de la ville d'Osma.

Le récit que lui fit le bandit de ce drame af-

freux augmenta, s'il était possible, la haine déjà ancienne qu'il portait à Espeleta en particulier.

Lui, de son côté, donna au bandit tous les détails, un peu embellis peut-être par son imagination andalouse, de la triple bataille d'Estella, à laquelle il avait assisté.

Sa narration n'était pas encore terminée, quand une sonnerie de clairon annonça que le commandant allait ordonner de reformer les rangs et de déployer le drapeau pour faire son entrée et défilé sous les fenêtres de Sa Majesté.

« A la fonda de la Reina, lui dit le bandit en lui serrant la main; vous viendrez dîner tous les deux avec ma fille et avec moi; voici un douro, pour acheter du riz et du safran; tu nous feras un plat à la sévillane, comme lorsque nous étions à la Palmeria, et nous l'arroserons de chacoli en l'honneur de la victoire du roi.

— Il faudra aussi que Miguel nous fasse son

plat, ajouta Carmen, pour que les cuisines de chaque province soient représentées.

— La cuisine ségovienne! s'écria el Osso, il n'y en a pas, et les habitants de cette ville n'ont de particulier que leur squelet.

— Si notre pont n'a pas son pareil, nos garbansos n'ont pas leurs égaux, repartit Miguel, indigné de ce manque de justice, et je me charge d'en assaisonner un plat dont vous vous souviendrez longtemps.

— Va pour les garbansos, fit le bandit; nous verrons si... »

Les clairons sonnèrent pour la seconde fois; tous les carlistes prirent leurs rangs, compagnie par compagnie.

« L'arme sur l'épaule droite! commanda Peppe. En avant! marche! »

Le roi était à son balcon; la colonne l'acclama en passant.

« N'est-ce pas le drapeau de ce terrible Osso que vous m'avez présenté il y a quelque temps? demanda don Carlos à un général qui se tenait près de lui.

— Lui-même, Sire.

— Et d'où reviennent ces braves gens, avec ce convoi de charrettes et de volontaires?

— Des monts Altubes, Sire; c'est un bataillon de la division cantabraise, dont Votre Majesté a confié le commandement à Lizarraga.

— Vaillants soldats et vaillant général; il faudra les faire partir au plus tôt pour resserrer le siège de Bilbao et défendre la ligne du Nervion contre Serrano, qui sans doute va essayer de débloquer la ville.

— Cela lui sera difficile, répondit le général en souriant; toute ville assiégée est une ville prise, dit-on, surtout si elle est assiégée par Votre Majesté.

— Si nous avons des canons, je le crois, fit le roi en appuyant son front sur sa main; malheureusement nous n'avons guère que des obusiers, et avec cela on ne réduit pas une citadelle.

— C'est vrai, Sire, mais on détruit facilement une ville. »

Le roi secoua la tête.

« Alors nous ne prendrons pas Bilbao, mon cher Elío; un roi d'Espagne peut emporter une ville d'assaut pour l'arracher à des rebelles, mais il ne la détruit pas, ne l'oublie plus!

— Ce qui n'empêchera pas, Sire, tous les journaux hostiles à votre cause de dire que les carlistes commettent les plus monstrueuses atrocités et égorgent froidement les blessés et les prisonniers.

— Personne ne peut éviter les morsures de la calomnie, mon cher général; il pourra donc se faire que nous ayons contre nous l'opinion publique, égarée par des mensonges; mais il nous restera notre conscience. »

Le bandit, sa fille et ses deux convives achevaient leur repas à la fonda, et, malgré tout leur patriotisme, el Osso et Diego s'étaient vus contraints d'avouer que certains plats de la cuisine ségovienne valaient au moins ceux des Provinces et des pays basques, quand Peppe entra dans la salle.

« Bonne nouvelle, s'écria-t-il, ou plutôt bonnes nouvelles, car il y en a plusieurs. Moriones a été destitué, preuve incontestable de l'importance de la victoire que notre vaillant roi vient de remporter sur lui; un débarquement d'armes a eu lieu, et un courrier vient, dit-on, d'arriver, annonçant la reddition de Portugaleta, le port de Bilbao, qui dès à présent se trouve cerné complètement.

« Verse-toi donc un verre de chacoli, et buvons à la santé du roi et de la reine! » s'écria le bandit.

Les verres furent remplis, et les partisans les choquèrent en poussant des vivats.

« N'irons-nous pas au feu, nous aussi? demanda Diego.

— Nous partons demain, repartit le jeune cabecilla, et si tu aimes le bruit de la fusillade et du canon, tu seras satisfait; Sa Majesté a donné ordre d'élever des batteries qui, je te le promets, te procureront un orchestre comme jamais de ta vie tu n'en as entendu.

— Viva Dios! s'il en est ainsi, nous serons bientôt maîtres de la ville!

— Oh! oh! camarade, comme tu y vas; une

ville forte ne se cueille pas aussi facilement qu'une orange. Si nous avons des canons, les assiégés en auront plus que nous, et, de plus, il est à peu près certain que Serrano, qui remplace Moriones, viendra nous attaquer avec toutes ses forces pour nous déloger.

— Eh bien, tant mieux ! s'écria el Oso ; quand j'étais jeune, je n'aimais à me mesurer qu'avec des gaillards aussi solides que moi : il n'y a pas de plaisir à se battre avec un enfant, parce qu'il ne peut pas se défendre, et il ne faut pas que les républicains puissent nous dire, quand don Carlos fera son entrée à Madrid : « Belle gloire que vous avez vraiment, c'est nous qui vous avons ouvert les portes. »

— Ne craignez rien, *senor don Pedro*, Bilbao a pour serrure une demi-douzaine de forts dont les gardiens ne sont pas prêts à nous apporter les clefs.

— Caramba ! je préfère aller les chercher ; quand on fait tant que de se cogner, il faut frapper dur ; n'es-tu pas de cet avis, Carmen ?

— Moi, fit l'Andalouse, dont les yeux s'allumèrent, dans une corrida, je n'aime que les braves sauteurs.

— A la bonne heure, *hija* ! je l'ai toujours dit, tu es une véritable Biscayenne.

— Quand partons-nous, commandant ? demanda Miguel.

— Demain, ou après-demain au plus tard ; pourquoi me demandes-tu cela ? voudrais-tu faire ton testament ?

— Oui, mon commandant.

— Tu es donc bien riche ? fit Diego.

— Je n'ai qu'une âme, mais j'y tiens, repartit le Ségovien, et comme il pourrait bien arriver qu'un boulet brisât la boîte dans laquelle je la tiens, je serai bien aise d'aller trouver un prêtre, pour que, en cas d'accident, elle monte en paradis au lieu de descendre en enfer.

— Tu as raison, *amigo*, repartit el Oso, et je suis d'avis que nous faisons tous ensemble notre testament de la même manière ; demain matin, une messe sera dite pour les âmes de nos parents, nous y assisterons ensemble ; rien ne donne

du courage comme de savoir qu'après la mort on ne risque pas de tomber entre les griffes du diable, quand on s'est battu pour Dieu, la Patrie et le roi. »

Le lendemain matin, en effet, les quatre carlistes et la jeune fille, agenouillés dans une petite chapelle de l'église de Durango, autour d'un autel sur lequel un prêtre en ornements noirs célébrait le saint sacrifice en mémoire des victimes d'Oso, s'approchaient tous ensemble de la sainte table et recevaient dans leur bouche le pain des chrétiens, qui est aussi celui des forts.

« Si Dieu est avec nous, qui donc sera contre nous ! » pensaient-ils.

Et, en sortant, ils se serraient la main en disant :

« A présent, nous sommes prêts, marchons, et que Dieu nous soit en aide ! »

Le même soir, la plus grande partie des troupes carlistes se dirigeait vers la ville assiégée.

S'il y a loin de Durango à Bilbao pour une armée qui prétend y pénétrer de force, il n'en est pas de même pour le touriste, qui, en temps de paix, n'a guère à s'inquiéter des huit forts chargés d'en défendre les approches et des ouvrages d'art, murailles et glacis, qui forment sa ceinture.

La petite route qui y conduit est charmante : on ruban blanc, un peu étroit peut-être, qui serpente et ondoie sur un terrain élevé et gracieusement mouvementé ; à droite et à gauche, des bois magnifiques l'ombragent ; une allée ne se dessine pas mieux dans un parc où, à travers des massifs d'arbres séculaires, le dessinateur a ménagé des échappées de vue et ouvert sur un vaste horizon des fenêtres pleines de lumière. Le Durango, l'un des principaux affluents du Nervion, accompagne le voyageur et dessine ses méandres capricieux à travers le feuillage. On n'y voit guère de ponts, mais de distance en distance un bac relie ses rives pittoresques, au moyen d'un câble fixé à deux poteaux.

Ce n'est pas encore la plaine, mais ce n'est plus la montagne ; les collines sont vertes et arrondies ; les champs cultivés s'abaissent doucement par



Des défillements et des enrastrophes sur les lignes enjées des chemins de fer. (Page 7/60)



Grand escalier de l'hôpital de Tolède. (Page 7394)

des pentes faciles, sur lesquelles s'étagent des fermes à demi cachées par des groupes harmonieux de chênes, de noyers et de sycomores. Au-dessus de cette opulente verdure, les fabriques élèvent leurs cheminées roses, et, à travers les arceaux de feuillage que la vigne jette d'un tronc à l'autre, on aperçoit des hameaux aux toits aigus, capricieusement épars dans une campagne d'environ cinquante kilomètres d'étendue, dont le joli village de Zornosa occupe le centre.

Au delà de la plaine de Zornosa, le paysage redevient plus sévère; les montagnes font une avancée, comme pour ressaisir cette riante extrémité de la Biscaye et barrer le chemin au voyageur, qui, remontant sur leurs flancs, aperçoit bientôt devant lui, assise au fond de la vallée du Nervion, la ville de Bilbao, dominée de trois

côtés par les monts Archanda, Moro et Maravilla, mais complètement découverte du côté du nord-est, par où s'écoule doucement le fleuve, qui l'unit à Portugaleta, son véritable port, sis à deux lieues plus loin, au bord du golfe de Biscaye.

Le rôle qu'a joué Bilbao dans toutes les guerres civiles depuis Ferdinand VII est trop important pour qu'il ne soit pas nécessaire de lui consacrer une page.

La date de la fondation de cette ville, aujourd'hui capitale de la Biscaye, et qui longtemps disputa à Cadix le monopole du commerce maritime, se perd dans l'obscurité. Ravagée et à demi détruite à une époque déjà très-reculée, elle fut repeuplée vers 1300 par don Diego de Haro, qui lui donna le nom de Belvao, ou le

Beau-Gué, et dès lors elle devint une ville importante par son commerce et son industrie.

Ses habitants, au nombre de plus de vingt mille, sont à la fois laborieux et enjoués, fiers et hospitaliers; les femmes y sont fortes et gracieuses; celles du peuple s'adonnent aux travaux les plus pénibles et font, en particulier, l'office de portefaix sur le port.

Du reste, personne n'y reste oisif; aussi peut-on dire que la misère et la mendicité sont également inconnues à ses habitants.

La science n'y est pas moins en honneur que le travail manuel, et aucune cité espagnole, pas même Salamanque, la fameuse ville universitaire, ne possède plus d'établissements scientifiques, littéraires ou industriels.

Son consulat entretient un grand nombre d'écoles gratuites de mathématiques, de navigation, de dessin, d'architecture et de langues vivantes, tandis que son ayuntamiento fournit aux frais des écoles de langue latine et de belles-lettres.

Le commerce y est en honneur encore aujourd'hui; mais autrefois il était tellement développé, qu'il fut un temps où l'on ne pouvait pas compter, tant ils étaient nombreux, les navires qui



Un pont orné de gracieuses statues de saints. (Page 738.)

entraient dans son port, et qu'il y eut alors des négociants dont les affaires devinrent tellement importantes, qu'ils faisaient construire chaque

année deux ou trois vaisseaux pour leur propre compte.

Ce commerce a énormément baissé, par suite des vicissitudes politiques de l'Espagne dans notre siècle et à cause du mauvais état du port; la plus grande partie des bâtiments s'arrêtent aujourd'hui soit à Oliviaga, soit à Portugalette; mais la richesse de la ville est telle encore, qu'il y a quelques années les capitalistes et les industriels rassemblés réunirent en quelques jours vingt millions pour construire le chemin de fer.

Carmen ne s'attendait pas à découvrir la ville d'aussi loin; elle demeura toute surprise lorsque arrivée au haut d'une montagne, elle l'aperçut tout à coup au fond de son étroite vallée, qui, vue à cette distance, ressemblait à un sillon creusé par quelque géant pour y dérouler le Nervion comme un ruban d'argent.

Ci et là un pont, orné de gracieuses statuettes de saints, arrêtait le regard de la jeune fille et témoignait des sentiments catholiques de la contrée.

Son père remarqua son étonnement.

« Tu croyais donc, dit-il en riant, que nous autres, pauvres Basques, nous ne possédions aucune ville comparable à celles de l'Andalousie? Détrompe-toi. Si elles n'ont pas le même caractère d'architecture, elles n'en sont pas moins belles. Quand nous y entrerons, je te montrerai ce qu'il y a de curieux. Tu verras quelle propreté dans les rues, pavées de cailloux blancs et dans lesquelles il est défendu aux voitures de circuler. On les lave chaque jour à grande eau, comme l'intérieur des patios de Séville. Beaucoup de ses maisons, alignées au cordeau, sont en marbre blanc, et celles pour lesquelles on n'a employé que la brique sont si bien peintes, qu'elles paraissent également de marbre. Tu verras aussi le pont en fer suspendu, le premier qui ait été fait en Espagne; les magnifiques promenades de l'Arenal et de Campo Valentin, bien autrement belles que le paseo de las Delicias; les....

— Quand verrai-je tout cela? demanda la jeune fille avec un doux sourire.

— Caramba! donne-nous du moins le temps d'arriver, s'écria son père; tu as l'esprit comme la poudre d'une escopette. Laisse faire Lizarraga et les autres; ce sont eux qui ont la clef; dans quelques jours ils la mettront dans la serrure.

— Et où est-elle, la serrure?

— Oh! il y en a plusieurs que d'ici tu peux apercevoir sur les collines. Tiens, voici d'abord le fort d'el Moro, puis celui de Maravilla, puis encore celui de Begona, puis, plus près, celui de San-Agustino, tous bien garnis de troupes et de canons, avec lesquels il faudra ouvrir une conversation qui ne sera pas des plus amicales et donnera de l'ouvrage aux vitriers.

— Et aux chirurgiens aussi, soupira Carmen.

— Et aux chirurgiens, comme tu dis, surtout s'il faut monter à l'assaut; ce sera plus rude qu'à Estella. Mais ne crains rien, tu trouveras dans la ville un hôpital comme il ne s'en voit guère; je l'ai visité une fois. L'entrée n'en est pas aussi royale que le grand escalier de celui de Tolède, mais la salle des blessés est plus vaste, et je ne crois pas que nulle part au monde on pût trouver sa pareille.

— Dieu fasse qu'elle ne soit pas trop remplie!

— Dieu fasse que le roi soit victorieux! répondit le bandit; voilà ce que nous avons à demander. La guerre est la guerre, et mourir un peu plus tôt, un peu plus tard, importe peu, pourvu que l'on soit bien disposé.

Tout en causant ainsi, le père et la fille se rapprochaient sans cesse de la ville, dont, avec une bonne lunette, ils auraient pu distinguer du haut de la montagne Archanda les promeneurs sur les quais ou sur la place Neuve, lorsque Peppe vint les rejoindre.

Le jeune cabecilla avait l'air soucieux.

« Eh bien, fit el Osso en le voyant, nous voici bien près, Peppe; j'aperçois même des remueurs de terre qui m'ont tout l'air d'établir l'orchestre pour commencer la danse; quand va-t-elle commencer? »

— Il y a plusieurs batteries déjà en position, répondit le jeune homme, à Casa Monte, à Art-

gan et à Olargan, mais leur musique ne sera pas pour nous probablement.

— Que dis-tu là?

— Je dis que nous ne ferons ici qu'une halte; le général vient de donner l'ordre au bataillon guipuscoan de s'établir sur l'Archanda, et à nous de tourner la ville pour suivre les hauteurs de droite et descendre vers Portugaleta.

— Pour y tenir garnison? Caramba! je préférerais me battre.

— Vous vous battrez là-bas. Portugaleta n'est pas à nous; c'était une fausse nouvelle.

— Valga me Dios! en es-tu sûr?

— Parfaitement. Du reste, il serait difficile qu'il en fût autrement. Voyez les navires républicains qui voguent sur le Nervion.



— Qu'est-ce que cela prouve?

— Que Portugaleta n'est pas à nous; sans quoi la rivière serait barrée.

— C'est ma foi vrai; on nous a trompés en cela.

— Et aussi en bien d'autres choses. Moriones, qu'on disait parti, ramasse de nouvelles troupes et se propose, paraît-il, de venir débloquer Bilbao par terre.

— Il n'est donc pas encore fatigué de se faire battre? s'écria el Osso avec indignation. Qu'il revienne donc, mais qu'il n'oublie pas de prendre avec lui ce brigand de Ramon, car avec celui-là j'ai un compte particulier à régler.

— J'en ai un aussi, » gronda Peppe en portant la main au crêpe qui entourait son bras gauche.

Carmen baissa la tête et se prit à pleurer.



On distinguait les promeneurs sur les quais. (Page 739.)

« Cet homme n'est pas un homme, continua le bandit, c'est un démon. »

De la place, on avait sans doute aperçu les troupes carlistes qui défilaient sur l'Archanda, car du fort San-Agustino jaillit un éclair, suivi d'une sourde détonation.

La batterie carliste la plus rapprochée répondit, mais sans que, vu la distance, il fût possible de juger des coups.

Peu à peu la canonnade devint générale. Les forts les plus éloignés tiraient aussi, quoique leurs boulets ne pussent évidemment pas arriver.

« Il paraît qu'ils ont des projectiles à perdre ! remarqua Peppe. Qu'ils se hâtent de dépenser leur poudre ; si nous nous emparons de Portugaleta, il ne leur sera pas si facile de s'approvisionner. »

Les carlistes ménageaient plus leurs munitions et ne les envoyaient que là où elles pouvaient porter.

Il est vrai que, pour certaines de leurs batteries perchées sur des rochers, le transport des boulets était excessivement pénible ; ni chevaux ni mulets n'auraient pu y parvenir, et les soldats étaient trop peu nombreux pour pouvoir être employés à ce transport ; mais le patriotisme des femmes de Biscaye, habituées aux plus rudes travaux et douées d'une force qui paraîtrait incroyable en France, suppléait à cette pénurie. Chacune d'elles, et quelquefois elles n'étaient pas moins de cinquante ou soixante, plaçait deux ou même trois boulets dans une corbeille, qu'elle chargeait sur sa tête au bas du rocher et qu'avec une adresse merveilleuse elle portait jusqu'aux batteries, en grimpant par des sentiers



La vallée du Nervion. (Page 737.)

si étroits qu'à peine pouvait-on y poser le pied.

De l'endroit où les volontaires s'étaient arrêtés pour faire halte, ils purent être témoins de ce fait, dont on chercherait probablement en vain un exemple chez les autres peuples, de jeunes filles remplissant les fonctions de pourvoyeurs de batteries.

El Osso en était tout fier pour sa chère Biscaye.

Après une heure passée à se reposer en faisant un déjeuner plus que frugal, le bataillon cantabrien reprit sa route par les hauteurs de Venta-Alta, dont il suivit les crêtes pendant quelque temps pour redescendre ensuite sur la route qui côtoie la montagne jusqu'àuprès de Portugaleta, où elle se relève en obliquant comme pour se souder à la chaîne de Somorostro, et forme avec elle un défilé profond, étroit, tortueux et inégal, au fond duquel se précipite un torrent appelé vulgairement el rio de Somorostro.

Le même soir, les Biscayens occupaient les villages de San Pedro de Abanto, Murieta et Lucero, misérables hamaux, mais points stratégiques importants, où ils commençaient à se fortifier, sans prévoir assurément qu'ils dussent passer dans ce campement, qu'ils regardaient comme provisoire, de longs mois d'hiver, braver le froid et la faim, livrer des combats nom-

breux et résister aux assauts formidables d'une armée entière pourvue d'une puissante artillerie.

« Ce sera un dur morceau à avaler, disait à la veillée un jeune Français qui, après avoir été souave pontifical et s'être conduit en héros contre les Prussiens, était venu offrir son épée au roi don Carlos, un rude morceau, que les républicains, dont j'ai vu dernièrement à Biarritz plusieurs officiers supérieurs, sont décidés à nous disputer avec acharnement.

— Ah ! si nous avions seulement vingt bonnes pièces d'artillerie ! répondit Peppe.

— Les canons, on en fondra à Plasencia, s'écria el Osso, et, quant aux boulets, nous avons pour en faire les mines de Somorostro.

— Moriones a une artillerie formidable, fit un volontaire nouvellement arrivé et qui, assis au pied d'un chêne, ne s'était pas jusqu'alors mêlé à la conversation ; il pourrait bien se faire qu'il ne vous en donnât pas le temps.

— Bah ! fit le Français, qu'il la montre seulement, et nous la lui prendrons ; cela coûtera bien quelques bras et quelques jambes, mais épargnera du temps et de l'argent. »

Les carlistes se mirent à rire.

« Vous avez fait cela souvent ? reprit ironiquement l'inconnu.

— Je l'ai fait, ou plutôt mes camarades l'ont fait à Mentana, répondit le jeune homme.

— Vous oubliez que vous aviez une armée derrière vous pour vous soutenir contre quelques bataillons seulement, reprit l'Espagnol; ici, la position n'est pas la même, et puis nous n'avons pas votre courage, » ajouta-t-il sur le même ton d'ironie.

Peppe et el Osso se regardèrent.

« Je suis venu pour me battre et non pour discuter, fit le Français en allumant sa pipe au feu du bivac.

— Pour se battre, il faut être en force, ou bien on est battu.

— Qui vous a dit que nous soyons si faibles?

— Le gouvernement républicain peut mettre sur pied cent mille hommes, riposta le volontaire en s'échauffant.

— Qu'importe, si le roi peut lui en opposer autant; vraiment, on dirait que vous faites partie de son conseil!

— Sans être du conseil, j'en sais probablement plus que vous, riposta l'Espagnol avec emportement; d'ailleurs, vous n'êtes qu'un forastero, et vous auriez mieux fait de demeurer dans votre pays.

— Vous êtes bien venu dans le mien, répliqua vivement le jeune homme, puisqu'il n'y a pas huit jours je vous ai vu sortir de chez le consul à Bayonne, avec...

— C'est un mensonge, interrompit l'inconnu, qui porta la main à sa naja.

— Et je le prouverai, continua le jeune homme en s'avançant vers son contradicteur, je le prouverai devant tous ceux qui sont ici, car j'étais avec deux de mes amis qui m'ont accompagné au camp.

— C'est ce que nous verrons, caballero, car nous nous reverrons, comptez-y! » fit l'Espagnol en s'enveloppant dans son manteau pour s'éloigner.

Le bandit et Peppe échangèrent un rapide regard.

« Caballeros, dit alors le commandant, il y a eu une accusation portée et un défi donné; je ne puis tolérer que les choses se passent ainsi :

ayez la bonté de me suivre jusqu'au quartier; des explications sont nécessaires.

— Qu'il aille à tous les diables! je me soocie de ses accusations comme de cela! fit l'Espagnol en crachant par terre.

— C'est possible, mais je suis votre chef, reprit Peppe, et je vous ordonne de me suivre. »

Sur un signe du jeune cabecillo, quatre hommes s'avancèrent la carabine au poing.

Le quartier général se trouvait à une centaine de pas, tout près de l'église de San Pedro d'Abanto; il faisait nuit; on se mit en marche.

Dès qu'ils se furent éloignés, les commentaires commencèrent dans le groupe carliste; quelques-uns se défiaient de l'Espagnol, mais le plus grand nombre suspectait le Français.

Une demi-heure s'écoula; la nuit était fort belle, pleine d'étoiles, et tout autour de Portugalete, dont on entrevoyait les lumières au bord de la mer, des feux de bivac brillaient sur toutes les cimes.

On ne pensait plus à cet incident, quand des pas retentirent: c'était l'escorte qui revenait; le Français marchait seul auprès de Peppe.

Il y eut un mouvement de curiosité.

« Caballeros, dit alors le commandant, vous avez été témoins de la dispute; vous avez entendu le démenti donné à cet honorable Français; il est juste que, le ramenant parmi vous, je lave son honneur.

« Pendant la route, et à la faveur de l'obscurité, le misérable qui vous disait que c'était folie de combattre les républicains a essayé de se débarrasser de ce portefeuille. Heureusement qu'il était surveillé de près et qu'un de nos hommes s'est aperçu que le scélérat cherchait à faire disparaître ce carnet compromettant.

« Voici les deux pièces qu'il contenait: l'une est un plan détaillé de vos positions, soit ici, soit autour de Bilbao; la seconde, un état des forces carlistes bataillon par bataillon; du reste, en voici la teneur:

« ARMÉE DU NORD.

« Elle comprend 39 bataillons, ainsi répartis :

« 11 bataillons navarrais à 600 hom.	6,600
« 8 — biscayens à 600 hom.	4,800
« 8 — guipuscoans à 600 hom.	4,800
« 6 — alavaïs à 600 hom. . . .	3,600
« 2 — aragonais à 600 hom. . .	1,200
« 4 — castillans à 600 hom. . .	2,400
« Total général . . .	23,400

« Un traître! cria-t-on de tous côtés.

— Un officier de l'armée républicaine, répondit le cabecilla; de celui-ci il n'y a plus rien à craindre; mais défiez-vous des inconnus; les ennemis du roi sont capables de tout.

— Ils ne nous empêcheront pas, malgré leurs prudents conseils, d'entrer à Portugaleta d'abord et à Bilbao ensuite! s'écria le Français.

— Puis à Madrid et à Séville! dit un autre.

— Songeons d'abord à nous fortifier ici, reprit Peppe, et laissons au roi à déterminer ce que nous aurons à faire plus tard.

Le lendemain, en effet, les travaux commençaient; les volontaires auraient mieux aimé se battre que de remuer la terre; mais ils n'étaient pas en force, et de longues semaines s'écoulaient avant qu'ils pussent commencer l'attaque.

Pendant ce temps, comme pour les narguer, les navires ennemis continuaient à remonter ou à descendre le Nervion, apportant vivres et provisions aux assiégés de Bilbao et lâchant, en passant, leurs bordées sur les ouvriers royalistes.

Pour se distraire de son inaction, la petite armée n'avait guère que quelques courtes expéditions et les nouvelles apportées du théâtre de la guerre

par le journal officiel appelé le *Quartel real*.

Généralement, ces nouvelles étaient peu importantes; petits succès et petits échecs: le 3 novembre, les carlistes avaient été repoussés à l'attaque de Burgos; le 16 du même mois, Loma les avait forcés à lever le blocus de Tolosa; en revanche, ils avaient réussi à incendier le pont de Miranda, sur l'Ebre, fait dérailler plusieurs trains et coupé plusieurs lignes de chemin de fer.

En Catalogne, don Alphonse et Saballs poursuivaient le cours de leurs succès; Cucala poussait des pointes hardies jusqu'aux environs de Madrid; de tous côtés se formaient de nouvelles bandes qui parcouraient la Catalogne, le royaume de Valence, l'Aragon et les Provinces, sous les ordres des intrépides Ramon Domingo, Jose Pascual, Santès, Gamundi, Rodriguez, Marco, Madrazo et une foule d'autres.

Quant à Moriones, il tournait tout autour de Bilbao, essayant de percer les lignes, avançant, reculant, temporisant et n'osant attaquer nulle part.

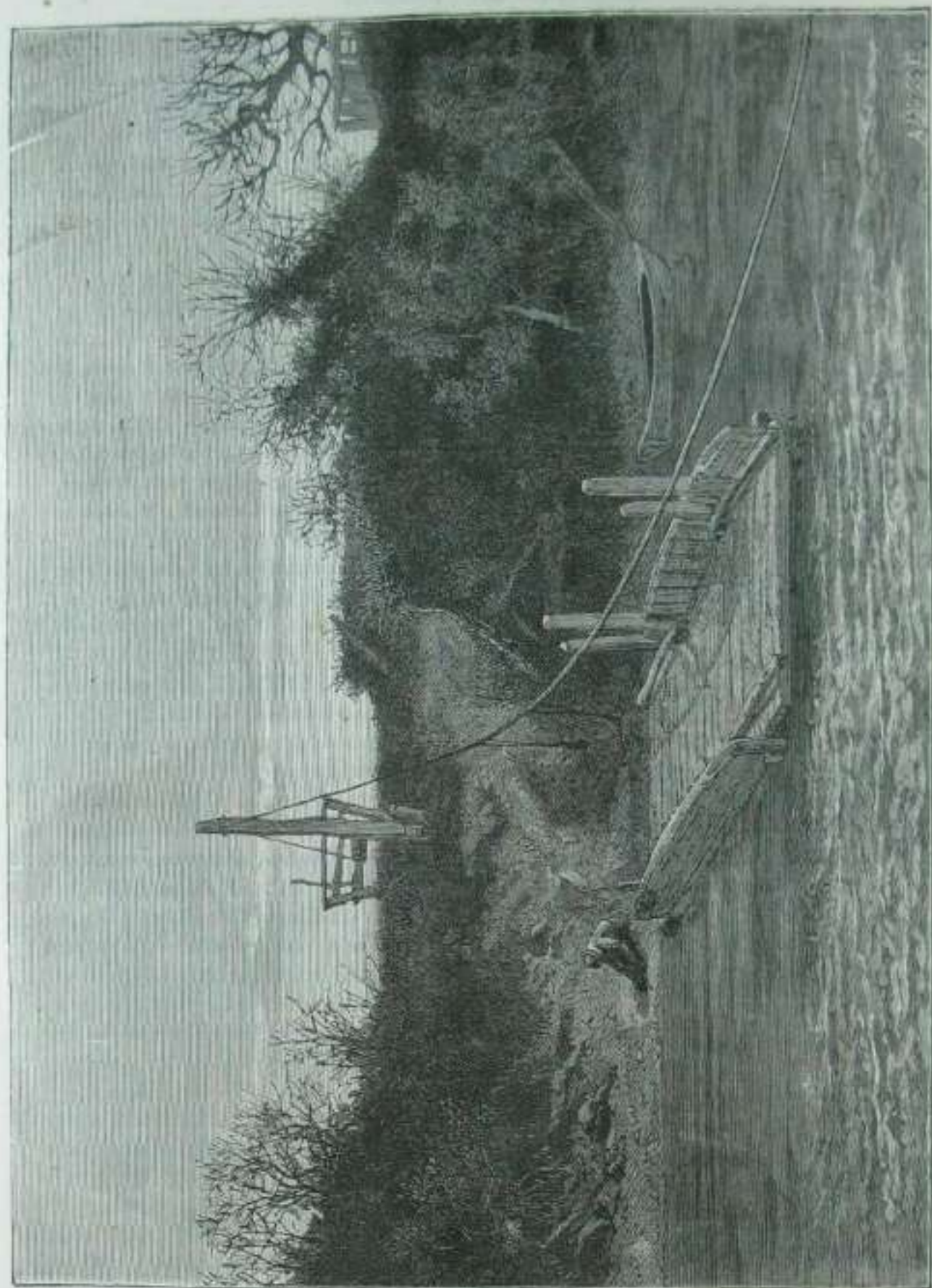
Vers la fin de décembre, il parut enfin s'être décidé, et, descendant vers Santander, il y massa ses troupes pour frapper un grand coup, puis s'avança vers Somorostro.

Tout faisait présager une bataille sanglante; le roi don Carlos accourut.

Le 2 janvier, il occupa les hauteurs menacées avec les Navarrais et les Alavaïs, tandis que les Guipuscoans s'établissaient à Santurce.

Moriones eut peur, s'embarqua avec ses troupes et retourna à Santander.







Vous prenez le frais dans le patio. (Page 747.)

CHAPITRE XLVI

SUCCÈS ET REVERS.

L'hiver est une rude saison dans la montagne, rude surtout pour des Andalous qui jamais n'ont quitté ces vastes plaines qu'arrose le Guadalquivir et d'où ils ne voient que de loin, à travers la verdure éternelle de leurs orangers, la blanche neige étincelant au sommet de la sierra

sous les rayons d'un soleil qui ne cesse de chauffer doucement la campagne, plus fraîche et plus parée que jamais.

Protégés contre les vents du nord par leurs hautes montagnes, ils ne connaissent de la froide saison que le nom, et pendant que les habitants des hauts plateaux grelottent et se morfondent, eux, assis sur l'herbe touffue, à l'ombre de leurs palmiers et de leurs grenadiers, font frémir les cordes de leurs guitares, chantent leurs nonchalantes ségaidilles, ou dansent avec entrain au bruit des castagnettes.

Pour l'Andalou, l'hiver est le printemps, la saison bénie où le gazon brûlé reprend sa livrée

émeraude, où les roisicaux taris se gonflent de nouveau, où les fleurs relevent la tête et répandent leurs plus doux parfums; pour le rude habitant des Pyrénées, c'est tout autre chose.

Dès la fin de septembre, des nuages gris et épais apparaissant à l'horizon montent lentement dans le ciel, qu'ils envahissent; peu à peu, leur voûte s'abaisse, une pluie fine et pénétrante refroidit l'atmosphère; le soleil a encore des sourires pour les vallées, mais le plus souvent c'est à peine si à travers le brouillard gris et terne on aperçoit son disque blafard et décoloré.

D'énormes masses floconneuses rampent au fond des gorges, puis s'élèvent lentement pour se rouler en turban autour des pics élevés; les averses succèdent aux averses, le vent gémit et pleure, les oiseaux se taisent, les chênes et les noyers se dépouillent, les torrents grondent sourdement, les hauts sommets se couvrent de neige, qui peu à peu descend comme un linceul qui se déploie; le rugissement des cascades et l'éroulement sinistre des avalanches se mêlent aux longs murmures de l'Océan, dont les vagues plombées se creusent en noirs sillons vitreux et viennent déferler avec fureur jusque dans les ports, où, derrière des mâles puissants, les barques de pêche et les caboteurs viennent s'abriter contre leur violence.

L'hiver a pris possession de la montagne, il y règne en maître, il y commande en despote. Personne n'ose lui résister: l'homme s'enferme dans sa maison, où la neige l'emprisonne; l'ours se creuse un terrier pour s'y blottir; les chemins sont impraticables; les ravins, comblés, deviennent autant d'abîmes cachés sous une voûte blanche et trompeuse prête à céder sous le pied; les arbres ploient sous le givre, qui leur donne l'aspect de fantômes enveloppés de leurs suaires; les chamois, chassés des hautes cimes couronnées de glaces étincelantes, descendent dans les vallées; les loups, affamés, rôdent autour des villages; toutes les voix se taisent devant la voix puissante de la tempête, et les aigles, éperdus, s'élevant par un vol puissant au-dessus de la région des nuages, ne voient au-dessous d'eux qu'un chaos

confus de formes molles et menaçantes, qu'une mer sans bornes de brouillards cotonneux que trouvent çà et là quelques gigantesques aiguilles de marbre ou de granit.

Les carlistes savaient contre quels obstacles ils allaient avoir à lutter sur les hauteurs d'Abanto, de Munecas et autres, et, dès leur prise de possession de ces points importants, ils s'étaient occupés activement à se fortifier et contre Moriones et contre la rigueur du froid.

Mais, quelques précautions qu'ils eussent prises, ils ne pouvaient pas échapper à de nombreuses souffrances.

Le bois de chauffage et les vivres ne manquaient pas, il est vrai; malheureusement il n'en était pas de même des vêtements; beaucoup d'hommes n'avaient pour tout costume que les effets d'habillement confectionnés, on sait de quelle manière, par les patriotiques fournisseurs des bataillons de mobilisés pendant la désastreuse période de la guerre contre la Prusse, couvertures sans consistance, boîtes à semelles de carton, vareuses en drap brûlé, rebuts de toute nature, grâce à la vente desquels d'intègres républicains trouvèrent moyen de se faire une belle fortune aux dépens de la France trahie par eux.

Si encore tout se fût borné à creuser des retranchements dans la terre durcie par la gelée, le travail échauffe; mais se promener de long en large les pieds dans la neige, le fusil sur l'épaule, au sommet d'une montagne, quand la bise souffle avec violence, voilà qui est dur, bien dur, même pour un montagnard, encore plus dur pour le pauvre Diego, dont les mains, gercées par le froid, pouvaient à peine soutenir son arme, trop dur pour un chrétien, répétait-il à Carmen, quand le pauvre diable, s'étant laissé geler un pied, fut obligé de changer son lit de camp pour un lit d'hôpital:

« Par la Virgen del Pilar! quelle mauvaise chose que le froid!

— Pas si mauvaise, amigo, puisqu'elle permet aux nôtres de fortifier leurs positions et empêcher les ennemis de transporter leurs canons là où ils voudraient pour nous écraser.

— Ah ! c'est égal, *senorita*, quand je pense qu'il y a deux ans, à la même époque, vous preniez le frais dans le patio de *doña Murillo*, avec votre charmante cousine la *senorita Manuela*, qui à présent est dans la gloire, et que dans le jardin je cueillais des fleurs pour garnir le grand vase arabe ! On était mieux là qu'ici, vous en conviendrez.

— Il s'est passé depuis bien des événements, mon pauvre *Diego*.

— Dieu nous préserve de les revoir, *senorita* ! Croyez-vous que mon pied guérisse ?

— Il guérira certainement, si tu te tiens tranquille.

— C'est que, voyez-vous, je suis pressé, *senorita* ; si les ennemis arrivaient, j'ai un petit mot à leur dire, et je ne voudrais pas écouter d'ici la musique sans me mêler au *fandango*. N'y a-t-il pas de nouvelles aujourd'hui ?

— Rien, que je sache, *amigo* ; *Moriones* est toujours à *Santander*, retenu par le mauvais temps, et la flotte républicaine a été obligée de quitter la baie à cause de la tempête.

— Ce serait le beau moment pour prendre *Portugalete*.

— Laissons faire nos généraux, ils savent mieux que nous à quoi s'en tenir, et, du reste, il est probable qu'ils ont bien quelques projets, car ce matin le bataillon cantabrien est descendu vers *Santurce*.

— Ce joli village à droite de la baie ?

— Précisément ; le général *Dorregaray* est arrivé.

— Hombre ! il y a donc du nouveau ? Vous verrez qu'ils vont tout prendre sans moi, *mi demonios* !

— Allons ! allons ! voilà que tu t'emportes ; à quoi cela te sert-il ? Tu ferais mieux de réciter ton rosaire pour le succès...

— Un rosaire de coups de carabine avec le canon pour marquer les *Pater* ! s'écria le carliste en frappant du poing sa poitrine. Ah ! triple brute que je suis, de m'être ainsi laissé geler ! »

Comme pour achever de lui faire perdre la tête et le railler de son malheur, plusieurs coups

de canon se firent entendre dans le lointain.

« *Senorita*, je vous en supplie, laissez-moi partir ! » gémit le pauvre *Diego* en se prenant la tête à deux mains.

Tous ses camarades de chambre avaient tressailli comme lui. « Ce sont les ennemis qui attaquent, criaient les uns. — C'est la flotte qui bombarde *Santurce*, » rugissaient les autres. Les moins malades se soulevaient sur leur lit, cherchant leurs vêtements.

Les sœurs de charité, occupées au soin des malades, s'effrayaient de ce désordre, auquel elles se sentaient impuissantes à s'opposer.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et un officier entra.

« Qu'est-ce que ce bruit ? fit-il sévèrement ; que signifie ce désordre ? Silence, tout le monde. Sœur *Rosalie*, ayez la bonté de prendre les noms des perturbateurs de l'ordre, afin qu'aussitôt guéris, ils soient chassés de l'armée et renvoyés dans leurs foyers comme indignes de faire partie d'une armée disciplinée. »

Le silence s'était rétabli comme par enchantement, car, pour un volontaire, il n'est pas de punition plus grande que d'être rayé des cadres de l'armée, et l'on pouvait compter distinctement les coups de canon, dont chaque détonation faisait trembler les vitres ; l'officier se dirigeait vers la porte, soudain une vive lueur éclaira l'infirmerie, puis un fracas sourd se fit entendre, et on ressentit une secousse telle que des verres placés sur la table se choquèrent avec force.

Le lieutenant porta la main à la lunette marine dont il était pourvu et se précipita dehors.

Il y eut un moment d'angoisse indescriptible, mais pas un mot ne fut prononcé.

Trois ou quatre minutes s'écoulèrent, l'officier rentra.

« Camarades, s'écria-t-il, la poudrière de *Portugalete* vient de sauter, en détruisant une partie du fort et renversant les canons d'une batterie ; nos colonnes se préparent à donner l'assaut.

— Vive le roi ! vive le roi ! vociférèrent les carlistes.



Eux, assis sur l'herbe saulée. ... (Page 745)

— Ah ! maudit pied, gronda Diego, tu seras cause qu'ils prendront tout sans moi. »

Cette scène se passait le 21 janvier, dans la soirée; le 22, les carlistes entraient dans la ville, barraient la rivière avec des chaînes, mettaient en batterie les canons pris dans la ville et rendaient désormais impossible le ravitaillement de Bilbao par la rivière.

Le lendemain, une proclamation du roi apprenait à la garnison de San Pedro d'Abanto, avec la reddition de Portugaleta, celle des forts del Desierto et de Luchana, la prise de 1,200 fusils, de 4 canons et d'une quantité considérable de munitions.

« Docteur, quand pensez-vous que je pourrai me servir de mon pied ? demanda Diego au médecin de l'ambulance.

— D'ici à huit jours, il sera entièrement guéri.

— Alors, coupez-le tout de suite.

— Vous êtes fou, je vous dis qu'il sera guéri dans huit jours.

— Ce sera trop tard, dans huit jours ! Bilbao se sera rendu.

— Je l'espère, amigo.

— Alors, que voulez-vous que j'en fasse ?

— Oh ! la guerre ne sera pas finie pour cela ; il restera encore Moriones et Serrano.

— Alors, guérissez-le, » soupira le blessé en allongeant docilement sa jambe.

Les événements ne devaient pas marcher aussi vite que l'espérait le docteur et que le craignait le carliste.

Rendu furieux par ce nouvel échec, Moriones et ses vingt-deux mille hommes ne cessaient de tourner autour des lignes de l'armée royale, cherchant un point faible pour les traverser et arriver jusqu'à Bilbao, dont la garnison, aidée par le parti républicain, avait juré de se faire sauter plutôt que de se rendre.

Sans doute il aurait été facile d'incendier cette ville avec des obus, mais les ordres du roi étaient formels de l'épargner, et les batteries de siège se trouvaient trop faibles pour pouvoir réduire au silence la nombreuse artillerie des forts, bien approvisionnés et pourvus de nombreux servants.

L'annonce de prétendues victoires du général républicain et de sa prochaine arrivée entretenait d'ailleurs le courage des assiégés, excités par l'ardeur démagogique de réfugiés de la Commune, qui, n'ayant pas de grâce à espérer s'ils



Ils dansent au bruit des castagnettes. (Page 745.)

tombaient entre les mains des royalistes, travaillaient de toutes leurs forces à attiser le fanatisme républicain des patriotes biscayens.

Cependant, quoique informé de ces dispositions par des espions parvenus à traverser les postes d'observation, Moriones n'ignorait pas que les vivres commencent bientôt à manquer et sentait combien il était nécessaire, pour sa réputation, de forcer don Carlos à lever le siège.

Un mouvement tenté du côté de Villarcal et menaçant Durango n'avait pas réussi à faire retirer aux assiégés leurs batteries de devant Bilbao ; le général républicain essaya alors d'un autre plan : retourné vers la mer, il s'embarqua de nouveau et alla descendre avec toutes ses forces du côté opposé, en face des hauteurs de Somorostro, espérant, grâce au feu terrible de son artillerie, écraser facilement les carlistes, forcés de se défendre contre deux attaques simultanées et dirigées l'une contre San Pedro d'Abanto, l'autre par la flotte contre Portugaleta.

Don Carlos avait deviné les projets de son ennemi et transporté son quartier général à Baracaldo, position intermédiaire entre Bilbao et

Somorostro, d'où il pouvait tout à la fois surveiller Moriones, la flotte et la ville assiégée.

Au-devant de lui, les carlistes occupaient une longue ligne brisée reliant entre elles les positions élevées de Lucero, Murieta, Abanto, Las Careras, Santa Juliana, Pucheta, Necedal et Ortuella, qu'il fallait enlever successivement pour arriver à Bilbao.

Navarette, l'intrépide cabecilla, et ses Navarrais, occupaient, en avant de ces lignes, les gorges des Pierres-Noires, prêt à se porter sur les flancs des républicains et à les inquiéter dans leurs mouvements.

Le général Andechuga faisait face au pont de Somorostro, pour en défendre le passage.

Le 15 février au matin, jour choisi pour l'attaque, les carlistes virent la flotte se rapprocher de la côte, et des courriers arrivèrent, annonçant que l'avant-garde ennemie, commandée par Primo de Riveira, s'avancait vers Salto Caballo, dont son artillerie couronna bientôt les hauteurs.

En un instant, toute l'armée royale fut sous les armes ; mais, malgré sa supériorité numérique, l'armée républicaine, vigoureusement reçue par

Andechaga, opéra sa retraite sans tenter un second effort.

Ce ne fut pas une bataille, mais une alerte.

Cependant cette démonstration suffisait pour prouver l'impossibilité de couvrir sans artillerie le passage de la rivière. Andechaga se replia sur San Pedro, tandis que Navarette reculait également.

Évidemment, un grand effort allait être tenté; les carlistes profitèrent du répit qui leur était accordé pour se fortifier; Peppe, ancien officier du génie, fut spécialement chargé de mettre le mont Abanto en état de défense.

Cette montagne a presque la forme d'un pain de sucre, terminé par un étroit plateau; il fit creuser tout autour des tranchées garnies de palissades et forma trois étages de barricades, défendues par des pieux reliés ensemble au moyen de rails enlevés au chemin de fer.

Pendant ce temps, Moriones ne demeurait pas inactif, de nouvelles troupes lui arrivaient, ses batteries Krupp s'établissaient fortement sur les hauteurs de Somorostro, et le 24 avril son armée, forte de plus de vingt-cinq mille hommes et appuyée par une flottille nombreuse chargée de canonner les troupes royales sur la droite, se développait de manière à déborder la gauche et à tourner les positions occupées par don Carlos.

A neuf heures du matin, l'artillerie républicaine ouvrait un feu formidable.

A dix heures, l'infanterie, protégée par cette canonnade furieuse, se lançait en avant et attaquait simultanément l'extrême gauche, l'extrême droite et le centre, tandis qu'une division envoyée à San Martino contenait Navarette.

Le moyen était habile pour diviser les carlistes; mais ceux-ci, abrités par leurs retranchements, fusillaient à bout portant les républicains, obligés de se découvrir, et les empêchaient d'avancer; en même temps, les quelques canons placés sur le mont Abanto envoyaient au plus épais des bataillons ennemis des boulets qui faisaient dans leurs rangs de larges trouées.

A genoux derrière une muraille de pierres sèches, Diego, dont le pied était guéri, brûlait car-

touché sur cartouche; son visage était noir de poudre, et ses yeux brillaient d'une joie féroce.

Jusqu'à trois heures du soir, le crépitement de la fusillade ne discontinua pas; à cette heure, les républicains eurent un moment d'hésitation.

Le général Lizarraga le remarqua et ordonna une charge à la baïonnette; alors, trois bataillons navarraïa, s'élançant de derrière leurs retranchements, les attaquèrent avec une telle furie, qu'ils les firent plier en désordre.

Immobile, l'arme au pied, le bataillon biscayen regardait cette charge des hauteurs du mont Abanto et frémissait de colère de ne pouvoir prendre part à l'action; d'une main tenant son drapeau, de l'autre creusant le sable avec son épée, el Osso mordait sa moustache et promenait ses regards de la plaine, où il voyait fuir les ennemis, au mamelon, sur lequel le roi, à cheval, entouré de son état-major, surveillait le champ de bataille, sans se soucier des obus qui venaient s'abattre près de lui et des boulets, dont l'un emportait à quelques pas en arrière la tête d'un de ses aides de camp.

« Notre tour ne viendra donc pas ? » grondait sourdement el Osso.

Et ses yeux s'injectaient de sang.

Cependant les carlistes commençaient à reculer à leur tour, refoulés par les masses profondes que Moriones faisait avancer contre eux.

Soudain, le roi mit son cheval au galop, et, suivi de son escorte, passa au-dessous des Biscayens en faisant un signe de son épée.

« En avant ! et vive le roi ! » rugit Peppe.

Le bataillon tout entier s'ébranla en poussant un cri terrible, descendit en courant les pentes rapides de la montagne, franchit les retranchements, et, impétueux comme une avalanche, fondit la baïonnette en avant sur l'infanterie républicaine, trouant ses bataillons au plus épais, frappant de droite et de gauche, et s'ouvrant un large sillon au centre duquel flottait le drapeau du partisan.

Dix minutes après, les républicains, éperdus, fuyaient en désordre, semant le champ de bataille de cadavres, et, dans leur trouble, se poussant

eux-mêmes dans les ravins où coule le Murguez, dont leur sang teignait les eaux.

Seules, les hautes montagnes de Somorostro purent arrêter l'ardeur de la poursuite; le roi donna lui-même le signal de la retraite; les rangs, confondus dans l'effroyable mêlée, se reformèrent comme par enchantement, et pendant que Moriones ramenait à Castro les débris de son armée, le roi, traversant le champ de bataille, où les blessés royalistes se soulevaient pour l'acclamer au passage, remonta vers l'église de San Pedro d'Abanto au milieu de vivats frénétiques, pour remercier Dieu de la victoire inespérée qu'il venait d'accorder à ses armes.

Au sortir de l'église, don Carlos s'avança vers le général Lizarraga pour le féliciter de sa belle conduite.

« Votre Majesté, lui répondit le général, a gagné là une brillante partie, dont l'enjeu est un trône; reste à savoir si Serrano osera demander sa revanche.

— Après la revanche, il restera encore la belle à jouer, reprit le roi en souriant, et après Dieu, c'est sur mes vaillants et fideles chefs, ainsi que sur l'héroïsme de mon armée, que je compte pour la gagner.

— Nous avons fait le possible, Sire; nous ferons l'impossible.

— L'impossible, s'écria Rada, mais c'est ce que nous voyons. Qui donc eût voulu croire, il y a sept mois, que nous serions sous les murs de Bilbao, bombardant la ville, ayant devant nous une armée de 25,000 hommes, à notre gauche une escadre de secours et à droite la rivière?

— Moi, général, répliqua le prince; ne vous disais-je pas, le 16 juillet dernier, en tirant l'épée : « Dieu et l'Espagne sont avec moi. » Mais, messieurs, il ne s'agit pas de ne songer qu'à nous réjouir en ce moment; des centaines de braves ont payé notre triomphe de leur sang; je veux qu'une sépulture digne de leur foi et de leur courage leur soit donnée devant toute l'armée; il faut aussi et d'abord s'occuper des blessés et les transporter à Portugaleta, où j'irai les visiter et les re-

mercier en mon nom et au nom de notre chère Marguerite.

— Si l'on y transporte tous les républicains, les ambulances ne suffiront pas, Sire.

— Eh bien, on les mettra dans les maisons particulières; j'entends qu'ils soient aussi bien soignés les uns que les autres.

— La pauvre Carmen aura bien de l'occupation, murmura le bandit; mais la joie de notre victoire lui donnera du courage.

— Elle n'en aura pas besoin pour ceux que j'ai pu atteindre de ma baïonnette, ricana Diego; à chaque coup, elle enfonçait jusqu'au canon; jamais je n'ai travaillé de si bon cœur.

— Ton pied est donc tout à fait guéri?

— Aujourd'hui il a moins travaillé que la main, riposta le féroce Andalou; j'en ai du sang jusqu'au coude.

— Frère, fit une voix grave, tu parles mal pour un chrétien; souviens-toi de ce que dit l'Evangile : « Celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée. »

— Sans doute, señor Padre, répondit le carliste un peu confus et sans regarder le moine; mais n'était-ce pas mon devoir de me battre aujourd'hui?

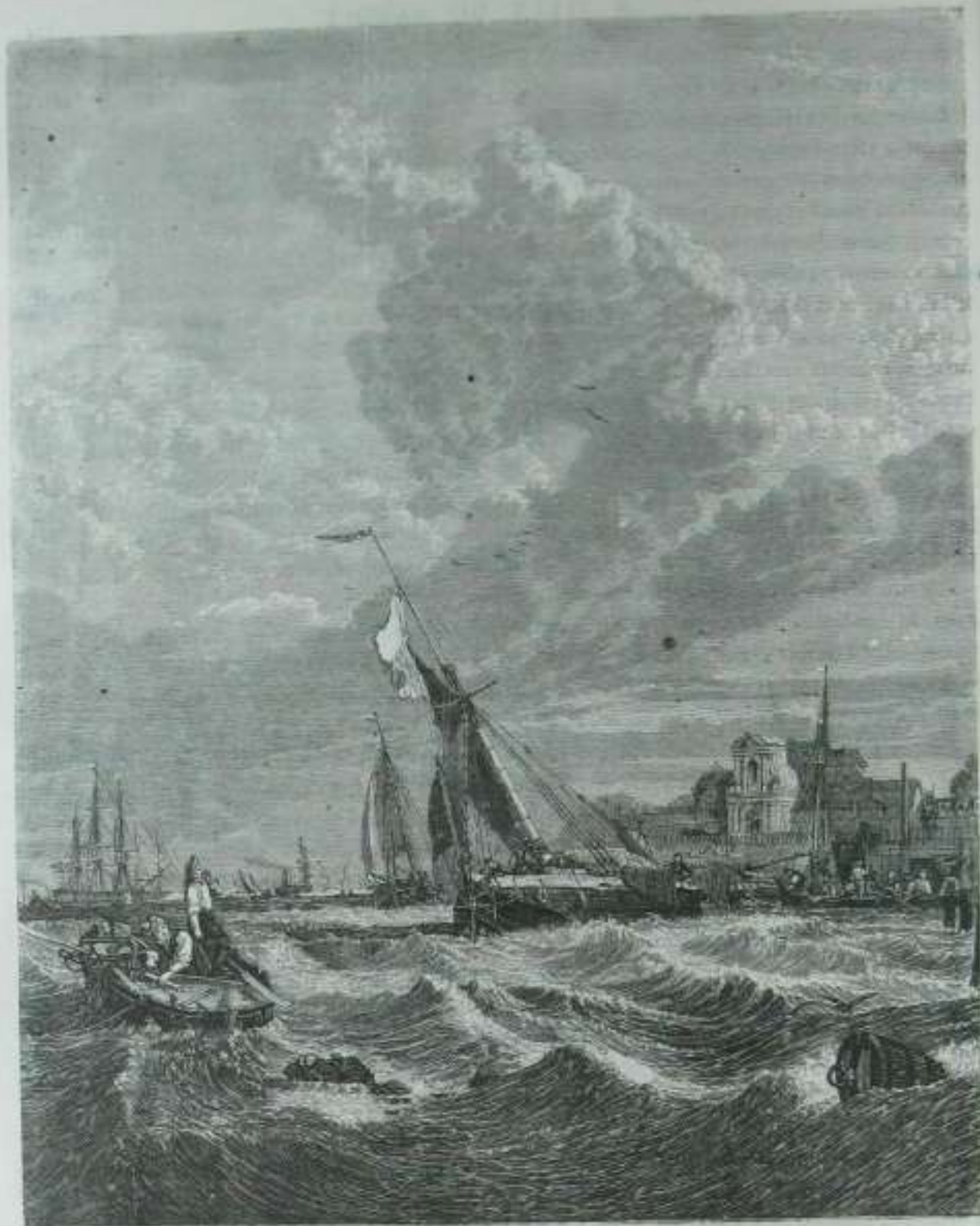
— C'est toujours le devoir d'un soldat d'obéir à ses chefs, fit le prêtre; mais le devoir du chrétien est de ne pas se réjouir parce qu'il est forcé de verser le sang.

— Les républicains n'y regardent pas de si près, eux; ils assassinent nos blessés, et, tenez, demandez au señor don Pedro Gomez ce qu'ils ont fait à Osma; c'est une engeance qu'il faut exterminer.

— Dieu a dit : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive; » ta langue vaut moins que ton cœur; viens avec moi relever les pauvres blessés sur le champ de bataille. »

L'Andalou baissa la tête et suivit docilement le religieux.

Pendant ce temps, Moriones, rentré à Castro, envoyait à Serrano une dépêche laconique dans laquelle il disait :



— jusqu' dans les ports, où les barques de pêche... (Page 746.)

« J'ai attaqué les carlistes, mais sans pouvoir entamer leurs lignes; il me faut, pour reprendre l'offensive, seize mille hommes et du canon. »

« Encore battu, s'écria le régent, toujours

battu! J'irai moi-même; il est temps d'en finir avec ce prétendant. »

Le lendemain, la gazette officielle annonçait que le régent, accompagné du général Concha,



Les femmes elles-mêmes encourageaient les volontaires par leur exemple. (Page 753.)

l'homme de guerre le plus illustre de l'Espagne, partait pour Castro, afin de chasser les carlistes de leurs positions, débloquent Bilbao et mettre fin à l'insurrection carliste.

Don Carlos ne s'était pas trompé en s'attendant que les républicains n'abandonneraient pas ainsi la partie.

La défaite de Moriones ne fit, en effet, qu'accroître leur fureur, et, loin de se rendre à la sommation qui lui en fut faite, la ville de Bilbao se hérissa de nouvelles barricades, tandis que son gouverneur répondait au parlementaire envoyé par le roi que la garnison était décidée à se défendre jusqu'à son dernier homme, jusqu'à sa dernière cartouche.

De part et d'autre, le feu recommença aussitôt; les carlistes avaient hâte d'en finir eux aussi; les assiégés se défendaient avec le courage du désespoir; un traître — où ne s'en glisse-t-il pas? — leur avait fait parvenir la nouvelle officielle du dé-

part de Serrano et des immenses préparatifs faits pour débloquent la ville, où les vivres commençaient à manquer.

De leur côté, les troupes chargées de défendre le passage aux républicains redoublaient de travail pour faire de chaque montagne qu'ils occupaient une forteresse imprenable, creuser des tranchées, élever des palissades, obstruer les passages avec des abatis d'arbres ou des rochers, et par un travail opiniâtre, continué malgré la rigueur du froid, la violence des vents qui soulevaient l'Océan, les torrents de pluie alternant avec la neige, s'efforçaient de suppléer, en accumulant les obstacles de toute nature, à l'insuffisance de leur artillerie.

Pour arriver à ce résultat, chefs et soldats remuaient nuit et jour la terre durcie par la gelée ou réduite à l'état de boue liquide. Les femmes elles-mêmes, non contentes de transporter du pied des montagnes à leur sommet les boulets et les

munitions, encourageaient les volontaires par leur exemple, tressaient des gabions, remplissaient des fascines, ou même, le boyau à la main, creusaient les fossés, élevaient des murailles et les épaulaient avec la terre retirée des tranchées.

Depuis les femmes de Numance se coupant les cheveux pour en fabriquer des cordages, et combattant comme leurs frères et leurs maris contre les Romains du haut des remparts, on n'avait pas vu une semblable furie de patriotisme.

Chaque jour aussi arrivaient au camp de nouvelles bandes de volontaires conduits par leurs cabecillas; quelques-uns étaient des enfants de quatorze à quinze ans, mais hommes par le cœur et fiers de combattre pour leur Dieu, leur roi et leurs fueros.

La discipline leur manquait peut-être; mais, encadrés dans les vieux bataillons, ils l'avaient bientôt apprise, et l'enthousiasme pouvait jusqu'à un certain point leur en tenir lieu.

Du côté des républicains, le fanatisme de la haine, entretenu par une presse largement souvoyée, remplaçait le patriotisme, et, si le régent Serrano ne comptait pas sur le dévouement des troupes à sa personne, il mettait sa confiance dans le nombre de ses canons prussiens, dans la



La flotte, commandée par l'amiral Topete.

force de ses bataillons et dans les talents militaires du maréchal Concha, chargé de diriger les opérations sous ses ordres.

L'avantage que lui donnaient sur les carlistes la facilité des transports au moyen de la flotte, commandée par l'amiral Topete, le nombre et la puissante portée de ses canons Krupp, l'abondance de ses munitions et le secours d'une nombreuse cavalerie parfaitement équipée, augmentait, du reste, singulièrement sa confiance.

La grandeur des intérêts exposés en jeu dans ce duel terrible de deux armées animées l'une contre l'autre de cette haine profonde qu'engendre la guerre civile, la fureur des préparatifs faits des deux côtés du Nervion; et l'incertitude du succès pour l'un ou pour l'autre parti, attiraient sur ce pâté de montagnes, à demi couvertes de neige, les yeux de toute l'Europe.

Les bruits vagues, les fausses nouvelles, les dépêches mensongères et contradictoires irritaient la curiosité publique; en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, partout la presse prenait parti pour ou contre le roi, pour ou contre le régent. Si les vœux des républicains étaient pour les serranistes, ceux des légitimistes accompagnaient don Carlos, et, comme il arrive toujours en pareille circonstance, chacun fabriquait des nouvelles favorables au parti qu'il soutenait. Mais tous avaient hâte d'en finir; on s'irritait contre les prudentes lenteurs de Serrano, contre l'inaction des carlistes, contre la tempête et les mauvais temps, qui contrariaient les mouvements de troupes, et les plus impatients se fâchaient aussi sérieusement que les spectateurs auxquels le régisseur d'un théâtre fait attendre trop longtemps la levée du rideau.

Enfin, le 25 mars arriva, et, à cinq heures du matin, le premier coup de canon, parti des hauteurs de Somorostro, annonça que le combat allait s'engager.

Presque au même instant, la flotte ouvrit le feu contre Santurce, et trois colonnes républicaines, débouchant par le pont de Somorostro, se portèrent rapidement, l'une à l'extrême droite, l'autre au centre, et la troisième à gauche, essayant de chasser les carlistes de leurs positions et de les rejeter sur Portugaleta, où ils seraient écrasés par l'artillerie de la flotte.

Quelques heures après, le 1^{er} bataillon de Guipuscoa, pris entre deux feux et décimé par l'artillerie, à laquelle il lui était impossible de résister, abandonna Santurce et se repliait sur la seconde ligne; pendant que cela se passait sur la gauche, à l'extrême droite les bataillons républicains commandés par Primo de Riveira démontaient la batterie de Pucheta et emportaient le village à la baïonnette.

Du haut du plateau de San Abanto, les Biscayens, couchés à plat ventre pour se soustraire à la pluie de boulets que Loma faisait tomber sur le village, dominaient le champ de bataille.

Déjà les colonnes de Riveira se formaient pour l'attaque de Santa Juliana, qu'ils battaient avec leurs canons Krupp.

Evidemment ils allaient s'en emparer.

« Serait-ce, en effet, la revanche? demanda tristement el Osso à Peppe, qui, étendu près de lui, étudiait avec sa lunette les mouvements des ennemis.

— L'extrémité de notre ligne est seule forcée, répondit celui-ci; plus ils avanceront, plus la résistance sera grande, et, à gauche, l'état de la mer empêche leur flotte d'approcher. »

El Osso lui montra du doigt Santurce en flammes.

« Ce n'était qu'un point d'observation, répondit le cabecilla; ils ne pourront pas aller plus loin. »

Presque aussitôt, comme pour lui donner un démenti, quelques navires, s'avançant sous toute vapeur, allèrent s'emboîser dans la baie de Portugaleta et commencèrent à tirer sur la ville.

Dans le ciel gris, on pouvait distinguer la parabole décrite par les bombes incendiaires.

« Les infâmes! rugit le bandit; ils dirigent leur feu sur l'ambulance, où flotte le drapeau à croix blanche. »

Peppe pâlit horriblement et serra la main de don Pedro.

Carmen, sa fiancée, était là.

Le bandit fit un signe de croix.

« Si elle n'est pas tuée et que je le sois, dit-il,

je désire que tu l'épouses sans différer plus longtemps.

— Dieu du ciel, s'écria le jeune homme, une bombe vient d'enlever le drapeau et d'éclater à l'intérieur; oh! les brigands! »

La bataille devenait de plus en plus chaude: un ouragan de boulets s'abattait sur la montagne, devenue une forteresse; tout à coup, une colonne, s'élançant du ravin, se précipita au pas de course sur la première ligne de retranchements; mais, avant qu'elle l'eût atteinte, une décharge à bout portant faucha ses premiers rangs et la força à reculer en désordre.

Trois ou quatre assauts successifs n'eurent pas plus de succès; les républicains rentrèrent dans le ravin, et le feu de l'artillerie redoubla de violence.

Un moment distraits par cette attaque, les deux carlistes avaient cessé de regarder autour d'eux.

En relevant la tête, Peppe poussa un cri de



Santurce.

joie; la flotte, renonçant à bombarder la ville, s'éloignait de la côte.

Malheureusement, à droite, l'ennemi continuait à avancer; Santa Juliana était tombée en son pouvoir, ainsi que les ruines de son antique château, derrière lesquelles s'étaient abrités les carlistes, et, sur le flanc de la montagne, on voyait ses artilleurs hisser à force de bras des canons.

Cependant, malgré leur demi-succès, ils devaient avoir éprouvé de rudes pertes, car leur ardeur semblait diminuer singulièrement.



Les ruines de l'antique château de Santa Juliana. (Page 255.)

La journée s'acheva sans nouvel assaut.

Le nuit se passa des deux côtés à se fortifier.

Vers minuit, le bataillon cantabrien reçut l'ordre de venir relever à la première ligne les Alavais, qui, dans les attaques précédentes, n'avaient pas perdu moins de cent quatre-vingts hommes.

Le 26, à cinq heures du matin, le feu recommença plus terrible que jamais; cette fois, ce fut sur le centre que l'ennemi porta ses efforts. A cinq reprises différentes, il lança ses colonnes d'assaut; par cinq fois, les Biscayens les repoussèrent, non plus seulement en les fusillant par-dessus les retranchements, mais en se ruant sur eux à la baïonnette avec une fureur sauvage, et, quand ils avaient brisé ou tordu leurs baïonnettes, en les remplaçant par leurs navajas attachées au canon de leurs fusils.

Ce jour-là, le sang coula à flots, le sang carliste rougit la terre; mais les républicains ne purent pas franchir la base du mont Abanto, dont la masse sombre, couronnée d'éclairs, semblait planer au-dessus des nuages de fumée roulant à ses pieds.

Cependant Serrano ne renonçait pas encore à la victoire, et, pour la troisième fois, le tonnerre de son artillerie éveilla le 27, au lever du soleil, les échos de la montagne.

Repoussé à droite, où Primo de Riveira avait été blessé, et au centre, où ses morts couvraient la plaine, le général républicain avait porté tous ses efforts sur l'extrême gauche.

Là, les républicains, aidés par la flotte, qui couvrait d'obus le rivage, parvinrent jusqu'aux dernières lignes des travaux de Murieta. Electricisés par leurs succès de la veille, les troupes royales les y attendaient, et, devant leurs charges désespérées, il fallut reculer encore.

Ce ne fut qu'avec la lumière du jour que s'éteignit le bruit de la bataille.

Le lendemain, Serrano et son armée avaient repassé la rivière et redescendaient, tristes et honteux, vers Santander, pour y panser leurs blessures et y cacher leur honte.

Les carlistes ne les poursuivirent pas; eux aussi avaient trop souffert dans ce combat de géants pour songer à renouveler l'action; ils avaient d'ailleurs à relever leurs blessés, à enterrer leurs



Portugaise.

morts et à pleurer deux de leurs plus illustres chefs, Ollo et Radica, atteints tous les deux au sommet de l'Abanto par les éclats du même obus.

Plus de quatre mille cadavres jonchaient la plaine, plus de mille dormaient leur dernier sommeil sur les pentes à demi escaladées ou dans les décombres des villages pris et repris à la baïonnette.

Sur ce nombre, les deux tiers au moins appartenaient aux assiégeants; volontiers ceux-ci eussent laissé aux carlistes le soin de les ensevelir; mais, dans la précipitation de sa retraite, Serrano avait laissé sur le champ de bataille beaucoup de soldats et d'officiers blessés, aux services desquels il ne voulait pas renoncer.

Il envoya un parlementaire pour demander un armistice. Reçu aux avant-postes, cet officier fut conduit, les yeux bandés, à don Carlos, qui en ce moment se trouvait à Durango.

Le roi lui fit enlever son bandeau et signa le papier, puis il ordonna de reconduire le parlementaire avec les honneurs dus à son grade.

Peppe commandait le poste d'honneur; il désigna dix hommes, sous les ordres de Pedro Gomez y Ruiz.

Un instant après, le colonel sortit; c'était un jeune homme de bonne mine, portant avec aisance

le costume de colonel et décoré de l'ordre insigne de Charles III.

« Portez armes! présentez... »

La parole expira sur les lèvres du bandit, et instinctivement sa main chercha sa navaja; mais la discipline l'emportant sur tout autre sentiment :

« En avant, marche! » continua-t-il d'une voix que faisait trembler la colère.

Le colonel pâlit, et, se retournant vers Donregaray :

« Général, dit-il, j'espère qu'un parlementaire n'a rien à craindre dans l'accomplissement d'une mission que le droit des gens.... »

— Les serviteurs de Sa Majesté sont des hommes d'honneur, don Sevillano, répondit le général, et, fussiez-vous un scélérat connu par les crimes qu'il a commis à la tête de ses bandes féroces, le caractère dont vous êtes revêtu en ce moment vous couvrirait contre la justice de légitimes représailles. Allez, monsieur. »

Don Ramon sourit obséquieusement, salua et descendit précipitamment la montagne, au bas de laquelle l'attendait son cheval, gardé par un gitano.

Pendant tout le trajet, el Osso ne dit pas une parole : la colère bouillonnait dans son âme; il

était blême et marchait sans regarder l'assassin de son fils, le brûleur d'Osma, l'homme dont il avait juré de tirer vengeance.

« Au revoir, seigneur don Pedro ! fit ironiquement le colonel en mettant le pied à l'étrier ; j'espère que nous nous reverrons encore.

— J'en suis certain, moi, senor, répondit le carliste, car je crois en Dieu, et, s'il y a une justice au ciel, nous nous rencontrerons. Soldats, présentez armes ! »

Le brave colonel s'inclina sur sa selle, salua avec l'épée et s'éloigna au galop.

« Eh bien, père, quoi de nouveau ? demanda Peppe quand le bandit revint avec l'escorte.

— Un miracle, répondit celui-ci d'une voix sombre, un grand miracle.

— Vaya ! et lequel ?

— J'ai vu ce scélérat de Ramon, je lui ai parlé et je ne l'ai pas tué, s'écria le bandit.

— Ce Ramon est venu ici ?



Avaient repéré la tizore. (Page 726.)

— C'était le parlementaire.

— Quel malheur que je n'aie pas été à votre place ! rugit Diego, ma navaja n'aurait pas été assez longue pour lui ouvrir la poitrine et en arracher le cœur.

— Ou t'aurait fusillé, fit sévèrement Peppe.

— Qu'on me laisse tuer une fois, et qu'on me fusille quatre, si l'on veut, repartit l'Andalou ; au moins je me serais vengé.

— Et tu aurais déshonoré ton drapeau ; dis, le voudrais-tu ?

— Je n'y avais pas pensé, fit le volontaire en baissant la tête.

— Un autre miracle plus consolant pour nous, continua Peppe en s'adressant à son beau-père, et que je sois heureux de vous annoncer, c'est que Carmen n'a pas été blessée.

— Béni soit Dieu ! s'écria le bandit, dont les traits rayonnèrent de joie. Tu as donc de ses nouvelles ?

— J'avais envoyé Miguel ; il vient de revenir : des bombes sont tombées sur l'ambulance ; des grenades ont éclaté dans les salles ; l'une d'elles, en se brisant, a emporté la tête d'un officier républicain auquel Carmen préparait un remède ; notre digne aumônier a eu un doigt enlevé ; mais elle n'a pas été atteinte.

— N'a-t-elle pas dit qu'elle viendrait nous voir ?

— Il lui est impossible de quitter ses blessés.

— Alors nous irons, nous, après notre garde, si le général nous en donne la permission.

— Il ne faut y penser ni pour aujourd'hui ni pour demain ; les bras manquent pour les corvées.

— Alors ce sera pour quand Dieu voudra, dans deux ou trois jours, car je ne pense pas que Serrano songe encore à sa revanche.

— Il n'y songe que trop, au contraire, et attend quarante nouveaux canons. »

Serrano pensait bien à autre chose, et, en ce moment même, méditait un nouveau moyen de vaincre ses ennemis en inondant leur camp d'une nuée d'agents qui, protégés par l'armistice, venaient jusque dans les retranchements étudier les moyens de défense des carlistes et corrompre à prix d'or la fidélité des soldats, en attendant que, dans l'état-major du roi, il pût trouver un nouveau Maroto.

Fort heureusement, Dorregaray se souvenait du fameux convenio de Vergara, et il donna les ordres les plus sévères afin d'empêcher les émissaires du régent de franchir les lignes.

Déçu de ce côté, Serrano se retourna du côté de la Prusse ; il était sûr de trouver là secours et appui de toute nature.

En même temps, il pressait le gouvernement de Madrid de lui envoyer des renforts, et, malgré

ses répugnances à employer des généraux isabélistes, appelait à son secours, avec le général Concha, que dans la dernière affaire il avait tenu à l'écart, les généraux Caballero de Rodas, Izquierdo, Echague et Reina, dont cependant il suspectait singulièrement le dévouement à sa personne.

Un mois s'écoula, employé en négociations ténébreuses pour arriver à l'inlâme *comenlo* tant désiré, et en accumulation de vivres, de provisions et de munitions à Santander.

Grâce aux mesures de rigueur jointes aux plus grands sacrifices financiers, vers le milieu d'avril l'armée du Nord, grossie de toutes les garnisons du sud de l'Espagne, ne comptait pas moins de quarante-six mille hommes et de quatre-vingt-cinq bouches à feu.

C'était en soldats le double de l'armée royale, en canons le décuple.

Le moment parut à Serrano propice pour prendre sa revanche.

Le 28 avril, pendant qu'une partie de l'armée, sous ses ordres, prenait position en face de San Pedro d'Abanto, de las Fuentes et de Santa Juliana, trois colonnes de dix mille hommes chacune, et dont le général Echague commandait la première, sous les ordres immédiats du maréchal Concha, s'avançaient silencieusement dans la vallée dominée par le pic de las Munecas, traînant après elles une formidable artillerie.

Trois compagnies de volontaires royaux avaient à défendre le passage contre toute une armée.

C'était folie de le tenter; mais le pic de Munecas était une importante clef des positions occupées par l'armée royale, et les Guipuscoans auxquels avait été confié l'honneur d'arrêter l'ennemi, outre qu'ils étaient enfants de ces provinces, où la bravoure fait partie du sang, avaient pour chef Andechaga.

A la vue de l'ennemi, ils ôtèrent leurs boinas, se mirent à genoux, récitèrent à haute voix la prière de la Bonne-Mort, puis, se relevant, examinèrent les amorces de leurs carabines, et, le doigt sur la détente, attendirent.

Les républicains se ruèrent à l'assaut; ils

avaient intérêt à ne pas trahir leurs mouvements par les détonations de leurs canons et attaquèrent à l'arme blanche.

Le défilé était étroit; ils furent reçus par une décharge furieuse, reculèrent, puis la fusillade s'engagea; mais, favorisés par la hauteur et protégés par un retranchement en pierres sèches, les montagnards leur laissaient éprouver des pertes terribles; il fallut avoir recours au canon.

Les boulets ouvrirent une large trouée dans le frêle retranchement, et de nouvelles colonnes s'élançèrent à l'assaut, pendant que, escaladant les pentes, des soldats républicains faisaient pleuvoir sur les héroïques défenseurs une grêle de balles.

Eux résistaient toujours; enfin, quand tous furent tombés l'un après l'autre, l'armée républicaine put passer, après avoir comblé la tranchée, derrière laquelle il n'y avait plus que des cadavres criblés de balles, et parmi eux celui d'un vieillard à longue barbe blanche, coiffé d'une boina à torsade d'or, et serrant dans ses mains la poignée de son épée, dont la lame brisée était teinte de sang.

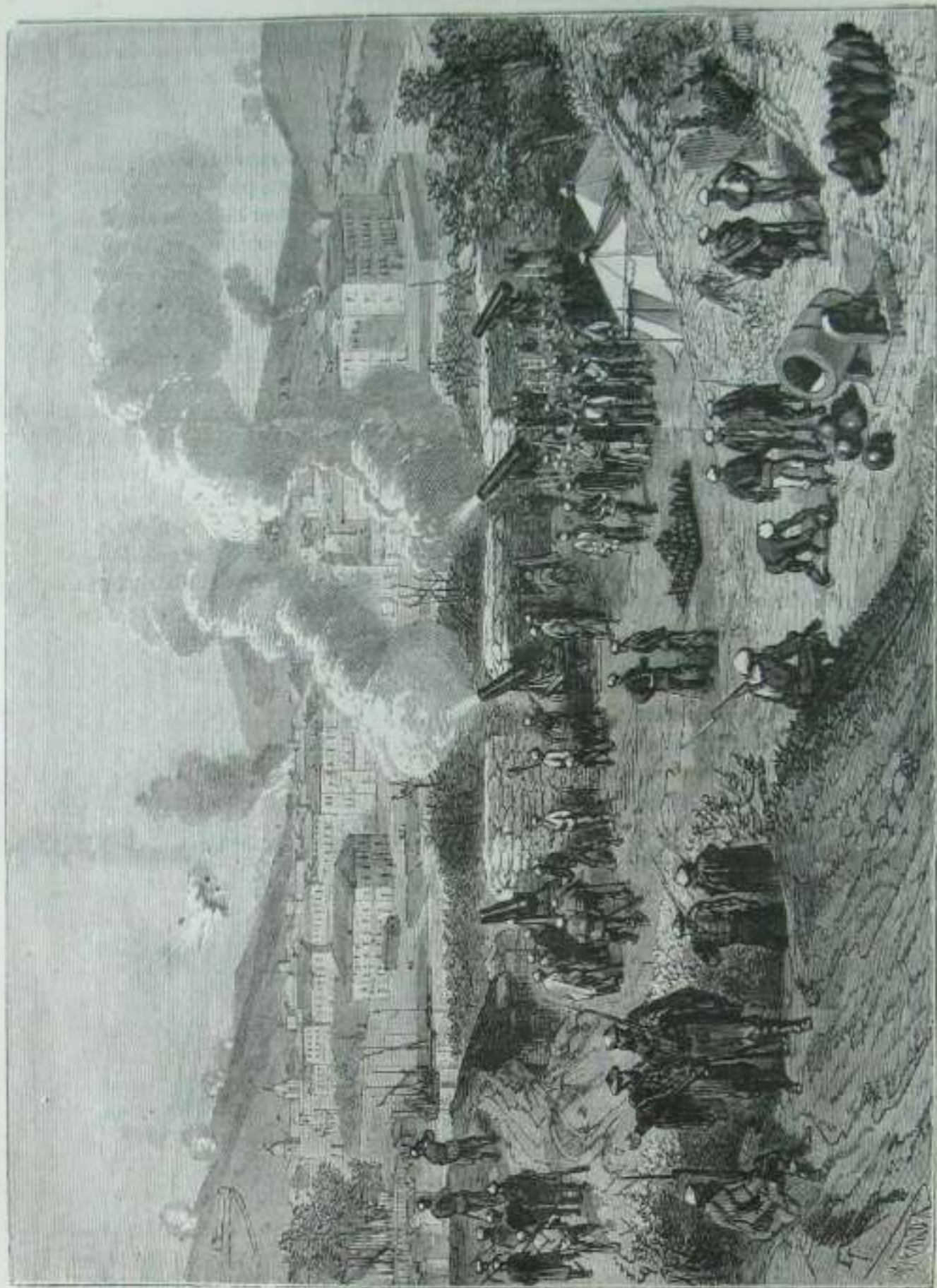
Le premier coup de canon, tiré par Echague avait donné le signal de la bataille générale.

Répercutées par les échos, les détonations se



Cheval porté par un gitano. (Page 757.)

multipliaient à l'infini, en rebondissant dans la profondeur des vallées; un nuage d'une blancheur éclatante, zébré de raies de feu et illuminé



Bombardement de Bilbao par les carlistes. (Page 755.)



Le passage de Balmaceda. (Page 760.)

par de rapides clartés, courait le long des crêtes de Somostro et couronnait les hauteurs d'Abanto, las Fuentes et Santa Juliana, attaquées par Serrano.

LÀ, le combat était terrible, et ce n'était qu'en laissant derrière lui une longue traînée de morts que Palacios emportait d'assaut las Carreteras et y établissait aussitôt de nouvelles batteries dont les

boulets allaient se mêler à la grille de fer qui s'abattait sur San Pedro.

Qu'importait aux carlistes? La montagne tortueuse, avec sa triple couronne de retranchements, demeurait debout et intacte comme un rocher de granit battu par les vagues de l'Océan, et Diego, fumant paisiblement sa cigarette, répétait :

« Qu'ils viennent donc, ces gavachos; je m'en nuie à ne rien faire. »

Les gavachos avançaient pourtant, et leurs nombreux bataillons, continuant à filer dans la vallée, s'allongeaient, s'allongeaient toujours, cherchant à étreindre les carlistes dans leurs lignes, qui déjà commençaient à déborder à droite, se repliant comme deux bras autour du pâtre de montagnes dont Abanto forme le centre.

Déjà Echague avait occupé successivement las Muncas, Mentellano, Coral, Avellaneda, et, obliquant à droite, se portait sur Galdamés.

Le soir était arrivé; la canonnade durait toujours.

« Quand ils auront fini de brûler leur poudre, il faut espérer que nous commencerons, » disait ci Osso à Peppe.

Le cabecilla partageait sa confiance.

« C'est à l'assaut d'Abanto que je les attends, » répondit-il.

Presque au même moment, un aide de camp arriva.

« Commandant, dit-il, le général vous demande. »

Peppe le suivit en courant.

« Demonio ! fit le bandit, il se passe quelque chose qui va mal; le capitaine d'état-major est tout soucieux.

Ce quelque chose, c'était l'attaque des monts Galdamés par l'avant-garde ennemie, qui déjà



s'était emparée du moulin fortifié, dont la possession lui ouvrait le passage.

Les carlistes y étaient trop peu nombreux

pour pouvoir s'y défendre, et, sur l'ordre d'Elio, abandonnaient la position.

Pendant ce temps, Concha, précipitant sa marche, se dirigeait vers Alonseguay par le val du rio de Cadagay.



Dans l'intérieur d'une vieille tour. (Page 763.)

Encore quelques heures, et l'armée carliste allait être cernée.

Heureusement, la nuit vint à leur secours.

Il fallait en profiter, et Peppe arriva, portant l'ordre d'abandonner Abanto pour se porter à la gorge de Balmaseda, qui commande le pont de Castrejana, dernier rempart défendant les approches de Bilbao.

Une heure après, les bataillons carlistes descendaient, silencieux et sombres; les pentes de la montagne, qu'ils avaient fortifiée avec tant de soins, et rejoignaient, à Castrejana, l'aile gauche, ramenée par le vaillant Elio.

Là, un conseil fut tenu en plein air, à la clarté de la lune; plusieurs généraux voulaient qu'on s'établît fortement à Baracaldo, Zornosa et Castrejana pour y attendre l'ennemi; mais l'avis contraire du prudent Elio prévalut, et la levée du siège fut décidée.

Quelques compagnies demeurèrent seules pour donner le temps au gros de l'armée de

s'éloigner, et le mouvement de retraite commença, en bon ordre, sans perte d'un seul homme ou d'un seul canon.

Ce ne fut que longtemps après le lever du soleil que Serrano s'aperçut que l'Abanto était abandonné; il le fit aussitôt occuper, et rien ne s'opposant, de ce côté, à la marche des républicains, Santurce et Portugaleta furent enlevés sans coup férir.

Ils étaient évacués.

Echagne eut plus de peine à passer : pendant près de deux heures, les carlistes, embusqués dans la gorge, arrêtèrent son mouvement; il ignorait leur nombre et perdit son temps à canonner des rochers.

« Ah! si nous avions seulement deux ou trois compagnies de plus, disait el Osso, caché dans l'intérieur d'une vieille tour d'où il fusillait les républicains, nous les empêcherions bien d'arriver jusqu'à nous!

— Viva Dios! voici du secours, s'écria tout à coup Diego. Voyez, au-dessus de nous. »

C'était une centaine d'hommes coiffés de la boïna blanche et qui descendaient à travers les précipices en s'aidant des pieds et des mains.

« Les imprudents, fit le bandit; ils sont heureux que nous soyons ici; dans l'impossibilité où ils sont de faire usage de leurs armes, on

les descendrait un à un comme des grives.

— D'où diable peuvent-ils venir de ce côté? se demandait Peppe; il faut qu'ils aient traversé les lignes ennemies... « Eh! par là, amigos! » cria-t-il en leur désignant avec son épée un petit plateau à gauche où ils pourraient s'établir.

Ils obliquèrent, en effet, et prirent position, mais alors leur chef, s'avancant au bord du ravin, cria d'une voix ironique :

« *Mil gracias, señor Peppe!* on ne pouvait mieux choisir. » Et aussitôt, jetant sa boïna en l'air, il rugit :

« *Fuego! fuego! et viva la Republica!* »

Ces prétendus amis n'étaient autres que les gitanos, conduits par le vindicatif don Sevillano.

Une décharge générale, qui tua cinq ou six carlistes, cribla de balles le rocher.

« A l'assaut et à la navaja! vociféra el Osso, rendu furieux par la vue de son ennemi.

— Moi seul commande ici, répondit Peppe, et j'ordonne la retraite. »

Elle se fit précipitamment, mais sans confusion, sous le feu plongeant des faux carlistes, dont le chef rugissait :

« Feu sur le drapeau! tous sur le porte-drapeau et le commandant! »

El Osso pleurait de rage.





Palais du duc d'Osuna à Guadalupe.

CHAPITRE XLVII

A CHACUN SELON SES ŒUVRES



ENTHOUSIASTE avait été la joie des républicains de toutes les parties de l'Europe, quand leur était arrivée, enflée par les nombreuses trompettes de la presse libérale et anti-catholique, la nouvelle du triomphe de Serrano et de la déroute des carlistes.

Suivant eux, c'en était enfin fini avec les misérables défenseurs du trône et de l'autel; il ne restait plus à l'odieux prétendant qu'à aller cacher dans quelque coin reculé sa honte et ses

malheurs; l'Espagne, affranchie, redevenait libre; le brigandage disparaissait de cette terre devenue République, et la libre pensée, faisant luire sur elle le flambeau de la raison pure, allait transformer en foyer de lumière ces malheureuses provinces, demeurées jusque-là l'ancre de l'obscurantisme.

On avait illuminé à Madrid, banqueté à Paris, péroré à Rome affranchie, fait couler des flots de bière en Prusse, et les communcux de Londres avaient tressailli d'allégresse en applaudissant à ce premier succès des armes républicaines.

Mais, bientôt, tant de joie se changea en mélancolie, l'avenir redevenait sombre.

Les semaines succédaient aux semaines, et le tyran s'obstinait à ne pas quitter ses fidèles provinces. Les habitants de Bilbao, qui avaient fait



Le maréchal Concha.

a Concha le libérateur une si belle ovation, s'étonnaient, non sans raison, que le maréchal eût oublié de prier les carlistes de porter un peu plus loin certaines batteries dont les boulets intempestifs venaient encore parfois s'abattre sur la ville, et ils se plaignaient que, après avoir fait en l'honneur du vainqueur un patriotique feu de joie de plusieurs maisons carlistes, ils en fussent réduits à ne pas oser quitter les leurs, de peur de tomber entre les mains des vaincus, fortement établis dans leur voisinage.

Bientôt on en vint à se demander si la victoire

de Serrano était bien aussi complète qu'il l'avait modestement annoncé.

Les troupes de don Carlos avaient bien abandonné les formidables positions de Somorostro et de San Pedro d'Abanto, mais plusieurs de leurs bataillons campaient toujours sur les bords du Nervion.

Pourquoi l'illustre Concha, désigné par l'opinion publique comme le seul capable de mettre fin à la guerre civile, n'avait-il pas osé même inquiéter le vieil Elio dans sa retraite du 2 mai ? Pourquoi n'avait-il pas attaqué Durango, re-

paire bien connu des séides du despote ? Pourquoi n'avait-il pas détruit de fond en comble les fabriques de Plasencia, où, à quelques lieues de là, continuaient à se fonder des canons et des boulets liberticides ?

Quelle raison l'avait empêché de forcer les lignes d'Artaban, défendues par Dorregaray, et de purger les Provinces des bandes armées qui continuaient à les parcourir librement ?

Tous ces pourquoi, auxquels il n'y avait qu'une manière de répondre, donnaient singulièrement à réfléchir.

On ne pouvait plus donner pour excuse à la lenteur des opérations l'abondance des pluies, la rigueur du froid, les tempêtes bouleversant l'Océan ; on était en plein mois de mai, un soleil d'or brillait de son plus pur éclat dans un ciel d'azur, la mer était souriante, et les montagnes, débarrassées de leur suaire de neige, avaient revêtu leurs robes verdoyantes.

Si encore il eût été possible de s'excuser sur la difficulté de retrouver les traces des fugitifs, mais l'excuse eût fait sourire de pitié.

Don Carlos de Bourbon songeait si peu à se cacher, que d'Estella, devenu son quartier général, il adressait des notes diplomatiques aux divers gouvernements, nommait des généraux, assiégeait des villes et les prenait, levait des contributions, commandait une armée admirablement disciplinée et forçait les garnisons républicaines à s'enfermer dans leurs places fortes.

Avec ses soixante mille hommes et ses soixante canons, le maréchal n'avait pas osé traverser la Navarre pour aller lui livrer bataille. Depuis près de deux mois, il s'avancé



Dominié par le clocher d'un pauvre village.

lentement et comme à regret, en faisant un im-

mense détour, vers ce repaire de rebelles, qu'il se vantait tout haut de réduire en cendres, mais dont tout bas il se disait qu'il serait prudent de ne pas trop approcher.

Estella n'est pourtant pas une place de premier ni même de deuxième ordre, et les canons Krupp en auraient bientôt renversé les faibles murailles; mais d'autres fortifications plus redoutables, élevées par la nature, rendent périlleux les abords de cette clef des provinces basques et de la Navarre.

Les Amescuas et la sierra de Andia la couvrent au nord, tandis qu'à l'ouest les sierras moins élevées d'Urbasa et de Cantabric la délimitent.

Seul, le côté sud ouvre à une armée ennemie une large voie, qui depuis l'Ebre jusque sous les murs de la ville ne présente d'autre obstacle qu'un mamelon dominé par le clocher d'un pauvre village et que quelques hauteurs secondaires que les carlistes avaient armées à la hâte, sans que cependant elles pussent offrir une bien grande résistance à une armée nombreuse, pourvue d'une artillerie puissante.

Si peu pressé que le maréchal se montrât de former le siège de la capitale provisoire du roi Charles VII, comme tout chemin finit par aboutir, il se trouva que, vers le milieu du mois de mai, carlistes et républicains se trouvèrent en présence.

Malgré les prophéties alarmantes de certains journaux, le roi se montrait peu alarmé; la reine dona Marguerite était venue le rejoindre, moins pour encourager par sa présence des troupes remplies de confiance pour leurs généraux et d'amour pour leur souverain, que pour partager les périls de son auguste époux et consoler dans les ambulances les blessés et les malades, dont elle avait toujours été la providence.

Alors que Concha dégarnissait toutes les autres provinces pour renforcer ses troupes, le roi n'avait pas même mandé à son frère, le valeureux don Alphonse, de venir le rejoindre, et pendant que le jeune prince, aidé de Saballs et de Tristany, continuait à guerroyer d'une ma-

nière brillante en Catalogne, de nombreux cabecillas, profitant du départ des troupes républicaines, parcouraient la province de Valence, l'Aragon, la Castille et poussaient leurs pointes audacieuses jusqu'à Guadalajara, Aranjuez et la Granja, c'est-à-dire jusqu'aux portes mêmes de Madrid.

Arrivé si près des carlistes, le vieux général redoubla de précautions; dans ses longues guerres de guerillero, car il avait fait ses premières armes en combattant pour la reine Christine contre le père de Charles VII, il avait appris que les défenseurs du roi légitime ne sont pas aussi méprisables que certains gazetiers daignent le dire, et il avait résolu de ne laisser au hasard rien de ce qu'il pourrait lui arracher.

Parti de Vittoria pour Logrono après avoir dégagé l'Alava et s'être assuré que ses communications ne seraient pas coupées, il avait longé l'Èbre jusqu'à Lodosa, devenu son quartier général, et fait occuper fortement Sesma et Lerin, villages situés sur les hauteurs qui, de droite et de gauche, dominent le cours de l'Ega, rivière qui de ce point coule presque perpendiculairement vers Estella en partageant sa vaste plaine en deux parties à peu près égales.

En face de ces deux points, les carlistes occupaient les hauteurs fortifiées d'Allo et de Dicastillo, théâtre de leur première victoire sur Villa Padierna.

A peine se trouvaient-ils à demi-portée de canon des républicains.

Ceux-ci ne bougeaient pas et s'entouraient de retranchements.

En même temps, le maréchal faisait fortifier Arcos.

Tout donnait à penser qu'il se proposait d'attaquer la ville à droite de l'Ega.

En général prudent, Dorregaray fit porter la plus grande partie de ses troupes de ce côté et occuper par elles les villages de Castilla, Arroniz, Morentin et Avellana, qui devinrent en peu de temps comme autant de forts avancés couvrant la place menacée.

Nuit et jour on travaillait dans les tranchées,

que le roi visitait souvent et où l'accueillaient de joyeux vivats.

A voir la manière dont s'empressaient les soldats de l'armée royale, on eût dit qu'ils préparaient une fête.

Un jour, en allant à Allo, la batterie la plus avancée de son camp retranché, don Carlos rencontra le bataillon navarrais, qui venait, en chantant, relever le bataillon d'Alava.

La reine accompagnait son époux.

« Dites-moi donc, capitaine, demanda le roi à l'officier commandant le détachement, pourquoi êtes-vous si contents d'aller aux avant-postes ?



La tour de Aranjuez.

— C'est que, Votre Majesté étant si près des ennemis, nous sommes certains d'arriver les premiers à leurs canons, de les prendre et de vous les offrir sans nous laisser devancer par nos camarades,

— Braves gens ! » murmura la reine, attendrie.

Don Carlos rendit la main à l'officier.

« Je voudrais vous la serrer à tous, dit-il.

— Vive le roi ! » répondirent-ils en agitant leurs bonnets.

Entre les corvées, le soir, les soldats venaient danser avec les jeunes filles sur la place d'Estella; à leur tour, les femmes, dans le jour, allaient aider les soldats aux tranchées.

« Allons, *muchachos*, disaient-elles, reposez-vous un moment, nous allons vous remplacer. »

Et elles les remplaçaient vaillamment.

Tout cela se faisait avec gaieté, avec entrain.

Diego, en particulier, avait rajeuni de vingt ans et lançait des bordées d'andalousades qui excitaient l'hilarité générale dans les tranchées.



Durango

« Qu'as-tu donc qui te rende si gai, amigo ? lui demanda un jour Carmen, qui, avec son père et son fiancé, était venue visiter la nouvelle redoute de Morentin.

— Ce que j'ai, caramba ! c'est le bon air qui me grise, fit le pionnier en aspirant la brise; ça sent la victoire par ici. »

Au milieu de cette exaltation générale, el Osso demeurait froid et sombre; le temps qu'il ne devait pas au service, il l'employait comme pionnier malgré son âge, ou bien il allait prier, recueilli, à la chapelle de la Vierge de la Bonne-Mort, sur l'autel de laquelle chaque jour un prêtre disait une messe à l'intention spéciale de sa famille.

Plusieurs fois sa fille ou son gendre le trouvèrent plongé dans une morne rêverie.

Quelques semaines s'étaient écoulées à peine depuis l'insuccès d'Abanto, et ce court espace de temps l'avait vieilli de dix ans. Ce n'est pas qu'il eût moins de vigueur ou d'énergie, mais les rides qui sillonnaient son visage de bronze se creusaient de plus en plus, son œil semblait s'enfoncer, et du gris ses cheveux avaient passé au blanc.

Sa fille essayait en vain de dissiper sa mélancolie, ou du moins d'en connaître la cause.

Il lui répondait par un sourire triste et s'enfermait dans son mutisme.

Un matin, c'était le 24 juin, Peppe le rencontra qui sortait de l'église et allait aux tranchées.

« Eh bien, père, lui dit le cabecilla, il paraît que nous allons être attaqués; les avant-



Des brigands semant partout la terreur. (Page 774.)

postes signalent de grands mouvements chez les républicains.

— Ah! fit-il avec une explosion de bonheur, Dieu soit loué, je pourrai enfin laver ma honte!

— Votre honte! s'écria Peppe, surpris.

— Certainement, hijo, certainement! as-tu donc oublié le drapeau de Baracaldo, où j'ai fui devant l'infame en emportant honteusement le drapeau de mon père, ce drapeau qui, jusqu'à ce jour, n'avait jamais reculé.

— Vous n'avez fait qu'obéir en vous retirant, père, alors que toute défense était rendue impossible par la trahison.

— Oui, j'ai fui devant l'assassin de mon fils, devant l'incendiaire d'Osma, devant.... Je me suis déshonoré, mais vienne la bataille, et cette fois je le porterai en avant, toujours en avant, jusqu'à ce que je tombe pour ne plus me relever et que mon sang se mêle à celui de mon père, car je mourrai, continua-t-il avec une exaltation effrayante; j'ai invoqué avec larmes la Reine des cieux pendant tout ce mois qui lui est consacré, et quelque chose me dit là — il se frappa la poi-

trine — que je mourrai dans la victoire, vengé et lavé de mon opprobre.

— Père, ne parlez pas ainsi; songez à votre Carmen, songez à...

— Carmen n'a plus besoin de moi; tu seras son mari, tu l'es déjà devant Dieu, et j'aurai la consolation de penser qu'elle n'a pas à rougir de moi. Seulement, hijo, écoute une prière que j'ai à te faire: si je suis tué, je demande à être enseveli dans mon drapeau; me le promets-tu?

— Père, vos volontés seront religieusement exécutées, mais.....

— Merci, mon brave Peppe; ne m'en dis pas davantage; je vais à la tranchée; si je ne revois pas Carmen, dis-lui que ma dernière pensée a été pour Dieu, pour le roi et pour vous. *

La journée s'annonçait menaçante; mais l'action ne s'engagea pas; Concha méditait un grand coup.

Pendant la nuit, la plus grande partie de ses troupes, sous les ordres de Martinez Campos et d'Echague, traversait silencieusement l'Éga et s'établissait fortement sur la rive gauche

de la rivière, à Miranda, Larraga et Tafalla.

Personne, dans l'armée royale, ne soupçonna ce mouvement, masqué avec une rare habileté.

Le lendemain 25, pour donner le change à ses ennemis jusqu'au dernier moment, le vieux renard simulait une fausse attaque sur Allo et Dicastillo; mais, en même temps, il envoyait à Madrid une dépêche ainsi conçue :

« J'attaque par la droite au lieu d'attaquer par la gauche; par un mouvement rapide, les divisions Campos et d'Echague ont tourné les positions carlistes, dont les travaux de défense deviennent inutiles. La position des rebelles est critique; je leur coupe la retraite. »

Comme on le voit, le maréchal avait recours à la même manœuvre qui lui avait si bien réussi à Somorostro.



Abarzuza.

La canonnade dirigée contre Allo n'était qu'un signal.

A la première détonation, deux puissantes colonnes sorties de Miranda et de Larraga s'avancèrent, l'une sous les ordres d'Echague, par la route de Berbinzona à Villatuerta, la seconde, conduite par Campos, parallèlement et presque en ligne droite sur Lorca.

Il n'était plus temps de construire des redoutes pour arrêter le mouvement inattendu de l'en-

emi; les carlistes, surpris, n'eurent que le temps d'occuper les hauteurs dominant Villatuerta, Dorrogarin, Muro, Tuerta et Abarzuza, afin de couvrir leurs flancs, presque entièrement dégarnis.

Comme l'écrivait Concha, leur position était des plus critiques; ils essayèrent d'y porter remède par des abatis d'arbres et l'établissement de quelques batteries volantes.

Sans être même inquiétés, les républicains occupèrent Villatuerta, Lorca, Murillo et Alox, s'y établirent et ouvrirent le feu de leur artillerie pendant que l'infanterie continuait à avancer.

Tout le jour se passa ainsi.

Le 26, le feu reprit de grand matin et alla en s'affaiblissant jusqu'à cinq heures de soir, l'ennemi attendant, pour frapper un grand coup, la division Loma, qui n'arriva qu'alors.

L'artillerie recommença à tonner avec fureur, mais il était déjà tard, et un orage violent mit bientôt fin au combat, sans que l'ennemi, qui avait repris son mouvement en avant, eût pu aller plus loin que la position d'Abarzuza, qu'il occupa après en avoir chassé les carlistes, trop peu nombreux et qui n'avaient pas eu le temps de s'y retrancher.

Pour le malheur de ce village, composé de cent quatre-vingts maisons à peine, les troupes qui y entrèrent n'étaient autres que les féroces gitanos commandés par don Sevillano.

Sevillano était devenu l'ami du général Concha, l'instrument ignoble dont il se servait pour imprimer là où il passait ce qu'il appelait une terreur salutaire.

Concha n'était pas l'homme des demi-mesures; c'était un grand capitaine, il est vrai, mais le soldat était doublé d'une bête féroce.

Le jour même où il arriva à Sesma, la municipalité, qui le connaissait, vint au-devant de lui pour le prier d'agir en conquérant et non en brigand.

Le général de Serrano répondit :

« Nous allons bacher vos champs, épuiser vos produits, user toutes vos forces vives; prendre vos chevaux et votre bétail, vous faire une

guerre sans trêve dont les conséquences feront pleurer vos enfants.

« Oui, je veux faire une guerre d'extermination en Navarre, chasser les royalistes, détruire les villes qui les ont abrités; je fais le serment d'être sans pitié. Les générations de la Navarre se rappelleront mon nom. »

Prononcées non-seulement devant les officiers de l'armée, mais en présence des simples soldats, ces paroles infâmes et malheureusement historiques ne pouvaient manquer de produire leur effet.

Don Ramon les avait entendues; désormais il était certain de l'impunité pour tous ses crimes; de plus, il avait l'assurance que plus il en commettrait, plus il serait en faveur auprès de celui qui osait se tracer, par avance, un aussi épouvantable programme.

Il n'en fallait pas tant pour enflammer la féroce cupidité de l'ex-torero et des brigands qu'il traînait à la suite de ses troupes, gens sans aveu, amenés-là pour le pillage et semant partout la terreur par leurs violences et leur cynique cruauté.

Jamais ville prise d'assaut par les barbares, jamais tribu surprise dans son campement par une horde de cannibales n'eut à subir de violences comparables à celles qui, pendant cette nuit désastreuse, épouvantèrent les malheureux habitants d'Abarzua.

Les insultes grossières, les mauvais traitements et le pillage n'en furent que le prélude; les meurtres et les assassinats, accompagnés des plus odieux sacrilèges, leur succédèrent et atteignirent l'apogée de l'horrible, quand les scélérats, gorgés de vin et d'eau-de-vie, eurent achevé de s'exalter dans le crime.

Leur chef les encourageait de la voix et de l'exemple; assis devant une table couverte de flacons et de viandes, dans la salle principale de l'ayuntamiento, devenue à la fois le dépôt du butin enlevé de force et le tribunal, il buvait à la République dans un calice volé dans l'église, et d'un mot obscène, d'un geste dégoûtant il prononçait sur le sort des suspects traînés devant lui.

Peu lui importait l'âge, le sexe ou la condition de la victime. Un coup de baïonnette, la balle d'un revolver, ou la lame d'une navaja avait bientôt mis fin aux supplications et aux larmes.

« Les carlistes se souviendront de mon nom, » rugissait don Ramon en vidant calice sur calice et en promenant sur ses victimes, glacées d'effroi, son œil injecté de sang.

Au matin, déjà blême d'ivresse et pouvant à peine soutenir sa tête alourdie par l'orgie, il allait s'endormir sur son siège, quand un de ses compagnons de débauche se ressouvint de huit prisonniers faits la veille par les carabiniers et enfermés dans la sacristie, changée en prison.

« Colonel, et les soldats carlistes, qu'en faisons-nous? » s'écria-t-il.

Espeleta releva la tête.

« Qu'on les fusille, balbutia-t-il, et qu'on grille leurs cadavres dans l'église! »

— Mais l'église contient des bas-reliefs anciens et très-renommés, faut-il la brûler aussi?

— Peu m'importe leurs antiquailles; qu'on brûle tout, église, maisons et habitants, » répondit-il avec un blasphème.

Les gitanos se précipitèrent au dehors en hurlant comme des démons, et recommencèrent leurs massacres par l'assassinat d'un prêtre qui célébrait la sainte messe. Un moment après, à la clarté sinistre des flammes dévorant l'église et plusieurs maisons, les prisonniers étaient massacrés sans pitié, traînés par les pieds et jetés palpitants encore dans l'ardente fournaise.

Du haut de son balcon, le torero applaudissait, mais déjà ses jambes se refusaient à le porter; chancelant, il regagna son fauteuil, auprès duquel il roula lourdement sur le sol, d'où ses soldats le





L'hôtel de l'ajuntamiento avait été épargné. (Page 774.)

relevèrent pour l'appuyer ivre-mort le dos à la muraille.

Presque au même moment, le canon se fit entendre, les clairons sonnèrent, de tous côtés on courut aux armes, le mouvement en avant venait de recommencer.

Revenus de leur première surprise, les carlistes avaient employé la nuit à concentrer leurs troupes sur les points les plus menacés et à s'y fortifier.

Avant tout, il fallait les chasser des hauteurs qu'occupaient les Navarrais, commandés par Mendiri, au centre même des positions menacées. Dorregaray, enfermé dans Estella avec ses réserves, attendait, sous le feu des batteries de Villatuerta, le moment de se porter là où il verrait son secours le plus nécessaire.

Ce fut le général Campos qui, le premier, commença l'attaque par le centre de la ligne. La colonne républicaine placée sous ses ordres gravit les pentes au pas de course et se rua sur Muro.

A genoux derrière leur faible rempart, l'arme

à l'épaule, l'œil sur la mire de leurs carabines, les carlistes attendaient, immobiles comme des statues de bronze.

« Feu ! » rugit Mendiri.

Alors le parapet se couronna dans toute sa longueur d'un éclair éblouissant ; une seule détonation se fit entendre, et les premiers rangs de la colonne d'assaut tombèrent à la fois comme un mur qui s'écroule.

La vague humaine recula indécise.

« En avant, criaient les chefs, en avant ! »

Du côté de la redoute, on n'entendait pas un mot, rien qu'un craquement de batteries ; les Navarrais rechargèrent.

Ce fut l'affaire d'un instant. La masse sombre était toujours là, hésitante, prête à revenir.

« Feu ! » répéta la voix.

Une centaine de républicains roulèrent sur la poussière.

« A la baïonnette ! » vociféra Mendiri.

Et, bondissant comme des léopards par-dessus leur muraille, les intrépides Navarrais se



L'église contient des bas-reliefs très-remarquables. (Page 771.)

ruèrent sur les soldats de Campos, qui, affolés de terreur, pressés la baïonnette dans les reins, s'embarrassant par leur propre nombre, n'obéissant plus à la voix de leur chef, prirent la fuite dans la direction de la seconde colonne, dont, par leur désordre, ils paralysaient les mouvements et masquaient les batteries.

Mais, malgré cet échec partiel, l'armée républicaine était trop supérieure en nombre à celle des carlistes pour ne pas rétablir le combat, et, sur l'ordre d'Echague, la division Blanco, se déployant en colonnes, s'avança rapidement pour prendre en flanc les Navarrais.

En ce moment critique, Mendiri eut un de ces éclairs de génie que Dieu n'accorde qu'à ceux qu'il veut faire triompher contre toute espérance.

Sans arrêter l'élan de ses soldats, mais avec une rapidité merveilleuse, il changea de front sous le feu des républicains, et, cessant de poursuivre les fuyards, tomba avec la rapidité de la foudre sur la division Blanco, la culbuta en désordre, puis, sans lui donner le temps de respirer, la poussa si rudement, que bientôt la retraite précipitée se chargea en déroute complète.

Presque au même moment, la division cantabrieenne, sous les ordres de Peppe, sortie au pas de course d'Estella, attaquait la colonne d'Echague, déjà ébranlée, la refoulait vivement, et, la forçant à abandonner précipitamment Villatuerta et Abarzuza, la mettait dans un si grand péril, que, pour sauver ses canons, le vieux maréchal, qui une heure auparavant se croyait sûr de la victoire et maintenant se voyait si près de la défaite, se résolut à charger lui-même avec tout ce qui lui restait de troupes, et, à la tête de sa cavalerie, se rua sur le bataillon cantabrien.

Entre les cavaliers courbés sur leurs selles, la lance en avant, et les Basques, dont le premier rang s'était mis à genoux la baïonnette en avant, pendant que leurs compagnons, arc-boutés sur leurs jarrets, ouvraient un feu terrible, le choc fut formidable.

Plus d'un carliste mourut la poussière; mais les premiers chevaux, atteints en pleine poitrine par les baïonnettes, se cabrèrent en se renversant, et, avant que leurs cavaliers eussent pu les relever, un Basque aux cheveux blancs, d'une main brandissant un drapeau, de l'autre tenant son

revolver, bondit dans la mêlée et déchargea son arme sur le général ennemi.

Le maréchal tomba foudroyé; le carliste et son drapeau disparurent sous les pieds des chevaux.

Il y eut autour des deux cadavres une lutte acharnée, puis une fuite générale des républicains, dont un officier avait réussi à enlever le vieux Concha et à le jeter sur sa selle.

Un corps de cavalerie de réserve sauva les débris de l'armée vaincue, que les carlistes poursuivirent jusqu'à la plaine en lui faisant de nombreux prisonniers.

El Osso n'était pas mort. Diego le retrouva gisant sur un monceau de cadavres, la poitrine ouverte d'un coup de lance, et pendant que Peppe, obligé par ses fonctions de demeurer à la tête de sa compagnie, continuait à poursuivre les fuyards, le fidèle serviteur, aidé de quelques-uns de ses camarades, rapporta le corps presque inanimé de son maître à Abarzua, dont on était tout près, afin d'y attendre un brancard sur lequel on pût le placer pour le transporter à Estella. L'indomptable partisan avait, en tombant, laissé échapper son pistolet, mais on ne put pas arracher de sa main crispée la hampe de son drapeau, qui n'était plus qu'un lambeau teint de sang.

Des cent quatre-vingts maisons d'Abarzua, à peine en restait-il vingt debout; le reste était devenu la proie des flammes: les rues étaient jonchées de ruines fumantes; mais l'hôtel de l'ayuntamiento, se trouvant isolé, avait été épargné.

Ce fut là que, dans la grande salle témoin des orgies de la nuit, fut déposé, sur une botte de paille recouverte d'une capote, le père de Carmen, sous la tête duquel Diego, faute d'autre oreiller plaça sa vareuse pliée en quatre.

El Osso paraissait dormir; ainsi étendu, les yeux fermés, et son drapeau couché le long de son corps, il ressemblait à une statue de chevalier du moyen âge couché sur un tombeau.

Tout autour de la salle, et jusque sur les marches de l'escalier, gisaient des blessés gémissants ou râlants, près desquels s'empressait un prêtre, accouru aussitôt d'Estella.

A chaque instant on en apportait d'autres,

presque tous des républicains, lardés de coups de baïonnette dans la charge de Mendiri, dix au moins pour un royaliste.

On amenait aussi des prisonniers faits dans le village, quelques carabiniers et les féroces gitans, que les habitants échappés au massacre et armés de fourches, de bâtons et de couteaux, cherchaient avec une ardeur furieuse jusque dans les décombres croulants des maisons.



Ils fouillaient aussi les grottes nombreuses creusées dans les montagnes voisines et qui servent de refuge, quelquefois même d'habitation aux pâtres de la sierra.

A chacun de ceux qui étaient découverts, c'était une explosion de cris de fureur, d'applaudissements, d'injures, de menaces atroces.

Espeleta n'avait pas eu le temps de fuir.

A demi mort de frayeur, le chef des incendiaires, plongé jusqu'au cou dans une citerne recouverte, à l'angle de la cour de l'ayuntamiento, entendait ces vociférations fariboliques. Ses dents claquaient de terreur, et le contact prolongé de l'eau glacée le faisait frissonner jusque dans la moelle des os.

Le supplice qu'il endurait était atroce, mais l'espoir d'échapper le soutenait encore, non pas

qu'il tint plus qu'un autre à la vie, mais parce qu'il voulait se venger.

Un chirurgien venait d'arriver avec ses aides et avait marqué à la craie les blessés qu'il était possible d'évacuer sur Estella, ceux qu'il importait d'opérer à l'instant même.

Les bras nus jusqu'au coude, un tablier sanglant à la ceinture, il s'était installé devant la table de l'orgie, sur le tapis de laquelle ses aides apportaient un à un les malheureux désignés pour les opérations terribles.

Les scalpels tranchaient les chairs palpitantes, la scie grinçait sur les os mis à nu, les tenailles tordaient les muscles, et, froid comme s'il eût opéré sur des cadavres, le chirurgien continuait, au milieu des hurlements de douleur, des contorsions des victimes et de leurs supplications, à couper, tailler, désarticuler ou trancher bras et jambes, que ses aides, sans cesse occupés à étancher le sang avec des éponges, jetaient dans des corbeilles qu'ils vidaient ensuite au dehors.

Ignorant le sort de son père, Carmen, dans l'ambulance d'Estella, s'empressait autour des blessés; quoique fière et heureuse de la victoire glorieuse remportée par les carlistes, son cœur se brisait de douleur et de pitié à la vue des malheureuses victimes de ce jeu cruel qu'on appelle la guerre, et l'incertitude dans laquelle elle se trouvait sur le sort de son père et de son fiancé lui causait des transes mortelles.

Tout à coup elle laissa échapper un cri de joie en apercevant Peppe, et se précipita au-devant de lui.

L'expression inquiète de sa physionomie l'épouvanta; elle s'arrêta tremblante.

Le cabecilla était couvert de sueur et de poussière, mais son visage était pâle, et son regard avait quelque chose d'étrange.

« Votre père est-il ici ? demanda-t-il.

— Mon père ! fit-elle, n'était-il pas avec vous ?

— Il a été blessé près d'Abarzuzza, au moment de la charge; Diego est resté près de lui, moi j'ai dû poursuivre l'ennemi.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en s'appuyant contre le mur, il a été tué ! Peppe, ne me trompe pas.

— Il est au moins grièvement blessé, murmura le jeune homme; j'espérais que Diego vous aurait avertie.

— Ni lui ni Diego n'ont reparu. Reine du ciel, ayez pitié de moi ! Mon père est mort. As-tu repassé là où il est tombé ?

— J'en arrive; on m'a dit qu'il avait été emporté par les nôtres; je le croyais ici, et je suis venu; c'est sans doute à Abarzuzza qu'on l'aura déposé.

— Partons ! s'écria Carmen; là ou ailleurs, il faut le retrouver.

Ils descendirent précipitamment dans la cour, où un soldat tenait le cheval du cabecilla; il n'y en avait pas d'autre.

« Montez en croupe derrière moi, » dit Guttierrez à la jeune fille.

Sans répondre, elle se hissa sur la croupe du cheval, et ils partirent au galop.

À moitié route, ils rencontrèrent le général Dorregaray, accompagné de deux aides de camp, qui, lui aussi, se rendait en toute hâte dans le village incendié.

« Commandant, je vous félicite de votre belle conduite, dit-il à Peppe, notre victoire est complète, et le roi aura votre nom; mais, en ce moment, il me reste un devoir pénible à remplir; les incendiaires sont arrêtés en grande partie; je vais faire un terrible exemple, mais il le faut... Señorita, j'ai aussi à vous complimenter; votre père s'est battu comme un lion.

— Il est mort ou mortellement blessé, répondit la jeune fille avec égarement.

— Ce serait un grand malheur pour l'armée, » fit le général en se rangeant pour les laisser passer.

Cinq minutes après, ils arrivaient à Abarzuzza; en entrant dans la salle, la première personne que Carmen aperçut fut Diego, agenouillé près de son père.

El Osso venait de reprendre connaissance; il était horriblement pâle; à la vue de sa fille, un



M. de ...



Peppi et Carmen reçoivent la bénédiction d'el Osso. (Page 782.)

sourire éclaira sa physionomie, contractée par la douleur, et, faisant un effort, il serra la main de Carmen agenouillée, en murmurant :

« Hija, Sa Majesté est victorieuse. »

Elle fondit en larmes en baisant sa main.

« Sa Majesté est victorieuse, répéta-t-il comme si cette seule pensée eût occupé son esprit.

— Victoire complète, » reprit Peppi.

El Osso le regarda, ses yeux exprimaient le

bonheur, son visage en était comme transfiguré.

Pendant que sa fille écartait doucement les bords de la vareuse déchirée pour examiner la blessure large et profonde, Dorregaray entra.

A l'apparition de leur général, les blessés royalistes se soulevèrent comme pour l'acclamer.

Le vainqueur de Ponte-Muro salua avec émotion.

« Merci, mes enfants ! fit-il ; merci au nom du roi don Carlos, qui m'a chargé de vous annoncer que lui-même viendrait vous visiter avec Sa Majesté la reine dona Marguerite, et vous témoigner sa reconnaissance qu'il vous a d'une victoire due, après Dieu, à votre bravoure.

« Don Pedro Gomez, ajouta-t-il en se dirigeant vers le vaillant aîné, j'ai à vous apporter des félicitations particulières pour votre bravoure hors ligne, et à vous annoncer que Sa Majesté a daigné me promettre pour vous et votre parent une récompense digne de votre vaillance. »

Puis, après avoir serré les mains du bandit et adressé quelques paroles à sa fille, il s'approcha successivement de tous les blessés, ayant pour chacun une parole de remerciement ou de consolation.

Le chirurgien, sans se détourner un instant de ses occupations, continuait à extraire les balles, à amputer les membres, à poser les appareils.

Le tour d'el Osso était arrivé ; les infirmiers le soulevèrent doucement pour le poser sur la table.

« Prends mon drapeau, dit le bandit à Peppe, et si je meurs... »

— Vos volontés seront exécutées, père, » répondit le jeune homme en s'approchant avec Carmen de la table.

Le chirurgien trancha les habits, écarta les linges et souleva le premier appareil ; le sang recommença à couler.

« Une éponge, » fit le docteur.

On lui en présenta une imbibée de sang.

« De l'eau claire et fraîche, »

Les aides se regardèrent ; il n'y en avait plus.

« Venez avec moi, s'écria Diego ; je sais où est le réservoir, à trois pas d'ici. »

Et, prenant un vase à demi plein d'une eau rougeâtre et écumeuse, il s'élança dans la cour, répandit ce liquide sanglant et descendit précipitamment les marches de la citerne.

Il allait y plonger son seau, quand, dans l'ombre, il entendit un clapotement et entrevit comme une tête qui, dans l'angle le plus éloigné, semblait flotter au-dessus du réservoir.

Diego croyait aux apparitions, et dans toute autre occasion il se fut épouvanté ; mais en ce moment, sous l'influence d'une préoccupation unique, il remplit le vase, le donna à un des aides, et, descendant résolument dans l'eau, qui lui montait jusqu'à la ceinture, marcha vers la tête flottante, en criant :

« Bends-toi, ou tu es mort. »

L'accent dont furent prononcées ces paroles, joint au craquement significatif d'une navaja, ne pouvait pas permettre de se méprendre sur les intentions du carliste.

Sans répondre un mot, la tête se souleva lentement, découvrant après elle un torse à peine recouvert par une chemise que l'eau plaquait en la rendant transparente.

« Sors ! » reprit Diego en remontant à reculons, par prudence, l'escalier de la piscine.

Se voyant découvert, l'homme s'avança peu à peu du bord ; mais ce ne fut qu'avec une difficulté extrême qu'il parvint à en gravir les marches, tant son séjour prolongé dans cette citerne glacée avait raidi ses articulations et paralysé ses membres.

Enfin, il apparut en pleine lumière.

« Ay de Dios ! murmura l'Andalou, que frappa tout d'abord la large bande d'or du pantalon porté par le républicain, c'est un officier ! »

Et il le regarda en face.

L'autre baissait la tête.

Tout à coup, Diego poussa un rugissement de bête fauve, s'élança sur l'officier, le renversa sur le sol, lui lia les mains, puis, par un effort puissant, le jetant sur son épaule, remonta presque en courant dans la salle des blessés, la traversa comme un fou, et, déchargeant son fardeau devant la table, vociféra :

« Señor Gomez, je le tiens et je vous le donne : c'est l'assassin de votre fils, Ramon Especta, le traître et le maudit. »

A cette apparition étrange, à ce nom abhorré, le vicillard, comme galvanisé, se souleva sanglant sur la table, ses yeux ardents se fixèrent sur don Sevillano, que la terreur clouait immobile devant lui, étendit la main et dit :

« Traître et assassin, tu avais désiré me revoir ; Dieu est juste, me voici. »

Le visage du torero était livide ; ses jambes se dérobaient sous lui ; les blessés, oubliant leurs douleurs, avaient les yeux fixés sur lui, et dans la salle régnait un silence mêlé de stupeur et d'étonnement.

Immobile, haletant, don Ramon promenait son regard épouvanté de Gomez à Peppe, de Peppe à Carmen ; la Providence vengeresse avait réuni là tous ses ennemis.

Le silence régnait toujours.

Ce fut le général Dorregaray qui, le premier, le rompit.

« Quel est cet homme ? demanda-t-il en s'avancant.

— Ramon Espeleta, colonel des gitanos, répondit Peppe Gutierrez.

— L'assassin de mon fils, gronda el Osso.

— Le scélérat qui commandait les Descamisados de Séville, rugit Diego.

— L'infâme brigand dont les soldats, par ses ordres, ont profané notre église, égorgé nos enfants et brûlé nos maisons, glapit une vieille Navarraise.

— Qui es-tu ? répéta Dorregaray.

— Don Sevillano, colonel républicain, répondit Espeleta en essayant de payer d'audace, un officier prisonnier de guerre.

— Tu entends ce dont on t'accuse ; qu'as-tu à répondre ?

— Je ne connais pas ces gens-là.

— Nous le connaissons, nous ; c'est un infâme, crièrent vingt blessés, c'est le chef des incendiaires d'Abarzuza.

— Et l'assassin de mon fils Fernando, reprit el Osso d'une voix terrible. Général, je demande justice.

— Nous la demandons tous, hurfa la vieille.

— Vous êtes tous des imposteurs. Général, je demande à être jugé ; si je suis coupable, qu'on me fusille.

— On fusille un soldat, mais on pend un assassin, répondit Dorregaray ; qu'on emmène ce misérable, et qu'on le mette en capilla ; je lui

donne une heure pour demander pardon à Dieu de ses crimes. »

Des soldats s'avancèrent et l'entraînèrent.

« Maintenant, fit le général carliste, occupons-nous de ses complices. »

Et il sortit.

Au nombre de cent soixante, les gitanos, entassés dans une cour, gardés à vue par un bataillon tout entier, attendaient leur sort ; ces hommes n'étaient pas des prisonniers vulgaires, mais des scélérats dont le moins coupable avait mérité vingt fois la mort.

Le général carliste aurait pu les faire tous fusiller ; il se contenta de les décimer, et, laissant à Dieu à déterminer lesquels devaient mourir, ordonna qu'ils tireraient au sort.

Une heure après, devant dix-huit poteaux à chacun desquels était lié un gitano, cent soixante-deux prisonniers, alignés et tête nue, attendaient le signal de la terrible exécution, tandis que des charpentiers achevaient de dresser, au milieu de la ligne funèbre, une potence fabriquée à la hâte avec deux poutres à demi carbonisées, retirées à cet effet d'un monceau de décombres qui, la veille, étaient encore l'église d'Abarzuza.

Lorsque tout fut prêt, le condamné principal parut, et les gitanos reconnurent leur chef.

Deux valets de bourreau le conduisaient lié avec des cordes et une baïonnette attachée sur la poitrine pour le forcer à relever la tête. En ce moment suprême, Ramon Espeleta aurait consenti à souffrir les plus terribles supplices, à la condition de mourir en brave. Dieu, qu'il avait bravé si audacieusement, ne lui donna pas cette consolation dernière.

L'ex-torero se sentait fort intéresseusement, mais les forces lui manquaient ; son sang, glacé par le froid de l'eau et refoulé vers son cœur, ne pouvait plus colorer ses joues ; ses jambes n'avaient plus la force de le porter, et ses soldats, qui le virent passer chancelant, pâle, défait, les lèvres blêmes, le front couvert de sueur, attribuèrent à la peur ce qui n'était que le résultat de la faiblesse et de la maladie.

Il n'en fallut pas plus pour exciter leur mépris.



Les Américains au nord d'Estrella. (Page 764.)

« *Cobardo! cobardo!* poltron, couard, cœur de vieille femme, lui crièrent-ils en le menaçant du poing et en crachant avec mépris, la potence est encore trop honorable pour toi; c'est dans un égout que nous aurions dû te noyer. »

Mourir deshonoré quand on se sent un cœur d'homme, quand toute sa vie on a bravé la mort le sourire aux lèvres! il en rugissait comme une bête fauve, et une écume verdâtre montait à ses lèvres; il se raidissait pour marcher fier, mais ses muscles détendus n'obéissaient plus, et il fallait le soutenir.

Enfin, il arriva sous la potence; on lui passa la corde au cou, et un instant il demeura immobile, pendant que les pelotons d'exécution fusillaient ses complices.

« *Cobardo!* » continuaient à rugir les gitanos.

Pendant ce temps, le chirurgien avait achevé son office, et el Osso, la poitrine couverte d'un nouvel appareil, reposait sur sa botte de paille,

entre Peppe, Carmen et Diego, attendant son tour pour être transporté à l'ambulance d'Estrella.

« Si la fièvre ne se déclare pas trop forte, avait dit le docteur à Carmen, il est sauvé. »

Quand les brancardiers arrivèrent, on le posa sur la civière, recouvert de son drapeau, que Peppe avait détaché de la hampe; ses enfants l'accompagnaient; au moment où ils arrivèrent à la place, qu'ils devaient traverser, l'officier commandant l'exécution venait d'abaïsser son épée, et les dix-huit incendiaires, foudroyés par la décharge, s'affaissaient à chaque pilier, où les retenaient leurs liens.

El Osso tressaillit et ouvrit les yeux; au même instant, les valets de bourreau tiraient la corde engagée dans une poulie, et au-dessus de la foule rugissante s'élevait le corps du supplicié, s'agitant dans les dernières convulsions.

« Dieu lui pardonne! » murmura le bandit.



Ce temps des Rois Catholiques, on promenait les drapeaux. (Page 781.)

Carmen détourna la tête avec horreur, en faisant un signe de croix ; seul, Diego eut un sourire de bête fauve. Son maître était vengé.

Une heure après, couché dans une modeste couchette, le bandit reposait ; la nuit fut bonne, et le lendemain, en s'éveillant, il eut un sourire pour Carmen, dont le doux visage se penchait sur lui ; il voulait parler, elle lui imposa silence.

Le vieux partisan était si faible, qu'il se rendormit.

Vers midi, le bruit du canon l'éveilla en sursaut ; son regard était inquiet : peut-être croyait-il à une nouvelle action.

« Ce sont les nôtres qui célèbrent la victoire, » répondit Carmen à sa muette interrogation. Leurs

Majestés passent !... et, en leur présence, les bataillons promènent les drapeaux victorieux avec accompagnement de musique et de vivats, et vont les faire bénir à l'église, comme cela se passait au temps des Rois Catholiques.

Son visage s'illumina.

Après la revue, le roi et la reine vinrent visiter l'ambulance ; quand ils arrivèrent près de son lit, et Osso voulut se soulever ; la reine l'en empêcha, lui défendit de parler et lui donna sa main à baiser.

Don Carlos remarqua le drapeau.

« Voici, dit-il, une belle relique. »

Et respectueusement il porta à ses lèvres l'étoffe teinte du sang de deux générations des partisans de la royauté, puis, ajoutant quelques pu-

roles gracieuses et émuës, ils s'éloigna, promettant de revenir bientôt.

La nuit suivante fut plus agitée; le blessé était inquiet et prononçait des paroles sans suite; le docteur, craignant une crise, donna une potion calmante, qui demeura sans effet; au matin, la fièvre tant redoutée se déclara; quand le médecin revint, il hocha tristement la tête.

A son regard, le bandit comprit que tout était fini et demanda son confesseur, avec lequel il s'entretint quelques instants, puis il appela près de lui Peppe, Carmen et Diego.

« Enfants, dit-il, le moment est venu où je vais vous quitter. Dieu a exaucé ma prière en me permettant de laver dans mon sang la tache faite au drapeau de mon père.

« Désormais, ma Carmencita, tu n'auras plus ton vieux père à soigner et à supporter; voici celui qui va prendre ma place près de toi et devenir le nouveau chef d'une famille que Dieu rende nombreuse et heureuse.

« Vous êtes unis par la promesse, vous ne l'êtes pas encore par le sacrement; avant de mourir, je désire être témoin de votre union indissoluble et vous donner ma dernière bénédiction. Ne pleure pas, ma fille; celui que tu vas prendre vaut mieux que celui que tu perds, et moi je partirai heureux si, après avoir vu mon roi triomphant, mon Fernando vengé, je vois le sort de ma Carmen assuré.

« Consentez-vous, mes enfants, à accomplir mon dernier vœu?

— Nous sommes prêts, mon père, répondirent les deux jeunes gens; mais aujourd'hui vous êtes si faible... »

Le vieillard sourit :

« Le révérend père Eusebio va célébrer à mon intention et à la vôtre le saint-sacrifice; sa bénédiction (1) tombera en même temps sur vous et sur moi; laissez-moi me recueillir en Dieu, et allez vous préparer. »

Deux heures plus tard, par les soins de Diego, un autel portatif était préparé, paré de fleurs et de lumières.

(1) En Espagne, le mariage est un acte purement religieux.

Malgré son état de faiblesse, el Osso avait voulu s'habiller d'une manière décente pour recevoir son Dieu; son fidèle Andalou lui avait servi de valet de chambre, l'avait rasé, lui avait peigné la barbe et ses moustaches et posé sous la tête un oreiller blanc.

Les mains jointes sur sa poitrine, le bandit entendit la messe, puis, soutenu par son gendre et sa fille, reçut son Dieu avec cette foi naïve et indébranlable qui fait les héros et les chrétiens.

Auprès du lit du mourant, Peppe, qui venait de recevoir son brevet de colonel, Carmen et leurs témoins, parmi lesquels figurait Diego, avaient prié avec ferveur; à la fin de l'évangile, les deux jeunes gens s'agenouillèrent au pied de l'autel et reçurent la bénédiction nuptiale, puis, le saint-sacrifice terminé, vinrent recevoir celle que le bandit leur donna les yeux pleins de larmes en étendant ses mains sur leurs têtes.

On eût dit qu'il n'attendait que ce moment pour mourir. A peine Diego l'eut-il doucement replacé sur son oreiller, qu'il eut une suffocation, et une écume de sang monta à ses lèvres.

Son fils et sa fille se précipitèrent sur lui; il les éloigna doucement; un tressaillement convulsif agitait ses membres, ses yeux se fermèrent, son souffle s'affaiblit. Sa main semblait chercher quelque chose; Diego devina ce que c'était et mit son drapeau entre ses doigts; il attira l'étoffe soyeuse sur son cœur comme pour l'y garder, et quelque chose comme un sourire parut sur ses lèvres.

Puis il poussa un grand soupir, et ses traits se détendirent.

Le médecin, appelé en toute hâte, lui tâta le pouls: il avait cessé de battre.

« Fini, » dit-il.

Cependant ses lèvres paraissaient remuer encore comme s'il parlait. Carmen y appliqua les siennes.

« DIOS PATRIA... » murmura le moribond.

Puis, après un moment de silence, il ajouta :

« Y el REY. »

Ce fut sa dernière parole.

Le lendemain, don Pedro Gomez y Ruiz fut

enseveli avec les honneurs militaires dans le cimetière d'Abarzuza. Selon ses désirs, son drapeau lui servait de suaire.

A quelques pas de là, dans une fosse creusée en dehors de l'enceinte consacrée, furent enfouis les restes de Ramon, l'assassin et l'incendiaire.

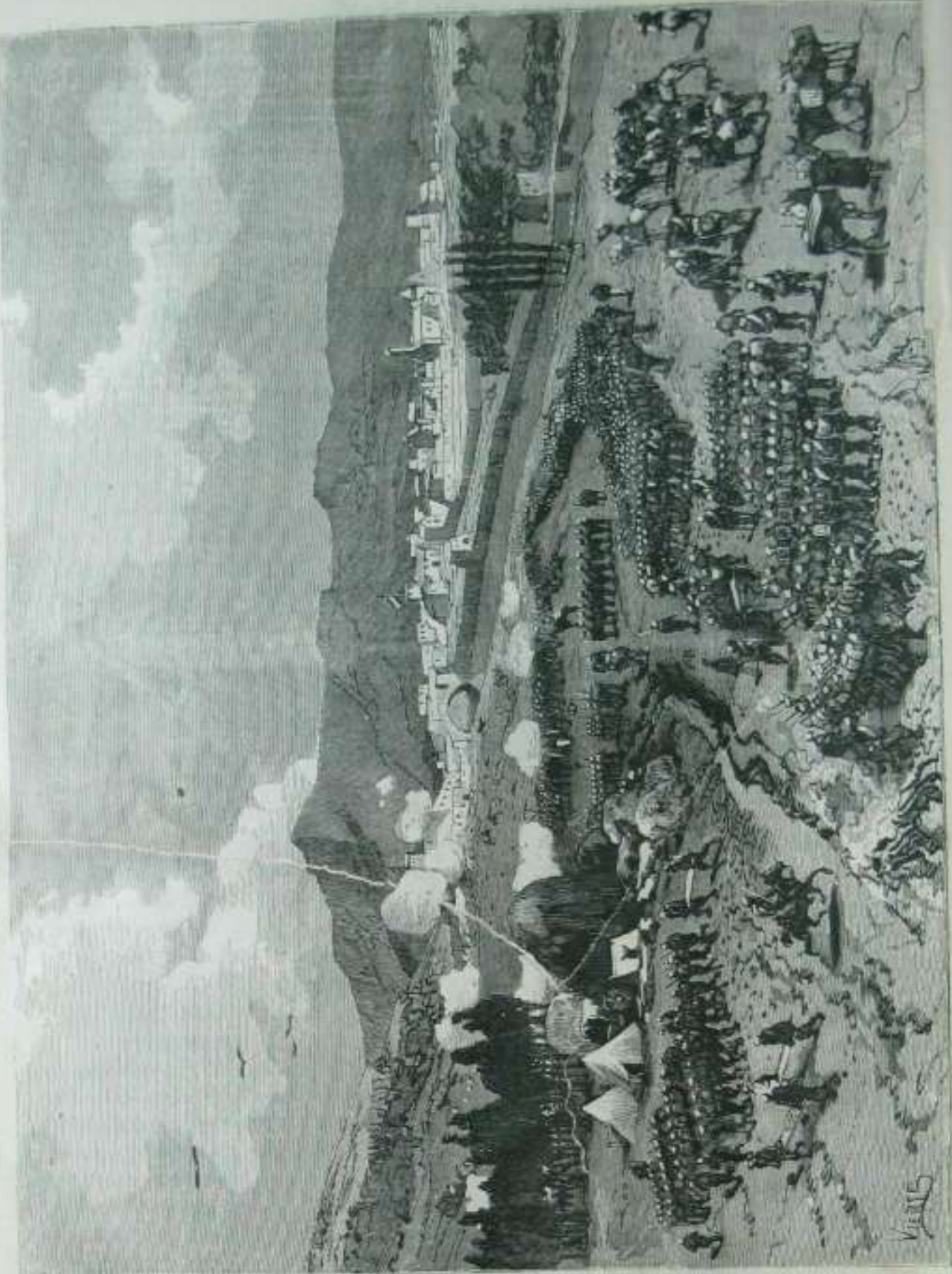
Le même jour, un aide de camp apportait à

doña Carmen Gutierrez l'expression des regrets de Leurs Majestés.

Chaque jour, la jeune femme en deuil vient avec son mari et Diego prier sur la tombe de son père pour le repos de sa belle âme et le succès des armes carlistes.

Puisse, pour le bonheur de l'Espagne, le Ciel exaucer leurs prières!





VILLE



Maréchal Serrano.

CHAPITRE XLVIII

CONCLUSION

Plusieurs mois se sont écoulés depuis la sanglante bataille d'Estella, et la lutte dure toujours dans le nord de l'Espagne; Dieu seul sait quel en sera le terme.

Mais ni Concha, le moderne Attila dont le souvenir devait faire pleurer les générations futures en Biscaye, ni Pedro Gomez, l'indompta-

ble carliste, ne dorment leur dernier sommeil sur le sol qu'arrosa leur sang.

Transporté à Madrid, le cadavre du maréchal y repose sous le marbre d'un monument élevé à sa gloire par des rivaux qu'il aida en les détestant, et que sa mort, hypocritement pleurée, débarrassa à propos d'un redoutable conspirateur, prêt, s'il eût triomphé, à renverser Serrano au profit de don Alphonse, fils de la reine Isabelle.

Les restes d'el Osma, de l'homme du dévouement, du patriotisme et de l'honneur, ont eux aussi été retirés du cimetière d'Abarzuza.

Ses compatriotes d'Osma n'ont pas voulu que ce modeste héros fût exilé après sa mort, comme il l'avait été de son vivant, de sa ville natale.

Un mois à peine après que le bandit eut rendu à Dieu sa belle âme, cinq vieillards en deuil, députés par le conseil d'Osma, vinrent trouver le général Lizarraga et lui demander, au nom des habitants d'Osma, la permission de réunir les dépouilles mortelles de don Pedro à celles de son père, le vaillant cabecilla de la première guerre de l'indépendance.

« Notre ville, dit le chef de la députation, un vieillard à barbe blanche, vétéran de Zumalacareguy, a beaucoup souffert pour la cause de la religion, de la légitimité et de l'indépendance; prise et reprise d'assaut au commencement de ce siècle, saccagée et brûlée récemment par les bandes féroces des gitanos de l'infâme Sevillano, elle renaît à peine de ses cendres, ruinée par la guerre, veuve de la moitié de sa population, mais toujours loyale et fidèle.

« Pour tant de maux supportés sans nous plaindre, nous ne demandons ni secours d'argent, ni privilèges particuliers; la pauvreté ne nous effraye pas, et, avec l'aide de nos femmes et de nos enfants, nous saurons, par le travail, suppléer à l'absence des jeunes gens retenus sous les drapeaux de Sa Majesté; mais, au nom de la justice, nous venons réclamer le corps du vaillant citoyen mort glorieusement au combat d'Estella, pour lui rendre les derniers honneurs et graver sur sa tombe une épitaphe qui sera à la fois un hommage à ses vertus, un titre de gloire pour notre ville et une leçon utile pour ceux qui viendront après nous. »

Cette réclamation était trop juste pour que le général crût devoir la repousser.

« Adressez-vous, dit-il aux envoyés, au colonel Guttierrez et à sa femme, les deux plus proches parents de don Pedro Gomez y Ruiz; s'ils consentent à cette translation, ni Sa Majesté le

roi don Carlos, ni le clergé d'Abarzuza ne mettront opposition à vos désirs. »

La députation se retira alors et fit demander une entrevue à Peppe et à Carmen Guttierrez.

Ce fut avec une profonde reconnaissance pour une démarche si honorable pour leur père que les deux jeunes gens accueillirent la pétition des habitants d'Osma, leurs compatriotes.

« Le plus grand désir de celui que nous avons eu la douleur de perdre, répondit Carmen, était d'être inhumé près de son père, dans le campo santo d'Osma, sa ville chérie, la ville où notre projet est de nous retirer à la fin de la guerre et de réunir dans le même lieu saint les restes de ma mère et de mon frère Fernando, assassiné en Andalousie au moment où il se préparait à venir combattre dans vos rangs.

— Quel jour, demanda alors le vieillard, nous fixez-vous pour la cérémonie de l'inhumation. »

Peppe et Carmen se consultèrent.

« Mardi prochain, répondit le jeune colonel, à moins d'événements inattendus, je pourrai disposer de quelques jours, et la senora Guttierrez désire accompagner avec moi le corps de son père.

— Lundi nous serons ici, firent alors les députés; il est inutile que la senora assiste à des préparatifs qui ne pourraient être que douloureux pour elle, et la ville d'Osma tient à faire seule les frais de cette translation. »

Le mardi matin, en effet, après une messe basse célébrée dans l'église principale d'Estella en présence du bataillon cantabrien, du général Dorregaray, commandant de la province, et de plusieurs officiers supérieurs de l'armée, le cercueil, enveloppé dans une chemise de plomb, fut déposé sur un char à bœufs drapé de noir, au-dessus duquel était une croix, et le cortège, composé des membres de la députation, d'un prêtre, de Peppe, Carmen et Diego, tous montés sur de petits chevaux navarraïns, prenait la route difficile mais sûre qui d'Estella conduit à Elorio par les Amescuas et de là à Osma par Ubitca et Sarracho.

Le voyage dura trois jours; de village en vil-

lage, des relais de bœufs étaient préparés; la nuit, on s'arrêtait pour déposer le cercueil dans l'église, et au point du jour on repartait.

Le jeudi dans l'après-midi on arriva enfin à Osma.

Toute la population, avertie par un courrier, s'était portée au-devant du convoi; à la porte de la ville, tendue de noir, l'ayuntamiento au grand complet, accompagné du clergé en ornements de deuil, attendait le corps.

Le cercueil, descendu du char, fut, après une première bénédiction, porté à bras malgré sa pesanteur jusqu'à l'église provisoire, puis au cimetière, dont la disposition, bien différente de celle des campo santo d'Andalousie, est la même que celle des cimetières de France.

Après de nouvelles prières, les fossoyeurs descendirent, à l'aide de cordes, le corps au fond d'une large fosse, près d'un autre cercueil nouvellement fait et renfermant les restes du cabecilla père de don Gomez. Puis, le plus ancien des conseillers, s'avancant jusqu'au bord de la tranchée, prononça d'une voix émue un discours en langue basque, dans lequel il rappelait, en même temps que les hauts faits des deux cabecillas, la solide piété et l'inebranlable patriotisme des deux illustres enfants d'Osma.

Si l'éloquence de l'orateur fut perdue pour Carmen et pour Diego, trop ignorants tous les deux du dialecte des Provinces pour comprendre ce panégyrique, il n'en fut pas de même pour le reste des assistants, qui, par leurs larmes ou leurs applaudissements contenus par le respect du lieu, témoignaient combien les paroles prononcées dans cette circonstance leur allaient au cœur.

Agenouillée près de la tombe béante, la fille du bandit pria avec ferveur, et, le visage à demi caché par sa mantille noire, rappelait par sa pose ces belles statues drapées de la religion ou de la foi que les sculpteurs de la Renaissance aimaient à placer au pied d'un tombeau.

Il fallut, tant était profonde la méditation dans laquelle elle s'absorbait, que son mari l'éveillât pour ainsi dire, en lui mettant dans la

main le goupillon avec lequel, pour la dernière fois, elle allait jeter quelques gouttes d'eau bénite sur le cercueil de son père.

Quand les premières pelletées de terre résonnèrent sur les planches, on voulut l'éloigner, mais elle résista et demeura debout contemplant d'un oeil morne et résigné cette fosse qui se comblait pour ne plus se rouvrir jusqu'au jour où Fernando viendrait rejoindre son père à l'ombre de la grande croix de granit dont les bras s'étendaient comme pour protéger ceux qui étaient morts en combattant pour leur Dieu, leur patrie et leur roi.

Dans ces pays pauvres mais fortement religieux, il ne faut pas s'attendre à trouver dans le champ du repos les monuments ridiculement fastueux dont la vanité aime à charger une misérable poignée de poussière.

En voulant honorer la mémoire de deux grands citoyens, le conseil d'Osma n'avait point imaginé d'élever sur leur tombe une pyramide de marbre chargée de bas-reliefs, un temple grec peuplé de statues, un sarcophage égyptien comme on en rencontre au Père-Lachaise et ailleurs.

Une croix robuste et massive, équarrie plutôt que taillée dans un bloc de granit, lui avait paru suffisante pour montrer de loin la sépulture des vaillants chrétiens.

Ceux qui voulaient en savoir davantage n'avaient qu'à approcher et à lire cette inscription, profondément gravée sur une dalle incrustée dans le gazon :

« Ici reposent en Dieu deux bons chrétiens, don Gomez y Ruiz et don Pedro son fils, surnommés l'un et l'autre el Osso; cabecillas tous les deux, ils sont morts glorieusement en combattant pour la foi, la patrie et le roi; chrétiens, priez pour le repos de leur âme et imitez leurs vertus. »

L'inscription était rédigée en langue basque. Peppe la traduisit à Carmen et à Diego.

« Caramba! s'écria celui-ci en passant sa main rugueuse sur ses yeux, les imiter, c'est facile à dire; mais pour les égaier, c'est autre chose.

— Amigo, nous ferons ce que nous pourrons, reprit doucement Carmen en s'adressant au vieux partisan.

— Señores, reprit alors le doyen du conseil en se rapprochant du colonel et de sa jeune femme, le conseil d'Osma n'aurait rempli qu'à moitié son devoir en élevant un tombeau aux deux Osso, aussi a-t-il tenu à rendre à leur berceau l'honneur qui lui est dû; veuillez nous suivre. »

Carmen et son mari ne comprenaient pas, mais ils se rendirent à l'invitation si courtoise qui leur était adressée et se dirigèrent à travers des rues tortueuses où de tous côtés des échafaudages indiquaient l'activité avec laquelle les habitants de la ville, presque détruite par l'incendie, s'occupaient à relever leurs demeures.

Soudain ils s'arrêtèrent stupéfaits.

La vieille maison d'el Osso et de Gutierrez était debout à l'angle de la rue, exactement reconstruite sur son ancien plan; les murs en étaient plus blancs et les toits plus rouges, mais c'était bien les mêmes meurtrières étroites garnies de leurs volets épais, la même porte doublée de fer, au dedans la même distribution; les meubles mêmes avaient été refaits le plus exactement possible, et au-dessus de la porte, accostés l'un à l'autre, les deux blasons sculptés montraient toujours aux regards des passants les armoiries noircies par la fumée des deux familles unies par le mariage de Peppe Gutierrez avec Carmen Gomez y Ruiz.

Le seul changement notable consistait en une plaque commémorative incrustée entre deux fenêtres et sur laquelle on lisait ces mots :

« Ici naquirent el Osso et don Pedro Gomez y Ruiz son fils, ici mourut en se défendant héroïquement don Manoel Gutierrez et une partie de sa famille. Pour honorer leur courage et en conserver le souvenir, le conseil et les habitants d'Osma ont fait relever à leurs frais et rétablir telle qu'elle était cette maison, détruite par l'incendie cette même année 1874. »

« Rayo de Dios! vociféra Diego hors de lui, voilà tout de même de braves gens; ce n'est pas en Andalousie que les Sevillans auraient songé à

reconstruire la Palmeria; vivent les conseillers et les habitants d'Osma! »

Peppe était ému jusqu'aux larmes.

« Merci pour son père, merci pour le mien! dit-il en serrant la main des conseillers. Je n'ai qu'une manière de reconnaître l'honneur insigne que vous faites à nos parents; ce sera en combattant jusqu'à la mort contre les ennemis de notre religion, de notre roi et de nos fueros. »

— Et moi, fit Carmen, en me dévouant à soigner vos malades et vos blessés dans les ambulances établies par notre sainte et vénérée reine dona Margarita de Bourbon.

— Vive le roi don Carlos! vive la reine dona Margarita! vivent don Peppe Gutierrez et dona Carmen! » répéta la foule.

Suivis des membres du conseil, les deux jeunes gens entrèrent alors dans la maison pour la visiter; quand ils en sortirent, Peppe se découvrit, et, saluant ses concitoyens qui l'entouraient :

« Frères, s'écria-t-il, en quittant sa maison pour combattre les ennemis de son roi, le vieil Osso jura de ne plus y revenir avant la fin de la guerre, devant vous je fais le même serment: avant que le roi légitime soit rentré dans sa capitale, je m'engage à ne pas franchir une seconde fois le seuil de cette maison; et maintenant, adieu et merci; je retourne à mon poste, rejoindre vos parents, vos amis, vos fils et combattre à leurs côtés. »

De nouveaux cris de : « Vive le roi! » saluèrent le départ du colonel.

Pendant que se passaient dans un petit bourg perdu dans la montagne ces scènes empreintes d'une fierté patriotique, Serrano, effrayé de la défaite de Concha, de l'esprit d'indiscipline de l'armée républicaine et plus encore des progrès incessants des carlistes dans les Provinces et en Catalogne, préparait dans le silence du cabinet un traité secret par lequel il vendait trahissement son pays à la Prusse.

Depuis longtemps, le protestant Bismark convoitait cette proie opulente, et sourdement il préparait les voies à la trahison; ses officiers pullulaient dans l'armée républicaine, étudiant le



Général Pavia.

pays, dressant des cartes, disposant des jalons avec cette persévérance ténébreuse qui leur avait si bien réussi en France, organisant tout en prévision d'une entrée en campagne moins encore contre don Carlos que contre le catholicisme, car, que l'on ne s'y trompe pas, c'est surtout contre la religion du Christ que s'organise la croisade des fils de Luther.

Pour le grand chancelier, Serrano était

l'homme-instrument, l'homme de son cœur, celui qu'il regardait comme sa créature docile, qu'il fallait soutenir à tout prix pour empêcher le triomphe du roi catholique et patriote, de ce roi qui osait déclarer que l'Espagne appartient aux Espagnols et que lui, souverain, il ne permettrait à aucune puissance étrangère d'insulter ou d'amoindrir.

Le ministre de l'empereur Guillaume ne pou-

vait souffrir un si hardi langage, et, pour abatte le champion de l'indépendance nationale, il avait prodigé sous main de l'or, des canons, des munitions, des espions même; mais il était fatigué de voir son or se perdre en pure perte dans le gouffre sans fond d'une banqueroute imminente, ses canons tomber entre les mains des ennemis, ses espions découverts et fusillés.

Il fallait en finir avec les carlistes; le traité dicté par la Prusse fut secrètement signé, et alors commença cette campagne insidieuse de la diplomatie allemande, quêtant sous main, quand elle ne pouvait pas l'imposer, la reconnaissance du gouvernement de Serrano par la Prusse d'abord, puis par l'Angleterre, l'Italie, la France, l'Autriche, la Russie.

Ce n'était qu'un premier pas, un succès problématique, auquel don Carlos ne répondit qu'en continuant à poursuivre le cours de ses succès, tandis que son frère don Alphonse de Bourbon, poussant une pointe audacieuse jusqu'à Cuença, ville de vingt mille âmes à trente lieues à peine de Madrid, y surprenait sur la place de la municipalité le colonel Yglesias, faisait sept cents prisonniers parmi lesquels beaucoup d'officiers supérieurs et le colonel lui-même, achevait la déroute des républicains par une brillante charge de cavalerie dans le faubourg de Carreteria et reprenait avec dona Blanca, son intrépide compagne, le chemin de son camp, chargé de butin et emmenant avec lui quantité de prisonniers, de chevaux et de chariots chargés de munitions.

Cet incroyable fait d'armes, auquel vint s'ajouter la prise de la Guardia, ne pouvait qu'exciter la colère du puissant allié de Serrano.

Des croiseurs allemands, chargés sans doute de provoquer par leurs démonstrations hostiles une riposte légitime de la part des carlistes, riposte dont il serait facile de faire un prétexte d'intervention armée, parsurent sur les côtes de Biscaye et jusque dans les eaux du Nervion, que remontèrent les canonnières impériales.

Cette immixtion honteuse d'étrangers protestants dans les affaires intérieures d'une nation catholique fut saluée avec un enthousiasme anti-

national par les fiers républicains, qui, se sentant perdus s'ils n'étaient pas secourus par les batonnets prussiens, accueillirent avec transport ces sauveurs, si humblement suppliés et probablement si largement payés.

Mais, comme toutes les hontes s'appellent, le gouvernement de Serrano, à plat ventre devant les Allemands, crut se relever en insultant à la France, parce qu'il la croyait faible.

Un banquet splendide fut organisé à Saint-Sébastien, à deux pas de notre frontière, pour célébrer l'arrivée des alliés tudesques.

Dans la salle étincelante de lumière et de cristaux, les ordonnateurs de la fête placèrent au milieu de la table un buste de la République espagnole, bonnet phrygien au front et brandissant avec fierté le drapeau impérial de Guillaume de Prusse, dont le portrait, entouré de lauriers et faisant face à celui de Bismark, occupait la place d'honneur sous un dais de velours surmonté de l'aigle à deux têtes.

Partout flottaient des drapeaux allemands et espagnols, mariant leurs couleurs et ombrageant de leurs plis soyeux la tête de la jeune République.

Des discours étaient préparés pleins d'allusions louangeuses aux victoires du grand conquérant et de son illustre ministre. De la France, il n'en était question que par raillerie, et ses couleurs avaient eu l'honneur d'être bannies de la salle du banquet.

Cependant un vaisseau de guerre de cette nation stationnait dans le port, et comme les républicains espagnols n'ont de courage que pour railler en cachette, il avait bien fallu inviter les états-majors. On l'avait fait, il est vrai, pour la forme; un Français oserait-il se présenter devant un Allemand?

On attendait leurs excuses en riant sous cape, et tous les galonnés, les pomponnés, les empanachés de Serrano s'empressaient autour des marins allemands, attendant avec impatience le moment de la grande surprise causée par l'ouverture de la salle du banquet, quand un huissier, éfaré, jeta ce cri de détresse :

« Le seigneur commandant de l'*Oriflamme*,

les seigneurs officiers de l'état-major français. »

Ce fut une panique effroyable des serranistes, un sauve-qui-peut général des ordonnateurs de la fête, un changement à vue des décors de la salle du festin; République, empereur et ministre disparurent comme par enchantement dans les bas-fonds d'un buffet; on bâcla à la hâte des drapeaux tricolores; l'orateur biffa la moitié de son discours et corrigea le reste.

Une attaque des carlistes n'aurait pas produit une plus grande alerte.

Malgré tout, les Français durent bien s'apercevoir de quelque chose, mais ils eurent la dignité de ne pas même en sourire du bout des lèvres. Ils en étaient honteux pour leurs hôtes ahuris.

Les Allemands ne remarquèrent rien, mais mangèrent et burent beaucoup, d'autant plus qu'ils mangeaient et buvaient aux dépens de l'Espagne et ne comprenaient pas un mot des amabilités que leur débitaient leurs chers alliés.

Quand le commandant de l'*Oriflamme* et ses

officiers se furent retirés, les fuyards de Puente de la Reina, Somorostro et Estella retroussèrent leurs moustaches et se moquèrent bruyamment des Français qui leur avaient fait une si belle peur.

Voilà où en sont les don Quichottes de la démocratie.

De tout cela qu'advient-il?

Pour témoigner leur reconnaissance à leurs hôtes, les Prussiens ont envoyé des obus sur des villages occupés par les carlistes, qui ont répondu par la fusillade.

Les Allemands reviendront-ils en force?

Serrano l'espère, don Carlos ne s'en effraye pas.

Quant à Peppe, qui vient d'être nommé général, il disait l'autre jour à Diego, qui s'est fait blesser au bras et que Carmen soigne :

« Nous allons avoir fini avec les républicains; avec les forasteros hérétiques, ce sera un peu plus long; mais la maison n'était pas sèche encore, tout sera mieux en état quand nous y rentrerons. »





TABLE DES MATIÈRES

	Pages.		Pages.
INTRODUCTION.	1	CHAP. XXIII. Le double assassinat . . .	360
CHAP. I. La matinée du vendredi saint.	3	— XXIV. La justice des hommes. . .	374
— II. Le frère et la sœur.	17	— XXV. Le doigt de Dieu.	388
— III. La cathédrale.	28	— XXVI. L'abdication.	401
— IV. Une partie de paume et ses suites.	44	— XXVII. Le feu aux poudres.	417
— V. La procession du <i>Sacro</i> <i>Entierro</i>	56	— XXVIII. La délivrance.	435
— VI. L'invitation.	67	— XXIX. Meurtres et incendies.	453
— VII. La course de taureaux.	80	— XXX. Le départ.	468
— VIII. Les deux lettres.	96	— XXXI. Les crimes d'Alcoy.	485
— IX. Le cousin Peppe.	111	— XXXII. Assassinat du col. Martinez.	502
— X. Loyauté et diplomatie.	128	— XXXIII. La guerre des géants.	517
— XI. Les rois de la sierra.	148	— XXXIV. De Madrid à Burgos.	534
— XII. Trois mois de bonheur.	165	— XXXV. La double rencontre.	556
— XIII. Le printemps à Séville.	182	— XXXVI. Le cabecilla.	575
— XIV. <i>El Corpus</i>	202	— XXXVII. Fontarabie.	591
— XV. En famille.	220	— XXXVIII. Le camp d'Achulguy.	609
— XVI. Une demande en mariage.	236	— XXXIX. A travers la montagne.	629
— XVI. De Séville à Grenade.	251	— XL. Don Carlos de Bourbon.	646
— XVIII. Grenade et la sierra.	270	— XLI. La première bataille.	663
— XVIII bis. La sierra Nevada.	281	— XLII. Destruction du <i>trasté de</i> <i>Vergara</i>	679
— XIX. La malade.	299	— XLIII. En Biscaye.	694
— XX. Un deuil de famille.	313	— XLIV. Le drame d'Osma.	711
— XXI. Le secret de Fernando.	329	— XLV. Le siège de Bilbao.	729
— XXII. Le complot.	344	— XLVI. Succès et revers.	745
		— XLVII. A chacunsdon ses oeuvres.	764
		— XLVIII. Conclusion.	785

TABLE DES GRAVURES

PRINCIPAUX TYPES

	Pages.		Pages.
Révérénd père André Cespere.....	7	Majo de Grenade.....	200
El Osso, révérend père Isidro et Fernando... ..	18	Les deux Français Désiré Giraudin et Bernard Garichon.....	201
Don Ramon, Carmen et el Osso.....	25	Le révérend père Antonio.....	210
Le père d'el Osso.....	33	Marron.....	212
Ortcheaguyry désarmé.....	48	Graciosa, la fille d'Anna la Campanara.....	225
Anna la Campanara.....	49	La sorcière la Granadina.....	233
Dona Paquita Murillo.....	53	Le vieux Jacobo Elzear le Juif.....	237
Nararéna, à Séville.....	64	Des Anglais voyageant en compagnie d'el Osso et de Carmen.....	249
Les gitanas de Séville.....	65	Jose Maria faisant servir à des senotas une collation de fruits.....	257
Le torero Dominguez.....	69	La belle Lindaraja dans son costume orient- tal.....	273
Les sonneurs de cloches, à Séville.....	72	L'arriero Eustachio.....	284
Le vieux Moïse, marchand de dattes.....	76	Le contrebandier Arisabal.....	305
Manoela, Carmen et dona Murillo.....	81	Mort de Manoela.....	321
Picador.....	84	Réunion d'écervelés chez don Gabriel, à San Lucar.....	329
Capcador.....	84	Tondeurs d'ânes et de mules du faubourg de Triana, à Séville.....	331
Banderilleros.....	85	Juanilla, ouvrière andalouse.....	336
Le picador Juan Perez et le taureau Cordova.....	88	Pacheco, l'ancien marchand de poisson, de Malaga.....	352
Le torero don Ramon.....	89	Assassinat de Fernando.....	353
Le taureau Mariposa.....	96	Perrico Moron, brigadier de serenitas.....	360
Navarette, le marchand de fleurs et d'oranges.....	104	El tio Bastian.....	365
Dolorès, la folle.....	109	Arrestation de l'assassin Jose Cabral.....	368
Peppi, soldat du génie, en tenue de campa- gne.....	112	Le docteur Mendulio.....	369
Condamné aux présides en tenue de guerre.....	132	Le géolier Vicente Placido.....	373
Le mendiant Melchior Zarandon ou Jose Ca- bral.....	133	Don Olympio, ex-lieutenant de Jose Maria.....	381
Mendiants de Séville.....	136	Cabrero, marchand de couteaux, navajas et poi- gnards.....	395
El tio Miguel.....	144	Une réunion de la société des Descamisados.....	397
Apollinaire, roi de la sierra.....	145	Dona Victoria-Maria, épouse du roi Amédée.....	401
Senor Rojas, lieutenant de Jose Maria.....	153	Paranillo, le caissier de la société des Desc- amisados.....	405
Attaque de Sa Grandeur l'archevêque et du gobernador civil de Séville.....	157	Message de don Amédée aux Cortès.....	408
Jose Maria, autre roi de la sierra.....	165		
Ortcheaguyry chassant le vautour.....	169		
Tête du chien Marron esquissée par Peppi.....	173		
Colporteur de mensonges et de corruption dé- guisé en pèlerin.....	176		
La foire de Séville.....	185		

	Pages.		Pages.
El Osso en prison.....	417	El Osso et son drapeau.....	577
Assassinat du révérend père don Antonio, au couvent de Sainte-Marie des Grâces, à Séville.....	425	Navarette, autrement dit le Lion de la montagne.....	585
Diego, l'ancien serviteur de la Palmeria.....	432	Jeune femme de Fontarabie.....	593
Le Français Désiré Giraudin.....	435	Un cornette carliste.....	600
Défense du saladero de Séville contre les Des-camisados.....	441	Un magarato des environs d'Antorga.....	601
Dona Emilia, fille du geôlier.....	445	Volontaire carliste.....	604
Combat dans les rues, aux fenêtres, sur les toits, etc., à Séville.....	456	Peppe, en costume de volontaire.....	613
Un vicillard, près des ruines de la maison de Navarette.....	461	Diego chantant une séguidille.....	617
El Coco, serviteur de la Palmeria.....	465	La fille de l'alcade de Vera.....	625
Les hommes de la révolution espagnole.....	472	El Osso et sa fille attendant le moment d'être présentés au roi.....	641
Homme et femme d'Alicante.....	480	Don Juan de los Angeles.....	644
Christ vénéré de l'église de la Sainte-Face, à Alicante.....	485	Don Carlos de Bourbon.....	648
Fiacton ou procession, à Alicante.....	488	Fiançailles de Carmen à l'ermitage de Notre-Dame del Puig, près d'Estella.....	649
Carlistes abattant des poteaux de télégraphe.....	489	Femme des environs d'Estella.....	657
Massacres d'Alcoy.....	496	Carmen soigne les blessés.....	665
Statue du roi Jayme le Conquérant, à Valence.....	504	El Esperavan blessé.....	672
Habitants de la huerta de Valence.....	505	Lizarraga se ruant sur la colonne de Villa-Pardierna.....	680
Santa Cruz.....	509	Don Francisco Sabalis, ou le Loup de la sierra.....	684
Isabelle, reine d'Espagne.....	517	Destruction du traité de l'egara.....	698
Don Alphonse de Bourbon.....	525	Ramon défait.....	702
Don Carlos de Bourbon et dona Marguerite.....	528	Arrivée d'el Osso et de sa fille chez Guttierrez.....	706
Gaspardo, le fils du vieux posadero de Grenade.....	545	Le guide Perrico.....	708
Contrebandiers de la sierra.....	549	Homme et femme d'Osso.....	712
El Osso et Carmen prisonniers de Gaspardo.....	553	Le traître Boabdillo.....	666
Femme basque.....	560	Bombardement de Bilbao.....	760
Don Sevillano, ou Espeleta.....	561	Le maréchal Concha.....	765
Un mendiant de Burgos.....	565	Mort du maréchal Concha.....	776
		El Osso donnant sa bénédiction à Peppé et à Carmen.....	777
		Maréchal Serrano.....	785
		Général Pavia.....	789
		Prise de Coenqa par les carlistes.....	792

VUES ET MONUMENTS

Vue de Séville : Giralda et cathédrale.....	8	Un couvent, à Séville.....	197
Vue de Séville : maison avec son mirador.....	16	Intérieur de la cathédrale de Mexico.....	205
Alcala de los Reyes, près de Séville.....	24	La grande chapelle de la cathédrale de Séville.....	208
Place du Triomphe et Giralda, à Séville.....	23	La venta del Escudo, dans la sierra Nevada.....	229
L'Alcazar de Séville.....	29	Village sur les bords du Guadalquivir.....	248
Le maître autel de la cathédrale de Séville.....	33	Maison de don Gabriel, à San Lucar.....	253
Plaza de Toros de Séville.....	80	Carmona, vieille cité arabe.....	260
L'hôpital de la Sangre, à Séville.....	101	L'Alcazar de Cordoue.....	261
Croix de la main irritée.....	124	Grande Mosquée de Cordoue.....	262
Le Guadalquivir, à Séville.....	175	La posada de don José Cabecero, à Grenade.....	268
Capilla real de la cathédrale de Séville.....	180	Place de Bib-Rambla, à Grenade.....	372

	Pages.		Pages.
Corral de Velata.....	281	Ruines d'un temple construit par les Romains près de la vois Allegria.....	376
L'ermitage de san Vincente Ferrer, dans une grotte sauvage du mont Serra.....	282	Tolosa.....	381
Le passage de la Vieille, dans la sierra Ne- vada.....	293	Pont d'Irun.....	388
Caverne du señor Bustamente, dit le <i>pas- sador de la mort</i> , dans la sierra Nevada.....	296	Vue d'Irun.....	389
L'oratoire de Notre-Dame des Neiges, dans la sierra Nevada.....	301	Maison de Loyola.....	397
L'enseigne de la posada yfel Gato, à Alma- orta.....	309	La Bidassoa.....	609
Vue de Cordoue.....	313	L'auberge de la Couronne-d'Or, à Vera.....	632
Manoela à la chapelle de Notre-Dame de Foensanta, à Cordoue.....	317	Barrage établi sur un ruisseau, près d'Olague.....	637
Vieux pont construits par les Romains, à Cor- doue.....	320	L'église de San Pedro de la Rua, à Estella.....	656
Petites îles sur le Guadalquivir.....	340	Saragosse et sa tour penchée.....	669
La capilla mayor de la cathédrale de Burgos.....	372	Les Amescuas.....	685
Tolède, au bord du Tage.....	388	Ségovie, avec ses magnifiques arènes et son aqueduc.....	68
Portique de l'Alhambra, à Grenade.....	396	Village andalou.....	692
Le palais des Cortès, à Madrid.....	409	Guérite habitée par l'image d'un saint.....	693
Le couvent de Sainte-Marie des Grâces, à Sé- ville.....	413	Cathédrale de Tolède.....	696
Incendie du palais de l'Escorial.....	415	Ruines d'un vieux château, près d'Orduna.....	701
Tombeau de dona Sanclia et du Cid Campo- dor, à Burgos.....	428	Orduna, dans un cirque que commande un vieux château.....	701
Cloître gothique, avec une longue galerie voûtée et de grandes fenêtres ogivales, ser- vant de vestibule à une église, à Séville.....	464	Oma.....	789
Le couvent des Augustines, à Alicante.....	468	Xérès et ses monuments.....	713
La posada del Cixne, à Manzanarès.....	473	Salamanque et son église.....	717
Vieux château mauresque d'el Carpio.....	476	Oma incendié.....	724
Vieux château dominant une montagne sur une penne de laquelle se trouve la petite ville de Jijona.....	493	Un lac enclavé dans de pittoresques rochers.....	729
Jativa.....	497	Pont de Ségovie.....	733
Église de San Felipe, à Jativa.....	506	Grand escalier de l'hôpital de Tolède.....	737
Cadix, sur son rocher.....	513	Pont orné de statuettes de saints.....	738
Fontaine du Prado, à Madrid.....	530	Navire voguant sur le Nervion.....	739
Le palais royal de Madrid.....	532	Vallée du Nervion.....	741
L'Escorial.....	534	Un bar sur le Durango, affluent de Nervion.....	744
L'effrayant viaduc de Naval-Grande.....	536	Un port de mer.....	752
Burgos, vieille cité féodale.....	540	Santurce.....	755
Intérieur de la cathédrale de Burgos.....	544	Ruines de l'antique-château de Santa Juliana.....	756
Rue de Burgos.....	548	Portugalete.....	757
Vittoria.....	569	Le passage de Balmaseda.....	761
Un couvent à Vittoria.....	573	Moulin fortifié, près des monts Galdames.....	662
		Vieille tour.....	762
		Palais du duc d'Ostuna, à Guadalaajara.....	761
		Clocher d'un pauvre village.....	766
		La tour de Aranjuez.....	767
		Durango.....	768
		Abarzuza.....	770
		L'hôtel de l'ayuntamiento d'Abarzuza.....	772
		Bas-reliefs très-renommés de l'église d'Abar- zuza.....	775
		Les Amescuas, au nord d'Estella.....	780

FIN DES TABLES







